Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CXXX. — 1er JUILLET 1895.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1895unse_2

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT TRENTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1895

THE GETTY CENTER
LIBRARY

DE L'ORGANISATION

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

LA CRISE DE L'ÉTAT MODERNE

S'il est, — en cette ingrate matière de la politique où personne ne s'accorde sur rien, — un point sur lequel l'accord soit possible aujourd'hui et même assez près d'être fait, c'est que « tout va mal, » ou, comme disent les Espagnols, habitués depuis un siècle à des fins de régime, que « cela s'en va. » Les symptômes en sont très nombreux et frappans, si évidens qu'on se décide à les voir jusque dans les milieux où l'on serait le plus intéressé à s'y méprendre, où l'on aimerait le mieux ne les avoir jamais vus. Déjà les vieux parlementaires, qui n'en sont plus aux illusions, commencent à se frapper la poitrine et à s'accuser, en les regrettant, des fautes qu'eux-mêmes et les autres ont commises. A ces lamentations, discrètes encore, mais perceptibles pour qui prête l'oreille, le pays ne répond que par un grand silence. Le Parlement fait et défait, demande un gouvernement et empêche ou renverse tout gouvernement, affirme et nie, se précipite et s'enfuit, acclame et anathématise : la France en est absente, ou ne bouge pas ; et l'on ne sait ce qui des deux est le plus inquiétant, de ces convulsions du Parlement ou de cette atonie du pays.

Au fond, cette atonie et ces convulsions sont des marques du même phénomène et disent la lassitude de vivre, l'impossibilité de durer ainsi. Seulement, où l'accord cesse tout de suite, c'est

sur les causes et sur les remèdes. De ce que « cela s'en va » on a donné mille raisons, mais, à notre avis, pas une bonne.

Quand on s'en prend aux personnes, on se trompe. Ce n'est pas la faute de tel ministre, puisque les cabinets se suivent, ne se ressemblent pas, et que, néanmoins, plus ils changent, plus « tout continue d'aller mal. » Ce n'est pas davantage la faute de tel Président, — s'il est permis de « découvrir l'exécutif » lorsqu'il s'est découvert lui-même, — puisque les Présidens passent, sentent le danger et n'y peuvent rien. Ce n'est pas la faute de telle institution prise à part, ni celle du Sénat, ni celle de la Chambre des députés; du moins ce n'est pas directement leur faute, puisque, Sénat et Chambre, ils sont ce qu'ils peuvent être. Ce n'est pas notre faute, à nous citoyens, une faute personnelle à chacun de nous, car, après que nous avons voté de notre mieux, — c'est-à-dire contribué à choisir pour nous représenter le candidat le plus digne et le plus capable, — nous avons fait tout ce que nous pouvions faire. Ce n'est pas la faute de tel ou tel article de la Constitution, puisqu'on l'a déjà revisée et qu'on ne nous a pas guéris. Enfin, ce n'est pas la faute de cette Constitution dans son ensemble, d'une combinaison défectueuse des différens pouvoirs publics en France, du mauvais arrangement constitutionnel de février-juillet 1875, puisque ce trouble des fonctions de gouvernement ne s'arrête point aux frontières; qu'il paraît être épidémique; et que toute l'Europe en est travaillée, ou, si ce n'est toute l'Europe, assurément tout l'occident de l'Europe.

Les causes qu'on indique à l'ordinaire, et dont nous venons d'énumérer quelques-unes, sont donc ou trop locales pour ce mal général ou trop superficielles pour ce mal profond. Ceux-là seulement qui ne réfléchissent pas prennent pour des incidens d'un jour des faits d'une extrême gravité. Si ces faits ne sont pas tant des causes que des conséquences, la vraie cause, il faut la chercher plus avant, plus haut et plus loin. Il faut avoir sans cesse présent ce caractère européen et l'on peut dire quasi universel, quant à la civilisation politique, de la crise actuelle, qui ne se borne pas à être une crise de la République française, pas même une crise du parlementarisme, qui est — ni plus ni moins — une crise de l'État moderne. Sans doute, voici venir partout en Europe, à une échéance qui s'approche, la « faillite du parlementarisme » sous la forme où nous le connaissons; et, cette fois, il n'y aura pas à épiloguer : ce sera bel et bien une « faillite », puisqu'il y avait bel et bien des engagemens pris. Mais il y a plus, et c'est de ce point qu'il faut partir : *nous sommes en face d'une crise de l'Etat moderne;* nous y sommes en proie. Nous sommes ma-

lades par lui, ou, plus exactement, il est malade en nous, — et nous en mourrons s'il reste ce que les hommes d'avant nous l'ont fait.

I. — NATURE ET STRUCTURE DE L'ÉTAT MODERNE

Qu'est-ce donc que l'État moderne? Il se peut définir ainsi : en théorie, c'est *un État de droit;* en fait, c'est *un État construit par en bas*. Mais la définition elle-même a besoin d'être définie, et, dans sa première partie surtout, appelle une explication, car cette expression « un État de droit » est susceptible de bien des acceptions différentes.

Un « État de droit » est, d'abord, un État où tout est réglé par la loi, où rien n'est laissé au hasard, à l'arbitraire ou au bon plaisir, — lequel n'est que le hasard passant à travers l'esprit d'un maître. C'est un État où, rien ne se faisant que par la loi, la loi s'occupe et décide de tout. On y restreint aux dernières limites, on pousse dans les derniers retranchemens, on y coupe jusqu'aux racines la tradition, la coutume, tout ce qui n'est pas la loi écrite. Et la loi n'y est pas seulement, comme dans l'État plus ancien, un agent d'ordre et de conservation, mais un facteur de force, de mouvement et de transformation sociale. La loi, par suite, y devient toute-puissante, ou, du moins, elle y doit être, en principe, plus puissante que tout. Par suite aussi, la législation y est très abondante, et, par suite encore, l'organe législatif, la *législature*, y prend insensiblement une importance tout à fait hors de pair, une prépondérance absolue.

Mais, dans l'État moderne, le pouvoir législatif ne réside plus, ainsi qu'il résidait jadis, en la personne d'un chef, plus ou moins assisté de quelques conseillers : il réside ou il est censé résider dans le peuple, qui, suivant les cas, ici, l'exerce directement et, là, le délègue à des représentans élus. La loi n'est donc plus ce qu'elle était dans l'État plus ancien, l'œuvre d'un seul ou de quelques-uns, qui lui demeuraient comme extérieurs et supérieurs : elle est ou elle est censée être l'œuvre de tous, élaborée par tous ou par les représentans de tous. Dans l'État moderne, — qu'il soit royaume, empire ou république, — personne n'est plus en dehors ni au-dessus de la loi : le législateur lui-même, celui qui fait la loi, y est dans la loi et sous la loi. Personne n'y a de droits qui ne s'arrêtent au point où ils rencontrent les droits des autres; de manière que tous ont ou sont censés avoir les mêmes droits et des droits égaux.

En somme, dans l'État de type antérieur, la loi ne s'étendait

pas à tout; il y restait une marge à l'arbitraire. Le plus souvent, dans l'État ancien, la loi n'était que la coutume fixée et consacrée; elle ne créait rien, ni ne laissait rien perdre : elle conservait. Le pouvoir législatif n'était pas le premier ni le plus considérable de l'État : il n'existait d'ailleurs qu'en union étroite avec l'exécutif, dont il était inséparable. Le roi tout seul faisait la loi, et la loi ne liait point le roi. Elle ne liait pas tout le monde également, exceptait l'un ou l'autre, ou ne les liait que dans la mesure où le voulait le roi. Dans l'État ancien, le roi était l'autorité centrale, l'autorité suprême, l'unique autorité : il était cet État lui-même. Et non seulement l'unique autorité, mais presque le droit unique. Son droit ne rencontrait jamais d'autres droits qui tinssent devant lui ; son pouvoir, étant le lieu d'unité de tous les pouvoirs, n'était pas limité en droit; il n'était limité qu'en fait; il valait tant que valaient ses moyens.

Au contraire, dans l'État moderne, même s'il est de forme ou de dénomination monarchique, le pouvoir est limité en droit : la loi est censée lier également tout le monde, et le roi comme le dernier des citoyens, qui, en réalité, sont bien moins ses sujets que les sujets de la loi. A plus forte raison, si c'est une démocratie : il n'y a de droits que les droits des citoyens, et l'État n'est ou ne devrait être que l'équilibre de ces droits. Voilà, au résumé, ce qu'est un État de droit et voilà ce qu'est l'État moderne; voilà ce qu'il est en théorie. Pratiquement, c'est un État « qui se construit par en bas. »

Pour garder la figure classique, c'est une pyramide retournée. L'État ancien descendait du roi jusqu'au peuple. L'État moderne monte, au contraire, démocratique, du peuple à des représentans élus, et, monarchique, du peuple à un représentant héréditaire du peuple. Dans l'État ancien, le peuple était à la base, sans doute, mais comme une indistincte poussière d'humanité, et le roi était au sommet, loin de ceux qui étaient le plus près de lui. Dans l'État moderne, on peut dire que le peuple est à la base et qu'il est au sommet. Les grains de la poussière humaine se sont « individualisés »; chacun d'eux est devenu un homme et en chacun d'eux s'est incarné un droit.

Le sommet n'est plus dans une gloire, la base n'est plus dans la nuit; un demi-jour et comme une lumière discrète éclaire, si l'on ose emprunter l'antithèse poétique, éclaire obscurément toute la surface. L'État ancien pendait des profondeurs du ciel. L'État moderne pousse des profondeurs de la terre. L'État ancien, à tout instant, évoquait Dieu : à tout propos, l'État moderne invoque le peuple. L'État ancien reposait sur un seul et, au sur-

plus, était fait pour un seul : l'État moderne est censé reposer sur tous et censé être fait pour tous. C'est bien la pyramide retournée. — Maintenant, peut-être ne suffisait-il pas, pour substituer l'État moderne à l'État ancien et l'État de droit à l'État de fait, pour « construire l'État par en bas, » de retourner purement et simplement la pyramide.

II. — LA THÉORIE DE LA SOUVERAINETÉ NATIONALE ET LE SUFFRAGE UNIVERSEL INORGANIQUE.

Les révolutions ne font guère autre chose, et qui dit « révolution » ne dit, après tout, que « renversement. » Celle dont naquit l'État moderne triompha d'avoir transporté du roi au peuple ce qu'on appelait « la souveraineté. » De « la souveraineté » on ne dépouilla le roi que pour en revêtir la nation. On ne voulait plus qu'il y eût une souveraineté royale, mais à sa place et sur ses ruines on proclamait « la souveraineté nationale. » Ainsi l'État moderne détruisait à la fois et reproduisait l'État ancien, sans même prendre garde que, dans l'État ancien, aucune erreur ni aucun doute n'était possible; on savait toujours où, et plus précisément « en qui », était « la souveraineté. » Si la souveraineté n'en était pas moins quelque chose d'obscur et d'indéfini, le souverain était assurément quelqu'un de défini et de connu. Nulle hésitation, nulle incertitude sur « le siège » de la souveraineté. Elle résidait dans la personne royale, de tel roi Charles ou de tel roi Louis. — Mais pour l'État moderne? où réside à présent la « souveraineté » et en qui?

Dans la nation tout entière, formant un corps, considérée comme une et indivisible? Cela, oui, c'est la théorie; mais quand on passe à la pratique, la nation indivisible se divise, la nation une se fractionne, et la souveraineté nationale se partage, la souveraineté une s'émiette. Passant à la pratique, il faut toujours qu'on en arrive là : au partage, au morcellement de la souveraineté nationale, quelle que soit la forme que revête l'État, et qu'il soit royaume, empire ou république.

Oui, certes, c'est la théorie que la souveraineté nationale réside dans l'ensemble de la nation, mais en vertu, en « devenir » ; et c'est le fait qu'au moment même où elle « devient », où elle se traduit par un acte, elle est morcelée en autant de parcelles que l'État compte de citoyens. Royaume, empire ou république, le seul acte par lequel se traduise ordinairement la souveraineté nationale est, en effet, l'élection. La seule expression de la souveraineté est le suffrage. Si donc il y a dix millions d'électeurs,

il y a dix millions d'atomes de souveraineté; la souveraineté *indivisible* ne « se réalise » qu'en *se divisant*.

Et c'est là encore qu'il faut en venir, à quelque spéculation ou doctrine philosophique que l'on veuille rattacher la notion de la souveraineté nationale. La fonde-t-on sur « le droit naturel » et va-t-on chercher l'homme avant la société? ou bien sur « le contrat social, » et va-t-on chercher l'homme avant l'État? ou bien sur « la volonté générale, » et se contente-t-on de considérer l'homme dans l'État? Cette métaphysique, politiquement, importe peu. Dans la pratique de l'État moderne, il faut en venir à ce que ce droit naturel s'exerce, s'il y en a un; à ce que ce contrat social, s'il y en eut un, se prolonge ou se dénonce; à ce que cette volonté générale se déclare, s'il y en a une. Or comme il n'y a qu'une seule expression de la souveraineté nationale, il n'y a aussi qu'un seul moyen d'exercer le droit naturel supposé, de ratifier le contrat social supposé, de déclarer la volonté générale supposée; et c'est le vote, le suffrage. — Suffrage de tous, évidemment, puisque la souveraineté est de tous; que tous, par hypothèse, ont des droits naturels; que tous sont, par hypothèse, parties au contrat social; que, par hypothèse, toutes les volontés particulières doivent concourir à la volonté générale. Suffrage omnipotent de dix millions de souverains égaux; suffrage solitaire de dix millions de souverains dispersés.

C'est-à-dire qu'il faut en arriver, dans la pratique, à briser, broyer et éparpiller cette souveraineté. C'est-à-dire qu'entre le bloc et le corpuscule, entre la nation, théoriquement souveraine, et chaque citoyen, souverain, dans la pratique, de la seule souveraineté du bulletin de vote, rien ne s'interpose et ne peut s'interposer; qu'il faut que la souveraineté nationale, lorsqu'elle cesse d'être une abstraction, aboutisse, dans les faits, au suffrage universel et au suffrage inorganique : une entité, dix millions de cellules séparées, point d'organes intermédiaires; et qu'il faut que du suffrage inorganique, la nation, en un temps donné, sorte désorganisée, avec l'Idée pure à un bout, l'Individu à l'autre bout, et dans l'entre-deux, le vide.

C'est-à-dire qu'on n'est pas libre de choisir, de subir une telle condition ou de s'y soustraire, et qu'il faut, de nécessité, dès qu'on bâtit l'État moderne, si on le bâtit exclusivement sur le principe de la souveraineté nationale ou ses substructions, — le droit naturel, le contrat social, la volonté générale, — et sur la pratique du suffrage universel inorganique, s'attendre à ne jamais tirer d'une matière ainsi pulvérisée qu'un État disjoint et comme désarticulé.

III. — QUE LE SUFFRAGE UNIVERSEL INORGANIQUE CONDUIT A L'ANARCHIE UNIVERSELLE

Mais plutôt, cet État moderne, qui doit être « construit par en bas, » tient-il debout sur une base solide? Est-il « construit » d'une façon quelconque, à un degré quelconque? Tant bien que mal est-il « construit? » On est obligé de répondre que non, qu'il ne tient pas debout, parce que le pied lui manque; qu'il n'est construit ni bien ni mal, pas même mal, point du tout, mais qu'il se fait sans cesse et sans cesse se défait.

Bâtir l'État moderne, en théorie, sur la souveraineté nationale et, en pratique, sur les dix millions de petits carrés de papier du suffrage universel inorganique, est aussi absurde, aussi fou, que fou et absurde eût été le rêve des moines du Mont Saint-Michel, s'ils eussent voulu jeter dans le ciel les clochetons de leur abbaye, en posant les premières assises non sur le ferme roc, mais sur la plage mouvante de la baie, où le passant s'enlize. C'est tenir la même gageure, que de prétendre bâtir l'État sur le suffrage universel inorganique, qui est la souveraineté nationale réduite en un sable mouvant. C'est oublier que seul le vent qui souffle fait quelque chose avec le sable, l'enlève par paquets, l'emporte, le roule en de furieux tourbillons, le laisse retomber au hasard effréné de son caprice; et voilà une dune, mais revenez demain : le vent contraire aura soufflé; où l'un avait amoncelé, entassé, l'autre a creusé : où était une dune est maintenant une fosse. Et de la fosse à la dune et de la dune à la fosse, chaque jour, s'il n'y avait au monde que le sable et le vent, changerait la face de la terre.

Il n'en va pas autrement de l'État, si l'on n'y reconnaît que cet élément, l'individu, et que cette force, le suffrage universel inorganique. Alors, un grand courant, un grand vent de l'opinion pourra enlever les électeurs, les emporter, les rouler en ses tourbillons, les laisser retomber au même hasard aussi aveugle d'un même caprice aussi insensé, et, les entassant, les amoncelant, sembler avoir fait quelque chose; mais ce ne sera jamais qu'une dune, dans laquelle, le lendemain, le vent contraire creusera, et ce ne sera qu'une fosse. Ni le vent ni le suffrage n'auront rien construit. Par les temps calmes, entre deux ouragans ou deux scrutins, les grains de sable et les grains de souveraineté demeureront inertes, dormiront le lourd sommeil de la matière, les uns tout près des autres, et les uns étrangers aux autres, maintenus inexorablement chacun en son désert, jusqu'à la prochaine tem-

pête ou la prochaine élection, jusqu'à une nouvelle et toujours redoutable mobilisation des atomes.

Car, dans l'État comme dans la nature, l'atome qui reste atome est anarchique, et qu'est-ce qui peut bien être plus anarchique qu'un grain de sable, dans la nature, si ce n'est, dans l'État, un grain de « souveraineté ? » — Ah ! vous avez coupé tous les liens, ou à peu près tous, qui rattachaient l'Individu à qui ou à quoi que ce soit; vous l'avez isolé de tous les autres et de tout le reste ; vous l'avez exalté, élevé à la dernière puissance ; vous avez mis en lui tous les pouvoirs quand déjà il avait toutes les convoitises ; vous n'avez pas voulu autour de lui la moindre résistance, ni le moindre contrepoids au-dessous de lui ! Après avoir « abstrait » la souveraineté, vous avez, en quelque manière, « abstrait » l'Individu lui-même ; puis vous l'avez lâché à travers la société, dans son égoïsme impatient, débridant d'un seul coup dix millions d'égoïsmes pareils et semant dix millions de germes d'anarchie ! Vous avez cru faire merveille parce que le nombre était imposant et qu'il n'y en avait pas moins de dix millions, tous égaux, tous rivaux et tous séparés !

Et, depuis cent ans ou depuis cinquante ans, nous poursuivons ce paradoxe, de vouloir construire, sur ces dix millions de grains de sable inconsistant, sans aucun appareil, sans aucun système qui les groupe et qui les cimente, la masse colossale et de plus en plus pesante de l'État moderne. Nous peinons à édifier, dans la confusion des esprits et des langues, notre moderne tour de Babel, ayant d'abord eu soin d'enfermer en ses fondations dix millions de chances de désagrégation. Quelle chimère ! Faire de la durée avec de l'instabilité et de l'ordre avec du désordre ! faire du continu avec du déréglé et du définitif avec du fugitif ! Comme si, pour planter en terre un monument qui brave les âges, il suffisait d'accrocher des atomes et d'additionner des molécules ! ou comme si, pour créer et entretenir le plus haut et le plus complexe des organismes, c'était assez que de juxtaposer et d'additionner des cellules !

Il se peut que, de ce paradoxe et de cette chimère, la théorie se soit accommodée : tant qu'elle n'est que la théorie, on en prend à l'aise avec elle ; mais de froides et positives réalités viennent après, qui font justice. Le trouble qui agite l'État moderne, la crise dont il souffre, nous en savons à cette heure la vraie cause : c'est que les dures réalités sont venues ; c'est que la suite logique s'est déroulée ; c'est que de la « souveraineté nationale » a procédé naturellement le suffrage universel inorganique, et que du suffrage universel inorganique procède naturellement une uni-

verselle anarchie. — Le mal de l'État moderne, il ne servirait à rien de chercher des périphrases, c'est l'anarchie, dans la paix de la rue : une anarchie sourde, lente, partout diffuse en lui et qui lui est comme congénitale ; pas toujours agissante, mais toujours menaçante ; et elle a dix millions de germes, les dix millions d'individus entre qui, par le suffrage inorganique, est fractionnée la « souveraineté. » Ayons le courage de conclure en toute franchise : le grand mal et le grand danger, c'est la « souveraineté nationale » moléculaire, c'est le suffrage universel inorganique, qui ne peut être que le suffrage universel anarchique.

IV. — LE SUFFRAGE UNIVERSEL INORGANIQUE, SES PROCÉDÉS ET SES PRODUITS

Et comment le suffrage universel inorganique ne serait-il pas le suffrage universel anarchique? Pour qu'il ne le fût point, il faudrait que l'homme ne fût point l'homme, que tout électeur fût un saint, — et un saint très intelligent. Il faudrait que chaque homme pris à part et la majorité des hommes eussent le sens inné de la justice et du devoir, le dévouement instinctif, l'esprit de sacrifice volontaire, cette « vertu » que, paraît-il, exigent les démocraties et que les hommes, sous la démocratie comme sous d'autres formes de gouvernement, ou n'ont jamais eue ou n'ont plus. Il faudrait que chaque homme pris à part et la majorité des hommes eussent de l'intérêt commun une claire connaissance et un vif amour, qu'ils n'ont pas. Car combien d'entre eux sont capables de discerner et de préférer non pas l'intérêt général, ni seulement un intérêt quelque peu général, mais même leur véritable intérêt particulier ? Il faudrait, en un mot, que l'homme fût un animal beaucoup plus « politique » qu'il n'est, — quoi qu'en dise Aristote, — si toutefois Aristote a voulu dire, par « politique » autre chose qu'animal « sociable » ou « vivant en cité. » Car combien d'hommes sont capables, on ne dit pas de gouverner un État, mais de se gouverner eux-mêmes ?

Voilà cependant un régime où le nombre, faisant tout, peut tout. Il procède mécaniquement de la plus rudimentaire des opérations arithmétiques. Dans ce régime, fondé sur le suffrage universel inorganique, il n'y a que le nombre au total ; les unités viennent d'où elles peuvent, se rapprochent et se rangent comme elles peuvent. Elles n'ont pas de case marquée d'avance où elles doivent tomber. Le suffrage universel inorganique, en son addition grossière, brouille et confond les diverses colonnes. Le nombre n'a que sa valeur de nombre, et la valeur de l'homme n'y

figure pas même comme coefficient. L'homme n'y compte que comme individu et ne compte pas comme élément social.

Dans ce régime, ceux qui ne prennent pas toute la place n'ont pas leur place; ceux qui ne sont pas tout n'y sont rien; ceux qui ne s'ajoutent pas à l'addition sont éliminés par soustraction. Le champ est ouvert aux audacieux, aux « malins, » aux cyniques, aux inconsciens; eux seuls ne se découragent, ne s'absentent et ne s'abstiennent jamais. Ambitieux de grande et de moyenne marque intriguent et bataillent, achètent et vendent, marchandent et maquignonnent, font impudemment leur métier de *condottieri* de la politique. Ils circonviennent l'électeur dérouté, l'étourdissent du vin vulgaire de leurs flatteries et de leurs promesses, l'enrôlent, l'arment d'un bulletin et le lancent à la conquête du nombre. De temps en temps, la vie normale de la nation est suspendue, sa vraie vie de sang et de chair : par le suffrage inorganique, elle devient inorganique pour un jour et, pour un jour, est supprimé ce qui en elle pose l'individu et le fixe quelque part, ce qui le qualifie, ce par quoi il est socialement « situé » en un certain endroit, dans une certaine condition, près de tels autres individus. C'est une lutte de chacun contre tous et de tous contre chacun; lutte acharnée, impitoyable; ténébreuse mêlée au bout de laquelle le plus écrase le moins, avec la stupide et muette brutalité des chiffres.

On ne saurait imaginer d'État plus anarchique, puisqu'il n'y a que le hasard, ni plus barbare, puisqu'il n'y a que le nombre. Du moins, il le serait absolument, il serait pleinement anarchique et barbare, un tel État, un État où les citoyens, ivres dans leur souveraineté, se ruent à leur fantaisie, sans que le moindre appui les retienne et les soutienne, où il n'y a plus ni cadres ni digues, où le suffrage universel coule comme un fleuve débordé, — si le hasard ne corrigeait pas le hasard, ou plutôt si l'astuce n'enchaînait pas le caprice et ne conduisait pas la sottise.

Parce que devant la loi, dans le suffrage, il n'y a plus de classes, ce n'est pas en effet une raison pour que, dans le suffrage, en marge de la loi, il n'y ait plus ni dirigeans, ni dirigés, ni dirigeables. En ce fleuve sorti de son lit, un habile homme peut faire des prises d'eau pour arroser son pré. Ou, revenant à notre première image, dans cette danse d'atomes, il est impossible qu'il n'y en ait pas qu'attire et que s'attache le métal aimanté. Ainsi s'explique la boutade fameuse de l'Américain Hamilton, en réponse à la phrase de Montesquieu sur la « vertu », que « la corruption est nécessaire dans les démocraties. » La corruption est à la fois le corollaire et le correctif du suffrage universel inorganique qui, ne voulant plus de dis-

tinctions ni de séparations même, tombe aux mains des plus effrontés et qui ne cesse d'être anarchique qu'en cessant d'être universel.

Mais lequel vaut le mieux, de la maladie ou du remède? Le système électoral est détestable qui ne mène qu'ici ou là. Le système électoral est mal conçu et pèche par excès d'optimisme, qui ne prévoit pas ces deux espèces : les aventuriers et les imbéciles. Il met les uns à la merci des autres, et les honnêtes gens, les gens éclairés, à la merci et des uns et des autres. Le système électoral est mal conçu qui s'en rapporte à la fortune, aux destinées. *Fata viam invenient!* comme si ce n'était pas la tâche de l'homme d'État de diminuer la part de la fortune dans les affaires de ce monde, et comme si, d'ailleurs, il ne se trouvait pas toujours quelqu'un pour détourner et pour suborner la fortune! Le système électoral est mal conçu qui chasse les intérêts hors de leurs groupemens naturels, et coalise les appétits en groupemens artificiels. Par lui, par ce système électoral, le suffrage universel inorganique étant l'unique force motrice de l'État, et qui le tient tenant l'État, quoi d'étonnant si on le capte et s'il se fonde des syndicats, des sociétés pour l'exploitation de cette force? s'il ne manque pas, dans ce genre de travaux publics, soit de manœuvres au rabais soit d'entrepreneurs à la surenchère?

Un beau matin, quelqu'un s'avise que le renouvellement de la Chambre des députés se fera dans six mois. Le député de l'arrondissement est « usé » ; il a cessé de plaire : ou bien il appartient à l'opposition, et alors c'est un devoir de le combattre; ou bien il a prouvé qu'il n'avait pas assez de crédit en ce haut lieu d'où pleuvent bénéfices et faveurs, et alors, c'est un besoin de le remplacer. Il suffit. Ce quelqu'un, qui n'est pas même quelqu'un, qui est quelconque, qui est le premier venu doué de beaucoup de vanité et d'un peu d'entregent, va trouver un second quelqu'un, non moins quelconque, qui s'en va trouver un troisième. Dès qu'ils sont trois, X, Y, Z, un « comité » est constitué : président, vice-président et secrétaire-trésorier. Le comité provoque une réunion « générale » où chacun de ses membres a soin de n'amener que les moins douteux de ses amis. Il leur expose ce qu'il a fait, les consulte sur ce qu'il doit faire. Ce qu'il a fait est ratifié par acclamation; quant à ce qu'il doit faire, carte blanche. Avant cette réunion « générale », il était modeste et ne s'intitulait que comité provisoire; après, il est établi, assis, patenté; il a pignon ou étalage sur rue, et se tient en permanence, comme le Comité de salut public. Il est reconnu par la préfecture : un candidat ne passera peut-être pas sûrement grâce à lui ; il passera difficilement sans lui.

Un candidat? Mais le comité se réserve de désigner le candidat. X, Y, Z confèrent tous les soirs; c'est de chez l'un chez l'autre un va-et-vient mystérieux : ils cherchent un homme. La ville et la banlieue attendent... Enfin, ils prononcent. Nouvelle réunion « générale. » Le nom du candidat choisi est mis aux voix, à mains levées : des mains se lèvent. L'homme de X, Y, Z reçoit la consécration solennelle de deux cents petits Z, Y, X. Il est désormais candidat, *leur* candidat, *le* candidat. Qui l'a investi? La réunion « générale » du... Qui l'a proposé à cette réunion? Le comité. Qui en avait chargé le comité? Une première réunion. Qui avait convoqué cette première réunion? Le comité. Qui avait investi le comité? Personne. Mais personne non plus ne conteste les titres ni de la réunion, ni du comité, ni du candidat. Il est le champion déclaré, privilégié, envoyé en possession de monopole, breveté avec garantie des « républicains progressistes » de l'arrondissement. — Et qui est-ce, les républicains progressistes de...? — Vous le savez bien : « On » et « Chose » et puis X, Y, Z.

Mais qui est-ce, lui, le candidat? Un avocat, ancien bâtonnier de l'ordre (ils sont quelquefois jusqu'à cinq inscrits au tableau) ou quelque officier de santé, promu docteur par la politesse française, comme Charles Bovary par M. Homais, ou, sans métaphore, à cause des campagnes, un vétérinaire. Si la circonscription est urbaine, le médecin prodigue ses secours au commerce local « que ruine la concurrence parisienne » ; si elle est rurale, l'avocat se sent pris d'une passion violente pour les comices agricoles. Banquets par souscription et toasts. C'est l'heure de rédiger le programme. Le comité s'enferme et, pied à pied, en discute les termes.

La libre pensée locale a des exigences : elle veut, dix ans après que la loi est votée et rigoureusement appliquée (n'est-ce pas la plus appliquée de toutes nos justes lois?) que le candidat inscrive en ses revendications l'instruction gratuite, laïque et obligatoire, ou, puisque, somme toute, c'est une affaire faite, que l'on en jure le maintien. Elle éprouve son homme, l'homme de X, Y, Z, à cette pierre de touche : jure-t-il de maintenir les lois scolaires et militaires... ces lois qui,... ces lois que... ces lois intangibles? Car cette libre pensée pense peu et pas du tout librement. Il y a des chances pour que X, Y, Z, s'ils sont « républicains progressistes » en province, dans une ville de quinze à vingt mille âmes, soient en même temps francs-maçons et dignitaires d'une loge. Ce n'est pas qu'il faille pour cela exagérer la profondeur ni la noirceur de leurs desseins ; mais de piquer trois points sous leur signature, de frapper trois coups sur leur coude, aux reconnaissances, de porter à leur nœud de cravate une truelle

croisée avec une équerre d'argent, cela leur donne de la surface, du plomb et de l'aplomb, et cela leur permet, tout en distribuant des soupes aux pauvres, de distribuer des sièges à leurs compagnons.

Soumis par les inquisiteurs du cru à la question préalable, le candidat accepte tout ce qu'on lui impose; le moyen de ne pas accepter? Ce qui s'offre à lui et ce qu'il perdrait en se dégageant, c'est le seul groupement qui subsiste; groupement artificiel d'amours-propres et de cupidités, mais un groupement; la seule organisation tolérée dans le suffrage universel inorganique : organisation illégale ou extra-légale, mais une organisation; la seule force demeurée debout, la seule échappée à la perte des forces, à la mort des vies collectives, ou la seule ressuscitée; force usurpée, trompeuse, oppressive, mais une force. En face d'elle et contre elle, rien : le verbe lui-même, ce levier des démocraties, sans elle, n'a plus de mordant ni d'effet : rien que l'argent qui puisse se passer d'elle, et encore serait-il plus prudent de transiger. Dans le suffrage universel inorganique, rien donc que les comités et l'argent. Il n'y a, pour le candidat, qu'un moyen de se soustraire aux comités, c'est de s'en fier à l'argent : il n'y a pour lui qu'un moyen de ne point prêter hommage au comité, de ne point recevoir en fief sa circonscription, — c'est de l'acheter. Le suffrage universel inorganique s'organise et s'actionne par ces deux seules forces : les comités et l'argent. Mais par les comités, il cesse d'être universel et, par l'argent, il cesse d'être un suffrage.

Qu'il le doive à l'argent ou aux comités ou aux deux forces combinées, l'avocat, le médecin, le vétérinaire est élu. Son nom sort triomphant des urnes, que nous supposons inviolées. Il a une majorité décisive : d'où lui vient-elle? De toutes les voix qu'il a réunies, combien lui ont été données pour lui-même, à raison de ce qu'il est ou de ce qu'il n'est pas? De tous ses partisans, combien en connaît-il et combien le connaissent? De tous les intérêts qui se confient à lui, combien sont identiques ou seulement analogues aux siens?

Quand on « représente » quelqu'un ou quelque chose, on devrait être comme une image de ce quelqu'un ou de ce quelque chose. Mais ce député, s'il va officiellement représenter à la Chambre l'arrondissement de..., qui *réellement* « représente-t-il » et quoi? Des affaires et des besoins de ceux qu'on le dit « représenter » que sait-il, si on le pousse un peu? Ce qu'on lui en écrit de là-bas. Et qui lui en écrit? Son comité. Comme il faut qu'il parle pour se faire entendre, on lui fabrique, vaille que vaille, un dossier : avocat, il se plaint, en phrases touchantes, de la mévente du colza; médecin, il déplore amèrement la « maigreur »

de la betterave, — sans en souffrir, sans en convaincre et peut-être sans être convaincu, — avocat, parce que tout se plaide, et médecin, parce que tout se traite. On ne sent point, sous ces discours, l'intérêt vivant, directement atteint, directement en jeu : par ces discours, ce n'est point le pays vivant qui se manifeste, c'est un pays factice, plaqué sur l'autre qu'il étouffe; un faux pays politiquant, représenté alors que le vrai ne l'est pas, et recrutant ses dignes « représentans », qui ne « représentent » que lui, en trois ou quatre métiers, dont c'est la spécialité de fournir des rhéteurs à tous les partis : avocats, médecins d'hommes ou de bêtes, professeurs, journalistes ou, plus vaguement mais plus noblement, publicistes.

Si les députés que nous avons, pour la plupart politiciens de carrière, nous représentaient *réellement*, c'est que nous serions — ce qui ne s'est jamais vu — toute une nation de journalistes, de professeurs, de médecins et d'avocats. Et si nous ne sommes pas cette nation, il y a dans la Chambre trop d'avocats, de médecins, de professeurs, de journalistes ; il y en a sans proportion aucune avec la place mesurée qu'ils occupent dans le pays, et ils ne nous représentent pas ; ils ne représentent que des politiciens comme eux. Le suffrage universel inorganique aboutit encore à ce résultat : il sophistique la nation, fausse le régime représentatif, inaugure le règne des politiciens.

Agent général à Paris des politiciens de son endroit, mandataire ou commissionnaire de X, Y, Z, coupé de toute communication personnelle et intime avec les électeurs qui l'ont nommé ou qui ont fait le simulacre de le nommer, le député ne représente, au faire et au prendre, que lui-même et son comité, son comité plus que lui-même. Et en quoi le représente-t-il ? Il chasse pour lui aux croix du Mérite agricole, aux palmes académiques, aux médailles, aux vases de Sèvres, et, quand il fait peur ou quand il a peur, à des subventions, à des allocations plus nutritives. Quel jour donnent audience les ministres et reçoivent les directeurs, c'est ce qu'il lui faut d'abord savoir. Il passe ses matinées en fiacre, ses après-midi à la Chambre. Il y expédie sa correspondance, y reçoit ses visites, déambule dans les couloirs et fait des apparitions en séance. Un huissier crie : « On vote, messieurs! » Comment vote-t-on ? Blanc ou bleu ? Aux chefs du groupe d'en disposer. Et qui a fait de ceux-là les chefs du groupe ? Evidemment les membres de ce groupe. Mais comment s'est formé le groupe ?

Des députés venus de tous les coins de la France se sont associés sur une idée, le plus souvent très confuse et sous une étiquette, le plus souvent très élastique. Ils se sont classés, catalogués, comptés politiquement et économiquement. Les groupes ne sont

point des partis, mais comme des bureaux, des syndicats de parti. Le groupe est un peu dans la Chambre ce qu'est le comité par rapport au suffrage universel inorganique. C'est la seule collectivité, la seule organisation, la seule force qui vive et agisse. Comme le comité le groupe est artificiel, et comme le comité il ne représente rien qui ne soit factice et de pure convention, ni un intérêt vivant, ni le pays vivant.

Néanmoins, il faut être d'un groupe. Le député ne peut pas plus s'affranchir du groupe que le candidat, du comité. Voici l'alternative : en être ou ne pas être ; en être, ne fût-ce que du groupe des indépendans, des sauvages, de ceux qui ne sont pas d'un groupe. Comme tout, dans l'État, tient au nombre, le groupe pèse et peut en proportion du nombre, et chaque député pèse et peut en proportion de ce qu'ils sont de membres à son groupe. S'ils sont cinquante, il est multiplié cinquante fois par lui-même, j'entends pour ce qui est sa besogne journalière : de décrocher des vases de Sèvres, des palmes académiques, des croix du Mérite agricole. Il ne représente rien, qu'un comité qui ne représente rien; mais devant les ministres, dans la bascule parlementaire, il représente son groupe, et ici, par un miracle de l'arithmetique, zéro multiplié cinquante fois donne cinquante. Non seulement, plus le groupe est nombreux, plus le député devient redoutable et cher aux ministres, mais plus il est en passe et en posture de devenir ministre à son tour. Un homme de génie, hors du groupe, ne le serait pas; un Richelieu, un Colbert ne le seraient pas, ne représentant l'un que Richelieu, l'autre que Colbert; mais, sans génie, dans le groupe et avec le groupe, on peut l'être, et ce monsieur l'a bien été, par la valeur de cinquante non-valeurs.

Ainsi se forge et se rive toute une chaîne de dépendances : le ministre dépend des chefs de groupes, qui dépendent des députés, qui dépendent des comités, qui confisquent le suffrage dit universel, et ainsi, au bout de la chaîne, au dernier anneau, partout et toujours le pouvoir traîne le boulet du nombre. De là l'humiliante médiocrité, l'affligeante stérilité de la politique actuelle, et elle ne peut pas, sous ce régime, ne pas être médiocre et stérile. Sous ce régime, le *Moyen de parvenir* ne remplit pas un gros traité. On y « parvient » au choix ou à l'ancienneté. Pour l'ancienneté, il suffit, avant de vouloir être député, d'avoir été conseiller municipal, conseiller d'arrondissement et puis conseiller général. Pour le choix, il faut ne porter ombrage à personne et subir les conditions de X, Y, Z. Tout ce qui dépasse est écarté ou abattu du coup, sauf de très rares exceptions et, comme l'on dit, elles confirment la règle.

A ce choix fait presque au rebours et à cet avancement presque

bureaucratique, on obtient une représentation qui ne « représente », en aucun sens du mot français « représenter »; qui ne « représente » rien et ne fait point figure; qui, nulle au point de vue représentatif, est nulle encore ou fort insuffisante au point de vue législatif; en qui, par une de ces rares exceptions, par surprise, il peut s'être glissé quelque talent, plus souple ou moins vite rebuté, mais où le talent lui-même est obligé, pour avoir prise sur la flottante et molle médiocrité qui l'enveloppe, de recourir à tous les sophismes, à tous les truismes, de s'excuser en quelque sorte et de se rabaisser.

Comme, dans cet État, le nombre est le maître ou comme on lui fait croire qu'il l'est, c'est au nombre qu'il faut plaire et, pour lui plaire, c'est à lui qu'il faut ressembler. Sorti du nombre et fait à son image et ressemblance, l'État actuel ne peut pas ne pas avoir les tares et les défauts du nombre. Ainsi que le suffrage universel inorganique, qui tombe aux mains des comités, l'État actuel tombe aux mains des groupes, lesquels ne sont que des coteries parlementaires et peu à peu, dans le vrai pays, dans le pays vivant, — comme autrefois, par le suffrage restreint, émergeait seul le *pays légal* des deux cent mille électeurs censitaires, — par le suffrage universel inorganique émerge seul un faux pays de comités et de groupes; seulement celui-ci n'est que le *pays illégal* des politiciens de toute taille et de tout acabit.

Au bref, en rassemblant les traits, ou le suffrage universel inorganique est anarchique, ou il n'est plus universel. Ou il est séquestré, accaparé par des meneurs, ou il est exposé aux tentations de l'argent. Étant corruptible, il est corrupteur. Il livre le pays à trois ou quatre catégories ou professions politiquantes. Il ne donne jamais qu'une représentation adultérée; une législation impulsive et incohérente; un gouvernement précaire et contraint à de mesquines négociations de couloirs; un État incertain, chancelant, à toute heure sur le point d'être bouleversé. Il est également incapable de fonder une démocratie et de ne pas fonder une démagogie. Après quelques expériences ou répétitions, aucun suffrage n'est moins universel que lui; nul, moins que lui, n'est un libre suffrage. Il a un côté tragique et un côté comique : quand il n'est pas un danger formidable, il est une risible mystification et il peut être tout ensemble, il lui arrive d'être tout ensemble, mystification et danger.

Mais, si c'est là l'État actuel, ce n'est pas l'État moderne le meilleur qu'il soit permis de concevoir et possible de constituer. Il est entendu que cet État doit être « construit par en bas », mais encore faut-il qu'il soit construit, et d'une autre main-d'œuvre qu'un baraquement provisoire, perpétuellement sous le coup d'être

rasé au niveau du sol. Il est entendu que la base de l'État moderne doit être très large, mais il faut qu'elle ne soit qu'une base et non tout l'édifice, à elle seule. Il est entendu que, dans cet État, tout le pays doit être représenté, mais il faut que tout le vrai pays vivant y soit vraiment représenté; que la loi y doit être faite pour le peuple, mais il faut qu'elle soit faite pour tout le peuple par des législateurs vraiment législateurs. Il est entendu que l'État moderne doit reposer sur le suffrage universel, mais il faut que ce suffrage soit vraiment un suffrage vraiment universel et ne soit plus ni ce danger qu'il est, ni cette mystification. Et puisqu'un pareil suffrage, ordonné et sérieux, n'est pas le suffrage universel inorganique, que ce ne saurait être lui, ce sera, il faut que ce soit le suffrage universel organisé.

V. — QUE LE SUFFRAGE UNIVERSEL RESTE LA BASE NÉCESSAIRE DE L'ÉTAT MODERNE, MAIS QU'IL PEUT ÊTRE ORGANISÉ

C'est à ce mal que l'État moderne est en proie : le suffrage universel inorganique, le suffrage universel anarchique, le suffrage universel mis en coupe réglée; donnant, comme produits, une représentation nulle, une législation pleine de heurts et d'à-coups, un gouvernement qui ne peut plus gouverner; étouffant le vrai pays qui vit, au profit d'un pays illégal de politiciens, qui ne vit pas. C'est cela, la crise de l'État moderne; c'est en face d'elle que nous sommes; et elle nous met en face de ce problème : Étant donné que l'État moderne est et restera un État de droit, qu'il restera construit par en bas, sur le suffrage universel, comment le guérir de son mal? comment faire que le suffrage universel ne soit pas anarchique, soit sincère, donne une représentation qui « représente » dans tous les sens du mot, une législation sage, suivie, composée, harmonique, un gouvernement qui gouverne? comment faire que le vrai pays vivant ne soit plus sacrifié au faux pays politiquant?

La solution de ce problème? Une seule. La fin de cette crise? Une seule. Le remède à ce mal? Un seul : organiser le suffrage universel; substituer au suffrage universel inorganique le suffrage universel organisé. Non point supprimer le suffrage universel, n'y point toucher, n'enlever à qui que ce soit son vote, ne conférer à qui que ce soit plus d'un vote; n'ôter à personne sa place, ne donner à personne plus de place, assurer à chacun et à tout le monde une place. Non point détruire l'État moderne ni le refaire sur d'autres bases, l'achever. Issu d'une convulsion, d'une Révolution, en un jour ou en une nuit, sans cesse secoué, ébranlé depuis lors, il a gardé quelque chose d'improvisé, de

campé là, de pas fini; de toutes parts il est entouré d'échafaudages et de pierres d'attente; ne pas démolir ce qui est fait, construire dessus. Ne rejeter comme de mauvaise qualité quoi que ce soit des matériaux, tout utiliser, mais tout appareiller et tout joindre.

Même dans le suffrage universel inorganique, n'a-t-on pas vu naître, se développer et grandir, comme un organisme spontané ou comme une organisation spontanée, le comité électoral? Ce comité, ne l'a-t-on pas vu devenir et demeurer à peu près la seule force au milieu du nombre? Ne l'a-t-on pas vu s'en emparer, l'enrégimenter, le commander? ce qui est détestable, mais seulement parce que le comité, dans le suffrage universel inorganique, pousse sans règle, sans contrôle, n'est pas investi, s'investit et n'est pas accrédité, s'arroge; seulement parce qu'il n'est qu'une organisation illégale ou extra-légale, contre la loi ou en marge de la loi. Ce qui est détestable, c'est ce que le comité introduit d'illégal dans le suffrage universel; ce n'est pas ce qu'il y introduit d'organisé. Au contraire, l'exemple du comité, seule force agissante dans le suffrage universel inorganique, démontre à l'évidence la nécessité d'organiser le suffrage en une organisation légale, pour l'arracher à une organisation illégale.

Le pouvons-nous? Si nous le voulons. Ni le principe ni les élémens n'en sont difficiles à trouver. Rien ne vivant vraiment que d'organique, afin d'avoir le suffrage universel organisé, faisons de par la loi une place et fixons sa place dans le suffrage à tout ce qui est vivant dans le pays.

VI. — LA THÉORIE DE LA VIE NATIONALE ET LE SUFFRAGE UNIVERSEL ORGANISÉ

Organiser le suffrage universel, fixer dans le suffrage universel sa place à tout ce qui vit dans la nation, c'est sans doute abjurer la doctrine, renoncer à la théorie de la souveraineté nationale. Car, on le répète, le suffrage universel inorganique lui est lié indissolublement : l'un correspond à l'autre et l'un découle de l'autre. Mais, en l'abandonnant, il n'y a pas à la regretter, elle, ni les notions qui lui font cortège : le droit naturel, le contrat social, la volonté générale. — De droits naturels, il n'y en a point, mais seulement des faits naturels; ou, si l'on veut qu'il y en ait, il n'y a de droits naturels que ceux qui procèdent de faits naturels. Aller, venir, penser, parler sont des faits naturels, par conséquent peuvent être à la rigueur regardés comme des droits naturels. Mais voter n'est nullement un fait naturel, par conséquent ne peut être un droit naturel. Du contrat social on serait

embarrassé de citer plus d'un ou deux exemples, et ceux qu'on cite ne prouvent pas grand'chose ; quant à la volonté générale, — s'il y a une volonté générale et si l'on peut dire ce que c'est, — le suffrage universel inorganique est loin d'en être l'expression.

Enfin, la souveraineté nationale elle-même : que vaut, à bien l'examiner, dans l'État moderne, que vaut cette notion de « souveraineté » ? D'où elle vient, on le sait : c'est une idée mystique et théologique. A quoi elle sert, on ne le voit pas ; en quoi elle nuit, cela éclate aux yeux. Tant que la souveraineté nationale reste à l'état de théorie et que la souveraineté comme la nation forme un bloc, demeure une et indivisible, soit encore : elle n'est qu'inutile ; ce n'est qu'une doctrine de majesté, bonne pour la pompe et l'ostentation : ce n'est qu'une phrase et qu'un mot ; laissons dire, quoique les phrases et les mots ne soient pas toujours innocens. Mais dès qu'elle passe à la pratique, elle se morcelle et morcelle la nation, où elle ne reconnaît et ne souffre que l'individu. Entre la nation, en sa masse, et l'individu, point d'intermédiaires : le tout est souverain, chacun est souverain : ce qui n'est pas souverain n'est pas ; il n'est que le tout et que chacun.

Or l'individu n'est pas seul à vivre dans la nation, et même, à de certains égards, dans la nation, c'est l'individu qui vit le moins : il y vit moins d'une vie individuelle que d'une multitude de petites vies collectives. Politiquement, le suffrage universel inorganique l'a abstrait des réalités où il vit : il en a fait comme un être de raison. Mais un être de raison n'est qu'un être d'imagination : fait pour ce qui vit, l'État qui veut vivre doit être fait de tout ce qui vit dans la nation. L'individu vit dans la nation, et il doit vivre dans l'État. Mais pourquoi politiquement vivrait-il en dehors des réalités où il vit socialement ? pourquoi ne vivrait-il pas politiquement de ces vies collectives auxquelles la sienne est tous les jours mêlée et dont on ne peut l'isoler sans violer les lois mêmes de sa vie ?

Ces réalités sociales, ces vies collectives de l'individu, ne pourrait-on pas refaire et restaurer par elles les cadres imprudemment brisés ? Puisque, aussi bien, c'est tout le problème de refaire des cadres à l'État, puisque c'est tout le problème d'orgaganiser le suffrage universel, ne pourrait-on pas leur emprunter les élémens d'une organisation ? L'individu n'y perdrait rien : il y gagnerait de redevenir un être concret ; le citoyen y redeviendrait une personne vivante. Il n'y aurait de changé qu'une chose, mais tout l'État moderne en serait changé, pour son plus grand bien : voter, au lieu d'être l'exercice de la souveraineté, serait une fonction de la vie nationale ; la théorie de la vie nationale remplacerait la théorie de la souveraineté nationale ; et, de même

qu'à celle-ci était lié le suffrage universel inorganique, de celle-là découlerait, pour le plus grand bien de l'État et de l'individu même, le suffrage universel organisé.

VII. — LÉGITIMITÉ THÉORIQUE ET NÉCESSITÉ POLITIQUE D'UNE ORGANISATION DU SUFFRAGE UNIVERSEL

Cette substitution de la notion de *vie* à la notion de *souveraineté* et du suffrage universel organisé au suffrage universel inorganique, qui est théoriquement légitime, est-il besoin d'ajouter qu'elle est politiquement nécessaire? Nous n'avons que ce choix : organiser le suffrage universel selon la vie et sur la vie, pour vivre, ou mourir du suffrage universel inorganique ; — ce qui revient à dire que nous n'avons pas le choix,

Il n'y a plus à se repaître ni à se bercer des songeries d'antan. Juger le suffrage universel comme on le jugeait avant 1848, c'est proprement une façon de penser préhistorique, dans notre monde, à nous, dans le monde que le demi-siècle écoulé depuis lors nous a fait et que le temps présent travaille à nous faire.

Depuis 1848, d'autres élémens sont entrés en ligne, et ont même réussi à se faire leur place dans le Parlement, qui ne visent plus à détruire l'État, mais à se faire de l'État un instrument pour refondre la société. Ils marchent à l'assaut du pouvoir; ils se vantent déjà d'avoir pour eux le nombre; et par eux, à la faveur du suffrage universel inorganique, ce sont les luttes de classes qui tendent à reparaître et à se renouveler. S'il ne saurait rien y avoir de plus désastreux, il faut arrêter, modérer ou contenir ces élémens : aux forces qui les portent et les poussent, il faut opposer quelque force. Et puisque l'on se sert du suffrage universel inorganique, en vue d'une révolution sociale, il faut, en vue de l'ordre et du progrès social, se réfugier dans le suffrage universel organisé.

La force à opposer au nombre, elle n'est pas ailleurs : elle est là. Il faut organiser le suffrage universel. Il faut, dans le suffrage universel, former comme une espèce de brise-lames et présenter à la vague montante comme des compartimens, comme des cloisons étanches.

Que seront-ils, ces brise-lames ? et ces cloisons, que seront-elles ? Toutes les vies vivant dans l'État, qui vivent dans la nation. Au même problème toujours plus pressant, toujours plus urgent, quelle sera la solution? Toujours une seule; toujours la même : organiser le suffrage universel. Qu'opposerons-nous à cet excès d'individualisme, qui, chez l'électeur, débride l'anarchie et, chez l'élu, annule la personnalité, tout en n'obéissant qu'à deux forces :

le comité usurpateur et l'argent démoralisateur, — pour passer sous silence la troisième force à laquelle se plie le suffrage universel inorganique : la candidature officielle, la pression administrative? Puisque la « décentralisation » est, en ce moment, à la mode, pourquoi ne pas commencer par « décentraliser » le suffrage que les comités accaparent, quand ce n'est pas l'argent qui le frelate ou l'administration qui le manipule? Pourquoi ne pas l'affranchir de cette servitude? Pourquoi ne pas le faire, puisqu'on le peut, plus digne et plus libre? Et on le peut. En effet, que faut-il? Encore et toujours une seule chose : l'organiser. De cette manière, garantir au pays une représentation plus exacte, qui le « représentera » réellement et le représentera tout entier; une législation plus impartiale, qui ne sera pas faite à l'avantage, même injuste, du nombre, exclusivement par les élus du nombre, ses courtisans forcés; équilibrer les élémens, et les pondérer les uns par les autres; pour la stabilité et le développement, pour la fécondité de la démocratie elle-même, imposer des limites à la démocratie, faire couler ses eaux divisées en un réseau de canaux et d'écluses.

Pourquoi donc remettre à demain? Pensons-y, bien plutôt, tandis que nous sommes relativement de loisir; pensons-y pour agir plus que pour philosopher, dans un esprit pratique et politique. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces questions sont agitées ou qu'est agitée cette question, grosse de tant de questions, de l'organisation du suffrage universel. Plusieurs systèmes ont été proposés, qui valent la peine d'un examen. Ces différens systèmes, nous les étudierons. Mais deux points sont à mettre tout de suite hors de discussion. Le premier (il importe d'éviter une équivoque que trop d'intéressés se feront un plaisir de soulever), c'est que le suffrage organisé restera le suffrage universel, que personne n'y aura de privilèges, que personne n'y sera dépouillé de son droit, qu'il restera égal — qu'il sera même plus universel, plus égal que ne l'est le suffrage inorganique faussement dit universel. Le second point, c'est que le système à préférer sera celui qui organisera le suffrage universel lui-même, le corps électoral lui-même, et qui, en les organisant, nous donnera vraiment, dans ce temps-là, un « corps » électoral et un suffrage « universel ».

CHARLES BENOIST.

ESSAI SUR GŒTHE

LES *MÉMOIRES* DE GŒTHE

L'idée que nous nous faisons des grands écrivains et de leurs œuvres n'est point immuable: elle se modifie, au contraire, avec les générations. Mais ce changement s'accomplit avec lenteur : il arrive, en effet, que lorsque l'admiration que les poètes préférés ont inspirée commence à perdre sa spontanéité et sa sincérité premières, on les lit moins; en même temps, abandonnés par ceux qui cherchent dans la lecture du plaisir ou de l'émotion, ils deviennent la proie des érudits, qui les commentent et les épluchent à l'infini, sans pour cela les juger, ou même les comprendre; et enfin, leurs ouvrages, en se vulgarisant, se déforment, car on les met volontiers, s'ils y prêtent, en images ou en opéras, et c'est sous ces formes simplifiées qu'ils se survivent. Cette espèce de cristallisation, — tribut de reconnaissance payé par la postérité à ceux qu'ont aimés les ancêtres, — produit ce singulier résultat, que tels poètes ou tels penseurs sont d'autant plus célèbres que leur action réelle est plus réduite, sans parler de tant de préjugés, de partis pris, de conventions, qui les défigurent eux-mêmes: on n'a plus alors sur eux qu'une opinion faite d'avance, que personne ne songe à reviser ni même à justifier, qui se traduit par des formules à la fois imprécises et fixes, lesquelles revêtent le caractère sacré d'articles de foi. Tel est, dans certaines mesures, le cas de Gœthe. Si nous évoquons sa figure, elle nous apparaît comme en une auréole de légende, dans deux ou trois momens caractéristiques

de sa vie : nous le voyons patinant à Francfort, ainsi que l'a peint Kaulbach, ou rêvant son *Faust* dans la cave d'Auerbach, ou tenant tête à Napoléon; après quoi, nous nous répétons qu'il fut un « intellectuel », qu'il eut un « génie encyclopédique », et cela nous suffit. Nous n'avons garde d'approfondir. Si nous pensons à ses œuvres, même à celles dont nous connaissons le mieux les titres, nos jugemens se brouillent davantage encore. Mille peintures, reproduites par toutes sortes de procédés, dansent devant nos yeux : nous voyons Charlotte coupant à sa nichée des tranches de pain bis; Mignon regrettant sa patrie; Faust et Méphistophélès emportés dans un tourbillon parmi les sorcières de la nuit de Walpurgis, que sais-je encore? La musique ajoute à cette confusion : Schumann, Berlioz, Gounod, M. Boïto, ont broché sur son *Faust* d'autres *Fausts* que nous connaissons mieux; Wilhelm Meister nous chante les romances de M. Ambroise Thomas; l'habit bleu barbeau de Werther se détache sur des accompagnemens de M. Massenet. Quant aux œuvres qui n'ont point eu la fortune d'être ainsi vulgarisées, *Gœtz de Berlichingen*, *Egmont*, *Tasso*, les *Affinités électives*, elles flottent dans des brumes de plus en plus incertaines. Cependant, la critique allemande, avec une infatigable ardeur, travaille sur l'œuvre énorme, sur la longue existence si remplie et si riche. Chaque année voit s'augmenter une bibliothèque déjà colossale. Les papiers de Gœthe ayant été livrés à l'avidité des chercheurs, on a tout publié, jusqu'à ses carnets de ménage. On ne s'est pas contenté de dresser autour de ses moindres pièces un appareil redoutable de commentaires, ni de discuter à coups de documens et d'hypothèses les moindres détails de son histoire; on a écrit de longues monographies sur les plus obscurs des personnages qui se trouvèrent en rapport avec lui; ses camarades d'études sont devenus des célébrités, ses maîtresses des figures historiques. Lui-même a pris des proportions surhumaines : dans plusieurs universités, des professeurs consacrent leur vie à le raconter et à l'expliquer. Weimar, où sont recueillis ses souvenirs, est devenu la Mecque d'une religion dont il est le dieu : on y conserve sa tabatière et ses collections, les cailloux qu'il ramassait dans ses promenades, les objets d'art qu'il rapportait d'Italie, les présens qu'il recevait de ses admirateurs. Il y a un *Musée Gœthe* pour l'installation duquel le rigorisme allemand s'est adouci, car on y a pendu les portraits de toutes les femmes qu'il a aimées autour de celui de sa femme légitime. Il y a une société, puissante et riche, vouée exclusivement à son culte. Il y a des *Gœthe-Jahrbücher* où l'on publie tout ce qu'on peut retrouver de lui, ou

sur lui, ou sur ceux qui l'ont approché. Il y a des volumes et des volumes, des brochures et des brochures, qui paraissent chaque jour, qui s'accumulent, qui rendent impossible, par leur nombre, l'établissement d'une biographie complète et définitive.

On n'attend pas, sans doute, que nous établissions point par point le bilan de ces découvertes, ni que nous soulevions toute cette littérature gœthéenne, dont nous comptons cependant quelquefois nous servir. Notre but est autre : il nous a semblé que le moment était venu de relire les œuvres capitales de Gœthe; de les relire en s'aidant des documens principaux qui les éclairent; de les relire *avec un esprit de critique*, c'est-à-dire en cherchant à se dégager autant que possible des jugemens portés sur elles; à comprendre leur signification par rapport à leur auteur et par rapport à nous-mêmes; à mesurer leur importance dans le mouvement littéraire qui les a suivies. Ces œuvres sont, pour ainsi dire, restées au répertoire, en ce sens du moins que les lettrés les lisent quelquefois, que les demi-lettrés les invoquent souvent, que les illettrés croient les connaître : nous voudrions les considérer à peu près comme des œuvres contemporaines, parues, entrées d'hier, dans notre vie intellectuelle; nous voudrions croire que les jugemens sur elles ne sont point encore fixés, et fixer le nôtre, et tâcher d'influencer celui de quelques-uns. Si l'expression n'était pas outrecuidante, nous dirions que nous allons tenter de reviser le procès du grand Gœthe, sans nous figurer, — est-il besoin de le dire? — que notre jugement sera définitif, mais en cherchant simplement à le mettre d'accord avec l'esprit actuel. Besogne beaucoup plus modeste qu'elle ne le paraît d'abord, espèce de « rapport » où nous ne serons que greffier. Il est naturel que nous commencions notre tâche par celui des livres de Gœthe où nous avons le plus de chances de trouver son intelligence et son cœur, et où nous trouverons, en tout cas, l'image qu'il désirait laisser de lui-même, par ses *Mémoires*.

I

C'est en 1808, au moment où parut la première édition, en douze volumes, de ses *Œuvres complètes*, que Gœthe sentit la nécessité d'écrire ses Mémoires pour éclairer ses ouvrages. Un petit nombre d'entre eux, en effet, comme *Iphigénie*, avaient, si l'on peut dire, une existence indépendante. La plupart, au contraire, restaient comme attachés à leur auteur, en relations étroites avec les circonstances personnelles qui les avaient produits. Werther, Weslingen dans *Gœtz*, Tasso, Wilhelm Meister, Clavijo, Fernand dans *Stella*,

Édouard dans les *Affinités électives*, c'est toujours Gœthe : toujours il tire de son propre fonds les sentimens qu'il prête à ses personnages, en sorte qu'on aurait peine à trouver un poète plus « subjectif » que cet homme qu'on aime à nous représenter comme le génie cosmique par excellence. Les figures de femmes qui se partagent, avec les protagonistes, l'intérêt du lecteur, il les a toutes connues de très près ; toutes ont joué un rôle dans ce qu'il appelle son « développement » ; parfois il leur conserve jusqu'à leurs prénoms : il l'a fait pour Charlotte et, plus tard, pour Marguerite. Il les transforme en personnes littéraires alors qu'elles palpitent encore du drame, de l'idylle ou de la comédie qu'il leur a fait vivre : on sait que *Werther* parut bien peu de temps après le séjour à Wetzlar, et les biographes nous racontent qu'en écrivant les *Affinités électives*, le poète acheva de soulager son cœur encore tout épris de Minna Herzlieb. Quant aux poésies lyriques, beaucoup seraient entièrement inintelligibles si on les dégageait de l'impression, de l'épisode ou du moment qui les ont produites. Entre la vie et l'œuvre il y a, je ne dirai pas une parfaite unité, mais une cohésion complète : celle-ci continue celle-là, en la poétisant, en la corrigeant, en l'excusant quand il le faut ; elle n'est roman qu'à condition que l'autre le soit d'abord ; le travail de la fantaisie est limité : il consiste simplement à parer la mémoire, à embellir la transposition. Gœthe eut donc le sentiment que le récit de sa vie était indispensable à l'intelligence de son œuvre, et, au risque de faire double emploi avec ce qu'il en avait déjà tiré, il résolut de la raconter lui-même. Il se mit au travail en 1810, et donna, de deux en deux ans, les trois premiers volumes des *Mémoires*, comprenant cinq livres chacun. Le quatrième (livres XVI à XX) ne fut achevé qu'en 1811 : il fallait attendre la mort de Lili pour pouvoir parler d'elle. Les trois premiers quarts de l'ouvrage furent donc composés et publiés entre 1810 et 1814.

Ces deux dates ont leur éloquence : elles enferment l'histoire du réveil patriotique provoqué en Allemagne par les victoires de Napoléon et de la grande lutte qui devait se terminer sur les champs de bataille de Leipzig et de Waterloo. Gœthe resta tout à fait étranger à ce mouvement : « Il s'enferma dans son musée, dit son plus récent biographe, et, perdu dans sa contemplation de l'éternelle beauté, il ferma les yeux pour ne pas voir les horreurs du jour (1). » Les victoires de Napoléon, les malheurs de son pays, ceux même de l'honnête petit souverain dont il était le

(1) Richard M. Mayer, *Gœthe*, 3 vol.; Berlin, 1895.

ministre, ne lui arrachèrent qu'une boutade : « Je veux me faire chanteur de foire, se serait-il écrié un jour, en présence d'ailleurs d'un seul de ses amis (1), et mettre notre malheur en chansons. Je m'en irai dans tous les villages et dans toutes les écoles où le nom de Gœthe est connu. Je chanterai la honte des Allemands, et les enfans apprendront par cœur mes chants, jusqu'à ce qu'ils deviennent des hommes et replacent mon maître sur son trône. » S'il prononça jamais ces paroles, — ce dont il est permis de douter, — ce fut tout son apport à la cause nationale. Du reste, au lieu d'exécuter ce projet, il composait, en ces troubles années, ses « poésies de société », qui ne sont point parmi celles qui l'honorent le plus : « Ici nous sommes assemblés pour une action louable, chers frères : *Ergo bibamus!* Les verres tintent, les causeries cessent : avec courage *ergo bibamus!* C'est toujours là une vieille et bonne parole. Cela convient d'abord et convient sans cesse, et un écho retentit de la joyeuse salle, un magnifique *Ergo bibamus!* » Voilà qui ne ressemble ni à la *Chanson de l'épée* ni aux *Sonnets cuirassés*. En réalité, Gœthe était tout rempli de sympathie pour la culture française et d'admiration pour Napoléon. Il saluait en lui « la plus haute apparition qui fût possible dans l'histoire. » « Quand on entend décrire avec naïveté cet empereur et son entourage, écrivait-il à son ami Knebel, on voit bien qu'il n'y a jamais rien eu et qu'il n'y aura peut-être jamais rien de pareil (2). » Les grands hommes sont faits pour s'entendre : Napoléon l'avait loué; il lui rendait son éloge, sans songer au prix que cette grandeur coûtait à son pays. Plus tard, il a éprouvé le besoin de se défendre de cette indifférence, qui lui a été souvent reprochée : « Comment aurais-je pu prendre les armes sans haine, a-t-il dit, et comment haïr sans jeunesse!... Écrire des chants de guerre et rester en chambre, voilà ce que j'aurais pu faire. Au bivouac, où l'on entend hennir les chevaux des avant-postes ennemis, je me serais laissé entraîner. Mais ce n'était là ni ma vie ni mon affaire : c'était celle de Théodore Körner... A lui, ses chants de guerre lui vont très bien. A moi, qui ne suis pas une nature guerrière et n'ai point le sens belliqueux, ils n'auraient été qu'un masque mal adapté à mon visage... » A vrai dire, ce n'était pas seulement le « sens belliqueux » qui lui manquait, c'était toute espèce de patriotisme. Le mot même, à ce qu'il semble, lui était étranger. Il n'éveillait en lui d'autre idée que celle d'une bonne compagnie d'esprits sympathiques : « Toutes ces excellentes per-

(1) Johannes Falk, *Gœthe aus näherem persönlichem Umgange dargestellt;* Leipzig, 1836.

(2) Guhrauer, *Briefwechsel zwischen Gœthe und Knebel.*

sonnes avec lesquelles vous avez maintenant des relations agréables, disait-il un jour à Eckermann, voilà ce qui pour moi compose une patrie. » Je ne songe point à reprocher à Gœthe l'absence de ce sentiment qui d'ailleurs, au temps de sa jeunesse, était presque inconnu; si j'y insiste, c'est seulement pour montrer qu'en ces années 1810-14, il restait en dehors de l'entraînement qui gagnait tout son pays, à l'écart de la préoccupation commune, dans une sorte d'isolement.

D'autres circonstances, d'ailleurs, contribuaient encore à l'isoler.

La mort de Schiller l'avait privé du seul ami qu'il aimât peut-être réellement, du seul aussi qu'il pût regarder à peu près comme un pair; et il voyait croître autour de sa vieillesse une génération nouvelle, dont il se sentait très différent. Sans doute, les jeunes gens de l'école romantique professaient pour lui l'admiration la plus vive. Mais ils échappaient entièrement à l'influence de ses œuvres les plus récentes et ne se rattachaient à lui que par celles de la première manière, dont il se trouvait alors fort éloigné. Bien qu'il s'en défendît, Gœthe était imbu de la philosophie française du XVIIIe siècle : eux, revenaient au christianisme, au catholicisme surtout, les uns, comme Stolberg et Frédéric Schlegel effectivement, et les autres par le désir et les aspirations. Oublieux de *Werther*, Gœthe avait banni la mélancolie et réglé sa sensibilité : eux, déifiaient la sensibilité et s'abandonnaient au « mal du siècle » : Novalis mourait après une brève existence toute dévorée par la maladie; Hölderlin devenait fou; Franz Sonnenberg se suicidait; Ernest Schulz, le gracieux auteur de la *Rose enchantée*, mourait de tristesse. Comment l'Olympien eût-il pu les comprendre? Leurs théories esthétiques, qu'établissaient Tieck et les Schlegel, rompaient avec celles que Gœthe soutenait : ils célébraient la poésie populaire et les peintres primitifs, opposant Albert Dürer à Raphaël, admirant les fresques devant lesquelles Gœthe passait, en Italie, avec un si tranquille dédain; ils adoraient la poésie populaire, la vraie, celle dont Clément Brentano et Achim d'Arnim recueillaient de si curieux spécimens; ils exhumaient Calderon et le proclamaient supérieur à Shakspeare, à cause de la *Dévotion à la croix;* ils se pâmaient dans les nuages de la philosophie des Fichte, des Schelling, des Schleiermacher, leurs vrais maîtres; ils étaient patriotes enfin avec passion : les Arndt, les Rückert, les Körner sortaient de leurs rangs. Tout cela étonnait fort le poète sexagénaire, qui ne manquait pas pour ces jeunes gens d'une certaine bienveillance, mais qui ne les comprenait pas. En 1808, il avait reçu la visite de Zacharias Werner et fait

jouer à Weimar sa tragédie de *Wanda :* « Cela m'étonne beaucoup, vieux païen que je suis, écrivait-il alors à Jacobi, de voir la croix plantée sur mon propre terrain et d'entendre prêcher le sang et les blessures du Christ sans que cela me déplaise tout à fait. » Mais « cela » ne devait pas tarder à lui déplaire; à mesure que le romantisme se dessine, il le juge avec plus de sévérité : « Il y a une demi-douzaine de jeunes talens qui me désespèrent, écrit-il à Zelter, car, avec des dons naturels extraordinaires, ils arrivent difficilement à faire quelque chose qui me satisfasse. Werner, Œlenschlæger, Arnim, Brentano et d'autres travaillent et produisent beaucoup, mais tout demeure sans forme et sans caractère. Personne ne veut comprendre que la plus haute et la seule opération de la nature et de l'art est celle qui consiste à donner la forme (*die Gestaltung*),... et qu'il n'y a point d'art à laisser son talent agir au hasard, selon ses commodités personnelles... » Dans sa vieillesse, il se montrait plus sévère encore pour ce mouvement, qui d'ailleurs, on le sait, n'avait pas tenu toutes ses promesses. Il en attribuait l'origine à ses discussions littéraires avec Schiller, et le jugeait sommairement en ces termes : « Je nomme le genre classique le genre sain et le genre romantique le genre malade. Ainsi, les *Nibelungen* sont classiques comme Homère, parce que tous deux sont sains, solides. La plupart des modernes sont romantiques, non pas parce qu'ils sont récens, mais parce qu'ils sont faibles, maladifs, malades; l'antique n'est pas classique parce qu'il est antique, mais parce qu'il est vigoureux, frais, serein et sain. Si nous distinguons le classique et le romantique d'après ces caractères, nous y verrons bientôt clair. » On reconnaîtra que c'est en tout cas simplifier la question; et peut-être s'étonnera-t-on une fois de plus de la quantité de choses que n'a pas comprises cet homme qui jouit encore de la réputation d'avoir tout compris.

Que Gœthe ait eu la sensation de cet isolement qui entourait sa grandeur incontestée, on n'en saurait douter. Et il l'eut d'une façon très directe : lui qui, pendant de longues années, depuis l'époque lointaine de ses débuts, ne connaissait que le succès, il eut à subir coup sur coup deux échecs. Ce fut d'abord celui des *Affinités électives*, que la critique accueillit assez mal. Sans doute, ce roman eut ses enthousiastes; mais il déplut à Wieland, qui, depuis la mort de Schiller, était après Gœthe la plus haute personnalité littéraire de l'Allemagne. Quelques-uns l'attaquèrent avec une extrême violence, en lui opposant les œuvres d'autrefois : « O divin Sophocle ! — peut-on lire dans un journal estimé, — ô saints Shakspeare, Richardson, Rousseau, et vous tous qui avez

su émouvoir le cœur humain par le spectacle des luttes de la passion et du sentiment du sublime! l'auteur de *Werther* et d'*Iphigénie* a-t-il ici voulu se moquer de lui-même ou de son public? » (1) Pendant que les lettrés s'insurgeaient ainsi contre la royauté du vieux maître, les savans refusaient de prendre au sérieux sa *Théorie des couleurs*, à laquelle il avait travaillé avec tant d'ardeur, et qu'il persista jusqu'à la fin de sa vie à considérer, malgré l'évidence, comme son plus beau titre de gloire. En vain ses amis essayèrent-ils de lui réserver un meilleur accueil auprès de la science française, l'Académie des sciences de Paris refusa de préparer un rapport sur son travail, qu'on ne jugea pas digne, selon l'expression de Cuvier, d'occuper une académie (2). Sur ce terrain scientifique où il s'était aventuré avec plus de courage que de prudence, il ne réussit guère qu'à faire un seul disciple : ce fut le jeune Arthur Schopenhauer, qui entrait aussi dans la science avec des allures fantaisistes et que devait d'ailleurs persuader une intransigeante admiration pour l'illustre ami de sa mère.

Si l'on tient compte de ces diverses circonstances, on pourra peut-être se faire une idée de l'état d'esprit de Gœthe pendant ces années 1808-1814, où il médite, arrange, rédige ses souvenirs. Il a 60 ans, et il est « fort bien conservé », comme le lui dit en face Napoléon dans leur mémorable entrevue. Il a derrière lui un long passé glorieux, une carrière unique peut-être dans l'histoire, sans revers d'aucunes sortes, sans autres chagrins que ceux que connaissent tous les hommes, et que son heureuse nature a atténués. Ses contemporains ont pour lui des admirations et des indulgences que peu de poètes ont connues de leur vivant. On vient le voir de très loin, comme au siècle précédent Voltaire ou Rousseau. Le grand ennemi de sa patrie, qu'il admire, lui a rendu un hommage flatteur. Sa vie est pleine d'agrémens : il a façonné selon ses désirs la jolie résidence où il a pris racine, et dont il est plus souverain que l'excellent prince auquel il sert de ministre. Il peut donc se regarder, à juste titre, comme le premier homme de son pays ; plus loin, comme un de ces êtres exceptionnels qui traversent l'histoire dans un rayonnement, entourés de l'universelle admiration, consacrés pour la gloire. Mais, en même temps qu'il jouit de cette extraordinaire situation, voici que lui échappe la direction des esprits et des cœurs qu'il exerce depuis *Werther*. Son royaume est menacé. On le discute. Des idées reviennent, qu'il a caressées autrefois, c'est vrai, mais

(1) Conversations avec Eckermann.

(2) Voir dans la *Revue* du 1er novembre 1865, l'étude de E. Caro sur *les Travaux scientifiques de Gœthe*.

dont il est détaché. Autour de l'arbre au tronc superbe, poussent des arbustes d'autre famille, qui ne sortent pas de ses racines, ou qui les contrarient, qui vont peut-être les empêcher de s'étendre, leur voler la sève de leur sol. Heure mélancolique, qui sonne toujours, à un moment de la vie, pour les rois de la Pensée : car, quelque vaste et mobile que soit le génie d'un homme, il ne suffit point à suivre les rapides mouvemens de l'âme collective, et s'il parvient à les diriger un temps, ce temps passe. Gœthe a été plus fort que les circonstances hostiles : paisiblement, à travers le désastre de sa patrie, il a suivi la loi normale de son développement ; il a su rester serein au milieu des orages qui bouleversaient le monde ; il a poursuivi son rêve de beauté pendant que d'autres rêves, moins nobles sans doute, violens, meurtriers, agitaient la foule. Mais les autres, autour de lui, se laissaient entraîner, façonner par ces circonstances extérieures auxquelles il résistait de toute la force de son âme calme. En sorte qu'il s'est trouvé séparé d'eux, — les dominant de sa haute taille, de son front tranquille, — mais isolé. Il constate son isolement, il s'en fait gloire, il y grandit encore à ses propres yeux. Il se donne raison contre tous : de même que les résistances des corps savans n'ébranlent point sa foi en sa théorie des couleurs, il demeure fidèle à sa philosophie, qui semble un anachronisme. Il devient un être sacré, dont l'explication importe au monde. Mais qui pourrait l'expliquer, sinon lui-même ? Et il entreprendra la tâche, la sachant grande, sans un doute sur sa propre compétence, s'étudiant comme il venait d'étudier le spectre solaire, avec des partis pris analogues et une égale certitude.

Notez que ce vaste travail ne l'absorbe pas plus que de raison. Il trouve du temps à consacrer à d'autres écrits. Plusieurs de ses compositions poétiques datent de cette époque. Un instant, il songe à se faire historien, et projette une biographie du duc Bernard de Saxe-Weimar. Il ne l'exécute pas : un des moins bienveillans parmi ses biographes, M. A. Baumgartner, semble croire que ce projet avorté se rattache à la rédaction des *Mémoires*, et que Gœthe, en parlant de lui, se vengea de n'avoir pas su parler du plus fameux ancêtre de ses bienfaiteurs (1). En même temps, il continue à vivre, — ce qui, pour lui, était la grosse affaire. Il mène de front les lettres, le monde, les affaires. Il administre le duché, il en surveille les établissemens artistiques et scientifiques, il en dirige le théâtre. Il entretient une énorme correspondance avec une foule d'hommes distingués. Il est toujours

(1) A. Baumgartner, *Gœthe, sein Leben und seine Werke;* Fribourg, 1886.

l'organisateur des fêtes et des divertissemens qu'interrompra un instant la mort de la duchesse-mère Amélie, dont il prononcera l'oraison funèbre comme un prédicateur de cour, mais qui ne tarderont pas à reprendre de plus belle : car Gœthe avait voulu faire, il avait fait de Weimar un lieu de plaisir. Il en a chanté quelque part les joies, réglées par l'excellent régisseur qu'il savait être :

Le jeudi, on se rend au Belvéder; le vendredi à Iéna, car, sur mon honneur, c'est un lieu des plus charmans. Le samedi est le jour souhaité ; le dimanche, on roule à la campagne : Zwaezen, Burgau, Schneidemühlen nous sont très bien connus.

Lundi le théâtre nous attend ; mardi doucement arrive, mais il amène, pour secrète pénitence, une bonne petite débauche ; mercredi ne manque pas de mouvement, car on donne une bonne pièce ; le jeudi la tentation nous ramène au Belvéder.

Et il s'enchaîne sans cesse, le cercle du plaisir, pendant les cinquante-deux semaines, si l'on sait bien le conduire. Le jeu et la danse, les assemblées et le théâtre, nous rafraîchissent le sang. Laissons aux Viennois leur Prater : Weimar, Iéna... c'est là qu'il fait bon (1) !

Sans doute, le temps des « folles années » était passé. Mais il en restait quelque chose : ce parti pris de gaîté qu'admirait tant Johanna Schopenhauer, cette volonté bien arrêtée de jouir de la vie, quoi qu'elle apporte. Les catastrophes nationales et les deuils privés ne pouvaient rien contre cette belle humeur. Et c'est ainsi que continuait la vie agréable, sereine, pendant que la biographie se faisait.

II

Il y a toujours eu entre la vie et les écrits de Gœthe un accord que d'ailleurs il recherchait. « Faire de sa vie un tout harmonieux, » telle était une de ses maximes favorites, une de celles dont il poursuivait le plus volontiers la réalisation. Il voulait dire par là que l'action, la pensée, le sentiment et le caractère doivent se développer ensemble, selon les mêmes principes, sans contradictions ni conflits. Ses œuvres, en particulier, devaient se fondre dans la vie qui en était la source : « Je ne puis pas partager la vie... Je n'ai jamais écrit que ce que je sens et ce que je pense. C'est ainsi que je me divise, amis, et suis pourtant toujours le même (2). » Cet accord l'avait peu à peu conduit à une philosophie qu'on a définie d'un mot, l'*oympisme*. Il y était poussé par sa véritable nature, qu'il cherchait à connaître et évi-

(1) *Le Bon vivant de Weimar.*
(2) *Sprüche in Reimen.*

tait de contrarier. Il y marche dès ses premières années, dès l'époque où le peintre Oeser lui enseignait que la sérénité est le caractère essentiel des œuvres d'art, où il se passionnait pour Winckelmann et pour la sculpture grecque. L'influence de Shakspeare, celles de Herder et de la cathédrale de Strasbourg le détournèrent un instant de la voie entrevue : il eut sa crise romantique. Puis vinrent les « folles années » de Weimar : années consacrées aux plaisirs, à la cour, au théâtre, pendant lesquelles l'activité poétique se détend et se ralentit, et qui ne nous apportent guère qu'une médiocre et prétentieuse satire, le *Triomphe de la sensibilité*. C'est un orage qui le renouvelle. Il en sort transformé, sévère pour son passé, « comme un homme qui a échappé aux eaux et que le soleil bienfaisant commence à sécher (1), » ayant rompu avec la mélancolie, la violence et le moyen âge. La première œuvre importante qui date de ce réveil, c'est *Iphigénie :* elle en marque les tendances, qu'affirme et développe le fameux voyage en Italie, entrepris bientôt après, et qui persisteront ensuite jusqu'à la fin. Le fanatique d'Erwin de Steinbach, le mélancolique auteur de *Werther*, le poète mondain, un peu *snob*, ivre de sa gloire et débordant de vie, qui bouleversait Weimar, sont des êtres abandonnés et disparus. A leur place se dresse l'homme de génie universel, tranquille et *olympien*.

Qu'est-ce donc que cet *olympisme* qui fait, depuis cent ans, s'extasier les panégyristes? Un « état d'âme » qui n'est point aussi exceptionnel ni aussi haut que quelques-uns le croient. Nous le trouvons, à l'état vulgaire, chez la plupart des hommes : il s'appelle alors égoïsme, tout simplement. C'est une certaine indifférence à tout ce qui n'est pas son Moi tel qu'on le désire, un parti pris d'ignorer les troubles qu'apportent avec eux les quotidiens hasards de l'existence, d'écarter de son esprit ce qui l'inquiète, de son cœur ce qui l'agite, une volonté de suivre la ligne qu'on s'est fixée sans se soucier de ce qu'il en coûte à personne. Regardez autour de vous : une foule de gens pratiquent ces principes, sans seulement s'en douter, avec la sérénité que donne l'insouciance, dans la paix de l'irréflexion. Vous ne les admirez point pour cela, tant s'en faut; mais vous ne vous indignez pas non plus contre eux : vous les considérez comme de moyens exemplaires d'une ordinaire humanité, qui exercent sans noblesse, bien qu'avec correction, leur métier d'hommes. — Lorsqu'il eut découvert la loi normale de sa propre nature, et lorsqu'il eut pris la résolution de s'y conformer, Gœthe leur ressembla.

(1) *Journal*, 7 août 1779.

Oh! sans cesser de les dominer de la hauteur de son génie, je le veux bien; mais enfin, il leur ressembla. Son *olympisme* ne fut que leur égoïsme devenu conscient et réfléchi, — raffiné, élevé par l'intelligence à une puissance supérieure. Il l'ennoblit, si j'ose dire, par l'admiration qu'il en professa, car il y a plusieurs manières de porter ses vices ou ses vertus : on peut être, par exemple, d'une bonté honteuse et timide, ou fière et très sûre d'elle-même; il y a de sordides avares et d'autres qui, l'âme aussi cupide, gardent cependant une mesure relative; il y a des luxurieux qui déplorent leurs péchés et d'autres qui s'en font gloire, — et l'on est toujours près d'excuser ceux-ci. Gœthe se fit donc une théorie de son égoïsme, une théorie à la fois raisonnée et poétique, savante et spécieuse : c'est ainsi qu'il la changea en *olympisme*.

C'est cet *olympisme* qui donne le ton aux *Mémoires*.

Quand, simples gens que nous sommes, nous évoquons nos souvenirs d'enfance et de jeunesse, nous y mettons une certaine bonhomie; ils viennent à nous en se poétisant d'eux-mêmes, pour ainsi dire, sans que notre intelligence ou notre imagination se mettent en frais pour les embellir. Le moins « bonhomme » des grands écrivains, Renan, n'a point échappé à cette espèce de suggestion. Elle est naturelle, elle tient à l'abandon, au laisser aller où nous entraîne le spectacle des choses lointaines dont nous avons été les auteurs, à l'étonnement, souvent naïf, que nous éprouvons en présence des êtres successifs dont la mobilité a fait notre âme. Ces « moi » des temps anciens nous émeuvent et nous troublent; nous avons pour eux l'indulgence qu'on a pour les morts; nous parlons d'eux sans apprêt, comme il convient de parler de personnes inoffensives dont il est également inutile de voiler les faiblesses et de censurer trop sévèrement les erreurs. Les attaches avec eux sont rompues, et pourtant elles nous retiennent encore. Ils sont à peine plus « nous » que les obscurs ancêtres dont les passions, les maladies, les vices ou les vertus gouvernent en partie notre existence qu'ils ont préparée; mais ce sont des ancêtres que nous avons connus, — de chers ancêtres qui nous inspirent, à travers les années, une bienveillance attendrie. Si nous ne les voyons pas tels qu'ils furent, du moins ne les violentons-nous pas pour les étirer ou les rétrécir au niveau de ce que nous sommes devenus dans notre maturité. Or il n'y a, dans *Vérité et Poésie*, aucune trace de cette candeur, de cette naïveté, de cette *sincérité :* si Gœthe rappelle son passé, il sait pourquoi et comment. Nous avons vu le *pourquoi :* il voulait expliquer ses œuvres. Voyons le *comment*.

On dirait qu'il s'est dédoublé, de manière à se séparer des autres hommes et de soi-même. Il est monté sur son monument, sur cette pyramide de poésie, d'esthétique, de littérature et de philosophie qu'ont construite ses soixante années de laborieuse activité, dont ses œuvres sont les pierres et sa vie le ciment, qui est à la fois une et disparate, et qui en impose par son énormité. Au sommet, il est très haut; et, tranquille, il regarde passer la foule des êtres, parmi lesquels il en est un — lui-même — qui est plus grand, qui les domine, et qu'il suit d'un œil complaisant. Complaisant et créateur, car il ne se contentera pas de le décrire, il le façonnera de manière à lui donner un sens, il en fera une sorte de symbole. Son « moi », vu de là-haut, perdra ses caractères individuels pour devenir un être à la fois irréel et général, un « moi » qui, à tout âge, aurait réalisé les conceptions d'un sexagénaire mûri par le travail, le plaisir, la gloire, l'expérience et l'administration. Il a si bien le sentiment de cette métamorphose, que souvent il parle de cet être à la troisième personne, l'appelant « l'enfant » ou « le jeune homme », tant il s'en est différencié; puis il revient au « je », tant c'est encore lui-même! Du reste, dès le début, il a pris soin de nous informer de ses intentions : « En effet, dit-il au seuil de son ouvrage, comme je m'efforçais d'exposer avec ordre les impulsions intérieures, les influences extérieures, les degrés que j'avais franchis dans la théorie et la pratique, je fus poussé, hors du cercle étroit de ma vie privée, dans le vaste monde; les figures de cent personnages marquans, qui avaient exercé sur moi une action plus ou moins prochaine ou éloignée, se présentèrent devant mes yeux; enfin, les immenses mouvemens de la vie générale, qui ont eu sur moi, comme sur tous mes contemporains, la plus grande influence, appelaient mon attention d'une manière particulière; car la tâche principale de la biographie est, semble-t-il, de décrire et de montrer l'homme dans ses relations avec l'époque, jusqu'à quel point l'ensemble le contrarie ou le favorise, quelle idée il se forme, en conséquence, sur le monde et sur l'humanité, et, s'il est artiste, poète, écrivain, comment il les réfléchit. Mais cela exige une chose presque impossible, savoir, que l'homme connaisse et lui et son siècle; lui, jusqu'à quel point il est resté le même dans toutes les circonstances; le siècle, en tant qu'il nous entraîne avec lui bon gré mal gré, nous détermine et nous façonne; de telle sorte qu'on peut dire que tout homme, s'il fût né seulement dix ans plus tôt ou plus tard, aurait été tout autre qu'il n'est, pour ce qui regarde sa propre culture et l'action qu'il exerce au dehors. » — Peut-être trouvera-t-on qu'il n'y a pas dans ce programme la précision que nous

avons tâché d'y mettre : qu'on réfléchisse cependant à la part d'inconscience qu'il y a dans la formation, ainsi définie, de tout individu, et à la part d'artifice qu'il faut pour en faire l'analyse, et l'on reconnaîtra, je crois, qu'il corrobore notre interprétation. Deux exemples achèveront de la justifier.

C'est à coup sûr dans l'ordre sentimental que ce « dédoublement » et cet « olympisme » que nous avons constatés sont le plus frappans. Là, Gœthe est plus particulièrement à son aise. Il ne manque point d'égards pour ses anciennes amies : nous avons vu déjà qu'il sut attendre la mort de Lili pour publier les derniers livres qui la concernaient ; quand il parle d'elles, il évite autant que possible de les compromettre, dans le sens grossier du mot, et les récits de ses bonnes fortunes sont nettoyés de toute vantardise masculine. Ils n'en sont pas moins d'un ton détaché qui déplaît, car il trahit à la fois la congénitale indifférence de l'amant et la supériorité presque dédaigneuse du narrateur. Ainsi, l'on sait qu'en quittant Wetzlar, c'est-à-dire Charlotte, Gœthe se rendit à Coblentz, où il trouva un excellent accueil auprès d'une femme d'esprit, Mme de La Roche. Le cœur encore endolori de sa récente mésaventure, il trouva en la fille aînée de son hôtesse une aimable consolatrice. Si l'on songe au style des lettres qu'à ce moment-là il adressait encore à Charlotte, si l'on se rappelle qu'il traversait alors la crise de sentimentalité qu'il a plus tard plaisantée, on a peine à se figurer que, dans ce commencement d'idylle, il n'y eût pas quelques sentimens extrêmes, du moins en apparence, violens ou pénibles : d'autant plus que Maximilienne était d'âme ardente et douloureuse. Cependant, il résume l'épisode en ces termes :

... C'est un sentiment très agréable que celui d'une passion nouvelle, qui s'éveille en nous avant que l'ancienne soit tout à fait assoupie. C'est ainsi qu'on aime à voir, quand le soleil se couche, la lune se lever au point opposé, et qu'on jouit du double éclat de ces flambeaux célestes. Alors les plaisirs ne manquèrent ni au logis ni au dehors : on parcourut la contrée ; sur la rive droite, on monta à Ehrenbreitstein, sur la gauche, à la Chartreuse ; la ville, le pont de la Moselle, le trajet du Rhin, tout procura les divertissemens les plus variés. Le château neuf n'était pas encore bâti : on nous conduisit à la place où il devait s'élever ; on nous en fit voir le plan.

Notez qu'à ce moment-là il sortait à peine de vivre le roman mélancolique qu'il méditait déjà d'écrire, et vous reconnaîtrez que la hauteur où il s'est placé l'empêche de reconstituer ses souvenirs avec l'exactitude qu'on est en droit de leur demander, puisqu'il nous avait promis une part au moins de vérité.

Vous allez, je crois, le reconnaître mieux encore.

Dans la seconde partie de sa vie, Gœthe s'est dégagé, on le sait, de toute croyance religieuse. Mais dans la première, sous l'influence d'une amie de sa mère qui s'appelait Mlle de Klettenberg, il avait traversé une période de mysticisme. Or, il semble que, plus que d'autres, les sentimens religieux que nous avons une fois éprouvés, aient dû nous profondément émouvoir. Nos croyances ont été, de nous-mêmes, la partie la plus vivace et la plus intime. Le « roman de l'infini » que nous nous sommes un moment construit, alors même qu'il n'est plus pour nous qu'un livre fermé et démodé, ne peut nous devenir indifférent : il gouverne notre vie morale, il lui donne sa couleur, il détermine son intensité. Lisez, je vous prie, cette page :

Les entretiens de Lavater et de Mlle de Klettenberg me parurent très remarquables et d'une grande conséquence. Deux chrétiens convaincus se trouvaient en présence l'un de l'autre, et l'on put voir clairement combien la même croyance se modifie selon les sentimens des personnes. On répétait sans cesse, dans ces temps de tolérance, que chacun a sa propre religion, sa propre façon d'honorer Dieu. Sans partager complètement ce point de vue, je pus remarquer, dans le cas particulier, qu'il faut aux hommes et aux femmes un Sauveur différent. Mlle de Klettenberg considérait le sien comme un amant auquel on se donne sans réserve, dans lequel on met toute sa joie et son espérance et à qui l'on confie, sans réfléchir ni hésiter, le destin de sa vie; Lavater, lui, traitait le sien comme un ami sur les traces duquel on marche avec dévouement et sans envie, dont on reconnaît les mérites et que l'on s'efforce par conséquent d'imiter et même d'égaler. Quelle différence entre les deux directions selon lesquelles s'expriment, en général, les besoins spirituels des deux sexes! C'est là aussi ce qui peut expliquer que les hommes au cœur tendre se tournent vers la Mère de Dieu, lui vouent, à l'exemple de Sannazar, leur vie et leur talent, comme au type de la femme vertueuse et belle, et n'aient fait que jouer en passant avec l'Enfant divin.

Les relations mutuelles de mes deux amis et leurs sentimens l'un pour l'autre ne me furent pas seulement connus par les conversations auxquelles j'assistai, mais aussi par les confidences que tous deux ils me firent. Je n'étais jamais complètement d'accord ni avec l'un ni avec l'autre, car mon Christ avait aussi moulé sa forme particulière selon celle de mon esprit. Et comme ils ne voulaient nullement admettre le mien, je les tourmentais par toute sorte de paradoxes et d'exagérations; puis, quand je les voyais s'impatienter, je m'éloignais avec une plaisanterie.

Ce ton détaché pourrait être de la frivolité, dont nous ne serions point tentés de nous offusquer et dont il serait injuste d'exagérer la portée. Mais c'est autre chose : c'est la révélation même de la méthode que Gœthe adapte à son ouvrage : il appelle devant lui tous les élémens qui ont concouru, dans leurs rapports successifs, à l'élever à la hauteur où il est parvenu; et, peut-être pour se grandir encore, il les diminue et les rapetisse.

III

Qu'il y ait une certaine grandeur dans le spectacle à vol d'oiseau d'une existence ainsi évoquée, nous ne songeons point à le nier; et nous reconnaîtrons volontiers que cette espèce de détachement avec lequel Gœthe se contemple lui-même, que son indépendance à planer sur ses propres sommets, constituent la plus attirante originalité de son livre. Il y a peu d'hommes qui dominent la vie et leur vie : la plupart en sont esclaves, se débattent contre les filets où elle les a pris, pour se résigner à la fin, ou se bercer de quelques illusions plus ou moins artificielles. Leur histoire, c'est alors celle de leurs démêlés avec des ennemis ou des rivaux, ou de leurs luttes contre les circonstances extérieures, toujours plus fortes qu'eux : escarmouches sans résultat, batailles sans gloire. S'ils les racontaient, nous en verrions à peine surgir leur personnalité effacée ou vaincue : ils ne sauraient nous donner qu'un médiocre aperçu des hasards qui les gouvernèrent, des aventures dont ils furent les comparses; et ils se noieraient dans les détails, au lieu d'en dégager l'image de leur développement. — Ici, rien de semblable : c'est un exemplaire choisi de l'humanité qui se forme et s'affine sous nos yeux; en le suivant, nous nous élevons au-dessus du commun point de vue, nous « voyons » d'une hauteur inaccoutumée. C'est là, du moins, l'impression première que produit la lecture des *Mémoires*, celle qui a séduit tant d'esprits distingués, amoureux d'indépendance et de supériorité.

Mais en y regardant de plus près, des doutes nous viennent sur cette supériorité même : peut-être, plus apparente qu'on ne le croit d'abord, se trouve-t-elle dans le ton du récit plus que dans son inspiration vraie, dans l'art du conteur plus que dans son âme. Son vol est moins élevé qu'il ne le paraît : des liens qu'on finit par connaître l'attachent à la terre. Il semble, en effet, qu'un homme qui se juge de haut, en liberté d'esprit d'autant plus complète qu'il est décidé à s'absoudre, doive être nécessairement véridique. Non pas, bien entendu, qu'il soit astreint, vis-à-vis des autres ou de soi-même, à livrer les moindres secrets de son existence ou à la raconter avec une plate et banale exactitude : il a des droits au choix et à l'arrangement que nul ne songe à contester, et que Gœthe a affirmés dans un titre destiné, peut-on croire, à éviter les malentendus, bien qu'il prête à la double entente. Ce titre, qui devait être d'abord *Poésie et Vérité*, a été transformé par les éditeurs, pour des raisons d'euphonie, en

Vérité et Poésie ; transposition fâcheuse, qui cependant ne suffit pas à nous voiler l'intention de l'auteur. Il a voulu, croyons-nous, d'une part, nous avertir qu'il se réservait d'embellir à l'occasion, de poétiser ses souvenirs, et, d'autre part, que s'il entreprenait de raconter sa vie, c'était surtout pour en marquer les relations avec son œuvre poétique. Mais ce titre, qui lui laisse une si belle marge, l'engage en même temps : il perd le droit de sacrifier la vérité autrement qu'au profit de la poésie; il renonce ou promet de renoncer aux petits subterfuges que pourraient parfois lui dicter des sentimens extérieurs, tels que la vanité, l'ambition, la jalousie littéraire; il nous doit, il se doit de ne parler de soi qu'en poète, l'esprit pur et libre, l'imagination désintéressée et candide, le cœur sincère. Hélas! et nous voyons bientôt qu'il est un homme, soumis à toutes les faiblesses des hommes : son « olympisme » n'ennoblit pas sa nature, et ne fait illusion qu'à lui-même sur la part de divin qui est en lui.

Les savantes annotations de M. G. von Lœper (1) permettent de rétablir pas à pas la *vérité*, sous le voile de *poésie* brodé avec un art infini. Et l'on est étonné du sens constant des transpositions. Quelques exemples nous le feront comprendre.

Parmi ces transpositions, il en est une qui paraîtra trop naturelle pour qu'on songe à la reprocher à Gœthe, mais qu'il faut bien signaler : Gœthe parle de ses idées de jeune homme avec son cerveau de sexagénaire, et nous renseigne sur ses expériences comme si, au moment où chacune s'accomplissait, il les avait déjà faites toutes. C'est ainsi qu'en racontant ses années d'étude à Strasbourg il fait le procès de la culture française en des pages, d'ailleurs profondes et réfléchies, qui dépassent de beaucoup l'intelligence qu'il avait alors. Et il oublie qu'il était tout imprégné de cette culture ; qu'il l'est demeuré d'un bout à l'autre de sa vie ; que, classique résolu pendant ses premières années d'études, il est redevenu classique après la crise romantique que Herder avait provoquée. Rien de plus « français », en effet, que les idées littéraires du jeune Gœthe. Il les affirme avec une amusante certitude dans les lettres qu'il écrit de Leipzig à sa sœur Cornélie. La jeune fille, vive, imaginative, romanesque, admire la *Jérusalem délivrée*. Son frère s'empresse à la mettre en garde contre un goût aussi dangereux :

Je ne veux pas juger le Tasse et ses mérites, écrit-il (en français); Boileau, ce critique achevé, dit de sa poésie :

Le clinquant du Tasse...

(1) *Gœthe's Werke*, éd. Humpel, t. XX à XXIV.

Lis plutôt ce Boileau, son *Lutrin*. Le Boileau entier, c'est un homme qui peut former notre goût, ce qu'on ne pourra jamais attendre d'un Tasse.

Et une autre fois :

Du Tasse : Jamais on n'a voulu lui ôter ses mérites ; c'est un génie supérieur, mais qui, en voulant joindre aux héros d'Homère les sorciers et la diablerie d'Amadis, a produit un poème très gothique, qu'on ne devrait lire sans beaucoup d'attention, de discernement, pour ne pas acquérir un mauvais goût en admirant jusqu'à ses fautes...

Il cite à l'appui un fragment de l'*Art poétique*, et conclut :

Pardonne, ma sœur, que je sois tant porté pour Boileau : c'est à lui que je dois mon peu de savoir que j'ai de la poésie française, et cet homme pourrait te servir, de même, de guide fidèle pour toute la lecture poétique française.

Là-dessus, il loue *Télémaque*, qu'il proclame « incomparable, mais trop grand pour être déchiré par des écoliers. » En même temps, il utilisait son « peu de savoir de la poésie française » pour écrire des vers dans ce goût-ci :

La mort, en sortant du Tartare,
Voulant que l'Univers sentît
La pesanteur de son courroux barbare,
Se mit
A dépeupler du fléau de la guerre
La terre,
Et vit
Avec plaisir sur les champs inondés
De sang, et dans ce sang baignés
Les malheureux, etc. (1)

Or, c'est à peine si l'on trouve quelques traces légères de tout cela dans les nombreuses pages des *Mémoires* consacrées au séjour à Leipzig. En revanche, on y remarque une longue et savante dissertation sur l'état des lettres allemandes à ce moment-là : dissertation que le jeune étudiant francfortois eût été bien embarrassé, je crois, de concevoir alors ; jugement mûri et raisonné, qu'il ne formula certainement que beaucoup plus tard, quand les œuvres dont il parle eurent pris, en reculant dans le passé, leur véritable importance et leur véritable signification.

Sans quitter cette époque, sur laquelle les renseignemens abondent, on ne peut s'empêcher d'observer encore avec quel art le vieux Gœthe dissimule ou embellit les faiblesses de ses jeunes années. Il nous trace de lui-même une charmante image : il se peint sous les traits d'un étudiant de province, à la fois naïf et

(1) *Gœthe-Jahrbuch*, t. II.

d'esprit alerte, assidu aux cours et capable de les juger, pourvu d'une garde-robe un peu ridicule qu'il aura le bon goût de changer à propos, attaché au dialecte de sa ville natale auquel il s'applique pourtant à renoncer, rempli de bonne volonté pour tous; en somme, un étudiant modèle, à qui les plus sévères ne sauraient que reprocher. Mais ses camarades le voient autrement. L'un d'eux, et des plus intimes, Francfortois comme lui, écrit à un de leurs amis communs, nommé Moors :

« Si tu le voyais, tu entrerais en fureur ou tu éclaterais de rire. Je ne puis concevoir qu'un homme change aussi rapidement. Son habitude et sa conduite diffèrent du tout au tout de ce qu'elles étaient. Il est un peu muscadin, et ses beaux habits sont d'un goût si excentrique qu'ils le signalent à toute l'académie (1). Mais cela lui est égal; on peut lui reprocher sa folie tant qu'on veut :

On peut être Amphion et dompter les forêts,
On n'amènera pas un Gœthe à la sagesse.

« Tout ce qu'il pense et dit n'a d'autre fin que de plaire à sa gracieuse demoiselle. En société, il est plutôt ridicule qu'agréable. Il a (seulement parce que la demoiselle l'aime ainsi) adopté des *porte-mains* et des manières telles qu'on ne peut le regarder sans rire, et une démarche insupportable. Si tu le voyais!

... Il marche à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.

« Son commerce me devient tous les jours plus insupportable, et d'ailleurs il cherche aussi à m'éviter. Je lui parais de trop petite mine pour qu'il aime à sortir dans la rue avec moi. « Que dirait le roi de Hollande s'il le voyait en telle compagnie? » Il reste un peu avec sa demoiselle. Que le ciel me préserve des filles d'ici, car elles ne valent pas le diable. Gœthe n'est pas le premier qui ait eu l'esprit troublé par sa Dulcinée. Je voudrais que tu la visses une fois seulement : elle est la plus insipide créature du monde. Une *mine coquette* avec un *air hautain*, voilà tout ce par quoi elle a pu séduire Gœthe. »

Ajoutons que les propres lettres de Gœthe confirment ce portrait : elles sont écrites en français, en allemand, en anglais, à bâtons rompus, en petites phrases à peine intelligibles, émaillées d'exclamations, d'éclats de rire, de citations de toutes sortes; puis, tout à coup, jaillit le moraliste ou le grammairien, et c'est

(1) Dans les *Mémoires*, le récit de cette métamorphose tourne tout à l'avantage de Gœthe : pas un trait n'indique qu'il ait troqué le ridicule de ses habits provinciaux contre un autre ridicule.

un insupportable mélange de pédantisme et de prétention, de sotte gravité et d'affectation de folie. Ce ne fut qu'une crise, je le veux bien ; mais une telle crise ne manque pas d'importance dans le « développement » d'un homme : pourquoi donc en supprimer ou en atténuer outre mesure le récit?

Bien plus significatifs encore, à ce point de vue, sont les récits des aventures sentimentales qui fleurissent les *Mémoires*. Toutes sont présentés sous les couleurs les plus poétiques, que pendant longtemps on a cru vraies, et qui d'histoires assez banales ont fait de pures idylles ou de frais romans. Marguerite, Annette, Frédérique, Charlotte, Lili, autant de noms dont la légende s'est emparée ; qui ont pris rang parmi ceux qu'affectionnent les amoureux ; que beaucoup d'âmes romanesques ont recueillis avec attendrissement. Je l'ai déjà dit, les portraits de ces diverses personnes ont été recueillis avec piété dans la maison de Weimar, changée en « Musée » gœthéen. On s'est plu à les identifier aux créations poétiques qu'elles ont inspirées. Pour elles, le rigorisme allemand a abdiqué ses sévérités habituelles. Cependant, ici, la « poésie » ne s'est pas contentée d'embellir la « vérité » dans des proportions légitimes, elle a fait toute la légende à force de la pénétrer ; elle nous a donné, de Gœthe et de ses amies, une idée entièrement fausse à force d'être corrigée ; et quand on remonte à des sources plus sûres que les *Mémoires*, c'est-à-dire aux correspondances que les fanatiques de Gœthe ont si imprudemment publiées, on reste stupéfait de la part de comédie et de vulgarité qu'on découvre soudain. Ici, dans des lettres adressées à Behrisch, — un ami sardonique et malicieux, qui ressemble un peu à Méphistophélès, et dut sourire des confidences, — nous pouvons suivre toute l'histoire d'Annette et démêler le fil embrouillé du sentiment qu'elle inspira : sentiment médiocre, qui naît faiblement de la reconnaissance de l'étudiant pour la jeune fille qui soigne son linge, et qui pourrait rester insignifiant et dédaigneux. Mais cette jeune fille est recherchée par un brave homme qui se morfond en attentions de mille sortes pour lui plaire, sans y réussir d'ailleurs ! Elle est éblouie par le bel étudiant, petit-fils du syndic de Francfort, qui s'habille avec une tapageuse élégance ! Et celui-ci, de son côté, jouit de faire pièce au prétendant : « C'est une chose très agréable à voir, digne de l'observation d'un connaisseur, un homme s'efforçant à plaire, inventieux (la lettre est écrite en français), soigneux, toujours sur ses pieds, sans en remporter aucun fruit, qui donnerait pour chaque baiser deux louis aux pauvres et qui n'en aura jamais, et de voir, après cela, moi immobile dans un coin, sans lui faisant quelque galanterie, sans dire

une seule fleurette, regardé de l'autre comme un stupide qui ne sait pas vivre, et de voir à la fin apporté à ce stupide des dons pour lesquels l'autre ferait un voyage à Rome... » — Ailleurs, c'est le récit de l'aventure de son ami Jérusalem, destiné à donner le change sur la véritable origine de *Werther :* interprétation trompeuse, que démentent ces lamentables lettres adressées à Kestner après la publication du livre, gauches excuses d'un homme qui vient de commettre une double indélicatesse, contre lui-même et contre des amis. Ou bien encore, pendant que l'Allemagne entière s'apitoie sur l'état de cœur de l'auteur du livre à la mode, c'est une coquetterie en partie double, une correspondance simultanée avec Lili Schonemann et Augusta de Stolberg-Stolberg, où l'on se plaint de ses malheurs d'amour et réclame réconfort ou compassion en des termes qui se ressemblent; en sorte que celui de ses romans dont Gœthe, plus tard, devait conserver le meilleur souvenir, apparaît comme entaché de comédie et souillé de littérature. Car ici nous touchons du doigt un des sens, le plus vrai, de ce titre plein de mystère : *Vérité et Poésie*, un de ceux que l'auteur ne nous dévoile pas. Ce n'est pas seulement la « vie », comme il l'affirme à chaque reprise, qui, en lui, s'est changée en « poésie », en sorte que la rencontre d'Annette nous valut le *Caprice de l'amant*, celle de Charlotte, *Werther*, etc. ; c'est souvent, hélas! la « poésie » qui, à son tour, a exercé sur la « vie » une fâcheuse action; fâcheuse, disons-nous, parce qu'ici le mot poésie n'a plus le sens élevé, noble, réparateur, qu'on s'efforce de lui donner : il signifie simplement fiction artificielle, parti pris romanesque, convention littéraire. De bonne heure, Gœthe a perdu la spontanéité d'impression qui, plus que le talent, importe à l'homme; il est pénible de voir la peine qu'il prend pour cacher à ses admirateurs cette espèce de dépression, l'effort où il se morfond pour égarer le jugement des autres — et peut-être le sien propre — sur sa véritable sensibilité.

Ce fut là, dirait-on, sa préoccupation dominante; elle nous paraît tout à fait légitime. Les hommes, en effet, quelle que soit leur valeur intellectuelle, attachent toujours une importance considérable à leur cœur, qu'ils veulent absolument avoir à la bonne place. S'ils ont péché contre lui, ils tiennent à justifier ou à excuser leurs fautes. Peut-être sentent-ils que là est leur point faible : dans ces délicates choses, que ne règlent ni les codes, ni peut-être même les mœurs, qui donc n'a jamais erré? Ils savent aussi qu'ils seront jugés par là, car si l'on pardonne, en raison de l'humaine faiblesse, des actes délictueux ou coupables, on tient à être rassuré sur les sentimens qui les ont provoqués.

Nous ne retirons point toute notre admiration aux héros qu'ont entraînés les égaremens de la passion ; nous sommes moins indulgens pour ceux dont l'âme même nous paraît de qualité douteuse. Les auteurs de *Mémoires* qui ont précédé Gœthe, plus encore ceux qui l'ont suivi, ont tous fait comme lui : ils se sont acharnés à montrer que leurs actions les plus blâmables, dans l'ordre du sentiment, ne venaient ni d'une perversion ni d'un endurcissement de leur être intime, et ils ont plaidé leur cause, parfois mauvaise, comme ils ont pu, même en la compliquant d'indiscrétions et de ratiocinations qui l'ont souvent rendue pire. Gœthe, lui, a recouru à un procédé plus simple et plus sûr : il a tout embelli, « idéalisé », comme on aime à dire. Il a jeté comme un voile d'or la « poésie », qu'il tirait de son imagination et de son talent, sur la « vérité » qui n'était pas toujours belle. Cette méthode lui a réussi à ses propres yeux, peut-être même auprès de ses contemporains. Mais pour qu'elle fût d'un effet durable, il aurait fallu que les correspondans du jeune homme ne collectionnassent pas ses moindres billets avec un soin jaloux; que lui-même n'eût pas l'habitude de conserver ses papiers; et qu'il ne se fondât pas une *Gœthe-Gesellschaft* dont le zèle indiscret a ouvert toutes grandes les portes de son intimité. Il aurait fallu également que Gœthe fût dépourvu de cette inconsciente sincérité à laquelle obéit d'instinct un écrivain parlant de soi, et qui le fait se trahir par ses réticences autant que par ses confidences, par ses réserves autant que par sa franchise, oui, par le choix même de ses mots, par la qualité de son style, par l'arrangement de ses phrases. Or, quelque maître qu'il fût de sa plume, Gœthe s'est laissé quelquefois entraîner ou gouverner par elle ; en sorte que, n'eussions-nous ni les abondantes correspondances, ni les volumineux documens qui nous renseignent, nous pourrions, même d'après les seuls *Mémoires*, nous faire une idée à peu près exacte de ce que fut la sensibilité de l'auteur de *Werther*, et en prendre assez mauvaise opinion. Que de phrases, à chaque instant, lui échappent comme autant d'aveux de sécheresse, d'égoïsme et de cruauté ! En cueillerons-nous quelques-unes, au hasard, dans le gros volume ? Voici :

Il va quitter Frédérique, dont il sait le profond amour, que son départ laissera malade, presque mourante, et qui, revenue à la vie, vouera le plus touchant souvenir au culte de l'amant infidèle. Il écrira : « Au milieu de la presse et des embarras où je me trouvais, je ne pus négliger d'aller voir Frédérique encore une fois. Ce furent de pénibles jours, DONT JE N'AI PAS CONSERVÉ LE SOUVENIR. Lorsque, monté à cheval, je lui tendis la main, elle

avait les larmes aux yeux et je souffrais beaucoup ». Il excellait ainsi à chasser de sa mémoire les traits de son passé qui auraient pu lui causer regret ou tristesse. Du reste, en racontant cet épisode de sa vie que ses admirateurs ont appelé « l'idylle de Sesenheim », et qui, en réalité, ne fut une idylle que pour lui, il développe paisiblement cette métaphore, dont on ne manquera pas de goûter la tranquille indifférence : « Les inclinations de jeunesse, nourries à l'aventure, peuvent se comparer à la bombe lancée de nuit, qui monte en décrivant une ligne gracieuse et brillante, se mêle aux étoiles, semble même s'arrêter un moment au milieu d'elles, et, descendant ensuite, trace de nouveau le même sillon, mais en sens inverse, ET PORTE ENFIN LA RUINE AU LIEU OU ELLE ACHÈVE SA COURSE. » N'avions-nous pas raison de dire que le style même est révélateur, et le choix d'une telle image n'a-t-il pas à lui seul plus de sens que l'image elle-même? Du reste, en nous renseignant sur la façon dont en lui la vie se métamorphosait en littérature, il étale de nouveau, avec son calme habituel, cette congénitale insensibilité, qu'en d'autres endroits il voudrait tant cacher : « Ce qu'on a pensé, dit-il, les images des choses qu'on a vues, se retrouvent dans l'esprit et dans l'imagination; MAIS LE CŒUR EST MOINS COMPLAISANT... » parce que le rôle qu'on lui laisse est plus limité. Les hommes qui ont vécu par le cœur savent bien qu'il a sa mémoire : Rousseau, par exemple, se rappelait mieux ses sentimens que ses idées. Gœthe a si bien oublié les siens que souvent, quoiqu'il déploie en certaines parties de son récit une grande habileté de conteur, il cherche en vain à leur donner une expression un peu vivante, il s'oublie jusqu'à des images comme celle-ci : « Cet enfant, que l'on appelle Amour, se cramponne même avec obstination au vêtement de l'Espérance, quand elle prend déjà sa course pour s'éloigner à grands pas. »

Il serait facile de trouver, dans chacun des romans de jeunesse qui sont cependant ce qu'il y a de plus gracieux et de plus séduisant dans les *Mémoires*, des fragmens d'une égale signification. A quoi bon insister davantage? L'opinion courante concède beaucoup de privautés aux grands hommes :

Pour les héros et nous, Dieu fit des poids divers.

On leur pardonne volontiers les larmes répandues pour eux, si leur génie en a profité. Or, celui de Gœthe s'est nourri de douleurs étrangères, et vraiment, on peut admirer l'art avec lequel il les a dépouillées de ce qu'elles ont eu d'amertume et, pour ainsi dire, cristallisées dans sa sérénité. Nous ne songerions donc point à le lui reprocher, s'il ne tenait absolument à jouer l'*homme sensible*.

C'est parce qu'il a cette prétention qu'on est enclin à la lui dénier.

On lui reproche encore d'avoir systématiquement rabaissé les hommes de mérite avec lesquels il se trouva en relations, de manière à s'élever au-dessus d'eux. Il le fit certainement pour Herder, dont il nous livre un portrait désobligeant, et même un peu caricatural.

Au moment où les deux jeunes gens se rencontrèrent, Herder, bien qu'à peine âgé de vingt-six ans, était déjà célèbre. Esprit ombrageux et susceptible, il avait derrière lui une enfance douloureuse, qui devait à jamais le teinter de mélancolie. Mécontent de sa position, — il était chapelain et précepteur du jeune prince de Holstein-Gottorp, — il s'en plaignait volontiers avec quelque amertume. De plus, il souffrait d'une fistule à l'œil, qu'on lui opéra sans succès. Ajoutez à cela qu'il venait de recevoir une lettre de rupture de sa fiancée, Mlle Flachsland, que le ton violent de sa correspondance avait inquiétée et dont il s'occupait à regagner la faveur, — vous comprendrez qu'il fût d'humeur assez maussade, et qu'il trouvât Strasbourg « l'endroit le plus méprisable, le plus sauvage, le plus désagréable » qu'il eût jamais vu de sa vie. Son souci dominant, c'était de s'isoler, de s'enfermer dans sa chambre de l'auberge du Saint-Esprit, avec son mal et son chagrin. Il n'y réussit pas : sa gloire naissante attira auprès de lui quelques jeunes gens qui forcèrent sa porte, s'installèrent à son chevet, et furent pour lui, selon son humeur, tantôt un découragement, tantôt une distraction. Gœthe était du nombre : il s'introduisit lui-même, fut assez bien accueilli, revint, subit des incartades, des épigrammes, des plaisanteries et de mauvais calembours. Car Herder, qui ne devina pas son futur génie, ne vit en lui qu'un bon jeune homme, « un bon garçon quoiqu'un peu léger et frivole », et le confondit avec les « deux ou trois individus » qui l'empêchèrent d'être complètement seul. Quant à Gœthe, il « profita », avec cette sagesse supérieure à son âge que voilait son apparente frivolité : « Comme je savais estimer à haut prix tout ce qui contribuait à mon développement, dit-il... je m'accoutumai bientôt à son humeur et m'attachai seulement à distinguer, autant que cela m'était possible au point de vue où j'étais alors, les critiques fondées des invectives injustes. » Mais s'il se prêta complaisamment aux rebuffades de son nouvel ami, il ne les oublia pas. Le récit qu'il en donne dans les *Mémoires* l'en venge sans noblesse, et se termine par un trait qu'il faut relever :

Comme son séjour avait été aussi onéreux qu'agréable, j'empruntai pour lui une somme d'argent, qu'il s'engagea à rembourser à terme fixe. Le temps passa et l'argent n'arrivait pas. Mon créancier ne me pressait point; pour-

tant je fus plusieurs semaines dans l'embarras. Enfin arrivèrent l'argent et la lettre; et cette fois encore Herder ne se démentit point.

Au lieu de remercîmens et d'excuses, sa lettre ne contenait que des moqueries rimées dont un autre aurait pu se déconcerter ou se fâcher; mais je n'en fus pas plus ému, car je concevais de son mérite une grande et imposante idée, devant laquelle s'effaçait tout ce qui aurait pu lui faire tort.

Au reste, on ne doit jamais parler, et surtout publiquement, de ses défauts et de ceux d'autrui; à moins qu'on ne songe à faire ainsi quelque bien. C'est le moment de citer ici quelques réflexions qui s'imposent à mon esprit. La reconnaissance et l'ingratitude appartiennent aux phénomènes qui se manifestent à chaque moment dans l'ordre moral, et sur lesquels les hommes ne peuvent jamais s'entendre. Je fais une différence entre le manque de gratitude et l'ingratitude, c'est-à-dire la répugnance à la reconnaissance. Le manque de gratitude est inné chez l'homme, car il découle d'un heureux et frivole oubli des peines comme des plaisirs, qui seul rend la vie possible. L'homme a besoin de tant de préparations et de coopérations pour jouir d'une existence tolérable, que, s'il voulait toujours rendre au soleil et à la terre, à Dieu et à la nature, aux ancêtres et aux parens, aux amis et aux compagnons, la reconnaissance qui leur est due, il ne lui resterait plus ni temps ni sentiment pour recevoir de nouveaux bienfaits et pour en jouir. Et si l'homme naturel se laisse dominer par cette humeur légère, une froide indifférence prend toujours plus le dessus, et l'on finit par considérer le bienfaiteur comme un étranger, à qui on oserait bien, à l'occasion, faire quelque tort, si l'on y trouvait son avantage. C'est là seulement ce qui mérite le nom d'ingratitude.

Relisez ce petit morceau : le service rendu conté d'un ton badin, le sermon laïque qui vient ensuite, la distinction subtile, adroitement établie, et demandez-vous lequel des deux héros de l'aventure tira profit de l'autre : fut-ce le fils de famille qui prêta son argent, ou le parvenu, mûr par l'esprit sinon par l'âge, qui se prêta complaisamment, quoiqu'il fût malade et triste, au commerce d'un étudiant plus jeune, et assez présomptueux? Lequel, alors, mérite le mieux la leçon?

Si nous relevons ces taches, qui restent à la charge du caractère de Gœthe, bien plus qu'elles ne ternissent son ouvrage, ce n'est point certes pour le médiocre plaisir de constater les faiblesses morales d'un grand écrivain : c'est parce que, selon la théorie même de notre auteur, théorie plus vraie pour lui que pour aucun autre, il existe un rapport constant, un lien indissoluble entre l'homme et son œuvre; nous ne pouvons donc comprendre celle-ci que si nous savons à peu près à quoi nous en tenir sur celui-là. Les opinions que nous aurons sur *Werther*, *Wilhelm Meister* ou *Faust* dépendent en partie de celles que nous aurons sur Gœthe. Une fois renseignés sur l'état d'âme que voile la belle attitude « olympienne », si drapée, si décorative, du poète de Weimar, nous aurons une lumière nouvelle pour éclairer son œuvre, dont nous pourrons mieux pénétrer la signification véritable. Car, ne l'ou-

blions pas, Gœthe ne s'est jamais donné pour un pur artiste : il prétend, au contraire, nous aider à gouverner notre vie, soit par l'exemple des personnages fictifs qu'il a créés à son image, soit par le sien propre. La plupart de ses écrits ont un caractère de tendance : ils ne soutiennent pas, à proprement parler, des thèses, mais ils exposent, ils développent une certaine conception de la vie à laquelle ils s'efforcent de convertir. Ce que vaut cette conception, c'est à la vie de l'auteur qu'il faut le demander. Or, les *Mémoires* sont le tableau de cette vie qu'il veut nous imposer : il faut donc bien en discuter le sens et l'exactitude. Les quelques exemples que nous avons cités, que les limites de notre travail ne nous permettraient pas de multiplier, montrent à quel point l'exactitude en est discutable ; ils montrent aussi que ce ne sont pas toujours des motifs élevés qui poussent l'auteur hors du cercle de la vérité dans celui de la fiction. Derrière son récit d'ailleurs si tranquille, Gœthe, avec sa belle figure sereine, nous apparaît agité par la passion la plus commune aux grands hommes : la vanité. C'est la vanité qui le guide, qui préside au choix des épisodes qu'il enchaîne, qui lui inspire ses jugemens sur les hommes, qui donne à son œuvre son caractère de roman, car les *Mémoires* sont bien une histoire arrangée, — c'est-à-dire un roman.

IV

Ce caractère les différencie des autres œuvres d'ordre analogue auxquelles les critiques les ont abondamment comparés. Il faut lire, dans l'introduction de M. von Lœper, le morceau consacré à ce rapprochement. Qu'on me permette d'en citer le fragment essentiel : s'il ne nous ouvre pas sur le sujet de très vastes horizons, du moins nous montrera-t-il dans quels embarras se trouve un érudit excellent, la tête farcie de toute la littérature de son sujet, quand il tente d'élargir son domaine et aborde, par delà l'interprétation grammaticale ou historique de son texte, une interprétation plus générale et plus difficile :

Gœthe dut, comme tout écrivain qui fait époque, se former d'abord son public par ses œuvres. Parmi les écrits de ce genre, il faut citer en premier lieu l'Histoire de sa vie, qui jouit dès le commencement d'une certaine popularité. La nature du sujet permit à sa personnalité de s'y déployer largement, et de telles œuvres sont à l'épreuve du temps quand bien même le sujet en pourrait vieillir. Les *Confessions* de Rousseau, quoique présentant beaucoup de différences, ont le même avantage ; elles ont servi de précédent à celles de Gœthe, qui, sans elles, n'eût peut-être pas écrit les siennes, et nous aurions été également privés de deux très intéressantes descriptions de la vie allemande du siècle passé : celles de *Jung Stilling* et de *Anton Reiser* de Mo-

ritz. Il faut comparer ces ouvrages pour connaître à quelle mesure on a évalué celui de Gœthe, en le désignant à l'admiration du monde et des hommes. Ces biographies, surtout les *Confessions* de Rousseau parodiant celles de saint Augustin à Dieu, sont des monumens indestructibles d'une époque; mais, comparées à *Poésie et Vérité*, elles ont un caractère plutôt pathologique et ressemblent à d'intéressantes descriptions de maladies. Celle de Gœthe seule a une portée objective et historique, tandis que celle de Rousseau, entièrement conçue d'après les tendances de son temps, se renferme, mal à propos, dans les limites de la vie individuelle. Gœthe eut toujours « soi-même, le monde, et ce qui est au-dessus de l'un et de l'autre, comme but complexe d'observation devant les yeux ». Tout d'abord, on plaça l'Histoire de sa vie au-dessous des *Confessions* de Rousseau et d'Alfieri. Mais Woltmann, en relevant cette appréciation, fut d'un tout autre avis : « Ni l'un ni l'autre, dit-il, n'avait une conception du monde dans lequel il vivait. Gœthe, au contraire, embrasse avec une clarté et une facilité merveilleuses tout ce qui se passe autour de lui, dans la nature et le monde politique, dans la science et l'art. Il *veut* être vrai comme Rousseau et Alfieri, mais il *peut* être plus vrai qu'eux! » Strauss relève aussi très bien la différence entre Gœthe et Rousseau dans leurs rapports avec la vérité : « Il y avait en Gœthe le contraire absolu du cynisme coquet de l'auteur des *Confessions* : se dépouiller d'en bas pour se draper d'en haut; il cacha ce qui ne se doit pas voir pour retenir toute l'attention sur ce qui a une signification humaine. »

Je vous fais grâce de la suite du parallèle, surtout de la pittoresque partie qui cherche « dans le style et dans la langue » la marque de la « différence entre les deux biographies », car je présume que l'autorité triomphante de Woltmann vous a enseigné tout ce que vous désiriez savoir. Mais il me semble que ce ne sont pas plus les *Confessions* de Rousseau que celles de saint Augustin qu'il faut utilement rapprocher de *Vérité et Poésie*, si ce n'est peut-être pour en accentuer la profonde dissemblance. Rousseau, surtout, a mis dans son livre toutes les angoisses de sa conscience tourmentée, poursuivie, hantée par un éperdu besoin de justifier sa vie, en lequel on a vu bien injustement l'orgueil de se glorifier. Une seule question existe pour lui : a-t-il bien ou mal fait ce qu'il a fait? est-il vraiment ce qu'il voudrait être, un des meilleurs parmi les hommes? Aussi, son unique souci est-il de se juger : « J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et, s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. » Il s'institue à la fois son propre juge, son accusateur et son avocat; et c'est l'effroi de son âme qui le pousse à s'absoudre. Gœthe, lui, ne soupçonne pas même de telles anxiétés : « Je suis ce que je suis, semble-t-il dire, et cela signifie un être supérieur, une fleur suprême de l'humanité; COMMENT suis-je parvenu à ce haut épanouissement? Voilà ce qu'il importe d'éclaircir. » Au fond,

l'enchaînement des actes, des sentimens et des pensées dont l'ensemble constitue sa vie l'intéresse avant tout parce qu'il croit y trouver la solution de ce problème. Si, de-ci de-là, il se justifie, c'est par une habitude d'esprit qu'il conserve malgré lui, et sans y mettre beaucoup d'importance. Il ne se juge pas, il s'explique. Une fois pour toutes, il a pris la résolution « de laisser agir selon ses tendances particulières sa nature intérieure, et de laisser la nature extérieure agir sur lui selon ses qualités ». Cette méthode l'a conduit à « une merveilleuse parenté avec chaque objet de la nature », à « un accent intérieur, une parfaite harmonie avec l'ensemble ». Le récit de sa vie, c'est le simple exposé des circonstances qui ont favorisé cet heureux développement. Il n'est point un homme qui parle à des hommes, il est un demi-dieu qui surveille son apothéose et s'érige en symbole de ce qu'on pourrait appeler, si la langue française se prêtait au jeu des mots composés, l'*humain-divin* ou le *divin-humain*.

On ne peut guère non plus rapprocher Gœthe des auteurs de « journal intime » qui furent si nombreux après lui : Stendhal, Benjamin Constant, Amiel. Il y a, chez ceux-ci, un désir et un effort de sincérité qu'il ignorait, et surtout un besoin qu'il ne pouvait connaître : à des degrés divers, ces hommes, qui ont cédé à la tentation d'une confession publique, avaient souffert d'une persistante dissonance entre leur âme et leur vie, celle-ci n'ayant point réalisé les ambitions de celle-là, ou, pis encore, ayant démenti ses aspirations, manqué à son programme, l'ayant compromise, souillée ou rabaissée. Les uns, comme Stendhal, cupides de gloire, étaient à peine parvenus à la notoriété ; d'autres, comme Benjamin Constant, épris d'un certain idéal de sentiment ou de correction, avaient été détournés de leur ligne droite par les circonstances ou par leurs passions ; d'autres encore, comme Amiel, que la souplesse et l'étendue de leur intelligence semblaient marquer pour une destinée supérieure, s'étaient traînés dans la médiocrité. Arrivés à l'heure où, en se retournant, on voit sa vie, ils pouvaient la juger manquée, inférieure à leurs projets, à leurs volontés, ne leur ayant apporté qu'une banqueroute d'idéal, infiniment éloignée d'être un « tout harmonieux ». S'ils se mettent à parler d'eux, c'est pour rétablir par des mots l'harmonie que leurs actes ont violée : dans leur intention, inconsciente ou réfléchie, leur « journal » doit être le ciment qui retiendra entre elles les pierres branlantes du monument incomplet, de manière à lui donner au moins une apparence d'unité, l'allée qui circulera dans le désordre du jardin. Telle n'est point, tant s'en faut, la raison d'être de *Vérité et Poésie !* Gœthe a vécu comme il voulait vivre,

a fait ce qu'il voulait faire, a réalisé l'accord cherché entre son moi et la nature : ce qu'il voit de lui-même le remplit de satisfaction et d'admiration ; et comme il est, à sa façon, un moraliste, le « symbole » qu'il compte, en sa personne, représenter, se transforme et devient un « exemple ».

Je ne sais vraiment qu'un seul livre qu'on peut rapprocher du sien : les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Là, du moins, il y a quelques rapports de ressemblance.

Ces rapports, à vrai dire, ce n'est point dans les caractères des auteurs qu'il faut le chercher. Bien que leurs noms, en effet, aient signé deux œuvres de tendances similaires, *Werther* et *René*, ils différaient l'un de l'autre autant que deux hommes le peuvent. Celui-ci était tout intelligence, celui-là tout passion. Nul ne fut plus « compréhensif » que Gœthe, nul ne le fut moins que Chateaubriand, qui possédait, en revanche, au plus haut degré, cette résonance intérieure, cette sonorité d'âme que l'autre s'agitait pour tirer de soi. On l'entend gronder à toutes les pages de son œuvre, en des phrases qui prennent des sons d'orage, et nous éclairent mieux son âme que de longues analyses : « Tout devint passion chez moi, en attendant les passions mêmes... Ces flots, ces vents, cette solitude qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à mes dispositions natives (que l'étude) ; peut-être dois-je à ces instituteurs sauvages quelques vertus que j'aurais ignorées... Tout prenait en moi un caractère extraordinaire... » Ce n'est pas lui, qui se serait passionné pour la théorie des couleurs. Il ne ressemble en rien à un « génie objectif ». Il ne se préoccupe point de l'éducation ni du développement de son « moi », qui, sans chercher avec la nature une harmonie pour lui difficile à réaliser, s'épanouit librement, selon ses propres lois, comme une fleur unique, étrange et belle. Mais enfin, et quelque différente que fût l'étoffe de leurs âmes, la destinée avait établi entre ces deux hommes un point de ressemblance : ils avaient dominé leur époque et leur pays ; leurs hautes figures se dressaient au-dessus des têtes contemporaines, respectées, admirées, adulées, bravant l'âge, attirant l'amour malgré les années. Séparés par la qualité de leur génie autant que par leur race, ils semblaient deux grands monarques régnant sur des pays voisins, dont diffèrent le climat, les paysages, les lois, les mœurs, les habitans : l'égalité de leur puissance les rapproche, crée entre eux un lien, du moins pour les yeux qui les observent d'en bas. Parvenus à ce faîte, ils ont l'un et l'autre songé que leur mémoire leur survivrait longtemps ; hantés par l'image que les hommes se feraient d'eux, ils ont entrepris de la fixer à leur manière, d'en

arrêter les traits. Là encore, dans la poursuite de ce but identique, leurs procédés se séparent : Chateaubriand ne cache point qu'il se propose de composer son attitude, et, dépourvu de vanité par excès d'orgueil, il la compose admirable. Plus modeste en apparence, Gœthe est peut-être moins sincère : sans en avoir l'air, il corrige davantage à sa vie, il arrondit ses gestes avec plus de soin. Le rapport qui subsiste, c'est que les deux œuvres, de vaste envergure, sont les portraits que deux grands hommes, parvenus à d'égales hauteurs, qui furent à un égal degré des enfans gâtés de la vie, ont voulu laisser d'eux-mêmes. A ce point de vue, *Vérité et poésie* et les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont des documens de même importance, de même intérêt, et l'on pourrait ajouter de même signification.

V

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont déçu l'attente des contemporains, et commencent à peine à nous apparaître sous leur jour véritable. Gœthe a eu plus de chance : publiée au plus beau moment de sa carrière, son autobiographie fut accueillie par un concert d'éloges. Seules, les revues à tendances religieuses introduisirent quelques réserves : encore se plaisaient-elles à saluer en l'œuvre nouvelle de l'illustre écrivain « le meilleur produit de sa muse (1). » Le livre et l'homme planaient au-dessus de la critique, dans un rayonnement, et l'on ne savait qu'admirer davantage de la grâce, de la fraîcheur, du sens et du charme des aventures racontées, ou du talent du narrateur. Les autres ouvrages de Goethe, tirés déjà de lui-même, pâlissaient devant celui-ci. On comprenait mieux qu'il avait été Werther, Clavijo, Tasse, Wilhelm Meister, Faust, mais il paraissait, comme être réel, supérieur même à ses fictions. Pareillement, les figures dont il s'entourait semblaient revêtir, dans leur réalité embellie, une poésie nouvelle, plus complète, plus irrésistible que celle dont il les avait parées sous leurs noms d'emprunt. Le titre du livre surpassait ses promesses : la vérité et la poésie, amalgamées avec une habileté prestigieuse, formaient comme une réalité suprême, où se réunissaient la simplicité de la vie et la beauté de la fiction. Et de ce mélange sortait un homme qui, quelque grand que fût le poète, paraissait encore plus grand, un homme dressé sur sa propre histoire comme une statue sur un haut piédestal. Il dépassait les proportions humaines; ou plutôt, les

(1) *Heidelberger Jahrbücher*, cité par G. von Lœper.

siennes étaient si parfaites qu'elles le rapprochaient du divin, sans qu'il perdît cependant sa qualité d'homme. Ayant réalisé son programme : « faire de sa vie un tout harmonieux », il atteignait l'antique conception du demi-dieu. On ne pouvait plus, pour le juger, recourir aux communs critères : le vol de son génie l'avait emporté dans des régions où la pensée ne pouvait plus le suivre que pour l'admirer.

Cette conception de Gœthe, imposée par les *Mémoires*, a longuement subsisté, et subsiste encore, non pas seulement dans les petits cercles fanatisés qui vouent un culte à ses encriers et compulsent ses carnets de ménage, mais dans des cercles plus larges, où l'on rencontre des esprits distingués ou supérieurs. On les retrouverait sans peine à l'origine de quelques-unes des doctrines les plus répandues dans les milieux littéraires de l'heure actuelle : ainsi, elle a des attaches évidentes avec « l'intellectualisme », tel que le conçut M. Paul Bourget, pendant la première partie de sa vie littéraire, comme avec la théorie de la « culture du moi » que professe M. Maurice Barrès. On ne pourrait dire, sans excès, qu'elle est la base d'une religion ou la quintessence d'un dogme. Mais elle a servi à former un certain état d'esprit, auquel tendent certaines intelligences d'élite, et qu'on peut bien appeler le *gœthéisme*.

Qu'est-ce, au juste, que le *gœthéisme?* Une doctrine difficile à définir, parce qu'elle repousse tout dogmatisme par trop brutal et appelle beaucoup de nuances. Essayons d'en marquer quelques traits.

Le *gœthéen* est avant tout intelligent, ou, si l'on permet l'emploi de ce mot nouveau, dont le sens est plus précis, *compréhensif :* je veux dire par là que son intelligence embrasse les objets où elle s'applique plutôt qu'elle ne les pénètre. S'INTÉRESSER A TOUTES CHOSES, telle est bien la leçon que le maître donne à ses fervens : voyez ses premières études, partagées entre les lettres, le droit, les sciences, le dessin; ses collections si disparates, ses lettres qui trahissent tant de préoccupations diverses. On pourrait ajouter, pour compléter : s'intéresser à toutes choses AVEC LE PARTI PRIS D'EN TIRER QUELQUE PLAISIR. Ce n'est point l'amour de l'étude ni le souci des résultats qui inspirait et guidait l'infatigable chercheur : c'était la jouissance personnelle que lui valait son effort. D'autres, parmi ses contemporains, ont contribué à préparer le large mouvement scientifique qui a emporté ce siècle, ont répandu le goût du travail pénible, patient et complet. Il est bien, lui, le père de ce *dilettantisme* que M. Bourget définit si justement « une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et

très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune (1). »

C'est un jeu qui intéresse en lui-même, quels que puissent être ses résultats. « Le maître de Weimar, note M. Barrès avec une extrême justesse, sentait vivement l'impossibilité de calculer les conséquences d'un acte et de connaître s'il entraînera plus de bonheur ou de malheur : il acceptait la vie, et même, ce qui est le trait essentiel, sympathisait partout où il distinguait une force qui s'épanouira (2). » Mûrie à de telles leçons, l'intelligence du *gœthéen* ne manquera pas d'acquérir de précieuses qualités : elle ira s'élargissant sans cesse, comme un muscle que développe l'exercice; elle sera souple et subtile, sinon aiguë ou profonde; surtout, elle sera tolérante : car il y a, dans son universelle sympathie, un principe d'indifférence : tout fanatisme dérangerait sa ligne, toute rigueur contredirait à son essence. Ajoutez encore qu'elle tendra avec force à l'unité : la nature, l'art et la vie ne seront pour elle qu'une seule synthèse, dans laquelle il faudra, pour remplir son rôle, qu'elle s'absorbe, comme un rayon qui remonte à la source de la lumière. Mais « comprendre » est une fonction limitée. On ne pourrait l'exercer à l'infini, qu'à condition de renoncer à tout parti pris. Or, le *gœthéen*, pas plus que son maître, n'est dégagé du parti pris : il repousse ce qui froisse ou contrarie sa conception de l'harmonie, — et l'on voit apparaître ici comme un vaste champ interdit à sa vision, comme un espace réservé où jamais son œil ne pénétrera. Dans le fait, s'il veut obéir aux leçons reçues, s'il tient à garder intacte la philosophie qu'on lui a léguée, *il ne comprendra pas la douleur*. Et je me demande s'il ne suffit pas de cette lacune dans son système pour le frapper d'impuissance, de stérilité, et de médiocrité.

Si l'on passe du domaine de l'intelligence dans celui de la sensibilité, on voit l'image, belle, en somme, tout à l'heure, se ternir à la fois et se rapetisser. S'il veut suivre l'exemple et les préceptes du maître, le *gœthéen* s'enfermera dans un « égotisme » dont l'étroitesse jure avec l'ampleur de sa conception du monde. Son âme durcie ne parviendra jamais à sortir d'elle-même, à s'identifier avec d'autres âmes, à les pénétrer à l'aide de sentimens affectueux qui seuls nous rapprochent des êtres différens. Gœthe n'a jamais pris son parti de cette congénitale sécheresse : il s'est agité tant qu'il a pu, d'abord pour éprouver ces sentimens (Marguerite, Annette, Frédérique, Charlotte, Schiller), puis pour

(1) *Essais de psychologie contemporaine.*
(2) Note sur le mot *Gœthisme*, dans l'*Ennemi des Lois*.

se donner l'illusion de les avoir connues (*Clavijo*, *Gœtz de Berlichingen*, *Werther*) ; ne pouvant l'acquérir pour son compte, cette illusion, il a renoncé à la poursuivre (*Iphigénie*, *le Tasse*) ; mais il a voulu la maintenir chez ses lecteurs (*Vérité et Poésie*). Le *gœthéen*, s'il veut être conséquent, l'acceptera, et l'érigera en vertu. Il traitera les cœurs qu'il rencontre sur son passage comme les idées qu'il arrête en chemin : il en fera des collections et des analyses. Toute la matière que lui offre la vie doit être broyée pour qu'il se l'assimile : il ira rejoindre l'homme fort, les *struggle-for-lifer* que d'autres doctrines ont mis à la mode, et dont il ne diffère, au fond, que par la culture et l'élégance de son esprit. A vrai dire, il diffère d'eux par ce point encore, qu'il ne sera jamais entièrement un homme d'action : Gœthe lui-même, au zénith de son ciel d'orgueil, sentait bien qu'il n'était pas un Napoléon. Ses disciples se consoleront de leur impuissance à mener les hommes par la certitude de leur propre supériorité. C'est en elle, peut-être, qu'ils finiront par trouver ce calme, cette sérénité, cet « olympisme » qu'ils admirent si fort chez leur dieu et qui paraît aux plus avancés la marque du génie comme le dernier mot de la sagesse.

Or, ce sont bien les *Mémoires* qui constituent le vrai bréviaire du *gœthéen :* ils peuvent le dispenser de chercher, épars dans les autres œuvres, les traits dont il a besoin pour étayer son individualité et former sa physionomie. Malgré leurs réticences, malgré la part qu'ils font à la fiction qu'ils revêtent, pour la justifier, du nom de poésie ; malgré les voiles que tisse autour de la réalité, tantôt le souvenir, fécond en mirages, tantôt le parti pris, habile en argumens, ils nous livrent tout l'homme, dans sa grandeur, avec ses faiblesses. Et comme cet homme est le premier d'une longue lignée, comme il a eu et aura encore des émules, des épigones, des fanatiques, des imitateurs et des singes, l'œuvre où il s'est ainsi livré plus qu'il ne comptait le faire pourrait bien demeurer son œuvre la plus admirée, la plus vivante, la plus influente.

ÉDOUARD ROD.

LES FINANCES RUSSES

LE BUDGET ET LE ROUBLE

Il y a trois ans, nous écrivions : « La France est le plus gros créancier de la Russie » ; nous pouvons le répéter aujourd'hui avec d'autant plus de raison que cette créance a augmenté de quarante pour cent depuis lors, et que ce n'est plus cinq, mais six ou sept milliards de valeurs russes qui garnissent les portefeuilles de nos capitalistes. Aux fonds d'État et aux titres de chemins de fer garantis ou achetés par le Trésor s'ajoutent un certain nombre d'actions et d'obligations d'entreprises industrielles : charbonnages, usines, hauts fourneaux, qui s'exploitent avec notre argent et qui grossissent le total de la commandite que nous avons fournie à nos amis du Nord. L'intérêt qui s'attache à l'étude des finances d'un grand Empire se double donc pour nous d'une préoccupation personnelle bien légitime, celle de connaître la situation d'un débiteur qui, tout puissant qu'il est, n'en reste pas moins soumis aux lois humaines de l'économie politique. L'heure est venue de jeter à nouveau les yeux sur les finances et le budget du pays ; de voir quels progrès furent accomplis durant la période pacifique au maintien de laquelle personne n'a plus contribué que le défunt empereur Alexandre III ; d'étudier l'usage fait par la Russie des ressources considérables que lui a fournies la série d'emprunts et de conversions réalisés sur le marché de Paris ; de nous rendre enfin compte de sa situation monétaire et fiduciaire. Ce dernier point est de la plus haute gravité : car, si depuis le début du siècle la Russie n'a pas cessé de remplir scrupuleusement ses obligations vis-à-vis de ses créanciers

étrangers, il ne faut pas oublier qu'elle a vécu la plupart du temps sous le régime du cours forcé ; que l'émission des billets y est réglée par le ministère des finances, dont la Banque d'État n'est en réalité qu'une section ; que son change a subi, jusque dans les dernières années, les fluctuations les plus violentes. Si, depuis une époque toute récente, il paraît jouir d'une stabilité inconnue jusque-là, c'est peut-être à l'intervention du gouvernement qu'il convient de l'attribuer, plutôt qu'à un équilibre naturel résultant d'une compensation parfaite entre les besoins d'exportation et d'importation des marchandises et capitaux de toute sorte.

L'exemple que vient de nous donner l'Amérique du Nord doit nous rendre prudens dès qu'il s'agit de pays dont l'étalon monétaire n'est pas nettement défini ; à plus forte raison, là où cet étalon n'est ni l'or ni l'argent, mais le papier. La crise qui a éclaté en 1893 aux États-Unis, et qui n'est pas encore terminée à l'heure qu'il est, atteint un des pays les plus riches et les plus productifs du monde, dont la dette est la plus faible et l'excédent des exportations sur les importations le plus fort. C'est une preuve frappante de l'importance capitale de la question de la monnaie et des billets de banque : pour en apprécier la portée, il suffit de songer aux conséquences qu'elle a eues de l'autre côté de l'Atlantique. Hâtons-nous d'ajouter que le gouvernement russe apporte autant de prudence à la solution de ce redoutable problème qu'une partie du Congrès de Washington y met d'insouciante extravagance. Il est vrai que jusqu'ici la majorité yankee s'est refusée au bouleversement de l'étalon ; mais l'acharnement de luttes encore présentes à toutes les mémoires, certains votes récens ne laissent pas que d'inquiéter les meilleurs amis de l'Amérique. La Russie, au contraire, ne se presse pas de prendre une détermination, et semble avoir adopté la devise de la papauté : *Patiens quia æterna.* Elle met peu à peu en valeur ses richesses naturelles. Ce mouvement serait encore plus accéléré si la législation et l'instabilité du change n'apportaient de nombreuses entraves à l'immigration des capitaux étrangers : depuis 1892, neuf sociétés françaises seulement, avec un capital global de seize millions de francs, ont été autorisées à fonctionner dans le pays. Néanmoins la production de la houille a plus que doublé depuis 1881 ; celle du naphte a centuplé ; l'Asie centrale fournit déjà aux filatures moscovites le quart du coton qu'elles emploient. La baisse des prix, qui a frappé si durement les producteurs depuis un certain nombre d'années, n'a pas pour la Russie la même gravité que pour d'autres nations : c'est ce que le ministre a fort

bien mis en lumière dans son rapport sur le budget de 1895 :

« La majeure partie des surfaces emblavées, dit-il, appartient à des laboureurs, qui forment l'élément principal de la population, et qui, sur le sol dont ils sont propriétaires, ne produisent pas assez de grains pour en vendre. Les produits agricoles qui sont exportés ou dirigés sur les marchés intérieurs représentent une fraction relativement minime des quantités récoltées. En règle générale, ce n'est pas en vendant des grains que la population agricole se procure des ressources pécuniaires, c'est en exerçant diverses industries, en allant au loin chercher du travail, etc. ; année moyenne, les familles de laboureurs qui achètent du grain sont plus nombreuses que celles qui en vendent. Lorsque la récolte est bonne, il y a accroissement dans le pays des stocks en nature qui servent à assurer la consommation individuelle, à entretenir et à améliorer la production agricole elle-même... Pendant les bonnes années, les familles de laboureurs se constituent une réserve de forces, augmentent leur consommation, améliorent leur exploitation et leur installation... On voit fleurir à la fois les usines et manufactures, dont les produits répondent à un besoin universel, et les industries domestiques; les transactions commerciales sont plus actives; les entreprises de transport prospèrent; les revenus de l'État donnent des plus-values. Pour la Russie, envisagée dans son ensemble, *une bonne récolte, fût-elle accompagnée d'une certaine baisse des prix, est une véritable bénédiction.* »

Voilà une excellente leçon d'économie politique donnée par M. de Witte aux jérémies contemporains qui se lamentent sur le sort de la misérable humanité, condamnée à un excès de production et de consommation ! Les quinze cent mille bouches nouvelles que l'Empire a tous les ans à nourrir en plus, sont prêtes à absorber les meilleures récoltes. Quelques auteurs, comme le professeur Dokoutchaieff, vont jusqu'à s'inquiéter, au contraire, de certains symptômes d'appauvrissement des terres au sud et au centre de la Russie : l'évaporation progressive de l'humidité du sol et l'abaissement des cours d'eau changeraient en sable des espaces autrefois fertiles. Il est vrai que la Sibérie est là pour compenser les déficits futurs des moissons européennes.

I

Le premier budget russe qui ait été publié est celui de 1862 ; le premier dont le contrôle de l'Empire ait fait paraître le compte rendu est celui de 1856. Depuis lors, la population de l'Empire

a presque doublé, et, si les chiffres des recettes et des dépenses ont quadruplé, si les charges effectives ont triplé, il est permis de croire que, grâce à une meilleure répartition, les impôts actuels ne pèsent pas plus lourdement sur l'ensemble de la nation qu'il y a un demi-siècle. Lorsqu'on compare le budget de 1862 avec celui de 1895, il faut observer que le premier est un budget *net*, en ce sens que la majeure partie des rentrées qui y figurent sont des ressources effectives. Au contraire, en 1895, nous sommes en présence d'un budget *brut*, où nombre de recettes correspondent à des dépenses d'un montant égal ou supérieur : par exemple, les annuités de rachat des serfs, dont la contre-partie figure à la Dette publique, ou encore le produit du réseau de l'État et les versemens effectués par les compagnies, qui s'appliquent aux dépenses d'exploitation et au service des titres des lignes rachetées. Les rentrées des postes, télégraphes, usines, forêts, sont à peu près absorbées par les dépenses de ces divers services.

Le budget russe s'établit de la façon suivante : chaque ministre prépare le budget de son département dans une forme strictement réglée à l'avance, c'est-à-dire par paragraphes subdivisés en articles. Les budgets particuliers sont présentés au conseil de l'Empire, d'août à octobre, date rapprochée de l'ouverture de l'exercice, qui a lieu le 1er janvier. Ce conseil est composé de princes du sang, d'anciens ministres, des ministres en exercice et d'un certain nombre de hauts fonctionnaires et dignitaires ; il est ordinairement présidé par un proche parent de l'empereur et constitue un des organes importans de la vie politique russe, si tant est qu'il y en ait de tels en dehors de la volonté du tsar autocrate.

Les divers budgets sont soumis au département d'économie du conseil de l'Empire, en même temps qu'au ministre des finances et au contrôleur général. Ces deux derniers les examinent et communiquent leurs critiques et observations au département d'économie. Celui-ci les transmet aux divers ministres, et, après avoir reçu leurs réponses, les examine par paragraphe et article. Si l'entente avec le ministre ne se fait pas, la question est portée devant la réunion plénière du conseil de l'Empire. Quand l'accord s'est établi sur le tout, le ministre des finances dresse le budget d'ensemble, qui est discuté en assemblée générale du conseil de l'Empire vers le milieu de décembre. Le même jour, celui-ci reçoit communication du rapport du contrôleur général sur l'exercice précédent et le compte des sommes disponibles du Trésor. Le ministre des finances soumet ensuite le budget à l'empereur, par la sanction duquel il acquiert force de loi.

La publication en a lieu avec une régularité presque mathématique le premier jour de l'année. Grâce à la simplicité de ces rouages, le budget ne souffre pas de ces retards dont les pays parlementaires, et le nôtre en particulier, donnent trop souvent le spectacle irritant : rien là-bas qui ressemble à cette lutte, si éloquemment décrite par M. de Vogüé, entre la Chambre et le monstre aux interminables anneaux, le budget *constrictor*, dévorateur de millions et broyeur de ministères. Si des discussions s'élèvent parfois au sein du conseil entre le nouveau ministre et celui de la veille, si de fidèles serviteurs de la monarchie, vieillis sous le harnais et forts de leur longue expérience, protestent contre les innovations qui leur semblent dangereuses d'un successeur audacieux, les échos de ces débats n'arrivent pas aux oreilles du public. La discussion même ne se prolonge guère : une volonté supérieure tranche les difficultés et impose l'accord. Tout au plus, si les divergences d'opinion sont trop profondes, l'ancien ministre se retire-t-il discrètement du conseil avec la permission du souverain. Celui-ci a pour coutume de ne pas ménager sa confiance à son ministre en exercice, à qui il veut pouvoir s'en rapporter pour ainsi dire en bloc du soin de la gestion de son département. Mais un jour vient parfois où le premier commis, par une raison mystérieuse ou tout au moins cachée aux yeux du vulgaire, tombe brusquement et rentre dans le néant d'où son maître l'avait tiré.

Telle est la genèse du budget russe. Quelle marche en suit l'exécution, et comment les recettes et les dépenses sont-elles vérifiées ? Tout le mouvement des fonds est concentré au ministère des finances, par les caisses duquel doivent passer toutes les entrées et toutes les sorties. A ses côtés est installé le contrôle de l'Empire, sorte de ministère spécial, à la tête duquel est placé un fonctionnaire qui a rang de ministre et ne relève que du tsar. Il remet tous les ans au souverain, en dehors du rapport officiel qu'il présente au conseil de l'Empire, un rapport secret, au cours duquel il s'exprime en toute liberté et franchise sur ce qui, dans la gestion des deniers publics, lui paraît présenter matière à critique. Cette organisation, due à Tatarinof (1855), est réglementée par la loi fondamentale du 22 mai 1862, promulguée, par une curieuse coïncidence, à dix jours d'intervalle de notre loi capitale sur la comptabilité publique. Le contrôle reçoit tous les mois du ministère des finances les documens, pièces de dépenses et de recettes, qui sont transmises à ce dernier par les autres ministères. Il n'exerce pas seulement son activité à Pétersbourg, mais dans tout l'Empire. Des cours de contrôle, instituées en

1866, sont installées dans chaque gouvernement : elles sont actuellement au nombre de soixante. Elles étendent leur juridiction non seulement sur les comptables, mais sur les ordonnateurs : tous les registres, toutes les pièces justificatives leur sont transmis mensuellement et leur permettent de dresser le véritable grand-livre des opérations. Elles ne vérifient donc pas les comptes, mais les pièces; elles contrôlent les dépenses dès qu'elles sont faites, et ne peuvent pas être induites en erreur par des comptes faux, puisqu'elles les établissent elles-mêmes sur pièces originales. A Pétersbourg se tient la comptabilité centrale et siège la direction principale du contrôle, qui résout les contestations surgissant entre les cours et les administrations provinciales. Les différends avec les ministres sont jugés par le Sénat, qui est en Russie un corps exclusivement judiciaire, à la fois cour d'appel et cour de cassation. Le contrôle se divise en trois branches : administrations civiles, guerre et marine, chemins de fer. Seuls le ministère de la cour et des apanages, la chancellerie des institutions de bienfaisance de l'impératrice, les sommes dont l'emploi n'est connu de personne que de l'empereur, les comptes de la Banque d'État, de la Banque foncière de la noblesse et de la Banque foncière des paysans ne sont pas soumis au contrôle. Ces dernières relèvent du conseil des établissemens de crédit de l'Empire.

Le rapport annuel que le contrôleur présente au conseil de l'Empire contient une analyse complète et une critique détaillée du budget : il est divisé en un certain nombre de sections. Examinons par exemple celui qui s'applique au règlement définitif du budget de 1892.

La première section traite de l'exécution du budget, indique les règlemens définitifs des recettes et des dépenses, les causes d'augmentation ou de diminution par rapport aux années précédentes et aussi par rapport aux évaluations, donne des tableaux comparatifs pour les dix derniers exercices.

La deuxième section traite de l'exécution, pendant l'année civile dont il est rendu compte, des budgets antérieurs, indique par exemple les dépenses effectuées au compte de l'exercice 1891 pendant le délai de tolérance en 1892, puis les paiemens effectués au compte des exercices clos, et donne le total des dépenses qui rentrent dans cette catégorie, en distinguant les crédits réservés et les sommes restant à payer sur les listes nominatives des créanciers de l'État.

La troisième section donne la balance générale des recettes et des dépenses budgétaires effectuées pendant l'année civile

1892, tant au compte de l'exercice 1892 qu'à celui des exercices antérieurs. Elle est le résumé du livre de caisse de l'Empire et indique que les entrées ont dépassé les sorties de 63 millions.

La quatrième section donne la situation et le mouvement des fonds du Trésor. Elle met en parallèle les montans portés dans le relevé du compte de caisse avec les recettes et dépenses budgétaires; elle indique les modifications qui se sont produites dans l'encaisse du Trésor par suite du mouvement réel des espèces.

La cinquième section énumère les disponibilités du Trésor et met en regard les sommes à payer sur ces disponibilités, auxquelles elles étaient inférieures d'une centaine de millions.

La sixième section dresse le tableau des dettes et créances du Trésor, afin de préciser autant que possible son actif et son passif. La dette publique s'élève à 5 516 millions de roubles crédit (les roubles-or étant convertis en rouble-crédit à raison de 1 rouble-crédit 60 pour un rouble or), soit environ quinze milliards de francs (1). En regard de ce chiffre, le contrôle énumère quatre milliards de roubles de créances du Trésor, parmi lesquelles il range le solde des prêts accordés aux ex-serfs des particuliers, des apanages, et du domaine pour l'acquisition de leurs lots de terre; la partie non amortie de la dette consolidée des chemins de fer sur les obligations émises par l'État; le reliquat des indemnités de guerre dues par la Turquie et le khan de Khiva; le solde des prêts accordés par les anciens établissemens de crédit et ceux consentis par le Trésor lui-même.

La septième section expose les conversions de 1892 et résume les opérations analogues effectuées dans les dernières années.

La section huitième nous renseigne sur l'exploitation des chemins de fer de l'État, tandis que la neuvième donne les comptes du Trésor avec celles des compagnies particulières qui sont ses débitrices. Le concours financier du Trésor a affecté trois formes diverses : il a accordé des garanties d'intérêt sur les actions et les obligations que les compagnies ont émises sans son intermédiaire; il a, sous sa responsabilité immédiate, créé pour le compte des compagnies des obligations consolidées; ou enfin il a délivré des prêts en argent et en nature.

La section dix s'applique aux revenus et fonds spéciaux gérés par différentes administrations, dont l'actif s'élève à 450 millions de roubles, consistant en espèces, titres ou créances. Les revenus sont employés à distribuer des secours, à servir des pensions, à

(1) Au 1er janvier 1895, ce total était de 5727 millions de roubles, soit environ 15 milliards et demi de francs.

construire et entretenir des monumens publics, routes, églises, écoles, laboratoires, hospices, établissemens divers.

La section onze comprend les fonds spéciaux, destinés pour la plupart à subvenir à des besoins d'ordre local, et qu'alimentent en premier lieu les redevances provinciales et territoriales que l'État perçoit là où il n'existe pas d'institution de *zemstvo* (conseils locaux). A cette section figurent encore les fonds des Kalmoucks, des populations mahométanes, les revenus des terres affectées aux besoins des couvens à l'étranger et du culte en Terre sainte, enfin les fonds des troupes cosaques.

Un dernier tableau donne les résultats des règlemens définitifs des budgets depuis un certain nombre d'années; il fait ressortir de 1888 à 1892 un excédent de recettes constant, variant entre 18 et 69 millions.

Le rapport du contrôleur passe ainsi en revue les principaux élémens de la fortune publique : des comparaisons fréquentes avec les années antérieures permettent de se rendre compte de la marche suivie par les recettes et les dépenses. L'ensemble des renseignemens réunis constitue une source précieuse d'informations.

II

Voilà comment le budget, préparé par les différens ministres, coordonné et établi, d'accord avec le conseil de l'Empire, par le ministre des finances, sanctionné par le tsar, est exécuté par le ministre des finances, puis vérifié et réglé définitivement par le contrôle. Il est intéressant d'en connaître les chiffres, et plus encore d'en analyser les élémens. Nous avons sous les yeux le rapport adressé à la fin de l'année dernière à l'empereur Nicolas II par le ministre Witte à l'appui de ses prévisions budgétaires pour 1895. Toutes les sommes y sont évaluées en roubles-crédit, c'est-à-dire en billets de banque, dont le cours actuel est d'environ 2 fr. 70. Le rouble or est identique à 4 francs d'or de monnaie française; les pièces d'or de cinq roubles, communément désignées sous le nom de demi-impériales, sont acceptées par nos caisses publiques pour vingt francs. Là où les dépenses et les recettes se font en roubles métalliques, le rapport a soin de l'indiquer et de faire le calcul de la transformation en roubles-crédit.

Le budget se balance par un total de 1 214 millions de roubles-crédit, soit, au change de 2 fr. 70, 3 278 millions de francs, tant aux recettes qu'aux dépenses ordinaires et extraordinaires. Ce chiffre

n'est supérieur que de 200 millions environ à celui de notre budget français, bien qu'il s'applique à une population triple de la nôtre. Mais il convient de tenir compte de la différence de richesse moyenne du sol et des habitans.

La division en budget ordinaire et extraordinaire n'est pas prévue par le règlement organique du 22 mai 1862 « concernant la préparation, l'examen, l'approbation et l'exécution du budget, qui doit être une énumération de toutes les dépenses à effectuer par l'État et des ressources destinées à y faire face. » Le conseil de l'Empire a fixé les principes de la classification à cet égard. Les règles établies par lui ont été approuvées par l'empereur le 4/16 juin 1894. Elles se résument comme suit :

a) Doivent être portés au budget ordinaire les recouvremens qui présentent un caractère permanent et les débours qui, se renouvelant d'année en année, découlent de la situation normale du pays et sont affectés aux besoins courans de l'État.

b) Au budget extraordinaire figureront les recettes exceptionnelles ayant pour objet de pourvoir à des besoins extraordinaires, et les capitaux versés au Trésor en vertu d'une loi spéciale à chaque cas particulier.

c) Sont dépenses extraordinaires : 1° les dépenses une fois faites dont la nécessité se manifeste subitement à la suite d'événemens ou de conjonctures qui troublent profondément l'équilibre du pays, de calamités publiques telles que guerre ou disette; 2° les dépenses effectuées pour le remboursement anticipé d'emprunts d'État; 3° les constructions de *nouvelles* voies ferrées et l'acquisition du matériel d'exploitation y afférent; 4° les achats extraordinaires de matériel pour les lignes existantes; 5° les prêts au compte *Capital* à des compagnies de chemins de fer, lorsque le remboursement de ces prêts doit avoir lieu sur le produit d'obligations à émettre. Cette dernière dépense n'est à vrai dire qu'une opération de trésorerie.

D'une manière générale, le conseil de l'Empire a apporté une grande sévérité dans l'énumération des dépenses extraordinaires : il a refusé d'admettre parmi elles les frais de construction de nouveaux ports, les transformations de l'armement, la préparation de réserves spéciales d'approvisionnement, les travaux d'amélioration exécutés sur le réseau de l'État. Il a tenu compte, en agissant ainsi, de deux considérations : tout d'abord la série de conversions des rentes russes opérées depuis 1888 a eu pour effet d'allonger beaucoup les délais d'amortissement des emprunts, remboursables désormais en quatre-vingt-un ans. Il est même des emprunts intérieurs amortissables qui ont été remplacés par une rente perpé-

tuelle. Ce dernier cas toutefois est exceptionnel en Russie, où presque tous les emprunts sont dotés d'un fonds d'amortissement. L'administration romprait avec une tradition tutélaire si elle s'engageait plus avant dans cette voie de conversions de rentes amortissables en perpétuelles, qui ont soulagé le présent en surchargeant l'avenir. D'autre part il est dangereux de se laisser aller à inscrire au budget extraordinaire des dépenses telles que la transformation de l'armement, qui, si elles ne se répètent pas tous les ans, sont fatalement destinées à se reproduire au bout de périodes que la science moderne ne cesse d'abréger.

Quant aux recettes, le conseil de l'Empire a voulu au contraire en maintenir le plus grand nombre possible au titre extraordinaire, afin d'éviter les mécomptes dans l'avenir. Doivent être portés à ce budget : 1° tous les produits d'emprunts ou opérations de crédit généralement quelconques, y compris le montant des dépôts versés à titre perpétuel à la Banque de l'État (1) ; 2° toutes les entrées de quelque importance provenant de rattachemens aux fonds généraux du Trésor de fonds spéciaux ou de l'aliénation d'élémens importans du domaine public ; 3° tous les remboursemens au compte *Capital* effectués par des compagnies de chemins de fer.

Ces diverses règles sont empreintes d'une grande sagesse. Si elles sont appliquées, les budgets russes pourront sous ce rapport servir d'exemple à plus d'un ministre des finances occidental.

Les recettes ordinaires sont légèrement supérieures aux dépenses de même nature ; ce qui permet de ne faire appel aux ressources extraordinaires que pour une somme moins forte que les besoins de cette seconde catégorie. Ceux-ci sont presque exclusivement dus à des constructions de voies ferrées, avant tout du Transsibérien, auquel plus de 50 millions de roubles sont affectés, et des chemins de fer économiques, inscrits pour 10 millions : les autres lignes exigeant 32 millions, c'est un total de 94 millions qu'absorbent ces travaux. Les 71 millions qui manquent pour équilibrer les recettes sont fournis jusqu'à concurrence de 2 millions par les dépôts perpétuels de la Banque de Russie et de 69 millions par un prélèvement sur l'encaisse disponible du Trésor. Ce dernier point demande une explication.

Il est de tradition en Russie d'avoir, en dehors des ressources courantes, ainsi que le fait remarquer l'éminent professeur

(1) Ces dépôts perpétuels sont des sommes placées à fonds perdus sur lesquels l'État bonifie l'intérêt à raison de quatre moins l'impôt, soit 3,80 p. 100. Les récépissés délivrés par la Banque constituent des titres de rente incessibles et inaliénables, mais transmissibles après le décès de l'ayant-droit.

M. de Kaufmann, une encaisse disponible, dont le but est double. Elle répond tout d'abord à un besoin de sécurité : il est bon qu'un gouvernement, aussi bien qu'un particulier ou une société, ait constamment sous la main des sommes, accumulées durant les périodes de calme et de prospérité, qui lui permettent d'affronter une crise politique ou économique sans être pris au dépourvu, et d'attendre pendant quelques mois la rentrée des impôts ou la réalisation d'autres ressources. C'est ainsi que le premier article de chaque budget anglais est une somme liquide que le gouvernement possède à son crédit à la Banque d'Angleterre et à celle d'Irlande (*Balance in the Exchequer*), et qui constitue ce qu'en termes de comptabilité on appelle le « report à nouveau ». Au 31 mars 1894, date de la clôture de l'avant-dernier budget, ce report était de 150 millions de francs. Mais le solde en Angleterre est incorporé au budget annuel, tandis qu'en Russie il en reste distinct. Ce fonds, dans lequel le ministre des finances peut puiser à chaque minute, lui permet d'exécuter les ordres imprévus qu'il recevra du tsar et devient à cet égard une sorte de nécessité dans un gouvernement autocratique. Il a été grossi dans les dernières années par les emprunts de conversion, dont une fraction, à plus d'une reprise, fut employée à cet objet. D'autre part c'est lui qui a fourni en 1891 et 1892 les sommes considérables qui ont été distribuées aux victimes de la disette à titre d'avance ; le tsar Nicolas II, en montant sur le trône, a fait remise aux contribuables de 57 millions qu'ils devaient encore de ce chef au Trésor.

La question de la séparation des budgets ainsi éclaircie, prenons le budget ordinaire et examinons les principales sources de revenus. Nous serons aussitôt frappés par une série de caractères tout à fait spéciaux et qui donnent aux finances russes une physionomie bien originale et profondément différente des nôtres.

III

Les impôts directs ne produisent que 100 millions de roubles, un douzième des rentrées totales, alors que chez nous ils s'élèvent à un demi-milliard de francs et représentent une proportion presque double, plus du septième dans un total de 3 400 millions de francs. Les impôts indirects, droits et taxes, fournissent la moitié des recettes, plus de 600 millions de roubles. Le reste provient des droits régaliens, du domaine mobilier et immobilier de l'État, des annuités de rachat payées par les anciens serfs, et enfin des remboursemens d'avances faites aux compagnies de chemins de fer et à d'autres. Les boissons, parmi les impôts indi-

rects, et les chemins de fer, parmi les domaines de l'État, donnent les plus gros contingens, 278 et 180 millions. Rien n'est plus instructif que de parcourir le détail des neuf chapitres qui embrassent l'ensemble des recettes.

Le premier comprend les contributions directes, à savoir la contribution foncière et l'impôt personnel, les patentes et taxes additionnelles, la taxe sur le revenu des valeurs mobilières, que la nomenclature française ne range pas au nombre des impôts directs : l'impôt de cinq pour cent sur les capitaux placés dans les rentes publiques a été établi en 1885; il ne frappe pas les rentes extérieures.

Le titre deuxième réunit les contributions indirectes, boissons, tabacs, sucres, huiles minérales, allumettes et douanes. L'alcool est taxé en Russie à raison de 150 francs environ l'hectolitre, c'est-à-dire sept ou huit fois la valeur du produit. Mais le ministre ne veut plus se contenter de percevoir les droits sur la fabrication : il entend introduire le monopole de la vente au profit du gouvernement, réforme conçue, dit-il, par le défunt empereur Alexandre III, et dont l'effet devra être de « donner au fisc des armes pour lutter contre la fraude, de sauvegarder les bonnes mœurs, d'empêcher la ruine des populations et de protéger la santé publique » : il s'agirait d'appliquer le monopole aux districts de Perm, d'Oufa, d'Orenbourg, de Samara, puis à vingt-cinq provinces du sud, du sud-ouest, du nord-ouest et du royaume de Pologne. Il sera curieux de suivre en Russie l'application d'un système réclamé ailleurs par un certain nombre de publicistes et adopté par la Confédération helvétique.

Les tabacs et les sucres donnent chacun une trentaine de millions. Le gouvernement russe, qui jouit d'une liberté incomparable au point de vue de son intervention dans les affaires, ne s'est point fait faute d'agir à plus d'une reprise sur le marché des sucres, interdisant tantôt l'importation, tantôt l'exportation, achetant parfois lui-même à l'étranger des stocks de marchandises pour faire baisser les prix à l'intérieur, accordant des primes aux fabricans syndiqués de façon à réglementer les prix. Depuis 1894, le sucre en sable paie seul l'accise, qui est d'une trentaine de francs par quintal et que le gouvernement rembourse à l'exportation.

Cette intervention a été encore plus vigoureuse et décisive sur le marché des pétroles : dans le district de Bakou, au bord de la Caspienne, se trouve une nappe d'huile minérale qui compte parmi les plus riches du monde et dont l'importance croît chaque jour en raison de la diminution de la production aux États-Unis. Les

divers propriétaires se faisaient concurrence au point que le cours de la matière était tombé au-dessous du prix de revient. Le ministre les força à s'entendre et à établir leur exploitation sur des bases rémunératrices.

Les douanes figurent au budget de 1895 pour 150 millions de roubles-crédit. Des droits élevés frappent à l'entrée la plupart des marchandises étrangères : il convient cependant de remarquer qu'un certain nombre de traités de commerce les ont abaissés dans des proportions parfois notables. Une première convention est intervenue à cet effet avec la France. Elle fut suivie du traité allemand, dont la portée est beaucoup plus considérable, puisque les échanges de la Russie sont bien plus actifs avec sa voisine de l'ouest qu'avec nous. Des traités de commerce ont également été conclus avec l'Autriche et la Serbie, récemment encore avec le Danemark. Les droits de douane présentent cette particularité, qu'ils sont payables depuis 1877 en roubles-or ou en coupons d'emprunts extérieurs or, que le Trésor accepte à l'égal du métal. De ce chef la Russie encaisse une somme à peu près égale à celle qu'elle doit pour intérêt et amortissement aux porteurs de ses rentes à l'étranger. Cette recette en roubles-or est transformée, dans le budget, en roubles-crédit à un change déterminé correspondant à la prime de l'or sur le papier. Cette prime étant variable, il en résulte un élément d'incertitude dans les recettes. Mais l'effet est annulé par un montant sensiblement égal qui figure aux dépenses pour le service de la dette payable en or. Par ce moyen la Russie se trouve dans une certaine mesure garantie contre les conséquences, pernicieuses pour un pays à étalon incertain, d'obligations contractées en métal jaune. Presque tous les autres chapitres du budget s'appliquant à des sommes à payer ou à encaisser en billets de banque à l'intérieur des frontières, le montant des recettes métalliques a même dans les derniers exercices dépassé celui des dépenses de même nature (1).

Le titre troisième : *Droits*, comprend ceux de timbre, d'enregistrement, de greffe, de mutation ; les passeports et permis de circulation à l'intérieur ; les taxes sur le transport des voyageurs et des marchandises par chemins de fer à grande vitesse ; l'impôt sur les assurances contre l'incendie : le total s'en élève à 64 millions.

Le titre quatrième : *Droits régaliens*, comprend les droits sur les mines, le monnayage, les postes, télégraphes et téléphones, pour un total de 42 millions.

Les titres cinquième et sixième s'appliquent au domaine mo-

(1) Rapport du contrôleur de l'Empire sur le règlement définitif du budget de 1892.

bilier et immobilier de l'État : fermages et concessions de droits d'exploitation, 15 millions; forêts, 25; chemins de fer de l'État, 180; usines, 21; produit des valeurs mobilières appartenant à l'État et bénéfices sur les opérations de la Banque de Russie, 7 millions; aliénations de propriétés immobilières, 800000 roubles. L'État possède près de la moitié de la Russie d'Europe, soit 250 millions d'hectares avec 24 millions d'hommes, mais dans les parties les plus incultes et les moins accessibles. Le produit des chemins de fer est un chapitre dont l'importance s'est énormément accrue, au cours des dernières années, dans le budget de la Russie. Elle poursuit avec énergie cette politique de rachat des lignes privées qui a eu pour effet de mettre aux mains du gouvernement les trois quarts du réseau national, soit environ 24500 verstes, ou 26140 kilomètres (1). En principe nous ne sommes pas favorables à l'exploitation des chemins de fer par l'État : nous avons essayé en particulier de démontrer aux lecteurs de la *Revue* combien l'organisation actuelle des chemins de fer français (2) est sage et conforme à une politique soucieuse de l'avenir. Mais nous comprenons les motifs qui ont dicté au gouvernement russe le rachat des lignes particulières : celles-ci sont en effet encore loin d'avoir atteint le maximum de leur rendement; il est probable que d'ici à peu d'années la Russie, comme la Prusse le fait déjà, retirera un revenu croissant du capital qu'elle a déboursé pour devenir propriétaire de son réseau. Elle s'est donc assuré une ressource puissante. Mais, d'autre part, l'exploitation par les fonctionnaires présente des inconvéniens sur lesquels il est inutile d'insister et qui ont été reproduits dans toutes les discussions relatives aux mérites respectifs des divers systèmes de chemins de fer.

Les forêts, sur une grande partie du territoire, sont la propriété de l'État; elles donnent un revenu brut qui ne représente qu'un prix faible pour les quantités de bois consommées. A plusieurs reprises a été exprimée la crainte que la Russie ne gaspillât ses richesses forestières naturelles : la mise en exploitation récente de gisemens houillers considérables permettra de conserver plus aisément les bois, si nécessaires à la santé publique et à l'agriculture. Le reproche de coupes dévastatrices, que le gouvernement russe a lui-même adressé à ses nationaux, ne s'applique plus aujourd'hui aux forêts domaniales, que l'administration promet de conserver intactes.

(1) Dans ce chiffre du réseau d'État sont compris 1343 verstes du chemin de fer transcaspien et 2103 verstes des chemins finlandais. (Le verste est de 1067 mètres).

(2) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1894.

Le titre septième est un trait distinctif du budget russe : on aurait de la peine à trouver rien d'équivalent dans les finances des autres nations. Il comprend, pour un total de 88 millions, les annuités de rachat dues au Trésor par les ex-serfs des particuliers, des apanages et de l'État. C'est en 1861 qu'Alexandre II édicta l'affranchissement des serfs, attachés jusque-là à la glèbe, au point que chaque unité humaine ainsi rivée au sol servait de gage aux prêts hypothécaires que les propriétaires se faisaient consentir par les banques. Cela s'appelait une *âme :* autant d'âmes, autant de fois le prêteur avançait 40, 50 ou 60 roubles. Les paysans désormais affranchis furent mis en possession de lots de terre enlevés à leurs seigneurs, aux domaines de la couronne (apanages), ou à ceux de l'État. Celui-ci a remboursé immédiatement à la noblesse la valeur des domaines dont il la dépouillait, et a exigé des anciens serfs le paiement d'un certain nombre d'annuités dites de rachat. La rentrée de ces sommes ne se fait pas toujours avec régularité ; elle présente des difficultés particulières aux époques de crises agricoles, dues aux mauvaises récoltes dont la dernière a été celle de 1891. C'est un des points faibles du budget, où cette rentrée tiendra cependant une place considérable jusqu'en 1910.

Le titre huitième comprend le recouvrement de débours effectués par le Trésor, à savoir les annuités dues par les compagnies de chemins de fer à qui le gouvernement avait consenti des avances ou donné des garanties d'intérêt, le fonds de concours proprement dit, et les rentrées d'indemnités de guerre, avant tout le versement annuel à faire par la Turquie en exécution du traité de San Stefano. Le titre neuvième, « diverses rentrées accidentelles ou sans importance, » s'élève à 7 millions de roubles ; il complète la liste des ressources ordinaires. Les ressources extraordinaires sont en 1895 constituées exclusivement par un prélèvement sur l'encaisse disponible du Trésor.

Si nous considérons d'une façon générale les élémens constitutifs de ce budget, nous sommes frappés par les caractères suivans : les impôts directs, nous l'avons dit dès le début, représentent une part très faible des rentrées : cela tient à plusieurs causes. Tout d'abord la richesse est moindre et surtout moins également répartie sur un grand nombre de têtes que dans les pays occidentaux de l'Europe : il y a donc de ce chef moins de matière imposable. Ensuite la politique des tsars a toujours été de ménager la noblesse, qui détient encore une grande partie du sol et constitue une caste privilégiée ; enfin les dépenses municipales, qui sont la véritable justification des taxes directes, sont

très faibles en Russie, où des capitales comme Moscou et Pétersbourg n'ont pour ainsi dire pas de dettes : or, là où les villes réclament peu, le pouvoir central ne saurait être très exigeant. Parmi les contributions indirectes, l'impôt sur les boissons tient le premier rang : les économistes et les philanthropes sont en général d'accord pour approuver ou du moins pour admettre la taxation des spiritueux; en Russie, l'alcool fournit au peuple, pauvre et mal nourri, un stimulant dangereux, mais rendu parfois nécessaire par l'âpreté du climat jointe à la misère; cette taxe pèse donc lourdement sur lui. Nous ne pensons pas que les projets de monopole modifient beaucoup cette situation. Les droits de douane ne sont pas seulement une ressource fiscale, ils procèdent d'idées protectionnistes bien établies chez les hommes d'État russes et qui ne fléchissent que lorsqu'il s'agit d'obtenir des débouchés pour leurs céréales. On peut supposer que le développement économique du pays, en augmentant sa force d'expansion au dehors, lui permettra en même temps d'importer des marchandises étrangères pour des sommes de plus en plus considérables, et prévoir de ce chef un accroissement régulier de ce chapitre des recettes. Peut-être cet accroissement engagera-t-il le gouvernement à entrer plus hardiment dans la voie des traités de commerce et à abaisser l'échelle des tarifs douaniers pour activer les transactions.

Les droits de timbre et de mutation ne fournissent pas un contingent élevé et ne le fourniront vraisemblablement pas avant que les transactions mobilières et immobilières aient pris un plus grand essor dans le pays. Les droits sur les transports par chemins de fer ne représentent qu'un montant très faible, et ne paraissent néanmoins pas destinés à en fournir un plus fort, puisque l'État tend de plus en plus à devenir le propriétaire de tous les réseaux, que sa politique est une diminution constante des tarifs, et qu'en conséquence il serait illogique de s'imposer lui-même et de relever par voie indirecte des prix qu'il ne cesse d'abaisser.

Les revenus des postes, télégraphes et téléphones doivent être diminués des dépenses inscrites pour les mêmes objets. Les droits sur les mines et la monnaie complètent ce que la classification russe range sous le titre de droits régaliens, tandis que le domaine de l'État proprement dit fournit un quart de milliard de roubles. Le plus gros article de ce chapitre est celui des chemins de fer de l'État, qui rapportent 180 millions et coûtent 112 millions d'exploitation, c'est-à-dire 62 pour 100 des recettes; si nous y ajoutons 12 millions et demi de grands travaux, ce

coefficient s'élève à 69 pour 100. L'intervention administrative en matière de chemins de fer s'était tout d'abord manifestée, en 1885, par la promulgation du règlement général, qui imposait aux compagnies particulières un ordre sévère dans diverses branches de leur gestion; en 1887 fut reconnu au gouvernement le droit de réglementer les tarifs, en vertu duquel le ministre des finances procéda à une réforme radicale tant pour les marchandises que pour les voyageurs. Mais ces diverses étapes n'étaient qu'un acheminement à la mesure définitive du rachat, qui a dès aujourd'hui mis entre les mains de l'État les lignes les plus importantes, telles que Pétersbourg à Moscou, à Varsovie, à la Baltique, Moscou-Koursk, Moscou-Nijni, Libau-Romny, Koursk-Kharkoff-Azoff, Lozowo-Sébastopol, Oural, Kharkhoff-Nicolaieff, Varsovie-Terespol, tout le réseau du sud-ouest, sans parler du Transcaucasien, du Transcaspien et du Transsibérien, ce dernier entrepris directement par l'État, ainsi qu'un certain nombre de chemins de fer économiques.

La construction du Transsibérien, qui reliera Pétersbourg, la « fenêtre de l'ouest », à l'Extrême-Orient et se développera sur une longueur presque égale au quart du méridien terrestre, est poussée avec une activité extraordinaire : les travaux avancent à raison de sept kilomètres par jour; une seule usine a reçu la commande de huit cents locomotives, la plus forte qui ait jamais été faite en une fois à un établissement. Cette ligne sera pour l'Asie ce que les chemins du Pacifique, les transcontinentaux du Canada, ont été pour l'Amérique : elle mettra en valeur la Sibérie et permet de rêver pour le commerce et l'expansion russe un avenir pour ainsi dire sans bornes au xxe siècle. Par cette voie ferrée, l'empire moscovite sera en contact direct avec la Chine et le Japon; les cosaques qui s'embarquent maintenant à Odessa pour aller coloniser Vladivostok n'auront plus besoin de franchir les Dardanelles et le canal de Suez pour arriver à destination; le thé des caravanes sera porté en huit jours à Moscou, et les régimens de la garde passeront en une semaine des bords de la Néva à ceux de l'Amour. Il n'est pas besoin d'insister sur la grandeur de l'œuvre et sur son importance pour la Russie : si cette puissance a suivi d'un œil attentif les péripéties de la guerre sino-japonaise, elle a surveillé de plus près encore les négociations de paix entre le Fils du Ciel et le Mikado. Elle voudrait compléter le chemin de fer en s'assurant sur la côte asiatique un port ouvert toute l'année, qui ne fût pas, comme Vladivostok, fermé par les glaces pendant une partie de l'hiver.

En même temps qu'elle poursuit l'achèvement de cette œuvre

grandiose, qui marquera une étape dans la conquête du globe par la civilisation, la Russie inaugure une nouvelle politique de tarifs, destinée à multiplier le trafic des voyageurs sur ses voies ferrées. De l'aveu même du ministre, ce trafic se résumait ainsi jusqu'à maintenant : absence d'intensité, longueur relativement minime des parcours, emploi presque exclusif de la troisième classe, faible productivité. Depuis le premier décembre 1894, le prix des billets de troisième classe est fixé à 3 centimes 64 par kilomètre jusqu'à 170 kilomètres; de 170 à 320 kilomètres, le prix n'augmente plus que de 2 centimes 28 par kilomètre; de 320 à 350 kilomètres, 65 centimes en plus; à partir de 350 kilomètres, des zones successives de 54 centimes chacune s'ajoutent au parcours précédent. Le résultat général est une réduction de prix qui va dans certains cas jusqu'aux trois cinquièmes. Les billets de seconde classe coûtent la moitié en sus et les billets de première deux fois et demi autant que ceux de troisième. Cette dernière classe verra sans doute s'accroître son trafic dans la même proportion que la Hongrie, dont l'exemple a inspiré cette réforme.

La Russie semble avoir compris que le meilleur agent d'expansion sera pour elle le chemin de fer. Elle multiplie les lignes, et en met l'usage à la portée du plus grand nombre; c'est ce qui explique l'ardeur avec laquelle sont poussés les travaux du Transsibérien, l'inauguration des chemins de fer économiques et la réforme des tarifs.

IV

Après les recettes, voyons les dépenses, au premier rang desquelles figure la dette publique, qui se divise en service des emprunts conclus en vue des besoins généraux du Trésor pour 221 millions, et en annuités payées par celui-ci, à charge de remboursement par les compagnies de chemins de fer, pour 55 millions de roubles. Ces chiffres sont exprimés en roubles crédit et comprennent la différence de change payée pour les emprunts stipulés en roubles-or : le calcul est fait à raison de 1 rouble 60 crédit pour 1 rouble-or; hypothèse très sage, puisque le cours actuel est environ de 1 rouble 50 : si la cote ne se modifie pas au cours de l'année, le Trésor bénéficiera d'environ 2 millions de roubles sur les prévisions. Le total des arrérages ci-dessus correspond à un capital d'environ 6 milliards de roubles, dont les intérêts et l'amortissement coûtent à peu près quatre et demi pour cent. L'augmentation du capital de la dette depuis dix ans a été considérable : au 1er janvier 1885 il ne s'élevait qu'à

4 345 millions, tandis qu'au 1er janvier 1895 il atteint 5 727 millions, soit une différence de 1 382 millions de roubles ou 3 730 millions de francs; mais aussi le réseau de l'État a passé de 2 000 à 24 500 verstes. En supposant que l'augmentation de la dette corresponde uniquement à des acquisitions de chemins de fer, cela ferait ressortir un prix kilométrique moyen d'environ 155 000 francs pour les 24 000 kilomètres nouveaux. D'autre part le service des intérêts et de l'amortissement n'a été majoré que d'une quinzaine de millions (276 au lieu de 260 en 1885); mais les délais d'amortissement de beaucoup d'emprunts ont été allongés; dans certains cas même, l'amortissement a été supprimé.

Les grands corps de l'État, conseil de l'Empire et chancellerie du Conseil, la chancellerie du comité des ministres, la chancellerie particulière de l'empereur, le saint-synode et le culte orthodoxe coûtent 16 millions; le ministère de la maison de l'empereur, c'est-à-dire la dotation de la famille impériale, les cours des grands-ducs et des grandes-duchesses, diverses institutions relevant de ce ministère absorbent 12 millions; les affaires étrangères, 5 millions : la guerre et la marine, 326 millions : ce chiffre, qui correspond (à raison de 2 fr. 70 par rouble) à 880 millions de francs, est légèrement inférieur au nôtre, qui pour les deux services atteint 910 millions.

Les dépenses du ministère des finances, dont le total est 144 millions, comprennent 36 millions de pensions, 5 millions de subventions, 23 millions de frais d'exploitation des services des boissons, des douanes et de la monnaie.

Le ministère de l'agriculture et des domaines absorbe 31; celui de l'intérieur 87; celui de l'instruction publique 24; celui de la justice 26; le contrôle de l'Empire 5 millions. Le ministère des voies et communications est inscrit pour 153 millions, dont 112 pour l'exploitation des chemins de l'État. Enfin 12 millions sont réservés pour « dépenses imprévues pouvant résulter de besoins extraordinaires. »

L'ensemble du budget ordinaire s'élève ainsi à 1 121 millions, qui, joints aux 94 du budget extraordinaire, forment le total général de 1 215 millions. L'examen détaillé des dépenses ne nous fera pas porter un jugement différent de celui que nous exprimions au commencement de notre étude et qu'un de nos députés résumait d'une façon pittoresque quand il qualifiait ce budget d'alerte, de solide, de bien portant. Nous sommes surtout frappés de la modération de certains chapitres de dépenses qui restent à peu près stationnaires et du fait que le budget extraordinaire ne comprend absolument rien que les dépenses de construction de voies

ferrées. Toutefois nous devons placer ici une remarque générale qui s'applique à l'ensemble de nos calculs et de nos conclusions sur les finances russes : les documens nombreux et détaillés que nous avons à notre disposition émanent tous du gouvernement et laissent peut-être dans l'ombre, au dire de certains auteurs, des côtés moins favorables de la situation, sur lesquels nous n'avons aucun moyen de nous renseigner. C'est ainsi qu'on a prétendu que les arriérés d'impôt étaient plus considérables que les chiffres officiels. C'est ainsi encore qu'il existe une dette flottante du Trésor qui ne figure pas dans les budgets. Le ministre vient de décréter la création de treize séries de bons d'un nouveau type rapportant 3 %; chaque série est de 3 millions de roubles; les coupures sont de 50 et 100 roubles : ces bons doivent être amortis en quatre ans. C'est ainsi enfin qu'il faut faire entrer en ligne de compte dans la dette publique le découvert du Trésor vis-à-vis de la Banque de Russie, dont nous allons expliquer l'origine et l'étendue.

V

Notre étude ne serait pas complète sans un examen de la situation monétaire. Cette question, vitale dans tout pays, est encore plus grave, s'il se peut, là où l'instrument des échanges n'est pas le métal, mais le papier. Or le rouble n'est plus un poids d'argent, il n'est pas encore un poids d'or; il est un billet de crédit, comme le désignent à juste titre les documens officiels. Ce billet est émis par la Banque de Russie, qui n'est qu'un département du ministère des finances; il n'est pas remboursable en espèces, et cependant, à toute heure, il est échangeable contre une quantité, variable il est vrai, d'autres monnaies, telles que le franc, la livre sterling, le reichsmark, qui sont des poids certains d'un métal précieux. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion du problème en général et d'expliquer qu'à la base de l'idée monétaire, dans l'état actuel de la civilisation humaine, est toujours une notion métallique. L'unité, qui était au commencement du XVIIIe siècle une quantité déterminée de cuivre, fut ensuite une pièce d'argent et plus tard une pièce d'or, dont la proportion a varié par rapport au rouble-argent. Parallèlement à ces transformations du numéraire, l'État, dès 1765, émettait du papier, qui fut d'abord payable en métal, à la volonté du porteur, mais ne tarda pas à recevoir cours forcé : les nationaux furent tenus de l'accepter en paiement de toutes créances. Les guerres de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle mirent le Trésor dans une pénurie constante; il ne cessa de multiplier le papier qui

constituait pour lui un mode d'emprunt forcé des plus séduisans : pas d'intérêts à payer, aucun amortissement à prévoir, succès certain de chaque émission, puisque personne ne pouvait refuser en paiement ces assignats revêtus de la signature gouvernementale. Mais les lois économiques, plus puissantes que les ministres des finances, se chargèrent de rétablir l'équilibre : le papier ne cessa de baisser par rapport au métal, et il fallait en 1813 donner plus de quatre roubles de billets pour obtenir un rouble en argent. La nécessité de réduire le volume d'une circulation aussi dépréciée éclatait au grand jour. Le papier est toutefois moins facile à détruire qu'à créer. En 1839, après vingt ans d'efforts, les 800 millions de billets qui avaient marqué l'apogée de l'*inflation* n'étaient encore réduits que d'un quart : et leur valeur était des deux septièmes du métal. Le célèbre Cancrine, l'ami de M. Thiers, qui fut l'un des plus éminens ministres des finances de Russie, prit alors une mesure héroïque, par laquelle il espérait rétablir à tout jamais l'étalon : il retira les anciens billets, en donnant deux roubles de la monnaie réformée contre sept roubles-papier. Cette nouvelle monnaie était le rouble-crédit, le billet de la Banque de Russie, tel qu'il circule encore, mais qui fut alors déclaré remboursable en métal à présentation. Un stock d'argent et d'or était déposé à la Banque, dans un compte qui reçut le nom significatif de fonds d'échange, et qui devait être toujours maintenu à un niveau suffisant pour permettre de rembourser tous les billets qui se présenteraient.

L'opération de Cancrine était, de la part du gouvernement, un aveu d'impuissance de relever l'instrument de circulation à sa valeur originaire ; mais, comme cette dépréciation du rouble-papier remontait à près d'un demi-siècle, que les effets en avaient été amortis par les générations qui s'étaient succédé, que la nation dans son ensemble était habituée à la valeur du billet telle qu'elle résultait de sa cote par rapport au métal, la refonte du système monétaire sur cette dernière base ne causa pas de secousse violente. Elle consacrait des pertes énormes subies dans le passé, mais elle fixait l'avenir en donnant désormais un fondement stable à la circulation. L'oukase du 1er juillet 1839 ordonna que l'unité monétaire serait de nouveau le rouble-argent, et que tous les engagemens libellés en papier seraient transférés en argent à raison de deux roubles argent pour sept roubles-papier. Il fut défendu de contracter aucun engagement et de conclure aucune transaction dans une autre monnaie que les roubles-argent, dont les 170 millions de roubles-crédit créés d'abord étaient la représentation. Le public fut autorisé à en demander d'autres contre dépôt

à la Banque de numéraire. Le gouvernement acceptait l'argent ou l'or dans la proportion d'un poids d'or pour 15,45 poids d'argent. La pièce d'un rouble-argent contenait 18 grammes d'argent fin, soit autant que 4 francs français. L'ensemble du métal déposé par le gouvernement et les particuliers pour répondre du prompt et constant remboursement des billets fut versé au *fonds d'échange*.

Le rapport entre les deux métaux précieux n'avait cessé de varier en Russie : au début du XVIIIe siècle, il était de 1 d'or pour 13,87 d'argent; en 1718, de 1 pour 12,963; en 1755, de 1 pour 13,648; en 1757, de 1 pour 14,101; puis sous le règne de Paul Ier, il s'élève brusquement à 1 pour 17,924, puis s'établit pendant la première moitié du XIXe siècle à 1 pour 15, jusqu'à ce que la réforme de Cancrine le fixe à 1 pour 15,45, soit, à une fraction insignifiante près, le quinze et demi français décrété par notre loi de germinal. Mais si le législateur russe avait fini par se rapprocher de cette proportion, que les bimétallistes considèrent comme l'arche sainte de leur théorie, on voit par combien d'étapes différentes il avait passé.

Vers le milieu du siècle, la Russie se trouvait donc en possession d'un système monétaire à peu près semblable au nôtre : des billets remboursables en or ou en argent, au choix de la Banque de Russie, c'est-à-dire du gouvernement; des monnaies des deux types frappées régulièrement, grâce en partie aux mines d'or que le pays possède et dont l'extraction n'a cessé d'augmenter : car aujourd'hui encore la Russie avec ses 150 millions de francs (42767 kilogrammes en 1894) figure au quatrième rang des producteurs d'or dans le monde, après le Transvaal, les États-Unis et l'Australie. Cette époque de 1840 à 1850 fut l'apogée des finances russes; elles prospérèrent au point qu'en 1847, lors de la mauvaise récolte qui força la France à importer des quantités considérables de blés de la Mer-Noire, — source presque unique à cette époque de nos approvisionnemens de céréales au dehors, — le ministère des finances de Saint-Pétersbourg employa plus de cent millions de francs à des achats de fonds d'État étrangers, parmi lesquels cinquante millions de rentes françaises cinq pour cent au cours de 115 3/4. La Banque de France, qui négocia cette vente, évita ainsi une exportation de numéraire qu'elle redoutait fort à ce moment. Les rôles étaient l'inverse de ce qu'ils sont devenus depuis : c'était, pour une courte période, la Russie qui se constituait notre créancière.

Mais les guerres de Hongrie et de Crimée ne tardèrent pas à modifier cette situation brillante. L'émission des billets augmenta

en même temps que diminuait le fonds d'échange, c'est-à-dire la garantie métallique de la circulation. Bientôt la convertibilité des billets en espèces fut abolie, le métal fit de nouveau prime. Depuis cette époque, le cours du rouble-papier n'a plus atteint le pair. La première altération du pacte tacite intervenu en 1839 entre l'État et les porteurs de billets s'était produite sous forme d'émissions nouvelles, en garantie desquelles le gouvernement ne déposait qu'un sixième de leur valeur en métal. En 1855, les nécessités de guerre firent émettre du papier sans aucune espèce de couverture métallique, avec la simple promesse de le retirer aussitôt la paix conclue. La circulation de 300 millions de roubles s'éleva au double, c'est-à-dire 600 millions.

Tout le poids en incombait au Trésor, et s'aggravait encore du fait qu'il n'était pas seulement la banque d'émission du pays, mais aussi sa banque foncière, et, dans une certaine mesure, sa banque mobilière. Les sociétés privées par actions, qui existaient depuis si longtemps en Angleterre et qui se développaient déjà alors dans le reste de l'Europe, étaient à peu près inconnues en Russie, où quelques établissemens officiels, tels que la Banque impériale du commerce, les banques de prêts sur immeubles à Pétersbourg et à Moscou, la Caisse des établissemens du conseil de tutelle, recevaient seuls l'argent du public et l'employaient à l'escompte ou aux prêts hypothécaires. La matière escomptable, c'est-à-dire le papier commercial, était peu abondante; il n'existait guère de fonds publics pouvant donner lieu à des avances; la principale activité des banques se concentrait dans les opérations foncières à long terme: elles prêtaient sur immeubles, contre remboursement par annuités égales; le gage consistait dans des maisons de pierre en ville ou dans des biens ruraux. L'estimation de ces derniers se faisait, non pas d'après leur étendue, mais d'après le nombre de serfs attachés à la glèbe; la somme avancée dépendait de la quantité d'*âmes*, selon l'étrange expression russe, qu'accusait le dernier dénombrement.

D'autre part les déposans qui apportaient aux banques les capitaux au moyen desquels elles se livraient à ces opérations recevaient des intérêts, et même les intérêts des intérêts, tout en conservant le droit d'opérer à tout instant des retraits à vue. Ces banques gouvernementales étaient donc de véritables caisses d'épargne, avec cette particularité que les versemens des déposans n'étaient limités à aucune somme, et qu'au lieu d'un livret nominatif et unique, ceux-ci avaient le droit de réclamer des billets payables au porteur et à présentation, établis par sommes rondes de mille, cinq mille et dix mille roubles. Les billets pouvaient

d'ailleurs être nominatifs : le propriétaire avait alors la faculté de les endosser; et lui aussi bien que les endosseurs successifs étaient autorisés à y inscrire leurs dispositions testamentaires, qui devenaient valables au regard de la banque débitrice.

Ces divers avantages assurés aux dépôts les firent affluer aux banques, dont les ressources grossissaient sans relâche, mais qui éprouvaient des difficultés de plus en plus grandes à faire valoir les énormes capitaux ainsi accumulés dans leurs caisses ; elles devaient cependant, sous peine de déficit, en retirer un intérêt supérieur ou tout au moins égal à celui qu'elles s'étaient engagées à servir à leurs créanciers. Le Trésor de son côté n'avait pas manqué de jeter les yeux sur une proie aussi tentante et s'était peu à peu fait consentir des avances de plus en plus importantes à échéance lointaine, en général pour vingt-huit ans. Le défaut de concordance entre les dates d'exigibilité d'un passif remboursable à vue et d'un actif immobilisé dans des opérations à long terme ne pouvait manquer d'amener une crise. Lorsque le ministre des finances Brock voulut, en 1857, abaisser le taux d'intérêt servi aux déposans, des retraits se produisirent et mirent en péril tout ce système fondé sur une conception fausse. Au 1er janvier 1859 les dépôts des particuliers remboursables à vue dépassaient 700 millions de roubles, tandis que la totalité des disponibilités des banques, numéraire, portefeuille d'escompte et de titres n'atteignait pas 100 millions. Elles avaient immobilisé près d'un milliard en prêts à long terme, consentis moitié au gouvernement, moitié aux particuliers. Les demandes de remboursement menaçaient d'amener une catastrophe.

De la crise sortit la réforme de la Banque de Russie, qui reçut ses nouveaux statuts le 31 mai 1860 et fut chargée de liquider pour compte du Trésor toutes les opérations de ces divers établissemens. Organisée d'après le système de la banque d'Angleterre, elle a deux départemens : celui de l'émission, dans lequel se concentre tout ce qui a trait à la création des billets et à leur garantie métallique, et celui des opérations commerciales, qui reçoit les dépôts, fait l'escompte et les avances. Les prêts hypothécaires lui demeurèrent interdits. Sous la direction de l'éminent Lamansky, qui était venu étudier à Paris le mécanisme de la Banque de France avant d'être mis à la tête de la Banque de Russie, celle-ci prit un essor nouveau et exerça une heureuse influence sur le développement économique du pays. Elle fit connaître au public l'usage des comptes-courans, des comptes de chèques; elle émit les premiers emprunts intérieurs avec et sans lots, les obligations de chemins de fer, elle favorisa la fondation

de banques particulières par actions. Elle essaya aussi de rétablir les paiemens en espèces en retirant graduellement les billets. A mesure que l'époque reculait, la Banque demandait moins de roubles-papier contre un rouble-argent; les porteurs avaient ainsi intérêt à ne pas se précipiter aux guichets pour obtenir aussitôt du métal, puisque la quantité de celui-ci allait en augmentant. Mais la guerre de Pologne en 1863 arrêta cette opération bien commencée et qui n'a pas été reprise depuis lors. La guerre d'Orient, en 1877, acheva de jeter le désarroi dans la circulation russe; plus de 400 millions de roubles de billets furent créés, en même temps que des emprunts extérieurs et intérieurs se succédaient. Un oukase de 1881 ordonna le retrait et la destruction de ces 400 millions, mais n'a pas été exécuté entièrement, puisqu'une partie de cette somme a continué, pendant de longues années, à figurer au passif du compte des opérations commerciales de la Banque et vient d'être définitivement inscrite au compte de l'émission, dont le chiffre dépasse aujourd'hui le milliard.

La valeur du rouble-papier subit pendant cette période des fluctuations violentes, et c'est à la veille même de la restauration financière, en 1888, que la cote la plus basse fut enregistrée : le rouble tomba alors un moment à 2 francs. Sous l'influence d'excellentes récoltes et du relèvement si remarquable du crédit public qui suivit les emprunts émis à Paris, le change remonta en 1890 à 3 fr.30, pour retomber ensuite et se fixer aux environs du prix actuel de 2 fr. 70. Le gouvernement s'efforce par tous moyens en son pouvoir de maintenir dans les limites les plus resserrées possible les oscillations du rouble, dont c'est ici le lieu de chercher à établir la valeur métallique future : le ministre lui-même déclare en effet que « pour mettre le système de circulation sur un pied vraiment normal il n'existe qu'une voie, dans laquelle il serait d'ailleurs prématuré de s'engager, la reprise des paiemens en espèces (1). » Quel poids d'or ou d'argent compte-t-il donc prendre comme unité monétaire?

Nous avons, pour résoudre ce problème, une série d'indications précieuses qui nous permettent de dégager certaines inconnues et de nous rapprocher presque à coup sûr des probabilités qu'il est permis d'entrevoir. Rappelons tout d'abord ce fait bizarre au premier abord, mais facile à expliquer dès qu'on y réfléchit, que le rouble-papier a aujourd'hui, d'après le cours même auquel il est coté sur les places étrangères, à Paris par exemple, une va

(1) Rapport sur le budget de 1895.

leur très supérieure au rouble-argent. Celui-ci contient dix-huit grammes d'argent fin. Même après la reprise du métal blanc qui a suivi la cessation des hostilités entre la Chine et le Japon, ces dix-huit grammes ne valent guère plus de deux francs, c'est-à-dire 70 centimes de moins que le rouble-papier. Si le gouvernement russe voulait se prévaloir de son droit strict, il pourrait dire au porteur de ses billets : Lorsque j'ai suspendu la convertibilité de mon papier, chaque rouble s'en échangeait contre dix-huit grammes d'argent fin; je vous rends aujourd'hui le même poids de métal.

Chacun sent l'injustice qu'il y aurait à recourir à un semblable procédé. Mais le raisonnement doit servir à démontrer leur erreur à ceux qui pensent que la Russie devrait, si elle reprenait les paiemens en numéraire, donner un rouble-or, soit 4 francs, en échange de chaque rouble-papier. Le système antérieur au cours forcé était l'étalon d'argent, tout au plus le double étalon : ce n'est pas au créancier qu'il appartient en ce cas de dicter la loi au débiteur. La vérité est que ce dernier, qui ne peut réparer entièrement le mal fait autrefois par la suppression arbitraire du remboursement en espèces, ne doit pas provoquer une seconde perturbation dans l'équilibre monétaire en altérant tout d'un coup la valeur de l'étalon. Comme depuis plusieurs années le rouble se maintient aux environs de 2 fr. 70, c'est ce cours qui devra servir de base à la fixation de la valeur du nouveau rouble métallique.

Quant au métal que la Russie choisira, bien qu'elle ne se soit pas prononcée directement à cet égard, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur la composition de l'encaisse du Trésor et de la Banque de Russie pour trouver nous-mêmes la réponse. Les 640 millions de roubles-or (2 560 millions de francs) qui la composent représentent le plus gros stock d'or connu; le pays en fournit tous les ans des quantités que l'ouverture du Transsibérien ne fera qu'accroître en diminuant les frais d'exploitation des mines asiatiques; d'une façon générale la production d'or du globe, grâce à la découverte des gisemens du Transvaal, aux progrès notables des modes de traitement des minerais, suit une marche ascendante, et facilitera de plus en plus l'adoption de cet étalon par les pays qui ne l'ont pas encore.

Le gouvernement a donné des signes non équivoques de ses dispositions à l'égard du métal blanc en interdisant la frappe des roubles-argent, leur importation, en expulsant tout récemment du compte du fonds d'échange à la Banque le million de monnaies d'argent qui y figurait jusqu'à l'année présente. Cette netteté dans les vues de la Russie est d'autant plus frappante que, sur

la plus grande étendue de ses frontières méridionales et orientales, elle est en contact avec des populations qui ne connaissaient jusqu'ici d'autre instrument des échanges que l'argent. Le choix du métal, à moins d'évolution imprévue dans la marche monétaire du monde, est donc assuré dès aujourd'hui. Il ne reste de doute que sur la quantité d'or qui sera assignée comme poids du rouble. Nous pensons qu'elle ne s'écartera pas sensiblement de celle qui est contenue dans 2 francs 75, soit 886 milligrammes à neuf dixièmes de fin, valeur assignée depuis longtemps à la monnaie russe par la cote des changes internationaux (1).

En attendant ce rétablissement de la circulation métallique, l'empire moscovite se servira des billets de crédit émis par la Banque de Russie, qui circulent avec la même facilité dans toute l'immensité du territoire, depuis Varsovie jusqu'à la mer de Chine, et sont même acceptés dans les pays limitrophes, tels que la Perse et les États du centre d'Asie. Quoique cette Banque n'ait pas d'existence réellement indépendante, elle a reçu une organisation distincte. Ses statuts, remaniés une première fois en 1860, viennent d'être refondus en 1894; sa comptabilité a été, au commencement de 1895, assise sur des bases nouvelles. L'importance de son rôle dans l'organisation monétaire est trop grande pour qu'il ne soit pas nécessaire de bien expliquer la portée de ces mesures.

La Banque de Russie n'a d'autre capital propre qu'une dotation originaire de 25 millions de roubles, récemment portée à 50 millions, dont 36 200 000 pour la banque centrale et 13 800 000 pour ses cent six succursales. Son bilan se présente comme celui de la Banque d'Angleterre, c'est-à-dire avec un département de l'émission intitulé : « fonds d'échange et billets de crédit », et un département des « opérations commerciales ». Les billets émis figurent maintenant tous au passif du département de l'émission pour 1 121 millions, chiffre du 13 mars 1895, soit un peu plus de trois milliards de francs au change du jour. Le bilan distingue les billets émis à titre définitif et les 75 millions émis en vertu de l'oukase du 28 juillet 1891 « après versement au fonds d'échange d'un montant nominal égal en roubles or ». Si de cette circulation nous déduisons les 115 millions de roubles qui sont en réserve dans l'encaisse du département des opérations commerciales, nous voyons que le chiffre réel aux mains du public ne dépasse pas un milliard de roubles. Quelle est la contre-

(1) C'est sur cette base de la cote des changes que se poursuit la réforme monétaire de l'Autriche-Hongrie, dont la situation, sous beaucoup de rapports, était analogue à celle de la Russie. Ce n'est ni le florin d'argent, ni le florin d'or qui a servi à déterminer la nouvelle unité, mais bien le florin de papier, qui valait plus que l'argent et moins que l'or, exactement comme le rouble-crédit.

partie de ce papier? A l'actif du fonds d'échange, nous trouvons une encaisse de 350 millions de roubles or décomptés à leur valeur nominale, soit 1 400 millions de francs. Le solde de 769 millions, représente le découvert du Trésor du chef des émissions de billets de crédit, en d'autres termes la somme que le Trésor a empruntée par voie de création de papier à cours forcé. La Banque d'Angleterre fait aussi figurer à son actif, pour 11 millions de livres sterling, une créance sur le Trésor, mais elle a une encaisse quadruple, tandis que l'encaisse de la Banque de Russie ne représente que la moitié du découvert.

L'examen de la seconde partie du bilan, « opérations commerciales », n'amène aucune observation spéciale ; le portefeuille et les avances sont des comptes analogues à ceux qui se retrouvent chez la plupart des banques d'émission; les prêts sur marchandises ont une importance plus grande en Russie qu'ailleurs. Au passif la Banque a des dépôts à terme sur lesquels elle bonifie des intérêts, contrairement aux Banques de France, d'Angleterre, d'Allemagne, etc., qui n'ont que des comptes-courans sans intérêts. L'encaisse de ce département s'élève en ce moment à 60 millions de roubles environ. En outre le Trésor y a en dépôt 200 millions de roubles or. L'ensemble de ces diverses ressources métalliques dépasse 600 millions. Les dépôts de la Banque et du Trésor à l'étranger complètent le chiffre de 640 millions que nous avons indiqué plus haut comme étant celui du stock d'or de la Russie.

En même temps que le bilan a été ainsi simplifié et refondu, les statuts de la Banque ont subi des modifications considérables. Si la forme adoptée pour les écritures mérite d'être approuvée, puisqu'elle fait ressortir plus clairement le chiffre vrai de la circulation et immobilise au fonds d'échange une quantité d'or qui augmente la garantie permanente de la circulation, la nouvelle charte de l'établissement, promulguée le 24 juin 1894, contient certaines dispositions qui révèlent une tendance dangereuse pour un établissement d'émission. L'article premier porte que « la Banque a pour but de faciliter la circulation et de favoriser, au moyen du crédit à court terme, le commerce, l'industrie nationale et la production agricole; elle a en outre pour objet la stabilité du système monétaire. » Bien que cette aide donnée à l'agriculture soit limitée au crédit à court terme, il nous semble que c'est par des établissemens spéciaux que cet appui doit être donné. La Banque de la noblesse, la Banque foncière des paysans, sans compter une dizaine de crédits hypothécaires particuliers, ont été créés à cet effet.

Dans le désir d'encourager l'esprit d'entreprise, on autorise la

Banque de Russie à escompter non seulement le papier qui repose sur une base commerciale d'opérations antérieures (papier fait), mais aussi le papier « créé en vue d'opérations commerciales ou industrielles *ultérieures.* » Si des banques, ou mieux encore des maisons particulières peuvent engager une partie de leur capital dans des escomptes de ce genre, ce n'est pas le rôle d'une banque d'émission, qui doit se préoccuper avant tout de sa circulation fiduciaire. On nous répondra que, lorsque le billet n'est pas remboursable à vue en espèces, la Banque n'a pas besoin de se préoccuper de ce côté de la question et peut engager une partie de ses ressources dans des opérations à long terme, puisqu'elle n'est pas exposée à une attaque du public venant en foule réclamer à ses guichets l'échange du papier contre du métal. Mais si le programme de reprise des paiemens en numéraire doit s'accomplir, il est plus nécessaire en Russie que partout ailleurs de garder intactes les disponibilités de la Banque et même de les fortifier, puisqu'elles ne suffisent pas encore à permettre l'abolition du cours forcé ; une politique semblable à celle que les nouveaux statuts prétendent inaugurer va directement à l'encontre de ce but.

On comprend que dans un pays de peu d'initiative le gouvernement s'efforce de stimuler les habitans et de les aider à mettre en œuvre leur capital de travail et d'intelligence : mais ce n'est pas à une banque d'émission de leur avancer le capital espèces dont ils ont besoin à cet effet. Il y a là une confusion dangereuse. Aussi critiquerons-nous encore les prêts dits *industriels* que la Banque est autorisée à délivrer pour trois ans contre inscriptions hypothécaires, contre constitution d'un gage mobilier de matériel agricole ou industriel (machines ou instrumens de production) ; les prêts sans garantie jusqu'à un maximum de 300 roubles ; les prêts sur marchandises pouvant aller jusqu'à quinze mois ; les prêts aux assemblées provinciales et aux zemstvos ; les prêts par intermédiaires destinés à fournir à de petits agriculteurs, à des fermiers, à des paysans, à des artisans et à des gens de métier, des sommes contre nantissement de leurs produits, ainsi que des avances destinées à former un fonds de roulement et à acquérir du matériel. Toutes ces facilités données à la petite industrie et aux agriculteurs répondent à des préoccupations légitimes, mais ne devraient pas être fournies par la Banque d'émission. Tout au plus celle-ci pourrait-elle escompter le papier à court terme d'établissemens intermédiaires et autonomes, qui auraient pour fonction de rendre ces différens services au pays et dont le capital serait suffisant pour répondre de la parfaite et constante liquidité de leurs propres engagemens.

Le ministre des finances lui-même, s'il ne perd pas de vue le but qu'il s'est assigné, reconnaîtra promptement la nécessité de maintenir la Banque de Russie dans le domaine des opérations d'escompte et de virement. S'il ne retranche pas des nouveaux statuts les dispositions dangereuses que nous y avons signalées, il devra en restreindre dans la pratique l'application au point d'en annihiler l'effet. Une politique différente ne manquerait pas d'avoir un contre-coup fâcheux sur le change et par suite sur tout le développement économique du pays.

VI

Sous réserve de la question monétaire, la Russie est peut-être de tous les États européens celui dont les finances se sont le plus améliorées durant la période pacifique où nous vivons depuis la guerre turque. Ses progrès ne se sont pas seulement affirmés par le relèvement de son crédit qui se résume d'un mot : sa rente trois pour cent se vend aujourd'hui à un prix supérieur à celui du cinq pour cent en 1888. On pourrait dire avec quelque raison que ce déplacement considérable de niveau n'est pas uniquement dû à des raisons spécifiques, et que l'abaissement général du taux de capitalisation, qui marque la fin du XIXe siècle, y a contribué pour une part. Mais les budgets se soldent par des excédens au lieu des déficits chroniques de 1880 à 1887 ; l'encaisse du Trésor s'est fortifiée ; les recettes des chemins de fer ont augmenté (11800 roubles par verste en 1893 au lieu de 9500 en 1881) ainsi que les exportations, qui pour les céréales seules atteignent 60 millions de quintaux. L'œuvre toutefois n'est pas terminée ; il faut se rappeler ce que furent les finances russes à diverses périodes, et en particulier pendant et après la dernière guerre d'Orient, pour se rendre compte des points faibles et mesurer le chemin qui reste à parcourir. Nous n'insisterons pas sur le côté politique de la question : les défauts du régime parlementaire nous frappent trop en ce moment pour que nous appréciions à leur juste valeur les garanties précieuses de contrôle qu'il donne au pays. En admettant même la parfaite sincérité de tous les chiffres qui nous sont fournis, il n'en est pas moins certain que là où la volonté d'un seul fait loi, les changemens peuvent être brusques. Quand elle s'exerce, comme c'est le cas depuis longtemps en Russie, dans une voie de paix et de sagesse, elle permet aux ministres des finances de consolider la situation budgétaire et de travailler au développement économique de la nation. Une politique qui provoquerait soudain de nouvelles dépenses aurait là-bas un contre-coup plus sensible que chez d'autres peuples euro-

péens, pour diverses raisons qu'il importe de bien mettre en lumière.

La plus grande partie de la dette se trouve aux mains de l'étranger ; qu'un jour les porteurs de rentes, pour un motif ou pour un autre, veuillent réaliser leurs titres, et le crédit public recevra une atteinte ; alors même que la situation financière ne serait pas intrinsèquement modifiée, les marchés pourraient être ébranlés, comme ils ont failli l'être lorsque l'Allemagne, docile à la voix de M. de Bismarck, a bruyamment réalisé son portefeuille russe, et comme ils l'eussent été à coup sûr sans l'intervention puissante des capitaux français. De plus, cette dette extérieure est payable en or, c'est-à-dire dans une monnaie qui n'est pas celle du pays, dont l'étalon est le rouble-papier. Nous ne reviendrons pas sur les inconvéniens de cette organisation que nous avons exposée plus haut et qui, réduits aujourd'hui au minimum, éclateraient à la première crise. Nous rappellerons seulement que la Russie court de ce chef un double danger : elle a le papier-monnaie et une Banque d'État. Lorsqu'en effet le billet de banque est créé par un établissement particulier, si même il reçoit le cours forcé, cet établissement représente une force indépendante qui peut dans une certaine mesure résister à l'État : le billet de la banque austro-hongroise sert aujourd'hui de pivot à la réforme considérable qui se poursuit à Vienne et à Budapest et qui doit avoir pour résultat de faire reprendre les paiemens en espèces, après que tous les billets d'État, qui circulaient concurremment avec ceux de la Banque, auront été retirés. Une banque d'émission privée rend au gouvernement des services d'autant plus précieux qu'elle aura mieux défendu son autonomie : la Banque de France en a donné le plus illustre exemple lors de la guerre contre l'Allemagne. La Russie au contraire n'a jamais, jusqu'à ce jour, voulu même examiner l'idée de confier à un établissement particulier le droit d'émettre de la monnaie de papier, qu'elle considère comme un apanage de la souveraineté et qu'elle entend exercer directement. Une des raisons qui contribuent à la maintenir dans ces dispositions est que la totalité du capital à réunir ne se trouverait pas sans difficultés dans le pays, et qu'il faudrait faire appel à l'étranger, dont elle n'admettrait à aucun prix l'ingérence en cette matière.

Peut-être dans quelques années l'enrichissement de la nation permettra-t-il au ministre des finances de faire souscrire à l'intérieur des frontières toutes les actions d'une Banque de Russie nouvelle : il lui suffirait de s'inspirer des statuts de la Banque de l'Empire allemand pour conserver au gouvernement une influence prépondérante dans la direction et s'assurer la meilleure part des

bénéfices, tout en ayant un capital souscrit et payé par le public. A vrai dire, nous ne voyons aucun symptôme qui nous fasse croire que la Russie songe à une solution de ce genre, mais elle ne pourra pas ne pas l'examiner le jour où elle voudra supprimer le cours forcé, mesure que le ministre indique comme le terme de ses efforts. Les événemens qui se succèdent depuis nombre d'années aux États-Unis démontrent avec une clarté saisissante les dangers d'un papier d'État, même quand il est remboursable en espèces. C'est une page nouvelle qui s'ajoute à l'expérience économique de l'humanité. Jusqu'ici elle connaissait les inconvéniens du papier-monnaie et les bouleversemens qui peuvent en résulter : les Américains viennent de nous apprendre qu'une circulation d'État, même sans cours forcé, peut mettre en péril le stock métallique d'un pays, et qu'un Trésor, si riche et puissant qu'on le puisse rêver, est parfois le plus mauvais banquier du monde.

La situation ne se présenterait pas tout à fait de la même manière en Russie, si on établissait l'étalon d'or comme on y semble décidé : car les difficultés américaines proviennent en partie des tendances bimétallistes d'une fraction de la confédération. Mais il n'en est pas moins certain que les mouvemens d'espèces sont régis par les lois naturelles du commerce et des échanges, et que celles-ci sont incomparablement mieux connues et appliquées par des banques particulières que par le Trésor public.

La politique actuelle du ministre russe s'est appliquée avec persévérance, et jusqu'ici avec succès, à réduire les écarts de la hausse et de la baisse du change : mais ce qui lui a réussi dans une période de paix politique et de calme économique lui serait impossible à des époques de trouble. Les déplacemens de capitaux et les variations de crédit qui se produiraient alors exposeraient de nouveau le signe monétaire à de brusques modifications de valeur, dont le contre-coup serait ressenti par les finances, le commerce et l'agriculture indigènes. Le véritable moyen de venir en aide à cette dernière, — et nous comprenons combien le ministre des finances, qui est aussi ministre du commerce et de l'industrie, s'en préoccupe, — est de rétablir tout d'abord sur des bases définitives, et inébranlables l'étalon monétaire du pays. Ce dont les affaires humaines ont besoin avant tout, c'est la stabilité. Lorsque le cultivateur d'Azof et de Saratof saura que son rouble est une valeur certaine, comparable au franc ou à la livre sterling, et que les variations naturelles des prix ne seront plus aggravées par les fluctuations imprévues du change, il aura fait entrer dans ses calculs un élément de sécurité dont l'absence jusqu'à ce jour l'a

cruellement fait souffrir : car il ne faut pas oublier que, si une baisse soudaine du rouble, c'est-à-dire une hausse des monnaies étrangères reçues en échange de blé russe, a pu à un moment donné faire entrer une plus grande quantité de billets de crédit dans la caisse de l'exportateur, il a subi un dommage chaque fois que le rouble remontait. Alors même que le rouble redescendait à un niveau inférieur, dès qu'il y restait quelque temps, les prix exprimés en monnaie étrangère baissaient, de façon à compenser l'effet produit en sens inverse par la détérioration de la monnaie indigène.

Les inconvéniens de l'incertitude de l'étalon sont donc universels et atteignent ceux-là mêmes qu'une théorie moderne, aussi spécieuse dans ses raisonnemens que décevante dans ses résultats, essaie de nous représenter comme intéressés à l'établissement et au maintien d'une monnaie dépréciée. Ils frappent en premier lieu le budget de tout pays qui, comme la Russie, a de grands engagemens au dehors et qui a besoin de métal pour les acquitter chaque année. Elle a paré dans une certaine mesure à la difficulté en exigeant le paiement des droits de douane en or, mais elle n'a fait, en agissant ainsi, que reporter sur une partie de ses nationaux, les importateurs, le fardeau qui pesait sur le Trésor public. Le mal est déplacé, il n'est pas supprimé; et si l'effet de la valeur variable du rouble n'apparaît pas dans le budget, il entrave le développement du commerce international. Il s'oppose, avec le tarif élevé des douanes, à une augmentation des importations. La Russie a un excédent d'exportations annuel considérable, mais cet excédent ne sert qu'à lui permettre de payer au dehors le solde de ce qu'elle doit.

Ce n'est pas seulement sous cette forme directe que les intérêts du pays sont atteints. Ils souffrent d'une façon plus sérieuse encore par l'obstacle que le caractère incertain de la monnaie met à l'immigration des capitaux. La législation russe n'y est déjà pas favorable, l'installation de compagnies étrangères est entourée de formalités et de difficultés; mais dans beaucoup de cas on n'hésiterait pas à les affronter si l'on était certain que les sommes apportées ne subiront pas de dépréciation par le fait de leur transformation en monnaie indigène, que par exemple les francs changés en roubles afin de pouvoir s'employer en Russie, retourneront à leur forme première sans déchet le jour où leur propriétaire voudrait les faire revenir en France. Celui qui aurait envoyé 330 000 francs à Moscou en 1890, aurait obtenu 100 000 roubles. Qu'il veuille aujourd'hui récupérer cette somme, ses 100 000 roubles lui rendront 270 000 francs. Quels que soient les bénéfices réalisés dans l'intervalle, une perte de 60 000 francs

ne saurait être négligée. Les oscillations du change ont beau, depuis quelque temps, être de plus en plus faibles, rien ne nous garantira définitivement contre le retour d'événemens semblables à ceux auxquels nous avons assisté, avant que la circulation métallique soit rétablie.

C'est alors que nos industriels n'hésiteront pas à faire en masse ce que quelques-uns d'entre eux ont déjà commencé, c'est-à-dire à venir installer en Russie une partie de leur outillage et à mettre leur expérience au service de ce pays jeune, où tant d'horizons s'ouvrent à l'esprit d'entreprise. Sur ce territoire immense et relativement si peu peuplé, il y a place, pendant des siècles à venir, pour de nouvelles colonisations. Les Russes ont trop le sentiment de la grandeur de leurs ressources, et aussi de la force indestructible de leur esprit national, pour redouter cette invasion pacifique, qui ne fera que hâter l'épanouissement de leur civilisation : ils doivent donc rechercher tous les moyens d'attirer à eux les fermens précieux d'activité qui leur viendront du dehors.

Ce n'est pas dans un esprit de critique stérile que nous avons tenu à mettre en lumière le point vulnérable des finances russes. Elles méritent tant d'éloges sous d'autres rapports, que nous sommes impatiens de les voir dégagées de cet élément de faiblesse et d'incertitude, dont la disparition achèverait de mettre le crédit moscovite au premier rang. Mais alors que dans différentes directions nous trouvons que les progrès sont constans, nous ne pouvons nous empêcher de contempler avec un sentiment d'inquiétude la voie de protection philanthropique où il semble qu'on veuille engager la Banque de Russie. Tous les efforts devraient tendre au contraire à mobiliser son actif, à diminuer le découvert du Trésor, à fortifier l'encaisse, à développer le portefeuille commercial, de façon à hâter le jour où sera promulgué l'oukase annonçant que le papier-monnaie a vécu et que le rouble-crédit n'est plus qu'un billet de banque échangeable contre une pièce d'or. Ce sera le couronnement de l'œuvre de restauration financière entreprise en 1888, poursuivie avec tant de succès par Alexandre III et Nicolas II, et dont la France a aidé et suivi le développement avec un intérêt sur lequel il est inutile d'insister.

RAPHAEL-GEORGES LÉVY.

TRIOMPHE DE LA MORT

TROISIÈME PARTIE (1)

L'ERMITAGE

I

Hippolyte disait dans sa lettre du 10 mai : « Je dispose enfin d'une heure libre pour t'écrire longuement. Voici dix jours que mon beau-frère traîne sa douleur d'hôtel en hôtel autour du lac; et nous le suivons toutes deux comme des âmes en peine. Tu n'imaginerais jamais la mélancolie de ce pèlerinage. Moi, je suis à bout de forces et j'attends la première occasion opportune pour prendre congé. As-tu déjà découvert l'ermitage ? » Elle disait encore : « Tes lettres augmentent indiciblement mes tortures. Ton mal, je le connais bien, et je devine que les mots te manquent pour exprimer ta souffrance. Je donnerais la moitié de mon sang pour réussir à te convaincre une bonne fois que je suis tienne, absolument tienne, pour toujours, jusqu'à la mort. Je pense à toi, à toi seul, sans interruption, à tous les instans de ma vie. Loin de toi, je ne puis goûter une minute de calme et de bien-être. Tout me dégoûte et m'irrite... Oh ! quand me sera-t-il donné d'être près de toi pendant les journées entières, de vivre de ta vie ! Tu verras, je ne serai plus la même femme. Je serai bonne, tendre, douce. J'aurai soin d'être toujours égale, toujours discrète. Je te dirai toutes mes pensées, et tu me diras

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

toutes les tiennes. Je serai ta maîtresse, ton amie, ta sœur; et, si tu m'en crois digne, je serai aussi ta conseillère. J'ai, moi, une intuition lucide des choses, et j'ai fait cent fois l'expérience de cette lucidité qui jamais ne m'a induite en erreur. Mon unique souci sera de te plaire toujours, de n'être jamais une charge dans ta vie. En moi tu ne dois trouver que douceur et repos... J'ai beaucoup de défauts, mon ami; mais tu m'aideras à les vaincre. Tu me rendras *parfaite*, pour toi. J'attends que tu me viennes en aide. Plus tard, lorsque je serai sûre de moi-même, je te dirai : Je suis digne maintenant, j'ai maintenant conscience d'être celle que tu veux. Et toi aussi tu auras l'orgueil de penser que je te dois tout, je que suis en tout ta créature; et alors il te semblera que je suis plus intimement tienne; et tu m'aimeras toujours davantage, toujours davantage. Ce sera une vie d'amour comme on n'en a vu jamais... »

En post-scriptum : « Je t'envoie une fleur de rhododendron cueillie au parc de l'Isola Madre. Hier, dans la poche de ce vêtement gris que tu connais, j'ai retrouvé la note du *Grand Hôtel d'Europe à la Poste*, la note d'Albano que je t'avais demandée en souvenir. Elle est datée du *9 avril*. On y a marqué plusieurs *paniers de bois*. Te rappelles-tu nos grands feux d'amour?... Courage! courage! Le renouveau du bonheur approche. Dans une semaine, dans dix jours au plus, je serai où il te plaira. Avec toi, n'importe où! »

II

Et George qui, au fond, ne croyait guère au succès, mais qu'une ardeur folle avait embrasé soudain, tenta l'épreuve suprême.

Il partit de Guardiagrele pour le littoral, en quête de l'ermitage. La campagne, la mer, le mouvement, l'activité physique, la variété des incidens au cours de cette exploration, la singularité de son propre état, toutes ces choses nouvelles le secouèrent, le remirent sur pied, lui donnèrent une confiance illusoire. Il lui sembla qu'il venait d'échapper par miracle à l'assaut d'une maladie mortelle où il aurait vu la mort en face. Pendant les premiers jours, la vie eut pour lui cette saveur douce et profonde qu'elle n'a que pour les convalescens. Le rêve romanesque d'Hippolyte flottait sur son cœur.

« Si elle réussissait à me guérir! Pour guérir, il me faudrait un amour *sain et fort*. » Il évitait de regarder jusqu'au fond de lui-même, se dérobait au sarcasme intérieur que provoquaient

ces deux épithètes. « Sur terre, il n'y a qu'une seule ivresse durable : la *sécurité* dans la possession d'une autre créature, la sécurité absolue et inébranlable. Cette ivresse, je la cherche. Je voudrais pouvoir dire : « Mon aimée, présente ou absente, vit tout entière en moi; elle se soumet avec bonheur à tous mes désirs; elle a ma volonté pour loi unique; si je cessais de l'aimer, elle en mourrait; en expirant, elle ne regrettera que mon amour. » Au lieu de se résigner à goûter l'amour sous les formes de la souffrance, il s'obstinait à le poursuivre sous les formes de la jouissance. Il donnait à son esprit une attitude irréparable. Il heurtait et défigurait une fois de plus son humanité.

Il découvrit l'ermitage à San-Vito, dans le pays des genêts, sur le bord de l'Adriatique. Et c'était l'ermitage idéal : une maison construite à mi-côte, sur un plateau, dans un bosquet d'orangers et d'oliviers, en face d'une petite baie close par deux promontoires.

Très primitive, l'architecture de cette maison. Un escalier extérieur montait à une loggia sur laquelle s'ouvraient les quatre portes des quatre chambres. Chaque chambre avait sa porte et, vis-à-vis, dans la muraille opposée, une fenêtre regardant sur l'olivaie. A la loggia supérieure correspondait une loggia inférieure; mais les chambres du rez-de-chaussée, sauf une, n'étaient pas habitables.

D'un côté, la maison était contiguë à une masure où les paysans propriétaires avaient leur habitation. Deux chênes énormes, que le souffle persévérant du mistral avait penchés vers la colline, ombrageaient la cour et protégeaient des tables de pierre commodes pour y dîner dans la belle saison. Cette cour était entourée d'un parapet de pierre, et, dépassant le parapet, des acacias chargés de grappes odorantes détachaient sur le lointain de la mer l'élégance délicate de leur feuillage.

Cette maison ne servait qu'à loger des étrangers qui la louaient pour la saison des bains, selon l'industrie pratiquée par tous les villageois de la côte dans les parages de San-Vito. Elle était distante du bourg d'environ deux milles, sur la limite d'un territoire appelé les Portelles, dans une solitude recueillie et clémente. Chacun des deux promontoires était percé d'un tunnel, on apercevait de la maison les deux ouvertures. La voie ferrée courait de l'une à l'autre en ligne directe, le long du rivage, sur un parcours de cinq ou six cents mètres. A la pointe extrême du promontoire de droite, sur un banc de récifs, un *trabocco* s'allongeait, étrange machine de pêche construite tout entière avec des poutres et des planches, pareille à une araignée colossale.

Le locataire hors de saison fut accueilli comme une bonne fortune inespérée et extraordinaire.

Le chef de famille, un vieux, dit :

— La maison est à toi.

Il refusa de faire un prix et dit :

— Tu donneras ce que tu voudras et quand il te plaira, si tu es content.

En prononçant ces paroles cordiales, il examinait l'étranger d'un œil si scrutateur que celui-ci en éprouva une gêne et fut tout surpris de ce regard trop perçant. Le vieux était borgne, chauve sur le crâne, avec deux touffes légères de cheveux blancs aux tempes, la barbe rase; et il portait en avant tout son corps soutenu par deux jambes arquées. Il avait les membres déformés par les rudes besognes : par le labeur de la charrue, qui fait saillir l'épaule droite et qui tord le buste; par le labeur du fauchage, qui force à écarter les genoux; par le labeur de l'épamprage, qui plie la personne en deux; par tous les labeurs lents et patiens de l'agriculture.

— Tu donneras ce que tu voudras.

Il avait déjà flairé dans ce jeune homme affable, à l'air un peu distrait et presque égaré, le seigneur généreux, sans expérience, et insouciant de l'argent. Il savait que la générosité de son hôte lui profiterait beaucoup plus que sa propre exigence.

George demanda :

— Le lieu est tranquille, sans allées et venues, sans tapage?

Le vieillard montra la mer et sourit :

— Regarde; tu n'entendras qu'elle.

Il ajouta :

— Quelquefois aussi le bruit du métier. Mais maintenant Candie ne peut plus guère tisser.

Et il sourit en indiquant sur le seuil sa bru qui rougit.

Elle était enceinte, déjà très grosse à la taille, blonde, de carnation claire, la figure semée de lentilles. Elle avait les yeux gris, larges, veinés dans l'iris comme des agates. Elle portait aux oreilles deux lourds cercles d'or, et, sur la poitrine, la *presentosa*, grande étoile en filigrane avec deux cœurs au centre. Sur le seuil, à côté d'elle, se tenait une fillette de dix ans, blonde aussi, avec une expression de douceur.

— Cette gamine-là, dit le vieux, on la boirait dans un verre. Eh bien! il n'y a que nous et Albadora.

Il se tourna vers l'olivaie et se mit à crier :

— Albadora! Albadò!

Puis, s'adressant à sa petite-fille :

— Hélène, dit-il, va donc appeler.

Hélène disparut.

— Vingt-deux enfans! s'écria le vieux. Albadora m'a donné vingt-deux enfans : six garçons et seize filles. J'ai perdu trois garçons et sept filles. Les neuf autres filles sont mariées. Un de mes garçons s'est embarqué pour l'Amérique; un autre s'est établi à Tocco et travaille aux mines de pétrole; le cadet, celui qui a épousé Candie, est employé au chemin de fer; il ne revient que tous les quinze jours. Nous sommes restés seuls. Ah! seigneur! on a bien raison de dire qu'un père soutient cent enfans, et que cent enfans ne soutiennent pas un père.

La Cybèle septuagénaire apparut, portant dans son tablier un tas de gros escargots terrestres, un tas baveux et mollasse où se hérissaient de longues tentacules. C'était une femme de haute stature, mais courbée, décharnée, cassée par la fatigue et par les grossesses, épuisée par les accouchemens, avec une petite tête ridée comme une pomme flétrie sur un cou plein de ravines et de tendons. Dans son tablier, les escargots s'agglutinaient, s'entortillaient, s'engluaient l'un l'autre, verdâtres, jaunâtres, blanchâtres, écumeux, se colorant de pâles reflets irisés. Il lui en rampait un sur le dos de la main.

Le vieux lui annonça :

— Ce seigneur veut louer la maison à partir d'aujourd'hui.

— Dieu le bénisse! s'écria-t-elle.

Et, d'un air un peu niais, quoique bénévole, elle s'approcha de George en le guignant de ses yeux reculés au fond des orbites, presque éteints.

Elle ajouta :

— C'est Jésus qui revient sur terre. Dieu te bénisse! Puisses-tu vivre aussi longtemps qu'il y aura du pain et du vin! Puisses-tu grandir comme le soleil!

Et elle rentra d'un pas allègre, par cette porte d'où étaient sortis pour le baptême ses vingt-deux enfans.

Le vieux dit à George :

— Je m'appelle Colas de Cinzio; mais, comme on avait donné à mon père le surnom de Sciampagne, tout le monde m'appelle Colas de Sciampagne. Viens voir le jardin.

George suivit le paysan.

— La campagne promet cette année.

Le vieux, marchant devant, louait les plantations, et, par une habitude d'agriculteur vieilli au milieu des choses de la terre, il faisait des pronostics. Son jardin était luxuriant et semblait enfermer dans sa clôture tous les dons de l'abondance. Les orangers

versaient des flots de parfums tels que l'atmosphère prenait par momens une saveur douce et puissante comme celle d'un vin généreux. Les autres arbres fruitiers n'avaient plus de fleurs, mais leurs innombrables fruits pendaient aux rameaux nourriciers, bercés par l'haleine du ciel.

George pensa : « Voici peut-être ce que serait la vie supérieure : une liberté sans limites ; une solitude noble et féconde qui m'envelopperait de ses plus chaudes émanations ; cheminer parmi les créatures végétales comme on ferait parmi une multitude d'intelligences : en surprendre la pensée occulte et deviner le sentiment muet qui règne sous les écorces ; rendre successivement mon être conforme à chacun de ces êtres et substituer successivement à mon âme débile et oblique chacune de ces âmes simples et fortes ; contempler la nature avec une telle continuité d'attention que je parviendrais à reproduire en ma seule personne la palpitation harmonieuse de tous les êtres créés ; enfin, par une laborieuse métamorphose idéale, m'identifier à l'arbre robuste dont les racines absorbent les invisibles fermens souterrains et dont la cime imite par son agitation la voix de la mer. Ne serait-ce pas vraiment une vie supérieure ? » Au spectacle de l'exubérance printanière qui transfigurait les lieux d'alentour, il se laissait surmonter par une sorte d'ivresse panique. Mais la fatale habitude de la contradiction coupa court à ce transport, le ramena à ses vieilles idées, opposa la réalité à son rêve. « Nous n'avons aucun contact avec la nature. Nous avons seulement la perception parfaite des formes extérieures. Il est impossible à l'homme d'entrer en communion avec les choses. L'homme a bien le pouvoir de verser dans les choses toute sa propre substance, mais il ne reçoit jamais rien en retour. La mer ne lui tiendra jamais un langage intelligible, la terre ne lui révélera jamais son secret. L'homme peut bien avoir la sensation que tout son propre sang circule dans les fibres de l'arbre, mais jamais l'arbre ne lui donnera une goutte de sa sève vitale. »

Le vieux paysan borgne disait, en montrant du doigt tel ou tel prodige de luxuriance :

— Une étable pleine de fumier fait plus de miracles qu'une église pleine de saints.

Il disait, en montrant du doigt, au bout du jardin, un champ de fèves fleuries :

— La fève, c'est l'espionne de l'année.

Le champ avait une ondulation presque imperceptible. Les petites feuilles, d'un vert gris, agitaient leurs pointes menues sous la floraison blanche ou bleuâtre. Chaque fleur ressemblait à

une bouche mi-close et portait deux taches, noires comme des yeux. Chez celles qui n'étaient pas encore bien épanouies, les pétales supérieurs recouvraient un peu les taches, comme des paupières pâles sur des pupilles qui guigneraient de côté. Le frissonnement de toutes ces fleurs œillées et lippues avait une étrange expression animale, attractive, et indescriptible.

George pensa : « Comme Hippolyte sera heureuse ici! Elle a un goût délicat et passionné pour toutes les beautés humbles de la terre. Je me rappelle ses petits cris d'admiration et de plaisir en découvrant une plante de forme ignorée, une fleur nouvelle, une feuille, une baie, un insecte bizarre, une ombre, un reflet. » Il se la représenta, élancée et agile, dans de gracieuses attitudes, parmi la verdure. Et une angoisse subite le bouleversa, l'angoisse de la reprendre, de la reconquérir toute, de se faire aimer d'elle immensément, de lui donner à chaque seconde une joie nouvelle. « Ses yeux seront toujours pleins de moi. Tous ses sens resteront fermés aux sensations qui ne lui viendraient pas de moi. Mes paroles lui sembleront plus délicieuses que tout autre son. » Tout à coup, le pouvoir de l'amour lui parut illimité. Sa vie interne prit une accélération vertigineuse.

En montant l'escalier de l'ermitage, il crut que son cœur se romprait sous le heurt de l'anxiété croissante. Arrivé à la loggia, il embrassa le paysage d'un regard enivré. Dans son agitation profonde, il crut sentir qu'en cette minute le soleil rayonnait vraiment au fond de son cœur.

La mer, émue d'un frisson égal et continu, reflétant le bonheur épars dans le ciel, semblait réfracter ce bonheur en myriades de sourires inextinguibles. A travers le cristal de l'air, tous les lointains se dessinaient nettement : la Pointe du Vaste, le mont Gargano, les îles Tremiti, à droite ; le Cap du More, la Nicchiola, le cap d'Ortone, à gauche. La blanche Ortone ressemblait à une ville asiatique de la côte de Palestine, toute en lignes parallèles, flamboyante et découpée dans l'azur sans les minarets. Cette chaîne de promontoires et de golfes en demi-lune suggérait l'image d'une rangée d'offrandes, parce que chaque anse présentait un trésor céréal. Les genêts étendaient leur manteau d'or sur toute la côte. De chaque buisson montait un nuage dense d'effluves, comme d'un encensoir. L'air respiré était aussi délicieux qu'une gorgée d'élixir.

III

Pendant les premiers jours, George donna tous ses soins à la petite maison qui devait accueillir la Vie Nouvelle dans sa paix profonde; et pour l'aider dans les préparatifs, il avait Colas de Sciampagne, qui semblait expert à tous les métiers. Sur une bande de crépi frais, il écrivit avec une pointe de roseau cette vieille devise, suggérée par l'illusion: *Parva domus, magna quies.* Et il vit un présage favorable jusque dans trois brins de giroflée semés par le vent entre les interstices sur le devant d'une fenêtre. Mais, lorsque tout fut prêt et que cette ardeur trompeuse fut tombée, il retrouva au fond de lui-même l'inquiétude, le mécontentement et cette angoisse implacable dont il ignorait la vraie cause; il sentit confusément que, cette fois encore, son destin l'avait poussé dans une traverse oblique et périlleuse. Il lui sembla que, d'une autre maison et d'autres lèvres, venait maintenant jusqu'à lui une voix de rappel et de reproche. En son âme se ravivait le déchirement des adieux sans larmes, et pourtant si cruels, où il avait menti par pudeur en lisant dans les yeux las de sa mère déçue la question trop triste : « *Pour qui* m'abandonnes-tu? »

N'était-ce point de cette question muette, du souvenir de cette rougeur et de ce mensonge, que lui venaient l'inquiétude, le mécontentement et l'angoisse, au moment où il entrait dans la Vie Nouvelle? Et comment faire pour étouffer cette voix? par quelles ivresses?

Il n'osait pas répondre. Malgré son trouble profond, il voulait croire encore à la promesse de celle qui allait venir; il espérait pouvoir encore attribuer à son amour une haute signification morale. N'avait-il pas une ardente volonté de vivre, de donner à toutes les forces de sa nature un développement rythmique, de se sentir complet et harmonieux? L'amour opérerait enfin ce prodige; il retrouverait enfin dans l'amour la plénitude de son humanité, déformée et amoindrie par tant de misères.

Avec ces espérances et ces tendances vagues, il tâchait de tromper son remords; mais ce qui le dominait devant l'image de cette femme, c'était toujours le désir. En dépit de toutes ses aspirations platoniques, il ne réussissait à voir dans l'amour que l'œuvre de chair; il n'imaginait les jours à venir que comme une succession de voluptés déjà connues. Dans cette solitude bénigne, en compagnie de cette femme passionnée, quelle vie pourrait-il vivre, sinon une vie de paresse et de volupté?

Et toutes les tristesses passées lui revinrent à l'esprit, avec toutes les images douloureuses : la figure défaite de sa mère et

ses yeux gonflés, rougis, brûlés par les larmes; le sourire doux et déchirant de Christine; la grosse tête de l'enfant maladif, toujours penchée sur une poitrine qui n'avait que le souffle; le masque cadavérique de la pauvre idiote gourmande... Et les yeux las de sa mère demandaient : « *Pour qui* m'abandonnes-tu ? »

IV

C'était l'après-midi. George explorait le sentier tortueux qui, par une succession de montées et de descentes, conduisait vers la Pointe du Vaste, au bord de la mer. Il regardait devant lui et autour de lui avec une curiosité toujours en éveil, presque avec un effort d'attention, comme s'il eût voulu surprendre quelque obscure pensée traduite par ces simples apparences, ou se rendre maître de quelque insaisissable secret.

Dans un pli de la colline qui longeait la mer, l'eau d'un ruisseau, dérivée par une sorte de petit aqueduc fait de troncs creux et soutenu par des arbres morts, traversait le vallon de l'une à l'autre rive. Il y avait aussi des rigoles amenées dans des tuiles concaves au terrain fertile où prospéraient les cultures; et, par-ci par-là, sur les rigoles miroitantes et murmurantes, de belles fleurs violettes s'inclinaient avec une grâce légère. Toutes ces humbles choses paraissaient avoir une vie profonde.

Et le surplus de l'eau courait et dévalait sur la pente vers la plage sablonneuse, en passant sous un petit pont. A l'ombre de l'arche, quelques femmes lavaient du linge, et leurs gestes se voyaient reflétés dans l'eau comme dans un miroir mobile. Sur la grève, le linge étendu au soleil éblouissait de blancheur. Un homme marchait le long de la voie ferrée, pieds nus, portant à la main ses souliers pendans. Une femme sortait de la maison du garde-barrière, et, d'un geste rapide, jetait quelques débris contenus dans un panier. Deux fillettes, chargées de linge, couraient à qui mieux mieux, avec des rires. Une vieille femme suspendait à une perche des écheveaux teints en bleu.

Au delà, sur le talus de terre qui bordait le sentier, de petits coquillages faisaient des taches blanches, de frêles racines palpitaient au vent. On distinguait encore les traces de la pioche qui avait entamé le sol fauve. Du haut d'un éboulis pendait une touffe de racines mortes, aussi légères que des dépouilles de serpent.

Plus loin se dressait une grande ferme, avec une fleur d'argile au sommet de sa toiture. Un escalier extérieur montait à une galerie couverte. En haut de cet escalier, deux femmes filaient, et, sous le soleil, leurs quenouilles avaient des resplendisse-

mens d'or. On entendait le cliquetis d'un métier à tisser. Par la fenêtre, on apercevait une tisseuse et son geste rythmique pour lancer les navettes. Sur l'aire voisine, un bœuf gris était couché, de taille énorme, qui secouait les oreilles et la queue, paisiblement et sans relâche, pour chasser les mouches. Autour de lui, des poules grattaient.

Un peu plus loin, un second ruisseau traversait le sentier : rieur, plissé de vaguelettes, gai, frétillant, limpide.

Un peu plus loin encore, près d'une autre maison, il y avait un jardin silencieux, plein de lauriers touffus, clos de toutes parts. Les tiges, minces et droites, se dressaient immobiles, avec leur couronne de feuillage luisant. Et un de ces lauriers, le plus robuste, était tout enveloppé par une grande bryone amoureuse qui triomphait du feuillage austère par la délicatesse de ses fleurs de neige et par la fraîcheur de son parfum nuptial. Dessous, la terre paraissait nouvellement remuée. Dans un angle, une croix noire répandait sur l'enceinte muette cette sorte de tristesse résignée qui règne dans les cimetières. Au bout de la sente on apercevait un escalier, mi-partie au soleil et mi-partie à l'ombre, par où l'on montait à une porte entr'ouverte que protégeaient deux rameaux d'olivier bénit suspendus à l'architrave rustique. En bas, sur la dernière marche, un vieillard assis dormait, la tête nue, le menton sur la poitrine, les mains posées sur les genoux ; et le soleil allait atteindre son front vénérable. D'en haut, par la porte entr'ouverte, comme pour favoriser ce sommeil sénile, descendaient le bruit égal d'un berceau balancé et la cadence égale d'une chanson fredonnée.

Toutes ces humbles choses paraissaient avoir une vie profonde.

V

Hippolyte annonça que, selon sa promesse, elle arriverait à San-Vito le mardi 20 mai, par le train direct, vers une heure de l'après-midi.

C'était dans deux jours. George lui écrivit : « Viens, viens ! Je t'attends, et jamais attente n'a été plus furieuse. Chaque minute qui passe est irrémissiblement perdue pour le bonheur. Viens. Tout est prêt. Ou plutôt, non, rien n'est prêt, excepté mon désir. Il faut, mon amie, que tu fasses provision d'une patience et d'une indulgence inépuisables ; car, dans cette solitude sauvage et impraticable, toutes les commodités de la vie te manqueront. Oh ! combien impraticable ! Figure-toi, mon amie, que de la gare de San-Vito à l'ermitage il y a bien trois quarts d'heure de chemin ; et, pour franchir cette distance, le seul moyen est de parcourir

à pied le sentier taillé dans le granit, à pic sur la mer. Tu auras soin de venir avec des chaussures solides et de gigantesques ombrelles. Quant aux robes, il est inutile d'en apporter beaucoup : quelques vêtemens gais et résistans pour nos promenades matinales, cela suffira. N'oublie pas le costume de bain... Cette lettre est la dernière que je t'écris. Tu l'auras peu d'heures avant ton départ. Je te l'écris *de la bibliothèque*, une chambre où il y a des monceaux de livres que nous ne lirons guère. L'après-midi est blanche, et la mer y répand sa monotonie sans fin. L'heure est discrète, langoureuse, propice aux sensualités délicates. Oh! si tu étais avec moi!... Ce soir, je passerai ma seconde nuit à l'ermitage, et je la passerai seul. Si tu voyais le lit! C'est un lit rustique, un monumental autel d'hyménée, large comme une aire, profond comme le sommeil du juste : *Thalamus thalamorum!* Les matelas contiennent la laine de tout un troupeau, la paillasse contient les feuilles de tout un champ de maïs. Ces choses chastes peuvent-elles avoir le pressentiment de notre amour?... Adieu, adieu. Comme les heures sont lentes! Qui prétend donc que le temps a des ailes? Je ne sais ce que je donnerais pour m'endormir dans cette langueur énervante et pour ne me réveiller qu'à l'aube de mardi. Mais non, je ne dormirai pas. Moi aussi, j'ai tué le sommeil... »

VI

Depuis plusieurs jours, les visions voluptueuses l'obsédaient sans trêve. Les désirs se réveillaient dans sa chair avec une violence inouïe. C'était assez d'un souffle tiède, d'un parfum, d'un frôlement, d'un rien pour modifier tout son être, pour lui donner une langueur, pour lui allumer le visage d'une flamme, pour accélérer les pulsations de ses artères, pour le jeter en un trouble voisin du délire.

Il portait au plus profond de sa substance les germes hérités de son père. Lui, être de pensée et de sentiment, il avait dans la chair la fatale hérédité de cet être brut. Mais, en lui, l'instinct devenait passion et la sensualité prenait presque des formes morbides. Il en était affligé comme d'une maladie honteuse; il avait horreur de ces fièvres qui l'assaillaient à l'improviste, qui le consumaient misérablement, qui le laissaient avili, aride, impuissant à penser. Il souffrait de certains emportemens comme d'une dégradation. Certains passages subits de brutalité, pareils à des ouragans sur une culture, lui dévastaient l'esprit, fermaient toutes les sources intérieures, ouvraient des sillons douloureux qu'il ne parvenait pas de longtemps à combler.

A l'aube du grand jour, en se réveillant après quelques heures d'un demi-sommeil inquiet, il pensa avec un frisson de tous ses nerfs : « Elle arrive aujourd'hui! Aujourd'hui, dans la lumière d'aujourd'hui, mes yeux la verront! Je la tiendrai entre mes bras. Il me semble presque que ce sera la première possession; il me semble aussi que j'en pourrais mourir. » La vision qu'il évoquait lui donna un heurt si rude qu'il eut le corps traversé du haut en bas par un sursaut semblable à celui que cause une décharge électrique. En lui survenait le terrible phénomène physique contre la tyrannie duquel il était sans défense. Sa conscience tombait toute sous l'empire absolu du désir. Une fois encore la luxure héréditaire éclatait avec une invincible furie chez cet amant délicat qui se plaisait à appeler sœur son aimée et qui avait soif de communions spirituelles. Il évoqua en esprit la beauté de sa maîtresse; et chaque contour, vu à travers la flamme, prenait pour lui une splendeur radieuse, chimérique, presque surhumaine. Il évoqua la grâce de sa maîtresse; et chaque attitude prenait une fascination voluptueuse d'une inconcevable intensité. En elle, tout était lumière, parfum, et rythme.

Cette admirable créature, il la possédait, lui, lui seul... Mais, spontanément, comme la fumée monte d'un feu impur, une pensée de jalousie se dégagea de son désir. Pour dissiper le trouble qu'il sentait croître, il sauta du lit.

A la fenêtre, dans l'aube, les rameaux d'olivier avaient une imperceptible ondulation, pâles, entre gris et blanc. Sur la monotonie sourde de la mer, les moineaux jetaient leur gazouillement encore discret. Dans une étable, un agneau poussait un bêlement timide.

Il sortit sur la loggia, réconforté par la vertu tonique du bain, et but à longues gorgées l'air matinal chargé d'effluves savoureux. Ses poumons se dilatèrent; ses pensées prirent leur essor, agiles, marquées toutes à l'image de la femme attendue; un ressentiment de jeunesse lui fit palpiter le cœur.

Devant lui, c'était la nativité du soleil, pure, simple, sans apparat de nuages, sans mystère. Sur la mer argentée montait une face vermeille, au contour net, presque tranchant, comme celui d'un disque de métal qui sort de la forge.

Colas de Sciampagne, qui était occupé à nettoyer la cour, lui cria :

— Aujourd'hui c'est grande fête. La dame arrive. Le blé épie sans attendre l'Ascension.

George sourit au mot courtois du vieillard et demanda :

— Vous avez pensé aux femmes, pour cueillir les fleurs de genêt? Il faut joncher tout le chemin.

Le vieux fit un geste d'impatience, comme pour dire qu'il n'avait pas besoin d'avertissement.

— J'en ai fait venir cinq !

Et en les nommant, il indiquait les lieux où habitaient ces jeunes filles :

— La fille de la Singesse, la fille de l'Ogre, Favette, Splendeur, la fille du Garbin.

Ces noms entendus causèrent à George une allégresse soudaine. Il lui sembla que tous les esprits printaniers entraient dans son cœur, qu'un flot de fraîche poésie l'inondait. Ces vierges ne sortaient-elles pas d'un conte de fée pour joncher la route sous les pas de la Belle Romaine?

Il s'abandonna aux jouissances anxieuses de l'attente. Il descendit ; il s'enquit :

— Où font-elles leur récolte de genêts?

— Là-haut, répondit Colas de Sciampagne en indiquant le tertre ; là-haut, à la Chesnaie. Leur chant te servira de guide.

En effet, par intervalles, un chant féminin venait du coteau. George s'engagea sur la pente à la recherche des chanteuses. Le petit chemin tortueux serpentait dans un taillis de jeunes chênes. A un certain endroit, il se divisait en quantité de sentes dont on n'apercevait pas la fin ; et les étroites coulisses creusées entre les fourrés, traversées par d'innombrables racines à fleur de terre, formaient une sorte de labyrinthe montagneux où les moineaux gazouillaient, où les merles sifflaient. George, sur la double trace du chant et du parfum, ne s'égarait pas. Il trouva le champ des genêts.

C'était un plateau où les genêts avaient une floraison si drue qu'elle offrait aux yeux l'uniformité d'un vaste manteau jaune, couleur de soufre, resplendissant. Les cinq jouvencelles cueillaient les branches fleuries pour emplir leurs paniers et chantaient. Elles chantaient à pleine voix, sur un accord parfait de tierce et de quinte. Lorsqu'elles arrivaient au refrain, elles redressaient leur buste de dessus le buisson pour permettre à la note de jaillir plus libre de leur poitrine dégagée; et elles tenaient la note longtemps, longtemps, en se regardant dans les yeux, en tendant devant elles leurs mains pleines de fleurs.

A l'aspect de l'étranger elles s'interrompirent, se penchèrent sur les buissons. Des rires mal réprimés coururent sur le tapis jaune. George interrogea :

— Qui de vous se nomme Favette?

Une jeune fille, brune comme une olive, se releva pour répondre, étonnée, presque peureuse.

— C'est moi, seigneur.

— N'es-tu point la meilleure chanteuse de San-Vito?

— Non, seigneur. Ce n'est pas vrai.

— C'est vrai, c'est vrai! s'écrièrent toutes ses compagnes. Fais-la chanter, seigneur.

— Non, seigneur. Je ne sais pas chanter.

Elle s'en défendait, riant, le feu au visage; et, tandis que ses compagnes insistaient, elle tordait son tablier. Elle était de petite taille, mais elle avait les formes bien prises, la poitrine large et florissante, développée par les chansons. Elle avait les cheveux frisés, les sourcils épais, le nez aquilin, un port de tête un peu sauvage.

Après quelques refus, elle consentit. Ses compagnes, s'enlaçant par les bras, l'emprisonnèrent dans leur cercle. Elles émergeaient des touffes fleuries à partir de la taille, dans le bourdonnement des abeilles diligentes.

Favette commença, d'abord sans assurance; puis, de note en note, sa voix se raffermit. C'était une voix limpide, fluide, cristalline comme une source. Elle chantait un distique, et ses compagnes reprenaient le refrain en chœur. Elles prolongeaient les notes finales à l'unisson, les bouches rapprochées pour ne faire qu'un flot vocal; et ce flot ondulait dans la lumière, avec la lenteur des cadences liturgiques.

Favette chantait :

Toutes les fontaines se sont séchées.
Mon pauvre amour meurt de soif.
Tromme lari, lira...
Vive l'Amour!
Amour, j'ai soif, oh! j'ai soif.
Où est l'eau que tu m'apportes?
Tromme lari, lira...
Vive l'Amour!
Je t'apporte une jatte d'argile
Suspendue à une chaîne d'or.
Tromme lari, lira...
Vive l'Amour!

Et les compagnes répétaient :

Vive l'Amour!

Cette salutation de mai à l'amour, jaillissant de ces poitrines qui peut-être ne le connaissaient pas encore, qui peut-être n'en devaient connaître jamais la véritable tristesse, résonna aux oreilles de George comme un augure. Les filles, les fleurs, le bois, la mer, toutes ces choses libres et inconscientes qui respiraient autour de lui la volupté de la vie, tout cela lui caressait la surface de l'âme, étouffait, endormait en lui le sentiment habituel qu'il avait de son

être propre, lui donnait la sensation grandissante, harmonieuse et rythmique d'une faculté nouvelle qui se serait développée peu à peu dans l'intimité de sa substance et qui se révélerait à lui d'une manière très vague, comme dans une sorte de vision confuse d'un secret divin. Ce fut un enchantement fugitif, un état de conscience si exceptionnel et si incompréhensible qu'il ne put pas même en retenir le fantôme.

Les chanteuses lui montrèrent les corbeilles combles : un monceau de fleurs humides de rosée. Favette demanda :

— Cela suffit ?

— Non, non, cela ne suffit point. Cueillez toujours. Il faut joncher la route depuis le *trabocco* jusqu'à la maison. Il faut recouvrir l'escalier, la loggia...

— Et pour l'Ascension ? Tu ne veux donc pas laisser une seule fleur à Jésus ?

VII

Elle était arrivée. Elle avait passé sur les fleurs, comme la Madone qui va faire le miracle ; elle avait passé sur un tapis de fleurs. Enfin elle était arrivée ! enfin elle avait franchi le seuil !

Et maintenant, lasse, heureuse, elle offrait aux lèvres de son amant un visage tout baigné de larmes, sans parler, avec un geste d'ineffable abandon. Lasse, heureuse, elle pleurait et souriait sous les baisers sans nombre de son adoré. Qu'importaient les souvenirs du temps *où il n'était pas?* Qu'importaient les misères, les chagrins, les inquiétudes, les luttes navrantes contre les inexorables brutalités de la vie ? Qu'importaient tous les découragemens et toutes les désespérances, en comparaison de cette douceur suprême ? Elle vivait, elle respirait entre les bras de son amant ; elle se sentait infiniment aimée. Tout le reste se dissipait, rentrait dans le néant, semblait n'avoir existé jamais.

— O Hippolyte, Hippolyte ! ô mon âme ! combien, combien je te désirais ! Et te voici ! Et maintenant, tu seras de longs jours, de longs jours sans me quitter, n'est-ce pas ? Avant de me quitter, tu me feras mourir !...

Et il la baisait sur la bouche, sur les joues, sur le cou, sur les yeux, insatiable, pris d'un frissonnement profond chaque fois qu'il rencontrait une larme. Ces pleurs, ce sourire, cette expression de félicité sur ce visage abattu par la fatigue, la pensée que cette femme n'avait pas hésité une seconde à consentir, la pensée qu'elle était venue vers lui de très loin et qu'après un voyage exténuant elle pleurait sous ses baisers sans pouvoir dire un mot parce qu'elle avait le cœur trop plein, toutes ces choses passion-

nées et suaves affinaient ses sensations, enlevaient à son désir l'impureté, lui donnaient une émotion d'amour presque chaste, lui exaltaient l'âme.

Il dit, en ôtant la longue épingle qui attachait le chapeau et le voile :

— Comme tu dois être fatiguée, ma pauvre Hippolyte! Tu es pâle, pâle!

Elle avait le voile relevé sur le front; elle avait encore son manteau de voyage et ses gants. Il ôta le voile et le chapeau, d'un geste qui lui était familier. La belle tête brune apparut, libre, avec cette coiffure simple qui faisait des cheveux une sorte de casque adhérent, sans altérer la ligne svelte et élégante de l'occiput, sans rien cacher de la nuque.

Elle portait une gorgerette de dentelle blanche et un petit ruban de velours noir qui tranchait avec une violence exquise sur la pâleur de la peau. L'ouverture du manteau laissait voir la robe de drap aux fines rayures blanches et noires, fondues en un ton gris : la robe d'Albano, mémorable. Elle répandait un faible parfum de violettes, le parfum connu.

. . . . . .

Hippolyte se détacha et dit :

— Maintenant, je te laisse : où est... ma chambre? Oh! George, comme nous serons bien ici!

Elle promenait les regards autour d'elle, souriante. Elle fit quelques pas vers le seuil, se pencha pour ramasser une poignée de genêts, en aspira le parfum avec une volupté visible. Elle se sentait encore tout émue et comme enivrée de cet hommage souverain, de cette fraîche gloire que George avait répandue sur sa route. Ne rêvait-elle pas? Était-ce elle-même, était-ce vraiment Hippolyte Sanzio qui, dans ce lieu inconnu, dans ce paysage magique, se trouvait entourée et glorifiée par toute cette poésie?

Soudain, avec de nouvelles larmes dans les yeux, elle jeta les bras au cou de son amant et dit :

— Comme je te suis reconnaissante!

Cette poésie lui enivrait le cœur. Elle se sentait soulever au-dessus de son humble existence par l'idéale apothéose dont l'enveloppait son amant; elle se sentait vivre d'une autre vie, d'une vie supérieure, qui par momens lui donnait à l'âme cette sorte de suffocation que le vent du large provoque dans une poitrine habituée à respirer un air appauvri.

— Comme je suis fière de t'appartenir! Tu es mon orgueil. Une seule minute passée près de toi suffit pour que je me sente une autre femme, absolument autre. Tu me communiques tout à coup

un autre sang et un autre esprit. Je ne suis plus Hippolyte, l'Hippolyte d'hier : donne-moi un nom nouveau.

Il l'appela :

— Ame !

Et ils s'étreignirent, ils s'embrassèrent avec violence, comme s'ils eussent voulu arracher et déraciner les baisers qui s'épanouissaient sur leurs lèvres. Puis Hippolyte se détacha et répéta :

— Maintenant, je te laisse. Où est ma chambre? Voyons...

George lui passa un bras autour de la taille et la conduisit dans la chambre à coucher. Elle eut un cri d'admiration lorsqu'elle aperçut le *Thalamus thalamorum* drapé dans une large courtepointe de damas jaune.

— Mais nous allons nous y perdre...

Et elle riait en faisant le tour du monument.

— Le plus difficile, ce sera d'y monter.

— Tu poseras d'abord le pied sur mon genou, selon l'antique usage du pays.

— Que de saints ! s'exclama-t-elle en regardant sur la paroi, au chevet du lit, la longue file des images sacrées.

Tous deux avaient peine à trouver les mots ; ils avaient tous deux la voix un peu altérée ; ils tremblaient tous deux, remués d'un irrésistible désir, presque défaillans à la pensée de la volupté prochaine.

On entendit quelqu'un frapper à la porte de l'escalier. George sortit dans la loggia. C'était Hélène, la fille de Candie ; elle venait avertir que le déjeuner était prêt.

— Que veux-tu faire ? dit George en se tournant vers Hippolyte, irrésolu, presque convulsé.

— Vraiment, George, je n'ai pas le moindre appétit. Je mangerai ce soir, si tu permets...

George dit, d'une voix angoissée :

— Viens dans ta chambre. Tout y est préparé pour ton bain. Viens !

Et il la conduisit dans une pièce qu'il avait tapissée entièrement avec de larges nattes rustiques.

— Tu vois, tes malles et tes cartons sont déjà ici. Au revoir, Fais vite. Pense que je t'attends. Chaque minute de retard sera une torture de plus. Penses-y...

Il la laissa seule. Au bout de quelques instans, il perçut le clapotement de l'eau qui ruisselait de l'énorme éponge et qui retombait dans la baignoire. Il connaissait bien la fraîcheur glacée de cette eau de source, et il imaginait les tressaillemens du corps d'Hippolyte, de ce corps long et flexible, sous l'ondée rafraîchissante. Alors il ne lui resta plus dans l'esprit que des

pensées de flamme. Autour de lui, tout disparut... Et, lorsque le clapotement prit fin, il fut saisi d'un tremblement si fort, qu'il se mit à claquer des dents, comme dans le frisson d'une fièvre mortelle.

VIII

Plus fatiguée maintenant, presque expirante, Hippolyte se laissait gagner peu à peu par le sommeil. Peu à peu, sur sa bouche, le sourire devint inconscient, s'effaça. Ses lèvres se rapprochèrent une seconde; puis avec une infinie lenteur, elles se rouvrirent et, au fond, luit une blancheur de jasmin. De nouveau, ses lèvres se rapprochèrent une seconde; et de nouveau, lentement, lentement, elles s'épanouirent : au fond luit encore la blancheur humectée.

George la regardait. Il la voyait si belle, si belle! belle de la même beauté qu'il lui avait vue la première fois, dans l'oratoire mystérieux, devant l'orchestre du philosophe Alexandre Memmi, parmi le parfum évaporé de l'encens et des violettes. Elle était pâle, pâle, comme ce jour-là.

Elle était pâle, mais de cette pâleur singulière que George n'avait jamais retrouvée chez aucune autre femme : d'une pâleur presque mortelle, d'une pâleur profonde et mate qui, lorsqu'elle s'emplissait d'ombre, tirait un peu vers la lividité. Une ombre longue était dessinée au haut des joues par les cils; une ombre masculine, à peine visible, voilait la lèvre supérieure. La bouche, grande, avait une ligne sinueuse, très molle et pourtant triste, qui, dans le silence absolu, prenait une expression intense.

George pensait : « Comme sa beauté se spiritualise dans la maladie et dans la langueur! Lassée comme elle l'est, elle me plaît davantage. Je reconnais la femme inconnue qui passa devant moi en cette soirée de février : la femme *qui n'avait plus une goutte de sang*. Je crois que, morte, elle atteindra la suprême expression de sa beauté... Morte!... Et si elle venait à mourir? Elle deviendrait alors un objet pour la pensée, une idéalité pure. Je l'aimerais par delà la vie, sans inquiétude jalouse, avec une douleur pacifiée et toujours égale. »

Il se souvint qu'en quelques autres circonstances il avait déjà imaginé la beauté d'Hippolyte dans la paix de la mort. — Oh! le jour des roses! De grandes gerbes de roses blanches languissaient dans les vases : en juin, au début de leurs amours. Elle s'était assoupie sur le divan, immobile, presque sans haleine. Et il l'avait longuement contemplée; puis il avait eu la fantaisie soudaine de la couvrir de roses, doucement, doucement, pour ne pas

l'éveiller; il lui avait arrangé des roses dans les cheveux. Mais, ainsi fleurie et enguirlandée, elle lui avait paru être un corps sans âme, un cadavre. Cette apparence l'avait rempli d'effroi; il l'avait secouée pour la réveiller; mais elle était restée inerte, paralysée par une de ces syncopes auxquelles elle était sujette, en ce temps-là. Oh! quelle terreur, quelle angoisse, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ses sens! et aussi quel enthousiasme pour la beauté souveraine de ce visage qu'ennoblissait extraordinairement ce reflet de mort! — Cet épisode lui revint à la mémoire; mais, tandis qu'il s'attardait à d'étranges pensées, il fut pris d'un mouvement subit de remords et de pitié. Il se pencha pour baiser le front de la dormeuse, qui ne s'aperçut point de ce baiser. Alors il eut grand'peine à se retenir de l'embrasser plus fort, pour qu'elle perçût la caresse et y répondît. Et alors il sentit toute la vanité d'une caresse qui ne serait point pour l'objet aimé une rapide communication de joie; il sentit toute la vanité d'un amour qui ne serait point une correspondance continuelle et immédiate de sensations aiguës. Alors il comprit l'impossibilité de s'enivrer sans qu'une ivresse également intense répondît à son ivresse.

. . . . . .

Sa pensée tortueuse le ramena à la contemplation tranquille de la beauté et de la possession, puis à l'examen de son état nouveau. — A partir de ce jour de mai, une vie nouvelle commençait donc pour lui.

Pendant une minute, il tendit l'oreille et l'esprit, pour ne rien perdre de la grande paix d'alentour. On n'entendait que la lente monotonie de la mer calme dans un silence propice. Aux vitres de la fenêtre, les branches d'olivier ondulaient imperceptiblement argentées par le soleil, balançant des ombres légères sur la blancheur des rideaux. Par intervalles arrivaient quelques voix humaines, rares et inintelligibles.

Après cette perception de la paix environnante, il se remit à contempler l'adorée. Une harmonie manifeste existait entre la respiration de la femme et la respiration de la mer; et la concordance des deux rythmes donnait un charme de plus à la dormeuse.

Elle reposait sur le flanc droit, dans une gracieuse attitude. Ses formes étaient souples et longues, un peu trop longues peut-être, mais d'une serpentine élégance.

. . . . . .

Mais la singularité la plus précieuse de ce corps, était, aux yeux de George, le coloris. La peau avait un coloris indescriptible, très rare, très différent du coloris ordinaire des femmes brunes. La comparaison d'un albâtre que dorerait une flamme

intérieure n'arrivait pas à rendre cette finesse divine. On aurait dit qu'une diffusion d'or et d'ambre impalpables enrichissait les tissus en les diaprant d'une variété de pâleurs aussi harmonieuse qu'une musique. . . . . .

George repensa au mot d'Othello : « Je préférerais être un crapaud et me nourrir des miasmes d'un antre ténébreux, plutôt que de laisser à l'usage d'autrui un seul point de la créature que j'aime! »

Dans son sommeil, Hippolyte fit un mouvement, avec un air de vague souffrance qui disparut aussitôt. Elle renversa la tête en arrière sur l'oreiller, ce qui montra sa gorge tendue où se dessinait le léger réseau des artères. Elle avait la mâchoire inférieure un peu forte, le menton un peu long de profil, les narines larges. Dans le raccourci, les défauts de cette tête s'accentuèrent; mais ils ne déplurent pas à George, parce qu'il lui aurait été impossible d'imaginer qu'on les corrigeât sans ôter à la physionomie un élément de vivante expression. L'expression, — cette chose immatérielle qui s'irradie dans la matière, cette force changeante et non mesurable qui envahit le masque corporel et le transfigure, cette âme externe significative qui superpose à la réalité précise des lignes une beauté symbolique d'un ordre beaucoup plus élevé et plus complexe — l'expression était le grand charme d'Hippolyte Sanzio, parce qu'elle offrait au penseur passionné un motif continuel d'émotions et de rêves.

. . . . . .

Hippolyte s'était mariée au printemps qui avait précédé celui de leur amour. Quelques semaines après les noces, elle avait commencé à souffrir d'une maladie lente et cruelle, qui l'avait clouée au lit et tenue pendant de longs jours entre la vie et la mort. Mais, par bonheur, cette maladie lui avait épargné tout nouveau contact avec l'homme odieux qui s'était emparé d'elle comme d'une proie inerte. Au sortir de sa longue convalescence, elle était entrée dans la passion comme dans un rêve; subitement, aveuglément, éperdument, elle s'était abandonnée au jeune homme inconnu dont la voix étrange et douce lui avait adressé des paroles jamais entendues. Et elle n'avait pas menti en lui disant : « Tu me prends vierge : je ne connais aucune volupté. »

Tous les épisodes de ce début d'amour revinrent à la mémoire de George, un à un, très nets. Il reconstitua en pensée les sentimens extraordinaires et les sensations extraordinaires de ce temps-là. C'était le 2 avril qu'Hippolyte l'avait connu à l'oratoire, et c'était le 10 avril qu'elle avait consenti à venir chez lui. Oh! le jour inoubliable! . . . . . .

. . . . . .

Depuis lors, quel changement profond chez cette femme! Quelque chose de nouveau, d'indéfinissable, mais de réel, lui était venu dans la voix, dans le geste, dans le regard, dans le moindre accent, dans le moindre mouvement, dans les moindres signes sensibles. George avait assisté au plus enivrant spectacle que puisse rêver un amant intellectuel. Il avait vu la femme aimée se métamorphoser à son image, lui emprunter ses pensées, ses jugemens, ses goûts, ses dédains, ses prédilections, ses mélancolies, tout ce qui donne à un esprit une empreinte spéciale, un caractère. En parlant, Hippolyte employait les tournures qu'il préférait, prononçait certaines paroles avec l'inflexion qui lui était particulière. En écrivant, elle imitait jusqu'à son écriture. Jamais l'influence d'un être sur un autre n'avait été si rapide et si forte. Hippolyte avait mérité la devise que George lui avait donnée : *gravis dum suavis*. Mais la créature grave et suave, celle à qui il avait su inculquer avec tant d'art le mépris de la vie vulgaire, parmi quels contacts humilians avait-elle passé les heures lointaines?

George repensa aux angoisses de jadis, lorsqu'il la voyait s'éloigner, rentrer sous le toit conjugal, dans la maison d'un homme dont il ignorait tout, dans un monde dont il ignorait tout, dans les platitudes et les mesquineries de la vie bourgeoise où elle était née et où elle avait grandi comme une plante rare dans un potager. Ne lui avait-elle jamais rien caché, en ce temps-là? ne lui avait-elle jamais fait de mensonge? avait-elle toujours pu se soustraire au désir de son mari sous le prétexte que sa guérison n'était pas complète encore? Toujours?

George se rappela l'horrible douleur éprouvée un jour qu'elle était venue en retard, haletante, les joues plus colorées et plus chaudes que d'habitude, avec, dans les cheveux, une odeur persistante de tabac, cette mauvaise odeur dont s'imprègne celui qui reste longtemps dans une chambre où il y a beaucoup de fumeurs. Elle lui avait dit : « Pardonne-moi si j'ai tardé, mais j'avais à déjeuner quelques amis de mon mari qui m'ont retenue jusqu'à présent. » Et ces paroles lui avaient suggéré la vision d'une table grossière autour de laquelle des rustres étalaient leur brutalité.

George se rappelait mille petits faits semblables, et une infinité d'autres souffrances cruelles, et aussi des souffrances récentes qui se rapportaient à la nouvelle situation d'Hippolyte, à son séjour chez sa mère, dans une maison non moins inconnue et non moins suspecte. « Enfin la voici maintenant avec moi! Chaque jour, à toutes les minutes, sans interruption, je la verrai, je jouirai d'elle, je saurai l'occuper continuellement de moi, de mes pensées, de mes rêves, de mes tristesses. Je lui consacrerai tous mes instans,

sans intermittence; j'imaginerai mille façons neuves de lui plaire, de la troubler, de l'attrister, de l'exalter; je la pénétrerai si bien de moi qu'elle finira par me croire un élément essentiel de sa propre vie. »

Il se pencha vers elle, doucement; il lui posa doucement un baiser sur l'épaule, à l'attache du bras. En regardant de très près dormir cette créature délicate et compliquée que le sommeil enveloppait d'un mystère, cette étrange créature qui, par tous les pores, semblait irradier vers lui quelque occulte fascination d'une incroyable intensité, il remarqua encore une fois au fond de lui-même un vague mouvement instinctif de terreur.

De nouveau Hippolyte changea d'attitude, sans s'éveiller, mais avec une plainte faible. Elle s'étendit sur le dos. Une sueur légère lui mettait de la moiteur aux tempes; de sa bouche mi-close la respiration sortait plus rapide, un peu irrégulière; ses sourcils avaient par momens une contraction. Elle rêvait. — Que rêvait-elle?

George, envahi par une inquiétude, qui s'accrut bientôt jusqu'au trouble affolé, se mit à épier sur ce visage les moindres indices, dans l'espoir d'y surprendre quelque signe révélateur. — Révélateur de quoi? — Il était incapable de réfléchir, incapable de réprimer l'émeute furieuse de terreurs, de doutes et de soupçons.

Dans son sommeil, Hippolyte eut un sursaut : tout son corps se tordit comme sous la violence d'un incube; elle se renversa sur le côté vers George; elle gémit et cria : « Non! non! » Puis elle eut deux ou trois halenées aussi fortes que des sanglots, et elle sursauta encore.

En proie à une anxiété folle, George la regardait fixement, l'oreille tendue, avec la peur d'autres paroles, un nom peut-être, un nom d'homme! Il attendait, dans une incertitude horrible, comme s'il avait eu sur la tête la menace d'un coup de foudre qui aurait pu l'anéantir en une seconde.

Hippolyte s'éveilla; elle le vit confusément, sans se rendre compte, ensommeillée; elle se serra contre lui d'un mouvement presque inconscient.

— A quoi rêvais-tu? lui demanda-t-il d'une voix altérée, où semblaient se répercuter les battemens de son cœur.

— Je ne sais pas, répondit-elle, alanguie, noyée encore de sommeil, en appuyant sa joue sur la poitrine de son amant. Je ne me rappelle plus...

Elle se rendormait.

Mais, sous la tendre pression de cette joue, George resta immobile, avec une sourde rancune au fond de l'âme. Il se sentait

étranger à elle, isolé d'elle, inutilement curieux. Tous ses souvenirs amers lui revinrent en tumulte. Il revécut en un seul instant ses misères de deux années. Il ne pouvait rien opposer aux doutes immenses qui lui écrasaient l'âme et qui lui faisaient paraître la tête de son aimée aussi lourde qu'une roche.

Tout à coup, Hippolyte eut encore un sursaut, se lamenta, se tordit, et cria de nouveau. Et elle ouvrit les yeux effarée, gémissante.

— Oh, mon Dieu!

— Qu'as-tu? A quoi rêvais-tu?

— Je ne sais pas...

Elle avait sur le visage des contractions convulsives. Elle reprit :

— Tu pesais donc sur moi? Il me semblait que tu me heurtais, que tu me faisais mal.

Visiblement, elle souffrait.

— Oh, mon Dieu! Encore mes douleurs...

Depuis sa maladie, elle avait parfois de très courts accès, des spasmes aussitôt dissipés, mais dont le passage lui arrachait un gémissement ou un cri.

Elle se retourna vers George, lui fixa dans les prunelles un regard pénétrant, y surprit les vestiges de la tempête. Et, sur un ton de caresse grondeuse, elle répéta :

— Tu me faisais tant de mal!

IX

Comme l'air était d'une tiédeur presque estivale, George proposa :

— Veux-tu que nous dînions dehors?

Hippolyte approuva. Ils descendirent.

Dans l'escalier ils se prirent par la main. Et ils posaient le pied de marche en marche avec lenteur, s'arrêtaient pour regarder les fleurs foulées, se tournaient en même temps l'un vers l'autre comme s'ils se fussent vus pour la première fois. Ils se trouvaient l'un à l'autre les yeux plus larges, plus profonds, comme plus lointains et cerclés d'une ombre presque surnaturelle. Ils se souriaient sans rien dire, dominés tous deux par le charme de cette indéfinissable sensation qui semblait disperser dans le vague de l'espace la substance de leur être devenu fluide comme une vapeur. Ils s'acheminèrent vers le parapet et s'arrêtèrent pour regarder, pour écouter la mer.

Ce qu'ils voyaient était insolite, extraordinairement grand, mais illuminé pourtant d'une lumière intime et comme d'une ir-

radiation de leurs cœurs. Ce qu'ils entendaient était insolite, extraordinairement haut, mais recueilli pourtant comme un secret révélé à eux seuls.

Une seconde, aussitôt enfuie! Ils furent rappelés à eux-mêmes non par un souffle du vent, ni par le bruit d'une vague, ni par un mugissement, ni par un aboi, ni par une voix humaine, mais par l'anxiété même qui montait de leur joie trop forte. Une seconde aussitôt enfuie, irrévocable! Et tous deux recommencèrent à sentir que la vie coulait, que le temps fuyait, que les choses redevenaient étrangères, que leur âme redevenait anxieuse et leur amour imparfait. Cette seconde d'oubli suprême, cette seconde unique, était passée pour toujours.

Hippolyte, émue par la solennité de la solitude, oppressée d'un vague effroi en présence de ces vastes eaux, sous ce ciel désert qui du zénith à l'horizon pâlissait par dégradations lentes, murmura :

— Comme c'est loin!

Il semblait maintenant à tous deux que le point de l'espace où ils respiraient fût infiniment éloigné des lieux connus, très à l'écart, isolé, ignoré, inaccessible, presque hors du monde. Alors qu'ils voyaient réalisé le vœu de leurs cœurs, ils éprouvaient tous deux la même épouvante intime, comme s'ils eussent pressenti leur impuissance à soutenir la plénitude de la vie nouvelle. Quelques instans encore, silencieux, debout côte à côte mais désenlacés, ils continuèrent à contempler l'Adriatique morne et glaciale, où les vagues grossies faisaient courir leurs mouvantes crêtes blanches. De temps à autre, une brise fraîche envahissait la chevelure des acacias dont elle emportait le parfum.

— A quoi penses-tu? demanda George en se secouant, comme pour s'insurger contre l'importune tristesse qui allait le vaincre.

Il était là, seul avec sa maîtresse, vivant et libre; et néanmoins il n'avait pas le cœur satisfait. Il portait donc en lui-même une inconsolable désespérance?

Comme il sentait de nouveau une séparation entre la créature silencieuse et lui-même, il la reprit par la main, la regarda dans les prunelles.

— A quoi penses-tu?

— Je pense à Rimini, répondit Hippolyte en souriant.

Toujours le passé! Se souvenir des jours d'autrefois en un pareil moment! Était-ce la même mer qu'ils avaient devant les yeux, à travers le même voile d'illusion? Son premier mouvement fut d'hostilité contre l'évocatrice inconsciente. Puis, comme dans un éclair, avec un trouble soudain, il vit tous les sommets de son amour s'illuminer et scintiller dans le passé, prodigieusement.

Des choses très lointaines lui revinrent à la mémoire, avec des flots de musique qui les exaltaient et les transfiguraient. Il revécut en une seconde les heures les plus lyriques de sa passion, et il les revécut dans les lieux propices, parmi ces décors somptueux de la nature et de l'art qui avaient rendu sa joie plus noble et plus profonde. Pourquoi maintenant, en comparaison de ce passé, la minute récente se décolorait-elle? Maintenant, à ses yeux éblouis par le flamboiement rapide des souvenirs tout se décolorait. Et il s'aperçut que la diminution progressive de la lumière lui causait une sorte de malaise corporel indéfinissable, comme si ce phénomène extérieur eût été en correspondance immédiate avec quelque élément de sa propre vie.

Il chercha une phrase à dire pour ramener Hippolyte à lui, pour se la rattacher par un lien sensible quelconque, pour se redonner de la réalité présente le juste sentiment qu'il venait de perdre. Mais cette recherche lui était pénible; les idées lui échappaient, se dissipaient, le laissaient vide.

Comme il avait entendu un bruit d'assiettes, il demanda :

— As-tu faim?

Cette question, suggérée par le petit fait matériel et prononcée à l'improviste avec une vivacité puérile, fit sourire Hippolyte.

— Oui, un peu, répondit-elle en souriant.

Et ils se retournèrent pour regarder la table préparée sous le chêne. Dans quelques minutes le dîner serait servi.

— Il faut que tu te contentes de ce qu'il y a, dit George. Une cuisine très rustique...

— Oh! je me contenterais bien d'herbe...

Et, gaîment, elle s'approcha de la table, examina avec curiosité la nappe, les couverts, les cristaux, les assiettes, trouva tout joli, se réjouit comme une enfant à l'aspect des grandes fleurs qui décoraient la porcelaine blanche et fine.

— Tout me plaît ici, dit-elle.

Elle se pencha sur un grand pain rond, tiède encore sous sa belle croûte rousse et bombée. Elle en aspira le parfum avec délices.

— Oh! la bonne odeur!

Et, avec une gourmandise enfantine, elle cassa de ses doigts le bord croustillant.

— Le bon pain!

Ses dents pures et fortes luisaient dans le pain mordu : le jeu de sa bouche sinueuse exprimait vivement le plaisir savouré. Dans cet acte, toute sa personne répandait une grâce ingénue et fraîche, dont George fut séduit et émerveillé comme d'une nouveauté inattendue.

— Tiens! goûte comme c'est bon!

Et elle lui tendit le morceau de pain sur lequel était imprimée la trace humide de la morsure; et elle le lui poussa entre les lèvres, riant, lui donnant la contagion sensuelle de son hilarité.

— Tiens!

Il trouva la saveur délicieuse: il s'abandonna à cet enchantement fugitif, il se laissa envelopper par cette séduction qui lui semblait nouvelle. Un désir fou l'assaillit soudain d'étreindre la provocatrice, de l'enlever dans ses bras, de l'emporter à la course comme une proie. Son cœur se gonfla d'une aspiration confuse vers la force physique, vers la santé puissante, vers une vie de joie presque sauvage, vers l'amour simple et rude, vers la grande liberté primordiale. Il éprouva comme un besoin subit de lacérer la vieille dépouille qui l'oppressait, d'en sortir entièrement renouvelé, indemne de tous les maux dont il avait souffert, de toutes les difformités qui avaient gêné son essor. Il eut l'hallucinante vision d'une existence future qui serait la sienne et dans laquelle, affranchi de toute habitude funeste, de toute tyrannie étrangère, de toute erreur mauvaise, il regarderait les choses comme s'il les eût vues pour la première fois et aurait devant lui toute la face du Monde à découvert comme une face humaine. Était-il donc impossible que le miracle vînt de cette jeune femme qui, sur la table de pierre, sous le chêne protecteur, avait rompu le pain nouveau et l'avait partagé avec lui? Ne pouvait-elle pas commencer réellement, à partir de ce jour, la *Vie Nouvelle?*

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

VILLÉGIATURE, BAINS DE MER

ET STATIONS THERMALES

Parmi les changemens qui se sont produits dans nos habitudes, depuis le commencement du siècle, l'un des plus intéressans au point de vue social comme à celui de l'hygiène, c'est le goût de la villégiature, c'est le besoin de s'éloigner des villes qui s'empare de leurs habitans lorsque arrive la belle saison.

L'émigration estivale est devenue un besoin même pour les travailleurs, j'allais dire surtout pour ceux-là. Des gens de loisir qui ne savent où traîner leur ennui, il a gagné les hommes de labeur et, la mode aidant, il s'infiltre dans les couches inférieures de la société. Les fonctionnaires les plus modestes des grandes administrations, les petits employés, et jusqu'aux concierges de ces établissemens hiérarchisés, sollicitent et obtiennent le congé classique d'un mois pour aller se refaire et se reposer à la campagne.

On ne connaissait guère autrefois de vacances que dans l'enseignement et dans la magistrature : aujourd'hui toutes les professions font relâche pendant les chaleurs de l'été. S'il en est une qui ne comporte pas le chômage, c'est assurément celle des médecins et pourtant aujourd'hui, dans les grands centres de population, il n'en est guère qui ne se permette pas des vacances. Pendant les trois mois de grande chaleur, l'exode est général. C'est en vain qu'on chercherait alors à Paris les illustrations de la médecine et de la chirurgie : le service des hôpitaux est fait par des intérimaires ; il en est de même de la clientèle civile : elle est exercée par les déshérités de la profession. Ils trouvent à ce moment l'emploi qui leur fait défaut pendant le cours de l'année et viennent à Paris faire des remplacemens.

Ce ne sont pas seulement les habitans des grandes villes qui

éprouvent le besoin d'aller respirer l'air des champs ; on le ressent également dans les petites localités où pourtant on n'a qu'un pas à faire pour trouver le calme des bois et l'aspect des prairies. Dans ce cas, il est un peu factice ; il répond plutôt aux exigences de la vanité qu'à celles de la santé, mais il n'en est pas moins intéressant par les conséquences qu'il produit.

Cet exode périodique a pour cause l'intensité croissante de l'activité dans toutes les carrières ; mais il dénote aussi le goût et l'intelligence du bien-être, qui sont deux choses différentes. Les hygiénistes ont contribué à vulgariser les notions que cette intelligence suppose, en faisant connaître au public les inconvéniens et les dangers des grandes agglomérations humaines pour ceux qui séjournent trop longtemps dans ce milieu artificiel. Ils ne peuvent que s'en féliciter.

I

L'émigration périodique d'une partie de la population des villes a d'abord les conséquences les plus heureuses au point de vue de la santé de leurs habitans et de la salubrité publique. C'est de la décentralisation pratique, c'est une dérivation momentanée du courant si fâcheux qui entraîne les paysans vers les villes et par suite duquel la population urbaine s'accroît sans cesse aux dépens de la population rurale. Il y a cinquante ans, on comptait trois paysans pour un citadin : aujourd'hui on en compte à peine deux. Assurément, l'émigration momentanée d'une partie des habitans des grands centres n'est qu'un remède bien insuffisant à cet état de choses ; mais il a cependant ses résultats : il opère un mélange entre les divers élémens de la population du pays, il leur apprend à se connaître et à s'apprécier ; enfin il répand dans les campagnes de l'argent et des notions utiles. Ce sont toutefois les immigrans qui en retirent le plus grand bénéfice. Après ce repos bien gagné, ils rentrent chez eux satisfaits, bien portans, et prêts à reprendre, avec un nouveau courage, le fardeau de leurs occupations habituelles.

Les villes de leur côté bénéficient de cette absence. L'encombrement y diminue ; la densité de la population, en s'abaissant, permet d'assainir les quartiers déshérités, et cet effet complexe se traduit par un abaissement du chiffre de la mortalité, plus considérable que celui qui résulterait de la simple diminution de l'effectif.

J'en ai fait le calcul pour Paris pendant l'année qui vient de s'écouler. En 1894, on n'a enregistré que 49 079 décès, tandis que la moyenne des quatre années précédentes s'élève à 54 812.

Or cette diminution n'est pas la conséquence d'une atténuation fortuite des maladies infectieuses, car nous avons eu, en 1894, deux petites épidémies, l'une de fièvre typhoïde, l'autre de variole; et les ravages de la phtisie ont augmenté. La diminution a porté sur les maladies banales, sur les accidens, et ce qui prouve que la cause ou l'une des causes en est bien dans l'émigration estivale, c'est qu'elle s'est produite pendant les quatre mois de villégiature. Malgré l'augmentation annuelle du chiffre de la population, la mortalité diminue à Paris dans une proportion régulière pendant la belle saison, et pendant celle-là seulement.

Le mouvement d'émigration estivale ne fera que s'accentuer : d'abord parce qu'il répond à un besoin réel et ensuite parce qu'il rencontrera des facilités de plus en plus grandes. C'est l'œuvre des chemins de fer. Il y a cinquante ans, il fallait quatre jours pour venir de Brest à Paris, et la diligence y apportait chaque jour seize voyageurs. Il en était ainsi sur les autres routes nationales, et les voitures publiques ne pouvaient pas amener à Paris ni par conséquent en remmener plus de 150 à 200 personnes dans les vingt-quatre heures. Aujourd'hui les chemins de fer en enlèvent, pendant les jours de fête, et en ramènent à Paris près de 300 000. Au lieu de passer des journées entières enfermés dans des boîtes étroites et pressés les uns contre les autres, les voyageurs sont à l'aise dans des voitures confortables, et arrivent en quelques heures à leur destination.

Le réseau des voies ferrées va développant sans cesse sa circulation collatérale; il crée de petites lignes à voie étroite, sur lesquelles s'embranchent des correspondances d'omnibus et des courriers qui se rendent dans les plus petites localités. Les stations à la mode, les plages de bains de mer vont sans cesse augmentant leurs prix et ne laissent pas que d'épouvanter les gens tranquilles, ceux qui ne quittent point Paris pour se retrouver au bord de l'Océan ou de la Manche; mais à côté de ces rendez-vous de l'élégance et de la richesse, il s'en forme d'autres pour les fortunes et les goûts modestes, et, de cette façon, tout notre littoral finira par se peupler à l'époque des chaleurs par les émigrans des villes.

C'est ainsi que la Bretagne, jadis si peu connue et si peu hospitalière, s'est transformée depuis trente ans, et l'été ses grèves sont tout étonnées de voir circuler sur leurs sables des femmes élégantes, des hommes du monde, et des essaims de bicyclettes, qui les traversent comme des vols de goélands.

Les compagnies de chemins de fer s'y prêtent et saisissent tous les prétextes possibles pour abaisser momentanément leurs tarifs. Trains de plaisir, de bains de mer, de pardons, de pèleri-

nages, excursions, congrès scientifiques à prix réduit, s'offrent aux émigrans pour faciliter leur exode, et la villégiature se met peu à peu à la portée de toutes les bourses. Déjà la municipalité de Paris, avec une libéralité des plus intelligentes, en a fait profiter les enfans de ses écoles, en organisant pour eux des *voyages scolaires* qui se sont transformés plus tard en *colonies de vacances*. Il y a douze ans qu'elle eut la bonne pensée d'envoyer quelques-uns de ses enfans les plus débiles respirer un peu d'air pur hors de l'enceinte de Paris, à l'époque où les écoles sont fermées.

Ce bon exemple nous est venu de Suisse. Les récits humoristiques de Töpffer nous avaient depuis longtemps fait connaître les voyages d'agrément entrepris, aux frais des familles et par les soins des chefs d'institution, pour les enfans des classes riches; mais l'application de cette excellente mesure aux écoliers pauvres est due, d'après Uffelmann, au pasteur Bion, de Zurich. En 1876, à l'aide de fonds qu'il avait recueillis à cet effet, il envoya, dans les montagnes du voisinage, 64 enfans des deux sexes accompagnés de leurs maîtres et de leurs institutrices. Le résultat fut si remarquable que, l'année suivante, 94 écoliers furent appelés à jouir de la même faveur. L'exemple de Zurich fut suivi par les grandes villes d'Allemagne : Hambourg, Francfort, Stuttgard, Cologne, Leipzig, Dresde, Berlin organisèrent des voyages scolaires; le succès dépassa les espérances que ces voyages avaient fait concevoir. Le docteur Varrentrap, conseiller sanitaire à Francfort, nous les a fait connaître, en 1882, au congrès de Genève, et sa communication a vraisemblablement contribué à faire naître chez nous le désir de faire de même. C'est en effet l'année suivante que M. Cottinet organisa les premiers voyages scolaires à Paris pour les enfans du IXe arrondissement. On l'imita de tous côtés, à la grande joie des familles et surtout des enfans privilégiés qu'on faisait ainsi voyager.

Mais au bout de quelque temps, on s'aperçut que les voyages fatiguaient les enfans; que cette locomotion incessante rendait très difficiles les soins exigés par les plus petits; et que ces pérégrinations amenaient un surmenage physique et intellectuel, par la succession trop rapide des trajets et la répétition trop fréquente des émotions et des surprises. C'est alors qu'on y substitua les *colonies de vacances*, qui n'ont aucun de ces inconvéniens. C'est la villégiature avec le calme, l'exercice au grand air et la vie des champs.

Chacun des arrondissemens de Paris dirige aujourd'hui ses élèves sur un point différent, tantôt chez de grands propriétaires qui leur prêtent une maison de campagne, tantôt dans des établissemens de bains de mer qui leur sont loués dans de bonnes con-

ditions, parfois dans des pensionnats privés qui sont vides pendant les vacances. Au départ, on pèse les petits voyageurs, on mesure leur taille, leur périmètre thoracique, et au retour on constate toujours une augmentation notablement supérieure à celle que présentent les enfans demeurés dans leurs familles.

Les fonds nécessaires à ces déplacemens hygiéniques étaient, dans le principe, fournis par les Caisses des écoles dans les arrondissemens assez riches pour en faire les frais; mais, lorsque les bons effets de cette mesure furent bien démontrés, le Conseil municipal prit le parti de la généraliser, en allouant aux différens arrondissemens des subventions proportionnelles à leurs ressources et au chiffre de leur population scolaire. L'allocation augmente tous les ans. En 1894, elle s'est élevée à 151581 francs. La dépense totale, en y comprenant la contribution des arrondissemens riches, a atteint le chiffre de 236459 francs et le nombre des petits colons celui de 3500. Ce sacrifice ne semble pas exagéré lorsqu'on songe au service rendu. La dépense moyenne est de 67 fr. 56 par enfant pour une absence de trois semaines, ce qui fait 3 fr. 22 par jour et par tête.

Indépendamment de cette subvention, le Conseil municipal a consacré, l'an dernier, une somme de 10000 francs à l'organisation d'excursions scolaires pour les élèves des écoles communales fréquentant les classes de vacances et qui par conséquent n'ont pas pu s'absenter.

Les colonies de vacances ont maintenant fait leurs preuves, et l'expérience est assez concluante pour qu'on puisse donner à la mesure tout le développement qu'elle comporte. Le nombre des enfans qui ont joui jusqu'ici de cette faveur hygiénique est bien faible à côté du chiffre de la population scolaire. Elle s'élève, rien que pour les écoles primaires, à 156134 enfans, dont 85256 garçons et 70878 filles. Sur ce nombre, nous venons de dire qu'on en avait envoyé 3500 en villégiature, l'an dernier. Ce n'est guère plus de 2 pour 100. Il y en a, hélas! bien plus que cela dont la santé réclamerait, chaque année, un peu d'air pur et de repos à la campagne.

Ce ne sont pas seulement les écoliers pour lesquels ce besoin s'impose. L'anémie, qui était autrefois le fâcheux privilège des classes élevées, se répand aujourd'hui dans toutes les couches de la société. Les ateliers ne sont pas un milieu salubre; ils achèvent d'épuiser des constitutions que la vie des écoles a entamées. On y rencontre une foule de jeunes filles pâles, chlorotiques, nerveuses, amaigries, qui sont à chaque instant obligées de suspendre leur travail. Elles vont frapper à la porte des hôpitaux, qui ne peuvent pas les recevoir parce qu'ils sont encombrés et n'ont

pas de places pour ces demi-malades. Les asiles de convalescens ne peuvent pas les accueillir davantage, parce qu'ils sont réservés aux personnes qui sortent des hôpitaux. Ces pauvres filles restent à la maison et achèvent de s'étioler dans l'air confiné et malsain de leur logement, au milieu des privations qu'endure la famille et qu'accroît encore la disparition de leur petit salaire. L'administration de l'Assistance publique, à la charge de laquelle ces malades-là finissent toujours par tomber, leur rendrait un grand service et s'épargnerait des frais dans l'avenir, en organisant des colonies analogues à celles dont nous venons de parler. Elles ne constitueraient assurément pas une dépense comparable à celle qu'entraîne leur séjour dans les hôpitaux, lorsqu'il n'est plus temps de rien faire pour elles, lorsque la névropathie ou la tuberculose ont achevé leur besogne. Cette œuvre philanthropique s'accomplira un jour, j'en suis bien convaincu; mais son heure n'est pas encore venue. On ne comprend pas encore assez toute la puissance hygiénique du séjour à la campagne pour la population pauvre des grandes villes.

Il serait à désirer également qu'on fît pour les élèves des lycées quelque chose d'analogue à ce qui a si bien réussi pour ceux des écoles primaires. Ce serait la façon la plus avantageuse d'utiliser ces interminables vacances, qui semblent si longues aux parens dans les villes et qui finissent par ennuyer les élèves eux-mêmes. On pourrait, dans les lycées, imiter ce qu'a fait Töpffer et organiser comme lui des voyages de vacances aux frais des familles. Ils n'auraient pas pour ces grands garçons les mêmes inconvéniens que pour les enfans des écoles primaires. Les lycéens sont plus âgés, plus robustes, et leur esprit plus cultivé est moins accessible aux impressions extérieures. Les voyages conviennent aux jeunes gens, pour qui le mouvement est un besoin, l'activité un plaisir, et qui sont à cet âge heureux où une fatigue repose de l'autre. Leur instruction y trouverait son bénéfice aussi bien que leur santé.

Pour rendre ces excursions fructueuses, il faudrait se donner la peine de les organiser. La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a institué des voyages scolaires, à prix réduit, sur ses lignes de Normandie et de Bretagne; mais ce n'est pas là le genre de locomotion qui convient à des élèves en vacances : il faut qu'ils marchent, qu'ils parcourent le pays en touristes, dans les voitures publiques qu'ils rencontrent et le plus souvent à pied. Quelques lycées du midi de la France ont donné cet exemple. Le proviseur et les professeurs de Bayonne et de Grenoble conduisent souvent leurs élèves dans les montagnes. Dans le ressort de l'académie de Toulouse, on fait mieux encore. Il y a quelques années, des

élèves partis de Montauban, sous la conduite d'un maître répétiteur, ont rallié successivement leurs camarades de Toulouse et de Tarbes : ils ont fait tous ensemble, par Bagnères, l'ascension du pic du Midi ; puis la caravane est redescendue par Barèges, a visité le cirque de Gavarnie et s'est dissociée après un voyage de quatre jours. Si l'Université voulait prendre la peine d'organiser ces voyages scolaires, en leur donnant de plus larges proportions, elle pourrait assurément compter sur le concours pécuniaire et sur la reconnaissance des familles.

II

Le mouvement qui entraîne les populations urbaines vers les campagnes, pendant les chaleurs de l'été, se développe, mais les déplacemens se font un peu à l'aventure. Les désœuvrés, pour lesquels ce n'est qu'une affaire de mode et qui ne cherchent qu'à continuer au dehors la vie mondaine qui n'est plus possible à Paris, ceux-là se rendent dans les châteaux en renom, sur les plages ou dans les stations thermales fréquentées par leur monde et n'ont pas besoin de conseils. Mais les travailleurs, les chefs de famille qui tiennent à tirer le meilleur parti possible, pour leur bien-être et pour celui des leurs, des courtes vacances qu'ils peuvent s'accorder, ne savent pas, la plupart du temps, de quel côté se diriger. Les uns se rendent dans une localité où ils espèrent rencontrer des connaissances ; d'autres se laissent séduire par les promesses de la réclame et des affiches illustrées ; les plus avisés consultent leur médecin qui se trouve parfois bien embarrassé pour leur répondre. On s'abandonne souvent au hasard et, quand on se trompe, au lieu de revenir chez soi gai, reposé et bien portant, on y rentre souffrant, ennuyé et promettant bien de ne plus retourner dans l'endroit maussade d'où l'on vient.

C'est que tous les déplacemens ne sont pas favorables et, comme on s'absente le plus souvent pour améliorer ou pour raffermir sa santé, il est indispensable de se conformer à quelques règles d'hygiène que nous allons exposer.

Lorsqu'on ne peut disposer que d'un mois ou deux, on a le choix entre un voyage et le séjour à la campagne ou dans les montagnes, aux bains de mer ou aux eaux minérales.

Lorsqu'on opte pour le premier parti, on choisit généralement un des itinéraires à prix réduits dont on trouve le tracé dans les indicateurs de chemins de fer. Ces pérégrinations économiques sont agréables ; elles instruisent et laissent des souvenirs ; mais elles sont fatigantes à l'excès. Elles ne conviennent qu'aux personnes douées d'une bonne santé, dont les occupations habituelles

sont sédentaires et ne demandent que de l'assiduité. Tel est le cas des hommes de bureau. Ils n'aspirent qu'au mouvement; ils ont besoin de compenser, par une activité momentanée, la monotonie de leurs fonctions et l'immobilité à laquelle elles les condamnent. Mais le voyage hâtif dont la durée est fixée, dans le cours duquel on n'a pour but que de traverser le plus de pays et le plus de villes qu'on pourra, ce voyage-là n'est pas de la villégiature. Il ne convient ni aux enfans qu'il surmène, ni aux vieillards, ni aux hommes de labeur sérieux auxquels la fatigue est nuisible. Ceux-là doivent aller planter leur tente dans un endroit qui convienne d'abord à leur tempérament et y passer le temps pendant lequel ils peuvent faire trêve à leurs occupations.

Le séjour à la campagne, — à petite distance de la ville qu'on habite et sous le même climat — est le type de la villégiature hygiénique. C'est la forme sous laquelle elle a été pratiquée de tout temps. Les grands seigneurs, et les gens riches ont toujours eu coutume de passer la belle saison dans leurs terres. Ils y trouvent, avec les agrémens du chez-soi et leur confortable habituel, les occupations qui leur sont chères et leurs relations de voisinage. Les familles qui ne jouissent que d'une petite aisance sont forcées de louer, pour un mois ou deux, une maison de campagne dans laquelle elles s'installent de leur mieux. Ce campement laisse beaucoup à désirer comme agrément et comme confort; mais l'hygiène s'en contente, pourvu qu'on n'y soit pas trop à l'étroit et qu'on ait la jouissance d'un petit jardin, ou d'un petit bois, ou d'un simple bouquet d'arbres sous lequel on puisse s'abriter pour passer les belles heures de la journée, pourvu que l'air y soit pur, qu'il n'y ait pas d'usine dans le voisinage immédiat de la maison et qu'il ne passe, sous les fenêtres, ni grande route ni chemin de fer.

Le séjour à la campagne convient à tout le monde et c'est le seul mode de villégiature qui soit dans ce cas. Les personnes très nerveuses, très impressionnables ne peuvent pas en supporter d'autre. Je connais nombre de femmes pour lesquelles le vent âpre et violent des plages maritimes, l'air très vif des montagnes, le bruit et le mouvement des stations thermales sont absolument intolérables. Les organismes épuisés par les inquiétudes et les chagrins, par la succession des impressions trop vives, ne trouvent le calme, le repos, le sommeil, ne renaissent à la vie que dans le silence et la solitude des bois. La tranquillité ne suffit même pas à ces personnes : il faut qu'elles puisent, dans un isolement complet, la certitude que rien ne pourra la troubler, qu'aucune émotion ne viendra les réveiller de la torpeur morale et physique dans laquelle elles sentent le besoin de s'endormir, ne

pourra les arracher à la vie végétative qui leur est devenue nécessaire. Pour ces raisons, le séjour à la campagne, dans l'intérieur des terres, est le seul qui convienne dans l'insomnie rebelle ainsi que dans certaines formes de l'hystérie.

Ajoutons comme indications que toutes les résidences champêtres ne conviennent pas à ces natures de sensitive, arrivées à la limite qui sépare le malaise habituel de la maladie déclarée. Les départemens du Midi sont trop chauds, ceux de l'Est trop secs, ceux du Centre trop orageux. La Normandie et la Bretagne, le Finistère et le Morbihan surtout, sont préférables pour ces organisations maladives, à la condition d'éviter le bord de la mer. Dans ces départemens, la température n'est jamais élevée; les orages sont rares; l'atmosphère est tiède et humide; le ciel habituellement couvert n'a pas l'éclat de celui du Midi; il y pleut souvent et les nuits sont fraîches; mais c'est le climat sédatif par excellence, celui qui endort le mieux la douleur. Il suffit pour le constater de traverser, en chemin de fer, ces petits vallons verdoyans qu'estompe une brume légère. Tout semble y sommeiller, les animaux comme les hommes.

Le séjour des montagnes répond à d'autres indications. Le climat des altitudes est caractérisé par l'extrême pureté de l'air et par son peu de densité. Les poussières qui souillent l'atmosphère et sont une des principales causes de l'insalubrité des villes diminuent de quantité à mesure qu'on s'élève. Il en est de même des organismes qu'elles renferment. Ainsi, tandis qu'on trouve 55 000 microbes dans un mètre cube d'air pris rue de Rivoli, qu'on en compte encore 7 600 dans la même quantité d'air au parc de Montsouris, il n'y en a plus que 600 dans les maisons qui bordent le lac de Thoune, que 25 à la surface de ses eaux, que 8 à 200 mètres au-dessus; enfin on n'en trouve plus du tout entre 2 000 et 4 000 mètres. L'air pris au sommet du Mont-Blanc en est absolument privé. Il est inutile de rappeler que ces microbes sont les germes de toutes les maladies infectieuses et qu'ils sont particulièrement redoutables pour les jeunes sujets.

La faible densité de l'air est une condition de même importance. Chacun sait qu'au bord de la mer le poids de l'atmosphère fait équilibre à une colonne de mercure de 760 millimètres de hauteur. Cette pression diminue environ d'un centimètre par 105 mètres d'élévation; elle n'est donc plus que de 712 environ à 500 mètres, de 665 à 1 000 mètres, de 570 à 2 000. Une dépression aussi considérable ne peut pas être indifférente à la santé. La diminution de pression atmosphérique a pour effet d'activer la circulation de la peau au détriment de la tension pulmonaire. C'est un fait qui a été signalé par Poiseuille, par Volkmann

et sur lequel le docteur Lauth a surtout insisté dans son étude sur la station climatérique de Leysin parue en 1893. D'un autre côté, en respirant un air raréfié, on introduit dans sa poitrine moins d'oxygène sous un même volume : il faut donc multiplier les inspirations et leur donner plus d'ampleur pour arriver au même résultat; la respiration devenant plus large et plus profonde met en jeu les régions paresseuses des poumons, celles qui ne fonctionnent pas en temps ordinaire, et ce sont les sommets, c'est-à-dire les parties que leur peu d'activité fonctionnelle expose plus particulièrement à l'invasion des bacilles et de la phtisie. La gymnastique respiratoire que nécessite la diminution de la pression atmosphérique et la pureté de l'air rendent donc le séjour des altitudes éminemment favorable aux jeunes sujets prédisposés à la tuberculose. Si l'on joint à ces heureuses conditions le calme habituel de l'atmosphère, si l'on tient compte de la durée plus grande de l'insolation sur les hauteurs, on ne sera pas surpris que le séjour des altitudes ait été conseillé aux sujets débiles et surtout à ceux qui ont la poitrine délicate.

Il est toutefois un danger contre lequel ils doivent se prémunir : c'est l'abaissement de la température. Elle décroît, comme on le sait, à mesure qu'on s'élève; mais sa marche est plus irrégulière sur les hauteurs que dans les plaines. Les variations diurnes sont très prononcées dans les climats alpestres, et cela s'explique par le voisinage des glaciers et des neiges, dont l'influence se fait sentir d'autant plus fortement que la chaleur a été plus élevée pendant le jour. A Saint-Moritz, dans les Grisons, par une altitude de 1726 mètres, il faut être toujours vêtu comme en hiver, et le matin on voit souvent les prairies et les toits couverts de neige, même en été. Aussi doit-on bien se garder de rester dehors après le coucher du soleil.

L'humidité de l'air et l'électricité varient avec l'exposition, mais aussi avec l'altitude. Il existe, d'après Lombard, de Genève, une zone intermédiaire où elles sont à leur maximum. Dans les Alpes, cette zone se rencontre entre 600 et 1200 mètres. Là, la pluie et les orages sont plus fréquens que dans la plaine et que sur les hauts sommets.

La vogue des stations alpestres ne remonte pas à plus de trente ans. Le docteur Bonington, praticien du Warwickshire, avait bien, au commencement du siècle, recommandé l'air sec et froid dans la consomption pulmonaire; mais ce conseil, en opposition absolue avec les idées du temps, n'avait eu aucun retentissement, lorsque, en 1864, le docteur Hermann Weber, rompant avec les traditions, émit l'avis formel d'envoyer les phtisiques dans les altitudes froides et de les y laisser passer l'hiver. Le

docteur Amireux, en France, donna le même conseil, et bientôt la Suisse devint à la mode. Les stations de Saint-Moritz, de Davos, de Dorfli, de Wiesen, se fondèrent au centre du plateau des Grisons, des hôtels somptueux s'y ouvrirent pour les touristes. La Haute Engadine elle-même attira les voyageurs, et aujourd'hui sept belles routes y conduisent. Les personnes qui vont chercher la santé ou des distractions dans les hautes régions établissent leur quartier général à la Maloja, à Pontresina ou à Samaden. Elles rayonnent de là vers les cimes environnantes : elles gravissent les pentes des glaciers du Roseg et de la Morteratsch; elles montent à l'hospice de la Bernina. De ces hauts sommets la vue est splendide. Elle s'étend sur trente kilomètres de glaciers, de forêts, de lacs et de prairies. Ces promenades dans l'air vif des grandes altitudes, ces ascensions fatigantes, cet exercice soutenu, conviennent à merveille aux santés vigoureuses; mais les candidats à la phtisie qu'on expédie dans les montagnes ne sauraient s'accommoder d'un pareil entraînement. Ceux-là ne vont pas dans la Haute Engadine; ils s'arrêtent à Davos, à Saint-Moritz-les-Bains, à Dorfli, où l'altitude est moins élevée et le climat plus doux; ils se promènent en bateau sur le lac de Saint-Moritz, et, quand il fait mauvais, quand la tempête mugit, ils se réunissent dans les grands salons bien chauffés des hôtels et regardent l'orage se déchaîner au dehors.

Malgré les précautions et les soins dont les malades sont entourés dans ces établissemens, il en est mort un assez grand nombre pour faire perdre leur vogue aux stations de l'Engadine. Les gens à santé délicate n'ont pas abandonné la Suisse pour cela; mais ils ne remontent plus aussi haut. Ils s'arrêtent à Montreux, qui doit la douceur de son climat à sa situation au fond du lac de Genève et aux montagnes à pic qui l'abritent contre les vents du nord et de l'est. D'autres vont faire une cure de petit-lait dans l'Appenzell, à Heiden, à Gonten ou à Weisbad. Enfin les phtisiques sont dirigés de préférence aujourd'hui vers les *sanatoria* qu'on a créés pour eux depuis quelques années, et dans lesquels ils sont soumis à une véritable cure par l'air froid. Il existe déjà six de ces établissemens : Falkenstein, dans le Taunus; Aussée, en Styrie; Reiboldsgrün, en Saxe; Honnef, sur les bords du Rhin; le Canigou, dans les Pyrénées-Orientales, et enfin Leysin, dans les Alpes vaudoises, à 1 450 mètres d'altitude. C'est le seul qui soit dans les montagnes.

En laissant de côté les malades aux déplacemens desquels le terme de villégiature ne saurait s'appliquer, le séjour des altitudes convient aux touristes agiles et bien portans qui ne craignent ni le froid ni la fatigue. A la condition de s'entourer de quelques

précautions, il peut être utile aux personnes affaiblies par une existence trop sédentaire, par des excès de travail ou de plaisir, par des chagrins prolongés, aux femmes épuisées par les hémorrhagies, aux convalescens d'affections chroniques des voies digestives ou de fièvre intermittente. Il est dangereux pour les asthmatiques, pour les gens sujets aux congestions pulmonaires et surtout pour ceux qui sont atteints de maladies du cœur.

L'habitation des lieux élevés a, comme nous venons de le voir, son utilité et ses charmes sous nos latitudes; elle n'y représente toutefois qu'un mode de villégiature exceptionnel et dont on pourrait à la rigueur se passer. Il n'en est pas de même dans les pays chauds, où elle constitue l'unique moyen de réagir contre la chaleur énervante du climat. Dans les régions intertropicales, — même quand elles sont salubres, et *a fortiori* quand elles ne le sont pas, — l'action continue d'une température élevée, les sueurs profuses, la perte d'appétit, l'insomnie qu'elle occasionne, débilitent promptement l'économie et amènent à la longue un état d'anémie particulier qui ne se lie à aucune lésion organique, mais qui s'aggrave avec le temps, et met les Européens dans la nécessité de revenir dans leur pays, ou d'aller vivre pendant quelques mois dans les montagnes dont le climat se rapproche sensiblement de celui qui les a vus naître.

Les Anglais ont donné l'exemple de ces migrations dans leurs possessions de l'Inde. Il est peu de pays où la chaleur soit aussi accablante. A Calcutta, elle devient insupportable à partir de la fin d'avril. J'y ai séjourné au mois de mai, et je ne me souviens pas d'avoir autant souffert de la température sur aucun autre point du globe. Malgré le confortable de leurs demeures, malgré les précautions dont ils s'entourent pour y entretenir la fraîcheur, il arrive un moment où les fonctionnaires et les négocians anglais sentent le besoin d'émigrer. Ils allaient autrefois se refaire au cap de Bonne-Espérance; ils préfèrent aujourd'hui remonter les pentes de l'Himalaya. En 1821, le gouverneur d'une des provinces récemment annexées à la présidence du Bengale eut l'idée de fixer à Simla sa résidence d'été. Cette localité, située à 700 lieues de Calcutta et à une altitude de plus de 2 000 mètres, était alors déserte; mais bientôt des maisons s'y élevèrent, on fit des routes pour y accéder : aujourd'hui c'est une station importante où on retrouve le luxe et le confortable des habitations de Calcutta.

Depuis cette époque, le gouvernement a fondé de nombreux *sanatoria* dans ses trois présidences. Dans celle de Calcutta, c'est Darjeling, à une altitude de 2 668 mètres; Murree, qui n'en a pas moins de 2 432; Landour, par 2 135 mètres; Sanauser

(*Lawrence Asylum*), par 2000 mètres ; Nynee-Tal, par 2266 ; Almora par 1800. La présidence de Bombay a pour sanatorium Malcompett, dans les Ghates occidentales, à une altitude de 1500 mètres. Dans celle de Madras, les Européens se réfugient sur le plateau des Nilgherrys, à 2200 mètres d'altitude. C'est là que nos compatriotes de Pondichéry vont en villégiature. Cette station délicieuse leur offre un printemps perpétuel. La température moyenne de l'année y est de 13°,6, elle se maintient à 10°,6 en janvier et ne dépasse pas 15°,8 dans le mois le plus chaud. Les stations les plus vantées du midi de l'Europe ne peuvent pas offrir aux valétudinaires un climat plus doux, un ciel plus pur et des sites plus agréables. Il y a encore, de par le monde, bon nombre de ces régions privilégiées que personne ne connaît et dans lesquelles il serait si doux de vivre. C'est la réserve des générations de l'avenir.

Nous ferons remarquer que, tandis qu'en Suisse les stations fréquentées par les touristes et les valétudinaires sont situées à une altitude qui varie de 600 à 1300 mètres, celles de l'Inde sont presque toutes au-dessus de 2000. C'est que, sous les tropiques, il faut s'élever à un millier de mètres plus haut que dans nos contrées pour rencontrer le même climat. La limite inférieure des neiges perpétuelles, qui descend dans les Alpes à 2708 mètres, remonte jusqu'à 3956 sur le versant méridional de l'Himalaya, où les Anglais ont échelonné leurs résidences. On ne peut pas trouver partout des massifs montagneux de cette élévation : ainsi, aux Antilles, où la température est, il est vrai, moins élevée que dans l'Inde, on se contente de beaucoup moins. Les stations dans lesquelles les troupes vont chercher un abri contre la fièvre jaune, où les Européens vont également passer les mois les plus chauds de l'année, ont de 400 à 550 mètres d'altitude tout au plus. Le camp Jacob, à la Guadeloupe, a 545 mètres, mais celui de Balota, à la Martinique, n'en a que 440, et Saint-François, à la Réunion, n'en a que 400.

La température estivale du midi de la France se rapproche sensiblement de celle des Antilles. A Toulon, la moyenne du mois de juillet est de 22°,9 ; celle du mois d'août de 22°,6, et souvent le thermomètre se maintient à 30 degrés pendant plusieurs jours : aussi la mortalité des enfans du premier âge est-elle considérable à cette époque de l'année. Il en est de même dans toutes les villes du Midi : le sevrage et la dentition sont des écueils terribles pendant la saison des chaleurs, et le seul moyen de sauver les enfans atteints des affections gastro-intestinales qui en résultent consiste à les faire émigrer vers le Nord, ou à les envoyer dans les montagnes. Les altitudes ne font pas défaut dans nos départe-

mens du Midi : le Vaucluse a le Mont Ventoux, qui s'élève à plus de 1 900 mètres ; les Bouches-du-Rhône, le Var, les Alpes-Maritimes ont les derniers contreforts des Alpes ; le Gard et l'Hérault ont les Cévennes, et les familles aisées peuvent y transporter leurs enfans.

Mais cela ne suffit pas, et le docteur Pamard, d'Avignon, a proposé, il y a quinze ans, dans un mémoire qu'il a présenté à l'Académie de médecine, de fonder dans ces montagnes des résidences d'été, pour y envoyer les enfans menacés d'athrepsie ou simplement débiles, de même que les Anglais, dans l'Inde, envoient leurs soldats malades dans les sanatoria dont nous avons parlé. Depuis cette époque, le docteur Pamard a poursuivi la réalisation de son idée, et en 1892 il est parvenu à la faire agréer par les conseils généraux de Vaucluse et du Gard. Une commission interdépartementale a fixé les bases du projet, et son choix s'est arrêté sur des prairies situées dans la partie la plus élevée d'une vallée dépendant de la commune d'Arrigas, dans le canton d'Alzon. Les plans du *sénatorium* ont été approuvés par la commission le 6 juillet 1894, et les fonds ont été votés à la session d'août des deux conseils généraux. L'établissement ne recevra que les enfans au-dessous de quatre ans débiles ou menacés d'athrepsie. Il comprendra 100 lits, 80 pour les enfans seuls et 20 pour ceux qui seront accompagnés par leurs mères.

Cette création a son importance, parce qu'elle représente le premier pas fait dans une excellente direction. Nous avons déjà les sanatoria pour les petits scrofuleux et l'œuvre des hôpitaux marins dont j'ai raconté l'histoire dans cette *Revue* (1) : il est à désirer qu'il se forme quelque chose de semblable pour les enfans du premier âge dans le midi de la France, et que l'heureuse fondation due à la persévérance du docteur Pamard trouve des imitateurs. Déjà M. A. Boumet, dans une brochure récente, a proposé de fonder l'*Œuvre des sanatoria de montagne*, à l'imitation de celle des hôpitaux marins, et nous faisons des vœux pour qu'il réussisse.

III

Les stations maritimes dans lesquelles les habitans des villes vont passer un mois ou deux, pendant les chaleurs de l'été, diffèrent essentiellement des centres de villégiature dont il a été question jusqu'ici, tant au point de vue hygiénique que sous le rapport des distractions qu'on y trouve.

L'atmosphère maritime a des propriétés spéciales. Elle se rapproche par sa pureté de celle des montagnes, mais elle s'en

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1890.

éloigne par son extrême densité, par son état d'agitation presque constante, et par les particules salines dont elle est imprégnée. Au bord de la mer la pression est au maximum, tandis qu'elle est de plus en plus faible, comme nous l'avons vu, à mesure qu'on s'élève dans les montagnes. Alors que la colonne barométrique oscille autour de 760 millimètres au bord de la mer, elle varie de 710 à 550 dans les stations de la Suisse et de la Haute Engadine. Une différence de plus de 200 millimètres n'est pas indifférente pour la santé. Tandis que les gens robustes respirent à pleins poumons l'air sain et vivifiant des plages maritimes, les poitrines suspectes ne le supportent pas avec la même facilité. Il leur est particulièrement nuisible sur les bords de la Manche et de la mer du Nord, à cause de son état d'agitation continuelle, des variations brusques et fréquentes de température auxquelles il est sujet dans ces parages.

Ce séjour ne convient pas davantage aux femmes très impressionnables. L'action du vent, le mouvement de la mer, l'agitation de la plage où séjournent les baigneurs, tout cela détermine chez elles une excitation qui leur enlève le sommeil, leur donne souvent un mouvement de fièvre pendant la nuit et quelquefois des palpitations. En revanche, il réussit à merveille chez les enfans pâles et lymphatiques des villes. Indépendamment de l'action tonique de l'air marin, ils trouvent au bord de la mer des distractions sans nombre. Ils jouent avec le sable, ils cherchent des coquillages dans le creux des rochers; les jeunes gens vont à la pêche, font des promenades en canot; les personnes plus âgées jouissent du mouvement qui se fait autour d'elles, et tout ce monde a sous les yeux le spectacle imposant de la haute mer, dont l'aspect mobile et changeant impressionne les natures les plus vulgaires.

L'air vif de la mer, comme celui des montagnes, excite et entretient l'appétit : il le fait renaître chez ceux qui depuis longtemps l'avaient perdu, et les gastralgiques eux-mêmes voient diminuer leurs malaises. La cure d'air marin convient également aux hommes qui, sans être malades, sont fatigués par des travaux trop assidus, à ceux qui sont en proie aux soucis ou au chagrin. La voix de la mer, son mouvement lent et monotone, l'aspect de ses grands horizons, loin de les exciter comme les femmes neurasthéniques, procure à ces natures viriles mais tourmentées, un calme profond et un soulagement réel. Tous les marins connaissent cette influence sédative.

Enfin il est une catégorie très intéressante de jeunes sujets pour lesquels le séjour des plages et les bains de mer sont une véritable panacée : ce sont les enfans scrofuleux, en faveur des-

quels ont été créés les hôpitaux marins dont nous avons parlé plus haut. Les guérisons qu'on y obtient sont véritablement remarquables, et nous insisterions avec grand plaisir sur ce sujet, si nous ne l'avions pas déjà traité.

Ce qui précède s'applique surtout aux plages de la mer du Nord, de la Manche et de l'Océan, qui sont les plus fréquentées à l'époque de l'émigration estivale. Il n'y a pas en effet de comparaison à établir entre l'air humide et tourmenté qu'on respire sur les plages de Scheveningen, d'Ostende, de Dieppe ou du Tréport et l'atmosphère lumineuse et limpide de la Méditerranée ; mais ces stations ne répondent pas aux mêmes indications : on les fréquente dans des saisons opposées, et nous nous occuperons de celles du Midi, quand il sera question de la villégiature hivernale.

Les personnes qui fréquentent les plages de la Manche et de l'Océan y sont surtout attirées par l'attrait des bains de mer, et c'est un second élément de la villégiature maritime dont il nous reste à apprécier l'influence. L'hydrothérapie maritime est un des agens les plus efficaces de l'hygiène. Elle joint, à l'action tonique du froid, celle des substances minérales que l'eau de mer tient en dissolution et qui en font une eau saline de premier ordre. Elle se range dans le groupe des chlorobromurées sodiques. Il faut tenir compte aussi de sa densité plus grande que celle de l'eau douce, et des mouvemens dont elle est agitée. Pour toutes ces raisons, les bains de mer sont plus fortifians que ceux de rivière, mais ils sont aussi plus excitans. Ils ne conviennent pas aux sujets très faibles et très impressionnables. La réaction salutaire qui doit suivre le bain ne s'opère que difficilement chez eux. L'immersion brusque du corps tout entier dans cette eau froide, dont la densité est 700 fois plus grande que celle de l'air, cause à ces personnes un resserrement de la poitrine, une sorte de suffocation, une véritable angoisse. Elles grelottent et deviennent violettes. Le choc des vagues leur fait l'effet d'une douche permanente qui les étonne et les fatigue. Elles ont souvent une peine extrême à réagir, et frissonnent parfois pendant plusieurs heures après la sortie du bain.

Les névropathes doivent *a fortiori* s'en abstenir, sauf dans quelques conditions bien déterminées, et doivent auparavant prendre l'avis de leurs médecins. Les bains de mer sont dangereux pour les gens atteints d'affections du cœur ou des centres nerveux, pour les arthritiques et pour les personnes sujettes aux hémorrhagies, à l'hémoptysie surtout. J'ai vu survenir des crachemens de sang, à la suite d'un bain de mer, chez de jeunes sujets qui n'en avaient pas eu depuis plusieurs années.

Les vieillards d'une bonne constitution peuvent se baigner à la mer comme les autres, quand ils en ont conservé l'habitude ; toutefois, à partir de soixante-dix ans, j'estime qu'ils font bien de s'en abstenir dans la crainte des congestions. Il ne faut donner des bains de mer aux jeunes enfans qu'avec une grande prudence ; on doit les retirer de l'eau au bout de quelques minutes, les habiller rapidement et les faire courir sur la plage pour favoriser la réaction. Il est bon d'attendre qu'ils aient trois ou quatre ans pour commencer, et même de différer plus longtemps encore, lorsqu'ils sont très nerveux ou trop faibles pour réagir et surtout lorsque la mer leur inspire une terreur invincible. Le docteur Jules Simon, qui fait autorité pour tout ce qui touche à l'hygiène infantile, interdit les bains de mer aux enfans nés de parens épileptiques ou de mères hystériques, ainsi qu'à ceux qui sont sujets aux maux de tête et disposés à la méningite.

Tout cela revient à dire que les bains de mer ne conviennent pas aux malades ni à ceux qui sont en passe de le devenir ; mais, en dehors de cette classe de valétudinaires, l'hydrothérapie marine est le plus admirable moyen d'entretenir les constitutions vigoureuses et de fortifier celles qui ne le sont pas. Elle habitue au froid, aux vicissitudes atmosphériques ; elle combat la facilité à s'enrhumer que détermine l'excès des précautions. Elle est héroïque chez les enfans élevés en serre chaude, par des mères trop craintives, qui les couvrent à l'excès, les entretiennent dans un état de moiteur permanente, et les exposent aux refroidissemens lorsqu'ils se reposent ou qu'ils traversent un courant d'air.

L'endurcissement bien compris est le pivot de l'éducation physique des jeunes gens, et les bains de mer sont un des meilleurs moyens d'y arriver. Ils ont pour eux un autre avantage qu'il n'est pas possible de passer sous silence : c'est qu'ils leur donnent le moyen d'apprendre à nager. La natation est tout à la fois le plus hygiénique et le plus utile des exercices. C'est le plus hygiénique, parce qu'il met en jeu des muscles qui d'ordinaire ne fonctionnent pas, et qu'il développe la poitrine par les larges inspirations qu'il exige ; c'est le plus propre à fortifier l'organisme, parce que les efforts qu'il entraîne, se produisant dans l'eau froide, ne causent aucune déperdition de forces. Enfin c'est le plus utile, parce qu'il permet de sauver sa vie et celle des autres. Dans un pays dont trois mers baignent l'immense littoral et que sillonnent de grands fleuves, la natation devrait être le premier des sports, et c'est chez nous le moins répandu. On est surpris du petit nombre d'hommes sachant nager qu'on rencontre, même dans la marine. On dit, il est vrai, que dans les naufrages ce sont

toujours les bons nageurs qui se noient, parce qu'ils ont trop de confiance dans leurs forces et qu'ils n'ont pas la patience d'attendre sur l'épave qu'on vienne à leur secours. Le fait est possible, mais pour un nageur qui se noie par impatience, il y en a dix qui succombent en se dévouant pour sauver les autres, en portant à terre le bout de l'amarre qui doit être le salut de tous, ou bien en s'obstinant à rester près de ceux qui ne savent pas nager, pour les soutenir en attendant qu'on vienne à leur aide. Si ce sont toujours les mêmes qui se noient, tant pis pour les autres! ce ne sont pas les braves qui meurent en faisant leur devoir qu'il faut plaindre, ce sont les malheureux qui sont dans l'impuissance de le remplir.

Les bains de mer, comme l'atmosphère maritime, n'ont pas les mêmes propriétés sur toutes les plages. Pour nous en tenir à la France, les stations de la Manche, qui sont les plus fréquentées, sont aussi les plus froides. A Dieppe, le docteur Gaudet a recueilli, pendant dix ans, des observations thermométriques pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, époque à laquelle s'y rendent les baigneurs. Il a trouvé en moyenne 17°,6 pour l'atmosphère et 18°,2 pour la mer. La température de celle-ci monte lentement, descend de même, et n'est pas influencée sensiblement par celle de l'air. En dix ans d'observation, l'écart n'a été pour l'eau que de 5 degrés (15 à 20 degrés), tandis que pour l'air il a été de 18 (10 à 28 degrés).

La température moyenne de la Méditerranée est de 4°,35 plus élevée que celle de l'Océan. En 1834, à Trieste, elle est montée à 30 degrés, comme entre les tropiques. Lorsqu'on s'y plonge, dans ces parages, on éprouve une agréable sensation de fraîcheur; mais on peut y séjourner longtemps sans éprouver le second frisson qui indique le moment d'en sortir. Ces bains ne sont pas aussi toniques que ceux qu'on prend sur les plages de la Manche, mais on peut en user plus longtemps. Ainsi, au sanatorium de Giens, près d'Hyères, qui a été créé par le conseil général des hospices de Lyon, pour le traitement des petits scrofuleux de cette ville, on leur donne des bains à la lame pendant six mois consécutifs, depuis la fin d'avril jusqu'au commencement de novembre, et, quand le temps est beau, on les laisse jouer et barboter dans l'eau tout à leur aise. Il n'y a presque jamais d'interruption, tandis qu'à Berck-sur-Mer la saison ne dure que quatre mois, et les suspensions causées par le mauvais temps sont si fréquentes que les petits malades prennent rarement plus de 80 bains, et ces bains sont très courts : leur durée varie de deux à cinq minutes, suivant leur âge et le temps qu'il fait.

IV

Indépendamment du mouvement d'émigration qui se produit dans les villes, à l'époque des grandes chaleurs, il en est un autre, moins général et moins régulier, mais qui s'accentue chaque année davantage : c'est la villégiature hivernale. Elle répond à un besoin analogue, bien que moins impérieux. Il est aussi naturel de fuir le froid de l'hiver que d'éviter les chaleurs de la canicule, et déjà la coutume se répand, dans les familles riches qu'aucune obligation ne retient nulle part, de suivre l'exemple que leur donnent les hirondelles, d'aller passer l'hiver dans les régions favorisées par le soleil, et de revenir dans le Nord lorsque ces régions ne sont plus habitables. C'est surtout en Angleterre que ce genre de vie prend faveur. Il y a des causes spéciales. Le climat de la Grande-Bretagne est triste, brumeux et froid ; la capitale est lugubre ; les grandes fortunes y sont nombreuses, et, par le fait même de la situation géographique du pays, les migrations n'ont rien qui épouvante ces insulaires pour lesquels la mer est une seconde patrie et qui regardent le monde entier comme leur domaine. Voilà pourquoi nous trouvons des Anglais sur tous les points du globe. Ce sont les voyageurs par excellence, et la vie d'hôtel ne les effraie pas. En France, et pour des raisons opposées, nous sommes plus attachés au sol ; nous ne trouvons nulle part de pays qui vaille le nôtre. Et puis, la vie errante n'est pas notre fait ; elle est incompatible avec les joies de la famille et les relations sociales durables ; elle est la négation de toute fonction, et ne permet l'accomplissement d'aucun devoir social. Cependant on commence à rencontrer, dans les stations thermales comme sur le littoral de la Méditerranée, quelques familles françaises qui ont rompu leurs attaches et s'en vont ainsi de ville en ville, au gré des saisons, de leurs caprices ou de leurs amitiés de rencontre.

Ce sont encore des exceptions ; mais ce qui devient de plus en plus commun, c'est de voir des hommes très utiles, exerçant des fonctions importantes, qui, par le fait même de l'activité trop grande de leurs occupations, n'ont plus assez de leurs vacances annuelles et ressentent le besoin d'aller passer une ou deux semaines chaque année loin du foyer de leur action. Nombre de médecins à Paris sont aujourd'hui dans ce cas : ils profitent pour s'éloigner des vacances de Pâques, pendant lesquelles on commence à déserter Paris ; parfois même, ils s'en vont au milieu de l'hiver à Cannes ou à Nice. Quelques-uns ont des maisons de campagne à Saint-Raphaël ou à Beaulieu, et c'est une attraction

de plus qui les hante dans leur existence surmenée. Le barreau et la magistrature commencent à faire de même.

Il faut joindre à ces touristes d'occasion les malades et les valétudinaires. La facilité des voyages a décuplé le nombre de ceux auxquels on conseille le changement d'air et qui peuvent faire les sacrifices nécessaires pour s'en procurer le bénéfice. Jadis on ne déplaçait que les poitrinaires des classes riches. On les envoyait à Montpellier, à Pau, à Hyères : les Anglais allaient à Pise ou à Madère. Il n'en partait qu'un petit nombre et il n'en revenait pas du tout. Aujourd'hui les phtisiques n'ont plus le monopole de la migration : toutes les maladies à forme chronique, surtout celles qui ont leur siège dans le système nerveux ou qui ont le chagrin pour cause, se trouvent bien du changement de résidence, pourvu que le déplacement s'opère avec intelligence et dans une direction convenable.

Les voyageurs d'hiver ont étendu leurs pérégrinations à tout le bassin de la Méditerranée; les plus valides, les plus entreprenans vont jusque dans le Levant; ils visitent Constantinople, parcourent la côte de Syrie; d'autres se rendent en Algérie, en Tunisie; quelques-uns vont jusqu'en Égypte; mais ceux qui ne demandent à la villégiature que du repos sous un ciel clément ne quittent pas la France. Ils se rendent directement sur quelque point de notre littoral méditerranéen et y passent le temps qu'ils ont pu dérober à leurs travaux. Ils ont raison de ne pas aller plus loin, car je ne connais pas, sur aucun point du globe, de climat plus ravissant, de pays plus enchanteur, que la côte qui s'étend de Saint-Tropez à Bordighera. Elle doit son charme à la protection que le massif des Alpes et des Apennins lui procure contre les vents glacés du nord. Cette muraille gigantesque forme un demi-cercle autour de la partie de la côte dont nous nous occupons en ce moment; puis elle se rapproche de la mer, qu'elle longe jusqu'au delà du golfe de Gênes.

Le littoral couché sur le flanc méridional de ces montagnes est exposé au soleil ainsi qu'au vent du sud. Devant lui s'étend la mer avec son incomparable éclat; l'intensité de la lumière y est égale à la pureté de l'air. Avant d'arriver à Marseille, on entre déjà dans un milieu tellement lumineux qu'aucune autre région de l'Europe ne peut lui être comparée. L'atmosphère est d'une limpidité qui égale celle du Sahara et, pendant la nuit, les étoiles brillent d'un éclat incomparable dans un ciel d'une profondeur inouïe. C'est cet éclat, cette lumière, que regrettent le plus les habitans du Midi lorsqu'ils sont transportés sous le ciel bas et triste des contrées du nord de l'Europe.

Le littoral méditerranéen n'a contre lui que le mistral, ce

vent de nord-ouest qui descend des glaciers de la Suisse, s'engouffre dans la vallée du Rhône, s'élance avec furie sur les côtes de la Provence et sur la mer qui les baigne. Ce vent, le plus violent de ceux qui soufflent sur la France, est tellement froid et tellement sec qu'on ressent son influence même dans l'intérieur des appartemens bien clos, qu'il y fait tousser les personnes dont les bronches sont susceptibles, et provoque parfois des crachemens de sang chez les tuberculeux. Le mistral n'a pas la même intensité sur tous les points de la côte. Il est redoutable dans la vallée du Rhône. Il y déracine parfois les arbres et y renverse les cheminées. C'est un véritable fléau pour Avignon, Arles, Aix, Marseille et même Toulon; mais à partir d'Hyères, il a déjà perdu de sa force. De Fréjus à Vintimille, il ne se fait sentir qu'à l'ouverture des vallées dans lesquelles coulent les torrens descendus des montagnes de l'Estérel et des Maures. A Nice, le mistral souffle encore avec force le long du Paillon, mais il est moins froid. De Nice à Menton, le vent du nord-ouest est entravé par le Mont-Boron, par la pointe de Saint-Hospice, qui abrite Villefranche, et par le cap Martin. A Monaco et à Menton, il n'est véritablement plus à craindre.

Quand le mistral souffle, l'air est d'une transparence, d'une limpidité admirable, et c'est ce qui le rend dangereux. Séduits par cette brillante apparence, les malades se hasardent à sortir; ils vont se chauffer au soleil, et lorsqu'ils traversent un coin de rue qu'enfile le mistral et qui est dans l'ombre, ils sont transis jusqu'aux os. Les valétudinaires doivent donc éviter avec soin les villes où ce vent redoutable règne d'habitude et que nous avons citées plus haut. Cannes, le Cannet pour les personnes qui redoutent le voisinage de la mer, Villefranche, Beaulieu, Eze, la Turbie, Menton, sont les points où les malades se rendent de préférence. Nice et Monaco sont le rendez-vous des gens de loisir qui veulent jouir tout à la fois des plaisirs du monde et des charmes d'un beau climat. Je ne parle pas de ceux que le jeu attire à Monte-Carlo : ceux-là sont parfaitement indifférens à tout ce qui est étranger à leur passion. Les gens laborieux qui veulent se refaire dans un endroit agréable et tranquille se rendent volontiers à Saint-Raphaël.

En vantant le climat du littoral méditerranéen, j'ai tâché de me tenir en garde contre les exagérations de l'enthousiasme : il est certain qu'il a ses mauvais côtés. On n'y trouve pas l'uniformité de température qui règne à Madère, ni la sérénité uniforme des hauts plateaux de l'Indoustan. Beaucoup de valétudinaires éprouvent de cruelles déceptions en y arrivant. Les Méridionaux, pour lesquels les superlatifs sont monnaie courante, leur ont pro-

mis « un éternel printemps, sous un ciel toujours bleu »; ils sont hypnotisés, en arrivant, par l'éclat de la lumière et la beauté de la mer et, pour peu qu'ils s'attardent à contempler le coucher du soleil, ils sont saisis par le froid du soir, dont l'impression est plus vive dans le Midi que dans le Nord. Pour peu que le soleil se cache, le temps devient terne et perd son aspect riant; enfin, s'il vient à pleuvoir, c'est une désolation, parce que rien n'est disposé en vue du mauvais temps. Les maisons ne sont pas confortables, les portes et les fenêtres ferment mal, les chambres sont carrelées, et les cheminées n'existent que pour la forme. On comprend le découragement qu'inspire aux malades une pareille désillusion. Heureusement que le mauvais temps n'est jamais de longue durée et qu'il suffit d'un rayon de soleil et d'une matinée sereine pour les réconcilier avec le pays.

Il est pourtant des précautions dont il faut s'entourer quand on n'a pas une santé à toute épreuve. Nous venons de parler du refroidissement qui se produit au coucher du soleil; il augmente pendant la nuit et se fait sentir d'autant plus vivement que le temps est plus clair. Le refroidissement nocturne n'est pas à craindre en été; au printemps et en automne, on peut n'en pas tenir compte; mais, dès que la neige couvre les montagnes, il faut s'en défier et prendre des vêtemens de laine, comme le font les marins dans les pays chauds. Sous aucun prétexte on ne doit se couvrir de fourrures. Les boas et les cache-nez causent plus de coryzas et d'angines dans le Midi que partout ailleurs, à cause des variations de température. On transpire aussitôt qu'on marche au soleil, et la sueur se glace quand on s'arrête à l'ombre.

Le choix de l'habitation est une question de premier ordre. La chambre à coucher doit être exposée en plein midi, et rien ne peut permettre d'en accepter une au nord. C'est une règle au sujet de laquelle les hygiénistes sont tous d'accord. Dans une chambre mal exposée, les malades ne se rétablissent pas et les gens bien portans tombent souvent malades. Il faut éviter les maisons à plusieurs étages, à logemens multiples, tâcher de trouver un appartement dont les pièces soient parquetées, et dont les cheminées ne fument pas par tous les temps.

Il est enfin une précaution dont il ne faut pas s'exagérer l'importance, mais dont on doit cependant tenir compte. Lorsqu'on descend dans un hôtel, comme c'est l'habitude pour les courtes villégiatures, et qu'on réside dans une station fréquentée par les phtisiques, il est bon de s'informer si la chambre qu'on vous offre n'a pas été occupée récemment par un poitrinaire, et surtout s'il n'est pas mort dans le lit qui va devenir le vôtre. Il n'est pas prudent de passer outre lorsque le propriétaire de l'hôtel vous

affirme qu'il a fait désinfecter la pièce. Cette opération est très délicate et ne présente aucune garantie dans les villes dont nous parlons, parce qu'on la pratique sans connaissances suffisantes et sans conviction.

Il faut surtout se défier des chambres qui sont couvertes d'un tapis et qui ont des rideaux d'étoffe. Ces tissus sont en effet le réceptacle des poussières ainsi que des microbes que l'expectoration des malades y a mêlés. Les cas de phtisie à marche rapide contractés dans ces conditions par de jeunes sujets absolument sains jusque-là ne sont pas une rareté. Cette crainte éloigne aujourd'hui beaucoup de touristes des localités fréquentées par les malades.

On ne peut en effet accorder qu'un degré de confiance très limité aux assertions des propriétaires des hôtels, et comme on n'a pas de moyens de contrôle, il est plus prudent de s'en aller ailleurs, surtout quand on voyage en famille, avec des jeunes gens ou des jeunes filles. La vue de ces pauvres malades n'a d'ailleurs rien de réjouissant; leur fréquentation est un peu répugnante et n'est pas absolument sans danger, même en dehors de l'habitation des chambres qu'ils ont occupées.

En général, on quitte le Midi de trop bonne heure. Cela n'a pas d'inconvénient pour les touristes qui jouissent d'une bonne santé : ceux-là viennent en janvier sur le littoral pour assister aux fêtes de toutes sortes qui ont lieu à cette époque et s'en vont quand elles sont terminées. La mode veut qu'on remonte dans le Nord au mois de mars, et les valétudinaires ont le tort de la suivre. Le printemps, dans le centre de la France, est souvent un mythe, tandis qu'il est splendide dans le Midi. Les mois d'avril et de mai sont les plus agréables de l'année. On ne devrait aller vers le Nord, dit le docteur Onimus, que lorsque la lune rousse est passée, parce qu'elle s'accompagne presque toujours d'un retour du froid et des gelées. Les convalescens font bien, avant de revenir à Paris, d'aller faire une étape de retour dans les départemens du Sud-Ouest où la température est alors régulière, ou bien encore en Touraine. Cette partie de la France a souvent de très beaux printemps, et les médecins y envoyaient leurs convalescens avant la création des chemins de fer (1).

La douceur du climat du Midi ne s'arrête pas à la frontière de France. La côte d'Italie, qui fait suite à la nôtre, a bien aussi son charme, et San-Remo jouit, à l'étranger, d'une réputation qui égale celle de Menton. Les collines qui l'abritent ne sont pas très hautes, mais elles sont bien situées. Les arbres qui les

(1) E. Onimus, *l'Hiver dans les Alpes maritimes et dans la principauté de Monaco;* Paris, 1891.

couvrent sont très avantageux pour les promenades, mais ils ne sont pas aussi favorables pour la chaleur que les rochers qui réfléchissent les rayons du soleil. Aussi la fraîcheur du soir se fait-elle sentir de meilleure heure à San-Remo qu'à Menton. En revanche, le printemps y est plus intense et c'est une résidence charmante lorsque les arbres ont repris leurs feuilles et leurs fleurs. San-Remo est la station hivernale des étrangers qui ont des raisons pour éviter le sol de France. Quant à Bordighera et à Vintimille, on n'en peut pas conseiller le séjour en hiver, parce qu'il y fait trop de vent et que les montagnes y projettent trop d'ombre. Les valétudinaires ne peuvent pas davantage se fixer à Gènes, malgré la beauté de la ville et le confortable qu'on y trouve. C'est le climat le plus perfide de toute l'Italie : on ne peut guère y séjourner qu'à la fin du printemps et au commencement de l'été, lorsque les vents du nord ont purifié l'atmosphère et qu'ils y apportent les parfums de la Ligurie.

Le climat de l'Italie, envisagé dans son ensemble, ne mérite qu'à moitié sa vieille réputation. On y est attiré par le charme des souvenirs, par la séduction des monumens et des musées; mais les voyages trop rapides qu'on peut y faire pendant une période de vacances, alors qu'on désire tout voir, sont très fatigans et ne sont même pas absolument sans danger. La plupart des grandes villes de la péninsule sont insalubres; le surmenage prédispose aux maladies infectieuses; et j'ai vu plus d'un voyage de noces interrompu par une fièvre typhoïde contractée à Rome, à Naples ou à Milan. Le séjour de ces villes ne convient pas davantage aux valétudinaires. Rome est inhabitable pendant l'été. L'air y est vicié par les émanations qui se dégagent de ses ruines et par les miasmes qui viennent de la campagne voisine. A partir de la fin de mai toutes les grandes familles émigrent. Je m'y suis trouvé deux fois à l'époque des chaleurs, et la ville était quasi déserte. L'hiver, le froid y est vif et piquant. Le séjour n'en est possible, pour les santés chancelantes, qu'aux mois de mars, d'avril et d'octobre.

Florence est plus habitable. On n'a pas à y redouter les influences palustres et, bien que le climat soit variable, l'air humide et souvent chargé d'électricité, on peut y séjourner sans inconvénient au printemps et en automne.

Les gens dont la poitrine est délicate feront bien de se défier de Naples. Il faut y aller, parce que c'est un des points les plus admirables du globe. Le panorama qu'on embrasse du regard, en parcourant le nouveau boulevard qui fait le tour de la ville à mi-côte, est un enchantement. On ne se lasse pas de le contempler. Le matin, lorsque la brume de la nuit se soulève lentement, comme

un rideau de théâtre sur une féerie, on voit apparaître successivement la mer calme, immobile, la plage, les petites villes qui la bordent et que dore le soleil levant; puis, la chaîne des collines qui s'étagent par plans successifs; enfin, dans le lointain, on voit sortir de la brume Caprée, Ischia, Sorrente, et au fond du golfe le Vésuve avec son panache de fumée. Malgré la banalité des descriptions qu'on en a lues, malgré l'exagération du proverbe italien que tout le monde répète, on reste stupéfait en présence de ce spectacle. Il faut toutefois qu'il fasse beau temps; et il pleut souvent à Naples. C'est une ville à voir et à revoir encore; mais ce n'est pas un séjour pour les valétudinaires. Le climat est inconstant, orageux, et la ville basse est malsaine. Milan ne vaut pas mieux. Les vents froids y soufflent de tous les points de l'horizon. Ceux du sud y tombent des cimes de l'Apennin, ceux du nord et du nord-ouest y descendent du sommet des Alpes; la température y est froide et variable. La moyenne de l'hiver est au-dessous de + 2°, et on a vu le thermomètre y descendre à — 15°.

Les seules villes d'Italie dans lesquelles on puisse passer l'hiver avec une entière sécurité sont Venise, Pise et Gaëte.

Lorsqu'on a quitté l'Italie, la ville qui vous laisse le souvenir le plus durable c'est Venise. On désire y retourner, on aimerait à y vivre, au milieu des splendeurs de son passé et dans ce calme profond qu'aucun bruit ne trouble, où l'activité même est silencieuse. La température y est douce, égale, l'air humide et le ciel azuré. Une résidence semblable convient à tous ceux qui aspirent au repos.

Le climat de Pise se rapproche un peu de celui de Venise. La ville étrusque, abritée contre les vents du nord par une chaîne de collines et ouverte aux brises du sud, jouit d'une température douce et égale en hiver, principalement sur la rive droite de l'Arno. L'air y est doux, saturé de vapeurs, les pluies fréquentes et le ciel souvent couvert. On y envoyait autrefois les phtisiques, et c'était avec raison. Le climat convient en effet aux santés délicates; la ville est calme, silencieuse, un peu triste; elle offre cependant des ressources, et on peut s'y installer confortablement.

Gaëte est également une résidence agréable et salubre. L'air y est plus vif et plus tonique qu'à Pise, à cause du voisinage plus immédiat de la mer. C'est à Gaëte que se rendent l'été la plupart des grandes familles romaines, lorsque les chaleurs et la malaria les chassent de la Ville éternelle.

Les localités que je viens de passer en revue peuvent convenir pour abriter des convalescens et des malades pendant la mauvaise saison; mais la région de l'Italie qui se prête le mieux à la

villégiature véritable, c'est celle des lacs de la Lombardie. Il est vrai qu'elle ne répond pas aux mêmes indications et qu'on ne la fréquente que pendant l'été. Située au pied des Alpes, qui l'abritent des vents du nord, la région des lacs jouit d'un climat tempéré que caractérise une chaleur douce et humide; on y trouve des hôtels assez confortables et les sites sont ravissans. Pendant la belle saison, le lac Majeur et le lac de Côme sont le rendez-vous des habitans du Milanais qui peuvent quitter leurs villes. Ceux de Varese et de Lugano sont plus petits et moins fréquentés; celui de Garde n'est pas assez abrité pour qu'on en recherche les abords.

Il y a sans doute en Italie beaucoup d'autres points vers lesquels le courant de l'émigration pourrait se porter avec avantage; et nous citerions sur le littoral de l'Adriatique ou sur les deux versans de l'Apennin, nombre de localités qui pourraient devenir des centres de villégiature; mais elles ne sont pas connues; elles sont dénuées de ressources; et les voyageurs ne pourraient pas y trouver les élémens de bien-être qui sont indispensables à des valétudinaires.

Les mêmes raisons leur interdisent le séjour de l'Espagne. L'absence de tout confortable y est absolue; et c'est chose fâcheuse, car le littoral de ses provinces méditerranéennes pourrait offrir des ressources. La Huerta de Valence est un séjour délicieux. C'est une forêt d'orangers et de citronniers, au milieu desquels se dresse la vieille ville espagnole, avec ses maisons arabes, ses monumens religieux et ses remparts en ruines, à travers lesquels ont passé, à 700 ans de distance, le Cid Campéador et le maréchal Suchet.

Un voyage en Espagne est de nos jours le complément obligatoire d'une éducation bien dirigée; mais ce n'est pas là qu'il convient d'aller chercher le repos et encore moins la santé. On la trouverait peut-être aux Baléares. Je crois avoir été le premier à signaler la douceur exceptionnelle du climat de Majorque, où j'ai séjourné pendant un temps assez long pour avoir pu l'apprécier. La ville de Palma est située au fond d'une baie ouverte au sud; les montagnes du centre l'abritent contre les vents du nord, l'atmosphère y est limpide, la végétation luxuriante; mais les communications sont difficiles et les ressources du pays presque nulles. Il est évident que ces îles de la Méditerranée, pour lesquelles la nature a tout fait, deviendront un jour des centres de villégiature très recherchés. Elles sont tout près de la côte: il suffirait d'un service régulier de bateaux à vapeur, de quelques hôtels bien tenus, pour y attirer les voyageurs, et le climat se chargerait de les retenir.

Les Français qui ne redoutent pas un long voyage et qui n'ont pas peur de la mer se rendent volontiers en Algérie pendant l'hi-

ver; ils ne regrettent pas la peine qu'ils se sont donnée. C'est un séjour délicieux. La mer et le ciel y sont de ce bleu intense particulier à la Méditerranée. On y compte en moyenne 200 jours par an sans un nuage, sans une goutte d'eau. Le printemps y est ravissant, la végétation d'une richesse et d'une variété splendides. Les constitutions délicates s'y fortifient. Les sujets prédisposés à la tuberculose eux-mêmes s'en trouvent bien. J'ai eu l'occasion de voir nombre de jeunes officiers dont la poitrine m'inspirait des inquiétudes, revenir bien portans, après un séjour de quelques années dans le nord de l'Afrique. Les Anglais, qui sont de grands navigateurs, promènent leurs malades sur tous les points de la Méditerranée. Ils les mènent en Égypte, en Grèce, aux îles Ioniennes, à Madère, qui n'est pas plus loin de chez eux.

V

Pour compléter mon programme, il me reste à dire un mot des stations thermales envisagées au point de vue de la villégiature. Ce n'est pas une digression, car, parmi les personnes qui fréquentent les eaux minérales, les malades sont en minorité. Les Romains en avaient donné l'exemple. Lorsqu'ils émigraient vers les thermes du nord de l'Italie ou du midi des Gaules, ils y étaient attirés par des mobiles qui n'avaient rien à voir avec le soin de leur santé. Ils allaient y chercher le plaisir, et c'est encore ce qui se passe aujourd'hui.

Parmi les gens bien portans qui fréquentent les eaux minérales, les uns y viennent pour retrouver leur milieu et continuer leur genre de vie; d'autres y accompagnent des malades ou des amis; et tout ce monde forme une société très gaie et très mouvante. Au confortable des hôtels se joignent les distractions que la localité permet de prendre. Elles sont très variées dans les stations à la mode, les seules qui soient recherchées par les personnes en santé. Pendant le jour, ce sont les promenades dans les environs, les excursions dans les montagnes, à cheval ou à dos de mulet, et tout est disposé dans les hôtels pour organiser ces parties de plaisir avec un grand confortable. Les malades, pendant ce temps-là, se réunissent dans le parc où l'on entend de la musique; on y lit, on s'y promène, on y cause de son mal avec le premier venu; la goutte y fraternise avec la dyspepsie, et l'après-midi se passe. Le soir on se retrouve au Casino où se donnent des concerts, où se jouent de petites pièces de théâtre. Ces soirées finissent de très bonne heure et les malades eux-mêmes peuvent y assister. Les joueurs des deux sexes se pressent autour des tables de baccara, de roulette, ou font tourner les petits chevaux. Dans certains hôtels on donne

des bals qui se prolongent fort avant dans la nuit. Les personnes tranquilles ont soin de fuir ces demeures trop bruyantes et vont se loger dans des maisons plus calmes; mais le spectacle de ce mouvement gracieux et élégant, la participation indirecte à cette existence joyeuse, sont une distraction pour les malades et les aident à oublier leur souffrance.

Les hommes fatigués par les travaux de cabinet ont autant besoin de distractions que de repos; ils s'ennuieraient à mourir dans la campagne la plus fleurie, parce que l'inaction absolue est intolérable pour les hommes habitués à la vie de labeur intellectuel. Ceux-là se trouvent très bien du séjour des eaux, lorsqu'ils n'en prennent que la partie hygiénique, c'est-à-dire les promenades et les excursions en agréable compagnie, les repas sobres et réguliers, les distractions paisibles du soir suivies d'une longue nuit de sommeil qu'on peut se procurer aisément en évitant les hôtels à grand tapage.

Dans ces conditions, pour retirer d'une saison passée dans une station thermale tout le bénéfice désirable, il y a trois conditions à remplir : la première c'est de n'y emporter aucune préoccupation, aucun souci sérieux; la seconde, de ne s'y livrer à aucun travail intellectuel. La conversation, la lecture des journaux, des revues et des romans doivent suffire pour occuper la pensée. Il faut savoir se contenter de la littérature de casino. La troisième condition enfin, c'est de ne pas suivre de traitement thermal quand on n'est pas malade. Il ne faut pas oublier que les eaux minérales sont des médicamens et qu'on ne se drogue pas impunément quand on se porte bien. Il n'est pas indifférent d'ingurgiter chaque jour un litre d'eau contenant de 7 à 8 grammes de matériaux salins, comme celles de Vichy ou de Vals, de se plonger dans des bains sulfureux, ou de se faire donner des douches. On ne traite ni le mal passé, ni le mal à venir. Les personnes qui, se trouvant aux eaux thermales pour accompagner quelqu'un des leurs, veulent en profiter pour faire une cure afin de prévenir quelque maladie dont elles se croient menacées, celles-là font un mauvais calcul et s'exposent à compromettre leur santé au lieu de l'affermir.

JULES ROCHARD.

LES AVENTURES

D'UNE AME EN PEINE

MRS ANNIE BESANT

Annie Besant : *An Autobiography*; Londres, Fisher Unwin, éditeur, et *The Seven Principles of Man, Reincarnation, Death and After.* — A. P. Sinnett : *Esoteric Buddhism.* — W. Judge : *The ocean of theosophy.* — H.-P. Blavatski : *The Voice of the silence* et *The Secret Doctrine*, Theosophical Publishing Society, London. Proceedings of the Society for Psychical Researches. — Isis very much unveiled by Emund Garret, *Westminster Gazette office.*

Il y a déjà quelques années, j'ai raconté ici même la campagne énergique et curieuse que Mme Annie Besant avait menée, en Angleterre, en faveur des doctrines malthusiennes. A ce moment même, elle venait d'abjurer l'athéisme dont elle avait fait une profession de foi sonore, se déclarait théosophe, et retirait de la circulation la *Loi de la population*, cet étrange petit livre dont la destinée avait été si tapageuse. Aujourd'hui, dans une autobiographie volumineuse, elle nous fait l'histoire de ses variations; elle entreprend de nous démontrer qu'elle a « évolué », non changé; et comme elle est fort éloquente, d'une conviction indéniable et d'une imagination vigoureuse, son plaidoyer ne manque pas d'intérêt. Ajoutez que six mois après le moment où elle publiait dans ses mémoires, un peu prématurés, qu'elle était passée « de l'orage à la paix », il devenait clair comme le jour qu'elle avait été tout simplement la victime d'une immense mystification.

I

Annie Wood, qui devint plus tard Mme Besant, naquit mystique, pour ainsi dire, ou du moins elle le fut dès que ses yeux purent voir et sa bouche parler; et la partie la plus neuve, la seule peut-être vraiment originale de son livre, est celle où elle nous rappelle, avec un accent de vérité sincère, combien l'imagination, à une époque de l'existence dont nous gardons à peine la mémoire, est puissante et créatrice. On a rarement décrit, d'une façon plus frappante et plus délicieuse, la singulière facilité, l'immense joie de l'enfant à se créer des dieux. Tout l'inanimé a des voix si claires, pour lui! C'est vraiment à croire qu'en avançant en âge l'homme perd un sens dont, si l'âme est éternelle comme le croient les théosophes, elle avait la possession avant de naître, et qui, dans sa vie nouvelle, lutte encore pour ne pas mourir. Pour Annie, quand elle était toute petite, les fleurs même qu'elle cueillait étaient des personnes, l'air apparemment vide était plein d'êtres vivans, et qui parlaient. Et n'était-ce pas une chose affreuse qu'on vînt lui dire quand elle errait dans ces beaux espaces musicaux et peuplés : « Il ne faut pas conter de si vilaines histoires, miss Annie, vous nous donnez le frisson, et votre mère vous grondera? » Mais ces tyrans heureusement reconstruisent presque sans le vouloir ce qu'ils viennent de détruire. Certains livres sont remplis d'événemens merveilleux; l'enfant y retrouva ses amis aperçus, les êtres surnaturels dont la primitive humanité avait vu l'action animer la nature, les géans, les dieux, les monstres. Cependant qu'elle imaginait ainsi l'invisible, ceux qui l'instruisaient lui en apportèrent la révélation chrétienne, mais la Bible et les contes de fées disaient les mêmes histoires de miracles. D'ailleurs, ce dieu d'Israël, qui tour à tour punit, récompense, brûle, foudroie, bénit, protège, répand sa colère en longs éclats de fureur, en nappes de feu, en exterminations; paternel aussi pourtant, prenant un peuple sous sa protection, le guidant à travers le monde dans des voyages qui durent des siècles, parmi des Égyptiens cruels et sorciers, des espaces calcinés, des Amalécites pillards, adorateurs de dieux terribles à qui l'on sacrifie des hommes; pardonnant vingt fois à ce peuple ses erreurs et ses crimes, dictant ses commandemens, d'une voix forte, sur l'Horeb, au milieu des flammes, visible, — car Moïse le vit, et Samuel, et Hélie, et tous les prophètes l'ont entretenu, — ce Dieu n'avait pas besoin qu'on lui élevât des idoles, le livre sacré lui a donné une bouche, des mains, des passions : on le voit, et nul autre dieu jamais n'eut une figure plus humaine.

Lui en haut, le diable est en bas ; et il a aussi sa bible, que Milton a écrite. Pour Annie Wood, Milton valait Moïse, elle croyait à l'un aussi fermement qu'à l'autre, et, juchée en sauvage sur la haute branche d'un vieil arbre, en un jardin près d'Oxford, elle chantait tour à tour, durant des heures, des versets et des vers. Un jour, Milton lui apprit que Satan n'avait pas de cornes, que ses pieds n'étaient pas fourchus, et que, de tous les archanges tombés, il était resté le plus pâle, le plus triste et le plus beau. « Alors, ô divin Jésus, mon prince idéal, tu le sauveras bien, à la fin, n'est-ce pas? » De vagues et brumeuses formes l'entouraient, la sollicitaient, elle craignait de les voir et les appelait, les sentait vraiment entrer dans la pièce... Beaucoup d'enfans ont sans doute vécu de cette étrange vie; peu en ont gardé la mémoire aussi vive et aussi vibrante.

Nous nous sommes habitués à confondre l'idée de religion et l'idée de morale. Les âmes primitives et l'imagination active et visionnaire de cette petite fille n'allaient point aussi vite. Elles y voyaient d'abord une explication du monde, la description et l'histoire des volontés mystérieuses qui font apparaître et changer les choses. Annie s'imaginait fort bien la lutte de Dieu et du démon, chacun ayant son armée, enrôlant les hommes. Quand on appartient à Dieu, on a un bouclier blanc, avec une croix rouge dessus, et le Prince lumineux, le divin Héros, vous donne un talisman qui vous avertit de l'approche des dragons. Quand un arbre porte des pommes défendues, il y a un serpent dessous, mais le moyen de savoir qu'il est défendu de manger la pomme quand il n'y a pas de serpent! Aussi la morale courante l'étonnait-elle beaucoup.

Miss Marryat, la sœur du romancier populaire, qui s'était chargée bénévolement de l'éducation d'Annie, s'efforça de lui donner ce « sens du péché » qui lui manquait. Vieille fille intelligente, charitable, d'un évangélisme austère, elle enseigna à sa pupille de froides et terribles doctrines : l'homme puni pour l'éternité, naissant damné, racheté seulement par la volonté du Christ, mais à la condition d'avoir le repentir vrai, de sentir toute l'humiliation, non seulement d'avoir péché soi-même, mais d'appartenir à cette race humaine qui ne peut être sauve que par un miracle. Mais comme tout cela était difficile à comprendre, abstrait et sans formes! Le sens du péché ne germa point.

Le Nouveau Testament ne parlait pas de cette affreuse chose. Il n'était plein que de l'histoire de Christ, le Dieu vivant, l'adorable idéal humain. Ce n'était plus le gentil Jésus de l'enfance, pasteur de brebis blanches, mais l'Homme-Dieu, mélancolique parce qu'il porte les tristesses du monde, héroïque, car il est au

prix de son sang l'universel sauveur. Comme il est mort pour nous, on brûle de mourir pour lui, comme il est Dieu, il couvre la terre de miracles, comme il est homme, il parle à tous les cœurs purs. Sainte Agnès l'a vu, le fiancé céleste, et des anges qu'il envoya, à sainte Cécile la musicienne murmurèrent les chants faits par lui. Il est si impossible de ne pas l'aimer, si triste de ne pouvoir tout de suite mourir pour lui! Ce fut un jour de délices que celui de la confirmation, dont les douces cérémonies, dans l'Église anglicane, sont très semblables à celles que connaissent les catholiques de France : on renouvelle les vœux du baptême, on renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, on est comme un petit oiseau blanc, tout frissonnant d'attente, et le léger soufflet de l'évêque vous semble le vent des ailes de la colombe céleste.

C'est à Paris qu'eut lieu cette confirmation. On était en 1862, Annie avait alors quinze ans. Elle vit passer dans les Champs-Élysées l'empereur Napoléon III, alors à l'apogée de sa fortune; elle connut la grande ville au moment où elle s'affolait de fêtes, et cependant elle ne vit rien de plus beau que les églises catholiques. Toute leur gloire sensuelle pénétra dans son âme. Il y a à Saint-Germain-l'Auxerrois un vitrail dont elle parle avec des mots plus chauds et plus colorés que ce verre pourtant brûlant; et le Louvre, en face, était une autre église peuplée de saintes et de madones. Elle les reconnut : c'étaient les portraits de ses visions.

Dans cet air voluptueux, le froid évangélisme qu'elle n'avait jamais d'ailleurs, elle l'avoue, complètement assimilé, fondit comme une neige. Peu inquiète de développement moral, de scrupules de conscience, pleine d'un mysticisme complexe, esthétique, sensuel, érudit — dont la peinture fait de sa biographie un livre utile à consulter pour celui qui voudra étudier l'état de l'âme moderne en face du problème religieux — elle aperçut tout à coup la beauté propre du catholicisme, ce qui le rend supérieur à un déisme quelconque ou à un froid appareil de morale tiré d'un livre révélé. Elle vit qu'il était une œuvre d'art, et un système. Il ne s'agissait pas cependant du catholicisme romain, avec sa forte et harmonieuse hiérarchie terrestre, mais de celui qu'ont retrouvé les docteurs de la haute Église anglicane, et qui, restant plus purement spirituel, paraît plus archaïque et plus poétique peut-être. Bâtie sur les fondations des apôtres et des martyrs, faite des matériaux qu'accumulèrent et polirent les Pères, Clément, Jérôme, Chrysostome, Hermas, Ignace, Augustin, « vieille parce qu'elle est éternelle, immuable parce qu'elle est vraie, » légère et solide elle monte, des jours de Jésus à nos jours. Ainsi

la théologie, que ceux qui l'ignorent croient triste et stérile, se présente sous la forme d'une grande image sensible, d'une cathédrale antique et sonore; et les longues avenues des colonnes, les rais changeans qui tombent des fenêtres, les incantations des fidèles, tout converge vers le Christ, tout n'a été fait qu'en instrument pour le voir et parvenir à lui. Au delà de sa pure morale, au delà des prières, de tout un entraînement spirituel et logique, savant et mesuré, on pénètre dans le mystère, on distingue le sens de sa trinité, le Père générateur des formes, la Raison qui les mène, et l'Esprit d'où ils émanent, et qui les contient, consubstantiel à eux : en définissant Dieu, sa nature, ses attributs, l'Église a jeté une étrange lumière sur le fond obscur de nous-mêmes, et la récompense de ces sévères études, c'est la pure extase. De cette théologie qui semble aride, le mysticisme, le don qui rend visible l'invisible, qui personnalise le divin, sort à flots canalisés, réguliers et profonds... Annie communia chaque semaine, observa les jeûnes, et se flagella. Elle avait dix-sept ans! Ses prières se multiplièrent, et pour les offrir à son Seigneur, cherchant les plus tendres parmi les plus tendres, elle chanta :

« ... Mon Amour crucifié, élève en moi de fraîches ardeurs d'amour et de consolation, que ce soit désormais le plus grand des tourmens que je puisse endurer de t'avoir offensé, que ce soient mes plus grandes délices de te plaire... Fais que je me souvienne de ta mort, ô Monseigneur Jésus! fais que je te désire et pantelle après toi, fais que je m'abîme en ta gracieuse présence. O très doux Jésus-Christ, moi la pécheresse indigne et pourtant rachetée par ton sang précieux, tienne je suis, et tienne je serai, et dans la vie et dans la mort. Jésus, bien-aimé, plus beau que les fils des hommes, attire-moi jusqu'à toi par les cordes de ton amour, baise-moi des baisers de ta bouche, ton amour est meilleur que le vin... Voici que le Roi m'a portée dans ses chambres. Puissé-je, ô Seigneur, goûter combien tu es doux, et que ta force brûlante et chère — je t'en supplie — me dévore l'âme! »

II

« Ma mère ne me permettait pas de lire des romans d'amour, nous dit aujourd'hui Mme Besant du haut de ses quarante-sept ans, et faute d'un homme, j'ai aimé le bon Dieu! » Moralité : un peu de littérature légère n'est pas pour nuire à l'éducation des jeunes personnes. Ceci est peut-être un peu trop simple. Elle devrait ajouter qu'elle avait une belle imagination, une activité d'intelligence insatiable et entraînée par l'éducation de miss Marryat, — elle parlait le français, l'allemand, l'italien, et le

latin — et avec tout cela, je soupçonne qu'elle était femme, très femme. Elle pensa un instant à se convertir au catholicisme et à se faire sœur de charité; mais si elle était catholique, au sens de Pusey, elle avait hérité de ses ascendans anglais une instinctive antipathie pour le papisme. Aussi, ne pouvant satisfaire son rêve, et se donner à Dieu même, elle voulut au moins, comme pis aller, épouser un de ses ministres. Elle voyait le prêtre entouré d'une auréole, vivant d'une vie extra-humaine dans son sacerdoce sublime, loin des banalités, en plein ciel bleu. Et voilà pourquoi elle prit pour mari le révérend Frank Besant, de l'Église anglicane. Elle a bien soin de nous dire qu'elle épousa l'office et non l'homme, qu'elle voulut approcher son âme des choses sacrées, et non sa chair : arrangez cela, si vous pouvez, avec ses jolies phrases sur ses sensations à l'aurore de sa féminité. Et pourtant, il y a un fait bien singulier. Quand, plus tard, cette femme indomptable eut rompu avec tout ce qu'elle ne croyait pas vrai; quand elle fut entrée dans un parti qui contenait certainement des personnes respectables, mais aussi, comme tous les partis jeunes, un certain nombre d'autres qui se souciaient assez peu de ce qu'on appelle parfois les préjugés sociaux; lorsqu'elle fut devenue le premier lieutenant et l'inséparable de M. Bradlaugh, son mari fit des efforts désespérés pour la convaincre d'adultère. En Angleterre, c'est une conviction qui rapporte. Ce fut alors, entre lui, M. Bradlaugh et Mme Besant une lutte singulière et tragi-comique. *Housemaids* délurées, garçons d'hôtel astucieux, cochers de fiacre à l'œil aigu, détectives psychologues, il mit tout en œuvre, et perdit son temps. Jamais M. Bradlaugh ne vit son amie qu'en présence de témoins; il laissait même, quand il allait chez elle, la porte de la rue ouverte. L'opinion publique, qui s'était intéressée à ces péripéties, finit en général par accorder à Mme Besant un brevet de vertu. La vérité, qui transparaît dans ses mémoires, et qui peut-être éclaire le reste de sa vie, est que, née pour aimer, et pour être aimée, elle fut initiée à l'amour d'une façon qui la remplit d'une horreur dont jamais depuis elle ne s'est défaite. Cette horreur lui a inspiré des aveux peu déguisés sur ses relations avec son mari, et, plus tard, toute une doctrine de surhumaine pureté. On est porté à croire, d'après le portrait qu'elle a tracé de lui, que le révérend Frank Besant n'était pas un homme aimable : brandissant des certificats médicaux, elle l'accuse de brutalité. Peut-être au fond n'était-ce qu'un pauvre homme maladroit; en tous cas, dès le lendemain de leur mariage, un abîme les sépara. L'homme qu'elle avait pris pour époux lui inspirait une insurmontable répugnance; elle n'eut pour ses devoirs de maîtresse de maison qu'une condescendance dédaigneuse. Et puis,

elle avait une peur atroce de ses domestiques, elle était poursuivie de l'idée insupportable que sa cuisinière se moquait d'elle toutes les fois qu'elle lui donnait un ordre. Toute petite, quand son lacet de soulier se dénouait dans la rue, elle sentait sur ce malheureux lacet les yeux railleurs de tout l'univers. On ne guérit jamais complètement de cette maladie-là.

Deux enfans lui vinrent pourtant, un fils et une fille, et elle les aima, mais le sentiment maternel n'emplissait pas son âme. Il lui fallait ces grands élans de cœur, qui ravissent et qui brûlent, et que peuvent seuls donner une passion humaine ou l'amour de Dieu ; il lui fallait aussi l'apostolat, l'activité sans frein, la lutte dans la foule, à la condition de mener cette foule, et voilà qu'elle était tout simplement la femme d'un mince curé de campagne. Sans qu'elle s'en rendît compte, ayant épousé Dieu dans son époux, et trouvant l'époux médiocre, elle en vint confusément à songer que ce Dieu pouvait n'être qu'un petit personnage. Cela ne se fit point d'un coup : elle lutta contre elle-même, soigna les malades, écrivit des contes pour les enfans, joua à prêcher toute seule dans l'église vide où son mari parlait le dimanche, et sans doute trouva qu'elle s'en tirait beaucoup mieux que lui. Le révérend, j'en ai peur, lui rendait mépris pour mépris ; il la croyait folle, trouvait qu'elle n'avait point le respect que doit une honnête ménagère anglaise à son seigneur et maître, et raccommodait fort mal les chausses. Le ménage devint un « enfer ». Mme Besant eut des idées de suicide, contempla d'un œil tragique des fioles de chloroforme. Son fils avait été à l'agonie, elle venait de lutter, durant des semaines, contre la mort, et l'avait vaincue, mais elle restait énervée. Sa mère avait été volée par un homme d'affaires ; les pauvres qu'elle soignait étaient sales, immoraux, en même temps que malheureux. Et c'est Dieu, qui est tout-puissant et infiniment bon, qui aurait fait ou laissé faire la misère, la maladie, le vol, le vice, la saleté, et les pasteurs terre à terre qui attachent plus d'importance à une bonne soupe qu'au salut d'une âme !

Ne riez point. Elle était vraiment croyante, et souffrit horriblement. Ce Jésus homme et Dieu, toute bonté, tout amour, toujours présent, écoutant toutes les prières, voilà qu'elle perdait confiance en lui, et elle l'adorait. « Ce fut une agonie, dit-elle, et la plus effroyable souffrance de ma vie. Ces bonnes âmes au cerveau creux, qui n'ont jamais pensé, qui prennent leur croyance comme on prend une mode, parlent de l'athéisme comme du produit fatal d'une vie souillée et d'impurs désirs. Oh ! s'ils savaient l'angoisse d'entrer dans la pénombre de l'éclipse de foi, l'horreur de cette grande obscurité où l'âme orpheline crie dans le vide

infini : « Est-ce toi, Satan, qui as fait le monde ? Est-il vrai, l'écho que j'entends : « Mes enfans, vous n'avez plus de père ! » Tout est-il chance aveugle, force sans conscience, ou sommes-nous le jouet d'une toute-puissance qui s'amuse de nos douleurs et dont l'affreux éclat de rire sonne seul en réponse à notre désespoir ? On ne sort pas du dilemme : Si Dieu peut empêcher le mal, et qu'il ne le fasse pas, il n'est pas bon ; ou s'il désire l'empêcher et qu'il ne le puisse, il n'est pas tout-puissant. » Tout s'écroulait et devenait absurde. Il y avait des damnés prédestinés, un Judas destiné de toute éternité à trahir et à brûler pour que le Christ pût être livré, crucifié, et racheter ainsi les hommes, un Dieu qui acceptait le sacrifice de ce fils qui n'avait rien fait de mal, en paiement du mal fait par d'autres. Injustice suprême, et l'esprit nous crie que rien de ce qui est injuste ne peut être vrai !

Peut-être, si elle eût connu plus tôt Stanley, le doyen de l'abbaye de Westminster, eût-elle été sauvée, mais elle ne le rencontra que trop tard, lorsqu'elle avait déjà rompu publiquement avec le christianisme. Sa mère était mourante et ne voulait point communier sans elle, aimant mieux, disait-elle naïvement, se damner avec sa fille que d'aller au ciel toute seule. Mais communier lorsqu'on n'a pas la foi, n'était-ce pas à la fois une lâcheté et un sacrilège ? « Je ne crois pas à la divinité du Christ, » disait Annie aux pasteurs qui visitaient sa mère. Et ceux-ci lui refusaient l'hostie. L'idée lui vint d'aller trouver Stanley. Chef religieux de l'antique abbaye, ce prêtre fin, délicat, homme de cour et homme de lettres, jouissait d'une situation qui lui donnait une indépendance spéciale, et ne croyant plus aux dogmes anglicans que comme à des symboles, il les respectait pourtant, et les enseignait. « Pourquoi Jésus ne serait-il pas le fils de Dieu dans un certain sens, lui dit-il, et de quoi vous inquiétez-vous ? Croyez-vous donc percer avec des mots humains le mystère de la divinité ? Aimez Dieu, et sacrifiez-vous aux hommes, peu importe le reste. Quant à la communion, j'irai vous voir et vous la donner de ma main. Et sachez qu'elle n'a pas été instituée pour éprouver et troubler les cœurs simples, mais pour les unir. » Or, comme elle s'étonnait de cette largeur qui faisait craquer le vieil évangélisme, qu'elle ne comprenait pas qu'il demeurât dans le sein de l'Église établie, il lui montra sa vieille et merveilleuse abbaye, lui parla de l'harmonie des rites, de la sublimité des chants ; et dans toutes ses paroles on entendait discrètement que les choses sont vraies dans la mesure où elles sont belles.

Cette philosophie un peu mélancolique et très raffinée qui soumet la raison à s'incliner devant la beauté, la femme qui jadis avait eu de la théologie catholique une impression quasi musi-

cale eût été capable de la comprendre, mais il n'était plus temps pour elle, et déjà le grand Pusey l'avait maudite. Ne jugeant plus possible de s'enfermer dans le cadre anglican, elle avait voulu passer toutes ses croyances au crible, elle avait lu les docteurs de la large Église, Stopford Brook, Robertson, Grey, et avec désespoir voyait que le protestantisme libéral n'était que la pitoyable évasion des difficultés, que toutes les poutres de l'édifice se commandaient, que l'une pourrie, le reste tombait en pièces. Ce fut, de sa part, une singulière idée que d'aller consulter là-dessus Pusey, l'homme qui a le mieux senti cette nécessité de concevoir la doctrine chrétienne comme un bloc indivisible. Lui, d'ailleurs, n'avait jamais hésité, jamais songé à hésiter. Au premier mot qu'elle lui dit de son doute sur Jésus: « Vous parlez de votre juge, répondit-il, vous blasphémez ! » Il ne voulut voir en elle qu'une pécheresse à confesser, et ne comprit pas, parce que ce n'était pas dans sa nature, l'affreuse maladie du doute métaphysique. « Priez », lui dit-il. — « Je ne veux pas prier, j'ai prié, rien n'est venu. Je veux *savoir*. J'ai tout à gagner à vous suivre, tout à perdre à chercher la vérité toute seule, je le sais... Eh bien ! j'irai dans ma route ! » — « Tout à perdre, oui, car vous êtes damnée. O orgueil, orgueil ! Croyez-vous donc savoir vous-même ce qu'on doit croire ou ne pas croire? *On ne fait pas des conditions à Dieu !* »

Et comme dans ce mot elle avait aperçu l'abîme infranchissable qui les séparait, elle se leva et lui dit sa résolution prise à cette heure de tout quitter, sa maison, sa famille, ses espoirs terrestres, son Dieu, publiquement, et d'aller dans le noir, dans le froid, jusqu'à ce qu'elle trouvât, s'il en était, une lumière vraie, et un Dieu qui ne se contredit point. Alors, pour la première fois depuis qu'ils se parlaient il sortit de son calme paisible, il eut horreur du scandale, parce que l'Église en a horreur, et cria solennellement : « Je vous défends, je vous défends, entendez-vous, âme damnée, d'entraîner dans votre damnation vos frères pour qui le Christ a saigné : Allez-vous-en, malheureuse ! » Mais elle ne pouvait plus faire plier son âme. Elle abjura sa foi, son état dans le monde, sa fortune terrestre, quitta sa religion conventionnelle, son époux conventionnel, et si pauvre qu'elle dut se placer comme cuisinière, elle s'en alla, comme elle l'avait dit, suivre sa route, dans le noir.

III

Chez la vieille tante irlandaise qui éleva la mère de Mme Besant, — une tante demoiselle très pauvre et très noble, comme doivent

l'être les vieilles demoiselles irlandaises qui se respectent, — il y avait un bel arbre généalogique dont le tronc plongeait jusqu'aux « Sept Rois de France ». De ces rois de France vous ne trouverez le nom dans aucune histoire. « C'étaient des pirates, sans doute, dit négligemment Mme Besant, qui, chassés de Normandie, avaient échoué sur le sol d'Irlande où ils continuèrent leur vie de pillage et de meurtre. Mais la roue du temps a des tours étranges! Ces barbares et malfaisans vagabonds étaient devenus une sorte de thermomètre moral dans la maison d'une « *gentille femme* » irlandaise de la première moitié de ce siècle, et quand ma mère avait été méchante, la tante demoiselle disait par-dessus ses lunettes : « Émilie, votre conduite est indigne des Sept Rois de France. » Et alors Émilie, avec ses beaux yeux celtes, ses doux yeux gris bleus, et ses masses bouclées de sombres cheveux noirs, pleurait de honte et de repentir sur son indignité, avec la vague idée que ces royaux ancêtres, très authentiques pour elle, allaient la mépriser, et qu'elle avait démérité, elle frêle et pur bouton de rose, de ces malhonnêtes majestés. » Et c'est pourquoi Mme Wood, quand elle fut devenue une femme, une femme délicate, ardemment religieuse, sensible comme la corde tendue au bois chanteur d'un violon, garda dans l'existence un idéal de fierté très haute. « Une femme noble peut mourir de faim, disait-elle, mais non s'endetter; ou de douleur, mais avec un sourire. » Et quant à l'opinion du monde, il ne faut point la mépriser, mais l'ignorer, ne pas profiter de ce qu'on est condamnée par les hommes pour se permettre une action vile, si inconnue qu'elle puisse être, mais qui vous dégraderait à vos propres yeux; car il n'y a qu'un tribunal et qu'un maître, la conscience, et c'est lui seul qui juge et qui commande.

Était-il donc si apocryphe vraiment, cet arbre généalogique qui faisait descendre Mme Besant des vieux rois de la mer, aventureux, volontaires, incapables d'un maître, et ne reconnaissez-vous pas dans ces paroles l'accent d'indépendance farouche, l'instinct du « devoir envers soi » qui fait fuir du seuil conjugal, dans une pièce d'Ibsen, la petite Norah aux yeux dessillés? « Une fois libre, écrit Mme Besant, je fus heureuse. » Et je ne crois pas que ce soit une phrase. Elle connut pourtant la vraie misère. Après avoir fait la cuisine chez un vicaire, elle travailla, pour quelques guinées par mois, à ces obscures besognes que de pauvres et patiens manœuvres littéraires accomplissent dans les bibliothèques publiques. Elle connut la faim; il lui arriva plus d'une fois de dire, en laissant chez elle quelques sous pour donner à ses enfans, qu'elle avait emportés dans sa fuite, la pitance du jour : « Je dînerai au British Museum, » et elle ne dînait point. Qui dira l'orgueil, les

visions glorieuses qu'engendre l'ivresse du jeûne, quand le jeûne est librement voulu? La passion de la lutte, le besoin sans bornes de se donner à quelque chose de grand et de difficile, d'affirmer son mépris à ce monde de convention, gonflaient ce cœur traversé de courans irrésistibles et furieux. C'est à ce moment qu'elle rencontra M. Bradlaugh. M. Augustin Filon a conté ici même avec son talent accoutumé, les luttes politiques soutenues par cet homme au tempérament vigoureux et têtu, l'un des caractères les mieux dessinés qu'ait connus l'Angleterre contemporaine. Il avait pris, dès lors, la direction du *National Reformer*, et commencé cette agitation antireligieuse, connue sous le nom de mouvement séculariste, qui rendit réellement en Angleterre quelques services à la liberté de pensée. Mme Besant se prit pour ce géant obstiné d'une passion qui, si elle resta intellectuelle, n'en fut alors que plus exclusive et plus exaltée. Elle avait été écouter les conférences antireligieuses qu'il faisait au Hall of Science, et lui écrivit pour s'éclaircir de certains doutes. A la conférence suivante, après avoir parlé il descendit de sa chaire, traversa les rangs des fidèles qui tous souhaitaient l'orgueil d'emporter un mot particulier du maître. Au premier rang, il aperçut cette jeune femme, qu'il n'avait pas vue encore, associa sans doute certaines phrases d'une lettre reçue avec ces yeux avides, ce front haut d'inspirée : « Vous êtes Mme Besant, » dit-il. « Oui, » répondit-elle d'un souffle. Et de ce jour, elle lui appartint.

Il était grand, large d'épaules, sanguin, puissant; et convaincu d'ailleurs qu'on arrive à tout en voulant toujours la même chose, lui qui avait été soldat et clerc de solicitor, deux métiers presque également dédaignés en Angleterre, et qui maintenant menait un parti et agitait un peuple, il ne doutait point de lui et faisait partager cette conviction à ceux qui l'approchaient. Ainsi qu'il arrive fréquemment, cette inébranlable assurance prenait sa source dans une force physique extraordinaire dont il faisait volontiers parade. Aussi passait-il généralement pour un vulgaire émeutier de populace. Mais ces sortes d'hommes rudes et volontaires jouissent d'un singulier privilège auprès des femmes. Elles leur sont reconnaissantes de leur bonté, de la douceur dont ils font preuve à leur égard, et qui leur semble une attention spéciale et flatteuse; elles les décorent d'une auréole héroïque et chevaleresque. « Il était d'une courtoisie charmante avec les femmes, écrit ingénument Mme Besant, d'une courtoisie étrangère plutôt qu'anglaise, car les Anglais, sauf dans l'aristocratie, sont des gens singulièrement grossiers. » Voici un aveu qu'on ne lui demandait point! Une intimité passionnée, dévouée d'une part, protectrice de l'autre, s'établit d'autant plus vite, entre lui et elle, que la so-

ciété, suivant une expression peu respectueuse de Mme Besant, « détournait d'eux son respectable nez. » Chaque matin, M. Bradlaugh, en s'entourant de toutes les prudentes précautions que j'ai dites, venait s'installer chez Mme Besant. Ils travaillaient jusqu'au soir, le plus souvent sans se dire un mot, heureux d'être ensemble, associés dans des travaux communs. Extérieurement, c'était le plus bourgeois des couples; le dimanche, comme les populaires amoureux de la caricature anglaise, 'Arry et 'Arriet, ils couraient les environs de Londres, s'asseyaient sous les vieux arbres, de Richmond ou de Kew, et surtout, délices suprêmes, ils pêchaient à la ligne! Tel était le repos naïf et pacifique dont ces infatigables travailleurs avaient besoin. Surexcitée par une complète ivresse intellectuelle, par la joie d'avoir trouvé la route qu'elle cherchait, l'activité de Mme Besant dépasse à ce moment toute description. Elle fait d'innombrables conférences en faveur de l'athéisme, prend part aux tentatives répétées de M. Bradlaugh pour se faire envoyer au Parlement par les électeurs de Northampton, — à ses luttes pour soulever l'opinion publique, quand, une fois élu, on lui refuse, parce qu'il est athée, le droit de prêter valablement serment sur l'Évangile, — se jette avec passion dans l'étude des sciences, se fait refuser trois fois pour insuffisance d'habileté pratique dans les manipulations de chimie à l'examen de *Bachelor of sciences* de l'Université de Londres, et finit par enlever, à la quatrième fois, ce diplôme d'un degré beaucoup plus élevé que celui qui porte en France un nom identique. Elle étudie l'anatomie sous le docteur Aveling, gendre de Karl Marx, traduit des livres français dans l'intérêt de la propagande, rédige et dirige, de concert avec M. Bradlaugh, le *National Reformer*, soutient devant toutes les juridictions d'interminables procès pour obtenir la séparation judiciaire d'avec son mari, et conserver la garde de sa fille et de son fils, et finit par obtenir en partie gain de cause; enfin elle livre, en faveur du malthusianisme, la grande et longue bataille dont j'ai jadis conté l'histoire. Et certes, il fallait du courage pour l'entreprendre! Mme Besant y risquait ce qui lui restait de sa réputation d'honnête femme, M. Bradlaugh son siège au Parlement: leurs mœurs furent calomniées, leurs noms souillés des plus sales injures. Mais là, comme toujours, Mme Besant obéissait à l'impulsion d'une foi aveugle et convaincue. Elle confessait et mettait en dogmes une religion née depuis un siècle, sortie du matérialisme scientifique moderne, et que, en donnant à ce mot un sens qui va se définir de lui-même, on peut appeler la religion de l'humanité.

« Devant l'impossibilité de se rendre compte du problème du mal, l'idée d'un Dieu personnel, infiniment bon, infiniment puissant, s'est en quelque sorte écroulée. Le pur déisme voltai-

rien est une sottise, les religions, avec leur fond de mystères inscrutables, se sont lentement desséchées ; et il semble qu'il ne reste plus rien qu'une tristesse sans remède. Mais voici cependant qu'au monde désolé un immense espoir apparaît, un espoir sûr, clair, patient, sorti de deux principes lentement dégagés par la science moderne, celui de l'unité de la substance et celui de l'évolution. Au delà de l'esprit et de la matière, vieux mots qui n'expriment que des phénomènes, cette substance réside, calme, sereine, impersonnelle, inconnaissable, et l'esprit et la matière, que nous sentons et voyons, indivisibles et égaux sortent d'elle éternellement, s'engendrant sans cesse l'un l'autre, d'un mouvement infini, d'un flux harmonieux. Dans l'étendue de l'espace sans bornes, dans le temps illimité, les phénomènes naissent, meurent et renaissent en se transformant, et la loi rythmique qui les mène se nomme l'évolution.

« Dernier anneau de cette évolution, agrégat lui-même de phénomènes passagers, l'homme disparaît lorsqu'ils se dissolvent. Qu'importe que son âme ne soit point immortelle : il conçoit l'immortalité des causes, et complice conscient de la nature inconsciente, dont il émane et où il rentre, il cherche à deviner où elle va, hésite, tâtonne, se trompe parfois, et finit par triompher. Unissant et compensant dans l'intérêt général la somme des intérêts particuliers, domptant les élémens, luttant patiemment contre la maladie et la misère, il est roi, il passera Dieu.

« Mais combien il faudra qu'il lutte encore contre lui-même! Son amour du prochain, sa passion de dévouement, son idéal de pureté provenant du fait expérimental que toute la force nerveuse consacrée aux vils instincts est perdue pour le cerveau, toutes ses plus belles conquêtes sont aussi les plus récentes, et par conséquent les moins assurées. Chaque jour encore il fait des chutes profondes. Il n'a pas tué encore en lui la brute originelle, il abuse de sa force contre son frère, il le regarde égoïstement mourir de faim, il se rue à la guerre, il se rue à l'amour sensuel, il applique avec art toute cette intelligence qu'élaborèrent les siècles à satisfaire des désirs d'animal encore inférieur, à détruire les chances d'augmenter cette intelligence. »

Vous avez reconnu les théories que je résume. Elles étaient dans Auguste Comte, dans Spencer, dans Darwin. Peut-être y a-t-il là cependant, quelque chose de plus, la nécessité du renoncement personnel, considéré comme indispensable pour mener l'humanité à sa perfection. Ce fut là un des côtés intéressans du mouvement sécularisté tel que Mme Besant prétend l'avoir conçu. Je dis « prétend », car il est bien possible qu'elle mêle inconsciemment ses idées actuelles à l'exposé de celles qu'elle n'a plus.

Mais il est certain qu'elle donna au nouvel évangile l'attrait raffiné d'un enthousiasme mystique, qu'elle éleva les dogmes positivistes soutenus par elle en insistant sur la nécessité d'épurer encore l'idéal que nous ont légué dix-huit siècles de christianisme. Elle renia toujours avec énergie les doctrines de l'amour libre que quelques-uns de ses amis auraient voulu lui faire défendre. Pour elle, l'humanité semblait au contraire marcher vers une forme toujours plus pure de la monogamie; elle prêchait dans le mariage une association d'esprits se complétant et travaillant au même objet. Et si le mariage est ainsi un frein mis par l'intelligence et par la raison à la passion brutale, il en est ainsi, à plus forte raison, du malthusianisme. Le devoir de restreindre les naissances est imposé par les principes les plus élémentaires du positivisme. C'est l'un des plus puissans remèdes du paupérisme, et, surtout, du moment que la santé morale de la race dépend, et ne dépend, que de sa santé physique, que la seule misère engendre le vice et le crime, une malheureuse femme tombée sous la domination d'un homme ivre et débauché n'a pas d'autre moyen de se soustraire au résultat d'appétits funestes, dont le contre-coup va frapper les plus lointaines générations.

Dans toutes ces luttes, livrée à l'impression du moment, qui chez elle emportait tout, elle eut des heures de pleine joie, et de grands triomphes. Longtemps son union d'esprit et d'opinion avec M. Bradlaugh fut complète. On courait les grèves, on remuait le district de Northampton, on répandait pas mal de vérités, on disait aussi quelques bonnes sottises, on faisait l'éloge éclectique des bienfaiteurs de l'humanité, Jésus, Bouddha, Malthus, qui devaient être fort étonnés de se trouver présentés les uns aux autres; et parfois quand un interrupteur s'obstinait par trop à injurier la jeune femme, M. Bradlaugh retroussait ses manches et le « sortait » à coups de poing de la salle du meeting. Jours de bohème, d'aventures et de gaieté! Puis peu à peu un dissentiment grandit entre les deux associés. « Je fus l'amie des mauvais jours, » écrit amèrement Mme Besant. L'homme auquel elle s'était consacrée avait pris au Parlement la place que méritait son talent, et les rêveries de sa compagne le laissaient de plus en plus froid et étonné.

Une fois lancée dans l'extraordinaire, rien à celle-ci ne semblait plus assez extraordinaire. D'autres réformateurs l'entouraient, la sollicitaient, l'appelaient à de nouveaux combats : le docteur Aveling, ce curieux érudit du socialisme, qui promène dans les réunions populaires une étrange et caricaturale tête de vieux jockey réformé; le révérend Headlam, pasteur de l'Église anglicane, qui, rêvant de réformer le christianisme par le théâtre, fréquente plus assidûment Drury-Lane et Covent-Garden que les

églises; Herbert Burrows, à la fois collectiviste et théosophe; Stead, l'un des journalistes les plus entreprenans d'Angleterre, et qui, par un étrange assemblage, joint à l'esprit le plus pratique une âme mystique et inquiète : tout ce peuple agité lui dessina plus fortement son rêve. Croyait-elle donc avoir assez fait en préparant la destruction d'une Chambre des lords déjà pourrie et l'élargissement du cens électoral? N'allait-on pas enfin créer le véritable humanisme, cette fraternité universelle qui doit supprimer la misère et le mal? M. Bradlaugh ne comprit plus, craignit d'être compromis, força Mme Besant de renoncer à la direction du *National Reformer*, et l'abandonna. Ainsi croulait, devant l'égoïsme résolu d'un homme politique, une affection de dix ans! Elle le regarda de ses yeux tristes et dessillés, et dès qu'elle ne vit plus en lui qu'un étroit et énergique logicien, elle aperçut du même coup la platitude, les erreurs, toute l'insuffisance de sa foi.

Oui, le positivisme avait raison en dressant un autel à l'homme, dieu futur, mais en édictant les dogmes de cette religion ne s'est-il pas trompé, n'a-t-il pas, en posant les prémisses, oublié la conséquence, qui seule importe. De la brute, l'homme va vers l'ange, c'est bien; mais c'est de l'ange qu'il faut pousser la croissance. Contente d'avoir démontré que nous venons de la bête, la science s'arrête là, et croit avoir tout fait en nous préparant un bonheur de bête heureuse. Et reste encore à savoir si le fameux « inconnaissable » est vraiment inconnaissable; si aux « pourquoi? » l'homme ne peut répondre que par d'éternels « comment »; si jamais, jamais, il n'arrivera à la cause. Déjà cette science s'étonne devant l'infinie complexité de la conscience humaine; elle trouve en un même cerveau de multiples personnalités; elle constate que dans ce cerveau, réduit au coma, presque mort par conséquent, l'activité mentale grandit d'une façon démesurée et mystérieuse. Alors elle s'effare, ou risque des explications dont un enfant rirait. Ah! si elle s'était trompée, pourtant, si c'était l'enfant seul qui eût raison, en peuplant l'univers de formes brumeuses et vivantes, s'il y avait une dryade derrière l'écorce des chênes, un être derrière cette tache colorée et mouvante qu'on appelle l'homme, et si, par des moyens nouveaux, en s'affranchissant des sens, on pouvait voir, de la fumée des apparences et du flottement des phénomènes, surgir, — fût-ce en mourant — le *moi* du monde, le Réel nu, infini et solitaire!

IV

Ce ne doit pas être un phénomène bien rare qu'un positiviste qui se convertit à la métaphysique, et adore ce qu'il a brûlé. Mais

l'agent de la conversion de Mme Besant ne pouvait pas être un vulgaire savant à lunettes : ce fut Mme Blavatski, thaumaturge, théosophe, charmeuse d'âmes, accusée par les uns de charlatanisme dans l'exercice de ses miracles, vénérée par d'autres comme un être surnaturel; à tout prendre, une âme forte jusqu'à la tyrannie et douée du don mystérieux qui fascine les hommes. La Société des Recherches psychiques de Londres a publié, en décembre 1885, les résultats d'une enquête fort longue d'où il semble résulter fort clairement qu'on la doit mettre au rang des imposteurs célèbres, et que la « théosophie » est une des pires plaisanteries du siècle. Presque aucun de ses amis ne l'abandonna. Elle magnétisait. Je connais de Mme Blavatski un portrait qu'on ne regarde pas sans inquiétude, et dont on a peine à détourner la vue. Elle apparaît avec un anneau magique à la main, vieille, sans sexe, sans forme, la tête roulée dans une mantille de laine, la bouche large et mince sous un nez puissant et lourd, mais avec des yeux extraordinaires, indéfinissables, qu'on voudrait fuir, et qui vous lient. Telles ces mégères de Frans Hals, dont la figure est hideuse, et qui vous arrêtent au passage, paralysent la volonté, vous enchantent, au sens profond du mot, parce que sous leurs paupières brûlées éclate une étincelle d'un feu non humain.

L'ancienne apôtre du matérialisme, bachelière de l'Université de Londres, fut bientôt entre les mains de Mme Blavatski comme un petit enfant. Aux enseignemens du vieux panthéisme oriental l'initiatrice faisait succéder les émerveillemens psychiques, frappait sur la tête de son élève, de loin et sans la toucher, de petites tapes dont le contre-coup descendait, dit celle-ci, jusqu'au fond de son corps. Ne croyez point que ces chiquenaudes spirituelles n'eussent aucune valeur philosophique! Sganarelle pensait convaincre Marphurius de la réalité des apparences en lui donnant des coups de bâton; mais qu'eût dit Sganarelle si on lui avait prouvé en retour qu'on peut donner des coups de bâton sans bâton? Ces petites tapes firent leur trou dans le cerveau de Mme Besant, et bien des choses étonnantes y pénétrèrent avec elles. En deux ans son admirable intelligence, son imagination d'enfant passionnée de miracle furent pleinement conquises. Mme Blavatski put mourir, en 1891, rassurée sur le sort de la petite et curieuse église qu'elle avait fondée; son élève, avec autant d'ardeur, plus d'éloquence, une réputation d'honnêteté et de conviction moins discutée, en a repris la direction. Toutes les luttes, tous les déchiremens qui avaient précédé la rupture de Mme Besant avec le christianisme, elle eut à les subir une seconde fois. Une autre se serait abîmée sous le ridicule, aurait succombé sous le poids de sa double abju-

ration : elle se retrouva debout, écoutée, sinon crue, objet de curiosité bien plus que d'aversion, à la tête d'un groupe et prêchant toujours!

Désormais elle a passé, — c'est elle qui nous le dit, — de l'orage à la paix. Ardemment, comme elle avait été chrétienne, comme elle avait été athée, elle est théosophe, ou, si vous voulez, bouddhiste ésotérique. Ce n'est point ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point ceux qui se disent bouddhistes ésotériques sont renseignés sur le vrai boudhisme. Le titre même dont ils veulent se parer est bien près d'être un contresens, et l'adjectif y jure avec son substantif. S'il est vrai que presque toutes les religions de l'Inde ont toujours eu, en effet, des parties restées secrètes, le boudhisme, dans sa pureté primitive, faisait pourtant exception, et rien ne semble moins ésotérique que la façon dont cette religion ou plutôt cette discipline morale et monacale fut enseignée et répandue. Elle était un guide vers la paix de l'âme, une doctrine dont le caractère essentiel paraît avoir été de pouvoir se prêcher à tous. L'objection a frappé l'un des écrivains de la petite église théosophique, M. Sinnett, et il prend beaucoup de peine pour expliquer que son bouddhisme, — écrivez avec deux *d*, s'il vous plaît, — doctrine des saints, des grandes âmes, des *mahatmas*, n'a presque rien de commun avec celui de Çakya-Mouni, lequel selon lui ne doit prendre qu'un seul *d*. Je me suis conformé aux exigences orthographiques de cet auteur pour éviter une confusion que pour d'autres motifs que les siens je trouverais regrettable : est-il permis maintenant d'ajouter que, si quelques positivistes européens en mal de mysticisme ont adopté une étiquette qu'ils savaient fausse, c'est surtout parce que l'athéisme fondamental de la doctrine du Boudha s'accordait avec leurs propres désirs? Établir une religion qui paraît, au moins superficiellement, une véritable religion, avec une cosmogonie, une définition de la nature de l'homme et de sa fin, des révélations mystérieuses, une morale, et qui pourtant se passât d'un Dieu personnel, telle est l'œuvre difficile que Mme Blavatski et ses amis ont voulu accomplir. Il est donc assez naturel qu'ils se soient sentis en sympathie avec le boudhisme, né, lui aussi, d'un très ancien naufrage métaphysique. Et puis l'étiquette était connue, ce qui est bien quelque chose. Mais ce n'est nullement à la littérature boudhiste, dont le style, dit Barth, « est le plus affreux et le plus insupportable de tous les styles, » c'est, avec un bel éclectisme, aux anciens upanishads, à des traités philosophiques plus modernes, à une encyclopédie thibétaine, à toutes les religions de l'Inde en somme, çivaïsme, vishnouïsme, krishnaïsme, etc., que Mme Blavatski a fait des emprunts. Elle ne s'en est pas tenue à l'Inde :

les philosophes alexandrins, la kabbale juive, le spiritisme, ont été mis par elle à contribution, et de tout cela il est résulté de gros volumes d'une langue souvent assez belle, d'une imagerie orientale suffisante, et d'une composition nulle.

Il s'agissait de supprimer Dieu comme personne individuelle et créatrice. Alors, au lieu de le placer à l'origine des choses, on l'a mis à la fin, et c'est l'homme qui est chargé d'en fournir la matière première. A travers de longues séries de luttes qui se continuent durant des milliers d'existences, les meilleurs d'entre nous se spiritualisent, s'épurent, et chacun devient un dieu. Étrange dieu! Plus il sent en lui le feu du centre divin dont il émane, plus il devient semblable aux autres âmes arrivées au même point que lui, et plus il agit, en toute liberté, comme s'il n'était qu'une cellule d'un grand corps frémissant. Une cellule, en effet, mais divine, rayonnante, intelligente! Avec ses sœurs elle forme « l'esprit planétaire, » le cerveau de la terre. Le monde a pris conscience de lui-même; une volonté savante roule dans ses mers, anime ses fleuves, illumine les courans qui vont d'un pôle à l'autre, et, sans bouger de sa place marquée dans l'absolu sans bornes, de même que l'homme d'aujourd'hui sait qu'il est un homme, ce monde intelligent sait qu'il est un monde.

Ceci est emprunté aux livres de magie gréco-hébraïques. On l'a mis à la mode du jour, en se servant peut-être de quelques pages de M. Renan dont les lecteurs de cette *Revue* se souviennent encore. Mais si l'homme peut ainsi arriver à la divinité, il faut que la somme de ses efforts ne se perde point à la mort; il faut de plus qu'il puisse accumuler ces sommes. Pour les théosophes, il y aura donc dans l'homme un principe immortel, et ce principe devra se désincarner et se réincarner durant des millions de siècles avant d'arriver à sa perfection. Ici nous retournons dans l'Inde pour lui prendre sa doctrine de la métempsycose, bien plus vieille que le boudhisme. Après avoir posé en commençant l'inanité de la distinction entre la matière et l'esprit, les théosophes oublient ce point de départ, rétablissent leur dualité, en divisant l'homme en une sorte de gamme de sept élémens dont quatre matériels et trois spirituels. Ainsi, après tout cet étalage d'alchimie métaphysique, on rétablit tout simplement la vieille distinction de l'âme et du corps, et l'on nous dit que l'une demeure, tandis que l'autre se corrompt. Nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant! Il est vrai que, pour nous consoler, on nous offre la fameuse théorie du *Karma*, qui doit résoudre le problème de la responsabilité humaine : sur le plan terrestre, le *moi* impérissable a agi, peiné, pensé, commis le bien et le mal, s'est avili ou élevé; un monde s'est amassé autour de

lui, formé de ses actes, de ses efforts moraux, de ses passions, de l'idée qu'il s'est formée des choses, des vérités qu'il a conquises, des rythmes de couleurs et de sons qu'il aimait, et ce monde est immortel ; quand l'homme meurt, il en reste enveloppé. Dans une espèce d'extase, dont la durée se prolonge durant des milliers d'années, cet univers revient, l'entoure, et il en jouit, car rien de ce qu'il a commis de mal, aucune des douleurs qu'il a éprouvées, ne transparaissent sur ce voile changeant et sublime. On ne souffre pas, dans cet état de *Dévachan*, on est plus ou moins heureux, suivant la richesse des sensations accumulées, voilà tout. C'est plus tard, dans sa réincarnation, que l'homme devra payer les fautes commises dans ses existences antérieures. Il lui faudra vaincre ses mauvais instincts, s'améliorer sans cesse, pour arriver enfin, après de nouvelles morts, à l'expansion de sa conscience, jusqu'à la cause éternelle d'où jaillit un jour le songe vrai qu'il a été : c'est l'état de *Nirvâna*. Mais si on ne veut pas s'y absorber, on peut entrer dans la phalange des esprits planétaires, ou bien on se réincarne encore une fois pour rendre par ses vertus surhumaines, sa puissance surnaturelle, service à l'humanité : on devient un *Mahatma*, et, en général, on habite le Thibet. Vous m'embarrasseriez beaucoup, par exemple, en me demandant pourquoi cette contrée jouit d'un si beau privilège : il est impossible de s'empêcher de penser que les Pères Huc et Gabet, les seuls Européens qui aient jamais visité Lassa, la Terre des Esprits, capitale de ce Thibet auquel on bâtit aujourd'hui une si remarquable réputation, ne trouvèrent dans ses habitans que de très bonnes personnes, n'ayant que le petit défaut d'empoisonner de temps à autre leur Boudha vivant, lequel se laissait faire avec une douce naïveté et peu de prescience. Toujours est-il que lorsqu'un de ces mahatmas commande, il n'y a plus qu'à obéir. Mais comme on ne les a jamais vus, et qu'ils ne parlent, par des procédés mal connus, qu'aux initiés supérieurs, c'est à ces initiés, lisez à Mme Blavatski, et depuis sa mort à Mme Besant, au colonel Olcott, etc., que vous devez abandonner le soin de guider votre âme sur cette terre. Voilà le résultat final de tant de discours sur la liberté et la fraternité universelles, coupés de déclamations contre la tyrannie des religions chrétiennes.

Si la doctrine de Mme Blavatski n'avait pour défaut que d'être une mosaïque peu neuve et mal faite, on pourrait encore lui pardonner par égard pour la façon brillante dont elle adapte parfois certains fragmens de la littérature mystique orientale : les livres de cette thaumaturge, mélange bizarre et mal classé de doctrines gnostiques, mystiques, swedenborgiennes, de fragmens

d'une encyclopédie thibétaine, de livres magiques de source occidentale, sont déjà un fort étrange fatras; mais si vous saviez ce que les Américains, et même certains Anglais en ont tiré! L'évolution étant de nos jours un dogme, la théosophie s'est crue obligée de nous fournir sur celle-ci des aperçus nouveaux que Darwin ne soupçonna jamais. Le pauvre grand homme n'avait pu résoudre convenablement le problème du passage d'espèce à espèce et de genre à genre. Ce fameux animal qui doit servir de transition du singe à l'homme n'a pas encore été découvert. Les théosophes ne sont pas embarrassés pour si peu : par un raisonnement très ingénieux, et qu'il serait un peu long d'expliquer, ils vous démontrent que chaque espèce prend un certain développement sur une planète, et que de là les monades qui constituent chaque individu d'une espèce passent sur une planète voisine et y prennent un nouveau développement. Après quoi, elles passent sur une troisième pour s'y développer encore, et ainsi font le tour de sept globes avant de revenir à leur point de départ. Et voilà pourquoi votre fille est muette, pourquoi les infortunés darwinistes n'ont pas trouvé leur homme-singe! Qu'ils ne le cherchent pas sur la terre, il est dans la planète à côté; de là, il est allé sur une autre; et enfin, ayant fini sa ronde, il est revenu ici-bas, où il est apparu comme un miracle, étonnant par sa présence les orangs-outangs les plus distingués. Mme Besant passe le plus légèrement possible sur ces hypothèses épineuses, mais il faut lire ses confrères de la Société théosophique de New-York, MM. Sinnet et Judge! Ils ne se contenteront pas de vous indiquer, à quelques centaines d'années près, le temps qui s'écoulera entre chacune de vos incarnations, la date où la noble sous-race américaine remplacera la vieille sous-race européenne honteusement usée, il vous apprendront ce que c'est que les « coquilles », des êtres bien pernicieux! Ce sont des formes invisibles, mais matérielles, provenant des personnes mortes de mort violente, les suicidés, les condamnés à mort. Elles ne meurent vraiment qu'après avoir terminé sur la terre le laps d'existence auquel elles avaient droit, et gardent généralement une attitude très rancunière, à cause de leurs malheurs. Elles rôdent sur la terre en se livrant à une foule de méfaits sournois, et se font incubes ou succubes, suivant leur sexe et le dévergondage de leurs caprices. En somme ces condamnés à mort mènent une vie de bâton de chaise. Ils hantent aussi les séances de spirites; ce sont eux qui, sous le nom de Victor Hugo, Platon, et Marie Alacoque, y profèrent tant de choses imbéciles. Il leur arrive même parfois, la séance terminée, de s'offrir le plaisir d'étrangler le médium. Les réincarnations s'opèrent aussi d'une façon bien bizarre. Charlemagne transmigra dans Napo-

léon Ier, et Clovis dans l'empereur Frédéric d'Allemagne, qui mourut d'un mal de gorge. Je vais vous dire une chose encore plus extraordinaire : sur les planètes où ils habitaient avant de passer sur la terre, les hommes étaient gigantesques, mais gazeux, flottans, et dépourvus d'âme. A une époque plus ancienne, ils n'avaient pas de sexe, et affectaient la forme d'une boule. Dans cet état, ils se roulaient au hasard sur un globe mal consistant. C'est une conception gaie. Pourtant, à la place de Mme Besant, je trouverais que c'est encore un peu plus difficile à croire que les mystères du christianisme.

La partie sérieuse de la théosophie venait de vingt sources diverses ; celle qui ne l'est point, semble bien à lui : on avouera qu'elle n'est pas pour inspirer une confiance illimitée dans cette nouvelle religion. On peut du reste considérer le tout comme une tentative de vulgarisation d'une métaphysique qu'il n'était pas besoin d'aller chercher aux Grandes Indes. Pour la rendre moins rébarbative, on y a joint des explications sur l'origine et la fin des mondes dont une bonne part procure une douce gaieté, puis on nous a affirmé qu'il existait une science expérimentale de la métaphysique comme il existe une science expérimentale de la physique, et qu'en exerçant son âme par des procédés spéciaux, on arrivait à la saisir, de même qu'en exerçant ses sens à l'aide de la raison, et en les prolongeant par des instrumens, on arrive à saisir les causes des phénomènes. Tout cela n'était pas neuf, et n'avait encore ému violemment personne. Alors, pour nous ôter certaines méfiances, on nous a dit le plus grand mal des médiums, spirites, et autres nécromans, et quand on nous a crus rassurés, on nous a présenté, pour nous prouver l'existence de l'âme, de la volonté spirituelle, et de la substance, exactement les mêmes phénomènes que produisent les médiums, spirites et autres nécromans, mais émanant de personnes dont la moralité surhumaine est garantie par la hauteur de l'Himalaya, l'élévation de leur but, et leurs incarnations successives dans des individualités de plus en plus pures. On prend bien soin de nous dire que nous arriverons aussi à cet état de sainteté et de clairvoyance, mais non pas probablement dans cette vie, à moins de dons spéciaux. En attendant, que sera pour nous la théosophie? Exactement une vérité « révélée » comme les vérités révélées de la Bible, de l'Évangile ou du Coran. Toute la différence est que le révélateur, au lieu d'être mort et de s'appeler Moïse, Jésus ou Mahomet, répondra tout vif au nom de Rathapâla, *yoghi*, *arhât*, *mahatma*, etc., — traduisez adepte de la Grande Loge, et thaumaturge distingué : — et une de nos grandes raisons pour le croire sera qu'il a renoncé, paraît-il, à son Nirvâna pour le bénéfice de l'humanité, et qu'il fait des miracles.

Les gens graves vont se froisser d'entendre raconter sans rire tant de contes de nourrice, d'autres se demanderont pourquoi Mme Besant a renié son ancien Dieu pour revenir, en somme, à « croire », au lieu de « savoir » ; d'autres diront qu'elle est folle. Pourquoi abuser de si gros mots? C'est tout simplement une femme qui s'est toujours fait à elle-même son univers extérieur. Comme théosophe, elle nous parle de l'état de béatitude où nous serons après la mort, entourés des rêves que nous aurons su édifier, et qui seront pour nous comme des réalités ; elle peut en parler savamment, elle a été toute sa vie dans cet état délicieux, elle s'est toujours créé un monde en harmonie avec elle-même. Elle a retrouvé les imaginations de son enfance, vit dans son rêve, entourée des esprits qui peuplent la nature, président à l'ordre du monde, combattent pour le bien de l'humanité, lui racontent des histoires merveilleuses sur les destinées de la terre et des étoiles, et lui donnent des talismans avec lesquels elle prend part à leurs luttes : elle mêle le figuré au réel et prend toutes choses en métaphore. Ce n'est pas de la folie, sans doute, mais c'est une condition d'esprit très exceptionnelle, intéressante, et il faut lui savoir gré d'avoir écrit des mémoires qui rendent compte d'un phénomène aussi curieux.

Au moment où j'écrivais ces lignes, elle passait justement par Paris en revenant des Indes, où elle avait accompli un long voyage, en compagnie du colonel Olcott et de la comtesse Wachtmeister, « qui est une clairvoyante ». Elle y avait prêché la bonne nouvelle, s'était fait conter la divine aventure par des fakirs étonnans qui reconnaissaient du premier coup, à l'inspection des lignes de sa main, qu'elle aurait de grands succès d'éloquence, ce qui prouve plus leur politesse que leur science divinatoire ; elle avait visité les écoles qu'a fondées la Société théosophique pour empêcher les Hindous d'aller perdre, dans les missions protestantes ou catholiques, leur foi si précieuse et si supérieure au christianisme. Une fois sur le sol de France, elle n'a pas renoncé, on le pense bien, à la prédication, et au cœur de Paris même, entre la Madeleine et la Chambre des députés, elle a donné une conférence. Étrange public que celui qui se pressait là ! D'abord des Anglais tranquilles, solides, avec des figures fermées, de bonnes figures honnêtes et courtoises. Peut-être la plupart d'entre eux étaient-ils venus par patriotisme, pour qu'on ne pût dire qu'une compatriote avait parlé devant des banquettes ; mais s'ils avaient eu cette crainte, la partie française de l'auditoire était encore assez nombreuse pour les rassurer, et elle était diverse et pittoresque à souhait : journalistes, qui écoutaient mal, sans doute parce que c'est leur devoir d'écouter ; curieux d'habitude, roman-

ciers occultistes, il y avait de tout dans cette foule, et surtout des femmes, de celles dont c'est la gloire et la fonction d'aller partout, des désœuvrées, des agitées et des fanatiques. Je crois pourtant que la majorité des assistans regrettait amèrement, à la sortie, que Mme Besant ne leur eût pas montré quelque bon tour de son métier de thaumaturge; car, au lieu d'évoquer un mort ou de faire pousser en un clin d'œil une touffe de fleurs sur un arbre vert, comme on sait que font les yoghis, elle s'était tenue à quelques considérations sur la fraternité universelle et la nécessité de tuer en nous la sensualité : grave déception!

Quelques mois plus tard, la déception dut être plus forte encore : Mme Besant avouait elle-même qu'elle avait été la victime d'une mystification à laquelle un enfant n'eût pas été pris! Déjà, aux beaux temps de sa foi en Mme Blavatski, on avait essayé de la mettre sur ses gardes. La Société des Recherches psychiques avait publié une enquête dont les résultats avaient été surprenans : M. Richard Hodgson y démontrait, entre autres choses, que dans l'Inde, près de Madras, lorsqu'un naïf et riche fidèle voulait obtenir une missive du fameux *Mahatma*, qui guidait Mme Blavatski, c'était un ménage français, les Coulomb, arrivé dans l'Inde à la suite d'on ne sait guère quelles aventures louches, qui était chargé d'envoyer, au moyen d'un tabernacle à double fond, la lettre du Mahatma, fabriquée par Mme Blavatski elle-même! Mais Mme Besant avait refusé de croire à ces calomnies, après avoir lu l'enquête, sur l'ordre même, raconte-t-elle, de son initiatrice russe. Cette intelligence superficielle et facile, qui eut toujours besoin de se soumettre à une volonté supérieure, était alors sous le charme de la très intéressante sorcière. Du reste, presque aussitôt après la mort de celle-ci, elle fit devant tous les théosophes rassemblés une dramatique révélation : « On a dit, s'écria-t-elle, que c'était Mme Blavatski qui fabriquait elle-même les messages miraculeux : eh bien! depuis sa mort, j'ai reçu les mêmes avertissemens, par des moyens identiques! Croyez-vous que les morts puissent encore faire de la prestidigitation? » Ces messages merveilleux étaient écrits sur du papier de riz, et scellés d'un sceau spécial portant l'initiale d'un des invisibles sages du Thibet.

Hélas! la discorde se mit au camp des théosophes, et, dans sa fureur de se voir privé, par ces avertissemens d'en haut, d'un des postes éminens de l'église théosophique, un très honnête homme naïf et abusé, le colonel Olcott, découvrit, malgré son aveuglement, que l'empreinte du sceau se rapportait à un cachet qu'il avait fait exécuter lui-même dans l'Inde pour l'offrir à Mme Blavatski! Ce sceau avait été détourné par un de ses

confrères, l'Américain William Judge, le même qui nous a révélé les mœurs étranges de ces individus sphériques, gazeux, et sans sexe, qui se roulaient auparavant sur notre globe ! Cet ingénieux thaumaturge avait voulu se servir du cachet pour déposséder l'infortuné colonel.

Il faut ici rendre justice à Mme Besant. Elle se conduisit avec la franchise la plus courageuse, avoua qu'elle avait été trompée ; que jamais, si funestes que pussent être pour elle et pour sa foi, les résultats de cet aveu, elle ne consentirait à dissimuler quoi que ce fût d'une vérité évidente. Et elle reste théosophe, dit-elle ; car s'il y a eu dans toutes les religions des charlatans qui ont tenté de profiter de la crédulité des vrais fidèles, faut-il en conclure que la religion doit être condamnée ? — Une telle attitude est généreuse, mais qui peut dire si au fond la conviction de cet esprit ardent, ondoyant et faible n'est pas ébranlée par un coup aussi rude? Elle a dit, elle a écrit encore tout récemment, dans sa revue *Lucifer*, qu'elle restait attachée à sa croyance : mais elle nous a habitués à des retours si brusques! Mme Besant a été chrétienne, athée, théosophe: que pourra-t-elle être maintenant ? Il ne lui manque que d'avoir été catholique. Mourra-t-elle dans un couvent de filles de la charité ou de carmélites?

Si toute cette folle aventure démontre quelque chose, c'est qu'il n'est pas commode d'inventer une religion. Après la conférence que fit Mme Besant à Paris, et dont j'ai parlé tout à l'heure, j'écoutai quelque temps quelques-uns des auditeurs qui discutaient en vaguant dans les rues humides. Il y avait là un orientaliste, et, en souriant, il dénonçait l'incohérence des dogmes théosophistes, leur mêlée bizarre, les emprunts faits à l'Égypte, à la kabbale, aux philosophies grecques, en même temps qu'à l'Inde.

— « Qu'importe! répondait un écrivain qui marchait à ses côtés, et que tout ce qui est mystérieux enthousiasme : nous nous inquiétons bien de votre vérité historique et scientifique ! Il nous suffit que l'émotion sentimentale produite sur nous par cet éclectisme mystique soit réelle et neuve, qu'elle puisse engendrer de beaux livres et de beaux rythmes, qu'elle soit, en un mot, matière à littérature. Et puis, qui sait? il y a peut-être là quelque chose de plus. Une foi nouvelle? Certes, je ne l'affirme pas, mais ce qu'il y a de sûr c'est que la curiosité qui entraîne les âmes vers ces nouveautés étranges est la plus claire preuve que le positivisme scientifique, le naturalisme littéraire, la négation religieuse, ont fait leur temps. *Nescio quid nascitur...* » Un très jeune homme l'interrompit : — « Ce qui va être, c'est une religion! Pour le moment, vous apercevez assez distinctement ce que toutes ont de commun et de nécessaire, et vous établissez théo-

riquement une religion générale, comme on a fait des grammaires générales. Ce n'est pas assez, cela frise même la banalité : vous êtes omnithéiste, monsieur! Apprenez qu'en ce moment s'élabore une forme nouvelle de l'éternel besoin d'adoration ; car ce qu'il faut à l'humanité, avant tout et toujours, c'est une prière. » Alors quelqu'un demanda : — « Que dites-vous donc du christianisme? » Cette question impertinente souleva une discussion fort confuse. Les personnes présentes admirent généralement que le christianisme avait du bon, bien qu'il eût aussi des défauts, et principalement celui de n'avoir pas été inventé par elles.

Je ne sais si cette conversation fut cause que le lendemain j'entrai dans une église. Elle se nomme Saint-Germain-des-Prés, et un prêtre y chantait la grand'messe. Il offrait le calice ; il disait : *Veni Sanctificator omnipotens, æterne Deus!* et la pensée me vint et m'obséda que, six siècles auparavant, dans cette même église, un prêtre vêtu d'un costume identique, portant l'amict, l'aube, le surplis et l'étole, avait prononcé les mêmes paroles, avec le même geste, dans la même langue ; que rien, dans ce sacrifice offert, n'avait changé, quand tout changeait; que, pour avoir l'attitude, les idées sur le fond et la fin de nous-mêmes, pour retrouver un état d'esprit que connurent mes ancêtres oubliés, il y a six cents ans à cette même place, pour communier avec eux, je n'avais qu'à écouter et à répondre naïvement les versets liturgiques comme eux-mêmes l'avaient fait. Oui, dans une antique religion, quelle qu'elle soit, il y a autre chose que ses dogmes acceptés ou non compris, que sa morale usée ou sublime : il y a un sentiment puissant de solidarité avec les morts, ceux qui ne sont plus et d'où nous descendons. Ces vieilles prières, ces vieux rites, ces vieux gestes, c'est le symbole de tout ce que nous avons de commun avec eux; et voilà pourquoi beaucoup, sans même s'en douter, tiennent instinctivement à ces choses, pourquoi l'idée qu'il peut se créer une religion leur paraît extraordinaire. Pour qu'une race change l'expression de l'instinct religieux qui est en elle, il faut qu'une bien profonde révolution morale l'ait secouée, qu'une raison violente, irrésistible, l'oblige à renoncer à son héritage. Qui dira si c'est le cas à cette heure du monde? Nous nous intéressons à ces manifestations mystiques parce qu'elles sont un peu folles d'abord, et aussi parce qu'elles tentent un compromis entre la science moderne, pour qui les lois de la nature, étant immuables, ne laissent pas de place à l'action d'un Dieu personnel, et l'obstination de l'humanité à vouloir, malgré cela, prier et être guidée. Seulement, le compromis n'est pas sérieux. On institue une morale positiviste, où il est plus ou moins question de fraternité universelle, et on la prétend dictée par des espèces

de bons dieux vivans, mais assez difficiles à voir, car ils habitent très haut et assez loin : c'est au Thibet. Franchement, on a le droit de se méfier et même de s'amuser. En laissant de côté, si l'on veut, la renaissance actuelle du catholicisme, peut-être, après tout, y aurait-il quelque chose de plus curieux à voir de près que ces rêveries sans avenir : ce serait la façon dont le protestantisme anglo-saxon, surtout en Amérique, prétend résoudre le problème dont on vient de parler. Les dogmes semblent ne plus l'intéresser : on dirait vraiment qu'il est disposé à en faire bon marché; il se tait sur eux, et malgré cela il donne de plus en plus force de loi à sa morale. Il n'en est pas de preuve plus intéressante que le résumé des opérations du Congrès de Chicago, que donnait naguère ici même M. Bonet-Maury. Éviter de discuter les différences des credo; partir de l'existence du péché, du mal moral dans le monde, cause physique des misères sociales, pour en induire la nécessité des œuvres de charité; admettre, en la discutant aussi peu que possible, la divinité du Christ, qui sert de point de départ à la prière : la prière, qui fait monter jusqu'à nos lèvres le fond d'intuitif amour qui est en nous, révèle au cœur la communauté de nature qui unit les hommes; de sorte que, après avoir été intime, muette, personnelle, elle éclate au dehors, devient un chant de gloire, d'enthousiasme ou d'invocation, crée, pour ainsi dire, le sentiment esthétique : telle est la tendance actuelle du protestantisme aux États-Unis, et de plus en plus l'homme d'Angleterre ou d'Amérique semble « un animal religieux. » Il ne se loge pourtant pas dans la coquille que lui offre la théosophie, il modifie l'ancienne : c'est là qu'est le phénomène important de l'évolution religieuse anglo-saxonne. Le reste n'est guère que matière à curiosité et à pittoresque.

PIERRE MILLE.

LES SALONS DE 1895

LA SCULPTURE[1]

Lorsqu'on s'est promené un certain temps parmi les six cents figures de marbre et de plâtre, plus ou moins dégingandées, qui se groupent en files pressées entre les plate-bandes du palais des Champs-Élysées, et que l'on tombe, épuisé, sur quelque banquette hospitalière, on distingue, si je ne m'abuse, dans la multiplicité des sensations qui accompagnent d'ordinaire un pareil exercice, deux impressions dominantes : la première est que, depuis les grands jours du moyen âge et du XVIIe siècle, depuis les constructions passionnées d'églises gothiques et de palais classiques, jamais peut-être l'école française n'a été en mesure de fournir plus d'ouvriers habiles et de praticiens exercés dans l'art de tailler des images à ceux qui les sauraient employer; la seconde, que cette multitude de sculpteurs, laborieux et bien éduqués, abandonnés à eux-mêmes par l'indifférence publique, dépensent le plus souvent, à tort et à travers, leur activité stérile en travaux insignifians, d'une virtuosité démodée, faute d'une direction intellectuelle et soutenue qui leur assigne une part utile dans le mouvement général des arts et leur fournisse des motifs d'inspiration plus sérieux et plus nouveaux.

Le morceau isolé de sculpture, celui qu'on peut déposer partout, suivant le hasard des circonstances, dans une galerie ou dans un jardin, sur une terrasse ou dans un musée, celui qui n'emprunte point ou qui n'apporte point à l'architecture envi-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

ronnante une part de sa signification et de son expression, ne devrait être qu'une exception rare dans la production courante. Il en fut ainsi à toutes les belles époques de l'art, aussi bien en Grèce qu'en Égypte, aussi bien en France qu'en Italie. Les épaves du passé, marbres, pierres ou bronzes, que les musées, dans leurs froids corridors, recueillent et classent, après la destruction des monumens, comme les feuilles de l'herbier conservent les fleurs jaunies, une fois leurs saisons passées, sans tiges et sans feuilles, loin de la terre qui les nourrissait et du ciel qui les colorait, nous disent, néanmoins, presque toutes encore, par quels liens puissans ou tendres elles tenaient à la vie : décors de temples ou d'églises, parures de villas ou de palais, images funèbres ou voluptueuses, souvenirs de gloire ou d'amour, tous ces groupes, ces figures, ces bustes se sont d'abord associés à mille autres choses pour parler plus naïvement et plus éloquemment à leurs contemporains. Il a fallu quelque catastrophe violente ou les atteintes lentes et fatales du temps pour les livrer ainsi, sans supports et sans accompagnemens, à la curiosité des oisifs et à l'analyse des pédans. Aujourd'hui, les choses vont à l'inverse. C'est dans la pièce isolée, dans le morceau de bravoure, celui qu'on destine d'abord au Salon, puis ensuite à un musée, dans le morceau sans destination et sans but, que la plupart des sculpteurs se trouvent réduits, soit par excès d'amour-propre, soit par défaut de commandes, à montrer ce qu'ils savent et ce qu'ils peuvent. De là cette énorme quantité de figures sans signification, qu'on affuble, presque au hasard, de noms mythologiques, bibliques, allégoriques, humanitaires, toujours les mêmes, qui ne sont que prétexte à se faire la main ou à prouver sa maîtrise, qui obtiennent fatalement et légitimement les récompenses régulières par leur correction matérielle, mais qui ne présentent pas plus d'intérêt pour le passant dont elles sollicitent les yeux qu'elles n'ont allumé d'ardeur dans l'âme des artistes dont elles ont tout au plus fatigué la main.

Ce n'est pas que, parmi ces exercices plastiques, il n'en soit qui ne témoignent, chez leurs auteurs, d'une intelligence délicate ou puissante de la beauté corporelle, parfois même d'une certaine sensibilité poétique ou morale. L'*Illusion*, par M. Charpentier, ouvre agréablement la série. Pourquoi l'*Illusion?* Une jeune femme nue, tenant d'une main une branche de fruits, de l'autre une poignée de roses froissées, qui penche la tête et qui ferme les yeux, est-ce une allégorie bien claire? Mais les formes sont souples, l'allure bien rythmée, les yeux sont satisfaits. Néanmoins, la vaillance du sculpteur s'accuse plus franchement dans sa vivante

et chaude figure en bronze de *Madier de Montjau*. L'*Ève* accroupie de M. Dagonet, dans sa pose ramassée, la tête sur ses genoux, rappelle une des dernières compositions de cet excellent Delaplanche; les jambes, entourées par les bras, sont plus serrées encore; l'ensemble forme une espèce de masse cubique dans le goût de certaines pleureuses égyptiennes, qui serait assez disgracieuse si l'habileté du sculpteur n'en avait remarquablement combiné les lignes et assoupli les contours. Il n'y faut pas trop chercher l'expression d'une douleur profonde, mais le morceau est d'un bon style. N'est-ce pas encore une Ève quelconque s'éveillant à la vie, que le public croit voir dans la jeune géante, assise sur le sol, les yeux encore clos, soulevée à demi, s'étirant les bras, qui représente, suivant M. Boucher, la *Naissance de la Terre?* Le titre semble avoir été mis après coup, comme les noms d'héroïnes bibliques ou d'illustres dames de la renaissance dont les peintres du premier étage baptisent *in extremis* leurs études d'après le modèle parisien, au moment d'en faire la déclaration légale aux employés du catalogue. Rien ne justifie, ni dans le caractère, ni dans l'attitude, ni dans les accessoires, les ambitions cosmogoniques de cette robuste fille, dont la tête étroite, d'un profil court et mesquin, ne doit pas contenir beaucoup de cervelle. M. Boucher, qui est un de nos plus vigoureux tailleurs de marbre, pense beaucoup à Michel-Ange; il s'attaque, volontiers, comme lui, aux figures colossales. Désirerait-il, comme lui, joindre, à la gloire de l'artiste, la gloire du penseur? On le croirait, car il nous présente, depuis quelque temps, toutes ses études comme de hautes synthèses sur lesquelles nous sommes invités à méditer : s'il représente une femme qui s'endort, c'est le *Repos;* s'il agrandit, avec un talent considérable, mais sans originalité inventive, le superbe Adam de Jacopo della Quercia, travaillant la glèbe, le pied sur sa bêche, cela devient la *Terre*. Pour cette dernière figure, passe encore, l'œuvre était imposante et pouvait, jusqu'à un certain point, supporter ce titre ambitieux; mais, avec ce système, nous n'aurions bientôt plus, au Salon, que des créations philosophiques, scientifiques, symboliques, à trop peu de frais, en vérité, et sans que la pensée moderne s'en trouve suffisamment fortifiée ou éclairée. Il n'est pas de paysanne allaitant son nourrisson qui ne puisse devenir la *Maternité* ou même l'*Humanité*, pas de troupier combattant qui ne puisse symboliser la *Patrie* ou la *Gloire*. Les grands mots ne suffisent point à faire les grandes œuvres. Avec des intentions plus modestes, la figure de M. Boucher, puissamment modelée en quelques parties, trouverait la critique disposée à plus d'indul-

gence pour la disproportion et l'insignifiance de la tête, et pour une hésitation générale dans la construction et dans le mouvement de la figure, qui arrêterait, à elle seule, l'imagination dans son essor vers un idéal surhumain. En de pareils colosses, pour qu'ils nous puissent ravir, il faut que la vie surabonde et fasse, d'un bout à l'autre, palpiter toute la masse. D'autres *Ève*s, moins ambitieuses, celle de M. Perrey qui a laissé, comme une charmeuse, s'enrouler le serpent autour de son bras, celle de M. de Gontaut-Biron, plus méditative, sous le titre un peu moderne de *Première suggestion*, laissent encore un souvenir agréable.

Sapho, une autre pécheresse, moins naïve et se prêtant moins aux interprétations morales, continue à attirer, vers le rocher de Leucade, une troupe d'adorateurs attardés. M. Guilbert, naviguant sur la mer bleue, arrive, juste à point, près de la côte, pour voir, de face, la désespérée faisant le grand saut et descendant vers l'abîme. C'est d'un œil inquiet et surpris qu'on voit tomber, tous voiles rejetés, les jambes écartées, ce beau corps de marbre qui va se briser ou s'aplatir, dans une seconde, sur la grève. Cette fixation d'un mouvement rapide et fatal, qu'interrompt seulement, pour la circonstance, et contrairement à la vérité, un artifice de métier, est une de celles qui répugnent le plus à l'art sculptural. On ne saurait approuver M. Guilbert de s'en être servi. Le gros public, sans doute, s'extasie d'abord devant ces difficultés d'équilibre qu'il considère comme des tours de force, mais, avec son invincible bon sens, il s'en détourne aussi vite qu'il y est venu, éprouvant, lui-même, peu de plaisir et même quelque embarras à analyser les perfections plastiques ou l'expression douloureuse d'une personne qui tombe si vite et qui devrait déjà être en bas. Dans le cas présent, c'est dommage, car la personne est belle, d'une beauté mûre, assurément, mais encore attrayante, avec un air de tête passionné et fatigué; c'est le meilleur morceau de marbre qu'ait sculpté M. Guilbert; on en aurait mieux apprécié les mérites, s'il avait été présenté plus simplement. MM. Armand-Auguste en faisant comparaître *Sapho devant Phaon*, Mme Cranney-Franceschi, en nous la montrant encore debout sur le rocher, M. Seysses, en recueillant son corps tombé sur la plage se sont conduits en sculpteurs plus avisés. Celle de Mme Cranney-Franceschi est une aimable femme, de petite beauté, mais d'un désespoir sincère; en s'avançant vers le précipice, sa résolution prise, elle rejette sa lyre inutile et s'arrache du front la couronne méprisée; le mouvement est heureux, bien qu'il cache trop le visage. M. Seysses, qui a de la

vigueur et du style, a donné à la grande victime une beauté plus ferme, presque virile. Couchée à plat sur les rochers, les deux mains étendues sur sa lyre qu'elle n'a pas abandonnée, les jambes repliées, elle ne montre guère que le dos; c'est une bonne étude, menée avec soin, très intéressante pour les spécialistes, mais qui, comme toutes les études de ce genre, reste insuffisamment expressive et ne parle guère à l'imagination.

Ne faut-il pas voir encore une conséquence de ces habitudes scolaires auxquelles leur isolement condamne trop longtemps les sculpteurs dans cette multitude, chaque année croissante, de figures couchées et plates qui s'étale sur les bas piédestaux du Salon? Ce ne sont, de tous côtés, que morts ou mourans, évanouis, endormis, la plupart sans mouvement, quelques-uns se livrant à des contorsions violentes, soit par suite d'un cauchemar, soit pour cause d'empoisonnement. Pourquoi cet amour des attitudes horizontales? Rien de plus simple. C'est que le modèle, étendu de la sorte, sur un bon tapis, donne aisément une pose plus longue et plus régulière que le modèle debout, dans une attitude expressive et pénible à tenir. Cela devient presque une étude de nature morte, et le sculpteur est impardonnable qui ne l'exécute pas en perfection. Mais quelles fonctions sociales donner à tous ces *gisans*, qui ne présentent ni l'intérêt iconographique, ni l'intérêt historique par lesquels les vieilles images funèbres, allongées, les mains jointes, dans leurs superbes costumes ou dans leur grave nudité, sur la pierre des tombeaux, nous retiennent et nous instruisent? Dans un jardin ou dans une galerie, quelle pauvre décoration que ces corps aplatis, sans expressions et sans reliefs! Ce ne sont donc que des thèmes d'atelier, et c'est ainsi qu'il les faut juger. Mais que de temps et d'efforts perdus par d'excellens praticiens et qui auraient pu être mieux employés!

Parmi ces études, la victime de Cléopâtre, l'*Esclave empoisonné*, de M. Loiseau-Rousseau, mérite une attention spéciale. Le spectacle n'est pas récréatif: le pauvre diable, tombé sur le dos, en proie aux convulsions d'une horrible agonie, se tord violemment, la tête renversée en arrière, s'arc-boutant des épaules et des cuisses, les jambes tendues, se déchirant d'une main la poitrine et de l'autre arrachant des lambeaux de la peau de bête sur laquelle il se débat. Le sculpteur, toutefois, a mené sa tâche avec une résolution si ferme et si soutenue, il a si fortement, d'un bout à l'autre, exprimé la tension musculaire et l'angoisse du désespoir, dans tous les membres de ce corps robuste, sans affectation mélodramatique ou sentimentale, qu'il faut reconnaître dans cette habileté mieux qu'une virtuosité banale. On doit désirer

voir ce jeune artiste appliquer, le plus tôt possible, sa vigueur bourguignonne à quelque ouvrage plus significatif.

Le *Christ au tombeau*, qu'un artiste de Tours, M. Varenne, très au courant de l'art national du xve siècle, a modelé, dans le goût simple et fort des vieux imagiers, reste, malgré cette imitation avouée, une œuvre personnelle, d'un caractère grave et d'une expression ressentie qui la distinguent suffisamment des figures environnantes. On regarde aussi, avec plaisir, les corps charmans d'une jeune *Épave,* que M. Akermann (de Stockholm) a trouvée sur la plage et d'une *Madeleine* jetée sur le sol par M. Barnhorn (des États-Unis); dans ces deux morceaux, l'exécution est attentive et délicate, mais, d'ailleurs, toute française. La remarque peut s'appliquer aux ouvrages de presque tous les étrangers, qu'on rencontre dans la section de sculpture; l'influence directe et unique des maîtres français s'y marque plus profondément que dans les œuvres de peinture. Le fait s'explique à la fois et par l'absence d'écoles indigènes, dans la plupart des nations, et par la persistance d'une tradition séculaire qui a presque toujours assuré aux sculpteurs français, depuis le xiiie siècle, sauf durant la période italianisante de la Renaissance, notamment au xviie et au xviiie siècle, une suprématie incontestée en Europe, surtout dans l'Europe septentrionale. Suprématie durable, fondée à la fois sur des qualités de tempérament spécial et sur un régime de forte éducation technique, et que toutes les expositions universelles n'ont cessé de mettre en lumière!

Quelques-unes des qualités traditionnelles de la sculpture française, soit cette franche vigueur de conception, et cette hardiesse simple d'expression qu'elle a héritées du moyen âge, soit cette intelligence de la beauté ou tout au moins de l'élégance plastique que le xvie siècle lui a léguée, soit le goût du grand rythme et de l'équilibre décoratif qu'elle doit à l'enthousiasme laborieux des périodes classiques, se retrouvent, toujours, à des degrés divers, dans les œuvres exposées chaque année. Suivant son propre tempérament, chaque sculpteur, à l'occasion, demande un peu plus conseil aux maîtres académiques, ou aux maîtres primitifs; la plupart, avec raison, se nourrissent à la fois de toutes ces traditions successives et combinées dont l'amalgame irréductible donne, en réalité, dans l'art comme dans la pensée, à notre âme française, mixte et multiple, internationale et universelle, sa puissance vivace d'expansion et de communication. C'est sans parti pris de pédantisme ni d'archéologie qu'ils cherchent simplement, en s'inspirant de la nature et de la vie, à exprimer, par les moyens techniques les plus complets, ce qu'ils ont envie de dire ou ce qu'on

les engage à dire. Nous ne voyons pas ce qu'ils auraient à gagner à devenir des théoriciens plus exclusifs ou des érudits plus systématiques, à s'enfermer, de parti pris, comme l'y pousseraient volontiers tour à tour des amis convaincus, d'opinions diverses, mais également formalistes, dans la gêne étroite d'un réalisme opiniâtre, ou dans la vague ivresse d'un idéalisme conventionnel. La noblesse des images de Chartres et de Reims, la sincérité des effigies de Saint-Denis, l'élégance des déesses d'Anet et de Fontainebleau, la vigueur pompeuse des héros de Versailles ou des athlètes de Marseille, la grâce aimable des nymphes de Trianon, tout cela, c'est également notre patrimoine, et nous ne saurions vouloir y renoncer, même en partie, sans nous amoindrir et nous affaiblir. On aura beau dire et beau faire, l'âme d'un artiste français sera toujours une âme éclectique, mobile et souple comme l'âme même de la nation. N'est-ce pas, en vérité, à cette facilité d'évolution, toujours accompagnée d'un goût attentif et d'une science loyale, que nos sculpteurs français, depuis la Renaissance, doivent d'avoir échappé à la contagion des décadences environnantes? Laissons-les donc libres de prendre avis et conseil où ils voudront, efforçons-nous, seulement, de les occuper; c'est là la grande affaire.

Combien l'idée d'une destination précise, d'un effet déterminé, combien l'obligation de satisfaire à un bon programme ou d'étudier seulement une figure intéressante donnent de force et de ressort à un sculpteur! Les œuvres de MM. Falguière, Mercié, Paul Dubois, Frémiet, Marqueste, Verlet et bien d'autres, à un degré moindre, en sont des preuves frappantes. Parmi les nombreuses statues historiques qui se dressent sur les gazons des Champs-Élysées, le *Henri de La Rochejaquelein* par M. Falguière, est celle dont on se souviendra le plus longtemps. Ce n'est qu'un plâtre, à peine complet, resté à l'état d'ébauche en quelques parties, mais si vivant, si expressif, d'une allure à la fois si décidée et si simple, si martiale et si douce, qu'on en reste tout ému et charmé. Ah! certes, oui, il les devait entraîner aisément, les bons paysans de Vendée, croyans et naïfs, ce beau et svelte jeune homme à tête d'ange, dont le profil extatique et énergique rappelle, sous son haut feutre à larges bords, celui des jeunes saints nimbés devant lesquels on s'agenouille dans l'ombre des chapelles. Nulle convention, nul sacrifice pourtant de vérité, ni d'exactitude. Debout, chaussé de bottes molles, vêtu d'une longue redingote, coiffé de travers, une main sur la garde de son sabre, l'autre gantée et tenant l'autre gant, le gentilhomme insurgé se présente, au repos, dans la tenue la plus correcte. Au repos? Di-

sons-nous bien? D'attitude, cela est vrai, mais non de cœur ni d'intention; car, sans un geste, sans une violence de lignes, l'étonnant sculpteur a animé, d'un bout à l'autre, et le corps et les vêtemens, de cette passion intérieure, de cette conviction belliqueuse et religieuse, qui rayonnent, si vivement, sur le visage. Si M. Falguière n'avait pas appliqué sa pensée à la réalisation d'une si haute et noble figure, nous aurions probablement une *Ariane* ou une *Junon* de plus. Faut-il nous en plaindre? Assurément non. Le modèle de *La Rochejaquelein* qui, dans sa forme définitive, nous réservera sans doute encore quelques surprises, ajoute déjà à la gloire du sculpteur un rayon plus pur et plus vif, nous ne voulons pas dire inattendu; nous retrouvons là, en effet, avec plus d'ampleur et de liberté, ce charme d'une inspiration tendre et forte qu'on salua, dès 1868, dans le *Tarcinus martyr*, et que vingt-sept ans d'une fécondité ininterrompue n'ont pas épuisée chez l'artiste toujours grandissant.

S'apitoyer mélancoliquement sur la fâcheuse éducation de nos sculpteurs que leurs maîtres condamnent ou qui se condamnent eux-mêmes à étudier l'Antiquité et la Renaissance, les plaindre d'être à la fois capables de comprendre les plus belles élégances de la plastique et les plus nobles simplicités de l'expression, ne voir dans cette ouverture et cette étendue d'intelligence qu'une cause d'impuissance ou d'affaiblissement, n'est-ce pas, en vérité, le résultat d'une bien singulière erreur, et qui semble inexplicable lorsqu'on regarde les *Jeanne d'Arc* de MM. Paul Dubois et Mercié? Pour avoir complété à Florence et à Rome cette saine éducation des yeux qu'ils avaient commencée et qu'ils devaient continuer dans leur pays, pour avoir débuté, avec un éclat qu'on ne saurait oublier, l'un par cet incomparable *Narcisse*, si délicieusement animé du souffle grec, qui est devenu, pour toutes les écoles du monde, un modèle classique, l'autre, par ce jeune *David*, d'une si triomphante allure que toute l'école s'en trouva comme rajeunie, en sont-ils devenus tous deux moins capables d'exprimer en bon art français les douleurs ou les espérances des âmes françaises? Entre leurs mains savantes et consciencieuses, Jehanne la Pucelle, l'héroïne nationale, a-t-elle repris une figure moins simple et moins conforme aux traditions historiques qu'elle n'eût fait chez des sculpteurs moins expérimentés?

La statue équestre, en bronze, de M. Paul Dubois, est-elle bien celle-là dont le modèle en plâtre fut exposé en 1889? On a peine à le croire. En effet, tout en conservant à peu près l'attitude et le costume de la figure, le sculpteur a tellement cor-

rigé, modifié, perfectionné l'ensemble et les détails qu'on se trouve en présence d'une œuvre nouvelle. La description que nous en donnions alors dans la Revue reste exacte pour le premier aspect, mais si l'on compare, par exemple, les photographies des deux ouvrages, on s'aperçoit qu'il n'y a presque pas de point sur lequel l'attention scrupuleuse de l'artiste n'ait apporté quelque légère ou grave amélioration. C'est le cheval surtout qui s'est métamorphosé ! En 1889, nous l'admirions pourtant déjà : « Cet animal est superbe, disions-nous. Il pousse en avant comme s'il avait conscience de son rôle, marchant au trot, la jambe haut levée, en cheval de fine race. Le mouvement est admirablement marqué, sans effort, sans violence, par toute la poussée du corps, l'inclinaison de la crinière, la fuite de la queue. » Mais, si nous revoyons aujourd'hui ce cheval de 1889 à côté de son successeur, nous le trouvons, par comparaison, presque lourd et presque banal, tant l'artiste, en approfondissant sa pensée, a serré de plus près, pour la bête comme pour le reste, l'idéal qu'il s'était formé et dont il avait pu déjà nous faire pressentir la grandeur. Quant à la cavalière, elle aussi était moins bien en selle, moins ferme sur ses étriers, moins confiante en son destrier, par conséquent moins entièrement livrée à l'extase religieuse et patriotique qui la soulève et qui la mène. Par l'élargissement de la selle, dont les bâtes de troussequin et d'avant, plus arrondies et plus souples, emboîtent mieux le corps, par l'adjonction des courroies de poitrail et de croupière assurant la stabilité de cette selle, le sculpteur a mieux associé qu'il ne l'avait fait d'abord la chevaucheuse à sa monture, et leur a donné, dans l'allure, dans le mouvement, dans l'expression, une cohésion plus saisissante et plus entraînante. Ce fin et nerveux coursier, allant à son but d'un train si décidé et si sûr semble vraiment le compagnon et l'ami, plutôt que l'esclave, de la fille inspirée qu'il porte et dont l'inconcevable prestige l'a dompté et entraîné, comme il domptait et entraînait tous les êtres vivans autour d'elle. On sait quel était l'amour de Jehanne pour les chevaux, et combien elle s'occupait de son écurie ; à Compiègne, elle en avait quinze, et se plaisait surtout à monter les difficiles et les rétifs. « Elle chevauche les coursiers noirs, dit le greffier de la Rochelle, de tels et de si malicieux qu'il n'estoit nul homme qui bonnement les osast chevaucher. » Et devant les murs de Jargeau, le 8 juin 1429, un chevalier, Gui de Laval, écrit à sa mère : « Ce semble chose toute divine, et de la voir et de l'ouïr... Et la vis monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir qui, à l'huis de son logis, se

démenoit très fort et ne souffroit qu'elle montast. Et lors elle dit : « Menez-le à la croix », qui était devant l'église, auprès, au chemin. Et alors *elle monta, sans qu'il se mût, comme s'il fust lié.* Et lors se tourna vers l'huis de l'église qui estoit bien prochain, et dit en assez bonne voix de femme : « Vous, les prêtres et gens d'église, faites procession et prières à Dieu. » Ce n'est pas Gui de Laval seul qui nous apprend la répugnance qu'avait Jehanne à s'armer d'un casque, soit que cette coiffure pesante la gênât dans ses mouvemens, soit plutôt qu'elle tînt à se montrer, dans la mêlée, la face découverte, pour être reconnue, et pour entraîner, par l'animation de ses regards irrésistibles, les hésitans ou les lâches. M. Frémiet, en la laissant tête nue, dans la belle statue de la place des Pyramides, n'a donc pas été infidèle à l'histoire ; c'était pourtant le droit de M. Paul Dubois de la coiffer d'un casque léger et simple comme le reste de son armure, d'un casque blanc. Il l'a fait habilement, de façon à dresser en lumière tout le visage, ce visage intelligent et naïf, d'un type volontairement rustique et irrégulier, plus rustique et plus irrégulier même qu'il ne semble avoir été, d'après les témoignages contemporains. Bien que le casque soit étroit, il suffit à cacher tous les cheveux, coupés « ronds et courts », ce qui accentue l'air extatique du visage, mat et pur, celui d'une petite nonne enserré dans sa coiffe luisante. M. Paul Dubois n'a point non plus menti à l'histoire en équipant la monture d'un harnais élégant et, suivant l'usage du temps, « bien ouvré ». Dès qu'elle fut accueillie à Chinon, Jehanne, rapidement acclimatée, avait pris sans peine les allures, les goûts d'une grande dame pour les riches étoffes et les fines orfèvreries. Le jour où on lui apporta l'épée de Sainte-Catherine, de Fierbois, son premier soin fut de l'envoyer à Tours, la ville des artistes, « pour y faire faire, dit le chroniqueur, un fourreau d'ornement d'église. » Quelques jours après, à Orléans, elle se commandait une *huque de vert perdu* (pardessus de couleur vert sombre) et une *robe de fine Brucelle vermeille* (de fin brocart flamand vermeil) au prix de deux et quatre écus d'or l'aune. Cette fille extraordinaire, à tous les genres d'héroïsme et d'intelligence joignait même, on le voit, un sentiment d'élégance et d'art. De quelque façon que les artistes la représentent, ils auront toujours peine à nous donner une idée complète de sa noble et incomparable personnalité dans laquelle le mysticisme et l'esprit pratique, l'exaltation et le sang-froid, la hardiesse et la douceur, la piété et la bonne humeur se mêlent d'une façon si surprenante. M. Paul Dubois a représenté, dans ce chef-d'œuvre supérieur et achevé, la guerrière inspirée, la croyante qui rend hommage au

ciel de sa victoire. L'idée n'est pas nouvelle, car c'était celle de Foyatier, sur la place du Martroy, à Orléans, mais entre l'amazone pesante, hésitante, vaguement définie de Foyatier, et la missionnaire fervente, résolue, expressive, vivement et profondément précisée, de M. Paul Dubois, il y a toute la différence d'une noble tentative à une réalisation complète et définitive. D'autres artistes pourront encore, cependant, après lui trouver dans la figure de Jehanne des aspects différens qu'ils s'efforceront de rendre; la matière n'est point épuisée.

Voici M. Mercié, par exemple, qui reprend, pour le monument de Domremy, un sujet souvent traité, la mission de Jeanne, ses visions, son départ. M. Mercié est un sculpteur héroïque; c'est dans les puissantes allégories d'une synthèse haute et générale qu'il se développe à l'aise : le *Gloria Victis*, le *Génie des Arts*, le *Quand Même!* etc. Partout ailleurs, dans la figure isolée, dans l'épisode, il hésite et se rapetisse. Nous en avons la preuve ici même, dans une statue de *Guillaume Tell* posant le pied sur le rocher; condamné à suivre un programme sans doute trop étroit, forcé de reproduire une figure banalisée, sans rien modifier au costume ni aux accessoires, M. Mercié a senti tiédir sa verve; il n'a abouti qu'à tailler une image correcte, d'un aspect fier et énergique, mais sans caractère saisissant; on peut croire qu'il en eût été tout autrement s'il avait eu à représenter la *Libération de la Suisse*. Devant Jeanne d'Arc, il ne pouvait se laisser emprisonner dans l'anecdote, ni traiter à nouveau cet épisode des voix entendues, des visions apparues qui a fourni successivement à Rude, à Benouville, à Chapu, à Bastien-Lepage, à André Allar, à bien d'autres, un motif heureux d'inspiration. La scène du départ de Jeanne, dans son imagination tournée au grandiose, a pris l'aspect d'une synthèse historique. Ce n'est plus saint Michel, ni sainte Catherine, ni sainte Marguerite qui arrachent la bergère à sa quenouille et à ses brebis et la poussent, malgré elle, vers les batailles; c'est la France même, ce royaume de France « où il y a grand'pitié », sous la figure d'une noble et triste reine, au long manteau fleurdelisé, d'une taille noble et surhumaine, le visage flétri sous ses tresses en désordre et sa fière couronne, avec son écu faussé et transpercé. La haute apparition, désolée et dominatrice, se dresse derrière la fille prête enfin à marcher, exaltée et résolue, et lui pose la main sur l'épaule, en l'encourageant de la voix. Jeanne, la tête dressée, les yeux au ciel, la main gauche sur le cœur, brandissant de l'autre la grande épée qu'elle vient de recevoir, s'élance en avant. La figure semblerait théâtrale, si par l'ardente expression de la tête, la simpli-

cité du costume, la franchise générale de l'allure, et surtout le grand développement de la compagne idéale et souveraine qui la protège et qui la transforme, l'artiste n'avait rendu sa noblesse primitive à une attitude naturelle dont le seul tort est d'avoir fourni un thème trop facile aux cantatrices et aux tragédiennes. M. Mercié n'a point dédaigné, non plus, les bonnes sources. Son respect de l'histoire, son sentiment juste et ému de la vérité, se révèlent dans l'ajustement, la coiffure, la physionomie de la France autant que dans l'habillement rustique et le type énergique de Jeanne. Comme Rude, Chapu, Bastien-Lepage, M. Mercié a cru qu'il convenait de donner à la bonne Lorraine un type de nos provinces de l'Est, lorrain ou alsacien, un type actuel et vivant, mais, de plus, en sculpteur épris de beauté, il a cru pouvoir le choisir beau et régulier, ce que rien ne lui interdisait. Le visage de Jeanne, très réel et très ferme, diffère donc beaucoup, chez lui, du visage idéal et attendri qui semble avoir été, chez M. Paul Dubois, la réminiscence d'une effigie du xve siècle autant que l'interprétation d'une figure rencontrée. L'ensemble est très imposant, d'un rythme épique et martial, presque aussi pittoresque que plastique; il faut d'ailleurs se souvenir que ce n'est là qu'une première pensée pour une œuvre monumentale et décorative, et qu'il serait injuste d'incriminer l'artiste pour quelques négligences, lourdeurs ou imperfections qu'il saura bien faire disparaître dans l'exécution définitive. La supériorité des *Jeanne d'Arc* de MM. Paul Dubois et Mercié fait tort, naturellement, à toutes les autres effigies de la Pucelle. Néanmoins, la Jeanne, à pied, au combat, *Devant Jargeau*, par M. Lanson, est une figure énergique, qui arrête justement l'attention; et l'on remarque aussi une expression élevée d'enthousiasme dans la Jeanne polychrome de M. Allouard, *Après la Victoire*.

Des œuvres sans parti pris d'école, à la fois réelles et imaginées, puissamment conçues et soigneusement exécutées, résultat d'une observation précise et d'une pensée bien définie, telles que celles de MM. Falguière, Paul Dubois, Mercié, indiquent, mieux que toutes les paroles, la voie féconde dans laquelle doit résolument entrer la sculpture contemporaine. Qu'il s'agisse d'effigies commémoratives ou de compositions monumentales, c'est dans la réalité même, réalité du présent ou réalité du passé, qu'il faut chercher la source de l'inspiration et les élémens de l'idéal. En dehors de la vérité, de la vérité librement choisie, simplifiée, agrandie, il n'y a qu'un art éphémère et factice, qu'il procède d'une tradition scolaire ou qu'il s'en tienne au caprice individuel. M. Mercié a prouvé éloquemment par son groupe de *Quand*

même! et par celui de *Jeanne d'Arc* que l'art héroïque n'avait jamais besoin de mentir, soit qu'il eût à célébrer les malheurs d'hier, soit qu'il eût à glorifier les réveils d'autrefois. Une paysanne d'Alsace et un troupier d'infanterie, une reine rencontrée sous une vieille miniature et une fille de Lorraine, sont devenus, dans ses mains, des personnages plus hauts et plus épiques que tous les grands capitaines du XVIIe siècle déguisés en empereurs romains et toutes les allégories mythologiques, bonnes à tout faire. C'est à la vérité vivante ou historique, mais c'est toujours à la vérité qu'il a demandé, dans ses grandes œuvres, et qu'il a dû le rajeunissement de sa pensée et l'exaltation de sa vision. Ce qu'il a fait, ce qu'ont fait MM. Frémiet, Paul Dubois, Falguière, tous doivent désormais chercher à le faire, et lorsqu'il s'agira surtout de souvenirs nationaux, nous demanderons à nos sculpteurs de jeter là définitivement les vieilles défroques de l'école et du dilettantisme, et d'être résolument français, comme ces maîtres illustres le sont aujourd'hui!

Le groupe monumental, d'une importance exceptionnelle, qui a valu la médaille d'honneur à M. Bartholdi, devrait clore, à notre sens, la série de ces compositions solennelles et indécises, dans lesquelles on a cru longtemps retrouver plus facilement la noblesse et la grandeur par un mélange compliqué d'accessoires explicatifs et d'allégories surannées, dont le moindre défaut était de parler, en général, un langage très confus, de ne point exprimer ce qu'elles devaient dire, de s'appliquer indifféremment à toutes les races et à toutes les époques. Le sujet était beau : *la Suisse secourant les douleurs de Strasbourg pendant le siège de 1870*, mais à la condition d'être présenté clairement et franchement. M. Bartholdi l'a bien compris pour la ville de Strasbourg, à laquelle il a donné le costume alsacien, comme avait fait M. Mercié, et qui s'avance, triste mais résolue et ferme, vers la Suisse, sa bonne sœur, qui lui prend le bras et lui couvre la tête de son bouclier. On reconnaît donc l'Alsace ; mais qui reconnaîtrait la Suisse, malgré son air ému, dans cette déesse antique portant le diadème des matrones? Une robuste fille de Bâle, de la ville où doit être érigé le monument, nous eût bien suffi, et aurait pu montrer, aussi bien que l'Alsacienne, la dignité nécessaire. Notre embarras d'esprit se complique encore par la présence d'un ange à demi nu, aux ailes éployées, arrivant de Versailles, qui accompagne l'Alsace, et par celle d'un enfant nu, d'une pauvre famille, d'un jeune blessé, cachés derrière le groupe principal, qui semblent honteux, dans leurs aspirations académiques, de garder encore quelques lambeaux de vêtemens mo-

dernes, souvenir bien vague de leur pays et de leur temps. Ne sentez-vous pas tout ce que M. Bartholdi aurait trouvé d'invention, de clarté, de grandeur, dans une acceptation franche et hardie de la simple réalité? Tout ce qu'il a dépensé de savoir et de vigueur dans l'exécution de cette œuvre énorme n'en peut sauver le défaut capital, qui est l'absence de signification évidente et précise.

On éprouve, si je ne me trompe, des impressions du même genre, c'est-à-dire peu satisfaisantes, devant un certain nombre d'autres monumens commémoratifs conçus dans la même donnée, où l'association factice des figures réelles et des figures allégoriques semble plutôt opérée par l'application d'une formule scolaire que par la vision personnelle d'une imagination exaltée et convaincue. Dans le monument qu'on doit élever à Sedan *A la mémoire des soldats morts pour la patrie*, M. Croisy, qui connaît à merveille son troupier, a posé sur le devant un fantassin, décoiffé et blessé, qui glisse et va tomber, s'appuyant d'une main sur son fusil, de l'autre sur un canon ébréché. La figure est excellente, assez belle et grande, parce qu'elle est vraie, vivante, comprise, ressentie. En est-il de même de la Gloire ailée, au visage court et camus, de physionomie vulgaire, qui plane derrière le pauvre diable pour lui poser sur le front une couronne qu'il ne voit ni ne sent venir? C'est un souvenir du *Gloria Victis*, mais, dans le *Gloria Victis*, les deux figures, celle de la déesse et celle du soldat, étaient également idéales, et M. Mercié n'avait pensé qu'à exprimer une pensée éternelle, non à fixer la mémoire d'événemens particuliers. Ce n'est pas certainement sous cette apparence archéologique que nos petits soldats, vainqueurs ou vaincus, voient apparaître la gloire encourageante ou consolatrice, si tant est qu'ils y pensent. Dans *le Rêve* qu'il leur donne, M. Detaille a vu plus juste en faisant défiler, au-dessus d'eux, les vieux chefs des armées, leurs prédécesseurs en courage et en dévouement. Ce qui est vrai pour des représentations contemporaines est vrai pour des représentations rétrospectives. Si M. Theunissen, nous montrant *la Ville de Saint-Quentin protégeant la France contre l'invasion espagnole en 1557*, avait donné à ses deux figures un caractère local et historique mieux déterminé par un respect plus attentif des types et des costumes, croit-il qu'il aurait nui à l'effet de son monument? Il eût d'autant mieux réussi que nous le savons, par ses œuvres antérieures, un interprète assez puissant et sensible de la réalité. Et n'est-ce pas aux artistes provinciaux à donner l'exemple de cette décentralisation si nécessaire, dont tout le monde parle et que l'on

tente si mollement? La centralisation de la banalité et de l'uniformité dans les arts, dans la sculpture et dans l'architecture notamment, malgré les différences de climat, de race et d'histoire, n'est-elle pas une des plus incompréhensibles, une de celles aussi qu'il serait le plus facile et le plus utile, sans dommage pour personne, de briser ou d'atténuer? Vous faites des Suissesses, soyez Suisse; vous parlez à des Picards, soyez Picard.

Un petit projet de monument commémoratif de nos malheurs, *Souviens-toi*, par M. Bareau, est composé d'une façon à la fois plus hardie et plus expressive. Sur le devant se tient un cuirassier assis qui se retourne en entendant, derrière, sortir du tombeau un soldat d'autrefois, mal enseveli, qui lui fait signe. L'allégorie est aisément saisissable, ce qui est le premier devoir d'une allégorie qui s'adresse au peuple. Reste à savoir ce que deviendra, en s'agrandissant, cette esquisse qui perdrait sa valeur si elle tournait à l'emphase et au mélodrame; or, c'est de ce côté qu'est le péril pour M. Bareau, si l'on en juge par l'affectation de vigueur qui gâte son groupe colossal de deux hommes nus combattant *Pour le Drapeau*. Depuis que la *Mort de Léandre*, une étude d'atelier très distinguée, lui a fait donner, en 1893, une bourse de voyage, les ambitions de M. Bareau ont singulièrement grandi en même temps que ses forces; c'est, en somme, parmi les jeunes sculpteurs, un de ceux qui semblent annoncer le plus de tempérament. Dans un grand bas-relief de bronze, M. Auguste Paris a représenté le *Retour* à Paris des soldats républicains après la victoire. C'est la contre-partie exacte du *Départ* de Rude. Au-dessus du groupe plane, au lieu de la *Marseillaise*, une République en bonnet phrygien, tenant sous son bras un faisceau de drapeaux ennemis et montrant une couronne de lauriers. Il n'y a rien là, non plus, qui déroute les yeux : c'est facile à saisir.

Un homme qui n'a jamais hésité à aborder de front son sujet, quel qu'il fût, un artiste qui, l'un des premiers, a apporté, dans la rénovation de la sculpture, cet amour intense de la vérité, cette curiosité respectueuse des enseignemens de la science et de l'histoire, qui pénètrent peu à peu l'école française, et d'ici quelques années modifieront sa direction, c'est, on le sait, M. Frémiet. Soit qu'il se prenne à une figure historique, soit qu'il mette en scène des comédies ou des drames de la vie primitive et sauvage, avec des animaux pour principaux acteurs, il apporte, en tout ce qu'il fait, la même conscience d'observation, la même liberté et la même franchise d'exécution. Son œuvre, le jour où elle se présenterait dans son ensemble, montrerait en lui l'une des intelligences les plus ouvertes et les plus étendues de

notre temps en même temps qu'une des imaginations les plus sensibles et les plus précises. Son *Combat d'un orang-outang avec un sauvage de Bornéo*, commandé pour le Muséum, n'est pas fait, plus que n'était son fameux *Gorille ravisseur*, pour amuser les petites dames. La lutte entre les deux êtres primitifs a été sanglante et courte. Notre vénérable aïeul à quatre pattes ou à quatre mains, beaucoup mieux armé, en tout cas, que le plus sauvage de ses cousins dégénérés, n'en a fait ni une ni deux. De ses deux longues mains de devant, comme d'un carcan de chair, il serre la gorge de l'homme terrassé, qu'il tient, à ses pieds, tordant ses membres nus dans une impuissante convulsion, et renifle avec volupté sa victoire, le museau tendu entre ses vieilles bajoues, pansues et poilues, épanouies autour de ses babines comme de larges soufflets; près de lui, un de ses jeunes fils, assis et satisfait, contemple, d'un œil attendri, le triomphe paternel, et apprend son métier pour l'avenir. La sûreté de main avec laquelle ce groupe original est agencé et mis en relief dans le cadre surbaissé d'un tympan architectural n'a rien qui puisse surprendre de la part d'un si habile ouvrier; mais c'est toujours plaisir de voir une œuvre importante conduite avec cette vaillance tranquille et joyeuse qui respire dans toutes les créations ou fantaisies de M. Frémiet.

L'iconographie monumentale s'enrichit aussi, cette année, de quelques bons morceaux. Le *Don Salvador Donoso*, en simple soutane, par M. Marqueste, le *Mgr Sebaux*, en vêtemens épiscopaux, par M. Verlet, tous deux agenouillés, sont d'excellentes effigies funéraires. Le style de M. Marqueste est plus ferme et plus sobre, plus simple et plus reposé; celui de M. Verlet, plus réaliste et plus incisif, plus curieux de l'accessoire et du rendu; l'un a plus de gravité, l'autre plus de vivacité. Les deux sculpteurs sont des hommes de grand talent et animés tous deux par l'amour de la grande vérité, amour indispensable en de pareilles tâches. Parmi les figures qui doivent se dresser sur des places publiques, nous avons déjà signalé le *Madier de Montjau* par M. Charpentier. Debout, en pardessus fripé et flottant, la main droite vivement tendue, s'appuyant de la gauche au dossier d'une chaise qu'il agite nerveusement, le tribun éloquent respire, dans toute sa personne, une conviction chaleureuse et communicative. Avec toute cette ardeur, la figure conserve de la dignité et de la tenue. Le *Beaumarchais* de M. Clausade, jouant avec sa canne, bien caractérisé, unit aussi, avec bonheur, la physionomie ironique du pamphlétaire à la tenue correcte du financier. La *Marceline Desbordes-Valmore*, pour la ville de Douai, par M. Houssin, ressus-

cite, avec un sentiment délicat des attitudes romantiques, une des muses les plus sincères parmi celles qui ont chanté leurs douleurs personnelles. Nous voudrions reconnaître aussi bien dans le *Théodore de Banville*, par M. Coulon, l'aisance aimable et bienveillante, la vivacité joyeuse et douce qui charmèrent, jusqu'à la fin, les amis du poète; mais, en accumulant sur sa personne, toujours pétulante et légère, le poids étouffant d'abondantes draperies, et en lui jetant sous les pieds, pêle-mêle, de gros in-folio entr'ouverts et froissés, le sculpteur lui a donné je ne sais quel air de pédant théâtral et désordonné auquel ne devait certes point s'attendre un ami si accueillant de la jeunesse, un chanteur d'esprit si libre et si gai, un bibliophile si soigneux! Banville n'est pas le premier, sans doute, ni le dernier non plus, avec lequel on en prendra à son aise. Nous sommes accoutumés, depuis longtemps, sur les places publiques, dans les édifices les plus vénérables où devrait régner la seule vérité, dans le palais de l'Institut et ailleurs, à voir la fantaisie des artistes altérer, avec insouciance ou sans scrupules, jusqu'à les rendre méconnaissables, les traits des personnages qu'ils sont chargés d'immortaliser. C'est une pratique déplorable, aussi fâcheuse pour l'art que pour l'histoire. Il n'y a pas de talent qui tienne, un portrait n'est un beau portrait que lorsqu'il ressemble, et s'il ne ressemble pas, c'est que l'artiste n'est qu'un savant ou habile ouvrier, mais incomplet et inférieur. De notre temps, ces erreurs sont d'autant moins excusables que jamais les moyens d'information n'ont été plus sûrs et plus nombreux, que jamais non plus on n'a exécuté avec plus de précision le portrait sculpté, comme le prouvent ici même tant d'excellens bustes, ceux, par exemple, de MM. Boucher (*M. le procureur général Bertrand*), Falguière (*Mme H.-G...*), Cartès (*M. Romet*), Lanson (*M. Challemel-Lacour, président du Sénat*), Enderlin, Fosse, Julien, Bernstamm, etc.; c'est là surtout qu'il faut, avant toute chose, apporter le souci de la vérité.

Le goût de la vérité, lorsqu'il est franc et profond, et secondé par une main exercée, suffit à faire un chef-d'œuvre d'une simple figure d'étude. Deux modèles très justement remarqués ont été celui d'un *Potier* par M. Hugues et celui d'un *Tireur de sable* par M. Clausade. Le *Potier* est un homme âgé, à peu près nu, assis devant son tour sur lequel il modèle un vase, un potier de n'importe quel temps. Le visage est ridé, mais le corps vigoureux; et la jambe gauche tendue en avant, le pied droit en arrière sur le plateau de la roue, il fait couler, d'un geste attentif et léger, la feuille de pâte arrondie entre ses doigts avec une gravité d'ouvrier consciencieux qui arrête et qui émeut. Le travail auquel se livre

le *Tireur de sable* de M. Clausade est moins délicat et exige moins d'intelligence ; mais il y faut un effort musculaire, pénible et soutenu, que l'artiste a fort bien rendu, ce qui suffit à faire de cette étude, malgré le peu d'intérêt de l'action, un morceau de sculpture remarquable. Ces deux figures du *Potier* et du *Tireur de sable* n'eussent point perdu à réduire leurs dimensions ; on en fera certainement des réductions intéressantes. Une autre figure, très vive et très serrée, dans le même genre, est le *Boxeur* de M. Ciffariello, le meilleur morceau italien du Salon. On ne trouve pas la même sûreté d'exécution dans quelques autres ouvrages estimables dont les sujets sont aussi empruntés à la vie laborieuse et populaire, la *Maternité* par M. Lafont, la *Laveuse* par M. Choppin, les *Vieux Amis* de M. Froment-Meurice, l'*Abandonnée* de M. Boverie. L'un des plus remarqués, le *Déclin*, un vieux ménage de paysans assis sur un banc, se serrant l'un contre l'autre, dans une attitude qui rappelle, en style réaliste, la composition d'*Œdipe et Antigone*, par M. Hugues, dans le jardin du Luxembourg, n'est point, ce nous semble, modelé avec une suffisante vigueur de main ni une suffisante force d'expression pour justifier de si grandes dimensions.

A côté de ces ouvrages qui nous paraissent le mieux caractériser les différentes tendances de l'école, il faudrait encore, pour donner une idée approximative de cette activité sculpturale, trop souvent mal dirigée, signaler aux Champs-Élysées seulement, une cinquantaine d'œuvres intéressantes, soit pour leurs qualités plastiques, soit pour leurs recherches expressives. Nous devons nous borner à rappeler, parmi les premières, le groupe en marbre de M. Gauquié, *Bacchante et Satyre*, dont le modèle, en 1890, nous avait déjà semblé de la sculpture « forte et joyeuse, bien équilibrée et bien rythmée, vivante et décorative, dans le goût du XVIIe siècle », et qui, dans l'exécution, a même pris plus de style et de fermeté ; celui de M. Thabard, *le Poète et la Muse*, d'un style discret et ressenti, qui a gagné aussi en se transformant ; la *Phébé*, potelée et vive, de M. Ferrary, assise sur ses nuages d'étain ; l'élégante, fine, un peu grêle peut-être, *Diane*, de M. Lombard ; le *Narcisse* couché de M. Melin, l'adolescent symbolisant le *Lierre* par M. Moncel ; le *Réveil de Flore* par M. Chevré ; la *Vamireh en chasse* de M. Bouval ; l'*Irène* de M. Tonetti ; *Une Femme* de M. Vital-Cornu ; l'*Esclave* de M. Aizelin, etc. De toutes les nudités, la plus hardiment réaliste est celle de M. Barrau, une *Suzanne* en marbre coloré, ou, pour mieux dire, une simple baigneuse, debout, en train de s'essuyer, qui ne rappelle, à coup sûr, la jeune et chaste héroïne de la Bible, ni par l'ampleur

abondante de ses formes, ni par son allure et sa physionomie qui sont celles d'une dame expérimentée. L'artiste, reprenant et exagérant l'innovation récemment introduite par M. Gérome, a légèrement teinté les chairs, ce qui contribue sans doute à leur donner plus hardiment l'aspect de réalités souples et palpables, mais ce qui accentue plus désagréablement aussi ce qu'elles peuvent avoir d'un peu lourd et d'un peu mûr. C'est un ouvrage mené avec un grand talent, en connaissance de toutes choses, mais qui détonne, par je ne sais quel air de sensualité provocante, avec la dignité ordinaire ou l'ingéniosité délicate des sculpteurs français.

On éprouve plus de sympathies pour tous les efforts, qu'ils aboutissent ou non, réalisés dans l'ordre expressif. Tantôt ce sont des conceptions humanitaires ou philosophiques, d'une signification confuse, et d'une exécution morcelée, mais vigoureuse, telles que la *Fatalité* par M. Houdain, le *Destin* par M. Icard, d'autres fois des allégories, patriotiques ou scientifiques, soigneusement exécutées, quelquefois un peu incertaines dans le style, mais d'un caractère simple et élevé, telles que les *Fruits de la Guerre* en marbre, par M. Boisseau, la *Science* par M. Perrin, la *Musique sacrée* par M. Lambert, l'*Inspiration* par M. Desvergnes, ou d'une exécution agitée et décorative, telles que l'*Ouragan* par M. Hippolyte Lefebvre, plus souvent de simples figures d'expression telles que la *Stella Maris*, par M. Coutan, d'un goût très noble, et d'un bel arrangement décoratif, le *Pro fide* de M. Anglade, dont l'attitude est des plus heureuses, mais dont l'artiste a gâté le visage en estompant les traits, suivant une mode efféminée, à la façon des peintres vaporisans, l'*Orphelin* de M. Legrand, etc. C'est péché de voir les praticiens trop habiles demander à cette ferme et belle matière du marbre des petits effets d'aquarelle et de miniature. Ainsi ne saurions-nous partager l'admiration générale pour le bas-relief, si finement ouvragé, si moelleusement caressé, que nous envoie cette année M. Puech, l'auteur justement applaudi de la *Sirène* et de la *Seine*, la *Vision de saint Antoine de Padoue*. L'afféterie de l'exécution est égale à l'afféterie de la conception. Il serait pénible de voir s'égarer à la poursuite facile de succès sentimentaux et mondains un artiste d'une pareille valeur et dont les débuts nous avaient promis un grand sculpteur.

Le Salon du Champ-de-Mars, comme d'habitude, ne montre qu'un petit nombre de sculptures, mais il contient un ouvrage d'une importance exceptionnelle, le *Projet d'un monument aux morts*, par M. Bartholomé, et, en nous présentant, dans une salle séparée, l'ensemble des œuvres posthumes de M. Jean Carriès,

il a inauguré, pour les Salons, un genre d'attraction et d'intérêt qu'on pourrait utilement renouveler. Quelques fragmens, d'un style simple et personnel, d'un sentiment très ému, mais isolés et sans lien, exposés par M. Bartolomé, les années précédentes, n'avaient pu que faire pressentir la valeur de ce jeune artiste. L'ensemble de son monument montre, en lui, non seulement un praticien habile et un sculpteur délicat, mais un ordonnateur sérieux et consciencieux, capable de conduire une œuvre de longue haleine avec un esprit de suite qui devient de plus en plus rare dans notre temps. Sa composition, qui comprend une vingtaine de figures nues, se dispose sur la façade, plane et lisse, d'une construction très simple, sans ornemens et sans moulures, avec une heureuse clarté. Sur cette façade, divisée presque à moitié de sa hauteur par la saillie du soubassement, s'ouvre, dans sa partie supérieure, au milieu, une porte haute et étroite qui mène au séjour des morts; dans la partie inférieure, au-dessous, s'ouvre une longue niche montrant l'intérieur du tombeau.

La scène la plus importante se déroule dans le haut, où l'on voit, entrant dans le sépulcre, vus de dos, se détachant en clair sur l'ombre mystérieuse, un jeune homme et une jeune femme, côtoyant chacun la paroi opposée ; la femme pose sa main encourageante sur l'épaule de son compagnon, et ce geste, traversant la nuit, en même temps que l'allure tendrement résignée de son corps, donnent à cette entrée du couple dans l'éternité une solennité douce du plus touchant effet. C'est dans ces deux figures, dont on ne voit pas les visages, que les qualités expressives de M. Bartholomé se montrent, peut-être, avec le plus d'originalité; mais on les retrouve dans les deux groupes de vivans, appelés aussi par la Mort, qui se pressent des deux côtés de la porte, et soutenus, ici, par une sûreté de science et une habileté d'ordonnance qui rattachent M. Bartholomé aux meilleures traditions classiques. C'est, en effet, à la fois, avec une recherche simple et profonde du sentiment moral, avec un respect attentif des attitudes et des gestes correspondans, avec un remarquable sentiment de la beauté et du caractère plastiques que l'artiste a groupé, de chaque côté, agenouillés, prosternés, assis, debout, suivant la nature de leur désespoir, de leur résignation ou de leur espérance, tous les êtres humains un moment arrêtés au seuil de l'Éternité. Femmes en pleurs ou en prières, couples d'époux résolus ou désespérés, vieillard inquiet ou insouciant enfant, ces figures, disposées, de profil, avec une variété savante du rythme linéaire et du jeu des ombres, en des attitudes appropriées, sont presque toutes aussi remarquables par la souplesse ferme de l'exécution que par la

justesse et quelquefois par la nouveauté de l'attitude. Dans la niche du dessous, l'intérieur de la tombe, on voit, de face, descendre une grande figure, aux bras déployés comme des ailes, qui s'agenouille au-dessus d'un couple d'époux, vieillis et décharnés, gisant, côte à côte, les mains unies, au fond du sépulcre; le cadavre d'un petit enfant, jeté en travers de ces deux cadavres, les unit dans la mort comme dans la vie; c'est la conclusion du drame, l'idée de l'espérance et de l'immortalité entrant dans la tombe. On a pu discuter, comme on peut toujours le faire en pareil cas, quelques-unes des intentions symboliques de l'auteur, mais nul ne peut se refuser à reconnaître que la présentation générale de la scène est d'une simplicité et d'une clarté qui ne permettent point d'erreur et qui sont de nature à frapper les plus ignorans comme les plus raffinés.

L'exposition posthume des œuvres de Jean Carriès ne montre pas, dans ce jeune artiste mort à 39 ans, une intelligence aussi sainement équilibrée, ni une sensibilité aussi grave et aussi haute que celle de M. Bartholomé. Si l'on en juge par la diversité et par l'inégalité de ses tentatives, dans tous les ordres de création sculpturale, depuis la décoration architectonique jusqu'à la poterie commune, on doit croire que c'était un esprit chercheur et ingénieux, mais saisissant, jusqu'à présent, les choses plus par le dehors que par le dedans, et n'étant point encore entré en pleine possession de lui-même, tout troublé et tout agité, avec une première instruction insuffisante, par toutes sortes d'impressions vives et successives dont il s'exagérait parfois la nouveauté et la valeur. Un livre intéressant et étendu (1), écrit d'enthousiasme par un témoin de cette courte vie qui fut difficile, laborieuse, estimable, nous montre par quelle suite d'efforts le petit orphelin lyonnais, élevé et protégé par des sœurs de charité, conquit de vive lutte, avec une juste réputation, de fidèles et hautes amitiés, et se mit en tête, comme un autre Bernard Palissy, de renouveler l'art de la céramique française en l'appliquant à la décoration architecturale. C'est devant ses fourneaux, dans un village du Berry, que la mort l'attaqua, en lui laissant seulement le temps de venir dire adieu à ses amis de Paris. A quels résultats auraient abouti ces tentatives d'un esprit ingénieux et souple qui était en même temps patient et opiniâtre? C'est ce que personne ne saurait dire. Le grand modèle d'une *Porte* en grès émaillé, l'œuvre capitale de l'exposition, dont les montans sont couverts de têtes et figures grotesques, nous donne l'idée

(1) Arsène Alexandre. — *Jean Carriès, imagier et potier;* Paris, librairies-imprimeries réunies, in-4°, 1895.

d'un pêle-mêle d'impressions confuses tour à tour éprouvées devant les gargouilles gothiques, les bamboches flamands, les magots chinois, les mascarons rococos, d'où l'imagination, plus troublée qu'éclairée, du jeune homme n'a point su dégager encore une façon propre d'exprimer l'aspect hideux ou grossier de la face humaine. La signification symbolique de cette cohue grimaçante n'est pas d'ailleurs très claire, et l'on s'explique moins encore son rôle dans une ordonnance architecturale qui manque, elle-même, d'équilibre et de décision. La même intervention de fantaisies ou de réminiscences bizarres, d'un goût incertain et un peu puéril, vient parfois aussi gâter, sous la main de l'habile ouvrier, les belles études de physionomies humaines qu'il sut exécuter, de bonne heure, avec une remarquable vivacité d'analyse et de rendu, et qui resteront l'affirmation la plus heureuse et la plus complète de son talent. L'exubérance et l'étrangeté des accessoires dont son dilettantisme de voyageur naïf écrase ou affuble ses bustes de *Charles Ier*, d'*Évêque*, etc., n'ajoutent rien à la puissance d'expression dont son intelligence d'artiste anime ces visions rétrospectives ou plutôt ils la compromettent légèrement par une apparence d'affectation. En réalité, c'est en dégageant tous ses bustes de ces adjonctions souvent enfantines qu'on en saisit la valeur réelle, la vérité délicate ou profonde, et qu'on y sent une âme sympathique, une âme convaincue et impressionnable, plus apte encore à exprimer des âmes simples, celles des enfans, des jeunes filles, des religieuses, des poètes, des artistes, que les âmes compliquées d'hommes d'État ou de personnages historiques. Carriès, ouvrier expérimenté et ambitieux, poussant à l'extrême l'amour et la recherche de toutes les séductions extérieures de la matière, patines du bronze, colorations de la terre, reflets des émaux, n'échappe guère, même alors, à ces tentations accoutumées ; il est rare qu'il n'encombre pas ses meilleures têtes de quelque coiffure surabondante, de quelque collerette déchiquetée, sous lesquelles il faut chercher la physionomie, comme le fruit sous les feuilles, mais ce fruit est parfois vraiment savoureux. Toute la série des études d'après des types populaires, les *Deshérités*, les *Épaves*, ou d'après des figures d'artistes, soit vues, soit rêvées, *Jules Breton*, *Franz Hals*, *Velasquez*, est fort sérieuse et bien personnelle. Le *Buste de Vacquerie*, notamment, en bronze à cire perdue, est une œuvre serrée, précise, ressentie, que tous les musées s'honoreraient de recueillir. Parmi les figures de *Bébés* et de *Jeunes filles*, il y a quelques chefs-d'œuvre de naïveté et de tendresse qui apparentent vraiment Carriès avec les grands artistes du xve siècle florentin, comme quelques autres le rattachent à la

haute et noble lignée des imagiers français. Son dernier ouvrage, inachevé, la *Religieuse souriante*, le montre décidément engagé dans cette dernière voie. Il sentait, comme les chers ancêtres, que la simplicité était l'alliée la plus utile et la collaboratrice la plus précieuse de l'artiste. On peut considérer la disparition prématurée de Carriès comme une perte réelle pour l'art français.

Nous avons vu quelle part les préoccupations architecturales tiennent dans l'œuvre de Carriès et de M. Bartholomé, comme dans celles de tous les sculpteurs qui se font de leur art une juste et large idée. Il est à souhaiter que ces préoccupations prennent une place de plus en plus grande chez les artistes de toute catégorie et de tout ordre, et surtout qu'elles pénètrent, plus qu'elles n'ont fait jusqu'à présent, dans le public qui regarde, qui commande, qui paie. Depuis quelques années, les salles d'architecture, dans les deux Salons, sont déjà moins abandonnées qu'elles ne l'étaient jadis, parce qu'on y a introduit, avec raison, un certain nombre d'objets qui parlent plus vivement aux yeux et les préparent peu à peu à l'intelligence des relevés et des plans, soit des modèles en reliefs, soit des aquarelles pittoresques, soit des fragmens de décorations complémentaires, vitraux, bois sculptés, céramique ornementale, etc. Il y a déjà beaucoup de ces objets, il n'y en a pas encore assez, et tant que tout le monde ne sera pas convaincu que la sculpture et la peinture ne peuvent espérer une transformation normale, conforme aux tendances sociales du siècle, que par une collaboration assidue et raisonnée avec l'architecture, nous serons condamnés à voir le talent de nos artistes s'émietter en morceaux d'expositions que les musées, déjà trop pleins, d'un bout à l'autre du pays, ne pourront même plus recueillir. C'est ici qu'une grosse question se pose, question qu'il nous est seulement possible de soulever, à propos de la section d'architecture aux Salons, car, pour y répondre sérieusement, il faudrait pouvoir examiner les principales constructions, élevées, depuis une trentaine d'années, sur tous les points du territoire : « Non, tous les sculpteurs et tous les peintres ne comprennent pas également leur plus haute mission qui est celle de contribuer à la signification, c'est-à-dire à l'utilité, à l'attrait, à la beauté des édifices, publics ou privés, grands ou petits, parmi lesquels ou dans lesquels nous vivons; mais tous les architectes, de leur côté, réservent-ils, dans leurs conceptions, aux sculpteurs et aux peintres, la part qui pourrait leur revenir, ou, lorsqu'ils la lui font, comprennent-ils que le rôle de ces associés devrait être celui de collaborateurs intellectuels et expressifs et non simplement

celui d'ornemanistes bouchant, au hasard, les vides de la construction? »

Quelques heures passées dans la section suffisent à montrer que l'architecture contemporaine est en pleine crise. D'une part, un réveil impérieux du bon sens, dans notre pays même, plus esclave que ses voisins des préjugés scolaires, commence à exiger une plus rigoureuse adaptation des bâtimens à leur destination et le sacrifice des apparences mensongères à une réalité plus logique et plus pratique; d'autre part, l'apparition de toutes sortes de matières nouvelles, ou du moins mises en œuvre, par l'industrie moderne, d'une façon nouvelle, le fer, les ciments, la terre cuite, le verre, apporte des ressources inattendues qui modifient gravement les anciens systèmes et entraînent graduellement la formation de systèmes nouveaux. Il est bien probable que, dans cette agitation d'idées, toutes les théories exclusives et savantes, classiques et archéologiques, celles qui placent uniquement leur idéal, comme on l'a fait depuis trois siècles, dans l'imitation et l'adaptation des formes antiques ou celles qui, depuis un demi-siècle, le cherchent seulement dans l'admiration et dans l'étude du moyen âge, seront également convaincues d'impuissance et d'insuffisance, il est à croire aussi qu'en disparaissant, elles feront place à une recherche désordonnée, mais active et libre, d'un art plus souple et plus divers, dont les formules devront se plier à la multiplicité et à la complexité croissante des besoins et des goûts développés par un internationalisme intense qui mêle, il est vrai, les races diverses, mais qui développe aussi, jusqu'à l'exaspération, leur amour-propre et leur individualisme. Quels seront les rôles à prendre, dans cette évolution, pour la sculpture et la peinture, sous leurs différentes formes, personnelles ou industrielles? C'est à quoi les sculpteurs et les peintres peuvent déjà réfléchir et ce qu'il serait intéressant d'étudier à l'occasion.

George Lafenestre.

POÉSIE

PAUVRES AMES

J'ai grand'pitié des faibles âmes,
Éternel jouet du destin,
Qui brillent à peine un matin,
Pauvres, pauvres petites flammes!

Ah! ce matin, qu'il est charmant!
Et quel souvenir on en garde!
Comme il vous suit et vous regarde,
Bleu toujours ineffablement!

Dans un flot de lumière blonde
S'éveille le village heureux.
Hourrah! Place à l'aventureux
Qui s'en va conquérir le monde!

Et l'eau vive et le bois chenu
Disent en vain à l'infidèle :
— « Reste-nous! » — Comme l'hirondelle,
Il se lance dans l'inconnu.

Du haut des monts que l'aube irise,
Que l'univers lui paraît grand!
Que l'air des bois est enivrant!
Comme la mer fuit sous la brise!

Hélas! voici qu'aux premiers pas,
Lassé de sa course sublime,
Il chancelle. — Et, là-bas, la cime
Resplendit, qu'il n'atteindra pas!

Pourtant il est plein d'espérance;
Il se confie en sa bonté.
Des rêves d'immortalité
Lui tombent du soleil de France.

Quelques mots du rite chrétien
Flottent encore en sa mémoire :
S'il doute, hésite, et ne peut croire,
Il voudrait faire un peu de bien.

Ame d'amour et de faiblesse,
Cœur simple, presque adolescent,
En sa peine il est innocent
Jusqu'à sourire à qui le blesse.

Les femmes ont les yeux si doux!
Si candide est l'adieu des roses!
Il se dit de si tendres choses,
Vers le soir, dans le bois des houx!

Comme un éclair déchire l'ombre,
Souvent triste et parfois chantant,
L'Amour illumine un instant
Sa nuit, qui redevient plus sombre.

Le voilà prêt à repartir,
Et tout se teint d'un bleu céleste.
Une heure après il ne lui reste
Qu'un peu de cendre, un repentir.

En vain s'entr'ouvre l'églantine.
— Halte, halte! Qui donc vient là? —
Eh! l'éternelle Dalila
Guidant la horde philistine.

Et c'est bien fini désormais,
Car tout l'irrite et tout le froisse.
Il attend, plongé dans l'angoisse,
Un secours qui ne vient jamais.

Tandis que le soir va descendre,
Le soir trouble qui fait rêver,
Il se cherche sans se trouver,
S'interroge sans se comprendre.

Comme ces grands oiseaux de mer
Qu'on entend crier dans l'orage,
Sans force, désir ni courage
Il flotte, flotte au gré de l'air.

Du profond de sa solitude,
Il se contente de pleurer.
Il voudrait encore espérer,
Il en a perdu l'habitude.

O chères âmes du bon Dieu,
Éternellement douloureuses,
Combien vous seriez plus heureuses,
Alouettes du grand ciel bleu!

DOUCEUR

De la musique avant toute chose!

(Paul Verlaine.)

De la douceur avant toute chose,
De la douceur et de la bonté!
Que toujours flotte, au vent enchanté,
Dans l'azur tendre, une douce rose!

Sous les rosiers marche doucement.
Effeuille, en passant, la fleur nouvelle.
Sans y penser, laisse en ta cervelle
S'épanouir le rêve charmant.

Sois bon pour tous comme pour toi-même.
Pur? Je ne dis pas. C'est trop lointain.
Ouvre ton cœur au ciel du matin,
Et rappelle-toi qu'il faut qu'on aime.

Écoute la brise au parler si doux.
Regarde l'Aurore. Elle est si blonde!
Sois, en ce cruel et triste monde,
La violette au milieu des houx.

Ne juge pas; n'accuse personne.
N'as-tu rien, toi, qu'on puisse blâmer?
Frère, souviens-toi qu'il faut aimer.
Écoute, au loin, l'*Angelus* qui sonne.

Si quelque pauvre âme, en son chemin,
Tremble et défaille au mal qui l'oppresse,
Oh! n'ajoute pas à sa détresse :
Cordialement tends-lui la main.

Sois l'oiseau léger qui vole, vole,
L'oiseau matinal, couleur du jour,
Qui berce encor de vieux chants d'amour
Notre sombre terre, à moitié folle.

Sois le verger plein de boutons d'or,
La source limpide où l'on vient boire,
Le bois profond aux feuilles de moire
Où passe, à la brune, un chant de cor.

Sois l'étang limpide où se reflète
Un paysage infiniment clair.
Sois tout le bleu qui vague dans l'air.
Parmi les houx sois la violette.

Ah! je sais bien : le soleil qui luit
A fait cligner plus d'une paupière ;
Il est, hélas! plus d'un cœur de pierre;
Il est encor des âmes de nuit.

Aveugles, sourds et fous que nous sommes!
Tous, au hasard, s'en vont trébuchant ;
L'un est stupide et l'autre méchant.
Eh bien! que veux-tu? ce sont des hommes.

GABRIEL VICAIRE.

LE MOYEN AGE

POÈTES ET PHILOLOGUES

Gaston Paris, *la Littérature française du moyen âge*, 2e édition, 1 vol., 1890. — *La Poésie du moyen âge, leçons et lectures*, 1 vol., 1885. — *Id.*, 2e série, 1 vol., 1895; Hachette et Cie.

Trois petits volumes, après trente ans de recherches, depuis cette *Histoire poétique de Charlemagne* (1865) qui mit du premier coup le jeune étudiant de l'École des Chartes au rang des maîtres : trois soupiraux ouverts au passant sur l'incessante activité du laboratoire où les alchimistes de la philologie romane font leurs manipulations secrètes. Le premier de ces volumes est un manuel destiné à introduire les commençans dans l'étude de la littérature du moyen âge; ce bréviaire, où la matière de tant d'in-folio est condensée jusqu'à l'extrême limite de compressibilité, renferme autant de faits et d'idées que de mots. Les deux recueils qui suivirent, lectures académiques ou leçons d'ouverture des cours professés au Collège de France, devraient porter le titre significatif qu'un émule de M. Gaston Paris, l'illustre Max Müller, donnait à ses fragmens de mythologie comparée : *Copeaux d'un atelier allemand*. Mais cette fois l'atelier est français.

Je voudrais louer ces livres, et mon embarras est grand. Les philologues sont devenus les moins abordables des savans. Retranchés dans leurs ouvrages, ils en défendent sévèrement les approches; à la première reconnaissance, le profane risque d'être fusillé. S'il touche à quelques points particuliers, les initiés le taxeront d'ignorance et le feront rougir de ses bévues; s'il tente de porter sur ce terrain interdit les idées générales, ils lui crieront avec humeur : « C'est trop tôt, toujours trop tôt! Nous n'avons pas encore rassemblé assez de millions de faits! » Le savant qu'on louerait maladroitement serait le premier à prendre en pitié

une louange incompétente. Il ne la goûte que de la bouche de ses pairs. C'est leur témoignage unanime qu'il faudrait rapporter pour mettre M. Gaston Paris à sa vraie place. Le Français qui a peu voyagé sait mal avec quelle déférence l'Europe laborieuse, d'Upsal à Bologne, d'Édimbourg à Odessa, prononce un nom deux fois identifié, pendant près d'un siècle, avec la résurrection et les progrès d'une science. Depuis les premières recherches de Paulin Paris, en 1824, jusqu'aux travaux actuels de son fils, ces deux grands abbés de nos bénédictins laïques ont fait de notre moyen âge un patrimoine de famille, en partie reconquis sur l'Allemagne. Belle et rare singularité, une dynastie qui a fondé, gardé, agrandi un royaume dans la France du XIXe siècle. Une dynastie! Nous ne serions plus de notre pays, si nous ne la tracassions pas de notre opposition, de nos exigences, si nous ne lui demandions pas des concessions pour la mieux ruiner. Puisque nous ne pouvons rien pour louer les savans, cherchons-leur une querelle. Je sais un apologue que je voudrais commenter avec eux.

Il y avait une fois un moutier dont les grilles donnaient sur la rue la plus fréquentée d'une grande ville. Les bourgeois qui passaient entrevoyaient de rare en rare, derrière ces grilles, trois ou quatre nonnains d'une beauté prodigieuse; elles faisaient signe aux passans d'un air de mystère, et leur voix suave ne disait que ces mots : « Nous sommes ici des centaines, toutes aussi merveilleusement belles, et d'un naturel infiniment plaisant: le jour où vous pourriez voir nos sœurs et converser avec elles, vous seriez tous férus d'amour et ne voudriez plus connaître les dames de votre compagnie habituelle. Mais cela n'arrivera jamais, parce qu'une règle austère nous ordonne de travailler derrière ces murs à notre perfectionnement. » — Les bourgeois, gens simples, étaient ébranlés dans leur piété. Ils se disaient : « C'est grand dommage que tant de belles créatures soient soustraites à notre admiration. Pourtant, si elles vaquaient silencieusement à leurs devoirs, on se résignerait à les ignorer; mais ce langage humblement provocant est fait pour nous induire en tentation: il faut que la porte d'un couvent soit ouverte ou fermée. » — Une chronique rapporte que les événemens de guerre amenèrent d'Italie des Espagnols de l'empereur d'Allemagne, qui forcèrent le moutier. Les nonnains avaient exagéré : beaucoup d'entre elles étaient insignifiantes; néanmoins quelques-unes passaient en beauté tout ce qu'on avait attendu, si bien que le peuple les enleva aux soudards et fit grand festoiement pour la libération de telles merveilles.

Ceci n'est pas un fabliau du moyen âge. Je ne courrais pas beaucoup de risques à prétendre que l'histoire en vient : je serais « confuté », comme ils disent dans la partie, par quelque mémoire érudit où très peu de gens iraient voir. Peut-être se trouverait-il quelque médiéviste souabe ou scandinave pour avancer qu'un fabliau semblable existe, avec des variantes. Peut-être même existe-t-il à mon insu, puisque, d'après la théorie, notre imagination ne saurait forger un seul conte qui n'ait été jadis inventé dans l'Inde, et réinventé ensuite par les jongleurs des temps féodaux. — Sauf rencontre imprévue avec un trouvère et un brahmane, ceci n'est qu'une comparaison destinée à faire comprendre le respectueux mécontentement du bon peuple contre ses bienfaiteurs et ses tyrans, les savans philologues ; et en particulier le sentiment d'admiration inassouvie qui grandit chez le lecteur avec chaque volume que M. Gaston Paris se laisse arracher.

Le maître des études romanes nous donne sa deuxième série de morceaux détachés sur *la Poésie du moyen âge*, et il s'excuse une fois de plus, dans la préface, de cette dérogation à la règle monastique du savant : « C'est dans de pareilles occurrences, quand il a un programme un peu étendu à exposer, ou quand il s'adresse à un public plus large et plus mélangé que son auditoire accoutumé, qu'un philologue se laisse aller à se détourner un moment de son occupation favorite, la recherche des faits nouveaux ou des combinaisons nouvelles, qu'un professeur se départ de son devoir le plus constant, l'enseignement des méthodes et leur application par l'exemple, et qu'il se délasse de ses travaux habituels en présentant quelques résultats ou quelques anticipations de nature à intéresser des esprits curieux et ouverts, mais non spécialisés. » — Ces « anticipations » qui implorent ainsi leur pardon, ce sont des dissertations ingénieuses, tout illuminées de savoir et d'intuition, sur des textes littéraires que nous ne connaissons pas, que nous ne pouvons pas connaître, et où le critique nous signale en passant mille détails exquis. Notez qu'il ne s'agit point ici d'épigraphie syriaque ou araméenne, mais du fond même de notre littérature nationale ; et vous comprendrez qu'à voir suinter la source avare qui nous révèle un grand lac caché, il se mêle à notre gratitude un peu d'irritation contre les gardiens jaloux de ce lac. Je voudrais éclaircir le malentendu qui va grossissant entre le public « non spécialisé » et les philologues dont nous vénérons, dont nous maudissons parfois la trop vertueuse abnégation ; je voudrais montrer qu'il faudrait peu de chose pour dissiper le malentendu, et combien ce peu de chose est nécessaire dans la phase actuelle de notre développement lit-

téraire. Pour mieux poser la question, il importe de rappeler en quelques mots les diverses fortunes de la poésie du moyen âge à notre époque, les divers aspects sous lesquels nous l'avons envisagée, depuis que notre siècle en a découvert l'existence.

Et comme nous avons affaire à des gens difficultueux, très soucieux d'exactitude et qui nous guetteront à la moindre équivoque, je précise ce que j'entends ici plus particulièrement par poésie du moyen âge. Ce n'est point l'énorme ensemble des productions françaises jusqu'à la renaissance; c'est proprement la poésie épique et lyrique de la première période, celle dont on s'accorde à fixer l'âge classique au XIIe siècle : chansons de geste en « laisses monorimes », psalmodiées sur la vielle et la cifoine par les trouvères ambulans. Cela devait ressembler fort à une longue complainte de Fualdès, débitée par les chanteurs populaires, et, aux beaux endroits, à un récitatif du ténor wagnérien ; ces deux extrêmes se touchent, la chanson de geste fut le prototype de l'un et de l'autre. Le sujet de ces poèmes était l'épopée nationale des cycles de Provence, de France et de Bretagne, balbutiée dès nos plus lointaines origines, cristallisée avant l'an 1000 autour de ces figures légendaires, Charlemagne, Arthur, Guillaume d'Orange, rédigée dans la forme où nous la possédons entre 1000 et 1200, défaillante et changeant de caractère après le règne de Philippe-Auguste. J'écarte donc de ces considérations les fabliaux, les romans satiriques, toute la luxuriante végétation qui se développa sur notre sol entre le XIIe et le XVe siècle. Cette large veine de l'esprit « gaulois » n'est pas en péril; alors même que nous négligerions quelques-uns de ses anciens titres, ils ne seraient pas perdus, mais simplement transformés: on les retrouve, toujours vivaces, ils ont fourni le fonds permanent de la littérature postérieure, de Rabelais à M. Gandillot. Personne ne nous les dispute. Il n'en est pas de même pour les hautes inspirations de nos vieux « trouveurs »; d'autres races les réclament et les annexent indûment, dès que nous cessons de revendiquer ce bien de famille.

En thèse générale, et sauf injustice pour quelques antiquaires du XVIIIe siècle, pour quelques hommes comme Daunou, qui eurent le pressentiment de nos trésors cachés, on peut avancer que la découverte de cette poésie fut l'effort et l'honneur de notre siècle commençant. Quand Raynouard et Fauriel s'avisèrent les premiers de

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

leur science tâtonnante ne sépara point l'apostolat littéraire de

la recherche érudite. Ils trouvaient un public préparé par le *Génie du Christianisme*; ils sortaient eux-mêmes de ce livre. Disons-le pour rabaisser la superbe des savans; quelques pages de cet ignorant, de cet amateur qui s'appelait Chateaubriand, ont fait plus pour l'intelligence de la poésie du moyen âge que toutes les compilations antérieures des Bénédictins, que tous les mémoires postérieurs des Académies. Le poète seul engendre la vie, dont il ignore peut-être les lois; les spécialistes, qui se vantent de connaître ces lois, ne peuvent que développer l'être vivant qu'il a conçu. — Raynouard publiait un *Choix de poésies des troubadours*, concurremment avec ses travaux de grammaire et de lexicographie. Fauriel élargit le sillon : si beaucoup d'entre nous rôdent aujourd'hui avec sympathie et curiosité autour du sanctuaire des études romanes, ils doivent leur penchant à cet honnête homme. Ses livres enseignaient libéralement tout ce qu'il savait lui-même de ce monde nouveau; tombés dans nos mains à notre sortie du collège, ils nous firent aimer ce qu'il aimait. Nos initiateurs manquaient de critique, je le veux bien; ils tiraient arbitrairement le moyen âge du côté de la Provence et de la langue d'oc : on verse peut-être aujourd'hui dans l'excès contraire; ils eurent toutes les insuffisances, soit; mais l'apôtre qui répand une religion vaut sans doute le théologien qui l'approfondit.

On sait comment l'influence de ces précurseurs créa le style troubadour, dont je ne défendrai ni l'esthétique ni l'exactitude, et le courant gothique dans le romantisme; courant superficiel, souvent puéril, mais qui a réintroduit mille ans de notre histoire dans notre art et dans notre littérature. Il se creuse un lit plus profond et plus sûr après 1830, avec les travaux d'Augustin Thierry, de Villemain, de Michelet, de tant d'autres. Paulin Paris combat à leur suite pour la cause à laquelle il va dévouer sa vie; il adjure la nouvelle école de se retremper aux sources de la poésie nationale; il imprime, en 1831, la première chanson de geste — cette appellation devenue classique est de lui — publiée en France et mise en langage moderne : l'épopée de *Berte aux grans piés*. *Garin le Loherain* suivait, en 1833. Le *Fierabras*, paru en 1829, avait été édité en allemand par un professeur de Berlin, Immanuel Bekker. Pour mesurer l'intensité du mouvement à cette époque et sa force de pénétration dans le monde lettré, il suffit de se reporter aux premières années de cette *Revue*, qui demeure, quoi qu'on dise, le plus fidèle miroir des fluctuations de l'esprit français : Fauriel, Michelet, Quinet, Ampère, pour ne citer que les plus illustres, y reviennent sans

cesse sur la poésie du haut moyen âge; à peine retrouvée, elle entre dans la substance littéraire de chacun, nul ne s'avise encore de la confisquer comme une science réservée. Nommer Victor Hugo, n'est-ce pas rappeler ce qu'il doit à la poésie des aïeux et ce qu'elle lui doit? On peut redire de lui ce que je disais plus haut de Chateaubriand : sans la *Légende des Siècles*, combien de Français ignoreraient les noms et les *gestes* caractéristiques des héros de la Table Ronde?

La *Légende des Siècles* n'était pourtant que le rayonnement attardé d'un soleil déjà couché. La fortune populaire de la poésie du moyen âge n'a guère survécu au romantisme : on la vit décliner après lui, entre 1850 et 1860, au moment même où le branle si vigoureusement donné semblait promettre aux chansons de geste un regain de vitalité. Génin faisait paraître en 1850 une adaptation de la *Chanson de Roland*. Éditée une première fois par Francisque Michel, en 1836, la plus significative de nos épopées nationales est entrée dans le domaine classique avec la publication de Génin, qui n'était pas un savant, et à la suite des controverses bruyantes suscitées par l'audace du spirituel amateur. Littré, bien qu'il fût un des maîtres de la philologie nouvelle, continuait avec son sens si juste la tradition libérale de la génération précédente. En 1856, un décret impérial réalisait la grande pensée de M. Fortoul : ce ministre voulait qu'on publiât *toute* la poésie du moyen âge. D'après le plan trop ambitieux que lui présenta M. Guessard, la *Collection des anciens poètes de la France* devait comprendre 60 volumes, de 60000 vers chacun. Cette montagne poétique accoucha d'une souris : la *Chanson d'Aspremont*, une plaquette de 24 pages! M. Rouland, le successeur de Fortoul, reprit le projet en le restreignant aux chansons de geste du cycle carlovingien : il ne s'agissait plus que de 40 volumes elzéviriens, à 10000 vers l'un dans l'autre. La *Collection des anciens poètes de la France* se poursuivit quelques années dans le cadre prévu; elle atteignit le tome X et disparut, avec tant d'autres choses, dans la tourmente de 1870. Qui en soupçonne l'existence, sauf une petite équipe de travailleurs? La Société privée des *Anciens textes français* reprit l'œuvre impériale en 1875, avec de si maigres ressources! M. Bédier en parlait ici l'an dernier, dans un article sur lequel je reviendrai plus loin. Connaît-on davantage cette méritoire entreprise?

C'est qu'une révolution profonde a changé, vers le milieu de notre siècle, l'orientation littéraire en même temps que les méthodes scientifiques. Par réaction contre le romantisme, écrivains et poètes revinrent un instant à l'antiquité. Cette repentance ne

dura guère, excepté chez quelques parnassiens fortement hellénisés; tous les efforts se concentrèrent bientôt sur l'étude réaliste de la vie contemporaine. Le moyen âge, bric-à-brac démodé, sombra avec le reste du bagage romantique. Rien n'était plus loin du nouvel état d'esprit que la poésie des trouvères: j'entends toujours par là celle de la grande aube lyrique du XIe et du XIIe siècle. Cette même révolution consommait le divorce entre la littérature et les sciences. Parmi ces dernières, la philologie fut la plus docile aux suggestions venues d'Allemagne : tandis qu'elle s'enflait des plus grandes espérances, qu'elle prétendait régenter seule l'histoire et prendre à sa charge la conduite de l'esprit humain, la philologie repoussait comme une déchéance ce vieux libéralisme scientifique dont s'honorèrent en France le XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe. Constituée en puissance indépendante, hautaine, parcimonieuse, elle se retira dans ses temples, et l'étude des textes devint pour elle une herméneutique ; passionnée de vérité, en garde contre toute tentation de beauté ou d'utilité immédiate, elle en arriva insensiblement à sacrifier la matière de son examen aux jouissances qu'elle trouvait dans les procédés de cet examen.

M. Gaston Paris le confessait — ou le proclamait — en d'autres termes, dans la leçon touchante qu'il fit pour rendre hommage à son glorieux père et pour marquer l'évolution de sa propre méthode. « Le point de vue purement littéraire fut toujours prédominant dans l'intérêt que mon père portait aux productions du moyen âge. Toute sa vie, il chercha à en répandre le goût, à leur conquérir des sympathies chez les gens du monde, chez les littérateurs purs, chez les femmes elles-mêmes. C'est dans cet esprit qu'il choisit souvent les textes dont il a donné l'édition, qu'il écrivit plusieurs de ses préfaces et notices ... Nous comprenons aujourd'hui un peu différemment l'étude du moyen âge. Nous nous attachons moins à l'apprécier et à le faire apprécier qu'à le connaître et le comprendre. Ce que nous y cherchons avant tout c'est l'histoire... Nous regardons les œuvres poétiques elles-mêmes, comme étant avant tout des documens historiques... Quant à la sympathie du public pour ces œuvres, à leur diffusion comme source de jouissances littéraires, à leur introduction dans l'éducation nationale, nous les souhaitons assurément, au moins dans de certaines limites : mais nous ne les attendons que d'un progrès lent, qui ne peut s'accomplir et s'accélérer que si d'abord une critique sévère et rigoureusement historique a préparé le terrain, creusé les sillons et trié les semences... (1) »

(1) *La Poésie du moyen âge*, première série, p. 219-220.

Je lis entre les lignes de ce bon billet, et je me souviens d'un autre savant que j'aimais et admirais, lui aussi, avec des malédictions contre ses scrupules. J'ai conté jadis à cette place l'impatience de curiosité où nous mettait le grand et bon Mariette. Il parlait éloquemment, en conversation, des beautés poétiques et des mythes sublimes contenus dans ses papyrus. Enthousiasmés par ce qu'il en révélait, les auditeurs le pressaient : « Publiez ces merveilles », lui disait-on. « Non, faisait-il, elles ne sont pas au point. Nous sommes cinq ou six à les étudier, cela suffit. » Et il poussait parfois la logique de son sentiment jusqu'à réenterrer dans le sable des monumens qu'il avait découverts, pour les dérober à la badauderie dangereuse des profanes. Y aurait-il chez tout savant un Turc qui s'ignore, possesseur fier et jaloux d'un harem d'autant plus précieux que personne n'y peut pénétrer?

Sérieusement, et sans l'ombre de raillerie, la science contemporaine a créé un type de savant admirable. Comme elle est devenue une religion, elle a fait des moines, liés par des vœux rigoureux; ils ont le détachement du parfait cénobite, ils vivent de sa vie à la fois laborieuse et contemplative; consacrés à la recherche de la vérité pure, tout ce qui n'est pas elle ne compte pas pour eux. Nous sentons la grandeur et la beauté morale de cette discipline, mais notre besoin de communication a aussi ses droits. Il y avait probablement de très bons prêtres à Eleusis; cependant la foule des non-initiés devait leur reprocher quelquefois leur obstination à garder pour eux seuls les mystères divins. Les cultes d'initiés ne tiennent pas longtemps contre la soif de connaissance innée dans tous les hommes.

Quoi qu'il en soit, un étrange phénomène s'est produit à la suite de l'entrée en religion des philologues et de leur divorce avec la littérature séculière. Les études romanes occupent une élite active, nombreuse, incomparablement plus nombreuse que celle d'il y a cinquante ans. Elle se recrute chaque année dans l'École des Chartes, le bon séminaire où l'on garde l'âme de « douce France ». — A quoi sert-il? demandent parfois les philistins; et ce seul mot est le meilleur titre de noblesse de la chère École, l'École nationale par excellence. Les publications, — je dis mal : les impressions de documens et de travaux relatifs au moyen âge nourrissent à elles seules une légion de typographes : mémoires de l'Académie des inscriptions, bulletins des écoles et des sociétés savantes, revues spéciales, thèses, leçons, correspondances françaises ou internationales; on en remplirait tous les ans une vaste bibliothèque. Bref, le courant de 1830 apparaît comme un mince filet d'eau quand on le compare à la nappe vaste et profonde qui

en est sortie. — Seulement, cette nappe est rentrée sous terre. Elle tient moins de place que n'en tint le mince filet dans la vie intellectuelle de la nation.

De loin en loin, on en voit surgir quelques jaillissemens pour la soif du pauvre monde. Un Natalis de Wailly nous faisait volontiers l'aumône. M. Léon Gautier la fait encore, et largement; il suffirait de quelques beaux livres à la portée de tous, comme les *Épopées françaises* (1), pour réfuter en partie mes allégations; ou encore de cette scrupuleuse et définitive édition de la *Chanson de Roland* (2), sortie au lendemain de la guerre, en 1872, d'une pensée touchante du patriote. Je crois bien que M. Bédier nous ménage les mêmes satisfactions, si j'en juge par son spirituel ouvrage sur les *Fabliaux* (3); je lui sais du moins un gré infini de nous avoir rapporté, dans son introduction, un mot de Claude Bernard qui flatte nos pires rancunes contre la scolastique moderne. « Un jeune physiologiste présentait un jour au savant une longue monographie d'un animal quelconque, soit le crotale ou le gymnote. Claude Bernard lut le livre : — J'estime, dit-il à l'auteur, votre conscience; je loue votre labeur. Mais à quoi serviraient, je vous prie, ces trois cents pages si le gymnote n'existait pas? » — Il y avait aussi Renan, qui faisait parfois danser en public sa philologie : il la montrait plus qu'il ne la donnait, c'était encore une nuance; mais Renan était Renan. Il y a d'autres exceptions, je ne l'ignore pas et je devrais les citer: quand on les énumérerait toutes, jusques à m'en accabler, on ne changerait pas la vue d'ensemble qui règle la comparaison de deux époques, pour tout homme informé du mouvement intellectuel dans notre siècle : entre 1830 et 1840, avec un petit nombre d'ouvriers, la poésie du moyen âge envahit toute la littérature; depuis un quart de siècle, avec des travailleurs éminens et plus nombreux, elle sort à peine de ses tabernacles, elle ne pénètre plus la pensée générale manifestée par les écrits. La cause en est, je l'ai reconnu, dans l'orientation de la littérature autant que dans le désintéressement des philologues: si cette orientation persistait, nos réclamations seraient vaines; on ne jette pas des perles aux troupeaux qui demandent une autre pâture.

C'est précisément parce que l'imagination française évolue une fois de plus, et parce que nous sommes à un tournant littéraire, qu'il faut faire appel au secours des médiévistes patentés. Inutile hier encore, ce secours est aujourd'hui nécessaire. Lassés

(1) Léon Gautier, *les Épopées françaises*, 3 vol.; Victor Palmé, 1865.
(2) Le même, *la Chanson de Roland*, 2 vol.; Mame et Cie, à Tours, 1872.
(3) Joseph Bédier, *les Fabliaux*, 1 vol.; Paris, Émile Bouillon, 1893.

du réalisme de la vie quotidienne, déserteurs du Parnasse quand ils se tournent vers la poésie, nos jeunes écrivains cherchent une voie; et la plupart d'entre eux paraissent sollicités vers une région idéale qui voisine de très près avec celle où se complurent nos plus anciens poètes. Ils y prennent pour guides des étrangers, comme l'exilé qui reviendrait dans un domaine patrimonial sous la conduite de l'usurpateur de ses biens. Puisque les philologues se sont institués gardiens de la poésie du moyen âge, c'est à eux qu'il faut demander l'aliment approprié à des besoins réveillés de nouveau; c'est eux qui peuvent apaiser, avec le plus d'autorité, l'étrange querelle soulevée entre les tenans de la littérature nationale et ceux du cosmopolitisme.

Le cosmopolitisme! on repart en guerre contre ce fâcheux: je crois même qu'on l'appelle aujourd'hui le snobisme. C'est pourtant l'action bien innocente d'ouvrir la fenêtre, de laisser entrer l'air et de regarder le vaste monde. Aérer et meubler la maison paternelle, c'est la déprécier, paraît-il. Cette accusation, qui semble partir d'une chambre d'agonisant, pour ne pas dire d'une boutique en faillite, eût fort étonné notre robuste XVIIe siècle, ce grand emprunteur. Elle est particulièrement réjouissante pour qui vient d'arrêter son attention sur le moyen âge. L'Europe a vécu pendant plusieurs siècles d'une littérature indivise; notre pays y faisait l'office d'une pompe aspirante et foulante. S'il fallait des preuves d'un fait aussi patent, on les trouverait à chaque page des livres de M. Gaston Paris. Voyez entre autres toute la préface du deuxième volume sur la *Poésie du moyen âge:* « Quand nous remontons aux temps les plus reculés de notre vie littéraire, nous y trouvons, au lieu d'un développement isolé, une extraordinaire abondance de germes étrangers de toute provenance, adaptés, assimilés, transformés, et c'est grâce à cette large pénétration de tous les élémens ambians dans sa circulation intime que cette vie déploie une sève assez puissante et assez généreuse pour féconder l'Europe autour d'elle. Quand la France ne puise plus à des sources étrangères pour enrichir et renouveler sa poésie, elle produit la pauvre poésie du XIVe siècle, la poésie vieillotte et étriquée du XVe siècle; elle n'exerce plus aucune action sur les nations voisines... »

La matière de tous nos fabliaux est commune aux nations d'Europe et à celles d'Orient. On se les renvoie comme des volans sur la raquette. Rappelons-nous, entre cent exemples, ce *Roman de Troie*, écrit vers 1160 par un poète tourangeau, d'après deux romans byzantins abrégés en latin: l'un était le journal du siège, tenu par le Phrygien Darès; l'autre, les mémoires d'un assiégeant,

le Crétois Dictys; des sources sûres, comme l'on voit. Le roman gréco-français court le monde, est aussitôt traduit en allemand, puis mis en latin à Messine; il fournira plus tard un poème à Boccace et une tragédie à Shakspeare, *Troïlus et Cressida*. Et de tout ainsi. Le plus extraordinaire de ces objets d'échange est l'histoire de Barlaam et Joasaph, contée jadis par Max Müller, reprise récemment par M. Gaston Paris, et d'où il appert que ce Joasaph n'est autre que le Bouddha, devenu un saint du calendrier chrétien, après avoir roulé dans la légende de tous les peuples.

Mais, dira-t-on, nous sommes loin de l'indétermination du moyen âge : des siècles de concentration politique et littéraire nous ont fait un établissement domestique, franc de toute hypothèque étrangère, et où il faut nous tenir. Pas si loin, peut-être; et ce qui était vrai naguère ne l'est plus au même degré aujourd'hui, ne le sera plus demain. On a relevé ici à maintes reprises, en traitant d'autres sujets, les symptômes concordans d'un curieux retour de l'histoire sur elle-même. Un grand nombre des traits caractéristiques qui formèrent la physionomie de l'Europe féodale réapparaissent dans notre Europe, bouleversée par tant de secousses. A coup sûr, leur réunion ne ressuscitera pas le moyen âge, tel que les bonnes gens s'en épouvantent; mais il en résultera de nouvelles formes de vie sociale et intellectuelle, beaucoup plus rapprochées peut-être du XIIe ou du XIIIe siècle que du XVIIe ou du XVIIIe siècle. La fusion internationale de certains intérêts communs à tous est un de ces traits; la fusion littéraire en découle fatalement. Des causes historiques du même ordre doivent produire des effets semblables. L'Europe féodale avait été façonnée et agglomérée par une doctrine à la fois révolutionnaire et unitaire, le christianisme. Toutes proportions gardées, et sans instituer une comparaison qui n'est pas dans ma pensée, la Révolution française a fait dans notre temps la même œuvre; œuvre complétée par cet autre Charlemagne qui fut Napoléon. Les découvertes des sciences sont venues à la rescousse, abaissant toutes les barrières. Vous pourrez encore vous défendre quelque temps, pas longtemps, contre une invasion de grains ou de vins : vous n'arrêterez pas la circulation des doctrines, des idées, des livres; vous n'empêcherez pas la renaissance d'une littérature universelle sur les vieilles assises des littératures nationales, comme au XIIe siècle, comme au XVIe; littérature sensiblement la même de Pétersbourg à Lisbonne, influencée partout au même instant par les mêmes courans. Elle aura pour régulateur et pour guide le peuple le plus curieux, le mieux informé, ce que nous

étions au moyen âge. Les plus chaudes indignations ne retarderont pas d'une heure le phénomène nécessaire. Mais comme on ne saurait avoir trop d'égards pour d'honnêtes sentimens, montrons aux indignés que leur susceptibilité patriotique s'alarme à tort.

De quoi donc s'indignent-ils? Un prodigieux génie dramatique et musical, Wagner, ravit aujourd'hui l'imagination de notre jeunesse. Il lui donne la qualité de rêve où elle trouve à cette heure le plus de volupté. L'influence de Wagner, on en a déjà fait la remarque, s'exerce sur la peinture et sur la littérature autant que sur la musique; elle a modifié toute l'âme contemporaine, partant toutes les expressions des divers arts. A un moindre degré, ce Scandinave d'Ibsen fait concurrence à l'industrie des spectacles parisiens; on le joue peu, mais des gens malintentionnés négligent d'aller au Vaudeville pour songer au coin de leur feu devant ces grands symboles chargés de réflexion, pour surprendre en eux-mêmes l'écho de ces cris de révolte qui réveillent les instincts primitifs au plus profond de notre être. — La chose intolérable est que ce soient là des importations étrangères. Et si c'étaient des réimportations d'une matière première de chez nous?

Ouvrez un de ces livres sur la poésie de notre moyen âge : il ne vous parlera que des héros et des sentimens wagnériens, chantés jadis dans des milliers de vers par les trouvères bretons ou français. Dans la littérature universelle de cette époque, et sous la réserve des échanges incessans que j'ai mentionnés, la France fut l'atelier central où s'élaborèrent les matériaux dont un Wagner a tiré si grand parti. Écoutez le savant, qui n'est pas suspect de flatter nos faiblesses patriotiques, car il diminue plutôt, à mon sens, le domaine de nos légitimes revendications : « La magnifique littérature poétique de l'Allemagne, à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, n'est que le reflet de la nôtre. Les *Minnesinger* ont transporté dans leur langue les formes et l'esprit de la poésie lyrique française, fille elle-même de la provençale... Wolfram d'Eschenbach, Conrad de Wurzbourg et bien d'autres sont les imitateurs plus ou moins fidèles des Albéric, des Turold, des Chrétien de Troyes, des Benoît de Sainte-More. » — Les philologues raffinent à perte de vue sur les apports originels qui ont formé l'épopée française, « produit de la fusion de l'esprit germanique, dans une forme romane, avec la nouvelle civilisation chrétienne et surtout française. » Ils dosent à leur gré les élémens germaniques, celtiques, saxons, scandinaves... Peu nous importe. Le bon sens dit que des rédactions toutes postérieures au Xe siècle, composées entre le Rhin et l'Océan,

sont françaises plutôt qu'allemandes. L'épopée normande, transportée en Angleterre, naît chez un peuple déjà francisé. La « matière de Bretagne », la plus riche, est aussi la plus discutée, avec ses insondables fonds celtiques. Pourtant il est clair que des poèmes composés dans l'Armorique, sur ce sol qui allait s'agréger au nôtre pour toujours, doivent être adjugés à la famille française plutôt qu'aux maîtres de la Thuringe et de la Saxe. Or, c'est dans la matière de Bretagne qu'apparaissent d'abord les plus belles légendes du drame wagnérien : *Perceval* (Parsifaal), *la Quête du Graal*, *Tristan et Iseut*. Plus près de nous, le *Chevalier au Cygne* est une légende de la maison de Bouillon. Richesse indivise, tout au moins.

Les auditeurs de Wolfram d'Eschenbach et de Walter de la Vogelweide ont su l'accaparer et le garder mieux que nous. Ce fut pour leurs fils une grande force, et non pas seulement au point de vue littéraire. M. Gaston Paris a raison de dire : « Si, par impossible, la nation française perdait ses titres, elle les retrouverait dans la littérature du moyen âge. D'où vient donc que cette littérature est maintenant si étrangère à la nation, et que si peu de personnes s'avisent de la solidarité indissoluble qui nous rattache moralement à nos pères des temps féodaux?... Il y a longtemps que les Allemands envisagent autrement les choses : ils ont appuyé en partie la régénération de leur nationalité sur leur ancienne poésie. » — Quand un Bismarck ou un empereur Guillaume évoquent naturellement, à la tribune et dans les banquets, la geste poétique des anciens Germains, nous sentons tous la vigueur de cet élan pris dans le passé, et quelle sève monte au cœur de ces vivans de la poussière des morts où ils affermissent leurs pieds. Nous, déracinés volontaires, nous avons des solennités pour maudire un passé plus grand et plus vieux que le leur ; la pousse de l'autre saison, fléchissante au premier vent, renie le tronc séculaire d'où elle est sortie.

Mais revenons sur notre terrain littéraire. Si Wagner nous rapporte les personnages et l'âme même de notre première poésie, cet envahissement qu'on redoute n'est qu'une restitution. Et puisque j'ai fait allusion à Ibsen, qui ne serait frappé des intimes analogies de sentiment entre les vieux *harpeurs* celtiques et le moderne continuateur des *sagas* scandinaves? Comparez *Brand* ou la *Dame de la Mer*, par exemple, aux quelques fragmens de *Tristan* qu'on nous a donnés et aux gloses des commentateurs de ce poème. Des deux parts c'est le même individualisme farouche, la même négation des pactes sociaux, la même acceptation tranquille de la toute-puissance fatale de l'amour. Dans le

drame ibsénien comme dans les drames mythologiques de Wagner, — la *Walkure* entre autres, — il semble qu'un Celte primitif exprime les instincts païens qui transparaissent sous les rédactions christianisées de nos poèmes. Si ces accens, retrouvés par des étrangers, éveillent chez nous de profonds retentissemens dans les cœurs, c'est peut-être retour d'atavisme plus que curiosité du nouveau, et nos jeunes gens peuvent sourire à bon droit de cet ignorant chauvinisme qui ne reconnaît pas la vibration d'une vieille fibre endormie. Quand le héros du *Moniage Guillaume* va conquérir, dans Orange, la belle Orable, une émotion l'arrête au moment de franchir la frontière de France: « Vers la douce France il retourne son visage; un vent de France le frappe en face. Guillaume ouvre son sein pour le laisser entrer à plein. Sa plainte s'élève contre la brise : Eh! brise douce qui de France venez, là sont mes compagnons et mes parens!... De ses beaux yeux il commence à pleurer; les larmes coulent goutte à goutte sur ses joues et mouillent sa tunique. » — Le jongleur du Nord qui faisait parler ainsi le comte Guillaume, confondu par lui avec d'autres preux carlovingiens, ne savait pas qu'en passant dans la Provence ce héros rentrait sur la terre même où sa légende était née.

Pour calmer les inquiétudes des vieux et pour satisfaire le penchant actuel des jeunes, rouvrons à ceux-ci les sources obstruées de notre ancienne poésie. C'est aux philologues, détenteurs de cette poésie qu'ils vantent quand on s'en détourne et qu'ils rabaissent lorsqu'on la leur demande, c'est aux savans de nous frayer la route et de nous y guider. Les savans vont se gendarmer contre nos sommations : qu'ils s'en prennent à leurs dangereuses coquetteries! Ils nous font honte de notre ignorance sur « cette grande littérature du XIIe siècle dont nous devrions être si fiers et que nous connaissons si peu. » Ils laissent tomber négligemment, dans leurs gloses, des citations charmantes, ils signalent des « beautés » sur lesquelles ils attirent notre attention. Vient-on leur demander à juger sur pièces, sur pièces complètes? Autre chanson. — Ces interminables poèmes sont surfaits, ternes et plats; la matière première en est admirable, mais une critique experte peut seule la discerner; nous ne possédons que des rédactions de troisième main, faites par des sots qui ne comprenaient plus cette matière. La critique hésite entre des versions dissemblables pour chaque poème, des variantes et des parties adventices. Comment choisir entre le manuscrit d'Oxford et celui de Paris? Il est trop tôt. — En écoutant les défaites des philologues, on se prend à penser que si les manuscrits de l'*Iliade* avaient été

par malheur plus nombreux, avec plus de variantes, et si les érudits de la Renaissance avaient eu les scrupules des nôtres, Homère ne serait pas encore entre nos mains. Il y a pourtant des jours où il est doux d'avoir un Homère, quand il pleut, qu'on est triste, et las des proses du journal. Nous avons lu ici les raisons fournies par M. Bédier : elles ne m'ont pas convaincu. Lui aussi, il nous conseille cette vertu : « savoir attendre. » Mais il commence par réclamer la publication de tous les textes où dort « une des voix les plus énergiques qui aient jamais retenti sur le sol de la patrie. » Il se plaint qu'on ait négligé le cycle breton. Ce jeune profès est d'esprit trop ouvert et trop vigoureux pour que nous désespérions de le détourner de sa règle. Nous le débaucherons.

Quant à M. Gaston Paris, s'il s'indigne de nos exigences sacrilèges, qu'il accuse sa récente étude sur *Tristan et Iseut;* elle a fait déborder la coupe. Eh quoi! « *Tristan*, nous dit-il, est, entre tous les grands poèmes de l'humanité, — et je n'hésite pas à le placer à côté d'eux, — le poème de l'amour. » Rien que cela? Il en donne des fragmens saisissans de pathétique ou de tendresse délicate; il souligne des inventions comparables à ce qu'il y a de plus accompli dans la poésie antique et moderne. Lorsque nous sommes bien conquis, il nous laisse sur cette petite note désespérante : « Les anciennes éditions... sont défectueuses, incomplètes, et aujourd'hui introuvables. » On n'a jamais pratiqué le *fugit ad salices* avec plus de perversité. Songez à ce qui va arriver. Un jour, un jour prochain, je l'espère, l'Opéra affichera la première représentation du drame lyrique de Wagner. Un industriel vendra de petits livrets explicatifs, mal traduits de l'allemand. Les moins érudits se souviendront que cette légende est éclose chez nous; ils auront la curiosité de la connaître, ils s'enquerront chez tous les libraires : rien; la petite note : « Éditions défectueuses, incomplètes et aujourd'hui introuvables. »

Je conclus. Nous demandons des textes, nous aussi, des publications à la portée de tous. Qu'on ne nous dise pas : Vous trouverez un fragment curieux dans telle série de tel bulletin, qui est chez quelqu'un, à tel folio, qui vous renverra au mémoire du professeur X..., lequel se réfère à la version du professeur Y..., de Berlin... Il n'y a de livres efficaces que ceux qu'on trouve chez le libraire. — Nous demandons plus, car les textes du XIIe siècle sont accessibles à bien peu de nos concitoyens : nous demandons pour eux des traductions en langage moderne, et, si tout n'en vaut pas la peine, des arrangemens, — disons l'affreux mot, — comme ceux où les érudits de 1830 ne dédaignaient pas de mettre la main. Oh! nous ne réclamons pas les quatre millions de vers épiques

décrétés par M. Fortoul! Une bonne mise au point de *Tristan et Iseut*, pour commencer; la leçon que vous choisirez, Béroul ou Eilhart, Thomas ou Gotfrid, une fusion abrégée de ces diverses sources si vous préférez, une restitution du noyau primitif si vous osez la tenter : ceci est votre affaire. Puis trois ou quatre poèmes des différens cycles, les plus typiques, les plus représentatifs; ici encore, les maîtres romanisans peuvent seuls faire des choix judicieux. Cette tâche est-elle inconciliable avec leurs travaux professionnels? Craignent-ils qu'elle les fasse déroger? Qu'ils y préparent du moins quelques-uns de leurs élèves, dont nous serons les obligés. Sinon, il est facile de prévoir ce qui arrivera : un vulgarisateur quelconque tentera l'aventure, s'en acquittera mal, y recueillera néanmoins honneur et profit, et fera oublier le laborieux dévouement, les immenses services obscurs de ceux qui lui auront préparé ce butin. Ce sera une grande injustice, sous laquelle il y aura un peu de justice.

J'entends bien que les savans répondent : « Notre sort n'est plus enviable. Un jour on nous traite de banqueroutiers; le lendemain, de thésauriseurs, d'affreux capitalistes qu'il faut faire dégorger. » Non, mais de riches heureux, qui nous doivent la charité, à nous autres pauvres, qui la doivent à ce pays qu'ils honorent devant l'Europe savante. Je vais être maudit, compris, — et approuvé tout au fond, — par le philologue amoureux d'éloquence et de poésie qui m'a fourni l'occasion de cette plaidoirie : ce conseiller sagace, dont les avis littéraires font loi tout autant que ses arrêts scientifiques, est vraiment le plus admirable moine qu'on ait vu depuis saint Antoine ; il observe rigidement les grands vœux de sa règle, avec des tentations incessantes devant toutes les formes de la beauté spirituelle. Peut-être cédera-t-il à une tentation plus forte encore : en communiquant davantage leurs richesses, en réintroduisant dans nos organismes appauvris un peu de la moelle des os de nos pères, ses pareils et lui serviront bien « la douce France. » Ils serviront cette langue française qui naquit au pied de la tour de Babel, dans la confusion des idiomes, comme le raconte un compatriote et un justiciable de M. Gaston Paris, le ménestrel champenois Evrat : « Chaque pays, noble ou méprisable, a son langage. Tous sont étranges et barbares, excepté le langage français. C'est celui que Dieu entend de préférence, car il l'a fait beau et léger, et, mieux que tous les autres langages, il se prête à l'ampleur et à la brièveté. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LE DOCTEUR BRUNO WILLE

ET SA

PHILOSOPHIE DE LA DÉLIVRANCE

M. Bruno Wille est un socialiste allemand qui a appris par son expérience que les chefs orthodoxes de la démocratie sociale sont fort durs pour les dissidences et les dissidens, aussi intolérans que certains hommes d'Église, aussi prompts à retrancher de la communion des fidèles quiconque leur paraît suspect d'hérésie. En 1890, il avait soutenu dans une conférence publique des propositions téméraires et malsonnantes, et de ce jour il fut en mauvaise odeur. Il avait osé affirmer que peu d'hommes ont le caractère assez indépendant pour professer hautement leurs opinions personnelles et ne recevoir de mots d'ordre que d'eux-mêmes, que nous sommes une engeance moutonnière, que c'est l'effet d'un atavisme préhistorique, que nous avons peine à oublier que nous fûmes jadis des bêtes vivant en troupe. Ce propos fut vertement relevé par M. Bebel dans une assemblée populaire : « Messieurs, s'écria-t-il, d'un bout de l'Allemagne à l'autre notre parti a les yeux fixés sur vous. Jugez selon vos convictions, car vous êtes des hommes de convictions, et quoi qu'on dise, vous n'êtes pas un bétail. »

Plus tard, un certain nombre de socialistes ayant été excommuniés dans le congrès d'Erfurt comme hétérodoxes et comme calomniateurs, M. Bruno Wille protesta contre leur exclusion ; il déclara qu'après comme avant, il les tenait pour des frères. On lui fit expier son audace. Deux de ses livres, que la librairie populaire créée par le *Vorwärts* s'était chargée de mettre en vente, furent mis à l'index. Il demanda des explications ; on lui répondit qu'il s'était lui-même exclu du parti, « que la démocratie sociale n'est pas un assemblage d'élémens hétérogènes, mais un corps fondé sur l'unité de doctrine et de sentimens, que tous ceux qui lui appartiennent doivent en matière de discipline

et de conduite soumettre leur volonté particulière à la volonté générale, que quiconque se soustrait à cette obligation déchoit de tous ses droits. » Il nous assure que dès lors il a été porté « sur la liste noire », qu'on a organisé contre lui la conspiration du silence, que toutes les fois qu'il prononce un discours, le *Vorwärts* en indique le sujet et tait soigneusement le nom du conférencier. « Telle est leur intolérance! dit-il avec quelque amertume; toujours prêts à frapper l'hérétique d'anathème, ils lui disent comme le poète : « Qu'il ne soit jamais parlé de toi, ni dans la chanson ni dans le livre! Chien obscur, dans un obscur tombeau, tu pourriras avec ma malédiction. »

Cependant, si pour être digne de figurer dans l'état-major de la démocratie sociale, il faut nourrir une haine implacable contre la société actuelle, la tenir pour un régime d'oppression et de criante injustice et souhaiter ardemment sa destruction, M. Wille est un aussi bon socialiste que MM. Bebel et Liebknecht. Personne n'est plus guerroyant que lui, personne n'attend avec plus d'impatience le jour de la grande expropriation, qui mettra fin à tous les privilèges et à tous les abus, le jour où la terre et les instrumens de production appartenant à tous les hommes comme l'air qu'ils respirent, il n'y aura plus ni capitalistes ni salariés, ni exploiteurs ni exploités, ni riches ni misérables; personne ne se fait une image plus douce, plus riante de la grande révolution sociale qui égalisera toutes les conditions, tous les lots et tous les bonheurs. « La haine et l'amour, nous dit-il, s'unissent en moi aussi intimement que la châtaigne et la coque épineuse qui l'enferme, mes amours sont des haines, mes haines sont des amours. »

Mais M. Bebel a raison, l'amour, la haine, le zèle ne suffisent pas; il faut y joindre le discernement et l'esprit de discipline. M. Wille est un de ces indisciplinés, rebelles à toute consigne, à qui leurs opinions personnelles sont aussi chères que leur vie. Il a ses vues propres sur la conduite à tenir pour hâter l'avènement du messie, pour préparer la rédemption du genre humain. Les moyens violens lui répugnent ; il les juge sinon criminels, du moins inefficaces. Il blâme hautement un manifeste communiste où il est dit: « Qui ne connaît la puissance du feu? Quelques incendies, et la société s'écroulera bientôt. On nous a souvent confisqué nos armes; mais le feu, ce redoutable instrument de combat, personne ne peut nous l'ôter. Le mendiant lui-même a des allumettes, et il y a des lieux où l'on est toujours sûr de trouver du papier. » M. Wille ne croit pas à la puissance rédemptrice des allumettes, et dans quelque endroit qu'ils se procurent leur papier, il se sent peu de goût pour les brûleurs de maisons.

En revanche il est des moyens anodins qui lui paraissent illusoires. Les chefs de la démocratie sociale, fiers de leur importance parlementaire toujours croissante, se flattent qu'avec le temps ils auront la majorité dans les Chambres, et qu'un matin ils voteront la révolution

comme on vote une loi sur les caisses d'épargne ou les droits de douane.

M. Wille estime que cette révolution décrétée en séance de parlement demeurera sans effets si au préalable les esprits n'ont été affranchis de leurs préjugés et de leurs misères, guéris des graves maladies qu'ils ont contractées durant des siècles de servitude. Il dit aux violens : « A quoi bon casser des têtes ? Occupons-nous de raccommoder les cerveaux détraqués et de rendre un peu de vigueur aux cerveaux infirmes. » Il dit aux socialistes parlementaires : « Que sert de décréter la révolution, tant que les hommes seront indignes du bonheur que vous leur promettez et incapables d'en jouir ? » Il dit à tout le monde : « Vous vous méprenez sur les vrais besoins des classes opprimées. Procurez-leur de bons livres, appliquez-vous à les instruire, employez la poésie, la musique, la peinture à ennoblir leurs pensées ; créez des sociétés pédagogiques, des associations de libres penseurs, des clubs de discussion, des théâtres libres, des bibliothèques populaires. Avant d'en venir au fait, transformons les esprits, révolutionnons les intelligences. » Il a prêché d'exemple. Il a fondé à Berlin deux théâtres libres et populaires, et il a souvent distribué le pain de la parole; orateur et écrivain, il a fait avec succès des conférences publiques et composé des livres instructifs, dont le plus important est intitulé : *Philosophie de la délivrance* (1).

Ce n'est pas seulement dans les questions de méthode révolutionnaire que M. Bruno Wille est en dissentiment avec les chefs de son parti. Aussi désireux qu'ils peuvent l'être d'abolir la propriété personnelle et les privilèges des classes possédantes, la société de ses rêves ne laisse pas de différer beaucoup de celle qu'ils nous promettent. Il reproche à la démocratie sociale son caractère autoritaire. Loin de songer à supprimer l'État, elle entend le conserver précieusement pour le mettre au service de la révolution, et si on la laissait faire, elle imposerait à la société le joug d'une tyrannie plus pesante encore, plus tracassière que celle qu'elle veut détruire. Est-ce la peine de changer ce qui est, pour nous assujettir aux fantaisies, aux ingérences indiscrètes d'une administration omnipotente et omnisciente, plus curieuse de nos affaires que ne le sont les rois et les empereurs ? De quelque nom qu'ils s'appellent, tous les gouvernemens se ressemblent ; on verrait bientôt reparaître tous les abus, les injustices, les corruptions du temps présent, et comme leurs devanciers, les nouveaux gouvernans, sous couleur de travailler au bien public, travailleraient avant tout à leur bien particulier. Quelque estime qu'il puisse avoir pour MM. Bebel et Liebknecht, le docteur Wille ne croit pas à leur absolu désintéressement, il ne saurait admettre qu'il y ait à Berlin ni ailleurs ni nulle part « des altruistes angéliques. »

(1) *Philosophie der Befreiung durch das reine Mittel*, von Dr Bruno Wille ; Berlin, 1894.

On a raison de le traiter d'hérétique. Il pense, il affirme que la dictature du prolétariat serait encore plus funeste à la civilisation que le despotisme de la bourgeoisie, que toujours aveugles dans leurs choix et leurs préférences, les prolétaires ne confieraient pas le soin de leurs destinées aux plus capables ou aux plus honnêtes, mais aux grands parleurs, aux intrigans subtils, aux sycophantes, aux flagorneurs, aux charlatans. Il raconte à ce propos que lorsqu'on nomma la commission du théâtre libre qu'il avait fondé, des centaines d'électeurs donnèrent leurs voix à des candidats qu'ils ne connaissaient que de vue, mais dont le visage leur agréait. « Ils s'imaginaient sans doute, ajoute-t-il, qu'on peut juger sur la forme de leur nez que les gens ont l'esprit critique et des connaissances littéraires, et il ne serait pas impossible que dans la république démocratique et sociale, les masses souveraines choisissent un ramoneur pour diriger l'exploitation d'une mine ou un perruquier pour régisseur d'un théâtre. » Ce qui lui paraît certain, c'est qu'elles auront toujours une aversion naturelle pour les grands esprits comme pour les grandes vertus et un faible pour les saltimbanques, pour les bateleurs politiques qui ont appris de bonne heure à danser sur la corde et à parader sur des tréteaux.

Qui s'étonnera qu'un homme capable de commettre de telles irrévérences envers la démocratie ait été inscrit sur une liste noire? Il déteste la royauté, l'Église et les capitalistes; mais la doctrine de la souveraineté du nombre, cette nouvelle idolâtrie qui a remplacé les autres, ne lui est pas moins odieuse. Le nombre est à ses yeux un fait aussi brutal qu'un coup de poing ou d'épée. Qu'importe que le souverain soit un prince ou une foule, qu'on s'agenouille devant une couronne ou un bonnet de jacobin, l'esclavage est le même. La démocratie n'a jamais servi qu'à établir la domination des imbéciles sur les intelligens et le règne de la plate médiocrité. « Les seuls principes, dit-il avec Ibsen, pour lesquels les majorités se passionnent, et qu'elles nous recommandent comme une saine et bonne nourriture, sont de vieilles vérités, toujours horriblement maigres, semblables aux harengs salés de l'an dernier, à des jambons rances et moisis, et voilà l'origine du scorbut moral qui ravage toutes les sociétés. »

M. Bruno Wille a toutes les aspirations d'un vrai socialiste, il n'en a pas l'humeur, le tempérament. Il était né poète et contemplatif, et jadis il sentit le besoin d'exprimer en vers la joie qu'il éprouvait à fuir le regard de l'homme, à vivre dans l'intime commerce des arbres, des fleurs, des vents et des nuages : « Transportez-moi sur ces hauteurs escarpées où ne monta jamais la parole humaine; mon âme blessée redoute le son de cette voix, et mes yeux roulent dans ma tête lorsqu'ils contemplent des hommes. Le rocher et la nuée sont mes muettes consolations, et quand la tempête gronde autour de moi, j'en-

tends des chants sublimes (1). » Il se vantait alors d'être un ermite, un anachorète, et sa solitude lui était chère. Mais une grande pitié l'a touché, les servitudes de la pauvre humanité l'ont ému de compassion et de colère, et il a résolu de travailler à sa délivrance, de prononcer les paroles qui guérissent les malades et font marcher les paralytiques. Toutefois il ne se croit point tenu de plaindre toutes les misères, de s'apitoyer sur toutes les souffrances; il ne pense pas que l'universelle pitié soit la vertu suprême, qui rachète les âmes. Il ne s'intéresse qu'aux esclaves qui détestent leurs fers et leurs geôliers, il ne s'attendrit que sur les blessés qui appellent le chirurgien et le supplient de les opérer.

Il accuse les socialistes orthodoxes de n'avoir pas d'assez hautes visées, de placer trop bas leurs affections et leurs désirs, de rêver d'une société où tout le monde aura le dos au feu, le ventre à table. Il leur reproche de vouloir employer la révolution à l'engraissement de l'espèce humaine, et à lui assurer les joies du pourceau luisant d'embonpoint, dont l'étable est bien tenue et l'auge toujours pleine. Il se plaint qu'ils subordonnent tout à la question de l'estomac, qui pour lui est secondaire. Cet idéaliste fait passer les biens spirituels avant les autres, et s'il souhaite d'extirper la misère de ce monde, c'est dans l'espérance que tous les hommes, ayant leur pain cuit et pouvant employer leur vie à autre chose qu'à se procurer les moyens de vivre, se rassasieront de cette pure félicité qui ne réside que dans le cœur et dans le cerveau. A la vérité il ne méprise rien, ni l'honneur, ni l'argent, ni l'amour, ni les divertissemens. Mais l'honneur, pense-t-il, ne nous rend heureux que lorsqu'il est la récompense d'un noble effort, l'argent n'a d'autre utilité que de nous aider à être libres; l'amour n'est un bien que quand il développe en nous la passion du beau et les nobles penchans; aussi n'a-t-il tout son prix qu'à l'âge où le cerveau ayant acquis toute sa puissance, acquiert aussi la faculté d'idéaliser tous nos plaisirs. Enfin M. Wille estime que nous devons donner à nos amusemens le superflu de nos forces que nous ne dépensons pas dans le travail. Si le cœur vous en dit, dressez et montez des chevaux fougueux, ramez, canotez, faites des tours de force ou d'adresse; quant à lui, le sport qu'il préfère à tous les autres est celui de l'évangéliste, du missionnaire, qui agit sur les âmes par sa parole et les convertit à l'idée qu'il se fait du bonheur.

Qu'est-ce que le vrai bonheur? il consiste à se sentir parfaitement libre. Qu'est-ce qu'un homme libre? c'est celui qui ne se laisse gouverner que par sa seule raison et la charge de conduire sa vie. La terre sera un paradis le jour où tous les hommes seront parfaitement raisonnables et parfaitement libres, *freie Vernunftmenschen*, où, ne voulant que ce que veut leur raison, ils feront tout ce qu'il leur plaira,

(1) *Einsiedler und Genosse, soziale Gedichte* von Bruno Wille; Berlin, 1894.

sans recevoir d'ordres de personne, guéris à jamais de tous les respects superstitieux, de la peur des fantômes et de l'adoration des idoles. « Avant peu le soleil se lèvera, s'écrie cet Isaïe, et les peuples morts se lèveront aussi pour se baigner dans les flots d'une lumière dorée. Les corps seront beaux et robustes, les clartés de l'esprit rayonneront sur les visages. Honneur à toi, soleil, qui réveilles ceux qui dorment! La terre brille parée et fleurie comme une fiancée; au milieu des luxurians bocages se dressent des maisons de marbre. Honneur à toi, soleil, qui transfigures le monde! »

Dans la société telle qu'elle existe, dans la terre de servitude que nous habitons, la raison est une ombre et la liberté une dérision. Nous n'avons pour la plupart d'autres règles de conduite que des traditions écrites ou orales dont le sens nous échappe, des coutumes reçues, des usages absurdes que nous tenons pour des lois inviolables et sacrées, et soumettant aveuglément notre volonté à la volonté des morts et aux fantaisies des vivans, nous ne voulons que ce qu'on nous contraint à vouloir. Pour surcroît de malheur, le troupeau a des bergers, et par l'effet d'un préjugé héréditaire le mouton respecte leur houlette et se plie à leurs caprices, persuadé que les obéissances sont le seul moyen d'assurer son bonheur dans ce monde comme dans l'autre.

Notre plus grand ennemi, c'est l'État, qui du commencement à la fin de nos jours s'arroge le droit de s'ingérer, d'intervenir dans nos affaires et à toute heure appesantit son bras sur nous. A peine sommes-nous sortis du ventre de notre mère, nous devons annoncer notre naissance à ce maître fâcheux qui veut tout voir et tout savoir, et il nous inscrit sur ses registres. Nous grandissons; il exige que nous allions nous instruire dans ses écoles, et plus tard nous ferons connaissance avec ses casernes. Sommes-nous en âge de gagner notre pain, nous devons nous mettre en règle avec ses percepteurs; une femme nous plaît-elle, elle ne sera vraiment à nous que s'il daigne y consentir et sanctionner notre union; prenons-nous quelque liberté qui lui déplaît, il nous inflige des peines pécuniaires, afflictives ou infamantes; nous vient-il quelque bonne idée que nous désirons communiquer à nos frères, il sera là, écoutant tout ce que nous disons et toujours prêt à placer son mot dans la conversation : « Traversez une rue, dit M. Wille, vous êtes sûrs de rencontrer un agent de police, un soldat, un huissier ou un écriteau comminatoire. Nous nous sentons comprimés, entravés dans toutes nos actions par des lois, des avertissemens, des règlemens, des interdictions. Partout l'État nous apparaît sous la forme de gendarmes, de juges, de palais de justice ou de prisons. Combien est vrai le mot du conscrit qui disait : « Ici tout est défendu, à l'exception d'un certain nombre de choses qui sont rigoureusement commandées! »

Ce qu'il y a de pire, c'est que la plupart des hommes considèrent

l'État comme un bien, d'autres comme un mal nécessaire, et qu'on a bientôt fait de compter ceux qui le tiennent pour un mal inutile, ceux qui se représentent sans effort et sans effroi un avenir social où il n'existera plus. Les socialistes eux-mêmes se proposent d'augmenter encore ses pouvoirs et ses compétences; qu'il se charge de les nourrir, ils se donneront à lui pieds et poings liés, et on verra se renouveler l'histoire de Joseph, qui par d'habiles accaparemens réduisit les Égyptiens à la famine, jusqu'au jour où ils lui dirent : « Achète-nous contre du pain; prends nos champs, prends nos personnes, nous appartiendrons à mon seigneur, nous et nos biens. Que nous ayons tous notre part des rosées du ciel et de la graisse de la terre, et il nous en coûtera peu de servir Pharaon. »

L'homme qui aspire à sa pleine et entière émancipation doit se dépouiller résolument de tous ses vains préjugés. On n'est vraiment libre que lorsqu'on s'est convaincu que l'État n'est point indispensable pour maintenir l'ordre dans les sociétés, et on ne cesse de croire à la nécessité de l'État que lorsqu'on ne croit plus à l'existence d'un Dieu personnel, nécessaire à l'administration du monde, qui, comme les gouvernans d'ici-bas, enrichit de ses dons ceux de ses sujets qui le courtisent et anéantit les rebelles par un froncement de ses sourcils. Rien n'est plus propre à amoindrir l'homme, à l'avilir, à diminuer l'estime qu'il se doit à lui-même et l'idée qu'il se fait de ses destinées, que l'adoration d'un être suprême, sans la volonté duquel aucun cheveu ne tombe de notre tête, et qui dispose de nous comme de marionnettes dont il tient les fils. Autant que les théologiens, les philosophes abusent de notre candeur et attentent à notre dignité, quand ils cherchent à nous démontrer l'existence d'un premier principe des choses et d'un ordre moral du monde. Quiconque croit à l'absolu fait acte de dépendance, humilie en lui-même la fierté humaine. Le vrai socialiste croit comme un article de foi que le monde et les sociétés peuvent se passer de gouvernement, et la seule philosophie qui affranchisse les esprits est celle qui proclame l'autonomie des plus chétifs habitans de ce grand univers.

— « Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, disait le patriarche Jacob aux gens de sa maison; purifiez-vous et changez de vêtemens. » — « Renversez toutes les idoles devant lesquelles vous avez trop longtemps fléchi le genou, nous dit M. Wille, et du même coup vous aurez supprimé les armées, la police, les tribunaux, les fusils, les sabres, les fouets, les chaînes, les cachots, les privilèges, l'exploitation des pauvres par les riches, les tyrannies des capitalistes, les jalousies entre nations, les frontières, les chauvins, le patriotisme homicide qui lave dans le sang ses injures imaginaires. » Mais pour que les hommes reviennent de leurs idolâtries et se rendent dignes de leurs nouvelles destinées, il faut faire leur éducation et leur inspirer dès leur petite

jeunesse le désir d'être parfaitement raisonnables et parfaitement libres. A cet effet réformez les écoles où ils contractent leurs premières habitudes d'esprit, où leurs caractères prennent des plis indélébiles. Abolissez la verge, les récompenses, les peines, les pensums, la discipline autoritaire, les règlemens et tout ce qui ressemble à une contrainte. Ne donnez à vos écoliers que des occupations qui les intéressent, ne leur apprenez que ce qu'ils aiment à apprendre; traitez-les en adultes, et ne craignez pas de leur enseigner comment se font les enfans; ne punissez jamais; remplacez les châtimens par des avertissemens paternels; corrigez les fainéans et les menteurs en leur représentant les fâcheuses conséquences de la duplicité et de la paresse, ou mieux encore, laissez-leur le temps d'en faire eux-mêmes l'expérience : l'enfant qui s'est brûlé le doigt à la flamme d'une bougie ne se brûlera pas deux fois. M. Wille nous assure qu'il a dirigé jadis une école, qu'il se faisait un devoir de ne punir aucun de ses élèves, et qu'il n'a jamais eu de désordres à réprimer. Comment s'y prenait-il? C'est son secret. Les anarchistes font des miracles.

Il paraît avoir conservé un déplaisant souvenir des violences qu'on lui fit dans ses jeunes années, des contraintes qu'on lui imposa. Il était de nature, nous dit-il, un enfant tranquille; mais il avait ses lubies, ses vivacités, ses emportemens, et quand il mettait son bonnet de travers, il n'observait pas toujours les bienséances. On le trouvait impertinent, et de temps à autre on le punissait en le privant de sa liberté ou de son dîner ou on lui donnait sur les doigts. Il savait que ces peines étaient destinées à l'améliorer, et cependant il les tenait pour imméritées; elles développaient en lui l'esprit de résistance, d'insoumission.

Il raconte qu'à l'âge de neuf ans, ayant fait je ne sais quelle sottise, on l'enferma seul à seul avec une bible, que son premier mouvement fut de démolir sa prison, qu'il se ravisa, qu'en fin de compte il ouvrit le saint livre et lut le discours sur la montagne : « Heureux les affligés! heureux les débonnaires! heureux les miséricordieux! heureux les pacifiques! » Il crut se reconnaître; il était de la race des pacifiques; c'étaient les punisseurs qui troublaient sa paix. S'ils voulaient le corriger de ses impertinences, pourquoi le mettre en retenue? Que ne lui donnaient-ils des raisons convaincantes et persuasives! Il les eût peut-être écoutés. « Ce fut alors, ajoute-t-il, que pour la première fois m'apparut l'image d'une société où tout le monde était libre et raisonnable, et que je sentis l'abîme qui la séparait de ce triste monde où nous vivons en servitude. »

Il me semble injuste et inconséquent. Il maudit la contrainte, il voudrait la proscrire de ce monde, et ses expériences particulières témoignent qu'elle a du bon. Il était né pour être un philosophe socialiste, et, de son propre aveu, les circonstances et les punisseurs l'ont

bien servi. Il est heureux pour lui qu'ayant fait une sottise à l'âge de neuf ans, on l'ait enfermé avec une Bible; sans cet incident et les réflexions qu'il fit dans sa prison, peut-être eût-il manqué sa vie. M. Wille, qui aime les miracles, devrait reconnaître que, comme les anarchistes, la contrainte en opère souvent, que non seulement elle forge à froid ou à chaud les volontés et les caractères, qu'elle nous révèle à nous-mêmes, nous aide à découvrir nos vrais goûts, nos talens, nos dons, notre vocation, notre vrai moi, nous fait aimer ce que nous haïssions, haïr ce que nous croyions aimer. On assure que dans son enfance Beethoven avait une telle horreur pour son clavecin qu'il fallait l'y traîner de force. Bénie soit à jamais la sainte violence qui lui fut faite et qui nous a tant profité! « Je n'ai jamais aimé les verges d'osier ou de bouleau, me disait un artiste; mais les dures nécessités qui pesèrent sur ma jeunesse ont fait de moi ce que je suis, et j'ai souvent baisé les verges de la destinée. »

M. Wille compte sur les écoles sans discipline pour affaiblir dans les foules le pernicieux respect de l'autorité; la diffusion des connaissances scientifiques fera le reste; s'il faut l'en croire, elles sont plus propres que les études littéraires à affranchir les esprits. Autre illusion. Ce qui fortifie, ce qui trempe les intelligences, ce n'est pas la science, mais sa méthode. Il n'importe guère à notre émancipation que les planètes décrivent des cercles ou des ellipses autour du soleil; ce qu'il faut admirer dans l'homme qui établit le premier que l'orbite de la terre est une ellipse dont le soleil occupe un foyer, c'est l'effort de génie par lequel il prouva ce qu'il avançait, et c'est par là que sa découverte mérite d'être célébrée comme une des grandes actions de l'esprit humain. Les méthodes rigoureuses ne seront jamais à l'usage du vulgaire; il sera toujours incapable de comprendre les démonstrations mathématiques des physiciens ou de refaire leurs expériences; il croit ce qu'ils lui disent parce qu'il les regarde comme des hommes sérieux, qui ne parlent pas au hasard, et qu'il les juge trop honnêtes pour vouloir l'abuser. Il est sincèrement convaincu que telle éclipse aura lieu au jour et à l'heure fixés par les astronomes; ils sont au fait de cette affaire et leur autorité lui impose. La science n'est la science que dans l'esprit des savans; elle ne sera jamais dans l'esprit des foules qu'un acte de foi, un acquiescement, une soumission, une obéissance aveugle et passive. Si j'étais comme M. Bruno Wille un philosophe anarchiste, je m'appliquerais à dissuader le peuple d'étudier l'astronomie, la physique, la chimie; je ne voudrais pas qu'il s'accoutumât à croire quelque chose sur la parole d'un savant, je craindrais de fortifier en lui le respect de l'autorité par la foi qu'il ajouterait à des affirmations qu'il ne peut contrôler.

M. Wille est un habile homme; il se retournera, il prendra d'autres biais; il saura découvrir des moyens plus efficaces d'en finir avec

les vieilles idoles sans leur substituer de nouveaux et jeunes fétiches : les chirurgiens qui nous opèrent d'un abcès, il en fait lui-même la remarque, ne se croient pas tenus de nous en fournir l'équivalent. Grâce à lui, un jour ou l'autre, tous les hommes seront dignes de vivre dans une société sans gouvernement, sans pouvoir coercitif, sans parlement, sans législateurs, sans magistrats, sans code pénal ; où les lois seront remplacées par des conventions librement discutées, les juges par des arbitres bénévoles, la police par des agences particulières, les pénalités par des châtimens moraux, tels que la mise à l'index, à l'interdit.

Ici nous entrons dans le pays des mystères. M. Wille a été vraiment trop avare de ses explications, et ses lecteurs se plaindront peut-être qu'il ne se soit guère mis en peine de répondre à leurs questions et de lever leurs doutes. Il affirme que sans qu'il soit besoin de recourir à aucune sanction pénale ou rémunératoire, les contrats libres seront plus fidèlement observés que les lois ; la bonne foi, nous dit-il, est l'âme du crédit, et la vie sociale est impossible à tout homme qui a perdu la faculté de se faire croire. Eh ! bon Dieu, on se serait dégoûté depuis longtemps du métier de fripon s'il était vrai que les trompeurs démasqués dussent renoncer à faire des dupes, ou que la honte fût un fardeau si lourd à porter ! Je ne vois pourtant pas que les fripons soient de ces saints qu'on ne fête plus. M. Wille affirme que les agences particulières s'entendront mieux que la police à faire rendre gorge aux voleurs et à faire rentrer les volés dans leur bien. Je veux le croire ; mais il ne nous dit pas comment s'y prendra un plaignant, pour avoir raison du criminel qui aura attenté à sa vie ou tué son fils ou sa fille. Les agences se chargeront-elles d'assassiner l'assassin, ou la partie lésée en sera-t-elle réduite à se faire justice à elle-même ? Il affirme que la mise à l'interdit remplacera avec avantage toutes les pénalités. Est-il absolument certain que cette peine morale sera toujours efficace et ne sera jamais inique, que les grandes associations propriétaires du sol n'en useront jamais pour mater un homme qui les incommode ou qui refuse de se mettre à leur discrétion ? Il est si aisé de donner un air de justice à des procédés iniques ! M. Wille ne le sait que trop ; la rédaction du *Vorwärts* a prohibé deux de ses livres, et il paraît avoir ressenti très vivement cette injure.

Je n'insiste pas ; il me répondrait que tant valent les institutions, tant vaut l'homme ; qu'elles sont responsables de ses vices ; que toutes les servitudes ayant été abolies, les méchans, les menteurs, les voleurs, les meurtriers seront infiniment rares ; que le peu qu'il en restera se laissera prendre par la douceur. « Hélas ! les sociétés changent, disait Cavour, mais ce coquin d'homme sera toujours le même. » Cavour était aveuglé par ses préventions ; dans la société nouvelle il n'y aura plus de coquins, plus d'instincts pervers, plus de passions furieuses.

Il est difficile de raisonner avec les anarchistes : quand ils prétendent qu'en supprimant l'État et la propriété ils transformeront le cœur humain, ils fondent leur théorie sur une expérience qui n'a point été faite et qui peut-être ne le sera jamais.

M. Wille est tellement convaincu de l'action bienfaisante de l'anarchie sur les cœurs, qu'il ne lui suffit pas de nous délivrer de la verge et du code pénal, il veut nous affranchir aussi de la loi morale. C'est encore une tyrannie, et ce n'est pas la moins odieuse. L'impératif catégorique est un maître insolent et rude ; personne n'a le droit de nous parler en maître, et Kant était un oppresseur. Vous entreprenez sur la dignité de l'homme quand vous lui dites : « Il y a des choses que tu dois faire et d'autres dont tu dois t'abstenir. » Ce langage est insupportable à quiconque se respecte. Mais n'allez pas croire que M. Wille prêche l'immoralité. Tout au contraire, il entend nous persuader qu'on sera d'autant plus vertueux qu'on sera moins contraint de l'être. Toutes les plantes de jardin que nous cultivons à grand'peine, et qui malgré nos soins s'étiolent souvent et dépérissent, fleuriront à l'état sauvage sur la terre de promission ; on y cueillera des roses panachées dans les bois.

La loi morale sera remplacée par l'égoïsme intelligent, qui sait que l'intérêt bien entendu s'accorde avec le bien commun, et cet égoïsme avisé et sagace se combinera avec l'altruisme spontané, qui fait tout de cœur et d'affection. M. Wille nous certifie que dans les unions libres les conjoints auront l'un pour l'autre des égards et de fidèles tendresses inconnues dans le mariage légal ; il assure aussi que les pères se dévoueront davantage au bonheur de leurs enfans. Toutefois il en est moins sûr que du reste, car il ajoute par précaution « que dans ce temps de prospérité universelle, il sera plus aisé qu'aujourd'hui de créer des asiles pour les enfans abandonnés. » Au surplus, quand les habitans de ce paradis auraient le cœur moins sensible et moins aimant qu'il ne se plaît à le croire, peu importe. L'homme, nous dit-il, trouve toujours du plaisir à exercer ses forces ; il en dépensera moins pour sa subsistance lorsque sa vie sera devenue plus facile, et il éprouvera le besoin de dépenser l'excédent pour le bien des autres. Ce sera pour lui un exercice hygiénique, et la vertu deviendra le plus généreux, le plus noble des sports. Je crains cependant que les égoïstes intelligens et les altruistes libres ne découvrent bientôt qu'il est plus hygiénique de monter à bicyclette que de soigner des diphtéries ou des varioles ; je crains que les charités dangereuses ne soient de tous les sports le plus noble peut-être, mais le moins goûté ; que les amateurs de ce genre de divertissement ne soient plus rares encore que les malandrins et les escrocs.

J'ai une autre inquiétude. Ne pourrait-il pas se faire qu'en nous rendant parfaitement libres, M. Wille oblige des ingrats, que nous

lui reprochions de nous gratifier d'une liberté très incomplète, que nous lui disions : « Tu m'affranchis de tous les jougs humains, affranchis-moi du joug de la nature, ou tu n'auras rien fait. » Je sais que dans la société idéale, les machines sans cesse perfectionnées étendront notre domination sur les forces naturelles ; que s'il en faut croire un autre socialiste allemand, M. Hertzka, les hommes auront des ailes comme les oiseaux ; qu'ils devanceront les hirondelles au vol, et que chaque jour, un géodrome aimanté, arrivant du cap Nord et passant à Paris à deux heures précises, nous permettra, s'il nous plaît, d'aller dîner le soir en Sicile (1). Mais si admirables que soient ces progrès, il faudra toujours compter avec les accidens et avec le plus cruel de tous. Est-on parfaitement libre quand le lendemain n'est jamais assuré, quand on sait « que tout ce qui se mesure finit et que tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé ? » Non seulement M. Wille nous laisse dans la dépendance de la nature ; il ne nous soustrait à l'empire de la loi morale que pour nous soumettre au despotisme de la raison. Qui n'a éprouvé, cent fois dans un jour, le désir de déraisonner librement? Qui ne s'est senti gêné, contrarié, violenté par sa raison? A qui n'est venue l'envie de chasser cette étrangère, qui nous fait la loi? Rien n'est plus raisonnable que l'arithmétique, et quelle tyrannie que la sienne ! Elle nous contraint de croire que deux fois deux font quatre ; quelle servitude que d'être obligé de reconnaître que deux sous ajoutés à deux sous n'en feront jamais cinq !

Plusieurs jours durant j'ai habité en imagination le paradis de M. Wille, et j'ai fait de sincères, mais vains efforts pour m'y sentir libre et heureux. J'y ai rencontré des égoïsmes intelligens, qui ayant eu des difficultés sérieuses avec les égoïsmes bornés, demandaient à grands cris qu'on relevât les prétoires et qu'on rétablît les juges dans leur emploi. J'ai causé avec des altruistes qui, ayant cultivé avec ardeur le noble sport de la charité, avaient été payés d'une noire ingratitude et disaient : « Délivrez-nous de notre vertu qui ne nous procure aucune joie. » D'autres disaient : « Délivrez-nous de notre bonheur ! Délivrez-nous de notre liberté ! » Et ces hommes parfaitement libres et parfaitement raisonnables se prenaient à regretter les vieilles idoles, qui souvent dures aux petits, insoucieuses de leurs peines, souffrent du moins qu'ils possèdent un champ et une maison et qu'ils les lèguent à leur famille. C'est un avantage plus doux peut-être que celui de ne pas recevoir les verges dans son enfance.

G. Valbert.

(1) *Entrückt in die Zukunft, sozialpolitischer Roman,* von Theodor Hertzka; Berlin, 1895.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin.

Depuis quinze jours, les événemens se sont précipités au dehors avec une telle rapidité qu'il est presque impossible d'en rendre compte d'une manière complète. A l'intérieur, au contraire, la situation est restée stagnante : la Chambre continue de discuter la réforme des boissons. On se demande comment il lui sera possible de voter les quatre contributions directes avant le 14 juillet, date qu'elle assigne, ou du moins qu'elle voudrait être sûre de pouvoir assigner à la fin de ses travaux, à cause des élections aux conseils généraux qui auront lieu le 28. D'autres questions encore, dont la discussion immédiate s'impose pour des motifs divers, viennent à la traverse : tantôt une discussion de crédits supplémentaires où toute la question coloniale se trouve engagée, tantôt une interpellation de M. Jaurès. En réalité, la machine parlementaire s'en va à la dérive, très insuffisamment gouvernée, et il en résulte une situation qui commence à inquiéter sérieusement les esprits observateurs. Nous en reparlerons pendant les vacances ; le temps nous manque aujourd'hui ; c'est plutôt de l'autre côté des frontières que doivent se porter nos regards.

L'Europe a vécu pendant huit jours attentive aux moindres détails des fêtes de Kiel. Elles ont été fort brillantes : l'empereur Guillaume a dû être content de l'impression générale qu'elles ont produite. On a raconté qu'il avait éprouvé un peu de contrariété de quelques incidens sans grande importance, mais nous n'en croyons rien. Les fêtes de ce genre doivent être jugées dans leur ensemble, et l'ensemble cette fois, a été satisfaisant. Quant à l'empereur lui-même, il a tenu, d'abord à Hambourg et ensuite à Kiel, le langage le plus propre à rassurer ses auditeurs. Au milieu d'un formidable appareil de guerre, il n'a parlé que de la paix, de sa ferme volonté de la maintenir, de sa confiance dans sa durée. Le canal qui unit la mer du Nord à la Baltique, et qui, lui aussi, peut à bien des égards être considéré comme un redoutable instrument de guerre, a été présenté au monde comme particulièrement propre à améliorer le sort matériel des nations. Il rendra leurs communications plus faciles et plus promptes. « La mer, a dit le jeune souverain, en rééditant un mot qu'on a pu croire neuf tant il s'appliquait bien à la circonstance, rapproche les nations

au lieu de les éloigner. » Les discours impériaux ont rencontré une approbation universelle. Chez nous, les patriotes de profession avaient exprimé la crainte que nous ne fussions exposés à Kiel à des empressemens qui auraient pu nous causer un peu d'embarras. Il n'en a rien été. Tout s'est passé avec une correction parfaite, et l'empereur d'Allemagne a tenu, comme nous nous y attendions bien, à manifester une courtoisie parfaite, c'est-à-dire discrète, à tous ceux qui avaient répondu courtoisement à son invitation. Au reste, les prédictions pessimistes, les inquiétudes, les alarmes même dont quelques-uns de nos journaux s'étaient faits les organes ont laissé l'opinion à peu près indifférente. Nous avons déjà parlé de la discussion qui s'est produite à la Chambre des députés, au moment même où nos vaisseaux partaient pour Kiel. Elle a été utile, et il a fallu remercier, en fin de compte, ceux qui l'avaient provoquée. Toute la fantasmagorie dont les orateurs d'extrême gauche avaient essayé d'émouvoir les imaginations s'est évanouie au grand jour de la tribune. L'énergie d'accent avec laquelle M. Ribot a déclaré que, pour son compte, il estimait nos navires bien placés à côté de ceux de nos alliés, a produit sur la Chambre, et bientôt après sur le pays, une impression profonde. Ce mot d'alliance, cette affirmation d'une entente préalable avec les Russes frappaient les oreilles pour la première fois. Une lumière subite a éclairé beaucoup d'esprits ; d'autres se sont montrés hésitans ou sceptiques. Des journaux étrangers ont entretenu pendant quelques jours ces derniers sentimens : ils ont affecté de se tourner du côté de la Russie en annonçant un démenti, et ils n'auraient pas manqué d'en attribuer le caractère à la moindre réserve, à la plus légère réticence qui seraient venues de Saint-Pétersbourg. L'attention, déjà éveillée dans toute l'Europe est devenue plus intense : il semblait qu'on s'attendît à de l'imprévu, et en effet il y en a eu.

On a appris, le même jour, deux incidens dont le rapport avec les circonstances générales n'a paru à personne être l'effet du simple hasard. Si le gouvernement russe n'avait pas été d'accord avec le gouvernement de la République, non seulement sur les choses, mais encore sur la manière de les manifester, rien ne lui aurait été plus aisé que de s'abstenir de toute démarche propre à être interprétée comme une adhésion. On sait ce qui s'est passé. M. de Mohrenheim s'est rendu à l'Élysée pour remettre à M. Félix Faure le collier de l'ordre de Saint-André, et en même temps les escadres russe et française se rencontraient sur un point déterminé d'avance dans les eaux danoises, et naviguaient de conserve jusqu'à la rade de Kiel. Il était impossible de notifier l'alliance par une démonstration plus claire à toutes les puissances maritimes dont les vaisseaux étaient réunis à l'orifice oriental du nouveau canal. A partir de ce moment, les doutes ont cessé ; le concert établi entre les deux puissances n'a plus été discuté. On en ignore

la nature exacte et les conditions, mais son existence même est hors de cause. C'est à nos yeux un fait important, et quand même notre présence à Kiel n'aurait pas eu d'autre résultat, il faudrait encore se féliciter de celui-là. Tout le monde, en France, est partisan de l'alliance russe : jamais, depuis bien longtemps, le sentiment national n'a été plus unanime. Cette unanimité n'est pourtant pas de date très ancienne. Il ne faut pas remonter bien loin pour trouver parmi nos hommes politiques d'autres tendances, sinon d'autres préférences, et certes les lumières de ceux auxquels nous faisons allusion ne peuvent pas être mises en doute plus que leur ardent patriotisme. Les traditions encore récentes de notre diplomatie ne sont pas tout à fait conformes à ses pratiques actuelles; mais, bien loin de le lui reprocher, il convient, au contraire, de l'en féliciter. Bien des choses ont changé dans le monde depuis peu d'années : un gouvernement intelligent devait s'en apercevoir et modifier son attitude en conséquence. On n'a rien fait d'un côté pour nous retenir ou nous ramener, tandis qu'on a beaucoup fait de l'autre pour opérer avec nous un rapprochement qui était de plus en plus conforme à la nature des choses. L'instinct national a été plus rapide encore que l'évolution du gouvernement. Avant même que l'alliance ait été faite et cimentée comme elle paraît l'être aujourd'hui, il y a eu de la part du peuple lui-même un acte de foi vraiment spontané. Nul peut-être ne saurait dire au juste quelle pensée un peu confuse, quel espoir indéterminé, quelle suggestion obscure comme la plupart de celles qui viennent du destin, ont poussé en 1891 nos navires vers Cronstadt; mais personne n'a oublié l'explosion d'enthousiasme qui a éclaté lorsqu'on a su comment ils avaient été reçus. Dès ce moment l'alliance était virtuellement faite; il ne restait plus aux gouvernemens qu'à la conclure. L'avaient-ils fait? Hier encore on n'en savait rien. Bien que la confiance populaire n'ait jamais été ébranlée, certains doutes, habilement propagés du dehors, commençaient à s'infiltrer dans les esprits. Les journaux étrangers affectaient, sous des formes plus ou moins enveloppées, de nous considérer et de nous présenter à nous-mêmes comme naïvement dupes d'une illusion. Les souvenirs du passé revenaient aux mémoires : que de fois n'avions-nous pas été déjà les victimes d'illusions de ce genre! que de fois notre généreux abandon n'avait-il pas été mal récompensé! Par une volte-face assez imprévue, ceux-là mêmes qui avaient le plus bruyamment, le plus théâtralement poussé à l'alliance, étaient les premiers à lui demander des comptes. Peut-être agissaient-ils ainsi par simple esprit d'opposition : ils étaient pour l'alliance aussi longtemps qu'ils croyaient pouvoir accuser le gouvernement de l'accueillir avec tiédeur, et ils changeaient, sinon de sentiment, au moins de langage, lorsqu'il devenait clair que le gouvernement y conformait sa politique générale. A leur tour, ils voulaient savoir si véritablement

cette alliance existait. Ils reprochaient au ministère de lui faire trop de sacrifices préalables, et sans doute gratuits. Par un retour à de vieilles habitudes, ils s'apitoyaient avec tendresse sur le sort de peuples très intéressans, comme le Japon, et perdaient de vue les intérêts français dans la contemplation trop exclusive et le souci des intérêts japonais. Il était temps, pour arrêter cette campagne encore à ses débuts, de fixer les esprits, soit au dehors, soit au dedans, sur des faits positifs. On l'a compris à Paris, on s'en est également rendu compte à Saint-Pétersbourg. Et voilà pourquoi nos navires et ceux de la Russie sont arrivés ensemble dans les eaux de Kiel.

Le but que se proposaient les deux gouvernemens a été atteint du même coup. L'Europe ne se méprend plus aujourd'hui sur le caractère de notre entente avec le grand empire de l'Est : elle sait qu'il y a entre celui-ci et nous un peu plus et autre chose que ce qu'on appelle de bons rapports. En France, le patriotisme le plus ombrageux s'est rassuré sur les dangers que pouvait faire courir à notre dignité l'envoi à Kiel de quelques-uns de nos navires. On se plaît même à croire, et non sans motif, que l'arrivée en commun de l'escadre russe et de la nôtre a dû produire quelque effet. Nous sommes restés à Kiel aussi longtemps que se sont prolongées les manœuvres nautiques et les cérémonies qui s'y rattachaient. Quant aux fêtes proprement dites, qui sont venues ensuite, un deuil national ne nous permettait pas d'y assister : nos navires sont partis à la veille de l'anniversaire de la mort violente du président Carnot. Ce deuil, qui nous a été si sensible, n'est pas le seul qui pèse sur la patrie. Tout a été préparé et conduit de manière que toutes les convenances nationales et internationales fussent également ménagées. Nous avons rempli nos devoir envers l'Europe et envers nous-mêmes, et cet incident de Kiel a tourné de telle manière que les esprits les plus chagrins ne peuvent pas contester à notre gouvernement le mérite, au moins, de la difficulté vaincue.

En Angleterre, le ministère Rosebery est tombé ; il a été remplacé par un ministère Salisbury. Ce grave événement était prévu depuis déjà quelques mois : toute la question était de savoir à quel moment et de quelle manière il se produirait. A ce double point de vue, il y a eu surprise, mais surprise légère, car le moment n'avait déjà plus qu'une importance secondaire et l'occasion n'en avait jamais eu. On a dit que lord Salisbury avait hésité à prendre le pouvoir : le budget n'était pas encore voté et le gouvernement démissionnaire, qui conserve dans la Chambre des communes une majorité de quelques voix, refusait de prendre un engagement à ce sujet. Le refus de lord Rosebery ou de sir William Harcourt, tout aussi bien que l'hésitation de lord Salisbury, ne pouvaient être qu'une tactique provisoire : on n'a pas tardé à se mettre d'accord. Les conservateurs n'étaient pas pressés de revenir

aux affaires : ils sentaient bien, et, au surplus, la plupart des élections partielles qui avaient lieu sur les points les plus divers du territoire leur prouvaient que le temps travaillait pour eux. Ils auraient préféré que le budget fût voté avant la chute du cabinet libéral. En durant plus longtemps, celui-ci se serait usé davantage. Aussi croyait-on généralement qu'on le laisserait vivre encore quelques semaines, peut-être quelques mois. Il est tombé sur une surprise qu'il lui aurait été très facile de réparer le lendemain, pour peu qu'il l'eût voulu. Les conservateurs eux-mêmes se seraient prêtés à la résurrection apparente d'un cadavre aussi authentique : qu'avaient-ils à y perdre? C'est le 22 juin que, au moment où on s'y attendait le moins, le ministre de la guerre, M. Campbell-Bannerman, a été mis en minorité de 7 voix. Un membre de l'opposition conservatrice, M. Brodrick, ancien sous-secrétaire d'État au même département, lui reprochait de n'avoir pas, dans les arsenaux, certains approvisionnemens en quantité suffisante, et il demandait à la Chambre, pour manifester son mécontentement, de voter une diminution sur le traitement du ministre. Ainsi fut fait. Mais il n'y avait dans la salle des séances que 257 votans, et les conservateurs ne s'attendaient pas plus à leur succès que les libéraux à leur échec. Personne n'avait songé à mettre en minorité M. Campbell-Bannerman, qui est personnellement sympathique à tous les partis. Les journaux les plus opposés semblent s'entendre pour faire aujourd'hui son éloge. On rappelle que lorsque le speaker a dernièrement donné sa démission, il aurait dépendu de lui de le remplacer ; mais le ministère a cru avoir besoin de sa popularité et a tenu à le conserver dans ses rangs. Comment donc se fait-il que ce soit lui, précisément, qui ait été frappé par un coup de foudre parti d'un ciel serein ? On ne se l'expliquerait pas si le ministère Rosebery n'était pas arrivé, depuis quelque temps déjà, à un de ces états de décomposition maladive où il est dangereux de se montrer en public et où les moindres accidens sont mortels. Quand on en est là, il ne faut pas demander pourquoi c'est tel membre qui est atteint le premier plutôt que tel autre, puisque la mort est partout.

En réalité, le ministère libéral était perdu à partir du jour où M. Gladstone, vaincu par les premières infirmités de la vieillesse, a pris sa retraite. M. Gladstone n'était pas facile à remplacer à la tête de son parti, d'abord à cause de sa valeur propre et de l'immense ascendant dont il jouissait, ensuite à cause des questions qu'il avait soulevées et que lui seul était capable de résoudre : encore ne sommes-nous pas sûrs qu'il y eût réussi. Comme si ce n'était pas assez de la question irlandaise, de ce *home rule* dont il avait fait sa chose propre, et au sujet duquel il s'était brouillé avec plus d'un de ses amis, il avait entrepris une campagne quasi-révolutionnaire contre la Chambre des lords, dans laquelle il voyait, pour la réalisation de ses projets, un

obstacle à briser. Nous ne parlons pas des autres réformes entreprises sous son ministère, notamment des réformes financières si audacieusement conduites par sir William Harcourt : elles étaient sans doute de nature à troubler bien des habitudes et bien des intérêts, mais les forces du parti libéral pouvaient y suffire. Ce parti, par les secousses successives que M. Gladstone lui avait imprimées, par l'ébranlement qui en était résulté, par les disjonctions qui s'y étaient produites, par les élémens nouveaux qui s'y étaient introduits, par les alliances qu'il avait dû conclure et par les malheurs arrivés à quelques-uns de ses amis ou de ses alliés, avait singulièrement perdu de sa vitalité. Il y suppléait par celle de M. Gladstone, qui tenait du prodige. Mais le grand vieillard une fois disparu, il était facile de prévoir que son héritage écraserait ses successeurs. D'autant plus qu'il n'était pas permis de l'accepter sous bénéfice d'inventaire, de s'en approprier telle partie et d'en rejeter telle autre, car M. Gladstone restait très attentif à tout dans sa retraite. Sa mauvaise humeur était si redoutable à ses amis qu'il a suffi d'en répandre le bruit quelques jours avant la chute de lord Rosebery pour porter à celui-ci le coup qui l'a achevé. Le bruit n'était pas fondé : qu'importe? l'effet a montré le peu de solidité du ministère. M. Gladstone, qui était à Kiel ou à Hambourg, a envoyé un démenti par télégramme ; il est même revenu à Londres ; mais, à son arrivée, il a trouvé lord Rosebery par terre, et il n'a pu que dîner avec lui : témoignage posthume d'une sympathie désormais inutile.

Il faut bien dire aussi, avec tous les ménagemens qui sont dus à un homme renversé, que lord Rosebery a été loin de réaliser les espérances qu'on avait mises en lui. A la vérité, elles étaient très grandes. Jamais homme politique n'a eu des débuts plus brillans : tout lui réussissait et il semblait qu'une fée bienveillante se fût penchée sur son berceau. Le charme a opéré jusqu'au moment précis où lord Rosebery est devenu premier ministre : son efficacité s'est dissipée du même coup. Lord Rosebery n'était pas au pouvoir depuis trois semaines que le désenchantement était partout. Les libéraux ressentaient déjà les anxiétés les plus vives. Ils avaient l'impression que, sous l'abondance et même sous l'âpreté un peu hautaine de ses paroles, leur chef hésitait, tâtonnait, et manquait déjà de la première condition pour inspirer confiance, à savoir la confiance en soi. Ils n'ont pas tardé à se demander si le choix qu'ils avaient fait était le meilleur possible. Lord Rosebery n'avait aucune influence sur la Chambre des lords à laquelle il avait jeté une sorte de provocation, en jurant de réduire ses résistances et de lui retirer l'exercice de ses attributions essentielles. Le pays, auquel il avait annoncé l'intention de faire appel, se montrait froid, indifférent, réfractaire. Quant au leader de la Chambre des communes, sir William Harcourt, on assure qu'il avait eu des prétentions personnelles à la direction du parti, et qu'il ne s'est jamais consolé de

sa situation secondaire. A la vérité, c'était une tradition constante dans le parti libéral que le premier ministre appartînt à la seconde Chambre, et le fait d'être retenu par sa grandeur à la Chambre des lords a très certainement diminué entre les mains de lord Rosebery l'efficacité du pouvoir. L'inconvénient n'est pas le même pour le parti conservateur : il n'a pas besoin d'une action aussi puissante sur les Communes pour faire accepter un programme moins chargé de promesses plus ou moins effrayantes, et puis, dans les circonstances actuelles, lord Salisbury est assuré d'avoir un *alter ego* tout dévoué dans la personne de son neveu M. Balfour, qui représentera le gouvernement dans la Chambre issue du suffrage populaire, et qui a déjà fait ses preuves de capacité et de talent.

Nous ne voudrions pas comparer M. Balfour à ce qu'était lord Rosebery avant d'être premier ministre, car les deux hommes diffèrent sensiblement, mais il y a quelque analogie entre leurs situations. M. Balfour, enfant chéri des conservateurs, excite parmi eux les mêmes espérances que lord Rosebery le faisait naguère parmi les libéraux. Sa popularité est déjà immense, et toute l'Angleterre le regarde comme un homme du plus bel avenir. Puisse-t-il à son tour, après avoir connu les sourires de la fortune, ne pas en éprouver les rigueurs ! Au reste, l'âge de lord Salisbury permet de croire qu'il gardera longtemps encore la direction de son parti, et qu'avant d'avoir à soutenir le poids des plus grandes responsabilités, M. Balfour prendra des années et acquerra encore plus d'expérience. Pour le moment, il est premier lord de la trésorerie : c'est un beau lot, puisque c'est celui que s'attribue généralement le premier ministre. Lord Salisbury, malgré son respect des traditions, est le premier qui ait manqué à celle-là : déjà lors de son dernier ministère, il avait pris pour lui le ministère des affaires étrangères, sans doute parce qu'il les traite supérieurement. Les dissentimens que notre gouvernement a eues plus d'une fois avec lui nous empêchent d'autant moins de reconnaître sa haute valeur, que nous n'avons pas eu à nous louer davantage de ses successeurs : lord Salisbury gagne plutôt à la comparaison. La politique extérieure de l'Angleterre conserve toujours la continuité qui convient aux affaires d'un grand pays, et les changemens de ministres n'amènent pas une différence bien appréciable dans les directions qu'ils suivent. La seule différence est que cette politique constante est tantôt mieux conduite et tantôt plus médiocrement : avec lord Salisbury, elle l'est plutôt mieux. Lord Rosebery, quand il est devenu chef du Foreign Office au moment de la constitution du cabinet Gladstone, a fait dire partout qu'il n'avait d'autre prétention que de continuer fidèlement la politique du marquis de Salisbury, auquel il succédait, et cette assurance a été acceptée par les conservateurs, qui, de leur côté, se sont empressés de témoigner une confiance particulière dans le nouveau ministre des

affaires étrangères ; mais on n'a pas tardé à s'apercevoir que le changement de l'homme avait une répercussion sur la marche des choses. D'ailleurs au bout de quelques mois, lord Rosebery, devenu premier ministre, a abandonné le ministère des affaires étrangères à lord Kimberley. Ce ministère n'a pas pu échapper à la maladie de langueur qui atteignait le gouvernement tout entier. Comment entamer une négociation importante lorsqu'on sait d'avance qu'on n'aura pas le temps de la mener à terme ? On attend, on se réserve, on recule devant les responsabilités trop lourdes. A ce point de vue, les puissances étrangères elles-mêmes ont intérêt à ce qu'il y ait en Angleterre un gouvernement qui se sente sûr de son lendemain, assez fort pour être conciliant au dehors et pour faire accepter par l'opinion au dedans les transactions qu'il aura jugées raisonnables ou nécessaires.

Sera-ce là le caractère du gouvernement de lord Salisbury ? Il réunit beaucoup des conditions qui lui permettraient d'y prétendre et d'y rester fidèle. Rarement un parti est arrivé au pouvoir avec plus de chances d'y demeurer longtemps. L'effondrement du cabinet libéral lui fait la partie belle. Il n'y a qu'une ombre au tableau : elle vient de la situation et des prétentions des unionistes. Si le parti libéral est un parti hétérogène, il en est de même du parti conservateur. La question d'Irlande a opéré comme un dissolvant sur l'un et sur l'autre : elle a commencé par les désagréger tous les deux pour leur imposer ensuite une composition nouvelle et mêlée. Deux des anciens lieutenans de M. Gladstone, et non des moindres, M. Goschen et M. Chamberlain, ont pris rang aujourd'hui parmi ceux de lord Rosebery. Le premier n'inquiète que très peu de personnes, mais il n'en est pas de même du second. Parti des rangs les plus avancés du radicalisme, M. Chamberlain est resté radical d'opinions et de procédés, et il s'efforce de trouver entre son ancien parti et le nouveau ce que nous appellerions un programme de concentration, qui modifierait profondément celui des conservateurs. M. Chamberlain est un homme actif, entreprenant, violent même, au moins dans ses idées et dans la forme qu'il leur donne, et il est sans doute appelé, aussi bien par ses défauts que par ses qualités, à jouer un rôle important, sinon dangereux. N'ayant aucun préjugé, il confond volontiers les traditions avec les préjugés. Enfin il s'est beaucoup occupé, au moins dans ses discours, de politique étrangère, et nous avons le regret de dire que la sympathie qu'il témoignait à la France autrefois, il y a déjà assez longtemps, a toujours été en diminuant. Dans ses dernières et virulentes harangues, on n'en trouve plus la moindre trace appréciable. Ce radical, anciennement imbu des doctrines de Manchester, est devenu un des champions les plus intraitables de l'expansion coloniale *per fas et nefas*. Il est allé faire, il y a quelques années, un voyage en Égypte : en quittant Londres, il était partisan de l'évacuation, il y est revenu partisan de

l'occupation indéfinie, — toujours tranchant d'ailleurs, péremptoire, excessif, dans les opinions les plus contradictoires. Ancien commerçant, il a été autrefois ministre du commerce avec M. Gladstone : lord Salisbury l'a nommé ministre des colonies. Il est probable qu'en Angleterre, comme cela arrive quelquefois dans d'autres pays, les rapports du ministère des colonies avec celui des affaires étrangères ne seront pas toujours très faciles : heureusement lord Salisbury a une autorité et une expérience devant lesquelles toutes les autres devront s'incliner.

Le nouveau cabinet n'a pas encore fait ses débuts au moment où nous écrivons. Après avoir obtenu le vote du budget avec le consentement des libéraux, il procédera sans retard à des élections générales : la Chambre actuelle est morte avec le ministère qu'elle a tué. Le succès des conservateurs devant le corps électoral n'est pas douteux ; il sera même éclatant. Lord Salisbury aura une majorité considérable, mais il serait prématuré de vouloir dire comment elle sera composée. Quelle y sera la part des unionistes ? Suivant son importance, le cabinet recevra sans doute certains remaniemens. Quoi qu'il en soit, nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire de l'Angleterre : elle appartiendra aux conservateurs. Le parti libéral, surmené par M. Gladstone, et finalement privé du chef qui, après avoir épuisé toutes ses forces, pouvait seul le soutenir des siennes propres, est relégué dans l'opposition, sans doute pour longtemps. Il n'a pas mérité beaucoup de regrets.

On en dirait autant de M. Crispi s'il donnait sa démission, ou s'il venait, pour un motif quelconque, à être renversé ; mais la première hypothèse est tout à fait inadmissible, et la seconde ne paraît pas devoir se réaliser pour le moment. Les débuts de la nouvelle Chambre italienne ont été assez confus. M. Villa, élu président comme ministériel et grâce à l'appui du ministère, a été accusé presque de trahison pour avoir mis les quatre chefs de l'opposition, c'est-à-dire MM. di Rudini, Brin, Zanardelli et Cavallotti, dans la commission chargée de procéder à la vérification des pouvoirs. En Italie, cette commission est nommée par le président. M. Villa a cru montrer de l'impartialité, et il en a fait preuve en effet dans cette circonstance, mais il a provoqué contre lui l'indignation de la majorité, et plus encore celle de M. Crispi. Depuis, il s'est appliqué à faire disparaître ces impressions premières. Le choix qu'il avait fait de M. Cavallotti a surtout provoqué des tempêtes. M. Cavallotti s'est déclaré l'ennemi personnel de M. Crispi ; un duel à mort s'est ouvert entre les deux hommes. M. Cavallotti s'est juré de venir à bout du premier ministre, et peut-être y réussirait-il si M. Crispi se laissait aborder, soit sur un terrain, soit sur un autre. Mais il s'en garde bien. A toutes les attaques, à toutes les accusations

dirigées contre lui, il répond en montant au Capitole. C'est une ascension qu'il est obligé d'opérer très souvent, mais il ne s'en lasse pas, et il échappe ainsi à toutes les poursuites. M. Cavallotti l'a interpellé à la Chambre; il a refusé de répondre, et a demandé à l'assemblée de presser la discussion et le vote du budget. Il s'en est suivi des scènes tumultueuses. On a commencé par se montrer le poing, on a fini par en venir aux coups. M. Villa s'est couvert jusqu'à trois fois dans une même séance. M. Crispi a jugé que tout ce tapage, avec les intermèdes de pugilat dont il était agrémenté, faisait diversion à sa propre affaire : il est resté impassible comme un roc, attendant que les flots s'apaisassent, soit par fatigue puisqu'il s'agit de flots humains, soit par le sentiment de leur impuissance.

M. Cavallotti avait pourtant préparé son attaque avec beaucoup d'art. Il avait annoncé, avant de le déposer, un formidable réquisitoire contre M. Crispi. Les journaux en avaient parlé longtemps à l'avance, et la curiosité était excitée au plus haut point lorsque le tribun de la gauche s'est enfin décidé à le publier. Il nous est difficile, à la distance où nous sommes, de mesurer exactement l'effet produit. Violent, il l'a été; mais bien profond, on n'oserait en jurer. D'abord le morceau est très long. M. Cavallotti a passé en revue toute la vie de M. Crispi : elle a été romanesque, agitée, pleine de contradictions, traversée par les opinions les plus diverses. Tout le monde savait cela plus ou moins : et puis? On s'attendait à autre chose, à des révélations tout à fait inédites, à des accusations ignorées jusqu'ici et portant leurs preuves avec elles. Il y a bien eu l'histoire d'une décoration de Cornélius Herz, que M. Crispi a arrachée au roi en lui cachant une partie de la vérité, c'est-à-dire des rapports officiels reçus sur le personnage. Il s'y est mêlé de fâcheuses intrigues de palais, où d'honnêtes gens qui faisaient de la résistance ont été sacrifiés. Que M. Crispi ait touché de l'argent dans cette circonstance, M. Cavallotti l'affirme et il produit un papier qui n'y contredit pas. M. Crispi n'y contredit pas lui-même : il se contente de dire qu'il a sauvé la patrie, et qu'il la sauvera encore toutes les fois qu'elle en aura besoin. On joue ainsi aux propos interrompus, l'un posant les questions, l'autre répondant à côté. Et, en somme, malgré le trouble qui se dégage de l'incident, tout le monde a le sentiment qu'il n'y a rien de bien nouveau dans le dossier de M. Cavallotti. Ce qu'on ne savait pas, on croit presque l'avoir su : on y trouve un air de ressemblance avec beaucoup d'autres choses dont on avait déjà entendu parler et qu'on s'était habitué à regarder comme admissibles. L'étonnement n'est pas bien grand. L'habileté de M. Cavallotti a consisté à réunir en un seul faisceau mille accusations qui s'étaient déjà produites dans l'ordre dispersé, les unes ici, les autres là. Il leur a donné de plus le retentissement d'une chose attendue, espérée par les uns, redoutée par les autres. Mais quoi! le pays ignorait-il vraiment tout cela lors-

qu'il a renvoyé à Montecitorio une majorité crispinienne? Croit-on que M. Crispi, qui a fait des élections pour n'avoir pas à s'expliquer, s'expliquera aujourd'hui que les élections sont faites et ont tourné à son avantage? On ne lui arrachera pas un mot de justification. Couvert par le président à la Chambre, il laisse tranquillement passer l'orage, bien décidé à ne pas s'y exposer. M. Cavallotti avait-il prévu ce mutisme obstiné? On annonce qu'il poursuivra M. Crispi devant les tribunaux; mais les tribunaux ont décidé que M. Crispi lui-même ne pouvait pas poursuivre M. Giolitti sans l'autorisation de la Chambre. La jurisprudence établie contre lui se retourne maintenant en sa faveur : il est défendu, à son tour, par l'immunité parlementaire. Ne le serait-il pas, qu'il refuserait quand même de comparaître et de répondre, et rien n'est plus fort que cette force d'inertie, lorsque d'ailleurs la majorité s'y prête et sans doute l'encourage.

Il est probable que M. Cavallotti n'aboutira pas dans la voie où il s'est engagé; mais cela ne veut pas dire que tout le bruit qu'il soulève restera sans effet. Il reste toujours quelque chose d'un très gros scandale, surtout lorsqu'il y a des hommes parfaitement résolus à le renouveler sans cesse, à l'entretenir, à l'évoquer à tout propos. Les séances de la Chambre deviendront de plus en plus difficiles et le même spectre continuera de les agiter. Il est vrai que, aussitôt le budget voté, M. Crispi s'empressera d'envoyer les députés en vacances, et qu'il prolongera ces vacances le plus longtemps possible. L'exemple qu'il donne est de ceux qu'on n'oserait proposer à personne, et qui ne peuvent réussir qu'avec son caractère ou son tempérament. Or, ce tempérament est rare. M. Crispi est certainement aujourd'hui le personnage le plus curieux de l'Europe. On se prend quelquefois à l'admirer : on se dit qu'un homme qui aurait son courage, son audace, sa ténacité, et qui n'aurait que quelques-uns de ses défauts, — avons-nous à indiquer ceux qu'on voudrait éliminer de préférence? — rendrait des services à son pays. Et pourtant, nous croyons en toute sincérité que M. Crispi n'en rend pas à l'Italie. Il a besoin de l'étourdir, de l'entraîner dans des aventures, de la pousser à une fausse grandeur, de la faire vivre dans une diversion continuelle, pour détourner son attention de certaines choses sur lesquelles M. Cavallotti s'est juré de la ramener sans cesse. Tout cela coûte cher. C'est la rançon de l'honneur de M. Crispi : on se demande si l'Italie consentira à la payer longtemps.

En Autriche-Hongrie comme en Angleterre, une crise ministérielle est survenue depuis quinze jours. Le prince Windischgrætz a donné sa démission, et l'empereur l'a acceptée. Le prince Windischgrætz, comme lord Rosebery, a senti peu à peu l'impossibilité de vivre et il est mort des suites d'un assez médiocre accident. La vraie cause de sa

chute est qu'il s'appuyait sur une coalition hétéroclite et qu'elle s'est dissoute. Malheureusement, il est impossible en Autriche de faire autre chose qu'une majorité de coalition, et lorsqu'un des partis qui y figurent montre des exigences trop grandes, la trêve est dénoncée et la majorité se disloque aussitôt. Le comte Taaffe a eu, pendant douze années de suite, la suprême habileté de faire vivre une majorité dont il changeait de temps en temps les élémens : il est fort à craindre qu'un pareil phénomène de longévité ministérielle ne se renouvelle plus. Le prince Windischgrætz, peu rompu aux affaires politiques, ne devait pas en fournir un second exemple. Obligé de satisfaire les conservateurs, les centralistes allemands et les Polonais de Galicie, il devait perdre rapidement l'équilibre au milieu de prétentions contraires. La querelle a éclaté à propos d'un gymnase ou lycée *utraquiste*, c'est-à-dire bilingue, slovène et allemand, à Cilli, ville de Styrie. Les Allemands y avaient gardé jusqu'ici le monopole de leur langue, et ils n'ont pas pu supporter l'idée d'en être dépossédés. Les polémiques de journaux ont pris bientôt le caractère le plus aigu. Les Polonais et les conservateurs ont défendu la dualité de langue; les Allemands ont protesté qu'ils ne la toléreraient pas. Les amours-propres se sont exaltés de part et d'autre, et la situation du prince Windischgrætz est devenue impossible.

La crise était d'autant plus inopportune que les délégations étaient réunies. Il semble qu'on ne l'ait pas prévue, car rien n'était prêt pour la dénouer. En réalité, sous des objets de mince importance comme celui que nous venons d'indiquer, s'en cachent d'autres d'une portée plus haute. La grande question qui est posée en Autriche est celle de l'extension du suffrage électoral. Le comte Taaffe est tombé parce qu'il a voulu trop faire dans ce sens, et le prince Windischgrætz parce qu'il n'a pas voulu faire assez, ou peut-être parce qu'il ne savait que faire du tout, et il semble bien que le même embarras subsiste dans les sphères officielles. L'empereur a voulu prendre le temps de réfléchir : il a fait un simple cabinet d'affaires, où les chefs de service ont pris provisoirement la place de leurs ministres. A la tête de cette combinaison, figure le comte Kielmansegg, Hanovrien protestant et, dit-on, homme de mérite. Tous les partis, sauf les jeunes Tchèques, ont voté le budget provisoire. L'empereur François-Joseph a donc devant lui quelque temps de répit, mais il fera bien d'en profiter pour chercher un ministère définitif. Rien ne dure plus longtemps que le provisoire, disent déjà les optimistes : il ne faut pourtant pas trop s'y fier.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TRIOMPHE DE LA MORT

QUATRIÈME PARTIE (1)

LA VIE NOUVELLE

I

Sur l'Adriatique régnait la chaleur humide et pesante du vent d'est. Le ciel était voilé, nébuleux, blanc comme du lait. La mer avait perdu tout mouvement, toute matérialité, et se confondait avec les vapeurs diffuses des lointains : très pâle, sans respiration. Une voile blanche, une seule voile blanche — cette chose si rare dans l'Adriatique — se dressait là-bas près des îles de Diomède, immobile, indéfiniment prolongée par le miroir liquide, centre visible de ce monde inerte qui semblait s'évanouir.

Hippolyte, assise sur le parapet de la loggia, dans une attitude lasse, fixait sur la voile des yeux magnétisés par cette blancheur. Un peu penchée, dans un relâchement de toute sa personne, elle avait un air de stupeur et presque d'hébétude qui révélait l'éclipse momentanée de la vie interne. Et cette absence de force expressive accentuait ce qu'il y avait de commun et d'irrégulier dans ses traits, alourdissait le bas de son visage. La bouche même, cette bouche élastique et sinueuse dont le contact avait tant de fois communiqué à George une sorte de terreur instinctive et indéfinissable, la bouche paraissait maintenant dépouillée de son

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin, du 15 juin et du 1er juillet.

charme ensorceleur et réduite à l'aspect physique d'un vulgaire organe auquel le souvenir même des caresses s'associait comme celui d'un acte machinal et dépourvu de toute beauté.

George considérait d'un œil attentif et lucide la réalité crue de cette femme inconsciente à la vie de laquelle il avait, jusqu'alors mêlé si furieusement sa propre vie. Et il pensait : « En un instant, tout a pris fin. La flamme est éteinte. Je ne l'aime plus!... Comment cela s'est-il fait? » Il y avait en lui, non pas seulement l'aversion qui suit les plaisirs prolongés, mais un détachement plus profond, qui lui paraissait définitif et irrémédiable. « Comment peut-on aimer encore après avoir vu ce que je vois? » En lui survenait le phénomène ordinaire : avec les premières perceptions réelles, isolées et exagérées, il se composait par association un fantôme intérieur qui donnait à ses nerfs une impulsion beaucoup plus forte que l'objet présent. Désormais, ce qu'il voyait dans la personne d'Hippolyte avec une inconcevable intensité, c'était exclusivement l'être inférieur, privé de toute valeur spirituelle, simple instrument de plaisir et de luxure, instrument de ruine et de mort. — Et il avait horreur de son père! Mais, au fond, ne faisait-il pas, lui aussi, la même chose? — Et le souvenir de la concubine lui traversa l'esprit; il retrouva dans sa mémoire certains détails de l'horrible altercation survenue entre lui et cet homme odieux dans la maison de campagne, devant la fenêtre ouverte par où il avait entendu les cris des petits bâtards, devant cette grande table chargée de papiers sur laquelle il avait aperçu le disque de cristal avec la vignette obscène...

— Ah! mon Dieu, que le temps est lourd! — murmura Hippolyte en détachant les yeux de la voile blanche qui restait toujours immobile dans l'infini. — Ne te sens-tu point accablé?

Elle se leva, fit quelques pas traînans vers un large siège d'osier chargé de coussins, s'y abandonna comme morte de fatigue, avec un grand soupir, renversant la tête, fermant à demi ses yeux dont les cils courbés tremblotaient. Soudainement, elle était redevenue très belle. Sa beauté s'était rallumée à l'improviste comme un flambeau.

— Quand le mistral va-t-il venir? Regarde cette voile. Elle est toujours à la même place! C'est la première voile blanche depuis mon arrivée. Il me semble que je la rêve.

Comme George se taisait, elle reprit :

— En as-tu vu d'autres, toi?

— Non; pour moi aussi, c'est la première.

— D'où peut-elle venir?

— Du Gargan, sans doute.

— Et où va-t-elle?

— Peut-être à Ortone.

— Que porte-t-elle?

— Peut-être des oranges.

Elle se mit à rire; et son rire même, l'enveloppant comme d'une onde vive de fraîcheur, la transfigura de nouveau.

— Regarde, regarde! — s'écria-t-elle en se soulevant sur un coude et en indiquant l'horizon maritime où on aurait cru qu'un rideau venait de tomber. — Cinq autres voiles, là-bas, en file... Les vois-tu?

— Oui, oui, je les vois.

— Il y en a cinq?

— Oui, cinq.

— Encore, encore! Là-bas! Regarde! Une autre file... Comme il y en a!

Les voiles apparaissaient à la limite extrême de la mer, rouges comme de petites flammes, immobiles.

— Le vent change. Je sens que le vent change. Regarde là, comme l'eau se ride.

Une brise soudaine assaillit la chevelure des acacias, qui s'agitèrent en laissant tomber quelques fleurs pareilles à des papillons morts. Puis, avant que ces légères dépouilles eussent touché le sol, tout rentra dans le calme. Il y eut un intervalle de silence où l'on entendit la rumeur sourde de l'eau poussée contre la grève; et cette rumeur alla s'affaiblissant avec la fuite du flot le long du rivage, puis cessa.

— Tu as entendu?

Elle s'était levée, se penchait sur le parapet, tendait l'oreille, dans l'attitude du musicien qui accorde un instrument.

— Le voici qui revient! s'écria-t-elle encore, en indiquant du geste la crispation mobile de l'onde sur laquelle s'avançait le grain; et elle attendit, animée par l'impatience, prête à boire une pleine gorgée de vent.

Après quelques secondes, les acacias assaillis s'agitèrent en faisant pleuvoir d'autres fleurs. Et le souffle frais apporta jusque dans la loggia la senteur saline mêlée au parfum des grappes fanées. Un son argentin, d'une harmonie singulière, remplit de ses vibrations de timbales la concavité de la petite baie entre les deux promontoires.

— Tu entends? dit Hippolyte, d'une voix basse mais exultante, comme si cette musique lui eût été jusqu'à l'âme et qu'elle participât de tout son être aux vicissitudes des choses.

George suivait ses moindres actes, ses moindres gestes, ses

moindres mouvemens, ses moindres paroles, avec une telle intensité d'attention que tout le reste était pour lui comme s'il n'eût pas existé. L'image d'auparavant ne coïncidait plus avec l'apparence présente, bien qu'elle lui dominât encore l'esprit au point d'y maintenir la sensation profonde du détachement moral et d'empêcher qu'il ne replaçât cette femme dans son premier cadre, qu'il ne la remît dans son premier être, qu'il ne la réintégrât. Mais, de chacun de ces actes, de chacun de ces gestes, de chacun de ces mouvemens, de chacune de ces paroles émanait une puissance inéluctable. Toutes ces manifestations physiques semblaient composer une sorte de trame qui l'enveloppait et le retenait prisonnier. Entre cette femme et lui, il semblait que se fût formée comme une adhérence corporelle, une sorte de dépendance organique, une correspondance en vertu de laquelle le moindre geste provoquait chez lui une modification sensuelle involontaire, si bien que, désormais, il n'était plus capable de vivre et de sentir avec indépendance. Comment cette évidente affinité pouvait-elle donc se concilier avec la haine occulte qu'il venait de découvrir au fond de son cœur en ce moment même?

Hippolyte, par une curiosité irréfléchie, par un besoin instinctif de multiplier ses sensations et de se répandre dans le milieu ambiant, restait attentive au spectacle. Et justement la facilité qu'elle avait d'entrer en communion avec toutes les formes de la vie naturelle et de trouver un monde d'analogies entre les expressions humaines et les aspects des choses les plus diverses; cette sympathie rapide et diffuse qui l'attachait, non pas seulement aux objets avec lesquels elle avait un contact quotidien, mais encore aux objets étrangers; cette sorte de faculté imitatrice qui lui permettait souvent d'exprimer par un seul signe le caractère distinctif d'un être animé ou inanimé, de s'entretenir avec les animaux domestiques et d'en interpréter le langage, — toutes ces facultés mimiques concouraient justement à rendre plus visible en elle pour les yeux de George la prédominance de la vie inférieure.

— Qu'est-ce? dit-elle, étonnée, en percevant un grondement soudain, d'origine mystérieuse. Tu entends?

C'était comme un coup sourd, que d'autres coups suivirent avec une rapidité croissante, des coups si étranges qu'on ne pouvait pas discerner s'ils venaient de très près ou de très loin, à travers l'espace de plus en plus limpide.

— Tu entends?

— Il tonne peut-être là-bas.

— Oh ! non...

— Mais alors?

Ils regardaient autour d'eux, perplexes. D'instant en instant, la mer changeait de couleur à mesure que le ciel se débarrassait des brumes; çà et là elle se nuançait de ce vert indéfinissable du lin qui n'est pas mûr lorsque la lumière oblique du soleil passe à travers ses tiges diaphanes en un crépuscule d'avril.

— Oh! c'est la voile qui claque, la voile blanche, là-bas! s'écria Hippolyte, heureuse d'avoir été la première à découvrir le mystère. Regarde : elle va prendre le vent. La voici qui marche!

II

Elle avait, avec quelques intervalles d'indolence somnolente, un désir fou de sortir, de s'aventurer en plein soleil, de battre les plages et les campagnes voisines, d'explorer les sentiers inconnus. Elle stimulait son compagnon; elle l'entraînait parfois de force; parfois aussi elle se mettait seule en route, et il venait la rejoindre à l'improviste.

Ils montaient sur la colline par un petit chemin bordé de haies lourdes de fleurs violettes, au milieu desquelles s'épanouissaient les calices larges et délicats de certaines fleurs neigeuses à cinq pétales, embaumées. Au delà des haies, c'était un ondoiement d'épis inclinés sur leur tige, d'un vert jaunâtre, plus ou moins près de se convertir en or; et, par endroits, les blés étaient si hauts et si drus qu'ils escaladaient les haies, suggérant l'image d'une belle coupe qui déborde.

Rien n'échappait à l'œil vigilant d'Hippolyte. A toute minute elle se baissait pour détruire d'un souffle certaines sphères de duvet, fragiles au bout de très longs pédoncules grêles. A toute minute elle s'arrêtait pour observer de petites araignées qui grimpaient d'une fleur basse vers une haute branche par un fil invisible.

Sur la colline, dans un cirque étroit et ensoleillé, il y avait un petit champ de lin déjà sec. Les tiges jaunâtres portaient au sommet un globule d'or, et, de-ci, de-là, l'or semblait obscurci par une rouille ferrugineuse. Les plus hautes tiges avaient un balancement presque imperceptible. Et, à cause de cette légèreté extrême, l'ensemble donnait l'idée d'un ouvrage d'orfèvrerie.

— Vois, c'est du filigrane! dit Hippolyte.

Les genêts commençaient à défleurir. A certains pieds pendait une espèce de bave blanche en flocons; sur d'autres rampaient de grandes chenilles noires et orangées, moelleuses à la vue comme du velours. Hippolyte en prit une dont la toison déli-

cate était pointillée de vermillon, et elle la garda tranquillement sur la paume de sa main.

— C'est plus beau qu'une fleur, dit-elle.

George remarqua, et ce n'était pas la première fois, qu'elle manquait presque totalement de répugnance instinctive à l'égard des insectes, et qu'en général elle n'éprouvait point cette vive et invincible répulsion qu'il éprouvait lui-même pour une foule de choses réputées immondes.

— Jette-la vite, je t'en prie!

Elle se mit à rire et tendit la main, comme pour lui mettre la chenille sur le cou. Il poussa un cri et bondit en arrière, ce qui la fit rire plus fort.

— Oh! quel homme brave!

S'animant au jeu, elle s'élança à sa poursuite entre les troncs des petits chênes, par les sentes raides qui formaient une sorte de labyrinthe alpestre. Ses éclats de rire faisaient lever d'entre les pierres grises des bandes de moineaux sauvages.

— Arrête! arrête! Tu fais peur aux brebis.

En effet, un petit troupeau de brebis effrayées se débandait, entraînant à sa suite sur la pente rocheuse un paquet de guenilles bleuâtres.

— Arrête! je n'ai plus rien. Vois!

Et elle montrait au fuyard ses mains vides.

— Allons aider la Muette.

Et elle courut vers la femme en guenilles, qui faisait d'inutiles efforts pour retenir ses brebis attachées à de longues cordes d'osier tordu. Elle empoigna le faisceau des cordes et cala ses pieds contre une pierre pour avoir plus de résistance. Elle haletait, elle avait le visage empourpré; et, dans cette attitude violente, elle était très belle. Sa beauté s'allumait tout à coup comme un flambeau.

— Viens! viens donc, toi aussi! criait-elle à George en lui communiquant sa joie franche et enfantine.

Les brebis s'arrêtèrent dans les touffes de genêts. Elles étaient six, trois noires et trois blanches, et portaient un lien d'osier autour de leur cou laineux. La femme qui les faisait paître, décharnée, mal recouverte par ses haillons bleuâtres, gesticulait en poussant de sa bouche édentée un grognement incompréhensible. Ses petits yeux verdâtres, sans cils, pleins de chassie, de larmes et de sang, avaient un regard maléfique.

Lorsque Hippolyte lui tendit l'aumône, elle baisa les pièces de monnaie. Puis, lâchant les liens, elle s'ôta de la tête un haillon qui n'avait plus ni forme ni couleur, se pencha par terre; et,

lentement, avec une attention extrême, elle serra les pièces de monnaie sous des nœuds multipliés.

— Je suis lasse, dit Hippolyte. Asseyons-nous ici un instant.

Ils s'assirent. George s'aperçut alors que l'endroit était voisin du champ de genêts où, dans la matinée de mai, les cinq vierges avaient fait la récolte de fleurs pour joncher le chemin de la Belle Romaine. Déjà cette matinée lui semblait très loin, perdue dans un brouillard de rêve. Il dit :

— Vois-tu là-bas ces buissons qui n'ont presque plus de fleurs? Eh bien! c'est là que nous avons rempli les corbeilles pour fleurir ton chemin, lorsque tu es arrivée... Oh! quel jour! Te rappelles-tu?

Elle sourit, et, dans un élan de subite tendresse, elle lui prit une main et, la gardant pressée dans les siennes, elle appuya sa joue sur l'épaule de l'aimé, se plongea dans la douceur de ce souvenir, de cette solitude, de cette paix, de cette poésie.

De temps à autre un souffle traversait les cimes des chênes, et en bas, plus loin, dans le gris des oliviers, passait de temps à autre une onde claire d'argent. La Muette s'éloignait à petits pas derrière les brebis paissantes, et elle semblait laisser sur ses traces quelque chose de fantastique, comme un reflet des légendes où les fées maléfiques se transforment en crapauds au détour des sentiers.

— Maintenant n'es-tu pas heureux? murmura Hippolyte.

George pensait : « Déjà quinze jours, et rien en moi n'est changé. Toujours la même anxiété, la même inquiétude, le même mécontentement! Nous sommes à peine au début, et je prévois déjà la fin. Comment faire pour jouir de l'heure qui passe? » Certaines phrases d'une lettre d'Hippolyte lui revinrent à la mémoire : — « Oh, quand pourrai-je rester près de toi toutes les heures de la journée? Quand pourrai-je vivre de ta vie? Tu me verras *une autre femme*... Je te dirai toutes mes pensées, et tu me diras toutes les tiennes. Je serai ta maîtresse, ton amie, ta sœur; et, si tu m'en crois digne, je serai aussi ta conseillère... De moi, tu ne devras recevoir que douceur et repos... Ce sera une vie d'amour telle qu'on n'en a jamais vu... »

Il pensait : « Depuis quinze jours, toute notre vie se compose de petits incidens matériels pareils à ceux d'aujourd'hui. C'est vrai : j'ai déjà vu en elle *une autre femme!* Elle commence à changer, même d'aspect. Il est incroyable combien elle absorbe rapidement la santé. On dirait que chaque aspiration lui profite, que chaque fruit se convertit pour elle en sang, que la bonté de l'air la pénètre par tous les pores. Elle était faite pour cette exis-

tence d'oisiveté, de liberté, de jouissance physique, d'insouciance. Jusqu'à présent, il n'est pas sorti de sa bouche une seule parole grave qui ait révélé une préoccupation de l'âme. Ses intermittences de silence et d'immobilité ne proviennent que de fatigues musculaires, comme celle de maintenant. »

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

— A rien. Je suis heureux.

Après une pause, elle reprit:

— Allons-nous-en, veux-tu?

Ils se levèrent. Elle lui mit sur la bouche un baiser sonore. Elle était gaie, ne tenait pas en place. A chaque instant elle se détachait de lui pour descendre à la course une pente libre de rochers; et, quand elle voulait arrêter son élan, elle s'accrochait au tronc d'un jeune chêne qui gémissait et pliait sous le choc.

Elle cueillit une fleur violette et la suça.

— C'est du miel!

Elle en cueillit une autre et la porta aux lèvres de son amant.

— Goûte!

Et, aux mouvemens de sa bouche, il semblait qu'elle-même jouît de cette saveur pour la seconde fois.

— Avec toutes ces fleurs, avec toutes ces abeilles, il y a certainement une ruche par ici, ajouta-t-elle. Un de ces matins, pendant que tu dormiras encore, il faut que je vienne la chercher... je t'apporterai une gaufre.

Elle babilla longuement sur cette aventure qui souriait à sa fantaisie; et, dans ses paroles, passaient avec une vivacité de sensation réelle la fraîcheur du matin, le mystère du bois, l'impatience de la recherche, la joie de la découverte, la couleur blonde et la fragrance sauvage du miel.

Ils firent halte à mi-côte sur la lisière de la région boisée, séduits par la mélancolie qui montait de la mer.

La mer avait une coloration délicate, entre le bleu et le vert, qui tendait progressivement à se rapprocher du vert; mais le ciel, d'un azur de plomb au zénith et sillonné çà et là de nuages, était rosé dans sa courbe vers Ortone. Cet éclat se reflétait en lueurs pâlies à l'extrême ligne de l'eau et faisait penser à des roses effeuillées qui flotteraient. Sur le fond marin s'étageaient en degrés harmonieux, d'abord les deux vastes chênes à la sombre chevelure, et puis les oliviers clairs, et puis les figuiers au feuillage vivace et aux branches violettes. La lune, orangée, énorme, presque pleine, surgissait sur l'anneau de l'horizon, pareille à un globe de cristal qui laisserait transparaître un pays chimérique figuré en bas-relief sur un disque d'or massif.

On entendait des gazouillemens d'oiseaux, rapprochés et lointains. On entendit le mugissement d'un bœuf; puis, un bêlement; puis, la plainte d'un enfant. Il y eut une pause où toutes les voix se turent, et on n'entendit plus que cette seule plainte.

C'était une plainte, non pas violente et entrecoupée, mais grêle, continue, presque douce. Et elle fascinait l'âme, la détachait de tout le reste, l'arrachait à la séduction du crépuscule pour l'opprimer d'une angoisse vraie répondant à la souffrance de la créature inconnue, du petit être invisible.

— Tu entends? dit Hippolyte dont la voix, altérée par la compassion, se fit involontairement plus basse. Je sais, moi, quel est l'enfant qui pleure.

— Tu le sais? demanda George, à qui la voix et l'aspect de sa maîtresse avaient donné un étrange sursaut.

— Oui.

Elle avait encore l'oreille tendue vers ce gémissement lamentable qui maintenant semblait remplir toute la campagne. Elle reprit :

— C'est l'enfant que sucent les Goules.

Elle avait prononcé ces mots sans l'ombre d'un sourire, comme si elle-même eût été possédée par cette superstition.

— Il habite là-bas, dans cette masure. Candie me l'a dit.

Après une courte hésitation pendant laquelle tous deux écoutèrent la plainte et eurent la vision fantastique de l'enfant qui allait mourir, Hippolyte proposa :

— Veux-tu que nous allions le voir? Ce n'est pas loin.

George restait perplexe : il craignait le spectacle affligeant, il craignait le contact des douleurs brutales.

— Veux-tu? répéta Hippolyte, dont la curiosité devenait irrésistible. C'est là-bas, dans cette masure, sous ce pin. Je connais la route.

— Allons!

Elle allait droit devant elle, en hâtant le pas, à travers un champ en pente. Ils se taisaient tous deux; ils n'étaient tous deux attentifs qu'à cette plainte enfantine sur laquelle ils se guidaient. Et, à chaque pas, leur angoisse devenait plus poignante, à mesure que la plainte se faisait de plus en plus distincte et rendait mieux le caractère de la pauvre chair exsangue d'où l'arrachait la douleur.

Ils traversèrent un taillis d'orangers odorans, dont leurs pieds foulèrent les fleurs éparses sur le sol. Au seuil d'une chaumière voisine de celle qu'ils cherchaient, une femme de corpulence énorme se tenait assise, et, sur ce corps monstrueux, elle avait

une tête petite et ronde, des yeux doux, des dents pures, un sourire placide.

— Où vas-tu, madame? demanda cette femme sans se lever.

— Nous allons voir l'enfant que sucent les Goules.

— A quoi bon? Arrête-toi ici plutôt, et repose-toi. Des enfans, je n'en manque pas non plus. Regarde!

Trois ou quatre enfans nus, qui eux aussi avaient le ventre si gros qu'on les aurait crus hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, en portant à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main. Et la femme tenait dans les bras un cinquième enfant, tout couvert de croûtes brunâtres, au milieu desquelles s'ouvraient deux grands yeux purs et azurés, pareils à deux fleurs miraculeuses.

— Tu vois bien que je n'en manque pas non plus et que j'en ai un de malade. Arrête-toi un peu.

Elle souriait, sollicitant des yeux la générosité de l'étrangère. Et, avec une expression où l'on devinait le désir de dissuader la curieuse en lui faisant pressentir une vague menace de péril:

— A quoi bon t'en aller là-bas? répétait-elle. Regarde comme il est malade.

Et de nouveau elle montra l'enfant affligé, mais sans feindre la douleur, comme si elle eût simplement offert à la passante un objet de compassion plus voisin en échange d'un autre plus éloigné, comme si elle eût voulu dire: « Puisque tu as besoin d'être compatissante, sois compatissante pour celui qui est devant toi. »

George examinait avec une peine profonde ce pauvre visage maculé où les grands yeux purs et frais semblaient boire toute la lumière éparse dans cette soirée de juin.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Eh! seigneur, sait-on jamais? repartit la femme obèse, toujours avec la même placidité. Il a ce que Dieu veut.

Hippolyte lui fit l'aumône, et ils reprirent leur marche vers l'autre masure, emportant avec eux l'odeur nauséeuse qui émanait de cette porte pleine d'ombre.

Ils ne parlaient pas. Ils avaient un serrement au cœur, un dégoût à la bouche, une mollesse aux jambes. Ils entendaient la plainte grêle mêlée à d'autres voix, à d'autres bruits; et ils étaient stupéfaits d'avoir pu à distance percevoir cette seule plainte et si distinctement. Mais ce qui attirait leurs yeux, c'était le pin haut et droit dont le tronc robuste se dessinait en noir sur la clarté diffuse du crépuscule, soutenant une cime mélodieuse, toute pleine de moineaux.

A leur approche, un chuchotement courut parmi les femmes rassemblées autour de la victime.

— Voici les seigneurs, les étrangers de Candie !

— Venez, venez !

Et les femmes ouvrirent le cercle pour permettre aux arrivans d'aborder. L'une d'elles, une vieille à la peau rugueuse, au teint de terre aride, aux yeux sans regard, blanchâtres et comme vitrifiés au fond des orbites caves, dit en s'adressant à Hippolyte et en lui touchant le bras.

— Regarde, regarde, madame ! Les Goules la sucent, cette pauvre créature ! Regarde l'état où elles l'ont réduite ! Dieu protège tes enfans !

Sa voix était si sèche qu'elle paraissait artificielle et ressemblait aux sons articulés par un automate.

— Signe-toi, madame ! ajouta-t-elle encore.

Et l'avertissement parut lugubre dans cette bouche sans lèvres où la voix perdait son caractère humain et devenait une chose morte. Hippolyte fit le signe de la croix et regarda son compagnon.

Sur l'aire, devant la porte de la masure, les femmes faisaient cercle comme autour d'un spectacle, donnant de temps à autre quelque signe machinal de condoléance. Et le cercle se renouvelait sans cesse : les unes, déjà fatiguées de voir, s'en allaient ; d'autres arrivaient des maisons voisines. Et presque toutes, à l'aspect de cette mort lente, répétaient le même geste, redisaient le même mot.

L'enfant reposait dans un petit berceau de sapin brut, semblable à un petit cercueil sans couvercle. La pauvre créature, nue, chétive, décharnée, verdâtre, poussait une lamentation continue en agitant des bras et des jambes débiles qui n'avaient plus que la peau et les os, comme pour demander aide. Et la mère, assise au pied du berceau, toute repliée sur elle-même, la tête si basse qu'elle lui touchait presque les genoux, avait l'air de ne rien entendre. Il semblait qu'un poids terrible lui écrasât la nuque et l'empêchât de se redresser. Par instans, d'un geste machinal, elle posait sur le bord du berceau une main rude, calleuse, brûlée par le soleil ; et elle faisait le geste de bercer, sans changer d'attitude et sans rompre le silence. Alors les images saintes, les talismans et les reliques dont le sapin était presque entièrement recouvert ondulaient et tintaient, pendant une pause momentanée de la plainte.

— Liberata ! Liberata ! cria une des femmes en la secouant. Regarde, Liberata ! La dame est venue ; la dame est dans ta maison. Regarde !

La mère releva le front avec lenteur, regarda autour d'elle d'un air égaré; puis, elle fixa sur la visiteuse des yeux secs et mornes, au fond desquels il y avait moins de douleur lasse que de terreur inerte et sombre : la terreur du maléfice nocturne contre lequel ne prévalait aucun exorcisme, la terreur de ces êtres insatiables qui avaient maintenant la maison en leur pouvoir et qui ne l'abandonneraient peut-être qu'avec le dernier cadavre.

— Parle, parle! insista une des femmes en la secouant de nouveau par un bras. Parle! Dis à la dame de t'envoyer vers la Madone des Miracles.

Les autres entouraient Hippolyte avec des supplications.

— Oui, madame, fais-lui cette charité! Envoie-la vers la Madone! Envoie-la vers la Madone!

L'enfant pleurait plus fort. Sur la cime du grand pin, les moineaux faisaient un bruit agaçant. Un chien aboyait dans le voisinage, entre les troncs difformes des oliviers. La lune commençait à dessiner les ombres.

— Oui, balbutia Hippolyte, incapable de soutenir plus longtemps le regard fixe de la mère muette. Oui, oui, nous l'enverrons... demain...

— Non, pas demain; samedi, madame.

— Samedi, c'est la vigile.

— Fais-lui acheter un cierge.

— Un beau cierge!

— Un cierge de dix livres!

— Entends-tu, Liberata? Entends-tu?

— La dame t'enverra vers la Madone.

— La Madone te fait la grâce.

— Parle, parle!

— Elle est devenue muette, madame.

— Depuis trois jours elle ne parle plus.

Au milieu de ces criailleries confuses des femmes, l'enfant pleurait plus fort.

— Entends-tu comme il pleure?

— Toujours, madame, il pleure plus fort à la tombée de la nuit.

— Peut-être que déjà il en vient *une*...

— Peut-être que l'enfant *a vu*...

— Fais le signe de la croix, madame.

— La nuit va tomber.

— Entends-tu comme il pleure!

— On dirait que la cloche sonne.

— Non; d'ici, on n'entend rien.

— Silence !

— D'ici, on n'entend rien.

— Moi, j'entends.

— J'entends aussi.

— *Ave, Maria !*

Toutes se turent, firent le signe de la croix, s'inclinèrent. Il semblait que quelques ondes sonores arrivassent du bourg lointain, perceptibles à peine, mais la plainte de l'enfant troublait l'oreille aux écoutes. Encore une fois on n'entendit plus que cette plainte. La mère était tombée sur les genoux au pied du berceau, prosternée jusqu'à terre. Hippolyte, inclinée, priait avec ferveur.

— Regarde, là, sur le seuil de la porte, chuchota une des femmes à sa voisine.

George, vigilant et inquiet, tourna la tête. La porte était pleine d'ombre.

— Regarde, là, sur le seuil de la porte. Tu ne vois rien ?

— Oui, je vois... répondit l'autre, incertaine, un peu effarée.

— Qu'est-ce ? que voit-on ? demanda une troisième.

— Que voit-on ? demanda une quatrième.

— Que voit-on ?

Soudainement, la même curiosité et le même effroi les envahirent toutes. Elles regardèrent vers la porte. L'enfant pleurait. La mère se leva et se mit à fixer aussi des yeux dilatés sur cette porte que les ténèbres intérieures rendaient mystérieuse. Le chien aboyait au milieu des oliviers.

— Qu'est-ce ? dit George à haute voix, mais non sans faire quelque effort pour se défendre contre le trouble grandissant de son imagination. Que voyez-vous là ?

Aucune des femmes n'osa répondre. Toutes voyaient une forme vague luire dans l'ombre.

Alors il s'avança vers la porte. Lorsqu'il franchit le seuil, une chaleur de four et une puanteur répugnante lui coupèrent la respiration. Il se retourna, sortit.

— C'est une faux, dit-il.

En effet, c'était une faux pendue contre la muraille.

— Ah ! une faux...

Et les voix recommencèrent :

— Liberata ! Liberata !

— Mais es-tu folle ?

— Elle est folle.

— Voici la nuit. Nous nous en allons.

— Il ne pleure plus.

— Pauvre créature ! Dort-il ?

— Il ne pleure plus.

— Maintenant, rentre le berceau ; la soirée est humide. Nous t'aiderons, Liberata.

— Pauvre créature ! Dort-il ?

— On dirait un petit mort. Il ne bouge plus.

— Rentre donc le berceau. Nous entends-tu, Liberata ?

— Elle est folle.

— Où est la lampe ? Joseph va revenir. Tu n'as pas de lampe ? Joseph va revenir...

— Elle est folle. Elle ne parle plus.

— Nous nous en allons. Sainte nuit !

— Pauvre chair tourmentée ! Dort-il ?

— Il dort, il dort... Il ne souffre plus.

— O Seigneur Jésus, sauve-le !

— Protège-nous, Seigneur !

— Adieu, adieu ! Sainte nuit !

— Sainte nuit !

— Sainte nuit !

III

Le chien continuait d'aboyer dans l'olivaie, tandis que George et Hippolyte revenaient par le sentier vers la maison de Candie. Lorsque l'animal reconnut les hôtes, il se tut et vint à leur rencontre en gambadant.

— Tiens, c'est Giardino ! s'écria Hippolyte ; et elle se baissa pour caresser la pauvre bête, qu'elle avait déjà prise en amitié. Il nous appelait. L'heure avance...

La lune montait dans le silence du ciel, lente, précédée par une onde lumineuse qui baignait graduellement l'azur. Toutes les voix de la campagne s'apaisaient sous cette clarté pacifique. Et la cessation imprévue du bruit semblait extraordinaire et presque surnaturelle à George, qu'une épouvante inexplicable tenait en éveil.

— Arrête un peu, dit-il en retenant Hippolyte.

Et il tendit l'oreille.

— Qu'écoutes-tu ?

— Il me semblait...

Et ils regardèrent tous deux en arrière, du côté de l'aire, que les oliviers masquaient à la vue. Mais on n'entendait que le rythme égal et berceur de la mer dans la courbe du petit golfe. Sur leurs têtes un grillon raya l'air de son vol, avec un grincement pareil à celui du diamant sur une lame de verre.

— Ne crois-tu point que l'enfant est mort? — demanda George sans dissimuler son émotion. — Il ne pleurait plus.

— C'est vrai! dit Hippolyte. Et tu crois qu'il est mort?

George ne répondit pas. Ils se remirent en marche sous l'olivaie argentée.

— As-tu bien regardé la mère? demanda-t-il encore après un silence, obsédé intérieurement par la sombre image.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Et cette vieille qui t'a touché le coude... Quelle voix! quels yeux!

Ses paroles laissaient paraître l'étrange épouvante qui le dominait, comme s'il eût reçu du spectacle réel une effroyable révélation, comme si la vie se fût manifestée à l'improviste sous un aspect mystérieux et farouche, en le meurtrissant et en le marquant d'un signe indélébile.

— Tu sais? quand je suis entré dans la maison, il y avait derrière la porte, par terre, un cadavre de bête... qui devait être à moitié pourri... L'odeur empêchait de respirer...

— Que dis-tu là?

— C'était un chien ou un chat. Je n'ai pas distingué... On voyait mal à l'intérieur.

— Tu es sûr?

— Oui, oui. Sans aucun doute, il y avait une bête morte... L'odeur...

Sous la sensation renaissante, un frisson de dégoût l'envahit.

— Mais pourquoi? dit Hippolyte, qui se sentait gagner par la contagion de l'effroi et du dégoût.

— Est-ce qu'on peut savoir?

Le chien poussa un aboiement pour avertir. Ils arrivaient. Candie les attendait, et la table était déjà servie sous le chêne.

— Comme tu rentres tard, madame! s'écria l'hôtesse prévenante, avec un sourire. D'où viens-tu? Que me donneras-tu, si je devine?... Eh bien! tu as été voir l'enfant de Liberata Manuella... Jésus nous garde du Malin!

Ensuite, pendant que les amans étaient à table, elle s'approcha en curieuse, pour parler, pour questionner.

— Tu l'as vu, madame? Il ne se remet pas, il ne guérit pas. Pourtant, le père et la mère ont tout fait pour le sauver.

Que n'avaient-ils pas fait! Candie raconta tous les moyens tentés, tous les exorcismes. Le prêtre était venu, et, après avoir recouvert la tête de l'enfant avec un pan de son étole, il avait prononcé les versets de l'Évangile. La mère avait suspendu au lin-

teau de la porte la croix de cire bénite le jour de l'Ascension; elle avait aspergé d'eau sainte les gonds des impostes et récité à haute voix le *Credo*, trois fois de suite; elle avait mis une poignée de sel dans un linge, qu'ensuite elle avait noué et suspendu au cou de son fils mourant. Le père *avait passé les sept nuits:* sept nuits consécutives, il avait veillé dans les ténèbres, devant une lanterne allumée et recouverte d'une marmite, attentif au moindre bruit, prêt à assaillir et à frapper la Goule. Un seul coup d'épingle aurait suffi pour la rendre visible aux yeux humains. Mais les sept veillées s'étaient écoulées sans succès! L'enfant maigrissait et se consumait d'heure en heure, irrémédiablement. Enfin, sur le conseil d'une sorcière, le père, désespéré, avait tué un chien et en avait mis le cadavre derrière l'huis. De cette façon, la Goule ne pourrait plus entrer avant d'avoir compté tous les poils de la bête morte...

— Entends-tu? dit George à Hippolyte.

Ils ne mangeaient plus ni l'un ni l'autre, troublés, le cœur serré de pitié, pris de terreur à l'apparition subite de ces images d'une vie obscure et atroce qui environnait les loisirs de leur inutile amour.

— Jésus nous garde du Malin! répéta Candie en touchant dévotement avec la paume de sa main ouverte le sein qui portait le fruit vivant. Dieu préserve tes enfans, madame!

Puis elle ajouta :

— Tu ne manges pas, ce soir. Tu n'as pas d'appétit. Cette âme innocente t'afflige le cœur. Et ton époux non plus ne mange pas. Regarde!

Hippolyte dit :

— En meurt-il beaucoup... comme cela?

— Oh! reprit Candie, le pays est mauvais. L'engeance maudite y pullule. On n'est jamais en sûreté. Jésus nous garde du Malin!

Elle répéta la conjuration, puis ajouta en montrant un plat sur la table :

— Vois-tu ces poissons? Ils viennent du Trabocco; ils ont été apportés par Turchin...

Et elle baissa la voix.

— Veux-tu savoir? Depuis bientôt un an, Turchin avec toute sa famille est sous un maléfice dont il n'a pas pu se délivrer encore.

— Qui est Turchin? demanda George, suspendu aux lèvres de la femme, fasciné par le mystère de ces choses. C'est l'homme du Trabocco?

Et il se rappela ce visage terreux, presque sans menton, à peine plus gros que le poing, avec la saillie d'un nez long et pointu comme le museau d'un brochet entre deux petits yeux étincelans.

— Oui, seigneur. Regarde là-bas. Si tu as bonne vue, tu peux l'apercevoir. Cette nuit, il pêche au clair de lune.

Et Candie indiqua sur les récifs noirâtres la grande machine à pêcher, cet assemblage de troncs sans écorce, de planches et de câbles dont les blancheurs étranges ressemblaient au squelette colossal de quelque amphibie antédiluvien. Dans l'air calme, on entendait grincer le cabestan. Comme la marée était basse et que les roches découvraient, le parfum des algues montait sur la plage en vainqueur, plus fort et plus frais que tous les effluves de la colline féconde.

Hippolyte aspirait l'odeur enivrante, déjà conquise tout entière par cette sensation intense qui lui faisait palpiter les narines et fermer à demi les paupières. Elle murmura :

— Oh! quelles délices! Tu ne sens pas, George?

Il donnait toute son attention aux paroles de Candie, et se représentait ce drame muet suspendu sur la mer. Aux fantômes évoqués par cette femme naïve dans la nuit sereine, son âme, encline au mystère et naturellement superstitieuse, prêtait une vie et une horreur tragique sans limites. Il venait d'avoir pour la première fois la vision vaste et confuse de cette race ignorée de lui, de toute cette chair misérable, pleine d'instincts animaux et de douleurs bestiales, courbée et suant sur la glèbe, ou terrée au fond des masures sous la menace perpétuelle d'obscures puissances. Parmi la douce richesse de la terre qu'il avait élue pour théâtre de son amour, il découvrait une violente agitation humaine; et c'était comme s'il eût découvert un grouillement d'insectes dans les masses d'une magnifique chevelure imprégnée d'aromes. Il éprouvait le même frisson déjà ressenti d'autres fois au contact et à l'aspect de la vie brutalement révélée : — naguère, à l'aspect de ses proches, de son père, de son frère, de la pauvre bigote goulue. Tout à coup, il cessait de se sentir seul avec sa maîtresse, parmi les bénignes créatures végétales sous l'écorce desquelles il avait un jour cru surprendre une pensée. Il se sentait au contraire environné et comme pressé par une foule inconnue qui, portant en soi la même vitalité qu'ont les troncs d'arbre, aveugle, tenace et irréductible, tenait à lui par le lien commun de l'espèce et pouvait lui communiquer immédiatement sa souffrance par un regard, par un geste, par un soupir, par un sanglot, par un gémissement, par un cri.

— Oh! le pays est mauvais! répétait Candie en branlant la tête. Mais le Messie des Chapelles va venir purifier la terre (1)...

— Le Messie?

— Père! — cria Candie du côté de la maison, — quand le Messie doit-il venir?

Le vieux parut sur le seuil :

— Un de ces jours, répondit-il.

Et, se tournant vers les plages en demi-lune qui se perdaient vers Ortone, il signifia d'un geste vague le mystère de ce libérateur nouveau en qui le peuple des campagnes avait mis son espérance et sa foi.

— Un de ces jours. Bientôt.

Et le vieux, qui désirait parler, s'approcha de la table, regarda son hôte avec un sourire incertain, demanda :

— Tu ne sais pas qui c'est?

— C'est peut-être Simplice, dit George, en la mémoire de qui se réveillait le souvenir lointain et indistinct de ce Simplice de Sulmone qui tombait en extase les regards fixés sur le soleil.

— Non, seigneur. *Sembri* est mort. Le nouveau Messie, c'est Oreste des Chapelles.

Et le vieux borgne, dans un langage chaud et coloré de vives images, raconta la nouvelle légende telle qu'elle s'était façonnée dans la créance des populations champêtres.

Oreste, étant frère capucin, avait connu Simplice à Sulmone et avait appris de lui à lire les choses futures sur la face du soleil naissant. Puis il s'était mis à courir le monde : il était venu à Rome et avait parlé avec le Pape; dans un autre pays, il avait parlé avec le Roi. De retour aux Chapelles, sa patrie, il avait passé sept ans dans le cimetière en compagnie de squelettes, portant un cilice, se flagellant jour et nuit avec la discipline. Il avait prêché à l'Église-mère et il avait arraché des larmes et des cris aux pécheurs. Ensuite il était reparti en pèlerinage pour tous les sanctuaires; il était resté trente jours sur la montagne d'Ancône; il était resté douze jours sur le mont Saint-Bernard; il avait gravi les plus hautes cimes, tête nue sous la neige. Revenu encore aux Chapelles, il avait recommencé à prêcher dans son église. Mais, peu après, persécuté et chassé par ses ennemis, il s'était réfugié dans l'île de Corse; et là il s'était fait apôtre, avec le dessein de parcourir l'Italie entière et d'écrire avec son sang sur la porte de

(1) Tout l'épisode du Messie des Chapelles est historique. Oreste de Amicis, né en 1824 aux Chapelles, joua précisément le rôle que lui assigne ici le romancier; il mourut en 1889. M. Antonio de Nino a recueilli et publié de curieux documens sur ce personnage.

chaque ville le nom de la Vierge. Comme apôtre, il était rentré dans sa patrie, annonçant qu'il avait vu une étoile au milieu d'un fourré d'arbres et qu'il en avait reçu le Verbe. Et enfin, par inspiration du Père Éternel, il avait pris le grand nom de Nouveau Messie.

Maintenant il pérégrinait dans les campagnes, vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau bleu, avec les cheveux longs sur les épaules et la barbe à la nazaréenne. Les apôtres le suivaient : des hommes qui avaient abandonné la pioche et la charrue pour se vouer au triomphe de la foi nouvelle. Chez Pantaléon Donadio revivait l'esprit de saint Mathieu; chez Antoine Secamiglio revivait l'esprit de saint Pierre; chez Joseph Scurti, celui de Maximin; chez Maria-Clara, celui de sainte Élisabeth. Et Vincent de Giambattista représentait saint Michel archange, était le messager du Messie.

Tous ces hommes avaient labouré la terre, fauché le blé, taillé la vigne, pressuré l'olive; ils avaient conduit le bétail aux foires et disputé sur le prix; ils avaient conduit la femme à l'autel, et procréé des enfans, et vu ces enfans grandir, fleurir, mourir; en somme, ils avaient vécu la vie commune des gens de la campagne parmi leurs égaux. Et maintenant ils passaient, sectateurs du Messie, considérés comme des personnages divins par les mêmes gens avec qui, la semaine précédente, ils étaient entrés en litige pour la mesure du froment. Ils passaient transfigurés, participant de la divinité d'Oreste, investis de sa grâce. Soit aux champs, soit à la maison, ils avaient ouï *une voix*, ils avaient senti les esprits purs entrer dans leur chair pécheresse, à l'improviste. L'esprit de saint Jean était en Joseph Coppa; celui de saint Zacharie en Pascal Basilico. Les femmes aussi recevaient le signe. Une femme de Senegallia, mariée à un certain Augustinone, tailleur des Chapelles, avait voulu, pour démontrer au Messie l'ardeur de sa foi, renouveler le sacrifice d'Abraham en mettant le feu à une paillasse où étaient couchés ses enfans. D'autres femmes avaient donné d'autres preuves.

Et maintenant l'élu pérégrinait dans les campagnes avec son escorte d'apôtres et de Maries. Des lieux les plus lointains de la côte et de la montagne les multitudes accouraient sur son passage. A l'aube, lorsqu'il paraissait sur la porte de la maison où il avait logé, il voyait toujours une grande foule qui l'attendait à genoux. Droit sur le seuil, il répandait le Verbe, recevait les confessions, administrait la communion avec les morceaux d'un pain. Pour sa nourriture, il préférait des œufs apprêtés avec des fleurs de sureau ou avec des pointes d'asperges sauvages; il mangeait

aussi une mixture de miel, de noix et d'amandes qu'il appelait *manne*, pour rappeler la manne du désert.

Ses miracles ne se comptaient plus. Par la simple vertu du pouce, de l'index et du médius élevés en l'air, il délivrait les possédés, guérissait les infirmes, ressuscitait les morts. Si quelqu'un allait le consulter, il ne lui laissait pas seulement ouvrir la bouche et lui disait aussitôt les noms de tous ses parens, lui exposait les affaires de sa famille, lui révélait les secrets les plus obscurs. Il donnait encore des nouvelles sur les âmes des défunts; il indiquait les endroits où il y avait des trésors cachés; avec certains scapulaires en forme de triangle, il chassait des cœurs les mélancolies.

— Jésus est revenu sur terre, conclut Colas de Sciampagne avec une voix chaude de foi intime. Il passera aussi de notre côté. N'as-tu pas vu comme les blés sont hauts? N'as-tu pas vu comme les oliviers fleurissent? N'as-tu pas vu comme la vigne est chargée de raisin?

Respectueux des croyances du vieillard, George demanda gravement :

— Où est-il à cette heure?

— A la Piomba, répondit le vieux.

Et il indiqua les plages reculées par delà Ortone, d'un geste qui éveilla dans l'esprit de son hôte la vision de ce coin de la province de Teramo baigné par la mer : une vision presque mystique de terres fertiles arrosées par de petites rivières sinueuses où, sous le tremblotement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie.

Après un intervalle de silence, Colas reprit :

— A la Piomba, il lui a suffi d'un mot pour arrêter le train sur la voie ferrée! Mon fils l'a vu. N'est-ce pas, Candie, que Vito nous l'a raconté?

Candie acquiesça; elle rapporta les détails du prodige advenu. Le Messie, couvert de sa tunique rouge, était allé à la rencontre du train, cheminant entre les deux rails avec tranquillité!

En parlant, le vieillard et elle dirigeaient à tout moment leurs regards et leurs gestes vers la région lointaine, comme si la personne sacrée de l'arrivant eût été déjà visible pour eux.

— Écoute! interrompit Hippolyte en tirant par le bras George qui s'absorbait dans un spectacle intérieur de plus en plus vaste et distinct. Tu n'entends pas?

Elle se leva, traversa la cour, alla près du parapet sous les acacias. Il la suivit. Ils écoutèrent.

— C'est une procession qui va en pèlerinage à la madone de Casalbordino, dit Candie.

Dans la paix du clair de lune, un chant religieux dilatait son rythme lent et monotone, avec une alternance de voix masculines et de voix féminines à intervalles égaux. L'un des demi-chœurs chantait une strophe sur un ton grave ; l'autre demi-chœur chantait un refrain sur un ton plus haut, en prolongeant indéfiniment la cadence. Et c'était comme l'approche d'un flot qui s'élèverait et s'abaisserait sans interruption.

Elle s'approchait d'un pas rapide qui faisait contraste avec la lenteur du rythme. Déjà les premiers pèlerins apparaissaient au détour du sentier, près du pont du Trabocco.

— Les voici ! — s'exclama Hippolyte, émue par la nouveauté de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait. — Les voici ! Comme ils sont nombreux !

Ils avançaient en masse compacte. Et l'opposition de mesure entre leur marche et leur chant était si étrange qu'elle leur donnait une apparence presque fantastique. Il semblait qu'une force surnaturelle les poussât, inconsciens, vers le but, tandis que les mots sortis de leurs bouches restaient suspendus dans l'air lumineux et continuaient d'onduler après leur passage.

Vive Marie !
Vive Marie !

Ils passèrent avec un piétinement lourd, avec une âcre odeur de troupeau, si serrés les uns contre les autres que rien n'émergeait de cette masse, excepté les hauts bâtons en forme de croix. Les hommes marchaient devant ; les femmes suivaient, plus nombreuses, avec des scintillemens d'orfèvreries sous leurs bandelettes blanches.

Vive Marie !
Vive son créateur !

De près, à chaque reprise, leur chant avait la véhémence d'un cri ; puis il diminuait de vigueur, révélant une lassitude vaincue par un effort soutenu et unanime, dont l'initiative dans les deux demi-chœurs venait presque toujours d'une voix unique plus puissante. Et cette voix ne dominait pas seulement les autres lorsqu'elle entonnait, mais souvent, au milieu de l'onde musicale, elle se maintenait haute et reconnaissable pendant toute la durée de la strophe ou du refrain, dénotant une foi plus impérieuse, une âme singulière et dominatrice parmi cette foule indistincte.

George la remarqua et, très attentif, la suivit dans la dégradation de l'éloignement tant que son oreille put la reconnaître. Et cela fit grandir en lui un sentiment extraordinaire de la puis-

sance mystique qui tenait aux racines de la grande race indigène d'où lui-même était sorti.

La procession disparut dans la courbe de la côte, puis reparut au sommet du promontoire, dans la clarté, puis disparut de nouveau. Et le chant, à travers le lointain nocturne, se voila, s'adoucit, se fit si léger que la modulation lente et uniforme de la mer calme l'éteignait presque...

IV

Maintenant, ce n'était plus Hippolyte qui proposait les longues excursions, les longues explorations. Condamné « à attendre toujours la vie », il croyait aller au-devant d'elle, la trouver et la cueillir dans les réalités sensibles. Il cherchait maintenant avec une curiosité factice des choses à peine capables de remuer effectivement la superficie de l'âme, mais non pas de la pénétrer et de l'agiter dans sa substance. Il s'efforçait de découvrir entre son âme et certains objets des rapports qui n'existaient pas; il s'efforçait de secouer l'indifférence qui était au fond de lui-même, cette indifférence inerte qui l'avait si longtemps rendu étranger à toute agitation extérieure. Recueillant tout ce qu'il possédait de facultés perspicaces, il s'efforçait de retrouver quelque vivante ressemblance entre son être propre et la nature environnante, afin de se réconcilier filialement avec cette nature et de lui vouer une fidélité éternelle.

Mais elle ne se réveilla point en lui, cette émotion extraordinaire qui l'avait plusieurs fois exalté et émerveillé aux tout premiers jours de sa demeure dans l'Ermitage, avant l'arrivée de l'aimée. Il ne put faire revivre ni l'ivresse panique de la première journée, lorsqu'il avait cru sentir véritablement le soleil dans son cœur; ni le charme mélancolique de la première promenade solitaire; ni la joie imprévue et divine qu'en ce matin de mai lui avaient communiquée le chant de Favette et le parfum des genêts rafraîchis par la rosée. Sur la terre et sur la mer, les hommes jetaient une ombre tragique. La pauvreté, la maladie, la démence, la terreur et la mort s'embusquaient ou s'étalaient en tous lieux sur son passage. Un vent de fanatisme enflammé courait d'un bout à l'autre du pays. De jour et de nuit, de près et de loin, les hymnes religieux résonnaient, monotones et interminables. Le Messie était attendu, et les pavots dans les blés évoquaient l'image de sa tunique rouge.

Autour de lui, la foi consacrait toutes les formes végétales. La légende chrétienne s'enroulait aux troncs d'arbres, fleurissait

parmi les rameaux. — Dans la robe de la Madone fugitive et poursuivie par les Pharisiens, l'Enfant-Jésus se changeait en froment qui déborde. Caché dans la huche, il faisait lever la pâte du pain et la rendait inépuisable. Sur les lupins secs et épineux qui avaient blessé les doux pieds de la Vierge, une malédiction pesait; mais le lin était béni, parce que ses houles avaient ébloui les Pharisiens. Béni aussi l'olivier, pour avoir donné asile à la Sainte Famille dans son tronc ouvert en forme de cabane et pour l'avoir éclairée de son huile pure! béni le genévrier, pour avoir tenu l'Enfant enfermé dans ses touffes! et béni le houx, pour le même service courtois! et béni le laurier, parce qu'il pousse sur le sol arrosé par l'eau où a été lavé le Fils de Dieu.

Comment échapper à la fascination du mystère qui, se répandant sur toutes les choses créées, les transfigurait en signes et en emblèmes d'une autre vie?

Sentant ces suggestions provoquer en lui le soulèvement confus de toutes ses tendances mystiques, George pensait : « Oh! si je possédais la vraie foi, cette foi qui permettait à sainte Thérèse de voir Dieu *réellement* dans l'hostie! » Et ce n'était pas un désir vague et momentané; c'était une profonde et fervente aspiration de toute son âme; et c'était aussi une extraordinaire angoisse qui bouleversait tous les élémens de sa substance; car il croyait se trouver devant le secret de son malheur et de sa faiblesse. Comme Démétrius Aurispa, George était un ascétique sans Dieu. Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Démétrius était son père véritable. Par une surprenante coïncidence de noms, cette paternité spirituelle semblait consacrée par la légende inscrite autour du merveilleux ostensoir donné par les ancêtres et conservé à Guardiagrele dans le trésor de la cathédrale.

✠ Ego Demetrius Aurispa et unicus Georgius filius meus donamus istud tabernaculum Ecclesiae S. M. de Guardia, quod factum est per manus abbatis Joannis Castorii de Guardia, archipresbyteri, ad usum Eucharistiae.

✠ Nicolaus Andreæ de Guardia me fecit. A. D. MCCCCXIII.

Tous deux en effet, êtres d'intelligence et de sentiment, portaient l'hérédité mystique de la maison Aurispa; tous deux avaient l'âme religieuse, inclinée au mystère, apte à vivre dans une forêt de symboles ou dans un ciel de pures abstractions; tous deux aimaient les cérémonies de l'église latine, la musique sacrée, le

parfum de l'encens, toutes les sensualités du culte, les plus violentes et les plus délicates. Mais ils avaient perdu la foi. Ils s'agenouillaient devant un autel déserté par Dieu. Leur misère provenait donc d'un besoin métaphysique que le doute implacable empêchait de s'étendre, de se satisfaire, de se reposer dans le giron divin. Comme ils n'étaient pas conformés de telle sorte qu'ils pussent accepter et soutenir la lutte pour l'existence vulgaire, ils avaient compris la nécessité de la reclusion. Mais comment l'homme exilé de la vie pourrait-il se tenir dans une cellule où manque le signe de l'Éternel? La solitude est l'épreuve suprême de l'humilité ou de la souveraineté d'une âme; car on ne la supporte qu'à condition d'avoir complètement renoncé à Dieu ou à condition d'avoir l'âme assez puissante pour servir d'inébranlable assise à un monde.

Tout à coup, l'un des deux, sentant peut-être que la violence de sa peine commençait à excéder la résistance de ses organes, avait voulu se transformer par la mort en un être plus haut; et il s'était élancé dans le mystère, d'où il contemplait le survivant avec des yeux immarcessibles. *Ego Demetrius Aurispa et unicus Georgius filius meus...*

Or le survivant comprenait, dans les momens de lucidité, qu'il ne pourrait d'aucune manière réaliser le type de la vie exubérante, l'idéal « dionysiaque » entrevu dans un éclair sous le grand chêne, lorsqu'il avait savouré le pain nouveau rompu par la femme jeune et joyeuse. Il comprenait que ses facultés intellectuelles et morales, trop disproportionnées, ne réussiraient jamais à trouver leur équilibre et leur règle. Il comprenait enfin que, au lieu de s'efforcer à se reconquérir pour soi, il devait renoncer à lui-même; et que deux voies seulement pouvaient l'y conduire: ou suivre l'exemple de Démétrius, ou se donner au ciel.

La seconde voie le séduisait. En la considérant, il faisait abstraction des circonstances défavorables et des obstacles immédiats, par un effet de son irrésistible besoin de construire complètement toutes ses illusions et de les habiter pendant quelques heures. — Sur cette terre natale ne se sentait-il pas enveloppé par l'ardeur de la foi plus encore que par l'embrasement du soleil? N'avait-il pas dans les veines le plus pur sang chrétien? L'idéal ascétique ne circulait-il pas dans les rameaux de sa race, depuis le noble donateur Démétrius, jusqu'à la pitoyable créature qui s'appelait Joconde? Était-il donc impossible que cet idéal se régénérât en lui, s'élevât jusqu'aux suprêmes hauteurs, atteignît la cime de l'extase humaine en Dieu? Chez lui, tout était prêt pour magnifier l'événement. Il possédait toutes les qualités de l'ascète:

l'esprit contemplatif, le goût des symboles et des allégories, la faculté d'abstraire, une sensibilité extrême aux suggestions visuelles et auditives, une tendance organique aux images dominantes et aux hallucinations. Il ne lui manquait qu'une chose, une grande chose, mais qui peut-être n'était pas morte en lui, et qui sommeillait seulement : la foi, l'antique foi du donateur, l'antique foi de sa race, cette foi qui descendait de sa montagne et chantait les laudes sur le rivage de sa mer.

Comment la réveiller? comment la ressusciter? Nul artifice ne serait efficace. Il fallait qu'il attendît l'étincelle soudaine, le choc imprévu. Il fallait peut-être que, comme les sectateurs d'Oreste, il vît l'éclair et entendît la parole au milieu d'un champ, au détour d'un sentier.

Et, de nouveau, il évoqua la figure d'Oreste vêtu de la tunique rouge, s'avançant le long de la petite rivière sinueuse où, sous le tremblotement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie. Il imagina une rencontre, un colloque avec le Messie. — C'était à midi, sur la côte, à proximité d'un champ de froment. Oreste parlait comme un homme simple et humble, en souriant avec une candeur virginale ; et ses dents étaient aussi pures que le jasmin. Dans le grand silence de la mer, le murmure continu des rochers au pied du promontoire imitait les accords lointains d'un orgue. Mais, derrière sa douce personne, dans l'or de la moisson mûre, les pavots, violens symboles du désir, flamboyaient...

« Le désir! pensa George, rappelé ainsi à sa maîtresse et à la tristesse corporelle de son amour. Qui tuera le désir? » Les admonitions de l'*Ecclésiastique* lui revinrent à la mémoire. *Non des mulieri potestatem animæ tuæ... A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur... A carnibus tuis abscinde illam...* Il vit, dans l'aube sacrée des âges, en un jardin délicieux, le premier homme solitaire et triste qui attirait la première compagne, et il vit cette compagne devenir le fléau du monde, répandre partout la douleur et la mort. Mais la volupté envisagée comme un péché lui parut plus fière, plus troublante ; il lui sembla qu'aucune autre ivresse n'égalait en intensité l'ivresse frénétique des embrassemens auxquels se livraient les martyrs de l'Église primitive dans les prisons, en attendant le supplice. Il évoqua des images de femmes qui, folles de terreur et d'amour, offraient aux baisers leur visage inondé de pleurs silencieux.

En aspirant à la foi et à la rédemption, que faisait-il lui-même sinon aspirer à des frissons et à des spasmes nouveaux, à des voluptés inconnues? Enfreindre le devoir et obtenir le pardon ;

commettre la faute et s'en confesser dans les larmes ; avouer les moindres misères en les exagérant et s'accuser de vices médiocres en les grandissant jusqu'à l'énormité ; remettre incessamment son âme malade et sa chair malade entre les mains du médecin miséricordieux : — ces choses n'avaient-elles pas une fascination toute sensuelle ?

Dès le début, sa passion s'était imprégnée d'un pieux parfum d'encens et de violettes. Il se rappela l'épiphanie de l'Amour, dans l'oratoire abandonné de la rue Belsiana : — la petite chapelle mystérieuse était plongée dans une pénombre bleuâtre ; un chœur de jeunes filles enguirlandait la tribune recourbée comme un balcon ; en bas, un orchestre d'instrumens à cordes se tenait debout devant les pupitres de sapin blanc ; tout autour, sur les stalles de chêne, étaient assis les auditeurs, peu nombreux, presque tous blancs ou chauves ; le maître de chapelle battait la mesure ; un pieux parfum d'encens évaporé et de violettes se mêlait à la musique de Sébastien Bach...

Il se rappela aussi le rêve d'Orvieto, retrouva la vision de la cité guelfe déserte : — fenêtres closes ; ruelles grises où poussait l'herbe ; un capucin qui traversait une place ; un évêque qui, devant un hôpital, descendait d'un carrosse tout noir, avec un domestique décrépit à la portière ; une tour dans un ciel blanc, pluvieux ; une horloge qui sonnait lentement les heures ; et, tout à coup, au fond d'une rue, un miracle : le Dôme. — N'avait-il pas rêvé de se réfugier au sommet de cette roche de tuf couronnée de monastères ? A plusieurs reprises n'avait-il pas aspiré sincèrement vers ce silence, vers cette paix ? Et ce songe lui revenait maintenant à l'âme, suggéré par une langueur féminine, en un avril tiède et cendré. « Avoir une maîtresse, ou, pour mieux dire, une sœur-amante qui serait pleine de dévotion ; s'en aller là-bas, et y rester... Passer des heures et des heures dans la cathédrale, devant, autour ; aller cueillir des roses dans les jardins des couvens ; aller chez les religieuses acheter des confitures... Aimer beaucoup et dormir beaucoup, dans un lit moelleux, tout voilé de blanc, virginal, entre deux prie-Dieu... »

Il fut repris par la nostalgie languide de l'ombre, du silence, de la retraite close et isolée où pourraient s'épanouir les fleurs les plus frêles, les pensées les plus subtiles, les sensualités les plus troublantes. Tout cet éblouissement de soleil sur ces lignes trop nettes et trop fortes lui parut presque offensant. Et, de même que l'image de la source murmurante fascine le cerveau de celui qui a soif, de même il était hanté par l'image de l'ombre fraîche et recueillie sous une nef romane.

L'appel des cloches n'arrivait pas jusqu'à l'Ermitage, ou du moins n'y arrivait qu'à de rares intervalles, sur les ondes d'une brise légère. L'église du bourg était trop éloignée, vulgaire peut-être, certainement sans aucune renommée de beauté ou de traditions antiques. Il avait besoin d'une retraite proche et digne de lui, où son mysticisme pût fleurir esthétiquement comme dans cette profonde urne de marbre qui enferme les visions dantesques de Luca Signorelli.

Et il se rappela l'abbaye de Saint-Clément à Casauria, cette abbaye vue en un jour lointain de son adolescence; et il se rappela qu'il l'avait visitée en compagnie de Démétrius. Ce souvenir, comme tous les souvenirs liés à l'idée du consanguin, était aussi clair et aussi précis que s'il eût été de la veille. Pour revivre cette heure de sa vie, pour ressusciter les fantômes de toutes ses sensations, il lui suffit de se recueillir. — Ils descendaient, Démétrius et lui, par le grand chemin des troupeaux, vers l'abbaye encore cachée derrière les arbres. Un calme infini régnait aux alentours, sur les lieux solitaires et grandioses, sur cette large route d'herbes et de pierres comme semée de gigantesques vestiges, désert inégal et muet, dont l'origine se perdait dans le mystère des montagnes lointaines et sacrées. On y sentait flotter encore une sainteté primordiale, comme si les herbes et les pierres venaient d'être foulées par une longue migration de troupeaux bibliques à la recherche de l'horizon maritime. En bas, dans la plaine, la basilique apparaissait : presque une ruine. Tout autour, le sol était encombré de débris et de broussailles ; des fragmens de pierre sculptée s'amoncelaient contre les piliers; des herbes sauvages pendaient à toutes les crevasses; des constructions récentes, brique et chaux, fermaient sur le côté les larges ouvertures des arcades; les portes tombaient. Une troupe de pèlerins faisait la sieste dans l'atrium, bestialement, sous le très noble portique érigé par Léonate le Magnifique. Mais les trois arceaux intacts s'élançaient de dessus les chapiteaux variés avec une élégance si altière, et le soleil de septembre donnait à cette douce pierre blonde une apparence si précieuse, que tous deux, Démétrius et lui, éprouvaient la joie d'être en présence d'une beauté souveraine. En effet, à mesure que leur contemplation devenait plus attentive, l'harmonie complexe de ces lignes devenait plus claire et plus pure; et, par degrés, de cet accord audacieux et jamais vu d'arceaux en plein ceintre, d'arceaux en ogive, d'arceaux en fer à cheval; de ces profils, de ces moulures des archivoltes prodigieusement variées, des bossages, des losanges, des palmes, des rosettes récurrentes, des feuillages

sinueux, des monstres symboliques, de toutes les particularités de l'œuvre, allait se révélant à l'esprit par les yeux la loi unique et absolue d'un rythme auquel les grandes masses et les petits ornemens obéissaient tous ensemble. Et la force secrète de ce rythme était si grande qu'à la fin elle réussissait à triompher de toutes les discordances environnantes et à donner la vision prestigieuse de l'œuvre intégrale, telle que, par la haute volonté de l'abbé Léonate, au XIIe siècle, elle avait jailli dans une île fertile embrassée et nourrie par un fleuve puissant. Tous deux, lorsqu'ils s'éloignèrent, emportaient cette vision. C'était en septembre; et, aux alentours, dans l'été mourant, la campagne avait un aspect mêlé de grâce et de sévérité, une sorte de correspondance occulte avec l'esprit du monument chrétien. Deux couronnes ceignaient la vallée paisible : la première faite de collines toutes en vignobles et en olivaies, la seconde de roches nues et pointues. Et dans ce spectacle il y avait, selon le mot de Démétrius, je ne sais quoi de semblable au sentiment obscur qui anime cette toile de Léonard où, sur un fond de roches désolées, sourit une femme enchanteresse. Et, pour rendre plus poignant le trouble énigmatique de leurs deux âmes, un chant montait d'une vigne lointaine, prélude de la vendange hâtive; et, derrière eux, répondait à ce chant la litanie des pèlerins qui reprenaient leur voyage. Et, les deux cadences, la sacrée et la profane, se confondaient...

Fasciné par la souvenance, le survivant n'eut plus qu'un désir, chimérique : retourner là-bas, revoir la basilique, s'y installer pour la défendre contre la ruine, la restituer dans sa beauté primitive, y rétablir le grand culte, et, après une si longue période d'abandon et d'oubli, renouveler le *Chronicon Casauriense*. N'était-ce point là vraiment le temple le plus glorieux qu'il y eût dans la terre d'Abruzzes, édifié sur une île du fleuve père, siège antique de puissance temporelle et spirituelle, centre d'une vie large et fière pendant une longue suite de siècles? L'âme clémentine y subsistait encore, profonde; et, en ce lointain après-midi d'été, elle s'était révélée à Démétrius et à George par la divine pensée rythmique que toutes les lignes concouraient à exprimer.

Il dit à Hippolyte :

— Peut-être changerons-nous de séjour. Tu te rappelles le rêve d'Orvieto?

— Oh! oui, s'écria-t-elle; la ville des couvens, où tu voulais me conduire!

— Je veux te conduire dans une abbaye abandonnée, plus solitaire que notre ermitage, belle comme une cathédrale, pleine de très antiques souvenirs, où il y a un grand candélabre de

marbre blanc, merveilleuse fleur d'art créée par un artiste sans nom... Droite sur le candélabre, en silence, tu illumineras de ta face les méditations de mon âme.

Il sourit de cette phrase lyrique, tout en contemplant intérieurement la belle image évoquée. Et elle, dans l'ingénuité de son égoïsme, avec cette animalité tenace qui forme le fond de l'être féminin, ne s'enivrait de rien plus que de cette poésie passagère. Son bonheur était d'apparaître aux yeux de son amant idéalisée comme le premier soir, dans la rue bleuissante; ou encore comme dans l'oratoire secret, parmi la musique religieuse et les parfums évanouis; ou comme sur le sauvage sentier jonché de genêts.

De sa voix la plus pure, elle demanda :

— Quand partons-nous?

— Si nous partions demain?

— Demain, soit.

— Prends garde! Si tu montes, tu ne pourras plus descendre.

— Qu'importe? je te regarderai.

— Tu brûleras, tu te consumeras comme un cierge.

— Je t'illuminerai.

— Tu illumineras aussi mes funérailles...

Il prononçait ces phrases sur un ton léger; mais, au fond de lui-même, avec son ordinaire intensité de vie fictive, il composait son roman mystique. — Après de longues années d'égarement sur les abîmes de la luxure, le repentir lui était venu. Initié à tous les mystères qu'exaltait sa concupiscence, il implorait maintenant du Miséricordieux la grâce qui dissiperait l'insupportable tristesse de cet amour charnel. « Pitié pour mes jouissances d'autrefois et pour mes souffrances d'aujourd'hui! Faites, ô mon Dieu! que j'aie la force d'accomplir ce sacrifice en votre nom! » Et il fuyait, suivi de sa maîtresse, en quête du refuge. Et enfin, au seuil du refuge, le miracle s'accomplissait; car l'impure, la corruptrice, l'implacable Ennemie, la rose de l'Enfer, se dépouillait soudain de tout péché et se faisait nette de toute souillure pour suivre son Aimé jusqu'à l'autel. Devenue lumineuse, elle illuminait les ténèbres saintes. Au faîte du haut candélabre de marbre où se taisait depuis des siècles la voix de la lumière, elle brûlait dans la flamme inextinguible et silencieuse de son amour. « Droite sur le candélabre, en silence, tu illumineras de ta face les méditations de mon âme, jusqu'à la mort. » Elle brûlait d'un feu intérieur, sans jamais réclamer nul aliment pour sa flamme, sans jamais demander rien en retour à l'Aimé. *Amabat amare.* Elle renonçait pour toujours à toute possession : plus haute en sa

pureté souveraine que Dieu même, puisque Dieu aime sa créature mais exige d'elle une réciprocité d'amour et devient terrible contre qui refuse de l'aimer. Son amour, à elle, c'était l'amour stylite, sublime et solitaire, qui se nourrissait d'un seul sang et d'une seule âme. Elle avait senti tomber autour d'elle cette partie de sa substance qui s'opposait à l'offrande totale. Rien ne subsistait en elle de trouble ni d'impur. Son corps s'était métamorphosé en un élément subtil, agile, diaphane, incorruptible; ses sens s'étaient fondus en une suprême et unique volupté. Élevée au sommet de la stèle merveilleuse, elle brûlait et jouissait de son ardeur et de sa splendeur, pareille à une flamme qui serait consciente de sa propre vie enflammée...

Hippolyte tendit l'oreille et dit :

— N'entends-tu point? Encore une procession! C'est demain la Vigile.

Les aubes, les midis, les crépuscules et les nuits résonnaient de chants religieux. Un pèlerinage suivait l'autre, sous le soleil, sous la lune. Tous émigraient vers le même but et célébraient le même nom, emportés par la véhémence d'une même passion, terribles et misérables d'aspect, abandonnant sur le chemin les malades et les moribonds, sans s'arrêter, prompts à renverser n'importe quel obstacle pour parvenir là où était le baume à tous leurs maux, la promesse à toutes leurs espérances. Ils marchaient, marchaient sans s'arrêter, mouillant de leurs sueurs leurs propres traces sur la poussière sans fin.

Quelle immense irradiation de force devait avoir cette simple image pour ébranler et attirer toutes ces masses de chair lourde! Environ quatre siècles auparavant, un vieillard septuagénaire, dans une plaine dévastée par la grêle, avait cru apercevoir au faîte d'un arbre la Vierge de Miséricorde ; et, depuis lors, chaque année, à l'anniversaire de l'apparition, tout le peuple de la montagne et du littoral allait en pèlerinage vers le lieu saint pour demander grâce de ses souffrances.

Hippolyte avait appris déjà la légende par la bouche de Candie; et depuis quelques jours, elle nourrissait un secret désir de visiter le sanctuaire. En elle, la prédominance de l'amour et l'habitude du plaisir sensuel avaient refoulé l'esprit religieux; mais, Romaine de race, et, qui plus est, née au Transtévère, élevée dans une de ces familles bourgeoises où, par une tradition immémoriale, la clef des consciences est toujours aux mains d'un prêtre, elle était très catholique, encline à toutes les pratiques extérieures de l'Église, sujette à des retours périodiques de ferveur exaltée.

— En attendant, dit-elle, pourquoi n'irions-nous pas, nous aussi, à Casalbordino ? C'est demain la Vigile. Allons-y, veux-tu ? Ce sera pour toi un grand spectacle. Nous emmènerons le vieux avec nous.

George consentit. Le désir d'Hippolyte répondait au sien. Dans sa pensée, il lui était nécessaire de suivre ce courant profond, de faire partie de cette sauvage agglomération d'hommes, d'expérimenter l'adhérence matérielle avec les couches inférieures de sa race, avec ces couches denses et immuables où les empreintes primitives se conservaient peut-être intactes.

— Nous partirons demain, ajouta-t-il, saisi d'une sorte d'anxiété en entendant le chant qui s'approchait (1).

. . . . . .

. . . . . .

V

La table mise sur la loggia était gaie avec ses porcelaines claires, ses cristaux azurins, ses œillets rouges, dans la lumière dorée d'une grande lampe fixe qui attirait tous les papillons nocturnes épars dans le crépuscule.

— Regarde, George ! regarde ! Un papillon infernal ! Il a deux yeux de démon. Les vois-tu luire ?

Hippolyte indiquait un papillon plus grand que les autres, d'aspect étrange, couvert d'un épais duvet fauve, avec des yeux saillans qui, sous la lumière, étincelaient comme deux escarboucles.

— Il vient sur toi ! il vient sur toi ! Prends garde !

Elle riait à gorge déployée, se faisant un jeu de l'inquiétude instinctive que George laissait paraître malgré lui lorsqu'un de ces insectes menaçait de l'effleurer.

— Il faut que je l'aie ! s'écria-t-elle avec l'élan d'un caprice enfantin.

Et elle tâcha de faire prisonnier le papillon diabolique qui voletait autour de la lampe sans se poser. Ses tentatives, brusques et violentes, restèrent inutiles. Elle renversa un verre, fit crouler sur la table une pyramide de fruits, faillit briser l'abat-jour.

(1) Nous croyons devoir ici supprimer — du consentement de M. d'Annunzio — le long et curieux épisode du pèlerinage à Casalbordino. Ce n'est pas qu'il ne contienne d'admirables descriptions ; mais il y en a beaucoup ; elles sont éclairées d'une lumière un peu crue ; et nous avons craint que le réalisme de quelques détails, en passant de l'italien en français, n'effarouchât le lecteur. Nous avons craint aussi, et surtout, que la longueur de l'épisode ne détournât l'attention de cette analyse aiguë du dégoût, ou de l'horreur même, d'*aimer pour aimer*, qui fait peut-être la grande beauté du *Triomphe de la Mort*. (F. B.)

— Quelle furie ! dit George en l'excitant. Mais tu ne réussiras pas.

— Je réussirai, répliqua l'opiniâtre en le regardant au fond des yeux. Veux-tu faire un pari ?

— Que parions-nous ?

— Ce que tu voudras.

— Eh bien ! une discrétion.

— C'est cela, une discrétion.

Dans la chaude lumière, elle avait sur le visage son plus riche et son plus doux coloris, ce coloris idéal « composé d'ambre pâle et d'or mat et peut-être aussi de quelques roses fanées, » où George avait cru retrouver à Venise tout le mystère et toute la beauté de l'antique âme vénitienne émigrée au doux royaume de Chypre. Elle portait dans les cheveux un œillet ardent comme un désir. Et ses yeux, ombrés par les cils, resplendissaient comme les lacs entre les saules dans le crépuscule.

En la regardant avec une curiosité attentive, George pensait : « Combien elle revêt à mes yeux d'apparences diverses ! Sa forme est dessinée par mon désir ; ses ombres sont produites par ma pensée. Telle qu'elle m'apparaît à chaque instant, elle n'est que l'effet de ma continuelle création intérieure. Elle n'existe qu'en moi. Ses apparences sont changeantes comme les rêves d'un malade. *Gravis dum suavis !* Quand ? » Il ne gardait qu'un souvenir très confus de l'époque où il l'avait décorée de ce titre d'idéale noblesse en la baisant au front. Maintenant, cette exaltation était devenue pour lui presque inconcevable. Il se rappelait vaguement des paroles prononcées par elle et qui semblaient révéler un esprit profond : « Ce qui alors parlait en elle, n'était-ce point mon esprit à moi ? Ce fut une de mes ambitions, d'offrir à mon âme triste ces lèvres sinueuses pour qu'elle exhalât sa douleur par un instrument d'insigne beauté. »

Il regarda ces lèvres. Elles se contractaient légèrement, non sans grâce, participant à l'intensité d'attention avec laquelle Hippolyte tâchait de saisir le moment opportun pour surprendre le papillon de nuit.

Elle le guettait avec une ruse circonspecte ; elle voulait, d'un geste unique et foudroyant, emprisonner dans le creux de sa main la proie ailée qui tourbillonnait sans repos autour de la lumière. Et elle fronçait les sourcils, elle avait l'air de se bander comme un arc, prête à la détente. La détente se fit deux ou trois fois, mais sans succès. Le papillon était insaisissable.

— Avoue que tu as perdu, dit George. Je n'abuserai pas.

— Non !

— Avoue que tu as perdu.

— Non ! Malheur à lui et à toi si je l'attrape.

Et elle reprit sa chasse avec une patience frémissante.

— Oh ! il est parti, cria George, qui avait perdu de vue l'agile adorateur de la flamme. Il s'est envolé !

Hippolyte se leva avec un dépit réel : le pari la passionnait pour tout de bon. Et elle promena aux alentours un regard perçant pour découvrir le fugitif.

— Le voici ! cria-t-elle, triomphante. Là, sur le mur. Vois-tu ?

Et elle fit signe qu'elle regrettait d'avoir crié.

— Ne bouge pas, ajouta-t-elle à voix basse, en se tournant vers son ami.

Le papillon s'était posé sur la muraille lumineuse, et il y restait immobile, pareil à une petite tache brune. Avec des précautions infinies, Hippolyte s'en approcha ; et son beau corps élancé et flexible se dessinait en ombre sur la muraille blanche. Rapide, sa main se leva, s'abattit, saisit.

— Je l'ai ! je le tiens !

Et elle frémissait d'une allégresse enfantine.

— Quelle pénitence te donnerai-je ? Je te le mettrai dans le cou. Toi aussi, tu es en mon pouvoir.

Et elle faisait mine d'exécuter sa menace, comme le jour de la course sur le coteau.

George riait, conquis par la spontanéité de cette allégresse qui réveillait en lui tout ce qui lui restait de juvénile. Il dit :

— Allons, maintenant assieds-toi et mange tes fruits en paix.

— Attends, attends !

— Que veux-tu faire ?

— Attends.

Elle ôta l'épingle qui fixait l'œillet dans ses cheveux et se la mit entre les lèvres. Puis, doucement, elle ouvrit le poing, prit le papillon par les ailes, s'apprêta à le transpercer.

— Que tu es cruelle ! dit George. Que tu es cruelle !

Elle sourit, attentive à son œuvre, tandis que la petite victime battait des ailes, déjà déflorée.

— Que tu es cruelle ! répéta George d'une voix plus basse mais plus grave, en observant sur la physionomie d'Hippolyte une expression ambiguë, mêlée de complaisance et de répugnance, qui semblait signifier qu'elle trouvait un plaisir spécial à stimuler et à irriter artificiellement sa propre sensibilité.

Il était convaincu que déjà, en plusieurs circonstances, elle avait montré un goût morbide pour ce genre d'excitation. Nul

sentiment pur de pitié ne lui avait empli le cœur en présence de l'enfant à l'agonie. Et, dans sa mémoire, il la revoyait aussi accélérant le pas vers le groupe de curieux penchés sur le parapet du Pincio pour distinguer les traces laissées sur le pavé par le suicidé.

« La cruauté est latente au fond de son amour, pensa-t-il. En elle, il y a quelque chose de destructif, qui se manifeste d'autant plus clairement que l'ardeur de ses caresses est plus forte... » Et il revoyait l'image effrayante et presque gorgonéenne de cette femme, telle qu'elle était souvent apparue à ses yeux mi-clos.

— Regarde ! dit-elle en lui montrant le papillon transpercé qui agitait encore les ailes. Regarde comme ses yeux brillent !

Et elle le présentait de diverses façons à la lumière, comme quand on veut aviver l'irisation d'une gemme. Elle ajouta :

— Le beau joyau !

Et, d'un geste souple, elle le piqua dans ses cheveux. Puis, regardant George au fond des prunelles :

— Toi, tu ne fais que penser, penser, penser ! Mais à quoi penses-tu ? Du moins tu parlais, jadis ; peut-être même plus qu'il n'aurait fallu. Maintenant, tu es devenu taciturne, avec un air de mystère et de conspiration... As-tu quelque chose contre moi ? Parle, quand même cela devrait me faire mal.

L'accent de sa voix, soudainement changé, exprimait l'impatience et le reproche. Elle s'apercevait une fois de plus que son amant n'avait été qu'un spectateur réfléchi et solitaire, un témoin vigilant et peut-être hostile.

— Mais parle donc ! J'aime mieux les paroles méchantes d'autrefois que ce mystérieux silence. Qu'as-tu ? te déplaît-il d'être ici ? es-tu malheureux ? ma présence continue te fatigue-t-elle ? ai-je trompé ton attente ?

Assailli de front et à l'improviste, George s'irrita, mais contint son irritation ; bien plus, il essaya de sourire.

— Pourquoi ces questions étranges ? dit-il avec calme. Cela t'ennuie, que je pense ? Comme toujours, je pense à toi et aux choses qui te concernent.

Et, vivement, avec un doux sourire, par crainte qu'elle ne soupçonnât une nuance d'ironie dans ses paroles, il ajouta :

— Tu rends mon esprit fécond. Quand je suis en ta présence, ma vie interne est si pleine que le son de ma propre voix me déplaît.

Elle fut contente de cette phrase affectée qui semblait l'élever à une fonction spirituelle, la proclamer créatrice d'une vie supérieure. L'expression de son visage devint grave, tandis que, dans

sa chevelure, le papillon nocturne agitait sans répit ses petites ailes diaprées.

VI

Sous la tente plantée dans la grève, après le bain, demi-nu il regardait Hippolyte, qui s'attardait au soleil sur le bord de l'eau, enveloppée de son peignoir blanc. En regardant, il avait dans les yeux des scintillations presque douloureuses, et la grande lumière de midi lui causait une sensation nouvelle de malaise physique mêlée à une sorte de vague épouvante. C'était l'heure terrible, l'heure panique, l'heure suprême de la lumière et du silence, planant sur le vide de la vie. Il comprenait la superstition païenne, l'horreur sacrée des midis caniculaires sur la plage habitée par un dieu cruel et occulte. Au fond de son vague effroi se mouvait quelque chose de pareil à l'anxiété de l'homme qui attend une apparition subite et formidable. Il se paraissait à lui-même puérilement faible et peureux, diminué de courage et de forces comme après une épreuve défavorable. En plongeant son corps dans la mer, en offrant son front au plein soleil, en parcourant à la nage une courte distance, en s'essayant à son exercice préféré, en mesurant sa respiration sur le souffle de l'espace sans bornes, il avait senti à d'indubitables indices l'appauvrissement de sa vigueur, le déclin de sa jeunesse, l'œuvre destructive de l'Ennemie; il avait senti une fois encore le cercle de fer se resserrer autour de son activité vitale et en réduire une zone de plus à l'inertie et à l'impuissance. La sensation de cette langueur musculaire devenait pour lui d'autant plus profonde qu'il regardait plus attentivement la personne de cette femme dressée dans la splendeur du jour.

Pour sécher ses cheveux, elle les avait dénoués; et les boucles, rendues massives par l'eau, lui tombaient sur les épaules, si sombres qu'elles semblaient presque de violette. Son corps svelte et droit, enveloppé comme dans les plis d'un peplum, se dessinait par moitié sur le champ glauque de la mer et par moitié sur la transparence lumineuse du ciel. A peine entrevoyait-on hors de la chevelure le profil de la face penchée et attentive. Elle était tout absorbée dans le plaisir alternatif de mettre ses pieds nus sur le sable torride et de les y tenir aussi longtemps qu'elle en pouvait supporter l'ardeur, puis de les plonger tout brûlans dans l'onde caressante qui léchait la grève. Et cette double sensation semblait lui donner une jouissance infinie, où elle s'oubliait. Elle se trempait, se fortifiait par le contact avec les choses libres et

saines, par l'absorption complaisante de l'eau salée et du rayon. Comment se pouvait-il qu'elle fût en même temps si malade et si valide? Comment se pouvait-il qu'elle conciliât en son être tant de contradictions, qu'elle prît tant d'aspects divers en un seul jour, en une seule heure? La femme taciturne et triste qui couvait le mal sacré, la maladie astrale; l'amante avide dont les ardeurs étaient presque effrayantes, cette même créature, debout sur le rivage de la mer, avait des sens capables de recueillir et de savourer toutes les naturelles délices répandues dans les choses environnantes, d'apparaître semblable aux simulacres de la Beauté antique inclinées sur le cristal harmonieux d'un Hellespont.

Elle avait évidemment une résistance supérieure. George la considérait avec un dépit qui, se condensant peu à peu, finissait par prendre la gravité d'une rancune. Le sentiment de sa propre faiblesse se troublait de haine, à mesure que sa perspicacité devenait plus lucide et presque vindicative.

Ils n'étaient pas beaux, ces pieds nus que tour à tour elle réchauffait sur la grève et rafraîchissait dans l'eau; ils avaient même les doigts déformés, plébéiens, sans aucune finesse; ils portaient l'empreinte évidente d'une origine inférieure. Et il les regardait attentivement; il ne regardait qu'eux, avec une extraordinaire clairvoyance de perception, comme si les détails de leur forme eussent dû lui révéler un secret. Et il pensait : « Que de choses impures fermentent dans ce sang-là! Tous les instincts héréditaires de sa race subsistent en elle, indestructibles, prêts à se développer et à s'insurger contre une contrainte quelconque. Je ne réussirai jamais à la rendre pure. Je ne pourrai que superposer à sa personne réelle les images changeantes de mes rêves... » Mais, tandis que son intelligence réduisait cette femme à n'être qu'un simple motif pour son imagination et ôtait toute valeur à la forme tangible, l'acuité même de la perception actuelle lui faisait sentir que ce qui l'attachait le plus, c'était précisément la qualité réelle de cette chair, et non pas seulement ce qu'il y avait de plus beau, mais surtout *ce qu'il y avait de moins beau*. La découverte d'une laideur ne relâchait pas le lien, ne diminuait pas la fascination. Les traits les plus vulgaires exerçaient sur lui une attraction irritante. Il connaissait bien ce phénomène qui s'était souvent répété. Souvent ses yeux, avec une clairvoyance parfaite, avaient vu s'accentuer les défauts sur la personne d'Hippolyte; et ils en avaient subi longuement l'attraction, ils avaient été contraints de les fixer, de les examiner, de les exagérer. Et dans ses sens, dans son esprit, il avait éprouvé un trouble indéfinissable, suivi presque toujours d'une soudaine ardeur de

désir. C'était bien là l'indice le plus décisif de la grande obsession qu'une créature humaine exerce sur une autre créature humaine.

Il réfléchit à la fuite des ans, à la chaîne rivée pour toujours par l'habitude, à l'infinie tristesse de l'amour devenu un vice las. Il se vit lui-même, dans l'avenir, lié à cette femme comme l'esclave à son carcan, privé de volonté et de pensée, abruti et vide; il vit son aimée défleurir, vieillir, s'abandonner sans résistance à l'œuvre lente du temps, laisser choir de ses mains inertes le voile lacéré des illusions, mais conserver toutefois son pouvoir fatal; il vit la maison déserte, désolée, silencieuse, dans l'attente de la visiteuse suprême, la Mort!...

Il se rappela les cris des petits bâtards, entendus dans la maison paternelle en cette après-midi lointaine. Il pensa : « Elle est stérile; ses entrailles sont frappées de malédiction. Elle trompe et déjoue sans cesse en moi l'instinct le plus profond de la vie. » L'inutilité de son amour lui apparut comme une transgression monstrueuse de la loi suprême. — Mais, puisque son amour n'était qu'une luxure inquiète, pourquoi donc avait-il ce caractère d'inéluctable fatalité? L'instinct de perpétuer la race n'était-il pas le motif unique et vrai de tout amour sexuel? Cet instinct aveugle et éternel n'était-il pas la source du désir, et le désir ne devait-il pas avoir pour but, occulte ou manifeste, la génération prescrite par la Nature? D'où venait donc qu'un lien si fort l'attachât à la femme stérile? — Ce qui manquait à son amour c'était la raison première : l'affirmation et le développement de la vie par delà les limites de l'existence individuelle. Ce qui manquait à la femme aimée, c'était le plus haut mystère du sexe : « la souffrance de celle qui enfante. » Et ce qui causait la misère de l'un et de l'autre c'était justement cette persistante monstruosité.

— Tu ne viens pas prendre le soleil? demanda tout à coup Hippolyte en se tournant vers lui. Vois-tu comme j'y résiste, moi? Je veux devenir réellement ce que tu dis : *pareille à l'olive*. Je te plairai ainsi?

Elle se rapprocha de la tente, relevant des deux mains les bords de sa longue tunique, mettant dans ses gestes une grâce presque mignarde, comme envahie soudain d'une langueur.

— Je te plairais?

Dans sa voix, comme sur sa figure, comme sur son sourire, il y avait une ombre, une ombre infiniment mystérieuse et fascinatrice. Il semblait qu'elle devinât en son amant l'hostilité secrète et qu'elle se préparât à en triompher.

— Que regardes-tu? demanda-t-elle avec un brusque sursaut. Non, non, ne les regarde pas! Ils sont laids.

Et elle retira ses pieds, les cacha entre les plis du peignoir.

— Non, non, je te le défends.

Elle eut un moment de dépit et de honte; elle fronça les sourcils, comme si elle eût surpris dans le regard de George une étincelle de la vérité cruelle.

— Méchant! dit-elle encore, sur un ton ambigu de plaisanterie et de rancune.

Il répondit, un peu énervé :

— Tu sais bien que, pour moi, tu es belle tout entière.

Et il fit le geste de l'attirer en lui offrant un baiser.

— Non. Attends. Ne regarde pas.

Et elle s'éloigna, se glissa vers un angle de la tente. Vivement, avec des gestes furtifs, elle mit ses longs bas de soie noire; puis elle se retourna, impudique, avec sur les lèvres un indéfinissable sourire. Il y avait dans son geste quelque chose de volontairement lascif, et il y avait dans son sourire une pointe de subtile ironie. Et cette muette et terrible éloquence prenait pour le jeune homme cette signification précise : « Je suis toujours l'invaincue. Tu as connu près de moi toutes les jouissances dont est assoiffé ton désir sans fin, et je me revêtirai de mensonges qui provoqueront sans fin ton désir. Que m'importe ta perspicacité? Le voile que tu déchires, j'ai le pouvoir de le réparer en un instant; le bandeau que tu as arraché, j'ai le pouvoir de te le rattacher en un instant. Je suis plus forte que ta pensée. Je connais le secret de mes transfigurations dans ton âme. Je sais les gestes et les paroles qui ont la vertu de me transfigurer en toi. » Et en effet, une fois de plus la réalité se convertissait en une fiction confuse pleine d'images hallucinantes. La réverbération de la mer emplissait la tente d'un frissonnement d'or, mêlait mille paillettes d'or aux fils du tissu. Par l'ouverture, on apercevait l'immensité de la mer calme, la vaste immobilité des eaux sous un flamboiement presque lugubre. Et peu à peu ces apparences mêmes s'évanouirent. Dans le silence il n'entendit plus que le rythme de son propre sang; dans l'ombre il ne vit plus que les deux grands yeux fixés sur lui avec une sorte de fureur. Elle l'enveloppait tout entier d'un multiple contact, comme si elle eût participé de la nature d'un nuage... Et dans l'égarement final de sa conscience il crut toucher le fond d'un abîme et frapper la roche de sa nuque.

Il entendit ensuite, comme dans le lointain, parmi le froufrou des jupes, la voix d'Hippolyte qui disait :

— Tu veux rester encore un peu? Tu dors?

Il ouvrit les yeux; il murmura, tout étourdi :

— Non, non, je ne dors pas.

Il tenta de sourire. Il entrevit la blancheur des dents d'Hippolyte, qui lui souriait.

— Veux-tu que je t'aide à te vêtir?

— Non. Je m'habille à l'instant. Va, va; je te rejoins, murmura-t-il d'un air ensommeillé.

— Alors je remonte. J'ai trop faim. Habille-toi vite et viens.

— Oui, tout de suite.

Il entendit le grincement du sable sous les pas qui s'éloignaient. Le grand silence reprit possession de la plage. Par intervalles arrivait du rivage et des roches voisines un clapotement léger, un bruit faible pareil à celui que font les animaux qui boivent à l'abreuvoir.

Quelques minutes passèrent, pendant lesquelles il lutta contre un accablement qui menaçait de tourner en léthargie. Enfin il se mit sur son séant, avec effort; il secoua la tête pour dissiper le brouillard de sa pensée; il regarda autour de lui avec égarement. « Oh! si, en me recouchant, je pouvais ne plus me relever! Mourir! ne jamais la revoir! » Il se sentait atterré par la certitude que, dans quelques instans, il devrait revoir cette femme, il devrait se tenir près d'elle, il devrait recevoir encore ses baisers, il devrait entendre encore ses paroles.

Avant de commencer à se vêtir, il hésita. Plusieurs idées folles lui traversèrent le cerveau. Puis, il s'habilla machinalement. Il sortit de la tente, et l'éblouissement lui fit fermer les yeux. A travers le tissu des paupières, il vit une grande clarté rouge. Il eut un léger vertige.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le spectacle des choses extérieures lui causa une sensation inexprimable. C'était comme s'il eût revu ces choses après un temps indéfini, dans une existence différente.

La grève, fouettée par le soleil, avait une blancheur de chaux. Sur l'immense et lugubre miroir de la mer, le ciel incandescent paraissait s'affaisser de seconde en seconde, alourdi par un de ces mornes silences qui accompagnent l'attente d'une catastrophe inconnue. Les promontoires sablonneux, avec leurs grandes anses désertes, élevaient au-dessus des récifs noirâtres, pareilles à des tours, leurs crêtes où les oliviers se dressaient contre le soleil torride dans des attitudes de colère et de folie. Allongé sur les roches et semblable à un monstre aux aguets, le Trabocco avec ses nombreux engins avait un aspect formidable. Dans l'enchevêtrement des poutres et des cordages, on distinguait les pêcheurs penchés sur les eaux, fixes, immobiles comme des bronzes; et sur leurs vies tragiques pesait le sortilège mortel.

Tout à coup, dans l'embrasement et dans le silence, une voix

frappa les oreilles du jeune homme : celle de la femme qui l'appelait du haut de l'Ermitage.

Il eut une secousse; il se retourna avec une palpitation suffocante. La voix répéta son appel, limpide et forte, comme dans l'intention d'affirmer son pouvoir.

— Viens!

Tandis qu'il gravissait la pente, la bouche fumeuse d'un des tunnels jeta dans l'air un grondement dont la répercussion envahit tout le golfe. Il s'arrêta près de la voie, pris à nouveau d'un léger vertige; et l'éclair d'une idée folle traversa son cerveau vidé : « Se coucher en travers des rails... La fin de tout en une seconde...! »

Assourdissant, rapide et sinistre, le train qui passait lui lança au visage le vent de sa course; puis, sifflant et grondant, il disparut dans la bouche du tunnel opposé, qui fuma noirâtre dans le soleil.

VII

Depuis l'aube jusqu'au crépuscule, les chants des moissonneurs et des glaneuses alternaient sur les flancs de la colline féconde.

Les chœurs masculins, avec une véhémence bachique, célébraient la joie des festins plantureux et la bonté du vieux vin. Pour les hommes de la faux, le temps de la moisson était un temps d'abondance. D'heure en heure, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, selon l'antique coutume, ils interrompaient leur besogne pour manger et boire sur le chaume, parmi les gerbes nouvelles, en l'honneur du maître généreux. Et chacun retirait de son écuelle la part de nourriture suffisante pour rassasier une glaneuse. Tel, à l'heure du repas, Booz avait dit à Ruth la Moabite : — « Approche et mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre; » — et Ruth était venue s'asseoir près des moissonneurs et s'était rassasiée.

Mais les chœurs féminins se prolongeaient en cadences presque religieuses avec une douceur lente et solennelle, révélaient la sainteté originelle du travail alimentaire, la noblesse primordiale de cette tâche où la sueur des hommes sanctifiait sur la terre des ancêtres la nativité du pain.

George les entendait et les suivait, l'âme aux écoutes; et, peu à peu, une influence bienfaisante et inespérée se répandait sur lui. Son âme semblait se dilater peu à peu en une aspiration toujours plus large et plus sereine, à mesure que devenait plus pure l'onde du chant propagé dans les midis torrides encore, mais

où l'espérance de la nuit pacificatrice commençait à répandre une sorte de calme extatique. C'était un renouveau d'aspiration vers les sources de la vie, vers les Origines. C'était peut-être le dernier tressaillement de sa jeunesse atteinte dans l'essence de son énergie substantielle, le suprême halètement vers la reconquête d'un bien perdu désormais pour toujours.

Le temps de la moisson tirait à sa fin. En passant le long des champs moissonnés, il entrevoyait de beaux usages qui semblaient des rites d'une liturgie géorgique. Un jour, il s'arrêta près d'un champ déjà dépouillé, où les moissonneurs venaient de construire la dernière meule, et il fut témoin de la cérémonie.

Sur les choses fatiguées par l'ardeur diurne planait l'heure limpide et douce qui allait recueillir dans sa sphère de cristal les cendres impalpables du jour consumé. Le champ se dessinait en parallélogramme sur un plateau ceint d'oliviers gigantesques qui laissaient paraître entre leurs rameaux la bande bleue de l'Adriatique, mystérieuse comme le velum entrevu dans le temple derrière les palmes d'argent. Les hautes meules se dressaient à intervalles égaux, en forme de cônes, massives et opulentes d'une richesse entassée par les bras des hommes, célébrée par le chant des femmes. Au centre du champ, la troupe des moissonneurs faisait cercle autour de son chef, après le travail accompli. C'étaient des hommes trapus, brûlés, vêtus de lin. Aux bras, aux jambes, aux pieds nus, ils portaient les déformations que la longue et lente endurance des labeurs imprime sur les membres qui travaillent. Dans le poing de chaque homme luisait la faux, courbe et mince comme la lune en son premier quartier. De temps à autre, avec un geste simple de la main libre, ils essuyaient la sueur de leur front et en aspergeaient le sol où brillait la paille sous les rayons obliques du couchant.

A son tour, le chef fit ce même geste; puis, levant la main comme pour bénir, il s'écria, dans son idiome sonore, riche de rythmes et d'assonances :

— Quittons le champ, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit !

En chœur, les hommes de la faux répondirent avec un grand cri :

— Amen !

Le chef reprit :

— Béni soit notre maître, et bénie notre maîtresse !

Les hommes répondirent :

— Amen !

Et le chef, d'une voix qui par degrés se renforçait et s'enflammait :

— Béni soit celui qui nous a porté le bon manger !

— Amen !

— Béni soit celui qui a dit : « Ne mets pas d'eau dans le vin du moissonneur ! »

— Amen !

— Béni soit le patron qui a dit à la patronne : « Donne sans mesurer, et mets la *sapa* dans le vin du moissonneur. »

— Amen !

Les bénédictions s'étendaient de proche en proche : à celui qui avait tué la brebis, à celui qui avait lavé les herbes et les légumes, à celui qui avait fourbi le vase de cuivre, à celui qui avait assaisonné les viandes d'épices. Et le bénisseur, dans le feu de l'enthousiasme, dans le transport soudain d'une sorte de fureur poétique, trouvait les assonances et s'exprimait soudain en distiques. La troupe lui répondait par d'immenses clameurs que répercutaient tous les golfes, tandis que sur le fer des faux s'allumaient les éclairs crépusculaires et que la gerbe dressée au sommet des meules ressemblait à une flamme.

— Bénies soient les femmes qui chantent la belle chanson en apportant les cruches de vieux vin !

— Amen !

Ce fut un tonnerre de joie. Puis tous se turent et regardèrent le chœur des femmes qui s'approchaient, porteuses des dernières largesses sur le champ fauché.

Les femmes, en double file, soutenant sur leurs bras les grandes cruches peintes, chantaient. Et, en les voyant s'avancer entre les troncs d'oliviers comme entre une colonnade sur le fond maritime, le spectateur étranger croyait voir une de ces théories votives qui se développent harmonieusement en bas-relief sur les frises des temples ou autour des sarcophages.

Lorsqu'il revint à la maison, cette image de beauté l'accompagna le long du sentier. Et, en cette compagnie, tandis qu'il cheminait lentement parmi les prestiges du soir où flottaient encore les ondes des chœurs, il se disait : « Le sentiment religieux du bonheur de vivre ; le culte profond de la Nature, mère éternellement créatrice, éternellement joyeuse de la surabondance de ses forces ; la vénération et l'enthousiasme pour toutes les énergies fécondantes, génératrices et destructives ; l'affirmation violente et tenace de l'instinct agonistique, de l'instinct de lutte, de prédominance, de souveraineté, de puissance hégémonique, n'étaient-ce point les pivots inébranlables qui soutenaient le vieux monde hellénique durant sa période ascensionnelle ? Il était enraciné dans la substance de l'Hellène, le primitif sentiment *homérique* de la vie. L'énergique Hellène, à l'instar de ces guerriers

célébrés par l'hexamètre sonore qui saluaient toujours « avec la même allégresse le tonnerre et les rayons du soleil », toujours aussi « saluait avec la même allégresse » le Bien et le Mal, sans autre envie que d'épancher son exubérance et d'exercer efficacement son instinct natif de domination. Soit dans l'acte terrible, soit dans la souffrance, il savait trouver une joie hautaine. Même dans l'erreur, même dans la douleur, même dans le supplice, il ne voulait jamais reconnaître que le triomphe de la vie. Pâtir était pour lui un aiguillon et lui faisait l'effet de ces drogues qui stimulent, accélèrent, exaltent les fonctions organiques d'où résulte la puissance de l'être. Ce qui surgissait des profondeurs de son sentiment tragique, ce n'était ni l'aspiration à s'affranchir de la terreur et de la pitié, ni l'aspiration à une purification finale : c'était sans aucun doute, comme Frédéric Nietzsche l'a compris, l'aspiration à *être lui-même* l'éternelle joie du Devenir, au-dessus de toute terreur et de toute pitié ; à *être lui-même* toutes les joies, sans excepter les joies terribles, sans excepter celle de la destruction. Le seul philosophe digne de lui fut Héraclite d'Éphèse, qui, semblable à la Sibylle, « parlant avec une bouche inspirée, sans sourire, sans parure et sans parfum, traverse les siècles avec la puissance d'un dieu. » L'idée de l'évolution, de l'écoulement perpétuel de toutes choses, de l'infinie mutabilité cosmique, cette idée fondamentale de la philosophie moderne, resplendit dans son aphorisme imagé : « On ne navigue pas deux fois sur le même fleuve. Rien, y compris le passager, ne reste identique. Sur le même fleuve, nous nous embarquons et nous ne nous embarquons pas, puisque nous sommes et ne sommes pas. » Ce *disciple de lui-même*, considérant l'Univers, le connut sous l'aspect, non pas d'une entité stable, mais d'un continuel processus de formation et de transformation où rien n'était durable sinon l'énergie ignée agissant selon un ordre rationnel par une éternelle succession de cycles. Il connut qu'à chaque instant l'état de l'Univers n'était que l'expression d'un accord transitoire de forces en conflit, et que l'apparence du repos ou de la mort n'était qu'une activité imperceptible aux sens de l'homme. Devant les yeux de son intellect, toutes choses passaient de l'état naissant à l'être visible et retournaient ensuite au non-être par d'innombrables métamorphoses vitales, avec un flux tantôt lent et tantôt rapide où il ne discernait pas de principe et ne découvrait pas de fin. Donc l'Hellène, par sa véhémente volonté de vivre et d'épanouir sa vie sous le plus grand nombre possible de formes, ne faisait que s'identifier à la nature des choses. Entre les buts de son existence individuelle et le processus cosmique, il n'y avait nul conflit. De même qu'aux Dionysiaques il célébrait la perpétuité de la vie et

le perpétuel retour des forces transformées, de même, dans la Tragédie, dont les origines sont précisément dionysiennes et se rattachent à ces fêtes, il avait pour unique aspiration d'*être lui-même* l'éternelle volupté du Devenir... »

A un détour du sentier, George s'arrêta en entendant approcher une voix mélodieuse qu'il lui sembla reconnaître. Et, lorsqu'il la reconnut, il eut un soudain élan d'allégresse. C'était la voix de Favette, de la jeune chanteuse aux yeux de faucon : la voix vibrante qui réveillait toujours en lui le souvenir de la joyeuse matinée de mai resplendissant sur le labyrinthe des genêts fleuris, sur la solitude du jardin d'or où, tout étonné, il avait cru découvrir le secret de la joie.

Sans soupçonner la présence de l'étranger dissimulé par une haie, Favette s'avançait conduisant une vache par la longe. Et elle chantait, la tête haute, la bouche ouverte vers le ciel, tout le visage en pleine lumière; et, de sa gorge, le chant jaillissait fluide, limpide, cristallin comme une source. Derrière elle, la belle bête neigeuse cheminait avec mansuétude, et, à chaque pas, son fanon ondulait et la masse de ses pis gonflés de lait par la pâture ballottait entre ses jambes.

Lorsqu'elle aperçut l'étranger, la chanteuse s'interrompit et fit mine de s'arrêter. Mais lui, allant à sa rencontre avec un air de fête, comme s'il eût retrouvé une amie des temps heureux :

— Où vas-tu donc, Favette? s'écria-t-il.

S'entendant appeler par son nom, elle rougit et sourit avec embarras.

— Je reconduis la vache à l'étable, répondit-elle.

Comme elle avait brusquement ralenti le pas, le mufle de la bête lui effleura les reins ; et son buste hardi se dressait entre les grandes cornes comme dans le croissant d'une lyre.

— Tu chantes toujours! dit George en l'admirant dans cette attitude. Toujours!

— Eh! seigneur, fit-elle avec un sourire, si on nous ôtait le chant, que nous resterait-il?

— Te rappelles-tu cette matinée où tu as cueilli les fleurs de genêt?

— Les fleurs de genêt pour ton épouse?

— Oui; tu te rappelles?

— Je me rappelle.

— Rechante-moi cette chanson!

— Seule, je ne puis pas la chanter.

— Alors, chantes-en une autre.

— Comme cela, tout de suite, en ta présence? J'ai honte. Je chanterai en chemin. Adieu, seigneur.

— Adieu, Fávette.

Et elle poursuivit sa route, traînant la bête paisible. Après quelques pas, elle entonna la chanson de toute la force de sa voix, qui envahit aux alentours la campagne lumineuse.

Le soleil venait de se coucher, et une lumière extraordinairement vive se répandait sur les côtes et sur la mer; une onde immense d'or impalpable montait du ciel occidental au zénith et redescendait vers le bord opposé, dont elle pénétrait avec une extrême lenteur la transparence glauque. Par degrés, l'Adriatique devenait plus claire et plus douce, se rapprochant du coloris qu'ont les premières feuilles des saules sur les pousses nouvelles. Seules les voiles rouges, aussi superbes que si elles eussent été de pourpre, rompaient la clarté diffuse.

« C'est une Fête, pensait George, ébloui par la splendeur du couchant, sentant palpiter autour de lui la joie de vivre. Où respire-t-elle, la créature humaine pour qui toute la journée, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, est une Fête consacrée par quelque conquête nouvelle? Où vit-il, le dominateur, — l'homme couronné de la couronne du rire, de cette couronne de roses riantes dont parle Zarathustra : — « le dominateur fort et tyrannique, affranchi du joug de toute fausse moralité, assuré dans le sentiment de sa puissance, convaincu que l'essence de la personne surpasse en valeur tous les attributs accessoires, résolu à s'élever au-dessus du Bien et au-dessus du Mal par la pure énergie de son vouloir, capable aussi de contraindre la vie à lui tenir ses promesses? »

Sur la colline, les chants en l'honneur de la nativité du pain continuaient et alternaient. Les longues théories féminines apparaissaient sur les pentes et disparaissaient. Çà et là, d'invisibles feux, montaient dans l'air sans brise des colonnes de fumée, très lentes. Le spectacle se faisait solennel et semblait reculer dans le mystère d'un siècle lointain, dans la sainteté d'une célébration de Dionysiaques rurales.

. . . . . .

. . . . . .

VIII

Depuis la nuit tragique où Candie, en baissant la voix, avait parlé du sortilège qui pesait sur les hommes du Trabocco, cette grande ossature blanchâtre allongée sur les récifs avait plus d'une fois attiré les regards et excité la curiosité des étrangers. Dans le croissant de la petite baie musicale, cette forme hérissée et insidieuse, perpétuellement aux aguets, paraissait démentir la béni-

gnité de la solitude. Dans les midis brûlans et immobiles, dans les crépuscules embrumés, elle prenait parfois des aspects formidables. Parfois, quand tout reposait, on entendait grincer le cabestan et craquer toute la charpente. Pendant les nuits sans lune, on voyait la rougeur des torches reflétée par les eaux.

En un après-midi de pesante oisiveté, George proposa à Hippolyte :

— Veux-tu venir au Trabocco ?

Elle répondit :

— Allons, si tu veux. Mais comment ferai-je pour passer le pont? Une fois déjà j'ai essayé...

— Je te conduirai par la main.

— Le passage est trop étroit.

— Nous essayerons.

Ils y allèrent. Ils descendirent par le sentier. Au coude, ils trouvèrent une sorte d'escalier taillé dans le granit, peu praticable, et dont les marches irrégulières se prolongeaient jusque sur les récifs à l'extrémité du pont branlant.

— Tu vois ! comment ferai-je? dit Hippolyte avec regret. Rien qu'à regarder, la tête me tourne.

La première partie du pont se composait d'une planche unique, très étroite, soutenue par des étançons fixés sur la roche ; l'autre partie, plus large, était formée de voliges transversales, blanches d'une blancheur presque argentée, vermoulues, cassantes, mal jointes, si peu épaisses qu'elles semblaient devoir se rompre sous la moindre pression du pied.

— Tu ne veux pas essayer? — demanda George avec une sensation intérieure d'étrange soulagement en constatant qu'Hippolyte ne réussirait jamais à opérer le périlleux passage. — Regarde; voici qu'on vient pour nous tendre la main.

Un enfant demi-nu accourait de la plate-forme, agile comme un chat, brun comme un bronze riche d'or. Sous son pied infaillible les voliges craquaient, les solives pliaient. Parvenu à l'extrémité du pont, près des étrangers, il les encouragea avec des gestes énergiques à se confier en lui, les regardant de ses yeux perçans d'oiseau de proie.

— Tu ne veux pas essayer ? reprit George avec un sourire.

Irrésolue, elle avança un pied sur la planche branlante, regarda les rochers et l'eau, puis se retira sans réussir à vaincre son trouble.

— Je crains le vertige, dit-elle. Je suis sûre que je tomberais.

Elle ajouta avec un regret manifeste :

— Va, va seul. Tu n'as pas peur ?

— Non. Mais toi, que feras-tu ?

— Je m'assoierai à l'ombre et je t'attendrai.

Elle ajouta encore, avec hésitation, comme pour tenter de le retenir :

— Mais pourquoi y vas-tu ?

— J'y vais. Je suis curieux de voir.

Elle semblait chagrine de ne pas pouvoir le suivre, fâchée de le laisser aller en un lieu où elle-même n'arriverait pas ; et ce qui semblait la chagriner et la fâcher, c'était, non pas seulement de renoncer à une curiosité et à un plaisir, mais encore quelque autre cause mal distincte. En effet, ce qui la faisait souffrir aussi, c'était l'obstacle temporaire qui allait s'interposer entre son amant et elle, cet obstacle qu'elle était incapable de surmonter. Tant lui était devenu essentiel le besoin de tenir son amant attaché sans cesse par un lien sensuel, d'être avec lui en contact ininterrompu, de le dominer, de le posséder.

Elle dit sur un ton de dépit à peine perceptible :

— Va, va donc !

George venait d'observer au fond de lui-même un sentiment contraire au sentiment instinctif d'Hippolyte : c'était une sorte de soulagement à constater qu'il y avait un lieu où Hippolyte ne le suivrait pas, un refuge complètement inaccessible à l'Ennemie, une retraite défendue par les roches et par la mer où il pourrait trouver enfin quelques heures de véritable repos. Et ces impressions, quoique mal distinctes et même un peu puériles, mais très certainement opposées, démontraient l'état réel des deux amans vis-à-vis l'un de l'autre : l'un, victime consciente destinée à périr ; l'autre, bourreau inconscient et câlin.

— J'y vais, dit George avec une nuance de provocation dans le ton et dans l'attitude. Au revoir.

Bien qu'il ne se sentît pas sûr de lui-même, il refusa l'aide de l'enfant et fut très attentif à prendre une démarche franche et alerte, à ne pas hésiter, à ne pas vaciller sur la planche branlante. Dès qu'il eut mis le pied sur la partie plus large, il accéléra le pas, toujours préoccupé des regards d'Hippolyte, donnant instinctivement à son effort la chaleur d'une réaction hostile. Lorsqu'il foula le plancher de la plate-forme, il eut la sensation illusoire de se trouver sur le pont d'un navire. En un instant, la fraîcheur de la mer clapoteuse qui se brisait sur les récifs ressuscita dans sa mémoire certains fragmens de la vie qu'il avait vécue à bord du *Don-Juan*, et il éprouva par tout son être un tressaillement subit à l'idée chimérique de lever l'ancre. « A la voile ! A la voile ! »

Aussitôt après, ses regards se portèrent sur les objets envi-

romans, et il en remarqua les moindres détails avec sa lucidité ordinaire.

Turchin l'avait salué d'un geste brusque, que n'adoucissait ni parole ni sourire, comme si nul événement, quelque insolite et extraordinaire qu'il fût, n'eût eu le pouvoir d'interrompre même pour une seconde la préoccupation terrible qui apparaissait sur son visage terreux, presque sans menton, à peine plus gros que le poing, avec un long nez en saillie, pointu comme un museau de brochet, entre deux petits yeux scintillans.

La même préoccupation se lisait dans l'aspect de ses deux fils qui, eux aussi, saluèrent en silence et se remirent à l'ouvrage, sans se départir de leur immuable tristesse. C'étaient des garçons de plus de vingt ans, décharnés, brûlés, agités d'une continuelle inquiétude musculaire, comme les démoniaques. Tous leurs mouvemens avaient un air de contraction convulsive, de sursaut; et, sous la peau de leurs faces sans menton, on voyait par momens les muscles trembler.

— La pêche est bonne? demanda George en montrant le large filet immergé dont les coins s'apercevaient à fleur d'eau.

— Rien aujourd'hui, seigneur, murmura Turchin avec un accent de colère contenue.

Il reprit après une pause:

— Qui sait? C'est toi, peut-être, qui nous apportes la bonne pêche.

— Tirez le filet. Nous verrons.

Ses fils s'apprêtèrent à manœuvrer le cabestan.

Par les interstices du plancher, on apercevait l'onde miroitante et écumante. Dans un angle de la plate-forme se dressait une cabane basse au toit de paille, dont le faîte était protégé par une file de tuiles rouges et orné d'une pièce de chêne sculptée en forme de tête de bœuf, avec deux grandes cornes rapportées, contre les maléfices. D'autres amulettes pendaient de la toiture, mêlées à des disques de bois sur lesquels étaient collés avec de la poix des morceaux de miroir ronds comme des yeux; et un faisceau de fourches à quatre dents, rouillées, gisait devant l'ouverture basse. A droite et à gauche, deux grands mâts verticaux se dressaient, plantés sur la roche, maintenus à la base par des pieux de toutes grosseurs qui s'entre-croisaient et s'enchevêtraient, reliés les uns aux autres par d'énormes clous, serrés par des fils de fer et par des cordages, renforcés de mille façons contre le courroux de la mer. Deux autres mâts horizontaux coupaient les premiers en croix et s'allongeaient comme des beauprés par delà les récifs, sur l'eau profonde et poissonneuse. Aux extrémités fourchues des quatre mâts pendaient des poulies avec des cordes correspondant

aux coins du filet carré. D'autres cordes passaient par d'autres poulies, au sommet d'espars de moindre grandeur; jusque sur les roches les plus lointaines, des pieux enfoncés maintenaient des câbles de renfort; d'innombrables planches, clouées sur les poutres, en consolidaient les points faibles. La lutte longue et obstinée contre les fureurs et les traîtrises du flot était comme écrite sur cette énorme carcasse au moyen de ces nœuds, de ces clous, de ces engins. La machine semblait vivre d'une vie propre, avait un air et une figure de corps animé. Le bois, exposé depuis des ans et des ans au soleil, à la pluie, à la tempête, montrait toutes ses fibres, découvrait toutes ses rugosités et toutes ses nodosités, révélait toutes les parties résistantes de sa structure, se dénudait, se consumait, devenait blanc comme un tibia, ou luisant comme de l'argent, ou grisâtre comme le silex, acquérait un caractère et une signification spéciale, une empreinte aussi distinctive qu'une personne sur qui la vieillesse et la souffrance auraient achevé leur œuvre cruelle.

Le cabestan grinçait en tournant par l'action des quatre barres, et toute la machine tremblait et craquait sous l'effort, tandis que le vaste filet émergeait peu à peu de la profondeur verte avec un miroitement doré.

— Rien! grommela le père en voyant monter à fleur d'eau le fond vide du filet.

Les fils lâchèrent les barres tout d'un coup; et, avec des grincemens plus forts, le cabestan se mit à tourner en battant l'air de ses quatres bras brutaux, qui auraient pu couper un homme en deux. Le filet replongea. Tous se turent. Dans le silence, on n'entendit plus que le clapotis de la mer contre les récifs.

Le poids du maléfice écrasait ces vies misérables. George avait perdu toute curiosité d'interroger, de découvrir, de savoir; mais il sentait que cette compagnie taciturne et tragique allait avoir bientôt pour lui l'attrait d'une sorte d'affinité douloureuse. N'était-il pas, lui aussi, victime d'un maléfice? Et il regarda instinctivement vers la plage, où apparaissait la silhouette de la femme dessinée sur un fond de roche.

IX

Il retourna au Trabocco presque tous les jours, à des heures différentes. Ce fut le lieu favori de son rêve et de sa méditation. Les pêcheurs s'étaient habitués à ses visites; ils lui faisaient un accueil respectueux, lui préparaient à l'ombre de la cabane une sorte de grabat fait d'une vieille voile qui sentait le goudron. De son côté, il ne ménageait pas les largesses.

En écoutant la rumeur des eaux, en fixant le sommet d'un mât immobile dans l'azur, il évoquait ses souvenirs nautiques, revivait sa vie errante des étés lointains, cette vie de liberté sans limite qui lui semblait aujourd'hui singulièrement belle et presque chimérique. Il se rappelait sa dernière traversée sur l'Adriatique, quelques mois après l'épiphanie de l'amour, pendant une période de tristesses et d'enthousiasmes poétiques, sous l'influence de Percy Shelley, de ce divin Ariel que la mer avait transfiguré en quelque chose de riche et d'étrange : *into something rich and strange*. Et il se rappelait le débarquement à Rimini, l'entrée à Malamocco, le mouillage devant le quai des Esclavons tout doré par le soleil de septembre... — Où était en ce moment son vieux compagnon de voyage, Adolphe Astorgi? Où était le *Don-Juan?* — La semaine précédente, il en avait reçu des nouvelles de Candie par une lettre qui semblait imprégnée encore de l'odeur de la *mastica* et qui lui annonçait l'envoi prochain d'une quantité de confitures orientales.

Adolphe Astorgi était vraiment une âme fraternelle, le seul avec qui il avait pu vivre quelque temps dans une communion complète, sans éprouver la gêne, le malaise et la répugnance que lui causait presque toujours la familiarité prolongée avec ses autres amis. Quel malheur qu'il fût si loin maintenant!... Et parfois il se le représentait comme un libérateur imprévu qui apparaîtrait avec sa voile dans les eaux de San-Vito pour lui proposer l'évasion.

Dans sa faiblesse incurable, dans cette abolition totale de la volonté active, il s'attardait parfois à des rêves de cette sorte : il implorait la venue d'un homme fort et impérieux qui le secouerait avec rudesse et qui, brisant toutes les chaînes d'un coup brusque et définitif, pour toujours, le ravirait, l'entraînerait au loin, l'enfermerait dans une région perdue où il ne serait connu de personne, où il ne connaîtrait personne, et où il pourrait, soit recommencer sa vie, soit mourir d'une mort moins désespérée.

Mourir, il le devait. Il connaissait sa condamnation et la savait désormais irrévocable; et il était convaincu que l'acte final s'accomplirait dans la semaine qui précéderait *le cinquième anniversaire*, entre les derniers jours de juillet et les premiers d'août. Depuis la tentation qui, dans l'horreur du midi torride, devant les rails luisans, lui avait traversé l'esprit comme un éclair, il lui semblait même que le *moyen* était déjà trouvé. Il avait sans cesse l'oreille tendue au grondement du train, il éprouvait une inquiétude étrange lorsque approchait l'heure connue du passage. Comme un des tunnels perçait la pointe du Trabocco, il pouvait entendre de son grabat le fracas sourd qui faisait trembler

toute l'éminence; et parfois, s'il était alors distrait par d'autres pensées, il avait un tressaillement d'effroi, comme s'il eût à l'improviste entendu le grondement de son destin.

N'était-ce pas une même pensée qui régnait en lui et en ces hommes taciturnes? Ne sentaient-ils pas sur leur tête, les uns et les autres, jusque dans les ardeurs les plus éclatantes de la canicule, une même ombre ? C'était peut-être cette affinité qui lui faisait aimer ce lieu et cette compagnie. Sur les eaux musicales, il se laissait bercer dans les bras du fantôme qu'il avait créé, tandis que la volonté de vivre se retirait de lui peu à peu, comme la chaleur abandonne un cadavre.

C'étaient les grands calmes de juillet. La mer s'étalait toute blanche, laiteuse, verdâtre çà et là dans le voisinage de la rive. Une brume à peine teintée de violet pâlissait les côtes lointaines : le cap du More, la Nicchiola, la pointe d'Ortone, la pointe du Vaste. Les ondulations presque imperceptibles de la bonace produisaient entre les récifs une harmonie bourdonnante, mesurée par des pauses égales. Sur l'extrémité de l'un des longs mâts horizontaux, l'enfant se tenait en vedette; l'œil au guet, il scrutait sous lui le miroir de l'onde, et, de temps à autre, pour contraindre le poisson effrayé à entrer dans le filet, il jetait une pierre. Ces bruits sourds augmentaient la mélancolie des choses.

Parfois le visiteur s'assoupissait sous la caresse des rythmes lents. Ces assoupissemens brefs étaient l'unique compensation de ses nuits sans sommeil. Et il avait coutume de prétexter ce besoin de repos pour qu'Hippolyte lui permît de rester sur le Trabocco aussi longtemps qu'il lui plairait. George l'assurait qu'il ne pouvait pas dormir ailleurs que sur ces planches, parmi les émanations des rochers, dans la musique de la mer.

A cette musique, il tendait une oreille de plus en plus attentive et subtile. Désormais, il en connaissait tous les mystères, il en comprenait toutes les significations. Le faible clapotis du ressac, pareil au bruit lingual d'un troupeau qui se désaltère; le grand fracas subit du flot gaillard qui, arrivant du large, heurte et écrase la vague réfractée par la rive; la note la plus humble, la note la plus superbe, et les innombrables gammes intermédiaires, et les diverses mesures des intervalles, et les accords les plus simples, et les accords les plus complexes, et toutes les puissances de ce profond orchestre marin dans le golfe sonore, il connaissait tout, il comprenait tout.

Mystérieuse, la symphonie crépusculaire se développait et croissait, très lente, très lente, sous un ciel de pures violettes dont les touffes éthérées laissaient luire les premiers regards ti-

mides des constellations encore couvertes d'un voile. Çà et là, les souffles errans soulevaient et chassaient les ondes, rares d'abord, puis plus fréquentes, puis moins débiles ; ils soulevaient et poussaient les ondes dont les fines crêtes fleurissaient, dérobaient au crépuscule une lueur, écumaient un instant et retombaient languides. Tantôt comme un son assourdi de cymbales, tantôt comme un son de disques d'argent heurtés l'un contre l'autre, tantôt comme un son de cristaux précipités sur une pente, tel était le son que faisaient dans le silence ces ondes retombant et mourant. De nouvelles ondes se levaient, engendrées par un souffle plus long, et se recourbaient limpides, et portaient dans leur courbure la grâce dernière du jour, et se brisaient avec une sorte d'indolence, semblables à de mobiles rosiers blancs qui s'effeuilleraient, et laissaient des écumes durables, pareilles à des pétales, sur le miroir qui se dilatait là où elles disparaissaient pour toujours. D'autres encore se levaient, augmentaient de vitesse et de force, s'approchaient du rivage, l'atteignaient avec une violence triomphale suivie d'un bruit diffus pareil à un froissement de feuilles arides. Et, tandis que durait encore cet illusoire froissement de la forêt irréelle, d'autres vagues, là-bas, là-bas, sur le croissant du golfe, déferlaient à des intervalles de plus en plus courts, suivies du même bruit, de sorte que la zone sonore semblait s'étendre à l'infini par les perpétuelles vibrations d'une myriade de feuilles arides.

Cette sylvestre harmonie imitative était la trame constante où l'onde assaillant les récifs posait ses rythmes interrompus. L'onde arrivait avec un emportement d'amour ou de colère sur les blocs inébranlables ; elle s'y précipitait en mugissant, s'y étalait en écumant, envahissait de sa liquidité jusqu'aux passages les plus secrets. Il semblait qu'une âme naturelle ultra-souveraine emplît de son agitation frénétique un instrument vaste et multiple comme un orgue, en passant par toutes les discordances, en touchant toutes les notes de la joie et de la douleur.

Elle riait, gémissait, suppliait, chantait, caressait, sanglotait, menaçait : tour à tour joyeuse, plaintive, humble, ironique, câline, désespérée, cruelle. Elle sautait jusqu'à la cime de la plus haute roche pour y remplir la petite cavité ronde comme une coupe votive ; elle s'insinuait dans la crevasse oblique où les mollusques pullulaient ; elle s'écroulait sur les moelleux tapis de corallines en les lacérant, ou elle y rampait aussi légère que le serpent sur la mousse. Le dégouttement égal des eaux suintantes dans la caverne occulte, le regorgement rythmique des fontaines pareil à la pulsation d'un vaste cœur, le clapotis rauque des sources sur la déclivité raboteuse, le fracas sourd du torrent emprisonné

entre deux parois de granit, le tonnerre réitéré du fleuve qui se précipite du haut d'une roche, tous les sons que produisent les eaux vives sur la pierre inerte et tous les jeux de leurs échos, elle les imitait. La tendre parole qu'on murmure dans l'ombre à l'écart, le soupir exhalé par une angoisse mortelle, la clameur d'une multitude ensevelie dans les profondeurs d'une catacombe, le sanglot d'une poitrine titanesque, la dérision altière et cruelle, tous les sons que produit la bouche humaine dans la tristesse ou dans la joie, et le mugissement, et le rugissement, elle les imitait. Les chœurs nocturnes des esprits aux langues aériennes, le chuchotement des fantômes mis en fuite par l'aurore, les ricanemens réprimés des créatures fluides et maléfiques aux aguets sur le seuil des antres, les appels des fleurs vocales dans les paradis de luxure, les reprises de la danse magique sous la lune, tous les sons que l'oreille des poètes écoute en secret, tous les enchantemens de la sirène antique, elle les imitait. Une et multiple, évanescente et impérissable, elle enfermait en soi tous les langages de la Vie et du Rêve.

Ce fut, dans l'esprit attentif de l'auditeur, comme la résurrection d'un monde. La grandeur de la symphonie marine ranima chez lui la foi en la puissance illimitée de la musique. Il resta stupéfait d'avoir pu priver si longtemps son esprit de cette nourriture quotidienne, d'avoir renoncé au seul moyen concédé à l'homme pour s'affranchir de la tromperie des apparences et pour découvrir dans l'univers intérieur de l'âme l'essence réelle des choses. Il resta stupéfait d'avoir pu négliger si longtemps ce culte religieux que, depuis les premières années de son enfance, à l'exemple de Démétrius, il avait pratiqué avec tant de ferveur. Pour Démétrius et pour lui, la musique n'avait-elle pas été une religion ? Ne leur avait-elle pas révélé à tous deux le mystère de la vie suprême ? A tous deux elle avait répété, mais avec un sens différent, la parole du Christ : « Notre règne n'est pas de ce monde. »

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Une fois encore George se sentit pénétré par la fascination surnaturelle qu'exerçait sur lui du fond de la tombe cet homme existant hors de la vie. Des choses lointaines lui revinrent à la mémoire, pareilles à des ondes d'harmonie indistincte ; des élémens de pensée reçus de ce révélateur semblèrent prendre des formes vagues de rythmes ; le simulacre idéal du défunt parut se transfigurer musicalement, perdre ses contours visibles,

rentrer dans l'unité profonde de l'être, dans cette unité que le musicien solitaire, à la lumière de son inspiration, avait découverte sous la diversité des apparences.

« Sans aucun doute, pensait-il, c'est la musique qui l'initia au mystère de la mort, qui lui montra, par delà la vie, un nocturne empire de merveilles. L'harmonie, élément supérieur au temps et à l'espace, lui a fait entrevoir comme une béatitude la possibilité de s'affranchir de l'espace et du temps, de se détacher du vouloir individuel qui l'enfermait dans la prison d'une personnalité confinée en un lieu restreint, qui le tenait perpétuellement assujetti à la matière brute de la substance corporelle. Comme il avait mille fois senti en lui-même, aux heures d'inspiration, l'éveil de la volonté universelle ; comme il avait goûté une joie extraordinaire à reconnaître l'unité suprême qui est au fond des choses, il crut que la mort lui serait un moyen de se prolonger dans l'infini, qu'il se dissoudrait dans l'harmonie continue du Grand Tout et participerait à l'éternelle volupté du Devenir. Pourquoi n'aurais-je pas, moi aussi, la même initiatrice au même mystère? »

De hautes images s'élevaient dans son esprit, à mesure que les étoiles apparaissaient une à une dans le silence des cieux. Il retrouva quelques-uns de ses songes les plus poétiques. Il se rappela l'immense sentiment de joie et de liberté qu'il avait éprouvé un jour, en s'identifiant par l'imagination avec un homme inconnu qui gisait dans la bière au sommet d'un majestueux catafalque entouré de flambeaux, tandis qu'au fond de l'ombre sacrée l'âme de Beethoven, le divin révélateur dans l'orgue, dans l'orchestre et dans les voix humaines, parlait avec l'Invisible. Il revit le vaisseau chimérique chargé d'un orgue gigantesque qui, entre ciel et mer, dans les lointains infinis, par la forêt de ses tuyaux, versait des torrens d'harmonie sur le calme des ondes, tandis qu'à l'extrême horizon flamboyaient les bûchers crépusculaires, ou que s'épandait dans la nuit l'extatique sérénité de la pleine lune, ou que, sur les cercles de ténèbres, les constellations brillaient du haut de leurs chars de cristal. Il reconstruisit ce merveilleux Temple de la Mort, tout de marbre blanc, où se tenaient, entre les colonnes du propylée, des musiciens insignes qui séduisaient les jeunes hommes au passage par leurs accords et qui mettaient tant d'art à les initier que jamais nul initié, en posant le pied sur le seuil funèbre, ne se retournait pour saluer la lumière où jusqu'à ce jour il avait trouvé la joie.

« Donnez-moi une noble manière de trépasser. Que la Beauté étende un de ses voiles sous mon dernier pas! C'est tout ce que j'implore de mon Destin. »

Une chaleur lyrique dilatait sa pensée. La fin de Percy Shelley, si souvent enviée et rêvée par lui sous l'ombre et sous le claquement de la voile, lui réapparut dans un immense éclair de poésie. Ce destin avait une grandeur et une tristesse surhumaines. « Sa mort est mystérieuse et solennelle comme celle des antiques héros de la Grèce, qu'une invisible puissance enlevait de terre à l'improviste et emportait transfigurés dans la sphère joviale. Comme dans le chant d'Ariel, rien de lui n'est anéanti; mais la mer l'a transfiguré en quelque chose de riche et d'étrange. Son corps juvénile brûle sur un bûcher, au pied de l'Apennin, devant la solitude de la mer tyrrhénienne, sous l'arc bleu du ciel. Il brûle avec les aromates, avec l'encens, avec l'huile, avec le vin, avec le sel. Les flammes sonores montent dans l'air immobile, vibrent et chantent vers le soleil témoin, qui fait scintiller les marbres aux cimes des montagnes. Tant que le corps n'est pas consumé, une hirondelle marine ceint le bûcher de ses vols. Et puis, lorsque le corps en cendres se désagrège, le cœur apparaît nu et intact : — *Cor Cordium.* »

N'avait-il pas peut-être, lui aussi, comme le poète de l'*Epipsychidion,* aimé Antigone dans une existence antérieure?

Sous lui, autour de lui, la symphonie de la mer grandissait, grandissait dans l'ombre; et, sur lui, le silence du ciel étoilé devenait plus profond. Mais, du côté du rivage, un grondement s'approchait, sans ressemblance avec aucun autre bruit, très reconnaissable. Et, lorsqu'il se tourna de ce côté, il vit les deux fanaux du train, pareils à la fulguration de deux yeux de flamme.

Assourdissant, rapide et sinistre, le train qui passait ébranla le promontoire; en une seconde il parcourut la voie découverte; puis, sifflant et grondant, il disparut dans la bouche du tunnel opposé.

George se dressa d'un bond. Il s'aperçut qu'il était resté seul.

— George! George! Où es-tu?

C'était l'appel inquiet d'Hippolyte qui venait le chercher; c'était un cri d'angoisse et d'effroi.

— George! Où es-tu?

GABRIEL D'ANNUNZIO

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

AUGUSTE COMTE

I

SES IDÉES GÉNÉRALES ET SA MÉTHODE

M. E. de Roberty : *Auguste Comte et Herbert Spencer* (1894); *Auguste Comte*, sa vie, sa doctrine, par le R. P. Gruber S. J. Traduction française (1892).

C'est un livre un peu confus que celui de M. de Roberty sur Comte et Spencer, et qui ne saurait dispenser de lire l'étude lumineuse de Stuart Mill sur Auguste Comte, ni la magistrale exposition de la philosophie positive mise en tête du *Cours* d'Auguste Comte par Littré, ni les beaux articles publiés ici même il y a vingt ans, par M. Janet, ni *Auguste Comte, sa vie et sa doctrine*, le compte rendu si scrupuleux et si consciencieux du R. P. Gruber, ni tant d'articles ingénieux et savans semés par M. Pierre Laffitte dans la *Revue occidentale*, ni la curieuse étude de M. Aulard sur Comte juge de la Révolution française, ni la réponse qui a été faite à M. Aulard sous ce titre : *Comte et M. Aulard à propos de la Révolution*, ni surtout les œuvres d'Auguste Comte lui-même ; — mais encore, dans le livre de M. de Roberty, la passion d'Auguste Comte pour l'*unité*, et tout l'effort qu'il a dépensé pour y ramener l'esprit des hommes, ne laissent pas d'être bien saisis, et en tout cas c'est une occasion de revenir sur le grand penseur trop souvent méconnu et pour essayer de s'en faire une idée nette.

I

Auguste Comte, né en 1798, à Montpellier, dans une famille « monarchique et catholique », ce qu'il ne faudra pas oublier, était un enfant nerveux, impatient, très intelligent, très avide d'instruction, d'une précocité d'esprit extraordinaire, de ceux qui ont des méningites tôt ou tard, comme disent les médecins. Il était sensible, ardent et indiscipliné, très capable de s'éprendre passionnément d'un maître favori, — et par deux fois, avec son professeur Encontre à Montpellier, et avec Saint-Simon, cela lui est arrivé, — plus capable encore de secouer le joug scolaire et la discipline, et d'avoir, relativement à l'autorité, une sorte de défiance ombrageuse ou de défi passionné. Il était à l'École polytechnique à seize ans, grand travailleur, grand dévoreur de livres, surtout philosophiques, ayant lu, paraît-il, Fontenelle, Maupertuis, Adam Smith, Fréret, Duclos, Diderot, Hume, Condorcet, de Maistre, de Bonald, Bichat, Gall, etc., et trouvait du temps pour diriger une insurrection de famille dans l'école et pour la faire licencier. Un instant secrétaire chez Casimir Perier, mais peu fait pour ce rôle, surtout auprès d'un homme aussi volontaire qu'il l'était lui-même, il le quittait vite, et allait droit à Saint-Simon, dont tout, en apparence, le rapprochait.

Saint-Simon, à cette époque (1817), était le réformateur abondant et tumultueux qui avait chaque matin un projet de reconstitution du monde entier sur de nouvelles bases. C'était un excitateur merveilleux; mais, sans lectures approfondies, continuel improvisateur, il devait trouver en Auguste Comte, déjà si pourvu, comme un dictionnaire intelligent, toujours ouvert aux recherches et sachant les éclairer. D'autre part, Comte avait besoin d'un esprit original, prompt, impétueux, le sien étant à la fois rapide pour concevoir et très empêché et embarrassé pour exposer, comme il arrive à tous ceux qui ont une foule d'idées à la fois et même toutes leurs idées à la fois. Ils travaillèrent ensemble assez longtemps, cinq ou six ans, et l'empreinte de Saint-Simon sur Comte fut, comme nous le verrons, ineffaçable. Ils se brouillèrent, l'un et l'autre étant extrêmement orgueilleux et personnels, ce qui rend difficile toute collaboration, étant du reste l'un au terme extrême et l'autre au point de départ de son évolution, ce qui fit que Comte fut choqué chez Saint-Simon de certain esprit religieux et « couleur théologique » où il devait arriver plus tard et s'enfoncer beaucoup plus que Saint-Simon lui-même.

A partir de ce moment Comte marcha tout seul, parfaitement

séparé des saint-simoniens, des socialistes, des libéraux, et en un mot de tous les partis et de tout le monde, vivant péniblement de leçons de mathématiques, des fonctions de répétiteur à l'École polytechnique pendant quelques années, plus tard des subsides de ses disciples, ou plutôt de ses fidèles, souffrant d'un mariage peu heureux, puis d'un divorce pénible, trouvant dans un grand amour ou plutôt dans une de ces adorations mystiques dont il arrive assez souvent aux quinquagénaires d'être comme enivrés, un ravissement d'une année, puis, après la mort de l'idole, une occupation exquise du cœur, un « entretien » doux et cher qui a consolé et illuminé ses derniers ans ; triste du reste, aigri, très irrité et assez raisonnablement, s'il était jamais raisonnable d'être irrité, contre ceux qui ne l'avaient nommé ni professeur de mathématiques à l'École polytechnique, ni professeur de philosophie scientifique au Collège de France ; extrêmement orgueilleux, Dieu merci, et trouvant dans cet orgueil le réconfort de tous ses déboires ; laborieux jusqu'à la fin, ce qui est encore meilleur comme consolation et comme soutien ; mourant enfin, trop tard, disent quelques-uns, ce qui n'est pas notre avis, assez jeune encore, ayant à peine touché au seuil de la soixantaine, l'esprit plein de la grande œuvre qu'il avait faite, et le cœur tout ravi encore du souvenir de celle qu'il avait aimée.

C'était, ce me semble, un homme extrêmement naïf et prodigieusement orgueilleux. Il y avait en lui de l'enfant précoce, du polytechnicien et du professeur, c'est-à-dire un esprit très nourri, absolu dans ses idées, et très séparé du reste du monde. Il connaissait peu les hommes, comme tous ceux chez qui l'éveil des idées a été si hâtif et si enivrant qu'ils n'ont vécu qu'avec elles dans leur enfance et dans leur jeunesse. Il est très rare que le sens psychologique naisse dans l'âge mûr. Comte ne l'eut jamais. Il est comme effrayé de l'injustice des hommes à son endroit, comme s'il était possible aux hommes de démêler en quelques années le mérite d'un homme supérieur à eux. Il s'étonne de l'inconstance, de l'ingratitude, de l'étourderie, du peu de perspicacité, de l'absence de dévouement, comme si ce n'était pas là le fond commun, naturel et éternel de l'humanité, et comme si l'on ne devait pas, dès qu'elle n'est pas persécutrice, être très content d'elle. Une lettre de lui à Littré est un monument d'ingénuité. Il s'y plaint de sa femme « presque dépourvue de cette tendresse *qui constitue le principal attribut de son sexe* », dénuée de « l'instinct de bonté » et de « l'instinct de vénération », en un mot, — ce qui pour Comte est un arrêt des plus durs, — « nature purement révolutionnaire. » Il s'y étonne et s'irrite de ce que « Mme Comte espéra

toujours *le* transformer en machine académique lui gagnant de l'argent, des titres et des places. » Voilà les choses qui surprennent Comte comme des anomalies extraordinaires. Évidemment il a passé par ce monde sans y comprendre un mot, sans avoir un grain non seulement des facultés d'observation morale, mais même de cette clairvoyance élémentaire que l'on a à vingt-cinq ans, et qui sert, selon les natures, ou à se faire une place dans la société telle qu'elle est faite ou à la subir sans irritation.

Son orgueil, que j'ai qualifié de prodigieux, et qui n'était peut-être pas plus grand que celui d'un autre, mais qui paraît immense parce qu'il n'a pas pour contrepoids le sens du réel et qu'il est comme mis en liberté par sa naïveté même, ne connaissait pas de bornes. Cet homme, tranquille et simple, dans sa petite chambre d'étudiant, sans faste dans ses manières froides et polies, sans aucune *vanité*, ne voyait pas de rang dans le monde, et non pas même le plus élevé de la hiérarchie spirituelle, qui ne lui fût dû, et du reste réservé, assuré dans l'avenir, comme au seul être qui peut-être l'eût jamais mérité. Les orgueils mêmes des poètes lyriques les plus adulés par les autres et par eux-mêmes n'approchent pas de celui-là, encore qu'en pareille affaire il soit difficile de mesurer.

Absolu, intransigeant, indiscipliné, orgueilleux et naïf, c'est de ces défauts ou de ces qualités, car qui sait? que se font d'ordinaire les individualistes ombrageux et les libéraux jaloux. Benjamin Constant en est le type le plus net et le plus frappant. « Ce que je veux, disent ceux-là, c'est penser à ma guise, vivre à mon gré, croire à ma façon, et ce que je demande à la société assez impertinente où la naissance m'a placé, c'est qu'elle ne me gêne point dans ces manières de vivre, de penser et de croire. En retour je ne la gênerai point non plus, et je ne prétends lui imposer aucune manière d'être et d'agir ; et laissons-nous tranquilles mutuellement : c'est la meilleure façon de nous aimer les uns les autres. » Mais il peut arriver un résultat tout contraire des mêmes tendances d'esprit. Un homme constitué de la même manière que celui que nous venons d'entendre peut être frappé de l'état d'anarchie générale où de pareils penchans risquent de mener tout droit l'humanité. Il peut se dire que si l'homme est sociable, c'est sans doute pour vivre en commun, ce qui n'est pas possible s'il ne vit pas dans une pensée commune, une croyance commune, un dessein commun ; que le pire mal n'est peut-être pas de se tromper, de partager une erreur collective, mais peut-être « que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière » ; parce que de ces efforts dispersés il ne résulte rien que le plaisir pour chacun de la recherche, et

parce que ce n'est là qu'une promenade dans une forêt d'une foule d'hommes qui ne se voient ni ne s'entendent, exercice peut-être agréable et certainement stérile. Ce qu'il faut c'est donc, au lieu de tendre à l'anarchie, la combattre au contraire ou la prévenir. Ce qu'il faut c'est donner aux hommes la même méthode de penser, et par suite la même pensée, et par suite la même façon de vivre. Il faut tendre à l'unité, comme de Maistre le disait hier. Unité de pensée, unité de morale, unité d'efforts, c'est à la fois le but de l'humanité et à cette condition qu'elle peut marcher. Au fond le libéral est un sceptique. S'il ne tient pas à l'entente et à la discipline, c'est qu'il ne croit pas que l'humanité puisse gagner quelque chose à faire quelque chose ; car il doit bien se douter qu'en ordre dispersé elle ne fera rien. Quiconque croit à l'œuvre de l'humanité, quiconque croit un progrès possible, doit vouloir l'unité de plan, par conséquent l'unité de pensée et l'unité de foi. C'est là le fond même de la pensée d'Auguste Comte, comme c'est le contraire de la pensée de Constant, parce que Constant est un individualiste toujours sur la défensive, et Comte un *concentrationniste* décidé ; Constant un sceptique découragé, et Comte un optimiste et un progressiste résolu ; si l'on veut encore, Constant un homme né protestant, et Comte un homme né catholique et qui au fond l'est toujours resté.

Mais entre unitaires il y a un désaccord possible. Les uns disent : « Il faut l'unité. Il la faut absolument, sous peine de mort, ou de régression indéfinie vers un état primitif inconnu, mais peu engageant. Mais cette unité, elle existe ; elle est forte. C'est le catholicisme. Il n'y a rien de plus unitaire au monde que la pensée catholique. Unité, continuité, c'est l'esprit même du catholicisme. Gardons le catholicisme, restaurons-le, restituons-le dans son intégrité. » D'autres disent : « Il ne faut pas attacher la cause de l'unité à celle d'un système qui est ruiné. Il ne faut pas la compromettre et la perdre en cette compagnie. Le catholicisme est condamné ; il l'est comme une conception du monde qui a reçu tant de démentis de l'expérience, qu'en écartant cette conception l'humanité a fini par réprouver l'esprit même du catholicisme, lequel était bon. Garder cet esprit, cela est possible, et même c'est ce que l'on peut faire de mieux, et même il n'y a pas autre chose à faire ; mais le garder pour coordonner et organiser une nouvelle conception générale des choses, laquelle aura pour elle l'autorité de l'expérience acquise, des lumières nouvelles que l'humanité s'est faite, voilà le but. » C'est une religion nouvelle à fonder, et c'est, *dès le principe, dès ses commencemens*, quoiqu'il ne prononçât pas encore le mot, ce qu'Auguste Comte a voulu faire.

Et ici reparaissent, pour trouver leur emploi, tous ces penchans qui auraient pu, n'eût été l'effroi et l'horreur de l'anarchie, faire de Comte un individualiste et un libéral radical. L'indépendance farouche de l'esprit fait des individualistes de ceux qui ne tiennent pas à imposer leurs idées aux autres, et des autoritaires de ceux qui caressent cette espérance ; et ceux-ci seront les autoritaires de leur autorité et non pas d'une autre, mais ils n'en seront qu'autoritaires plus obstinés. Indiscipliné, Comte continuera à l'être, mais en prétendant imposer aux autres une discipline très rigoureuse ; absolu dans ses idées, il le sera toujours, en n'autorisant que lui à l'être, et en exigeant des autres la foi en lui ; et son orgueil trouvera son compte à cette œuvre de création intellectuelle et morale, et sa naïveté l'aidera à croire qu'elle est relativement facile et de prompte réalisation. Avec ses instincts Comte ne pouvait être qu'individualiste solitaire et retranché, ou chef très dominateur et haut placé de quelque chose. Dans les deux cas, c'est être isolé. Et avec sa croyance au progrès et sa passion de l'unité, il ne pouvait pas être individualiste. Restait qu'il voulût être pontife suprême d'une religion nouvelle, et c'est ce qu'il a voulu être et ce qu'il a été.

II

Ne voir de salut que dans l'unité de pensée, combattre l'anarchie sous toutes ses formes, c'a donc été l'œuvre continue d'Auguste Comte. L'anarchie, il l'a aperçue tout de suite, dès 1820, tout autour de lui. Qu'y voyait-il ? Des savans, des hommes politiques, des moralistes, des philosophes, tous inspirés par les principes et guidés par les méthodes les plus différentes, travaillant chacun sur un plan qui est à lui, nullement tous ensemble sur un plan commun. Voilà un chantier bien mal tenu et sur lequel on ne bâtira rien de solide.

Ce qui frappe d'abord c'est la division du travail, non soumise à un dessein général. La division du travail est chose excellente à la condition qu'elle soit établie par quelqu'un qui sache vers quoi convergent les efforts ainsi divisés. S'ils ne convergent nulle part, elle ne produira absolument rien. Ou plutôt elle aura un résultat déplorable : la séparation et l'éloignement de plus en plus grand des hommes les uns relativement aux autres. En industrie la division du travail abêtit les ouvriers, en science elle sépare et éloigne les uns des autres les hommes instruits. Nous travaillons depuis quelques siècles à nous désunir. L'état d'esprit d'un littérateur ou d'un moraliste est tellement différent de celui d'un ingénieur ou

d'un industriel qu'ils ne se comprennent les uns les autres qu'à condition de parler de futilités.

Cet état est déplorable, prohibitif de tout progrès. Dès 1825, dans un article du *Producteur* (*Considérations philosophiques sur les sciences et les savans*), Comte le signale avec effroi : « Le perfectionnement de nos connaissances exige indispensablement sans doute qu'il s'établisse dans le sein de la science une division du travail permanente; mais il est tout aussi indispensable que la masse de la société, qui a continuellement besoin de tous ces divers résultats à la fois pour adopter les doctrines scientifiques comme ses guides habituels, les tienne pour branches diverses d'un seul et même tronc. » C'est ce qui est très loin d'être la vérité. Comte dira plus tard : « Tout en reconnaissant les prodigieux résultats de cette division, il est indispensable de ne pas être frappé des inconvéniens capitaux qu'elle engendre par l'excessive particularité des idées qui occupent exclusivement chaque intelligence individuelle. Craignons que l'esprit humain ne finisse par se perdre dans les travaux de détail. » Et encore : « La spécialité croissante des idées habituelles doit inévitablement tendre en un genre quelconque à rétrécir de plus en plus l'intelligence. C'est ainsi que la première cause élémentaire de l'essor graduel de l'habileté humaine paraît destinée à produire ces esprits très capables sous un rapport unique et monstrueusement ineptes sous tous les autres aspects. »

Voilà une première cause d'extrême division et dispersion qui aura les conséquences les plus graves parce qu'elle ne peut que s'accroître de tous les progrès mêmes auxquels elle contribuera.

Il y en a bien d'autres : tous les penseurs, et même ceux qui se croient les plus énergiques adversaires de cette idée nouvelle, sont dominés par le dogme très antidogmatique et très « antisocial » de la « liberté de conscience ». La liberté de conscience est excellente comme arme de combat pour détruire le pouvoir théologique, comme le dogme de la souveraineté nationale pour renverser la souveraineté royale; mais ce ne doit être qu'une opinion transitoire, car elle est toute négative, nullement féconde, nullement directrice, et tout le contraire de directrice. C'est ce que Comte s'efforçait de faire entendre dans ce même *Producteur* (*Considérations sur le pouvoir spirituel*), et c'est ici que l'on vit bien éclater le contraste et le conflit entre l'esprit du XVIIIe siècle et l'esprit de la petite école nouvelle. Benjamin Constant protesta très vivement : « ... Et enfin, s'écria-t-il ironiquement (dans une lettre au journal *l'Opinion*) la liberté de conscience elle-même, ce qui est bien plus grave, la liberté de conscience elle-même,

n'étant qu'un moyen de destruction, bon aussi longtemps que l'erreur subsiste, ne doit plus exister quand on a découvert la vérité ! » — A quoi Bazard répondait : Mais, après avoir été une œuvre de combat, la liberté de conscience à l'état de règle, de loi générale, n'est qu'un état d'esprit stérile et comme puéril, parfaitement impuissant. Elle est « l'effet d'une désorganisation, d'une destruction », et, « prise comme dogme, *elle suppose que la société n'a pas de but* » ; elle suppose « *qu'il n'y a pas de liberté sociale;* car enfin on ne songe pas à l'invoquer contre la physique », et si elle a un office, « sa tâche, ayant été jusqu'à présent de détruire, est désormais d'empêcher que rien ne s'établisse. » Débat infiniment intéressant qui montre assez que dans ce petit cénacle du *Producteur*, sous l'inspiration de Saint-Simon, c'était bien une école autoritaire toute nouvelle qui essayait de se fonder et qui avait déjà tout son esprit.

Il n'y a pas jusqu'au mot de Bazard : « *On ne l'invoque pas contre la physique* », qui ne soit bien significatif. Ce que Comte voudra fonder, c'est une « physique sociale » contre laquelle on ne puisse pas plus invoquer la liberté de conscience que contre la physique, et déjà dans le *Producteur* il dit le mot : « Nous avons une physique céleste, une physique terrestre, une physique végétale et une physique animale. *Il nous faut encore une physique sociale.* » Dès le premier jour, Auguste Comte veut qu'on arrive à constituer une autorité intellectuelle qui soit invincible à toute anarchie et répressive de toute anarchie.

Mais une cause d'anarchie intellectuelle bien plus profonde et d'effets bien plus grands que les précédentes, c'est le mouvement de la civilisation elle-même. Nous en avons déjà vu un effet dans la division et subdivision des sciences qui va précisément contre la constitution de la science à mesure même qu'elle crée la science ; un autre effet de cette marche de la civilisation, c'est ce qu'elle laisse derrière elle de principes caducs, utiles à un certain moment, inutiles un peu plus tard, nuisibles enfin, et qui à l'heure où nous sommes, par exemple, luttant entre eux, luttant aussi avec les principes nouveaux qui devraient les avoir remplacés tous, font, dans un même cerveau humain, un conflit d'idées maîtresses inconciliables, un conflit de siècles différens dans une même minute, un conflit de plusieurs anachronismes se heurtant les uns contre les autres, et d'autre part se heurtant contre des actualités ; bref, la plus terrible et dévastatrice psychomachie qui se soit vue, mais non pas qui doive se voir, car elle puisera dans les temps qui viendront de nouveaux élémens et de nouvelles ressources de combat.

Pour bien comprendre cela, c'est l'histoire de l'humanité intellectuelle qu'il faut faire. On peut, pour abréger, la diviser en trois grandes périodes : il y a eu un âge théologique, un âge métaphysique, et il y a un âge scientifique.

L'âge théologique, qu'on peut subdiviser lui-même en période fétichique, période polythéique et période monothéique, est un âge de l'humanité où l'on attribuait tout phénomène à un agent, à un être semblable à l'homme.

Autant de phénomènes, autant de dieux particuliers qui les créent, comme nous soulevons une pierre ou brandissons une massue : voilà le fétichisme.

Autant de groupes de phénomènes, autant de dieux qui y président, qui les veulent, phénomènes maritimes relevant de Poseïdon, phénomènes célestes relevant de Zeus ; voilà le polythéisme ; c'est une concentration du fétichisme.

Tous les phénomènes possibles ayant pour cause continue un seul être, une seule volonté, relevant de lui, dépendant d'elle, voilà le monothéisme ; c'est une concentration du polythéisme.

Dans ces trois périodes, cent mille, cent ou un être, semblables à l'homme, qui meuvent ou qui meut, qui régissent ou qui régit les phénomènes naturels ; de l'une à l'autre période une centralisation successive de ce pouvoir jusqu'à ce qu'il soit ramassé en un seul être tout-puissant : voilà l'âge théologique de l'humanité.

L'âge métaphysique, beaucoup plus court du reste, est beaucoup moins net, et n'est qu'une transition. En cet âge l'humanité attribue la création des phénomènes non plus à des êtres, non plus à un être, mais à des abstractions. On ne dira plus Cérès, on dira la Nature ; on ne dira plus Zeus, on dira l'Attraction, et l'on sera porté à croire que la Nature est un être et que l'Attraction en est un autre. C'est l'état naturel d'un esprit qui est habitué à voir dans le monde des causes qui sont des êtres, et qui, déjà n'y saisissant plus que des lois, prend ces lois pour des causes et ces causes pour des êtres, et leur donne, par habitude, des noms propres. Si cette opération de l'esprit était très précise et si cette tendance de l'esprit était très forte, elle ramènerait au polythéisme ; elle peuplerait l'univers de lois prises pour des causes habillées en êtres, qu'on adorerait. Mais ce penchant est faible ; il n'est qu'un reste de théologie exténuée et effacée, et il ne va pas plus loin qu'à créer un système d'allégories ; mais encore il habitue trop l'esprit à se payer de mots, ou il le maintient dans l'habitude de s'en payer.

Le troisième âge est l'âge scientifique. Dans celui-là l'homme

renonce à connaître les causes des phénomènes. Qu'elles soient des êtres multiples, un être unique, des entités métaphysiques, il n'en sait rien, et ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne le saura jamais. Il se borne à découvrir les lois des phénomènes ; c'est-à-dire à savoir, autant qu'il peut, comment les phénomènes ont l'habitude de se passer. C'est tout ce qu'il s'accorde, et, tout le reste, il se l'interdit. Il n'est ni déiste ni athée : il est ignorant ; il n'est ni métaphysicien ni antimétaphysicien : il est *citramétaphysicien ;* c'est à la métaphysique, exclusivement, qu'il s'arrête, sans savoir s'il y en a une ou s'il n'y en a pas, et ne sachant rien sur ce point si ce n'est qu'il ne peut rien en savoir. Il ne connaît que des faits et certaines répétitions constantes des faits, qu'il appelle les lois de ces faits, et son savoir n'ira jamais au delà, et jamais au delà n'ira sa recherche, qui du reste est indéfinie.

Or de chacun de ces états successifs reste dans le suivant et dans tous les suivans un résidu qui s'amincit toujours, jamais ne disparaît, et qui l'encombre et qui les encombre. Il reste du fétichisme dans le polythéisme : par exemple Poséidon est bien le dieu de la mer, mais chaque flot est un triton qui obéit à peu près à Poséidon, mais qui a encore sa petite personnalité. Il reste du polythéisme et du fétichisme dans le monothéisme : par exemple Dieu est Dieu ; mais il y a des saints qui ont leur autorité et des vierges locales qui font des miracles. Il reste dans l'âge métaphysique du monothéisme avec du polythéisme et du fétichisme, et, derrière les entités métaphysiques, le métaphysicien adore un Dieu, et ce Dieu a son cortège mentionné tout à l'heure. Et dans l'âge scientifique il reste des préjugés métaphysiques et des conceptions monothéiques, polythéiques et fétichiques.

De telle sorte que l'humanité croit s'affranchir et se surcharge, croit marcher à la simplification et se complique. Chaque homme moderne, selon son tour d'imagination, est plutôt monothéiste qu'autre chose, ou plutôt fétichiste qu'autre chose, ou plutôt scientifique qu'autre chose, et voilà une cause d'anarchie, de conflit habituel entre lui et les autres hommes ; mais de plus celui-là qui est surtout monothéiste est en même temps un peu polythéiste, un peu fétichiste et un peu métaphysicien ; celui-là qui est surtout métaphysicien est en même temps un peu polythéiste, un peu monothéiste, un peu scientifique, et ainsi de suite, et cela fait une anarchie dans chaque cerveau. Chaque esprit humain est un raccourci de l'humanité et présente le même spectacle d'incohérence intellectuelle que l'humanité tout entière. Le

monde surabonde d'idées maîtresses inconciliables qui s'entrelacent et de croyances contradictoires qui s'enchevêtrent. La civilisation, en accumulant idées générales sur idées générales, entasse l'une sur l'autre des lumières qui deviennent des ombres. Le cerveau humain est une nuit profonde où circulent et luttent des feux follets de diverses couleurs qui, éblouissant l'esprit sans l'éclairer, ne font que l'obscurcir davantage.

Tels sont les principaux élémens de l'anarchie intellectuelle du monde moderne.

Les derniers siècles l'ont-ils diminuée? Ils l'ont augmentée. Ils ont été un effort pour affranchir l'humanité des derniers restes de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysicien, et, à cet égard, ils ont en apparence diminué l'anarchie intellectuelle. Mais ils n'ont en ceci que donné un des moyens de la diminuer plus tard, et en attendant ils l'ont aggravée. Car par quoi ont-ils remplacé ou prétendu remplacer et théologie et métaphysique? Par la liberté de penser, la liberté de croire et la liberté de parler. Rien de meilleur pour détruire; rien de plus vain pour fonder. On s'est habitué à croire que la liberté était quelque chose en soi, était une doctrine, une doctrine capable de se transformer en réalité, de produire des faits, de créer un état moral et un état social. C'est faux. La liberté est quelque chose de négatif, ce qui veut dire en français qu'elle est un rien. La liberté est le droit de ne pas accepter l'état moral et l'état social que l'on rencontre, elle n'est pas une force capable de créer un état moral ou un état social quelconque. Elle est désorganisatrice par avance et inorganisatrice par définition. Elle consiste à dire : « Vous croirez ce que vous voudrez. » D'accord, et, s'il s'agit de briser un joug, excellent! S'il s'agit de fonder une communauté par l'embrassement d'une idée commune, néant. De l'état de liberté ne peut sortir aucune idée créatrice de quelque chose, sinon à condition qu'on sorte de cet état. C'est une idée uniquement négatrice et un état uniquement négatif. Les libéraux sont gens qui ne savent que dire : non. La liberté est un *nolo* et un *veto* individuel. De « je ne veux pas » et « je vous arrête » prononcé et posé avec énergie par trente millions d'hommes rien ne saurait résulter qu'une sorte d'immobilité farouche. Il s'agit pourtant de marcher, d'agir, et de faire quelque chose.

Il y a plus : l'état de liberté est non seulement état d'impuissance; il est état de conflit et de discorde. Il est la discorde considérée comme un dogme et tenue pour une institution. Ces trente millions d'hommes ne disent point « Je ne veux pas » seulement à leurs chefs, aux maîtres que la suite des temps a pu

leur laisser : ils se le disent les uns aux autres. L'esprit de liberté devient une habitude sociale. On ne s'attache pas à la liberté seulement comme à un droit, on y prend plaisir comme à l'exercice d'une passion. Il y a une passion libérale, et un libéralisme passionné. L'homme est très fier de « penser par lui-même », et comme, à l'ordinaire, il ne pense pas, c'est la liberté en soi, le plaisir de nier ceux qui pensent, sans penser lui-même, qu'il chérit. Trente millions d'orgueils solitaires, sans raison d'être et sans prétexte, exaltés par la conscience d'exercer un droit sacré, inquiets dès que, par un acquiescement momentané à la pensée d'autrui, ils s'avisent qu'ils cessent ou vont cesser de l'exercer : donc conflit voulu, créé de rien quand il n'a pas de matière, inventé pour le plaisir quand il n'a pas d'occasion, discorde cultivée avec amour, honorée et consacrée de noms honorables, voilà en son fond l'état de liberté. C'est l'anarchie sacrée reine du monde.

Les philosophes du XVIIIe siècle, à la suite du protestantisme, ont créé cet individualisme affolé. Ont-ils eu tort? Pas le moins du monde : à chaque siècle suffit sa peine. L'urgent c'était de briser les anciennes idoles. Le plus important pour le penseur, qui ne fait jamais qu'aider un peu la marche naturelle des choses, c'est de voir ce qu'il a à faire au siècle où il est. Au XVIIIe siècle ce qu'il y avait à faire c'était une table rase. On l'a faite, soit; mais nous n'avons plus rien à raser. La période de transition est passée. Continuer à crier *liberté*, c'est vouloir que la société, parce qu'on l'a désorganisée comme étant mal organisée, ne s'organise plus. C'est faire d'un cri de guerre une constitution; c'est faire d'une négation un principe de vie nouvelle. Assez de négatif: c'est un principe positif que maintenant il faut trouver. Qu'on fasse bien attention à ce sens du mot *positif*. C'est le premier sens du mot, et c'est le vrai dans la pensée des premiers positivistes. Positivisme, dans l'acception courante du mot, est devenu l'opposé d'hypothétique et de conjectural. Il signifie ne croire qu'aux faits et à certains rapports reconnus constans entre les faits. Dans les commencemens son vrai sens était autre. Il signifiait le contraire de négatif, comme le veut la bonne langue traditionnelle; il était opposé à ce qu'il y avait de purement négatif, prohibitif et destructeur dans la philosophie du XVIIIe siècle. Il signifiait mettre quelque chose à la place de rien. C'est dans ce sens que Comte emploie sans cesse l'expression de *politique positive* dans le *Producteur* de 1825.

Voilà donc l'état anarchique de l'humanité et plus particulièrement de la France au lendemain de la Révolution française. Par

la division du travail dans le domaine scientifique, par le conflit des différentes et contraires idées maîtresses que les phases successives de la civilisation ont laissées dans les cerveaux humains, par les idées de liberté et le tort qu'on a de croire qu'elles sont la solution définitive, par l'individualisme et le tort qu'on a de s'y attarder comme à un état définitif, l'anarchie intellectuelle et par suite morale la plus complète règne partout. Le XIXe siècle piétine sur place avec impatience, avec colère, avec inquiétude, et, qui bien pis est, avec complaisance. Il est une halte dans l'incertitude. Il faut probablement sortir de là.

III

Pourquoi? dites-vous. Parce que « l'esprit humain tend constamment à l'unité de méthode et de doctrine; c'est pour lui l'état régulier et permanent: tout autre ne peut être que transitoire »; parce que jamais le monde n'a vécu que rassemblé autour d'une idée générale qui lui donnait sa méthode de recherches, d'études, d'explications pour toutes choses; parce qu'il change de principe directeur, mais non pas de nature, et que sa nature est d'avoir un principe directeur; parce que, donc, il en faut un nouveau, les anciens ayant l'un après l'autre disparu, en laissant derrière eux des ombres gênantes d'eux-mêmes, mais en perdant leur vertu directrice, leur force d'idées vivantes. Il faut un nouveau principe directeur pour sortir de l'anarchie, ou l'on en sortira tout de même, mais en retournant aux principes directeurs anciens et en leur donnant la vie factice qu'ils peuvent toujours recouvrer, parce que toujours ils laissent d'eux-mêmes quelque chose dans l'esprit des hommes. Sortons donc de l'anarchie par la découverte d'un nouveau principe.

Mais comment? — Réfléchissons un peu. Nous disions peut-être un peu trop tout à l'heure que liberté de penser n'importe quoi était tout ce que les deux ou trois derniers siècles avaient laissé derrière eux. Ils ont laissé cela surtout, et ce que l'homme moderne aime en apparence le plus c'est n'accepter aucune doctrine et croire qu'il en a une à lui; cependant il semble qu'une nouvelle puissance intellectuelle s'est levée depuis trois siècles qui a quelques-uns au moins des caractères qu'avaient les anciennes. Les hommes croient à la science un peu comme ils croyaient autrefois aux choses de foi. Sceptiques, oui, en religion, en philosophie, en politique quelquefois, en morale souvent; penseurs libres ou libres penseurs, oui, en théologie, en métaphysique, en sociologie et en éthique; en physique, non, en astronomie, non. Voilà

des millions d'hommes qui croient que la terre est tournante et le soleil fixe, qui le croient absolument, sans être aucunement capables de se le démontrer. Ceci est une foi, une foi d'un nouveau genre, qui n'est pas accompagnée de sentiment ni de passion, mais c'est une foi. La foi consiste à croire sur parole quelque chose qu'on n'a pas découvert soi-même, qu'on ne peut pas se prouver, et qu'on n'a la prétention ni d'avoir découvert ni de pouvoir prouver. Voilà une foi nouvelle.

Elle n'est même pas si dépourvue de sentiment et de passion que nous le disions tout à l'heure; car elle sait, ou sent, qu'elle est en opposition avec les anciennes, et cela lui donne une certaine ardeur et zèle d'apostolat, du moins pour quelque temps. Enfin voilà une foi. Si le mot paraît bien ambitieux, disons qu'une nouvelle autorité intellectuelle s'est élevée entre les hommes qui a quelque chose du prestige qu'avaient en elles les religions anciennes, de leur majesté, de leur puissance, de leur décision. Elle est quelque chose que l'on croit et qu'on ne discute pas.

Notez de plus que la science semble bien gagner progressivement, continûment, tout le terrain que les religions et les métaphysiques paraissent perdre. Non seulement la science est une nouvelle manière de croire; elle est une nouvelle manière de jouir par l'esprit; elle est un goût, et un goût de plus en plus vif. Le vieil homme, l'animal métaphysicien, disparaît; l'homme nouveau, l'animal qui collectionne des faits et groupe des faits, se fait légion. Il y a là une mode. Une mode qui dure trois cents ans en s'accusant de plus en plus est un signe très considérable. Dans les habitudes d'esprit, dans les livres, dans les journaux et brochures, la science, l'observation, la découverte, la statistique occupent la place que jadis les discussions théologiques, philosophiques, casuistiques, occupaient. C'est un âge nouveau de l'humanité qui commence. C'est un nouveau principe directeur qui paraît dans le monde et qui s'y installe avec tout les caractères principaux des principes directeurs anciens. Voilà qui est dit, l'humanité sera désormais scientifique, comme elle a été polythéiste, monothéiste et métaphysicienne.

Seulement le nouveau principe directeur est encore très gêné par la persistance des précédens et par leur obstination à ne pas mourir. Ce qu'il faut c'est débarrasser le nouveau principe de ses voisins et rivaux peu dangereux, mais qui l'offusquent, impuissans mais qui le voilent, qui surtout l'empêchent d'être seul. Il faut donc d'abord repousser, exterminer absolument l'esprit théologique et l'esprit métaphysique; — ensuite débarrasser la

science *de ce qu'elle a gardé en elle-même de l'esprit théologique et métaphysique*, et ceci est le plus important, parce que, de ce qu'elle en garde ainsi, elle soutient d'autant l'esprit rival et prolonge l'existence de son ennemi par elle-même aux dépens d'elle-même; — enfin systématiser les sciences et en former un seul corps, animé d'un esprit unique très nettement déterminé, et ceci est le plus important, parce que la science a cette infériorité sur les principes anciens d'être multiple au lieu qu'ils étaient uns : il y a eu *la* religion; il y a eu *la* métaphysique; mais c'est jusqu'à présent, par une sorte de complaisance littéraire, qu'on dit *la* science: il y a *des* sciences, séparées les unes des autres; il faut pour qu'elles soient fortes qu'elles soient ramenées à l'unité; et c'est pourquoi la systématisation des sciences est le plus important des trois projets que nous venons de former.

Le premier va de soi, et la réalisation en est presque achevée. C'est précisément la tâche que le XVIIIe siècle s'est donnée et a accomplie, la tâche destructrice. Sur ce point, il n'y a qu'à le répéter; redire que par définition le surnaturel est inaccessible à l'homme, qui est naturel; redire que la métaphysique est le rêve d'un être qui, saisissant des lois, croit saisir des causes, ou la rhétorique d'un homme d'esprit qui, donnant un nom à une loi, la voit dès lors, par une sorte d'allégorie, comme un être réel et un petit dieu vivant. Tout cela a été dit, doit être répété tant qu'il y aura des gens qui n'en seront pas convaincus, mais peut être laissé comme tâche aux ouvriers en sous-ordre de la réforme intellectuelle. Et précisément ce sera l'office des héritiers attardés du XVIIIe siècle, des légataires de l'esprit négatif, des hommes qui ne vont pas plus loin qu'à dire : « Nous repoussons les anciennes croyances. » Il faut bien qu'ils servent à quelque chose.

Le second projet est plus vaste, plus minutieux aussi, et plus rude. C'est une sorte d'épuration des différentes sciences pour les purger de ce qu'elles gardent en elles-mêmes d'esprit théologique et d'esprit métaphysique. Ce n'est pas si peu qu'on pourrait croire. Les physiciens parlent du « fluide électrique » et de l'« éther lumineux », les chimistes, des « affinités », comme si c'étaient des êtres très puissans mettant en mouvement la matière parce qu'ils le veulent; les biologistes parlent du « principal vital » et des « forces vitales », comme s'ils étaient des personnages qu'ils auraient vu tendre les tissus et charrier le sang; les psychologues parlent du *moi* comme si, au fond de l'homme, il y avait un *homunculus*, prenant conscience de tout ce qui se passe dans la machine humaine et la dirigeant. Ce sont là des entités toutes gratuites, produits de l'imagination spéciale qui est l'imagination mé-

taphysique. Ces prétendues solutions « présentent évidemment le caractère essentiel des explications métaphysiques », à savoir « la simple et naïve reproduction en termes abstraits de l'énoncé même du phénomène. » Les pierres lancées de la terre y retombent. La cause en est l'attraction, nous dit-on. Cela veut dire : « Les pierres lancées de la terre y retombent. » Absolument rien de plus. Disons donc : « Les pierres lancées de la terre y retombent, » ce qui est une loi, et ne parlons pas d'attraction, ce qui a l'air d'être une cause, et ce que, l'esprit tout pénétré d'imagination métaphysique, nous allons prendre pour une cause, et vaguement pour un être, dans cinq minutes. Toutes les sciences possibles sont ainsi peuplées d'entités dont on pourrait faire tout un système allégorique, et rien n'est plus naturel; car ces trois états, théologique, métaphysique, scientifique, et même ces cinq états, fétichique, polythéique, monothéique, métaphysique, scientifique, par lesquels l'humanité a passé, *chaque science y a passé elle-même;* ou plutôt, ce qui revient au même, chacun de ces états étant simplement le résumé des tendances de l'esprit humain, l'esprit humain, en chacun de ces états, n'étudiait chaque science qu'avec des tendances dominées par ce penchant général, et à chaque science a donné successivement un tour fétichique, un air polythéique, une couleur monothéique et un caractère métaphysique; et c'est des résidus de tout cela qu'il faut nettoyer la science actuelle.

Mais la plus métaphysique et la plus détestable des entités, c'est la finalité. L'ancienne conception de l'univers se ramenant toujours à considérer ce qui s'y passe comme analogue à ce que fait l'homme. De même que l'on considérait un arbre comme un homme qui lève les bras au ciel, et la mer tempéteuse ou le ciel tonnant comme un homme en colère, de même, l'homme agissant toujours dans un dessein et en vue d'un but, on considérait l'univers comme une œuvre ayant un but, dirigée par une volonté, présidée par une intention, marchant où quelqu'un la guide, et chaque partie de l'univers, tout pareillement, comme une fin où a tendu une intention, en même temps que comme un moyen tendant à une fin plus générale. Ainsi, la terre n'est ni trop froide ni trop chaude pour nous tuer, ni trop molle ni trop dure pour notre poids et pour nos charrues : c'est qu'elle a été faite pour nous, pour nous servir de séjour et d'empire. Elle a été composée de telles et telles matières pour être ce qu'elle est, voilà un premier dessein; elle est ce qu'elle est pour que nous y puissions vivre, voilà un second dessein plus général; nous y vivons pour une fin plus générale encore et plus haute que c'est à nous

de comprendre. Creusons ceci : il revient à dire que si la terre était autre, nous n'existerions pas; voilà tout. La terre étant ce qu'elle est, nous y sommes ; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ait été faite ainsi *pour* que nous y soyons. Cela, nous n'en savons rien. Où l'on voit dessein poursuivi, on n'est légitimement autorisé qu'à voir effet produit; où l'on voit finalité, on n'est légitimement autorisé à voir que conditions d'existence. « Pour qu'il y ait végétation il faut qu'il y ait terre végétale » ne signifie pas du tout que la terre végétale a été faite avec prévoyance pour qu'il y eût végétation, mais simplement qu'il y a végétation là où il y a terre végétale.

Il n'y a pas une finalité qui résiste à cette réflexion si simple. Les causes finales sont un immense système anthropomorphique. Elles viennent de l'impossibilité où l'homme a été longtemps de concevoir autre chose que lui, et de concevoir quoi que ce soit de créé comme fait autrement que ce qu'il fait lui-même. Le monde est un beau mécanisme; jamais l'homme n'a fait une mécanique autrement que pour un de ses besoins et dans un but très déterminé : donc le monde a un sens et un but. Il est possible; mais rien ne nous le dit; nous n'en savons rien. Le raisonnement précédent repose sur cette prémisse que le monde a été fait par un homme, ce qui n'est pas prouvé, et ce qu'il faut prouver avant de faire le raisonnement qui précède. La finalité n'a donc aucun caractère scientifique. Elle doit être reléguée dans le domaine des hypothèses. C'est de la pure métaphysique. Encore une idole, comme dit Bacon, à éliminer du domaine de la science. C'est la plus imposante, la plus antique et la plus fortement enracinée.

Voilà les principaux résidus métaphysiques qu'il faut écarter de la pensée humaine pour qu'elle devienne purement et simplement scientifique. Au fond, cette élimination, si radicale qu'elle paraisse, se ramène au mot de Bacon : « Je ne fais pas d'hypothèses. » Toutes ces entités métaphysiques sont simplement des conjectures qui dépassent les faits, avec ce caractère particulier qu'elles sont de nature à les dépasser toujours. L'hypothèse non seulement est permise en recherche scientifique, mais elle y est utile, à la condition d'être telle qu'elle soit destinée à disparaître dans sa vérification. Au cours de mes observations je suppose que tel fait, que je rencontre souvent dans telles circonstances, se rencontrera toujours dans ces mêmes circonstances : je fais une hypothèse. Mais voyez bien le caractère de cette hypothèse : elle est destinée à périr si elle n'est pas vérifiée et aussi si elle l'est. Ces circonstances de tout à l'heure, je les provoquerai

mille fois. Si le fait que j'ai observé ne s'y reproduit que de temps en temps, j'abandonne l'hypothèse; la voilà morte. Si le fait se reproduit mille fois, l'hypothèse est vérifiée, elle est une loi : donc elle n'est plus une hypothèse; comme hypothèse la voilà morte. Les entités ou les lois universelles que nous avons appelées métaphysiques ne sont pas de même nature. Elles ne sont pas destinées à s'absorber dans les faits dont elles auront provoqué la découverte; elles sont destinées à les dépasser toujours. Rien ne prouvera jamais l'existence du principe vital considéré comme force à part dans le tourbillon d'une vie animale. C'est une hypothèse agréable à l'esprit, qui paraîtra toujours vraisemblable et ne se vérifiera jamais, parce qu'elle domine trop les faits pour y rentrer et s'y perdre. Rien ne prouvera jamais l'existence du *moi* distinct des phénomènes psychologiques. C'est une conjecture commode, mais qui planera toujours sur les faits sans qu'il y ait aucune raison pour qu'elle se confonde avec eux et s'évanouisse à s'y incorporer. Rien ne prouvera jamais la finalité. C'est une vue générale très séduisante et très satisfaisante, mais qui n'est pas vérifiable parce qu'elle trangressera toujours les faits qu'elle prétend expliquer. Ils n'y entreront jamais de manière à la remplir. Elle ne disparaîtra donc jamais, elle n'est pas destinée à disparaître. C'est pour cela qu'elle est fausse *a priori :* c'est pour cela qu'elle n'a pas le caractère d'hypothèse scientifique. L'éternité probable d'une hypothèse est sa condamnation. Une hypothèse n'est recevable qu'autant qu'elle est caduque, qu'autant qu'on peut prévoir qu'elle n'aura pas la vie longue, puisque c'est sa mort même qui doit être son triomphe. La science repousse donc les hypothèses qui ont l'air de vouloir être immortelles : c'en est la marque.

De plus, ces résidus métaphysiques que contient encore la science, sans compter qu'ils favorisent la paresse d'esprit en le payant de mots, l'inclinent à la métaphysique proprement dite. Rien n'est plus sain à l'esprit humain que de grouper des faits et d'en chercher les lois; rien ne lui est plus dangereux que de croire découvrir des causes. La cause trouvée, ou crue découverte, il se repose sur elle, explique tout par elle, et ne cherche plus rien. Les phénomènes les plus intéressans passent devant lui sans qu'il se baisse pour les étudier. Il arrive à une sorte d'extase continue qui l'endort et le paralyse. Il y a une sorte de fatalisme intellectuel qui est un produit assez ordinaire, presque nécessaire, du moins très naturel, de l'esprit métaphysique.

Il y a plus encore. Une cause trouvée ou crue découverte, c'est une espèce de Dieu qu'on adore jalousement, et avec une

passion, comment dire? une passion théologique, et c'est tout dire. Il y a beaucoup d'esprit théologique dans l'esprit métaphysique. L'homme qui a découvert une loi en cherche une autre; l'homme qui a cru découvrir une cause est une espèce de dévot et de prêtre qui admire et adore cette cause d'autant plus qu'il s'y admire et s'y adore. Il est dans le secret d'une force du monde revêtue d'un caractère auguste et sacré, et il participe à ses mystères. Il devient irritable, intraitable et orgueilleux.

Ces défauts, qui du reste sont toujours à craindre avec les hommes, même avec ceux qui ne connaissent ni théologie, ni métaphysique, ni science, ont cependant quelque chance d'être moindres dans un esprit exclusivement scientifique. Ce serait déjà bonnes conditions de sagesse quand il n'y aurait que ceci que le pur homme de science vit constamment avec les faits et ne consent jamais à les perdre de vue. Le commerce des faits est excellent, parce que nous sommes des faits nous-mêmes, très contingens, très éphémères et très bornés, et que nous sommes évidemment destinés à vivre avec eux. C'est vivre conformément à notre nature que de disséquer des grenouilles et faire attention aux valves des pétoncles, qui, du reste, sont des chefs-d'œuvre que Bernard Palissy admirait. — Et puis l'homme qui collectionne des faits, qui fait des classifications et qui cherche des lois n'a jamais fini, et par conséquent n'arrive jamais ni à la contemplation extatique, ni au dogmatisme hautain et colérique. Les lois naturelles à découvrir et à vérifier, c'est, Dieu merci, le travail de Pénélope, lequel est le plus intelligent et le plus avisé qui ait jamais été, parce qu'il n'a pas de raison de finir. La nature à la fois se prête si largement et échappe si subtilement à nos recherches qu'une fois que nous avons établi patiemment une loi de certains faits, raisonnable, judicieuse et qui résiste, et subsiste, très bonne à garder par conséquent, de nouveaux faits se présentent qui la vérifient; de nouveaux aussi, cherchés pour la vérifier, qui la démentent, la déforment au moins, et la gauchissent, nous forcent à l'élargir, à la redresser, bref à la changer. Ainsi de suite et ainsi toujours. C'est précisément cela qu'évite l'homme qui trouve une cause très générale expliquant tous les faits possibles, à l'avance, parce qu'elle les dépasse tous éternellement. Ce qu'il supprime, lui, c'est l'infini de la nature; il passe d'un bond par-dessus. L'homme de science l'accepte. Il l'accepte parce qu'il est raisonnable de l'accepter, puisqu'il existe, puisqu'il est là; aussi parce qu'un instinct secret l'avertit qu'à l'accepter il sera toujours ramené à l'étude, à la fréquentation quotidienne, au commerce continu des faits; commerce infiniment salutaire à

l'esprit par les habitudes de travail, de prudence, de patience et de modestie qu'il donne infailliblement, à ceux, bien entendu, qui les ont déjà.

Et, donc, purifier la science de tous les résidus métaphysiques qu'elle contient encore, et, très particulièrement, comme Buffon le voulait déjà, de l'idée de finalité, voilà le second projet du philosophe positiviste.

Le troisième est de systématiser les sciences, de manière à en former un corps de doctrines, une philosophie. Ce projet, comme nous en avons averti, est le plus important des trois parce qu'il y a quelque chose de très particulier dans le conflit entre la science et la théologie persistante et la métaphysique résistante. Dans ce conflit, ce n'est pas la science qui lutte contre la théologie et la métaphysique, c'est l'esprit scientifique qui lutte contre la métaphysique et contre la théologie parce que métaphysique et théologie sont constituées, la science ne l'est pas. Ce n'est donc ici qu'un tour d'esprit, qu'une habitude intellectuelle qui lutte contre des doctrines établies, organisées et solides. Ce qu'il faudrait c'est que la science, animée tout entière du même esprit, soutenue de la même méthode, solidement engrenée, de manière que chacune de ses parties, liée aux autres, appuyât les autres et fût appuyée par elles, tout entière présentât un corps de doctrines capables de satisfaire l'esprit et de lui donner une assiette ferme. En un mot, il faudrait tirer de la science une philosophie et constituer une philosophie exclusivement scientifique.

Il y aurait à cela un immense avantage. D'abord cette philosophie répondrait au tour d'esprit signalé plus haut; elle serait de notre âge. Ensuite, ferme et consistante en ses idées générales, elle serait mobile et progressivement évolutive, comme la science même. La théologie a pour caractère, une fois constituée, d'être immobile. La métaphysique a pour caractère de tellement dépasser les faits que les faits nouveaux ne l'émeuvent pas; les faits qu'on découvre, s'ajoutant à ceux qu'on a découverts, passent au-dessous d'elle et ne la touchent point, et c'est ainsi qu'elle est aussi immobile que la théologie. La philosophie scientifique pourrait probablement, sans jamais changer ni d'esprit ni de méthode, avoir une plus grande élasticité et comme une faculté de compréhension progressive. Elle aurait des chances ainsi de constituer un troisième état qui serait plus durable que les deux autres, ou plutôt de faire du troisième état, où nous sommes déjà, un état qui serait définitif. Il faut donc essayer de systématiser les sciences pour en tirer une philosophie, extraire de l'ensemble

des sciences cette « philosophie première » dont a parlé Bacon.

Pour former des sciences un seul corps, il faut d'abord les classer. D'après quelles règles? Cela a déjà été essayé par Bacon, par d'Alembert, par d'autres encore; mais remarquez comme l'ancien esprit — qu'on le regarde comme théologique ou comme métaphysique, l'ancien esprit qui dominait toute philosophie autrefois, l'esprit par lequel l'homme se considérait comme le centre de toutes choses, l'esprit anthropocentrique, — a encore dirigé ces essais de classification. Bacon classait les sciences selon qu'elles se rapportaient à la mémoire, à l'imagination ou à la raison; d'Alembert adoptait cette classification et en proposait en même temps deux ou trois autres selon qu'il considérait l'ordre logique de nos connaissances ou l'ordre historique dans lequel il supposait que l'humanité les a acquises; mais toujours ces classifications avaient un caractère subjectif; elles étaient le résultat d'une analyse plus ou moins bien faite de l'esprit humain. La véritable classification doit avoir un caractère objectif. Les sciences sont des constatations et des compte rendus de phénomènes. Ce sont les phénomènes qu'il faut regarder et les caractères de ces phénomènes qu'il faut bien saisir pour les grouper, puis pour de chacun de ces groupes faire l'objet bien défini d'une science bien délimitée, puis pour rattacher chacune de ces sciences à une autre de manière à former une chaîne continue.

Suivant quel ordre sera faite cette chaîne? Ne sera-t-il pas naturel d'aller ici du simple au composé, et de ranger les sciences suivant la complexité de plus en plus grande de leur objet? N'est-il pas naturel de considérer que les phénomènes les plus simples et les plus généraux sont le fondement sur lequel les plus compliqués viennent s'établir? L'homme par exemple est évidemment un être très complexe; la science de l'homme est à un degré très élevé de complexité. Or l'homme est un animal pensant, un animal moral, un animal sociable; voilà des choses à étudier, psychologie, éthique, sociologie. Mais l'homme ne penserait, ni n'aurait d'idées ou sentimens moraux, ni n'aurait d'idées ou sentimens sociaux s'il ne vivait pas dans telles et telles conditions. Sa vie physiologique est donc la base sur laquelle repose sa vie psychique, morale, sociale. Il faut donc rattacher psychologie, éthique, sociologie à la physiologie et n'étudier celles-là que quand on est sûr de celle-ci. Mais la vie physiologique de l'homme dépend des actions et réactions chimiques des élémens dont son corps est constitué. La physiologie repose donc sur la chimie comme sur sa base. Mais la chimie dépend des conditions générales dans lesquelles vit la planète que nous habitons; elle repose sur la

physique comme sur son fondement. Mais la vie de la planète dépend du système astronomique où elle est placée et des conditions dans lesquelles elle y est placée; elle serait autre, et autre sa constitution physique, et autres les lois chimiques de ses éléments, et autres les physiologies de ses animaux, et autres nous serions nous-mêmes si elle appartenait à un autre système, ou si, dans le même système, elle était plus proche ou plus éloignée du soleil, ou si l'inclinaison de son axe sur l'écliptique était différente. La physique terrestre repose donc sur la physique céleste et en dépend, et l'astronomie est la base de toutes les sciences humaines. Enfin l'instrument essentiel avec lequel nous mesurons, pesons, évaluons toutes choses et notons exactement les rapports des choses entre elles est une science qu'on appelle la mathématique, et qui est comme l'introduction à toutes sciences parce qu'elle en est la clef. Mathématique, astronomie, physique, chimie, physiologie, morale, sociologie — voilà donc l'ordre dans lequel doivent se ranger les sciences par ordre de dépendance, voilà proprement la hiérarchie des sciences.

On voit que la loi qui règle cette hiérarchie des sciences est leur généralité décroissante et leur complexité croissante. Au principe une science pure qui n'embrasse aucune matière, qui ne s'applique à rien de matériel; puis une science qui n'est presque encore que la précédente, puisqu'elle ne s'applique qu'à des phénomènes très généraux, qu'à des distances et des mouvemens; puis, successivement, des sciences, physique, chimie, physiologie, etc., qui s'appliquent à des phénomènes de plus en plus complexes, et enfin les sciences de l'homme qui s'appliquent à l'être le plus complexe que nous connaissions.

Cette classification, si on l'accepte, entraîne déjà toute une philosophie. Si l'on consent à faire dépendre la science de l'homme de la physiologie, la physiologie de la chimie, la chimie de la physique, la physique terrestre de la physique céleste, c'est l'ancienne conception générale des choses qui est *retournée* pour ainsi parler. La tendance ancienne de l'homme dans l'état théologique, et encore dans l'état métaphysique, était d'aller au monde en partant de lui-même. Tel il se connaissait ou croyait se connaître, tel il connaissait ou croyait connaître l'univers. Ce qu'il connaissait de lui-même, il l'appliquait à l'univers pour l'expliquer. Il se connaissait comme volonté; et, successivement, il logeait une volonté dans chaque phénomène, dans chaque grand groupe de ces phénomènes, dans l'ensemble, dans l'universalité des phénomènes. Il se connaissait comme sensibilité, et, successivement, il logeait un être sensible, bon, méchant, irascible, re-

connaissant, vindicatif dans chaque objet, dans chaque grand groupe d'objets, dans l'univers entier. Il se connaissait comme moralité, et successivement il logeait un être facteur de moralité, voulant le bien, bon au bon, méchant au méchant, dans chaque chose, dans chaque grand groupe de choses, dans l'ensemble éternel des choses. Il se connaissait comme intentionalité, comme n'agissant jamais ou ne croyant jamais agir que dans un dessein, en vue d'un but; et successivement il logeait dans chaque coin de l'univers, dans quelques grandes régions de l'univers, dans la totalité de l'univers, un être qui avait un dessein et qui le poursuivait; de telle sorte que, successivement, l'univers était une collection de petits royaumes, de grands royaumes, et enfin un seul royaume, gouverné par un roi qui le menait vers une fin connue de lui; l'univers avait un sens et un but; il n'était pas un *fait*, il était une *œuvre*, une œuvre se continuant sous nos yeux dans la direction de son achèvement.

Ainsi l'homme faisait l'univers à son image, projetait son portrait dans l'infini. L'univers était un agrandissement de lui-même. Quand il s'appelait lui-même microcosme, ce qu'il voulait dire c'est que l'univers était un géant. Toutes les sciences étaient des dépendances de la science de l'homme, et en étaient, du reste, des imitations.

Si, à l'inverse, nous admettons que la science de l'homme est une dépendance de toutes les sciences, ce n'est plus l'univers qui est un prolongement de l'homme, c'est l'homme qui est un prolongement de l'univers. Il dépend de lui, vit de sa vie, a des lois seulement plus complexes, mais qui sont en leur fond les mêmes que celles qui régissent la matière universelle. Il est une résultante du monde entier, au lieu qu'il semblait autrefois que le monde résultât de lui. Au fond, dans les anciennes conceptions, l'homme créait l'univers. A le comprendre organisé sur le modèle de lui-même, vraiment il le créait à son image; il entretenait en lui-même cette illusion que le monde procédait de lui. Ce n'est pas l'homme qui crée le monde, c'est le monde qui crée l'homme. Dès que l'homme aura cette idée bien nette en son esprit, c'est précisément tout l'inverse de l'ancienne philosophie qu'il aura comme à la base de toutes ses conceptions possibles.

Voilà ce que contient déjà la simple classification nouvelle des sciences, la hiérarchie des sciences.

Il n'est pas besoin de faire observer de plus, que Comte a été guidé dans le tracé de sa nouvelle classification par son horreur et sa défiance de la métaphysique. D'instinct il a donné le premier rang aux sciences absolument dépouillées de toute métaphysique, et fait

dépendre les sciences mêlées d'élémens métaphysiques de celles qui n'en contenaient pas. De la mathématique et de l'astronomie à la psychologie et à la morale il y a pour lui comme un *decrescendo* de pureté scientifique. Mathématique et astronomie sont pures de tout mélange métaphysique; physique, chimie et physiologie le sont moins; psychologie et morale en sont pénétrées. Ce qu'il faut donc c'est bien mettre, sous la dépendance des sciences qui ne contiennent pas de métaphysique, celles qui en contiennent encore : « L'astronomie est aujourd'hui la seule science qui soit enfin réellement purgée de toute considération théologique ou métaphysique. *Tel est, sous le rapport de la méthode, son premier titre à la suprématie.* C'est là que les esprits philosophiques peuvent efficacement étudier en quoi consiste véritablement une science. » En allant de l'astronomie à la morale « nous trouverons dans les diverses sciences fondamentales des traces de plus en plus profondes de l'esprit métaphysique ». La guerre à la métaphysique est donc à la fois le but de Comte et sa méthode. A la fois il veut la détruire, et il est guidé dans la constitution de son système par la présence ou l'absence de la métaphysique dans l'objet de ses recherches. Le criterium de la vérité est pour lui l'absence de l'esprit métaphysique et ce criterium lui donne sa méthode même

Tant y a que la classification vraie des sciences, selon Auguste Comte, est celle que nous venons de résumer. Maintenant quel en est le but? Le but est de constituer une science de l'homme et une morale qui n'aient pas besoin de métaphysique; c'est ce que Comte tient pour le plus important de son œuvre; c'est à quoi il a appliqué son plus grand effort. Cet effort, il sera intéressant quelque jour d'en tracer le progrès, d'en mesurer la grandeur, d'en estimer les résultats.

Émile Faguet.

LE CANAL MARITIME ALLEMAND

ET LES FLOTTES MODERNES

I

Au mois de juin 1777, le prince Frédéric de Danemark, — qui fut roi en 1808 et resta toujours le fidèle allié de la France, — donnait le premier coup de pioche à la tranchée du canal qui relie l'Eider à la baie de Kiel, la mer du Nord à la Baltique. Quelques années plus tard, en 1784, ce canal était livré à la circulation des caboteurs, depuis la barque frisonne jusqu'à la lourde galiote de Lübeck ou de Rostock.

A cette époque il y avait quatre cents ans que le problème de la communication directe entre les deux mers avait été posé pour la première fois et résolu d'une manière approchée. Vers 1386, à la suite de leur conflit avec le Danemark pour les péages du Sund, les cinquante-deux villes qui avaient signé la charte de Cologne obtinrent aisément de l'empereur Wenceslas l'autorisation d'unir l'Elbe à la Trave par un canal qui partait de la Delvenau, affluent du premier de ces deux fleuves, pour atteindre et suivre quelque temps la Stecknitz, tributaire du second.

Cette voie navigable, qui subsiste encore et que Lübeck vient de faire approfondir, ne pouvait guère être utilisée que par des chalands de rivière. En cela, du reste, elle satisfaisait pleinement les intérêts de la capitale hanséatique, car c'était dans ses entrepôts qu'affluaient toutes les marchandises déchargées dans les ports de l'Elbe par les vaisseaux de Rotterdam, d'Anvers, de Londres; c'était par son intermédiaire et sur ses propres navires que ces

marchandises étaient réexpédiées pour Gotheborg, pour Danzig, pour Riga.

En dépit des frais qu'entraînait ce double transbordement, les services rendus par le canal de la Stecknitz furent si appréciés que l'on voulut, au bout d'un siècle et demi, le doubler d'une nouvelle coupure, qui établirait une communication plus courte entre Lübeck et sa jeune rivale, Hambourg, dont la puissance grandissait rapidement. Mais l'Allemagne entrait alors dans la longue période de troubles religieux et politiques qui a retardé presque jusqu'à nos jours le développement de ses industries. Le canal Alster-Beste (du nom des deux affluens de l'Elbe et de la Trave qu'il reliait) ne fut jamais achevé, non plus du reste que les trois canaux dont les rois de Danemark Christian III et Christian IV avaient arrêté les tracés dans le Schleswig du Nord, au XVIe et au XVIIe siècle.

Aussi, en creusant de l'Eider à la baie de Kiel, il y a quelque cent dix ans, une route de navigation accessible à la plus grande partie des bâtimens de mer employés alors, le gouvernement danois rendait-il au commerce du nord de l'Europe un service signalé. Pour en célébrer le bienfait, un concert de louanges s'éleva dans toute l'Allemagne. Éloges mérités, certes; car, pour concevoir et achever un dessein si préjudiciable aux intérêts du Danemark lui-même, il avait fallu au roi Christian et au prince Frédéric, avec une rare élévation d'esprit, une constance plus rare encore et surtout un effort soutenu d'impartialité politique. Tout ce qui allait passer par le nouveau canal n'était-il pas en effet perdu pour les Belt et pour le Sund ? Outre qu'il était douteux que les finances de l'État pussent recouvrer du côté de l'Eider, par le rendement du capital engagé, ce qui leur manquerait du côté des détroits, les ports exclusivement danois, Elseneur, Odensée, Nyborg, Frédéricia, faisaient entendre de vives plaintes.

Mais Christian et Frédéric considéraient comme un devoir étroit de tenir la balance égale entre les deux parties de la monarchie, entre l'archipel, de langue scandinave, et les duchés de la péninsule Cimbrique, dont la population appartenait en majorité à la langue tudesque. Au reste, le temps n'était pas encore arrivé où les agens de certaine puissance intéressée à semer la division découvriraient aux sujets allemands de la maison de Holstein que celle-ci négligeait leurs intérêts. En fait, pendant soixante années, le canal de l'Eider suffit aux besoins du commerce de la Baltique et fut pour la région qu'il traversait la source de revenus considérables.

La vapeur était venue, cependant. Elle abrégeait les traver-

sées; elle semblait accourcir les distances. Mais, par une pente inévitable, les peuples qu'elle rapprochait ne se trouvaient jamais assez proches et s'impatientaient des moindres retards. D'ailleurs le nouveau mode de navigation était plus cher que l'ancien, qui ne mettait en œuvre que des forces fournies gratuitement par la nature. Il fallait donc couper au plus court, supprimer les obstacles. Dès lors toute presqu'île devenait ennemie. D'autre part, le prix du navire s'était élevé. On trouvait donc avantage à augmenter ses dimensions, afin que, par le transport d'une plus grande quantité de marchandises, chaque voyage fût plus rémunérateur. Ces transformations du véhicule commandaient celle de la voie de communications, là du moins où elle dépend de l'homme, et l'on sentit bientôt la nécessité des canaux maritimes, des canaux larges, profonds, autant que possible sans écluses.

C'est à partir de 1848-49 — il n'était point encore question du canal de Suez — que l'on voit naître, en faveur d'une communication directe entre les deux mers du nord de l'Europe, les projets de tranchée à grande section. Dès cette époque aussi s'accusent nettement, par les tracés mêmes, les divers intérêts en jeu dans cette capitale affaire :

Intérêts locaux, en premier lieu. Les ports de l'Elbe, d'un côté, Lübeck, de l'autre, veulent prendre leur revanche du canal de l'Eider, qui leur dérobe une grande part du commerce de transit. Il ne faut donc pas que le canal projeté s'écarte du pédoncule de la presqu'île : c'est de Glückstadt, de Störort, de Brunsbüttel, de St-Margarethen, que l'on partira. C'est dans la baie de Neustadt, dans le *Lübeckerbucht* qu'on aboutira.

L'intérêt allemand ensuite, et même déjà l'intérêt militaire. On est à l'époque de la guerre des Duchés, la première, celle qui se termina par la victoire du Danemark, mais qui avait commencé par des revers. A peine « affranchis », les libéraux-nationaux du Holstein s'étaient hâtés de présenter un projet de canal de Brunsbüttel à Kiel, pour ouvrir les deux mers à cette flotte allemande que l'éphémère Parlement de Francfort entrevoyait dans ses rêves. Rêves, en effet, ce canal et cette flotte, mais réalités pourtant, cinquante années plus tard.

Enfin l'intérêt du commerce pur et simple, l'intérêt international; et ce dernier, auquel s'attache aussitôt le Danemark, par un juste instinct politique, se traduit par des projets fort bien étudiés d'un certain nombre d'ingénieurs étrangers à l'Allemagne, des Anglais, des Américains, des Belges, un Français même, comme on l'a rappelé.

Malheureusement deux années de guerre et de révolution,

puis les ardens débats auxquels donna lieu jusque vers 1855 la réorganisation politique du Schleswig-Holstein, firent rejeter au second plan les préoccupations de l'ordre économique. Ce ne fut donc qu'en 1860, quand les esprits parurent apaisés de Flensburg à Neumünster, — la Prusse entrait alors dans une période de difficultés intérieures, — que le cabinet du roi de Danemark Frédéric VII reprit les études interrompues et fixa son attention sur le plan de l'ingénieur américain Hansen.

Ce plan, qui utilisait les dépressions de la Stör et de la Trave, en plein Holstein, faisait suivre au canal un parallèle en latitude, de St-Margarethen, dans l'Elbe, à Haffkrug, sur la grande plage de sable qui fait le fond de la baie de Neustadt. La longueur de la tranchée atteignait 120 kilomètres et sa profondeur 25 pieds anglais (8 mètres environ), ce qui paraissait alors considérable. Le canal avait 7 écluses, et la dépense totale était évaluée à 141 millions de marks ou 178 millions de francs. Cela mettait le kilomètre à 1 400 000 francs à peu près, prix de revient économique.

Peut-être n'était-ce pas là l'unique motif de la faveur du gouvernement danois. Peut-être même l'heureux choix des deux issues — la baie de Neustadt, surtout, est le meilleur débouquement dans la Baltique pour la navigation commerciale — n'eût-il pas suffi à mériter son suffrage, si l'ensemble du tracé n'avait, au point de vue politique, parfaitement répondu aux secrètes et trop justes appréhensions du cabinet de Copenhague.

En effet, s'il fallait couper en deux les provinces continentales du royaume, et fixer d'avance, dans une région dont les tendances séparatistes étaient connues, ce que les métallurgistes appellent « une ligne de rupture préparée, » mieux valait adopter le tracé le plus méridional qui pût s'accorder avec les exigences économiques. D'ailleurs tous les plans qui, pour obtenir le plus court trajet, conduisaient le canal de l'embouchure de l'Elbe vers le nord-est, finissaient par aboutir à la baie de Kiel, à Holtenau ; de sorte qu'ils laissaient ce port splendide, objet des convoitises de la Prusse, au sud d'un grand fossé dont il serait facile de faire un jour une frontière politique, au delà d'un fleuve artificiel dont le lit bornerait inévitablement l'action militaire de l'armée danoise. Au reste, et pour plus de sûreté, le cabinet de Copenhague se proposait d'assurer par un appel aux puissances européennes les bénéfices de la neutralité à la nouvelle voie de navigation, dont le caractère international ne pouvait être méconnu.

On en était là. Les études préliminaires s'achevaient ; les pourparlers diplomatiques s'engageaient ; lorsque la mort du roi Fré-

déric VII, suivie presque aussitôt de la seconde guerre des Duchés, vint ajourner la solution d'une question à laquelle la sagesse de la maison de Holstein avait préparé l'issue la plus favorable à la satisfaction des intérêts de l'Allemagne du Nord en même temps qu'au maintien de la paix.

Il était nécessaire de rappeler ces choses, qui sont peu connues en France, qui le sont beaucoup mieux en Allemagne, mais que les Allemands paraissent avoir oubliées. Car leur mémoire est tantôt fidèle, tantôt infidèle, au gré de leurs visées politiques ou de leurs antipathies de races, et nul peuple — pas même les Italiens — n'a poussé aussi loin, devant tant de choses à ses voisins, l'art de se persuader qu'il ne doit rien à personne.

II

On sait qu'après cette déplorable guerre de 1864, d'où l'on peut dater l'abaissement de notre pays, le sort des duchés de l'Elbe fut l'objet de négociations embrouillées en apparence, mais dont tous les fils aboutissaient à Berlin. La Prusse, qui avait affecté de prendre en mains avec un zèle désintéressé la cause des Allemands opprimés du Schleswig-Holstein, n'osa pas démasquer immédiatement ses batteries. Pourtant, dès le mois de février 1865, le comte de Bismarck présentait au candidat le plus en vue pour la couronne ducale, Frédéric d'Augustenbourg, un projet de convention qui confiait au gouvernement royal l'administration des postes et télégraphes, qui incorporait les contingens dans l'armée prussienne et qui remettait à la Prusse une bande de territoire suffisante — Kiel compris ! — pour la création d'un canal maritime. En 1865, les princes allemands n'étaient pas encore assouplis à la soumission. Frédéric d'Augustenbourg refusa de devenir un préfet de M. de Bismarck, et sa candidature fut écartée (1).

Les plans du canal dont il était question, fournis par l'ingénieur prussien Lentze, présentaient cette nouveauté d'une tranchée au niveau moyen de la mer, avec une seule écluse au débouché dans l'Elbe, écluse que le mouvement des marées rendait

(1) « C'est la campagne diplomatique dont je suis le plus fier, » disait M. de Bismarck à Varzin, en 1877. — « Dès le début, vous vouliez les duchés, lui répondit le baron von Holstein. — *Oui*, répliqua le chancelier, *certainement, et aussitôt après la mort du roi de Danemark*. Mais c'était une affaire difficile... plusieurs coteries à la cour, les petits États allemands, l'Autriche, les Anglais qui ne voulaient pas nous laisser prendre le port de Kiel... » etc., etc. (*Le Prince de Bismark, sa vie et son œuvre*, par Mme Marie Dronsart.)

indispensable. La section transversale de cette tranchée devait avoir 70 mètres au plan d'eau, 24 mètres au plafond et 9m,50 de profondeur. C'était bien un canal maritime, et le trait final, la profondeur, en fixait le caractère particulier. Il s'agissait évidemment d'un instrument de guerre.

La période qui s'écoula jusqu'en 1877 n'était pas favorable aux grandes entreprises de travaux publics. Après de si grandes conquêtes, la Prusse avait assez à faire de s'établir solidement sur les territoires annexés et d'organiser à son profit l'Empire allemand. Quand cette tâche fut suffisamment avancée au gré de M. de Bismarck, un armateur de Hambourg, H. Dahlström, fit paraître — c'était en 1878 — une brochure qui énumérait « les avantages économiques d'un canal maritime coupant le Schleswig-Holstein. » La presse officieuse fut lancée sur cette piste, et l'agitation commença dans toute l'Allemagne.

Préparer l'opinion publique n'était pas inutile, car il y avait des oppositions à vaincre, des intérêts à rassurer. Si l'on n'avait plus à compter avec Copenhague et ses Danois, c'était avec Hambourg, Lübeck, Brême; avec des Allemands particularistes sans doute, mais enfin des Allemands. Or, nous l'avons déjà dit, le canal projeté menaçait les étapes où les produits étrangers avaient accoutumé de faire une pause en passant d'une mer dans l'autre. Les pétroles, les vins, les huiles exotiques (pour ne citer qu'une des branches de l'importation) allaient donc pénétrer directement dans la Baltique, au lieu de s'arrêter dans les ports de l'Elbe, du Weser, de la Trave? — D'ailleurs, à ceux-ci l'entreprise apparaissait trop nettement prussienne. Qui donc en profiterait? Kiel, d'abord, ruinant Lübeck du coup; puis Stettin et Swinemünde, débouchés de la riche vallée de l'Oder; Danzig, Pillau, Königsberg, Memel, entrepôts de la Prusse propre et de la Pologne.

Chose étrange, ces ports baltiques exprimaient des craintes analogues. Pour eux, la nouvelle voie de navigation devait favoriser surtout les ports russes, qui correspondraient ainsi directement avec Hambourg, Brême, Londres et Rotterdam. Pour calmer tant d'inquiétudes, il fallut de longs efforts, des conférences, des négociations. Il fallut surtout promettre l'appui financier de l'État, l'Empire pour les uns, le royaume de Prusse pour les autres, car bientôt sénats, municipalités, chambres de commerce, soucieux de retenir leur clientèle, s'avisèrent de creuser leurs ports, de rectifier leurs estuaires, de doter leurs nouveaux bassins d'un outillage perfectionné.

Königsberg se lia plus étroitement à Pillau par un chenal profond au travers du Frische-haff; Danzig fit de son faubourg

maritime, Neufahrwasser, un port de premier ordre; Stettin transforma la Swine et l'Oder; Lübeck approfondit son canal de la Stecknitz et améliora la Trave; Bremerhaven, le Saint-Nazaire de Brême, vit s'ouvrir de grands bassins pour les transatlantiques du Norddeutsche Lloyd; Hambourg, enfin, établissait un immense port franc dans l'archipel d'îlots marécageux qui lui fait face, et, — ceci est important, — créait à la pointe extrême de l'Elbe, à Cüxhaven, un port en eau profonde où la marine de guerre se réservait une place privilégiée.

Du côté des chemins de fer, peu d'obstacles en revanche. Outre qu'en Allemagne on ne craint pas de juxtaposer un canal à une voie ferrée, parce qu'on a compris une bonne fois que, se complétant l'un l'autre, les deux moyens de communication prospèrent en même temps, toutes les grandes lignes appartiennent à la Prusse, et leurs ingénieurs sont des fonctionnaires au sens le plus précis du mot : des hommes qui, ayant demandé et obtenu des fonctions de l'État, s'inspirent uniquement des intérêts de l'État.

Plus sérieuse se présentait l'opposition de certaines grandes industries, par exemple les charbonnages, les fonderies, les aciéries des bassins de la Sarre, de la Rühr et de la haute Silésie. Et là, aux réclamations des producteurs se joignaient celles des entrepreneurs de transport de marchandises lourdes, corporation puissante dans un pays où la batellerie est très développée. Ne s'agissait-il pas, avec ce canal maritime, de livrer toute la côte de Prusse à la concurrence anglaise, déjà si redoutable?

Pour désarmer ces intérêts coalisés, on adopta le meilleur parti : on compléta le réseau des voies de navigation transversales (Dortmund-Emden-Magdebourg) et on aménagea l'Oder supérieur, afin qu'au moment où le canal s'ouvrirait, les charbons et les fers allemands fussent en état de lutter sur la Baltique contre les produits similaires de la Grande-Bretagne.

Ce n'était pas tout que d'avoir converti des adversaires dont les intérêts pouvaient être, en effet, sérieusement lésés : il fallait en persuader d'autres, pour qui la hardiesse seule du projet était un suffisant motif de l'écarter, ou bien qu'arrêtait l'incertitude des résultats financiers. De fait, quand on calculait le prix de revient final, — ce ne pouvait être moins de 150 à 160 millions de marks, — et qu'on recherchait le revenu probable, des doutes naissaient dans l'esprit de nos voisins, portés par leur naturelle inclination à une prudente économie. Pour les dissiper, on dressa des tableaux très complets, très étudiés (la statistique allemande vaut la nôtre, pour le moins). On affirma que, sur 40 000 na-

vires qui franchissaient les détroits danois, 12000 ou 15000 emprunteraient la nouvelle route. Mais ces calculs parurent optimistes, car si le gain était sensible (22 heures pour un navire venant de Londres ou de Rotterdam), il ne l'était pas assez pour qu'on fût assuré de la formation d'un courant commercial aussi important. Le dilemme ordinaire se posait par conséquent : ou bien tenir très bas les droits de transit, et alors l'amortissement n'était pas garanti, si même les frais d'entretien étaient couverts ; ou bien élever les droits et n'attirer qu'une clientèle restreinte, celle des bâtimens qui voudraient aller par exemple de Hambourg ou de Brème à Lübeck ou à Rostock, les ports les plus voisins des deux issues du canal. Et dans ce cas, le rendement n'était pas meilleur.

On fit alors intervenir la philanthropie et les assurances. Il existe des cartes statistiques des naufrages qui se produisent chaque année sur les côtes du Jutland et du Schleswig occidental. Ces cartes sont habilement disposées : de gros points noirs, qui représentent les navires perdus, se pressent, s'accumulent contre le trait du littoral, donnant une impression lugubre, une impression qu'on voulait rendre suggestive. Mais le sentimentalisme exclusivement cérébral des Allemands le cède toujours en temps utile au légitime souci de bien employer leur argent. Des raisonneurs avisés observèrent qu'il valait mieux multiplier les stations de sauvetage et se garder d'un mauvais placement. Quant aux assurances, c'était affaire aux étrangers, qui fournissaient naturellement le plus de victimes, aux Anglais surtout, d'apprécier l'avantage d'un abaissement des primes. D'ailleurs, les cartes statistiques révélaient que les chances de sinistres étaient beaucoup plus fortes en automne que dans les autres saisons. Le canal, à ce compte, ne serait guère fréquenté que pendant trois mois, tandis que les frais d'entretien et d'exploitation courraient pendant toute l'année, ce qui n'était pas pour améliorer le rendement.

Y avait-il lieu, du moins, d'espérer que cette voie maritime développerait la production des contrées qu'elle allait couper, ou qu'elle favoriserait l'éclosion d'industries nouvelles ? Les optimistes officieux l'affirmaient, sans le prouver. Car si, en France, on pouvait admettre que, tout le long du canal des deux mers, traversant 450 kilomètres d'une région riche, mais mal exploitée, il se créerait de grandes escales commerciales et que l'instrument de transit deviendrait ainsi l'instrument de trafic, une telle hypothèse perdait beaucoup de sa valeur dès qu'il s'agissait du canal allemand. Celui-ci, quatre fois plus court, devait desservir

un pays exclusivement agricole, dont toute la puissance d'exportation paraissait atteinte, la culture y étant depuis longtemps poussée à un haut point de perfection; un isthme étroit, en somme, au littoral très articulé et dont les points les plus éloignés d'un port n'en étaient pas à plus de 35 ou 40 kilomètres. Après tout, que les produits des grandes fermes qui entourent Legeberg, Bramstedt, Neumünster, fussent dirigés sur Kiel, sur Lübeck, sur Glückstadt ou enfin sur Rendsburg, devenu le port intérieur du Holstein, grâce au canal, le profit était le même, le trajet ne différant guère.

Toutes ces objections étaient judicieuses. Elles frappaient les esprits, et la question posée devant l'opinion publique ne faisait pas de progrès sensibles.

III

Pour M. de Bismarck, pour ceux qui, avec lui, jugeaient l'œuvre en se plaçant à un point de vue plus élevé que le vulgaire et qui la considéraient comme une consécration de la grandeur allemande, il restait une dernière carte qu'on eût voulu ménager, un argument péremptoire, décisif, mais sur lequel il fallait éviter d'appuyer : l'intérêt militaire, l'intérêt de la marine allemande.

Plusieurs motifs sérieux justifiaient l'hésitation des hommes d'État prussiens à placer la question sur ce terrain. En premier lieu, il était au moins inutile d'attirer l'attention des nations rivales sur l'accroissement de puissance maritime que l'on se promettait de l'entreprise. Ensuite, si l'on faisait montre de l'intérêt de l'État, l'opinion ne manquerait pas d'imposer à l'État lui-même la poursuite directe des voies et moyens. Or on aurait préféré que l'affaire fût conduite par une compagnie privée, sauf à passer avec elle les contrats convenables. Enfin, et surtout, le seul homme qui, sans être marin, fût en possession d'une indiscutable autorité dans ces matières, le maréchal de Moltke, se montrait froid, presque hostile, depuis plusieurs années.

On savait quelles étaient ses raisons. Il avait développé les unes devant le Reichstag (séance du 23 juin 1873) et réservé les autres, les plus graves, pour les conseils supérieurs de l'Empire. Voici, en tout cas, les trois principales :

— La dépense était forte et le succès incertain. Si l'on avait 200 millions à dépenser en faveur de la marine impériale, mieux valait les dépenser à construire une nouvelle flotte, à doubler celle que l'on possédait et qu'il reconnaissait insuffisante.

— Les tracés proposés ne résolvaient pas complètement le problème de la mise en communication des deux grands ports de guerre allemands, puisque le navire parti de Kiel débouchait dans l'Elbe ou sur la côte occidentale du Schleswig et que, dans l'un ou dans l'autre cas, il lui restait à parcourir 40 milles marins pour gagner Wilhelm'shaven. Il résultait de là que, si l'ennemi venait s'établir à l'issue du canal et qu'il manœuvrât habilement, il réussirait toujours à tenir séparées les deux fractions de la flotte allemande. Il en serait autrement si le canal se prolongeait au delà de l'Elbe jusqu'à la Jade... mais alors ce n'étaient plus 200 millions, c'étaient 300, 400 peut-être ! — Si du moins ce trajet en haute mer du débouché du canal à la Jade était *couvert* vis-à-vis de l'ennemi par un obstacle quelconque, par un poste avancé, une île, que l'on pût fortifier et qui constituât un solide point d'appui ? — Il y en avait un, Helgoland, et placé à souhait. Mais cet îlot appartenait à l'Angleterre, qui le gardait jalousement.

— Ce canal maritime, à supposer qu'il réalisât l'idéal de la ligne de communications intérieure, présentait un grave inconvénient : il coupait en deux l'isthme germano-danois, laissant le Holstein au sud et le Schleswig au nord, qu'il isolait du reste de l'Allemagne, car un fleuve de 70 mètres de large et de 9 mètres de profondeur n'est point si facile à franchir en dehors des passages préparés. Qu'arriverait-il si l'ennemi débarquait dans le Schleswig et s'avançait rapidement jusqu'au canal en coupant les ponts, en détruisant les bacs ? Comment lui enlever ensuite le terrain conquis et si nettement délimité par cette ligne d'eau artificielle ?

Ces objections avaient une grande valeur, mais une valeur inégale. On s'efforça donc, soit de persuader peu à peu l'éminent homme de guerre, soit de donner satisfaction à ses justes scrupules.

Sur le premier point la réponse était assez facile : études, sondages, calculs établis avec un soin scrupuleux, on avait encore majoré les prix de revient probables, afin de tenir compte à l'avance des incidens imprévus : on ne dépasserait certainement pas 200 millions. Quant à demander cette somme pour la flotte, ce n'était pas possible : le Reichstag ne l'accorderait pas. Dût-il s'y résigner que l'on ne retirerait pas de cette solution les mêmes avantages que du percement du canal. En effet, avec ces 200 millions, on n'aurait pas plus de huit navires de premier rang, car il fallait, parallèlement à ces constructions, entreprendre de grands travaux dans les ports, creuser de nouveaux bassins de radoub, augmenter l'outillage et surtout porter brusquement du

simple au double le personnel de toute catégorie, au risque d'affaiblir sa valeur militaire. Les choses de la marine devaient être menées avec plus de circonspection. — Au contraire, si on creusait le canal, le Reichstag aurait toujours mauvaise grâce à s'opposer à l'accroissement normal de la marine. On trouverait même à cet accroissement un motif de plus dans la nécessité de défendre, en temps de guerre, les deux issues de la nouvelle route maritime, de sorte qu'au bout de quelques années on aurait à la fois et le canal et une flotte puissante.

Autre point de vue de la question : dépensés immédiatement à construire des navires, les 200 millions ne rapportaient rien. C'était un capital immobilisé, sinon réellement improductif; tandis que, dépensés au canal, et si faible que l'on supposât le rendement de l'exploitation, ils porteraient un intérêt que rien n'empêchait de consacrer à l'augmentation de la flotte. C'était l'affaire de quelques années. Au reste, la situation politique, la conclusion des alliances permettaient d'attendre.

Sur le second point — l'inconvénient de la distance qui sépare la Jade du débouché du canal — il fallait reconnaître que le maréchal avait raison, au moins au point de vue théorique. Mais, en réalité, cette offensive de l'ennemi était-elle à craindre? On avait vu, en 1870, la flotte française toujours hésitante devant ces estuaires, n'ayant ni cartes exactes ni renseignemens précis, ni navires à faible tirant d'eau. Il ne semblait pas que rien fût changé depuis douze ans, et on avait, de plus, le bénéfice de la légende de l'inaccessibilité du littoral.

Était-il d'ailleurs impossible d'acquérir Helgoland? M. de Bismarck était homme à mener à bien cette négociation. Il fallait seulement saisir une occasion favorable, et les affaires coloniales la fourniraient. On pouvait compter sur la bonne volonté de l'Angleterre pour toute combinaison ayant pour résultat de gêner la flotte française, dans une guerre éventuelle. — Enfin il n'était pas dit qu'on ne pousserait pas, plus tard, jusqu'à la Jade. Mais il fallait garder le silence là-dessus pour ne pas effrayer l'opinion.

Au danger incontestable d'une coupure nette entre le Holstein et le Schleswig on pouvait parer de plusieurs manières. Aucune des voies de communication du Nord avec le Sud ne serait supprimée; on s'efforcerait au contraire d'en augmenter le nombre. La défense du Schleswig serait assurée par les moyens les plus sûrs, et la garde du canal établie avec un vrai luxe de précautions. L'armée du littoral, comptant au moins 100 000 hommes de troupes de deuxième ligne, mais de troupes solides, serait concentrée sur la ligne Altona-Lübeck, afin de pouvoir se porter facilement soit sur

les côtes de la Baltique, soit sur celles de la mer du Nord. En cas de menace contre le canal, trois voies de chemins de fer conduiraient en quelques heures ses têtes de colonne à Kiel, Rendsburg, Grünthal et Brunsbüttel, les quatre points essentiels de la ligne du canal maritime. Rendsburg même, le vrai point de manœuvres de la région, recevrait des établissemens militaires qui permettraient d'en faire un débouché commode et une sérieuse base d'opérations pour les corps qui défendraient le Schleswig. D'ailleurs l'augmentation de puissance qu'une ligne de communication intérieure devait donner à la flotte allemande n'était-elle pas la meilleure garantie contre un débarquement?...

Toutes ces raisons, mûries par des réflexions personnelles, finirent par convaincre le chef du grand état-major, dont l'opposition cessa vers 1883. C'était un grand pas de fait. Lorsqu'il fut bien acquis que l'intérêt militaire et particulièrement celui de la marine impériale, très populaire en Allemagne, étaient en jeu dans le percement du canal, il se produisit un revirement d'opinion dont l'habile chancelier de l'Empire s'empressa de profiter. L'affaire fut mise aux enquêtes, comme nous dirions en France, au mois d'octobre 1883; mais, reconnaissant qu'il n'était guère possible de faire fond sur l'initiative privée pour une entreprise aussi considérable, M. de Bismarck soumit au Bundesrath et au Reichstag, en 1885-86, un projet de creusement du canal maritime par les États confédérés. Le coût total, arrêté définitivement à 156 millions de marks (195 millions de francs), devait être réparti au prorata de la contribution de chacun des États aux dépenses générales de l'Empire. La part de la Prusse s'élevait à 50 millions de marks (62 500 000 francs).

Le chancelier fit entendre, au surplus, que ces fonds seraient pris pour la plus grande part sur le reliquat de l'indemnité versée par la France. Les vaincus payaient ainsi la route militaire de la flotte impériale, après avoir payé les chemins de fer stratégiques de l'armée allemande et ses grandes forteresses. Cette proposition, qui faisait jouer à « l'ennemi héréditaire » le rôle qui convient, emporta tous les suffrages. Le 16 mars 1886, était promulguée une loi de l'Empire dont le premier paragraphe ne laisse aucun doute sur le but réellement poursuivi :

« Nous, Guillaume, par la grâce de Dieu, empereur allemand, roi de Prusse, etc., au nom de l'Empire, avec l'assentiment du Bundesrath et du Reichstag, ordonnons ce qui suit :

« Il sera établi, *pour l'usage de la flotte militaire allemande*, un canal maritime allant, par Rendsburg, de l'embouchure de l'Elbe à la baie de Kiel, » etc., etc.

Le 17 juillet 1886, on créa une *Commission impériale du canal*, qui fut chargée, sous le contrôle du ministère de l'intérieur prussien, de l'exécution des travaux. Le 3 juin 1887, l'empereur Guillaume Ier posait la première pierre de l'écluse de Holtenau, et le 20 juin 1895, à l'expiration du délai de huit années, fixé d'avance, l'empereur Guillaume II inaugurait le « Wilhelm der Grosse Kanal, » en le traversant sur le yacht *Hohenzollern*, suivi d'une nombreuse escadre de bâtimens légers et de paquebots.

IV

La *Revue des Deux Mondes* a déjà donné, il y a dix-huit mois, une description technique du canal (1). Elle a dit quelles difficultés spéciales la nature du sol opposait aux ingénieurs, comment ces difficultés ont été surmontées, ou plutôt comment on se flatte de les avoir surmontées. Nos lecteurs savent aussi, autant que les statistiques permettent d'en juger à l'avance, quelles espérances on peut fonder sur la valeur économique de cette voie de navigation, dont la loi du 16 mars 1886 consent à permettre l'usage « aux navires n'appartenant pas à la marine de guerre impériale. » Nous n'examinerons par conséquent aujourd'hui que le côté politique et militaire de la question, et nous allons rechercher les changemens qui résultent de la mise en jeu du nouvel instrument de guerre dans l'équilibre des forces européennes.

Toutefois, pour asseoir solidement cette étude, il convient de rappeler les *caractéristiques* essentielles du canal maritime et de fixer les traits principaux de la flotte dont cette ligne de communication intérieure doit favoriser les opérations.

Tracé de Brunsbüttel, dans l'estuaire de l'Elbe, à Holtenau, dans la baie de Kiel, en passant par Rendsburg, où il vient se confondre avec l'ancien canal danois, le canal maritime a une longueur de 98,6 kilomètres, soit 53 milles marins; une largeur de 64 à 76 mètres au plan d'eau et de 22 à 32 mètres au plafond, les plus grandes largeurs étant réservées aux courbes ; enfin une profondeur de $9^{m},30$ à $9^{m},80$. Il n'y a qu'un seul bief, que limitent les écluses de Brunsbüttel et de Holtenau. Le plan d'eau étant tenu à la cote du niveau normal de la Baltique, il n'y aura lieu de fermer l'écluse d'Holtenau que lorsque des vents persistans, soit du nord-est, soit du sud-ouest, auront fait varier ce niveau d'une manière sensible. L'écluse de Brunsbüttel, en revanche, ne

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1893. *Le Canal de la Baltique à la mer du Nord*, par M. J. Fleury.

pourra rester ouverte que quelques heures par jour, lorsque le mouvement de la marée rapprochera le niveau de l'Elbe de celui du canal. Encore la crainte de laisser s'introduire les sédimens que les eaux de l'estuaire tiennent en suspension imposera-t-elle des limites étroites à la durée de l'ouverture des portes.

Malgré la haute valeur technique de la « commission impériale » qui a présidé à l'achèvement du canal, certaines parties de cette grande œuvre laissent à désirer. Il semble que l'on se soit plus préoccupé d'arriver au terme dans les délais fixés, et de ne pas dépasser les prix de revient admis en 1886, que de donner à l'entreprise un caractère durable et définitif. On reconnaît là, d'une part, l'influence personnelle de l'empereur régnant, toujours attentif à frapper les imaginations, de l'autre, cette tendance générale, et peut-être inconsciente dans une certaine mesure, de l'Allemagne actuelle à produire bon marché et médiocre, — *schlecht und billig*.

Quoi qu'il en soit, les revêtemens des berges sont presque partout insuffisans pour en assurer la solidité ; quelques courbes sont trop prononcées — un peu moins de 1 000 mètres de rayon — parce qu'on a voulu profiter le plus possible de la tranchée de l'ancien canal ; enfin, pris dans leur ensemble, les *profils en travers* qui ont été adoptés ne prévoient pas, entre la section d'eau et le maître-couple des carènes, un rapport convenable pour le cheminement rapide des grandes unités de combat.

Voilà, pour le temps de guerre, trois inconvéniens fort graves qui se traduiraient par l'augmentation de la durée du trajet et aussi par une incertitude pénible sur l'issue des traversées.

Faut-il admettre maintenant que tous les navires qui figurent sur la liste de la flotte allemande se serviraient de la nouvelle route maritime ? Au premier abord, le doute semble permis. Il y a là quatre cuirassés neufs, du poids de 10000 tonnes et qui s'enfoncent dans l'eau de $8^{m},50$. Assurément, les pilotes du canal ne répondaient pas de conduire sans encombre le *Wörth* et ses trois frères, de Kiel à Brunsbüttel. Ils n'oseraient s'engager davantage, aujourd'hui, pour le vieux *König-Wilhelm* transformé, qui cale à peu près autant que le *Wörth*, ni pour le grand croiseur *Kaiserin Augusta*, long de 118 mètres. Or, ces navires de combat constituent justement le noyau de l'escadre offensive allemande. Mais on apprécierait mal la ténacité de nos voisins, et l'on risquerait d'entretenir de fâcheuses illusions sur le véritable rôle qu'ils destinent au canal maritime, si l'on pensait qu'ils se résigneront à n'utiliser cette ligne intérieure que pour les élémens défensifs de leur force navale. Coûte que coûte, en temps

de guerre surtout, ils entretiendront la profondeur nécessaire pour le passage des grandes unités. Quant aux courbes à faible rayon, il est entendu déjà qu'on les rectifiera ou que l'on agrandira sur leur parcours la section transversale de la cuvette. Ce sera sans doute un assez grand travail et qui durera quelques mois, mais tout le monde sait bien qu'un canal inauguré n'est pas un canal achevé.

Répondons par conséquent par une affirmation nette à la question posée tout à l'heure : oui, tous les bâtimens de guerre allemands pourront circuler dans le canal maritime, en 1896, sans courir de risque trop marqué. Et à qui nous reprocherait de faire ainsi la part belle à la marine impériale nous rappellerions ce sage principe que, en appréciant la portée des desseins stratégiques de l'adversaire, il convient de le supposer en possession normale des moyens par lesquels il compte lui-même assurer l'exécution de ses plans.

Cela posé, quel est « l'ordre de bataille » de la flotte allemande, ou du moins quels en seraient les élémens actifs, abstraction faite des navires trop démodés ou de ceux que l'on destine à la défense locale de tel ou tel port?

21 cuirassés de types très variés, mais tous susceptibles de combattre en haute mer ;

10 croiseurs de 2000 à 6000 tonnes et de 16 à 22 nœuds de vitesse ;

18 éclaireurs légers (avisos torpilleurs compris), filant de 16 à 26 nœuds ;

96 torpilleurs de haute mer, de 85 à 125 tonneaux, voilà ce que nous montrent les relevés officiels. Mais il y a lieu de faire tout de suite de sérieuses réserves. A la mer comme à terre la différence est grande des effectifs sur le papier et de ceux qui se présentent réellement sur le champ de bataille. D'ailleurs, parmi les bâtimens que nous venons d'énumérer, quelques-uns sont employés déjà ou seraient employés, en cas de guerre, dans les mers lointaines. Enfin on peut affirmer sans trop de témérité qu'il n'entrerait dans les vues de l'amirauté allemande ni de faire sortir de la Baltique certaines unités de combat à qui leur mode de construction ne permet guère d'affronter les longues houles de l'ouest ni de démunir le *Deutsch bucht*, le fond de la mer du Nord, de certains élémens de défense rapprochée dont la présence serait indispensable pour assurer la liberté des atterrages si importans de l'Elbe et du Weser.

Ainsi, d'éliminations en éliminations, on tombe aisément aux chiffres que voici :

12 cuirasssés, depuis le type *Wörth* (10 000 t^x) jusqu'au type *Siegfried* (4 000 t^x);

4 croiseurs et 8 éclaireurs (avisos torpilleurs compris);

24 torpilleurs de haute mer.

Ceci donne bien, croyons-nous, une idée juste de ce que serait la fraction essentiellement mobile de la flotte allemande; de ce que serait « l'escadre d'opérations », chargée soit de prendre résolument l'offensive contre le littoral ennemi, soit, grâce au canal maritime, d'accabler successivement les escadres de blocus d'un adversaire obligé de partager ses forces entre la mer du Nord et la Baltique.

48 bâtimens! Il y a là, certes, de quoi faire réfléchir, et il suffit, pour apprécier le poids que l'Allemagne jetterait ainsi dans la balance, de comparer cet effectif à ceux de notre flotte de la Manche et du « Channel squadron » des Anglais. La première comptera 20 navires (dont 6 cuirassés et 2 croiseurs blindés) à la fin de cette année-ci; la seconde n'en a que 9, dont 4 cuirassés de 14 000 tonnes. Que si, à ces unités de combat toutes prêtes à marcher, on ajoute les réserves mobilisables en deux ou trois jours, on trouve que la flotte française pourrait doubler son effectif, — péniblement, à la vérité, et en faisant flèche de tout bois, tandis que l'Amirauté anglaise ajouterait aisément 10 cuirassés et 20 éclaireurs de toute catégorie à son escadre permanente.

Par conséquent, la flotte allemande conserverait sur chacune de ces deux forces navales une supériorité que n'affaiblit pas à nos yeux la proportion considérable de navires légers, de torpilleurs surtout, qu'on y remarque.

Ce n'est pas tout encore; car s'il convient de se préoccuper d'abord du présent, il n'est guère moins essentiel de jeter un coup d'œil ferme sur l'avenir, sur l'*avenir prochain*. Dussions-nous troubler certaine quiétude, n'hésitons pas à dire que la marine allemande va prendre un rapide essor. Pour obtenir l'assentiment du Reichstag à la grande et coûteuse entreprise du canal, on a bien fait entrevoir à cette assemblée qu'on pourrait modérer la progression des dépenses qu'entraîne depuis quinze ans le développement régulier de la marine impériale, puisque l'efficacité des forces navales actuelles allait se trouver doublée. Mais il n'en sera rien en réalité, et c'est l'existence même du canal qui provoquera, si même elle ne justifiera de nouveaux sacrifices; car il est naturel, il est « humain » qu'en possession d'une route militaire si commode, on veuille se mettre en état d'en tirer tout le parti possible. C'est ainsi qu'après l'achèvement

de ce réseau de chemins de fer stratégiques qui accélère singulièrement le transport des grandes masses, on a vu, — transformation que l'on n'a pas assez remarquée en France, — l'armée allemande de première ligne, l'armée d'opérations, avec laquelle on veut frapper des coups immédiats et accablans, prendre une importance considérable au détriment des formations de réserve, au détriment de l'armée de défense.

Au fond c'est un résultat analogue à celui que l'observation des faits économiques permet d'enregistrer tous les jours : les voies et les engins de communication réagissent inévitablement les uns sur les autres, de sorte que si l'on ouvre de nouvelles routes, de nouveaux chemins de fer, de nouveaux canaux pour faciliter la circulation des véhicules et par conséquent celle des produits naturels ou fabriqués, la mise en service de ces routes, de ces canaux favorise la production de tous les objets d'échange, et par conséquent la création de nouveaux engins de transport. Le besoin fait naître l'outil, mais l'outil, à son tour, provoque, suggère le besoin.

Qu'on ne pense pas, du reste, qu'en signalant l'inévitable application de ce principe au développement de la marine allemande à la suite de l'ouverture du canal maritime, nous nous livrions au jeu facile des hypothèses. Déjà lorsque le chancelier de l'Empire avait soumis au Reichstag le programme naval de 1889, il avait invoqué la nécessité de protéger les deux issues du canal pour faire voter le principe de la construction de huit « petits cuirassés ». Mais il se trouva, expériences faites, que ces gardes-côtes étaient d'excellens navires de mer, fort capables de porter la guerre chez l'ennemi, si bien qu'aujourd'hui leur place est marquée dans l'escadre d'opérations. Chaque année, au surplus, l'amirauté célèbre les *facultés défensives* des torpilleurs pour lesquels elle demande — et obtient toujours — d'abondans subsides. Or ces torpilleurs, aussi remarquables dans leur genre que les prétendus gardes-côtes du type *Siegfried*, sont tous des navires de haute mer, c'est-à-dire de précieux engins d'attaque.

Il faut donc savoir le reconnaître, la marine impériale ne borne plus ses vues au soin de la défense du littoral, ni même à la liberté des atterrages : c'est une marine d'offensive, marine d'opérations actives, étendues, liées aux mouvemens généraux des armées allemandes, dont elle formera l'aile droite dans la Manche et l'aile gauche dans la Baltique; enfin une marine qui compte bien appliquer pour son compte l'axiome célèbre du maréchal de Moltke : « Faire la guerre, c'est attaquer. »

Pourquoi donc, en définitive, l'organisme maritime de nos

voisins de l'Est resterait-il au-dessous de leur organisme militaire, arrivé aujourd'hui à un si haut degré de perfection? — Sait-on bien, sans parler de la puissance absolue d'un empire de 50 millions d'hommes, aussi bien outillé pour les luttes économiques que pour la guerre, et dont la force d'expansion extérieure commence à paraître redoutable à l'Angleterre elle-même, sait-on bien que la marine de commerce allemande est la troisième du monde et qu'elle sera bientôt la seconde, gagnant rapidement du terrain sur celle des États-Unis, tandis que la nôtre, descendue au cinquième rang, s'affaisse tous les jours un peu plus? Sait-on que, si la population maritime est là-bas sensiblement inférieure à ce qu'elle est chez nous, où l'on compte un nombre considérable de pêcheurs, la « population fluviale » y est, en revanche, de beaucoup supérieure, et que cette population fournit de riches et précieux contingens de mécaniciens? Sait-on qu'avec un plus petit nombre de ports, et des côtes quelquefois assez peu hospitalières, les Allemands balancent presque notre mouvement commercial; que Hambourg, par exemple, laisse loin derrière lui Marseille et le Havre, ne le cédant en Europe qu'à Londres même?

Apprécie-t-on comme il convient la valeur des intérêts qu'une émigration depuis longtemps considérable et un Empire colonial déjà étendu créent à l'Allemagne sur tous les points du globe? Et si l'on contestait que le développement de la marine de guerre fût l'inéluctable conséquence de ces immenses progrès économiques ou de ces grands mouvemens sociaux, ignore-t-on aussi que, de l'aveu de M. de Caprivi, la liberté des arrivages par mer serait indispensable à l'Allemagne, au cours d'une grande guerre, pour se ravitailler, en combustibles, en objets d'alimentation, en matières premières nécessaires à l'industrie? — Eh bien! comment maintenir cette liberté, comment être assuré de garder la mer du Nord et la Baltique sans une flotte puissante, sans une flotte dont la composition soit dans un rapport plus exact que l'actuelle avec les besoins économiques et militaires de la nation?

On ne prétendra pas sans doute que cette grande marine de l'avenir, — de l'avenir le plus rapproché, répétons-le sans nous lasser, — considérerait le méridien des bouches de l'Ems ou celui de Memel comme les limites extrêmes de son champ d'action. Il appartient donc à l'Angleterre, à la Russie, aux Royaumes scandinaves autant qu'à la France (et cela sans aucun parti pris d'hostilité ou seulement de défiance) d'examiner, chacune en ce qui la concerne, la portée des conséquences politiques qui vont découler, d'abord de l'ouverture même du canal, ensuite du

« coup de fouet » que cet événement capital ne peut manquer de donner aux progrès de la puissance maritime allemande.

V

Il ne faudrait guère moins d'un gros volume pour traiter à fond un sujet sur lequel pâlissent en ce moment, sans doute, les états-majors militaires et maritimes des États que nous venons de nommer. Aussi bien une étude poussée un peu loin dans ce sens ne laisserait-elle pas d'offrir des inconvéniens de plus d'un genre. Nous resterons donc dans le domaine des idées générales, où se sont tenus jusqu'ici tous ceux qui ont discuté cette intéressante question.

Et d'abord, si juste que soit la théorie fondamentale sur laquelle se sont appuyés les prôneurs du canal « Guillaume le Grand », doit-on admettre sans conteste que la nouvelle route de navigation ouverte à la marine impériale fournisse à celle-ci la *ligne de communication intérieure* si recherchée des stratégistes qui veulent racheter l'infériorité des forces actives par la rapidité des mouvemens? — Non, vraiment. A se contenter d'une vue aussi superficielle, on risquerait d'adopter sur l'*efficacité militaire* du canal une de ces opinions toutes faites que les Allemands excellent à imposer quand ils y voient un intérêt d'État.

En effet, non seulement cette ligne intérieure n'est pas assez étendue, comme le remarquait M. de Moltke, puisqu'elle ne relie pas d'une manière immédiate les deux bases naturelles de la flotte impériale, Kiel et Wilhelm'shaven; non seulement (en dépit d'Helgoland, acquis enfin et fortifié aussitôt, mais placé trop loin de l'issue occidentale du canal maritime) les escadres de la Baltique et de la mer du Nord s'exposent à se faire battre séparément, si elles tentent de se réunir en présence de l'adversaire établi au débouché de l'Elbe; mais encore — et ceci est capital — il n'est pas certain que l'usage de cette route directe intérieure assure toujours à la marine allemande, sur un adversaire obligé de faire le tour par le cap Skagen, l'avantage essentiel d'une plus grande rapidité de mouvemens.

Paradoxe! dira-t-on. — Point du tout; et il nous sera facile d'en faire la démonstration si l'on veut bien nous autoriser à mettre en jeu, dans un thème d'opérations nettement déterminé, des acteurs spécialement choisis.

Eh bien! supposons l'Allemagne en guerre à la fois avec la Russie et les États-Unis. Admettons aussi — et cette hypothèse

répond actuellement à la réalité — que les forces navales se balancent de telle sorte que la marine allemande soit plus puissante que chacune des marines russe et américaine, mais plus faible, très sensiblement, que ces deux marines réunies. Attribuons à l'escadre d'opérations des États-Unis la composition suivante, qui n'a d'ailleurs rien de fantaisiste :

2 croiseurs cuirassés, *New-York* et *Brooklyn* (8 000-9 000 t^x; 20 nœuds de vitesse);

6 croiseurs protégés, *Olympia*, *Columbia*, *Minneapolis*, *Baltimore*, *Cincinnati*, *Raleigh*, (3 300-7 300 t^x; de 20 à 23 nœuds);

3 éclaireurs type *Vesuvius* (750-950 t^x; de 21 à 23 nœuds).

6 torpilleurs de 1re classe, ou de haute mer (120-140 t^x; de 22 à 25 nœuds);

2 grands paquebots rapides, ravitailleurs de charbon, eau douce et munitions.

Cette force navale, remarquons-le tout de suite, peut donner aisément de 17 à 18 nœuds pendant 36 heures.

Cela posé, voici la situation des belligérans sur l'échiquier stratégique : l'escadre russe est concentrée à Libau, prête à agir contre le littoral ennemi dès qu'elle aura fait sa jonction avec ses alliés. L'escadre américaine vient de déboucher du Pas de Calais dans la mer du Nord. Si elle continue sa route tout droit vers le Skager-Rack pour entrer dans la Baltique, elle s'expose à être arrêtée au Grand-Belt par la flotte ennemie tout entière, la fraction de cette flotte qui est affectée à la mer du Nord ayant franchi le canal maritime aussitôt que ses éclaireurs l'ont avertie de la route suivie par les Américains. Or ceux-ci, nous venons de le dire, ne sont pas assez forts pour lutter seuls contre les Allemands réunis, surtout dans des parages resserrés et difficiles, que ces derniers connaissent fort bien. Il faut donc que le commandant en chef américain use de stratagème, et il adopte le plan suivant : il feindra de vouloir bloquer le *Deutscher-bucht*, ou de méditer un coup de main contre Helgoland. Cette attitude obligera la fraction de la flotte allemande chargée de la mer du Nord de rester entre la Jade, l'îlot et l'Eider, afin de s'opposer aux entreprises éventuelles des Américains, tandis que la fraction chargée de la mer Baltique croisant soit devant Kiel, soit devant l'île de Rügen, avec ses éclaireurs à l'ouvert du golfe de Danzig, surveillera les Russes.

Cette situation une fois bien acquise, l'escadre des États-Unis, profitant de la nuit et d'un concours de circonstances favorables, se dérobera derrière un rideau de navires légers, et passera rapidement dans la Baltique avant que l'escadre allemande de la mer

du Nord, prévenue trop tard, ait eu le temps de franchir le canal.

Que si les défenseurs essayaient, avant cette opération décisive, de réunir toutes leurs forces dans la mer du Nord contre l'escadre américaine, celle-ci n'en aurait que plus de facilités à exécuter le plan de son chef, puisque, *disposant d'une vitesse supérieure à celle de la flotte allemande*, elle pourrait entraîner celle-ci vers le large, tout en refusant de s'engager à fond, et se dérober, la nuit venue.

Suivons maintenant d'un peu plus près le développement de l'opération.

Dans les eaux d'Helgoland, pendant plusieurs jours, s'engagent de fréquentes escarmouches entre les bâtimens légers des deux partis, tandis que, des deux masses principales, l'une reste mouillée, mais sous les feux, à l'est de l'îlot, et que l'autre croise au large, à petite vitesse. Les adversaires s'observent ainsi et gardent le contact. A l'entrée d'une nuit assez noire, par un vent de sud-ouest poussant les eaux du golfe dans le Skager-Rack, et au moment où le flot remonte le long de la côte occidentale du Jutland, le commandant en chef américain lance sa division légère à l'attaque du gros de l'escadre allemande: c'est une fausse attaque, bien entendu, qui n'a d'autre but que de masquer le mouvement qui va s'exécuter. En effet, à la nuit close — mettons entre 8 heures et 9 heures, — les huit grands croiseurs au pavillon étoilé mettent le cap au nord et font route pour le cap Skagen à la vitesse de 17 nœuds.

Combien d'heures leur faudra-t-il pour atteindre le Fehmarn-Belt, où ils verront s'ouvrir pour eux l'horizon de l'est? — Vingt-six, car il y a 450 milles marins; de sorte que l'escadre américaine, rejointe vers le matin par sa division légère, se trouvera entre 10 heures et 11 heures du soir, le lendemain de son départ d'Helgoland, sur le méridien de la pointe nord de Fehmarn, à 30 milles à l'est de la baie de Kiel.

Que devient, pendant ce temps-là, l'escadre allemande?

L'attaque repoussée, elle a fait poursuivre la division légère américaine par ses torpilleurs et ses avisos; mais cette poursuite ne peut guère, dans une nuit venteuse et noire, être prolongée longtemps. Les éclaireurs allemands sont donc revenus à Helgoland, où ils reprennent leur service de surveillance pour le compte de leur escadre. Le jour venu, la disparition complète des Américains commence à éveiller des soupçons. Mais de quel côté s'est dirigé l'ennemi? Que menace-t-il en ce moment? L'Ems, la Jade, le Skager-Rack,... ou même l'Elbe, Cüxhaven et Brunsbüttel? — Les éclaireurs sont lancés dans toutes les direc-

tions, et le gros de l'escadre, à tout hasard, se rapproche de la côte ferme. Enfin, vers midi, le sémaphore de Neuwerk met fin à toute incertitude. A 10 heures, les grand'gardes allemandes (escadrille de torpilleurs) du cap Skagen ont aperçu l'escadre américaine se dirigeant vers les détroits; l'un d'eux a couru à Skagen même, l'autre à Götheborg, sur la côte de Suède. Des dépêches ont été expédiées, et l'amirauté ordonne à l'escadre de la mer du Nord de franchir le canal maritime sans perdre un instant.

Nous voici au point délicat. Cette escadre ne peut donner plus de 15 nœuds. Elle a encore 30 milles à faire avant d'arriver à Brunsbüttel. C'est donc déjà deux heures d'employées. Admettons, pour lui faire la part belle, qu'elle arrive tout juste à l'entrée du canal au moment où les portes des écluses sont ouvertes, le niveau de l'Elbe étant à peu près le même que celui de la Baltique, et ne comptons par conséquent que la durée de la traversée. Admettons aussi que le canal est parfaitement achevé, que ses berges sont consolidées, ses courbes rectifiées, enfin qu'aucun échouage n'est à craindre, sauf erreur accidentelle des pilotes. Il n'en faut pas moins, — à 15 kilomètres à l'heure, vitesse maxima, — six heures et demie ou sept heures *pour chaque navire*, et bien près de dix heures pour *l'escadre tout entière*, qui forme dans le canal un long chapelet.

Ce n'est pas fini : il y a encore 28 milles au moins d'Holtenau, dans la baie de Kiel, à la pointe sud de Langeland, et c'est presque deux heures de plus, — en tout treize, si nous comptons bien ; — d'où il résulte que l'escadre américaine aura eu largement le temps de franchir le Fehmarn-Belt, lorsque les Allemands y pénétreront, d'ailleurs en pleine nuit, et par conséquent dans les plus mauvaises conditions pour découvrir l'ennemi.

Nous reprochera-t-on d'avoir tout arrangé pour le succès des uns et la confusion des autres? Nous fera-t-on observer que, si l'amirauté allemande a pu télégraphier à son escadre de la mer du Nord de franchir le canal, rien ne l'empêchait d'ordonner en même temps à son escadre de la Baltique d'attaquer l'ennemi et de retarder sa marche? Soit! Mais, outre que l'exécution de cet ordre dépend de la position qu'occupera la force navale dont il s'agit sur le théâtre des opérations, ne serait-ce pas là une tactique dangereuse au premier chef, la tactique des combats décousus et des petits paquets? Mettons les choses au pis pour les Américains : que l'escadre allemande de la Baltique, prévenue en temps utile, leur barre le Grand-Belt. Croit-on que des navires aussi puissans, et qui d'ailleurs peuvent tous donner 20 nœuds

au moment du danger, se laisseront arrêter quand il y aura un intérêt essentiel à passer coûte que coûte? On ne se met plus comme autrefois, et pour cause, en travers de la route d'un grand navire à vapeur. Tout ce qu'on peut faire, c'est de lui infliger des avaries graves, et encore cela n'est-il point aisé dans un seul et rapide croisement. Au surplus, l'intérêt de réunir leurs forces, serait tel, ici, pour les alliés que le commandant en chef américain n'hésiterait pas à sacrifier sa division légère, cette fois dans une attaque à fond, en la jetant sur l'adversaire qui prétend l'arrêter. Les avantages matériels et l'effet moral de la jonction ne seraient pas, à ce prix, payés trop cher.

Il y a deux conclusions à tirer de notre exemple, de notre type — nullement irréalisable — d'opération stratégique. En premier lieu, et c'est ce que nous avons voulu montrer, la différence entre l'arc et la corde, dans le cas de la péninsule Cimbrique et du canal « Guillaume le Grand », n'est pas assez marquée pour que le bénéfice de la ligne intérieure apparaisse toujours bien nettement. Il faudrait que le canal eût un tracé tout différent, qu'il débouchât dans la mer du Nord à Meldorf-Busum et que sa largeur fût au moins de 100 mètres (nous ne disons rien de la solidité des berges). S'il n'en est pas ainsi ce n'est pas faute d'études et de réflexions, on a pu s'en convaincre en lisant la première partie de cet article. La nature ni la politique n'ont permis de mieux faire.

Il est assez curieux de remarquer, à ce propos, que, dans le cas plus particulièrement intéressant pour nous du canal français des Deux-Mers, la différence entre la route intérieure et la route extérieure, par le détroit de Gibraltar, serait beaucoup plus considérable. Elle le serait assez pour justifier pleinement l'entreprise au point de vue militaire. En effet, pour aller de Toulon à Ouessant, une escadre française marchant à une allure modérée et empruntant la voie intérieure ne mettrait, en dépit des 16 biefs du canal, que quatre-vingt-cinq heures environ. Elle arriverait en pleine possession de ses moyens d'action, ayant du combustible dans ses soutes et des mécaniciens suffisamment reposés.

Pour aboutir au même point (en partant par exemple de la Maddalena) et dans le même laps de temps, l'adversaire devrait régler l'allure de ses machines à 19 nœuds. Or il n'y a pas et il n'y aura pas de longtemps d'escadre qui puisse soutenir cette vitesse pendant quatre-vingt-cinq heures, pendant trois jours et demi! — Vingt-six heures à 17 nœuds (notre hypothèse de tout à l'heure), c'était déjà beaucoup.

Non, ni le matériel, ni le personnel des marines d'aujour-

d'hui ne seraient capables de tels efforts. En tout cas l'approvisionnement de charbon ne serait pas suffisant, la dépense par cheval développé s'accroissant singulièrement à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des vitesses. Et ce n'est pas tout! On a déjà fait observer, avec juste raison, que les cuirassés ou les grands croiseurs qui auraient réussi à exécuter ce « raid » épique se présenteraient au combat dans de fâcheuses conditions de stabilité, leurs fonds s'étant allégés d'un millier de tonneaux au moins.

Ainsi le grand bénéfice de l'ouverture du canal des Deux-Mers pour la marine militaire française résulterait non pas tant de la différence des longueurs de la corde (le canal) et de l'arc (le circuit par Gibraltar), différence qui pourrait être rachetée par la supériorité de vitesse de l'adversaire, que *de la longueur absolue de cet arc* et de l'impossibilité pratique de le parcourir jusqu'au bout avec la vitesse convenable.

La marine allemande, au contraire, ne doit compter avec le canal Guillaume que sur la différence de longueur des trajets, puisque le circuit extérieur peut être parcouru dans un nombre d'heures relativement restreint. En face de la plupart des flottes actuelles, à vitesse moyenne médiocre, c'est encore suffisant; mais nous avons montré qu'il en existe une, au moins, en présence de laquelle le jeu de navette exécuté sur la *ligne intérieure* du canal maritime ne réussirait pas toujours, parce que ceux qui l'ont créée surent apprécier en temps utile l'importance du facteur vitesse dans les guerres modernes.

Il y a là un enseignement, et le meilleur : l'exemple, la leçon de choses. Voudra-t-elle en profiter, la marine à laquelle appartient le *Dupuy-de-Lôme*, et qui, si elle comptait sept ou huit navires de ce type, au lieu d'un seul, se rirait, à son tour, de la flotte allemande et de son canal?

Il est tard déjà; il faut se hâter de regagner le temps perdu!... Mais aussi pourquoi cette marine s'est-elle hypnotisée pendant trente années sur la mêlée d'escadre, sur le « corps à corps » de deux mastodontes, sur la lutte insoluble d'un canon géant contre une cuirasse massive? Pourquoi a-t-elle si longtemps sacrifié les facultés stratégiques, vitesse, rayon d'action, endurance à la mer, aux facultés tactiques et, qui pis est, parmi celles-ci, au stérile armement défensif?

Ayons donc des unités de combat rapides, des navires qui donnent 17 ou 18 nœuds aussi facilement qu'en donnaient 12 ceux de 1860, et à qui l'on en puisse demander 20 pendant quelques heures sans craindre de les surmener. Avec cet outillage nos marins feront de bonne besogne, et il serait imprudent de les en

priver sous le prétexte que l'on vit un jour une escadre démodée combattre avec succès une escadre toute neuve. Les Lissa sont rares; la fortune ne se met pas toujours du côté des faibles bataillons. Avoir les vaisseaux de Persano et les conduire comme Tegethof, c'est le plus sûr, — et voilà la deuxième conclusion que nous suggère notre étude stratégique.

VI

Peut-être, en discutant dans le public les questions militaires que pose le percement du canal de Kiel, s'est-on tenu trop exclusivement au point de vue maritime et n'a-t-on pas assez examiné si l'existence de ce détroit artificiel n'allait pas introduire un facteur nouveau dans la stratégie générale. Et il ne s'agit pas seulement de constater (cela devient évident à la première réflexion) que toute opération maritime a son contre-coup sur l'ensemble des événemens d'une grande guerre. Quand on serre la question de plus près, quand on la place sur le terrain où la plaçait déjà, il y a quelque douze ou quinze ans, le maréchal de Moltke, on ne tarde pas à reconnaître que l'instinct aiguisé du chef du grand état-major ne l'avait pas trompé; que cette coupure nette du canal maritime en plein pays de conquête récente, à 12 lieues à peine de la limite reconnue de la langue danoise, pourrait bien devenir une *cassure;* et qu'il est par conséquent d'un haut intérêt pour « l'Empire », sinon pour l'Allemagne, de fortifier sa situation militaire dans les duchés.

Ce n'est point d'aujourd'hui, au surplus, que l'on admet cet intérêt. Le plus élémentaire bon sens faisait comprendre au gouvernement prussien, dès le lendemain de la conquête violente du Schleswig, qu'il y avait là un terrain tout préparé pour une descente; une base d'opérations d'autant plus précieuse pour l'adversaire qui oserait s'en servir qu'il aurait forcément pour lui l'appui de la nation spoliée et que, dans le cas d'un insuccès, il trouverait une sûre retraite, soit dans le Jutland, soit dans la grande île de Fionie, séparée de la terre ferme par un bras de mer de 900 mètres à peine, une rivière d'eau salée.

On sait quels étaient les projets d'expédition du gouvernement français au début de la guerre de 1870. On sait moins — et à certains égards il faut s'en féliciter — quels furent les motifs de l'abandon d'un plan dont l'exécution pouvait, même après les batailles malheureuses du commencement d'août, modifier profondément la face des affaires. Mais à cette époque déjà il n'y

avait plus rien à attendre d'organismes militaires et politiques en proie au vertige des grandes catastrophes !

Les craintes du grand état-major prussien avaient été si vives qu'en outre des formations de réserve, dont la solidité semblait insuffisante, il avait maintenu plusieurs semaines sur le littoral de la Baltique et dans l'isthme Holsteinois soixante mille hommes de ses meilleures troupes de première ligne, le 2e corps (Poméranie) et deux divisions détachées qui constituèrent plus tard le noyau de l'armée du grand-duc de Mecklembourg. Fait remarquable et significatif, le 2e corps, appelé sur le théâtre principal des opérations lorsque l'on fut assuré que la France renonçait à rien tenter dans la péninsule Cimbrique, atteignit l'armée allemande le soir de la bataille de Saint-Privat et fut lancé aussitôt par le général de Moltke à l'assaut de la gauche française, établie sur la forte position du Point-du-Jour. L'attaque, aussi vaillament reçue que vaillamment conduite, ne réussit pas. Mais la solidité des Poméraniens après leur échec ne permit pas à notre gauche de compléter un succès qui eût balancé la glorieuse défaite de notre droite à Saint-Privat même.

On ne rendrait pas justice à la prudence politique, non plus qu'à la fermeté du sens militaire de nos vainqueurs, si l'on pensait qu'éblouis de leur triomphe ils eussent oublié les appréhensions que leur avait fait concevoir au début de la guerre ce point faible de leur cuirasse, cette ouverture béante au nord, dans le flanc de leurs lignes naturelles d'opérations. Dans les années qui suivirent la campagne de France, une série de mesures intéressantes furent prises pour parer autant que possible, en cas de nouveau conflit, un coup que l'on continuait à considérer comme dangereux. Le développement de la marine allemande, qui a pris depuis un caractère offensif, fut poursuivi à cette époque avec l'objectif bien marqué d'assurer la défense des débouchés de la mer Baltique — les types adoptés alors en font foi. Les forts extérieurs de Kiel furent entrepris ; Sonderbourg-Düppel, déclassé d'abord, fut maintenu comme point d'appui des opérations éventuelles dans le Sundewitt et l'île d'Alsen ; Rendsburg devint un dépôt très important de matériel d'artillerie et de génie ; Altona — le Hambourg prussien, la cité-sœur, mais aussi la cité rivale de la grande ville hanséatique, — fut désignée comme centre du commandement du 9e corps et vit s'accumuler dans ses immenses gares militaires des milliers de locomotives et de wagons. Nous avons dit déjà ce que l'on fit pour les chemins de fer : quatre lignes plus ou moins bifurquées remontent au nord, convergeant vers Flensburg, la ville principale du Schleswig, et la ligne centrale est à double voie,

comme prolongement de la ligne stratégique Berlin-Hambourg-Altona.

Les précautions militaires ne suffisaient pas. D'ailleurs, quand on a beaucoup à conserver il est naturel de s'attacher à prévenir les difficultés. On agit donc sur l'opinion publique avec cet art consommé dont M. de Bismarck ne semble pas avoir livré tous les secrets. Les avertissemens les plus précis furent officieusement donnés au Danemark : une presse qui se renseignait sans doute aux bons endroits déclara — sans être démentie — que le premier acte de la guerre future serait l'occupation de l'archipel Danois et du Jutland par les troupes allemandes. A cette même époque on voyait, coïncidence remarquable, s'élever en Danemark, entre la couronne et le parti avancé, un long conflit politique qui se traduisait surtout par le refus des crédits destinés à mettre ce qui reste du royaume à l'abri du coup qui le menaçait. En même temps la littérature militaire s'enrichissait de traités fort habiles où les stratèges d'outre-Rhin démontraient qu'en présence des énormes effectifs modernes les débarquemens n'étaient plus possibles et qu'il y aurait folie pure à y songer désormais. Ces doctrines, propagées en France avec adresse, furent accueillies avec la faveur irréfléchie qui attend chez nous tout ce qui vient de l'étranger, et surtout de l'étranger victorieux. Ne justifiaient-elles pas aussi l'instinctive réserve avec laquelle beaucoup de militaires, de l'armée ou de la marine, envisageaient l'éventualité d'une action commune?...

Quoi qu'il en soit, ces divers moyens — nous ne les énumérerons pas tous — furent mis en œuvre avec un plein succès et toute préoccupation relative à la situation militaire des duchés dans le cas d'une grande guerre européenne parut écartée pour longtemps.

Les années ont passé cependant et la question va renaître, nous en sommes convaincu.

Elle va renaître, d'abord et tout simplement, parce que les yeux se sont portés de nouveau sur ces pièces toujours intéressantes de l'échiquier stratégique européen;

— Parce que le canal maritime allemand, puisqu'il est un instrument de guerre, attirera forcément la guerre : si les uns ont tant d'intérêt à s'en servir, les autres n'en verront pas moins à le détruire, ou à le tourner contre le défenseur;

— Parce que le nombre perd de son prestige; parce que chacun commence à entrevoir le retour aux armées de metier, aux armées relativement faibles d'effectifs mais très fortes par la valeur individuelle de leurs élémens;

— Parce qu'on n'a qu'une médiocre estime pour ces « formations de réserve » que les pays européens affectent à la garde de leurs côtes, et, en général pour ces masses d'hommes dépourvus de cohésion que l'on décore du nom d'armées de deuxième ligne;

— Parce que les opérations maritimes reprennent faveur en même temps que la marine elle-même; parce que l'on voit mieux tout le parti qu'il est possible d'en tirer, surtout depuis que la vitesse des navires de guerre et de commerce facilite les mouvemens étendus;

— Et puis enfin — n'est-ce pas assez pour l'observateur philosophe?... — parce que tout renaît, tout revient, tout surnage à son tour dans le remous des opinions humaines, et qu'il n'est point de si faible parcelle de vérité qu'un jour ne mette en lumière.

Nous ne pousserons pas plus loin cette étude. Il suffit d'avoir montré en quoi le canal allemand mérite l'attention des militaires, des politiques, de tous ceux qui, par profession ou par goût, cherchent à pénétrer un peu des secrets de l'avenir. Résumons nos observations en disant que les conséquences de l'ouverture de la nouvelle route maritime nous semblent devoir être :

L'accroissement rapide de la marine allemande et l'accentuation nette de son caractère offensif. Il n'est pas prouvé que, de ceci, ce soit la France qui se doive inquiéter le plus;

Le développement des facultés stratégiques et en particulier de la vitesse des escadres appelées à opérer dans les mers du nord de l'Europe;

Un retour d'attention sur les hautes questions militaires qui se rattachent à la péninsule Cimbrique, attention que nous n'avons pas à regretter. Toute dérivation du « potentiel » militaire accumulé sur notre frontière continentale nous est une faveur de la fortune : saurons-nous y répondre le cas échéant?...

***

LE
THÉATRE ANGLAIS CONTEMPORAIN

II [1]

LES *BURLESQUES*. — LA *CUP AND SAUCER COMEDY*. LE THÉATRE DE GILBERT

I

La grande vogue des *Burlesques* date à peu près du même temps que l'apparition du drame irlandais. Il n'y a aucun rapport entre ces deux formes du théâtre, si ce n'est que ni l'une ni l'autre n'appartient à la littérature. Le burlesque, c'est, sous un nom à peine anglais, la parodie musicale dont nous faisions alors nos délices, et d'où naquit l'opérette. A Londres, ce genre exotique fut bientôt nationalisé par le succès.

Je prends comme type l'*Ixion*, de Burnand, qui, à raison de sa vogue interminable, peut être considéré comme un des chefs-d'œuvre du genre. *Ixion* est en vers. Quels vers, on se l'imaginera si j'ajoute que chacun d'eux contient au moins un calembour. Le sujet est absolument nul, et l'esprit de la pièce consiste uniquement à faire dire des choses modernes à des personnages antiques. Le peuple d'Ixion se révolte et brûle le palais. Jupiter, invoqué, paraît : « Êtes-vous assuré? demande-t-il. — Oui, aux principales compagnies. Mais, vous savez, quand il s'agit de

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

payer, elles se font tirer l'oreille. » Jupiter l'invite à venir au ciel. « Nous lunchons à une heure et demie, n'oubliez pas. » Mercure, chargé de conduire Ixion, hèle un omnibus aérien : « Allons, l'Olympe! une place sur l'impériale! » Nous sommes au ciel et le repas s'achève. Junon demande à Vénus l'adresse de sa couturière et envoie un domestique « prévenir monsieur que le café est servi. » Neptune parle un langage nautique comme le héros de *Black eyed Susan* et ne va nulle part sans être accompagné d'un matelot anglais et d'un matelot français, qui sont eux-mêmes inséparables. Le Français, par condescendance pour son ami, exécute le hornpipe, tandis que l'Anglais prouve ses sentimens pour la France en dansant le cancan. Quant à Apollon, il joue au naturel le rôle d'un soleil anglais : il ne se montre jamais ; il reste enfermé dans son bureau avec son secrétaire, le préposé de la Pluie et du Beau Temps, qui, comme tous les employés, griffonne des vers et des articles de journal sur du papier à en-tête administratif. Ajoutez une musiquette pillée çà et là, beaucoup de jolies femmes légèrement vêtues, notamment neuf Muses et trois Grâces dont le costume et la danse auraient fait mourir de chagrin l'auteur de l'*Histriomastix*. Ajoutez encore des allusions à tous les événemens du jour, à la victoire de *Gladiateur*, au *Secret de lady Audley* (alors dans toute sa vogue), à la vivisection, aux romans de Charles Kingsley (peut-être une réclame payée par le libraire), aux fontaines de Trafalgar Square, à la librairie circulante de Mudie et à mille autres choses qui, aujourd'hui, ont cessé non seulement d'être plaisantes mais d'être intelligibles.

Lire *Ixion*, comme je l'ai fait, trente-cinq ans après la première représentation, le lire au coin du feu, par une après-midi de brouillard, se frayer péniblement un chemin au milieu de ces allusions qui sont devenues des énigmes et de tous les décombres de ce feu d'artifice éteint, c'est une entreprise singulièrement mélancolique. Si l'on veut avoir une impression juste, il faut faire un effort, s'imaginer la petite salle du *Royalty*, le soir de la première, quinze cents spectateurs qui ont bien dîné et qui inclinent à une conception optimiste de la vie, l'odeur de la poudre de riz qui flotte dans l'air, les flonflons de l'orchestre, le ruissellement du gaz et de l'électricité qui fait étinceler les yeux, les diamans, la pâleur des épaules nues et la fine soie des maillots ; la surabondance de vie animale, de sensualité et de joie qui pétille partout à la manière d'un feu qui prend. Une débutante réservée à de meilleurs succès, Ada Cavendish, en Vénus, régalait de sa beauté les lorgnettes. Un autre « clou », ce fut, plus tard, l'apparition sur la scène d'un cadet de grande famille, l' « honorable H. Wing-

field », qui jouait la déesse de la Sagesse avec des contorsions d'insensé.

Mais le véritable *home* du Burlesque, c'était le théâtre du *Strand*, alors dirigé par Mrs Swanborough. Son fournisseur ordinaire était Henry-James Byron, un beau garçon qui paraissait dans ses propres pièces, mais n'y brillait guère. On disait couramment qu'il « descendait » de lord Byron. Comment s'expliquait ce mystère généalogique? Je n'ai pu le trouver nulle part. Les gens de théâtre ne sont pas grands clercs; ils ne tiennent pas compte des dates et sont habitués à traiter lestement l'histoire. Pour eux, lord Byron se perdait dans la nuit des temps et ils trouvaient tout simple que leur camarade, né vers 1830, l'eût vaguement pour ancêtre. Quelle que fût son origine, Byron avait été acteur; il avait connu les bas-fonds du métier, les engagemens à dix shillings par semaine et au-dessous. Tout à coup il avait rencontré une veine de succès dans le burlesque; il en écrivit tant qu'on voulut et un peu au delà, si bien que la liste de ses œuvres tiendrait plusieurs pages de cette Revue. Il ne se donnait aucune peine pour chercher un sujet. Un sujet, cela gêne. Il faut le suivre, le développer; on est tenu de commencer et de finir. Au diable les sujets! Byron ne croyait qu'aux mots. Il les recueillait, pour en inonder ses pièces, dans des carnets qui devaient avoir la dimension des volumes de Larousse. Dans la rue, il poursuivait l'idée comique, la jetait sur une enveloppe de lettre, ou sur sa manchette, ou sur une marge de journal, se servait de son chapeau comme d'un pupitre ou s'appuyait à quelque mur. Un jour il écrivait sur la porte d'une maison : cette porte s'ouvrit brusquement et Byron roula dans le corridor avec une vieille dame qui sortait. Il se releva en riant de cette chute comme il se releva de toutes celles qu'il fit au théâtre. Il était hanté par la manie du calembour qui ne lui laissait plus un instant de paix. Ayant mal réussi comme directeur en province, il fit des calembours sur sa faillite. Il en faisait encore quelques momens avant sa mort. N'était-ce pas une des règles de son métier qu'on ne doit baisser le rideau que sur un mot?

Byron se faisait un mérite de n'avoir jamais blessé les chastes oreilles. En effet, il a dit dans sa vie un million de stupidités, mais pas une seule obscénité. Pourtant il a contribué à démoraliser le théâtre en déshabillant les femmes sur la scène et en y appelant ces pseudo-actrices qu'en argot de coulisse on nommait des « grues ».

A ce propos, je dois faire remarquer que l'ostracisme social qui pesait encore sur les artistes, tenait bien moins aux mauvaises mœurs des actrices qu'à la vulgarité des acteurs. Elles étaient

plus près d'être des *ladies* qu'ils ne l'étaient de devenir des *gentlemen*. Surveillées de près par un père, puis par un mari qui appartenait au théâtre, obligées de mener de front les devoirs professionnels et les devoirs domestiques, elles n'avaient ni le pouvoir, ni le loisir, ni l'envie de songer à mal. Tom Hood, dans ses *Model Men and Women*, trace de la femme de théâtre un portrait qui fait songer aux biographies des prix Monthyon. Elle se couche tard, se lève tôt, apprend ses rôles en lavant les chemises de ses enfans, répète dans l'après-midi, joue le soir, n'a pas le temps de manger ni de se débarbouiller, encore moins de penser, de rire ou d'aimer. « Commerçantes, maîtresses d'école, institutrices, filles de boutique, modistes, cuisinières, femmes de chambre et femmes de ménage, que sont vos fatigues comparées à celles de l'actrice? » Ainsi parle, dans un journal du temps, un écrivain qui connaît à fond les mœurs du monde dramatique (1).

Ces mœurs allaient changer. Le burlesque, la pantomime et l'opérette ouvraient la scène à des actrices d'un nouveau genre qui posaient et ne jouaient pas, auxquelles on distribuait des maillots à remplir, non des rôles. L'honnête fille ne voulut pas être vaincue sur son propre terrain; elle lutta avec les nouvelles venues par les mêmes moyens. Souvent elle réussissait et son succès la perdait elle-même. Voilà la transformation à laquelle Byron a aidé, mais c'est encore le public qui est le grand coupable.

Le pauvre Byron avait son ambition d'artiste : s'élever au-dessus du genre auquel il devait ses premiers succès, écrire une vraie comédie. Et il y avait, auprès de lui, sur ces mêmes planches du Strand, une curieuse petite personne dont le rêve était parallèle au sien. C'était miss Marie Wilton. Je ne puis dire au juste quel âge elle avait. Dans ses jolis mémoires, écrits en commun avec son mari, elle a complètement oublié de nous donner la date de sa naissance. Ce qui est certain, c'est que ses parens étaient d'humbles acteurs, et qu'elle débuta elle-même à cinq ans. A Manchester, elle eut l'honneur de jouer un petit rôle avec Macready qui faisait alors ses dernières tournées avant de quitter la scène. Le grand tragédien fit venir l'enfant, l'assit sur ses genoux et l'interrogea. « Je suppose, dit-il, que vous voulez devenir une grande actrice? — Oui, monsieur. — Et quel rôle voudriez-vous jouer? — Juliette. » Macready éclata de rire : « Alors, dit-il, il faudra changer ces yeux-là. » Marie Wilton ne changea pas ses yeux, mais elle changea d'idée. A quinze ans, elle jouait intrépidement tous les rôles. Un soir, elle qu'on trouvait trop

(1) T.-W. Robertson, *the Illustrated Times*.

jeune pour les amoureuses de Shakspeare, elle représenta la vieille mère de Claude Melnotte, dans la *Dame de Lyon*.

C'est à Bristol que l'on commença à lui trouver « quelque chose ». Un acteur de passage, alors très connu, Charles Dillon, jouait *Belphégor*, gros drame à émotions dont le héros était un saltimbanque. Marie Wilton, en petit garçon, lui donnait la réplique dans une scène à grand effet. Elle inventa un jeu de scène et le risqua à la répétition. L'acteur de Londres se fâcha d'abord brutalement, puis réfléchit, examina, écouta les raisons de la petite actrice et, finalement, céda. Le public fut transporté. Dillon s'en souvint et, rentré à Londres, engagea la petite Wilton au *Lyceum*. Elle débuta donc, j'ignore toujours la date, et pour cause; mais ce devait être à la fin de 1858. *Belphégor* était suivi d'une farce où Marie Wilton avait aussi son petit rôle. Le même soir, au même théâtre, dans la même pièce, paraissait à Londres, pour la première fois, John Toole qui a été et est encore le roi des bouffons anglais. Avec ces deux noms, nous entrons dans la période des vivans; nous touchons au théâtre contemporain.

Mais suivons Marie Wilton, car sa petite barque, sans que personne s'en doute et sans qu'elle le sache elle-même, porte les destinées de la comédie anglaise, encore à naître. Du *Lyceum* elle passe au *Haymarket* et où elle est traitée en enfant gâtée par les trois vieux qui règnent sur cette scène. Elle joue Cupidon avec tant de verve, de malice, d'impudence et de désinvolture, qu'on lui écrit d'autres Cupidons. Le public est ainsi : naïvement égoïste, il condamne les artistes à garder pendant vingt-cinq ans la posture qui lui a plu, à répéter indéfiniment le geste ou le cri qui lui a paru drôle ou touchant. Marie Wilton jouerait peut-être encore l'Amour au Haymarket si elle ne s'était enfuie au Strand. Là elle fut le *boy* inévitable de tous les burlesques.

Depuis longtemps Marie Wilton ne joue plus que pour son plaisir, à de rares intervalles, et n'entend pas se donner la fatigue de porter une pièce pendant toute une soirée. Je ne l'ai vue que dans deux rôles épisodiques et, pour juger son talent, je dois m'en rapporter à d'autres témoignages que le mien. M. Coquelin est d'avis qu'elle rappelle à la fois Alphonsine et Chaumont et qu'elle tient le milieu entre les deux. Mais, — en admettant que le souvenir d'Alphonsine soit encore présent à quelques lecteurs, — je dois remarquer que M. Coquelin avait sous les yeux, lorsqu'il écrivait, une actrice de plus de quarante ans qui jouait les femmes du monde excentriques. Il y a loin de là au diablotin de 1860 qui brûlait les planches du Strand. Tout ce que je sais d'elle au temps de ses débuts, c'est qu'elle avait toujours ces yeux terriblement gais qui lui défendaient la Tragédie,

la taille d'un enfant de douze ans, et un corps si menu que, le premier jour où il la vit, celui qui devait l'épouser la déclarait « l'actrice la plus maigre de Londres. » Mais voici une lettre qui va poser devant nous Marie Wilton, telle qu'elle était lorsque tous les *barristers* des *Inns of court* faisaient des vers en son honneur et que la moitié d'Aldershot venait à Londres de deux soirs l'un, pour l'applaudir. Charles Dickens écrivait à son ami John Forster :

« Je me suis échappé à sept heures et demie pour aller au Strand, où j'avais une stalle retenue, le théâtre étant toujours comble. Tâchez d'y aller avant jeudi. On donne un burlesque, *The Maid and the Magpie*. Il y a là dedans la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue sur la scène, Marie Wilton dans le rôle de Pippo. C'est effrayant d'effronterie (il le faut, sinon le rôle ne serait pas jouable); mais c'est tellement un petit garçon et si peu une femme qu'il n'y a pas moyen de se scandaliser. Son imitation de la danse des *Christy's Minstrels* est d'une intelligence, d'une audace à renverser : jamais on ne pourrait s'imaginer que c'est une femme qui fait cela. La tournure, le ton, les mines, l'élasticité, l'entrain, tout cela est tellement gamin qu'on ne peut pas songer à son sexe quand on la regarde. Cela commence à huit heures et c'est fini à neuf heures un quart... Cette petite fille est tout simplement, l'actrice la plus intelligente et la plus originale que j'aie vue de ma vie. »

Mais miss Wilton était mortellement lasse des Pippo aussi bien que des Cupidons. Elle implora tous les directeurs de lui faire jouer une amoureuse à longues jupes. Ils firent la sourde oreille ; Buckstone lui dit : « Je ne vous verrai jamais autrement que dans ce mauvais petit drôle!... » Tous les soirs elle faisait mourir de rire les Londoniens et toutes les après-midi elle pleurait sur son sort. Elle avait une sœur mariée qui lui dit : « Puisque les directeurs ne veulent pas de vous, prenez un théâtre. — Mais je n'ai pas d'argent! — Je vous en prêterai», dit le beau-frère. Une société se forma entre Byron et miss Wilton. Il apportait à cette société son nom et ses calembours; elle, mille livres qui ne lui appartenaient pas.

On se mit en quête d'un théâtre. Près de Tottenham Court road, centre du bruit et quartier général de la vulgarité, il y avait une rue sale et triste, où commençaient à s'abattre des Français mal famés et affamés, et, dans cette rue, une salle de spectacle où l'on avait fait mille choses, mais où, surtout, on avait fait faillite. Frédérick-Lemaître y avait joué Napoléon en français et passé en revue cinq ou six figurans ivres qui représentaient la Grande Armée et criaient : « Viv' l'Emprou! » Le théâtre portait encore l'appellation retentissante de *Queen's Theatre*,

mais les gens du quartier l'appelaient familièrement la Boîte-aux-Ordures, et ils s'y connaissent. Les places aristocratiques étaient à un shilling, et, quand les stalles avaient bien dîné, elles bombardaient les loges avec des pelures d'oranges.

Tout cela fut nettoyé, restauré, rajeuni, avec plus d'industrie que de frais. La boîte aux ordures se transforma en une bonbonnière bleue et blanche. La petite directrice ne s'épargnait pas, et le soir de l'ouverture, pendant que la queue se formait déjà à la porte du théâtre, elle plantait le dernier clou. Qu'auraient dit les représentans de la fashion, égarés dans les boues de Tottenham street et étonnés de s'y voir, s'ils avaient contemplé leur favorite, grimpée sur un tabouret et le marteau à la main?

La troupe qui l'entourait se composait de Byron, de John Clarke, un transfuge du Strand, de Fanny Josephs, actrice d'un talent agréable et délicat, de l'excellente duègne Larkin, et de deux autres sœurs Wilton. Elle comprenait aussi un grand jeune homme de vingt-quatre ans qui n'avait pas encore joué à Londres, par conséquent très indifférent au public, mais non pas à sa directrice. Il s'appelait Bancroft. C'était un gentleman de naissance, d'éducation et de tournure. Mais, sa famille étant ruinée, il avait obéi à la vocation qui l'entraînait vers les planches. En quatre ans et demi, il avait joué 446 rôles; dans un engagement de 36 jours, à Dublin, il en avait joué 40. Cette dure vie du comédien de province l'avait rompu au métier. Blond, mince, il devait une sorte de gaucherie élégante à sa myopie et à sa haute taille. Il rendait sans effort la froide nonchalance de l'homme bien né, mais au fond de son œil couvert étincelait une inextinguible malice. Il avait beaucoup réfléchi, beaucoup observé, comprenait plus de choses que ceux qui l'entouraient, et sentait confusément s'agiter en lui des qualités qui demandaient à se déployer. Et voici que la fortune, sous les traits d'une jeune fille, venait à lui et le prenait par la main.

Ainsi il y avait de l'ambition et de l'amour dans l'air, ce soir d'avril 1865 où le petit Théâtre du *Prince of Wales* ouvrit ses portes aussi grandes qu'il put. Pour ne pas effaroucher le public, pour ne pas le déranger dans ses habitudes, tout en le préparant à un changement de répertoire, on lui offrit un burlesque et une comédie. Les amis de Marie Wilton étaient accourus en foule, mais leur sympathie n'allait-elle pas bientôt se lasser? Les pièces, en elles-mêmes, avaient peu de valeur; Byron semblait avoir perdu de sa verve en changeant de quartier. Il fallait trouver quelque chose pour la saison d'automne. C'est alors qu'on songea à Robertson.

Thomas William Robertson, ou plus familièrement Tom, était

bien près d'être un raté. Il avait trente-six ans et il luttait contre le mauvais sort avec une obstination qui tournait à la colère. Fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'acteurs, il avait passé les premières heures de sa vie parmi les comédiens de province, dans cet horizon à la fois étroit et mouvant, dans ce monde de nomades bourgeois dont j'ai essayé de peindre les misères et les joies. Décidément, les misères l'emportaient. Le père de Tom était directeur du Circuit de Lincoln et finit par renoncer à l'entreprise. Quant au jeune homme, il était monté tout enfant sur les planches, mais, à ce qu'il semble, sans montrer de talens extraordinaires. Plus tard, sa spécialité fut de contrefaire les Français : une bien pauvre manière de faire rire les gens. Enfin, quoiqu'on essaye de nous tromper à cet égard, il est évident que c'était un acteur médiocre.

A dix-neuf ans, sur la foi d'une annonce lue dans un journal, Robertson s'embarque pour aller chercher au fond de la Hollande une place de sous-maître dans une pension. Après d'indicibles souffrances dont il parlait gaîment et d'expériences curieuses qui devaient profiter à l'auteur dramatique, il est rapatrié par un consul charitable et vient reprendre sa vie, qui se résume ainsi : un repas et trois rôles par jour. En 1851, il est à Londres, tâchant de gagner sa vie. Il a écrit une pièce, *A Night's Adventure*, qui, par un coup de chance, est acceptée et jouée. Mais elle échoue. Il échange des impertinences avec le directeur Farren, son seul patron, et le voilà encore à la mer. Tantôt il aide son père, qui fait des efforts désespérés pour tenir ouvert un théâtre de banlieue ; tantôt il remplit, çà et là, d'infimes engagemens. Il va à Paris avec une troupe qui n'est payée que le premier samedi. Il est quelque temps souffleur à l'*Olympic*, il traduit des pièces françaises, compose des farces, amoncelle de l'exécrable besogne pour laquelle il n'y a pas toujours marchand. Quand la faim le presse, il vend sa copie, pour quelques shillings, au libraire Lacy, dont on ne saurait dire si c'était un naufrageur ou un sauveteur. Car ces quelques shillings, c'était, après tout, le pain quotidien pour celui qui les recevait, et Lacy n'était pas sûr de rentrer dans ses déboursés.

Il a jeté dans une de ses comédies l'amer souvenir de ses années de début et de l'objection qui l'accueillait partout : « Vous êtes bien jeune, mon pauvre monsieur... Certainement, dans un sens, ce n'est pas votre faute, mais que voulez-vous ? Nous avons pour fournisseurs M. un tel qui a 60 ans, M. *** qui en a 70 et M.X. qui en a 80. Le public est habitué à eux et ne veut pas entendre parler d'autre chose, et nous nous sommes fait une règle de ne jamais employer un auteur âgé de moins de 55 ans. Pour le

moment, rentrez chez vous et continuez à travailler pendant trente ans... Tâchez de vieillir le plus que vous pourrez : je vous assure qu'en vous appliquant bien, vous réussirez. Blanchissez, devenez chauve, tout au moins. La calvitie est presque aussi avantageuse que les cheveux blancs... Et quand vous n'aurez plus ni dents, ni cheveux, ni santé, ni imagination, ni flamme, ni génie, ni rien de cette horrible, de cette épouvantable jeunesse, un jour ou l'autre, si vous ne mourez pas dans l'intervalle, vous avez quelque chance de devenir un grand homme. »

Comme s'il eût suivi ce conseil ironique, Tom était presque vieux après quinze ans de cette vie effroyable. Son beau visage avait contracté un pli douloureux qui ne devait plus s'effacer. Un jour, à bout de misère, il avait songé à s'enrôler : l'armée n'avait pas voulu de lui. Puis, sans réflexion, il s'était marié avec une belle fille qui se croyait une vocation dramatique. Les enfans vinrent, mais non le succès ni l'argent. Elle mourut à la peine, tandis que Robertson se faisait journaliste.

Là il tâte de tous les genres, depuis la charade et l'historiette de dix lignes jusqu'au roman de longue haleine. Il collabore à vingt journaux de Londres et de la province. C'est le *Porc-Épic* de Liverpool; ce sont les *Comic News*, le *Wag*, que fonde son camarade Byron, le *Fun*, que vient de lancer Tom Hood, l'*Illustrated Times*, où Robertson prend la succession d'Edmond Yates comme critique dramatique et où, sous le nom du *Theatrical Lounger*, il esquisse, depuis le premier rôle jusqu'au gazier et à l'avertisseur, toutes les physionomies du monde théâtral. C'est de l'humour familier et sans gêne, de la bonhomie impertinente à la manière de notre ancien *Figaro* hebdomadaire; en même temps, c'est observé, humain, vivant, avec, çà et là, des coulées de bile et des éclairs de passion.

Robertson vivait au cœur du pays de Bohème : un monde demi-fantastique à côté du monde vrai, où la parole remplaçait l'action et où la nuit tenait lieu du jour; un terrain vague où les gens du monde que le monde ennuyait, les officiers qui trouvaient les grands clubs militaires trop solennels, venaient rire et boire avec les noctambules de la basoche, du théâtre et de la presse. On se donnait rendez-vous au *Garrick Club*, à l'*Arundel*, au *Savage*, au *Fielding*, dont Albert Smith nous a laissé une description en vers héroï-comiques. Tom Hood, employé du *War Office* et directeur du *Fun*, donnait à souper les vendredis : souper frugal, composé de viande froide et de pommes de terre bouillies. Mais ceux qui s'y rencontraient étaient, nous dit Clement Scott (1), les

(1) Clement Scott, *Thirty years at the Play*.

meilleurs garçons de la terre. Là, on causait, jusqu'au matin, avec une sorte de furie. On causait encore dans la rue, en regagnant le centre de la ville, à l'heure où les chariots des maraîchers commençaient à rouler dans Knightsbridge et où le soleil levant dorait les cimes de Hyde Park.

Dans ces cénacles du vendredi, où Robertson était un des plus brillans, un des plus hardis, un des plus écoutés, on s'inquiétait moins de refondre la société que de renouveler l'art et surtout de réformer le théâtre. Pauvreté de la mise en scène, fatuité des comédiens de la vieille école, tyrannie des routines, on se moquait de tout cela sans pitié. Et que voulait-on mettre à la place? La vérité mieux observée, la nature suivie de plus près. C'est toujours le même rêve ou la même prétention, et la génération qui l'oppose à ses devanciers ne paraît pas se douter que ses successeurs l'invoqueront contre elle-même.

En attendant l'accomplissement de ces beaux programmes, Robertson avait en 1861 un petit acte joué au Strand, *The Cantab*, qui obtint une sorte de succès, mais succès sans lendemain, car Robertson, ayant apporté un second burlesque à Mrs Swanborough, se le vit refuser. Cependant une bonne chance lui vint. L'acteur américain Sothern, qui, à ce moment, dans la pièce de Tom Taylor, *Our american Cousin*, faisait courir tout Londres, entendit parler d'une pièce que Robertson avait écrite. Il voulut l'entendre, l'accepta, et donna, séance tenante, une somme ronde à l'auteur. Sothern, qu'obsédait son inépuisable succès de lord Dundreary, put se montrer au public sous les traits de David Garrick. Il était impatient de sortir du domaine de la caricature à outrance, de jouer un véritable caractère où étaient ménagés les effets les plus divers. La pièce eut peu de succès : elle n'en méritait point. C'était simplement un drame adapté du français. Au héros primitif, Robertson avait arbitrairement substitué Garrick. Étrange début pour un homme qui prétendait revenir à la vérité que de placer une tête historique sur les épaules d'un inconnu!

C'est alors que Robertson écrivit sa comédie de *Society*. Il la porta à Buckstone, qui la refusa net : « Mon cher ami, lui dit-il, on ne jouerait pas votre pièce quatre fois! » L'auteur s'en alla, les poings serrés, ivre de rage, dans le Strand, où l'un de ses amis le rencontra. « Tenez, lui dit Robertson, voilà une pièce excellente, et ces ânes-là n'en veulent pas! » Un directeur de province risqua l'entreprise. La pièce réussit à Liverpool; Marie Wilton s'en empara et la donna, le 14 novembre 1865, dans son petit théâtre. De ce soir-là date non seulement la fortune du *Prince of Wales*, mais une ère nouvelle pour la comédie anglaise : l'ère de Robertson.

II

Cette soirée du 14 novembre nous a été racontée par plusieurs témoins, en sorte que nous possédons les émotions de la scène et celles de la salle. Le premier acte parut gai et vivant, avec un accent d'âpre raillerie qu'on ne connaissait pas encore. Puis vint une idylle, placée sous les arbres d'un square de Londres. Quoi! l'amour, l'amour tremblant, jeune et tendre, au cœur de cette ville de boue, de brouillard et de fumée! l'amour si près d'eux qu'on aurait pu le toucher! L'impression était d'autant plus agréable et plus vive que le public, toujours indiscret en ce qui touche la vie privée de ses favoris, connaissait les sentimens de l'acteur et de l'actrice. C'était une vraie lune de miel, « une lune tout entière » qui éclairait ce duo d'amour dans un bocage de toile peinte. Là-dessus les cœurs se dilataient et tout allait bien; mais on ne savait quel accueil le public allait faire au « Perchoir des hiboux ». Ce perchoir, c'était l'image, prise sur le vif, d'un de ces clubs que j'ai désignés comme les chefs-lieux du pays de Bohème. Or, les « Sauvages » (comme se désignaient eux-mêmes les membres du *Savage Club*), ceux du *Garrick*, du *Fielding*, de l'*Arundel*, étaient là en force. De quel œil verraient-ils leur propre caricature? On fut bientôt rassuré par les rires qui éclataient en volées ininterrompues. A un certain moment un des personnages principaux a besoin d'une demi-couronne pour payer un cab qui doit le conduire au bal. Comme il n'a rien en poche, il demande la somme à un camarade : « Je ne l'ai pas, répond l'ami, mais je vais me la procurer pour vous. » Il s'adresse à un troisième qui fait la même réponse. La question fait le tour du Club jusqu'au moment où, dans le fond d'une poche, se trouve enfin la bienheureuse demi-couronne qui repasse de main en main, dans l'ordre inverse, pour arriver enfin à celui qui en a besoin, après avoir été empruntée et prêtée dix fois. L'aventure était réelle. Représentée sur la scène, elle parut irrésistiblement comique et fut comme le *turning-point*, la crise heureuse après laquelle on accepta et on applaudit tout. Le trait est peu de chose, mais il est caractéristique. C'est la bohème en raccourci, ne rien avoir et tout donner.

Du moment que les « hiboux » trouvaient si plaisante la peinture fidèle de leurs mœurs et de leur repaire, qui paraissait, pour la première fois, sur le théâtre, pourquoi les gens du monde se seraient-ils formalisés de ce qui se passe d'extraordinaire et d'incongru chez lord et lady Ptarmigant? Ce genre de diffamation comique n'était pas nouveau. Bulwer avait donné l'exemple,

montré la coalition de la vieille et de la nouvelle aristocratie, la vénération naïve du Million pour le Rang, et le Rang, à son tour, aplati devant le Million. Personne ne s'étonna de voir lady Ptarmigant prendre en souriant le bras du vieux Chodd, qui a le langage et les manières d'un rémouleur ambulant, et avec lequel le valet de pied de Sa Seigneurie eût peut-être hésité à pénétrer dans un *public house*. Quant à lord Ptarmigant, c'était ce qu'on appelait en style de théâtre une « panne ». Le caractère ne consistait qu'en un tic, monotone autant qu'invraisemblable : lord Ptarmigant traînait partout sa chaise avec lui, s'y asseyait et s'y endormait immédiatement, et tous les personnages qui entraient ou sortaient ne manquaient pas de trébucher dans ses vieilles jambes allongées. Qui croirait que ce rôle fut une des causes de la fortune de la pièce et révéla à Londres un admirable acteur? Il se nommait John Hare; il était tout jeune encore et il avait souhaité cet étrange rôle pour son début. Suivant la tradition de Garrick, cet artiste né sentait que le triomphe de l'acteur n'est pas de lancer brillamment un mot à effet, mais de faire marcher et vivre devant nous une figure humaine, fût-ce une figure muette, dans son originalité extérieure qui suggère l'idiosyncrasie morale. Sa façon de se grimer était prodigieuse, sa mimique excellente. Il avait le génie de la métamorphose et l'a prouvé, le prouve encore en cent rôles différens. Par une sorte d'intuition difficile à expliquer, dès cette première représentation de *Society*, il n'y eut guère de spectateur qui ne devinât un grand acteur dans ce petit rôle.

Au succès de *Society*, qui dura cent cinquante soirées, succéda presque sans interruption celui de *Ours*, qui fut encore plus long et remplit la saison dramatique 1866-1867. Puis vint *Caste* en 1867 et 1868. *School*, en 1869, dépassa encore ses aînées et fut jouée près de quatre cents fois. Dans les intervalles de ces quatre grands triomphes se placèrent deux autres pièces, *Play* et *M. P.*, qui, sans fournir une aussi brillante carrière, tinrent honorablement l'affiche et maintinrent, dans l'heureux petit théâtre, la joyeuse animation du succès. Quand le *Prince of Wales* s'adressait à d'autres qu'à son fournisseur habituel, l'échec était assuré et il n'y avait de salut que dans une reprise de Robertson. Quand Robertson risquait sa prose sur une autre scène, fût-ce avec l'appui d'une popularité aussi établie que celle de Sothern, le résultat variait, immanquablement, du succès d'estime au « four » éclatant. De là une sorte de superstition : on est volontiers superstitieux dans le monde du théâtre. Marie Wilton avait son étoile et Tom Robertson avait la sienne, mais il fallait qu'il y eût conjonction pour que les deux astres pussent produire leur bénigne influence. Peut-être

pourrons-nous expliquer le fait sans avoir recours aux étoiles. Tom Taylor, au lendemain d'une nouvelle victoire, écrivait à la jeune directrice : « L'auteur et le théâtre, les acteurs et les rôles semblent faits les uns pour les autres. » C'était vrai, et on peut ajouter que le public et le moment étaient aussi en harmonie avec l'esprit des pièces et le talent des artistes. Tout arrivait à point, et c'est ce qu'on appelle la chance.

Robertson sut collaborer avec sa chance. Il jouait mal, mais il lisait à merveille : ceux qui ont pu comparer de près ces deux arts si différens ne verront pas dans le fait une contradiction. Jouer, c'est faire voir et faire sentir; lire, c'est faire comprendre. « Quand on entendait Robertson lire au foyer une de ses comédies, nous dit Clement Scott, on l'avait comprise dans tous ses détails. » Sous l'influence de ce débit pénétrant, les artistes riaient et pleuraient; ils étaient le premier public de la pièce. L'auteur connaissait leurs faiblesses et leurs dons, parfois mieux qu'eux-mêmes; il savait aussi tirer parti, pour l'art et pour sa propre réputation, de la situation toute particulière de cette jeune troupe qui formait une sorte de famille, que des ambitions, des intérêts, des affections tenaient étroitement unie. Une pièce, jusque-là, c'était un acteur étoile planté devant la rampe, prenant des temps et prolongeant ses effets; derrière lui, une douzaine de comparses bredouillant des bouts de rôles et parlant au dos de l'artiste célèbre. Pour la première fois, le *Prince of Wales* offrit un ensemble, que préparaient des répétitions minutieuses et que perfectionnait la pratique de chaque soir.

Dans *Ours*, John Hare, qui jouait le prince Perofsky, n'avait à son avoir qu'une douzaine de phrases : des complimens fades et compassés. Il en tira un type de grand seigneur slave, avec un grondement de passion contenue sous une parfaite politesse. C'était une énigme inquiétante qui ajoutait à l'émotion. Cette énigme n'avait point de solution au dénouement, mais tel était le tact de l'acteur que nul ne s'en avisa. Enfin Robertson lui donna un véritable rôle dans *Caste*, celui de Sam Gerridge, et j'estime que l'écrivain et l'artiste contribuèrent chacun pour moitié à ce caractère. Il en est de même pour le capitaine Hawtree, créé par Bancroft dans *Caste*. Jamais peut-être ce grand mot de « création » que les journaux jettent à la tête des plus petits cabotins ne sera mieux placé qu'ici. L'homme du monde, avant Sothern, sur la scène anglaise, était représenté par une espèce de pantin qui s'approchait des femmes en sautillant sur la pointe de ses bottes et les lorgnait sous le nez. Le type avait changé de costume et n'avait pas changé de langage depuis le « macaroni », qui date de 1770. Le dandy de 1840 n'était pas encore arrivé sur la scène

en 1865. Évidemment Sothern, dans lord Dundreary, modernisa quelque peu cette caricature, mais son succès s'explique surtout par le grossier parti pris de la démocratie américaine contre les hautes classes anglaises. Le public de Londres suivit l'impulsion avec une inconcevable naïveté. Si vous lisiez aujourd'hui *Our american Cousin*, vous en auriez la nausée. A qui fera-t-on croire qu'il puisse exister, en dehors d'un asile d'idiots, un pair d'Angleterre qui ignore que le beurre est fait avec le lait des vaches et qui accueille cette révélation avec une douce pitié? Même dans ce temps d'agitation contre la Chambre des lords, de tels moyens d'attaque seraient dédaignés des moins intelligens. Tout change avec le capitaine Hawtree qui fait rire sans être ridicule un seul instant, et qui, bien que parfaitement inutile à la pièce, attire à lui une bonne partie de la curiosité et de la sympathie. Comme manière d'être, une sorte de langueur élégante qui ne préjuge rien contre la force des muscles et du caractère; une soumission aveugle à la morale des salons qui n'exclut ni la générosité des sentimens ni le sens de l'humour; enfin un composé de cordialité militaire et de cynisme mondain qui a été et est encore un « état d'âme », sinon une philosophie. Lorsque des circonstances, — d'ailleurs très simples et très naturelles, — amenaient Hawtree à prendre le thé dans d'humbles *lodgings* de l'East-End, entre une petite danseuse et un ouvrier gazier, presque tout le comique de la scène était dans ses muets étonnemens; mais il y a des étonnemens qui trouvent moyen d'être très spirituels, tandis que ceux de lord Dundreary sont stupides. Hawtree était curieux de gaucherie et de bonne volonté lorsqu'il portait les assiettes à relaver à Polly Eccles, dans la pantry. Au fond, c'est l'attitude du gentleman anglais devant la question sociale : un peu dédaigneux, un peu railleur, mais prêt à retrousser ses manches et à pousser à la roue quand il faudra.

Quant à Marie Wilton, avec quelle merveilleuse perspicacité Robertson avait déchiffré cette petite femme dont les talens étaient très réels, mais dont toutes les ambitions n'étaient pas raisonnables! Elle avait horreur de son succès du Strand; elle ne voulait plus jouer de gamin, ni paraître dans un burlesque : Robertson lui écrivit constamment des rôles de gamin et des scènes de burlesque. Mais le gamin avait des jupons et les scènes de burlesque étaient encadrées dans une comédie. Je laisse de côté *Society*, qui n'avait pas été composé pour le *Prince of Wales*. Mais, que fait-elle dans les trois autres pièces? Dans *School* elle escalade un mur. Dans *Ours*, elle joue aux boules; elle singe les affectations des *swells* (cocodès) de 1865; elle fait l'exercice; elle arrose un gigot de mouton; mais surtout elle fabrique de toutes pièces, avec des

accessoires empruntés à l'art militaire et appliqués à l'art culinaire, le pudding appelé *Roley-Poley*. Dans *Caste*, ses talens sont encore plus variés. Elle danse, chante, donne des gifles, joue du piano, fait semblant de jouer de la trompette, se coiffe d'un bonnet de police et imite tout un escadron à cheval. Si ce n'est pas du *burlesque*, qu'est-ce donc? Il y a quelques mois, je l'ai vue dans *Money*, où elle représente une femme du haut monde, et, dans une scène dont elle était l'auteur beaucoup plus que Bulwer, elle esquissait un pas. A ce moment critique, j'ai entrevu les jambes de Pippo sous la jupe de lady Franklin, ces jambes qui s'étaient trémoussées quelque trente-cinq ans plus tôt dans le cerveau de Dickens. Qu'elle le sût ou non, Robertson lui a fait jouer Pippo toute sa vie. Ces rôles de fantaisie, crayonnés sur la marge d'un drame domestique, étaient réservés à une double et curieuse fortune : ils ont eu une grosse part au succès des comédies de Robertson ; à la lecture, ils redeviennent des hors-d'œuvre. Si je dis aux admirateurs de *Caste* que Polly Eccles gâte la pièce, ils me répondront que Polly, au contraire, en est la joie, la lumière, l'âme et, au point de vue scénique, ils auront raison.

Ce couple des Bancroft, — ils se marièrent peu après l'ouverture du théâtre, — formait au point de vue artistique un tout complet. La femme, c'était la fantaisie, l'imprévu, le diable au corps, le je ne sais quoi ; le mari représentait la réflexion, le goût, l'observation patiente et l'imitation fidèle de la vie. Dès qu'il y eut de l'argent dans la caisse du *Prince of Wales*, un des premiers usages qu'il en fit fut d'introduire à la scène un réalisme intelligent. Il voulut des portes avec des serrures au lieu de misérables châssis qui tremblaient aux courans d'air des coulisses. Dans *Caste*, il donna aux chambres des plafonds. Le dernier acte de *Ours* se passe dans une baraque de Crimée pendant l'hiver de 1855 ; chaque fois qu'on ouvrait la porte du dehors, la bourrasque de neige s'engouffrait dans la chambre avec un sifflement de rafale qui poussait l'illusion du spectateur jusqu'au frisson. Dans les jardins, des fleurs réelles et des oiseaux vivans. On avait trouvé Charles Matthews très hardi parce qu'il avait osé mettre quelques chaises dans un salon : M. Bancroft en vint jusqu'à donner une physionomie à chaque mobilier. Ainsi, dans une reprise de la *School for Scandal* Joseph Surface eut des meubles différens de sir Peter Teazle, des meubles hypocrites qui singeaient la simplicité et la solidité de la vertu, des meubles qui mentaient pour lui et avec lui. Quant aux actrices, au lieu d'être affublées à la diable des loques voyantes que fournissait le magasin des accessoires, elles eurent de vraies robes faites par de vraies couturières.

Robertson approuvait ces tendances; mais il ne fut jamais qu'un demi-réaliste, et cela pour plusieurs raisons. Comme tous les Anglais, il admirait les batailles de paroles; il partageait avec tous, anciens et modernes, grands et petits, ce goût pour les choses qui brillent, où il entre peut-être un reste de la passion du sauvage pour les verroteries. Il s'oubliait à enfiler des reparties, faisait jouer les personnages au volant avec des antithèses, ou aiguisait par la queue des tirades qui eussent été mieux placées dans un article de journal. S'égarait-il trop loin, il était le premier à s'en accuser. « Quel rapport, demande un des personnages dans *Ours*, ce que vous me dites a-t-il avec le sujet dont nous parlons? — Pas le moindre! C'est pour ça que je le dis. » Et, dans la même pièce : « Si un auteur mettait cela sur le théâtre, on crierait joliment à l'invraisemblance. » Voilà avec quelle charmante impudence on va au-devant des objections maussades de la critique; le public aime ces façons-là. Ce qu'il aime surtout, en Angleterre du moins, c'est le petit grain de folie, la savoureuse *quaintness* qui caractérise les Ben Jonson et les Dickens. C'est cette *quaintness* qui leur fait inventer des créatures d'exception dont les sentimens étonnent, dont les mots renversent. Ainsi pour Robertson. « Je ne puis pas me marier, dit Jack Poyntz. Je voudrais une femme... oh! si extraordinaire!... D'abord il faudrait que ma femme... fût une femme. » La petite Nummy Tighe n'a pas une façon moins originale de nous définir le fruit défendu. Cette héritière des nababs n'a pas de plus grand plaisir, à la pension, que de croquer des petits pois tout crus : « C'est délicieux, les petits pois crus... quand on ne vous voit pas! » Chalcot, le brasseur qui se meurt d'ennui d'être riche, a beaucoup de cet humour-là; mais Robertson l'a surtout répandu à flots dans *School*. C'est la plus folle de ses pièces et c'est, sans doute, ce qui explique son succès. Les héroïnes sont des pensionnaires; elles sont justement dans l'âge et dans la situation où toutes les absurdités semblent possibles et même faciles. Par une convention à laquelle le spectateur se prête volontiers, elles sont petites filles au début et femmes au baisser du rideau. En ces trois heures qui représentent quelques semaines, elles ont appris la vie. « Qu'est-ce que c'est que l'amour? » demande une des plus jeunes dans la première scène. On la conspue : « Tu ne sais pas? Comment! tu ne sais pas ce que c'est que l'amour? Tout le monde sait ce que c'est! — Alors, qu'est-ce que c'est? » Personne ne trouve de réponse, et on va chercher le dictionnaire. « Pourquoi n'avons-nous pas un professeur d'amour comme nous avons un professeur de musique? — Que tu es bête! L'amour est un *extra*. » Puis vient l'heure de passer de la théorie vague aux premières expériences.

C'est le soir, dans un verger. Il y a là deux scènes de flirt qui se succèdent, pleines d'enfantillages, mais d'une naïveté et d'une fraîcheur charmantes. Il y est question de la distance de la terre à la lune, des jeux de l'ombre et de la lumière, d'un tout petit pot de lait qu'on se met deux à porter, de la guerre de Crimée et d'Othello. De l'amour, pas un mot, mais il est caché dans tous les sentimens, embusqué sous chaque mot, mêlé à chaque regard, incorporé à l'air qu'on respire.

NUMMY. — Parlez-moi, dites-moi quelque chose.
JACK. — De quoi faut-il vous parler?
NUMMY. — De vous. Qu'est-ce que vous êtes?
JACK. — Rien du tout.
NUMMY. — Mais qu'est-ce que vous étiez avant d'être ça?
JACK. — Un petit garçon.
NUMMY. — Ah!... Vous n'avez jamais rien été... pas même marié?
JACK. — Pas même marié!
NUMMY. — Lord Beaufoy a dit que vous étiez soldat.
JACK. — C'est vrai.
NUMMY. — Vous êtes allé en Crimée?
JACK. — Oui.
NUMMY. — Vous étiez à la bataille d'Inkermann?
JACK. — Parfaitement.
NUMMY. — Vous vous êtes battu?
JACK. — Sans doute.
NUMMY. — Vous aimiez à vous battre?
JACK. — Pas du tout!
NUMMY. — Alors, pourquoi le faisiez-vous?
JACK. — Parce que j'étais payé pour le faire... Mal payé... Mais enfin j'étais payé... Et puis je n'avais pas le courage de me sauver.
NUMMY. — Ainsi vous vous êtes battu!... Et vous ne le disiez pas!
JACK. — Ça n'en valait pas la peine. Tant d'autres y étaient!
NUMMY. — Pourtant Othello...
JACK. — Vous avez lu *Othello?*... Mauvaise lecture pour une demoiselle!
NUMMY. — Othello racontait ses campagnes à Desdémone.
JACK. — Othello était un nègre, et les nègres n'ont pas peur de se vanter. (*A part.*) Elle est assez drôle pour une héritière.
NUMMY, *à part.* — Dieu! qu'il est beau (1)!

Ce serait jouer à Robertson le plus cruel des tours que de raconter ses pièces. On les jugerait enfantines et absurdes : elles ne sont ni l'un ni l'autre. Il n'est, à ma connaissance, l'inventeur d'aucune situation ; il n'a jamais résolu ni même posé à la scène aucun problème, moral ou social. Il est tout entier dans le dialogue et surtout dans les caractères. Un bout de plan trouvé dans ses papiers indique comment il composait ces caractères. Il

(1) L'esprit de la scène et tous les détails appartiennent à Robertson, mais j'ai dû traduire très librement pour que le dialogue conservât, en français, quelque chose de la spontanéité et du naturel qu'il a dans l'original anglais.

jetait trois mots l'un auprès de l'autre : un nom, une profession, une passion dominante, telle que l'amour, l'ambition, l'argent, l'orgueil. Avec ces trois mots, il croyait tenir tout l'homme primitif et conventionnel, l'homme tel que la nature l'a fait, tel que la société l'a refait ou défait. Psychologie très élémentaire, mais saine, qu'il enrichissait, fécondait, particularisait avec les fleurs de sa fantaisie et les fruits de son observation. J'ai donné quelques aperçus de la première : il me reste à faire connaître la seconde et à justifier ce titre de demi-réaliste que je lui ai donné.

Réaliste, il ne demandait qu'à l'être et à reproduire ce qu'il avait vu. Il ignorait la femme du grand monde, on comprend pourquoi. Lorsqu'il lui fallait la peindre, il était obligé de la copier de seconde main et d'après d'assez méchans modèles. Sa lady Ptarmigant est une bourgeoise fieffée ; sa marquise de Saint-Maur, qui apprend par cœur des morceaux de Froissart et fait un cours d'histoire à son fils, est une chimère ou une espèce disparue. On a vu, au contraire, combien est réel le capitaine Hawtree : Robertson avait pu le rencontrer dans les clubs où il fréquentait. Dans *School*, il a placé un pion niais et féroce qui était, semble-t-il, une réminiscence de son équipée de jeunesse en Hollande. Sa rancune n'étant pas éteinte après vingt années, il n'a pu résister au plaisir un peu brutal d'infliger, au dénouement, une correction manuelle à son ancien ennemi. Il interrogeait son petit garçon en se promenant avec lui dans Belsize Park : « Tommy, que répondrais-tu à telle question ? Que ferais-tu si tu voulais faire enrager ton maître ? » L'enfant, suivant la qualité de sa réponse, recevait six pence ou deux shillings.

Les soldats, les gens de théâtre, le bohème artistique et littéraire sont peints tels qu'ils sont, légèrement embellis. Dans *Caste* nous avons le peuple en double exemplaire, le bon et le mauvais peuple, dans la personne d'Eccles et de Sam Gerridge.

« Travaille, mon garçon, dit Eccles à son futur gendre : il n'y a rien qui vaille cela... quand on est jeune. Quant à moi, je ne travaille plus autant depuis quelques années (il se fait nourrir par ses filles et n'a pas touché un outil depuis vingt ans), mais j'aime à voir travailler les jeunes gens. Cela me fait du bien, et à eux aussi. » Il déclame contre les hautes classes ; mais quand une marquise passe son seuil, il s'aplatit devant elle et la reconduit à sa voiture, pour se redresser, insolent et venimeux, dès qu'elle est loin. Lorsqu'il sort pour aller boire au *public-house*, il a « un rendez-vous d'affaires », un « ami qui l'attend au coin de la rue ». Tout à la pose et à l'effet, il a des grands mots pour les plus petites choses et la larme à l'œil dans les momens voulus. Il est frotté de quelques gouttes de littérature et cite le *Roi Lear* en l'écor-

chant. Et, si misérable comédien qu'il puisse être, il fait encore, l'affection filiale aidant, illusion à l'une de ses filles : « Pauvre papa! dit Polly, il est bon au fond... et si malin! »

Pas d'argent à la maison! On l'a laissé seul, et il garde l'enfant né du mariage de sa fille avec un jeune officier noble et riche, mais qui a péri (croit-on) dans la révolte des Indes. Le vieil ivrogne berce avec colère son petit-fils et lui souffle au nez la fumée de sa pipe : « Garder l'enfant! Vraiment, en voilà une besogne pour un membre du bureau des *Frères unis pour la régénération de l'humanité par la diffusion égale de l'intelligence et la division égale de la propriété!* Qu'y a-t-il dans ce pot-là? (*Avec horreur.*) Du lait!... C'est pour le petit. Tout pour le petit! Pendant qu'il se gave de lait, son pauvre grand-père n'a pas de quoi s'acheter une demi-pinte de bière ni une goutte de gin pour rafraîchir son pauvre gosier... Ah çà! sommes-nous des esclaves, nous autres travailleurs?... »

Et, de sa voix d'ivrogne, il chante :

Non, les Bretons ne seront jamais esclaves !

« Qu'est-ce qu'il a autour du cou? C'est de l'or, ça, du vrai. (*Berçant furieusement le petit.*)... Oh! la société! Oh! le gouvernement! Oh! la législation des bourgeois! C'est-y juste, tout ça? Est-ce qu'il sera dit que ce méchant petit aristocrate dormira avec un bijou au cou pendant que son grand-père n'a pas de quoi se payer une demi-pinte?... Non, ça ne sera pas... Je ne souffrirai pas une pareille atteinte aux droits de l'homme! Dans cette sainte croisade des humbles et des faibles contre les puissans et les forts (*Montrant le poing au baby*), je frapperai un coup pour l'émancipation de l'humanité... Allons, hardi! Il dort... Ils en donneront bien dix ronds chez le zingot, et on le retirera quand la vieille marquise aura casqué... Bouge pas, trésor : c'est bon papa qui veille sur toi. »

Tout en dépouillant le baby, il fredonne de la même voix enrouée un refrain de la nursery :

Qui qu'a couru après moi quand j'ai tombé?
C'est bon papa.
Qui qu'a battu la place où j'm'ai fait mal?
C'est bon papa.

Certes Eccles a fait du chemin depuis 1868. Il tient aujourd'hui sur notre gorge son pied souillé de toutes les boues de Paris et de Londres; mais, quoique nous ayons appris à le mieux connaître, il n'y a pas grand'chose à ajouter à la peinture de Robertson, qui était presque prophétique.

Ces comédies sont datées à chaque ligne. Tout le temps on y maudit l'argent, mais comme on maudit son maître, et l'amour, bien petit garçon auprès de lui, triomphe, pour la forme, cinq minutes avant la chute du rideau. « La passion, le sentiment, le roman, nous dit crûment lady Ptarmigant, tout cela n'existe pas. La richesse, le pouvoir, le monde, une invitation à la cour, une résidence à la campagne, une maison de ville dans un bon square, voilà les élémens d'un bonheur solide. » Sam Gerridge, le plombier vertueux qui fait contrepoids à cette crapule d'Eccles, s'est fait une philosophie rien qu'avec les écriteaux qu'il a vus sur les wagons de chemin de fer : « Première classe, Seconde classe, Troisième classe. » Il est défendu de monter dans les secondes avec un billet de troisièmes. Quant à lui, il va s'établir et, d'ouvrier, devenir patron. De la petite bourgeoisie, qui l'empêchera de se hisser jusqu'à la grande? John Burns vous dira que cette démocratie-là est la négation de la vraie démocratie : en 1868 la formule paraissait très large et très généreuse. Ainsi ce bohème de Robertson qui aurait voulu « que le monde fût un petit ballon pour le précipiter dans le néant d'un seul coup de pied », ce Robertson qui, au sortir des caboulots nocturnes, frappant avec colère du fer de sa canne le trottoir sonore des rues désertes, avait tant de fois invectivé la société de son temps, devenait, sans s'en rendre compte et par une fatalité facile à prévoir, l'interprète des sentimens et des idées de cette même société. L'assaillant de la veille défendait l'état social où il avait trouvé sa place contre les ennemis d'en haut et les ennemis d'en bas. Les nouvelles couches, dont l'avènement datait de 1832, étaient à mi-chemin de leur évolution. En 1850, elles se contentaient des mélodrames noirs, des farces grossières et de l'hippodrome. En 1865, elles demandaient déjà de l'esprit, de la sensibilité, de la satire, une sorte de poésie, tout cela un peu alourdi de cockneysme; mais ce besoin sincère marquait un progrès, et Robertson le satisfit en écrivant la Comédie des classes moyennes.

Le changement qui se fit alors dans l'existence de Robertson me prouve que j'ai raison. Il avait hâte de dire adieu à la vie irrégulière et de tâter du confortable bourgeois : il s'en forgeait une félicité qui, comme le pauvre vagabond de la fable, le faisait pleurer de tendresse. L'Ève de ce paradis entrevu fut une blonde Allemande rencontrée chez M. Levy, du *Daily Telegraph*, dont elle était la nièce. Robertson jouit bien peu de temps de cette terre promise. Ses forces et son talent semblaient décliner de compagnie. Mrs Bancroft qui l'accompagnait à la première du *Nightingale* le vit, livide de rage, montrer le poing aux siffleurs en murmurant : « Je ne leur pardonnerai jamais cela! »

Les médecins l'envoyèrent à Torquay où son état empira. J'ai lu une lettre qu'il écrivait de là à sa jeune femme. Lettre lamentable, toute en petites phrases haletantes, rythmées par sa courte respiration de malade. Lamentable et gaie, car il ne pouvait renoncer à faire rire. De retour à Londres, il eut encore un désastre littéraire dont le petit Tommy, alors âgé de treize à quatorze ans, eut à lui rendre compte. Le père et le fils se regardèrent tristement, les yeux en larmes, et se serrèrent la main. « S'ils m'avaient vu comme je suis, dit péniblement l'écrivain, ils auraient eu pitié. » Robertson se trompait. Le public ne doit rien savoir de ces choses, et il n'y a point de circonstances atténuantes pour les fautes littéraires.

Il mourut à quelques jours de là. Il n'avait pas quarante-deux ans. Un ami, qui vint pour les funérailles, remarqua, gisant sur le plancher de la chambre mortuaire, les membres ballans et disjoints, une poupée dont le ventre crevé rendait le son par une large blessure. C'est avec cette poupée que, jusqu'au bout, il amusait sa petite fille. Quant aux pantins avec lesquels il avait amusé le public, ils devaient avoir la vie plus longue. Ses comédies allaient être sans cesse reprises, applaudies et imitées. Sur les six mille représentations données par les Bancroft pendant une gestion de vingt années qui ne fut qu'un succès continu, trois mille soirées appartiennent à Robertson. A lui seul, il est la moitié de leur répertoire et de beaucoup la meilleure. Du fond de ce quartier perdu où elle avait amené la vogue, la troupe du *Prince de Galles* renvoyait des colonies au cœur de la métropole. Les acteurs qui s'y étaient formés, comme dans un conservatoire, fondaient le *Vaudeville*, le *Globe*, le *Court theatre*. L'inépuisable succès de *Two Roses*, — dont il sera question un peu plus loin, — plaçait le nom de James Albery presque à la hauteur de celui du maître. A son tour, Byron imitait son vieux camarade et réussissait à donner au public dans *Our boys* une comédie sans calembours. Cette pièce ressemble à celles de Robertson, comme une cuisinière ressemble à sa maîtresse lorsqu'elle s'est affublée de sa robe et de son chapeau, ou comme Cathos et Madelon ressemblent à la marquise de Rambouillet et à Julie d'Angennes. Même sous cette forme involontairement parodique, la comédie robertsonnienne plaisait encore, et nous crûmes un instant que *Our boys* ne quitterait jamais l'affiche. Les délicats, les dédaigneux, ceux qui commençaient à rêver d'un art plus pur ou plus pénétrant, disaient que la comédie de Robertson, c'était la comédie de la Tasse et de la Soucoupe (*Cup and Saucer Comedy*). L'école acceptait le sobriquet et s'en faisait gloire. En effet, la table à thé, c'était encore, il y a quinze ou vingt ans, le centre du *home*, le symbole de la

famille, le cœur de la vie anglaise, telle que l'avait faite la combinaison de l'esprit puritain et de l'utilitarisme bourgeois.

Le nom des Bancroft demeura brillamment associé avec ce mouvement tant qu'il dura. Lorsqu'ils sentaient faiblir la vogue de leur auteur favori, ils appelaient Sardou à leur aide. En 1880, le *Prince of Wales* étant devenu trop petit pour eux, ils émigrèrent au *Haymarket* que M. Bancroft fit reconstruire, tel que nous le voyons, sur un plan nouveau. En voici les traits principaux : plus de manteau d'arlequin, l'orchestre invisible, la scène encadrée d'un cadre d'or comme un tableau, enfin, la suppression du parterre. Ce dernier trait est caractéristique. Le parterre après avoir autrefois occupé tout le plancher de la salle avait été peu à peu refoulé et, finalement, acculé à la muraille du fond, dans un trou sans air, sous le balcon. Le supprimer tout à fait était moins un coup d'autorité qu'un acte de franchise. On a dit que M. Bancroft s'était trop souvenu qu'il était un gentleman et qu'il avait voulu réserver son théâtre à une élite : *Satis est equitem mihi plaudere.* Et quand cela serait? Cet homme très intelligent suivait, dans son ascension vers la fortune et vers les jouissances supérieures qui l'accompagnent, la génération démocratique dont il était. C'est ainsi qu'il avait porté le prix de ses stalles de 6 à 7 shillings, puis à 10 shillings six pence. Le public, apparemment, pouvait payer, puisque les stalles furent toujours pleines.

Il faut ajouter que, sous la direction Bancroft, les salaires montèrent dans une proportion très supérieure à celle du prix des places. La rémunération hebdomadaire du même acteur, jouant le même rôle, passa en quelques années de dix-huit livres à soixante et celle d'un de ses camarades, dans le même cas, de neuf livres à cinquante. Mrs Stirling avait créé au *Prince of Wales* le rôle de la marquise dans *Caste*, et, pour reprendre le rôle au *Haymarket*, reçut sept fois plus qu'à la création. Douglas Jerrold disait à Charles Matthews : « Je ne désespère pas de vous voir, avec un bon parapluie de coton sous le bras, porter vos économies à la Banque. » Bien des années après, Matthews, présidant le banquet du *Theatrical Fund*, rappelait en riant ce mot et il ajoutait : « La première partie du vœu de Jerrold est accomplie : j'ai acheté le parapluie. » Grâce aux Bancroft et aux directeurs qui sont venus après eux, la Banque a reçu les économies de bien des artistes qui autrefois se seraient contentés du pain quotidien.

M. et Mrs Bancroft voyaient approcher la fin du privilège qui leur assurait l'exploitation des œuvres de Robertson; ils sentaient en même temps que la veine s'épuisait et que la nouvelle génération aurait d'autres exigences. Habiles et prudens jusqu'au bout, ils voulurent se retirer en plein succès, et, sinon en pleine

jeunesse, du moins dans toute la force de l'âge et dans toute l'activité du talent. Ni l'un ni l'autre n'avaient encore atteint quarante-cinq ans lorsqu'ils donnèrent leur représentation d'adieux au *Haymarket*, en juillet 1885.

Parmi les innombrables témoignages d'estime qui firent un triomphe de cette retraite, je n'en citerai qu'un. C'est une lettre d'Arthur Pinero, qui avait fait partie, comme acteur, de la troupe des Bancroft et qui tient aujourd'hui le premier rang parmi les auteurs dramatiques. Il écrivait à son ancien directeur : « Si le théâtre anglais, qui n'était il y a quelques années que bavardage et clinquant, éclaire aujourd'hui d'une lumière plus vraie la vie et les mœurs, ma conviction intime est que cette rénovation est due surtout à la croisade entreprise, au *Prince of Wales*, par Mrs Bancroft et par vous. Lorsqu'on écrira l'histoire de notre scène d'une façon exacte et convenable, il faudra y inscrire vos deux noms avec gratitude et avec respect. »

J'ai eu la curiosité d'aller rendre visite à ce petit théâtre où a joué Frédérick-Lemaître, où Napoléon III et d'Orsay ont coudoyé Dickens et Thackeray, où Beaconsfield a reçu une mémorable ovation, où Gladstone faillit, un soir, être éconduit faute de place. Les Salutistes ont succédé aux comédiens et je ne sais si leurs trompettes ont eu la vertu de celles de Jéricho, mais ces murailles historiques sont prêtes à tomber. Maintenant c'est le vide, l'abandon, le froid de la ruine. J'étais là un soir de ce dernier hiver, rêvant sous ce porche où a passé, comme un flot ininterrompu, toute l'élégance, toute l'intelligence d'une génération. La lueur d'un bec de gaz lointain éclairait mélancoliquement l'écriteau déjà moisi : « A vendre ou à louer », et la pluie ruisselait sur moi à travers un trou béant d'où la lumière électrique tombait sur le front des jolies femmes parées qui sautaient hors de leurs landaus. Ma curiosité n'était pas satisfaite. Afin de visiter la salle, je me suis donné pour un conférencier en quête d'un amphithéâtre. La ruse n'a pas réussi. On m'a déclaré qu'avant d'y prononcer une parole il faudrait y dépenser de 120 à 150000 francs et on m'a demandé si cette petite dépense m'arrêterait. Je n'ai pas poussé plus loin la négociation et la porte est restée close.

III

Lorsque la troupe de Marie Wilton, pendant ses premières vacances, alla jouer à Liverpool, elle s'y rencontra avec les assises d'automne. Les jeunes avocats de Londres qui suivaient ce « circuit » s'empressèrent de fraterniser avec les acteurs. On forma

dans un village de banlieue une petite colonie où l'on s'en donna à cœur joie. On représentait des procès grotesques où Marie Wilton, fagotée en Lord-Chief-Justice, avec une toque et une perruque, rendait des arrêts admirables. Elle raconte ces folies dans ses souvenirs et ajoute gentiment : « Tout cela n'était peut-être pas aussi drôle que nous le pensions, mais nous étions jeunes et c'était le bon temps. » Parmi ces avocats débutans il y en avait un qui s'appelait Gilbert. Il allait bientôt jeter la robe aux orties pour se faire au théâtre une réputation égale à celle de Robertson et qui dure encore.

Le contraste entre ces deux écrivains est frappant. Robertson est un homme du métier, nourri dans le théâtre, apte à recevoir docilement les influences ambiantes ; il collabore avec ses acteurs, avec son public, avec toute sa génération. Les idées de son temps, bonnes, mauvaises ou médiocres, lui sortent par tous les pores. C'est pourquoi il devient, sans y avoir songé, un « homme représentatif » et un chef d'école. Si Robertson est une résultante et un symptôme, Gilbert est une exception et un accident. Il aurait pu prendre place à n'importe quel moment de ce siècle ou dans n'importe quel siècle de la littérature anglaise. On ne voit pas d'où il procède et on peut douter qu'il se prolonge dans ses imitateurs. Né gentleman et resté gentleman, tout en aimant le théâtre, il ne s'est pas donné à lui. Les acteurs l'accusent d'être froid, despotique et — s'il faut tout dire — un peu dédaigneux. Voilà pour le caractère et c'est tout ce qu'il est permis de dire d'un homme vivant. Quant à son originalité, elle était, dès le début, très réelle, mais étroite et incertaine. Il l'a creusée au lieu de l'élargir; il l'a développée par une méthode, en quelque sorte, mathématique, et avec une rigueur effrayante jusqu'à l'absurde et peut-être quelquefois au delà. Sa vie littéraire se compose de trois périodes : celle des tâtonnemens, celle des brillans et légitimes succès; une troisième, enfin, où il a trouvé des triomphes encore plus fructueux, mais où, pour des raisons que je dirai, ma sympathie ne peut plus le suivre et où il commence, je crois, à se fatiguer de lui-même. Mais, comme c'est un véritable Anglais et un rare artiste, on ne perd pas son temps quand on l'étudie même dans ses erreurs.

Des chansons, qu'il donnait de semaine en semaine au *Fun*, attirèrent d'abord sur lui l'attention. Il les réimprima sous le titre de *Bab Ballads* et, comme le public en voulait encore, il lui donna *More Bab Ballads*. Quelques-unes de ces chansons ont été mises en musique et sont aujourd'hui populaires, mais ce ne sont pas celles qui ont le plus de saveur. Cette saveur consiste dans une sorte de naïveté ironique, avec une forme curieusement baroque

ou savamment négligée, mélange de prosaïsme voulu et de lyrisme étourdissant. Parmi ces ballades, les unes aboutissaient à une surprise, les autres n'aboutissaient à rien : c'était encore une mystification.

Gilbert offrit à ses amis du *Prince of Wales* une agréable bluette intitulée *Sweethearts*. Un jeune homme est sur le point de partir pour les Indes où il doit faire sa carrière, mais il aime une jeune fille, sa voisine de campagne. Elle n'a qu'un mot à dire et il ne partira pas, ou il ne partira pas seul. Elle ne prononce pas ce mot. Qui la retient? Est-ce timidité, pudeur, orgueil, ou cet étrange démon de contradiction et de taquinerie qui parfois, dans l'extrême jeunesse, empêche la langue de se mettre d'accord avec le cœur? Quoi qu'il en soit, elle le laisse aller. Trente ans se passent. Voici l'amoureux qui revient en cheveux gris. Amoureux? Vraiment, il ne l'est plus. Comme le lointain de l'espace, le lointain des années rapetisse les objets. Sa grande passion d'autrefois lui apparaît comme une fantaisie enfantine. Il a voulu revoir l'endroit, voilà tout. Elle, elle est restée là, assise à l'ombre de l'arbre qu'ils ont planté ensemble et qui est devenu grand, gardant encore la fleur qu'il lui a donnée, fidèle au souvenir de cet amour qu'elle a paru dédaigner. Le scepticisme du vieux garçon finit par s'attendrir. Ils s'épousent, mais retrouveront-ils les trente ans perdus?

C'est là un de ces sujets doucement chimériques que l'art d'un Octave Feuillet rendait délicieux. Le sourire et la mélancolie y devraient alterner comme le soleil et la brume dans un ciel d'automne. Or, Gilbert est un cynique délicat, mais un cynique. Il n'a su traiter que la moitié de son sujet. Dans cette comédie à deux personnages, il y en a toujours un qui se moque de l'amour. Au premier acte c'est la femme, et c'est l'homme au second. Gilbert parle, et fort bien, par sa bouche. Mais l'autre, hélas! n'a rien à dire ou ne dit que des pauvretés. Dès cette première tentative, le jeune auteur dut s'avouer qu'il avait un grave malheur pour un écrivain dramatique : il ne pouvait ni peindre, ni faire parler l'amour. Est-ce pour se venger de lui que, depuis ce jour, il n'a cessé de le diffamer?

Cependant, il continua ses expériences pendant les années qui suivirent. Il écrivit *Broken hearts*, un drame fantastique, en vers, et se prouva à lui-même qu'il avait l'aile trop courte pour voler si haut. Il voulut débarrasser la Marguerite de Gœthe de toute cette philosophie qui l'encombrait et l'obscurcissait, et il se trouva que l'idylle, ainsi dégagée et rendue au monde réel, était un plat et vulgaire fait-divers. Il essaya de l'histoire, et l'idée lui vint — probablement après quelque lecture émouvante qui avait réveillé

au plus profond de son être moral d'inconscientes réminiscences ataviques, — que son âpre mépris des hommes allait prendre une force nouvelle en passant par la bouche d'un paysan puritain du XVIIe siècle. Mais combien il est difficile à un *University man*, à un membre du *Garrick Club* de parler et de sentir comme ces hommes-là! Pour ce qui est du langage, l'auteur a presque réussi: *Dan'l Druce* est une agréable mosaïque de mots anciens, une transcription ingénieuse de la pensée populaire en style archaïque et biblique. Mais le public qui applaudissait *School* et *Society* était-il assez avancé dans son éducation artistique pour goûter de telles restitutions? D'ailleurs, les sentimens étaient-ils du même temps que les paroles? Et, par exemple, si l'on avait posé à un contemporain et à un coreligionnaire de John Fox ou de Bunyan le problème moral sur lequel roule le drame de M. Gilbert, lui aurait-il donné la même solution que Dan'l Druce? L'auteur croit que oui, évidemment, et moi j'incline à penser que non. Ce problème, sans être neuf, est intéressant. A qui appartient l'enfant? A celui qui l'a engendré, puis abandonné? ou à celui qui l'a recueilli et élevé? C'est la conscience moderne qui tranche la question en faveur du second; la conscience puritaine eut craint de troubler l'ordre naturel qu'elle croit l'ordre divin. Toutes choses sont réglées de toute éternité en ce monde et dans l'autre. Le père sera père en dépit de lui-même, par une sorte de prédestination, comme l'élu reste l'élu, comme le réprouvé demeure le réprouvé. Et, le cœur a beau saigner, il faut que l'arrêt s'exécute. Voilà, si je ne me trompe, la solution puritaine. Mais, pendant que nous rêvons à ces choses, par une de ces singularités qui sont caractéristiques chez M. Gilbert, la question se renverse; par suite de complications dont l'invraisemblance dépasse tout, le vrai père devient le père adoptif et le père adoptif redevient le vrai père. Dès lors, on tombe de la psychologie dans le mélodrame et il n'y a plus de problème à résoudre.

Une scène d'amour était inévitable puisqu'il y a un jeune homme et une jeune fille. Leur conversation, — à part les jolies tournures anciennes qui continuent à me ravir, — ressemble à un jeu subtil. Dans la phrase qui vient de tomber, chaque interlocuteur saisit un mot au vol, le développe en une phrase et le lance de nouveau. Ainsi le dialogue rebondit et il ne faut pas que la balle touche terre. Cependant elle la touche quelquefois: « Je ne sais que dire! » Ce mot qui échappe à Dorothée ne trahit-il pas l'embarras de l'auteur? Cette Dorothée est une âme neuve, candide jusqu'à la niaiserie. Elle n'est pas sûre d'être amoureuse, discute posément la question avec celui qui y est intéressé. Voilà les symptômes que j'éprouve. Est-ce l'amour?

N'est-ce pas l'amour? Une ingénue qui réinvente l'amour en s'analysant: il n'y a pas d'autre femme dans tout le théâtre de Gilbert.

Avant d'écrire *Engaged*, il dut se dire à peu près ceci: « Je retournerai l'âme humaine comme un sac et on en verra le dedans au lieu du dehors. Ce sera très laid et, par conséquent, très drôle. Que désire l'homme, lorsqu'il laisse de côté les hypocrisies et les conventions sociales pour donner la parole à ses appétits et à ses instincts? Boire, manger, dormir, le confort, la mort de ceux dont on hérite, la possession des belles filles que l'on rencontre, par le mariage ou autrement. Que désire la femme? Briller, changer de robes, être admirée, épouser un homme qui lui donne une position sociale? Dans quel sentiment se rencontrent les deux sexes? Dans le culte de l'argent avec lequel on achète tout le reste. Mes personnages ne seront ni bons ni mauvais, ils seront naïvement et absolument égoïstes, et ils le montreront, mais ils exprimeront ces sentimens avec les mille nuances que la vie civilisée apporte dans les caractères, avec l'aplomb que les personnes bien élevées mettent à dire les plus nobles choses et les plus honorables lieux communs. Il ne leur manquera que le sens moral: je leur enlèverai fort proprement et délicatement cet organe. Le fiancé et la fiancée, le père et la fille, l'ami et l'amie deviendront instantanément des ennemis jurés, dès que leurs intérêts se contrarieront; ils se tendront de nouveau la main ou la joue, avec un sourire, dès que leurs intérêts seront réconciliés. Trois couples manœuvreront ainsi en décrivant des évolutions devant le spectateur et les jeunes filles changeront d'amour avec une parfaite impudence comme elles changent de cavaliers dans un quadrille. En quelques minutes Cheviot Hill proposera le mariage à trois femmes différentes; dans le même laps de temps, Simperson jettera sa fille à la tête de Cheviot Hill et poussera son quasi-gendre au suicide. Belvonny s'épuisera, pendant la première moitié d'une scène, à nier un fait et, pendant la seconde moitié de la même scène, fera des efforts désespérés pour établir ce même fait. Ainsi, avec l'égoïsme des hommes, sera démontrée leur versatilité. Ces pantins sont des monstres et ces monstres sont des pantins: quelqu'un a appris d'avance à mes spectateurs pourquoi il faut se hâter d'en rire. »

On n'avait pas encore vu une farce aussi cruelle. Ce n'était plus la mise en scène de deux ou trois types comiques, la satire de quelques ridicules. C'était la caricature de la vie tout entière et la parodie de l'humanité en bloc. Les spectateurs riaient, mais trouvaient la pilule un peu amère. Ce n'était pas assez réel et c'était trop vrai. Pourquoi tous ces gens-là disaient-ils la vérité

quand rien ne les y forçait? Et cela se passait dans un pays où on vend des journaux et où il déraille des trains? Passe encore dans un palais enchanté! Gilbert n'a qu'à transporter ses marionnettes en ce lieu fantastique où s'élève le *Palace of Truth*, et les grands enfans dont se compose le public n'ont plus d'objection à faire.

Ce *Palace of Truth* est une jolie pièce, fondée sur la même psychologie qu'*Engaged*, mais la satire y est moins âpre et plus voilée. Ici pas de contresens possible : avant de voir les personnages dans leur vrai caractère, nous les avons vus, au premier acte, jouer tous les rôles de la comédie humaine. Le mari fidèle flirte à tort et à travers ; l'amie dévouée est une coquette machiavélique ; le fiancé ardent, prodigue de madrigaux et de soupirs, est un bellâtre égoïste et vaniteux ; l'ingénue, chaste et froide jusqu'à l'indifférence, se pâme d'amour ; le courtisan aux paroles de miel fronde sur tout et insulte tout le monde ; enfin, dernière métamorphose et peut-être la plus piquante de toutes, le bourru professionnel, qui s'est fait une contenance, une réclame, une carrière de la critique à outrance, est le seul qui soit sincèrement content de la vie : Alceste a changé de peau avec Philinte.

Dans ce monde fantastique, Gilbert était enfin à l'aise. Il expérimentait sans contrainte, à la manière de ces physiologistes qui travaillent sur les animaux, supprimant un viscère à celui-ci, un lobe cérébral à celui-là, un nerf de locomotion à un troisième. Les *Creatures of impulse* font tout ce qui leur vient à l'esprit ; elles obéissent directement à leurs sensations. Chez les habitans du *Palace of Truth*, la parole est sincère, mais la mimique reste hypocrite. Ceux du *Wicked World* ne connaissent point l'amour ; c'est une sorte de société puritaine dans les nuages. On leur révèle le sentiment qu'ils ignorent et tous les maux sortent de cette boîte de Pandore. Selenè passe par toutes les phases de la maladie. Joie, extase, confiance absolue, période angélique ; trouble, vagues inquiétudes, bientôt remplacées par la jalousie aiguë ; colère, rupture, souhaits de vengeance ; humiliation profonde, anéantissement, oubli de soi-même. Le moqueur avait beau jeu : il frappait à droite et à gauche. D'un côté les pâleurs, les mesquineries, la monotonie maussade de la vertu ; de l'autre, les tortures énervantes de la passion.

Mais l'art et la philosophie de Gilbert ne se sont jamais élevés plus haut que dans *Pygmalion et Galatée*. Ce fut, au *Haymarket*, un des grands succès de 1871 et de 1872. Galatée, c'était Madge Robertson, la jeune sœur de l'écrivain, alors dans l'épanouissement de ses vingt-deux ans, et son Pygmalion était l'acteur Kendal dont elle porte aujourd'hui le nom. La grâce de sa personne, sa

diction noble et pure contribuèrent au succès, mais ne le créèrent point et, la pièce fût-elle tombée à plat, je ne pourrais m'empêcher de la préférer à toutes celles du même auteur.

Je sais ce que dirent alors, ce que diraient encore ceux dont c'est le métier ou le plaisir de trouver le défaut de tout. Galatée est une étrange personne. Elle a des questions d'enfant, et presque d'idiote; en même temps elle s'analyse avec la subtilité de Joubert ou d'Amiel. Elle demande, en montrant la chambre où elle se trouve, « si c'est ça, le monde »; il faut lui expliquer que la chambre fait partie d'une maison, que la maison est située dans un jardin et que le jardin est dans Athènes. En même temps, cette ignorante peut nous expliquer les états qu'elle a traversés : d'abord marbre inconscient (*a cold unmovable identity*), puis s'éveillant à une demi-conscience et prenant peu à peu possession de la vie. Elle ne connaît pas la différence d'un homme et d'une femme, mais elle fait la distinction entre une copie et un original, et son amour-propre souffre à la pensée qu'une autre a servi de modèle à ses traits. Elle ignore ce que c'est qu'un soldat et, sur l'explication qu'on lui en donne, le définit « un assassin à gages ». Elle sait donc ce que c'est qu'un assassin et un paiement. Ces deux mots supposent une notion rudimentaire des principaux rapports sociaux qui touchent la conservation de la vie humaine, les peines, les salaires, la circulation de la richesse avec les lois économiques qui y président. « — Le soldat, lui dit-on, ne s'attaque qu'aux forts. — Soit, mais le chasseur s'attaque aux faibles. Donc, la guerre est cruelle et la chasse est lâche. » Tant de réflexions, et de raisonnemens, et de comparaisons dans une cervelle de marbre qui ne pensait point, qui n'existait pas il y a quelques heures !

Je pourrais multiplier ces exemples. Mais à quoi bon? Toutes ces critiques sont vaines parce qu'elles supposent déjà, de notre part, l'acceptation d'une donnée première plus improbable que toutes les autres. Aucune statue n'a jamais reçu la vie, et si cette impossibilité se réalisait, elle se trouverait dans la situation d'un nouveau-né. Avant d'apprendre à philosopher, il faudrait qu'elle apprît à parler et à marcher; son premier pas serait une chute et sa première parole un bégaiement inarticulé. Je plaindrais celui qui soumettrait les mythes à ce genre d'examen; il se priverait, consciemment ou non, de tout ce qu'ils contiennent de poétique et de suggestif, de charmant et de profond.

Pour Gilbert, la fable de Galatée, la statue animée, était quelque chose de plus qu'elle n'a jamais été pour l'artiste ou pour le penseur : elle donnait une forme au rêve qui le hantait, à cette création favorite déjà plusieurs fois ébauchée. C'est la femme dont

le cœur est une table rase, dont l'esprit est un instrument neuf, mais admirable et parfait. Pour exprimer ses sensations vierges, elle possède toutes les ressources de l'intelligence et de la parole. Ce que nous nous assimilons par vingt ou trente années de pénible apprentissage, elle l'apprend d'un seul coup, et il semble qu'elle juge d'autant mieux la vie que la vie s'offre à elle en un seul tableau, brusquement dévoilé.

Le Pygmalion de M. Gilbert est marié à une femme qu'il aime et qui lui sert de modèle. Il n'est pas amoureux de sa statue. Il est, — et ici l'auteur a été plus Grec que les Grecs eux-mêmes — jaloux de la puissance des dieux qui, seuls, peuvent créer la vie. Lui, il ne peut mettre au monde qu'une forme inanimée. Un vulgaire meurtrier crée la mort mieux que lui. Ce n'est pas Vénus qui anime Galatée pour satisfaire à une vulgaire concupiscence; c'est Diane, à laquelle il a enlevé Cynisca sa prêtresse, et qui se venge, en même temps qu'elle châtie l'orgueil des fils de Prométhée, par un don cruel. Aussi le sentiment de Pygmalion, à l'aspect de la statue vivante, n'est-il pas l'enthousiasme, mais la stupeur, une sorte de terreur religieuse, à laquelle se mêle l'attendrissement sacré d'une haute et intellectuelle paternité. C'est le passage graduel de ce sentiment à l'amour qui fait la progression et, j'ajouterai, la beauté de la scène. On devine la première question de Galatée : « Qui suis-je? — Une femme. — Et toi, es-tu une femme aussi? — Non, je suis un homme. — Qu'est-ce donc qu'un homme?... » A ce mot le parterre éclatait d'un gros rire qui devait déchirer les oreilles de l'artiste. Combien peu de ceux qui avaient ri étaient capables de savourer la réponse de Pygmalion!

« L'homme a reçu la force, — pour veiller sur la femme et la protéger contre — tous les maux que l'énergie et le courage peuvent dompter. — Il s'efforce et travaille pour qu'elle se repose; — souffre et pleure pour qu'elle rie; — combat et meurt pour qu'elle vive. »

Galatée apprend les droits qu'une autre femme s'arroge sur Pygmalion, les mille entraves dont les hommes se plaisent à limiter leur chétive liberté et à diminuer leurs éphémères jouissances. Le soir vient et, avec la nuit, le sommeil. Elle a cru redevenir pierre; puis elle a rêvé; puis elle a revu la lumière. Mais est-ce la vie qui est le rêve ou le rêve qui est la vie? Elle demande l'explication de ces choses extraordinaires à Myrine, la sœur de Pygmalion. Myrine répond : « Cette mort nous prend chaque soir, et ainsi jusqu'au jour où tous ceux qui sont sur la terre s'endormiront pour ne plus s'éveiller. — Pour ne plus s'éveiller? — Oui, reprend gravement Pygmalion, le temps viendra... dans long-

temps peut-être... mais il viendra où, tous, nous serons rendus à la terre d'où nous t'avons tirée. — Oh! s'écrie douloureusement Galatée, comme elles se flétrissent, une à une, toutes les brillantes promesses de la vie! Mon amour pour lui est une flétrissure; le sien pour moi est une honte; le sommeil, qui fait de nous des pierres inertes, est notre état naturel, et l'existence n'est que la passagère illusion qui le traverse... Oh! comme elles se flétrissent, une à une, les brillantes promesses de la vie! »

A ce moment notre impression est complète. Les scènes écrites pour le vieux Buckstone, déguisé en dilettante athénien qui juge des statues au poids; son dialogue avec Galatée qui replace le sujet dans les régions ordinaires de la malice et du quiproquo, et le fait presque redescendre au niveau du burlesque; enfin le drame conjugal de Pygmalion et de Cynisca, le dévouement de Galatée qui veut redevenir statue pour rendre la paix et le bonheur à ceux qu'elle a désunis et troublés : tout cela n'ajoute pas grand'-chose à la pièce, mais ne la gâte pas. Elle demeure une des plus fines, une des plus élégantes et une des plus ingénieuses du théâtre anglais moderne.

Gilbert avait plus d'une fois senti le besoin d'entourer ses paradoxales fantaisies d'une sorte de musique. En effet, la musique est l'accompagnement naturel du rêve. En estompant les contours de la pensée, elle atténue l'âpreté d'une satire trop directe. L'écrivain avait d'abord essayé de la musique de ses propres vers; mais ceux qui se connaissent en ces sortes de choses sont d'avis qu'il n'est pas né poète. Pourquoi ne pas demander de la musique à un musicien? Gilbert s'essaya dans le *Trial by Jury* qui était peut-être suggéré, en partie, par les joyeuses réminiscences de Liverpool. Ce n'était qu'un petit acte, mais très amusant : le succès fut plus gros que la pièce. Alors commença cette longue série d'opéras bouffes qui ont rendu aussi populaire en Angleterre la raison sociale Gilbert et Sullivan que l'a été, chez nous, dans les dix dernières années de l'Empire, l'association de Meilhac et d'Halévy avec Offenbach. Les Anglais savent un gré infini à leurs compatriotes d'avoir détrôné le Burlesque et l'Opérette, deux produits d'importation française qui faisaient concurrence à la manufacture nationale. A la bonne heure, mais je doute que l'opéra-comique indigène survive à ses fondateurs. La mode n'y est déjà plus.

Pour moi je n'ai jamais bâillé de si bon cœur qu'à la *Princesse*, si ce n'est à *Patience*. La première est une parodie de l'œuvre manquée de Tennyson qui porte le même titre, et une satire contre la haute éducation des femmes; la seconde, une caricature du mouvement esthétique. Dans *Iolanthe*, j'ai vu un Lord-Chance-

lier, qui a eu un enfant d'une fée, venir, à minuit, devant Westminster, avec ses collègues du comité judiciaire de la Chambre des lords, vêtus d'écarlate et d'hermine, chanter et danser un arrêt avec tous ses « attendus » et ses « considérans », pendant que le cadran lumineux de Big Ben éclaire le fond de la scène et qu'un grenadier monte sa faction devant Whitehall. Dans les *Pirates of Penzance* et dans *Pinafore*, l'humanité semble marcher sur la tête ; tout est à rebours ; la gaîté consiste à faire faire ou dire aux gens exactement le contraire de ce qu'on attend d'eux, d'après leur caractère et leur profession. Voici le sujet des *Pirates de Penzance*. La bonne de Frédéric était chargée de le mettre en apprentissage chez un pilote, mais elle a mal entendu et l'a conduit chez un pirate. Le jeune homme a exécuté jusqu'au bout son contrat d'apprentissage, qui le liait pour un certain nombre d'années. Ce devoir accompli, il lui reste à remplir son devoir social en travaillant à l'extermination de ses anciens compagnons. Il s'y applique avec ardeur lorsque le chef des pirates lui fait observer qu'aux termes de son contrat (*Indenture*), il n'est libre qu'après le retour de son jour de naissance un certain nombre de fois déterminé. Or, Frédéric est né le 29 février, une année bissextile. Il a donc de longues années à servir encore chez les pirates. La passion de la légalité chez un homme qui est hors la loi : tel est le sujet mis en œuvre avec une sorte d'acharnement méthodique qui ne néglige aucune des faces de la question et qui étudie les caractères comme des dossiers. Y a-t-il dans ce sujet de quoi tirer trois heures d'amusement pour les honnêtes gens? On est tenté de répondre que non : l'événement répond que oui. Gilbert n'a jamais entièrement secoué la poussière de Chancery-lane et de Lincoln's Inn ; à plus d'un égard, il est resté avocat : par le scepticisme professionnel, par la variété des ressources dialectiques, par la subtilité des distinctions et des interprétations, par la science de mettre les apparences en lutte avec les réalités et les mots en guerre avec les idées, mais surtout par le bizarre talent de perdre les bonnes causes et de gagner les mauvaises.

AUGUSTIN FILON.

LES THÉORIES DE LA CHALEUR

II [1]

LES CRÉATEURS DE LA THERMODYNAMIQUE

I

Au moment où Laplace proposait aux investigations des physiciens l'attraction moléculaire — explication ultime des phénomènes terrestres comme l'attraction newtonienne est la cause dernière des mouvemens célestes — un jeune homme de vingt-huit ans, fécondant par ses méditations personnelles la théorie de la chaleur, en faisait sortir l'une des plus grandes découvertes qu'ait jamais enfantées la philosophie naturelle. La science dont il posait les premiers principes allait ruiner l'hypothèse du calorique et supplanter la doctrine de l'attraction moléculaire; elle allait couler, pour ainsi dire, la physique dans un moule nouveau; elle allait la contraindre à prendre enfin conscience de la véritable portée de ses méthodes, du sens exact de ses lois.

En 1824, Sadi Carnot publiait ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu.*

Sadi Carnot déclare quelque part, dans cette brochure, qu'il suppose son lecteur « au courant des derniers progrès de la physique moderne, en ce qui concerne les substances gazeuses et la chaleur. » Ces progrès, il en avait assurément une connaissance approfondie; les nombreux renvois qu'il fait aux écrits de Laplace, de Poisson, de Desormes et Clément, de Gay-Lussac et Welter,

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

en témoignent assez. Mais, si les recherches de ces géomètres et de ces physiciens lui ont été d'un grand secours pour développer les conséquences de sa découverte, on peut affirmer que l'idée première de cette découverte ne lui a été suggérée par aucun de ses devanciers; seules, ses propres réflexions l'ont fait germer en lui.

A cette époque, l'emploi de plus en plus répandu des moteurs à feu suscitait des tentatives nombreuses en vue de transformer ces appareils et de leur faire rendre plus de travail en dépensant moins de combustible : les uns proposaient de substituer à l'eau un liquide dont la vaporisation absorbât moins de chaleur, l'éther par exemple; d'autres, au lieu d'employer la tension de la vapeur émise par un liquide, proposaient de faire appel à la force expansive des gaz. Ces essais, qui n'avaient pour guides que des idées confuses et incomplètes sur la théorie des machines à feu, réservaient souvent aux inventeurs d'amers déboires et de ruineuses déceptions. L'absence de toute théorie propre à éclairer l'ingénieur qui désirait perfectionner les moteurs thermiques, de toute règle capable de contenir dans de justes limites les ambitions de l'inventeur, frappa vivement Carnot. Quelle cause a empêché jusque-là l'éclosion d'une semblable théorie? Pourquoi l'ingénieur est-il abandonné aux conceptions les plus fausses et à l'empirisme le plus grossier? C'est que « le phénomène de la production du mouvement par la chaleur n'a pas été considéré sous un point de vue assez général. On l'a considéré seulement dans des machines dont la nature et le mode d'action ne lui permettaient pas de prendre toute l'étendue dont il est susceptible. Dans de pareilles machines, le phénomène se trouve en quelque sorte tronqué, incomplet, il devient difficile de reconnaître ses principes et d'étudier ses lois. »

Pour saisir clairement la configuration d'un massif de montagnes, il faut gravir la cime la plus élevée, d'où l'œil embrassera tout l'ensemble de la chaîne; pareillement, en physique, le plus sûr moyen de démêler un problème compliqué consiste presque toujours à le contempler dans toute son ampleur et dans toute sa généralité. « Pour envisager dans toute sa généralité le principe de la production du mouvement par la chaleur, il faut le concevoir indépendamment d'aucun mécanisme, d'aucun agent particulier; il faut établir des raisonnemens applicables non seulement aux machines à vapeur, mais à toute machine à feu imaginable, quelle que soit la nature de la substance mise en œuvre, et quelle que soit la manière dont on agisse sur elle. »

Comment sera constitué ce moteur à feu très général que va étudier Sadi Carnot?

Prenons un mélange d'eau et de vapeur d'eau, porté à la température de 120° et soumis à la pression de deux atmosphères, qui est, à cette température, la tension de vapeur saturée; imaginons que, sous cette même pression de deux atmosphères et, par conséquent, à la température fixe de 120°, toute l'eau qui était liquide passe à l'état de vapeur; le système qui subit cette transformation absorbe de la chaleur qui lui est fournie par une certaine source, un certain *foyer*.

Plaçons ensuite la vapeur ainsi engendrée dans un cylindre rendu imperméable à la chaleur, et supposons qu'elle se détende en refoulant le piston qui ferme le cylindre; cette détente, produite dans des conditions où la vapeur ne peut emprunter de chaleur à l'extérieur, va en abaisser la température; laissons la tension de la vapeur décroître jusqu'au moment où le système atteint la température de 100°; la tension de la vapeur est alors égale à une atmosphère.

Concevons maintenant que, sous cette pression constante d'une atmosphère et, par conséquent, à la température constante de 100°, une partie de la vapeur se condense à l'état liquide; durant cette condensation, de la chaleur sera cédée aux corps extérieurs, qui se comporteront comme une source de froid, comme un *réfrigérant*.

Enfin, introduisons de nouveau le système dans un cylindre imperméable à la chaleur, et, par compression, élevons la température du mélange d'eau et de vapeur de manière à le ramener exactement à l'état sous lequel il se trouvait au début de cette série de modifications.

Cette suite d'opérations que nous venons d'accomplir avec de l'eau et de la vapeur d'eau, nous aurions pu l'accomplir avec un autre liquide surmonté de sa vapeur, ou avec un gaz non liquéfiable, ou avec toute autre substance. Le détail des modifications subies par le système aurait changé, mais leur ensemble aurait gardé les mêmes caractères essentiels, qui sont les suivans :

En premier lieu, la suite des transformations ramène le système exactement à l'état qu'il présentait avant de subir la première d'entre elles; cette suite de transformations se ferme, pour ainsi dire, sur elle-même; elle constitue ce qu'on a appelé un *cycle*.

En second lieu, cette suite fermée de transformations, ce cycle, se compose de deux modifications, dont chacune est accomplie à une température invariable — on les nomme : modifications *isothermiques* — et de deux autres modifications dont chacune est accomplie dans une enceinte imperméable à la chaleur — on les nomme : modifications *adiabatiques*.

Celle des deux modifications isothermiques qui est produite à

la température la plus élevée est accompagnée de l'absorption d'une certaine quantité de calorique, empruntée par le système à une source chaude, à un foyer; celle qui est produite à la température la plus basse est accompagnée du dégagement d'une certaine quantité de calorique, cédée par le système à une source froide, à un réfrigérant. Naturellement, le système emprunte exactement autant de chaleur au foyer qu'il en cède au réfrigérant, car, revenu à son état initial, après le parcours du cycle, il doit renfermer la masse même de calorique qu'il contenait avant d'effectuer ce parcours; et, d'autre part, durant chacune des deux modifications adiabatiques, le système, complètement isolé des corps extérieurs, ne peut ni gagner ni perdre de chaleur.

Telle est, selon Sadi Carnot, la suite d'opérations qui se reproduirait indéfiniment dans un moteur à feu d'une perfection idéale, qui est réalisée d'une manière plus ou moins grossière dans les machines employées par l'industrie; c'est à cette suite d'opérations que l'on donne aujourd'hui le nom de *Cycle de Carnot*.

On le voit, la production de travail par une machine à feu est intimement liée au transport d'une certaine quantité de calorique du foyer au réfrigérant; elle a pour cause un rétablissement d'équilibre dans le calorique. De même que l'eau ne peut faire tourner un moulin ou une turbine qu'à la condition de descendre d'un bief supérieur à un bief inférieur, de même la chaleur n'engendre de puissance motrice qu'à la condition de passer d'un corps chaud à un corps froid.

On peut renverser un cycle de Carnot, par exemple le cycle particulier que nous avons décrit en détail; on peut vaporiser l'eau sous la pression d'une atmosphère et à la température fixe de 100°; comprimer, dans un cylindre imperméable à la chaleur, la vapeur produite jusqu'à ce qu'elle atteigne la tension de deux atmosphères et la température de 120°; sous cette pression, à cette température, en condenser une partie à l'état liquide; enfin laisser le système se détendre dans un cylindre imperméable à la chaleur jusqu'à ce qu'il revienne à son état primitif. Le système aura alors absorbé une certaine quantité de chaleur tandis qu'il était maintenu à la température de 100°, chaleur qu'il aura restituée pendant qu'il était porté à la température de 120°; il aura transporté du calorique d'un corps froid à un corps chaud; mais, bien loin que ce transport soit accompagné d'une production de puissance motrice, on ne pourra l'obtenir qu'en *forçant* le système à décrire le cycle renversé, qu'en dépensant de la puissance motrice. C'est ainsi qu'on ne peut faire remonter en un bief supérieur l'eau qui est tombée dans un bief inférieur sans dépenser un certain travail.

Un certain cycle de Carnot, décrit entre les températures de 120° et de 100°, a eu pour effet de transporter une certaine quantité de calorique, empruntée à un corps dont la température était 120°, sur un autre corps dont la température est 100°; en même temps, il a fourni une certaine quantité de travail. Si l'on renverse ce même cycle, on obtiendra un nouveau cycle qui fera remonter de la température 100° à la température 120° exactement la quantité de chaleur que le premier cycle a fait descendre de 120° à 100°; en outre, ce nouveau cycle consommera exactement autant de puissance motrice que le premier en a fourni.

Ces préliminaires posés, venons à la proposition capitale énoncée par Sadi Carnot :

Considérez tous les cycles que l'on peut décrire entre deux mêmes températures, par exemple entre la température de 120° et la température de 100°; quelle que soit la nature des substances employées à décrire ces cycles, quelle que soit la variété des forces dont elles subissent l'action ou des rouages qu'elles mettent en jeu, toujours, en tous ces cycles, une même quantité de calorique, transportée du foyer au réfrigérant, donnera naissance à une même quantité de puissance motrice. Il n'y a aucun avantage à substituer un de ces cycles à un autre; ils sont tous également *économiques*.

Comment Carnot démontre-t-il cette proposition, si paradoxale au premier abord?

Imaginons que, de deux cycles décrits entre 120° et 100°, le premier soit plus avantageux que le second; tandis que ces deux cycles transportent la même quantité de chaleur du foyer au réfrigérant, le premier fournit plus de travail que le second. Faisons marcher le moteur qui décrit le premier cycle et employons une partie du travail qu'il produit à faire marcher en arrière la machine construite pour décrire le second cycle; il nous restera, néanmoins, une certaine quantité de travail disponible, l'excès du travail engendré par le premier cycle sur le travail qu'aurait fourni le second cycle s'il avait été décrit dans le sens direct, qu'il consomme lorsqu'il est décrit en sens inverse. Or, la seconde machine fera remonter du réfrigérant au foyer une quantité de calorique précisément égale à celle que la première transporte du foyer au réfrigérant. Après ces deux opérations simultanées, le foyer et le réfrigérant se retrouveraient tous deux exactement en leur état initial; on pourrait donc reproduire indéfiniment la même suite d'opérations, engendrant à chaque révolution la même quantité de travail. « Ce serait là non seulement le mouvement perpétuel, mais une création indéfinie de force motrice sans consommation ni de calorique, ni de quelque autre agent que ce soit.

Une semblable création est tout à fait contraire aux idées reçues jusqu'à présent, aux lois de la mécanique et de la saine physique; elle est inadmissible. »

Selon Sadi Carnot, nous l'avons vu, un moteur fonctionnant suivant le cycle idéal qu'il a imaginé est la meilleure machine à feu que l'on puisse construire; on peut donc énoncer la proposition suivante :

« Le maximum de puissance motrice qu'est susceptible de développer une quantité déterminée de chaleur est indépendant des moyens mis en œuvre et des substances employées pour produire cette puissance motrice; ce maximum est fixé uniquement par les températures des corps entre lesquels se fait, en dernier résultat, le transport du calorique. »

II

Une pareille proposition était grosse de conséquences. L'ingénieur désireux de perfectionner une machine à feu fonctionnant entre deux limites de température données ne devait plus porter son attention sur la nature des substances qui composent cette machine; remplacer une telle substance par une autre ne change pas la grandeur de l'effet utile que l'on peut atteindre. Ce qu'il faut modifier, ce sont les transformations subies par ces substances; il faut les modifier de manière que leur ensemble se rapproche autant que possible d'un cycle de Carnot. Substituer l'éther à l'eau dans une machine à vapeur ne changera pas la valeur maxima du rendement que l'on est en droit de demander à cette machine; ce qu'il faut étudier, ce qu'il faut modifier si l'on veut obtenir un rendement voisin de ce maximum, c'est le cycle décrit par la vapeur dans le foyer, dans le cylindre, dans le condenseur. Mais laissons de côté les conséquences industrielles du principe de Sadi Carnot, et ne nous occupons que des conséquences qui en découlent touchant la théorie même de la chaleur.

« D'après les notions établies jusqu'à présent, dit Carnot, on peut comparer assez justement la puissance motrice de la chaleur à celle d'une chute d'eau; toutes deux ont un maximum que l'on ne peut dépasser, quelle que soit d'une part la machine employée à recevoir l'action de l'eau, et quelle que soit, de l'autre, la substance employée à recevoir l'action de la chaleur. La puissance motrice d'une chute d'eau dépend de sa hauteur et de la quantité de liquide; la puissance motrice de la chaleur dépend aussi de la quantité de calorique employée et de ce qu'on pourrait nommer, de ce que nous appellerons en effet, la *hauteur de sa chute*, c'est-à-dire de la différence de température des corps entre

lesquels se fait l'échange du calorique. Dans la chute d'eau, la puissance motrice est rigoureusement proportionnelle à la différence de niveau entre le réservoir supérieur et le réservoir inférieur. Dans la chute de calorique, la puissance motrice augmente sans doute avec la différence de température entre le corps chaud et le corps froid; mais nous ignorons si elle est proportionnelle à cette différence; nous ignorons, par exemple, si la chute du calorique de 100° à 50° fournit plus ou moins de puissance motrice que la chute de ce même calorique de 50° à 0°. »

Pour résoudre le problème posé par Sadi Carnot, dans le passage que nous venons de citer, il suffit évidemment de déterminer le travail que peut engendrer l'unité de calorique en *tombant* d'une température quelconque à une température fixée une fois pour toutes, par exemple à 0°; car, si nous connaissons la puissance motrice développée par une unité de chaleur tombant de 100° à 0° et aussi la puissance motrice développée par une unité de chaleur tombant de 50° à 0°, nous connaîtrons sans peine la puissance motrice engendrée par l'unité de calorique tombant de 100° à 50°: ce sera la différence des deux premières. Nous connaîtrons aussi la puissance motrice développée par deux ou trois unités de chaleur tombant de 100° à 50°: ce sera deux ou trois fois la puissance produite par une unité de chaleur lorsqu'elle éprouve la même chute.

Le problème est ramené à déterminer la puissance motrice que développe une unité de chaleur en tombant d'une température donnée à la température de la glace fondante; cette puissance est indépendante de la matière qui sert à la développer. On peut donc, pour la calculer, supposer qu'elle est produite par le moyen d'un corps dont les propriétés soient bien connues, d'un gaz par exemple. C'est ainsi que Carnot a pu l'évaluer; pour y parvenir, il a fait une hypothèse que ne justifiaient pas encore les expériences connues à son époque; il a supposé qu'un gaz, chauffé sous volume constant, avait une chaleur spécifique indépendante de la température marquée par le thermomètre à air; il aurait pu, M. J. Bertrand en a fait la remarque, se passer de cette hypothèse, qui s'accordait mal avec ses propres principes.

La puissance ainsi calculée n'est nullement proportionnelle à la température de la source chaude; elle dépend de cette température d'une manière beaucoup plus compliquée. La puissance motrice que développe une unité de calorique n'est pas proportionnelle à la hauteur de la chute subie par ce calorique; en tombant d'un nombre donné de degrés, une quantité donnée de chaleur produit d'autant moins de travail que la chute a lieu dans une région plus élevée du thermomètre.

Sadi Carnot et son commentateur Clapeyron prenaient, pour repérer la température, les degrés du thermomètre à air que Desormes et Clément, que Laplace avaient proposé en guise de thermomètre normal, qu'ils avaient regardé comme capable de marquer, par ses variations, les variations de la température absolue. La découverte de Sadi Carnot conduisit W. Thomson à concevoir une définition et un mode de détermination de la température absolue très différens de la définition et du mode de détermination adoptés par Desormes et Clément et par Laplace.

Supposons que la chaleur spécifique de l'air maintenu sous volume constant ne dépende pas de la température lue sur le thermomètre imaginé par Amontons; ce thermomètre jouira d'une propriété remarquable : chaque fois qu'il montera d'un degré, l'air qu'il renferme absorbera une même quantité de chaleur, en quelque partie de l'échelle des températures que cette ascension se produise. Ce caractère avait paru souverainement important à tous les physiciens qui, depuis Réaumur, s'étaient occupés de thermométrie; W. Thomson, au contraire, le déclare de mince portée; selon lui, le caractère essentiel que doit posséder une échelle de températures absolues, c'est que le degré en soit défini par une propriété indépendante de la substance thermométrique employée; or la proposition découverte par Carnot permet de trouver une telle définition du degré absolu : convenons de dire que les températures de deux corps diffèrent d'un degré absolu lorsqu'une unité de calorique, *tombant* du plus chaud au plus froid, produit une quantité de travail égale à l'unité, et nous aurons une échelle thermométrique réalisant la condition exigée par W. Thomson.

Si l'on fait usage de cette échelle thermométrique, on a immédiatement l'expression de la quantité de travail que peut produire une unité de chaleur en passant d'un corps pris à une certaine température à un corps pris au point de fusion de la glace. Ce travail est égal, par définition, au nombre de degrés absolus qui séparent la température du foyer de la température de la glace fondante. Un calcul, inverse de celui qui servait à relier ce travail à la température du foyer lue sur le thermomètre à air, servira à établir la relation qui existe entre la température lue sur le thermomètre à air et la nouvelle température absolue; il n'y aura nullement égalité, ni même proportionnalité entre ces deux températures. Les idées de W. Thomson conduisaient donc à rejeter tout ce que Desormes, Clément et Laplace avaient pensé de la température absolue.

La modification apportée par W. Thomson aux principes qu'avaient établis les prédécesseurs de Carnot touchant la théorie

de la chaleur, portait surtout sur la forme de ces principes; mais ceux qui méditaient attentivement ces principes entrevoyaient déjà l'époque où le fond même en serait bouleversé; les théories de Laplace se conciliaient difficilement avec les résultats de l'expérience célèbre que Gay-Lussac avait faite en 1807; les idées de Carnot conduisaient à penser que la pression influait sur le rapport des deux chaleurs spécifiques d'un gaz, tandis que les expériences de Gay-Lussac et de Welter semblaient prouver que ce rapport est indépendant de la pression; aussi les esprits prudens souscrivaient-ils volontiers à ce jugement de Sadi-Carnot. « Les principaux fondemens sur lesquels repose la théorie de la chaleur auraient besoin de l'examen le plus attentif. Plusieurs faits d'expérience paraissent à peu près inexplicables dans l'état actuel de cette théorie. »

La revision des principes de la théorie de la chaleur allait être rendue nécessaire par une renaissance des idées cartésiennes. Cette revision, Sadi Carnot l'a entreprise, Robert Mayer l'a inaugurée, Clausius l'a menée à bonne fin.

III

Le XVIIIe siècle avait rejeté les unes après les autres toutes les hypothèses sur lesquelles les cartésiens avaient fondé la physique : la théorie de l'attraction universelle avait eu raison de la doctrine des tourbillons; l'optique de l'émission avait remplacé l'optique des ondulations. S'il est toutefois une branche de la physique où la défaite des idées de Descartes ne fût pas absolue, où le triomphe des doctrines nouvelles ne fût pas entièrement assuré, c'est assurément la théorie de la chaleur.

Newton, qui fut le véritable initiateur de la physique du XVIIIe siècle, avait conservé sur la chaleur des idées semblables de tout point à celles de Descartes : « La lumière, dit-il, n'agit-elle pas sur les corps pour les échauffer et exciter en leurs diverses parties ce mouvement vibratoire qui constitue la chaleur? L'émission de la lumière n'est-elle pas produite par les mouvemens vibratoires des corps échauffés? » Il fallut un siècle de recherches physiques, l'explication des phénomènes électriques et magnétiques par les actions des fluides impondérables, la découverte de l'absorption de chaleur latente qui accompagne la fusion et la vaporisation, pour que la plupart des physiciens renonçassent à regarder la chaleur comme un très petit mouvement des particules matérielles et consentissent à l'attribuer à une substance spéciale. Encore leur confiance dans l'existence du calorique ne fut-elle jamais aussi complète que leur foi en la réalité des cor-

puscules lumineux, et les plus convaincus laissèrent-ils échapper dans leurs écrits plus d'une marque de doute.

C'est que certains faits bien assurés, bien simples à constater, l'échauffement d'un morceau de fer que l'on martèle, d'un corps que l'on frotte, paraissaient plus aisés à concilier avec la théorie cartésienne qu'avec l'hypothèse du calorique. Si l'échauffement d'un corps est dû à la pénétration d'un fluide dans ce corps, comment l'action de marteler ou de frotter ce corps augmente-t-elle la quantité de calorique qu'il contient? Si, au contraire, la chaleur est une agitation très rapide des élémens du corps, n'est-il pas naturel que les ébranlemens, les secousses venues de l'extérieur puissent accroître la force vive de ce mouvement?

Descartes avait déjà invoqué la chaleur produite par la percussion comme une preuve de sa thèse; Robert Boyle, sans cesse hésitant entre la supposition qui fait de la chaleur une substance et celle qui en fait un mouvement, reprend un argument semblable en faveur de la seconde hypothèse; il fait remarquer que, lorsqu'on enfonce un clou dans un morceau de bois, il faut frapper un grand nombre de coups sur la tête du clou avant que la température de cette tête s'échauffe d'une manière sensible : la force vive du marteau traverse le clou pour aller briser le bois, et la fraction de cette force vive qui reste emmagasinée dans le fer est petite; mais à partir du moment où le clou, complètement enfoncé, ne peut plus s'avancer dans la masse du bois, quelques coups suffisent pour lui communiquer une chaleur considérable : « l'impulsion donnée par le coup de marteau étant incapable de chasser le clou plus avant ou de le briser, il faut qu'elle se dépense dans la production de ce mouvement intestin qui est la chaleur. »

Lavoisier et Laplace, dans le *Mémoire sur la chaleur* qu'ils lurent à l'Institut le 18 juin 1783, exposent les deux théories de la chaleur entre lesquelles sont partagés les avis des physiciens; ils résument d'abord la doctrine du calorique, puis l'hypothèse que la chaleur est un mouvement : « Nous ne déciderons pas entre les deux hypothèses précédentes, disent-ils; plusieurs phénomènes paraissent favorables à la dernière; tel est, par exemple, celui de la chaleur que produit le frottement de deux corps solides; mais il en est d'autres qui s'expliquent plus simplement dans la première. »

Si les tenans de la théorie cartésienne pouvaient objecter aux partisans de l'existence substantielle du calorique la production de la chaleur par la percussion et le frottement, ceux-ci, en revanche, opposaient à ceux-là l'absorption de chaleur latente qui accompagne la fusion et la vaporisation. Comment expliquer

par les principes de Descartes que la glace, en fondant, absorbe une grande quantité de chaleur sans changer de température? Cette chaleur fournie à la glace par les corps qui l'entourent, c'est une diminution de la force vive du mouvement qui les agitait; cette force vive ne peut se perdre; elle devrait donc se retrouver dans l'eau produite par la fusion, et celle-ci devrait être plus chaude que la glace dont elle provient, ce que l'expérience contredit. Mais cette difficulté, si embarrassante pour le mécanisme pur des cartésiens, qui compose les corps de parties agitées sans action les unes sur les autres, disparaît lorsqu'on suppose, avec Newton, que ces parties exercent les unes sur les autres des actions attractives ou répulsives. Tout changement de l'état d'agrégation de ces parties sera accompagné d'un travail positif ou négatif de leurs actions mutuelles; si ce travail est positif, il entraînera un accroissement de la force vive du mouvement moléculaire; s'il est négatif, il déterminera une diminution de force vive. Dans ce dernier cas, une partie de la chaleur libre sera absorbée à l'état latent; dans le premier, une certaine quantité de chaleur latente redeviendra libre. L'existence de la chaleur latente, argument décisif contre la pure doctrine cartésienne, ne vaudra plus à l'encontre de l'hypothèse que le chaud et le froid sont les effets produits sur nos organes par un certain mouvement, pourvu que l'on allie cette hypothèse aux idées dynamistes de Newton. Lavoisier et Laplace l'ont reconnu les premiers : « Si la chaleur est un fluide, il est possible que, dans la combinaison de plusieurs substances, elle se combine avec elles ou qu'elle s'en dégage; mais rien n'indique *a priori* que la chaleur libre est la même avant et après la combinaison; rien ne l'indique encore dans l'hypothèse où la chaleur n'est que la force vive des molécules des corps, car, les substances qui se combinent agissant l'une sur l'autre en vertu de leurs affinités réciproques, leurs molécules sont soumises à l'action de forces attractives, qui peuvent changer la quantité de force vive et par conséquent celle de la chaleur. »

Laplace, si prudent et si réservé en 1783, allait devenir le plus ferme champion de la théorie du calorique; mais tandis que ses travaux, joints à ceux de Gay-Lussac, de Desormes et Clément, de Poisson, enrichissaient cette théorie de merveilleuses découvertes et lui assuraient l'assentiment de la plupart des physiciens, des penseurs isolés continuaient à attribuer la chaleur à un mouvement rapide des molécules matérielles et à élever contre la doctrine nouvelle des objections de plus en plus pressantes.

Rumford, qui dirigeait une fonderie de canons à Munich, avait remarqué la chaleur considérable qui se dégage pendant le forage

d'une pièce ; il répéta cette expérience sous une forme scientifique, et le 25 janvier 1798 il en communiqua le résultat à la Société royale de Londres. Au moyen d'un manège mû par un cheval, il avait fait tourner un foret obtus dans un cylindre de bronze de 13 livres anglaises ; dans l'espace de deux heures, par une pression que Rumford évaluait à cent quintaux, le foret avait réduit en poudre 4 145 grains de bronze ; la quantité de chaleur qui s'était dégagée pendant cette opération aurait amené 26,38 livres d'eau de la température de la congélation à la température de l'ébullition. A l'exposé de cette expérience, qui mettait si nettement en évidence la génération de la chaleur au moyen du frottement, Rumford ajoutait les réflexions suivantes : « En raisonnant sur ce sujet, nous ne devons pas oublier cette circonstance des plus remarquables que la source de la chaleur engendrée par le frottement, dans ces expériences, paraît être inépuisable. Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'une chose qu'un corps isolé ou un système de corps peuvent continuer de fournir indéfiniment, sans limites, ne peut absolument pas être une substance matérielle. Il me paraît extrêmement difficile, sinon tout à fait impossible, de se former une idée d'une chose pouvant s'exciter ou se communiquer dans ces expériences, à moins que cette chose ne soit du mouvement. »

L'année suivante, Humphry Davy répétait une expérience semblable et s'exprimait, à son sujet, en termes analogues.

L'argumentation de Rumford et de Davy était nette et pressante ; ceux qui tenaient pour l'existence substantielle du calorique s'en émurent. Dans sa *Statique chimique*, Berthollet essaya de la réfuter ; la limaille de cuivre n'est peut-être pas identique au cuivre dont elle provient ; en s'en détachant sous la pression du foret, elle a pu subir un changement d'état ; sa densité, sa chaleur spécifique ont pu varier, et cette transformation a pu produire le dégagement, sous forme de chaleur libre, d'une partie du calorique que le cuivre avait emmagasiné à l'état latent. Vaine échappatoire, que Rumford avait prévue et qu'il avait fermée d'avance en montrant que la limaille formée dans son expérience avait même densité et même chaleur spécifique que le bloc de métal auquel elle avait été arrachée. Il restait donc avéré que l'on pouvait, avec du mouvement, engendrer de la chaleur, et que si l'on disposait d'une source inépuisable de mouvement, on pouvait, sans fin, produire de la chaleur.

La production de chaleur par la percussion ou par le frottement avait été, pendant longtemps, la seule objection opposée à la théorie du calorique ; mais, au moment même où cette théorie

acquérait son plein développement, les progrès de l'optique lui suscitaient de nouvelles difficultés.

Les découvertes de Young et de Fresnel reléguaient dans l'oubli le système longtemps triomphant de l'émission et remettaient en faveur la théorie délaissée des ondulations; la lumière n'était plus l'effet produit sur notre rétine par de petits projectiles lancés dans l'espace avec une extrême vitesse, elle consistait en mouvemens très rapides de l'éther. Cette hypothèse, appuyée d'expériences précises et saisissantes, était bientôt admise par l'immense majorité des physiciens. Or, si la lumière est un mouvement, comment la chaleur qui rayonne avec la lumière, qui engendre la lumière dans les corps fortement échauffés, serait-elle autre chose qu'un mouvement? Lorsque la lumière est absorbée par un corps noir et l'échauffe, n'est-on pas obligé d'admettre que le mouvement lumineux s'est transformé, au sein du corps absorbant, en mouvement calorifique, et, comme l'écrivait Fresnel en 1822, « que la quantité de force vive qui disparaît comme lumière est reproduite comme chaleur? » Le feu et la lumière ont des affinités qu'aucun physicien n'a jamais osé contester; comment le retour de la théorie de la lumière aux doctrines cartésiennes n'aurait-il pas entraîné la théorie de la chaleur dans une évolution semblable?

IV

« Lorsqu'une hypothèse ne suffit plus à l'explication des phénomènes, elle doit être abandonnée.

« C'est le cas où se trouve l'hypothèse par laquelle on considère le calorique comme une matière, comme un fluide subtil. »

Ainsi s'exprime Sadi Carnot dans une note trouvée, après sa mort, parmi ses papiers.

Au point de vue logique, le principe énoncé par Carnot est incontestable; une théorie physique formellement contredite par un fait bien constaté est une théorie qu'il est absurde de défendre; mais l'histoire de la science est tissue du récit des violences que ce principe a subies; l'esprit humain a un tel besoin de grouper les faits d'expérience en une théorie, qu'il refuse toujours d'abandonner un système contredit par l'observation; il multiplie les ruses, les faux-fuyans, les semblans d'explication, pour tourner ou dissimuler l'objection, aimant mieux garder une théorie qu'il sait fausse que d'être livré, en l'abandonnant, au chaos de l'empirisme. S'il se décide à rejeter l'hypothèse controuvée, c'est seulement lorsqu'une autre hypothèse plus générale, plus compréhensive, est parvenue à grouper en une même synthèse

les faits que, déjà, l'on savait expliquer et les faits qui, jusque-là, étaient demeurés inexplicables. Réfuter une idée fausse ne sert de rien si l'on ne proclame pas en même temps l'idée juste qui la doit remplacer.

De cette loi historique la théorie de la chaleur nous offre de remarquables exemples.

C'est sous les yeux de Laplace qu'en 1807 Gay-Lussac a fait écouler l'air d'un réservoir plein en un réservoir vide et qu'il a prouvé l'absence de tout dégagement, de toute absorption de chaleur durant cette modification; Desormes et Clément ont émis sur le calorique contenu dans un espace vide une supposition que Laplace rejette, et Laplace sait qu'ils l'ont tirée très naturellement de l'observation de Gay-Lussac; les résultats de cette observation sont évidemment inconciliables avec la théorie de la chaleur exposée dans la *Mécanique céleste;* cependant, l'auteur de la *Mécanique céleste* se contente de passer sous silence l'expérience de Gay-Lussac.

Laplace, Berthollet, Desormes et Clément, tous les partisans de la théorie du calorique savent que le frottement dégage de la chaleur; tous, ils avouent plus ou moins nettement que ce fait constant, indéniable, contredit leurs hypothèses; ils continuent cependant à raisonner comme si ces hypothèses étaient vraies; la supposition que la chaleur est la manifestation sensible d'une certaine substance matérielle ne sera abandonnée que lorsqu'une théorie nouvelle, regardant la chaleur comme l'effet produit sur nos organes par un genre particulier de mouvement, aura rendu compte non seulement des phénomènes expliqués par les partisans du calorique, mais encore de ceux que leurs adversaires leur objectaient.

Suivons les efforts par lesquels l'idée que la chaleur consiste en mouvemens très petits et très rapides des molécules matérielles s'est développée en une théorie, la *théorie mécanique de la chaleur*.

L'une des propositions importantes de la mécanique, la loi des forces vives, s'énonce ainsi : Quand un système matériel est en mouvement sous l'action de certaines forces, le travail effectué par ces forces pendant un certain laps de temps est toujours égal à l'accroissement subi par la force vive du système pendant ce même temps; ainsi, à tout travail positif produit par les forces agissantes correspond, pour le système, un gain de force vive précisément égal; à tout travail négatif, accompli à l'encontre des forces agissantes, correspond une égale perte de force vive.

Si la quantité de chaleur sensible contenue dans un corps n'est autre chose que la force vive d'un certain mouvement des

molécules de ce corps, il n'est plus étonnant qu'un travail effectué par les forces qui agissent sur un système et consommé par ce système, y engendre une certaine quantité de chaleur; il n'est plus étonnant qu'un travail effectué par le système à l'encontre des forces agissantes entraîne, pour le système, une perte de chaleur; la production de chaleur par le frottement ou la percussion, la production de travail aux dépens de la chaleur dans les machines à feu, s'expliquent alors sans aucune peine.

Mais il y a plus.

La quantité de force vive acquise sous forme de chaleur par un corps qui consomme du travail doit être exactement égale au travail consommé; la quantité de force vive du mouvement calorifique perdue par un corps qui produit du travail doit être exactement égale au travail engendré; donc, il doit y avoir une constante proportionnalité, dans le premier cas, entre la grandeur du travail consommé et la quantité de chaleur produite; dans le second cas, entre la grandeur du travail engendré et la quantité de chaleur détruite. Le coefficient de proportionnalité mesure combien il faut dépenser d'unités de travail pour produire une unité de chaleur, combien on peut engendrer d'unités de travail en détruisant une unité de chaleur; en d'autres termes, il indique de combien d'unités croît la force vive du mouvement calorifique qui agite les molécules d'un corps, lorsque la quantité de chaleur sensible contenue dans ce corps augmente d'une unité; il fait connaître l'*équivalent mécanique* d'une unité de chaleur.

D'après un écrit publié en 1839 par Seguin, l'oncle de celui-ci, l'illustre J.-M. Montgolfier, aurait remarqué le premier « une sorte de rapport entre la quantité de chaleur dépensée et la quantité de force produite » ; dans les machines à vapeur, la vapeur n'est que l'intermédiaire du calorique pour produire la force, et « il doit exister entre le mouvement et le calorique un rapport direct, indépendant de l'intermédiaire de la vapeur ou de tout autre agent que l'on pourrait y substituer. » Seguin, il est permis de le supposer, interprétait dans le sens des idées qui commençaient à se faire jour en 1839 une proposition que Montgolfier rattachait à des conceptions toutes différentes : Montgolfier, Pierre Prevost nous l'affirme, attribuait à la force expansive du fluide calorifique même les effets mécaniques que l'on a coutume d'attribuer à la pression des vapeurs ou des gaz échauffés.

Le premier qui ait nettement défini l'équivalent mécanique de la chaleur, le premier qui ait indiqué des moyens expérimentaux propres à en déterminer la valeur, le premier qui ait donné de cette valeur une estimation approchée, c'est assurément Sadi Carnot.

Dès 1824, en publiant ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu*, Sadi Carnot déclarait que « les principaux fondemens sur lesquels repose la théorie de la chaleur auraient besoin de l'examen le plus attentif. » Cet examen, il l'entreprit; la mort prématurée, qui l'enleva à la science en 1832, ne lui permit pas d'en publier les résultats, mais les notes retrouvées parmi ses manuscrits portent la trace des découvertes auxquelles ses méditations fécondes l'avaient conduit.

Selon Sadi Carnot, l'ancienne théorie du calorique doit être rejetée, car elle est contredite par les faits; elle est incompatible avec « le développement de la chaleur par la percussion et le frottement des corps ». D'autre part, à l'époque où Carnot écrit, presque tous les physiciens, convaincus par les découvertes de Young et de Fresnel, regardent « la lumière comme le résultat d'un mouvement de vibration du fluide éthéré. La lumière produit de la chaleur, ou, au moins, elle accompagne la chaleur rayonnante et se meut avec la même vitesse qu'elle. La chaleur rayonnante est donc un mouvement de vibration. Il serait ridicule de supposer que c'est une émission des corps, tandis que la lumière qui l'accompagne ne serait qu'un mouvement. Un mouvement (celui de la chaleur rayonnante) pourrait-il produire un corps (le calorique)? Non, sans doute, il ne peut produire qu'un mouvement. La chaleur est donc le résultat d'un mouvement. Alors il est tout simple qu'elle puisse se produire par la consommation de puissance motrice et qu'elle puisse produire cette puissance ».

« Partout où il y a destruction de puissance motrice, il y a, en même temps, production de chaleur en quantité précisément proportionnelle à la quantité de puissance motrice détruite. Réciproquement, partout où il y a destruction de chaleur, il y a production de puissance motrice ».

Entre la grandeur du travail consommé et la quantité de chaleur produite, il y a un rapport absolument constant, qui est l'équivalent mécanique d'une unité de chaleur. Peut-on imaginer des procédés propres à déterminer par l'expérience la valeur de ce nombre? Certes, et voici le programme de quelques-unes de ces « expériences à faire sur la chaleur et la puissance motrice » :

« Répéter l'expérience de Rumford sur le forage d'un métal dans l'eau, mais mesurer la puissance motrice consommée et la chaleur produite;

« Frapper un morceau de plomb en plusieurs sens, mesurer la puissance motrice consommée et la chaleur produite;

« Agiter fortement de l'eau dans un barillet.., mesurer la puissance motrice consommée et la chaleur produite. »

Mais en attendant que les physiciens aient réalisé ces expériences avec tout le soin désirable, les données de la physique permettent-elles une première estimation de l'équivalent mécanique de la chaleur? « D'après quelques idées que je me suis formées sur la théorie de la chaleur, dit Sadi Carnot, la production d'une unité de puissance motrice nécessite la destruction de 2,70 unités de chaleur, chaque unité de puissance motrice ou dynamie représentant le poids d'un mètre cube d'eau élevé à un mètre de hauteur. » En d'autres termes, pour élever de 1° la température d'un kilogramme d'eau, pour produire une calorie, il faut dépenser une quantité de travail égale à 370 kilogrammètres.

Quelles sont ces idées qui ont fourni à Carnot la première évaluation approchée de l'équivalent mécanique de la chaleur? Les notes qu'il a laissées sont muettes à ce sujet; mais il est permis de supposer que ces idées ne différaient pas essentiellement de celles qui, en 1842, fournissaient à Robert Mayer une évaluation presque identique.

V

Les notes de Sadi Carnot touchant l'équivalence de la chaleur et du travail ne furent publiées qu'en 1878; c'est donc sans avoir subi l'influence des idées du physicien français que Robert Mayer fut amené, par ses propres réflexions, à des conclusions semblables; et c'est avec justice qu'au principe de l'équivalence de la chaleur et du travail les physiciens ont attaché le nom du médecin de Heilbronn.

Comme Sadi Carnot, Mayer admet que la consommation d'une certaine quantité de travail engendre une quantité proportionnelle de chaleur; c'est dans l'étude des phénomènes thermiques accompagnant les changemens de volume des gaz qu'il découvre le moyen de calculer la quantité de travail dont la dépense produit une calorie.

Prenons un litre d'air à une température donnée, par exemple à la température de la glace fondante, et sous une pression donnée, par exemple la pression d'une atmosphère; proposons-nous d'amener cette masse de gaz à occuper un volume double, la température demeurant celle de la glace fondante et la pression prenant la valeur d'une demi-atmosphère que lui assigne la loi de Mariotte. Nous pourrons obtenir ce résultat en détendant lentement le gaz, de manière que la température demeure invariable et que la pression qu'il supporte soit, à chaque instant, celle qui le maintiendrait en

équilibre : nous pourrons aussi obtenir ce résultat en mettant le récipient qui contient l'air en communication avec un autre récipient, d'un litre de capacité, entièrement vide ; l'air se précipitera dans ce second récipient, et il nous suffira d'attendre que la température, un instant troublée, soit revenue, dans toute la masse, au point de fusion de la glace.

D'après l'expérience faite par Gay-Lussac en 1807, cette seconde opération n'entraîne ni absorption ni dégagement de chaleur ; or, quelle différence y a-t-il entre ces deux opérations? Dans la seconde, les corps étrangers n'ont ni fourni ni emprunté de travail au gaz, puisque celui-ci s'est détendu à l'intérieur d'un vase dont les parois rigides n'ont subi aucun déplacement ; dans la première, le gaz, pour surmonter la pression extérieure, a accompli un travail facile à calculer ; ce travail équivaut, selon Robert Mayer, à la quantité de chaleur qui est absorbée dans cette première opération et qui ne serait pas absorbée dans la seconde. Si donc on pouvait déterminer cette quantité de chaleur qui a engendré un travail connu, on pourrait évaluer sans peine l'équivalent mécanique de la chaleur.

Or, les données que la physique possédait en 1842 permettaient de calculer cette quantité de chaleur.

Reprenons cette masse d'air qui occupe le volume d'un litre à la température de la glace fondante et sous la pression d'une atmosphère ; doublons d'abord son volume en maintenant sa température constante : elle absorbera la quantité de chaleur que nous voulons déterminer ; puis, en maintenant invariable son volume, chauffons-la jusqu'à la température de 273° : elle absorbera une quantité de chaleur égale à 273 fois le produit de son poids par la chaleur spécifique de l'air sous volume constant.

Au lieu de soumettre notre masse d'air à ces deux transformations successives, chauffons-la simplement, de 0° à 273°, sous la pression constante d'une atmosphère ; elle occupera, à 273°, un volume de deux litres ; elle absorbera, dans cette nouvelle modification, une quantité de chaleur égale à 273 fois le produit de son poids par la chaleur spécifique de l'air sous pression constante.

De deux manières différentes nous avons fait passer notre masse d'air d'un même état initial, où elle occupait un volume d'un litre à la température de la glace fondante, à un même état final, où elle occupe un volume de deux litres à la température de 273° ; la quantité de chaleur absorbée dans la réalisation du premier procédé doit être égale à la quantité de chaleur absorbée dans la réalisation du second. Nous pouvons donc évaluer

la quantité de chaleur dont la grandeur nous importe : elle est égale à 273 fois le produit du poids du gaz par l'excès de la chaleur spécifique sous pression constante sur la chaleur spécifique sous volume constant.

Tel est le raisonnement très simple par lequel Mayer relie la valeur de l'équivalent mécanique de la chaleur à la différence qui existe entre les deux chaleurs spécifiques d'un gaz; le calcul, effectué avec les données dont on disposait à son époque, lui montre que, pour produire une calorie, il faut dépenser 367 kilogrammètres; c'est presque exactement le résultat qu'avait obtenu Sadi Carnot.

Le raisonnement de Mayer n'a pas seulement l'avantage de fournir une valeur approchée de l'équivalent mécanique de la chaleur; il jette en outre une vive lumière sur la théorie des gaz. Si un gaz qui se dilate sous pression constante absorbe plus de chaleur qu'un gaz qui se dilate sous volume constant, c'est que, pour surmonter la pression extérieure, il fournit dans le premier cas un travail qu'il n'a pas à fournir dans le second. Si, dans l'expérience de Gay-Lussac, que Laplace ne pouvait expliquer, un gaz se détend sans dégager ni absorber aucune quantité de chaleur, c'est qu'aucun travail n'accompagne cette détente; les lois de la détente d'un gaz sans variation de chaleur, posées par Laplace et Poisson dans l'hypothèse du calorique, se retrouvent sans peine, avec toutes leurs conséquences, dans la nouvelle doctrine; en sorte que les découvertes qui avaient donné le plus de crédit à l'existence substantielle du calorique, peuvent aussi bien être invoquées à l'appui de la théorie mécanique de la chaleur.

Les écrits de Robert Mayer n'eurent guère plus d'influence sur le développement de la science que les notes inédites de Sadi Carnot; ils furent publiés, mais ils ne furent pas lus. Pour que l'idée de l'équivalence de la chaleur et du travail se répandît parmi les physiciens, il fallut que Joule en Angleterre, que Colding en Danemark, la retrouvassent l'un et l'autre en dehors de toute influence étrangère; il fallut que de multiples déterminations expérimentales, réalisant pour la plupart, à l'insu de leurs auteurs, le programme tracé par Sadi Carnot, vinssent fixer au voisinage du nombre 425 la valeur très approchée de l'équivalent mécanique de la chaleur; il fallut surtout que Helmholtz lançât son écrit *sur la conservation de la force*, retentissant manifeste qui annonçait à la science l'avènement des nouvelles doctrines. C'est seulement fort tard qu'on reconnut la priorité du médecin de Heilbronn, et plus tard encore que l'on put rendre justice à la divination de notre compatriote.

VI

En 1850, les idées sur lesquelles repose la doctrine de l'équivalence de la chaleur et du travail étaient acquises; l'époque semblait venue de donner de cette doctrine un exposé dogmatique; c'est ce que fit Clausius dans la première partie d'un mémoire regardé à juste titre comme la clé de voûte de la thermodynamique.

Les molécules des corps sont animées de mouvemens très petits et très rapides; la force vive de ces mouvemens représente la quantité de chaleur *libre*, de chaleur *sensible* que renferme le corps; cette force vive est d'autant plus grande que la température est plus élevée.

D'autre part, entre ces molécules s'exercent, en général, des actions attractives ou répulsives appréciables seulement lorsque les molécules entre lesquelles elles agissent sont très voisines; toute variation de volume ou de température, tout changement d'état physique ou chimique subis par un corps entraînent un changement de disposition des molécules de ce corps et, par suite, un travail positif ou négatif de ces actions.

Ce travail n'est pas, dans la plupart des cas, le seul qui se produise lorsqu'un corps éprouve une modification; ce corps peut être soumis à l'action de certaines forces extérieures, de la pesanteur, de la pression de l'atmosphère; lorsque le corps se transforme, ces forces effectuent, elles aussi, un travail positif ou négatif.

Ainsi, pendant qu'un corps éprouve une certaine modification, il absorbe ou dégage une certaine quantité de chaleur qui équivaut à l'accroissement ou à la diminution de force vive du mouvement moléculaire; mais, en outre, il dégage ou absorbe une quantité de chaleur équivalente au travail positif ou négatif effectué par les forces tant intérieures qu'extérieures qui sollicitent ses diverses parties. Si le premier effet représente, dans la nouvelle doctrine, l'absorption ou le dégagement de chaleur *libre* que considérait l'ancienne doctrine, le second effet représente, dans la théorie mécanique de la chaleur, ce que la théorie du calorique regardait comme un dégagement ou une absorption de chaleur *latente;* dans la théorie mécanique, la chaleur latente « n'est pas seulement, comme son nom l'indique, *cachée* à notre perception; elle n'existe pas le moins du monde; elle a été consommée en travail durant les changemens d'état. » L'hypothèse touchant la nature de la chaleur latente, que Lavoisier et Laplace avaient indiquée dès 1783, est désormais adoptée.

Dans la chaleur qu'un corps absorbe on doit, nous venons de le voir, distinguer trois parties : la chaleur qui sert à accroître la force vive du mouvement moléculaire, la chaleur qui est consommée en travail intérieur, la chaleur qui est consommée en travail extérieur. La dernière partie peut être calculée lorsque l'on connaît les forces extérieures auxquelles le corps est soumis pendant sa transformation — et ces forces peuvent, en général, être mesurées. — Au contraire, dans la plupart des cas, les deux premières parties ne peuvent être calculées, car on ignore de quelle manière se meuvent les molécules des corps et suivant quelles lois elles s'attirent les unes les autres.

Il semble donc que l'on ne puisse jamais calculer, d'une manière complète, l'effet mécanique auquel une certaine absorption de chaleur est équivalente; il semble, par conséquent, que tout essai tenté pour déterminer par l'expérience la valeur de l'équivalent mécanique de la chaleur soit un essai illusoire. Il n'en est rien.

Prenons un corps et soumettons-le à un cycle de transformations qui le ramène à son état initial; après qu'il aura parcouru ce cycle, la force vive du mouvement qui agite ses molécules reprendra sa première valeur; elle n'aura subi ni augmentation, ni diminution; les molécules auront repris leur disposition première; or — c'est une hypothèse admise par tous les géomètres qui ont traité des actions moléculaires — les forces attractives ou répulsives qui s'exercent entre les molécules sont d'une nature telle qu'elles effectuent autant de travail positif que de travail négatif dans une modification où le point d'application de chacune d'elles décrit une trajectoire qui se ferme sur elle-même et la ramène à son point de départ. Ainsi, dans la quantité de chaleur absorbée par un corps qui a subi un cycle de transformations, les deux premières parties font défaut; la dernière seule subsiste; lorsqu'un corps a subi une suite de modifications qui l'a ramené à l'état où elle l'avait pris, la quantité de chaleur qu'il a absorbée est exactement équivalente au travail qu'il a fourni pour surmonter les forces extérieures.

C'est donc en déterminant, d'une part, la quantité de chaleur absorbée par un système de corps qui décrit un cycle fermé de transformations, en calculant, d'autre part, le travail effectué, pendant le parcours de ce cycle, par les forces extérieures appliquées au système, que l'on pourra évaluer l'équivalent mécanique de la chaleur; la méthode employée par R. Mayer est une application de ce principe; parmi les physiciens qui, après R. Mayer, ont mesuré la grandeur de la même constante, il en est

qui ont négligé de faire parcourir, en son entier, un cycle de modifications au corps sur lequel ils opéraient; les méthodes dont ils ont fait usage ne sont pas légitimes.

Nous venons de mettre en évidence un caractère essentiel qui distingue les forces intérieures agissant entre les molécules d'un corps et les forces extérieures sollicitant les diverses parties de ce corps; si un corps, après des modifications quelconques, revient à son état initial, on est assuré que le travail total effectué, durant ces modifications, par les actions moléculaires, se réduit à zéro; il n'en est pas nécessairement de même du travail effectué par les forces extérieures; ce travail peut être positif, nul ou négatif.

Cette proposition est elle-même contenue dans une vérité plus générale : lorsqu'on se donne l'état initial d'un corps et son état final, on peut affirmer que le travail produit par les attractions moléculaires durant la modification subie par le corps est déterminé sans ambiguïté; on peut faire passer le corps du même état initial au même état final par une infinité de procédés différens; quel que soit le procédé employé, le travail effectué par les actions intérieures gardera la même valeur.

Il en est tout autrement du travail des forces extérieures; sans changer ni l'état initial du système, ni l'état final, que l'on change le procédé servant à faire passer le corps de l'un à l'autre de ces états, on changera, en général, la valeur du travail effectué par les forces extérieures.

De cette vérité, nous avons déjà rencontré un saisissant exemple; nous avons pris une masse d'air qui occupait le volume d'un litre à la température de la glace fondante; par deux procédés distincts, nous l'avons amenée à occuper, à la même température, un volume de deux litres; en l'un des procédés, nous détendions cette masse d'air à température constante, sous une pression constamment égale à celle qui la maintiendrait en équilibre; la pression extérieure effectuait alors un certain travail négatif; en l'autre procédé, nous mettions le récipient où le gaz était d'abord renfermé en communication avec un vase vide de même capacité; le gaz se précipitait dans le vide; la température baissait d'un certain nombre de degrés dans le premier récipient et montait d'un nombre égal de degrés dans le second; nous laissions la température reprendre, dans toute la masse, sa valeur primitive; durant toute cette modification, le gaz se mouvait à l'intérieur d'une enveloppe rigide, en sorte que la pression extérieure n'effectuait aucun travail. Ainsi, en conduisant la masse gazeuse d'un même état initial à un même état final par deux procédés différens, nous amenions les forces extérieures à effec-

tuer un travail différent, négatif dans le premier cas, nul dans le second.

Ces remarques conduisent à une importante conséquence.

Faisons passer successivement un corps d'un même état initial à un même état final par divers procédés; quel que soit le procédé employé, l'accroissement subi par la force vive des mouvemens moléculaires gardera la même valeur; le travail effectué par les actions intérieures gardera la même valeur; mais le travail effectué par les forces extérieures ne sera pas le même dans tous les cas; il variera avec le procédé employé pour transformer le corps; donc, chaque procédé capable de faire passer le corps de l'état initial donné à l'état final donné exigera l'absorption d'une quantité différente de chaleur.

Ainsi, dans l'exemple que nous venons de citer, le gaz, en se détendant par le premier procédé, absorbera une certaine quantité de chaleur; en se détendant par le second procédé, il ne subira ni gain, ni perte de chaleur.

Cette conséquence nécessaire de la nouvelle doctrine renverse le principe le plus universellement admis des anciennes théories de la chaleur.

Pour Descartes, les diverses parties d'un corps échauffé étaient dans un état d'extrême agitation; la quantité de chaleur contenue dans le corps était la quantité de mouvement de cette agitation; lorsque le corps passait d'un état à un autre, il absorbait une quantité de chaleur égale à l'excès de la quantité de mouvement qu'il renfermait dans l'état final sur la quantité de mouvement qu'il renfermait dans l'état initial; pour calculer cet excès, il suffisait de connaître les deux états extrêmes; il n'était pas nécessaire de savoir par quelle voie le corps avait passé de l'un à l'autre; les deux termes d'une transformation influaient seuls sur la quantité de chaleur absorbée par cette transformation; en particulier, lorsque ces deux termes coïncidaient, lorsque le corps parcourait un cycle qui le ramenait à son état initial, la chaleur gagnée par le corps avait la même valeur que si aucune modification ne s'était produite, la valeur zéro ; durant le parcours du cycle, le corps dégageait autant de chaleur qu'il en absorbait.

A la suite des découvertes de Leibniz, la théorie cartésienne fut modifiée; la quantité de chaleur ne fut plus la quantité de mouvement de l'agitation intestine du corps, elle en fut la force vive; mais ce qu'on disait de la quantité de mouvement pouvait se répéter de la force vive; la chaleur absorbée par un corps qui passe d'un état à un autre continua à dépendre uniquement de

ces deux états, à être indépendante du procédé qui faisait passer le corps de l'un de ces états à l'autre ; en particulier, elle resta nécessairement nulle dans le cas où l'état final coïncidait avec l'état initial.

Survint l'hypothèse du calorique; pour elle, la quantité de chaleur contenue dans un corps, c'est la masse de fluide calorifique qu'il renferme ; la quantité de chaleur absorbée par un corps qui éprouve une modification, c'est l'accroissement subi par la masse du fluide durant cette modification ; pour connaître cet accroissement, il suffit de connaître combien le corps renfermait de calorique au début de la transformation, combien il en renferme à la fin ; ce qui s'est passé dans l'intervalle importe peu ; si la modification subie par un corps se referme en un cycle, le corps renferme, en son état final, autant de calorique qu'en son état initial; les gains de chaleur qu'il a faits compensent exactement les pertes qu'il a subies.

L'existence du calorique latent avait fait triompher l'hypothèse du calorique; cependant, cette existence, Lavoisier et Laplace l'ont montré, peut se concilier avec une théorie mécanique de la chaleur formée par la synthèse du mécanisme de Descartes et du dynamisme de Newton; dans cette synthèse, la chaleur libre, c'est la force vive du mouvement moléculaire; la chaleur latente dégagée dans un changement d'état, c'est le travail accompli, durant ce changement d'état, par les forces attractives ou répulsives qui agissent entre les molécules ; comme la diminution de force vive, ce travail ne dépend que des deux termes extrêmes du changement d'état ; la valeur de la quantité de chaleur dégagée ne dépend que de l'état initial et de l'état final, et non point des états intermédiaires que le corps a traversés.

Si donc les physiciens se divisaient touchant la nature de la chaleur, ils étaient unanimes à reconnaître que la chaleur absorbée par un corps durant une transformation ne dépend que de l'état d'où part ce corps et de l'état où il arrive; ils étaient unanimes à proclamer que, durant le parcours d'un cycle fermé, le corps dégage autant de chaleur qu'il en absorbe. En 1783, Lavoisier et Laplace se proposent d'écrire sur la chaleur en n'admettant que des principes communs à toutes les théories que l'on peut former touchant la nature de la chaleur; ils n'hésitent pas à prendre pour fondement de leurs déductions cet axiome : « Toutes les variations de chaleur soit réelles, soit apparentes, qu'éprouve un système de corps en changeant d'état, se reproduisent dans un ordre inverse lorsque le système repasse à son premier état. » Cet axiome, Berthollet en fait usage dans l'étude de divers pro-

blèmes relatifs aux dissolutions; Desormes et Clément, Laplace, Poisson, Sadi Carnot, Clapeyron, l'emploient constamment dans leurs raisonnemens et dans leurs calculs; en 1840, Hess le place à la base de la thermochimie; Mayer lui-même l'applique, sans l'énoncer, dans le mémoire où il pose la première loi de la thermodynamique.

C'est ce principe, regardé par tous comme la base la plus ferme de la théorie de la chaleur, que vient saper la loi de l'équivalence entre la chaleur et le travail; c'est ce principe que Clausius déclare inadmissible; lorsqu'un corps passe d'un état à l'autre, la quantité de chaleur qu'il absorbe dépend du travail accompli, durant la modification, par les forces extérieures et, partant, varie avec cette modification; pour nous renseigner au sujet de cette quantité de chaleur, il ne suffit plus de nous dire ce qu'était le corps au départ et ce qu'il est à l'arrivée; il faut encore nous conter l'histoire de ce corps depuis le début de la modification jusqu'à la fin; on ne peut plus dire qu'un corps, pris dans un état donné, renferme une quantité déterminée de chaleur; car, si on le ramène à cet état après lui avoir fait subir une série de modifications, il aura en général, durant ces modifications, absorbé plus de chaleur qu'il n'en aura dégagé, ou dégagé plus de chaleur qu'il n'en aura absorbé; on peut encore parler de la quantité de chaleur qu'un corps absorbe ou dégage tandis qu'il subit une transformation déterminée; mais on ne peut plus parler de la *quantité de chaleur que renferme un corps* pris dans un état donné; désormais, ces mots sont vides de sens.

VII

Sadi Carnot écrivait dans ses *Réflexions sur la puissance motrice du feu :*

« Nous supposons implicitement, dans notre démonstration, que lorsqu'un corps a éprouvé des changemens quelconques, et qu'après un certain nombre de transformations, il est ramené identiquement à son état primitif, c'est-à-dire à cet état considéré relativement à la densité, à la température, au mode d'agrégation, nous supposons, dis-je, que ce corps se trouve contenir la même quantité de chaleur qu'il contenait d'abord, ou autrement que les quantités de chaleur absorbées ou dégagées dans ses diverses transformations, sont exactement compensées. Ce fait n'a jamais été révoqué en doute; il a été d'abord admis sans réflexion et vérifié ensuite dans beaucoup de cas par les expériences du ca-

lorimètre. Le nier, ce serait renverser toute la théorie de la chaleur à laquelle il sert de base. »

La loi de Robert Mayer nie ce principe; la théorie entière de la chaleur est renversée et doit être édifiée à nouveau.

En bien des points, cette restauration est aisée; éviter, dans la détermination de l'équivalent mécanique de la chaleur, l'emploi du principe controuvé; retrouver, sans l'aide de ce principe, les propriétés des gaz et des vapeurs établies jusque-là dans l'hypothèse du calorique, toutes ces retouches se font, pour ainsi dire, d'elles-mêmes; mais il semble moins facile de mettre d'accord avec la doctrine nouvelle, les découvertes auxquelles un principe, que cette doctrine déclare faux, avait conduit Carnot.

En 1849, W. Thomson se trouve en présence de deux principes contradictoires de la théorie de la chaleur : d'une part, le principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, auquel les recherches expérimentales de Colding et surtout de Joule, auquel le récent écrit de Helmholtz, donnent une probabilité de plus en plus grande; d'autre part, le principe que la chaleur absorbée par un corps durant un changement d'état ne dépend que de l'état initial et de l'état final, principe sur lequel repose l'admirable suite des déductions de Carnot; entre ces deux principes, il hésite, et, passant outre au démenti de l'expérience, il finit par opter en faveur de l'axiome que Carnot avait reçu de la tradition : « Si nous abandonnons ce principe, dit-il, nous nous heurtons à d'autres difficultés innombrables que l'on ne peut surmonter sans de nouvelles recherches expérimentales et sans édifier complètement la théorie de la chaleur sur une nouvelle base. » Tant il est rare qu'un physicien se résolve à abandonner une hypothèse incompatible avec les faits, qu'il consente à rejeter une théorie contredite par l'expérience, avant d'avoir découvert une hypothèse plus compréhensive et développé une théorie plus conforme à la nature!

Trop vigoureuse pour tolérer aucune contrainte, l'imagination britannique fait bon marché des règles de la logique : la rigueur germanique de l'esprit de Clausius le pliait plus exactement aux lois de la méthode expérimentale. Plein d'admiration pour l'œuvre de Carnot, mais convaincu que rien ne subsisterait de cette œuvre que ce qui s'accordait avec le principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, devenu vérité d'observation, il aborda de front les difficultés qui avaient fait reculer Thomson et, dans la seconde partie de son *Mémoire sur la force motrice de la chaleur*, il exposa cette théorie que le physicien anglais croyait impossible d'édifier sans nouvelles recherches expérimentales.

Selon le principe admis par Sadi Carnot, un corps qui décrit un cycle absorbe exactement autant de chaleur qu'il en dégage; en particulier, une machine qui fonctionne suivant un cycle de Carnot cède au réfrigérant une quantité de chaleur précisément égale à celle qu'elle a empruntée au foyer; cette proposition est incompatible avec la loi de Mayer; si la machine fournit un certain travail, la quantité de chaleur empruntée au foyer surpasse la quantité de chaleur cédée au réfrigérant, et l'excès de la première sur la dernière équivaut au travail produit par la machine; l'inverse a lieu si la machine absorbe du travail; la proposition dont Carnot avait fait usage dans ses déductions doit donc être rejetée; mais, bien que cette proposition joue un rôle essentiel dans la démonstration des résultats énoncés par Carnot, le rejet de celle-là n'entraîne pas nécessairement le rejet de ceux-ci; de prémisses fausses, on peut déduire des conséquences vraies; de la théorie de Carnot, on peut, selon Clausius, conserver ce qu'il y a d'essentiel.

Ce qu'il y a d'essentiel dans cette théorie, c'est la démarcation établie entre les caractères des deux espèces de cycles de Carnot, des cycles *directs* et des cycles *inverses :* un corps qui décrit un cycle direct absorbe de la chaleur pendant qu'il est porté à température élevée et dégage de la chaleur pendant qu'il est maintenu à basse température; au contraire, un corps qui décrit un cycle inverse, dégage de la chaleur à température élevée et en absorbe à basse température. Que la quantité de chaleur absorbée soit égale à la quantité de chaleur dégagée, comme on le croyait à l'époque de Carnot, ou qu'elle en diffère, comme nous l'enseigne la loi de Mayer, peu importe : tout système qui décrit un cycle de la première catégorie transporte de la chaleur d'un corps chaud à un corps froid; tout système qui décrit un cycle de la seconde catégorie transporte de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud. Or les premiers systèmes, — ceux qui transportent de la chaleur d'un corps chaud à un corps froid, — sont les seuls qui puissent obliger les forces extérieures à effectuer un travail négatif, qui puissent fonctionner à l'encontre de ces forces, qui puissent, en un mot, être regardés comme des machines propres à *fournir* de la puissance motrice. Au contraire, les systèmes qui transportent de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud ne peuvent produire cet effet que moyennant un travail positif des forces extérieures; ils *consomment* de la puissance; ce ne sont pas des machines *motrices*, ce sont des machines *frigorifiques; un système qui décrit un cycle de Carnot ne peut transporter de chaleur d'un corps froid à un corps chaud si ce transport n'est accompagné d'un travail positif des forces extérieures :* telle est la proposition que

Clausius regarde comme l'intuition la plus profonde de Sadi Carnot; telle est la proposition qu'il demande que l'on conserve comme une sorte d'axiome de la théorie de la chaleur, axiome aussi important pour cette théorie que l'est la loi de Mayer.

Lorsqu'une machine fonctionne suivant un cycle de Carnot, chaque unité de travail qu'elle fournit exige l'emprunt au foyer d'une certaine quantité de chaleur ; cette quantité de chaleur dépend des températures limites entre lesquelles le cycle est décrit, mais nullement de la nature de la machine qui fournit le travail; l'axiome précédent nous fournit aisément la démonstration de ce théorème.

Imaginons, en effet, que deux machines différentes décrivent, toutes deux, des cycles de Carnot entre les mêmes limites de température; supposons que, pour fournir une unité de travail, la première emprunte au foyer moins de chaleur que la seconde. Faisons fonctionner ces deux machines en même temps, mais, tandis que la première marchera de manière à fournir une unité de travail, faisons marcher la seconde en sens inverse, de telle sorte qu'au lieu de fournir, elle aussi, une unité de travail, elle consomme ce même travail; cette machine cède alors au corps chaud la quantité de chaleur qu'elle lui aurait empruntée si elle avait marché dans le sens direct. L'ensemble de ces deux machines peut être regardé comme un système unique qui décrit un cycle de Carnot; pendant le parcours du cycle, le système ne produit ni ne consomme de puissance motrice, car la première machine produit une unité de travail, tandis que la seconde consomme cette même unité de travail; d'autre part, le corps chaud fournit de la chaleur à la première machine, mais il en reçoit davantage de la seconde machine; il a donc, en définitive, absorbé une certaine quantité de chaleur; puisque le parcours du cycle par l'ensemble des deux machines n'entraîne ni production, ni consommation de puissance motrice, la loi de Mayer exige que le corps froid ait fourni à l'ensemble des deux machines une quantité de chaleur exactement égale à celle que le corps chaud en a reçue; dès lors, ces deux machines accouplées parviendraient, en décrivant un cycle de Carnot, à transporter une certaine quantité de chaleur d'un corps froid à un corps chaud, bien que le travail total effectué par les forces extérieures se réduise à zéro; cette conséquence serait en contradiction avec l'axiome de Clausius.

L'axiome de Clausius nous redonne donc, sauve de toute incompatibilité avec le principe de l'équivalence de la chaleur et du travail, la loi fondamentale de Sadi Carnot. Lorsqu'une machine fonctionne suivant un cycle de Carnot, le rapport du tra-

vail produit par cette machine à la quantité de chaleur que le foyer lui cède, ne dépend ni de la nature des substances qui entrent dans la constitution de la machine, ni de l'agencement des organes qui la composent; ce rapport ne dépend que des deux températures extrêmes entre lesquelles le cycle est décrit.

Aucune expérience ne vérifie directement l'axiome de Clausius; si cet axiome peut être rendu probable, c'est seulement par les concordances que constatera l'expérimentateur, par la comparaison des faits observés avec les conséquences éloignées de la théorie à laquelle cet axiome sert de base; ces caractères sont communs à toutes les hypothèses physiques; celui qui analyse de près le mécanisme de la science les attribue même aux suppositions que l'on regarde habituellement comme des décalques de l'observation; mais, tandis qu'un esprit superficiel peut aisément les méconnaître en celles-ci, ils éclatent, en cet axiome, aux yeux des moins attentifs; aussi cette loi parut-elle tout d'abord, parmi les principes de la physique, comme douée d'une nature étrange, exceptionnelle; aussi souleva-t-elle bien des discussions. Les uns, avec Zeuner, voulaient y voir une vérité évidente d'elle-même, à la façon des axiomes de la géométrie; Clausius leur répondait avec raison que l'on pouvait, sans absurdité, nier l'exactitude de son postulat, et que cette exactitude ne pouvait être établie que par les confirmations de l'expérience. Les autres, avec Rankine ou avec Hirn, croyaient trouver, soit dans les phénomènes de la chaleur rayonnante, soit dans des modifications compliquées, des faits qui fussent en désaccord avec la loi de Clausius; mais celui-ci, discutant les objections avec une minutieuse rigueur, mettait à nu les confusions qui avaient induit ses émules en erreur. Affermi par ces diverses épreuves, le principe qu'un cycle de Carnot ne peut transporter de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud, à moins que les forces extérieures ne fournissent un travail positif, finit par être admis sans conteste et, avec lui, les conséquences qui s'en déduisaient.

VIII

Lorsqu'une machine décrit un cycle de Carnot, le rapport entre le travail fourni par la machine et la quantité de chaleur qu'elle emprunte au foyer est indépendant de la nature et de l'agencement des corps qui composent la machine; il ne dépend que des deux températures extrêmes entre lesquelles fonctionne la machine. D'ailleurs le travail produit par la machine est équivalent à l'excès de la quantité de chaleur empruntée au foyer sur

la quantité de chaleur cédée au réfrigérant. Dès lors, un calcul élémentaire permet de remplacer la proposition précédente par celle-ci : Lorsqu'une machine à feu décrit un cycle de Carnot, la quantité de chaleur empruntée au foyer est, à la quantité de chaleur cédée au réfrigérant, dans un rapport qui ne dépend pas de la nature de la machine; ce rapport ne dépend que des deux températures extrêmes entre lesquelles est compris le cycle tracé par la machine.

Comment ce rapport dépend-il de la température du foyer et de la température du réfrigérant? Ce problème, où la température du foyer et la température du réfrigérant varient à la fois, se ramène sans peine à cet autre plus simple : Comment le rapport entre la quantité de chaleur prise au foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant varie-t-il lorsque l'on suppose variable la température du foyer et que l'on choisit un réfrigérant de température fixe, égale au point de fusion de la glace?

Supposons en effet que, quelle que soit la température du foyer, nous sachions résoudre ce dernier problème ; comment résoudrons-nous la première question? Comment, par exemple, calculerons-nous le rapport de la chaleur prise à la chaleur rendue dans une machine où la température du foyer est le point d'ébullition de l'eau, et la température du réfrigérant le point d'ébullition de l'alcool? Nous calculerons la valeur de ce rapport, d'une part, pour une machine fonctionnant entre le point d'ébullition de l'eau et le point de fusion de la glace, d'autre part, pour une machine fonctionnant entre le point d'ébullition de l'alcool et le point de fusion de la glace, et nous diviserons la première de ces valeurs par la seconde.

Imaginons donc un moteur qui décrit un cycle de Carnot entre une température supérieure quelconque et une température inférieure égale au point de fusion de la glace; le rapport entre la quantité de chaleur empruntée au foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant dépend uniquement de la température du foyer; comment en dépend-il? Pour que l'on puisse répondre à une semblable question, il faut que l'on ait fait correspondre chaque température à un nombre; il faut que l'on ait fait choix d'un thermomètre.

Prenons un gaz; supposons que ce gaz obéisse à la loi de Mariotte à toute température et sous toute pression ; supposons que ce gaz n'absorbe ni ne dégage de chaleur lorsqu'on lui ouvre l'accès d'un récipient vide; nous dirons que ce gaz est un *gaz parfait;* — il n'y a pas de gaz parfaits dans la nature, il y a seulement des gaz : l'air, l'hydrogène, l'azote, l'oxygène, l'oxyde de car-

bone qui, dans les conditions de température et de pression où on les observe ordinairement, diffèrent peu de cet état gazeux idéal que nous nommons parfait; — imaginons que nous enfermions un gaz parfait dans un récipient mis en communication avec un manomètre, et qu'à chaque température nous mesurions la pression qui maintient ce gaz sous un volume donné; cette pression croîtra avec la température; convenons de regarder l'accroissement de température comme proportionnel à l'accroissement de pression; fixons le coefficient de proportionnalité de telle manière que la différence entre le point d'ébullition de l'eau et le point de fusion de la glace soit marquée par le nombre 100; nous aurons défini le thermomètre centigrade à gaz parfait, thermomètre que l'on ne peut construire, que l'on ne peut réaliser d'une manière concrète, qui n'existe qu'à titre d'abstraction dans l'entendement du physicien, mais thermomètre dont s'approchent extrêmement, dans les conditions ordinaires, les thermomètres à air ou à hydrogène. C'est la température lue sur le thermomètre centigrade à gaz parfait que Clausius fait entrer dans ses formules.

Le problème qui nous occupe est alors résolu par une formule très simple : le rapport entre la quantité de chaleur que la machine emprunte au foyer et la quantité de chaleur qu'elle cède au réfrigérant, dont la température est le point de fusion de la glace, a pour dénominateur le nombre 273 — l'inverse du coefficient de dilatation d'un gaz parfait — et pour numérateur ce même nombre 273, augmenté de la température du foyer.

Dès lors une machine fonctionnant suivant un cycle de Carnot, emprunte au foyer et cède au réfrigérant, quelles que soient les températures de ces deux corps, des quantités de chaleur qui sont entre elles comme les températures du foyer et du réfrigérant, pourvu que l'on augmente de 273 le nombre de degrés qui correspond à chacune de ces températures; en d'autres termes, ces quantités de chaleur sont entre elles comme les *températures absolues* du foyer et du réfrigérant, si l'on rend aux mots : température absolue, le sens que Desormes et Clément leur avaient attribué, le sens que Laplace avait adopté.

Retournant, en quelque sorte, la série des déductions de Clausius, W. Thomson a proposé de reprendre, en la modifiant légèrement, l'idée qu'il avait émise à l'époque où l'hypothèse du calorique semblait être le fondement nécessaire de la loi de Carnot et de demander à cette dernière la définition de la température absolue.

Prenons un moteur qui décrit un cycle de Carnot et dont le réfrigérant est formé par une masse de glace fondante; le rapport

entre la quantité de chaleur empruntée au foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant est indépendant, nous le savons, de la nature et de l'agencement des corps qui composent le moteur ; il ne dépend que de la température du foyer ; il est d'autant plus grand que le foyer est plus chaud ; convenons de regarder ce rapport comme le rapport entre la température absolue du foyer et la température absolue de la glace fondante ; cette convention fixera, à un facteur près, la température absolue d'un corps quelconque ; si nous voulons que l'intervalle entre le point de fusion de la glace et le point d'ébullition de l'eau corresponde à cent degrés centigrades, le facteur de proportionnalité sera fixé et la définition de la température absolue ne comportera plus aucune ambiguïté. De plus, cette définition sera donnée sans que l'on fasse intervenir d'aucune manière les propriétés d'un corps thermométrique réel, comme l'air ou le mercure, ou d'une substance idéale, comme un gaz parfait ; on pourra, d'ailleurs, comparer la température absolue aux indications que donne un thermomètre à mercure, à air, à gaz parfait ; on trouvera que la température absolue surpasse constamment de 273 degrés la température centigrade lue sur un thermomètre à gaz parfait ; en d'autres termes, le rapport des températures absolues de deux enceintes sera égal au rapport des pressions qui maintiendraient invariable le volume d'une masse de gaz parfait placée successivement dans chacune de ces deux enceintes.

Ainsi, en conciliant la loi de Carnot avec la loi de Robert Mayer, Clausius amène W. Thomson à reprendre la détermination de la température absolue proposée par Desormes et Clément, adoptée par Laplace, détermination que Thomson avait autrefois proposé d'abandonner ; la première échelle thermométrique, celle qui a été proposée en 1702 par Amontons, devient l'échelle normale à laquelle la thermodynamique rapporte, désormais, toutes les températures.

IX

Ce n'est pas là le dernier mot de l'œuvre de Clausius.

Lorsqu'un système décrit un cycle de Carnot, la quantité de chaleur qu'il emprunte au foyer est à la quantité de chaleur qu'il cède au réfrigérant, comme la température absolue du foyer est à la température absolue du réfrigérant ; si donc on divise la quantité de chaleur empruntée au foyer par la température absolue du foyer et la quantité de chaleur cédée au réfrigérant par la

température absolue du réfrigérant, on obtient deux quotiens numériquement égaux entre eux.

Si l'on divise la quantité de chaleur que dégage un système durant une certaine modification, par la température absolue à laquelle le système est porté pendant cette modification, on obtient ce que Clausius nomme *la valeur de la transformation*, — ou, plus brièvement, *la transformation* — éprouvée par le système; tout changement d'état qui dégage de la chaleur correspond à une transformation positive; toute modification qui absorbe de la chaleur correspond à une transformation négative.

Prenons un système qui parcourt un cycle de Carnot; parmi les modifications qu'il éprouve, il en est deux seulement qui aient une valeur de transformation; ce sont l'échauffement qu'il subit au contact du foyer et le refroidissement qu'il éprouve au contact du réfrigérant; les deux autres modifications du système n'absorbent ni ne dégagent de chaleur; leur valeur de transformation est nulle. A l'action du foyer correspond une transformation négative; à l'action du réfrigérant une transformation positive, et ces deux transformations sont de même grandeur; leur somme est nulle; la transformation négative *compense* exactement la transformation positive.

Cette propriété du cycle de Carnot peut s'étendre à toute série de modifications, quelle qu'en soit la nature, qui prend le système dans un certain état et le ramène au même état, en un mot, à tout cycle. Prenons chacune des modifications dont la succession constitue ce cycle; calculons la valeur de transformation qui lui correspond; ajoutons ensemble toutes ces valeurs; nous obtiendrons toujours une somme égale à zéro; toujours les transformations négatives compenseront exactement les transformations positives.

Nous avons dit que cette belle proposition était générale, qu'elle appartenait à tout cycle; il nous faut cependant y apporter une restriction et ce n'est pas l'un des moindres titres de gloire de Clausius que d'avoir précisé cette restriction.

Pour établir la loi essentielle à laquelle est soumis tout moteur qui décrit le cycle par lui imaginé, Sadi Carnot suppose que, sans rien changer à la nature des corps qui composent le moteur, ni des corps qui l'environnent et agissent sur lui, on puisse faire décrire au moteur le même cycle en sens contraire; que l'on puisse lui faire consommer un travail égal à celui qu'il développait auparavant; que l'on puisse remplacer tout dégagement de chaleur par une absorption équivalente, toute absorption de chaleur par un dégagement qui la compense exactement. Les pro-

positions démontrées par Clausius sont subordonnées à la même hypothèse; elles supposent que le corps auquel on les applique décrit un cycle *réversible*.

Or les transformations qui se produisent réellement dans le monde physique ne sont pas réversibles.

Voici un gaz contenu dans un corps de pompe que ferme un piston; ce piston est chargé d'un poids. Si le poids est assez fort, le piston va s'enfoncer; le gaz sera comprimé; les forces extérieures, représentées ici par le poids qui charge la soupape, effectueront un travail positif; une certaine quantité de chaleur sera dégagée. Si, au contraire, le poids qui charge le piston est trop faible, le piston va remonter; le gaz se détendra; le travail des forces extérieures sera négatif; le système absorbera de la chaleur. On peut s'arranger de manière à obtenir le premier groupe de phénomènes ou de manière à obtenir le second groupe; mais chercher à placer sur la soupape un poids tel que, sans qu'on change rien à ce poids, la soupape puisse aussi bien s'abaisser que s'élever; que le gaz puisse également se comprimer ou se détendre; qu'il puisse y avoir, à volonté, absorption ou dégagement de chaleur, c'est évidemment tenter une œuvre chimérique. Un système donné, dans des conditions données, se transforme nécessairement dans un sens donné; il ne se transforme pas indifféremment dans un sens ou dans le sens inverse; la modification qu'il éprouve n'est pas réversible; pris au pied de la lettre, les mots *modification réversible* sont un non-sens.

Ces mots, cependant, sont susceptibles de prendre une signification précise, mais par un détour qu'il nous faut suivre.

En chargeant d'un poids convenable le piston qui ferme le corps de pompe où se trouve un gaz, vous pouvez faire que le piston s'enfonce; mettez sur le piston un poids un peu moindre; il s'enfoncera encore; pour que le piston commence à s'enfoncer, il suffit que la charge surpasse d'une certaine quantité, si petite soit-elle, le poids que le gaz tiendrait exactement en équilibre; de même, pour que le piston se relève, il suffit qu'il porte une charge un tant soit peu inférieure à celle que le gaz tiendrait exactement en repos. Vous pouvez donc prendre deux charges qui différeront aussi peu qu'il vous plaira l'une de l'autre et les choisir cependant de telle sorte que l'une obligera le piston à s'enfoncer et que l'autre le laissera se relever. Un système donné, entouré de corps également donnés, subit une modification dont le sens est toujours parfaitement déterminé; mais on peut choisir les conditions extérieures dans lesquelles le système est placé de telle manière qu'une variation infiniment petite dans ces conditions

suffise pour renverser le sens du changement d'état qui se produit; il suffit, pour cela, que les corps qui environnent le système diffèrent infiniment peu de ceux qui le maintiendraient exactement en équilibre.

Cela posé, que veulent dire ces mots : telle proposition n'est vraie que pour un changement réversible? Leur sens est celui-ci : à proprement parler la proposition dont il s'agit n'est jamais vraie; il n'existe aucune modification à laquelle on puisse l'appliquer en toute rigueur; mais l'erreur commise en appliquant cette proposition à un certain changement d'état peut être plus ou moins grande; elle est d'autant plus petite que, pour renverser le sens de ce changement d'état, il faut apporter une moindre variation aux conditions extérieures dans lesquelles est placé le système qui éprouve ce changement; la proposition en question est d'autant moins éloignée de la vérité que les forces auxquelles le système est soumis sont, à chaque instant, plus voisines de celles qui le maintiendraient en équilibre.

Nous avons dit que, lorsqu'un système parcourait un cycle, les transformations négatives qu'il subissait compensaient exactement les transformations positives; nous avons ajouté que l'exactitude de ce théorème supposait la réversibilité du cycle parcouru par le système. Qu'est-ce à dire? Le théorème en question n'est applicable à aucun cycle réellement décrit, car aucun cycle réellement parcouru n'est réversible; pour aucun cycle réel, il ne nous est permis d'affirmer l'égalité rigoureuse entre la somme des transformations positives et la somme des transformations négatives; mais, nous pouvons l'énoncer avec sécurité, plus les forces sous l'action desquelles se modifie le système étudié seront, à chaque instant, voisines de celles qui arrêteraient toute modification du système et le maintiendraient en équilibre, moins les deux sommes de transformations différeront l'une de l'autre. Les conséquences que nous déduirons du théorème de Clausius, les propriétés du système que ce théorème nous fera découvrir, ne seront jamais rigoureusement exactes tant que le système sera en voie de modification; mais plus les causes qui déterminent cette modification tendront à disparaître, plus ces conséquences seront voisines de la vérité, plus ces propriétés se rapprocheront de celles que révèle l'expérience; au système en équilibre, ces conséquences s'appliqueront exactement, ces propriétés appartiendront pleinement.

Ainsi, en introduisant dans ses raisonnemens cette notion de réversibilité, dont le caractère étrange et paradoxal n'avait pas attiré l'attention de Carnot et n'a été clairement aperçu que par

Clausius, la Thermodynamique entre en possession d'un moyen détourné — au moins en apparence — mais logique, de découvrir les propriétés que possèdent les systèmes matériels en équilibre; procédé fécond qui, employé par Clausius, par W. Thomson, par James Thomson, par Kirchhoff, par Moutier, par Tait, par une foule de physiciens qu'il serait trop long de citer, a donné une abondante moisson de lois nouvelles, souvent remarquables par leur caractère étrange et imprévu, toujours minutieusement vérifiées par l'expérience; procédé qui a transformé la théorie des divers changemens d'état physique, des diverses modifications chimiques, de la fusion, de la vaporisation, de la dissolution, de la dissociation.

Prenons maintenant un système qui décrit un cycle réel, partant non réversible; nous ne savons pas, jusqu'ici, si les transformations positives qui se produisent durant le parcours de ce cycle sont ou non compensées par les transformations négatives. Clausius a affirmé, plutôt que démontré, que, dans ce cas, les deux catégories de transformations ne se compensaient jamais exactement; que, toujours, la somme des transformations positives surpassait la somme des transformations négatives; qu'en d'autres termes, la somme de toutes les transformations produites le long du parcours d'un cycle *réel* était *toujours* une quantité *positive*. Proposition capitale dont l'exactitude et la fécondité s'affirment davantage chaque jour, dans les champs les plus divers de la physique, grâce aux découvertes des Hortsmann, des Gibbs, des Helmholtz; proposition que des esprits audacieux, lancés à la suite de W. Thomson, ont contraint à franchir les bornes de la physique et à déborder dans le domaine de la métaphysique. Mais nous ne pouvons suivre les conséquences de cette loi; elles nous entraîneraient bien loin des notions fondamentales de la thermodynamique; elles nous obligeraient à discuter, dans toutes les parties de la physique, les applications d'une doctrine dont nous ne voulons exposer que les principes généraux.

Née de l'hypothèse que la chaleur est un mouvement, la thermodynamique moderne va se dégager de cette supposition, voire même se retourner contre elle et en déterminer le rejet. Il nous reste à retracer les phases de cette dernière évolution.

P. Duhem.

LES FOUILLES RÉCENTES

EN ÉGYPTE

La terre d'Egypte tient toujours des merveilles en réserve pour les hommes actifs qui ne craignent pas de s'exposer aux fatigues de toute nature que les fouilles exigent. Depuis plus de dix-neuf siècles que les chercheurs de trésors l'ont, pour ainsi dire, mise en coupe réglée, on eût pu croire qu'ils avaient épuisé la source des objets de prix ; que les monumens de l'Égypte avaient presque complètement disparu ; qu'il n'en restait plus que ces masses indestructibles qui ont fatigué le temps, — comme dit le poète ; — et que désormais il n'y avait plus d'espoir à conserver qu'un heureux coup de pioche mît au jour de nouvelles richesses cachées dans les entrailles du sol. Et cependant l'Empire égyptien, durant une existence de près de six mille ans, avait accumulé tant de trésors dans l'étroite vallée du Nil ; le respect des antiques traditions léguées par les pères à leurs enfans, comme ils les avaient eux-mêmes reçues de leurs ancêtres, avait été si grand ; la religion des tombeaux si respectée que, malgré les révolutions du temps et des hommes, malgré les vols particuliers, les pillages provoqués par la soif de posséder des antiquités, les dévastations produites par les nuées de touristes qui s'abattent chaque année sur l'Égypte, malgré tant de causes en un mot qui eussent dû épuiser cette mère féconde, les splendeurs enfouies dans le secret du sol égyptien semblent inépuisables ; et au milieu de ses terrains déserts, de ses *tells* incultivables, de ses plaines de sable, les chercheurs et les fouilleurs ont rencontré de véritables trésors.

La presse européenne a retenti ces dernières années du bruit

des succès des archéologues qui passent leur vie à rechercher en Égypte des monumens ou des textes. Trois hommes se partagent en ce moment l'honneur de ces succès. Sans y avoir la même part, ils ont toutefois, chacun dans sa sphère, vu récompenser leur ardeur et leurs efforts. Les dernières années ont surtout, grâce à eux, enrichi l'humanité de documens ou de données nouvelles qui ont conquis de plein droit leur entrée parmi les connaissances de nature à éclairer l'espèce sur l'histoire de sa pensée et les progrès de sa civilisation. L'Égypte, à ce point de vue, a une position privilégiée, parce qu'elle est arrivée de très bonne heure à une civilisation consciente d'elle-même et qu'elle pouvait conserver ses souvenirs par l'écriture à une époque où toutes les autres nations en étaient encore à chercher la voie initiale vers ce progrès. Il n'y a nulle exagération à dire que le premier roi ayant présidé à la première des dynasties égyptiennes régnait six mille ans environ avant notre ère. Soixante siècles donc avant l'ère chrétienne, l'Égypte était sortie de l'enfance préhistorique; elle connaissait l'écriture, les arts du dessin, l'architecture, la sculpture, la peinture; elle s'essayait à les pratiquer et réussissait si bien que les plus anciens de ses monumens étonnent encore le monde; elle avait une industrie primitive sans doute, mais elle avait déjà fait les découvertes les plus nécessaires, les plus utiles à l'homme, et les objets qu'elle savait déjà fabriquer supposent une ingéniosité merveilleuse de la part de ses artistes inconnus.

Nous trouverons au cours de cet article l'occasion d'en parler avec quelque étendue, à mesure que nous passerons en revue les résultats des fouilles conduites récemment par MM. Naville, Petrie et J. de Morgan.

I

Les fouilles ont été pratiquées presque de tout temps en Égypte. Le lecteur sera sans doute étonné d'apprendre que dès les plus anciennes dynasties, la IVe ou la Ve, on avait pillé certaines tombes de la nécropole de Saqqarah pour s'approprier une place déjà occupée. La constitution politique de l'Égypte pouvait en effet amener quelques cas comme le suivant : un fonctionnaire de haut parage ayant mérité, par ses loyaux services envers la famille régnante, la concession d'une tombe à une époque indéterminée de sa vie, ayant achevé son tombeau et ses enfants l'ayant meublé en partie, tel événement pouvait se produire à la suite duquel le Pharaon retirait la concession à ce

fonctionnaire, vivant ou non, et donnait le tombeau non encore occupé à quelque autre de ses officiers. C'est ce qu'on a appelé, assez à tort pour cette époque : *usurpation de tombeaux*. De semblables usurpations ont eu lieu non seulement pour les tombeaux en général, mais encore pour certaines parties de l'ameublement funéraire en particulier, comme par exemple les sarcophages en pierre, et cela à toutes les époques de l'Empire égyptien.

Sous la xxe dynastie, — c'est-à-dire vers le xive siècle avant notre ère, — lorsque la richesse de l'Égypte n'est plus alimentée par les razzias annuelles que les conquérans de la xviiie et de la xixe dynastie faisaient sur les peuples voisins; lorsque d'audacieux aventuriers sont venus reconnaître et envahir la vallée du Nil, attirés par la renommée de sa fertilité, de ses ressources et n'ont été repoussés qu'à grand'peine, après une sanglante bataille qui mit leurs dépouilles entre les mains du premier roi de la xxe dynastie, Ramsès III; lorsque l'Égypte enfin est épuisée d'hommes et de ressources, que le trésor de ses princes est à sec, que les greniers d'approvisionnement n'ont pas été suffisamment remplis en de mauvaises années, que les ouvriers sont sans travail, partant sans pain, qu'ils se révoltent contre leurs employeurs, organisent les premières grèves dont l'histoire fasse mention, envahissent les greniers publics et s'arrêtent au milieu de leur succès, tout étonnés de n'avoir rencontré aucun obstacle; alors il se forme dans la ville capitale de l'empire, — et aussi sans doute en d'autres villes où il y avait de riches nécropoles, — des associations de voleurs qui dépouillent les tombeaux des richesses qu'on y avait accumulées et que l'on pouvait prendre rien qu'en abaissant la main. Quel effet pouvaient exercer sur des hommes à bout de ressources, n'ayant plus de pain, de vin, de viande, d'huile dès la moitié du mois, entendant leurs femmes et leurs enfans pleurer, demander à manger, alors qu'ils n'avaient plus rien à leur donner et que leurs provisions ne devaient être renouvelées, si elles l'étaient, qu'après deux semaines d'attente au milieu des tortures de la faim, quel effet pouvaient exercer sur ces êtres bornés, rudes, vigoureux, la majesté suprême de la mort, le respect superstitieux des excommunications religieuses, du dévouement à la colère des dieux et aux supplices de l'autre vie? Les malheureux savaient qu'en des lieux à eux connus était tout ce qu'il fallait pour leur redonner ce qu'ils n'avaient plus et qu'il leur suffisait pour s'en emparer de briser le cachet d'argile qui scellait la porte d'entrée. Ils devaient savoir par une expérience sommaire que les morts ne se lèveraient point pour témoigner contre eux, qu'ils avaient seulement à craindre la justice royale qui les guettait.

Ils se dirent qu'ils trouveraient bien moyen de lui échapper et ils violèrent les sanctuaires de la mort, s'y gorgèrent de richesses, et finirent par être pris. On les jugea : nous avons encore les pièces du procès. Pour quelques-uns qui furent capturés, combien échappèrent à la justice pharaonique ! Le pillage des tombes princières, — car les profanateurs s'attaquaient surtout aux tombes royales qu'ils savaient devoir leur offrir un butin plus rémunérateur, — le pillage alla si loin que les Pharaons de la XXIIe dynastie firent construire pour s'en défendre, les fameuses cachettes de Deir el Bahary qui n'ont été découvertes que dans ces dernières années : l'une, qui contenait les membres des familles royales, sous la direction de M. Maspero en 1881 ; et l'autre, qui avait gardé les restes des prêtres d'Amon, sous celle de M. Grébaut en 1891.

La punition des coupables n'arrêta point le pillage des tombes ; les bouleversemens politiques dont l'Égypte devint bientôt après le théâtre facilitèrent au contraire les profanations clandestines. On ne s'occupait plus de rechercher les profanateurs parce qu'on avait autre chose de plus pressé à faire ; et les associations de ces malfaiteurs pullulèrent. Puis, quand l'Égypte eut été conquise par les Grecs, et après eux par les Romains ; quand les voyageurs commencèrent d'affluer dans la vallée du Nil, ravis, tout comme nous le sommes, de pouvoir remporter de leur voyage quelque bibelot qu'ils montreraient à leurs amis ou qui serait pour eux-mêmes un souvenir des choses vues, le commerce des antiquités se fonda peu à peu, et comme pour s'en procurer il n'y avait guère qu'un moyen possible, piller les tombeaux, le pillage devint dès lors une opération parfaitement régulière dont on ne se cacha plus jusqu'au moment où, dix-neuf siècles plus tard, Mariette fit interdire les fouilles particulières en Égypte. Il redevint alors clandestin comme jadis.

Pendant la période chrétienne, à ce pillage organisé vint s'ajouter la recherche des trésors entreprise sur une grande échelle. Cette recherche des trésors est une maladie endémique en Égypte : il n'y a peut-être pas un fellah sur cent qui ne s'y soit livré. Les exemples fameux de ceux qui ont réussi dans leurs recherches sont colportés avec passion : pour deux ou trois qui réussissent, il y en a des milliers qui échouent, mais les insuccès ne comptent pas et l'on continue d'espérer une heureuse chance. Cette maladie existe toujours. Au Ve siècle, les moines accusaient les prêtres païens de s'emparer des petits enfans, de les offrir en holocauste à leurs faux dieux, et de se servir des cendres provenant de la combustion des entrailles pour découvrir les trésors. Au VIIe siècle on lisait avec avidité l'histoire d'un

pauvre carrier qui, d'un coup de marteau, avait fendu une pierre de laquelle s'échappa un trésor. Cet heureux homme, devenu riche, s'embarquait pour Constantinople, achetait à beaux deniers comptans la charge de premier ministre et menait joyeuse vie jusqu'au moment où il était puni de ses fautes et redevenait pauvre. Les lecteurs de ce conte se promettaient bien de ne pas commettre les fautes du carrier si jamais ils avaient sa chance. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de la domination arabe et turque en Égypte parlent à chaque instant des découvertes merveilleuses faites par d'heureuses gens, de vases remplis de pièces d'or, d'émeraudes, de rubis, d'agates, de statues en or de grandeur naturelle, etc., toutes choses qui n'ont sans doute existé que dans l'imagination grossissante de ces auteurs.

Cependant quelques-uns d'entre eux, comme Ad el Latif et Makrizy, donnent sur certains sujets des renseignemens tellement exacts que force est bien d'en conclure à l'exploitation des monumens, même à leur destruction. C'est le cas pour les petites pyramides qui existaient à côté des trois grandes sur le plateau de Gizeh et qui furent détruites par le vizir de Saladin, Qaraqousch. Il suffit d'ailleurs de passer dans les rues du Caire arabe ou d'un simple village égyptien pour apercevoir des pierres qui proviennent des tombeaux et que l'on a employées aux usages les plus divers, quand on ne les a pas mises en pièces. Dans le plus grand couvent copte actuel, ayant eu l'occasion d'interroger quelques anciens moines sur des événemens s'étant passés pendant leur vie, je pus constater que pour eux le règne, si célèbre et si fertile en événemens de toute sorte, de Mehemet Ali se résumait en la manière dont il s'était conduit envers un pauvre fellah qui avait trouvé un trésor dans une tombe antique. Comme le mourdir de la province, voulant garder pour lui la bonne aubaine, avait emprisonné le fellah, Mehemet Ali, dès qu'il connut cette injustice, évoqua l'affaire par-devant lui, punit le gouverneur, mit le fellah en liberté, mais garda la moitié du trésor pour se payer des frais de sa justice. Des événemens qui avaient failli mettre l'Europe en feu, des campagnes de Grèce, de Syrie, de la conquête du Soudan, de la réorganisation de l'Égypte. C'était tout ce que savaient ces bons moines. Heureux hommes! Encore aujourd'hui les charlatans assis dans les rues du Caire vendent à qui le veut un petit livre dans un arabe mélangé de mots mystérieux et qui donne la liste des lieux où l'on est sûr de rencontrer un trésor pour peu que l'on y fouille.

L'expédition française en Égypte, à la fin du siècle dernier, vint donner un nouvel essor à la vente des antiquités. Au pillage

des indigènes viennent s'ajouter les fouilles entreprises par les ambitions particulières. Comme les plus mauvaises choses peuvent amener de bons résultats, l'Europe y gagna de voir meubler ses musées. Il est inutile de citer ici tous ceux qui se signalèrent dans ce petit commerce. Passalacqua, Minutoli, Drosetti, d'Anastavy, Salt, Harris sont ceux qui ont formé les collections les plus importantes. Mais trop souvent ces illustres fouilleurs détruisirent les monumens pour trouver de petits objets, et trop souvent aussi les grandes expéditions scientifiques ne furent pas à l'abri de ce reproche, lorsque l'immortelle découverte de Champollion eut rendu possible l'intelligence des textes hiéroglyphiques. Aussi est-on déjà tout étonné qu'il restât quelque tombe à découvrir, quelque monument à fouiller, lorsqu'en 1851 l'illustre Mariette partit pour l'Égypte avec mission de rechercher les manuscrits coptes que pouvaient encore renfermer les couvens de l'Égypte, et oublia sa mission dès qu'il eut mis le pied sur le sol de la vallée du Nil pour ne s'occuper que de ses monumens.

Mariette! c'est le géant de l'égyptologie, l'Atlas qui pendant près de trente ans porta sur ses puissantes épaules le monde de ses découvertes. Il commença sa carrière par un coup de maître et qu'on a nommé sa plus belle œuvre, en réalité son œuvre la plus difficile, la découverte de ce Serapeum de Memphis alors enseveli sous les sables dont seules émergeaient les têtes des sphinx dans l'allée qui conduisait au temple. Les résultats prodigieux de cette découverte inattendue frappèrent le vice-roi d'Égypte en ce temps-là; il voulut utiliser la science et le génie archéologique de Mariette; il lui permit de fonder ce célèbre musée de Boulaq qui devint bien vite le trésor des richesses égyptiennes, que Mariette disposa d'une manière savante, l'aimant par-dessus tout, fier d'y guider les plus illustres personnages, et semblant y vivre avec plus d'intensité que partout ailleurs. Nous avons pu admirer nous-même, soit à l'Exposition de 1867, soit à celle de 1878, la plupart des chefs-d'œuvre recueillis par Mariette. Nulle partie de l'Égypte ne resta en dehors du zèle brûlant de l'archéologue français; sa puissante activité se manifestait partout à la fois. Gizeh, Memphis, Saqqarah, Abydos, Denderah, Deir el Bahary, Karnak, Edfou, Tanis, etc. sont sortis, grâce à lui, des ruines accumulées par les hommes plus que par les siècles. Quelles difficultés n'eut-il pas à vaincre? quelles jalousies à ménager? quels déboires à supporter? que de périls à conjurer? Rien ne le rebuta. Mariette fut, jusqu'à son dernier soupir, fidèle à lui-même, à sa mission et à son œuvre.

Non content de découvrir des merveilles, il en répandait autant que possible la connaissance par ses nombreux et importans ouvrages, publiant tous les textes qui lui tombaient sous la main au hasard de ses fouilles, n'en réservant lui-même aucun pour ses études personnelles, et dépensant libéralement son argent pour le progrès de la science, quoique le gouvernement français et le gouvernement khédivial lui soient venus en aide. Le catalogue de ses grands ouvrages, des mémoires qu'il a dispersés aux quatre vents des revues est considérable. Il mourut pauvre en 1881, au service d'un pays où tant d'autres ont su s'enrichir. Par une pensée pieuse, on ne le sépara pas dans la mort de ce qu'il avait aimé dans la vie : M. Ambroise Baudry, l'un de ses plus fidèles amis, éleva dans la cour qui précédait le musée un monument simple, en marbre noir, où l'on plaça les restes de celui quiavait été le plus grand archéologue de son temps. Aux quatre coins du sarcophage on posa l'un des sphinx qui lui avaient indiqué le site du Serapeum; et, derrière sa tête, un colosse de Ramsès II, découvert pendant les fouilles de Tanis, semblait le gardien de cette grande ombre. En 1892, le musée de Boulaq fut transporté dans le palais de Gizeh, et aussi le monument de Mariette. J'ignore si l'on a conservé la disposition première et si l'ombrage des arbres odoriférans abrite toujours le sarcophage de forme égyptienne où il repose : il peut au moins venir errer autour des merveilles rassemblées dans le fastueux palais d'Ismaïl-Pacha, et constater que ses successeurs n'ont pas failli à son œuvre, si par delà la tombe il prend encore quelque souci des choses terrestres, de cette terre d'Égypte qu'il a tant aimée et qui est si digne de l'être. Après lui M. Maspero continua son œuvre et M. Grébaut succéda à M. Maspero; mais l'ère des grandes découvertes avait été momentanément close par la mort de Mariette.

II

Ce n'est guère que dans ces dernières années que le démon qui possédait ce grand savant semble avoir repris possession de certains hommes en lesquels il paraît avoir élu domicile pour longtemps.

M. Naville est un Genevois riche et indépendant; il n'a rien trouvé de mieux à faire que de se consacrer à l'égyptologie et à tous les travaux que cette science comporte. Il est fort avantageusement connu dans le petit monde des spécialistes pour son édition critique de ce qu'on appelle le *Livre des morts*, c'est-à-dire du recueil de formules déprécatives et obsécratives nécessaires à

l'âme pour parvenir à la vie bienheureuse. Ayant mené cette difficile entreprise à bonne fin, ce haut fait le fit choisir comme directeur des fouilles par une société anglaise qui venait de se fonder pour l'exploration archéologique de l'Égypte, société qui a beaucoup fait parler d'elle et qui a rendu de très grands services à la science égyptologique. C'était peu de temps après la mort de Mariette, car Mariette n'aurait pas permis ce qu'il eût regardé comme une intrusion dans son domaine, étant un peu exclusif. Le coup d'essai de M. Naville fut heureux : il découvrit le site d'une des villes bâties par les juifs captifs en Égypte, la ville de Heròpolis; seulement il se trompa en croyant avoir découvert la Pithom de l'Exode, tandis que c'était la ville de Ramsès. Les années qui suivirent furent marquées d'alternatives de succès et d'insuccès. M. Naville passa des saisons entières sans rien trouver, malgré son activité et sa connaissance du pays, parce qu'il avait mal choisi l'emplacement où il opérait et qu'il ne cherchait que les grands monumens; d'autres fois au contraire son étoile le conduisait à des sites heureux, notamment à Bubaste, aujourd'hui Tell-Bastah, où il fit revivre le temple célèbre restauré par le roi Osorkon II, de la XXIIe dynastie, et à la dédicace duquel tous les dieux de l'Égypte furent conviés avec leurs prêtres. Dans ces dernières années, cette même étoile conduisit M. Naville au temple célèbre de Deir el Bahary, où l'œuvre commencée par Mariette était restée inachevée : il est aujourd'hui sur le point d'avoir reconstruit autant que possible cet édifice merveilleux et ce sera sans doute l'œuvre culminante de sa vie.

Le temple dont il s'agit fut construit sous la XVIIIe des dynasties égyptiennes, environ 1700 ans avant notre ère, par une reine d'Égypte nommée Hatschopset, en l'honneur des hauts faits du règne de son père, le Pharaon Thoutmès Ier, et des événemens heureux qui se produisirent sous son propre gouvernement. Née du mariage royal entre Thoutmès Ier et la reine Ahmès, elle montra de bonne heure des dispositions tellement extraordinaires pour le gouvernement des hommes qu'avant de mourir son père l'associa au trône, tout comme d'autres Pharaons y avaient associé leur fils. Après la mort de Thoutmès Ier, Hatschopset continua de régner avec son demi-frère et mari, Thoutmès II, prince faible qui mourut jeune et fut complètement annihilé par l'impérieuse princesse. Son mariage avec sa demi-sœur avait été fécond, mais ne semble pas avoir produit de descendance mâle : une fille nommée Hatschopset, comme sa mère, est seule mentionnée. Thoutmès II ne mourut cependant pas sans successeur de sa propre famille : la polygamie était parfai-

tement légale en Égypte; dans le cas présent, Thoutmès II avait eu d'une autre femme nommée Isis, qui n'avait pas le titre de reine, un fils qui devait être le plus grand et le plus heureux des conquérans égyptiens. Ce fils était âgé de quelques années à peine lorsque mourut son père : la reine Hatschopset, tante et belle-mère du jeune prince, devint aussi sa tutrice et le tint dans un effacement absolu.

Les idées qui maintenaient les femmes éloignées du trône égyptien devaient être bien fortement enracinées et bien puissantes en Égypte, pour qu'une princesse déjà associée au pouvoir par son père n'osât pas prendre le titre de reine et fût obligée, pour garder le pouvoir, la première fois d'épouser son demi-frère, la seconde de se prévaloir du titre de régente. Elle n'en gouverna pas moins réellement seule, usurpant avec une souveraine dignité qui en imposait aux plus forts toutes les fonctions royales. Son neveu et beau-fils supporta impatiemment cette tutelle, mais il dut ronger son frein silencieusement tant que vécut sa tutrice et différa sa vengeance. Malgré tous les griefs qu'il pouvait avoir contre la reine Hatschopset, il semble cependant que Thoutmès III parvenu à l'indépendance eût pu se montrer moins sévère et plus reconnaissant, car l'impérieuse régente, si elle eût eu le caractère dont témoigneraient certains actes de son neveu émancipé, aurait pu sans le moindre empêchement donner à son royal pupille l'un de ces breuvages qui envoyaient dans l'autre monde ceux à qui on avait fait l'honneur de les offrir. L'histoire de l'Orient est féconde en pareils accidens.

D'ailleurs le gouvernement de la reine Hatschopset fut une époque de grandeur et de prospérité pour l'Égypte. Elle sut maintenir avec fermeté les limites déjà fort étendues de son empire, et c'est sous son règne qu'eut lieu l'une des plus mémorables expéditions que mentionnent les annales égyptiennes. L'Égypte connaissait depuis fort longtemps les explorations ayant pour but la découverte de peuples nouveaux. Dès la VIe dynastie, — environ quarante-cinq siècles avant notre ère et plus de soixante-quatre siècles avant notre fièvre africaine, — les Pharaons avaient envoyé leurs grands officiers explorer précisément ce Soudan qui cause tant de préoccupations de nos jours aux cabinets ; et l'un des explorateurs de ce temps reculé avait déjà trouvé de ces tribus de nains que M. Stanley a récemment rencontrées dans les « Ténèbres de l'Afrique ». L'un de ces nains capturés fut amené en Égypte pour l'amusement du Pharaon : il est vrai qu'il savait *danser le Dieu*, connaissance tout à fait extraordinaire et exquise pour l'époque. Il est fort malheureux que M. Stanley ne nous ait

pas indiqué dans son ouvrage si les descendans des tribus de nains avaient encore conservé ce précieux avantage. La reine Hatschopset n'avait pas besoin d'envoyer ses explorateurs dans la Nubie et le Soudan, car depuis près de treize siècles ces régions avaient été soumises par les Égyptiens. Ce fut ailleurs qu'elle porta ses regards, sur des contrées africaines inconnues à ses sujets, sur une terre qui avait graduellement reculé vers l'Équateur, et même au delà, à mesure que les connaissances géographiques des Égyptiens étaient devenues plus complètes, la terre de Pounet, nommée aussi *Terre divine*, pays merveilleux qui produisait l'*anti*, l'un des parfums les plus recherchés en Égypte, la patrie de l'encens, des animaux inconnus ou rares. Elle résolut d'envoyer une expédition en ces lieux qui apparaissaient aux imaginations comme une terre de délices.

Mais cette terre, on ne pouvait penser à s'y rendre par les voies ordinaires de pénétration au cœur de l'Afrique; il fallait affronter les hasards de la mer, car tous les produits arrivaient en Égypte par la mer Rouge, malgré l'éloignement et le désert qui la séparaient de Thèbes. On fit construire de grandes barques au nombre de cinq et, quand on y eut chargé la pacotille et les provisions nécessaires, on s'embarqua, on navigua comme on naviguait en ce temps-là, en longeant la côte et en y abordant chaque soir pour y passer la nuit. Pour un peuple qui, comme nous l'ont assuré les Grecs, avait peur de la mer et ne sortait pas de sa vallée, voilà une entreprise bien audacieuse, sur une mer inconnue, à la recherche d'un pays inconnu, et qui décèle au contraire une connaissance assez avancée de la navigation et l'ardeur même qui anime nos modernes explorateurs.

L'expédition remplit sa tâche, elle parvint à ce que les textes nomment les *Échelles d'Anti*, c'est-à-dire à la côte actuelle des Somalis, où les habitans d'alors ne furent pas peu surpris de voir ces étrangers : elle s'enfonça bravement dans les terres et s'occupa de faire des échanges avec les naturels. C'est à quoi servit la pacotille fort bien fournie des objets que pouvait offrir l'Égypte à ces peuplades ignorantes, peu avancées dans les voies de la civilisation : les colliers, les verroteries semblent avoir joué, alors comme aujourd'hui, un rôle prépondérant dans ces échanges primitifs. Les envoyés égyptiens invitèrent même les chefs du pays à une fête où on leur servit « du pain, de la bière, du vin, de la viande, des fruits et toutes les bonnes choses d'Égypte ». Les naturels accourus à cette fête se réunirent près d'une grande tente dans laquelle ils craignaient d'entrer : « Comment êtes-vous arrivés en cette terre inconnue aux hommes d'Égypte? Êtes-vous

donc descendus du ciel, ou avez-vous navigué sur la mer de la *terre divine?* » demandèrent-ils d'après les inscriptions officielles. Il serait bien curieux de savoir qui servit d'interprète entre ces hommes qui s'ignoraient les uns les autres, et l'on peut soupçonner que les scribes égyptiens exprimèrent seulement les pensées qu'ils auraient eues en semblables circonstances. Des scènes de mœurs très bien saisies et très bien rendues pour l'époque nous font assister à certains détails curieux et nous montrent, entre autres choses, que dès lors une femme bouffie de graisse était regardée comme une beauté. Les échanges faits, les Égyptiens reprirent la route par laquelle ils étaient venus et rentrèrent heureusement dans leur pays. Ils transportèrent à Thèbes les parfums, les arbres précieux, les animaux rares, et ils furent accueillis par les applaudissemens de toute la capitale. La reine s'empressa d'acclimater en Égypte les arbres qu'on était allé chercher si loin et elle compta cette heureuse expédition au nombre des plus grands événemens de son règne. Elle eut raison. Si nous connaissons ainsi les détails de cette exploration, c'est que barques, gens, arbres, animaux, tout est représenté au long sur les murs du temple que M. Naville vient de relever, avec beaucoup d'autres événemens qui sont racontés en détail ou auxquels il est seulement fait allusion.

Dans ces tableaux la reine est représentée fort souvent, avec son père ou seule, en habits masculins parce qu'elle remplit des fonctions masculines. L'architecture du temple, ses sculptures, ses peintures, tout proclame que la reine n'avait rien épargné pour rendre son œuvre admirable, que l'architecte employé et dont on a le nom, — il se nommait Senmout, — avait été à la hauteur de sa tâche. Quand je visitai le monument, on n'y pouvait guère apercevoir que les mâts des vaisseaux, quelques animaux, le sommet des colonnes hiéroglyphiques, quelques bribes de scènes. Aujourd'hui il est abordable en toutes ses parties, on peut admirer ses superbes colonnes, ses sculptures exquises et ses peintures au coloris encore éclatant après tant de siècles écoulés. M. Naville peut être fier de l'œuvre à laquelle il a attaché son nom, et la Société de l'*Égypt exploration fund* est certaine que l'argent de ses souscripteurs n'a pas été mal employé.

III

Aux côtés de M. Naville, ayant travaillé quelque temps pour la même Société, mais s'étant bien vite soustrait au joug d'autrui, est M. Flinders Petrie, actuellement professeur à l'Université

de Londres. Je ne sais pas au juste quels sont les antécédens scientifiques de M. Petrie, mais je ne serais pas étonné qu'il eût surtout cultivé les sciences exactes, car il jongle, et en toute assurance, avec les formules algébriques; les sinus et les cosinus semblent lui être aussi familiers qu'à d'autres la table de Pythagore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a jamais paru attacher grande importance à la philologie et qu'il s'est dévoué tout entier à l'archéologie. Nous ajouterons qu'il ne semble guère aimer la France et les Français.

M. Petrie, dans ses fouilles, apporte la conscience méticuleuse des savans qui s'adonnent aux sciences exactes. M. Naville, — comme ceux qui l'avaient précédé, y compris Mariette lui-même, — pratique les fouilles selon l'ancienne méthode; il donne des coups de pioche au « petit bonheur » fait instinctivement ouvrir des tranchées où bon lui semble : aussi ne faut-il point s'étonner que parfois il ait eu des échecs retentissans, même après de grandes dépenses. Avec M. Petrie, il en a presque toujours été tout autrement. Ce n'est qu'après une étude minutieuse des terrains, un examen attentif des débris dont la surface du sol est couverte, des sondages préliminaires, qu'il entreprend ses fouilles, qu'il creuse sa première tranchée, qu'il dirige ses lignes d'attaque comme autour d'une place assiégée. Il est le premier qui ait fouillé d'après la saine méthode de la science. Aussi le succès a-t-il répondu à la méthode employée. Et non seulement M. Petrie agit avec cette sûreté scientifique, mais il apporte comme des scrupules de puritain à l'examen et au classement des objets qu'il découvre : tout lui passe par les mains, il a l'œil à tout, ne néglige rien, pas même un tesson de poterie, un fragment de verroterie, de statue, d'amulette, toutes choses qui paraissaient insignifiantes à ses prédécesseurs et qui le paraissent encore à ses émules. Aussi les campagnes les plus infructueuses en apparence ont-elles produit entre ses mains des résultats inespérés. Pensant à juste titre que les grands monumens ne sont pas les seuls qui intéressent l'histoire de la civilisation; que les objets qui semblent n'offrir aucun intérêt à tel individu peuvent en avoir beaucoup pour tel autre; que souvent tel fragment rejeté par les ouvriers peut éclairer d'une manière inattendue les problèmes qui semblaient les plus insolubles, sans autrement négliger les monumens de grandes dimensions qui lui tombaient sous la main, M. Petrie s'est surtout attaché aux petits objets. Malheureusement M. Petrie est un esprit trop aventureux, concevant des hypothèses qu'il est parfois difficile d'admettre et où l'on ne peut le suivre : chez lui le critique n'est pas à la hauteur de l'archéologue, mais cette fai-

blesse ne saurait aucunement empêcher de reconnaître en lui le premier des archéologues contemporains en ce qui regarde l'Égypte.

Le commencement de sa carrière de fouilles date de 1882. Il s'attaqua d'abord aux grandes pyramides de Gizeh et crut avoir presque épuisé le sujet. Il découvrit ensuite le site de la célèbre Naukratis, l'une des premières villes ouvertes aux Grecs en Égypte; puis, le souvenir de Mariette l'obsédant, il fouilla Tanis, la ville capitale des Pasteurs ou Hycsos pendant leur domination. Les fouilles de Mariette lui laissaient peu d'espoir de réussir; il sut cependant, grâce à sa méthode, recueillir quantité de renseignemens qui ne sont point à dédaigner. M. Petrie explora ensuite certains sites inconnus ou connus du Fayoum, Biahmou, Haouarah, Qahoun, Gourob, Ellahoun, avec des chances plus ou moins grandes, mais jamais avec insuccès. Ce fut à Kahoun et à Gourob qu'il retrouva les vestiges du séjour qu'y firent des Grecs — esclaves plutôt que colons — près de trois mille ans avant notre ère. Son habitude de ne rien négliger l'avait bien servi ce jour-là! Si la découverte n'autorise pas en effet les conclusions aventureuses qu'il en a tirées, elle est cependant de la plus haute importance pour résoudre le grand problème des rapports de l'Égypte avec les Grecs d'abord, avec notre monde occidental ensuite.

Dans les dernières années qui viennent de s'écouler, les fouilles de M. Petrie ont porté sur la ville construite sur le site actuel d'El-Amarna — ou, comme on dit le plus souvent, de Tell-el-Amarna, quoiqu'il y ait là deux villages distincts; — sur l'ancienne ville de Coptos; et cette année même sur un village du nome thébain qui possède un certain nombre de sépultures antiques, Neggadeh. Comme les résultats acquis dans les fouilles de Coptos ne sont pas publiés et que les autres sont encore inconnus, nous sommes réduits à nous contenter d'El-Amarna : fort heureusement le sujet est instructif et les résultats des fouilles de M. Petrie surprenans.

Vers la fin de la XVIIIe dynastie égyptienne, après les règnes puissans des Thoutmès et des trois premiers Aménophis, la royauté égyptienne tomba entre les mains d'un prince dont la vie reste encore une énigme pour un grand nombre de savans, à plus forte raison pour les hommes instruits non initiés aux mystères de l'égyptologie. Ce Pharaon se nommait d'abord Aménophis IV. Il reçut de son père un empire florissant, des trésors nombreux et bien remplis, une armée d'élite, en un mot tout ce qui pouvait faire présager un gouvernement fort et prospère. Il fit, comme

ses prédécesseurs et ses successeurs, des conquêtes ou plutôt des razzias annuelles qui remplirent à nouveau ses trésors et lui procurèrent les esclaves dont il avait besoin pour réparer les vides occasionnés par la mort. Mais bientôt après son accession au trône, le nouveau Pharaon ne put s'empêcher de voir que les prêtres thébains d'Amon prenaient de plus en plus une influence prépondérante; qu'ils accaparaient peu à peu les hauts emplois, obstruaient toutes les voies menant au trône; et en un mot formaient une puissance qu'il fallait briser si l'on ne voulait pas que, tôt ou tard, ils ne vinssent à escalader le trône et à en chasser celui qui l'occupait, — ce qu'ils firent en effet sous la XXIe dynastie. Deux moyens s'offraient au pharaon pour arriver à son but : la violence ou la politique. Il choisit le second. Pour se soustraire lui-même et sa cour à l'envahissement graduel de ses ennemis, il abandonna Thèbes et ses splendeurs et se fit bâtir une capitale nouvelle au lieu appelé de nos jours El-Amarna. Non content d'avoir transporté sa capitale en un lieu où le nom abhorré d'Amon et de ses prêtres ne fût pas connu, ou du moins ne fût pas prononcé, il essaya de faire lui-même une révolution religieuse. Au culte d'Amon il tenta de substituer le culte d'*Aten*, le disque solaire, et de réunir l'Égypte entière en cette religion qui n'avait de nouveau que l'apparence, n'étant au fond que le culte ancien de Râ, le dieu-soleil, qui présidait au sanctuaire d'Héliopolis. Il appela sa ville *Khoutenaten*, c'est-à-dire : la demeure rayonnante du disque solaire, et lui-même, il prit le nom de *Khouenaten*, ce qui n'est que la forme masculine du nom de la ville et ce qui signifie : le rayonnement du disque solaire. Il fit construire un temple à sa nouvelle divinité, il se bâtit à lui-même un palais magnifique, et concéda aux principaux officiers de sa cour des tombeaux qu'ils se préparèrent avec le plus grand soin, décorèrent de scènes admirables traitées d'une manière tout à fait nouvelle, contenant des hymnes d'une poésie inattendue, si bien qu'à distance le règne d'Aménophis IV nous apparaît comme le règne d'un Pharaon révolutionnaire en politique, en religion, en poésie, en architecture, en sculpture, en peinture, en un mot dans tous les arts que l'on cultivait alors. Je n'ai pas à m'occuper ici de politique, de religion et de poésie, ni même de la décoration et de l'architecture des tombeaux d'El-Amarna, mais simplement des résultats sortis des fouilles de M. Petrie, et principalement du palais d'Aménophis IV.

Ce palais se composait, comme toutes les grandes habitations égyptiennes passées et présentes, d'un immense rectangle enfermé dans une enceinte de murs et ne présentant qu'une seule entrée.

Cette entrée, qui se trouvait dans le mur est, était formée par un pylône de forme extraordinaire en Égypte, car il semble bien qu'il ait été voûté dans sa partie supérieure; qu'il ait ainsi présenté l'aspect des arcs de triomphe romains; et que sous sa voûte aient passé les chars du roi, de la reine et de leurs filles, lorsqu'ils sortaient avec leur cortège pour se rendre à quelqu'une de ces pompeuses cérémonies qui sont représentées sur les parois des tombeaux, ou pour une simple promenade militaire, ou encore pour quelque triomphe au retour des expéditions heureuses. On y a en effet rencontré des constructions que l'on ne voit point habituellement dans les ouvrages du style égyptien, et qui ont tout l'air de se trouver là pour servir de point d'appui aux demi-cercles qui formaient au-dessus une voûte profonde. Sous ce pylône, une triple voie se voit encore, celle du milieu servant aux chars, celles des côtés aux piétons, cela seize siècles au moins avant les arcs de triomphe des Romains. Quand on avait traversé ce pylône, on entrait dans le palais et l'on se trouvait devant toute une série d'édifices, placés là d'après un plan qu'on n'a pas encore découvert, mais d'où la symétrie semble avoir été exclue. Tout le long du mur d'enceinte courait parallèlement un second mur également en briques, éloigné du premier d'environ douze mètres et où il était facile d'exercer une surveillance active, en cas de besoin. A droite de l'entrée, interrompant même le second mur, était l'habitation du portier, puis diverses habitations consacrées sans doute aux grands officiers de service. Il semble aussi qu'on trouvât, dès l'entrée, les appartemens privés du roi, lesquels étaient situés en face du *harem*, où le Pharaon pouvait ainsi se rendre à sa guise. Nulle autre partie du palais ne serait en effet suffisamment commode pour cet usage. De plus, seul parmi toutes les autres constructions, l'entrée de l'appartement royal est marquée par un pylône, et d'ailleurs les chambres ont été aussi soignées que celles destinées aux femmes, et l'on y rencontre de ces pavés peints dont il sera question plus loin. L'entrée principale de cet appartement royal, comme de celui des femmes, comme de toutes les salles qui existaient en ce palais, était située au nord; et les appartemens recevaient ainsi les *souffles vivifians du nord* si goûtés des Égyptiens, pendant qu'ils étaient fermés à la chaleur qui venait du sud, de l'est et de l'ouest.

Une cour spacieuse existait entre les appartemens du roi et ceux des femmes. Aménophis IV avait un *harem* très nombreux, la polygamie étant licite au pays d'Égypte : une correspondance cunéiforme trouvée récemment dans sa tombe nous apprend que

les principicules de Syrie, ses vassaux, lui donnaient leurs filles en mariage. Mais ces filles de rois ne portaient pas le titre de grande épouse royale; ce titre envié était dévolu à la seule reine *Nofrétinofretnoferouuten* (la doublement belle, la belle des beautés d'Aten) qui avait donné huit filles à Khouenaten. L'appartement des femmes consistait en un grand bâtiment qui comprenait un nombre assez considérable de chambres. On y entrait ordinairement par une grande cour rectangulaire contenant une *saqieh*, c'est-à-dire une machine à arroser, ouverte sur le nord et fermée sur les trois autres côtés. Tout autour de ces trois côtés devaient exister des rangées de colonnes supportant un plafond qui ombrageait la cour tout entière. De chaque côté de cette cour étaient quatorze petites chambres précédées de treize colonnes; seule la série des chambres de l'est a été conservée. On y entrait, soit par une porte située du côté de la cour, soit à l'extrémité opposée de cette même cour par une entrée dans le mur est. Ces chambres à coucher conservent encore une partie du mobilier antique, c'est-à-dire deux larges bancs en terre, l'un placé au fond et qui servait sans doute à étendre les tapis ou les nattes sur lesquels on dormait, l'autre les étoffes qui constituaient déjà les divans. Quand de la cour on pénétrait, par la porte percée dans le mur sud, dans l'intérieur du *harem*, on trouvait d'abord une salle longue d'environ sept à huit mètres, large de quinze, occupée tout entière par seize colonnes sur deux rangs. Au fond, nouvelle porte qui introduisait dans une salle disposée contrairement à la précédente, beaucoup plus longue que large. Toutes les deux avaient un pavé peint, mais la seconde n'avait aucune colonne. A l'est de la première salle, continuant la série des chambres à coucher étaient deux autres petits appartemens, composés d'une salle avec plafond soutenu par une seule colonne et de deux chambres à coucher. Pour en sortir, il fallait pénétrer dans la seconde salle et toujours à gauche on entrait dans une troisième salle ornée de douze colonnes disposées en trois rangs et ayant un pavé peint. Les chambres correspondantes du côté ouest ont été détruites.

Les autres constructions de la partie droite du palais ne nous offrent plus que des ruines, mais encore intéressantes. Au milieu de la foule des édifices qui sont indiqués par leurs fondemens, soit de pierre, soit de briques, on a trouvé certaines constructions qui démontrent que non seulement la masse en était considérable, mais encore qu'on avait fait en sorte d'y réunir tout ce que l'art avait inventé pour rendre un palais agréable. En avant de certains de ces édifices il y avait un pavé d'albâtre

oriental; les carrières qui le fournissaient n'étaient pas éloignées du site de Khoutenaten. En d'autres endroits se dressaient des colosses en granit ou en quartz dont on n'a que les restes; ailleurs des stèles en albâtre étaient érigées, semblables par leur forme aux stèles arrondies par le sommet qui étaient devenues si fort à la mode sous la XVIIIe dynastie, mais qui s'en distinguent par une décoration nouvelle alors, qui d'ailleurs ne survécut pas à cette période extraordinaire et si courte : en haut rayonne un disque et, de son orbe, en guise de rayons, se tendent des bras multiples qui atteignent les offrandes déposées sur la table ou présentent le signe de la vie au roi qui l'aspire.

A droite de l'entrée s'étendaient également des bâtimens dont il ne reste plus que des débris, et il faut renoncer jusqu'à nouvel ordre à en rechercher la destination. Quelques-uns d'entre eux étaient soutenus par des colonnes et ornés de peintures reproduisant certaines plantes. Quand on les avait traversés en se dirigeant vers le sud, on arrivait à un mur très épais présentant une ouverture unique, laquelle permettait l'entrée dans une vaste cour. Le côté bas de cette cour était occupé par une double série de chambres précédées de colonnes : la première série s'ouvrait sur l'ouest, comprenant deux appartemens et était suivie d'une double rangée de dix piliers carrés; la seconde s'ouvrait sur l'est, comprenant également deux appartemens, et avait en face d'autres chambres en nombre égal, mais simples. Il est probable que ces chambres ne rentraient pas dans le plan primitif, et n'avaient été construites que faute d'espace pour contenir les approvisionnemens nécessaires au palais. Après cette grande cour on entrait dans une autre cour intérieure contenant vingt-six piliers carrés, disposés sur trois côtés. De chaque côté étaient deux grandes chambres contenant chacune quarante piliers massifs, disposés sur quatre rangs : c'était là que le roi pouvait goûter les plaisirs de la richesse. Au fond de la cour intérieure, qui avait 43 mètres de côté, une dernière porte, large de $3^m,394$ donnait entrée dans une véritable forêt architecturale. La salle était longue de $71^m,768$ et large de $129^m,027$: elle est remplie par 544 piliers carrés rangés sur deux côtés, soit 272 pour chaque côté, 16 de front en chacune des 17 rangées. Les rangées de piliers étaient distantes entre elles de $2^m,717$, et les piliers n'ont pas moins de $1^m,320$ de côté. Ils étaient faits en briques; la brique avait été recouverte d'un enduit de plâtre que l'on avait peint en jaune, et sur ce fond se détachaient des vignes avec leurs feuilles et leurs grappes de raisin. Tous les piliers de cette dernière construction atteignaient le chiffre de 730. Cette masse énorme formait une retraite délicieuse pendant

la chaleur du jour, et le Pharaon pouvait se promener à l'aise en cette vaste salle hypostyle qui terminait son palais, ou dans les chambres bordant la cour intérieure qui donnait accès dans cette immense salle.

Comme toutes les constructions égyptiennes, — le lecteur s'en sera de lui-même aperçu, — cet ensemble grandiose d'édifices n'est pas régulier : les parties composantes ne sont pas homogènes ou symétriques, et l'ensemble ne participait en rien à cette perfection que nous connaissons aujourd'hui : l'artiste égyptien réservait tous ses soins pour les objets en particulier; le détail l'absorbait et il oubliait l'ensemble. Au nombre de ces détails il faut ranger d'abord les colonnes à chapiteau campaniforme de l'effet le plus gracieux et de l'ornementation la plus riche, où l'or même n'était pas épargné, avec des incrustations simulées, véritables types d'élégance et de richesse. S'il en faut juger par les représentations qu'en donnent certains ouvrages, elles atteignaient la perfection presque absolue, qu'elles fussent couvertes de sculptures ou simplement coloriées. La sculpture était aussi représentée dans le palais de Khouenaten par de véritables chefs-d'œuvre : on n'en a trouvé que des fragmens, mais ces fragmens sont éloquens, décèlent une rare habileté, comme le torse de la reine Nofréti, le groupe du Pharaon et de sa famille. Ce qui distingue le style de cette époque, — tous ceux qui se sont occupés quelque peu de l'art égyptien le savent, — c'est l'étrangeté des formes du corps, c'est le cou démesuré du roi, de la reine, de leurs filles, l'exiguïté de certains membres et au contraire l'embonpoint de certains autres, des attitudes impossibles, semble-t-il, à l'échine la plus flexible, des habits qu'on ne retrouvera plus après cette époque, toutes choses qui font penser à une cour de désarticulés. Est-ce que le Pharaon n'aurait par hasard accordé sa royale faveur qu'à des acrobates, ou ne serait-ce qu'une convention d'art qu'il aurait choisie pour illustrer son règne? Jusqu'ici c'est un mystère impénétrable. M. Petrie, au cours de sa fouille, a trouvé un masque qu'il a pris pour le masque coulé sur le cadavre après la mort : on y peut voir tout aussi bien un masque d'essai fait par quelque commençant, et le lieu où il a été trouvé n'est pas celui où l'on doive s'attendre à trouver le masque funéraire du Pharaon. Ce n'est donc pas ce masque qui élucidera le problème. Cette particularité des sculptures d'El-Amarna a fait supposer à quelques savans que Khouenaten était eunuque, et d'autres, s'autorisant de Manéthon ont voulu que ce fût une femme; mais ce prétendu eunuque avait huit filles, cette femme épousait les princesses syriennes et ses correspondans l'appelaient « mon fils et mon gendre ».

La découverte la plus remarquable qu'ait faite M. Petrie à El-Amarna, c'est celle des pavés décorés de peintures, de véritables fresques qui couvraient le sol où l'on marchait, au lieu de couvrir les murs. C'est là surtout que l'art égyptien à cette époque se montre avec éclat. Malheureusement la plus grande partie de ces peintures a péri, quoiqu'il en reste encore assez pour nous en offrir un témoignage magnifique. Elles n'ornaient que les pavés des appartemens les plus riches. Elles ne sont à vrai dire que de convention; les animaux, quadrupèdes, oiseaux et poissons que l'on y rencontre ont des couleurs qui sortent de la nature; les feuillages sont pauvres et traités contrairement à la vérité; et cependant tout est si fondu, si harmonieux que l'œil ne peut se rassasier de les admirer. Il n'est pas un seul voyageur qui les ait vues et qui ne soit resté stupéfait de leur richesse, de leur éclat et de leur harmonie. Elles étaient bordées de bandes dans lesquelles étaient représentées des têtes de prisonniers sémites ou nègres au type si caractéristique, séparées les unes des autres par des arcs tendus. Ces dessins peuvent avoir bien des défauts, mais les défauts sont rachetés par la vie intense qui s'en dégage et l'éclat du coloris.

Voilà malheureusement tout ce qui reste de ce palais d'Aménophis IV; mais nous sommes encore trop heureux qu'il en soit resté quelque chose. Il n'y a qu'à penser au palais des Césars de Rome pour comprendre que l'état dans lequel nous est arrivé celui de Khouenaten ne doit pas nous étonner. J'ai vu les résultats des fouilles entreprises à Delphes et en particulier les peintures qui ont eu l'honneur des séances de nos Académies : rien n'y est comparable à ces restes de l'art égyptien. D'un côté tout montre un art qui cherche encore sa voie, qui est en formation, qui produira sans doute des chefs-d'œuvre, mais qui est encore à les trouver au VIIe et peut-être au VIe siècle avant notre ère; de l'autre tout affirme un art en pleine possession de ses moyens, qui a fait ses preuves, qui s'est mesuré avec les plus hauts sujets, et cela seize ou dix-sept siècles avant Jésus-Christ.

IV

Avec les fouilles de M. de Morgan, nous sommes transportés à une époque bien plus reculée, car nous atteignons au moins le XXVe siècle avant notre ère pour la XIIe dynastie, et même le cinquantième siècle pour la Ve des dynasties de l'ancien Empire égyptien. Ces dates sembleront presque fabuleuses, elles sont cependant rigoureusement exactes.

M. J. de Morgan est un ancien ingénieur de l'Ecole des mines : il a été nommé directeur des musées et des fouilles en Égypte à la fin de l'année 1891. Nullement préparé aux études d'archéologie égyptienne par ses explorations antérieures du Caucase et de la Perse, il a su cependant se montrer le digne émule de Mariette dans des fouilles désormais célèbres et par leurs résultats et par l'éclat qu'elles méritent d'ailleurs. M. de Morgan s'est surtout occupé de trouver des monumens qui puissent éclairer l'histoire de l'art, sans négliger, bien entendu, les textes que le hasard et le bonheur de ses fouilles lui faisaient découvrir. Il a perfectionné encore la méthode employée par M. Petrie, parce que les études préalables de l'ingénieur des mines le lui permettaient, si bien qu'aujourd'hui on ne peut guère espérer faire mieux qu'il n'a fait. En un mot, il a employé la vraie méthode scientifique : aussi n'est-il point étonnant qu'il ait réussi où ses prédécesseurs avaient échoué.

Dès ses débuts, M. de Morgan eut la main heureuse : il découvrit une statue de l'ancien empire, remontant à la ve sinon à la IVe dynastie, qui peut sans le moindre doute rivaliser avec le scribe accroupi du Louvre : c'est à peu de chose près la même facture, le même naturalisme dans les détails, la pose et l'air du personnage. Ce scribe a vécu, on le sent ; il se lèverait et se mettrait à marcher que personne n'en serait surpris. S'il a les formes un peu sèches, c'est que le personnage qui a servi de modèle avait ces mêmes formes sèches. Si les artistes grecs n'eussent eu pour modèle que des Égyptiens, ils n'eussent jamais créé les chefs-d'œuvre que l'on sait. La seconde découverte importante de M. de Morgan fut celle de tombeaux antiques appartenant à la ve dynastie, entre autres des tombeaux de deux fonctionnaires, dont l'un se nommait Merira et l'autre Petahschepsès. Du premier nous ne savons presque rien, sinon que c'est le plus vaste tombeau de l'ancien Empire qu'on ait encore rencontré, qu'il comprenait trente et une chambres dont les parois sont couvertes de peintures : il n'a pas été publié et réserve sans doute plus d'une surprise aux savans qui pourront l'étudier. Le second fort heureusement a été décrit, s'il n'a pas encore été publié intégralement, et la description en a suffi pour démontrer un fait ignoré jusqu'alors, à savoir que les colonnes architecturales étaient connues et employées dès cette époque.

Déjà Mariette avait rencontré un tombeau où deux colonnes supportaient une sorte de portique en avant de la première salle où se célébrait le culte des ancêtres. Il avait été si surpris de sa découverte qu'il avait jusqu'à un certain point, hésité à en tirer les

conclusions qui en ressortaient d'elles-mêmes. Cet exemple était unique : la tombe de Petahschepsès en est désormais un second. Ce tombeau contient en effet une salle dont le plafond est soutenu par deux colonnes lotiformes. Ces colonnes sont malheureusement brisées, mais une partie du fût est encore adhérente à la base ; les morceaux trouvés sur le sol ont permis de les reconstituer et de voir que toutes les parties constitutives de la colonne dans l'architecture grecque se trouvaient déjà employées dans l'architecture égyptienne à la ve dynastie, cinquante siècles avant notre ère. Cette colonne a l'aspect d'une botte de fleurs de lotus à moitié épanouies : le fût sort de terre comme la tige du lotus ; mais comme une seule tige aurait eu un aspect trop grêle ou trop massif, l'artiste qui a imaginé cette colonne a réuni six tiges ensemble dont les sections elliptiques donnent un air de grâce suprême à la fleur de pierre qui monte vers le ciel. Le chapiteau de la colonne est formé par un gros bouquet de fleurs adultes mélangées à des boutons, fleurs et boutons retenus ensemble par un quintuple lien qui forme la gorge du chapiteau et en bas duquel, entre les lobes, pendent les jeunes tiges surmontées de boutons. Cette disposition est d'une élégance parfaite. Le chapiteau est surmonté d'un abaque placé immédiatement au-dessous de l'architrave.

Les couleurs venaient encore rehausser de leur éclat cette œuvre déjà magnifique par elle-même : les Égyptiens n'aimaient pas la pierre nue, ils coloriaient tout ce qui leur paraissait mériter la couleur, notamment les colonnes et les statues. Ici le piédestal circulaire est peint en brun, sans doute pour figurer la terre ; le fût est peint en bleu d'azur, les tiges secondaires alternativement en jaune et en brun, les cinq liens étaient vert, rouge, bleu, rouge et vert, par une gamme harmonieuse qui montait et descendait. Le chapiteau avait été surtout traité avec amour : la base des grandes fleurs était peinte en bleu et la ligne de naissance en jaune ; les grands pétales bleus, avec un filet jaune, laissaient passer d'autres feuilles moins grandes et peintes en vert clair, quand le fond de la fleur était rouge. Les boutons au contraire avaient en vert leurs pétales, et aussi la base des fleurs, les naissances étaient en jaune et les feuilles secondaires en rouge et brun. Sans doute, tout cela est conventionnel, n'imite pas la nature, et semble un peu trop criard. Je n'en disconviens pas, mais sous la lumière éclatante du soleil d'Égypte, tout cet ensemble formait quelque chose de fondu, d'harmonieux et de délicieux au suprême degré. Les Égyptiens ont entendu la décoration aussi bien que n'importe quel autre peuple venu après eux. Peut-être

pourrait-on connaître l'architecte qui inventa cette colonne et le retrouverait-on dans le personnage même qui possédait cette tombe, car ledit Petahschepsès était grand architecte du Pharaon Sahourâ, et il n'y a nulle audace à penser qu'il voulut décorer son tombeau des ornemens qu'il avait imaginés. Saluons cet architecte qui a bien mérité de l'art humain!

Les fouilles de M. de Morgan ne se sont pas bornées à l'ancien empire : c'est maintenant à Dahschour qu'il faut nous transporter, petit village perdu au bord du désert libyque dans les sables duquel les Pharaons de la XIIe dynastie, suivant peut-être l'exemple de leurs prédécesseurs de la IIIe, avaient construit leurs pyramides et les tombeaux des grands personnages de leur cour. Selon la coutume égyptienne, ils y reposaient entourés de leur famille et de leurs grands officiers, si bien que leurs *doubles* ou leurs ombres pouvaient continuer de mener dans la mort la vie qui avait été la leur pendant leur première existence. Commencées en 1893, les fouilles de Dahschour ne sont pas encore terminées actuellement ; mais les résultats en sont d'une importance si extraordinaire qu'on ne saurait attendre à les faire connaître. M. de Morgan a réussi à trouver l'entrée de deux pyramides, celles d'Amenemhat III et d'Ousortesen III : les difficultés ont été grandes; il lui a fallu faire des sondages au perforateur, boiser les tranchées pour empêcher les éboulemens qui eussent enseveli les travailleurs sous une montagne de pierres, pratiquer un aérage artificiel comme dans les mines, exécuter lui-même ce travail pour y initier les fellahs, ne reculer en un mot devant aucune fatigue; et tout cela pour arriver à constater que les pyramides, dont l'entrée avait été oubliée au cours des siècles, avaient jadis parfaitement laissé pénétrer les voleurs qui les ont dépouillées. Dans les chambres il n'y avait rien ou presque rien. Mais sans se laisser décourager par ces résultats négatifs, M. de Morgan porta ses fouilles aux entours des pyramides, et c'est là que le succès l'attendait. Je ne veux pas m'attacher à décrire minutieusement tous les objets qui ont été découverts et qui sont extrêmement nombreux, je me bornerai à signaler ceux qui méritent une particulière attention.

Tout d'abord M. de Morgan a mis la main sur un nouveau Pharaon, et comme ce Pharaon se trouvait au milieu d'autres personnages appartenant à la XIIe dynastie, il en a conclu avec assez de raison que ce Pharaon appartenait à la même époque. Ce nouveau roi a fait plus de bruit après sa mort, en notre XIXe siècle, qu'il n'en avait jamais sans doute fait pendant sa vie, car il avait parfaitement été passé sous silence. Il se nommait

Râaouab; il est venu déranger des chronologies très bien assises et réclamer sa place, et l'on ne sait où la prendre, cette place, tellement l'histoire avait été bien faite avant cette découverte. Certaines gens estiment que c'est la plus belle découverte de M. de Morgan! Je ne saurais être de leur avis et je préfère cent fois la statue de ce Pharaon à ce Pharaon lui-même. Son nom ne dit rien, sa statue, au contraire, parle, et parle très haut. Elle est en bois et haute de $1^{m},45$. Les yeux ont été incrustés et semblent encore remplis de vie. Le roi est représenté debout, en marche, et devait tenir dans sa main gauche un bâton et dans sa main droite un mouchoir. Tout le travail est d'une perfection qui ne le cède en rien à la célèbre statue en bois trouvée par Mariette, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1878, et qui est connue sous le nom de *Scheikh el beled*, parce que les fellahs qui la découvrirent crurent voir en elle la statue du maire de leur village. La statue du nouveau Pharaon est d'un autre type que celle de Ramké ou du *Scheikh el beled;* elle est plus élancée, et d'ailleurs entièrement nue, si l'on excepte la tête qui est couverte de l'une des coiffures égyptiennes. Tous les détails anatomiques connus alors ont été rendus avec une fidélité scrupuleuse par l'artiste qui a exécuté cette statue, et le travail est au-dessus de tout éloge. La figure éclairée est vivante d'expression et semble sourire encore à ceux qui la regardent. Ce qui compliquait la difficulté, c'est qu'elle est faite de plusieurs morceaux retenus par des chevilles, et malgré cela les proportions sont admirablement gardées. Cette statue avait sur sa tête un ornement fait en forme de deux bras levés, le symbole du *double*, c'est-à-dire d'un second être qui vivait à côté du corps et qui mourait avec lui, qu'il s'agissait de ressusciter après la mort par la vertu de formules magiques qui constituaient une partie très importante des funérailles égyptiennes. Cette statue servit autrefois aux funérailles du prince pour représenter le *double* qu'on ramenait à la vie; c'est pourquoi elle a précisément sur la tête le signe hiéroglyphique du *double*.

La statue de ce nouveau Pharaon, par sa perfection, suffirait à elle seule à rendre célèbres les fouilles de Dahschour; elle ne fait cependant qu'une toute petite partie des objets importans découverts dans cette nécropole. M. de Morgan a eu la chance de trouver quatre tombes complètement inviolées ou que les voleurs n'avaient pas complètement pillées et dans ces quatre tombes, qui appartenaient à des princesses de sang royal, il a découvert quatre trésors remplis de bijoux. Avant lui Mariette avait découvert les bijoux de la reine Aahhôtep qui sont l'une des merveilles du musée actuel de Gizéh; mais ces bijoux remontaient seulement à

la XVIIe dynastie : il est donc intéressant de pouvoir comparer entre eux le travail de la XVIIe et celui de la XIIe dynastie, du XVIIe siècle et du XXVIIe au moins avant notre ère.

Dans le premier trésor était un pectoral en or massif, en forme de *naos*, c'est-à-dire d'édicule avec une corniche et deux montans, comme les portes des *naos* où l'on renfermait la divinité tutélaire d'un temple ou d'une famille. Ce bijou était incrusté de pierreries — cornaline, émeraude, lapis-lazuli, — et les couleurs verte, rouge et bleue de ces trois pierres sont utilisées avec le plus grand goût. Le bijou est découpé à jour et la partie intérieure du *naos* est occupée par des signes hiéroglyphiques formant ce qu'on appelle le protocole royal du roi Ousortesen II. Le revers est très délicatement ciselé et le travail tout entier du bijou dénote une grande habileté.

Un autre pectoral de forme semblable est au nom du Pharaon Amenemhàt III. Outre des signes hiéroglyphiques, il contient deux personnages répétés à droite et à gauche, et la scène tout entière s'explique par les hiéroglyphes incrustés et découpés à jour : le Pharaon s'apprête à frapper de sa massue les personnages représentant les deux peuples ennemis de l'Égypte, les Satiou et les Mentiou. Derrière le roi est une croix ansée ayant des bras qui tiennent l'ombrelle royale, c'est-à-dire le *double* vivant du roi qui ombrage son corps dans la chaleur du massacre. Toute cette scène est couverte par un vautour qualifié de *Dame du ciel, régente des deux pays*, c'est-à-dire la déesse Nant. Le roi qui fait l'action méritoire de massacrer les prisonniers de guerre est appelé en vertu de cette action *Dieu bon, maître des deux pays* (l'Égypte de l'est et l'Égypte de l'ouest) *qui frappe toutes les nations habitant sur les hauts plateaux*. Ce bijou, également en or, incrusté de cornaline, de lapis-lazuli et d'émeraude, pèse 135 grammes.

Un troisième bijou, de forme à peu près semblable, porte le cartouche du roi Ousortesen III. La corniche du *naos* est soutenue par deux colonnettes à chapiteau lotiforme, du milieu desquelles sort un bouquet de fleurs. Au-dessus du cartouche plane le vautour étendant ses ailes et dont les pattes enserrent par le haut le cartouche du roi. Ce cartouche est soutenu par la patte droite de devant de deux lions à tête d'épervier, coiffés de la double plume d'autruche au milieu des cornes, la queue relevée, et foulant de leurs pieds de derrière un nègre, tandis qu'entre leurs pattes de devant un Asiatique semble les supplier. Ce bijou en or, incrusté des mêmes pierres que les précédens, est du poids de 63 grammes. Le plus grand de ces bijoux n'a que 0^m, 104 de long sur 0^m,088, de hauteur, le plus petit, 0^m,048 de long sur 0^m,05 de haut.

On peut en conclure que l'art de la bijouterie était bien avancé. Le troisième de ces pectoraux est d'un dessin un peu grêle, le second semble avoir abusé de la couleur criarde de la cornaline, mais le premier est de tout point parfait.

Ces pectoraux étaient accompagnés de nombreux bijoux, surtout de colliers en perles d'or, en coquilles d'or, ou en pierres précieuses, de formes élégantes et variées, et de nombreux caractères hiéroglyphiques reproduits de manière à former le plus gracieux bijou. Je ne m'y arrêterai pas, car il faudrait allonger outre mesure cette description et se répéter. Je garderai seulement les coquilles en or qui représentent des cyprées, plus connues sous le nom de *cauris*. Tous ceux qui ont lu le récit des voyages de Stanley, de Livingstone ou des autres explorateurs de l'Afrique centrale — et qui ne les a lus? — savent que la seule monnaie en usage dans ces heureux pays se compose précisément de ces coquillages univalves, très répandus sur les côtes de l'Afrique et aussi sur nos côtes de l'Océan. La présence de ces coquillages imités en or dans les trésors des princesses de la XIIe dynastie égyptienne conduit naturellement à se demander si l'Égypte avait aussi connu l'usage des *cauris* pour les échanges. Déjà Mariette avait trouvé de véritables *cauris* dans une tombe d'Abydos ; mais, après lui, on n'en a plus retrouvé. L'usage des *cauris* en or pour former des colliers nous montre aussi qu'on en formait avec des *cauris* naturels; tout le monde sait que les colliers ont été et sont encore l'un des moyens d'échange les plus usités dans l'Afrique : il est donc plus que probable qu'il en était de même en Égypte, que les *cauris* y étaient regardés comme chose rare et précieuse, moins précieuse que l'or toutefois, que l'on s'en servait comme de monnaie courante, et l'imitation en or de cette précieuse coquille n'est pas faite pour infirmer cette conclusion.

Les bijoux des deux premiers trésors appartenaient aux princesses Mérit et Hathorsat; ceux des deux derniers étaient la propriété des deux princesses Ita (prononcez Ida) et Ekhnoumit. Ces deux personnes avaient un mobilier funéraire complet, car leurs tombes étaient intactes; la momie était entourée de nombreux objets qui méritent d'être décrits. A côté de la momie de la princesse Ita étaient des sceptres, des cannes, une massue, un fouet, un arc et un poignard à lame de bronze, à poignée d'or massif incrusté de pierreries et à pommeau d'un seul morceau de lapis-lazuli. Le masque de la momie avait les yeux rapportés et enchâssés dans l'argent. La seconde princesse avait autour de son corps les mêmes objets. Il n'en faudrait pas conclure que ces princesses eussent l'humeur batailleuse ou qu'on leur

eût appris à se servir des armes destinées à l'homme ; les armes ne devaient servir que pour le voyage de l'âme à la recherche des Enfers, voyage où elle rencontrait des monstres hideux qui s'opposaient à son passage, qu'elle devait vaincre sous peine de ne pas connaître le bonheur des Champs Élysées et pour venir à bout desquels ce n'était pas trop que tout cet arsenal. La momie de la princesse Ekhnoumit était enveloppée dans un réseau de perles en or, en cornaline, en émeraude et en lapis-lazuli : ces perles étaient retenues par des fils qui malheureusement sont tombés en poussière dès qu'ils ont été exposés au jour. Les perles d'or seules étaient au nombre de 2 020 et grosses comme un noyau de datte. Mais outre les bijoux de cette momie, la petite chambre attenant à celle du sarcophage et qu'on appelle fort improprement *serdâb*, contenait une masse de bijoux jetés pêle-mêle sur le sable et restés ainsi depuis plus de quatre mille cinq cents ans. Le nombre des objets trouvés dans les deux tombes des princesses Ida et Ekhnoumit est exactement de cinq mille soixante sept ; le poids de l'argent de 115 grammes et celui de l'or de 1 782gr,45.

Quelques-uns de ces bijoux sont très remarquables par le savoir-faire qu'ils décèlent, car ce sont des travaux d'orfèvrerie réputés encore de nos jours comme très difficiles : ainsi la chaîne d'or tressée en quadruple dont les mailles excessivement fines ont dû demander un long labeur à l'orfèvre qui l'a faite. Un médaillon d'or est d'un travail fort curieux : il contient au milieu une sorte de mosaïque représentant une vache couchée. Le médaillon est attaché par une chaîne simple à une chaîne double qui se termine à chaque extrémité par une rosace en filigrane d'or. A la partie inférieure du médaillon pendent trois étoiles à huit pointes également en filigrane d'or. Une autre chaînette simple tient suspendue dix petites coquilles striées avec deux étoiles à cinq pointes en filigrane d'or. Un papillon est également imité en filigrane, les ailes étendues, et suspendu à une double chaînette. Ces bijoux ont demandé un très grand savoir-faire, et au dire des orfèvres, le jaseron, c'est-à-dire les chaînes d'or tressées et souples, demande une habileté remarquable de l'ouvrier.

Mais ces splendeurs sont dépassées encore par deux diadèmes ou couronnes trouvés dans le *serdâb* de la princesse Ekhnoumit. Le premier est formé par un lacis de fils d'or qui se croisent et s'entre-croisent : le croisement est marqué et retenu par de petites perles en lapis-lazuli. Sur ce lacis de fils d'or se voient quantité d'étoiles à cinq branches et non des fleurettes semblables à des myosotis, comme on l'a cru ; ces étoiles sont incrustées de cornaline et d'émeraude. Pour rendre cet assemblage solide et ne le pas trop

embrouiller, l'artiste qui l'exécuta imagina une sorte de *croix de Malte*, composée d'un noyau central d'où s'enlèvent quatre fleurs de lotus opposées deux à deux, incrustées elles aussi d'émeraude et de cornaline. Il y a six de ces *croix de Malte*, et l'effet qu'elles produisent est des plus gracieux. Cependant, malgré l'habileté de l'orfèvre et à cause de la grande difficulté du travail, ce bijou, qui a un diamètre de 175 millimètres, une hauteur de 20 millimètres et qui pèse 36 grammes, n'est pas d'un grand effet décoratif : il est embrouillé, les fils d'or se sont tordus, la plupart sont devenus trop lâches, offrent une trop grande distance entre eux; il y en a bien peu qui aient conservé les courbures gracieuses originelles. Ce bijou pouvait être d'un grand effet, mais il n'était pas pratique. Il en est tout autrement du second diadème composé de pièces d'un dessin très pur et très décoratif. Il est formé par seize motifs lyriformes entourant deux à deux une rosace dont le bouton central est en or et le contour incrusté de larmes de cornaline, d'émeraude et de lapis-lazuli. Les lyres étant tournées l'une vers l'autre, embrassent d'un côté la rosace et de l'autre lui sont soudées : si elles embrassent la rosace elles l'atteignent par quatre fleurons, qui l'enserrent, pendant que d'autres fleurons, également au nombre de quatre, remplissent le vide qui, sans eux, serait trop grand entre les côtés de la lyre et l'effet produit disgracieux; si, au contraire, elles sont soudées à la rosace par la partie postérieure, cette rosace est elle-même surmontée d'une lyre qui est debout avec ses fleurons. Ces lyres debout et couchées n'ont de semblable que l'apparence : les lyres couchées sont incrustées de grains ovoïdes et de losanges sertis dans l'or; celles au contraire qui sont debout sur les rosaces sont incrustées de petites lames irrégulières en cornaline, en émeraude et en lapis-lazuli, selon les besoins de la ligne, mais le plus souvent forment un parallélogramme régulier. L'artiste qui fit ce bijou avait au plus haut point le sentiment de la forme et le goût artistique. Ce second diadème a un diamètre de 210 millimètres, une hauteur de 420 millimètres et pèse 108 grammes. Ni l'une ni l'autre de ces deux couronnes ne sont d'ailleurs complètes telles qu'elles viennent d'être décrites : on fixait encore par-dessus, dans un tenon, un panache en or qui représentait une plante d'or dont les fleurs pendaient en grappes de perles d'or ou de pierres précieuses, ou encore un porte-plumet et des porte-aigrettes, le premier formé de trois pièces destinées à recevoir des plumes disposées en éventail, les autres consistant en deux tubes qui rentraient l'un dans l'autre et s'adaptaient à la couronne. Évidemment les dames égyptiennes avaient le goût de la coquetterie et trouvaient des artistes assez habiles pour satisfaire ce goût.

On s'est extasié devant ces bijoux, devant l'habileté qu'ils réclament, et on en a conclu que plus on remontait vers l'ancien Empire, plus on se trouvait en présence d'artistes parfaits, et qu'il en était de même pour tout l'art égyptien. C'est aller un peu trop vite en besogne, et je ne saurais souscrire à ces conclusions, parce qu'elles ne me semblent pas très justes. Sans parler du côté philosophique du sujet, qu'il serait cependant honnête de ne pas négliger, je trouve dans l'examen des bijoux eux-mêmes les raisons de mon sentiment. Ces bijoux laissent à désirer en un certain nombre de cas : la facture n'est jamais parfaite, chaque pièce en particulier d'un bijou peut sembler parfaite et l'ensemble ne l'est pas. Dans les jaserons, il y a des mailles qui sont manquées, les chaînettes ne sont pas d'égale longueur; dans les pièces qui se composent de plusieurs élémens qui devraient être égaux, il y en a toujours quelqu'un qui est trop long ou trop court. Les Égyptiens n'attachaient aucune importance à la symétrie des parties, non seulement en bijouterie, mais même dans leur architecture. Si l'on compare ces bijoux à ceux de la reine Aahhôtep de la XVIIe dynastie, on voit que loin d'être mieux travaillés ils le sont beaucoup plus mal, et les esprits pessimistes et chagrins, qui sont toujours prêts à proclamer l'infériorité des temps présens en comparaison des temps passés, reçoivent ici un éclatant démenti. Un peuple n'arrive pas du premier coup à la perfection, il lui faut gravir lentement et péniblement le calvaire de l'art; plus il monte, plus son idéal s'étend, et plus il voit qu'il en est loin. Lorsqu'il croit l'avoir atteint, c'est qu'il n'a plus la force de le poursuivre et de gravir encore la pente difficile, c'est qu'il va descendre l'autre versant de la montagne, qu'il est devenu vieux et qu'il ne lui reste plus qu'à faire place à de plus jeunes. Le peuple qui ne progresse plus est fatalement appelé à disparaître.

Les objets merveilleux qui viennent d'être décrits ont appelé de nouveau l'attention sur l'Égypte. On a été quelque peu surpris que la terre noire de la vallée du Nil contînt encore tant de trésors à trouver, et, le moment de la surprise passée, on a conclu que sans doute, sûrement même, il en restait d'autres à découvrir. Les trois hommes qui la fouillent actuellement attirent à leur suite un plus grand nombre de gens qui voudraient avoir trouvé avant d'avoir fouillé. En France même cette ambition légitime, mais trop pressée, semble être partagée. On se demande ce que deviennent les antiquités découvertes. Il n'est pas difficile de répondre à cette question. M. de Morgan, fonctionnaire du gouvernement égyptien, est tenu par les fonctions mêmes qu'il

exerce de déposer tout ce qu'il trouve au musée de Gizéh; il le fait. Pour les deux autres, ils fouillent de compte à demi, le musée de Gizéh ayant non seulement la moitié des objets trouvés mais aussi le droit de préélection. De l'autre moitié, M. Naville, qui fouille pour le compte de l'*Egypt exploration fund*, dirige sur Londres les monumens qu'il a découverts; la société fait elle-même le partage entre les divers musées de l'Europe et de l'Amérique, le *British Museum* recevant la meilleure part, comme il est juste, le musée du Louvre recevant aussi sa petite part, qu'il a hâte d'ailleurs de mettre en ses magasins, ce qui ne permet pas de juger de la générosité de la société anglaise; quant à M. Petrie, auquel appartient la moitié des objets qu'il a trouvés, il en fait part à ses amis, à divers musées d'Angleterre, au musée de Berlin, et je dois dire que nous ne figurons pas au nombre de ses amis. On s'est donc ému, en France, de cette situation qu'il me sera permis de qualifier d'anormale. On a songé à fonder une société comme la société anglaise dont il vient d'être question, et l'on a déjà réuni des souscripteurs sérieux, mais en trop petit nombre. Ce qu'il faudrait, ce serait un ou deux milliers de petits souscripteurs qui, chaque année, apporteraient à la société française les ressources nécessaires pour faire des fouilles sérieuses en Égypte et qui recevraient en récompense les publications que l'on ferait. C'est ce qui se pratique en Angleterre, et pourquoi n'en ferait-on pas autant en France? Les objets trouvés, si l'on en trouvait, permettraient d'enrichir l'admirable collection du Louvre et de créer d'autres collections en province. Ce projet ne semble pas irréalisable, surtout au moment où tant de généreux particuliers font les dons que l'on sait à nos musées. Je souhaite vivement pour ma part qu'il réussisse.

E. Amélineau.

REVUE LITTÉRAIRE

L'OPÉRA ET LA TRAGÉDIE AU XVIIe SIÈCLE

L'une des dernières thèses soutenues en Sorbonne a obtenu un succès un peu différent de celui qui de coutume est réservé à ces exercices généralement austères. Les chroniqueurs ont appris à tout Paris que le piano vient de faire son apparition dans la salle où l'on sacre les docteurs; les musiciens ont constaté avec plaisir que rien n'est à l'abri de leur envahissement; tout le monde a fort approuvé que la Faculté se décidât à sacrifier aux grâces décentes. La musique adoucit les mœurs. Cela est d'un bon augure en ce temps d'examens où la férocité des juges fait couler les larmes de tant de mères !... Cette thèse, que son auteur, M. Romain Rolland, a brillamment « accompagnée », est une *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti* (1). Elle contient de consciencieuses recherches sur les origines de l'opéra en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre et sur les premiers compositeurs. Que valent au point de vue de la musique les théories, les opinions et les appréciations de M. Rolland? Ce n'est pas à moi qu'il appartient ici de le dire. Je n'ai pas à prendre parti pour ou contre le genre lui-même de l'opéra, non plus qu'à discuter la théorie wagnérienne de l'union de tous les arts. Je n'examinerai pas davantage la question de savoir si « Lully a contribué à fourvoyer la musique française depuis deux siècles. » Ces sujets spéciaux exigent la compétence des professeurs du Conservatoire ou de ceux de la Sorbonne. Mais le sujet du travail de

(1) *Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti*, par M. Romain Rolland, docteur ès lettres. 1 vol., chez Thorin. — Cf. Nuitter, *les Origines de l'opéra français* (Plon) et Fournel, *les Contemporains de Molière* (Didot).

M. Rolland intéresse, en partie du moins, l'histoire de la littérature. L'opéra, au temps de ses débuts, est en France un genre littéraire. Corneille, Molière, l'ont aidé à se former; La Fontaine a ébauché deux opéras, si Racine a failli en écrire un et si Boileau s'en est tenu au prologue; Thomas Corneille et surtout Quinault ont composé des drames lyriques qui cent années plus tard n'avaient pas lassé l'admiration de Voltaire. Tous les écrivains au XVIIe siècle se sont préoccupés de la fortune de ce genre nouveau, et ils ont deviné qu'elle ne serait pas sans action sur le destin des genres voisins. Il y a donc lieu d'examiner quelles influences ont amené l'établissement chez nous de l'opéra, de quels élémens il s'est formé, à quelles tendances il donnait satisfaction. L'étude de la tragédie en sera éclairée d'autant : l'histoire de la constitution et des succès de l'opéra est un chapitre indispensable de l'histoire de la décadence de notre tragédie classique.

L'opéra, c'est-à-dire le mélange de la poésie, de la musique et de la danse, existait depuis la fin du XVIe siècle en Italie. C'est de là qu'il nous est venu en droite ligne. C'est là que l'Italien Mazarin l'a été chercher pour nous l'imposer. On sait la ténacité que Mazarin apportait dans ses entreprises et qui le faisait triompher à la longue de toutes les résistances. Cette même opiniâtreté qu'il avait maintes fois fait servir à des causes meilleures, il la mit à introduire chez nous un genre qui était pour lui national. Dès 1645 il fait venir Giacomo Torelli décorateur machiniste que le duc de Parme consentit à céder, il mande le maître de ballets du grand-duc de Toscane Giovanni-Battista Balbi, lequel quitta Florence en poste pour arriver plus promptement en France. Les deux maîtres italiens organisèrent une représentation entièrement conforme au système des *Feste teatrali* adopté dans les cours d'Italie. On y joua la *Finta Pazza* de Giulio Strozzi, musique de Francesco Sacrati. Une partie de la pièce était encore déclamée. L'*Orfeo* de Luigi Rossi, qui fut représenté le 2 mars 1647 au Palais-Royal, dans la salle où Richelieu avait fait jouer *Mirame*, est tout à fait un opéra. Cette « tragi-comédie en musique et vers italiens, avec changemens de théâtre et autres inventions jusqu'alors inconnues en France, » se composait, suivant un chroniqueur du temps, « d'entrées magnifiques et d'une continuelle musique d'instrumens et de voix; et tous les personnages chantoient avec un perpétuel ravyssement des auditeurs, ne sçachant lequel admirer le plus, ou la beauté des inventions, ou la grâce et la voix de ceux qui les récitoient, ou la magnificence de leurs habits. » En 1654, nouvelle représentation d'une œuvre italienne, les *Nozze di Peleo e Teti*, du compositeur Carlo Caproli. Le succès fut grand. La *Gazette* affirme que « la France n'est pas moins obligée de ces beaux divertissemens à Son Éminence, qui fait venir de si excellens hommes d'Italie, que du bon succès de nos affaires. » Néanmoins il est

douteux que l'opéra italien eût réussi à se faire accepter chez nous, si les voies ne lui eussent été frayées par ailleurs, et s'il n'eût trouvé, dans des genres déjà en possession de la faveur publique, un cadre tout prêt.

Le ballet de cour fut, dans l'affaire, le grand coupable. Lui aussi, il nous était venu d'Italie, d'où Catherine de Médicis l'apporta dans ses bagages. Depuis les règnes de Charles IX et de Henri III, le ballet ne cesse de progresser. Il s'épanouit sous Henri IV. Le Béarnais aimait follement la danse; Sully ne l'aimait guère moins. Il s'était fait construire à l'Arsenal une salle de danse, et d'Aubigné nous le représente dirigeant un ballet, avec sa calotte sur la tête et un gros bâton à la main. Louis XIII « dansait assez bien un ballet »; il composa celui de la *Merlaison*. Richelieu se sert du ballet pour traduire des idées de politique : ballet des quatre Monarchies chrétiennes, de la Prospérité des armes de France, qu'il est plus aisé de terminer les différends par la Religion que par les Armes. Mazarin y déploie une magnificence inouïe. Louis XIV, jeune, bien fait, aimant le plaisir, la flatterie et les beaux costumes, consacre à la danse dix-huit années de sa vie. C'est alors que le ballet atteint à sa perfection. Profitant du progrès du goût il devient plus délicat et plus ingénieux. Benserade en fait un genre littéraire. Un passage d'une lettre de Mme de Sévigné nous fait assez connaître en quelle estime les contemporains tenaient l'auteur de *Cassandre* et du *Ballet des Muses*. Furetière s'étant permis de ne pas l'admirer, « je trouve, écrit-elle, que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord; on ne fait pas entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de La Fontaine. » Le rapprochement est significatif : Mme de Sévigné, dont on a vanté souvent l'indépendance d'esprit, est admirable pour être l'écho de son entourage et le reflet de l'opinion d'autrui. Aussi bien pour les sujets qui sont empruntés à la mythologie, pour la morale faite d'une continuelle exhortation à aimer, pour la gracieuse banalité des vers, comme pour la mise en scène et le rôle assigné à la musique et à la danse, déjà le ballet de Benserade ressemble à s'y méprendre à un opéra de Quinault.

Le voisinage du ballet ne pouvait manquer d'être dangereux pour la tragédie elle-même. On le vit bien lorsque Corneille, en 1650, donna son *Andromède*. Il s'y faisait du ciel à la terre et de la terre au ciel un va-et-vient merveilleux. C'était le soleil enlevant Melpomène, Vénus apparaissant dans une étoile, Éole descendant avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui et les deux plus éloignés

sont comme volans en l'air tout contre ce même nuage, Andromède emportée par les vents, les Néréides émergeant des flots, Neptune sur son char que traînent deux chevaux marins, Junon sur le sien que tirent deux paons, et enfin Persée sur le cheval Pégase qui fait au milieu de l'air un « caracol admirable ». Voilà de belles choses ! L'honneur, ainsi que le reconnaît modestement Corneille, en revenait surtout au sieur Torelli. Pour ce qui est de la musique, le poète s'est efforcé de la réduire à la portion congrue : « Je ne l'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs. » Cet homme assurément aime peu la musique. Il la relègue aux endroits où elle est dans l'impossibilité de nuire. Il ne prévoit pas qu'une fois entrée dans le drame, et du coin où on la confine, elle va déborder sur tout l'ensemble. Il croit, dans sa grande naïveté, qu'on fait au musicien sa place et qu'il y reste. Au surplus, il est un peu honteux d'avoir plié son génie à une pareille besogne. Il s'excuse de n'avoir semé dans ses tragédies qu'un petit nombre de « beaux vers ». Il avoue que « cette pièce n'est que pour les yeux. » Il reviendra à la charge en 1660 avec la *Toison d'Or* jouée au château de Neufbourg chez le marquis de Sourdéac qui avait fait les machines, en 1671 avec *Psyché*, tragédie-ballet. C'est qu'il est difficile de résister à la mode ; c'est que Corneille ne déteste pas le succès et qu'il est d'avis, comme Molière, que la grande règle est de plaire.

De même que Corneille avait ouvert la tragédie au ballet, Molière va le faire entrer dans la comédie. Un hasard l'y amena. Il voulait donner un ballet avec les *Fâcheux*, « et comme il n'y avait qu'un petit nombre choisi de danseurs excellens, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits ; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie. » Le temps manqua pour fondre parfaitement les deux arts. Dans la *Princesse d'Élide*, la partie musicale est déjà mieux rattachée à l'action. Le prologue de l'*Amour médecin* montre la Comédie tendant la main à la Musique et au Ballet :

> Quittons, quittons notre vaine querelle ;
> Ne nous disputons point nos talens tour à tour.

Il suffit de rappeler *Mélicerte*, la *Pastorale comique*, le *Sicilien*. Et je n'ai garde de reprocher à Molière d'avoir suivi le goût d'une cour frivole

et de lui avoir offert le genre d'amusemens qu'elle réclamait. Je le plains seulement que la nécessité l'ait contraint, étant Molière, à devenir en outre un Benserade supérieur.

Il restait à trouver le ton, la couleur, l'esprit et le style du genre de poème qui s'accommoderait avec la musique et les machines. Car le drame musical peut revêtir toutes les formes. Il peut être héroïque ou religieux aussi bien qu'amoureux et profane. Mais on voit bien quelles influences présidaient à la naissance de l'opéra. Il n'allait pas donner chez nous satisfaction à un instinct national, à un besoin généralement répandu; nos grands parens n'avaient pas pour la musique cette passion qu'on a réussi à nous inculquer à force d'importations étrangères et, je pense aussi, par suite de l'exaspération de notre sensibilité et du détraquement de nos nerfs. « Il n'y avait pas un seul homme dans le pays, dit Voltaire, qui sût faire un trio ou jouer passablement du violon. » Le goût de l'opéra est au XVIIe siècle une forme de la manie de l'exotisme. Il rallie tous les « snobs » de l'époque. Il se fait jour dans la période du nouveau règne où l'on est le plus enfiévré de plaisir. Il sévit tout particulièrement parmi les femmes. Dans une petite comédie, d'ailleurs insipide, Saint-Évremond met en scène une jeune fille que la passion de l'opéra a rendue folle, mais, comme vous l'entendez bien, folle à enfermer. Il indique les phases successives par où le mal a passé chez la pauvrette : « Les Astrées lui avaient donné la fantaisie d'être bergère; les romans lui avaient inspiré le désir des aventures, et ce que nous voyons aujourd'hui est l'ouvrage des opéras. » C'est cela même, et telle est précisément la filiation de l'opéra. Il continue la littérature romanesque et la poésie de salon. Une cour galante, le monde élégant, les femmes et les marquis, tous les doucereux et les enjoués, ceux qui préfèrent le « vain plaisir » aux jouissances de l'esprit, ceux qui ne demandent à l'art que de les amuser, tels sont ceux pour qui se prépare et au gré de qui se façonne le divertissement de l'opéra. C'est le triomphe de l'influence mondaine. Ceux-là ne peuvent déjà plus supporter ni l'héroïsme de Corneille, suranné et qui les fait sourire, ni la fantaisie de Molière, qu'ils trouvent triviale. Ce sont les mêmes qui feront à Racine une guerre implacable et ne lui pardonneront pas d'avoir exprimé la vérité de la nature humaine. Ils ne veulent rien que de factice, ils n'admettent rien que de conventionnel, ils ne goûtent rien que de fade. C'est pourquoi ils applaudissent à l'art de Quinault, dans lequel ils se reconnaissent. Les tragédies de celui-ci sont faites à leur ressemblance et à leur mesure : elles sont l'expression même du goût de la société. L'*Astrate*, auquel il ne manque pour braver les critiques mêmes de Boileau que d'avoir été mis en musique, est de 1663. Désormais l'opéra a son librettiste; il a trouvé la nature des sentimens qu'il exprimera et la langue qui lui convient.

Telles sont les complicités qui nous acheminaient à adopter l'imitation pure et simple de l'opéra italien. Du ballet de Benserade combiné avec la tragédie de Quinault, sous l'influence d'un italianisme décadent et sous la poussée de la frivolité mondaine, s'est formé chez nous l'opéra. Comme il arrive, ses véritables fondateurs, ceux qui l'implantèrent en France ne sont pas ceux qui en avaient tenté les premiers essais. Quinault s'obstinait dans la tragédie, faute d'avoir trouvé pour son « lyrisme » le véritable débouché. Lully n'eut pas de lui-même l'idée qu'on pût adapter la musique au vers français. Rendons au malheureux Perrin et à l'infortuné Cambert l'honneur qui leur appartient. Ce sont eux qui, en 1669, obtiennent un privilège pour la fondation d'une Académie de musique, et qui font représenter le 19 mars 1671 *Pomone*, pastorale en cinq actes et un prologue. Ils s'étaient associé Sourdéac pour les machines et Chaperon pour la partie financière. Pourquoi n'eurent-ils pas tout le succès que méritaient leur bonne volonté et leurs talens? Cambert possédait, au témoignage de Saint-Evremond, « un des plus beaux génies du monde pour la musique, le plus entendu et le plus naturel. » Il avait le goût le plus louable pour les mots qui ne veulent rien dire : « Nanete, Brunete; Feuillage, Bocage; Bergère, Fougère; Oiseaux et Rameaux, touchaient particulièrement son génie. » De son côté, Perrin n'était pas dépourvu de mérite. Il avait débuté dans la poésie en chantant dans des « pièces folastres » divers insectes, tels que la puce, le moucheron et le ver à soie, et continué par une traduction de l'*Enéide* où il montrait le héros virgilien « travesty de l'habit non pas d'un barbare... mais d'un cavalier françois, avec la pompe des plumes et des clinquans. » Ce sont des titres. Par malheur il céda au légitime désir de s'enrichir en épousant une vieille femme. Ce fut pour lui l'origine de beaucoup de désagrémens, et pour les débuts mêmes de l'opéra la cause de certaines entraves. Sourdéac doit être remercié pour avoir tenté de supplanter les Italiens dans l'art de la machinerie. C'était un original, s'il faut croire ce qu'en dit Tallemant : « Il se fait courre par ses païsans comme on court un cerf et dit que c'est pour faire exercice ; il a de l'inclination aux méchaniques ; il travaille de la main admirablement : il n'y a pas un meilleur serrurier au monde. » Voltaire se porte garant qu'il n'était pas complètement fou. Ce qui est certain c'est qu'il se ruina. L'association tomba en pleine déconfiture. Elle avait seulement préparé les voies à des joueurs plus heureux, ou à des combattans mieux armés pour la lutte. C'est alors que Lully entre en scène. Baptiste était surtout réputé pour son talent de danseur. Il avait déployé dans le rôle du Muphti du *Bourgeois gentilhomme* une verve étourdissante. C'était un parfait baladin, et qui avait su entrer dans la faveur du Roi aussi avant que l'autre Baptiste, surnommé Molière. Il reprit le privilège de Perrin. Il était âpre au gain,

d'une déloyauté insigne, d'humeur à la fois souple et tyrannique, au demeurant vraiment artiste. Italien d'origine, façonné au goût français, il acclimata chez nous l'opéra florentin. Quinault est pour lui le plus docile des collaborateurs. Inaugurée en 1672 par les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus* et *Cadmus et Hermione*, l'œuvre commune se continua par une série ininterrompue de succès jusqu'au *Roland* (1685) dont une scène, celle où le héros apprend par des bergers dansans l'infidélité d'Angélique, passa pour une merveille de l'art, et jusqu'à *Armide* (1686), le chef-d'œuvre, et dont le cinquième acte fut considéré comme un des plus beaux efforts du génie humain.

Tel qu'il nous apparaît dans ces modèles du genre, l'opéra consiste essentiellement dans l'emploi du merveilleux au théâtre. Quinault met à contribution la mythologie, la fable, l'épopée antique et moderne, le paganisme et la sorcellerie. Il y ajoute l'allégorie. La Discorde, la Haine, la Victoire, les Jeux, les Ris et les Plaisirs se mêlent aux fées et aux lutins, aux dieux de fleuves, aux divinités célestes, terrestres, infernales, dans la plus incohérente des mascarades. Les *Métamorphoses* d'Ovide lui fournissent la plupart de ses sujets ; il emprunte les autres à l'Arioste (Roland), au Tasse (Armide) et même à une vague tradition des romans de chevalerie (Amadis). Peu importent d'ailleurs les sources où il a puisé et les souvenirs qu'évoquent les aventures et les personnages qu'il met en scène. Pour lui la différence des temps et des pays, des climats et des civilisations n'existe pas. Ce n'est pas lui qui s'inquiéterait, comme un Corneille, de savoir si Andromède fut « blanche » ou « basanée ». Mystères de la vieille Égypte, claires légendes de la Grèce, prouesses héroïques du moyen âge, tout se confond dans une même teinte neutre, sous un vernis uniforme. — L'amour est l'unique ressort du drame, comme il est l'unique mobile des personnages et le thème unique du dialogue et de la déclamation. On sait assez de quels conseils est faite la morale amoureuse de Quinault : c'est une continuelle invitation à aimer, à profiter de la jeunesse, à suivre l'instinct en dépit des empêcheurs de s'aimer à la ronde.

Hélas, petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Il est difficile de dissimuler plus de grossièreté sous plus de préciosité. Quand Boileau parlait de ces « lieux communs de morale lubrique, » il s'exprimait à son habitude avec une franchise ingénue, mais l'expression qu'il employait n'était pas trop forte. Encore si Quinault était un peintre de la passion ou seulement un poète de la tendresse ! L'art peut profiter de ce que la morale condamne. Si même

il avait célébré le plaisir! Mais l'amour tel qu'il le comprend, toujours charmant et souriant, agréable jusque dans ses tourmens, délicieux dans ses émotions légères et à fleur d'âme, n'est que la galanterie la plus fade et la plus « dégoûtante ». Dans cette abondance de vers de mesure inégale et de médiocrité pareille où s'épanche la verve facile de l'auteur, il n'y a pas l'apparence d'un sentiment vrai. On a coutume, depuis le siècle dernier, d'en appeler de l'arrêt de Boileau, et de prononcer que s'il faiblit dans le drame, Quinault a excellé dans le style lyrique. Je choisis à dessein un couplet auquel Voltaire ne craint pas de décerner l'épithète de sublime : c'est le chœur des suivans de Pluton dans *Alceste*. Le poète, traduit à sa manière un des thèmes les plus riches de la poésie lyrique et l'un de ceux qui ont arraché au désespoir les cris les plus magnifiques : la nécessité de la mort inévitable.

Tout mortel doit ici paraître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre.
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords :
Le repos qu'on désire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici prendre place.
Sans cesse on y passe,
Jamais on n'en sort.

C'est du lyrisme de mirliton. L'œuvre d'Eugène Scribe fourmille de beautés pareilles qu'on se refuse assez ordinairement à y admirer. Peu importe d'ailleurs, puisque le musicien est chargé de réparer les défaillances du poète, et puisque, à défaut de l'un et de l'autre, on peut toujours compter sur le machiniste. Le livret de *Phaéton* est un des plus pauvres que Quinault ait écrits ; mais on voit dans cet opéra Protée sortir de la mer conduisant les troupeaux de Neptune et accompagné d'une troupe de dieux marins dont une partie fait un concert d'instrumens et l'autre partie danse ; plus loin il se transforme en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine et en flamme ; les portes du temple d'Isis s'ouvrent, et ce lieu qui avait paru magnifique n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flammes et d'où sortent des furies et des fantômes terribles qui menacent et écartent l'assemblée ; enfin Phaéton assis sur le char du Soleil s'élève sur l'horizon ; la Terre consumée apparaît et supplie Jupiter ; la foudre tombe, le héros est précipité du haut des cieux. Cela explique suffisamment que Phaéton ait enchanté le public au point que huit mois de représentation satisfirent à peine sa curiosité.

On comprend la mauvaise humeur de tous ceux qui au XVIIe siècle représentent le bon goût et défendent la tradition. Ils ont beau faire leurs réserves et mettre hors de cause Lully dont ils ne contestent pas le génie; ils déplorent le succès de l'opéra. Le genre, tel qu'ils le voient réalisé, leur paraît exécrable. Ils en dénoncent presque tous l'absurdité et se plaignent de l'insurmontable ennui qu'il leur cause. Boileau en flétrit la morale. La Fontaine en raille les prestiges imparfaits :

> Souvent au plus beau char le contrepoids résiste;
> Un dieu pend à la corde et crie au machiniste;
> Un reste de forêt demeure dans la mer,
> Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

Si d'ailleurs il goûte séparément les trois genres de la comédie, du ballet, du concert, il lui semble qu'ils ne peuvent en s'unissant que se nuire. Tel est aussi l'avis de Saint-Évremond dans sa curieuse *Lettre sur les opéras:* « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un opéra, je vous dirai que c'est un travail bizarre de poésie et de musique, où le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage. » Il conclut sans ambages : « Une sottise chargée de musique, de danse, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais c'est toujours une sottise. » Parmi les grands écrivains, La Bruyère est le seul qui incline à l'indulgence. Sans doute, comme les autres, il s'ennuie à l'opéra; mais ce n'est pas que le genre soit par lui-même condamnable, c'est que l'exécution y est encore très insuffisante. « On voit bien que l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée. » Cette idée est tout près de lui agréer. La Bruyère va jusqu'à se déclarer franchement, sinon en faveur de l'opéra, du moins contre ses adversaires : « C'est prendre le change et cultiver un mauvais goût que de dire comme l'on fait que la machine n'est qu'un amusement d'enfans et qui ne convient qu'aux marionnettes; elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux... Le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement. » Je devine bien chez le moraliste soucieux d'originalité le désir de se singulariser et de porter le poids de son opinion du côté où on ne s'attendait pas à la trouver. Mais surtout La Bruyère écrit dans les dernières années du siècle. En plus d'un endroit sa critique est en avance sur celle de son temps. C'est déjà un goût nouveau qui s'annonce.

« Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'es-

prit. » C'est Saint-Évremond qui parle ainsi. Il faut avouer qu'on ne pouvait apercevoir le danger avec plus de clairvoyance et le signaler avec plus de bonheur d'expression. Les difficultés créées à la tragédie par l'opéra, voilà ce qui est capital. Les deux genres se touchaient de trop près pour ne pas exercer l'un sur l'autre de continuelles réactions. De plus, en développant dans le public certaines exigences l'opéra allait forcer la tragédie à dévier de sa route. Pour saisir la réalité de cette influence il n'est pas besoin de s'adresser, comme on le fait ordinairement, aux écrivains de second ordre, et de montrer qu'un Crébillon ou un Lagrange-Chancel entendent l'amour précisément à la façon de Quinault. L'exemple de Racine est d'une bien autre portée. On a pu discerner jusque dans *Phèdre* l'influence d'un art rival (1). Elle éclate avec évidence dans *Esther* et *Athalie*. Les contemporains ne se trompaient qu'à demi quand ils allaient annonçant avec Dangeau que Racine travaillait à un opéra dont le sujet était *Esther et Assuérus*. Dans *Athalie* il ne suffit pas de montrer la place faite aux chœurs, l'importance donnée au décor et à la figuration, le changement à vue du dernier acte : c'est le drame tout entier qui est imprégné de lyrisme, c'est l'action elle-même qui est « merveilleuse », le principal ou le seul acteur étant la toute-puissance divine qui change les volontés, égare les esprits, dirige les événemens vers une catastrophe marquée de toute éternité. Comme il est un poète de génie, Racine remonte de Quinault à Sophocle et retrouve la véritable tradition de la tragédie antique dont l'opéra n'était qu'une déviation ou une contrefaçon. Il n'en reste pas moins qu'il s'écarte sensiblement du système qui était celui de la tragédie classique, et qu'il y apporte des beautés d'un ordre qu'elle ne comportait pas. Pour lutter contre l'opéra, un Racine peut lui emprunter ses propres instrumens et en tirer des effets imprévus. Mais c'est ce qu'il est seul capable de faire. Les autres, afin de soutenir une trop rude concurrence, mettront au service de la tragédie des ressources qui chaque fois en altèrent davantage la pureté. Ils y feront entrer tour à tour le romanesque, la terreur, la sensiblerie, l'extraordinaire, le pittoresque. C'est dire qu'ils déferont peu à peu l'œuvre de Corneille et de Racine.

En fait, le principe même de l'opéra est en contradiction avec le principe de la tragédie. Quand M. Romain Rolland nous dit que « d'elle-même la tragédie française marchait vers l'opéra », je ne sais trop comment il l'entend : ou plutôt la façon dont il s'explique prouve que l'idée qu'il se fait de la tragédie est à peu près celle qu'en ont jadis accréditée les romantiques. « Ses dialogues balancés, dit-il, ses périodes cadencées, ses phrases qui se répondent, ses nobles proportions, la

(1) Cf. Brunetière, *les Époques du théâtre français*, VII.

logique de son développement, se prêtaient naturellement à l'eurythmie musicale. L'opéra devait être l'expression parfaite du style Louis XIV. Ce génie de noblesse et de dignité calme, qui répugne à l'imprévu et se plaît à retrouver dans ses œuvres et ses spectacles la paix de sa raison ; qui fait voir les passions au travers des yeux de l'artiste ; ce génie en un mot qui met son idéal dans l'ordre plus que dans la liberté et qui tend peu à peu à chercher la beauté dans la forme de la pensée même, devait se satisfaire dans l'opéra de Lully qui n'est, si je puis dire, qu'une tragédie de la forme. » Cela n'est guère précis, mais semble encore moins juste. Loin que l'opéra fût l'aboutissement de la tragédie, il en était la négation.

C'est bien la raison, en effet, qui préside à tout le système de la tragédie et qui lui dicte celles mêmes de ses règles qu'on a taxées d'être le plus arbitraires et le plus audacieusement conventionnelles. Si le poète est tenu de resserrer sa pièce dans les vingt-quatre heures, c'est afin de moins choquer la vraisemblance, et si on lui impose l'unité de lieu c'est qu'aussi bien l'intérêt ne s'attache pas au changement du décor, mais au spectacle changeant des sentimens. La raison qui détermine la conduite de la pièce dirige également l'auteur dans l'étude qu'il fait de la passion. Ses personnages se connaissent, s'analysent, discutent avec eux-mêmes, et s'ils ne résistent pas toujours à l'impulsion du désir, s'ils succombent à la violence de l'instinct, encore savent-ils qu'ils y succombent. On ne laisse aux événemens que la moindre place. Tout se fait par des causes intérieures. C'est par là que la volonté s'éprouve, que les caractères se dessinent, et de là qu'une morale se dégage. — L'opéra est, par définition, un perpétuel défi jeté à la raison. C'est ici le domaine de l'imprévu ; les merveilles les plus invraisemblables marquent le triomphe de l'artiste qui cherche d'abord à provoquer la surprise. Tout dépend des causes extérieures. Partant, pas de psychologie. La volonté n'a rien à faire dans un monde où la face des choses est soudainement changée par l'intervention d'un dieu, à moins que ce ne soit par la baguette d'une magicienne. Les caractères perdent toute consistance dans ce domaine des vaines apparences. Même, comment parler encore de caractères et de sentimens à propos de personnages qui n'ont aucun rapport avec notre humanité ? « Le merveilleux visible n'aurait-il pas banni tout intérêt de la scène lyrique ? demande Grimm dans son article de l'*Encyclopédie*. Un dieu peut étonner, il peut paraître grand et redoutable ; mais peut-il intéresser ? Son caractère de divinité ne rompt-il pas toute espèce de liaison et de rapport entre lui et moi ? » — Aussi l'intérêt se déplace. Il s'attache à tout ce que la tragédie avait pris soin de bannir comme étant de qualité inférieure. L'opéra réalise et présente sous forme matérielle ce que la tragédie reléguait dans le récit. Nous assistons au « songe » qui vient

hanter le sommeil du héros endormi. Ce n'est plus dans une métaphore, c'est sur la scène, grâce à une machine ingénieuse que la croupe des monstres se recourbe en replis tortueux. La curiosité seule est éveillée. Le regard est amusé, l'oreille est charmée. A mesure que nous nous abandonnons à ce charme enveloppant de la musique, l'esprit perd davantage la maîtrise de soi, l'énergie se dissout comme à un contact voluptueux; du cerveau l'émotion est descendue dans cette partie de nous-même où ne pénètre pas l'analyse, dans la région des sentimens obscurs, inconsciens, qui confine au monde de la sensation. — Telle est exactement la différence. Le plaisir de la tragédie était tout intellectuel; le plaisir de l'opéra est presque uniquement sensuel.

L'auteur de l'*Histoire de l'opéra* nous promet qu'il nous montrera quelque jour comment au XVIIIe siècle la tragédie s'est transformée sous l'action de l'opéra. Pour compléter son étude, il devra la pousser jusqu'au moment où la tragédie devient le drame romantique. Entre les influences qui ont amené la constitution du drame de Victor Hugo, on en a signalé plusieurs qu'on a été chercher fort loin; je ne sais si aucune autre a été plus réelle que l'influence voisine de l'opéra. Le drame concentré autour de l'aventure amoureuse des deux « premiers rôles, » l'amour empruntant aux harmonies de toute la nature son orchestration, l'impulsion remplaçant l'activité réfléchie, l'action des causes extérieures se substituant à la volonté, l'invraisemblance des événemens le disputant à l'absurdité des sentimens, la raison abdiquant devant la musique des vers, la somptuosité de la mise en scène, la séduction du décor et du costume, — c'est *Hernani* et c'est *Ruy Blas*. En sorte que si l'opéra a tué la tragédie, ç'a été pour installer à sa place une forme de théâtre à qui il ne manquait que d'être viable. Et enfin si le drame en vers est aujourd'hui chez nous un genre mort, et qu'en ces derniers temps on s'est vainement essayé à ranimer, la faute n'en est-elle pas au voisinage trop redoutable de l'opéra? Les poètes ont beau prodiguer l'éclat des images, l'image la plus colorée semble terne auprès de la vision elle-même de l'objet. La sonorité des rimes ne s'entend plus auprès du tapage de l'orchestre. Tel est, au point de vue littéraire, le bilan de l'opéra. Sans avoir provoqué chez nous aucune œuvre de quelque valeur il a été pour les autres genres dramatiques le pire dissolvant. La valeur musicale des œuvres que nous lui devons a-t-elle été d'ailleurs une suffisante compensation? Je n'ai pas qualité pour le décider. Je me borne à remarquer qu'on est en droit d'exiger beaucoup de lui en songeant à ce que valait ce qu'il nous a fait perdre.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ANGLAISES

LA FEMME NOUVELLE

Un vent de révolution souffle, depuis quelque temps, sur l'Angleterre ; et c'est comme si, fatigués d'un trop long attachement à leurs coutumes d'autrefois, nos voisins s'apprêtaient maintenant à tout renouveler d'un seul coup. Je ne parle pas ici de la politique, où il semble cependant que de graves changemens soient en train de s'accomplir : car on sait que les divisions séculaires des partis anglais ne gardent plus désormais qu'une valeur nominale ; que rien ne subsistera bientôt des programmes anciens, ni même de l'ancien esprit politique anglais ; et que la patrie de l'individualisme s'imprègne tous les jours plus profondément de principes socialistes ou, si l'on aime mieux, *étatistes*. Et la crise politique se double d'une crise religieuse, la plus forte assurément qui se soit produite dans ce siècle. Sous les attaques multipliées des sectes dissidentes, l'autorité traditionnelle de l'Église anglicane faiblit et s'effondre, au grand profit de la propagande catholique ; les appels pour « le fonds de défense de l'Église nationale » restent sans écho dans le public, malgré l'appui incessant que leur prêtent les plus grands noms de l'aristocratie ; et déjà certains écrivains envisagent sérieusement la possibilité d'une adhésion officielle de l'Angleterre au catholicisme.

Ce sont là de clairs indices d'un état nouveau ; mais peut-être le

renouvellement est-il plus sensible encore qui s'opère, au même instant, dans les mœurs et dans les idées. Ouvrez une revue, un journal anglais. Il n'y est question que de la *nouvelle* critique, du *nouveau* roman, et de vingt autres nouveautés dont quelques-unes vraiment assez imprévues. Je serais fort en peine, par exemple, de déterminer en quoi la *nouvelle* critique diffère au juste de l'*ancienne;* mais le fait est qu'elle existe, et je n'en veux pour preuve qu'un long article publié dans la *New Review* de juin par M. Runciman, avec, en manière d'épigraphe, cette pensée du Dr Johnson : « La civilité réciproque des auteurs est une des scènes les plus risibles de la grande farce qu'est la vie. » La *nouvelle* critique consisterait-elle, suivant cette devise, à rompre avec les fâcheuses traditions de la courtoisie entre auteurs, pour revenir aux vieilles habitudes de franchise qui, bien plus encore que sa critique même, ont rendu immortel le Dr Johnson ? M. Runciman, en tout cas, ne ménage point les dures vérités à ceux qu'il appelle les « vieux critiques ». A l'un d'eux il reproche (j'oubliais d'ajouter qu'il s'occupe seulement de critique musicale) son inaptitude à jouer du piano, à l'autre le retard qu'il a mis à deviner le génie de M. Paderewski, à un troisième son peu de variété dans le choix de ses métaphores. Ou plutôt je m'aperçois que c'est lui-même qui accuse les « vieux critiques » de manquer de civilité à l'égard des « nouveaux » : mais ceux-ci, comme on voit, sont hommes à rendre la pareille.

Il me serait plus facile de définir le *nouveau roman :* car sur ce point ce n'est pas un seul article, mais au moins une dizaine que je pourrais consulter, tous parus dans les revues anglaises de ces mois derniers. Le *nouveau* roman anglais diffère surtout de l'*ancien* en ce qu'il est *sexualiste*. Le mot est nouveau, lui aussi ; mais au train dont on l'emploie il aura vite vieilli. Il désigne, autant que j'ai pu le comprendre, une littérature où une grande part est faite aux particularités des sexes, et aux problèmes divers, physiologiques, moraux, et sociaux, qui résultent de l'organisation dissemblable de l'homme et de la femme. Le sexe, c'est en effet le seul sujet où paraissent s'intéresser désormais les lecteurs anglais. « Qu'un écrivain, dit Mrs Crackanthorpe dans la *Nineteenth Century*, qu'un écrivain produise aujourd'hui un roman ou une pièce traitant d'autre chose que des phénomènes moraux qui caractérisent l'homme et la femme : et si exquis que soit son style, si profonde et subtile son émotion, si délicate sa fantaisie, le public, d'un commun accord, rejettera son œuvre. »

Aussi romanciers et dramaturges ne traitent-ils que de ces phénomènes : et l'on entend bien qu'ils n'y mettent pas la discrétion des écrivains d'autrefois. Car à dire vrai, Dickens aussi, et Thackeray, traitaient des « phénomènes moraux » qui caractérisait l'homme et la

femme ; ils en traitaient par ce même fait qu'ils introduisaient dans leurs romans des hommes et des femmes, s'efforçant ingénument de les montrer tels qu'ils les voyaient. Et pareillement tous les grands écrivains, depuis Homère jusqu'à notre temps. Que leur a-t-il donc manqué pour être *sexualistes*, et en quoi diffèrent-ils des *nouveaux* écrivains anglais ?

Mrs Crackanthorpe ne nous le dit pas, dans son ardente apologie de la sexualité en littérature ; mais il suffit de jeter un coup d'œil sur les romans et les drames anglais d'à présent pour s'en rendre compte aussitôt. La vérité est que ce que les Anglais appellent la littérature sexualiste correspond assez exactement à ce qu'a été naguère chez nous le naturalisme. Non contens de faire une part, dans leurs ouvrages, à la différence des sexes, les nouveaux auteurs anglais considèrent cette différence comme l'unique objet qui mérite de les occuper ; et non contens d'en étudier les phénomènes *moraux*, ils en décrivent et analysent à plaisir la partie *physique*, de telle sorte que ce n'est point tant leur *sexualité* que leur *sensualité* qui les distingue de Dickens et de Thackeray, et des *anciens* romanciers. De là vient leur succès auprès du public et de là aussi tant de protestations qu'ils soulèvent dans les journaux et les revues. Mais les protestations ne servent de rien contre un courant aussi fort ; et l'avènement du naturalisme dans le roman anglais n'en demeure pas moins un fait accompli. Ce n'est plus en Angleterre, désormais, que les mères françaises pourront s'approvisionner, en toute confiance, de romans pour leurs filles.

Encore ne faut-il point croire que les nouveaux romans anglais ressemblent absolument à ceux des naturalistes français. L'influence de la race subsiste et se fait sentir, malgré tout. Pour se complaire dans l'étude des sujets les plus scabreux, les romanciers anglais restent toujours, cependant, d'acharnés moralistes. Chacun de leurs romans est le développement d'une thèse ; et chacune des différences qu'ils constatent entre l'homme et la femme les conduit à réclamer quelque changement dans les relations présentes de l'homme et de la femme. Et que la plupart de ces romans sexualistes aboutissent à réclamer l'émancipation sociale et politique de la femme, c'est ce qui n'étonnera personne quand j'aurai dit enfin que la plupart de ces romans ont des femmes pour auteurs.

Des femmes, mais des femmes *nouvelles :* car c'est encore là une des nouveautés les plus considérables de la nouvelle Angleterre. *The new woman*, la femme nouvelle, il n'y a pas un terme qu'on trouve plus constamment répété dans la presse anglaise. Aussi bien Mrs Crackanthorpe propose-t-elle de l'appliquer à la nouvelle littérature elle-même, et de remplacer le mot de « roman *sexualiste* » par le mot, plus

juste en effet, de « roman de la femme nouvelle ». Dans la littérature et dans la réalité, l'Angleterre possède dès maintenant un nouveau type de femme, et dont on peut dire, pour commencer, qu'il est en tout cas infiniment plus bruyant, plus remuant, plus encombrant que l'ancien.

*
* *

« Il n'y a pas un des domaines jusqu'ici réservés à l'homme, que la femme ne menace, à présent, de s'approprier. Une à une les vieilles citadelles de la suprématie de l'homme sont attaquées et prises d'assaut. Diplômes de nos universités, doctorats de médecine et de philosophie, emplois d'éditeurs, d'inspecteurs, de maîtres d'usines, de romanciers, de brocanteurs, de dramaturges, de poètes, d'*essayistes*, la femme a envahi tout cela, et ce n'est encore qu'une faible partie de ce qu'elle entend conquérir. L'asile poudreux de la loi, lui-même, ne lui a point échappé : et pour être encore un phénomène assez rare, la *femme-solicitor* dorénavant existe. Au cours dont les choses vont, nous pouvons affirmer qu'il n'y aura pas dans vingt ans un seul métier où la femme ne fasse concurrence à l'homme, et même ne réussisse à le dépasser. Phénomène singulier, que rend plus singulier encore sa soudaineté : car c'est durant les vingt dernières années que nous avons vu tous ces changemens s'accomplir. Nous allons voir maintenant la femme-électeur et, comme conséquence inévitable, la femme-député, en attendant qu'il prenne fantaisie à nos sœurs et à nos filles de pénétrer dans la magistrature et dans le haut clergé. »

Ainsi parle un sage, M. Harry Quilter, dans un très remarquable article de la *Fortnightly Review*. Et tous ses confrères autour de lui font la même constatation, les uns avec une nuance d'aigreur ou de mélancolie, d'autres avec une résignation souriante, et quelques-uns sur le ton d'un enthousiasme lyrique. Tel un pasteur, le révérend Harry Jones qui, dans le *Sunday at Home*, réclame pour les femmes, au nom de l'Évangile, le droit de voter et l'égalité civile. « Notre-Seigneur en effet n'a-t-il pas dit que quiconque accomplissait la volonté divine était par là même Son frère, et Sa sœur, et Sa mère ? L'homme, la femme, la jeune fille sont donc non seulement placés sur le même rang, mais élevés en commun à l'honneur suprême d'une intime parenté avec le Fils de l'Homme. Ainsi il n'y a point de distinction de sexe dans le royaume des cieux. Aux yeux du Christ, la femme doit prendre la place qui lui est due, et obéir en commun avec l'homme aux grands devoirs de la vie. »

Le devoir de voter et de siéger dans les parlemens aurait-il été, « aux yeux de Jésus-Christ », aussi grand et aussi essentiel qu'il paraît l'être aux yeux du révérend Harry Jones ? La question, au surplus, est

d'assez peu d'importance, car la *femme nouvelle* anglaise ne semble guère se soucier du Christ. Son unique préoccupation est de rejoindre l'homme dans toutes les directions où, depuis des siècles, il a été seul à marcher, de le rejoindre et de le distancer. Ou plutôt on dirait que l'unique préoccupation de la *femme nouvelle* n'est pas de distancer l'homme, mais de le supprimer; car la haine contre l'homme, plus encore que son ambition de femme, se montre clairement dans tout ce qu'elle fait. Elle n'admet point qu'on lui accorde des titres, des honneurs, équivalens à ceux qu'on réserve à l'homme : ce sont *les mêmes* qu'elle réclame, et ses réclamations ont d'autant plus de chances de succès qu'elle n'est tenue vis-à-vis de son ennemi à nulle réserve de galanterie. Sans compter que l'homme, pour haï qu'il se sente, ne peut guère se résigner à la haïr à son tour, et qu'il n'y a pas une de ces réclamations de la *femme nouvelle* qui ne trouve aussitôt des hommes pour l'appuyer.

*
* *

C'est, par exemple, un *bachelier ès arts* d'Oxford qui vient, le premier, de demander pour les femmes l'admission aux grades supérieurs dans les deux grandes universités de l'Angleterre. Il raconte, en faveur de sa thèse, les héroïques exploits d'une jeune fille, miss Grace Chisholm, passionnée de sciences, ou plutôt de diplômes, et dont il nous dit lui-même qu'elle est « incomparable dans l'art de passer des examens. »

Cette jeune fille paraît en effet avoir pour les examens une attraction surnaturelle, comme d'autres pour les voyages ou pour les exercices du sport. En 1892, elle a réalisé — sans qu'il y eût à cela d'ailleurs la moindre utilité pratique — le tour de force de passer simultanément un examen de mathématiques à Oxford et un autre à Cambridge. Mais elle ne s'en est point tenue là. En 1893 elle est allée à Gœttingue, où elle a passé encore un grand nombre d'examens, qu'est venu enfin couronner, en avril dernier, un beau diplôme de docteur en philosophie, *magna cum laude* (la mention *summa cum laude* étant à peu près hors d'usage). Mais pour en arriver à ce magnifique résultat, on peut bien dire que miss Chisholm a mis en émoi toute l'université de Gœttingue, et par contre-coup le monde universitaire allemand tout entier. Car il est dans l'instinct de ces héroïnes de viser toujours aux conquêtes impossibles : et pour obtenir l'autorisation de passer son examen de docteur, miss Chisholm a dû, après des mois de démarches, solliciter directement, en audience privée, les ministres à Berlin.

Et voici qu'après avoir, comme on l'a vu, bouleversé l'Allemagne, elle est en train d'amener une révolution dans les coutumes séculaires

des universités anglaises. Depuis longtemps en effet celles-ci sont ouvertes aux femmes, à l'exception de deux, Oxford et Cambridge, auxquelles il faut joindre encore en Irlande l'université de Dublin. Et c'est contre cette exception que proteste le *bachelier ès arts* de la *Fortnightly Review*, brandissant en guise d'argument l'exemple de miss Chisholm. « En refusant leurs grades aux femmes, dit ce galant bachelier, les trois universités se mettent en révolte contre l'Europe entière. » Et il ajoute que, d'ailleurs, le but de sa protestation est simplement de s'élever contre une injustice, que l'admission des femmes aux grades d'Oxford et de Cambridge ne saurait avoir pour elles aucun avantage pratique, sinon de leur donner, en échange d'une somme de huit livres sterling, un diplôme dont elles peuvent se procurer l'équivalent dans dix autres universités.

Un professeur de philosophie d'Oxford, M. Thomas Case, a pris la peine de répondre, dans la *Fortnightly Review* de juillet, à ce bachelier anonyme. Encore s'attend-il à soulever dans le public « une tempête d'indignation ». Mais il estime qu'il a le droit et le devoir de se prononcer sur un sujet de ce genre, ayant enseigné à Oxford durant plus d'un quart de siècle.

Et il nous apprend d'abord que la campagne engagée par le bachelier ès arts n'est que la suite de nombreuses campagnes antérieures dont chacune a eu pour effet de faire accorder aux femmes de nouveaux privilèges, dans les règlements de l'université. Non seulement les femmes sont admises, dès aujourd'hui, à la plupart des examens d'Oxford, mais elles y jouissent encore d'avantages exceptionnels. Elles sont dispensées de répondre sur le latin et le grec ; elles peuvent passer l'examen du second degré sans s'être d'abord présentées au premier ; elles n'ont à justifier d'aucun stage. Un seul droit leur est refusé, celui de devenir *bachelier ès arts :* et cela pour cette raison décisive que le grade de bachelier ès arts confère à celui qui l'obtient le titre de membre permanent de l'université. — Pourquoi donc, demandera-t-on, les femmes ne pourraient-elles pas devenir membres de l'université d'Oxford ? — M. Case en énumère longuement les motifs, dont quelques-uns risqueraient de paraître trop spécieux ou nécessiteraient trop de commentaires. Mais de son argumentation il résulte, en résumé, que l'Université d'Oxford a été destinée, de par les lois mêmes de son organisation, à être exclusivement une université pour hommes. Le cours des études, le régime de vie des étudians, tout y rend impossible la cohabitation de personnes des deux sexes.

C'est que le professeur Case admet encore, suivant la manière ancienne, la nécessité d'une éducation différente pour les deux sexes ; tandis que, par un phénomène singulier, les nouveaux sexualistes pa-

raissent conclure, des différences qu'ils constatent entre l'homme et la femme, à une égalité absolue de droits et de devoirs. « Aussi longtemps que Dieu n'aura pas inventé pour l'humanité quelque autre moyen d'engendrer, dit le professeur Case, la pureté de la femme devra rester une des conditions de la vie sociale. La différence des sens entraîne une différence absolue dans l'éducation physique, intellectuelle et morale de l'homme et de la femme. Et pour m'en tenir à l'éducation morale, j'affirme que l'homme peut lire et entendre maintes choses que la femme doit ignorer ; j'affirme en outre que l'homme et la femme doivent être élevés séparément, qu'ils ne doivent pas être admis ensemble à étudier Aristophane et Juvénal, à disséquer dans les laboratoires d'anatomie et de physiologie. C'est déjà une chose assez répugnante que les jeunes filles anglaises d'à présent soient autorisées à lire des livres dont rougiraient leurs mères. »

Et le professeur Case s'étonne, en terminant, de cette fièvre d'ambition qui pousse les femmes à réclamer des droits où elles ne sauraient prétendre, tandis qu'il leur est permis d'obtenir des droits équivalens dans tant d'autres universités, sans compter les innombrables écoles supérieures qu'on a fondées expressément pour elles. Mais qu'importent ces écoles à la *femme nouvelle!* Rivaliser avec l'homme, le chasser tour à tour de tous les domaines que l'usage des siècles lui avait réservés, voilà l'unique entreprise qui la tente désormais.

*
* *

Si encore, en échange de ces nouveaux privilèges, elle se résignait à abandonner les anciens, si elle consentait à payer ses victoires de quelques sacrifices! C'est à quoi l'invite M. Quilter, dans l'article que j'ai eu déjà l'occasion de citer. Il voudrait que la femme ait le courage de choisir une bonne fois entre son rôle de jadis et le rôle nouveau qu'elle aspire à jouer. « Mais au lieu de cela, dit-il, nous la voyons résolue à garder tout ensemble ses prérogatives anciennes et ses nouvelles conquêtes, réclamer tout ensemble les droits d'une égale, les immunités d'une protégée, et le respect que l'on doit aux êtres supérieurs : et je ne connais d'équivalent à leur cas que celui des acteurs, qui, dans ces dernières années, se sont accoutumés à requérir la situation d'hommes du monde, tout en continuant à s'affranchir des obligations et des devoirs du reste de la société. »

Il faudra bien cependant, ajoute M. Quilter, que la femme *nouvelle* prenne un jour son parti de sa nouveauté. « Elle demande qu'une égalité absolue de morale, de liberté, d'occupations, soit admise entre l'homme et elle, que toutes les fonctions soient communes aux deux sexes. Mais pour que se réalise un pareil idéal, n'est-il pas indispensable que la

femme renonce à ses vieilles traditions de fidélité, d'obéissance, de modestie et de pureté, et que l'homme d'autre part renonce à ses vieux devoirs de respect, de protection, de galanterie envers elle ? N'est-il pas indispensable aussi que, pour rétablir l'égalité des sexes, la femme abandonne toute préoccupation de se rendre belle et de plaire? Elle n'aura plus désormais ni assez de loisirs ni assez d'argent pour ces soins futiles : et peut-être verrons-nous ces soins transférés à l'homme, qui étant plus vigoureux et plus résistant à la tâche, trouvera plus de momens à y consacrer. Et avec la toilette, combien d'autres institutions sociales devront disparaître plus importantes encore, ne serait-ce que les deux institutions du mariage et de la famille! »

Le fait est que ces deux institutions sont très menacées, à en croire non seulement les adversaires, mais les avocats même de la « femme nouvelle ». La statistique, d'ailleurs, suffirait à le prouver. D'un article de Mrs Gordon dans la *Nineteenth Century* il résulte que, sur 1486 jeunes femmes sorties des universités et écoles supérieures anglaises, deux cents à peine se sont mariées. Et Mrs Gordon ajoute que la proportion des mariages diminue considérablement à mesure qu'augmente le degré d'instruction. C'est que la *femme nouvelle* méprise le mariage; elle ne se fait point faute de nous l'affirmer. Une bonne moitié des derniers romans *sexualistes* sont ouvertement des thèses contre le mariage, représenté tantôt comme une contrainte odieuse, tantôt comme la pire des dégradations. Et l'on comprend qu'il y ait là un motif croissant d'inquiétude pour tous ceux qui gardent encore quelque souci de l'idéal social d'autrefois.

« Chose étrange, écrit Mrs Elisabeth Bisland dans la *North American Review*, voici qu'en même temps que l'instruction se développe, la sagesse décroît. Voici qu'après avoir bâti de ses mains, à travers de longs siècles, le temple sacré de la famille, la femme s'apprête à le démolir. Sous prétexte de garantir son individualité, elle se dérobe au seul rôle qui soit vraiment digne d'elle, au rôle d'épouse et de mère. Elle veut être libre, et elle ne s'aperçoit pas que la liberté qu'elle réclame, si même elle était possible, la déposséderait du plus beau privilège de son sexe. »

Les revues anglaises et américaines sont remplies de protestations de ce genre, qui prouvent bien, par leur nombre même, la réalité et la gravité du danger qu'elles signalent. Mais elles prouvent en même temps que devant les progrès incessans de la *femme nouvelle*, le type de la femme « ancienne » n'a pas entièrement disparu, car ce sont des femmes, le plus souvent, qui s'élèvent ainsi contre un mouvement qu'elles jugent contraire aux véritables intérêts de leur sexe. Aussi bien M. Quilter lui-même reconnaît-il, en terminant son article, que ce

mouvement dont il s'inquiète si fort ne se produit peut-être qu'à la surface de la société anglaise, et que la majorité des femmes de son pays restent fidèlement attachées à l'idéal féminin des siècles passés. « Le fond du caractère de la femme, dit-il, n'a point changé. Voyez par exemple les journaux qu'elle lit, ses jeux, ses occupations favorites : vous n'y trouverez aucun indice d'une évolution, rien qui dénote une aspiration vers un but nouveau. Le *Lady's Pictorial*, le *Woman's World*, la *Queen*, continuent à entretenir surtout leurs lectrices de la mode du jour et des menus événemens mondains. Loin de moi la pensée de les en blâmer ; mais n'est-ce point la preuve que les femmes et les jeunes filles anglaises restent parfaitement étrangères à toute idée de révolution? »

Le mal n'existe encore qu'à la surface, et M. Quilter ne croit pas le moment venu de désespérer. Mais il demande à la femme anglaise de choisir décidément entre son rôle ancien et le nouveau rôle qu'on l'invite à jouer. « Faites-nous savoir, lui dit-il, lequel de ces deux partis vous paraît le plus digne de vous : ou bien de chercher de nouvelles sanctions et de nouvelles missions, et de poursuivre contre nous une lutte où vous n'avez rien à gagner, ou bien de rester telle que nous vous avons connue — et aimée — de tout temps, notre soutien dans la tâche et la lumière de notre vie. Ah! si vous pouviez revenir simplement à votre idéal d'autrefois! Si vous pouviez recommencer à ne vous préoccuper que de plaire et d'aimer! Ce serait en vérité le plus heureux progrès que vous puissiez faire. Car il n'y a rien au monde d'aussi beau ni d'aussi fort qu'une femme, à la condition qu'elle ait le courage de rester femme, et de remplir le rôle que Dieu lui a confié! »

***

Un article de M. Richard Davey sur la « Condition présente de la femme en Turquie », dans la *Fortnightly Review* de juillet, présente le contraste le plus singulier avec toute cette littérature de la *femme nouvelle*. Non pas, cependant, que la femme turque n'aspire, elle aussi, à se *renouveler*, et que le vent de révolution qui souffle sur l'Angleterre ne se fasse un peu sentir jusqu'au fond des harems de Constantinople. Une dame turque, qui parle l'anglais admirablement, et qui est de plus une excellente musicienne, disait récemment à M. Davey que sa situation et celle des autres femmes de sa race leur devenait tous les jours plus intolérable. « Songez donc, n'est-ce pas une chose terrible que moi, qui suis passionnée de musique, et à qui mon mari serait si heureux d'être agréable en toute chose, je ne puisse de ma vie aller dans un théâtre ni dans un concert; qu'il me soit à jamais interdit de sortir des limites de l'Empire ottoman, et que tout échange d'idées me soit

impossible avec les femmes en compagnie desquelles je suis condamnée à vivre? Plus une femme musulmane acquiert d'instruction, plus son sort devient misérable ; et cela ne cessera que le jour où, suivant le vœu de Fuad-Pacha, nous aurons enfin obtenu notre complète émancipation. Mais, croyez-moi, il ne se passera plus beaucoup de temps avant que ce cher rêve ne se réalise. Les femmes de Turquie sont en général fort intelligentes, plus intelligentes même que leurs maris ; et il se forme entre nous un esprit de corps qui ira toujours grandissant. En 1892, le Sultan nous avait ordonné de porter un voile d'une forme aujourd'hui hors d'usage, le *yashmak*, pendant toute la durée du Ramadan. Trois jours nous obéîmes ; mais, le quatrième jour, toutes les femmes de Constantinople, sans exception, refusèrent de porter le *yashmak*, et depuis lors Sa Majesté a tout à fait renoncé à intervenir dans le détail de notre toilette.

« Ajoutez-y que chez les hommes aussi, au contact de la société européenne, le désir grandit sans cesse d'un régime nouveau : la vanité de nos maris est blessée quand ils se disent qu'il leur est interdit de montrer leurs femmes, qui ont cependant de plus beaux yeux, et des bijoux plus précieux que les dames les plus à la mode du corps diplomatique. Et je vous certifie que si l'on organisait un plébiscite parmi les femmes turques, leur donnant à choisir entre leur condition présente et un régime de liberté à l'européenne, le vote serait à peu près unanime en faveur de ce dernier parti. N'est-il pas ridicule qu'un mari ne puisse pas aller dans les magasins au bras de sa femme, mais soit tenu de marcher à douze pas derrière elle? »

Les paroles de cette dame paraissent avoir presque convaincu l'écrivain anglais : car les yeux des femmes, leur sourire, et la musique de leur voix resteront longtemps encore les armes les plus sûres du mouvement féministe. Mais on devine que, s'il avait dû s'en tenir à ses observations personnelles, M. Richard Davey n'aurait point jugé en des termes aussi amers la condition présente de la femme musulmane. Il reconnaît tout au moins que la grande majorité de ces femmes se trouvent parfaitement heureuses de la vie qui leur est faite, que leurs maris sont pour elles pleins d'indulgence et de soin, et que, sauf le droit d'aller au théâtre et dans les salons, il n'y a guère de liberté qui ne leur soit permise. « Elles peuvent passer toutes leurs journées hors de chez elles, courir les boutiques, rendre visite à leurs amies, se transporter où il leur plaît en compagnie de leurs suivantes et de leurs enfans. Beaucoup d'entre elles sont instruites, et quelques-unes même comptent aujourd'hui parmi les plus célèbres écrivains de la Turquie : telles Zafir Hanoum, qui a publié des traductions de sept langues différentes, Gulnare Hanoum et Leila Hanoum, qui ont écrit

des poèmes pleins de fraîcheur et de sentiment. Leila Sultan, la fille d'Abd-el-Hamid, est une musicienne des plus habiles. Et une autre dame turque, Fatma Hanoum, s'est mise à la tête d'une importante campagne pour le relèvement de la condition des femmes dans les classes inférieures de la société. »

Il y a bien une loi qui défend aux femmes turques de divorcer sans le consentement de leur mari. Mais M. Davey nous affirme que cette loi n'empêche pas les divorces d'être plus fréquens en Turquie qu'ils ne sont même aux États-Unis. La femme, en effet, a mille moyens infaillibles d'obtenir le consentement nécessaire : il lui suffit par exemple de témoigner à son mari une mauvaise humeur obstinée, ou de faire mine de lui désobéir. « C'est ainsi que des jeunes femmes âgées de moins de vingt ans ont déjà divorcé et se sont remariées une douzaine de fois. Un très haut personnage de Constantinople s'était marié il y a quelques années avec une jeune fille très riche, très instruite, et d'excellente famille, mais qui avait, paraît-il, un caractère détestable. Un an ne s'était point passé que le mari et la femme avaient divorcé et s'étaient remariés chacun de son côté. Mais bientôt la dame, fatiguée de son second mari, divorça de nouveau. Elle prit une place d'institutrice dans une école supérieure de jeunes filles à Scutari, devint bientôt gouvernante des enfans de la Khédive, et entra si avant dans l'estime de cette princesse qu'elle est aujourd'hui devenue son secrétaire particulier. Elle est venue en cette qualité, l'année dernière, à Constantinople, et dans un banquet à Yldiz-Kiosk elle s'est trouvée placée à table à côté de la troisième femme de son premier mari. »

Peut-être même les hommes, en Turquie, seraient-ils plus disposés que leurs femmes à se plaindre du régime matrimonial que leur a imposé le Prophète : car, pour agréable que puisse être la possession de quatre épouses légitimes, elle impose aux maris des charges et des frais souvent au-dessus de leurs forces. Mahomet a rendu difficile aux femmes l'accès du paradis; mais, tout en leur témoignant un profond mépris, il n'a rien négligé pour leur assurer dans ce bas monde une existence tranquille et commode. Il a notamment exigé que le mari traitât ses quatre femmes avec une égalité absolue ; et les maris turcs sont tenus en conséquence d'offrir à toutes leurs femmes les cadeaux que l'une d'entre elles s'avise de leur demander. Ainsi encore ils ne peuvent divorcer sans rendre à la femme répudiée jusqu'à la dernière piastre de sa dot, sans compter les sommes que leur coûte l'entretien du harem, avec l'énorme quantité d'esclaves et de domestiques dont il est rempli. De telle sorte que l'on peut s'attendre à voir un jour ou l'autre les mahométans réclamer eux-mêmes d'être dépossédés de leur

droit de polygamie et entreprendre une campagne pour l'émancipation de leurs femmes.

*
* *

Je ne veux pas quitter les revues anglaises avant d'avoir signalé encore, dans la *Fortnightly Review* de juin, la réponse — si longtemps attendue — de M. Herbert Spencer au livre de M. Balfour sur les *Fondemens de la croyance*. Mais l'attente du public a été quelque peu déçue. M. Spencer, en effet, n'aime pas la polémique : il y apporte le plus souvent un ton de mauvaise humeur et de lassitude qui n'est guère pour renforcer l'intérêt de son argumentation. Et le plus clair de son argumentation paraît consister, cette fois, à accuser M. Balfour d'être « anthropocentriste », et de rétrograder ainsi vers une conception de l'univers désormais dépassée. M. Spencer reconnaît d'ailleurs que c'est pour les agnostiques eux-mêmes un source de grand chagrin de ne pas être mieux renseignés qu'ils ne sont sur la vraie signification de l'univers. Il regrette seulement que M. Balfour se soit montré si injuste pour les bienfaits de la science. « Car enfin, dit-il, c'est la science qui a permis à l'humanité de progresser du *boomerang* au canon de cent tonnes, et de l'écriture primitive à des journaux dont il s'imprime vingt mille feuilles par heure. » Voilà certes deux beaux progrès ; mais je crains que M. Balfour n'en soit pas aussi reconnaissant à la science que M. Herbert Spencer.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

13 juillet.

Au moment où paraît cette chronique, le Parlement est sans doute en vacances, bien que nous ne puissions pas l'affirmer d'une manière tout à fait certaine au moment où nous l'écrivons. Mais rien n'est plus probable. Pendant ses dernières séances, la Chambre a manifesté un désir presque violent d'expédier à tout prix la besogne courante, et de se répandre à travers nos cantons. *O rus, quando te aspiciam!* La température y est certainement pour quelque chose : elle est torride aux deux extrémités du pont de la Concorde. De plus, les élections aux conseils généraux ont lieu le dimanche 28 juillet, et sur vingt députés une douzaine font partie des assemblées départementales. On sait que celles-ci sont renouvelables par moitié tous les trois ans, de sorte qu'un quart, ou peu s'en faut, de nos députés se trouve aujourd'hui sur la sellette électorale. Il y a donc un double motif pour mettre fin à la session. Le 14 juillet avait été assigné d'avance, dans tous les esprits, comme la date extrême des travaux parlementaires. La session, ouverte constitutionnellement le second mardi de janvier, est close. Que de choses bonnes et utiles on aurait pu faire depuis sept mois si le temps avait été bien employé ! Qu'a-t-on fait ? Rien, ou presque rien. Les socialistes ne manqueront pas de tirer parti de cette stérilité pour accuser le régime parlementaire lui-même : ils se chargent, au préalable, d'en empêcher, d'en obstruer le fonctionnement par les interpellations continuelles qu'ils jettent au milieu des discussions les plus graves, et que la Chambre a la faiblesse de se laisser imposer. On dit que son règlement l'y oblige, et quelques personnes s'imaginent qu'il suffirait de modifier le règlement pour supprimer l'abus. C'est une tendance naturelle aux assemblées et aux gouvernemens qui manquent de caractère de croire que le règlement, ou la Constitution, sont coupables de leur impuissance. Ils aiment mieux réformer en dehors d'eux que se réformer eux-mêmes, ce qui serait pourtant la seule réforme efficace. On ne nous ôtera pas de l'esprit que si la Chambre aidée par le gouvernement, et le gouvernement soutenu par la Chambre, avaient eu une égale volonté d'entamer une œuvre sérieuse et de la conduire à son terme, sans se laisser distraire par les exercices

de gymnastique oratoire auxquels les conviaient sans cesse les radicaux et les socialistes, ils en seraient venus à bout. Mais le gouvernement n'a rien proposé, et la Chambre s'est laissée aller à la dérive jusqu'au jour où l'urgence de sa séparation l'a obligée à bâcler une besogne qui, soit hasard, soit parti pris, avait été accumulée à sa dernière heure. On a voté les contributions directes sans respirer, en une seule séance, pas intégralement il est vrai. Nous allons y revenir. Mais auparavant il faut dire quelques mots de la discussion de la réforme des boissons et de l'arrangement commercial avec la Suisse.

La réforme des boissons! Il y a de longues années qu'on en parle, et il est à craindre qu'on n'en parle encore pendant de longues années. Ce qui vient de se passer ressemble tellement à ce qui s'était passé au cours des épreuves précédentes, que le même dénouement semble inévitable. Or ce dénouement a été toujours négatif. D'où vient la difficulté de la réforme? Tout le monde la connaît. Notre situation budgétaire ne nous permet pas de faire de dégrèvemens; pourtant, on veut dégrever les boissons dites hygiéniques et qui, le plus souvent, méritent si peu cette épithète. Ce sont les vins, les bières, les cidres, etc. Pour les dégrever, il faut grever l'alcool. L'alcool est le bouc émissaire qu'on charge, et Dieu sait à quel point il y prête! de tous les méfaits contre l'hygiène : dès lors, il paraît naturel et légitime de le frapper, au profit de ces innocentes qu'on intitule les boissons hygiéniques. M. le professeur Lannelongue, avec sa haute autorité scientifique et avec une puissance d'argumentation dont son auditoire a été saisi, a renouvelé le procès de l'alcool. Il y a mis une éloquence pleine de chaleur, et sa conviction s'est répandue sur tous les bancs de la Chambre. Rien de mieux! M. Lannelongue a plaidé la cause de la santé publique; c'est la meilleure de toutes. Mais on ne peut surcharger l'alcool sans soulever la question des bouilleurs de cru, et sans lui donner une acuité proportionnelle à l'élévation même de droits dont l'alcool est atteint. Ils sont nombreux, les bouilleurs de cru; ils sont ardens; ils sont habiles. Rien ne les lasse ni ne les décourage. Ils sont habitués à perdre la première bataille et à gagner la seconde : après cela, ils dorment parfaitement tranquilles, fixés désormais sur le sort définitif de la loi. La première bataille se livre sur la question de leur privilège; ils la perdent régulièrement. Leur confiance n'en est pas le moins du monde ébranlée. Ils demandent alors qu'on leur concède un certain nombre de litres d'alcool destinés à la consommation familiale. C'est la même question sous une autre forme; c'est le même principe sous un aspect plus respectable; pour parler français, c'est exactement la même chose, mais avec une limite au moins apparente. Cette fois, les bouilleurs ont obtenu dix litres : premier succès. L'avantage devient ensuite de plus en plus considérable à mesure que le droit sur l'alcool est plus élevé. Si chaque bouilleur peut arracher dix litres à

l'impôt, son profit augmente avec l'augmentation de la taxe, et s'il y a en France quatre cent mille bouilleurs, on voit tout de suite par quel chiffre il faut multiplier l'exemption. Après s'être assuré un bénéfice aussi appréciable, les bouilleurs se déclarent-ils satisfaits? Ce serait mal les connaître que de le croire : ils commencent par mettre de côté cet en-cas, puis ils poursuivent leur campagne. Ils savent parfaitement bien que la réforme n'est possible qu'à la condition d'être partielle, successive, provisoirement modérée. On ne peut pas changer en une seule fois et du tout au tout les habitudes fiscales d'un pays : quels que soient les dangers de l'alcool, il a droit à quelques ménagemens. Aussi tous les gouvernemens qui se sont succédé ont-ils proposé de dégrever seulement de certains droits et dans une certaine mesure les boissons dites hygiéniques, et de demander une simple compensation à l'alcool. Que proposent alors les bouilleurs de cru? De dégrever totalement les boissons hygiéniques. Sur elles, plus de droits d'aucune sorte; exemption complète, absolue; on prélèvera en surcroît toute la différence à l'alcool. Comme nous l'avons dit, les litres d'alcool non taxés en profiteront, si par hasard le projet vient à passer. Mais passera-t-il? Devant une Chambre, oui; devant deux, c'est plus difficile. La surélévation excessive des droits sur l'alcool, en dehors du trouble qu'elle risque d'apporter dans les habitudes prises, met en jeu des questions très délicates, dont la principale est celle du monopole, soit de l'alcool lui-même, soit de sa rectification. La Chambre, après avoir voté toutes les propositions que nous venons d'énumérer, a voté aussi le monopole de la rectification : c'est toute une administration à créer. Que de problèmes nouveaux! que de difficultés! Ceux mêmes qui ne sont pas opposés, et nous sommes du nombre, à une augmentation très sensible du droit sur l'alcool, se demandent s'il est prudent de la porter d'un seul bond à 275 francs l'hectolitre. Il y avait là, pour l'avenir, une réserve que tout le monde connaissait; seulement on était tacitement d'accord pour ne pas la vider d'un seul coup et pour en garder quelque chose en prévision des jours difficiles. Les jours actuels sont gênés, soit! D'autres le seront peut-être davantage. L'alcool est, au point de vue du rendement, la dernière matière vraiment élastique de notre budget des recettes : est-il permis d'en épuiser en une fois l'élasticité? Est-ce habile? Est-ce sage? Non, certes. Les bouilleurs de cru le savaient bien lorsqu'ils ont proposé le dégrèvement complet des boissons hygiéniques en rejetant toute la surcharge sur l'alcool. Ils voulaient compliquer la question jusqu'au point où elle devient inextricable. Le gouvernement a prévenu la Chambre de la manœuvre; mais, il faut bien le dire, le gouvernement n'a pas, dès le début, suffisamment dirigé la discussion; ses interventions intermittentes ont manqué de continuité et, par conséquent, d'autorité. Aussi la Chambre a-t-elle donné dans tous les pièges qui

lui étaient tendus. Elle a envoyé au Sénat une sorte de monstre législatif qui n'en reviendra sans doute jamais, à moins qu'il n'en revienne complètement transformé. Et alors tout sera à recommencer. Le travail de la Chambre n'a même pas opéré un dégrossissement de la matière première; il en a plutôt réuni sur un même texte toutes les difficultés, peut-être les impossibilités. Le scenario a d'ailleurs ressemblé trait pour trait à celui dont nous avons déjà vu plusieurs répétitions. Il est triste de penser que l'expérience des Chambres précédentes serve si peu à celles qui viennent ensuite. La carte routière d'une discussion sur les boissons est, en quelque sorte, tracée d'avance. On connaît le tournant précis où la voiture a toujours versé : c'est celui où elle vient de verser une fois de plus. La Chambre, en dépit des nombreuses séances qu'elle a consacrées à la réforme, ne lui a pas fait faire un seul pas : elle l'a laissée dans la même et vieille ornière. Ses efforts ont manqué d'originalité, et leur résultat se solde à zéro.

La Chambre a été plus heureuse en ce qui concerne la convention commerciale avec la Suisse : sur ce point, elle s'est distinguée avec avantage de sa devancière. Un député ultra-protectionniste a constaté avec douleur que nous étions bien loin de la Chambre de 1892; il ne reconnaissait même plus M. Méline. Et, en effet, M. Méline était presque méconnaissable dans le rôle nouveau qu'il s'était attribué : il était le rapporteur de la loi qui consacre notre convention avec la République helvétique. *Quantum mutatus!* M. Méline s'est efforcé de démontrer que ce n'est pas lui qui avait changé, mais bien l'arrangement franco-suisse, et qu'il y avait « un abîme » entre celui d'aujourd'hui et celui d'autrefois. La différence, nous le reconnaissons, est sensible : il n'en est pas moins vrai qu'il y a trois ans M. Méline n'aurait pas accepté d'être le rapporteur de la convention actuelle. Tout au plus se serait-il contenté de la laisser passer sans protestation ; encore cela n'est-il pas certain. Mais, depuis, M. Méline s'est détendu. La victoire qu'il a remportée lui a paru suffisante pour permettre quelques concessions. Et à quel peuple, à quelle nation voisine et amie les ferions-nous, sinon à la Suisse ? Le gouvernement par l'organe de M. Ribot, la commission des douanes par celui de son rapporteur imprévu, ont exprimé à cet égard les sentimens qui étaient dans tous les cœurs. C'est une tradition, chez nous, d'aimer la Suisse : notre histoire commune nous recommande une bienveillance réciproque. La guerre de tarifs que nous nous faisions depuis quelques années ne pouvait être qu'une anomalie, nous allions dire une aberration passagère. On le sentait des deux côtés de la frontière, et la preuve en est, du moins pour notre compte, dans l'imposante majorité qui a sanctionné l'arrangement. Elle a dépassé 500 voix : c'est à peine si une douzaine de protectionnistes irréductibles se sont prononcés contre la convention, de sorte qu'elle a réuni l'unanimité morale de la Chambre. Il en a été de

même au Sénat. Le Parlement tout entier a fait à la fois œuvre économique et politique, et nous espérons que son vote sera considéré à Berne comme un éclatant témoignage d'une amitié que des malentendus provisoires n'ont pas pu entamer.

Nous avons dit que les différences entre l'arrangement de 1892 et celui d'aujourd'hui sont considérables. Le premier projet visait une soixantaine d'articles, chiffre qui, dans la convention nouvelle, est réduit de moitié. Encore faut-il remarquer que, parmi les trente articles actuellement touchés, dix-neuf avaient été déjà l'objet, il y a trois ans, de concessions que la commission des douanes de cette époque et M. Méline lui-même, malgré leur ardeur encore toute farouche, avaient pourtant acceptées. La Suisse renonce donc à demander des abaissemens de tarifs sur une trentaine d'articles, et quels articles? Ceux qui intéressent l'agriculture. Cet abandon a une importance sur laquelle il est inutile d'insister. Il faut bien dire aussi, au risque de rappeler d'anciennes polémiques, qu'un des motifs principaux pour lesquels la Chambre de 1892 a rejeté la convention de cette époque, est qu'elle a cru y reconnaître des articles sur lesquels nous consentions des diminutions de tarifs qui devaient profiter non pas à la Suisse elle-même, — elle n'y avait aucun intérêt, — mais à d'autres puissances avec lesquelles elle était en relation, ou en négociation commerciale. Le procédé n'avait pas semblé de très bon aloi. Ces articles ont presque tous disparu de l'arrangement nouveau : dès lors, nous étions sûrs que nos concessions ne profitaient qu'à la Suisse, et elles nous devenaient plus légères. L'habileté de nos négociateurs, — et il faut en féliciter M. Hanotaux à Paris et, à Berne, M. Camille Barrère, notre distingué ambassadeur, — a consisté à éliminer d'abord les matières agricoles, sauf une exception insignifiante sur les fromages de gruyère, et les matières qui n'intéressaient pas directement et exclusivement la Suisse. On était sûr, après cela, de rencontrer l'adhésion de la Chambre, et la seule surprise, s'il y en a eu une, a été que cette adhésion fût aussi complète : elle a ressemblé à de l'entraînement. Elle a été telle que M. Méline y a sacrifié ce qu'il avait jusqu'ici présenté comme un dogme, c'est-à-dire le caractère irréductible du tarif minimum. Le tarif minimum semblait être, par définition, un tarif au-dessous duquel on ne peut pas descendre : point du tout! M. Méline a fait de ses propres mains un certain nombre de brèches à cette muraille qu'on avait crue sacrée. Et cela est grave, que M. Méline le veuille ou non! Évidemment il ne le veut pas. Il a protesté que le fait ne devait pas former et ne formerait pas précédent. D'après lui, notre situation avec la Suisse était exceptionnelle et ne saurait jamais se présenter avec une autre puissance. Mais qu'en sait-il? Pour ne pas reconnaître qu'il faisait une concession sur ses principes, il a tiré fièrement avantage du fait que la Suisse, la dernière puissance qui n'avait pas encore accepté notre tarif minimum,

l'acceptait à son tour. — La victoire, a-t-il dit, est maintenant complète sur toute la ligne : elle prouve l'excellence de nos tarifs. — M. Méline ne négligeait qu'un détail, à savoir que la Suisse n'avait accepté notre tarif minimum qu'après nous avoir amenés à l'abaisser. Sans nier la victoire remportée, il faut la ramener à ses proportions exactes. Et M. Méline a si bien senti ce qu'il faisait que, pour sauver sa face, comme diraient nos amis de Pékin, il a proposé à la Chambre, sous forme de motion, de relever de 100 pour 100 tous les chiffres du tarif maximum, afin d'en faire, à l'occasion, un prodigieux tarif de guerre contre les pays qui cesseraient de s'entendre avec nous. Réduire le tarif minimum sur quelques menus articles, mais augmenter de moitié, et sur tous, le tarif maximum, cela fait largement compensation. Le projet de M. Méline a été renvoyé à la Commission des douanes, d'où sans doute il ne sortira plus. Dans le cas contraire, nous aurons quatre tarifs : un tarif improprement appelé maximum et un autre non moins improprement appelé minimum, puis un tarif deux fois plus élevé que le premier, et un tarif conventionnel un peu plus bas que le second. La grammaire en pâtira, mais quel admirable arsenal pour nos négociateurs futurs ! Le Romain qui portait tout uniment la paix ou la guerre dans les plis de sa toge, serait un personnage petitement pourvu à côté de nos ambassadeurs, qui pourront présenter au choix la variété de nos quatre tarifs. Mais tout cela est-il bien sérieux ? La seule chose qui le soit, et dont il faille s'applaudir grandement, est que notre accord est aujourd'hui parfait avec la Suisse. Nous nous sommes fait de part et d'autre beaucoup de mal : oublions-le, et tâchons de nous faire maintenant quelque bien.

Revenons aux contributions directes. La Chambre, avons-nous dit, ne les a pas votées intégralement : elle en a laissé une en plan, celle des patentes, et c'est la première fois sans doute que cela arrive. La discussion a d'ailleurs été très confuse. On s'attendait à ce que M. Godefroy Cavaignac intervînt avec une proposition d'impôt général sur le revenu, mais on ignorait quelle forme prendrait son intervention. Elle en a pris successivement deux assez différentes. D'abord, M. Cavaignac a demandé que la Chambre votât purement et simplement un impôt sur le revenu à partir du 1er janvier 1896. C'était une immense discussion qui menaçait de s'engager. Il n'y avait pas moins de quatre ou cinq contre-projets divers, sans parler de ceux qui n'auraient pas manqué de naître au cours du débat. La question est d'ailleurs si difficile, si délicate, si complexe ; elle touche à tant d'objets ; elle soulève, à côté des objections économiques, tant d'objections politiques et même psychologiques, qu'à la veille des vacances le moment était peu opportun pour en entreprendre l'étude. M. Cavaignac a été le premier à comprendre l'impossibilité d'une discussion immédiate ; il ne l'avait demandée que pour la forme, et pour ouvrir la

porte à une proposition transactionnelle. — Soit, a-t-il dit : nous voulons tous un débat ample et approfondi; renvoyons-le après les vacances. Mais il ne peut conserver ce caractère qu'à la condition d'avoir une sanction immédiate dans le vote des contributions directes : il faut donc réserver le vote de ces contributions, sinon totalement, au moins partiellement, pour le mois d'octobre. Cela n'empêchera pas les conseils généraux et les conseils municipaux de faire leur travail ordinaire : ils prendront seulement pour base le montant du principal inscrit aux rôles de 1895, « en tenant compte toutefois des mouvemens de la matière imposable. » — Qu'est-ce que cela voulait dire au juste, la Chambre ne l'a pas très bien compris. — On vous propose, a dit M. le président du Conseil, de voter les quatre contributions sans les voter; de les voter pour les départemens et pour les communes et non pas pour l'État; de laisser aux assemblées départementales et communales le soin de voter des centimes additionnels à un principal qui n'existerait pas encore. — Évidemment, cette méthode était peu recommandable, et on comprend que la Chambre ne l'ait pas adoptée. D'autant plus que d'autres auteurs de projets d'impôt sur le revenu, M. Naquet par exemple, sont venus réclamer contre le préjugé favorable au système de M. Cavaignac que constituerait le vote de la Chambre, s'il se produisait dans de pareilles conditions. — Nous serions forclos! — s'est-il écrié. L'obscurité était à son comble, et la Chambre s'en est tirée en mettant en bloc hors du budget les projets d'impôt sur le revenu. C'est ce qu'on appelle, dans le langage parlementaire, opérer une disjonction. On a disjoint du budget toutes les propositions sur le revenu, comme on l'avait fait déjà pour la réforme des boissons et pour celle des droits successoraux. Rien de plus sage : si les Chambres avaient adopté plus tôt cette règle, elles se seraient épargné beaucoup de difficultés, et plus d'un budget qui n'a été voté qu'après deux ou trois mois de retard et de douzièmes provisoires, l'aurait été en temps utile. Nos faiseurs de projets, nos inventeurs de réformes, n'ont qu'une demi-confiance, non pas dans leurs inventions qu'ils jugent admirables, mais dans l'accueil que leur fera la Chambre; et, alors, quelle est leur tactique? Ils regardent à juste titre le budget comme un très puissant remorqueur aux flancs duquel ils attachent plus ou moins ingénieusement et solidement leurs propositions. La nécessité de voter le budget, et la fatigue à laquelle la Chambre arrive à un certain moment de sa discussion, ont fait passer bien des réformes, celles-ci bonnes, celles-là médiocres, quelques-unes mauvaises. C'est là un détestable système. Il alourdit le budget et retarde sa marche. Il fait perdre de vue l'intérêt qui s'attache aux réformes en elles-mêmes, en les confondant avec la masse imposante, mais parfois un peu confuse, de la loi de finances. Les Chambres antérieures se sont trop souvent laissé entraîner à

cette manière de procéder : si celle-ci s'en affranchit, il faudra l'en approuver. Toutefois, elle a dépassé la mesure en sens inverse lorsqu'elle a accordé à M. Georges Berry ce qu'elle venait de refuser à M. Cavaignac. M. Georges Berry proposait à son tour une réforme des patentes. La Chambre était en train de disjoindre; elle a pensé que plus elle disjoindrait, mieux cela vaudrait. En conséquence, elle a disjoint du budget une partie du budget lui-même, et, pour permettre à une discussion intégrale de se produire après les vacances, elle a ajourné les sept articles qui se rapportent à la contribution des patentes. Il aurait fallu traiter M. Berry comme M. Cavaignac, voter les patentes conformément aux propositions de la commission du budget et remettre à d'autres temps l'étude de la réforme. Mais qui sait si la Chambre a bien compris ce qu'elle a voté ?

En Angleterre, lord Salisbury a dissous la Chambre des communes. Le pays est déjà en pleine ébullition électorale. Tout le monde sait que, chez nos voisins, les élections ne se font pas, comme chez nous, le même jour, mais qu'elles sont échelonnées sur un certain nombre de semaines. Ce système nous paraît avoir plus d'inconvéniens que d'avantages, et le parti libéral en avait promis la suppression : c'était un des meilleurs articles de son trop vaste programme de réformes. L'Angleterre, cette fois encore et peut-être pour longtemps, restera fidèle à ses vieilles coutumes, malgré les abus qui en résultent et qui permettent à certains électeurs privilégiés de voter successivement dans plusieurs circonscriptions. On assure que déjà Londres est désert; tout le monde politique l'a quitté. Il est d'ailleurs bien difficile de prévoir dès aujourd'hui ce que sera la bataille électorale et quels mots d'ordre adopteront les partis en présence. Le parti conservateur, malgré tous les symptômes qui devaient lui faire prévoir une mise en demeure assez prochaine de prendre le pouvoir, a paru un peu surpris par la rapidité avec laquelle le cabinet libéral a disparu. Ce dernier s'est montré habile en donnant aussi brusquement sa démission. S'il avait lui-même opéré la dissolution de la Chambre et présidé à des élections nouvelles, son échec final aurait été plus complet. Les manifestations électorales qui se sont produites depuis quelques mois tournaient généralement et décidément à son désavantage; le pays voulait se débarrasser de lui; il l'en a débarrassé lui-même et de son plein gré. Dès lors, la situation a été changée. C'est au tour des conservateurs de se défendre, et cela avant qu'ils aient encore rien fait. Ils ne peuvent pas être défendus par leurs actes, et ceux du cabinet libéral, après avoir soulevé tant de critiques, commencent déjà à s'estomper dans le passé. Comme tout le monde sait que les libéraux ne sont pas à la veille de reprendre le pouvoir, on devient moins sévère envers eux, et c'est pour les conservateurs qu'on

se montre exigeant. Que vont-ils faire? Que vont-ils dire? Ils se sont enfermés jusqu'ici dans un silence qui est peut-être prudent, l'avenir en décidera, mais qui n'est pas de nature à donner une bien vive impulsion au corps électoral.

Lord Salisbury s'est contenté, en pleine Chambre des lords, de prendre la défense de ladite Chambre contre les vives attaques de lord Rosebery. Inutile de dire qu'il a rencontré l'adhésion presque unanime de l'assemblée; seulement il est probable, et même certain, que cette adhésion ne se produira pas au dehors dans les mêmes proportions. Les projets de réforme de lord Rosebery, tels que les lui avait légués M. Gladstone, ne provoquaient évidemment dans le pays aucun enthousiasme : s'il en avait été autrement, la campagne du parti libéral contre la Chambre haute aurait trouvé plus d'écho. Mais aujourd'hui que les libéraux ne sont plus au gouvernement et que leurs projets effraient moins ceux qu'ils effrayaient, on se demande si, en effet, la composition de la Chambre des lords n'est pas de nature à soulever des critiques légitimes. Elle se compose de plus de cinq cents membres; sur ce nombre, il y a seulement une trentaine de libéraux. Que cette répartition ne corresponde en rien à celle des opinions dans le pays, comment le contester ? Les conséquences pratiques de cet état de choses ont soulevé les protestations énergiques, passionnées, véhémentes, de M. Gladstone et de lord Rosebery : avaient-ils tout à fait tort ? Lorsque les libéraux sont au ministère, c'est à-dire lorsqu'ils ont la majorité dans la Chambre des communes et dans le pays, leurs projets trouvent à la Chambre des lords une barrière infranchissable : il suffit d'un geste dédaigneux de lord Salisbury pour les condamner. Au contraire, lorsque les conservateurs sont au pouvoir, ils n'ont pas à se mettre en peine de la Chambre haute ; elle leur est acquise d'avance. Dans le premier cas, il y a opposition, et dans l'autre adhésion systématiques. Nous aurions beaucoup de peine, en France, à supporter une situation pareille ; mais on nous a dit assez souvent que les Anglais ne nous ressemblent pas, et ils le prouvent tous les jours davantage. Ils restent très longtemps respectueux de leurs vieilles traditions, sachant d'ailleurs que, s'il y avait dans le pays un mouvement d'opinion vraiment considérable, impérieux, menaçant, en faveur d'une réforme quelconque, la Chambre des lords céderait comme elle l'a toujours fait en pareil cas. Il faut bien reconnaître que, sous le cabinet Rosebery, il n'y a eu aucun mouvement de ce genre. Pour le moment, il serait aussi téméraire que prématuré de vouloir prédire, comme certains journaux essaient de le faire, quel sera le chiffre de la majorité dans la prochaine Chambre. Qu'il y ait une majorité conservatrice, cela est aussi certain que ces choses-là peuvent l'être ; mais qu'elle soit plus ou moins considérable que ne l'était à l'origine celle du dernier cabinet libéral, personne n'en peut répondre. Au reste, nous n'avons aucun intérêt à ce que l'Angle-

terre ait un gouvernement faible : le dernier l'était, et nous n'avons pas eu à nous louer beaucoup de nos rapports avec lui. Mieux vaut avoir affaire à un gouvernement assez fort et assez sûr de sa durée, pour entreprendre des négociations de longue haleine et les conduire à terme. On prête à lord Salisbury des intentions peu conciliantes à notre égard; mais, comme il ne les a pas encore fait connaître lui-même, leur réalité est pour le moins douteuse. Lord Salisbury, dans sa politique extérieure, sait mieux ce qu'il veut que son prédécesseur : cela ne signifie pas nécessairement qu'il veuille des choses moins équitables. Nous avons confiance dans son bon sens.

Déjà la presse anglaise l'invite à partir en guerre contre nous au sujet du traité que nous avons conclu avec la Chine, pour fixer nos frontières communes, entre Lao Kaï sur le fleuve Rouge et un point que nous ne connaissons pas encore sur le Mékong. Il y a, au surplus, dans ce traité, beaucoup d'autres détails que nous ne connaissons pas davantage. Nous sommes disposés à nous en montrer satisfaits parce que notre gouvernement paraît l'être, et que le règlement enfin obtenu d'une question qui était depuis si longtemps pendante est, en soi, un fait heureux. Les journaux anglais en savent-ils plus long que nous-mêmes sur les termes du traité? Non sans doute, car, s'ils savaient quelque chose, ils le diraient, et leurs renseignemens précis ne sont pas beaucoup plus abondans que les nôtres. Alors, d'où vient la mauvaise humeur qu'ils manifestent? Ne craignent-ils pas, en l'exprimant si vite et avec un parti pris si évidemment anticipé, d'enlever d'avance toute autorité aux critiques qu'ils pourront produire plus tard? Leur siège est fait : il faut que le traité, quel qu'il soit, justifie le déchaînement de colères auquel ils viennent de s'abandonner. C'est une chose convenue que ce traité, ou du moins le fait de nous l'avoir laissé conclure, est la grande faute de lord Rosebery, et que lord Salisbury doit la réparer. On ne voit pas trop bien comment lord Rosebery aurait pu empêcher la Chine de délimiter ses frontières avec nous, ni comment lord Salisbury pourrait nous obliger à revenir sur cette délimitation. Oh! nous le savons bien, la presse anglaise soutient que la Chine nous a abandonné des territoires qui font partie de l'État de Xieng-Hong dont le gouvernement de la reine n'a reconnu la possession au Céleste-Empire qu'à la condition pour celui-ci de n'en céder aucune partie; mais comment peut-on se montrer si sûr qu'il nous en ait cédé la moindre parcelle? On conviendra que, *a priori*, rien n'est moins vraisemblable. La Chine ne nous a rien cédé du tout; elle s'est bornée à nous reconnaître ce qui nous appartenait indubitablement. Toutes nos opérations, consacrées aujourd'hui par un traité définitif, ont consisté à relever, pièces et titres en mains et après vérification sur le terrain, notre frontière commune. Si nous avons obtenu quelques avantages, ce sont des facilités commerciales : encore en ignorons-nous la valeur. Souhaitons

seulement qu'ils soient égaux à ceux que le gouvernement anglais a su obtenir lui-même lorsque, dans la convention du 1er mars 1894, il a déterminé les frontières de la Birmanie et de l'État de Muong-Lem. Si nos négociateurs se sont inspirés de ce modèle et s'ils ont aussi bien réussi, nous les en félicitons.

La vérité est que, si l'une des deux puissances a en ce moment un grief sérieux contre l'autre, ce n'est pas l'Angleterre contre la France, mais la France contre l'Angleterre. Nous nous sommes prêtés, avec une entière franchise, à l'envoi sur le haut Mékong d'une commission mixte, moitié anglaise et moitié française, en vue de faire une reconnaissance géographique des lieux, et de rechercher dans quelles conditions on pourrait créer un État-tampon, auquel l'Angleterre paraissait alors prendre un vif intérêt, et dont, pour ce motif, nous avions bien voulu admettre éventuellement le principe. Le délégué anglais et le délégué français ont procédé ensemble à l'exécution de leur mandat. La présomption générale était que la rive gauche du Mékong appartenait à la France et la rive droite à l'Angleterre. Tout d'un coup les Anglais, abusant des facilités que leur donne leur établissement en Birmanie, ont passé le Mékong et se sont établis militairement sur la rive gauche, à Muong-Sing. Le maintien du *statu quo* territorial était incontestablement, sans même qu'il fût besoin de le dire, la condition dont le respect permettait aux délégués des deux parties de continuer loyalement leur enquête. Comment les Anglais ont-ils pu violer cette règle primordiale de toute opération de ce genre? Leur prétention est sans doute que Muong-Sing fait partie de la province birmane de Xieng-Keng : quand même cela serait, le motif ne suffirait pas pour justifier, ni même pour expliquer, au point où on en était, une prise de possession militaire. Ajoutons que cela n'est pas : Muong-Sing n'a jamais relevé du Xieng-Keng birman, mais bien de la principauté siamoise de Nan. Nos droits sur Muong-Sing sont aussi incontestables, et d'ailleurs aussi faciles à prouver, que nous contestons peu ceux des Anglais sur Xieng-Keng, bien qu'il leur fût peut-être plus malaisé d'en fournir la justification. Nous ne savons pas encore à qui il faut attribuer l'acte qui vient d'être commis : jusqu'à ce qu'il soit réparé, il rompt notre contrat avec l'Angleterre et il met un point d'arrêt brutal aux opérations que nous avions entreprises d'un commun accord. On cherche des fautes à relever: en voilà une. Elle a modifié complètement la situation locale. Elle révèle peut-être comment on comprend à Londres l'indépendance de cet État-tampon que, dans notre bonne volonté première, nous ne nous étions pas refusés à constituer. En vérité l'Angleterre nous rend tout difficile, sinon impossible, même ce que nous aurions sans doute consenti à faire pour lui être agréable. Il y a quelque chose de peu amical et presque d'agressif dans la violation du Mékong qu'elle vient d'accomplir. Et c'est à ce moment que ses jour-

naux nous cherchent querelle au sujet de l'arrangement modeste et normal que nous venons enfin, après sept ou huit ans de négociations, de terminer avec la Chine! On nous permettra de dire que cela passe la plaisanterie. Lord Salisbury a autre chose à faire qu'à suivre les suggestions de la presse anglaise au sujet de nos rapports avec la Chine. Qu'il commence par ordonner l'évacuation de Muong-Sing : nous causerons ensuite plus librement de tout ce qui pourra l'intéresser.

On a beaucoup parlé, depuis quelques jours, de troubles qui se sont produits en Macédoine. Le caractère de ces incidens n'est pas encore très bien connu; toutefois, l'importance semble en avoir été exagérée. Des bandes sont parties de Bulgarie et sont entrées en Macédoine, où elles ont causé quelques désordres; mais elles sont peu nombreuses, et, si elles ne sont pas soutenues du dehors, elles ne tarderont pas à se dissiper. Or, elles ne paraissent pas devoir être soutenues. Aucune des grandes puissances dont les conflits ont trop souvent agité la péninsule des Balkans n'est en ce moment disposée à y fomenter une agitation nouvelle ; du moins, elles s'en défendent toutes, et avec un grand air de sincérité. M. Crispi a bien assuré la Bulgarie de sa protection toute fraternelle, mais il est un peu loin, et il s'est trouvé depuis lors très occupé chez lui, pour son propre compte. L'Autriche est sage et tranquille; la Russie ne l'est pas moins. On ne voit donc pas d'où pourrait venir le danger; car, s'il s'agit d'un mouvement spontané, il est facile d'avance d'en mesurer l'évolution et d'en prévoir le terme prochain. Quelques personnes ont cru apercevoir dans ces troubles la main de l'Angleterre. On a dit que l'Angleterre, après avoir essayé de tirer parti des affaires d'Arménie, suscitait des embarras à la Porte sur un autre point afin de l'amener à capituler sur le premier. Ce seraient là des calculs d'un machiavélisme assez rudimentaire : rien n'autorise à les attribuer au gouvernement britannique. S'il y a eu essai d'intimidation sur la Porte, il vient plutôt de la Bulgarie, qui ne rencontre plus, dit-on, à Constantinople les mêmes facilités qu'autrefois pour la nomination et l'investiture d'évêques bulgares en Macédoine, c'est-à-dire pour l'assimilation religieuse du pays. Réduits à ces proportions, les troubles récens perdent de leur gravité : il est probable que dans quelques jours on n'en parlera plus.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TRIOMPHE DE LA MORT

DERNIÈRE PARTIE (1)

L'INVINCIBLE

I

Hippolyte exulta d'allégresse lorsque George lui annonça l'arrivée prochaine du piano et des partitions. Comme elle lui était reconnaissante de cette aimable surprise ! Ils auraient donc enfin de quoi rompre l'oisiveté des longues heures diurnes et se soustraire aux tentations...

— De cette façon, dit-elle avec un rire où pointait une malice sans aigreur, de cette façon, tu ne t'enfuiras plus sur ton maudit Trabocco... n'est-ce pas ?

Elle se rapprocha, lui prit la tête, lui étreignit les tempes avec ses paumes, et le regardant au fond des prunelles.

— Confesse que tu t'y réfugies *à cause de cela*, murmura-t-elle d'une voix câline, comme pour l'induire à se confesser.

— A cause de quoi? demanda-t-il, en éprouvant sous le contact de ces mains la sensation qu'on éprouve lorsqu'on pâlit.

— Parce que tu as peur de mon amour.

Elle avait prononcé ces paroles avec lenteur, scandant presque les syllabes, d'une voix qui avait pris tout à coup une lim-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juin, 1er et 15 juillet.

pidité singulière. Et elle avait dans le regard un mélange indéfinissable de passion, d'ironie, de cruauté et d'orgueil.

— C'est vrai? c'est vrai? insista-t-elle.

Elle continuait à lui étreindre la tête avec ses paumes; mais, peu à peu, ses doigts se glissaient dans les cheveux, chatouillaient légèrement les oreilles, descendaient jusqu'à la nuque, par une de ces caresses multiples dont elle avait l'art souverain.

— C'est vrai? répétait-elle, mettant aussi dans cette répétition une câlinerie subtile, donnant à sa voix cet accent qu'elle savait déjà, par expérience, efficace pour troubler son amant. C'est vrai?

Il ne répondait pas; il fermait les yeux; il s'abandonnait; il sentait la vie fuir, le monde s'évanouir.

Encore une fois il succombait au simple contact de ces mains maigres; encore une fois l'Ennemie expérimentait triomphalement son pouvoir. On aurait dit qu'elle lui signifiait : « Tu ne peux pas m'échapper. Je sais que tu me crains; mais le désir que je suscite en toi est plus fort que ta terreur. Et rien ne m'enivre autant que de lire cette terreur dans tes yeux, de la surprendre dans le frémissement de tes fibres. »

Elle semblait, dans l'ingénuité de son égoïsme, n'avoir pas la moindre conscience du mal qu'elle faisait, de l'œuvre destructive qu'elle poursuivait sans trêve et sans merci. Habituée qu'elle était aux singularités de son amant, — à ses mélancolies, à ses contemplations intenses et muettes, à ses inquiétudes soudaines, à ses ardeurs sombres et presque folles, à ses paroles amères et ambiguës, — elle ne comprenait pas toute la gravité de la situation présente, qu'elle aggravait d'heure en heure davantage. Exclue peu à peu de toute participation à la vie interne de George, elle avait, d'abord par instinct, ensuite de propos délibéré, mis toute son étude à fortifier sa domination sensuelle. Leur nouvelle manière de vivre, en plein air, dans cette campagne, sur ce rivage, favorisait l'épanouissement de son animalité, suscitait dans sa nature une force factice et le besoin d'exercer cette force jusqu'à l'excès.

Naguère, en la contemplant endormie, il avait pensé : « La vraie communion sensuelle est aussi une chimère. Les sens de ma maîtresse ne sont pas moins obscurs que son âme. Je ne parviendrai jamais à surprendre dans ses fibres un dégoût secret, un appétit mal satisfait, une irritation non apaisée. Je ne parviendrai jamais à connaître les sensations diverses que lui procure une même caresse répétée à des momens différens... » Eh bien, cette

science, Hippolyte l'avait acquise sur lui; elle possédait cette science infaillible; elle connaissait jusqu'aux sensibilités les plus secrètes et les plus subtiles de son amant, elle savait les émouvoir avec une merveilleuse intuition des états physiques qui en dépendaient, et de leurs correspondances, et de leurs associations, et de leurs alternatives.

Mais ce désir inextinguible qu'elle avait allumé chez son amant la brûlait à son tour. Ensorceleuse, elle-même éprouvait les effets de son sortilège. La conscience de son pouvoir, expérimenté mille fois sans faillir, l'enivrait; et cette ivresse, en l'aveuglant, l'empêchait d'apercevoir la grande ombre qui chaque jour s'épaississait derrière la tête de son esclave. La terreur qu'elle avait découverte dans les yeux de George, les tentatives de fuite, les hostilités mal déguisées, l'excitaient au lieu de la retenir. Le goût artificiel pour la vie transcendante, pour les choses extraordinaires, pour le mystère, ce goût que George avait développé en elle, se complaisait à ces symptômes révélateurs d'une altération profonde. Autrefois, son amant séparé d'elle, torturé par l'angoisse du désir et de la jalousie, lui avait écrit : « Est-ce l'amour, cela? Oh! non. C'est une sorte d'infirmité monstrueuse qui ne peut fleurir *qu'en moi*, pour ma joie et pour mon martyre. Je me plais à croire que ce sentiment, nulle autre créature humaine ne l'a jamais éprouvé. » Elle s'enorgueillissait à la pensée d'avoir pu susciter un tel sentiment chez un homme si différent des hommes vulgaires qu'elle avait connus; elle s'exaltait en reconnaissant d'heure en heure les étranges effets de sa domination exclusive sur le malade. Et elle ne se proposait pas d'autre but que d'exercer sa tyrannie, avec un mélange de légèreté et de gravité, en passant tour à tour du jeu à l'abus.

II

Parfois, au bord de la mer, en contemplant la femme inconsciente près de l'onde calme et périlleuse, George pensait : « Je pourrais la faire mourir. Souvent elle essaie de nager en s'appuyant à moi. Il me serait facile de l'étouffer sous l'eau, de la perdre. Aucun soupçon ne m'atteindrait; le crime aurait l'apparence d'un malheur. Puisqu'elle est aujourd'hui le centre de toute mon existence, quel changement adviendrait-il en moi demain, après sa disparition? N'ai-je pas plus d'une fois éprouvé un sentiment de paix et de liberté en me la figurant morte, enfermée pour toujours dans la tombe? Peut-être réussirais-je à me sauver, à reconquérir la vie, si je faisais périr l'Ennemie, si je renversais l'Obstacle. »

Il s'attardait à cette pensée; il cherchait à construire une représentation de son être affranchi et apaisé dans un avenir sans amour; et il se plaisait à envelopper le corps luxurieux de son amante dans un suaire fantastique.

Dans l'eau, Hippolyte était timide. Elle n'osait jamais pousser ses essais de natation plus loin que la zone des fonds bas. Un effroi soudain l'envahissait lorsque, reprenant la position verticale, elle ne sentait pas tout de suite la terre ferme sous ses pieds. George l'excitait à s'aventurer avec son aide jusqu'à l'Ecueil d'En-Dehors, bloc isolé à peu de distance de la rive, à vingt brasses au delà de la région sûre; pour y arriver à la nage, un très léger effort suffisait.

— Du courage! répétait-il afin de la convaincre. Tu n'apprendras qu'en te risquant. Je resterai près de toi.

Il l'enveloppait ainsi de sa pensée homicide, et il avait un long frémissement intérieur chaque fois que, dans les incidens du bain, il constatait l'extrême facilité avec laquelle il aurait pu traduire sa pensée en acte. Mais l'énergie nécessaire lui faisait défaut, et il se bornait à tenter le hasard en proposant cette petite aventure. Dans son état actuel de faiblesse, il aurait été lui-même en péril si Hippolyte, prise de peur, se fût violemment accrochée à lui. Mais une telle probabilité ne le dissuadait pas de tenter l'épreuve; au contraire, elle l'y poussait avec plus de résolution.

— Courage! Comme tu vois, la roche est si voisine qu'on la toucherait presque en allongeant la main. Ne te préoccupe pas de la profondeur. Nage sans te presser, à mon flanc. Là-bas, tu reprendras haleine. Nous nous assoirons; nous cueillerons de la coralline... Décide-toi. Courage!

Il avait peine à dissimuler son trouble. Elle résistait, elle chancelait, suspendue entre la crainte et le caprice.

— Et si la force me manque avant d'arriver?

— Je serai là pour te soutenir.

— Et si ta force ne suffit pas?

— Elle suffira. Tu vois bien que la roche est tout près.

Souriante, elle fit, du bout de ses doigts mouillés, tomber sur ses lèvres quelques gouttes d'eau.

— L'eau est si amère! dit-elle en faisant la moue.

Puis, la dernière répugnance vaincue, elle se décida soudain.

— Allons! je suis prête.

Son cœur ne palpitait pas aussi fort que le cœur de son compagnon. Comme l'eau était très tranquille, presque immobile, les premières brasses furent aisées. Mais soudain, faute d'expérience,

elle commença de se presser, de s'essouffler. Un faux mouvement la fit boire; une panique la saisit; elle cria, se débattit, but encore.

— Au secours, George! Au secours!

Instinctivement il s'élança vers elle, vers ces mains crispées qui l'étreignirent. Sous l'étreinte, sous le poids, il faiblit; et il eut la vision subite de la fin prévue.

— Ne me tiens pas ainsi! cria-t-il. Ne me tiens pas! Laisse-moi un bras libre!

Et l'instinct brutal de la vie lui rendit la vigueur. Il fit un effort extraordinaire, franchit la courte distance avec cette charge inerte, et toucha la roche, à bout de forces.

— Accroche-toi! dit-il à Hippolyte, incapable qu'il était de la soulever.

En se voyant sauve, elle avait recouvré sa promptitude d'action; mais, à peine assise sur la roche, toute haletante et ruisselante, elle éclata en sanglots.

Elle sanglotait avec violence, comme un enfant; et ces sanglots exaspéraient George au lieu de l'attendrir. Jamais il ne l'avait vue verser un tel torrent de larmes, avec des yeux aussi gonflés et aussi brûlans, avec une bouche aussi grimaçante. Il la trouvait laide et pusillanime. Il ressentait contre elle une rancune courroucée, avec, tout au fond, comme un regret de s'être donné cette peine, de l'avoir tirée de l'eau. Il l'imaginait noyée, disparue dans la mer; il imaginait sa propre impression en la voyant disparaître, et ensuite les signes de douleur qu'il donnerait en public, son attitude devant le cadavre rejeté par les ondes.

Stupéfaite de se voir abandonnée à ses pleurs sans un mot de réconfort, elle se tourna vers lui. Elle ne sanglotait plus.

— Comment ferai-je, demanda-t-elle, pour revenir à la rive?

— Tu feras une seconde épreuve, répéta-t-il avec une pointe de moquerie.

— Non, non, jamais!

— Et alors?

— Je resterai ici.

— Très bien. Adieu.

Et il fit le geste de se jeter dans la mer.

— Adieu. Je crierai. On viendra et on me délivrera.

Elle passait des pleurs au rire, les yeux encore pleins de larmes.

— Qu'as-tu sur le bras, ici? reprit-elle.

— J'ai les marques de tes ongles.

Et il lui fit voir les égratignures saignantes.

— Cela te fait mal?

Elle s'attendrissait, l'effleurant du bout des doigts.

— Mais aussi c'est ta faute, ta seule faute, continua-t-elle. Tu m'as forcée à venir. Je ne voulais pas...

Puis, souriante :

— C'était peut-être un prétexte pour te débarrasser de moi?

Et, avec un sursaut qui la secoua toute :

— Oh! la vilaine mort! L'eau est si amère!

Elle pencha la tête et sentit l'eau couler de son oreille, tiède comme du sang.

La roche ensoleillée était chaude, brunâtre et rugueuse comme le dos d'une bête vivante; et dans les profondeurs elle fourmillait d'une innombrable vie. On voyait à fleur d'eau les plantes vertes onduler avec une souplesse de chevelures dénouées, dans un léger clapotis. Une sorte de séduction lente se dégageait de ce roc solitaire qui recevait la chaleur céleste et qui la communiquait à son peuple d'heureuses créatures.

Comme pour céder à cette séduction, George s'allongea sur le dos. Pendant quelques secondes, il appliqua sa conscience à percevoir le bien-être vague qui pénétrait sa peau humide s'évaporant à la chaleur émanée de la pierre et à celle des rayons directs. Des fantômes de sensations lointaines se ravivaient dans sa mémoire. Il repensait aux bains chastes de jadis, aux longues immobilités sur le sable plus ardent et plus suave qu'un corps féminin. « Oh! la solitude, la liberté, l'amour sans le voisinage, l'amour pour les femmes mortes ou inaccessibles! »

— A quoi penses-tu? demanda Hippolyte en le touchant. Tu veux rester ici?

Il se souleva. Il répondit :

— Allons.

La vie de l'Ennemie était encore entre ses mains. Il pouvait encore la détruire. Il jeta autour de lui un rapide regard. Un grand silence occupait la colline et la plage; sur le Trabocco, les pêcheurs taciturnes surveillaient le filet.

— Allons, du courage! répéta-t-il en souriant.

— Non, non, jamais plus!

— Restons ici, alors.

— Non. Appelle les hommes du Trabocco.

— Mais ils riront de nous.

— Eh bien, je les appellerai moi-même.

— Mais, si tu ne t'effrayais pas, si tu ne m'empoignais pas comme tout à l'heure, je serais assez fort pour te porter.

— Non, non. Je veux être portée par la *cannizza*.

Elle était si résolue que George céda. Il se mit debout sur la roche, et, se faisant de ses mains un porte-voix, il appela un des fils de Turchin.

— Daniel! Daniel!

A cet appel réitéré, un des pêcheurs se détacha du cabestan, franchit la passerelle, descendit entre les blocs et se mit à courir le long de la rive.

— Daniel, amène la *cannizza!*

L'homme entendit et retourna en arrière. Il se dirigea vers des balses de roseaux assemblées en forme de sistre, qui gisaient au soleil sur la grève en attendant la saison propice pour la pêche des seiches. Il en traîna une dans l'eau, sauta dessus, et, en poussant avec une longue perche, s'achemina vers l'Écueil d'En-Dehors.

III

Le matin suivant, — c'était un dimanche, — George, assis sous le chêne, écoutait le vieux Colas raconter comment, ces jours derniers, à Tocco Casauria, le nouveau Messie avait été pris par les gendarmes et conduit dans la prison de Saint-Valentin avec plusieurs de ses disciples. Le borgne disait en hochant la tête :

— Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a pâti de la haine des pharisiens. Un homme était venu dans les campagnes pour y apporter la paix et l'abondance; et voilà qu'on le met en prison.

— O père, ne te chagrine pas! s'écria Candie. Le Messie sortira de prison quand il voudra, et nous le reverrons encore dans nos campagnes. Attends!

Elle était appuyée au montant de sa porte, soutenant sans fatigue le poids de sa paisible grossesse, et, dans ses larges yeux cendrés, resplendissait une sérénité infinie.

Tout à coup, Albadora, la Cybèle septuagénaire qui avait mis au monde vingt-deux enfans, remonta par le sentier dans la cour; et, très émue, elle annonça en désignant la rive voisine du promontoire de gauche :

— Là-bas, un enfant s'est noyé!

Candie fit le signe de la croix. George se leva et monta à la loggia pour observer le point indiqué. On apercevait sur la grève, au pied du promontoire, dans le voisinage des récifs et du tunnel, une tache blanche : sans doute le drap qui couvrait le petit mort. Un groupe de gens était auprès.

Comme Hippolyte était allée à la messe avec Hélène dans la

chapelle du Port, il eut la curiosité de descendre et dit à ses hôtes :

— Je vais voir.

— Pourquoi veux-tu te mettre une peine au cœur? demanda Candie.

Il s'engagea rapidement dans le sentier, dévala par un raccourci jusqu'à la plage, chemina le long de la mer. En arrivant à l'endroit, il était un peu haletant. Il demanda :

— Qu'est-il arrivé?

Les paysans rassemblés le saluèrent, lui firent place. Un d'eux répondit, tranquille :

— C'est *le fils d'une mère* qui s'est noyé.

Un autre, vêtu de lin, qui semblait préposé à la garde du cadavre, se baissa et enleva le drap.

Le petit corps apparut, inerte, étendu sur la grève dure. C'était un enfant de huit ou neuf ans, un blondin grêle, allongé. En guise d'oreiller, on lui avait mis sous la tête ses pauvres vêtemens en paquet : la chemise, la culotte bleue, la ceinture rouge, le chapeau de feutre mou. Son visage était à peine livide, avec un nez camus, un front saillant, des cils très longs, une bouche entr'ouverte aux grosses lèvres violacées entre lesquelles blanchissaient des dents espacées l'une de l'autre. Son cou était mince, flasque comme une tige fanée, marqué de plis menus. L'attache des bras était faible ; les bras étaient fluets, semés d'un duvet pareil à la plume légère qui couvre les oiseaux au sortir de l'œuf. Les côtes se dessinaient, distinctes ; une ligne plus sombre partageait la peau par le milieu de la poitrine ; l'ombilic saillait comme un nœud. Les pieds, un peu gonflés, avaient la même couleur jaunâtre que les mains ; et les petites mains étaient calleuses, semées de verrues, avec des ongles blancs qui commençaient à devenir livides. Sur le bras gauche, sur les cuisses, près des aines, et, plus bas, sur les genoux, le long des jambes, des taches rougeâtres apparaissaient. Toutes les particularités de ce corps misérable prenaient aux yeux de George une signification extraordinaire, immobilisées comme elles l'étaient et tendues pour toujours dans la raideur de la mort.

— Comment s'est-il noyé? Où? demanda-t-il à voix basse.

L'homme vêtu de lin fit, non sans quelques marques d'impatience, le récit qu'il avait sans doute répété déjà trop souvent. Il avait une figure bestiale, carrée, avec des sourcils hirsutes, avec une bouche large, dure, féroce. — Aussitôt après avoir reconduit ses brebis à l'étable, l'enfant avait pris son déjeuner et était descendu pour se baigner en compagnie d'un camarade. Mais

à peine avait-il mis le pied dans l'eau qu'il était tombé et s'était noyé. Aux cris du camarade, on était accouru de la maison d'en haut et on l'avait retiré demi-mort, en se mouillant à peine les jambes jusqu'aux genoux. On lui avait mis la tête en bas pour lui faire vomir l'eau, on l'avait secoué, mais inutilement. — Et, pour indiquer jusqu'où s'était avancé le pauvret, l'homme ramassa un caillou et le jeta dans la mer.

— Là, jusque-là ; à trois brasses de la rive!

La mer calme respirait près de la tête du petit mort, doucement. Mais le soleil flamboyait sur la grève ; et, sur le cadavre blême, quelque chose d'implacable tombait de ce ciel embrasé et de ces rudes témoins.

George demanda :

— Pourquoi ne le portez-vous point à l'ombre, dans une maison, sur un lit?

— On ne doit pas le bouger, répliqua sentencieusement le gardien. Jusqu'à l'arrivée de la justice, on ne doit pas le bouger.

— Mais au moins portez-le à l'ombre, là, sous le remblai.

Obstinément, le gardien répéta :

— On ne doit pas le bouger.

Et rien n'était plus triste que cette frêle créature sans vie, étendue sur les pierres et gardée par cette brute impassible qui répétait toujours le même récit avec les mêmes mots, qui faisait toujours le même geste pour lancer un caillou dans la mer.

— Là, jusque-là...

Une femme survint, une mégère au nez crochu, aux yeux gris, à la bouche mauvaise : la mère du camarade. On voyait manifestement en elle une inquiétude soupçonneuse, comme si elle eût craint une accusation pour son propre fils. Elle parlait avec aigreur et se montrait presque irritée contre la victime.

— C'était son destin. Dieu lui a dit : « Va dans la mer et perds-toi. »

Elle gesticulait avec véhémence.

— Pourquoi y allait-il, puisqu'il ne savait pas nager?

Un enfant qui n'était pas du pays, le fils d'un marinier, répéta avec dédain :

— Pourquoi y allait-il ? Nous autres, oui, nous savons nager...

Des gens survenaient, regardaient avec une curiosité froide, s'arrêtaient ou passaient outre. Un groupe occupait le remblai du chemin de fer ; du haut du promontoire, un autre groupe regardait, comme au spectacle. Des enfans, assis ou agenouillés, jouaient avec de petits cailloux qu'ils jetaient en l'air pour les

recevoir alternativement sur le dos ou dans le creux de leur main. Chez tous, il y avait une profonde indifférence à l'aspect du malheur d'autrui et de la mort.

Une autre femme survint, au retour de la messe, en robe de soie, parée de tous ses ors. A elle aussi le gardien impatienté répéta le récit, indiqua l'endroit dans l'eau. Cette femme était loquace :

— Je dis toujours à mes enfans : « N'allez pas à la mer, ou je vous tue! » La mer est la mer. On ne s'en sauve pas.

Elle rappelait des histoires de noyés; elle rappelait le fait de ce noyé sans tête que l'onde avait poussé jusqu'à San Vito et qu'un enfant avait découvert entre les roches.

— Ici, entre les rochesque vous voyez. L'enfant accourut dire : « Il y a un mort. » Nous croyions qu'il plaisantait. Néanmoins nous allâmes et nous trouvâmes. Le corps était décapité. La justice vint. On l'enterra dans une fosse, puis on le déterra la nuit. Il était tout déchiqueté, tout en bouillie, mais il avait encore aux pieds ses chaussures. Le juge dit : « Regardez : elles sont meilleures que les miennes! » Ce devait donc être un homme riche. Et c'était un marchand de bœufs. On l'avait assassiné, on lui avait coupé la tête et on l'avait jeté dans le Tronto...

Elle continuait d'une voix criarde, ravalant de temps à autre avec un léger sifflement la salive surabondante.

— Et la mère? Quand viendra la mère?

A ce nom, toutes les femmes assemblées poussèrent des exclamations de pitié.

— La mère! Elle va venir, la mère!

Et elles se retournaient toutes, croyant l'apercevoir sur la plage brûlante, dans le lointain. Certaines donnaient aussi des renseignemens sur elle. — Elle s'appelait Riccangela; elle était veuve avec sept enfans. Elle avait placé celui-ci chez des fermiers pour paître les moutons et gagner un morceau de pain.

Une d'elles disait en regardant le cadavre :

— Sa mère a eu tant de peine pour l'élever!

Une autre disait :

— Pour nourrir ses enfans, elle a même demandé l'aumône.

Une troisième contait que, quelques mois auparavant, le pauvre petit avait déjà failli se noyer dans la mare d'une basse-cour : dans trois pouces d'eau!

Toutes répétaient :

— C'était son destin. Il devait mourir ainsi.

Et l'attente les rendait inquiètes, anxieuses.

— La mère! Elle va venir, la mère!

George, sentant son cœur se serrer, s'écria :

— Mais portez-le donc à l'ombre, dans une maison, pour que sa mère ne le voie pas nu sur ces galets, sous ce soleil!

Obstinément, le gardien objecta :

— On ne doit pas le bouger; jusqu'à l'arrivée de la justice, on ne doit pas le bouger.

Les assistans regardaient avec surprise *l'étranger de Candie*. Leur nombre augmentait. Les uns occupaient le remblai planté d'acacias; d'autres couronnaient l'aride promontoire à pic sur les récifs. Çà et là, sur les grands blocs monstrueux, une nacelle de roseaux resplendissait comme de l'or, au pied de l'énorme éboulement de falaise pareil à une ruine de tour cyclopéenne devant l'immensité de la mer.

Soudain, de dessus la hauteur, une voix annonça :

— La voici!

D'autres voix suivirent :

— La mère! la mère!

Tout le monde se retourna ; quelques-uns descendirent du remblai ; ceux du promontoire se penchèrent en avant. Dans l'attente, tous se turent. Le gardien recouvrit le cadavre avec le drap. Dans le silence, la mer haletait à peine, les acacias bruissaient à peine.

Et alors, dans le silence, on entendit les cris de l'arrivante.

La mère venait le long du rivage, sous le soleil, criant. Elle était vêtue de la robe des veuves. Le corps courbé, elle trébuchait sur la grève, criant :

— Mon fils! mon fils!

Elle levait les mains au ciel, puis se frappait les genoux, criant:

— Mon fils!

Un de ses fils plus âgés, avec un mouchoir rouge noué autour du cou, la suivait d'un air d'hébétude en essuyant ses larmes avec le revers de sa main.

Elle cheminait le long du rivage, courbée, se frappant les genoux, se dirigeant vers le drap blanc. Et, tandis qu'elle appelait le mort, sa bouche laissait échapper des cris qui n'avaient rien d'humain, semblables au glapissement d'une chienne sauvage. A mesure qu'elle approchait, elle se penchait plus bas, se mettait presque à quatre pattes ; arrivée, elle se jeta sur le drap avec un hurlement.

Elle se releva. De sa main rude et noirâtre, une main endurcie à tous les labeurs, elle découvrit le cadavre. Elle le regarda quelques instans, immobile, comme pétrifiée. Puis, à plusieurs reprises, d'une voix aiguë, de toute la force de ses poumons, elle cria comme pour réveiller le mort :

— Mon fils! mon fils! mon fils!

Les sanglots la suffoquèrent. A genoux, furieuse, elle se battit les flancs avec les poings. Elle promena autour d'elle sur les assistans des yeux désespérés. Elle parut se recueillir, dans une accalmie de cette violence.

Et alors elle se mit à chanter.

Elle chantait sa douleur sur un rythme qui s'élevait et s'abaissait régulièrement, comme la palpitation du cœur.

C'était l'antique monodie que, de temps immémorial, dans la terre d'Abruzze, les femmes chantaient sur la dépouille de leurs consanguins. C'était l'éloquence mélodieuse de la douleur sacrée qui, spontanément, retrouvait dans la profondeur de l'être ce rythme héréditaire sur lequel les mères d'autrefois avaient modulé leur plainte.

Elle chantait, chantait :

— Ouvre les yeux, lève-toi, marche, mon fils! Comme tu es beau! Comme tu es beau!

Elle chantait :

— Pour un morceau de pain, je t'ai noyé, mon fils! Pour un morceau de pain, je t'ai envoyé à la mort! C'est donc pour cela que je t'élevais!

Mais la femme au nez crochu l'interrompit, hargneuse :

— Non, tu ne l'as point noyé. Ç'a été la Destinée. Non, tu ne l'as point envoyé à la mort. *Tu l'avais mis au milieu du pain.*

Et, faisant un geste vers la colline où était la maison qui avait donné l'hospitalité à l'enfant, elle reprit :

— On le tenait là *comme un œillet à l'oreille.*

La mère continuait :

— O mon fils! qui t'a envoyé, qui t'a envoyé te noyer ici?

Et la femme hargneuse :

— Qui l'a envoyé? C'est Notre Seigneur. Il lui a dit : « Va dans la mer, et perds-toi. »

Comme George assurait tout bas à l'un des assistans que l'enfant, secouru à temps, aurait pu être sauvé, et qu'on l'avait tué en lui mettant la tête en bas et en le pendant par les pieds, il sentit sur lui le regard fixe de la mère.

— Fais-lui quelque chose, seigneur! pria-t-elle. Fais-lui quelque chose!

Elle pria :

— O Madone des miracles, fais le miracle!

Elle répéta en touchant la tête du mort :

— Mon fils! mon fils! mon fils! Lève-toi! marche!

En face d'elle se tenait à genoux le frère du mort; et il san-

glotait sans douleur, regardant de temps à autre autour de lui avec un visage devenu tout à coup indifférent. Un autre frère, l'aîné, se tenait assis près de là dans l'ombre d'une roche, et il simulait le deuil en se cachant le visage dans ses mains. Pour consoler la mère, les femmes se penchaient autour d'elle avec des gestes de pitié et accompagnaient la monodie de quelques gémissemens.

Elle chantait :

— Pourquoi t'ai-je éloigné de ma maison? Pourquoi t'ai-je envoyé à la mort? J'ai tout fait pour nourrir mes enfans, tout, excepté de vendre mon corps... Et c'est pour un morceau de pain que je t'ai perdu! Voilà, voilà comment tu devais finir! On t'a noyé, mon fils!

Alors la femme au nez rapace, dans un élan de colère, releva ses jupes, entra dans l'eau jusqu'aux genoux et cria :

— Regarde! Il s'est avancé jusqu'ici. Regarde! L'eau est comme de l'huile. C'est un signe qu'il devait mourir de cette façon.

Elle regagna la rive en deux enjambées.

— Regarde, regarde! répéta-t-elle en indiquant sur la grève les vestiges profonds de l'homme qui avait retiré le corps.

La mère regardait avec stupeur; mais on aurait dit qu'elle ne voyait pas, ne comprenait pas. Après les explosions désespérées de la douleur, il survenait en elle des pauses courtes et comme des obscurcissemens de conscience. Elle se taisait; elle se touchait un pied ou une jambe, d'un geste machinal; elle essuyait ses larmes avec son tablier noir; elle paraissait s'apaiser. Puis, soudain, une explosion nouvelle la secouait toute, l'abattait sur le cadavre.

— Et je ne puis pas t'emporter! Je ne puis pas t'emporter dans mes bras à l'église! Mon fils! mon fils!

Elle le palpait de la tête aux pieds, avec une lente caresse. Son angoisse sauvage se faisait douce, s'attendrissait infiniment. Sa main brûlée et calleuse d'ouvrière devenait infiniment câline lorsqu'elle touchait les yeux, la bouche, le front de son fils.

— Comme tu es beau! Comme tu es beau!

Elle lui toucha la lèvre inférieure, déjà violacée; et cette pression légère fit couler de la bouche une écume blanchâtre. Elle lui ôta d'entre les cils un fétu, doucement, doucement, comme si elle eût craint de lui faire mal.

— Comme tu es beau, amour de ta mère!

Ils étaient longs, très longs et très blonds, les cils de l'enfant. Sur les tempes, sur les joues, un duvet léger mettait un reflet d'or.

— Tu ne m'entends pas? Lève-toi! marche!

Elle prit le petit chapeau, usé, mou comme une loque. Elle le regarda, le baisa. Elle dit :

— Je veux m'en faire une relique; je veux le porter toujours sur mon cœur.

Elle prit la ceinture rouge et dit :

— Je veux t'habiller.

La femme revêche, qui n'abandonnait point la place, approuva.

— Oui, habillons-le.

Elle ôta elle-même les vêtemens de dessous la tête du mort, fouilla dans la poche de la veste, y trouva un morceau de pain et une figue.

— Tu vois! On venait de lui donner son manger. On le tenait *comme un œillet à l'oreille.*

La mère regarda la petite chemise, sale, déchirée, sur laquelle ses larmes dégouttaient, et elle dit :

— Lui mettre cette chemise!

Prompte, la femme jeta vers la hauteur un appel à quelqu'un des siens :

— Apporte vite une chemise neuve de Nufrillo!

La chemise neuve fut apportée. Lorsque la mère souleva le petit mort, un peu d'eau lui sortit de la bouche et lui coula sur la poitrine.

— O Madone des Miracles, fais le miracle! pria-t-elle en levant les yeux vers le ciel dans une suprême imploration.

Puis elle recoucha sa douce créature. Elle prit la vieille chemise, la ceinture rouge, le chapeau; elle roula le tout en paquet, et dit :

— Ce sera mon oreiller; j'y reposerai ma tête la nuit; je veux y mourir.

Elle plaça la pauvre relique sur la grève près de la tête de l'enfant, y posa la tempe et s'étendit comme sur un lit.

Ils gisaient tous deux à côté l'un de l'autre, la mère et le fils, sur les pierres dures, sous le ciel en feu, près de la mer homicide. Et elle chantait la même cantilène qui jadis avait répandu un pur sommeil sur le berceau.

— Lève-toi, Riccangela! Lève-toi! répétaient les femmes autour d'elle.

Elle ne les écoutait point.

— Mon fils est couché sur les pierres et je ne pourrais pas m'y coucher aussi! Oh! sur ces pierres, mon fils!

— Lève-toi, Riccangela! Viens!

Elle se leva. Elle regarda encore le petit visage livide du mort, avec une intensité terrible. Elle appela encore une fois de toute la force de ses poumons :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !

Puis, de ses propres mains, elle recouvrit avec le drap la dépouille sourde.

Et les femmes l'entourèrent, l'entraînèrent un peu plus loin à l'ombre d'un rocher, la forcèrent de s'asseoir, gémirent avec elle.

Peu à peu les spectateurs se débandaient, se dispersaient. Il ne resta plus que quelques consolatrices, avec l'homme vêtu de lin, le gardien impassible qui attendait la justice. Le soleil caniculaire frappait la grève, donnait au drap funèbre une blancheur hallucinante. Le promontoire dressait dans l'embrasement son aridité désolée, à pic sur les récifs anfractueux. La mer, immense et verte, avait une respiration toujours égale. Et il semblait que l'heure lente ne dût jamais finir.

A l'ombre de la roche, en face du drap blanc soulevé par la forme rigide du cadavre, la mère continuait sa monodie sur le rythme rendu sacré par les douleurs anciennes et récentes de sa race. Et il semblait que sa lamentation ne dût jamais finir.

IV

Au retour de la chapelle du Port, Hippolyte avait su l'accident. Accompagnée d'Hélène, elle avait voulu rejoindre George sur la plage. Mais, en approchant du lieu tragique, à la vue du drap qui faisait une blancheur sur la grève, elle avait senti ses forces défaillir. Saisie d'une crise de larmes, elle était revenue sur ses pas, était rentrée à la maison, avait attendu George en pleurant.

Elle s'apitoyait moins sur le petit mort que sur elle-même, hantée par le souvenir du péril qu'elle avait couru l'autre jour au bain. Et une répulsion instinctive, indomptable, surgissait en elle contre cette mer.

— Je ne veux plus me baigner dans la mer, je ne veux plus que tu t'y baignes, enjoignit-elle à George presque durement, sur un ton qui exprimait une résolution ferme et inébranlable. Je ne veux pas, entends-tu ?

Ils passèrent le reste de ce dimanche dans une inquiétude anxieuse, s'accoudant sans cesse à la loggia pour regarder la tache blanche, là-bas, sur la rive. George gardait dans les yeux l'image du cadavre, accusée par un relief si énergique qu'elle lui paraissait

presque tangible. Et il avait toujours dans les oreilles la cadence de la monodie chantée par la mère. — La mère continuait-elle encore sa lamentation à l'ombre de la roche? Était-elle restée seule en face de la mer et de la mort? — Il revit en son âme une autre malheureuse. Il revécut l'heure de la lointaine matinée de mai dans la maison lointaine, lorsqu'il avait senti tout à coup la vie maternelle se rapprocher de sa propre vie avec une sorte d'adhérence, lorsqu'il avait senti les correspondances mystérieuses du sang, et la tristesse de la destinée suspendue sur la tête de l'un et de l'autre. — La reverrait-il jamais de ses yeux mortels? Reverrait-il jamais ce faible sourire qui, sans remuer aucune ligne du visage, paraissait étendre un léger voile d'espérance, trop fugitif, hélas! sur les empreintes indélébiles de la douleur? Lui serait-il donné de baiser encore cette main longue et maigre, dont la caresse ne ressemblait à aucune autre caresse? — Et il revécut l'heure lointaine des larmes, lorsque, à la fenêtre, il avait reçu de la lueur d'un sourire la terrible révélation; lorsqu'il avait enfin réentendu la voix chère, la voix unique et inoubliable, la voix de réconfort, de conseil, de pardon, de bonté infinie; lorsqu'il avait enfin reconnu la tendre créature de jadis, l'adorée. Et il revécut l'heure de l'adieu, de l'adieu sans larmes et pourtant si cruel, alors qu'il avait menti par pudeur en lisant dans les yeux las de sa mère déçue la question trop triste: « *Pour qui* m'abandonnes-tu? » Et toutes les tristesses passées lui remontèrent à l'esprit, avec toutes les douloureuses images: cette figure émaciée, ces paupières gonflées, rougies et brûlantes, le sourire doux et déchirant de Christine, l'enfant maladif dont la grosse tête restait toujours penchée sur une poitrine presque sans vie, le masque cadavérique de la pauvre idiote gourmande... Et les yeux las de sa mère répétaient: « *Pour qui* m'abandonnes-tu? »

Il se sentait pénétré comme par une onde molle; il s'alanguissait, se dissolvait; il éprouvait un besoin vague de plier le front, de se cacher la face dans un sein, d'être caressé chastement, de savourer lentement son amertume secrète, de s'assoupir, de périr peu à peu. C'était comme si toutes les efféminations de son âme se fussent épanouies ensemble et eussent flotté.

Un homme passa dans le sentier, portant sur sa tête un petit cercueil de sapin blanc.

Assez tard dans l'après-midi, la justice arriva sur la plage. Le petit mort, enlevé de dessus les pierres, fut emporté sur la hauteur, disparut. Des cris perçans parvinrent jusqu'à l'Ermitage. Ensuite, tout s'apaisa. Le silence montant de la mer calme reprit possession des alentours.

La mer était si calme, l'air était si calme que la vie paraissait suspendue. Une claire couleur d'indigo s'étendait uniformément sur toutes choses.

Hippolyte était rentrée et s'était jetée sur le lit. George était resté dans la loggia, assis sur une chaise. Tous deux souffraient, et ils ne pouvaient pas se dire leur peine. Le temps coulait.

— Tu m'as appelé? demanda George qui croyait avoir entendu son nom.

— Je ne t'ai pas appelé, répondit-elle.

— Que fais-tu? Tu t'endors?

Elle ne répondit pas.

George se rassit, ferma les yeux à demi. Sa pensée retournait toujours vers la montagne. Dans ce silence, il sentait le silence du jardin solitaire et abandonné où les petit cyprès, hauts et droits, se dressaient immobiles vers le ciel, religieusement, comme des cierges votifs; de ce jardin où par les fenêtres des chambres désertes, restées intactes comme des reliquaires, descendait une religieuse douceur de souvenirs.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

« Oh! pourquoi, disait-il à Démétrius, pourquoi n'ai-je point obéi à ta suggestion, la dernière fois que je suis entré dans les chambres où habite encore ton esprit? Pourquoi ai-je voulu faire un nouvel essai de la vie et me couvrir de honte à tes yeux? Comment ai-je pu m'égarer à poursuivre la *possession sûre* d'une autre âme, alors que je possédais la tienne, alors que tu vivais en moi? »

Après la mort physique, l'âme de Démétrius s'était *préservée* dans le survivant, sans diminution aucune; elle y avait même atteint et gardé son intensité suprême. Tout ce qui, dans la personne vivante, se dépensait au contact de ses semblables; tous ses actes, tous ses gestes, toutes ses paroles semées dans le cours du temps; toutes les manifestations diverses qui déterminaient le caractère spécial de son être en rapport avec les autres êtres; toutes les formes, constantes ou variables, qui distinguaient sa personnalité parmi les autres personnalités, qui faisaient de lui un homme à part dans la multitude humaine; bref, tout ce qui différenciait sa vie propre parmi les autres vies, tout s'était ramassé, circonscrit, concentré dans l'unique attache idéale qui liait le défunt au survivant. Et le divin ostensoir conservé au Dôme de la ville natale semblait consacrer ce haut mystère : *Ego Demetrius Aurispa et unicus Georgius filius meus.*

La créature impure qui gisait maintenant sur le lit luxurieux s'était interposée. La terrible corruptrice était, non pas seulement l'obstacle à la vie, mais aussi l'obstacle à la mort : *à cette mort*. Elle était l'Ennemie de l'une et de l'autre.

Et George, en pensée, retourna vers la montagne, regagna la vieille maison, rentra dans les chambres désertes. Comme en ce jour de mai, il franchit le seuil tragique. Et, comme en ce jour il sentit sur sa volonté l'obscure obsession. Le cinquième anniversaire était proche. De quelle manière le célébrerait-il?

Un cri soudain d'Hippolyte lui donna un violent sursaut. Il se dressa, il accourut.

— Qu'as-tu?

Assise sur le lit, épouvantée, elle se passait les mains sur le front et sur les paupières, comme pour en écarter quelque chose qui la tourmentait. Elle fixa sur son amant de grands yeux hagards. Puis, d'un geste brusque, elle lui jeta les bras autour du cou, lui couvrit le visage de baisers et de larmes.

— Mais qu'as-tu? Qu'as-tu? demandait-il, étonné, inquiet.

— Rien, rien...

— Pourquoi pleures-tu?

— J'ai rêvé...

— Qu'as-tu rêvé? Dis-moi.

Au lieu de répondre, elle l'étreignit, le baisa encore.

Il lui prit les poignets, se dégagea de l'étreinte, voulut la regarder au visage.

— Dis-moi, dis-moi, qu'as-tu rêvé?

— Rien... Un vilain rêve...

— Quel rêve?

Elle se défendait contre cette insistance. En lui, le trouble croissait avec le désir de savoir.

— Dis donc!

Toute secouée de nouveau par le frisson, elle balbutia :

— J'ai rêvé... que j'écartais le linceul... et c'était toi que je voyais...

Elle étouffa le dernier mot dans les baisers.

V

Choisi par un ami et pris en location à Ancône, expédié à San Vito, transporté non sans peine jusqu'à l'Ermitage, le piano fut accueilli par Hippolyte avec une allégresse enfantine. On l'installa dans la chambre que George appelait la bibliothèque, dans la chambre la plus vaste et la mieux décorée, là où étaient le divan

chargé de coussins, les longues chaises d'osier, le hamac, les nattes, les tapis, tous les objets favorables à la vie horizontale et au rêve. Il arriva aussi de Rome une caisse de partitions.

Et alors, pendant plusieurs jours, ce fut une nouvelle ivresse. Envahis tous deux d'une surexcitation presque folle, ils renoncèrent à toutes leurs habitudes, ils oublièrent tout, ils s'abîmèrent entièrement dans ce plaisir.

Ils ne souffraient plus de l'étouffement des lentes après-midi; ils n'éprouvaient plus les lourdes somnolences irrésistibles; ils pouvaient prolonger les veilles presque jusqu'à l'aube; ils pouvaient prolonger le jeûne sans en souffrir, sans s'en apercevoir, comme si leur vie corporelle se fût affinée, comme si leur substance se fût sublimée, se fût dépouillée de tous les besoins vulgaires. Ils croyaient sentir leur passion croître chimériquement au delà de toute limite, la palpitation de leur cœur atteindre une prodigieuse puissance. Parfois ils croyaient retrouver cette minute d'oubli suprême, cette minute *unique* qui avait passé sur eux au premier crépuscule; parfois ils croyaient retrouver la sensation indéfinissable et confuse que leur être se dispersait dans l'espace avec la légèreté d'une vapeur. Parfois il semblait à tous deux que le point où ils respiraient était indéfiniment loin des lieux connus, très reculé, très isolé, inaccessible, presque hors du monde.

Une vertu mystérieuse les rapprochait, les rejoignait, les mêlait, les fondait l'un dans l'autre, les rendait semblables par la chair et par l'esprit, les unissait en un seul être. Une vertu mystérieuse les séparait, les disjoignait, les repoussait dans leur solitude, creusait entre eux un abîme, mettait au fond de leur être un désir désespéré et mortel.

Dans ces alternatives, ils trouvaient tous deux jouissance et souffrance. Ils remontaient à la première extase de leur amour et redescendaient jusqu'à l'extrême et vain effort pour se posséder; et ils remontaient encore, ils remontaient au principe de la grande illusion, respiraient l'ombre mystique où pour la première fois leurs âmes tremblantes avaient échangé une même parole muette; et ils redescendaient encore, ils redescendaient vers le supplice de l'attente déçue, entraient dans une atmosphère de brumes épaisses et suffocantes, pareilles à un tourbillon d'étincelles et de cendres chaudes.

Chacun de ces musiciens mages qu'ils aimaient tissait autour de leur sensibilité aiguisée un sortilège différent. Une *Page* de Robert Schumann évoquait le fantôme d'un très ancien amour qui avait étendu sur lui-même en guise d'artificiel firmament la

trame de ses souvenirs les plus beaux et qui, avec une douceur étonnée et mélancolique, les voyait peu à peu pâlir. Un *Impromptu* de Frédéric Chopin disait, comme dans un rêve : « J'entends, la nuit, lorsque tu dors sur mon cœur, j'entends dans le silence de la nuit une goutte qui tombe, qui lentement tombe, qui toujours tombe, si proche, si lointaine! J'entends, la nuit, la goutte qui de mon cœur tombe, le sang qui goutte à goutte de mon cœur tombe, lorsque tu dors, lorsque tu dors, moi, seul. » De hautes courtines de pourpre, sombres comme la passion sans merci, autour d'un lit profond comme un sépulcre, voilà ce qu'évoquait l'*Érotique* d'Édouard Grieg; et aussi une promesse de mort dans une volupté silencieuse, et un royaume sans bornes, riche de tous les biens de la terre, attendant en vain son roi disparu, son roi mourant dans la pourpre nuptiale et funéraire. Mais c'était surtout dans le prélude de *Tristan et Yseult* que l'élan de l'amour vers la mort se déchaînait avec une véhémence inouïe, que l'insatiable désir s'exaltait jusqu'à l'ivresse de la destruction. « Pour boire là-bas en ton honneur la coupe de l'éternel amour, je voulais, avec moi, sur le même autel, te consacrer à la mort. »

Et cette immense trombe d'harmonie les enveloppa tous deux irrésistiblement, les enserra, les emporta, les ravit dans « le merveilleux empire. »

Ce n'était pas sur le chétif instrument, incapable de rendre le moindre écho de cette plénitude torrentielle, c'était dans l'éloquence, dans l'enthousiasme de l'exégète qu'Hippolyte saisissait toute la grandeur de cette Révélation tragique. Et, de même que la parole de l'amant avait un jour évoqué la ville guelfe déserte, la ville des couvens et des monastères, de même faisait-elle aujourd'hui apparaître à son imagination la vieille ville grise de Bayreuth, solitaire, en face des montagnes bavaroises, dans un paysage mystique où était répandue la même âme qu'Albrecht Dürer emprisonna sous le réseau des lignes au fond de ses estampes et de ses toiles.

George n'avait oublié aucun épisode de son premier pèlerinage religieux vers le théâtre idéal; il pouvait revivre tous les instans de son émotion extraordinaire, à l'heure où il avait découvert sur la douce colline, à l'extrémité de la grande avenue ombreuse, l'édifice consacré à la fête suprême de l'Art; il pouvait reconstituer la solennité du vaste amphithéâtre ceint de colonnes et d'arcades, le mystère du golfe Mystique. — Dans l'ombre et dans le silence de l'espace recueilli, dans l'ombre et dans le silence extatique de toutes les âmes, un soupir montait de l'orchestre invi-

sible, un gémissement s'exhalait, une voix murmurante disait le premier appel douloureux du désir solitaire, la première angoisse confuse dans le pressentiment du supplice futur. Et ce soupir et ce gémissement et cette voix s'élevaient de la souffrance vague jusqu'à l'acuité d'un cri impétueux, disant l'orgueil d'un rêve, l'anxiété d'une aspiration surhumaine, la volonté terrible et implacable de la possession. Avec une furie dévorante, comme un incendie qui éclaterait d'un abîme ignoré, le désir se dilatait, s'agitait, flamboyait, toujours plus haut, toujours plus haut, alimenté par la plus pure essence d'une double vie. L'ivresse de la flamme mélodieuse enveloppait toutes choses; tout ce qu'il y a au monde de souverain vibrait éperdument dans l'immense ivresse, exhalait sa joie et sa douleur la plus cachée en se sublimant et se consumant. Mais, soudain, les efforts d'une résistance, les colères d'une lutte frémissaient et vibraient dans l'essor de cette ascension orageuse; et ce grand jet de vie, brisé tout à coup contre un invisible obstacle, retombait, s'éteignait, ne jaillissait plus. Dans l'ombre et dans le silence de l'espace recueilli, dans l'ombre et dans le silence frissonnant de toutes les âmes, un soupir montait du golfe Mystique, un gémissement mourait, une voix brisée disait la tristesse de la solitude éternelle, l'aspiration vers la nuit éternelle, vers le divin, l'originel oubli.

Et voici qu'une autre voix, une voix de réalité humaine, une voix modulée par des lèvres humaines, jeune et forte, mêlée de mélancolie, d'ironie et de menace, une voix chantait une chanson de la mer, au haut du mât, sur le navire qui amenait au roi Marc la blonde épouse irlandaise. Elle chantait : « Vers l'Occident erre le regard : vers l'Orient file le navire. Frais, le vent souffle vers la terre natale. O fille d'Irlande, où t'attardes-tu ? Ce qui gonfle ma voile, sont-ce tes soupirs ? Souffle, souffle, ô vent. Malheur, ah ! malheur, fille d'Irlande, amour sauvage ! » C'était l'admonition de la vedette, l'avertissement prophétique, allègre et menaçant, plein de caresse et de raillerie, indéfinissable. Et l'orchestre se taisait. « Souffle, souffle, ô vent. Malheur, ah ! malheur, fille d'Irlande, amour sauvage ! » La voix chantait sur la mer tranquille, seule dans le silence, tandis que sous la tente Yseult, immobile sur sa couche, semblait plongée dans le rêve obscur de son destin.

Ainsi s'ouvrait le drame. Le souffle tragique, qui avait déjà agité le prélude, passait et repassait dans l'orchestre. Subitement, la puissance de destruction se manifestait en la femme magicienne contre l'homme qu'elle avait élu, qu'elle avait voué à la mort. Sa colère se déchaînait avec l'énergie des élémens aveugles; elle

invoquait toutes les forces terribles de la terre et du ciel pour détruire l'homme qu'elle ne pouvait pas posséder. « Éveille-toi à mon appel, puissance indomptable; lève-toi du cœur où tu t'es cachée ! O vents incertains, écoutez ma volonté. Secouez le sommeil de cette mer rêveuse, ressuscitez des profondeurs l'implacable convoitise, montrez-lui la proie que je lui offre ! Brisez le vaisseau, engloutissez les épaves ! Tout ce qui palpite et respire, ô vents, je vous le donne en récompense. » A l'admonition de la vedette répondait le pressentiment de Brangaine : « O malheur ! Quelle ruine je pressens, Yseult ! » Et la femme douce et dévouée tâchait d'apaiser cette folle fureur. « Oh ! dis-moi ta tristesse, Yseult ! Dis-moi ton secret ! » Et Yseult : « Mon cœur suffoque. Ouvre, ouvre la courtine toute grande ! »

Tristan apparaissait, debout, immobile, les bras croisés, le regard fixé sur les lointains de la mer. Du haut du mât, la vedette reprenait sa chanson, sur le flot montant de l'orchestre. « Malheur, oh ! malheur... » Et, tandis que les yeux d'Yseult contemplaient le héros, allumés d'une sombre flamme, du golfe Mystique surgissait le motif fatal, le grand et terrible symbole d'amour et de mort en qui était enfermée toute l'essence de la tragique fiction. Et, de sa propre bouche, Yseult proférait l'arrêt : « Élu par moi, perdu par moi. »

La passion mettait en elle une volonté homicide, réveillait dans les racines de son être un instinct hostile à l'être, un besoin de dissolution, d'anéantissement. Elle s'exaspérait à chercher en elle et autour d'elle une puissance foudroyante qui frapperait et détruirait sans laisser de trace. Sa haine se faisait plus atroce à la vue du héros calme et immobile qui sentait la menace se condenser sur sa tête et qui savait l'inutilité de toute résistance. Sa bouche s'emplissait d'un amer sarcasme. « Que penses-tu de ce serf ? » demandait-elle à Brangaine, avec un sourire inquiet. D'un héros, elle faisait un serf, elle se déclarait dominatrice. « Dis-lui que j'ordonne à mon vassal de redouter sa souveraine, moi, Yseult. » Tel était le défi qu'elle lui envoyait pour une lutte suprême; tel était l'appel que la force jetait à la force. Une solennité sombre accompagnait la marche du héros vers le seuil de la tente, lorsque l'heure irrévocable avait sonné, lorsque le filtre avait déjà rempli la coupe, lorsque le destin avait déjà resserré son cercle autour des deux vies. Yseult, appuyée à sa couche, pâle comme si la grande fièvre eût consumé tout le sang de ses veines, attendait, silencieuse; silencieux, Tristan apparaissait sur le seuil : l'un et l'autre hauts de toute leur hauteur. Mais l'orchestre disait l'indicible anxiété de leurs âmes.

A partir de ce moment recommençait l'orageuse ascension. Il semblait que le golfe Mystique s'enflammât de nouveau comme une fournaise et dardât plus haut, toujours plus haut, ses flammes sonores. « Réconfort unique pour un deuil éternel, salutaire breuvage d'oubli, je te bois sans peur! » Et Tristan approchait la coupe de ses lèvres. « A moi la moitié! Je la bois pour toi! » criait Yseult en lui arrachant la coupe des mains. Vide, la coupe d'or tombait. — Avaient-ils bu tous deux la mort? Devaient-ils mourir? — Instant de surhumaine angoisse. Le philtre de mort n'était qu'un poison d'amour, qui les pénétrait d'un feu immortel. Étonnés d'abord, immobiles, ils se regardaient, ils cherchaient dans les yeux l'un de l'autre l'indice de la mort à laquelle désormais ils se croyaient voués. Mais une vie nouvelle, incomparablement plus intense que celle qu'ils avaient vécue, agitait toutes leurs fibres, palpitait à leurs tempes et à leurs poignets, gonflait leurs cœurs d'un flot immense. — « Tristan! » — « Yseult! » — Ils s'appelaient; ils étaient seuls; autour d'eux rien ne subsistait; les apparences s'étaient effacées; le passé était aboli; l'avenir était une nuit noire que ne pouvaient pas rompre les éclairs mêmes de la récente ivresse. Ils vivaient; ils s'appelaient d'une vivante voix; ils tendaient l'un vers l'autre par une fatalité que désormais ne pourrait arrêter aucune force. — « Tristan! » — « Yseult! »

Et la mélodie de la passion se déployait, s'élargissait, s'exaltait, palpitait et sanglotait, criait et chantait, sur la sombre tempête des harmonies toujours plus agitées. Douloureuse et joyeuse, elle prenait un irrésistible essor vers les cimes des extases inconnues, vers les cimes de la volupté suprême. « Délivré du monde, je te possède enfin, ô toi qui seule remplis mon âme, suprême volupté d'amour! »

« Salut! salut à Marc! salut! criait l'équipage parmi les éclats des trompettes, en saluant le roi qui s'éloignait du rivage pour aller au-devant de sa blonde épouse. Salut à Cornouailles! »

C'était le tumulte de la vie commune, c'était la clameur de la joie profane, c'était la splendeur éblouissante du jour. L'Élu, le Perdu, en levant un regard où flottait le sombre nuage du rêve, demandait : « Qui s'approche? » — Le Roi. — Quel Roi? » Yseult, pâle et convulsée sous le manteau royal, demandait : « Où suis-je? Vis-je encore? Dois-je vivre encore? » Doux et terrible, le motif du philtre montait, les enveloppait, les enserrait dans sa spirale ardente. Les trompettes sonnaient : « Salut à Marc! Salut à Cornouailles! Gloire au Roi! »

Mais, dans le second prélude, tous les sanglots d'une joie trop forte, tous les halètemens du désir exaspéré, tous les sur-

sauts de l'attente furieuse alternaient, se mêlaient, se confondaient. L'impatience de l'âme féminine communiquait ses frémissemens à l'immensité de la nuit, à toutes les choses qui, dans la pure nuit d'été, respiraient et veillaient. L'âme enivrée jetait ses appels à toutes les choses, pour qu'elles demeurassent vigilantes sous les étoiles, pour qu'elles assistassent à la fête de son amour, au banquet nuptial de son allégresse. Insubmersible sur l'océan inquiet de l'harmonie, la mélodie fatale flottait, s'éclairant, s'obscurcissant. L'onde du golfe Mystique, pareille à la respiration d'une poitrine surhumaine, se gonflait, s'élevait, retombait pour se relever encore, pour retomber encore, pour s'apaiser lentement.

« Entends-tu ? Il me semble que le bruit s'est dissipé dans le lointain. » Yseult n'entendait plus que les sons imaginés par son désir. Les fanfares de la chasse nocturne retentissaient dans la forêt, distinctes, rapprochées. « C'est le chuchotement trompeur des feuilles qu'agitent les jeux du vent... Ce son si doux n'est pas celui des cors; c'est le murmure de la source qui jaillit et dévale dans la nuit silencieuse... » Elle n'entendait que les sons enchanteurs suscités en son âme par le désir y composant le vieux et toujours nouveau sortilège. Dans l'orchestre comme dans ses sens abusés, les résonances de la chasse se transformaient magiquement, se dissolvaient en les rumeurs infinies de la forêt, en la mystérieuse éloquence de la nuit estivale. Toutes les voix étouffées, toutes les séductions subtiles enveloppaient la femme haletante, lui suggéraient l'ivresse prochaine, tandis que Brangaine avertissait et suppliait en vain, dans la terreur de son pressentiment : « Oh ! laisse resplendir le flambeau protecteur ! Laisse sa lumière te montrer le péril ! » Rien n'avait le pouvoir d'éclairer l'aveuglement du désir. « Quand ce serait le flambeau de ma vie, sans peur je l'éteindrais. Et je l'éteins sans peur. » D'un geste de dédain suprême, intrépide et superbe, Yseult jetait à terre le flambeau; elle offrait sa vie et celle de l'Élu à la nuit fatale; elle entrait avec lui dans l'ombre, pour toujours.

Alors le plus enivrant poème de la passion humaine se déroulait triomphalement, comme en spirale, jusqu'aux sommets du spasme et de l'extase. C'était la première étreinte frénétique, mêlée de volupté et d'angoisse, où les âmes avides de se confondre rencontraient l'obstacle impénétrable des corps; c'était la première rancune contre le temps où l'amour n'existait pas, contre le passé vide et inutile. C'était la haine contre la lumière hostile, contre le jour perfide qui aiguisait toutes les souffrances, qui suscitait toutes les apparences fallacieuses, qui favorisait l'orgueil et opprimait la tendresse. C'était l'hymne à la nuit amie, à l'ombre

bienfaisante, au divin mystère où se dévoilaient les merveilles des visions intérieures, où s'entendaient les voix lointaines des mondes, où d'idéales corolles fleurissaient sur des tiges inflexibles. « Dès que le soleil s'est caché dans notre poitrine, les étoiles du bonheur répandent leur lumière riante. »

Et, dans l'orchestre, parlaient toutes les éloquences, chantaient toutes les joies, pleuraient toutes les douleurs que la voix humaine a jamais exprimées. Les mélodies émergeaient des profondeurs symphoniques, se développaient, s'interrompaient, se superposaient, se mélangeaient, se fondaient, se dissolvaient, disparaissaient pour réapparaître. Une anxiété de plus en plus inquiète et déchirante passait par tous les instrumens et exprimait un continuel effort toujours vain pour atteindre l'inaccessible. Dans l'impétuosité des progressions chromatiques, il y avait la folle poursuite d'un bien qui se dérobait à toute prise, quoiqu'il resplendît très proche. Dans les changemens de ton, de rythme et de mesure, dans la succession des syncopes, il y avait une recherche sans trêve, il y avait une convoitise sans limites, il y avait le long supplice du désir toujours déçu et jamais éteint. Un motif, symbole de l'éternel désir éternellement exaspéré par la possession décevante, revenait à chaque instant avec une persistance cruelle ; il s'élargissait, il dominait, tantôt illuminant les crêtes des flots harmoniques, tantôt les obscurcissant d'une ombre tragique.

L'effrayante vertu du philtre opérait sur l'âme et sur la chair des deux amans déjà consacrés à la mort. Rien ne pouvait éteindre ou adoucir cette ardeur fatale, rien, hormis la mort. Ils avaient tenté vainement toutes les caresses ; ils avaient recueilli vainement toutes leurs forces pour s'unir dans un embrassement suprême, pour se posséder enfin, pour devenir un seul et même être. Leurs soupirs de volupté se transformaient en sanglots d'angoisse. Un obstacle infrangible s'interposait entre eux, les séparait, les rendait étrangers et solitaires. Leur substance corporelle, leur personnalité vivante, tel était l'obstacle. Et une haine secrète naissait chez l'un et l'autre : un besoin de se détruire, de s'anéantir ; un besoin de faire mourir et un besoin de mourir. Dans la caresse même, ils reconnaissaient l'impossibilité de franchir la limite matérielle de leurs sens humains. Les lèvres rencontraient les lèvres et s'arrêtaient. « Qu'est-ce qui succomberait à la mort, disait Tristan, sinon ce qui nous sépare, sinon ce qui empêche Tristan d'aimer Yseult pour toujours, de vivre éternellement pour elle seule ? » Et ils entraient déjà dans l'ombre infinie. Le monde des apparences disparaissait. « Ainsi, disait Tristan, ainsi nous mourûmes, ne voulant vivre que pour l'amour, insé-

parables, toujours unis, sans fin, sans réveil, sans peur, sans nom dans le sein de l'amour. » Les paroles s'entendaient distinctes sur le *pianissimo* de l'orchestre. Une nouvelle extase ravissait les deux amans et les emportait jusqu'au seuil du merveilleux empire nocturne. Déjà ils goûtaient d'avance la béatitude de la dissolution, déjà ils se sentaient délivrés du poids de la personne, déjà ils sentaient leur substance se sublimer et flotter, diffuse dans une joie sans fin. « Sans fin, sans réveil, sans peur, sans nom... »

« Prenez garde ! prenez garde ! Voici que la nuit cède au jour, avertissait d'en haut Brangaine invisible. Prenez garde ! » Et le frisson de la gelée matinale traversait le parc, réveillait les fleurs. La froide lumière de l'aube montait lentement et recouvrait les étoiles qui palpitaient plus fort. « Prenez garde ! » Vain avertissement de la vigie fidèle. Eux n'écoutaient pas : ils ne voulaient pas, ne pouvaient pas s'éveiller. Sous la menace du jour, ils se plongeaient toujours plus avant dans cette ombre où ne pouvait parvenir aucune lueur de crépuscule. « Qu'éternellement la nuit nous enveloppe ! » Et un tourbillon d'harmonies les enveloppait, les étreignait dans ses spirales véhémentes, les transportait sur la plage écartée qu'invoquait leur désir, là où nulle angoisse n'opprimait l'élan de l'âme aimante, par delà toute langueur, par delà toute douleur, par delà toute solitude, dans la sérénité infinie de leur rêve suprême.

« Sauve-toi, Tristan ! » C'était le cri de Kourwenal après le cri de Brangaine. C'était l'assaut imprévu et brutal qui interrompait l'embrassement extatique. Et, tandis que le thème d'amour persistait dans l'orchestre, le motif de la chasse éclatait avec un fracas métallique. Le roi et les courtisans paraissaient. Tristan cachait sous son ample manteau Yseult étendue sur le lit de fleurs ; il la dérobait aux regards et à la lumière, affirmant par ce geste sa domination, signifiant son droit non douteux. « Le triste jour, pour la dernière fois ! » Pour la dernière fois, dans l'attitude calme et résolue d'un héros, il acceptait la lutte avec les forces étrangères ; sûr désormais que rien ne pouvait modifier ou suspendre le cours de son destin. Tandis que la souveraine douleur du roi Marc s'exhalait en une mélopée lente et profonde, il se taisait, inébranlable dans sa pensée secrète. Et finalement il répondait aux questions du roi : « Ce mystère, je ne puis te le révéler. Jamais tu ne pourras connaître ce que tu demandes. » Le motif du philtre condensait sur cette réponse l'obscurité du mystère, la gravité de l'événement irréparable. « Veux-tu suivre Tristan, ô Yseult ? demandait-il à la reine, simplement, en présence de tous. Sur la terre où je veux aller, le soleil ne resplendit pas. C'est la terre des ténèbres, c'est le pays nocturne d'où m'envoya ma mère

lorsque, conçu par elle dans la mort, dans la mort je vins au jour... » Et Ysolde : « Là où est la patrie de Tristan, là Ysolde veut aller. Elle veut le suivre, douce et fidèle, dans le chemin qu'il lui montrera... »

Et le héros mourant la précédait sur cette terre, frappé par le traître Melot.

Cependant le troisième prélude évoquait la vision du rivage lointain, des récifs arides et désolés où, dans les anses secrètes, la mer semblait pleurer sans trêve un deuil inconsolable. Une brume de légende et de mystérieuse poésie enveloppait les formes rigides de la roche, aperçues comme dans une aube incertaine ou dans un crépuscule presque éteint. Et le son du chalumeau pastoral réveillait les images confuses de la vie passée, des choses perdues dans la nuit des temps.

« Que dit l'antique lamentation? soupirait Tristan. Où suis-je? »

Le pâtre modulait sur le roseau fragile la mélodie impérissable, transmise par les ancêtres à travers les âges; et, dans sa profonde inconscience, il était sans inquiétude.

Et Tristan, à l'âme de qui ces humbles notes avaient tout révélé : « Je ne suis point resté au lieu de mon réveil. Mais où ai-je fait séjour? je ne saurais te le dire. Là je n'ai vu ni le soleil, ni le pays, ni les habitans; mais, ce que j'y ai vu, je ne saurais te le dire... C'était là où je fus toujours, là où j'irai pour toujours : dans le vaste empire de l'éternelle nuit. Là-bas, une seule et unique science nous est donnée : le divin, l'éternel, l'originel oubli! » Le délire de la fièvre l'agitait; l'ardeur du philtre rongeait ses fibres intimes. « Ah! ce que je souffre, tu ne peux pas le souffrir! Ce désir terrible qui me dévore, ce feu implacable qui me consume... Ah! si je pouvais te le dire, si tu pouvais me comprendre! »

Et le pâtre inconscient soufflait, soufflait dans son chalumeau. C'était le même air; les notes étaient toujours les mêmes : elles parlaient de la vie qui n'était plus, elles parlaient des choses lointaines et anéanties.

« Vieille et grave mélodie, disait Tristan, tes sons lamentables parvenaient jusqu'à moi sur les vents du soir lorsque, en un temps lointain, la mort du père fut annoncée au fils. Tu me cherchais, de plus en plus inquiète, dans l'aube sinistre, lorsque le fils apprit le sort de la mère. Quand mon père m'engendra et mourut, quand ma mère me donna le jour en expirant, la vieille mélodie arrivait aussi à leurs oreilles, languissante et triste. Elle m'a interrogé un jour, et voici qu'elle me parle encore. Pour quel destin suis-je né? Pour quel destin? La vieille mélodie me le répète :

— Pour désirer et pour mourir! Pour mourir de désirer! — Oh! non, non. Tel n'est point ton véritable sens... Désirer, désirer, désirer jusque dans la mort; mais non pas mourir de désirer... » De plus en plus puissant, de plus en plus tenace, le philtre le corrodait jusqu'aux moelles. Tout son être se tordait dans l'insoutenable spasme. Par momens, l'orchestre avait des crépitations de bûcher. La violence de la douleur le traversait parfois tout entier avec une impétuosité de rafale, en avivant les flammes. Des sursauts subits le secouaient; des cris atroces s'en échappaient; des sanglots étouffés s'y éteignaient. « Le philtre! le philtre! Le terrible philtre! Avec quelle furie je le sens monter de mon cœur à mon cerveau! Nul remède désormais, nulle douce mort ne peut me délivrer de la torture du désir. En aucun lieu, en aucun lieu, hélas! je ne trouverai le repos. La nuit me repousse vers le jour, et l'œil du soleil se repaît de mon perpétuel souffrir. Ah! comme le soleil ardent me brûle et me consume! Et n'avoir pas même, n'avoir jamais le rafraîchissement d'une ombre pour cette brûlure dévorante! Quel baume pourrait procurer un soulagement à mon horrible supplice? » Il portait dans les veines et dans les moelles le désir de tous les hommes, de toute l'espèce, amassé de génération en génération, aggravé des fautes de tous les pères et de tous les fils, des ivresses de tous, des angoisses de tous. En son sang refleurissaient les germes de la concupiscence séculaire, se remêlaient les impuretés les plus diverses, refermentaient les venins les plus subtils et les plus violens que, depuis les âges immémoriaux, de purpurines bouches sinueuses de femmes avaient versés aux mâles concupiscens et subjugués. Il était l'héritier du mal éternel. « Ce terrible philtre qui me condamne au supplice, c'est moi, moi-même qui l'ai composé. Avec les agitations de mon père, avec les convulsions de ma mère, avec toutes les larmes d'amour versées en d'autres temps, avec le rire et avec les pleurs, avec les voluptés et avec les blessures, je l'ai composé moi-même, le poison de ce philtre. Et je l'ai bu à longues gorgées de délices... Maudit sois-tu, philtre terrible! Maudit soit qui t'a composé! » Et il retombait sur sa couche, exténué, inanimé, pour reprendre encore ses esprits, pour sentir encore l'ardeur de sa plaie, pour voir encore de ses yeux hallucinés l'image souveraine traversant les champs de la mer. « Elle vient, elle vient vers la terre, bercée mollement sur de grands flots de fleurs enivrantes. Son sourire verse sur moi une divine consolation; elle m'apporte le rafraîchissement suprême... » Ainsi invoquait-il, ainsi *voyait-il,* de ses yeux clos désormais à la commune lumière, la magicienne, la maîtresse des baumes, la médicatrice de toutes les blessures. « Elle vient, elle vient! Ne la vois-tu

pas, Kourwenal, ne la vois-tu pas encore? » Et les ondes émues du golfe Mystique ramenaient confusément des profondeurs toutes les mélodies déjà entendues, les mélangeaient, les emportaient, les submergeaient dans un gouffre, les repoussaient encore à la surface, les broyaient : celles qui avaient exprimé l'angoisse du décisif conflit sur le pont du navire; celles où l'on avait ouï le bouillonnement du breuvage versé dans la coupe d'or et le bourdonnement des artères envahies par le feu liquide; celles où l'on avait ouï la mystérieuse haleine de la nuit d'été invitant à des voluptés sans fin; toutes les mélodies, avec toutes les images et toutes les souvenances. Et, sur cet immense naufrage, la fatale mélodie passait, altière, souveraine, implacable, répétant par intervalles l'atroce condamnation : « Désirer, désirer, désirer jusque dans la mort; et non pas mourir de désirer! »

« Le vaisseau jette l'ancre! Yseult, voilà Yseult! Elle s'élance au rivage! » criait Kourwenal du haut de la tour. Et, dans le délire de la joie, Tristan déchirait les bandages de sa blessure, excitait son propre sang à jaillir, à inonder la terre, à empourprer le monde. Comme Yseult et la Mort approchaient, il croyait *entendre* la lumière. « N'entends-je point la lumière? Mes oreilles n'entendent-elles point la lumière? » Un grand soleil intérieur l'éblouissait; tous les atomes de sa substance dardaient des rayons de soleil qui, par ondes lumineuses et harmonieuses, s'épandaient dans l'univers. La lumière était musique; la musique était lumière.

Et alors le golfe Mystique s'irradiait réellement comme un ciel. Les sonorités de l'orchestre semblaient imiter ces lointaines harmonies planétaires que jadis des âmes de contemplateurs vigilans crurent surprendre dans le silence nocturne. Peu à peu les longs frémissemens de l'inquiétude, les longs sursauts de l'angoisse, les halètemens des vaines poursuites et les efforts du désir toujours déçu, toutes les agitations de la misère terrestre s'apaisaient, se dissipaient. Tristan avait enfin franchi la limite du « merveilleux empire », il était entré enfin dans la nuit éternelle. Et Yseult, penchée sur la dépouille inerte, sentait enfin se dissoudre lentement le poids qui l'écrasait. La mélodie fatale, devenue plus claire et plus solennelle, consacrait le grand hymen funéraire. Ensuite les notes, semblables à des fils éthérés, s'affinaient pour tisser autour de l'amante des voiles de pureté diaphanes. Ainsi commençait une sorte d'assomption joyeuse, par des degrés de splendeur, sur l'aile d'un hymne. « De quel suave sourire il sourit! Ne le voyez-vous pas? Ne l'entendez-vous pas? Comme il resplendit de sidérale clarté? Ne le voyez-vous pas? Ne l'entendez-vous pas? Suis-je seule à ouïr cette mélodie nouvelle,

infiniment douce et consolante, qui jaillit des profondeurs de son être, et qui me ravit, et qui me pénètre, et qui m'enveloppe? » La magicienne d'Irlande, la formidable maîtresse des philtres, l'arbitre héréditaire des obscures puissances terrestres, celle qui, du haut du navire, avait invoqué les tourbillons et les tempêtes, celle dont l'amour avait élu le plus fort et le plus noble des héros pour l'intoxiquer et le perdre, celle qui avait fermé le chemin de la gloire et de la victoire à un « dominateur du monde », l'empoisonneuse, l'homicide, se transfigurait par la vertu de la mort en un être de lumière et de joie, exempte de toute convoitise impure, libre de toute basse attache, palpitant et respirant au sein de l'âme diffuse de l'univers. « Ces sons plus clairs qui murmurent à mon oreille ne seraient-ils pas les ondes molles de l'air? Dois-je respirer, boire, me plonger, naufrager doucement dans les vapeurs et dans les parfums? » Tout en elle se dissolvait, se fondait, se dilatait, retournait à la fluidité originelle, à l'immense océan élémentaire d'où toutes les formes naissaient, où toutes les formes disparaissaient pour se renouveler et pour renaître. Dans le golfe Mystique, les transformations et les transfigurations s'accomplissaient de note en note, d'harmonie en harmonie, sans interruption. Il semblait que toutes choses s'y décomposassent, y exhalassent leurs essences cachées, s'y changeassent en immatériels symboles. Des couleurs jamais apparues sur les pétales des plus délicates fleurs terrestres, des parfums d'une subtilité presque imperceptible y flottaient. Des visions de paradis secrets s'y révélaient dans un éclair, des germes de mondes à naître s'y épanouissaient. Et l'ivresse panique montait, montait; le chœur du Grand Tout couvrait l'unique voix humaine. Transfigurée, Yseult entrait dans le merveilleux empire, triomphalement. « Se perdre, s'abîmer, s'évanouir sans conscience dans l'infinie palpitation de l'âme universelle : suprême volupté! »

VI

Durant des jours entiers, les deux ermites vécurent ainsi dans la grande fiction, respirèrent cette atmosphère enflammée, se saturèrent de cet oubli mortel. Ils crurent se transfigurer eux-mêmes, atteindre eux-mêmes un cercle supérieur d'existence; ils crurent égaler les personnages du drame dans les hauteurs vertigineuses de leur rêve d'amour. Ne semblait-il pas qu'ils eussent, eux aussi, bu un philtre? N'étaient-ils pas, eux aussi, tourmentés par un désir sans limite? N'étaient-ils pas, eux aussi, enchaînés par un lien indissoluble, et n'éprouvaient-ils pas souvent dans la volupté les affres de l'agonie, n'entendaient-ils pas le grondement de la

mort? George, comme Tristan lorsqu'il avait entendu l'antique mélodie modulée par le pâtre, trouvait dans cette musique la révélation directe d'une angoisse où il croyait surprendre enfin l'essence vraie de son âme et le secret tragique de son destin. Nul homme mieux que lui ne pouvait pénétrer le sens symbolique et mythique du philtre, et nul homme mieux que lui ne pouvait mesurer la profondeur du drame intérieur, uniquement intérieur, où le héros pensif avait consumé ses forces. Nul non plus ne pouvait mieux comprendre le cri désespéré de la victime : « Ce terrible philtre qui me condamne au supplice, *c'est moi, moi-même qui l'ai composé.* »

Il entreprit alors sur sa maîtresse une œuvre de séduction funèbre. Il voulait la décider lentement à mourir ; il voulait l'attirer avec lui vers une fin mystérieuse et douce, en ce pur été de l'Adriatique plein de transparences et de parfums. La grande phrase d'amour, — qui se déployait en un si large cercle de lumière autour de la transfiguration d'Yseult — avait enfermé Hippolyte dans son sortilège. Elle la répétait sans cesse à voix basse, quelquefois même à haute voix, avec des signes de jubilation débordante.

— Ne voudrais-tu point mourir de la mort d'Yseult? lui demanda George souriant.

— Je le voudrais, répondit-elle. Mais, sur terre, on ne meurt pas de cette façon.

— Et si je mourais, moi? reprit-il, souriant toujours. Si tu me voyais mort, *en réalité, non en rêve?*

— Je crois que je mourrais aussi, mais de désespoir.

— Et si je te proposais de mourir avec moi, en même temps, de la même manière?

Pendant quelques secondes, elle resta songeuse, les yeux baissés. Puis, relevant vers le tentateur un regard chargé de toute la douceur de la vie :

— Pourquoi mourir, dit-elle, si je t'aime, si tu m'aimes, si rien désormais ne nous empêche de vivre en nous seuls?

— La vie te plaît! murmura-t-il avec une amertume voilée.

— Oui, affirma-t-elle avec une sorte de véhémence, la vie me plaît parce que tu me plais.

— Et si je mourais? répéta-t-il sans sourire, parce qu'il sentait, une fois encore, monter en lui l'hostilité instinctive contre la belle créature luxurieuse qui respirait l'air comme une joie.

— Tu ne mourras point, affirma-t-elle avec la même assurance. Tu es jeune, pourquoi devrais-tu mourir?

Dans la voix, dans l'attitude, dans toute la personne, elle avait une insolite diffusion de bien-être. Son aspect était celui que les

créatures vivantes ont seulement aux heures où leur vie s'harmonise dans un équilibre temporaire de toutes les énergies d'accord avec les conditions extérieures favorables. Comme d'autres fois, elle semblait s'épanouir dans la bonté de l'air marin, dans la fraîcheur du soir estival; et elle faisait penser à une de ces magnifiques fleurs crépusculaires qui ouvrent les couronnes de leurs pétales au coucher du soleil.

Après une longue pause où l'on entendit sur les grèves la rumeur de la mer pareille à un bruissement de feuilles arides, George demanda :

— Crois-tu au destin?

— Oui, j'y crois.

Mal disposée à la gravité triste vers laquelle semblaient tendre les paroles de George, elle avait répondu sur un ton léger de badinage. Lui, blessé, repartit vivement avec amertume :

— Sais-tu quel jour c'est, aujourd'hui?

Perplexe, inquiète, elle demanda :

— Quel jour?

Il eut une illusion. Jusqu'alors il avait évité de rappeler à l'oublieuse l'anniversaire de la mort de Démétrius; une répugnance de plus en plus farouche l'empêchait de proférer ce nom pur, d'évoquer cette fière image hors du sanctuaire. Il sentait qu'il aurait profané sa religieuse douleur en admettant Hippolyte à la partager. Et ce qui avivait encore ce sentiment, c'est qu'il était dans un de ces intervalles ordinaires de lucidité cruelle où il revoyait en Hippolyte la femme de délices, la « fleur de concupiscence », l'Ennemie. Il se contint, et avec un faux rire subit :

— Regarde! s'écria-t-il. C'est fête à Ortone.

Il indiquait dans le lointain glauque la cité maritime qui se couronnait de feux.

— Comme tu es étrange, aujourd'hui! dit-elle.

Puis, le fixant avec cette expression singulière qu'elle avait coutume de prendre lorsqu'elle voulait l'apaiser et l'adoucir, elle ajouta :

— Viens ici, viens t'asseoir à mon côté...

Il était debout, au seuil d'une des portes qui s'ouvraient sur la loggia, dans l'ombre. Elle était assise dehors, sur le parapet, vêtue d'une légère robe blanche, dans une pose alanguie, surgissant de tout le buste sur le fond de la mer où s'attardaient encore les clartés du crépuscule; et le profil de sa tête brune se dessinait dans une zone d'ambre limpide. Elle avait l'air de renaître, comme au sortir d'un lieu clos et suffocant, d'une atmosphère lourde d'exhalaisons empoisonnées. Aux yeux de George, elle avait l'air de s'évaporer comme une fiole de parfums, de

laisser se répandre la vie idéale qu'avaient accumulée en elle les puissances de la musique, de se vider peu à peu des rêves importuns, de revenir à la primitive animalité.

George pensait : « Comme toujours, elle n'a fait que recevoir et garder docilement les attitudes que je lui ai données. La vie intérieure a été toujours et est toujours factice chez elle. Ma suggestion une fois interrompue, elle retourne à sa nature propre, elle redevient une femme, un instrument de basse lasciveté. Rien ne changera jamais sa substance, rien ne la purifiera. Elle a le sang plébéien, et dans le sang, qui sait quelles hérédités ignobles! Mais, moi non plus, je ne pourrai jamais m'affranchir du désir qu'elle a allumé en moi ; je ne pourrai jamais l'extirper de ma chair. Et, dorénavant, je ne pourrai vivre ni avec elle ni sans elle. Je sais que je dois mourir ; mais la laisserai-je à un successeur ? » Sa haine contre l'inconsciente créature ne s'était jamais soulevée avec autant de violence. Il la déchirait sans pitié, avec une acrimonie qui l'étonnait lui-même. C'était comme s'il se fût vengé d'une infidélité, d'une déloyauté qui aurait dépassé toutes les limites de la perfidie. Il éprouvait l'envieuse rancune du naufragé qui, au moment où il enfonce, aperçoit près de lui son camarade sur le point de se sauver, de se raccrocher à la vie. Pour lui, cet anniversaire venait apporter une nouvelle confirmation de l'arrêt qu'il savait déjà irrévocable. Pour lui, ce jour était l'Épiphanie de la Mort. Il sentait qu'il n'était plus maître de lui-même ; il sentait l'absolue domination de l'idée fixe qui, d'un instant à l'autre, pouvait lui suggérer l'acte suprême et en même temps communiquer à sa volonté l'impulsion effective. Et, tandis que des images criminelles lui traversaient confusément le cerveau : « Dois-je mourir seul? se répétait-il à lui-même. Dois-je mourir seul ? »

Il tressaillit quand Hippolyte le toucha au visage et lui passa les bras autour du cou.

— Je t'ai fait peur ? demanda-t-elle.

En le voyant disparaître dans l'ombre de plus en plus épaisse qui occupait l'embrasure de la porte, une inquiétude singulière l'avait prise et elle s'était levée pour l'embrasser.

— A quoi pensais-tu ? Qu'as-tu ? Pourquoi es-tu comme cela aujourd'hui ?

Elle lui parlait d'une voix insinuante, et, le tenant toujours embrassé, elle lui caressait la tempe. Lui, dans l'obscurité, voyait la mystérieuse pâleur de ce visage, voyait la lueur de ces yeux. Un tremblement incoercible l'envahit.

— Tu trembles? Qu'as-tu? Qu'as-tu ?

Elle se détacha de lui, chercha une bougie sur la table, l'alluma. Et elle se rapprocha, inquiète, lui prit les deux mains.

— Tu es malade?

— Oui, balbutia-t-il, je ne suis pas à mon aise. C'est une de mes mauvaises journées...

Ce n'était pas la première fois qu'elle l'entendait se plaindre de vagues souffrances physiques, de douleurs sourdes et errantes, de tiraillemens et de fourmillemens désagréables, de vertiges et de cauchemars. Elle croyait ces souffrances imaginaires; elle y voyait des effets de la mélancolie habituelle, des excès de pensée; et elle n'y connaissait pas de meilleur remède que les caresses, les rires et les jeux.

— Où souffres-tu?

— Je ne saurais dire.

— Oh! je sais bien, moi, la cause de ton mal... La musique t'excite trop. Il faut ne plus en faire pendant une semaine.

— Non, nous n'en ferons plus.

— Plus du tout.

Et elle alla vers le piano, rabattit le couvercle sur le clavier, ferma la serrure et cacha la petite clef.

— Demain, nous reprendrons nos grandes promenades, nous passerons toute la matinée sur la plage. Veux-tu? Et maintenant, viens sur la loggia.

Elle l'attira d'un geste tendre.

— Regarde comme la soirée est belle! Sens comme les roches embaument!

Elle aspira le parfum saumâtre en frémissant, en se serrant contre lui.

— Nous avons tout pour être heureux, et toi... Comme tu regretteras ce temps-ci lorsqu'il sera passé! Les jours passent. Voilà bientôt trois mois que nous vivons ici.

— Penserais-tu déjà à me quitter? demanda-t-il, inquiet, soupçonneux.

Elle voulut le rassurer.

— Non, non, répliqua-t-elle; pas encore; mais la prolongation de mon absence devient difficile, à cause de ma mère. J'ai même reçu aujourd'hui une lettre de rappel. Tu sais, elle a besoin de moi. Lorsque je manque à la maison, tout va de travers...

— Tu dois donc retourner prochainement à Rome?

— Non. Je saurai trouver encore quelque prétexte. Tu sais que, pour ma mère, je suis ici en compagnie d'une amie. Ma sœur m'a aidée et m'aide à rendre cette invention vraisemblable; et d'ailleurs ma mère n'ignore pas que j'ai besoin des bains et que, l'an dernier, je me suis mal trouvée de n'en avoir pas pris... Tu te rappelles? Je passai l'été à Caronno, chez ma sœur. Quel été horrible!

— Et alors?

— Je pourrai certainement rester avec toi tout ce mois d'août, et peut-être aussi la première semaine de septembre...

— Et ensuite?

— Ensuite, tu me permettras de retourner à Rome, et tu viendras m'y rejoindre. Là, nous aviserons pour l'avenir. J'ai déjà quelque chose en tête...

— Quoi?

— Je te le dirai. Mais, pour le moment, dînons. Tu n'as point d'appétit, toi?

Le dîner était prêt. Comme d'habitude, la table était dressée en plein air, dans la loggia. On alluma la grande lampe.

— Vois-tu? s'écria-t-elle, lorsque la domestique apporta sur la table la soupière fumante. Cela, c'est l'œuvre de Candie.

Elle avait voulu que Candie lui apprêtât une soupe rustique, à la mode paysanne : un mélange savoureux, riche en gingembre, coloré et odorant. Elle y avait déjà goûté quelquefois, attirée par l'odeur dans l'habitation des vieillards. Elle en était devenue gourmande.

— C'est délicieux! Tu vas goûter.

Elle s'en versa une écuelle comble, avec un geste de gourmandise enfantine ; et elle avala vivement la première cuillerée :

— Je n'ai jamais mangé rien de meilleur!

Elle appela Candie pour lui faire des complimens :

— Candie! Candie!

Le femme apparut au bas de l'escalier, riant :

— La soupe te plaît, madame?

— Elle est parfaite!

— Puisse-t-elle se convertir en bon sang pour toi!

Et les rires naïfs de la femme enceinte montèrent dans l'air calme.

On voyait que George prenait part à cette gaîté. Le changement subit de son humeur était manifeste. Il se versa du vin, but d'un trait. Il fit effort pour vaincre sa répugnance à manger, cette répugnance qui, dans les derniers temps, était devenue si forte qu'elle lui rendait parfois insupportable jusqu'à la vue de la viande saignante.

— Tu te sens mieux, n'est-ce pas? demanda Hippolyte en se penchant vers lui et en déplaçant même un peu sa chaise pour se rapprocher.

— Oui; maintenant je me sens bien.

Et il but encore.

— Regarde! s'écria-t-elle. Regarde Ortone en fête!

Tous deux regardèrent la ville lointaine, couronnée de feux,

sur la colline qui s'allongeait dans la mer ténébreuse. Des groupes des ballons lumineux, pareils à des constellations de flamme, s'élevaient lentement dans l'air tranquille ; et ils semblaient se multiplier sans cesse, ils peuplaient tout ce rivage du ciel.

— Ces jours-ci, dit-il, ma sœur Christine est à Ortone, chez les Vallereggia, ses parens.

— Elle t'a écrit?

— Oui.

— Comme je serais heureuse de la voir! Elle te ressemble, n'est-ce pas? Christine est ta préférée.

Pendant quelques secondes, elle resta pensive.

— Comme je serais heureuse de voir ta mère! Puis elle reprit : J'ai si souvent pensé à elle!

Et, après une autre pause, d'une voix tendre :

— Comme elle doit t'adorer!

Une émotion imprévue gonfla le cœur de George. Son âme se tendit de nouveau vers la maison lointaine, s'inclinant tout d'un coup comme un arbre investi par la rafale. Et la résolution secrète, — prise dans l'obscurité de la chambre entre les bras d'Hippolyte, — vacilla sous le heurt d'un avertissement obscur, lorsqu'il revit en mémoire la porte close derrière laquelle était le lit de Démétrius, lorsqu'il revit la chapelle mortuaire à l'angle du cimetière, dans l'ombre bleuâtre et solennelle de la montagne protectrice.

Mais Hippolyte parlait, devenait loquace. Comme tant d'autres fois, elle s'abandonnait imprudemment à ses souvenirs domestiques. Et lui, comme tant d'autres fois, se mit à écouter en observant avec malaise certaines lignes vulgaires que prenait sa bouche dans l'abondance et dans la chaleur du discours ; en observant, comme tant d'autres fois, le geste particulier qui lui était habituel quand elle s'échauffait, ce geste si disgracieux qu'il ne paraissait pas lui appartenir. Elle disait :

— Ma mère à moi, tu l'as vue un jour dans la rue. Tu t'en souviens? Quelle différence entre ma mère et mon père! Mon père a toujours été bon et affectueux pour nous, incapable de nous battre, de nous réprimander durement. Ma mère est violente, impétueuse, presque cruelle. Ah! si je te racontais le martyre de ma sœur, de la pauvre Adrienne! Elle se rebellait toujours; et cette rébellion exaspérait ma mère, qui la frappait jusqu'au sang. Moi, je savais la désarmer en reconnaissant ma faute et en lui demandant pardon. Cependant, avec toute sa dureté, elle avait pour nous un immense amour... Notre appartement avait une fenêtre qui correspondait à une citerne. Et nous, par jeu, nous nous mettions souvent à cette fenêtre pour tirer de l'eau avec un petit

seau. Un jour ma mère sortit, et, par hasard, nous restâmes seules. Quelques minutes après, nous la vîmes avec surprise rentrer tout en larmes, bouleversée, défaite. Elle me prit entre ses bras et me couvrit de baisers furieux, en sanglotant comme une folle. Dans la rue, elle avait eu le pressentiment que j'étais tombée par cette fenêtre !

George revit en mémoire ce visage de vieille hystérique où apparaissaient exagérés tous les défauts du visage de la fille : le développement de la mâchoire inférieure, la longueur du menton, la largeur des narines. Il revit ce front de Furie sur lequel se redressaient des cheveux gris, secs, épais; ces sombres yeux enfoncés sous l'arcade sourcilière, qui révélaient une ardeur fanatique de bigote et une avarice opiniâtre de petite bourgeoise transtévérine.

— Tu vois cette cicatrice que j'ai sous le menton? poursuivait Hippolyte. Elle me vient aussi de ma mère. Nous allions à l'école, ma sœur et moi, et nous avions pour l'école des robes très jolies, que nous devions ôter au retour. Un soir, en rentrant, je trouvai sur la table une chaufferette que je pris pour réchauffer mes mains glacées. Ma mère me dit : « Va te déshabiller! » Je répondis : « J'y vais », et je continuai à me chauffer. Elle répéta : « Va te déshabiller ! » Je répétai : « J'y vais. » Elle avait entre les mains une grosse brosse et brossait un vêtement. Je m'attardais au milieu de la chambre avec la chaufferette. Ma mère répéta pour la troisième fois : « Va te déshabiller! » Et je répétai : « J'y vais. » Furieuse, elle me lança la brosse, qui atteignit et brisa la chaufferette. Un éclat du manche me frappa ici, sous le menton, et me coupa une veine. Le sang coulait. Vite ma tante accourut à mon secours; mais ma mère ne bougea ni ne me regarda. Le sang coulait. Par bonheur, on trouva immédiatement un chirurgien qui fit la ligature de la veine. Ma mère s'obstinait à garder le silence. Lorsque mon père revint et me vit avec un bandage, il me demanda ce que j'avais. Ma mère, sans une parole, me fixa. Je répondis : « Je suis tombée dans l'escalier. » Ma mère se tut. Par la suite, j'ai beaucoup souffert de cette perte de sang... Mais Adrienne, comme on l'a battue! Surtout à cause de Jules, mon beau-frère. Je n'oublierai jamais une scène terrible...

Elle s'interrompit. Peut-être venait-elle de surprendre sur la figure de George quelque signe équivoque.

— Je t'ennuie, n'est-ce pas, avec tout ce bavardage?

— Non, non. Continue, je t'en prie. Ne vois-tu pas que je t'écoute ?

— Nous habitions alors à Ripetta, dans la maison d'une famille Angelini, avec qui nous nous liâmes d'intime amitié. Louis Sergi,

le frère de mon beau-frère Jules, occupait l'étage inférieur avec sa femme Eugénie. Louis était un homme instruit, studieux, modeste; Eugénie était une femme de la pire espèce. Bien que son mari gagnât beaucoup, elle le forçait toujours à s'endetter; et on ne savait pas de quelle façon elle dépensait tout cet argent. A en croire les mauvaises langues, il lui servait à payer ses amoureux... Comme elle était très laide, sa laideur accréditait ce bruit infâme. Ma sœur s'était liée avec Eugénie, je ne sais comment, et elle allait sans cesse en bas sous prétexte de se faire donner par Louis des répétitions de français. Cela déplaisait à maman, mise en défiance par les sœurs Angelini, vieilles filles qui feignaient d'avoir de l'amitié pour les Sergi, mais qui en réalité les détestaient comme des *buzzurri* et étaient heureuses d'en médire. « Permettre qu'Adrienne fréquente la maison d'une femme perdue! » Les sévérités augmentèrent. Mais Eugénie favorisait toujours les amours de Jules et d'Adrienne. Jules venait souvent pour affaires de Milan à Rome. Et, un jour où justement il devait venir, ma sœur avait grande hâte de descendre en bas. Maman lui défendit de bouger. Ma sœur insistait. Dans la dispute, maman leva la main. Elles se saisirent aux cheveux. Ma sœur alla jusqu'à lui mordre le bras et prit la fuite par l'escalier. Mais, comme elle frappait à la porte des Sergi, maman lui tomba dessus, et, en plein palier, il y eut une scène de violence que je n'oublierai jamais. On rapporta chez nous Adrienne presque morte. Elle tomba malade, eut des convulsions. Maman, repentante, l'entoura de soins, fut douce comme elle ne l'avait jamais été... Quelques jours plus tard, avant même d'être tout à fait guérie, Adrienne prit la fuite avec Jules... Mais ceci, je te l'ai déjà conté, je pense.

Et, après ces naïfs bavardages où elle s'oubliait sans soupçonner l'effet produit sur son amant par ces vulgaires souvenirs, elle reprit son souper interrompu.

Il y eut un intervalle de silence; puis elle ajouta en souriant :

— Tu vois quelle femme terrible est ma mère. Tu ne sais pas et tu ne sauras jamais combien elle m'a martyrisée, lorsque éclata la lutte contre... *lui*. Mon Dieu! quel supplice!

Elle resta quelques instans songeuse.

George fixait sur l'imprudente un regard chargé de haine et de jalousie, souffrant en cette minute toutes ses souffrances de deux années. Avec les fragmens qu'elle avait l'imprudence de lui fournir, il reconstruisait la vie intime d'Hippolyte, non sans lui attribuer les plus mesquines vulgarités, non sans l'abaisser aux contacts les plus déshonorans. — Si le mariage de la sœur s'était fait sous de semblables auspices, dans quelles conditions,

par suite de quelles circonstances, s'était donc conclu celui d'Hippolyte? Dans quel monde s'était écoulée sa première jeunesse? Par quelles intrigues était-elle tombée aux mains de l'homme odieux dont elle portait encore le nom? — Et il se représenta la vie cachée et sordide de certaines petites maisons bourgeoises de la vieille Rome. La prédiction d'Alphonse Exili lui revint à la mémoire : « Sais-tu quel sera probablement ton successeur? C'est Monti, ce gros propriétaire. Il a des sous, Monti! » Il lui parut probable qu'Hippolyte finirait de cette façon, dans un amour lucratif; et qu'elle aurait le consentement tacite des siens, alléchés peu à peu par une existence plus facile, débarrassés des gênes domestiques, remis en possession d'un bien-être plus large encore que celui que leur procurait jadis l'état matrimonial de leur fille. « Ne pourrais-je pas faire moi-même une offre de ce genre, proposer franchement à Hippolyte cette *position?* Elle disait l'autre jour qu'elle avait quelque chose en vue pour l'hiver, pour l'avenir. Eh bien, ne pourrions-nous pas nous arranger? Je suis sûr que, après avoir considéré le sérieux de l'offre et la stabilité de la position, cette vieille farouche ne montrerait pas trop de répugnance à m'accepter pour substitut du gendre fugitif. Peut-être même finirions-nous par faire la popotte ensemble jusqu'à la fin de nos jours. » Le sarcasme lui tordait le cœur avec une intolérable cruauté. Nerveusement, il se versa encore du vin et but.

— Pourquoi bois-tu tant ce soir? lui demanda Hippolyte en le regardant dans les yeux.

— J'ai soif. Et toi, tu ne bois point?

Le verre d'Hippolyte était vide.

— Bois! dit George, qui fit le geste de lui verser du vin.

— Non, répondit-elle. Je préfère l'eau, comme d'habitude. Aucun vin ne me plaît, excepté le champagne... Tu te rappelles, à Albano? Tu te rappelles l'ébahissement de ce bon Pancrace, quand le liège ne sautait pas et qu'il fallait recourir au tire-bouchon?

— Il doit bien en rester une bouteille en bas, dans la caisse. Je vais la chercher.

George se leva vivement.

— Non, non! Ce soir, non!

Elle voulait le retenir. Mais, comme il s'apprêtait à descendre :

— J'y vais aussi, dit-elle.

Et gaie, légère, elle descendit avec lui dans une chambre du rez-de-chaussée qui servait d'office.

Candie accourut avec une lampe. Ils fouillèrent au fond de la caisse et trouvèrent deux bouteilles au col d'argent, les dernières.

— Les voici! s'exclama Hippolyte, envahie déjà d'une excitation sensuelle. Les voici! Deux encore!

Et elle les éleva, brillantes, vers la lampe.

— Allons!

Comme elle sortait en courant, avec des rires, elle heurta le ventre de Candie; et elle s'arrêta pour regarder l'encombrement énorme.

— Dieu te bénisse! dit-elle. Tu enfanteras un colosse. Est-ce pour bientôt?

— Eh! madame, d'un moment à l'autre, répliqua Candie; cette nuit peut-être...

— Cette nuit?

— Je sens déjà des douleurs...

— Appelle-moi. Je veux t'assister.

— Pourquoi veux-tu prendre de la peine? Ma mère en a bien eu vingt-deux...

Et la bru de la Cybèle septuagénaire, pour figurer ce nombre, lança quatre fois la main avec les cinq doigts ouverts et l'arrêta avec l'index et le pouce en fourche.

— Vingt-deux! répéta-t-elle, tandis que ses dents saines brillaient dans un sourire.

Puis, abaissant les yeux sur le sein d'Hippolyte, elle reprit:

— Et toi, qu'attends-tu?

Hippolyte s'enfuit en courant, remonta l'escalier, posa les bouteilles sur la table. Pendant quelques secondes, elle resta comme égarée, un peu haletante. Puis elle hocha la tête.

— Regarde Ortone!

Elle tendit la main vers la ville en fête, qui semblait envoyer jusqu'à elle un vent d'allégresse. Une lueur rougeâtre se répandait sur la cime de la colline comme sur un cratère; et de cette lueur continuaient à monter dans l'azur sombre des ballons innombrables qui, se disposant en vastes cercles, offraient l'image d'un immense dôme lumineux reflété par la mer.

Sur la table, riche de fleurs, de fruits et de dragées, tourbillonnaient les papillons nocturnes. L'écume du vin généreux mouilla la nappe.

— Je bois à notre bonheur! dit-elle en tendant sa coupe vers son amant.

— Je bois à notre paix! dit-il en tendant la sienne.

Les cristaux se heurtèrent si fort qu'ils se rompirent l'un et l'autre. Le vin clair se renversa sur la table, inonda la pile des belles pêches succulentes.

— Bon augure! bon augure! criait Hippolyte, plus égayée par cette aspersion que si elle eût bu à longs traits.

Et elle mit la main sur les pêches humides empilées devant elle. C'étaient des pêches magnifiques, toutes vermeilles d'un seul côté, comme si la dernière aurore, les voyant pendre mûres à la branche, les eût teintes en vermillon. Cette étrange rosée semblait les vivifier.

— Quelle merveille! dit-elle en prenant la plus fastueuse.

Et, sans ôter la peau, elle mordit goulûment. Le suc lui coula aux angles de la bouche, jaune comme un miel liquide.

— Mords maintenant, toi!

Et elle offrit à son amant la pêche ruisselante, du même geste dont elle lui avait offert le reste du pain sous le chêne, dans le crépuscule du premier jour.

Ce souvenir se réveilla dans sa mémoire. Et il éprouva le besoin de le communiquer.

— Tu te souviens, dit-il, tu te souviens du premier soir, lorsque tu mordis le pain sortant du four et que tu me l'offris tiède et humide? Tu te souviens? Comme il me parut bon!

— Je me souviens de tout. Pourrais-je oublier le moindre incident de ce jour-là?

Elle revit en esprit le sentier, jonché de genêts, le frais et délicat hommage répandu sur son chemin. Pendant quelques instans elle resta muette, absorbée dans cette vision de poésie.

— Les genêts! murmura-t-elle avec un sourire de regret imprévu.

Puis elle ajouta :

— Tu te souviens? Toute la colline était emmantelée de jaune, et le parfum donnait le vertige.

Elle ajouta encore, après une pause :

— Quelle plante étrange! Aujourd'hui, à voir un buisson hirsute, qui pourrait imaginer cette fête?

Partout sur leur chemin ils rencontraient ces buissons dont les longues tiges aiguës portaient au sommet des gousses noires couvertes d'un duvet blanchâtre ; et chaque gousse contenait des graines et logeait un ver de couleur verdâtre.

— Bois, dit George, en versant le vin pétillant dans les coupes nouvelles.

— Je bois à notre futur printemps d'amour! dit Hippolyte.

Et elle but jusqu'à la dernière goutte.

George remplit aussitôt la coupe vide.

Elle mit les doigts dans une boîte de loukoumes, en demandant :

— Veux-tu l'ambre ou la rose?

C'étaient les confitures orientales expédiées par Adolphe Astorgi : une sorte de pâte élastique couleur d'ambre ou couleur de

rose, saupoudrée de pistaches, si parfumée qu'elle donnait à la bouche l'illusion d'une fleur charnue et riche en miel.

— Qui sait où le *Don-Juan* est à cette heure? dit George en recevant le bonbon des doigts d'Hippolyte, blancs de sucre.

Et sur son âme passait la nostalgie des îles lointaines, des îles embaumées par la *mastica* et qui peut-être, à cet instant même, envoyaient sur la brise toutes leurs délices nocturnes pour gonfler la grande voile.

Dans les paroles de George, Hippolyte sentit le regret.

— Tu préférerais donc être à bord, là-bas, avec ton ami, plutôt qu'ici seul avec moi? dit-elle.

— Ni ici, ni là-bas. Ailleurs! répliqua-t-il en souriant, sur un ton de badinage.

Et il se souleva pour tendre ses lèvres à sa maîtresse.

— Tu ne bois point, dit-il après le baiser, avec un peu d'altération dans la voix.

Elle vida la coupe sans tarder.

— C'est presque tiède, fit-elle après avoir bu. Tu te rappelles le champagne frappé de Danieli, à Venise? Oh! que j'aime à le voir couler lentement, lentement, en flocons épais!

Lorsqu'elle parlait des choses qui lui plaisaient ou des caresses qu'elle préférait, elle avait dans la voix des morbidesses singulières; elle avait, pour moduler les syllabes, des flexions de lèvres qui exprimaient une sensualité profonde. Or, en chacune de ces paroles, en chacune de ces flexions, George trouvait un motif de souffrance suraiguë. Cette sensualité, qu'il avait lui-même éveillée en elle, il la croyait parvenue maintenant au point où les désirs, nombreux et tyranniques, ne supportent plus aucun frein et réclament une immédiate satisfaction. Elle lui apparaissait maintenant comme une femme irrésistiblement adonnée au plaisir sous toutes les formes, quelques dégradations qu'il dût lui en coûter. Quand il serait disparu ou quand elle serait lasse de cet amour, elle agréerait l'offre la plus généreuse et la plus certaine. Peut-être même réussirait-elle à faire monter le prix très haut. Où trouver en effet un plus rare instrument de volupté? Elle possédait à présent toutes les séductions et toutes les sciences; elle avait cette beauté qui frappe les hommes au passage, et les trouble intérieurement, et réveille dans leurs veines l'implacable convoitise; elle avait l'élégance féline de la personne, le goût raffiné de la toilette, l'art exquis des couleurs et des modes qui s'harmonisaient avec sa grâce; elle avait appris à moduler, d'une voix suave et chaude comme le velours de ses yeux, les syllabes lentes qui évoquent les rêves et qui assoupissent les peines; elle portait au fond de son être un mal secret

qui semblait parfois illuminer mystérieusement sa sensibilité; elle avait tour à tour les langueurs de la maladie et les véhémences de la santé; enfin, elle était stérile. — On trouvait donc réunies en elle les vertus souveraines qui destinent une femme à dominer le monde par le fléau de sa beauté impure. Ces vertus, la passion les avait affinées et compliquées. Elle était au comble de sa force. Si tout à coup elle se trouvait libre et sans attaches, de quelle route ferait-elle choix pour continuer la vie? George n'avait plus aucun doute; il savait quel serait ce choix. Il se confirmait dans la certitude que son influence sur elle s'était bornée aux choses des sens et à certaines attitudes factices de l'esprit. Le fonds plébéien avait persisté, impénétrable dans son épaisseur. Il était convaincu que ce fonds plébéien lui permettrait de s'adapter sans peine au contact d'un amant que ne distingueraient aucunes qualités supérieures, ni physiques, ni morales : en somme, d'un amant vulgaire. Et, pendant qu'il versait de nouveau dans la coupe vide le vin qu'elle préférait, ce vin qu'on emploie pour égayer les soupers secrets, pour animer les petites orgies modernes à huis clos, il prêtait en imagination des attitudes d'outrances impudiques « à la Romaine pâle et vorace ».

— Comme ta main tremble! observa Hippolyte en le regardant.

— C'est vrai, dit-il, avec une convulsion qui simulait la gaîté. J'ai déjà une pointe de vin, sais-tu? Et toi, tu ne bois pas, perfide!

Elle rit et but pour la troisième fois, prise d'une allégresse enfantine à la pensée de s'enivrer, de sentir son intelligence s'obscurcir peu à peu. Déjà les fumées du vin opéraient en elle. Le démon hystérique commençait à l'agiter.

— Regarde comme mes bras ont noirci! s'écria-t-elle en relevant ses larges manches jusqu'au-dessus des coudes. Mais regarde donc mes poignets!

Bien qu'elle eût la carnation brune, d'une couleur d'or chaude et mate, elle avait aux poignets la peau extrêmement fine, beaucoup plus claire, d'une pâleur étrange. Le soleil avait hâlé la partie des bras qu'il frappait; mais, plus bas, les poignets étaient restés pâles. Et sur cette finesse, à travers cette pâleur, les veines transparaissaient, subtiles et pourtant très visibles, d'un azur intense qui tendait un peu au violet. George s'était redit souvent les paroles de Cléopâtre au messager d'Italie : « Tiens! voici mes veines les plus bleues à baiser. »

Hippolyte lui tendit les deux poignets et dit :

— Baise!

Il en saisit un, et, avec son couteau, il fit le geste de trancher.

Elle le mit au défi.

— Tranche, si tu veux! Je ne bouge pas.

En faisant le geste, il regardait fixement la délicate trame bleue sur cette peau si claire qu'elle semblait appartenir à un autre corps, à un corps de femme blonde. Et cette singularité l'attirait, le tentait esthétiquement, par la suggestion d'une image tragique de beauté.

— C'est ton point vulnérable, dit-il avec un sourire. L'indice est sûr. Tu mourras les veines coupées. Donne l'autre main.

Il rapprocha les deux poignets et fit encore le geste de les trancher d'un seul coup. L'image complète surgissait dans son esprit. — Sur le seuil marmoréen d'une porte pleine d'ombre et d'attente, celle qui devait mourir apparaissait, tendant ses bras nus; et, aux extrémités des bras, par les veines entaillées, jaillissaient et palpitaient deux rouges fontaines. Et, entre ces rouges fontaines, la face prenait lentement une surnaturelle pâleur, et les cavités des yeux s'emplissaient d'un mystère infini, et le fantôme d'une indicible parole se dessinait sur la bouche close. Tout à coup, le double jet cessait de couler. Le corps exsangue tombait à la renverse, comme une masse, dans l'ombre.

— Dis-moi ton rêve! pria Hippolyte qui le voyait absorbé.

Il lui décrivit l'image.

— Très beau! dit-elle avec admiration, comme devant une estampe.

Et elle alluma une cigarette. Du bout des lèvres, elle lança une onde de fumée contre la lampe autour de laquelle voletaient les papillons nocturnes. Elle regarda un moment l'agitation des petites ailes diaprées entre les voiles mobiles du nuage. Puis elle se tourna vers Ortone qui scintillait de feux. Elle se mit debout et leva les yeux vers les étoiles.

— Que la nuit est chaude! dit-elle en respirant avec force. Tu n'as pas chaud, toi?

Elle jeta sa cigarette. De nouveau elle se découvrit les bras. Elle se rapprocha de lui; elle lui renversa brusquement la tête; elle l'enveloppa dans une longue caresse... Il tremblait de toutes ses fibres, comme tantôt lorsqu'elle l'avait enlacé dans la chambre envahie par l'ombre du dernier crépuscule.

— Non, non; laisse-moi! balbutiait-il en la repoussant. On nous voit.

Elle se détacha de lui. Elle chancelait un peu sur ses jambes et paraissait réellement ivre. On aurait dit qu'une vapeur, lui passant sur les yeux et dans le cerveau, obscurcissait sa vue et sa pensée. Avec les paumes, elle toucha son front et ses joues ardentes.

— Qu'il fait chaud! soupira-t-elle.

George, possédé désormais par l'idée fixe, se répétait à lui-même : « Dois-je mourir seul? » A mesure que l'heure avançait, l'acte violent le sollicitait avec plus d'urgence. Derrière lui, dans la chambre à coucher, il entendait le tic tac de l'horloge ; il entendait les coups rythmiques d'un brisoir sur une aire lointaine. Ces deux bruits cadencés et dissemblables aiguisaient en lui la sensation de la fuite du temps, lui donnaient une sorte de terreur anxieuse.

— Regarde Ortone qui s'enflamme ! s'écria Hippolyte. Que de fusées !

La ville en fête illuminait le ciel. Des fusées innombrables, partant d'un point central, se déployaient dans le ciel à la façon d'un large éventail d'or qui, lentement, de bas en haut, se dissolvait en une pluie d'étincelles éparses ; et soudain, au milieu de cette pluie, un nouvel éventail se reformait, entier et splendide, pour se dissoudre encore et pour se reformer encore, tandis que les eaux reflétaient la changeante image. On percevait un crépitement sourd, comme d'une fusillade lointaine, entrecoupé de coups plus graves que suivaient des explosions de bombes multicolores dans les hauteurs de l'azur. Et, à chaque coup, la ville, le port, le grand môle allongé apparaissaient dans une lumière différente, fantastiquement transfigurés.

Droite contre le parapet, Hippolyte admirait le spectacle et accueillait les plus vives splendeurs avec des exclamations d'allégresse. Par momens, il se répandait sur sa personne comme un reflet d'incendie.

« Elle est surexcitée, presque ivre, prête à toutes les folies, pensait George en la regardant. Je pourrais lui proposer une promenade dont elle s'est plusieurs fois montrée curieuse : parcourir un des tunnels à la lueur d'une torche. Je descendrais au Trabocco pour prendre la torche. Elle m'attendrait à l'entrée du pont. Je la conduirais ensuite au tunnel par un sentier que je connais. Je ferais en sorte que le train nous surprît sous la voûte... *Une imprudence, un malheur...* »

L'idée lui parut facile à réaliser ; elle s'était offerte à son esprit avec une netteté extraordinaire, comme si elle se fût intégrée au fond de son inconscience depuis le jour où, devant les rails luisans, il en avait eu la première lueur confuse. « Elle doit mourir aussi. » Sa résolution s'affirmait, immuable. Il entendait derrière lui le battement de l'horloge, avec une anxiété dont il ne parvenait pas à se rendre maître. — L'heure pressait. Peut-être leur restait-il à peine le temps de descendre. Il fallait agir sans retard, s'assurer immédiatement de l'heure précise que marquait l'horloge. — Mais il lui semblait impossible de se lever de sa chaise ;

il lui semblait que, s'il adressait la parole à l'inconsciente, la voix allait lui manquer.

Il sauta sur ses pieds en entendant au loin le grondement connu. — Trop tard! — Et le cœur lui battait si fort qu'il crut mourir d'angoisse tandis que le grondement et le sifflement se rapprochaient.

Hippolyte se retourna.

— Le train ! dit-elle. Viens voir.

Il vint; et elle lui ceignit le cou de son bras nu, en s'appuyant sur son épaule.

— Il entre dans le tunnel, dit-elle encore, avertie par la différence du son.

Aux oreilles de George, le grondement croissait d'une manière épouvantable. Il voyait, comme dans une hallucination, sa maîtresse et lui-même sous la voûte obscure, l'approche rapide des fanaux dans les ténèbres, la courte lutte sur les rails, la chute simultanée, les corps fracassés par l'horrible violence. Et, en même temps, il sentait le contact de la femme souple, caressante, toujours triomphatrice. Et il éprouvait, jointe à l'horreur physique pour cette destruction barbare, une rancune exaspérée contre celle qui semblait échapper à sa haine.

Penchés tous deux sur le parapet, ils regardèrent passer le train assourdissant, rapide et sinistre, qui ébranlait la maison jusqu'aux fondemens et leur communiquait cette secousse à eux-mêmes.

— La nuit, dit Hippolyte en se serrant davantage contre lui, j'ai peur lorsque le train ébranle la maison au passage. Et toi aussi, n'est-ce pas? Je t'ai souvent senti tressaillir...

Il n'entendait point. Il avait intérieurement un tumulte immense; c'était l'agitation la plus rude et la plus obscure que son âme eût jamais éprouvée jusqu'à cette minute. Des pensées et des images incohérentes lui tourbillonnaient dans le cerveau, et son cœur se tordait sous mille piqûres cruelles. Mais une image fixe dominait toutes les autres, obscurcissait et chassait peu à peu toutes les autres, envahissait le centre de son âme. Que faisait-il à cette heure, cinq ans auparavant? Il veillait un cadavre; il contemplait un visage caché sous un voile noir, une main longue et pâle...

Les mains inquiètes d'Hippolyte le touchaient, s'insinuaient dans ses cheveux, lui chatouillaient la nuque. Sur son cou, sur son oreille, il sentit une bouche humide. D'un mouvement instinctif qu'il ne put réprimer, il s'écarta, se retira. Elle rit de ce rire singulier, ironique et impudique, qui lui brillait et lui résonnait aux dents lorsque son amant lui opposait un refus. Et,

sous l'obsession, il réentendit les syllabes lentes et limpides : « Par peur de mon amour! »

Un crépitement sourd mêlé de coups distincts arriva encore de la ville en fête. C'était une reprise du feu d'artifice. Hippolyte se retourna vers ce spectacle.

— Regarde! On dirait qu'Ortone s'embrase.

Une vaste rougeur se dilatait dans le ciel, se reflétait dans les eaux; et, au milieu de la rougeur, se dessinait le profil de la ville incendiée. Les fusées jaillissaient avec des fulgurations incessantes; les bombes éclataient en larges roses de splendeurs.

« Passerai-je encore cette nuit? se demandait George à lui-même. Recommencerai-je à vivre demain? Jusques à quand? » Un dégoût aussi amer qu'une nausée, une haine presque sauvage montait des racines de son être, à la pensée que la nuit prochaine il aurait encore cette femme auprès de lui sur le même oreiller, qu'il entendrait encore dans son insomnie la respiration de la dormeuse, qu'il sentirait encore l'odeur et le contact de cette peau échauffée, qu'il succomberait encore au désir, et puis que le jour se lèverait de nouveau et s'écoulerait dans l'habituelle oisiveté parmi la torture des alternatives perpétuelles...

Un éclat de lumière le frappa, rappela son regard vers le spectacle extérieur. Une vaste rose de clarté lunaire s'épanouissait sur la ville en fête et, là-bas, sur le rivage, illuminait à perte de vue la succession des petites baies échancrées et des pointes en saillie. Le cap du More, la Nicchiola, le Trabocco, les récifs proches ou lointains jusqu'à la Pointe du Vaste apparurent quelques secondes dans l'immense irradiation.

« Le promontoire! » suggéra soudain à George Aurispa une voix secrète, tandis que son regard se portait sur la hauteur couronnée par les oliviers tordus.

La lumière blanche s'éteignit. Dans le silence, George perçut de nouveau les oscillations du pendule et les coups rythmiques du brisoir. Mais, maintenant, il était maître de son angoisse; il se sentait plus fort et plus lucide.

— Veux-tu sortir un peu? demanda-t-il à Hippolyte, d'une voix à peine altérée. Nous irons dans un endroit découvert; nous nous étendrons sur l'herbe, nous prendrons le frais. Vois! la nuit est presque aussi claire qu'une nuit de pleine lune.

— Non, non, restons ici! répondit-elle avec nonchalance.

— Il n'est pas tard. Tu as déjà sommeil? Je ne peux pas, tu sais, me mettre au lit de trop bonne heure : je ne dors pas, je souffre... Je ferais volontiers une petite promenade. Allons, ne sois pas paresseuse! Tu peux venir comme tu es, sans dérangement.

— Non, non, restons ici!

Elle lui avait de nouveau passé ses bras nus autour du cou, languissante, prise de désir.

— Restons ici. Viens t'étendre avec moi sur le divan. Viens!

Elle essayait de l'enjôler, de l'entraîner, envahie d'un désir d'autant plus âpre qu'il lui opposait plus de résistance. Elle était toute ardente et toute belle. Sa beauté s'était allumée comme un flambeau. Son long corps serpentin vibrait à travers la finesse de la robe. Ses grands yeux sombres répandaient le charme fascinateur des heures suprêmes de passion. Elle était la luxure souveraine.

— Non, non, je ne veux pas! déclara George en lui saisissant les poignets avec une résolution presque brutale qu'il ne sut pas modérer.

— Ah! tu ne veux pas? répliqua-t-elle, moqueuse, amusée par la lutte, sûre de vaincre, incapable de renoncer en ce moment à son caprice.

Il regretta sa brusquerie. Pour réussir à l'attirer dans le guet-apens, il devait se montrer doux et câlin, simuler l'ardeur et la tendresse. Ensuite, il la déciderait certainement à la promenade nocturne, à la dernière promenade. Mais, d'autre part, il sentait aussi l'absolue nécessité de ne pas perdre dans l'embrassement cette énergie nerveuse momentanée qui lui était indispensable pour l'*action* prochaine.

— Ah! tu ne veux pas? répéta-t-elle en se réenlaçant à lui, en lui fixant de très près les yeux dans les yeux avec une sorte de fureur contenue.

Et toute la lasciveté féline de l'Ennemie se déploya de nouveau. Elle dénoua ses cheveux, relâcha ses vêtemens. Elle semblait savoir qu'il lui fallait désarmer cet homme, l'énerver et le briser, pour l'empêcher de nuire. . . . . .

. . . . . .

Tout à coup, elle fut prise d'un rire nerveux, frénétique et incoercible, lugubre comme le rire d'une démente.

Effrayé, il la regardait avec une horreur manifeste; il pensait: « Est-ce la folie? »

Elle riait, riait, riait, se tordant, se cachant le visage dans les mains, se mordant les doigts, se comprimant les flancs; elle riait, elle riait malgré elle, secouée de longs hoquets sonores.

Par intervalles elle s'arrêtait une seconde; puis elle recommençait avec une violence nouvelle. Et rien n'était plus lugubre que ces rires fous dans le silence de cette nuit profonde.

— N'aie pas peur! n'aie pas peur! disait-elle pendant les pauses, à la vue de son amant perplexe et épouvanté. Je me calme. Va-t'en, va dehors. Je t'en prie!

Il sortit sur la loggia, comme dans un rêve. Néanmoins son cerveau gardait une lucidité et une vigilance étranges. Tous ses actes, toutes ses perceptions avaient pour lui l'irréalité d'un rêve et prenaient en même temps une signification aussi profonde que celle d'une allégorie. Il entendait encore derrière lui les rires mal réprimés. Il voyait sur lui et autour de lui la beauté du soir estival. Il savait ce qui allait s'accomplir.

Les rires cessèrent. De nouveau, dans le silence, il perçut les vibrations du pendule et les coups du brisoir sur l'aire lointaine. Un gémissement venu de la maison des vieillards le fit tressaillir : c'était la douleur de celle qui était en travail d'enfant.

« Tout doit s'accomplir ! » pensa-t-il. Et, se retournant, il mit le pied sur le seuil sans vaciller.

Hippolyte gisait sur le divan, recomposée, pâlie, les yeux mi-clos. A l'approche de son amant, elle sourit.

— Viens ! assieds-toi ! murmura-t-elle avec un geste vague.

Il se pencha vers elle et vit entre ses cils l'humidité des larmes. Il s'assit.

— Tu souffres ? demanda-t-il.

— Je sens un peu de suffocation. J'ai un poids ici, comme une boule qui monte et descend...

Et elle indiqua le milieu de la poitrine. Il dit :

— On étouffe dans cette chambre. Tu devrais faire un effort pour te lever, pour sortir. L'air te ferait du bien. La nuit est magnifique. Allons, viens !

Il se leva et lui tendit les mains. Elle offrit les siennes et se laissa attirer. Mise debout, elle secoua la tête pour rejeter en arrière ses cheveux encore dénoués. Puis elle se pencha pour chercher sur le divan ses épingles perdues.

— Où peuvent-elles être ?

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Mes épingles.

— Laisse donc ! Tu les retrouveras demain.

— Mais j'en ai besoin pour rattacher mes cheveux.

— Laisse tes cheveux dénoués. Tu me plais ainsi.

Elle sourit. Ils sortirent sur la loggia. Elle tourna le visage vers les étoiles et respira le parfum de la nuit d'été.

— Tu vois comme la nuit est belle ! dit George, d'une voix rauque mais douce.

— On bat le lin, dit Hippolyte, l'oreille tendue au rythme continuel.

— Descendons, dit George. Promenons-nous un peu. Poussons là-bas, jusqu'aux oliviers.

Il semblait suspendu aux lèvres d'Hippolyte.

— Non, non. Restons ici. Tu vois dans quel état je suis?

Elle indiquait ses vêtemens chiffonnés et relâchés.

— Qu'importe? Qui nous verra? A cette heure, on ne rencontre âme qui vive. Viens comme tu es. Moi aussi je sors sans chapeau. Le pays est presque un jardin pour nous. Descendons.

Elle hésita quelques secondes. Mais elle-même éprouvait le besoin de changer d'air, de s'éloigner de cette maison où il lui semblait entendre résonner encore l'écho de ses horribles rires.

— Descendons, consentit-elle enfin.

A ce mot, George crut que son cœur cessait de battre.

D'un mouvement instinctif, il s'approcha du seuil de la chambre pleine de lumière. Il jeta à l'intérieur un regard d'angoisse, un regard d'adieu. Tout l'ouragan des souvenirs s'éleva dans son âme éperdue

— Laissons-nous la lampe allumée? demanda-t-il sans y penser.

Et sa propre voix lui donna une sensation indéfinissable de chose lointaine et étrangère.

— Oui, répondit Hippolyte.

Ils descendirent.

Dans l'escalier, ils se prirent par la main, posant le pied de marche en marche, avec lenteur. George faisait un effort si violent pour réprimer son angoisse que cet effort même lui causait une exaltation étrange. Il considérait l'immensité du ciel nocturne et le croyait rempli par l'intensité de sa propre vie.

Ils aperçurent sur le parapet de la cour une ombre d'homme, immobile et silencieuse. Ils reconnurent le vieillard.

— Vous ici à cette heure, Colas? lui dit Hippolyte. Vous n'avez donc pas sommeil?

— Je reste pour veiller Candie en mal d'enfant, répondit le vieillard.

— Et tout va bien?

— Oui, bien.

La porte de l'habitation était éclairée.

— Attends une minute, dit Hippolyte à son amant. Je vais voir Candie.

— Non, n'y va pas à cette heure, pria George. Tu la verras au retour.

— C'est cela: je la verrai au retour. Adieu, Colas.

Elle fit un faux pas en s'engageant dans le sentier.

— Prends garde! avertit l'ombre du vieillard.

George lui offrit le bras :

— Veux-tu t'appuyer?

Elle mit son bras sous le bras de George.

Ils cheminèrent quelque temps en silence.

La nuit était claire, glorieuse de toutes ses couronnes. La Grande-Ourse brillait sur leurs têtes en son septuple mystère. Muette et pure comme le ciel supérieur, l'Adriatique donnait pour seuls indices d'elle-même sa respiration et son parfum.

— Pourquoi te hâtes-tu? demanda Hippolyte.

George ralentit le pas. Dominé par une pensée unique, talonné par la nécessité de l'acte, il n'avait plus qu'une conscience confuse de tout le reste. Sa vie interne semblait se désagréger, se décomposer, se dissoudre dans une sourde fermentation qui envahissait jusqu'aux couches les plus profondes de son être et ramenait à la surface des fragmens informes, de nature diverse, aussi peu reconnaissables que s'ils n'eussent point appartenu à la vie du même homme. Toutes ces choses étranges, inextricables, heurtées et violentes, il les percevait vaguement, comme dans un demi-sommeil, tandis qu'un point unique de son cerveau gardait une lucidité extraordinaire, et, par une ligne rigide, le guidait vers l'acte final.

— Comme c'est mélancolique, le bruit de ce brisoir sur l'aire! dit Hippolyte en s'arrêtant. Toute la nuit ils battent le lin. Cela ne te donne pas de mélancolie?

Elle s'abandonnait sur le bras de George, lui effleurait la joue de ses cheveux.

— Tu te rappelles, à Albano, les paveurs qui battaient le pavé du matin au soir sous notre fenêtre?

Sa voix était voilée de tristesse, un peu lasse.

— Il nous arrivait de nous assoupir à ce bruit.

Elle s'interrompit, inquiète.

— Pourquoi te retournes-tu continuellement?

— Il me semble que j'entends le pas d'un homme nu-pieds, répondit George tout bas. Arrêtons-nous.

Ils s'arrêtèrent, écoutèrent.

George était sous l'empire de la même horreur qui l'avait glacé devant la porte de la chambre funèbre. Tout son être tremblait, fasciné par le mystère; il croyait avoir franchi déjà les confins d'un monde inconnu.

— C'est Giardino, dit Hippolyte en apercevant le chien qui s'approchait : il nous a suivis.

Et, à plusieurs reprises, elle appela l'ami fidèle, qui accourut avec des gambades. Elle se pencha pour le caresser, lui parla sur le ton spécial qu'elle avait l'habitude de prendre quand elle caressait les animaux qui lui étaient chers.

— Tu ne quittes jamais ton amie, n'est-ce pas? Tu ne la quittes jamais?

Le chien reconnaissant se roula dans la poussière.

George fit quelques pas. Il éprouvait un grand soulagement à se sentir délivré du bras d'Hippolyte; car jusqu'alors ce contact lui avait donné un malaise physique indéfinissable. Il imaginait l'action soudaine et violente qu'il devait accomplir, il imaginait l'étreinte mortelle de ses bras autour du corps de cette femme; et il aurait voulu ne plus la toucher jusqu'à l'instant suprême...

— Allons, marche : nous voici arrivés, dit-il en la précédant vers les oliviers qui blanchissaient sous la lumière des étoiles.

Il fit halte à la limite du plateau et se retourna pour s'assurer qu'elle le suivait. Une fois encore, il jeta aux alentours un regard éperdu, comme pour embrasser l'image de la nuit. Il lui sembla que, sur ce plateau, le silence était devenu plus profond. On n'entendait que les coups rythmiques du brisoir sur l'aire lointaine.

— Marche! répéta-t-il d'une voix claire, envahi d'une subite énergie.

Et, passant entre les troncs tordus, sentant sous ses pieds la mollesse de l'herbe, il se dirigea vers le bord du précipice.

Ce bord formait une saillie libre de tous côtés, sans aucune barrière. George appuya ses mains sur ses genoux, inclina le buste sur cet appui, avança la tête avec précaution. Il examina sous lui les récifs; il vit un coin de la plage sablonneuse. Le petit mort étendu sur la grève lui réapparut. Elle lui réapparut aussi, la tache noirâtre qu'avec Hippolyte il avait vue du haut du Pincio sur le pavé, au pied de la muraille; il réentendit les réponses du charretier à l'homme verdâtre; confusément, tous les fantômes de cette après-midi si lointaine lui repassèrent sur l'âme.

— Fais attention! cria Hippolyte en le rejoignant. Fais attention!

Le chien aboyait entre les oliviers.

— M'entends-tu, George? Retire-toi!

Le promontoire tombait à pic sur les récifs noirâtres et déserts autour desquels l'eau remuait à peine avec un faible clapotis, berçant sur ses lentes ondulations les reflets des étoiles.

— George! George!

— Ne crains rien! dit-il d'une voix rauque. Approche! Viens, viens voir les pêcheurs qui pêchent aux flambeaux entre les rochers...

— Non, non! J'ai peur du vertige.

— Viens! Je te tiendrai.

— Non, non!

Elle semblait frappée par l'accent insolite de la voix de George, et un effarement vague commençait à l'envahir.

— Viens donc!

Et il s'approcha d'elle, les mains tendues. Brusquement, il la saisit par les poignets, l'entraîna quelques pas, puis la saisit dans ses bras, fit un bond, essaya de la renverser vers l'abîme.

— Non! non! non!...

Elle résistait avec une énergie furieuse. Elle parvint à se dégager, fit un saut en arrière, haletante et tremblante.

— Es-tu fou? cria-t-elle avec la colère dans la gorge. Es-tu fou?

Mais, lorsqu'elle le vit revenir sur elle sans rien dire, lorsqu'elle se sentit empoignée avec une violence plus brutale et traînée de nouveau vers le précipice, elle comprit tout, et un grand éclair sinistre lui foudroya l'âme de terreur.

— Non, George, non! Laisse-moi! laisse-moi! Une minute encore! Écoute! écoute! Une minute. Je veux te dire...

Folle de terreur, elle suppliait en se tordant les mains. Elle espérait l'arrêter, l'apitoyer.

— Une minute! Écoute! Je t'aime! Pardon! pardon!

Elle balbutiait des mots incohérens, désespérée, se sentant faiblir, perdant du terrain, voyant la mort.

— Assassin! hurla-t-elle alors, furibonde.

Et elle se défendit avec les ongles, avec les dents, comme un fauve.

— Assassin! hurla-t-elle, saisie par les cheveux, renversée à terre sur le bord du gouffre, perdue.

Le chien aboyait contre le groupe tragique.

Ce fut une lutte brève et féroce, comme entre ennemis implacables qui auraient couvé jusqu'à cette heure dans le fond de l'âme une suprême haine...

Et ils s'abîmèrent dans la mort, enlacés.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

AUGUSTE COMTE

II [1]

SA MORALE ET SA RELIGION

Le but c'est de constituer une morale, ou, plus généralement, une science de l'homme, qui n'ait pas besoin de métaphysique. Car remarquez qu'il y a entre les sciences de l'homme et les sciences de la nature comme un grand trou, un hiatus énorme, par-dessus lequel il faut faire un saut, ce qui est étrange, la nature n'en faisant pas, la nature présentant partout une remarquable continuité. Les sciences de la nature, quelque mêlées qu'elles aient été d'élémens métaphysiques, en sont assez facilement nettoyables. Les idées métaphysiques qui y ont été introduites ne sont guère que choses verbales, manières de dire, espèces d'allégories que l'on peut assez aisément dissiper, comme fantômes. Mais dans les sciences de l'homme la métaphysique règne en maîtresse et la théologie y a son dernier refuge. Ici ce n'est pas la guerre à des mots dangereux qu'il faut faire; mais à des idées profondément enracinées. Abandonner toutes les sciences naturelles à la philosophie positive, réserver les sciences de l'homme à une philosophie métaphysico-théologique paraît être la tendance gé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

nérale de l'homme moderne et même de l'homme en général, cette sorte de distribution apparaissant déjà dans ce que nous connaissons de la philosophie antique. L'homme, — qui a toujours dit : Le monde et moi, comme s'il ne faisait pas partie du monde, — croit en effet très facilement, obstinément aussi, peut-être pour jamais, que l'univers a sa loi et lui la sienne. Quand il en arrive à ce point, qui est un progrès, de ne plus organiser le monde à son image, comme nous voyions qu'il le faisait tout à l'heure, il accorde à l'univers de n'être pas sur le modèle de l'homme ; mais il ne consent pas que l'homme soit sur le modèle de l'univers, et il s'attribue des conditions de vie, et des lois de vie toutes différentes de celles du monde. Par exemple il dira que le monde est soumis à des lois fatales et que l'homme est libre ; que le monde n'offre pas trace de moralité et que l'homme est un animal moral ; que le monde ne pense pas et que l'homme pense ; que le monde n'offre pas trace de sentimens désintéressés et que l'homme est capable d'aimer pour le seul plaisir d'aimer, etc. Ainsi se forme cette manière d'abîme entre l'homme et la nature et d'abîme entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme qui doit être une illusion, qui n'a rien de rationnel, qui doit autant scandaliser notre raison qu'il séduit notre amour-propre. Car, que seul dans l'immense univers, un atome imperceptible ait sa loi à lui, qui non seulement soit différente des lois universelles, mais leur soit contraire ; qu'il y ait une exception radicale aux lois invariables de l'univers immense et que cette exception énorme ne s'applique qu'à un seul être tout petit et infime ; qu'il y ait deux lois de l'univers, radicalement différentes, l'une pour l'univers, l'autre pour un ciron ; on conviendra que c'est bien étrange et n'entre pas dans les manières ordinaires de raisonner et de juger du vraisemblable.

Cet abîme, évidemment fictif, il s'agit de le combler ; cet homme il s'agit de le faire rentrer dans le monde dont il se croit séparé : entre les lois de l'univers et la loi de l'homme il s'agit de renouer la chaîne ; entre les sciences de la nature et la science de l'homme il s'agit de jeter le pont.

Ce n'est pas aussi difficile qu'on le croit. Il suffit de reconnaître que l'homme se distingue de la nature par certaines supériorités, et de montrer ensuite que ces qualités supérieures ne sont pourtant que les développemens de choses qui sont déjà dans la nature, et que par conséquent il appartient bien aux lois universelles, mais seulement aux lois universelles arrivées chez lui à une plus grande complexité, à une plus grande délicatesse. De cette manière, entre l'homme et l'univers, la distinction subsistera,

la contrariété cessera. L'homme sera un animal supérieur, comme l'animal est un végétal supérieur; il ne sera pas je ne sais quel monstre intellectuel et moral dans l'ample sein de la nature.

Examinons en effet. Ce qui le distingue du reste du monde, c'est qu'il pense, c'est qu'il est sociable, c'est qu'il est moral. Tout cela se trouve à un degré inférieur, avec une moindre délicatesse, mais tout cela se trouve dans la nature. L'animal pense et raisonne; l'animal est sociable, et il y a des sociétés animales parfaitement organisées; enfin l'homme est un animal moral... ici nous voici arrivés à la vraie différence entre l'homme et la nature. — Il est très vrai que la nature ne donne à l'homme aucune leçon de moralité. Cependant, si nous écartons la morale qui a un caractère mystique, nous nous apercevrons que la morale humaine peut toute se ramener à l'instinct social, lequel est dans la nature. — Décomposons la morale humaine : Devoirs envers soi-même ne sont qu'égoïsme bien entendu : rien n'est plus *naturel*. Devoirs envers les autres, altruisme, ne sont que l'instinct social très développé. L'altruisme, c'est l'égoïsme de l'espèce dans une espèce très intelligente. Il n'a rien de métaphysique. Il est ceci : l'homme veut vivre; il le veut comme personne, et il le veut comme espèce; et à mesure qu'il comprend mieux qu'il ne vit que socialement, que dans et par l'espèce, il le veut plus énergiquement comme espèce que comme personne. Tous les sentimens donc qui « nous distinguent des animaux, » d'abord ne nous en distinguent pas, si ce n'est d'une différence de degré, et ensuite se ramènent à l'instinct social qui est une chose parfaitement physiologique. La morale est physiologique parce que la morale n'est que la socialité.

Il y en a bien une autre et même quelques autres, que la subtilité des hommes a inventées; mais examinez-les bien : vous verrez *qu'elles sont immorales*. Elles sont immorales parce qu'elles sont individuelles. Le stoïcien, contempteur de l'humanité fait le bien par orgueil, et l'orgueil est un sentiment *sécessioniste*, un sentiment anti-social. Le chrétien, d'abord, en principe, a une morale semblable à la nôtre : « Aimez le prochain comme vous-même. » Et ceci, nous l'acceptons pleinement. Mais, en sa dégradation, cette morale devient immorale. Elle promet des récompenses; elle est un appel à l'égoïsme, à l'esprit de lucre. Et comment s'est-elle déclassée ainsi? En devenant de morale sociale morale individuelle, en délaissant le « aimez-vous les uns les autres » pour le « faites votre salut ». Revenons donc à la morale entendue comme simple développement de l'instinct social, tout

entière comprise en lui, constituée par lui, progressant avec lui, et s'égarant à en sortir.

Et du même coup voilà le pont jeté enfin entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme; l'homme n'a pas une loi propre distincte de celle du monde, surtout contraire à celle du monde; il n'est pas séparé de l'univers, il n'y est pas un monstre; il en est le prolongement naturel; les racines de son être moral comme de son être physique plongent dans la nature; il n'est pas une « chimère », comme disait Pascal, il n'est pas un être métaphysique : il est un être naturel. Le grand effort pour établir des lois les plus générales de la nature aux lois les plus particulières de l'homme une chaîne continue, des sciences les plus générales de la nature aux sciences les plus complexes de l'animal compliqué une série sans interruption, est arrivé à une solution raisonnable.

Nous n'en avons pas fini pourtant avec l'homme; nous avons laissé de côté son caractère le plus distinctif. Ce n'est pas qu'il soit sensible, qu'il soit pensant, qu'il soit volontaire, qu'il soit moral, qu'il soit sociable qui distingue le plus l'homme au milieu de ses frères inférieurs, qui sont les êtres, et de ses ancêtres, qui sont les choses; — ce qui l'en distingue le plus, c'est qu'il est changeant. Les animaux le sont aussi, ne l'oublions pas; mais ils le sont peu. Ils sont susceptibles d'éducation, d'éducation par l'homme et d'éducation par les choses; ils n'agissent pas toujours exactement comme leurs ancêtres ont agi. Et, qu'ils y soient contraints par l'homme, ou qu'ils y soient forcés par quelque changement de leurs entours, par quelque nouvel obstacle qu'ils rencontrent, ils se modifient. Mais, d'une part, ces modifications ne vont pas très loin; et d'autre part ils ont une tendance très marquée à oublier ce qu'ils ont appris, à revenir à leur état traditionnel, à redevenir ce qu'ils ont été. Ils sont modifiables plutôt que changeans, ils sont modifiables d'une façon passive ; ils sont modifiés, ils ne se modifient pas. Ils subissent les changemens que la nature ou l'homme leur impose; mais, la nature ne changeant guère, ils participent de son immutabilité, et l'homme n'ayant que sur un petit nombre d'entre eux une action éducative, en leur ensemble ils ne changent point. — L'homme au contraire est changeant par nature; il est modifiable spontanément; et il se modifie sans cesse. C'est pour cela qu'il a une histoire. Et ceci est une nouvelle science de l'homme à laquelle nous n'avions pas voulu prendre garde jusqu'ici. Nous avions considéré l'homme jusqu'ici abstraction faite de son instabilité, nous avions fait la science de la *statique sociale*. Il nous reste à faire la science de la force qui

le pousse à changer. Il nous reste à étudier la *dynamique sociale*.

La *dynamique* sociale c'est une tendance constante, sous les fluctuations superficielles, à s'éloigner de plus en plus de l'animalité, de l'état d'enfance, de l'individualisme, qui sont trois choses analogues. En remontant l'histoire nous nous avisons que l'homme a été un simple animal, à très peu près, pour commencer. L'humanité a été longtemps *impulsive*. Elle obéissait à des besoins et à des passions sur lesquelles la réflexion n'avait pas agi. Et de même qu'il était impulsif en ses commencemens, l'homme voyait le monde comme un peuple d'êtres impulsifs. Il attribuait aux choses qui lui étaient favorables ou nuisibles des sentimens, des âmes très capricieuses, qu'il fallait encourager dans leurs bonnes dispositions ou détourner des mauvaises par de bonnes paroles. Étant animal lui-même, il voyait le monde comme un peuple d'animaux.

Plus tard il est devenu enfant, état intermédiaire entre l'animalité et l'humanité. Impulsif encore, mais déjà raisonneur, il a appris à coordonner ses idées. Le spectacle des choses, régulières, tranquilles, méthodiques, a pu n'être pas pour peu dans ce changement. Et tout de même que tout à l'heure, l'homme en cette seconde période, a vu l'univers comme il se voyait lui-même. Il y a vu un peuple d'êtres encore passionnés, mais déjà raisonnables. Les Dieux d'alors ne sont plus des animaux, des âmes obscures et bizarres, très inquiétantes; ce sont des rois, loin encore d'être bons, mais sensés et réfléchis, aimant mieux, tout compte fait, le bien que le mal, et à qui, en somme, les priant et les servant bien, on peut se fier. L'humanité, et avec elle ses Dieux, qui sont ses œuvres et ses images, ont passé de l'animalité à l'état d'enfance.

Puis l'homme est devenu homme. Il est devenu un être chez qui l'intelligence l'emporte sur les passions. Cet homme a vu le monde d'une façon très différente encore de celle dont les hommes précédens l'avaient vu. Capable d'une très grande généralisation, il l'a vu dans son unité et son éternité. Il s'est dit qu'il était un, pensée réalisée d'un seul esprit, et éternel, pensée réalisée d'un esprit qui ne meurt pas. Idées vraiment nouvelles! car les anciens n'étaient pas sûrs que le monde eût été créé par un seul Dieu, et en tous cas le voyaient administré par plusieurs; et ils se figuraient volontiers des Dieux successifs, ceux-ci détrônant ceux-là et devant un jour être détrônés à leur tour. Le monothéiste est un être qui a le soupçon de l'unité du monde. C'est lui qui a découvert l'univers, et qui le premier le comprend. — Pourquoi? Parce que lui-même est un homme tout nouveau. Il est capable d'une

réflexion qui dépasse la longueur d'une vie humaine et de plusieurs vies humaines. L'histoire, déjà suffisamment longue, lui a appris que les choses physiques se sont comportées de la même manière depuis bien des siècles, qu'il y a là un dessein suivi depuis des milliers d'années avec une invariable constance. Il suffit d'une généralisation assez naturelle pour passer de cette constatation à l'idée de l'unité et de l'éternité du monde.

Voilà un homme tout nouveau, avons-nous dit. Sans doute. Cependant, qu'il ne croie pas être infiniment différent de ses ancêtres. Il croit à un Dieu un; mais ce Dieu, universel pour sa raison, est pour son cœur aussi particulier et aussi local qu'un Pénate ou un Fétiche. Il le prie pour lui, il l'invoque pour lui, il lui demande des grâces particulières, il lui promet quelque chose, discute avec lui, ruse avec lui, a pour lui le genre de culte qu'a le sauvage pour sa poupée protectrice. Qu'est-ce à dire? Que cet homme, moins impulsif que ses plus anciens aïeux, moins enfant que ses grands-pères, est encore un égoïste. Il vit en lui et pour lui, non dans l'espèce et pour l'espèce; il n'a qu'accidentellement l'instinct humanitaire à l'état de passion, de sentiment profond. A ce titre, il est encore un animal ou un enfant. En un mot il est encore individualiste; tant que l'individualisme ne sera pas aboli, l'évolution humaine ne sera que commencée. Tant que l'individualisme ne sera pas aboli, l'humanité ne sera pas suffisamment détachée de l'animalité. La morale est en formation; elle ne sera achevée que quand l'instinct social pour commencer, l'instinct humanitaire ensuite, auront complètement remplacé l'individualisme.

Et voilà la morale telle que la conçoit Auguste Comte. Elle est toute *naturelle*, puisqu'elle n'est que le développement de l'instinct le plus ancien, évidemment, et le plus profond de l'homme, l'instinct social; elle est régulière en son développement puisqu'elle suit le progrès naturel de l'humanité, puisqu'elle suit les effets progressifs de la dynamique sociale, puisqu'il n'y a qu'à la prendre là où elle est arrivée et à la pousser plus loin dans le même sens; elle ne demande rien ni à la métaphysique, ni à la théologie, ni aux merveilles de l'abstraction, ni aux miracles de la révélation. Elle se fonde simplement en bonne physiologie, en bonne biologie et en bonne histoire. Elle prend l'homme où il en est.

On pouvait craindre que cette philosophie positive, ne voulant pas voir d'abîme entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, ne pût jamais fonder une morale, n'y ayant aucune morale dans les sciences naturelles, ni aucune moralité dans la nature. Mais il lui a suffi de prendre l'homme vraiment tel qu'il

est, c'est-à-dire comme animal social et *en même temps* comme animal intelligent, capable de progrès, pour le montrer comme capable de transformer progressivement l'instinct social en une morale aussi complète, et aussi élevée et pure qu'on peut la souhaiter.

Oui, l'homme n'a que des lois physiques, et primitivement il est un animal comme un autre; mais une de ces lois consiste à développer tellement le plus profond de ses instincts primitifs qu'il s'écarte presque indéfiniment de ses conditions premières d'existence; et il est de sa nature de se séparer de plus en plus de la nature jusqu'à subordonner en lui l'animalité à l'esprit. La morale complète, ou la socialité achevée, car ces mots sont exactement synonymes, sera le triomphe de la nature sur elle-même dans le mieux doué de ses enfans. — Pourquoi non? L'homme, nous l'avons montré, voit toujours la nature comme il se voit lui-même. Le philosophe positiviste voit la nature remportant son dernier triomphe à se vaincre elle-même, comme l'homme n'est jamais plus grand que quand il triomphe de lui.

II

C'est cette morale qu'il faut achever; c'est cette socialité qu'il faut amener à sa perfection. Pourquoi cela est-il nécessaire? Comment pourra-t-on y arriver?

Cela est nécessaire parce qu'au XIXe siècle nous semblons bien être à un de ces momens de l'histoire où l'humanité recule, à un de ces momens du progrès où il y a régression, ce qui est une des lois du progrès. La morale décline et la socialité diminue, ce qui est, comme on sait, la même chose. Morale publique, morale domestique fléchissent sous nos yeux, ensemble. L'anarchie intellectuelle est la préface et elle est un agent de l'anarchie morale. Régression redoutable, qui peut être considérée comme durant depuis trois siècles, depuis le déclin du catholicisme, depuis le commencement de la *période métaphysique!*

Cette période a trois phases : le protestantisme, le philosophisme, l'esprit révolutionnaire qui règne encore. Avant le protestantisme le christianisme régnait sous la forme du catholicisme. Il avait inventé la distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Rien de plus juste et rien de plus salutaire. Rien de plus juste; car les hommes ne sont jamais bien gouvernés dans leurs intérêts matériels par les savans et jamais bien dans leur être moral par les gens pratiques. Il faut donc deux gouver-

nemens. Songez à ce qu'eût été le moyen âge sans le clergé? Il eût été un retour à la barbarie primitive. Au lieu de cela, les hommes de pensée, trouvant des cadres préparés où ils se plaçaient d'eux-mêmes, constituaient une aristocratie intellectuelle, ouverte, solidement liée et non héréditaire, c'est-à-dire la plus parfaite que le monde ait vue, laissant à l'aristocratie temporelle l'office pour lequel elle est faite. Le moyen âge a été l'époque où le monde a été le mieux organisé.

Ce qui eût été à souhaiter c'est que le catholicisme eût été évolutif, qu'il eût pu « s'incorporer intimement le mouvement intellectuel ». Il pouvait le faire. Une religion n'étant jamais condamnée à mort que quand l'humanité trouve un principe moral plus élevé que celui que cette religion a trouvé elle-même, le christianisme ne pouvait jamais être condamné. Il pouvait donc accepter tout ce que l'humanité lui apportait de science nouvelle, et rester toujours en tête de l'humanité en marche. Mais il a eu le tort de se rattacher à la tradition littérale. Penchant funeste, parce qu'il contraignait le catholicisme à l'immobilité. Il le forçait à tenir la science biblique comme vérité éternelle. Il le forçait à se mettre en travers de tout le mouvement de la pensée moderne. Il a été « dépassé ». Ce fut une « décadence mentale ». L'autorité, même morale, du catholicisme, en a été diminuée. La science détourna progressivement l'humanité du catholicisme. C'est ce qui eut lieu dès le xve siècle.

A partir de ce moment, trois assauts contre l'ancien pouvoir spirituel : le mouvement protestant, le mouvement philosophique le mouvement révolutionnaire. Le protestantisme, après avoir été plus réactionnaire que le catholicisme lui-même, s'avisa d'opposer à l'immobilité catholique l'idée du libre examen. Quand ils eurent trouvé cela, les protestans avaient cause gagnée, — et aussi perdue. Ils avaient trouvé l'arrêt de mort de leurs adversaires et aussi le leur. Celui de leurs adversaires : car en face d'une religion enchaînée par elle-même et engagée dans son passé comme un terme dans sa gaine, ils dressaient une religion libre, progressive, capable de tout ce que la libre recherche scientifique lui apporterait. Le leur : car, n'y ayant pas de limite au libre examen, ils créaient une religion illimitée, donc indéfinie, donc indéfinissable, qui ne saurait pas, le jour où le libre examen lui apporterait l'athéisme, si l'athéisme fait partie d'elle-même ou non ; une religion qui ne saurait pas où elle s'arrête et jusqu'où elle va ; une religion destinée à s'évanouir dans le cercle indéfini du philosophisme qu'elle a ouvert. Toute la libre pensée étant impliquée dans le libre examen, toute la libre pensée, tout le philosophisme,

toute l'anarchie intellectuelle étaient contenus dans le protestantisme dès qu'il cessait d'être un catholicisme radical.

Ajoutez à cela que, comme entrée de jeu, il supprimait la grande invention chrétienne, la distinction du temporel et du spirituel. Pour lutter contre le catholicisme, il faisait rentrer, sous le pouvoir temporel, d'abord le pouvoir spirituel protestant, ensuite le pouvoir spirituel catholique. Il mettait dans chaque nation protestante l'autorité spirituelle suprême aux mains du souverain civil. Il forçait, dans chaque nation catholique, le clergé catholique à se serrer autour du souverain civil; et « c'est seulement à cette époque de décadence que commence essentiellement, entre l'influence catholique et le pouvoir royal, cette intime coalition spontanée d'intérêts sociaux... » A partir de ce moment il est presque vrai de dire que, comme il y a *des* protestantismes, il y a aussi *des* catholicismes, un par peuple, chose absolument contraire au principe, à l'esprit, et à la salutaire influence du catholicisme, et destructrice de sa constitution, de son organisation et de sa vertu. L'esprit catholique vit encore, ici, là et plus loin; mais le monde catholique n'existe plus.

C'est alors que, du sein du protestantisme émancipé et hasardeux, d'une part, du sein de l'antiquité renaissante d'autre part, le philosophisme s'élance, se dégage, se développe et se répand. Il est la pensée humaine libre, indisciplinée, sans autorité spirituelle qui la guide, l'éclaire ni la contienne. Il est la pensée individuelle, sans aucun besoin de lien, de communauté, de communion avec d'autres pensées. Il va, sans plan arrêté, ce qui serait contraire à son humeur propre, mais il va cependant du protestantisme orthodoxe au protestantisme libre, du protestantisme libre au déisme, du déisme au naturalisme et du naturalisme à l'athéisme. — Pourquoi cette progression au lieu d'une pure et simple anarchie, et d'un pur et simple chaos, ce qui semblerait naturel, la pensée étant toute libre et tout individuelle? D'abord à cause d'une progression dans l'audace qui est habituelle à l'esprit de l'enfant, je veux dire à l'esprit humain, quand il s'affranchit après une longue discipline. Ensuite à cause du mouvement scientifique rapide, précipité et mal compris. La science exclut la métaphysique, elle s'en passe et doit s'en passer. Ce n'est pas à dire qu'elle la nie; elle se refuse seulement le droit d'y entrer. Mais les esprits enivrés de certitude scientifique, de ce que la science ne prouvait pas Dieu, conclurent qu'elle prouvait qu'il n'existait pas. Il serait aussi ridicule à la science de prétendre prouver la non-existence de Dieu que son existence, puisque dans les deux cas ce serait s'occuper de surnaturel, ce qui par défini-

tion la dépasse; mais de l'abstention de la science à cet égard les esprits légers ont conclu à la négation; et l'athéisme, ou la tendance à l'athéisme, a été le dernier terme du philosophisme pseudo-scientifique.

A un point de vue plus général encore, l'esprit du philosophisme a été essentiellement négateur et négatif. Né d'une « protestation » contre l'ancienne organisation spirituelle, ce qu'il a poursuivi comme instinctivement c'est toute organisation spirituelle, et même sociale, l'organisation sociale étant un effort organisateur de l'esprit, et même morale, la réglementation morale étant le plus grand effort organisateur de l'esprit humain. « L'homme artificiel » de Diderot créé par la civilisation pour remplacer l'homme naturel, et qu'il faut détruire tout entier, c'est la vue la plus nette à la fois et la plus générale, le terme extrême, logique et fatal de tout le mouvement philosophique des trois siècles. « Depuis le simple luthéranisme primitif jusqu'au déisme, sans en excepter ce qu'on nomme l'athéisme systématique qui en constitue la phase extrême, cette philosophie n'a jamais pu être historiquement qu'une protestation croissante et de plus en plus méthodique contre les bases intellectuelles de l'ancien ordre social, ultérieurement étendue, par une suite nécessaire de sa nature absolue, à toute véritable organisation quelconque. » Au fond le mouvement des esprits depuis le XVIe siècle jusqu'à 1789 est une révolte ayant l'individualisme comme tendance, le nihilisme pour terme.

L'esprit révolutionnaire est venu ensuite, qui, lui, est un essai d'organisation. Il a essayé d'organiser quelque chose avec les principes uniquement désorganisateurs que, comme héritier de l'esprit philosophique, il avait entre les mains. De la libre pensée individuelle il a fait le dogme de la liberté, de l'esprit anti-hiérarchique il a fait le dogme de l'égalité, de l'esprit anti-autoritaire il a fait le dogme du suffrage universel.

Tous ces principes sont autant de négations auxquelles on donne des noms positifs. Rien d'excellent comme la liberté de penser, de chercher, d'écrire, de parler, mais, évidemment, à la condition qu'elle aboutisse, et par conséquent qu'elle cesse. Quand vous vous donnez à vous-même, personnellement, la liberté de chercher ce que vous avez à faire, c'est probablement, non pas pour le chercher toujours, mais pour le trouver; et, quand vous l'aurez trouvé, pour vous y tenir et vous y lier; et, donc, pour sortir de l'état de liberté où vous étiez provisoirement mis. La liberté n'est donc qu'un état négatif, nécessaire quelquefois, pour arriver à un état positif où elle cesse et doit cesser. Elle est essentiellement un ex-

pédient provisoire. La proclamer comme principe permanent est un non-sens. C'est déclarer qu'on a pour maison l'intention de chercher librement les moyens d'en bâtir une. La liberté est principe de destruction ou principe de recherche; en faire un principe de *constitution* répugne dans les termes, ne peut pas même être dit dans une langue bien faite.

Il en est tout de même de l'égalité. L'idée d'égalité comme principe destructeur d'une hiérarchie mauvaise est excellente. C'est un sophisme salutaire, comme il y en a dans les temps de lutte. Comme principe organisateur elle ne signifie rien, parce qu'elle est l'expression de quelque chose qui n'existe pas, qui n'existe *jamais*. C'est précisément une des grandes différences entre l'homme et les animaux. Entre les animaux d'une même espèce, il n'existe que des inégalités physiques assez faibles du reste, et quasi aucune inégalité intellectuelle. Il n'y a pas d'animaux de génie, il n'y a pas d'animaux idiots. Ils ont une intelligence commune à l'espèce tout entière. Voilà pourquoi ils peuvent former des républiques égalitaires. Chez l'homme les différences physiques existent, et, incomparablement plus grandes, les différences intellectuelles. On peut même dire que l'espèce humaine est organisée aristocratiquement par la nature même. Elle est pourvue d'intelligence en quelques-uns de ses individus, très rares, et pourvue de l'instinct d'imitation en son ensemble. De cette façon quelques-uns inventent, les autres acceptent l'invention, et la civilisation se fait et se maintient. Cela a été remarqué très bien par Buffon. Le caractère même de l'espèce humaine est donc l'extrême inégalité. L'égalité n'existe pas. Si on la proclame et si on essaye de l'établir, que fait-on? Rien, ou une autre inégalité. On ne peut pas établir l'égalité; car on ne fait rien contre la physiologie et on ne décrète pas l'abolition de l'histoire naturelle; mais on peut renverser l'inégalité, faire dominer ceux qui dominaient hier par ceux qui étaient dominés. Cela n'est pas très heureux; mais c'est possible; et en proclamant l'égalité c'est ce qu'on a fait. On a dit : « Personne n'aura plus de pouvoir qu'un autre. » Immédiatement quelqu'un a eu plus de pouvoir qu'un autre, mais ce n'a pas été le même; ç'a été l'être collectif composé des plus nombreux. La foule a pris immédiatement le pouvoir qu'autrefois tenait l'élite, une élite peut-être mal choisie, mal *sélectée*, mais enfin une élite.

Et remarquez qu'ici il ne s'agit pas du pouvoir gouvernemental; il en sera question plus loin; mais d'une sorte de pouvoir spirituel. La foule a été investie du droit d'avoir seule raison. Il existe des parias dans l'organisation moderne, ce sont ceux qui

pensent par eux-mêmes; ils sont mal vus d'une foule qui pense collectivement, par préjugés, par passions générales, par vagues intuitions communes. Ils sont suspects comme originaux, comme ne pensant pas ce que tout le monde pense, comme n'acceptant pas les banalités intellectuelles. Ils ne sont ni suivis, ni étudiés au moins, ni guettés avec attention, parce que, par suite du dogme nouveau, le *respect* s'est écarté d'eux, même au sens étymologique, très humble, du mot.

L'imitation persiste, certes : elle est physiologique, elle est éternelle; seulement elle a changé d'objet; *la foule s'imite elle-même;* elle écarte l'esprit original, l'inventeur, comme objet d'imitation. Or l'imitation de l'individu inventeur par la foule imitatrice étant la condition même de la civilisation, il y a risque pour celle-ci; ou au moins elle va prendre une tournure très nouvelle, imprévue, et dont on ne peut rien prévoir. « Le progrès continu de la civilisation, loin de nous rapprocher d'une égalité chimérique, tend, au contraire, par sa nature, à développer extrêmement les différences intellectuelles entre les hommes... Ce dogme absolu de l'égalité prend donc un caractère essentiellement anarchique et s'élève directement contre l'esprit de son institution primitive, aussitôt que, cessant d'y voir un simple dissolvant transitoire de l'ancien système politique, on le conçoit comme indéfiniment applicable au système nouveau. »

Enfin le suffrage universel est l'expédient d'une société désorganisée et le signe qu'elle l'est. A peu près dans le même temps que Comte écrivait la *Philosophie positive*, Girardin disait : « Le suffrage universel, c'est : « Il faut se compter ou se battre. Il est plus court de se compter. On se bat dans la barbarie. Dans la civilisation on se compte. » Rien de plus juste, rien de plus lumineux, et rien qui montre mieux que le suffrage universel est la barbarie raisonnée, la barbarie exacte, la barbarie mathématique, la barbarie rationnelle, mais la barbarie. En barbarie qui doit commander? Les plus forts. Qui sont les plus forts? Les plus nombreux. Ne nous battons pas, comptons-nous; c'est-à-dire voyons, sans nous battre, qui sont les plus forts. Une société qui a proclamé la liberté et l'égalité, qui a supprimé la hiérarchie ne peut plus connaître qu'une loi, celle de la force, si tant est qu'elle veuille qu'encore pourtant on reste en société. C'est à cette loi qu'elle a recours en donnant l'empire au nombre.

— Au moins ce n'est pas l'anarchie! — Non, puisque c'est l'expédient pour y échapper; mais c'est quelque chose qui est tout près de l'être; parce que ce système, comme tout à l'heure l'égalité, donne un office spécial à quelqu'un qui n'est pas fait naturel-

lement pour le remplir. Il donne la décision au nombre. La foule est très bien faite pour contrôler, pour juger les œuvres faites et les hommes après qu'ils ont agi; pour décider, non; comme tout à l'heure elle était reconnue bien faite pour imiter avec intelligence les inventions faites, non pour inventer. Or prendre une décision, c'est inventer, c'est avoir une idée, c'est avoir une initiative. La foule n'est point faite pour cela. Vous lui donnez un office qui n'est pas dans sa vocation. Qu'arrivera-t-il? C'est qu'elle ne l'exercera pas! — Eh bien! tant mieux. C'est ce que vous voulez. — Non pas! De par sa nature elle ne l'exercera pas, et de par le droit que vous lui donnez, et dont elle sera fière, elle ne voudra pas que d'autres l'exercent. Elle ne sera pas une supériorité et sera jalouse des supériorités. Elle ne gouvernera pas; est-ce qu'elle le peut? et elle ne choisira jamais ceux qui sont faits pour gouverner. Elle « condamnera éternellement tous les supérieurs à une arbitraire dépendance envers la multitude de leurs inférieurs, par une sorte de transport aux peuples du droit divin tant reproché aux rois. » Ce système a plongé la foule dans un espèce d'étourdissement : « Quels doivent être les profonds ravages de cette maladie sociale en un temps où tous les individus, quelle que puisse être leur intelligence et malgré l'absence totale de préparation convenable, sont indistinctement provoqués par les plus énergiques sollicitations à trancher journellement les questions politiques les plus fondamentales? »

Cet étourdissement aboutit dans la pratique à cette manière d'apathie jalouse qui fait que la foule ne gouverne pas, qu'elle n'aime pas qu'on gouverne, et qu'en définitive il n'y a pas de gouvernement. C'est une sorte d'anarchie indolente, — d'anarchie indolente, très proche du reste de l'anarchie aiguë; car la foule ne gouvernant pas, ceux qui sont aptes à gouverner ne gouvernant pas non plus, il est très facile à une minorité, et à une minorité qui n'a pour elle ni la force du nombre ni celle des lumières, de mettre en échec cette société invertébrée et amorphe; et par suite, dans cet état plus que dans un autre, il est besoin, périodiquement, d'un gouvernement fort qui rétablisse l'ordre. Ce gouvernement la foule, dans le besoin, le prend un peu au hasard, selon les circonstances; et en définitive une anarchie indolente, réveillée de temps en temps par des anarchies aiguës, que réprime une crise de despotisme, c'est l'histoire normale des démocraties. — De toutes ces anarchies tant intellectuelles et morales que sociales, il faudrait enfin sortir.

III

On n'en sortira que par l'organisation d'un nouveau pouvoir spirituel. C'est le catholicisme qui avait raison. Il n'était pas la vérité comme conception générale du monde; il l'était comme conception du gouvernement des hommes. Il a inventé le seul moyen de sauver la liberté sans glisser vers l'anarchie. La séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel c'est le fondement même de la liberté vraie, et l'antidote de l'esprit anarchique en même temps. Les libéraux veulent que tout ce qui est intellectuel dans l'homme, pensée, doctrine, croyance, théorie, religion, conscience, soit soustrait à l'État, et c'est, pour eux, la liberté. Ils ont raison de soustraire à l'État toute cette partie intellectuelle de l'homme; et c'est précisément ce que fait la séparation du spirituel et du temporel. Mais ils ajoutent : « ... soustrait à l'État, *et tenu pour propriété sacrée de l'individu.* » C'est ici qu'ils tendent à un individualisme stérile qui a pour terme l'anarchie; et c'est ici que nous intervenons pour dire : « Organisons, au contraire, en un pouvoir constitué, tout cet élément intellectuel de l'humanité pour le soustraire à l'État, et pour en faire quelque chose de constitué, de solide et de fécond. »

Au fond, le pouvoir spirituel c'est un état, lui aussi. L'état civil c'est ce que les citoyens mettent en commun de forces matérielles pour faire de la nation un corps organisé; le pouvoir spirituel c'est ce que les intelligences mettent en commun de forces intellectuelles pour en faire un organisme durable, fécond et progressif; c'est un état spirituel. Il a existé, il a sauvé le patrimoine intellectuel de l'humanité; il a empêché l'humanité de retourner à la bestialité pure; il a sauvé la liberté intellectuelle; il faut le restaurer. Il faut reprendre l'œuvre du catholicisme, en abandonnant ses théories; il faut ressaisir son esprit de gouvernement pour organiser un pouvoir spirituel semblable au sien; il faut concentrer l'effort scientifique de l'humanité moderne, comme il concentrait l'effort théologique, métaphysique, moral, littéraire et déjà scientifique de l'humanité ancienne.

Remarquez que ce pouvoir spirituel séparé du pouvoir civil a été un progrès sur l'antiquité; donc il ne peut pas disparaître; aucun progrès ne disparaît; tout progrès est acquis et subsiste; il se transforme, mais il ne tombe pas. — Remarquez de plus que ce progrès n'a pas fourni son évolution naturelle. Le catholicisme a eu dix siècles de formation, deux siècles de prépondérance, de Grégoire VII à Boniface VIII, cinq siècles de décompo-

sition et d' « agonie chronique ». C'est un signe que « ce qui devait périr ainsi dans le catholicisme, c'était la doctrine, *et non l'organisation*, qui n'a été passagèrement ruinée que par suite de son adhérence à la philosophie théologique... » — C'est cette organisation qu'il faut rétablir.

Remarquez enfin que ce pouvoir spirituel ne périt jamais; seulement il y a des époques anarchiques où il est exercé par n'importe qui. Il l'est de nos jours par des littérateurs, des romanciers, des avocats, des journalistes. Il devrait l'être par des gens sachant quelque chose. Organisons le pouvoir spirituel de la science. Il y a une « papauté de l'avenir ». Ce sera une papauté scientifique.

Cette idée n'est pas au terme des méditations d'Auguste Comte; elle est au commencement, au milieu et à la fin. Elle est en 1825 dans les articles du *Producteur* sur « *l'organisation du pouvoir spirituel* »; elle est l'objet où tend le *Cours de philosophie positive* tout entier. Le réaliser est ce qu'essaye la *Politique positive*. Il n'y a aucune contradiction ni même aucun changement véritable dans la pensée de Comte de 1820 à 1857. On a, depuis longtemps, abandonné l'idée d'opposer la *Politique positive* à la *Philosophie positive*. Celle-là est le développement naturel de celle-ci. Dans la *Politique positive* l'organisation du pouvoir spirituel se transforme simplement en une religion. Mais quelle religion? Religion non théologique, religion non métaphysique. Comte avait posé en principe que la morale consistait à s'écarter progressivement de l'animalité, de l'état d'enfance, de l'individualisme. Il en vient naturellement à une morale sociale qui considère l'individu comme, en vérité, n'existant pas, et l'espèce comme existant seule. Confondre ses intérêts avec ceux de l'espèce, vivre en elle et en elle seule, ne considérer que son progrès, se considérer comme une cellule seulement de ce grand corps, voilà la morale. Mais l'espèce ne doit pas être considérée seulement au temps où nous sommes; mais dans son ensemble depuis qu'elle existe; c'est donc à l'humanité tout entière, depuis son commencement jusqu'à son avenir le plus éloigné, que nous nous donnons corps et âme. De là le « culte de l'humanité ». L'humanité est le dieu que nous devons adorer. A elle toutes nos pensées et en considération d'elle tous nos actes.

Voilà la *religion* de Comte dégagée de l'appareil liturgique dont son imagination s'est plu à la surcharger assez ridiculement. Car Comte est un curieux exemple à l'appui de sa théorie sur la survivance des anciens *états* à travers les nouveaux : il a l'esprit scientifique; de la période métaphysique il garde le goût des

abstractions et des subtilités; et de la période théologique il garde l'esprit sacerdotal. Mais, dépouillée de certaines rêveries et surtout de certains arrangemens ecclésiastiques, sa nouvelle religion se réduit à ceci : adorer l'humanité. Elle est une simple extension de sa morale. L'anti-anarchisme devait aller tout naturellement jusqu'à l'anti-individualisme, et l'anti-individualisme jusqu'à faire toute une morale de l'absorption de l'individu dans la communauté, et cette morale jusqu'à devenir une religion de la grande communauté humaine, un culte extatique de l'humanité.

C'est là que Comte s'est arrêté comme au terme naturel, très facile à prévoir, très attendu, ou qui devait l'être, de son évolution intellectuelle. Cette religion c'est au pouvoir spirituel de l'avenir, à la « papauté future » qu'elle devait être confiée. Elle devait embrasser, comme toutes les religions passées, la doctrine religieuse elle-même, la morale, la sociologie qui se confond désormais avec la morale puisque la morale se confond avec elle, la science, et la propagation de la science, c'est-à-dire l'éducation.

Comment ce pouvoir spirituel se fondera-t-il? Comme tous les pouvoirs spirituels se sont fondés, sans aucune participation de l'État civil, en dehors de lui, et sans la moindre hostilité contre lui; cependant, il faut s'y attendre, contre son gré. L'État, depuis l'antiquité, a toujours une tendance, très naturelle, et même honorable, quoique illégitime, à absorber le pouvoir spirituel s'il existe, à se transformer en un pouvoir spirituel, s'il n'en existe pas. C'est donc à l'initiative individuelle qu'il faut s'adresser pour constituer le pouvoir spirituel nouveau. C'est précisément l'individualisme qu'il faut solliciter à mettre son énergie à se détruire, en lui persuadant que ce qu'il a de meilleur en lui revivra plus fort dans la collectivité où il saura s'absorber, et que des forces individualistes le nouveau pouvoir spirituel sera à la fois l'épuration et l'exaltation, n'utilisant pas celles qui sont factices ou éphémères et les laissant périr, renforçant, multipliant, éternisant celles qui sont destinées à durer.

Une grande association, internationale, comme le fut le catholicisme, acceptant les principes de la religion positive et s'engageant à les propager, trouvant plus tard son organisation et le détail de son administration, réunissant tous les hommes qui auront renoncé à tout esprit métaphysique et théologique, et propageant la science et la philosophie scientifique, voilà les bases du pouvoir spirituel de l'avenir. La civilisation est attachée à ce qu'il naisse et se développe.

Il ne se peut pas, du reste, qu'il ne naisse point. S'il en était ainsi il y aurait une rupture entre le présent et le passé, ce qui ne s'est jamais vu, ce qui est contraire aux lois naturelles, qui sont celles de l'humanité comme de la nature entière. Alors l'état anarchique sera conjuré. « Tant que les intelligences individuelles n'auront pas adhéré par un sentiment unanime à un certain nombre d'idées générales capables de former une doctrine sociale commune, on ne peut se dissimuler que l'état des nations restera essentiellement révolutionnaire, malgré tous les palliatifs politiques qui pourront être adoptés et ne comportera que des institutions provisoires. Il est également certain que si cette réunion des esprits dans une même communion de principes peut être une fois obtenue, les institutions convenables en découleront nécessairement, sans donner lieu à aucune secousse grave, le plus grand désordre étant déjà dissipé par ce seul fait. »

IV

Tel est ce grand système, un des mieux liés, un des plus forts, et aussi un des mieux appuyés sur des observations justes, que non seulement les temps modernes, mais l'humanité entière ait vus naître. La grande observation qui en fait la base consiste à avoir bien vu ce penchant vraiment nouveau et en même temps persistant de l'esprit humain à attacher à la science la foi qu'il attachait autrefois au mystère. C'est un « proverbe des gens d'esprit » que de dire : « L'homme ne croit qu'à ce qu'il ne comprend pas. » Il reste juste; mais il est moins juste qu'autrefois. Se rendre bien compte de ce changement et en chercher toutes les causes et en prévoir tous les résultats, c'est ce qu'a voulu Auguste Comte. Il en a tiré sa loi des « trois états », c'est-à-dire toute une philosophie de l'histoire. Cette philosophie de l'histoire est merveilleuse d'ordonnance, de netteté, de vraisemblance même, et toute pleine d'idées de détail qui sont des fêtes pour l'esprit. Elle reste contestable en son ensemble. D'abord elle encourt le reproche adressé à un des maîtres de Comte, c'est-à-dire à Bossuet. Elle laisse de côté la moitié ou les deux tiers du monde. Comte ne s'occupe ni des Indiens, ni des Chinois, ni des Mahométans, il ne s'occupe, de son aveu même, que « *de la majeure partie de la race blanche*, en se bornant même, *pour plus de précision*, surtout dans les temps modernes, aux peuples de l'Europe occidentale. » Pourquoi? Je crains que l'explication ne soit amusante. Parce que « nous ne devons comprendre, parmi les matériaux historiques de cette première coordination philosophique

du passé humain que des phénomènes sociaux ayant évidemment exercé une influence réelle sur l'enchaînement graduel des phases successives qui ont effectivement amené l'état présent des nations les plus avancées. » En d'autres termes, Comte ne tient compte pour établir sa loi historique que de ce qui ne la contrarie pas. Il l'avoue avec la naïveté assez ordinaire aux grands génies : « Ce puéril et inopportun étalage d'une érudition stérile et mal digérée qui tend aujourd'hui *à entraver l'étude de notre évolution sociale* par le vicieux mélange de l'histoire des populations qui, telles que celles de l'Inde, de la Chine, etc., n'ont pu exercer sur notre passé aucune véritable influence, devra être hautement signalé comme une source inextricable de confusion radicale dans la recherche des lois réelles de la sociabilité humaine, dont la marche fondamentale et toutes les modifications diverses devraient être ainsi simultanément considérées, *ce qui, à mon gré, rendrait le problème essentiellement insoluble.* » Ainsi le problème est insoluble si l'on en prend toutes les données; mais nous n'allons en prendre que les données favorables à la solution que nous en voulons, et vous verrez comme il se résoudra bien. On pourrait fermer un ouvrage dont la partie essentielle débute par ce *postulatum.*

J'irai plus loin. Eût-il tenu compte de tout ce que nous savons de l'histoire de l'humanité, c'est évidemment si peu de chose, et ce que nous en ignorons dépasse d'une façon si formidable ce que nous en savons, qu'il n'aurait pas été admis, en bonne méthode scientifique, à en tirer une loi générale. L'humanité a été fétichiste, polythéiste, monothéiste, elle est encore fétichiste, polythéiste et monothéiste selon les endroits; voilà tout ce que nous en savons. L'ordre et la succession de ces états d'esprit nous est parfaitement inconnu. Nous tirons de l'existence de ces états d'esprit cette conclusion que l'homme est un animal mystique jusqu'à nouvel ordre; voilà tout ce que nous pouvons en déduire. N'allons pas plus loin, et si cela ne nous donne pas une loi de l'évolution humaine, tant pis pour nous. Il est essentiel de savoir se résigner.

Une partie de son système historique, qui marque bien ce que tout son système a d'hypothétique et de factice, c'est ce qui concerne le prétendu état métaphysique. Il a besoin comme transition entre l'état théologique et l'état scientifique d'un état métaphysique où l'humanité a vécu d'abstractions. Cet état il le fait de très courte durée. Je ne vois pas qu'il aille à plus de trois siècles, du XVIe au XIXe. Voilà un des trois grands états de l'humanité, un état qui dure trois cents ans; le premier ayant duré

vingt mille ans, et le troisième devant durer toujours! L'histoire naturelle humaine est bien différente de l'histoire naturelle proprement dite! Et notez que durant cet état, l'état théologique durait encore, ce que reconnaît Comte, mais de plus avait encore pour lui les dix-neuf vingtièmes et très probablement les neuf cents quatre-vingt-dix-neuf millièmes de l'humanité. N'en faudrait-il pas conclure qu'il y a eu des métaphysiciens dans tous les temps; et qu'il n'y a pas eu de période métaphysique? Et voilà tout le système qui s'écroule.

En réalité il ne tient aucunement, il n'est qu'une hypothèse brillante, assez inutile, du reste, et dont Comte pouvait très bien se passer. Il pouvait envisager l'humanité, d'ensemble, comme partagée, très inégalement, entre l'esprit théologique, l'esprit métaphysique et l'esprit scientifique, et s'efforcer de prouver qu'il y en avait deux de trop.

Quant à cette élimination même de l'esprit théologique et de l'esprit métaphysique, Comte la fait avec sûreté, avec suite et avec une vigueur de dialectique très remarquable. Il faut cependant faire une distinction. Comte est sensiblement exempt d'esprit théologique, et j'ai fait remarquer que quand il a transformé sa morale en une religion, même de cette religion toute idée vraiment théologique est absente; mais il n'est pas exempt, pas du tout, d'esprit métaphysique. Il reproche aux métaphysiciens leurs entités ; il a les siennes. Dans les mêmes pages où il raille les politiques encore imbus d'esprit métaphysique d'expliquer les phénomènes sociaux par « la grande entité générale de la *nature* », il énonce sa prétention de les expliquer par « les lois naturelles » de la sociologie, il montre ces « lois naturelles » agissant sur les hommes et les pliant à leur empire et les faisant passer d'un « état » à un autre; et vraiment il me semble bien voir là des abstractions personnifiées, nouvelles divinités qui gouvernent le monde et qui sont écloses du cerveau de notre penseur. En effet Comte n'a jamais démontré pourquoi les hommes ont passé d'un état à un autre état, par quelles *modifications propres*, intimes, intrinsèques, de leur être, et il semble, dès lors, que ces lois de leur évolution s'imposent à eux du dehors, les poussent et les forcent d'en haut, et nous voilà en pleine conception métaphysique; il semble que l'homme ait passé par ces phases successives pour satisfaire le dessein de je ne sais quelle providence. Très souvent le cours de philosophie positive fait l'effet d'un *Discours sur l'histoire universelle* sans Dieu; l'on y voit les hommes *menés*, et menés avec une suite et une rigueur inflexibles, sans qu'on sache par qui; mais ils le sont, ils rentrent dans un dessein qu'ils n'ont

pas conçu, qu'ils n'ont aucune raison de suivre et qu'ils suivent. Il y a là une sorte de fatalité des lois de l'évolution. Cette fatalité est bien une entité métaphysique. On peut l'écrire avec une majuscule.

De même il reproche aux métaphysiciens leurs finalités, et il a la sienne : c'est le progrès. Il croit que les lois de l'évolution ont un but, et ce but il le connaît : c'est le progrès, non pas indéfini, il n'y croit pas, mais le progrès se prolongeant d'une façon qui le fait paraître à nos yeux comme devant être indéfini. Voilà la grande cause finale de la nature, et Comte raisonne sans cesse en en tenant compte, quoiqu'il ait dit qu'il ne faut jamais raisonner par cause finale ; et non seulement il en tient compte, mais c'est le fond même de tous ses raisonnemens. Le progrès devait exister et c'est pour cela que l'homme a passé par le fétichisme, le polythéisme, etc. ; il doit continuer, et c'est pour cela que la séparation du temporel et du spirituel ayant été une fois trouvée ne peut pas se perdre, etc. Nous raisonnons ici par cause finale autant qu'il est possible de raisonner par cause finale.

Je sais bien que Comte est penseur trop pénétrant pour être dupe du mot progrès à la façon des auteurs de manuels pour instruction civique. Il sait que l'idée de progrès est extrêmement récente ; qu'elle date du XVIIIe siècle, ou tout au plus de la « querelle des anciens et des modernes » ; que l'antiquité ne l'a jamais eue, et a eu plutôt l'idée contraire ; d'autre part, il ne croit pas du tout au progrès indéfini ; il a même une page très spirituelle sur cette chimère de l'indéfini appliqué aux choses humaines : il est constant que l'homme civilisé mange moins que le barbare, et de moins en moins ; il est peu vraisemblable pourtant qu'il arrive à ne pas manger du tout ; ainsi du reste. Il écarte même quelquefois les mots de *progrès* et de *perfectionnement* comme n'étant pas scientifiques, et les remplace par le mot *développement ;* mais encore le mot développement comporte une certaine idée, sinon d'accroissement, du moins d'extension régulière, de déploiement normal et heureux d'une force jusque-là enveloppée et comprimée, qui est bien analogue à ce qu'on entend généralement par progrès. — Or cela même n'est pas scientifique. Tout ce que nous savons en contemplant l'humanité dans sa carrière, c'est qu'elle change, c'est que les choses ne sont pas toujours la même chose. Nous ne savons exactement rien de plus. La loi de l'humanité c'est le changement : voilà une loi qu'on peut accepter ; changement pour le mieux, nous n'en savons rien, pour le plus compliqué même, ou pour le plus simple, nous n'en savons rien. Éloignement de l'animalité ; il est probable ; mais éloignement progressif et sans

retour possible, nous n'en savons rien. Que l'homme ait été un animal et ait su s'arracher à l'animalité, il est vraisemblable; qu'il continue et soit destiné à continuer à s'en éloigner de plus en plus, nous n'en savons rien; car le progrès n'étant pas indéfini, comme Comte le reconnaît, il est possible que ce que l'homme peut en réalité, *soit atteint;* et depuis longtemps; et qu'à partir du moment où l'homme s'est séparé nettement de l'animalité il n'ait fait que tourner dans un cercle ou osciller comme un pendule, changeant toujours, c'est sa loi, mais sans avancer. Or c'est bien sur l'idée qu'il avance et continuera longtemps, sinon indéfiniment, d'avancer, que Comte fonde tout son système. Il repose sur une hypothèse, et sur une hypothèse, non pas plus hypothétique que celle du progrès indéfini, mais plus fragile encore : il repose sur cette hypothèse que l'homme, ayant progressé au commencement, doit progresser jusqu'à une certaine date, et *que cette date n'est pas atteinte*. Oh! qu'en savez-vous? Qui vous a mis dans le secret de cette chronologie?

Mais le grand point, le nœud du système, c'est le *pont jeté* entre les sciences naturelles et les sciences morales. Ici l'*instinct de la vraie question* est merveilleux, l'effort admirable, et les intentions excellentes. La vraie question de l'humanité est bien là en effet. Quelle est la loi de nos actions et où devons-nous la prendre? En nous? Hors de nous? En nous elle est indistincte, quoi qu'on en ait dit. La conscience est vacillante et obscure. Notre âme est trop complexe pour que nous distinguions très facilement quelle est celle de ses mille voix que nous devons écouter. Il y faut toute une science, très difficile. Les hommes ont toujours désiré trouver hors d'eux la loi d'eux-mêmes. Ils l'ont demandée au monde. Le monde leur a très bien répondu. Gouverné par des dieux ou un Dieu assez justes, assez bons et assez charitables, il leur a répondu qu'il fallait être bons et justes, et une morale théologique plus ou moins élevée a été fondée. Mais ce monde, qui répondait ainsi, était très probablement un monde factice. C'était un monde que l'homme avait imaginé sur le modèle de lui-même; qu'il avait créé, à qui il avait donné pour âmes ou pour âme, des êtres ou un être semblables à lui, un peu meilleurs que lui. Ce que l'homme écoutait donc c'était lui-même projeté par lui-même au bout du monde, et des extrémités de l'univers c'était la voix de lui-même, un peu meilleur, qui lui revenait. Si aucun divorce n'existait entre l'homme et la nature, c'est que l'homme voyait la nature comme gouvernée par un être qui n'était qu'un homme perfectionné. Au fond, c'était à lui-même qu'il obéissait, mais à lui agrandi, épuré et *cru autre*, ce qui était nécessaire pour qu'il obéît.

Mais quand les hommes, — à quelque époque du reste que, plus ou moins nombreux, ils s'en soient avisés, — ont vu, ou cru voir, que le monde était immoral, qu'il n'avait aucun sentiment de justice ou de bonté, qu'ils étaient les seuls êtres moraux de l'univers, ils ont été épouvantés. Ils se sont vus seuls, et ils se sont vus mystérieux. Ils se sont écriés : « Quelles chimères sommes-nous? Quels monstres? Quels êtres incompréhensibles? » Et alors le trouble a été très grand dans l'humanité. Les uns ont osé dire : « Eh bien! soyons comme le reste de la nature. C'est elle qui doit avoir raison. Soyons naturels. Détruisons en nous l'être artificiel que quelques trompeurs sans doute ont fabriqué. Ne prétendons pas valoir mieux que le reste de l'univers. » D'autres ont dit : « Eh bien! soit! La nature entière a sa loi qui est méprisable, et nous avons la nôtre. Pourquoi non? Suivons la nôtre avec d'autant plus d'énergie que le monde semble nous railler de la suivre; nous nous montrerons supérieurs à lui, et voilà tout. » Et la rupture entre les lois naturelles et les lois de l'homme a été consommée.

Enfin vient le positiviste qui dit : « Ce n'est pourtant pas possible. Il ne peut y avoir de contrariété si absolue entre une bestiole et tout l'univers. Il doit y avoir un moyen de rattacher la loi de l'homme aux lois générales. » Et il tente sa conciliation et sa réconciliation de la morale avec la physiologie.

S'il y réussissait, l'accord ancien, l'harmonie du monde aux yeux de l'homme serait rétablie. L'homme n'apercevait pas de rupture entre lui et le monde parce qu'il voyait le monde semblable à lui; de nouveau il n'en apercevrait pas, parce qu'il se verrait semblable au monde. Comte a très bien dit qu'il y avait synthèse des sciences morales et des sciences naturelles dans l'esprit théologique, séparation des unes d'avec les autres dans l'esprit métaphysique, synthèse nouvelle des unes et des autres dans l'esprit positiviste. Mais le positiviste réussit peu dans cette conciliation, et il y réussira peut-être de moins en moins. Plus les sciences morales et les sciences naturelles seront poussées avant, plus sans doute leur divorce s'accusera. Ce n'est point des différences qu'elles aperçoivent entre elles, c'est une contrariété. Plus la nature est connue, plus elle fait horreur à l'homme; plus il la connaît, plus il est indigné de cette chose éternelle et énorme qui n'a pas de but, qui n'a pas de moralité, qui même est cruelle, sorte de monstre aveugle et féroce, en tout cas, être, si c'est un être, aussi contraire que possible à tout ce que l'homme sent de bon en lui. Ce n'est pas à elle qu'il peut se résigner à demander des leçons de morale. Il lui ressemble trop peu pour

n'avoir pas peur de lui ressembler. Il ne peut pas y avoir de morale naturelle, parce que la nature est immorale.

— Mais il peut y avoir une morale sociale, et fondée uniquement sur la socialité. — Nous voilà au point précis, en effet. Mais remarquez d'abord que vous abandonnez déjà votre ferme connexion entre les sciences naturelles et les sciences de l'homme. La morale science sociale, c'est la morale science humaine. Si c'est dans l'instinct social de l'humanité que je dois puiser la loi de mes actes, ce n'est plus dans la nature que je la puise. Ce n'est pas dans le *moi*, sans doute, mais c'est dans l'homme. Une morale sociale consiste à se représenter les hommes au milieu de la nature comme ayant leur loi à eux qu'ils n'empruntent qu'à eux : le divorce entre l'homme et la nature n'est plus supprimé, il est rétabli. Votre adversaire a cause gagnée.

De plus, la morale fondée sur l'instinct social est bonne, sans doute, parce que la morale dès qu'elle redevient humaine redevient bonne, mais combien incomplète ! La socialité est meilleure maîtresse de moralité que le naturalisme, mais non pas excellente ; la société est moins immorale que la nature, mais elle n'est pas d'une moralité très haute. Ce n'est pas à considérer les hommes, à les étudier, qu'on apprend à être d'une très pure vertu. N'a-t-on pas remarqué que la vie de société affine l'esprit et corrompt le cœur ? Sans aller jusqu'aux paradoxes de Rousseau, dont, quoique solitaire et cénobite vous-même, vous êtes l'antipode exact, n'est-il pas vrai que les hommes sont faits pour vivre en société à condition de n'y pas trop vivre ? La socialité inspire des sentimens fort moraux à la condition presque de s'y soustraire. Est dévoué à la société celui qui a l'instinct social très prononcé et qui ne se mêle pas à la société, qui la sert de loin, l'aimant moins elle-même que l'idée abstraite qu'il s'en fait, et qu'il n'en garde qu'à la condition de la fréquenter peu. Cela ne laisse pas d'être significatif.

Généralisons. Considérons l'humanité en tout son ensemble, dans le présent et le passé. L'histoire est immorale, moins immorale que la nature, mais immorale. Moins que la nature, mais assez net encore, elle montre le triomphe de la force, de la ruse, de la violence, etc. Comme la fréquentation de la société, la contemplation de l'humanité est peu édifiante. Ici encore on est dévoué à l'humanité à la condition de la connaître d'une façon un peu idéale et philosophique, comme vous, par exemple, la connaissez. Encore une fois on peut trouver là une morale, mais il faut y mettre je ne sais quelle bonne volonté. Il semble que l'homme qui ne serait pas doué d'un instinct moral par lui-même,

qui n'aurait que l'instinct social, et qui fréquenterait les hommes et qui lirait l'histoire, serait un bon citoyen, soumis aux lois, non révolutionnaire, ce qui pour vous est la moitié de la vertu, bref un fort honnête homme ; mais dévoué aux hommes, charitable, généreux, capable de sacrifice, non ; ou l'on ne voit pas trop pourquoi il le serait. Dieu permette que tous les hommes arrivent seulement au niveau moral que la morale de Comte établit ! mais encore ce n'est pas un niveau bien élevé.

On le voit bien quand Auguste Comte transforme la morale en religion. Cette religion de l'humanité est un retour inconscient à l'esprit théologique, ou, comme dit Comte, à l'état théologique. Elle ne contient pas un mot de théologie, sans doute, je l'ai dit ; mais elle procède comme l'homme procède en « état théologique », en procédant moins bien. Il faut adorer l'humanité. Cela veut dire que le plus grand danger pour chaque homme étant de s'adorer soi-même, il faut qu'il adore un grand être permanent, éternel, producteur de moralité, semblable à chaque homme, mais meilleur que lui, et qui peut être pour chaque homme un bon modèle. Un être permanent, éternel, producteur de moralité, semblable à l'homme et meilleur que lui, et modèle à imiter pour l'homme, c'est précisément ce que l'homme adore dans l'état théologique. Comme c'est lui qui fait son Dieu, et comme il le fait à son image, c'est l'humanité divinisée qu'il adore ; c'est l'humanité épurée, subtilisée, purgée de tout ce qu'elle a de mauvais, centuplée en tout ce qu'elle a de bon ; mais ce n'est pas autre chose que l'humanité. — Seulement c'est l'humanité adorée indirectement ; et voilà la supériorité de la religion théologique sur la religion humanitaire. C'est l'humanité adorée sans que l'on croie que ce soit elle qu'on adore. De tout ce qu'il y a de bon dans l'humanité on a fait un être extérieur à elle, détaché d'elle, bien autrement imposant, bien autrement séduisant aussi, auquel on s'attache de cœur, d'âme, avec passion, toutes choses que l'on ne fait pas si facilement à l'égard de l'humanité directement considérée, en songeant à la masse d'élémens parfaitement indignes d'adoration qu'elle a contenus. — Et ce Dieu nous commande d'aimer les hommes ; et nous les aimons à cause de lui, nous les aimons en lui, ce qui est plus facile que de les aimer directement. — L'homme dans l'état théologique fait donc exactement ce que fait Comte ; mais il le fait d'une manière plus complète, plus puissante, avec une force d'abstraction plus grande, et de façon à ce que cela serve à quelque chose. D'instinct ou d'adresse, pour aimer l'humanité, il l'a transformée en un être adorable qui n'est pas l'humanité et qui lui commande d'aimer l'humanité. Avec ce

détour on ne l'aime déjà pas assez ; sans ce détour il n'est pas probable qu'on l'aime guère. La religion de Comte n'aura jamais beaucoup de dévots.

Quant au pouvoir spirituel destiné à propager cette religion et cette morale, Comte savait trop bien et a trop bien montré combien est fort l'individualisme moderne pour avoir grande confiance dans l'établissement d'une pareille force spirituelle collective. Est-il même à désirer qu'elle s'établisse, nous l'examinerons une autre fois ; mais ce qu'aujourd'hui nous ferons remarquer c'est que la philosophie positive, particulièrement, n'était pas apte à la fonder. Ce qui a toujours groupé les hommes, c'est leurs passions, bonnes ou mauvaises. La philosophie positive, froide comme la science, peut éclairer les hommes, les instruire et même les améliorer ; elle ne les groupera guère. Elle n'inspire pas l'exaltation, l'enthousiasme, qui fondent les églises. On m'objectera le stoïcisme, et c'est précisément au stoïcisme que je songe pour m'appuyer. Le stoïcisme a fait office de religion pendant quelque temps. Mais s'il a été si vite et si complètement, soit balayé, soit absorbé par le christianisme, c'est qu'il n'avait pas ces vertus excitantes dont je parlais ; et s'il n'a jamais été qu'une religion aristocratique, tandis que le christianisme a été si vite une religion populaire, c'est pour les mêmes causes.

Ce n'est pas à dire que l'influence de Comte n'ait pas été très grande. Elle a été immense. Adopté presque entièrement par Stuart Mill ; s'imposant, quoi qu'il en ait dit, à Spencer, ou, comme il arrive, coïncidant avec lui et s'engrenant à lui d'une manière singulièrement précise ; dominant d'une façon presque tyrannique la pensée de Renan en ses premières démarches, comme on le voit par l'*Avenir de la science ;* inspirant jusque dans ses détails l'enquête philosophique, historique et littéraire de Taine ; se combinant avec l'évolutionnisme, qui peut être considéré comme n'en étant qu'une transformation, — son système a rempli toute la seconde moitié du XIXe siècle, et on l'y rencontre ou tout pur, ou à peine agrandi, ou légèrement redressé, ou un peu altéré, à chaque pas que l'on fait dans le domaine de la pensée moderne. Il a rendu d'éclatans services à l'esprit humain. Personne n'a mieux tracé les limites respectives de la science, de la philosophie, de la religion et marqué le point où l'une doit s'arrêter, où l'autre commence, le point aussi où l'une, sans s'en douter, prend l'esprit et la méthode de l'autre, avec péril de tout brouiller et de tout confondre. Ces délimitations sont nécessaires et tout le monde y gagne ou doit savoir y gagner. Personne n'a mieux défini les trois tendances essentielles de l'esprit humain, qu'il

prend, sans doute à tort, pour des époques, mais qui, sans doute éternelles, doivent être exactement définies pour que l'esprit voie clair en lui-même. Sa pénétration, son intelligence, à force de tout comprendre, l'a conduit à tout aimer, sauf ce qui est décidément trop étroit, trop négatif, trop exclusivement polémique, et un esprit de haute impartialité règne dans toute son œuvre. Il a eu dans l'avenir de la science, dans sa prépondérance finale, dans son aptitude à suffire à l'esprit humain et à gouverner exclusivement l'humanité une confiance peut-être trop grande, et le positivisme n'a pas paru capable de tout ce qu'il mettait en lui, ni de satisfaire complètement l'esprit humain. Il répondrait que c'est affaire de temps et que les résidus théologiques et métaphysiques, pour n'être pas encore brûlés, ne sont pas moins destinés à l'être un jour. Sans en être aussi sûr que lui, on peut répondre que c'est beaucoup d'avoir, d'un des élémens essentiels de notre connaissance, donné une définition précise et une description systématique admirablement claire, logique et ordonnée, d'en avoir tracé et subdivisé le domaine et fermement marqué les limites. C'est quelque chose surtout que de faire penser, et Auguste Comte est merveilleux pour cela : c'est le semeur d'idées et l'excitateur intellectuel le plus puissant qui ait été en notre siècle, le plus grand penseur, à mon avis, que la France ait eu depuis Descartes. Comme ayant cru que l'intelligence, et l'intelligence seule, doit être reine du monde, et comme ayant lui-même été une intelligence souveraine, il ne peut, il ne doit avoir décidément contre lui que les anti-intellectualistes. Il l'a prévu ; il n'en serait pas mécontent ; et ce n'est pas un mauvais signe.

Émile Faguet.

CONDITION

DE LA

FEMME AUX ÉTATS-UNIS

VI (1)

EN LOUISIANE

I. — VERS LE SUD

L'une des impressions les plus vives que j'aie reçues durant mon séjour aux États-Unis a été celle du brusque passage d'une tempête de neige dans le Nord à un printemps quasi tropical dans le Sud. Encore ces contrastes de la nature extérieure m'ont-ils frappée beaucoup moins que la différence des mœurs et de l'esprit chez les habitans de ces deux régions si opposées. C'était à l'époque du plus beau carnaval qui soit au monde : celui de la Nouvelle-Orléans. De tous les points du continent on y afflue. Je tombai de la vie pratique en pleine fantaisie, de la réalité dans un conte bleu.

Mon train avait quitté New-York au milieu d'un *blizzard* (2) effroyable. L'atmosphère cependant s'éclaircit assez vite et je pus

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 1er septembre, 15 octobre et 1er décembre 1894, du 15 avril 1895.

(2) Il est difficile, quand on n'a pas habité New-York, d'imaginer l'horreur du mélange de froid intense, de vent ininterrompu, et de neige tourbillonnante qui constitue le *blizzard*.

distinguer, sur de vastes et monotones étendues, ces espèces de jouets d'enfans en bois savamment découpé qui représentent presque partout les maisons de campagne. L'immensité d'un paysage sans relief ni détails les faisait paraître plus petites encore; on eût dit autant de châteaux de cartes épars sur un tapis illimité de velours blanc. Ce tapis réussissait à tout cacher sauf, çà et là, les affiches gigantesques aux enluminures barbares qui déshonorent les plus beaux sites, les solitudes les plus agrestes d'un bout à l'autre des États-Unis, recommandant des toniques, des purgatifs et autres drogues auxquelles sont liés les noms de Hood, de Pitcher, de Carter, etc., peints en lettres d'un pied de haut sur les barrières des champs, sur le toit des granges et des bergeries. *Hood's sarsaparilla*, *Hood's Cures*, ou simplement *Hood's!* perçaient encore quelquefois la neige. Ce n'étaient d'ailleurs que rivières gelées, stalactites attachées par l'hiver à la paroi des rochers qu'a fait sauter la mine. Les villes manufacturières, telles que Newark, mêlaient par intervalles le noir de leurs usines, de leurs établissemens métallurgiques, à cette blancheur salie par la fumée. Soudain l'intervention d'un incendie flamboyant changea toutes choses; après South-Elizabeth il éclata dans le ciel; nous eûmes le spectacle d'un de ces couchers de soleil septentrionaux qui, par une heureuse compensation, sont, non moins que les *blizzards*, particuliers à l'Amérique. Toute la neige en resta rose, d'un rose pâlissant jusqu'au gris violâtre et livide qui fait penser à la mort. Après quoi la nuit se déroula, épaisse et profonde. Philadelphie m'apparut comme une éblouissante agglomération de feux électriques tandis que, dans le train énorme et surchargé, s'affirmait, égoïste et brutale, la lutte pour l'existence. On faisait queue à la porte de la salle à manger, et c'était une formidable poussée pour conquérir une petite table où le repas disputé n'arrivait qu'après une longue attente. Cependant les domestiques nègres mettaient beaucoup plus de vivacité à transformer notre vestibule-salon en dortoir; mais là encore on était serré à faire pitié. Il fallait, vu le nombre des voyageurs, s'accommoder de couchettes superposées, se résigner à dormir deux par deux, sous les mêmes rideaux, hommes et femmes pêle-mêle. Tout le monde voyage en Amérique et sans distinction de classes. Telle petite bourgeoise ou du moins une personne qu'ici on appellerait de ce nom, — une vieille fille qui n'irait jamais chez nous plus loin que le chef-lieu de son département, — se rend de la Nouvelle-Angleterre au Texas, munie d'un petit panier de provisions et de sa Bible. Tel fermier pensylvanien, à cheveux blancs, au visage sévère, fait, accompagné de sa fille, la tournée circulaire jusqu'à San Francisco. Il est rangé sur la planchette au-dessus de moi :

— *Behave yourself!* Conduisez-vous bien, *poppa!* lui crie la jeune fille en riant de mon ennui.

Il est desséché par soixante ans de travail, léger comme une plume, ce qui me rassure un peu. On m'a raconté mainte histoire aussi terrible qu'humoristique de cadres rompus et d'alertes nocturnes qui se sont terminées par des coups de pistolet lâchés à l'étourdie! Mais c'était sans doute avant la création de ces Pullmann luxueux auxquels ne manque aucun engin de confort, le tout solidement établi. N'importe, un train au grand complet, fût-il magnifique, n'est jamais agréable à l'heure des repas ni à celle du coucher. Le reste du temps on ne s'aperçoit point de l'encombrement, chacun étant dispersé, qui au fumoir, qui sur les plates-formes extérieures, et assuré dans tous les cas de la possession d'un fauteuil assez large pour représenter au moins deux places de nos wagons de France.

Quand on est du vieux monde, on dort plus ou moins mal, agité par le va-et-vient qui se produit à chaque station, par le moindre frôlement suspect le long des rideaux boutonnés, sous lesquels on gît en compagnie de sacoches qui renferment le nerf du voyage. Mais quel moment intéressant que celui où le jour commence à poindre, où, encore couché, on écarte les rideaux de sa fenêtre! — Je me rappelle tant et de si vives surprises à cette heure de l'aube depuis mon arrivée en Amérique! Le matin mémorable, par exemple, où, débarquée de la veille, je m'éveillai dans l'Ouest devant une pancarte beaucoup plus haute que les maisons environnantes et qui portait en grosses lettres : « Ceci est Battle Creek, Michigan, à mi-chemin entre Chicago et Detroit, une ville manufacturière toujours grandissante, de 18 000 âmes déjà. » Suivaient tous les avantages offerts par Battle Creek, depuis les innombrables facilités de transport pour les marchandises jusqu'à l'imprimerie, « la plus belle du monde. » Un million de dollars répandu chaque année en salaires. « Nous invitons l'industrie de l'univers entier à se joindre à nous. *Welcome!* » Et cette bienvenue, criée au bord du chemin, avait toute l'ampleur de l'hospitalité américaine avec l'inévitable mélange de hâblerie à demi consciente. D'autres fois, devant quelque défrichement, le soleil se levait sur un village à peine sorti de terre : cabanes provisoires éparpillées, dépenaillées, chacun des colons plantant sa maison selon son goût, sans aucun souci du voisin ni des lois de la symétrie. Partout des souches percent le sol; l'arbre abattu, on ne s'est pas donné la peine d'enlever ses racines, elles hérissent encore les rues toutes neuves de plus d'une ville déjà prospère, à plus forte raison un campement à peine conquis sur la forêt! Mais quel est ce cavalier en chapeau de feutre, à tournure de cow-

boy qui, sa sacoche en bandoulière, part au galop? C'est l'agent de la civilisation, émule de Buffalo Bill, le porteur du courrier. Longtemps je l'ai suivi des yeux à travers la Prairie embrumée qui se déroulait comme une mer houleuse, en songeant aux espaces qu'il devait parcourir avant de rencontrer de nouveau un misérable groupe de champignons destiné à devenir avant très peu d'années une cité populeuse.

Par ce matin de février, dans le Sud, voilà autre chose encore. L'impression est lugubre, presque tragique : un monument funèbre commémoratif, des tombes éparses sous des cyprès, l'aspect d'un pays dévasté. Je suis sur le théâtre même de la guerre civile. Il y a pourtant plus de trente-trois ans que deux batailles, — celle de Bull-Run et celle de Manassas, — furent livrées ici successivement, presque coup sur coup. Les confédérés remportèrent cette double victoire, mais combien de revers la suivirent dont les traces subsistent encore! Cet air de pauvreté, de délabrement, opposé à la richesse du Nord vainqueur; ces cabanes en bois, plantées dans l'argile rouge, jaune ou blanchâtre qu'ont délayée des pluies diluviennes; ces négresses en guenilles, aux attitudes simiesques, qui, le pied en dedans, nous regardent passer; ces bois inondés, ces champs de tabac et de coton très fertiles sans doute, l'été venu, mais dont la nudité ajoute pour le moment à la désolation générale, — tels me paraissent être les principaux caractères de la Caroline du Nord. On y entre en quittant la Virginie au delà de Danville, centre de la région du tabac. Danville est la première cité de quelque importance qui se montre après tant de villages fangeux accroupis au bord de rivières troubles sur lesquelles sont jetées des passerelles légères. Malgré la mauvaise saison et la pluie qui tombe, on se sent au midi. Cette physionomie méridionale est soulignée surtout par la couleur de la population. Des tas de négrillons grouillent pêle-mêle; leurs mères, presque invisibles sous le *sunbonnet* en indienne qui les abrite aussi soigneusement que si le soleil brillait et qu'elles eussent un teint à ménager, s'occupent des chèvres et des poules. Toutes les localités que nous côtoyons sont consacrées à la préparation du tabac; je ne vois que fabriques de cigarettes; la campagne, dans l'intervalle de ces localités noirâtres, est d'un ton rouge foncé rehaussé du vert sombre et dur de la verdure éternelle des pins. Des bœufs tondent l'herbe rousse; dans les clairières pratiquées au milieu des bois, les rangs pressés des souches doivent rendre la culture difficile. De temps en temps un nègre passe à cheval. Là où s'étendaient autrefois les riches plantations de leurs maîtres, ces anciens esclaves traînent la misère d'ouvriers mal payés, si j'en crois les haillons qui les couvrent. Des myriades de marmots

plus ou moins charbonnés s'arrachent les sous que nous leur jetons chaque fois que le train s'arrête. On dirait de jeunes chacals se disputant une proie.

La Caroline du Sud où nous entrons après Charlotte a un autre nom, *Palmetto State*, un nom qui fait rêver de végétation tropicale : il n'y a pourtant pas encore trace de palmiers nains ni de lataniers sur notre chemin qui continue à courir entre des ravines boisées et des nappes d'eau grisâtres débordant parmi les broussailles et les défrichemens. A Spartanburg, je suis tentée de descendre pour prendre la ligne d'Asheville. Elle me conduirait vers de merveilleux paysages, dans un climat que les gens du Nord vantent comme très doux en hiver et où les habitans du Sud vont chercher l'été une fraîcheur relative. Je songe avec regret que quelques heures seulement me séparent de cette branche des Alleghanys, les grandes Montagnes fumeuses, dont un romancier féminin, au talent viril comme son nom de plume, Egbert Craddock, a décrit les sauvages splendeurs. Il semble qu'en Amérique le sentiment de la couleur locale dans les œuvres d'imagination ait été porté au plus haut degré par les femmes. Bret Harte et Cable exceptés, nul n'approche sous ce rapport des *authoresses* qui se sont partagé pour ainsi dire les États-Unis : Sarah Jewett et Mary Wilkins nous ont donné l'essence même de la Nouvelle-Angleterre; Mary Murfree (Egbert Craddock) est le peintre viril et puissant des montagnes du Tennessee; Alice French (Octave Thanet) a l'Ouest pour domaine et nous fait respirer à pleins poumons l'atmosphère agreste de l'Arkansas; Grace King s'est réservé le Sud et les mœurs créoles. Elles ne font pas preuve seulement d'art en se consacrant ainsi chacune à sa province, mais encore de patriotisme, ce patriotisme de clocher qui est le plus sincère et le plus touchant. Comment oublier par exemple cette description des *Montagnes fumeuses :*

« Toujours drapés des brumes de l'illusion, touchant toujours aux nuages qui leur échappent, ces grands pics font penser à quelque idéal aride qui aurait échangé contre le vague isolement d'une haute atmosphère tous les biens matériels du monde, moins âpre au-dessous de lui. Sur ces dômes puissans aucun arbre ne prend racine, aucun feu ne s'allume. L'humanité est étrangère aux Montagnes fumeuses; l'utile chez elles est réduit à néant. Plus bas de denses forêts couvrent les pentes massives et abruptes de la chaîne; au milieu de cette sauvage solitude, quelque défrichement montre çà et là le toit de planches d'une humble cabane. Plus bas dans la vallée, beaucoup plus bas encore, une rouge étincelle fait, au crépuscule, pressentir un foyer. Le grain pousse vite dans ces rares clairières, sur certains points où la terre est

meuble; les mauvaises herbes aussi pullulent à l'infini; pour les extirper dans la saison humide les charrues se hâtent... » Et, travaillant aux champs, comme aucune femme ne le ferait dans les parties plus civilisées de l'Amérique, Egbert Craddock nous montre une belle fille qui interrompt souvent sa besogne pour contempler la fantasmagorie des brumes sur le front étincelant et chauve du grand pic, où disparut le prophète du pays emporté dans les nuées à la façon d'Élie, selon une légende locale. En réalité, le pauvre bon pasteur a donné sa vie pour la plus indigne entre ses brebis. Ayant enseigné toujours qu'il ne fallait pas tuer, il s'est substitué volontairement, sous le couvert de la nuit, à un misérable qu'on allait lyncher et peut-être en échange a-t-il retrouvé à l'heure du sacrifice la foi qu'il avait perdue tout en la prêchant aux autres. C'est un simple chef-d'œuvre que cette idylle tragique (1) et je donnerais beaucoup pour en voir le théâtre à loisir. Malheureusement notre train s'est écarté de la route qui conduit vers la « Terre du ciel ». Nous roulons toujours parmi les mêmes bois de pins alternant avec des champs. On reconnaît le coton aux petites houppes blanches oubliées lors de la récolte et le maïs aux tiges nues pareilles à des bâtons qui çà et là se brisent.

A Greenville, je remarque une fois de plus, en atteignant la gare, les mots : « Salle d'attente pour les gens de couleur. » Ceux-ci ne sont pas autorisés à monter comme voyageurs dans les trains que prennent les blancs. Les Américains du Nord blâment cette rigueur; en revanche, à la Nouvelle-Orléans, noirs et blancs se rassemblent devant Dieu à l'église, ce qui n'arriverait point à New-York ou à Boston. Le voyageur étranger ne saisit pas sans peine toutes ces nuances. Pour ajouter dans le cas présent à ma perplexité, la paisible vieille fille qui se rend au Texas avec sa Bible et son petit panier répond sèchement à l'exclamation indignée qui m'échappe par ces mots de l'Écriture : « Le Christ lui-même a dit : — Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Je crois que tout abolitionniste qu'elle soit, il lui serait désagréable de partager une éternité bienheureuse avec ces fils de Cham qui en réalité ne se présentent pas ici sous un aspect fort engageant. Et la campagne n'a rien non plus qui émerveille. A partir de Greenville seulement elle devient plus accidentée. La Géorgie nous montre au premier plan des forêts dont les teintes se réduisent, hélas! à la rousseur hivernale des chênes, mais elles sont magnifiquement situées, tantôt s'engouffrant dans des gorges profondes, tantôt orgueilleusement dressées sur des assises rocheuses

(1) *The Prophet of the Great Smoky mountains*, by Egbert Craddock; Boston.

et entrecoupées de blocs de granit qui ont roulé en désordre. Grande exploitation de bois, chemins pittoresques creusés entre les collines. Dans le lointain les montagnes qui forment le *Blue ridge* plaquent sur le ciel éclairci leurs découpures d'un bleu de lapis. Elles semblent nous suivre longtemps. Ce n'est pas la saison où les excursionnistes encombrent les hôtels qui avoisinent le mont Airy et les chutes de Tellulah; rien ne se révèle à nous que la vie nègre étudiée probablement en ces parages mêmes par l'humoriste *Uncle Remus*, de son vrai nom Joel Chandler Harris, qui a fixé sa demeure à Atlanta. Elle est assez misérable, cette vie nègre, à en juger par l'état des fermes clairsemées et des cabanes croulantes en bois vermoulu, munies d'une cheminée extérieure qui descend en s'élargissant jusqu'à la base comme pour servir d'appui au reste. Des pourceaux en liberté se promènent loin de toute habitation, cherchant leur pâture dans les bois; les balles de coton voyagent le long des routes sur de curieuses charrettes plates traînées par des bœufs. Une des dernières choses que je distinguerai à travers les ombres du soir sera la sempiternelle annonce : *Castoria! Les enfans pleurent pour en avoir! Castoria!*

Nous atteignons dans l'obscurité Atlanta où l'on change de train. Cette capitale de la Géorgie soutint un siège fameux contre le général Sherman et fut en partie brûlée. Il n'y paraît plus, c'est une cité florissante, fière de son commerce. Les rues brillamment éclairées m'apparaissent de loin pendant que nous nous installons pour la nuit d'une façon plus incommode encore que la veille, car des familles nombreuses sont venues se joindre à nous. Que disait donc jadis Hepworth Dixon que l'Amérique manquait d'enfans? Pourquoi écrivait-il le chapitre inquiétant : *Elles ne veulent pas être mères?* Bah! il y a de cela près de trente années, plus qu'il n'en faut pour opérer un changement radical dans ce pays où tout marche si vite. Aujourd'hui le dévouement maternel est à la mode; il est même poussé jusqu'à une exagération d'intensité que certains comparent volontiers au peu de dépense émotionnelle et sentimentale faite par les mères françaises; et les *babies* pullulent partout. J'ajouterai, je répéterai plutôt, qu'ils affirment énergiquement leur présence ayant déjà la dose voulue d'individualité. Mais mon intention n'est nullement de médire pour cela des jeunes Américains. Habitués de bonne heure à la liberté des écoles publiques, ils ne ressemblent pas sans doute aux enfans français surveillés de près et dressés cependant à ne pas occuper d'eux : ils ne sont pas bien élevés à ce point de vue. La plupart semblent ignorer ce que nous appelons la déférence; on ne leur a jamais enseigné à se tenir à

leur place; mais personne ne se tient à sa place en Amérique; pourquoi les enfans commenceraient-ils? Suffit qu'ils soient vifs, intelligens et drôles. Vous ne pouvez causer avec eux sans être stupéfait, presque intimidé par l'abondance de leurs idées générales. Cela s'attrape probablement au Kindergarten, qui prend l'enfant en Amérique aussitôt qu'il commence à faire des questions, et où tout contribue à développer chez lui la spontanéité en même temps qu'à lui faire ramener les effets aux causes. Avant le Kindergarten ils savent voyager. Il y a dans mon *car* une très petite fille qui ne peut encore que balbutier quelques mots; pendant deux longues journées de route elle ne cesse de trottiner le long de la galerie qui sépare les places, souriant à celle-ci, à celui-là, à celui-là plutôt, car elle préfère les hommes. Sa mère lit dans un coin, levant les yeux de temps à autre pour voir trébucher la petite robe blanche qui perd l'équilibre : nous sommes lancés à toute vitesse. Plus d'une fois la bambine tombe, se relève silencieusement sans pleurer, ou bien se rattrape au genou d'un monsieur. S'il l'y invite, elle reste à jouer, à coqueter, oui, à flirter tout de bon comme elle le fera dans vingt ans, lui confiant sa poupée, lui jetant son mouchoir, riant, poussant de petits cris, très amusante. Pendant ces deux jours, je ne l'ai pas entendue geindre ou grogner une fois, dormant quand il le fallait, mangeant quand on voulait, et prenant son bain dans le cabinet de toilette des dames comme elle l'eût fait chez elle, de sorte qu'à l'arrivée, une autre petite robe blanche étant sortie du sac maternel, la jeune personne se trouva aussi fraîche, aussi élégante qu'au départ, distribuant des adieux de la main aux voyageurs séduits et prête à entamer de nouvelles conquêtes.

II. — LA NOUVELLE-ORLÉANS

Notre descente à la Nouvelle-Orléans tint en vérité de la magie, magie qui commença ce dimanche-là dès le lever du soleil, un vrai soleil dominical. Il éclaira d'abord la région sablonneuse des pins aux branches desquels flottait, en drapeaux de deuil, ce parasite d'un effet mélancolique et bizarre qu'on appelle mousse espagnole. Du train qui glisse sur les deux bras de la Pascagoula, on aperçoit vaguement les grands navires à l'ancre dans le golfe du Mexique; ils attendent leur chargement de bois de charpente. Plus loin, en passant près de Biloxi, le point où commença en 1699 la colonisation française, au milieu d'Indiens hostiles qui harcelaient cette poignée d'aventuriers, je devine, plutôt que je ne les vois, les îles de sable formant le long de la côte une espèce de chaîne, d'où résulte le Sund, le détroit mississipien. Encore,

toujours des pins : par les trouées que guette mon regard, apparaît de temps en temps une courbe d'azur pareille à celle de quelque lac immense. Cette côte est très peuplée, le climat de la Passe Christian et des stations avoisinantes étant recommandé aux malades. Tout le long de notre parcours s'égrènent des maisons à vérandas plus grandes qu'elles, entourées de petits jardins où ressort sur un luisant feuillage vernissé le fruit d'or de l'orange amère. Arrivés à la baie Saint-Louis, qui a peu de profondeur, nous cheminons sur pilotis entre le ciel et l'eau. Il est délicieux de fendre ainsi de grandes étendues. Porté au ras de l'onde, le voyageur se demande presque s'il nage ou s'il est soutenu par des ailes. Et le rêve se prolonge à souhait, car nous nous arrêtons pour jouir d'une vue superbe sur le golfe lointain et sur les promontoires de la rive prochaine couverte de cyprès, d'yeuses, et de magnoliers, dont la verdure sombre sert de repoussoir par place à des joyaux de pourpre, quelque espèce d'érable, je suppose.

Un de mes compagnons de voyage m'effraye un peu en me disant que cette route aquatique n'est pas des plus sûres. Elle fut d'une construction très difficile à cause du taret destructeur qui a vite fait de cribler de trous les piles de bois sur lesquelles nous roulons. On finit, après des expériences de toute sorte, par tremper le bois dans de la créosote, ce qui le rend inflammable au contact de la moindre étincelle. Tout flamba en 1879. Espérons que notre plaisir ne sera pas troublé aujourd'hui avant la fin du spectacle de plus en plus captivant. A mesure que l'on approche de la rivière Perle, les sables disparaissent, les terres basses chargées d'une végétation à demi submergée semblent se fondre dans des marécages chers aux alligators ; ce sont des espèces de jungles hérissées de cannes et de lataniers, des savanes tachetées de bœufs qui enfoncent dans l'herbe mouvante, des « bayous » creusés par les fougueuses sorties du Mississipi qui se crée ainsi d'innombrables affluens. Devant ce combat de la terre et des eaux, je peux croire que la partie du globe où nous sommes en est restée au deuxième jour de la création. La parole : « Vous viendrez jusqu'ici, vous n'irez pas plus loin », n'a pas été entendue apparemment par ces flots troubles ; la séparation n'est qu'à moitié faite. Vraiment l'esprit s'égare dans ce paysage aquatique qui ne ressemble à rien au monde et ne devrait être habité que par des amphibies. Cependant, les qualités du sol humide et tiède tentent de nombreux horticulteurs ; ils cultivent, dans les enclos qui se succèdent, beaucoup de fruits et de fleurs. Des chapelets de roses grimpantes parent les vérandas où de jeunes femmes fixent sur nous leurs beaux yeux de créoles ; les négresses

rient, le poing sur la hanche. Nous passons, me dit-on, de l'état du Bayou à celui du Pélican, du Mississipi en Louisiane. Je ne sais plus ce qui, de toute cette eau environnante, est la rivière Perle, le lac Borgne, les Rigolets qui rattachent celui-ci au lac Pontchartrain, le lac Catherine ou le Sund. Des ponts-levis qui s'ouvrent pour laisser passer les bateaux nous portent d'une prairie tremblante à une autre, parmi les cyprès enguirlandés de mousses qui font penser à de sombres stalactites vivantes. Le Mississipi pourrait aussi bien être la mer, vu sa largeur, une mer jaunâtre. Nous abordons la ville du Croissant protégée par ses levées contre les empiétemens du fleuve plus haut qu'elle. Ce n'est pas trop des plus solides défenses pour tenir en échec la violence et la perfidie d'un pareil adversaire.

Comment ne pas songer, en découvrant le port, à toutes les existences humaines qui s'engloutirent dans ce limon insondable avant que n'en sortît une grande ville, — aux malheureux colonisateurs français qui débarquèrent là pour mourir de misère? Tandis qu'on s'arrachait à Paris les chimériques actions du Mississipi, tandis que la fureur de l'agio atteignait son paroxysme dans les antres de la rue Quincampoix, les victimes les plus naïves du système de Law émigraient bravement. Ce fut au début un élan volontaire, puis des recruteurs eurent recours à la fraude, aux enlèvemens même; enfin les prisons et les hôpitaux vomirent leur écume sur ce rivage apparemment maudit. Les trafiquans d'esclaves ajoutaient force cargaisons noires à la foule des misérables dupes blanches, et la famine régnait, complice de la fièvre; les cadavres putréfiés s'entassaient dans la vase, servant d'assises à la cité meurtrière qui prospéra malgré les épidémies et les inondations périodiques, qui s'accrut pour ainsi dire de tant d'espérances mortes et de vies sacrifiées. L'écroulement de la Compagnie des Indes ne fut après tout qu'une simple bulle crevée à la surface du Mississipi, un bouillonnement après tant d'autres. Le nom lui en est resté, très expressif en anglais : *the Mississipi bubble*.

Je me suis plongée, chemin faisant, dans l'histoire de la Louisiane, ce qui explique le fugitif cauchemar dont mon imagination est frappée bien mal à propos, car nous passons d'un paysage enchanté à une ville en fête. C'est le dimanche gras. Tout le peuple est dehors pour accueillir les détachemens militaires venus des différens points des États-Unis et qui, musique en tête, marchent vers les réjouissances du carnaval : lanciers de Boston, compagnies venues de Detroit, d'Albany et d'autres villes encore. La Nouvelle-Orléans se trouve conquise amicalement par une soldatesque jadis ennemie, réconciliée aujourd'hui. A la ren-

contre de ces hôtes en uniformes variés se portent le gouverneur et son état-major, les principaux commandans militaires, le maire, les notables, les gardes continentaux, l'artillerie louisianaise, en même temps que de nombreux visiteurs étrangers avides du spectacle que donne une multitude à laquelle le monde entier semble avoir fourni son contingent : tous les types en effet y sont représentés et confondus de la façon la plus pittoresque, ce qui s'explique sans peine, puisque, d'après le dernier recensement, 18 pour cent seulement des 242 000 habitans de la Nouvelle-Orléans sont Anglo-Américains : il y a 17 pour cent de Français, le reste est composé d'Allemands, d'Irlandais, d'Italiens, d'Espagnols; plus 25 pour cent de gens de couleur. Dans cette foule, le nègre domine par son exubérance, sa gaîté enfantine, son intelligence du plaisir. Il faut bien dire du reste que le carnaval est pour tous, du haut en bas de l'échelle, l'affaire importante de l'année; on ne cesse d'en tirer gloire, de le préparer ou de s'en souvenir. Longtemps à l'avance les journaux annoncent, d'un ton convaincu, que Rex a quitté Stamboul : — « Le roi Rex approche, disent naïvement les nègres qui se précipitent aux nouvelles. On l'a vu ici ou là. »

Il semble que ces grands enfans parlent d'une majesté réelle, tant ils y mettent de sérieux, — le genre de sérieux que les propriétaires de petits souliers accordent à la venue de l'enfant Jésus ou de saint Nicolas dans la nuit de Noël; peut-être n'y croient-ils pas tout à fait, mais ils ne sont pas sûrs de douter. En attendant le roi, voilà ses courtisans qui arrivent de partout : les canons tonnent, les fanfares éclatent, des hourras montent dans les airs. Je prends ma part de l'ovation dont sont l'objet au débotté les délégués militaires descendus du même train. Cette ovation se terminera le soir par un banquet à l'Arsenal. Là des toasts seront échangés par d'anciens adversaires qui, tout en sablant le champagne, rappelleront avec courtoisie les coups qu'ils échangèrent, chacun rendant justice à la bravoure des autres, et finiront par boire à la paix, à la camaraderie, à l'hospitalité.

Le temps est loin où les fonctionnaires et officiers du Nord étaient impitoyablement mis en quarantaine, où un général des anciennes armées fédérales voyait toutes les femmes de la ville se lever en masse et sortir de leurs loges à l'Opéra le soir où il osa y entrer. Si les dernières traces d'un profond ressentiment sont éteintes, il faut reconnaître que le rôle de conciliateur a été souvent joué par le carnaval. Il arrive sous le masque de Rex, octroyant à tous, étrangers et amis, des titres, des décorations, les enrôlant pêle-mêle sous sa bannière. De fait le carnaval est un roi très puissant, un roi qui ne craint aucune révolution, le

vrai maître de cette capitale hispano-française, la dernière Majesté enfin qui s'impose à l'Amérique républicaine.

Sa puissance repose, comme celle de la plupart des institutions vraiment fortes, sur l'association et sur le mystère. Tous les membres des divers clubs de la Nouvelle-Orléans composent des sociétés secrètes d'un genre inoffensif et joyeux : Festoyeurs de la douzième Nuit, Chevaliers de Comus, Équipage de Protée, d'autres encore qui se partagent la distribution des plaisirs de la ville. Les Festoyeurs, par exemple, célèbrent le jour des Rois, le 6 janvier, par un grand bal, et à cette occasion offrent aux jeunes filles un gâteau où la fève traditionnelle est représentée par un bijou. Mais à l'occasion du carnaval surtout le rôle des « sociétés mystiques » devient d'une haute importance. Les invitations pleuvent et des préparatifs considérables se poursuivent sans que personne jusqu'au dernier moment puisse même soupçonner la composition du programme. C'est, entre les membres de telle ou telle société, une espèce de franc-maçonnerie, dont les devoirs folâtres m'ont paru très sérieusement acceptés; dans chaque famille les femmes ne se permettraient jamais une question indiscrète à l'égard de leurs frères, de leurs fils ou de leurs maris, quoiqu'elles sachent fort bien à quoi s'en tenir. Si quelqu'un des chevaliers, pour mieux cacher son jeu, déclare à la veille du mardi gras qu'il va s'absenter, il est tacitement convenu que ce voyage ne le portera pas plus loin que son club.

Parmi les jeunes filles l'émotion est grande. Quelle sera la reine? Quelles seront les reines plutôt, car Rex et Comus choisissent chacun leur compagne parmi les plus belles, les plus élégantes, les plus à la mode. Mystérieusement l'élue est avertie; elle ignore quel est celui qui l'appelle à partager ses grandeurs; elle ne le verra que sous un masque, mais elle est sûre qu'il fait partie de la meilleure société de la ville. On devine que pendant onze mois sur douze beaucoup de jeunes têtes travaillent et que les ambitions se donnent carrière. Évidemment toutes ces aspirantes à une fugitive royauté ne peuvent être comme les puritaines de Boston occupées par-dessus tout de culture et de philanthropie. Le mariage est encore leur but principal, un but qu'elles n'atteignent pas sans peine, la question d'argent, sous forme d'*espérances*, sinon de dot, n'étant pas toujours dédaignée. Aussi faut-il avouer qu'il y a peu de villes d'Amérique où le flirt soit plus répandu qu'à la Nouvelle-Orléans, flirt sans malice ni complications d'ailleurs, qui va droit son chemin et ne se propose que des fins légitimes.

III. — PENDANT ET APRÈS LE CARNAVAL

Je dus entrer d'emblée dans la fiction qu'acceptait toute la ville, et durant deux éblouissantes journées suivre le roi de fête en fête. Le lundi gras, selon l'usage, il arriva censé d'Orient dans les passes du Mississipi. Un vapeur pavoisé se prête à la circonstance, des barques nombreuses lui font escorte, toutes les cloches sont en branle, tous les vaisseaux de la rade saluent, les drapeaux de toutes les nations flottent dans l'air qui retentit de musique. Rex, la couronne au front et le sceptre à la main, apporte la joie à ses féaux sujets. Qui est-il? Quelle est la nuée de grands seigneurs qui l'entourent? On s'efforce en vain de reconnaître les figures sous les masques en carton peint qui ne se lèvent jamais. Ces masques, faits avec beaucoup d'art, vous donnent l'illusion, quand il le faut, de la beauté féminine, car aucune femme ne figure tout de bon dans ces folles cérémonies de la rue. Les reines n'apparaissent qu'aux bals du soir, le visage découvert.

J'assiste à l'entrée du roi d'une des fenêtres du Pickwick-Club où le beau monde trompe les ennuis de l'attente en prenant des glaces et en causant. La police à cheval maintient sur deux rangs une populace bigarrée, l'élément de couleur dans tous ses atours. Pendant deux jours et deux nuits, ces gens-là sont sur pied; beaucoup de masques, parmi eux, le nègre sachant se costumer à ravir avec une loque ou du papier; les blancs se déguisent en noirs, les noirs en blancs; des bandes de faux Indiens tatoués défilent; les arbres sont chargés de jeunes singes à la tête laineuse, la bouche fendue par un rire d'extase.

Voici la musique militaire, l'état-major, la garde nationale, les milices, des uniformes de couleurs variées, à pied, à cheval : rouges, blancs, gris. Ce sont ces derniers qu'on applaudit le plus fort, les gris du Sud. Puis des voitures défilent, chargées de notabilités, d'hôtes étrangers de haut parage; des bravos partent de toutes les fenêtres. Rex, qui a passé la matinée à se promener sur le fleuve d'un navire à l'autre, et dont le prétendu bagage, que se disputent les portefaix enthousiastes, a été transféré en triomphe de la barque royale à l'Hôtel de Ville; Rex, en grand appareil, se dirige au milieu de ses ducs et de ses chevaliers vers ce même édifice, où le maire lui remet, sur un coussin de velours, les clés de la Nouvelle-Orléans. Ensuite, il cède momentanément la place à Protée que, le soir, nous verrons apparaître, coiffé d'un casque et porté sur le dos d'un griffon, à la clarté des torches brandies par des centaines de nègres en cagoules rouges. Il s'est métamorphosé, cette fois, en prince persan. Le griffon

qu'il chevauche semble effleurer de ses ailes d'acier la crête d'une vague. Dix-neuf chars le suivent, représentant l'épopée fabuleuse des premiers rois de Perse : je ne citerai qu'un de ces chars pour donner l'idée des autres, tous d'une égale beauté, portant des monumens énormes et des douzaines de personnages : l'Épreuve du Feu, où le roi Kaus, sous un palanquin d'or, avec toute sa cour, regarde son fils, faussement accusé, se précipiter à cheval dans les flammes. Derrière, ce sont les armées de Féridoun, traversant le Tigre au milieu des palmiers et des cactus ; — le culte du feu célébré par des prêtres, en grand appareil, sous la voûte d'un temple embrasé ; — la lutte de Roustan contre un dragon de quatre-vingts pieds de longueur ; — certaine vision du ciel où un fleuve d'argent roule ses eaux scintillantes d'un bout du tableau à l'autre. Tout cela défile lentement, au pas mesuré des mules revêtues de housses brodées de fleurs de lis, au son de la musique et des vivats ; et tant de flammes enveloppent la scène entière qu'on aurait grand'peur d'un véritable incendie si le char des pompiers ne suivait avec des échelles et tous les engins nécessaires, en cas d'accident, car on a vu quelqu'un des édifices mouvans s'écrouler sous le poids des danseurs et des mimes ; une jambe cassée, des contusions quelconques peuvent en résulter pour les acteurs ; tous les secours sont donc à portée de la main.

Rome, Venise, Nice n'ont jamais égalé les merveilles toujours diverses, créées d'année en année par l'imagination féconde des organisateurs du carnaval à la Nouvelle-Orléans. Les costumes commandés sur dessins spéciaux coûtent des sommes extravagantes et ne doivent servir qu'une fois. Il n'est pas un cercle qui ne soit illuminé : le Boston et le Pickwick, le Cercle militaire, celui du Commerce, beaucoup d'autres se sont mis en frais ; les balcons des deux premiers sont chargés de femmes parées pour le bal qui, vers dix heures, aura lieu à l'Opéra. On n'entre à ce bal qu'invité spécialement et sur la présentation d'un billet gravé avec luxe. Quand j'y arrive, toutes les loges sont garnies ; l'amphithéâtre, réservé aux seules jeunes filles, ressemble à un parterre de fleurs. Invasion de la scène par l'équipage de Protée. Chaque masque choisit sa danseuse et alors commence, le plus gaiement et le plus honnêtement du monde, sous le regard lointain des familles qui remplissent les loges, un bal où les dames ignorent le nom et la qualité de leurs cavaliers. Ceux-ci offrent des présens, bijoux de clinquant, jolis colifichets, et parlent d'une voix de carton, sans se faire reconnaître.

Le lendemain, mardi gras, redoublement d'animation ; nouveau cortège, celui de Rex, qui partage les honneurs avec le Bœuf gras, lequel a un char à lui tout seul. Couvert de guirlandes

de roses et de myrtes, comme une victime expiatoire, il est entouré de bourreaux demi-nus, qui brandissent des haches et des glaives. Ce nouveau cortège a un caractère tout littéraire. On y voit figurer pêle-mêle des scènes de la *Jérusalem délivrée*, du *Renard*, de Gœthe, du *Paradis perdu*, du *Tannhæuser*, etc., la Table ronde, l'Iliade, la Bible, la mythologie scandinave, que sais-je? Rex domine le tout sur un trône sidéral que soutient la croupe d'un dragon gigantesque à ailes de cygne.

D'autres sociétés secondaires comprenant des jeunes gens de condition plus modeste ont chacune leur parade respective. Le soir, du haut d'une tribune où la reine de son choix, tout en satin blanc à crevés de dentelle, tient le sceptre à ses côtés, Rex recevra l'hommage de la plus belle des processions, celle de Comus. Les contes de fée défilent à la suite les uns des autres, derrière leur jeune roi, qui personnifie par excellence le Prince Charmant. Dans quelques minutes, à l'Opéra, Comus retrouvera une reine digne de lui, vêtue comme Sarah Bernhardt dans *Ruy Blas*, avec sa haute fraise, ses broderies d'argent et sa petite couronne coquettement posée; les couples royaux se rejoindront après une tournée de visites faites aux différens bals de la ville, et princes, princesses, fées, génies, sylphes, animaux merveilleux s'entremêleront dans de magiques quadrilles.

Pendant ce temps, les danses nègres prennent leurs ébats dans certains quartiers moins aristocratiques; toute la ville est en liesse, et ce sont des fronts blancs et noirs terriblement fatigués qui, le matin, vont s'incliner sous la cendre à l'église catholique, ou entendre prêcher à l'église protestante que tout est vanité. Après quoi, les sociétés mystiques se réunissent derechef, — toujours en cachette — pour discuter et combiner le sujet des pompes de l'année suivante, décider les costumes dont elles surveillent l'exécution, répéter les tableaux, etc., de sorte que l'on peut bien crier dès le carême : « Le roi est mort, vive le roi! »

Pourtant il n'y a pas beaucoup d'années qu'au lendemain d'une guerre fratricide, cette ville qui s'amuse si franchement et si joliment semblait écrasée, presque anéantie; les festoyeurs du carnaval sont les fils de ces aristocrates du Sud auxquels leurs adversaires ont reproché des torts graves. Joueurs, duellistes, corrompus par le contact de l'esclavage, que n'étaient-ils pas?

Ils avaient du moins tous les genres de courage. Le monde étonné les vit demander des ressources au commerce, aux affaires, se créer vaillamment une prospérité nouvelle. Et partout où la pauvreté existe encore à la Nouvelle-Orléans, elle est voilée d'élégance; on la tient en honneur comme dans d'autres parties des États-Unis on estime la richesse; les planteurs d'autrefois aiment

assez à se déclarer ruinés et à expliquer fièrement pourquoi, en revenant sur les horreurs d'un temps évanoui où ils eurent l'occasion de se montrer héroïques avant d'être réduits à devenir raisonnables. Rien de plus saisissant que les récits de la guerre, entendus dans telle ou telle maison qui fut opulente, qui est restée hospitalière. Tous les hommes se battaient, les femmes demeuraient seules dans les plantations, fidèlement gardées par ces nègres, au nom desquels s'entr'égorgeaient fédéraux et confédérés. Les troupes du Nord passaient, brûlant les bâtimens, détruisant les vivres, et les dames affectaient devant l'ennemi de fières attitudes. Elles stimulèrent, en véritables Spartiates, la bravoure de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères, ne se plaignirent jamais, travaillèrent quand il le fallut de leurs belles mains habituées longtemps à l'oisiveté. Maintenant encore on ne sait pas bien souvent quelle part active la plupart d'entre elles prennent au soin matériel du ménage sans en laisser rien voir, et en continuant d'accueillir leurs hôtes avec autant d'entrain que si elles n'avaient à songer qu'aux arts d'agrément, aux choses mondaines. Pour ne parler que du carnaval, combien de toilettes de bal sont l'ouvrage même de celles qui les portent avec une si gracieuse désinvolture! Hélas, cette folie apparente doit recouvrir des regrets de toute sorte. Plus d'un, sous l'accoutrement mythologique qui le place momentanément au-dessus des simples mortels, sur un trône de *papier mâché*, déplore peut-être la nécessité qui l'a forcé d'abandonner ses études universitaires pour descendre dans un comptoir. J'ajouterai que ce contraste des réalités que l'on soupçonne et de la farce extérieure, poétique à la manière d'une mascarade shakspearienne, n'est peut-être pas la moindre séduction du carnaval de la Nouvelle-Orléans.

Durant les jours qui suivent, il semble qu'un feu d'artifice se soit éteint: la ville entière ressemble à cette filleule de fée qui sur le coup de minuit voit ses diamans se changer en guenilles et son carrosse redevenir citrouille. On s'aperçoit alors que les rues sont fort sales, entrecoupées d'horribles égouts où tout ce qui ailleurs se cache est lamentablement visible; les maisons, dépouillées de leurs tentures de fête, montrent souvent une façade lépreuse aux peintures écaillées; les balcons de fer forgé qui s'avançaient la nuit comme à l'affût d'une sérénade sont, au soleil, chargés de rouille. Je parle ici surtout du vieux quartier français, séparé de la nouvelle ville par une grande voie populeuse, Canal Street, à laquelle, quoi qu'on fasse, on aboutit toujours. Canal Street est la rue des brillans magasins. Elle trace une ligne de frontière entre deux mondes absolument différens. D'un côté

la population américaine habitant de larges avenues bien ouvertes, bordées de jardins qui entourent des maisons fort coquettes, construites en bois généralement pour éviter l'humidité; de l'autre les créoles fidèles aux rues étroites qui portent des noms de France : rue Royale, rue de Chartres, rue Dauphine, rue Saint-Louis, rue Conti, rue de Toulouse. Là les enseignes sont françaises, on n'entend guère parler que français ou bien le patois nègre. Pour les Américains du Nord qui pénètrent dans ce labyrinthe c'est déjà presque l'étranger; c'est avant tout un passé auquel ils n'ont point de part. Pour nous c'est une ville de province du Midi, peut-être de la frontière d'Espagne. La Place d'Armes, par exemple, majestueusement encadrée de grands bâtimens de briques à arcades et à balcons, rappellerait nos vieux pays sans la statue centrale, un Andrew Jackson en bronze saluant du geste comme il fit en 1815, lors de l'ovation décernée par une foule enthousiaste au vainqueur des Anglais. Les bâtimens du tribunal se trouvent là. Dans le plus ancien, qui fut jadis le Cabildo, est aujourd'hui logée la cour suprême; du haut de ce balcon retentit à trois reprises la proclamation par laquelle la Louisiane était cédée par un maître à un autre. Les portraits des principaux gouverneurs garnissent la salle où l'on m'introduit. Là j'apprends entre autres choses que la loi louisianaise est encore fondée sur le code Napoléon.

De la Cour suprême nous passons à un tribunal beaucoup plus modeste dont la porte ouverte sur une petite rue nous invite à entrer. Nous prenons place au milieu de visages étrangement tailladés et endommagés sous les linges qui les emmaillotent, parmi des quarteronnes suspectes, des figures patibulaires dont la couleur varie du jaune au noir. Le juge, voyant deux dames blanches, les prie courtoisement de se rapprocher de son estrade où elles trouveront des chaises, et nous assistons au jugement sommaire d'un certain Charlie, à la physionomie bestiale, qu'une demoiselle en chapeau à plumes et en cotonnade bleue accuse de l'avoir battue cruellement. Le paquet qu'elle présente renferme ses habits coupés en petits morceaux par ce « gentleman » qui a menacé de la traiter de même. Plusieurs témoins féminins d'une extrême volubilité sont entendus. Le juge, toujours galant, ne cesse de les interrompre dans la crainte que leurs révélations ne blessent les oreilles des dames blanches assez imprudentes pour s'être aventurées dans ce guêpier. Charlie ne trouve aucun argument de défense, mais il nie avec une telle fureur et de tels regards à sa victime, que le juge lui dit sévèrement : « — Vous avez l'air tout prêt à recommencer! » — On l'emmène et il recommencera peut-être en effet après ses vingt-cinq jours de prison. Les

nègres sont vindicatifs, plus d'un meurtre a ensanglanté la rue dans des conditions semblables. Inutile de trop approfondir tout ce que révèlent certains recoins du vieux quartier français où, derrière les jalousies et les grillages, sont embusquées des formes provocantes et où foisonnent les débits de liqueurs de l'apparence la plus louche. La charité a placé de loin en loin auprès de ces mauvais lieux des postes de refuge et de salut (*rescue homes*). Il suffit qu'une créature affolée, poursuivie, perdue de quelque manière, sonne la nuit à cette porte éclairée qui s'ouvre immédiatement devant elle et se referme aussitôt. Derrière la porte, il y a un gîte assuré, des promesses de réhabilitation et de travail, des intermédiaires qui ramènent la brebis égarée au bercail, dans la famille ou à l'atelier. — Quel état moral suppose ce genre de secours! s'écrie le Nord vertueux en se voilant la face. — Question de climat et de race en somme, impulsions plus violentes vers le mal et plus promptes vers le bien; il faut des remèdes appropriés; le même régime ne peut suffire à tous.

Mais quittons ces ruelles mal famées pour revenir à la Place d'Armes; là encore nous trouverons matière à nous scandaliser, — tout au moins rétrospectivement. — Les arcades du Cabildo en effet furent témoins d'une scène épouvantable, antérieure à l'abolition de l'esclavage. On y déposa les victimes mutilées de cette belle et féroce Mme Laborie dont le nom est resté en horreur et dont l'exemple, d'ailleurs unique, suffit à expliquer les accusations beaucoup trop générales portées dans la *Case de l'Oncle Tom* contre les propriétaires d'esclaves. Mme Laborie inventait pour punir les siens des châtimens monstrueux. Lorsque la populace, forçant les portes de sa maison, lui demanda compte de cruautés qui avaient soulevé l'opinion publique, on trouva des misérables plongés jusqu'au menton dans un puits à la surface duquel les retenaient des cordes; d'autres étaient réduits à l'état de squelettes sous les chaînes qui les rivaient au sol. Ce fut une exaspération facile à concevoir; Mme Laborie eût été lacérée sur l'heure sans le dévouement de son cocher nègre qui la fit monter en voiture et poussa brusquement les chevaux au milieu de la foule surprise. Avant qu'on se fût mis à sa poursuite elle avait gagné le port et s'était embarquée pour la France. Les justiciers n'eurent d'autre ressource que de brûler sa maison.

Sur la Place d'Armes encore se trouve la cathédrale, assez laide malgré quelques prétentions architecturales; mais une fresque représentant le départ de saint Louis pour la croisade nous reporte à l'ancien monde; d'agréables voix de femmes chantent à la grand'messe, et quelle jolie sortie ensuite de dévotes ravissantes, si gaies, si rieuses! Je me rappelle une véritable pluie tropicale

qui avait forcé à jeter des planches comme des passerelles dans les rues inondées. Avant de s'élancer sous l'averse, leurs jupes rassemblées dans la main au-dessus de leurs petits pieds découverts beaucoup plus haut que la cheville, ces demoiselles babillaient sous le porche avec des admirateurs empressés et les plaisirs à peine évanouis du carnaval faisaient les frais de l'entretien. Vraiment ce n'est guère qu'en Italie ou en Espagne qu'on se permet autant de familiarité avec le bon Dieu.

La tombe de Manon Lescaut ne se trouve pas, comme on me l'avait affirmé, parmi les nombreuses pierres funéraires qui se mêlent aux dalles du chœur; mais pour me consoler de son absence, un marchand de bric-à-brac de la rue Saint-Charles m'offrit une cafetière portant le chiffre de cette « personne légère » (*sic*) qui s'en était très certainement servie, plus un couvert aux armes de son amant des Grieux dont le père fut, en Louisiane, amiral de la flotte française. Il y aurait un chapitre à écrire sur la singulière galerie où se trouvaient ces reliques précieuses au milieu d'objets d'art créoles, Rubens et Teniers apocryphes, porcelaine et verrerie de luxe représentant les épaves de bonnes familles ruinées, confondues avec des objets de deux sous que le plus imaginatif des fabricans de curiosités vendait pour pièces historiques. Il n'est pas étonnant que des écrivains tels que George Cable et Grace King, aient trouvé tant de choses piquantes à nous dire sur la Nouvelle-Orléans. Les moindres détails y sont suggestifs. Ce petit enclos, par exemple, derrière la cathédrale, c'est le jardin du Père Antoine, un saint prêtre espagnol qui, venu en Louisiane dans le ferme propos d'y établir l'inquisition, fut prié de retourner sans retard dans son pays d'où il revint par la suite, non plus avec un mandat du Saint-Office, mais pour exercer librement une mission de charité qui rendit son nom vénérable. Dans les sous-sols de l'hôtel Royal, rue Saint-Louis, avait lieu autrefois la vente des noirs aux enchères. Congo-Square tire son nom de danses africaines que les nègres y exécutaient le dimanche au son du tambour accompagné d'un cliquetis d'os, sans se laisser attrister par le voisinage sinistre de la prison, témoin plus d'une fois de scènes sanglantes. Voici la *calaboose*, où les maîtres faisaient fouetter leurs esclaves. L'aspect du vieux cimetière Saint-Louis m'a frappée d'horreur. Les tombes éparses, sans ordre, dans un dédale humide où il est difficile de se retrouver, ne portent guère que des inscriptions en français et en espagnol effacées sous la mousse gluante et les pâles lichens qui se collent aux monumens, plus ou moins dégradés. Il y en a de somptueux, mais la plupart sont d'un goût médiocre, représentant une espèce de commode en marbre munie de ses tiroirs. Comme on ne peut

creuser, même à une légère profondeur, sans rencontrer de l'eau, il faut coucher le mort au-dessus du sol et l'entourer d'ouvrages en maconnerie très solides, pour empêcher des exhalaisons dangereuses que je crois sentir néanmoins, comme si elles s'échappaient de toutes ces pierres disjointes. Je fuis lâchement, me croyant poursuivie par la fièvre jaune.

Un peu au delà de la place Jackson, sur la levée, a lieu tous les dimanches matin le marché français. Il comprend le marché à la viande, le marché au poisson, le marché aux fruits et le bazar qui étale non seulement des marchandises variées mais encore des spécimens de toutes les races. Les Indiens Choctaws y apportent ces paniers qu'ils tressent à ravir et des simples de toute sorte, dont ils connaissent les vertus; les Acadiens, — ces paysans de France transplantés dans la Nouvelle-Écosse, chassés de là par les Anglais et finalement réduits, comme l'a raconté l'auteur d'*Évangeline*, à former une communauté patriarcale sur les bords de la Tèche, — déplient leurs belles cotonnades filées et teintes au logis, dans des villages pareils aux hameaux de Normandie où l'on ne parle que français, où sont conservées nos mœurs, nos habitudes, notre religion catholique. Les Siciliens vendent des bananes et des oranges; les bouchers, me dit-on, sont presque tous d'origine gasconne; les négresses ont devant elles des plateaux de sucreries; les pêcheurs espagnols et italiens vous offrent des poissons inconnus, aux noms bizarres comme leurs formes, des crabes, des tortues, des coquillages, tout ce qui entre dans les savoureux courts-bouillons, dans les *jumbolayas* si savamment épicées, qui, avec le gombo, les fricassées au safran relevées de curry et tant d'autres mets inimitables, sont la gloire de la cuisine créole, celle de toutes les cuisines où il entre le plus d'imagination, d'audace et d'esprit. C'est au marché un bourdonnement sans nom de patois confondus, une amusante Babel, et la confusion des langues ne laisse pas d'être parfois pimentée, surtout quand les nègres s'en mêlent.

Toujours dans cette partie française de la ville, rue d'Orléans, j'ai visité le couvent de la Sainte-Famille, tenu par des religieuses de couleur. La présence de ces saintes filles a donné le baptême pour ainsi dire au local déconsidéré où avait lieu autrefois certain bal de quarteronnes trop célèbre. Les lits à quenouilles des pensionnaires de leur race, qu'elles élèvent si pieusement, sont rangés sur deux lignes correctes et régulières des deux côtés de la salle de danse qui a gardé son même plancher de cyprès, sur lequel glissèrent tant de petits pieds lascifs. Et, comme pour conjurer les fantômes qui pourraient venir troubler des rêves innocens, la chapelle s'ouvre près de ce dortoir aux profanes souvenirs.

Ici tout est d'un ton brun foncé, les briques de la grande maison au long balcon en saillie, les vieilles boiseries intérieures, les visages des enfans et toutes ces figures encadrées de coiffes blanches qui les noircissent encore par le contraste, figures que la nature ne semble pas avoir modelées pour le voile, mais qui sont cependant si dignes de le porter. Devant elles il faut bien croire aux anges noirs et admettre que leur race est non seulement capable d'impulsions généreuses, mais aussi de persévérance. C'est en 1842 que trois ou quatre jeunes filles de couleur se réunirent pour fonder cette congrégation, d'abord dans un petit local où elles faisaient le catéchisme, préparant les négresses de tout âge à la première communion, prenant soin des malades. Mais elles se heurtaient à des difficultés de toute sorte, auxquelles mit fin seulement l'abolition de l'esclavage. Les maisons de la Sainte-Famille se multiplièrent pour les orphelins, pour les infirmes ; les bonnes sœurs ouvrirent même une école de garçons. Aujourd'hui ces religieuses sont au nombre de quarante-neuf, suivant la règle de saint Augustin ; le noviciat est très long pour elles, et chaque année elles renouvellent leurs vœux qui ne deviennent perpétuels qu'au bout de dix ans révolus. Celle qui nous fit les honneurs du couvent de la rue d'Orléans, une toute petite femme délicate, me toucha par son humilité charmante : « Ah ! disait-elle, si nous pouvions être aidées par quelques maîtresses venues de France ! » Le programme d'études de leur « Académie » est peut-être un peu vieillot et naïf ; je le transcris sans commentaires : Éducation solide, utile et chrétienne. Les cours embrassent : lecture, écriture, dictée, orthographe, grammaire, compositions, géographie, arithmétique, algèbre, histoire, rhétorique, philosophie naturelle, astronomie, science, étiquette, couture en tout genre, broderie, crochet, tapisserie, fleurs artificielles (en cire, en tarlatane, en écailles de poisson), dessin, peinture, français, espagnol, musique.

Deux petites demoiselles, — l'une en pain d'épices, l'autre en ébène, — me prouvèrent que la musique au moins était très bien enseignée, ce qui me donne bon espoir pour les autres branches d'instruction, même si la science et la philosophie ne sont pas poussées bien loin. L'essentiel en tout cas est appris à ces enfans : elles subissent la contagion de vertus admirables. Dans la cour où sèche une lessive, je vois jouer et se traîner les *pickanninies*, les tout petits négrillons de l'asile qui touche au pensionnat. — « Oh ! me dit la sœur avec son doux parler sans *r*, nous en avons de bien plus jeunes ! On n'en refuse aucun, pas même les bambins de quelques mois à peine. Nous les nourrissons comme nous pouvons. Le moyen de les abandonner ? »

Qui songerait en effet à délaisser les orphelins dans cette ville où les épidémies ont si souvent livré des troupeaux d'enfans à la charité publique? Il y a plus d'asiles qu'on n'en peut visiter, presque tous dirigés par des religieuses, — petites sœurs des pauvres, sœurs de Saint Vincent de Paul, etc., — mais la Sainte-Famille est le seul couvent de couleur. Un homme riche de cette même race, Thomy Lafon, lui a fait sa part dans les 214 000 dollars qu'il légua récemment à divers établissemens d'éducation et de bienfaisance, sans acception de blancs ou de noirs. La religieuse qui nous reçoit parle de lui avec une effusion de gratitude, tout en m'apprenant cette particularité singulière que Lafon n'appartenait pas à l'église de son vivant, quoiqu'il assistât souvent aux offices par goût; il ne fit sa première communion qu'au lit de mort. Je m'écriai, surprise : — « Comment, ce juste n'était pas chrétien? » Et la petite sœur de répondre vivement : « Oh! si, puisqu'il avait la charité! »

IV. — ASPECTS ET CARACTÈRES LOUISIANAIS

Le nom d'un autre ami des pauvres et des orphelins, Julien Poydras, est gravé à l'hôpital, sur une tablette de marbre. Nul philanthrope n'a dépassé en générosité Julien Poydras. Voici en deux mots le résumé de sa vie à la fois si utile et si romanesque, d'après les documens fournis par le professeur Alcée Fortier, dont j'ai goûté vivement la conversation intéressante, sans parler de son excellent livre plein d'érudition sur l'histoire, la littérature, les mœurs et les dialectes de la Louisiane (1).

Julien Poydras de Lallande était Breton et marin. Fait prisonnier par les Anglais en 1760, il réussit à s'échapper et passa en Louisiane, croyant aborder sur une terre française. Malheureusement il arriva au moment même où elle retombait sous le joug espagnol après l'exécution barbare d'un groupe de braves gens (2) décidés à rester fidèles à la mère patrie, fût-ce malgré elle. Poydras témoigna d'une intelligence et d'une volonté peu communes; il comprit que tout était à faire au point de vue commercial dans l'intérieur de ce pays si riche : un ballot sur l'épaule, il devint colporteur, marchant sans relâche de plantation en plantation, et bien reçu partout. Il lui fallut peu de temps pour amasser la somme nécessaire à l'acquisition d'une terre sur le Mississipi, à Pointe-Coupée, l'endroit le mieux choisi pour des transactions

(1) *Louisiana Studies*, par Alcée Fortier, professeur de langue et de littérature française à l'Université de Tulane; Nouvelle-Orléans.

(2) MM. de Lafrénière, de Noyan, de Villeré, Marquis, Caresse et Milhet, toujours désignés comme « les martyrs de la Louisiane ».

d'une part, avec les nombreux villages qui se succèdent jusqu'à la Nouvelle-Orléans, de l'autre avec les Indiens et les postes militaires. Des agens le représentaient à de grandes distances et sa fortune grossissait toujours. Toujours aussi croissait le désir qui l'avait soutenu jusque-là : retourner en Bretagne. Mais au moment où il préparait enfin le départ tant souhaité, notre Révolution éclata : Poydras ne put surmonter l'horreur que lui inspiraient les excès de 93 et, au lieu d'aller rejoindre sa famille, fit venir les parens qui lui restaient. Jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1824, il garda les vêtemens et les habitudes d'un homme du XVIIIe siècle, et ce fut un fidèle sujet du roi Louis XV qui reçut en 1798 Louis-Philippe duc d'Orléans dans l'habitation de la Pointe-Coupée. Toujours à la mode du XVIIIe siècle, Poydras faisait volontiers des vers, au milieu de ses occupations de planteur, de marchand et même d'homme politique, car vers l'âge de soixante-dix ans il accepta d'être délégué au congrès. Plutôt que d'user des nouveaux moyens de locomotion, il franchit alors gaillardement à cheval la distance qui le séparait de Washington, ce qui lui prit six semaines. Il reste de lui un poème épique, *la Prise du Morne du Bâton-Rouge*, premier produit d'une littérature française transplantée en Louisiane et qui a quelquefois porté de meilleurs fruits. Si Julien Poydras n'était qu'un faible imitateur de Lebrun et de Le Franc de Pompignan, comme le dit M. Fortier, — qui lui fait encore beaucoup trop d'honneur par cette comparaison, — il gardait fidèlement les vertus bretonnes. Célibataire, il mena une vie pieuse et sans reproche; rêva l'émancipation de l'esclavage longtemps avant qu'elle ne fût possible; et ordonna que vingt-cinq ans après lui tous ses esclaves, — il en avait 1 200, — fussent mis en liberté. Cette clause de son testament ne devait pas être réalisée! Mais, par bonheur, on respecta les autres, qui ont enrichi l'hôpital de la Charité, assuré l'existence de plusieurs orphelinats, et qui chaque année aident à se marier quelques filles pauvres des paroisses du Bâton-Rouge et de la Pointe-Coupée.

Il n'est pas nécessaire de se reporter à un passé déjà lointain pour découvrir à la Nouvelle-Orléans des figures expressives et originales; j'ai rencontré deux types de contemporains, bien frappans chacun en son genre : le général Nicholls et le juge Gayarré.

Jamais je n'oublierai l'impression que produisit sur moi la noble et martiale apparence du premier, mutilé par la guerre à ce point que l'on pourra écrire, sur la tombe qui ne renfermera qu'une moitié de son corps, l'épitaphe du grand Rantzau :

. . . . . .
Il dispersa partout ses membres et sa gloire...
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Deux fois gouverneur, il défendit avec une indomptable énergie les droits de la Louisiane et porte aujourd'hui d'un consentement unanime le titre de *chief justice*, grand-juge, qualité à laquelle son passé de patriote et de soldat, son désintéressement, ses vertus toutes stoïques lui donnent des droits incontestables.

Si le général Nicholls est un type superbe d'Américain anglo-saxon, l'honorable Charles Gayarré m'a paru le plus intéressant des créoles, et avant tout, il faut préciser cette désignation de créole, sur laquelle, dans le Nord, on affecte souvent de se tromper en l'appliquant au sang mêlé. Les créoles sont purement et simplement les enfans de parens européens fixés aux colonies. Le nom de Gayarré est un nom navarrais, celui d'un des trois commissaires qui, en 1766, vinrent prendre possession du pays cédé par la France à l'Espagne. C'est pourtant un Français de la vieille roche que j'ai trouvé dans l'intérieur très modeste que l'historien de la Louisiane, décédé depuis, remplissait encore, malgré son grand âge, de sa verve et de son esprit. Il se rattachait à notre pays par les femmes, sa mère étant une Boré, la fille d'Étienne de Boré, ancien mousquetaire de la maison du roi Louis XV qui, le premier parmi les planteurs, réussit à fabriquer du sucre. Le petit-fils d'Étienne de Boré se distingua au barreau et dans la politique, devint secrétaire d'État et publia en français une histoire de la Louisiane très remarquée, dont l'édition anglaise ne parut que plus tard. La *Revue des Deux Mondes* a signalé autrefois une composition dramatique hardie, *the School for politics*, que traduisit le comte de Sartiges, notre ancien ambassadeur à Washington. Charles Gayarré dénonça toute sa vie les fraudes et les manœuvres d'une fausse démocratie, qu'il appelait avec lord Byron une aristocratie de drôles. Il fut de ceux qui n'admettent que les républiques où des lettres de noblesse sont accordées à une élite intellectuelle et morale. Et lui-même avait l'air d'un grand seigneur, malgré la mauvaise fortune qui, après tant de services rendus, de missions brillamment remplies, d'emplois éminens tenus avec éclat, ne lui laissait plus rien, sauf, il est vrai, le bonheur domestique et un goût inextinguible pour les lettres, deux talismans grâce auxquels on peut défier le sort. Cet octogénaire encore jeune me parla de Paris avec tout le feu de ses anciens souvenirs. Je fus frappée de l'intelligence des choses de chez nous qu'il gardait après tant d'années, réunissant la

France et l'Amérique dans un même amour, s'appliquant à montrer les liens étroits de parenté entre les républiques sœurs, à faire ressortir les rapports qu'offrent leurs deux histoires. L'énumération des travaux que produisit la plume infatigable de Gayarré serait ici trop longue. Il a touché à toutes les questions historiques, financières, commerciales, industrielles de son pays; il a fait du théâtre, du roman; il a contribué aux progrès de l'instruction publique. Orateur politique avant tout, il s'est acquis une réputation de conférencier dans les deux langues qu'il écrivait également bien. La Nouvelle-Orléans n'a pas produit d'esprit plus varié, plus fécond, ni de caractère plus intègre. Je m'estime heureuse d'avoir pu le saluer dans sa retraite.

Le nombre des créoles de ce type si tranché devient rare depuis la fin de l'ancien régime. Beaucoup de fils de famille étaient alors élevés en France ou allaient du moins y achever leurs études; la fondation de l'Université mit fin à cette tradition, surtout après le développement que lui donnèrent les dons magnifiques de Paul Tulane, — philanthrope originaire de notre vieille Touraine, — lequel consacra 1 050 000 dollars à une œuvre qui l'a fait justement considérer comme le grand bienfaiteur de la Louisiane. Aujourd'hui on chercherait en vain de ces lettrés créoles qui, sous prétexte d'avoir été au collège à Paris, ne savaient plus parler anglais; mais le français est encore pour un grand nombre la langue maternelle, celle dont on se sert entre soi dans l'intimité de la famille. Les femmes surtout conservent pieusement cette habitude. Ce sont de véritables Françaises qui m'ont servi de ciceroni dans plusieurs de mes promenades, des Françaises qui faisaient honneur par la distinction et la beauté à leur lointaine patrie, et chez lesquelles je constatais des qualités sentimentales, un enthousiasme, d'aimables préjugés remontant à une époque disparue chez nous, mais qui se perpétue là-bas.

Avec orgueil elles me montrent non loin de la ville « les Chênes », le magnifique bouquet d'arbres géans mélancoliquement frangés de mousse espagnole qui pend à tous leurs rameaux endeuillés. L'ombre noire qu'ils projettent abrita plus d'un duel à mort. C'était là, au bon temps, un terrain de combat. Je m'explique maintenant cette inscription : *Victime de l'honneur*, que l'on rencontre souvent dans le vieux cimetière Saint-Louis. Les cimetières, non pas celui-là, mais trois ou quatre cimetières moins anciens, la Métairie, Greenwood, Chalmette, etc., sont de véritables parcs. Les promeneurs y trouvent des allées bien entretenues, de superbes ombrages, des monticules surmontés de statues, un luxe merveilleux de fleurs. Morts et vivans se

réunissent ainsi, les premiers semblant faire bon accueil aux seconds. Après la tournée de cimetière, en cimetière on invite les étrangers à visiter sur l'Esplanade les beaux jardins du Jockey-Club, où, par les nuits d'été, ont lieu des illuminations, des concerts et des bals. Au bord du lac Pontchartrain des restaurans renommés attendent les amateurs de canotage et de régates. C'est là le couronnement pour ainsi dire de toutes les excursions. Je me rappelle comme un rêve certaine course en voiture découverte le long du bayou Saint-John, où glissaient les bateaux; et l'exubérante croissance de lataniers étalant leurs éventails sous les cyprès gigantesques, sous les chênes verts aux chevelures flottantes; et la fameuse route pavée en coquilles; et les bosquets d'orangers, et les jardins de roses, et le bout du lac encore paisible, — car nous étions loin de la saison où dans ce site enchanteur il y a trop de lumière électrique, trop de spectacles d'été, trop de musique, trop de dîners de poissons du grand faiseur; — et les faubourgs enfin si curieux avec leurs maisonnettes à volets verts sur les marches desquelles, tout le long du trottoir (*banquette*), se roulent et piaillent les *pickanninies*. Je ne regardais pas seulement, j'écoutais, — j'écoutais mes amies créoles me raconter dans leur français très doux des choses extraordinaires, — comment il arrive d'aventure que, les vents d'est soufflant l'eau du golfe dans le lac, celui-ci s'élève, remplit les canaux et inonde soudain les derrières de la ville, la partie qui n'était autrefois qu'un marais immense tout bourdonnant de moustiques, tout grouillant de serpens et où se traînaient en paix les alligators. C'était au temps de la fièvre jaune, un temps légendaire; il n'y a pas de ville moins malsaine aujourd'hui que la Nouvelle-Orléans. Encore quelques lépreux, il est vrai... Ils sont parqués à l'extrémité d'un faubourg dans des bâtimens délabrés, près de l'hôpital des varioleux. Ah! les pauvres gens auraient grand besoin d'un Père Damien! Ils sont réduits à s'entre-servir et manquent souvent du nécessaire. L'affreuse maladie n'attaque guère que des misérables... Pourtant ces dames se rappellent un lépreux homme du monde... il était même poète. On l'avait installé à part, dans une cabane où il écrivait sans relâche des vers sur sa triste situation. Et sa fiancée lui parlait de temps en temps derrière la fenêtre, car il allait se marier quand la lèpre l'avait pris... Somme toute, ils ne sont guère aujourd'hui qu'une quinzaine tout au plus. Combien y en avait-il davantage au temps où on les expulsait là-bas dans les marécages de « la terre aux lépreux » (1)!

(1) Voir dans la *Revue* du 1er novembre 1883, *Jean Roquelin*, par George Cable.

Une visite que les étrangers de passage font toujours, c'est la visite à l'archevêché, d'abord par déférence pour Mgr Janssens, un des prélats dont à juste titre l'Amérique s'enorgueillit le plus, et aussi pour voir de près sa demeure pittoresque, l'ancien couvent des Ursulines, au coin de la rue de Chartres. Il date de 1727 ce long bâtiment à deux étages, au toit élevé d'un rouge noirâtre, aux lourds volets de cyprès défendant les hautes fenêtres. Sous le porche on aperçoit, dans les profondeurs d'une cour-jardin sur laquelle donne une véranda ombreuse, toute sorte de feuillages exotiques : palmes, figuiers, myrtes, bananiers, lauriers-roses; c'est un jardin échevelé, négligé, délicieux par cela même, comme tous les vieux jardins de la Nouvelle-Orléans. Au bout se trouve une petite église.

Depuis longtemps les Ursulines se sont transportées dans un magnifique établissement situé hors la ville; elles continuent d'élever, selon les anciens systèmes, un grand nombre de jeunes créoles catholiques, tandis que les Américaines protestantes sont tout aux méthodes nouvelles, importées du Nord et qui les conduisent parfois jusqu'à une brillante annexe de l'Université de Tulane, le collège de Sophie Newcomb, fondé par une mère en mémoire de sa fille (1). Il y a là un double courant qui crée des personnalités presque aussi différentes que peuvent être différens les tempéramens anglais et français. Depuis cent cinquante ans, les Ursulines maintiennent d'une main ferme en Louisiane l'éducation de couvent; elles ont été mêlées aux origines de la Nouvelle-Orléans et connaissent leur importance. Six Ursulines arrivèrent de Rouen à l'appel de Bienville, qui avait fait venir de même les Jésuites, ayant besoin d'éducateurs pour les enfans de sa colonie. Le voyage des pauvres religieuses fut une terrible odyssée, il ne prit pas moins de six mois; enfin elles passèrent d'un bateau criblé d'avaries dans des pirogues qui remontèrent le Mississipi jusqu'à un misérable village enfoui dans les roseaux. C'était la cité naissante. Sans perdre courage, elles se mirent à élever les Indiens et les nègres; à prendre soin des trop nombreux malades; puis elles eurent à recevoir les filles à la cassette, — des demoiselles honnêtes et pauvres que le roi envoyait épouser les colons, avec un trousseau contenu dans la cassette en question.

V. — LE RÔLE DES FEMMES DANS LE SUD

L'éducation coloniale fut d'abord entièrement entre les mains des ordres religieux; le collège, qui s'ouvrit en 1805, a formé

(1) Mrs Newcomb, de New-York, était veuve d'un riche négociant de la Nouvelle-Orléans.

cependant beaucoup d'hommes distingués. A partir de 1840 les pensionnats, les académies se multiplièrent à l'infini; on ne manquait pas de ressources pour l'éducation même des femmes. La preuve, c'est qu'après la guerre les veuves et les filles orphelines de personnages haut placés dans les affaires civiles et militaires purent se consacrer à l'enseignement. Sans doute il ne faut pas comparer le genre de culture des femmes du Sud à la culture intense de leurs sœurs du Nord. Le rapport envoyé au département de l'Intérieur à Washington, après douze années d'inspection attentive, par le Révérend docteur A.-D. Mayo, une autorité en fait de questions se rattachant à l'éducation, nous permet de toucher du doigt les différences. — Jamais, écrit-il, aucun pays civilisé n'a rien vu de semblable à l'exemple donné par l'Américaine de la Nouvelle-Angleterre depuis le jour où elle atteignit son rocher de Plymouth. Durant deux siècles elle a contribué sans relâche pour sa part au développement de la République : rien ne l'a rebutée, ni un climat dur, ni le manque de serviteurs, ni l'obligation de travailler de ses mains. Elle a souffert patiemment, lutté en silence, jusqu'à ce que l'immigration irlandaise et le secours des machines l'aient relevée de son volontaire esclavage. Alors elle a trouvé 350 manières différentes de gagner manuellement sa vie; elle a occupé les neuf dixièmes des places dans le corps enseignant des écoles publiques, et envahi les universités; elle s'est mêlée des affaires municipales toutes les fois que l'éducation était en cause. La vie de la femme au Sud était tout autre : elle avait certes son importance, mais une importance purement domestique, qui ne se manifestait guère que sur la plantation : là elle était vraiment reine, avec de grandes responsabilités et des occasions continuelles d'exercer son initiative, initiative utile et bienfaisante le plus souvent, quoi qu'on en ait dit. Depuis l'émancipation cependant, le cercle de ses devoirs et de ses droits s'est élargi : 150 établissemens d'instruction supérieure s'ouvrent aujourd'hui aux jeunes filles du Sud, et dans cinquante de ces écoles la co-éducation est admise; les universités de l'Alabama, du Mississipi, du Texas et du Kentucky reçoivent des femmes; 8000 étudiantes sont réparties dans les collèges de la Louisiane, de la Caroline du Nord, du Tennessee, de la Virginie, etc., sans compter la foule de celles qui vont chercher des diplômes au Nord. Pour ce qui concerne l'instruction secondaire, il serait difficile d'établir des statistiques, — les écoles particulières et les couvens catholiques ne s'y prêtant pas, — mais on sait que dans six États les femmes sont déclarées compétentes à voter pour tout ce qui concerne les questions scolaires. Les progrès ont

donc été considérables en vingt ans, après dix années environ d'arrêt absolu dans le développement de l'instruction publique, ruinée par la guerre comme tout le reste; et encore les fonds que l'on préférerait appliquer aux écoles blanches sont-ils en partie dévorés par les lourdes taxes qu'exige le maintien des écoles de couleur. Le Sud est prêt d'ailleurs à tous les sacrifices pour éviter ce qui lui semble intolérable : l'éducation en commun des deux races. Ce que j'ai vu à Galesburg, — Kindergarten panaché de noir et de blanc, — ne serait jamais accepté à la Nouvelle-Orléans. On me cite certains exemples de tolérance dans le Kentucky, mais il faudra de longues années pour détruire des préventions aussi profondément enracinées. Le plus petit village a deux maisons d'école, celle des noirs et celle des blancs. Ces écoles de couleur s'imposent de plus en plus, et non pas seulement les écoles primaires : le nègre aspire aux hautes études; il y est fortement encouragé par le Nord, qui a donné son argent, prêté ses professeurs. La Société de secours des affranchis supporte avec l'aide des églises 21 écoles normales et industrielles, où 233 maîtres instruisent 4 971 étudians, lesquels, devenus maîtres à leur tour, élèvent des enfans par centaines de mille.

La seule Association des missionnaires a créé, outre 73 écoles supérieures d'un ordre moins ambitieux, 6 institutions qualifiées du nom d'universités; mais il faut se rappeler que le Sud a ainsi que l'Ouest l'habitude d'user à la légère de ces désignations un peu exagérées; c'est un des *shams*, des menus charlatanismes américains. Il est assez rare que l'étiquette exprime exactement le rang et le caractère de la chose. N'importe : l'essentiel c'est que 15 000 professeurs de couleur soient aujourd'hui préparés à conduire 7 millions de leurs pareils, qui sont devenus autant de citoyens. Dans cette élite, les femmes se distinguent comme partout. La femme de couleur s'entend à merveille à élever les enfans; elle a des qualités incomparables de patience, de douceur, de gaîté, de dévouement, sachant les amuser et les comprendre. Un observateur intelligent a fait remarquer qu'elles ne sont pas pour rien les filles de ces admirables *mammies* et *aunties*, nourrices et gardiennes, que jadis sur les plantations on traitait comme des membres de la famille, et que tout bon Virginien, tout bon Louisianais, chérissait presque à l'égal de sa propre mère. Quinze millions de dollars ont été mis par des bienfaiteurs du Nord, notamment par des bienfaitrices bostoniennes, dans cette œuvre des collèges de couleur. Les gens du Sud sont d'avis pour la plupart que beaucoup de choses inutiles y sont enseignées; mais à cela on leur répond : « Il n'y a pas de corps sans tête :

nous formons ici la tête dirigeante. » Bien entendu, elle est formée à la mode du Nord.

— Vous voyez, me disait un défenseur de l'ancien régime en visitant avec moi l'un de ces établissemens, il n'y a sur les murs que des portraits de leurs grands hommes. Et pourquoi Edgar Poë, auquel en France vous rendez justice, pourquoi Sidney Lanier, musicien autant que poète, qui entreprit d'exprimer en paroles ce qui n'est peut-être possible qu'à la musique, mais qui fut un novateur et un prophète à sa façon, pourquoi ces gloires du Sud ne se trouvent-elles pas ici, auprès des Longfellow, des Hawthorne, des Emerson? Ils sont absens, comme est absent aussi le drapeau louisianais, qui pourrait bien, vous l'avouerez, garder sa petite place à l'ombre du drapeau des États-Unis. Malgré l'unité accomplie, malgré la réconciliation, il y a toujours un fond de rivalité entre les anciens adversaires. Tout ce qu'on peut dire de la prépondérance des dames de Boston, n'empêche pas que la première statue élevée en Amérique à la gloire d'une femme l'ait été à la Nouvelle-Orléans! C'est un fait : sur la place Margaret, avec ses fontaines et ses allées bordées de buissons fleuris, se dresse une statue de marbre blanc, qui ne représente d'ailleurs ni une artiste ni une savante, mais une simple femme du peuple, un enfant à ses côtés. La bonne Margaret Haughery, née dans la pauvreté, commença par vendre du lait, puis du pain, le pain qui a nourri des pauvres en foule. Le surnom d'« Amie des orphelins » fut bien mérité par cette sublime boulangère : elle leur consacra ce qui de sa vie n'appartenait pas aux affaires et leur fit don d'une grosse fortune laborieusement gagnée. Le petit jardin qui entoure sa statue s'étend devant un asile qu'elle enrichit, l'asile que gouverna la Sœur Régis, tenue elle aussi en vénération. Rien ne m'a paru plus touchant que cet hommage, rendu par une ville aristocratique d'instinct à une femme qui ne savait pas lire. L'incomparable grandeur de la bonté se trouve donc avoir été honorée en Amérique avant toutes les autres suprématies, avant la plus haute culture elle-même.

Et cependant la Nouvelle-Orléans, malgré son infériorité en matière de pédagogie, a produit des femmes très remarquables intellectuellement, des écrivains, des artistes; j'ai essayé de faire connaître le plus brillant de ses romanciers féminins, miss Grace King, dans une précédente étude (1), et bientôt une traduction mettra en lumière le talent frais, naturel et charmant de Mrs M. Davis.

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er avril 1893 : Les romanciers du Sud en Amérique.

Sans avoir non plus le même génie d'organisation que les dames du Nord elles savent, au besoin, se mettre à la tête de mouvemens généreux : par exemple elles se sont liguées contre la loterie, un danger public, et elles ont réussi, tout appauvries qu'elles soient, à rassembler en s'associant la somme nécessaire pour élever dans le cimetière de Greenwood un monument à la mémoire des soldats confédérés.

Mrs M.-R. Field, qui signe Catharine Cole ses articles du *Picayune*, ne fut pas la moins écoutée parmi les *oratrices* à la Foire universelle. Elle a exposé avec autant de netteté que d'éloquence le développement des arts, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture dans son État natal; et, ce qui m'a intéressée beaucoup plus encore que cette nouvelle, dédiée aux partisans de l'égalité des sexes : — une femme est capitaine, en Louisiane, d'un bateau à vapeur! — c'est ce qu'elle a dit du goût que montrent beaucoup de jeunes filles pour les travaux de la terre. Un grand exemple leur est donné par miss K. Minor, à qui son autorité reconnue, en ce qui concerne l'industrie du sucre, valut d'être chargée de prononcer une adresse devant le congrès des agronomes réuni à Chicago. Dans toutes les paroisses autour de la Nouvelle-Orléans se trouvent des femmes *planteurs*, *horticulteurs* et *éleveurs*, d'excellentes fermières. Tout le long de la ligne centrale de l'Illinois, il y a des vergers et des potagers exploités par les femmes; elles envoient des fraises et des petits pois précoces en janvier aux millionnaires de Chicago. Les fruits, les fleurs de la Louisiane représentent une richesse; et quel emploi plus charmant de l'activité d'une femme que la culture d'un jardin?

La nature en effet donne sans qu'on l'y invite dans ces climats quasi tropicaux : la mousse espagnole qui semble n'exister que pour prêter aux forêts assombries une beauté fantastique se vend de trois à sept sous la livre avant d'aller rembourrer les matelas sous le nom de crin végétal; les négresses en arrachent des poignées en passant pour les troquer contre diverses marchandises; les racines fibreuses du latanier servent de brosses. Catharine Cole énuméra en détail les ressources inépuisables de son pays : forêts de cyprès qui fournissent pour les bateaux, les barils, les meubles, les charpentes, leur bois veiné comme de l'onyx; pâturages sans bornes, sources minérales, marais giboyeux, cours d'eau remplis de poissons délicats, roseaux d'où s'envole la précieuse aigrette blanche, bétail qui disparaît presque dans l'épaisseur du trèfle, que sais-je encore? Et elle ajouta triomphalement : « Dans ce pays béni, point de divorces, ou si peu! » en finissant

par l'éloge des hommes, qui sont tous, disait-elle, les gardes d'honneur de la femme du Sud.

Ces gardes d'honneur, il faut bien le reconnaître, ont au fond, avec leur chevalerie, legs précieux de l'occupation espagnole, quelques-unes des idées du vieux monde sur le lot de notre sexe ici-bas. Ils veulent des femmes belles, aimables, dévouées à la famille, disposées à se marier jeunes, et ne trouvent nullement utile qu'on autorise leurs compagnes à voter. La contagion des réformes parties du Nord et leur effet graduel sur la société du Sud offre donc pour nous un intérêt spécial. Ce qui sera essayé, ce qui réussira en Louisiane, cette sœur américaine de la France, aura grande chance de s'acclimater chez nous. Il n'existe pas entre les Américaines du Sud et les Françaises de ces différences fondamentales qui tiennent pour ainsi dire au tempérament et qui ne peuvent se définir, quoiqu'on les sente si bien. Exemple : A New-York une conférencière parle éloquemment de Jeanne d'Arc, en soutenant qu'il n'y eut aucun mystère dans l'histoire de la Pucelle, sauf l'éternel mystère du génie militaire transcendant et que ce fut l'accident du sexe qui seul l'empêcha d'être estimée à l'égal de Napoléon par un peuple rempli de préjugés masculins. — « Non, s'écrie un de nos compatriotes qui se trouve parmi les auditeurs, non, jamais les Américains et les Français ne s'accorderont sur les femmes ! » — Cette anecdote si caractéristique m'a été racontée par W. C. Brownell, qui savait pour sa part, ayant habité Paris, combien la figure idéale de Jeanne d'Arc plane au-dessus de tous les conquérans. Il l'a mise dans ses *French Traits*, pénétrant essai de critique comparative qui fourmille d'idées originales et où un Américain fortement imbu des procédés de Taine, nous révèle l'Amérique encore mieux peut-être qu'il ne nous fait connaître à elle, car les demi-erreurs sur notre compte ne manquent pas à côté de nombreuses vérités; mais elles sont ingénieuses, elles assaisonnent l'ouvrage d'un grain de paradoxe très piquant. Tout le monde en France devrait lire *French Traits* et méditer les leçons indirectes qu'un étranger nous donne.

VI. — DISCUSSION DU SUFFRAGE FÉMININ

J'arrêterai ici, sans avoir épuisé le sujet, bien loin de là, ces renseignemens sur la condition des femmes aux États-Unis. Il me resterait beaucoup à dire et je montrerai peut-être un jour comment l'organisation de la famille, si différente de la nôtre, contribue au développement de caractères qu'il ne nous est pas

facile de comprendre en France, où tout a été si longtemps réglé, hiérarchisé. L'instinct social est ce qui chez nous frappe le plus les Américains (1), comme étant l'opposé de leur trait principal, l'individualisme.

Pour que mes notes fussent complètes il faudrait aussi placer auprès des femmes sérieuses qui dans chaque ville travaillent consciencieusement à créer l'avenir celles qui ne se soucient que de représenter ce qu'on appelle par excellence « le monde » et pour qui l'Amérique est le paradis de leur sexe, un paradis sans efforts et sans sacrifices. Mais j'ai étudié très peu celles-là. Comment oserait-on du reste, après M. Paul Bourget, revenir sur l'idole qui passe de son palais de Madison ou de Fifth Avenue à un cottage de Newport, lequel n'a de simple que le nom, pour aller finir la saison dans les montagnes du Berkshire chantées jadis par plus d'un poète et que la mode réduit aujourd'hui à servir de cadre aux prouesses du sport : courses, polo, lawn-tennis, défilés d'équipages ? Les premiers chapitres d'*Outre-Mer* nous donnent de ces choses un tableau plein de vie et de couleur tracé par le peintre qui a le mieux rendu toutes les modernités de mœurs et de sentimens. Je ne sais si l'Amérique a compris le bien que lui ont fait aux yeux de l'Europe entière les critiques mêmes de M. Paul Bourget. La vue d'ensemble vraiment énorme qu'il se proposait de prendre ne lui a pas permis de s'arrêter aux détails, mais il laisse à ses lecteurs une ineffaçable impression de la puissance de volonté souveraine, de la robuste santé morale dont peut se vanter l'Amérique; et ses portraits de beautés professionnelles font entrevoir sous tels défauts impossibles à nier des trésors d'énergie, d'activité physique et intellectuelle que devraient envier les simples mondaines d'Europe. J'ai remarqué partout le goût passionné que presque sans exception les Américaines ont, non pas seulement pour les exercices en plein air qui servent de prétexte comme autre chose à la coquetterie et à la vanité, mais encore pour la nature dans ses parties les plus sauvages, pour le retour temporaire aux rudesses, à la simplicité de la vie primitive. L'été, rien ne leur plaît davantage que de camper ici ou là en pleine solitude agreste devant de beaux sites. L'une d'elles me disait :

— Nous avons passé un temps délicieux dans les Adirondacks. Je couchais à la belle étoile, et nous allions d'un lac à l'autre avec nos guides, dont les canots sont ce que je préfère, après les gondoles de Venise.

(1) *French Traits*, by W.-C. Brownell; New-York, 1893.

Une lettre sur le même ton, qui m'a été écrite des montagnes du Maine, montre l'une des personnes les plus dignes, les plus posées qui se puissent imaginer, arpentant les forêts, sautant de pierre en pierre, comme un gamin, le long des ruisseaux où elle pêchait la truite, et dormant en plein air, elle aussi, sous des couvertures. « Trop heureuse quand une bonne averse n'arrosait pas mon sommeil! C'était enchanteur, ces réveils à l'aube : j'ouvrais les yeux pour voir le ciel violet à travers l'épais feuillage des hêtres et les lueurs orangées de notre feu de bivouac. » Tout cela sonne juste et aucune prétention morbide ne résisterait, je crois, à un pareil régime. Les amoureuses du plein air et de la nature se préoccupent fort peu généralement de la question du suffrage.

Au surplus où en est cette question d'un intérêt primordial? Il importerait de le savoir, car si le droit de voter est accordé aux femmes dans une partie du monde, quelle qu'elle soit, il s'imposera partout peu à peu, et une révolution dont on ne saurait calculer les conséquences devra s'ensuivre, modifiant profondément les mœurs sociales. Beaucoup de journaux, trop pressés, signalent déjà la chose comme faite, parce que l'Ouest, plus audacieux que le reste de l'Amérique, a tenté l'expérience; mais, en réalité, on en est encore à la discussion. Les meilleurs esprits forment deux camps qui soutiennent le pour et le contre avec une grande abondance d'argumens. Je ne crois pas qu'on puisse lire rien de plus instructif à ce sujet que les récens débats entre le sénateur Hoar et le docteur Buckley (1). Ils m'ont paru résumer tous les autres. Le sénateur Hoar est de l'avis de John Stuart Mill, avec lequel, dit-il, se trouvaient d'accord le penseur Emerson, le poète Whittier et Lincoln lui-même : il veut que l'on marche résolument dans la voie ouverte par Lucy Stone et suivie par Mrs Ward Howe, que la femme soit appelée à prendre une part active aux affaires du pays et devienne éligible à tous les emplois. De fait, elle a déjà le pied à l'étrier de la politique. N'est-ce pas une fonction politique comme une autre celle dont s'acquitte dans les hôpitaux, après s'être distinguée au temps de la guerre pour le service des ambulances, Mrs Clara Barton, la grande organisatrice, avec Mrs J. Ware, du régime pénitencier pour les femmes? Et Mrs Leonard, leur émule dans les mêmes œuvres, une puissance elle aussi, n'a-t-elle pas maintes fois voté comme membre du Conseil d'administration des asiles d'indigens et d'aliénés dans le Massachusetts? Et Mrs Hale, dont la bienfai-

(1) *The right and expediency of woman suffrage*, August 1894 : The Century Monthly Magazine.

sante influence eut pour théâtre la maison des fous à Worcester, un établissement de l'État comprenant mille pensionnaires? Et tant de femmes qui tiennent entre leurs mains les rouages de l'Instruction supérieure, dira-t-on qu'elles n'ont pas été, qu'elles ne sont pas encore au pouvoir? Mieux vaudrait le reconnaître franchement et s'assurer le concours de toutes leurs pareilles dans ces devoirs publics qu'elles savent si bien remplir. Les législateurs prétendent être tout prêts à leur accorder le suffrage, pourvu qu'une majorité le réclame; mais ceci équivaut à un refus. Jamais les femmes ne revendiqueront en majorité aucun droit: ce n'est pas ainsi qu'elles ont depuis vingt-cinq ans fait tant de conquêtes, dont l'une des plus considérables est le privilège d'administrer elles-mêmes leurs propres biens. Les femmes en masse sont toujours hésitantes devant les réformes : qu'on se passe donc de l'avis des timides! Celles qui ne se soucient pas de voter seront libres de s'abstenir.

Ainsi raisonne le sénateur Hoar, plus royaliste que la reine, c'est le cas de le dire. A quoi le docteur Buckley répond assez judicieusement :

« Peut-être avant de modifier la loi qui écarte la femme des affaires publiques, faut-il réfléchir que d'un trait de plume on changera entièrement la nature des relations entre les deux sexes telles qu'elles existent depuis que le monde est monde. La permanence de la famille, d'où résulte la cohésion de la société, dépend de certaines différences admises une fois pour toutes entre le masculin et le féminin : le premier gouverne d'un commun accord. Or le vote est l'expression même du gouvernement. Voter avec intelligence c'est penser et agir au mode impératif. Pour devenir votantes, les filles devront être dressées à penser, sentir et agir dans le même esprit que les garçons. De quel côté s'exercera la contagion de l'exemple? Est-on autorisé à croire que les femmes subissent moins que les hommes les effets du milieu, qu'admises aux assemblées politiques, elles ne passionneront pas les débats, qu'elles resteront inaccessibles à la corruption ? » Le docteur Buckley ne se permet pas, bien entendu, dans ses remarques aussi respectueuses que modérées, de faire ressortir le côté un peu chimérique des jugemens portés à l'occasion par les femmes de son pays sur la nature masculine en général; mais j'ai déjà dit, je crois, combien leur ignorance plus ou moins volontaire sous ce rapport est faite pour nous étonner, nous autres Françaises, mieux renseignées apparemment. Il s'ensuit un optimisme qui ravit leurs maris, leurs frères et leurs amis, comme la preuve d'une virginité d'âme à laquelle les Américains tiennent par-dessus

tout, si peu entravée dans ses actes que soit chez eux la jeune fille. Cette sorte d'ignorance, convenue ou non, permet aux femmes de porter le langage des anges au milieu des brutales mêlées humaines. Mais si elles descendaient une bonne fois dans la poussière de l'arène, que feraient-elles de ce prestige de l'inexpérience? que deviendrait la *womanliness*, qui est leur force? Je crois bien que le docteur Buckley lance discrètement un trait railleur à ces belles utopistes en disant qu'elles croiraient pouvoir du jour au lendemain, pour purifier l'air, fermer tous les *saloons*, les tripots et les mauvais lieux, sans souci de la liberté. Et, en admettant que la femme entre résolument dans les réalités de son nouveau rôle, qu'elle acquière tout de bon l'expérience d'un *leader*, comment associera-t-elle ce rôle à la subordination de l'épouse? Les divergences politiques en famille, les inévitables rivalités multiplieraient les cas de divorce déjà trop nombreux, et toute cette excitation ne serait pas de nature à supprimer le fléau croissant des maladies nerveuses. Il faudrait qu'on demandât sur ce dernier point l'avis formel du docteur Weir Mitchell, connu à Paris et à Londres comme à Philadelphie pour son éminente spécialité, laquelle ne l'empêche pas d'écrire des poèmes pleins d'imagination (1). Me rappelant le soupir significatif qu'il poussa lorsque je l'interrogeai sur les effets de la culture à outrance appliquée aux cerveaux de femmes, je crois prévoir quelle serait sa réponse. Mais à quoi bon en somme appeler les médecins, les logiciens et les moralistes à la rescousse du bon sens? L'Amérique compte avant tout, pour que les réformes n'aillent ni trop loin ni trop vite, sur la sagesse des femmes elles-mêmes. Cette sagesse les a préservées jusqu'ici des excès du parti féministe proprement dit tel qu'il se manifeste depuis peu en Angleterre; elle a empêché le périlleux antagonisme des deux sexes, les hommes laissant habituellement aux femmes le soin de combattre certaines illusions de femmes.

Et elles s'en acquittent à souhait. J'ai rencontré chez plusieurs directrices de collèges le plus louable souci de conjurer le danger qu'entraînent pour les étudiantes l'éloignement trop complet de la famille à un âge qui devrait être celui de l'application aux devoirs domestiques, préludes du mariage. C'est une femme qui a tourné l'arme du ridicule contre ces petits phalanstères comme il en existe à New-York, formés exclusivement de jeunes filles

(1) Ce genre de cumul n'est pas aussi rare qu'ailleurs en Amérique et ne nuit ni au poète ni au médecin. J'ai entendu le Dr Weir Mitchell lire lui-même — et admirablement, — devant une nombreuse assemblée, dans un club de Philadelphie, son beau drame en vers, d'une si mâle et si fière inspiration, *Francis Drake*.

du monde qu'enlèvent à leur milieu naturel de prétendues obsessions philanthropiques et des aspirations très vagues vers une *plus haute féminité*, le tout, étayé par certains rêves creux d'entreprise personnelle et par la curiosité de vivre en garçons (1). Enfin, sur le chapitre du suffrage, elles laissent généralement leurs partisans mâles déployer plus de zèle qu'elles n'en montrent elles-mêmes. Quelques-unes, — et de celles que leur supériorité semblerait autoriser aux revendications, — vont jusqu'à se prononcer nettement contre un droit qu'elles jugent inutile ou intempestif. Détail piquant : Mrs Ware, Mrs Leonard, dont un avocat empressé invoquait les noms à l'appui de ses argumens, refusent de faire cause commune avec lui. Elles trouvent l'influence de la femme beaucoup plus efficace sans suffrage et sans situation politique, « parce qu'il est possible ainsi de discuter toutes les grandes questions sur la base de leurs seuls mérites. »

La crainte de se rencontrer dans la vie publique avec un ramassis d'ambitieuses, d'intrigantes et de viragos, politiciennes de l'avenir, qui rivaliseraient de cupidité, de menées basses et tortueuses avec certains politiciens du présent, contribue autant que tout le reste ensemble à cette réserve de bon augure.

Peut-être néanmoins le mouvement ne se laissera-t-il pas toujours contenir, et les plus prudentes finiront-elles par être entraînées bon gré mal gré; peut-être la Walkyrie perdra-t-elle dans le combat ses armes idéales et sera-t-elle réduite aux coups de poing vulgaires, cette lance de lumière et ce bouclier de justice qu'elle possède aujourd'hui ne trouvant plus leur emploi, si l'égalité proclamée doit supprimer toute chevalerie. Évitons les pronostics en cette ère d'affranchissemens précipités et de soudaines transformations. Mon but était simplement, après un assez long séjour en Amérique, de noter quelques grands progrès qui intéressent le monde entier. Ils ont été accomplis sans fracas par la grâce d'un groupe de femmes qu'avec admiration j'ai vues à l'œuvre et trouvées dignes de servir de modèle à toutes les autres.

TH. BENTZON.

(1) *A Bachelor Girl*, par Mrs Harrison, New-York, 1894.

L'ESTHÉTIQUE DES BATAILLES

Jamais au milieu de tant de paix on n'a tant rêvé de guerre. Le cauchemar est incessant et il est universel. Vainement vingt-cinq ans se sont-ils écoulés depuis la dernière guerre de France et dix-huit depuis la dernière grande guerre européenne ; vainement les congrès savans, les conférences philanthropiques, les ententes industrielles, les ligues internationales et sociales croisent-elles leurs réseaux par-dessus les frontières, partageant le monde en des camps qui n'ont rien de commun avec les nationalités : le fantôme est debout et partout. En haut, le souverain au casque d'argent et à l'aigle d'or n'invite quelques parlementaires à dîner que pour leur faire, après boire, un cours de tactique navale. En bas, la foule contemple avec terreur, dans les expositions, ou sur les routes pendant les grandes manœuvres, ces engins de plus en plus perfectionnés qu'on invente pour la broyer. En attendant, elle les paie et, avant que ces monstres de fer ne torturent sa chair, ils lui dévorent son pain.

Aussi bien, pénétrez dans les tribunes d'un parlement : qu'entendez-vous ? Demander de l'argent... Pour quoi ? Pour ce cuirassé qui n'a pas assez de cuirasses, pour ce fusil qui n'a pas assez de balles dans sa crosse ; pour cet obus qui ne peut projeter sa mitraille que dans une ellipse de deux cents mètres de long... Entrez dans une cour de justice : on y juge un touriste qui a été vu photographiant un paysage dans une zone défendue, — le cauchemar de l'espionnage, — ou un chimiste qui a communiqué une formule scientifique à un étranger, — le cauchemar de la trahison ! Visitez une exposition : voici des wagons arrangés en dortoirs, avec des hamacs, des cuisines, des armoires pleines de linge

blanc. Pourquoi ces lits? Pour les blessés de la prochaine guerre; et, comme la croix sanglante qui les surmonte, ces linges blancs seront rouges un jour...

Veut-on secouer cette réalité navrante et se réfugier dans le rêve, c'est le *Rêve* de Detaille qui se lève devant les yeux. Car la poésie est faite de ce qui est loin ou de ce qui n'est plus. Or la pensée s'envole-t-elle vers ces régions sereines et chimériques de l'extrême-Orient où elle avait accoutumé de trouver son repos, le fantôme l'y attend. Dans ces campagnes mamelonnées, où les personnages des Tori-i faisaient jadis paisiblement la cueillette des iris en fumant leurs pipettes, où les porteuses de sel et les acteurs jouant du *koto* aux treize cordes passaient sur les ponts en dos d'âne, s'émerveillant à la vue du printemps, des eaux et des fleurs, voici que passent maintenant les bataillons du maréchal Oyama aux tuniques noires, aux képis français, où seule une applique en forme de chrysanthème rappelle les beaux jours de l'Art et de la Paix. Ping-Yang, Port-Arthur, Wei-Ha-Weï ne sont plus que des évocations de massacres et de mutilations. Des cris de victoire, des cris horribles, où il y a du *saké* et du sang, nous arrivent de ces bords enchanteurs où notre imagination se plaisait à débarquer jadis, et l'Europe attentive, inquiète, tend l'oreille, se demandant si ce ne sont pas là les cris avant-coureurs d'une invasion jaune.

Réfugions-nous donc dans le passé, direz-vous; ouvrons un de ces *Mémoires* qu'on aime tant lire aujourd'hui, tous nous parlent de guerre : de la grande guerre épique où l'on ramassait des duchés sur le champ de bataille; de la guerre fantaisiste et ensoleillée où un galop de charge enlevait une cité opulente comme un trésor des *Mille et une Nuits* et mouvante comme un mirage; enfin de la guerre triste et sérieuse comme un devoir, où l'on disputait à l'envahisseur des champs que la neige avait faits assez froids pour servir de tombeaux. Ainsi le passé autant que le présent, les choses lointaines autant que les choses immédiates, nous parlent de la guerre, de la guerre de demain. De temps en temps, l'humanité se débattant prononce bien les mots de : Désarmement! désarmement! comme un homme qui cherche à s'éveiller de son cauchemar en poussant un cri, en appelant à son aide... Mais on parlait de désarmement aussi à la veille d'Iéna. Et le spectre de cette guerre qui n'arrive toujours pas et qu'on croit fatale, ressemble à un de ces mauvais songes qu'on sait n'être qu'un songe et dont on ne peut parvenir à se réveiller.

Voilà un phénomène curieux. En voici un second. Ces guerres dont tout le monde parle, personne ne les peint plus. Chaque année le nombre des tableaux de bataille décroît, et, plus encore

que leur nombre, la valeur de ceux qui les font. Au printemps dernier, les Champs-Elysées n'en contenaient guère qu'une demi-douzaine, le Champ-de-Mars qu'un seul, et aucun n'était signé d'un grand nom. Dans ce pays où les maîtres d'autrefois, — les David, les Gros, les Géricault, les Vernet, et, à l'occasion, les Delacroix, les Decamps, — demandaient leurs inspirations à la lutte en masse, à l'effort physique et moral, violent et prestigieux vers un but commun, nos maîtres d'aujourd'hui se tournent plus volontiers vers des scènes calmes et individuelles. Patriotes autant que leurs devanciers, nos artistes semblent se désintéresser des spectacles patriotiques. Eux qui eussent, dans un combat, saisi le fusil échappé aux mains défaillantes des Charlet, des Bellangé, des Protais, des Neuville, ils n'ont pas relevé leurs pinceaux tombés. Il en est de même à l'étranger. En dehors des parades officielles de M. de Werner, les maîtres allemands dédaignent la guerre, et, par exemple, M. de Uhde, qui a fait la campagne de 1870, s'est soigneusement abstenu de la peindre. Il faut descendre jusqu'aux sergens-majors de la peinture pour y trouver la préoccupation de ces choses brutales et magnifiques.

Et cela est d'autant plus frappant, qu'au contraire la littérature en est pleine. A un bout de l'Europe Tolstoï, à l'autre bout M. Zola, ont consacré aux spectacles et aux sentimens que procure la guerre leurs pages les plus saisissantes. Ils y ont découvert un intérêt que leurs prédécesseurs ne soupçonnaient point. La longueur inusitée de la paix a même permis d'étudier et d'exprimer les impressions du soldat mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Ce capitaine de chasseurs n'a pas occasion de charger l'ennemi : il écrit l'histoire d'un régiment de cavalerie légère et il y trouve un réconfort « aux heures de désillusion et de découragement, aux heures où tout officier se demande s'il verra jamais se rompre la monotone série des exercices de garnison, s'il atteindra jamais un idéal qui, chaque jour, semble s'éloigner vers des horizons plus obscurs (1). » Ce lieutenant d'artillerie ne tire que sur des cibles automobiles : il écrit le journal de sa vie militaire, « les impressions qu'un jeune officier éprouve en entrant au service... sa jouissance de posséder des hommes et de leur appartenir (2). » Ce lieutenant de vaisseau ne lance pas de torpilles homicides : il écrit les réflexions et les images qui passent dans sa pensée et devant ses yeux. Il semble que l'écrivain, le psychologue aient trouvé un intérêt d'autant plus profond à la guerre que le peintre s'en désintéressait davantage et qu'ils aient, en quelque sorte permuté.

(1) Aubier, *Introduction aux Souvenirs de Parquin.*
(2) Art Roë, *Pingot et Moi.*

Est-ce là simple hasard, fragile coïncidence qu'hier n'a pas connue, mais que demain ne connaîtra pas davantage ? ou n'est-ce pas plutôt l'indice d'un grand changement qui se fait dans la réalité, dans l'idée et dans l'image de la guerre ? Pour nous en tenir à ce dernier point, la guerre moderne qui préoccupe tous les esprits n'offre-t-elle plus aux yeux des images qui les émeuvent ou qui les charment ? Tout le pittoresque et toute la poésie des batailles qui séduisaient tant les imaginations de nos pères se sont-elles retirées de nos luttes contemporaines pour ne nous en laisser que toute l'horreur ? L'appareil de plus en plus scientifique du combat, le rôle de plus en plus intellectuel du combattant, ont-ils tari les sources où puisait le peintre, en même temps qu'ils ouvraient une voie plus profonde au psychologue, au romancier ? et la guerre, en un mot, serait-elle devenue un de ces objets

. . . . . Que l'art judicieux
Doit offrir à l'esprit et reculer des yeux ?

Telle est la question que se posent les admirateurs de nos vieux peintres militaires. Pour l'éclaircir, nous allons examiner les principales représentations du combat autrefois et aujourd'hui, et tâcher de déterminer ainsi la beauté plastique de la lutte, les conditions de cette beauté, quelque chose comme l'*Esthétique des batailles*.

I

Pour voir les chefs-d'œuvre de l'art grec primitif il faut prendre le train de Bavière, et pour voir ceux de l'âge d'or grec, le paquebot de Douvres. Munich possède les marbres d'Égine, et Londres les marbres d'Elgin. Mais une simple visite au vestibule de notre École des beaux-arts ou au Musée de sculpture comparée du Trocadéro suffit pour avoir une idée des premiers, et une station au rez-de-chaussée du Louvre pour apercevoir un spécimen des seconds. Or dans les uns et les autres, le sujet est un combat. Les figures qui ornaient les frontons du temple d'Égine étaient celles de guerriers grecs et troyens se battant sur le corps de Patrocle. D'autre part, celles qui remplissaient les métopes du Parthénon, enlevées à l'Acropole par lord Elgin, sont les images des Lapithes luttant contre les Centaures. Ainsi, dès les exemples les plus connus et les plus imposans de l'art antique, statues si l'on regarde le fronton d'Égine, hauts reliefs si l'on regarde les métopes du Parthénon, la lutte d'homme à homme nous apparaît comme une matière inépuisable aux appropriations du sculpteur.

Rien de plus sculptural en effet que le combat antique. Quelles que soient les exigences de la plastique, il les satisfait. Que demande avant tout le statuaire pour dresser sur un socle ou profiler sur une frise des figures de héros? Que ces héros offrent non seulement à l'âme de beaux sentimens, mais aux yeux de belles lignes; et, comme jusqu'ici les costumiers sont demeurés à ce point de vue fort au-dessous du Créateur, et comme celui-ci a fait l'homme nu, le statuaire demande que ces héros soient nus, plutôt qu'ensevelis dans les redingotes de nos orateurs ou juchés dans les bottes de nos généraux. Or le guerrier antique est fort peu vêtu. Le Gaulois ne l'est presque pas, le Germain non plus, et ils chargent la poitrine découverte. Le Dace combat avec une sorte de tunique et de longs pantalons, mais tout cela est un tissu flexible et lâche qui se modèle sur la forme du corps. La catafracte ou cuirasse du cavalier sarmate ne dérobe pas plus la forme de son corps que les écailles celle du corps d'un poisson. Le combattant oriental, sauf le sapeur assyrien, entièrement recouvert d'une cotte de mailles, a les membres à demi nus, et l'on peut s'en rendre compte dès le premier pas qu'on fait dans la salle asiatique du Louvre, en entrant. Le soldat grec pareillement : sa cuirasse ne cache que la poitrine, et encore, loin d'imposer à la vue une forme différente de celle de l'académie, comme le « corset de fer » de nos cuirassiers, elle reproduit les saillans et les creux de la poitrine; loin de masquer l'homme, elle le révèle. Le chiton descend à peine au milieu des cuisses. Sans doute le Grec a une ou deux jambières, des cnémides, mais qui ne couvrent qu'une partie de la jambe et en se modelant si exactement sur elle qu'on croit voir une pièce de sculpture ou d'anatomie. Son casque cache ses joues comme son crâne, mais ce qui est sculptural en l'homme n'est point la tête, la physionomie, puisque de parti pris la sculpture supprime l'expression des yeux : c'est le torse, les jambes, les bras. Or, chez le Grec, la cuirasse est représentative du torse; presque toute la jambe et le bras sont nus.

Du légionnaire romain on peut dire la même chose : son torse, bien que cerclé de fer, garde l'aspect de l'académie; son visage apparaît sous un casque très simple; ses bras et ses jambes sont nus, l'*ocrea* ou jambière n'étant qu'une exception à certaines époques et selon certains grades; et ainsi dans chacun de ses muscles, contracté ou détendu, on lit l'effort ou le plaisir. Le sculpteur connaît de longue date ces lignes qui s'offrent à lui et il sait quel parti en tirer. Il ne se trouve pas, comme s'il avait affaire à un guerrier moderne, en présence d'un pied d'éléphant en basane ou d'un cylindre de drap compliqué d'épaulettes et de galons que l'Apollon ou le Discobole n'ont jamais connus. Sous le

soldat il reconnaît l'homme, dont Praxitèle ou Agasias lui a fourni le type accompli. C'est le même qu'il a vu courir dans les jeux, lancer le disque ou le javelot, descendre aux bains, s'oindre d'huile et user du strigile. Le vainqueur de Salamine n'est autre que l'athlète du Vatican qui a fini de jouer. Tous ces exercices l'ont préparé à combattre non pas seulement vaillamment, mais noblement; ne l'ont pas seulement rendu brave, mais l'ont rendu beau. Le sculpteur ne peut rêver un plus beau modèle dans un plus grand sujet.

Que demande-t-il ensuite ? Que la figure à représenter ne soit pas nécessairement déparée par des accessoires inesthétiques. Sous peine de montrer leurs héros désarmés, nos sculpteurs actuels sont obligés de leur faire brandir des fusils à baïonnette où ne manque ni une vis ni une capucine, ou bien un revolver, heureux quand la couleur locale ne réclame pas l'introduction de toute l'horlogerie d'un *hotchkiss*. Dans l'antiquité, le sculpteur ne voyait pas avec effroi un soldat entrer en armes dans son atelier. Plutôt qu'un embarras, ces armes étaient une parure. Épées celtiques en forme de feuille d'iris, glaives de Mycènes en forme de feuille de saule, haches palstaves des guerriers du nord, khopeshs ou cimeterres égyptiens, lourds scramasaxes des Germains, courts parazones des chefs de Rome, piques sarisses longues de quatorze coudées, ont tous des lignes calmes et continues qui rappellent quelque forme naturelle. Rien de plus simple que l'arc, — une branche qui se détend; que la flèche, — une baguette qui vole ; la fronde, — un fil replié qui se balance. Le bouclier romain ressemble à la moitié de l'écorce ôtée à un tronc d'arbre. Si la guerre antique met en œuvre des machines, c'est l'exception, en vue d'un siège, et au contraire la règle est le combat à l'épée et au javelot. Ceux-ci, loin de détruire l'harmonie des lignes courbes et changeantes de l'être, la complètent en lui opposant l'antithèse de la ligne droite et immobile de la chose. La panoplie antique n'eût servi à rien dans le combat, que le sculpteur eût dû l'inventer pour l'usage qu'il en faisait.

Ne pouvant, comme le peintre, ordonner des perspectives et creuser des profondeurs, ce qu'il réclame d'un sujet ce n'est pas seulement qu'il soit plastique, c'est aussi qu'il soit simple, clair et puisse se résumer en l'action de deux ou trois figures. Les autres conditions sont pour satisfaire l'œil : celle-ci pour satisfaire l'esprit. Le combat antique y répond merveilleusement, car il se compose non d'une combinaison d'actions dissemblables, mais d'une série de duels. C'est seulement dans les temps modernes que les progrès de la science ont permis de tuer de mille façons différentes et d'appliquer au meurtre en masse

l'admirable loi économique de la division du travail. Un canonnier ne tue pas de la même façon qu'un mineur, ni un mineur qu'un dragon, ni un dragon qu'un fantassin, et la part que prend à la bataille le servant d'une pièce d'artillerie qui porte les gargousses ne ressemble nullement à celle du lancier qui pique les fuyards. La représentation qu'on nous fera de l'un n'évoquera nullement l'idée complète de la bataille, parce qu'elle ne sera pas du tout la représentation de l'autre. Au contraire, un soldat romain frappe comme un autre soldat romain. Vainement on voudrait ici nous opposer la division des armées antiques en cavalerie, infanterie, et de celle-ci en infanterie de ligne et en vélites, en archers et fantassins répandus dans la cavalerie. Nous ne parlons pas ici de parade, mais de combat. Or, dans le combat, ils faisaient tous le même ouvrage. Le pilum une fois lancé, — et il ne menaçait que le bouclier de l'ennemi qu'il avait pour but d'embarrasser et d'appesantir, — on s'abordait à l'épée. Les archers et les frondeurs en arrivaient vite là s'ils se voulaient défendre. L'effet de leurs traits devait être bien peu de chose, puisqu'à Pharsale, par exemple, l'armée de César qui s'y trouva en butte ne perdit que deux cents hommes, tandis que les Pompéiens en perdaient quinze mille. Les cavaliers antiques, mal armés, sans étriers, ne faisaient pas de véritables évolutions de cavalerie, et nous voyons qu'ils mettaient pied à terre pour combattre. Polybe raconte qu'à Cannes les cavaliers romains et carthaginois sautèrent de cheval et saisirent chacun son adversaire. Tite-Live rapporte la même chose d'un combat contre les Herniques. On descendait aussi des chars : César dit que, dans une bataille contre les Bretons, les soldats des chars combattirent à pied avec avantage (1). Ainsi, pas plus la cavalerie que l'infanterie légère ne donnait un aspect particulier à l'action. Toutes les théories tactiques qu'on a édifiées sur la phalange ou sur la légion ne doivent pas nous faire oublier que, pour combattre réellement son ennemi, le soldat était obligé de le joindre, et qu'à ce moment, quelle que fût d'ailleurs la résistance qu'on lui opposait, qu'il y eût choc, ou face à face, ou poursuite, on voyait apparaître un groupe de lutte, avec de belles armes, en de beaux mouvemens, qui personnifiait et résumait toute une bataille partout semblable à elle-même, — un groupe sculptural en un mot.

Voilà ce que la vie guerrière antique a fourni à l'art : voyons ce que l'art a donné à la vie. Il a enchanté les regards des enfans par l'image des combats où s'étaient illustrés leurs pères. Il a surtout ravi les grands enfans, qui sont les hommes, en leur contant les

(1) Colonel Ardant du Picq, *Études sur le combat.*

luttes de leurs aïeux putatifs, qui sont les dieux. Marathon fait pendant à la Gigantomachie, et la Centauromachie au combat des Amazones. En faisant le tour du monument d'Attale, sur l'Acropole, on passait insensiblement de l'histoire des anciens à leur légende, et ainsi on faisait le tour de leur pensée. Ces batailles, l'Art les a non seulement figurées en raccourci, par des statues, comme le Phrygien ou le Perse combattant du Vatican, les barbares luttans ou vaincus de Venise, de Naples, du Louvre, du Capitole, de la collection Torlonia, l'Amazone foulant les guerriers du casino Borghèse : il les a déroulées indéfiniment, toujours pareilles et toujours nouvelles, — chevaux cabrés, hoplites surgissant, barbares aux longs cheveux, renversés à terre, — soit resserrées deux à deux dans des métopes, coupées par les triglyphes aux trois gouttelettes, soit cavalcadant librement sur l'architrave et tournant à chaque angle de l'édifice pour continuer au couchant la lutte commencée au midi. Il les a hissées sur les arcs de triomphe, enroulées autour des colonnes élevées à la gloire des vainqueurs, et l'œil du vieux soldat voyait avec surprise cette prodigieuse ascension d'une armée vers le ciel bleu, ou reconnaissait avec fierté la cohorte à laquelle il avait appartenu. Il les revoyait aussi sur les vases, les amphores, retracées à l'infini, sous ses pieds en des mosaïques reproduisant les tableaux célèbres, jusque dans les coupes où était figuré le massacre des vaincus. Et lorsque le vieux guerrier ne pouvait plus lever les yeux vers les frises des temples ou vers les colonnes, lorsqu'il allait au delà des murs, dormir son dernier sommeil, la bataille recommençait autour de lui, et, sculptés sur son sarcophage, les chevaux cabrés, les bras tendant les javelots, les porteurs d'enseignes, les barbares, entouraient de leur lutte furieuse ce corps qui ne craignait désormais plus rien de leurs coups. — Les métopes du Parthénon, comme les frises de la Victoire Aptère, du Thésée, du Jupiter d'Olympie, des temples de Phigalie, de Pergame et de Gjölbaschi, comme les bas-reliefs de l'arc d'Orange, des colonnes Trajane et Antonine, et des sarcophages répandus partout, à Brescia, à Sidon, au Campo Santo de Pise, pour ne citer que quelques-uns des plus fameux, nous montrent que les artistes grecs ou gréco-romains ont fait des luttes sanglantes qui avaient bouleversé leur patrie, un accompagnement et un ornement pour les vivans et pour les morts.

La composition de ces batailles est toujours la même quant aux grandes lignes. Placés de profil, les personnages combattent deux à deux. C'est le seul thème adopté dans les métopes du Parthénon et dans la frise de Phigalie et le plus ordinairement suivi dans les bas-reliefs de la Victoire Aptère, de Gjölbaschi, du sarcophage de

Sidon, et des frises de Magnésie du Méandre, ces dernières au Louvre. Souvent un troisième et un quatrième agresseurs arrivent à la rescousse, un mort encombre le terrain, un ami chargé d'un blessé passe au second plan, mais la lutte n'en est pas moins resserrée dans d'étroites limites, et le drame d'à côté se confond si peu avec elle, que, parfois, les combattans, voisins pied à pied, se tournent complètement le dos. Sans doute l'antiquité nous offre des exemples de batailles par masses ou par files, mais c'est dans ses œuvres inférieures, sur les bas-reliefs de Ninive, contant la gloire de Sennachérib ou d'Assourbanipal, sur les monumens d'Égypte proclamant la grandeur de Ménéphthah ou de Ramsès III, ou bien, à l'autre bout de son histoire, sur la colonne Trajane. Là, l'artiste a voulu donner l'idée de la masse par un pêle-mêle indescriptible ou par des processions de guerriers cheminant un à un, ou bien par des monceaux de têtes réparties dans l'épaisseur du bas-relief, à des plans différens. Mais tout ceci se passe bien avant la belle époque de la sculpture antique, ou bien après elle. A l'époque classique, la foule, impossible à figurer par le relief, disparaît presque entièrement devant le type. Comme le dit très bien l'auteur de *Kampfgruppe und Kämpfertypen :* « Nous voyons avec quelle force consciente d'elle-même, les artistes se sont débarrassés de tout réalisme, de tout récit à la manière épique, et se sont seulement appliqués à faire rendre par leur art le côté dramatique de la lutte. Ils ne se sont plus dès lors inquiétés le moins du monde de représenter, au vrai et au long, la suite du combat, mais bien de faire évoluer de jeunes corps nus dans des attitudes intéressantes et hardies. Ils ont laissé là la réalité qui, dans le combat, précipite une masse contre l'autre; ils ont placé l'homme contre l'homme et ils ont donné à l'individu une importance qu'il n'a jamais eue dans la nature, mais bien dans la fantaisie vivante de l'artiste (1). » Le duel, plus ou moins compliqué par la présence d'un mort entre les combattans, d'un blessé qui se relève, d'un ami qui accourt à l'aide, forme le fond de toute cette composition.

Où se passe ce duel? L'artiste ne nous le dit pas et qu'avons-nous besoin de le savoir? Tout ici réside dans la force ou l'agilité de l'être et rien dans le concours des choses. D'ailleurs, la bataille antique se passe le plus souvent dans une plaine unie ou mollement ondulée, comme à Zama, à Verceil, à la Trébie, et le terrain n'ayant aucune part dans le choix des manœuvres et de l'action, la nature n'entre pour aucune dans la victoire. Aussi, la plupart du temps, il n'y a même pas un essai de la montrer! Les bas-reliefs de Kouyoun-

(1) Oscar Bie, *Kampfgruppe und Kämpfertypen in der Antike.*

djik, qui sont de véritables procès-verbaux, nous montrent bien les files d'archers, de lanciers, d'eunuques ou de frondeurs assyriens cheminant entre des bandes treillagées qui représentent des montagnes, sous des branches écartelées, qui représentent des forêts et sur de grandes chevelures emmêlées de poissons qui représentent des fleuves. Parfois même des carrés de roseaux, droits comme des fers de lances, nous donnent à soupçonner des marais, et l'on peut voir dans un escalier du Louvre des soldats de Sennachérib passant l'eau, étendus sur des outres, préludant ainsi aux expériences faites il y a quelques années par les élèves de l'École de Joinville-le-Pont pour traverser les rivières sur des bidons. Mais le dessin du paysage joue là un rôle indicatif plutôt que descriptif. C'est toujours l'épi de blé que le graveur chaldéen figure auprès d'un taureau, pour donner à entendre que ce taureau est dans un champ. D'autre part, nous apercevons bien sur la colonne Trajane des rocailles figurant les Carpathes facilement enjambées par les Daces qui y cherchent un refuge contre les légions. Mais dans la sculpture grecque, le combat va sans aucune indication de la nature qui l'environne. Supérieur à elle, n'attendant de sa part ni péril ni secours, le guerrier se profile sur un horizon nu et irréel, comme l'Olympe, ne demandant à la terre que de le porter tant qu'il combat et, s'il succombe, de le recouvrir.

Avec un beau spectacle, l'art antique a donné à la vie un exemple de dignité. Pour l'apprécier, il faut noter que le combat d'alors, s'il était plus plastique que les nôtres, était aussi beaucoup plus cruel et presque bestial. Toute blessure qui désarmait l'homme sur le champ de bataille était immédiatement suivie du coup de grâce. Dans le grand bas-relief d'Ibsamboul, nous voyons les soldats jeter en tas aux pieds des vainqueurs les mains coupées des ennemis et les scribes égyptiens en dresser l'inventaire avec la plus tranquille exactitude. Dans les bas-reliefs de Kouyoundjik, ce sont les têtes qu'on entasse ainsi et toujours des scribes sont là pour en prendre note. Un triomphe d'Assourbanipal ne va pas sans que, devant le cortège royal, on jette en l'air, comme on fait les roses dans les processions, les têtes des vaincus. Sur la colonne Trajane, on voit un légionnaire romain tenant, entre ses dents serrées, la tête d'un Dace qu'il vient de trancher d'un coup de glaive. Voilà ce que l'art trop naïf ou déjà dépravé de l'antiquité orientale ou de la basse antiquité romaine nous apprend sur la réalité des combats. L'art grec, reproduisant ce combat bestial, l'a ennobli. Il n'a presque jamais montré de telles scènes. Il a fait voir la lutte parfois terrible, non la cruauté; la victoire, non la vengeance; il a voilé le plus possible la brutalité

du corps à corps. Il a fait comme les témoins intelligens d'un duel : il a écarté les adversaires au moment où les coups devenaient aveugles. Il a cherché les attitudes qui excitent l'admiration plutôt que celles qui écrasent l'ennemi. Dans les marbres de Phigalie, Amazones et Athéniens, on dirait un jeu plutôt qu'une lutte. La sérénité admirable qui plane sur tout l'art grec a pénétré ces furieux. Ils ont la puissance des Dieux et aussi leur calme immortel. Regardez les guerriers d'Égine : ils sont nobles, aisés, mélancoliques et presque gracieux. Le sourire de ceux qui tombent est mystérieux comme leur destin. Ceux qui combattent encore le font avec vigueur, mais sans rage, avec volonté, mais sans passion. Ils semblent savoir qu'ils dominent de bien haut les hommes et que leur bataille se livre plus près du ciel, sur un fronton.

La sculpture grecque a fait plus encore. Elle a ennobli ce que les Grecs méprisaient le plus au monde : le Barbare, c'est-à-dire l'âme sans philosophie et le corps sans gymnastique. Elle l'a choisi non comme comparse ou trophée d'un triomphe, mais comme objet lui-même d'admiration. Elle l'a célébré non pas victorieux, mais vaincu, et vaincu non pas rêvant une revanche possible, mais mourant. Elle a fait le gladiateur ou plutôt le Gaulois expirant qui est au Capitole. On ne sait qui est cet homme aux cheveux crépus, affaissé sur son bouclier, la tête basse, une épée brisée à la main, qui semble écouter son sang couler par les lèvres de sa blessure. Il gît au milieu de la salle, tout seul. Autour de lui, se tiennent debout, dans des attitudes joyeuses et triomphantes, des dieux, des prêtresses, des déesses, des satyres, des philosophes, aristocratie de la forme et de la mythologie, êtres qui ont un nom, une naissance, une histoire, membres qui ont eu une éducation, que l'huile a assouplis, que la palestre a développés, que le massage a rendus harmonieux, torses élancés, lèvres souriantes : Antinoüs, Apollon, Bacchus, une jeune fille portant une colombe... Sa forte et soucieuse physionomie de sauvage qui souffre injustement semble refléter autant de surprise que de peine et son cerveau aussi impuissant à s'expliquer le pourquoi de la défaite que le pourquoi de la douleur. A cet homme qui défendait, nu et d'instinct, le sol des ancêtres contre un envahisseur bardé de fer et de logique, nous nous sentirions incapables de dire quelque chose qui pût le consoler, sinon que nous croyons le comprendre. Chaque fois que nous avons succombé après une de ces luttes où ce qui est inexpérimenté, barbare et généreux en nous s'est mesuré avec ce qui est civilisé, conventionnel et égoïste dans le vieux monde où nous sommes venus combattre, nous avons un peu ressemblé à ce Gaulois ex-

pirant. Nous avons senti qu'une impulsion noble en nous était brisée et que brisé aussi était le buccin où, naïvement, nous croyions annoncer aux autres quelque vérité ou quelque justice. Et nous avons regardé, comme lui, s'écouler, de la blessure faite par les réalités, le flot de nos espérances et de nos illusions.

Est-ce donc là un symbole et le sculpteur a-t-il voulu ennoblir la défaite? Peut-être, mais quand même il n'aurait pas eu ce but précis, il a sûrement voulu, et cela se voit à chaque tournant de sa statue, ennoblir l'académie barbare, faire voir non comme dans une caricature, mais comme dans une ethnographie, la beauté particulière de ce corps rude et non dégrossi, de ces membres bruts, de cette poitrine et de ce torse taillés en carrés, où la culture grecque n'a pas mis son empreinte. Et il y a merveilleusement réussi. Pas un des triomphateurs qui ont gravi ces degrés fameux, là, sous les fenêtres, n'a connu la gloire que ce soldat obscur a remportée. On ne monte plus au Capitole aujourd'hui que pour venir l'admirer. Et tous les dieux de cette salle ne semblent avoir été groupés autour de cette agonie que pour servir de cortège, eux, les célèbres et les immortels, à ce Barbare sans nom et sans histoire, qui va mourir.

II

L'arquebuse n'a pas tué seulement le héros du combat individuel et renversé tout l'ordre de choses établi par la lutte à l'arme blanche. Cet « artifice du diable », comme disait Montluc, a tué aussi la sculpture guerrière. En fait, rarement les sculpteurs modernes se sont avisés de représenter des batailles. En principe, ils ne peuvent y réussir. C'est à un autre art désormais que cette tâche est dévolue. La poudre écarte les combattans : il faut donc représenter l'espace. Elle les force à se dissimuler derrière des accidens de terrain : il faut donc montrer le paysage. Elle change l'aspect du ciel en y répandant de superbes et sinistres nuages, signes avant-coureurs d'une grêle qui fauche les hommes comme l'autre les épis de blé : il faut donc représenter l'air. Elle diversifie à l'infini les fonctions des combattans, en sorte que ceux-ci, les tirailleurs, ne sont vus qu'un à un; ceux-là, les canonniers, qu'en groupes; ces autres, enfin, les troupes de ligne marchant sur une position, qu'en masse. Cette masse, il faut la montrer dans sa profondeur, indiquer la houle des têtes, et, par la perspective, l'étendue des lignes engagées, — toutes choses que le relief ne peut faire ou fait mal. En même temps, les armes simples des anciens ont fait place à des engins compliqués. On ne peut évider le marbre jusqu'à lui faire exprimer tous les

rouages et les ressorts d'une arquebuse. L'impossibilité de résister aux coups de l'artillerie fait qu'on ne porte plus de cuirasses, le goût du confort, qu'on se recouvre entièrement de vêtemens, et la gloriole, qu'on les veut magnifiques et brodés, hérissés d'appendices et d'affiquets bizarres. C'est fort peu sculptural. Regardez, pour vous en convaincre, les statues de l'arc de triomphe du Carrousel — surtout le sapeur, dont un moulage au musée du Trocadéro nous permet de distinguer tous les détails — ou encore le Tambour de bronze, battant la charge, auprès de la colonne de Raffet, dans le jardin de l'Infante, au Louvre.

D'autre part, si la sculpture est impuissante à rendre l'espace qui est entre les combattans, le paysage, le feu, la fumée, quelles ressources la peinture n'y trouve-t-elle pas? Ce qu'a été la peinture de batailles dans l'antiquité, nous l'ignorons et ce ne sont pas les descriptions de Pline ou de Pausanias ou un morceau de la mosaïque de la bataille d'Arbelles, qui peuvent nous dire si le combat d'alors prêtait beaucoup à l'interprétation par le pinceau. Mais assurément, il y prêtait moins que le combat moderne. L'union intime de l'homme et de la nature, celle-ci servant à celui-là non pour se promener, mais pour se retrancher; non de décor, mais de défense; celui-là n'étant plus pour celle-ci le « bonhomme qui fait bien dans le paysage », mais le héros qui lutte pour garder ce paysage à son pays, voilà le thème pittoresque par excellence! Et quoi de plus pittoresque aussi que ces uniformes colorés, bigarrés, mille fois plus variés que les vêtemens de guerre des anciens, ces feutres empanachés, ces chabraques, ces buffleteries, ces musiques, tout cet attirail que le sculpteur s'épuiserait en vain à reproduire? Dans la bataille antique le combattant était plastiquement beau. Dans le combat moderne, il est pittoresque. La peinture de batailles a paru.

La bataille est, d'ailleurs, pour l'artiste une occasion et, si l'on y réfléchit, peut-être la seule où il puisse montrer une masse en mouvement, animée d'un élan unique, vers un but facile à percevoir. Elle lui permet de varier à l'infini tous les mouvemens particuliers des hommes qui composent cette masse, et ainsi de nous donner une des plus grandes jouissances esthétiques: la sensation de la variété dans l'unité. Elle fournit une diversité d'attitudes qu'aucun sujet n'égale, de sentimens qu'aucun événement n'inspire, parce qu'elle ramasse et concentre en un point toutes les manifestations de l'énergie physique ou morale, — et de son contraire. Elle joint le calme au désordre, la souffrance à l'enivrement, l'inquiétude à l'espoir, la mort à la vie. Le geste modéré du chef qui prévoit, ordonne et désigne, s'oppose aux gestes outrés des soldats qui s'entraînent, s'excitent, et, selon

l'énergique expression de Souvaroff, « fuient en avant ». La position droite ou agenouillée de celui qui tiraille tranche avec l'attitude courbée de celui qui marche à l'ennemi. Le blessé qui s'affaisse, le clairon qui sonne, l'ami qui relève et soutient un ami, le tirailleur à court de munitions qui fouille dans la giberne d'un camarade hors de combat, la recrue qui s'arrête épouvantée devant quelque horrible blessure, brisent la monotonie du mouvement général des têtes tendues et des bras dirigés vers le même but. Et lorsque l'artiste a employé toutes les expressions que lui fournissent la frayeur, la colère, l'exaltation, le désespoir, lorsqu'il a épuisé toutes les attitudes bondissantes, rampantes, provocantes, hésitantes, défaillantes, tous ces mouvemens réflexes qui révèlent la vie à ce moment où le cœur bat plus vite et où il semble que la vie atteigne son maximum d'intensité, il lui reste encore la ressource inépuisable et suprême du mouvement définitif de ceux qui ne feront plus de mouvemens, de l'attitude de ceux qui ne prendront plus volontairement aucune attitude, — des morts. Ainsi l'horreur de la guerre sert l'artiste, autant que sa beauté. Les victimes concourent à la joie de son œuvre comme les triomphateurs, parce que les unes et les autres, plus que des personnages de la vie ordinaire, lui offrent des poses contrastées et saisissantes. Et il y a vraiment une esthétique des batailles, parce qu'il y a une esthétique du mouvement.

Au début, le peintre ne s'en rend pas bien compte. Ni Paolo Ucello, dont une *Bataille* est au Louvre, ni Simone Memmi et Luca di Tommé au palais public de Sienne, ni même beaucoup plus tard Vasari, au Palazzo Vecchio de Florence, ne parviennent à faire évoluer leurs masses. Puis, tout d'un coup, ils ne voient plus dans la guerre que la mêlée. Le type de cette conception du mouvement est la *Bataille* de Salvator Rosa (au Louvre). Comme lui Parrocel, Casanova, Wouwerman, Le Brun, le Bourguignon, s'imaginent que les escadrons se choquent, se pénètrent et s'embrouillent jusqu'à ne plus se reconnaître; conception très fausse, car dans la réalité, « jamais deux troupes de cavalerie ne s'abordent à la charge. L'une d'elles est toujours rompue avant que le choc se produise, comme si elle éclatait sous la puissance irrésistible de l'air comprimé (1). » « C'est l'imagination des peintres et des poètes qui a vu la mêlée (2). » Ils la voient presque exclusivement, jusqu'à Van der Meulen, qui, le premier, fait sentir, dans la bataille, comme Malherbe dans les vers, une « juste cadence ». Malheureusement le mouvement s'arrête, ou du moins se restreint aux personnages de premier

(1) Général du Barail, *Mes Souvenirs*.
(2) Colonel Ardant du Picq, *Etudes sur le combat*.

plan, tandis que semblent immobiles, au fond du tableau, des milliers d'hommes rangés comme des soldats de plomb. C'est l'école tactique où Martin, Lenfant et Blaremberghe sont passés maîtres, dans le temps où triomphe la tactique prussienne et où il semble « qu'on ne puisse mener trois hommes de l'autre côté d'un fossé sans une table de logarithmes. (1) » Mais tandis que Blaremberghe continue, en ses gouaches laborieuses, à célébrer les victoires tactiques de Louis XV, un autre art militaire bouleverse le monde. Avec Bonaparte le mouvement des masses rentre dans la guerre, et avec Gros dans l'art. Ce n'est plus la mêlée de Casanova ni la tactique de Van der Meulen : l'idée de la masse en mouvement commence à l'*Aboukir* de Gros, inspire tous les grands peintres militaires et se fixe dans un vrai chef-d'œuvre : l'*Assaut de Constantine* d'Horace Vernet.

De nos jours, les peintres ont compris de même où était l'intérêt esthétique des batailles. Ils ont gardé le mouvement mais ils ont abandonné la masse. C'est l'épisode mouvementé qui les a tentés et c'est lui que de Neuville et Detaille ont peint. Les exemples en sont présens à toutes les mémoires. Écrasée dans les actions en masse, la France s'est rejetée, dans son art, comme elle l'avait fait dans sa campagne de 1870, vers les glorieux petits faits épisodiques. Ses artistes font de la peinture de francs-tireurs. Ils montrent une embuscade, une surprise, une escarmouche, un contact d'avant-postes, le mouvement individuel comme d'autres ont montré le mouvement en groupes ou en masses. Ils font voir la bataille par tout petits morceaux, non en Clausewitz ni en Jominis, mais en Marbots et parfois tout simplement en capitaines Coignets. Mais combien, par ailleurs, ils diffèrent des Marbots et des Coignets, des Lejeunes et des Parquins, de tous ceux qui, comme le général du Barail, n'ont rien connu de plus beau que « de s'en aller dans la vie, bercé sur un bon cheval, en entendant le bruit du fer qui choque les routes sonores et le cliquetis du sabre sur les éperons, » il suffit pour s'en apercevoir de regarder ces pages navrantes qui furent le *Siège de Paris* de Philippoteaux et la *Bataille de Nuits* de Poilpot, le *Champigny* de Detaille et de Neuville; les charges de M. Morot, le *Cimetière de Saint-Privat*, le *Bourget*. Car si au point de vue esthétique, toute la bataille tient au mouvement qu'elle imprime à des masses, on peut y considérer, au point de vue humain, un autre côté : le sentiment qu'elle fait naître en nous : horreur ou admiration, plaisir ou souffrance. Ce sentiment c'est lui que nous allons étudier maintenant pour nous rendre compte de l'évolution de la peinture,

(1) Colmar von der Goltz, *Rosbach et Iéna*.

car, autant que l'idée du mouvement, ce sentiment a changé.

Tout d'abord nos peintres actuels ont serré de plus près la réalité navrante du champ de bataille et y ont découvert ce qu'avant notre époque on n'y avait jamais soupçonné : la souffrance. Jusqu'à de Neuville et Detaille, tous, sauf un seul, Callot, l'ont ignorée. On n'avait quasi jamais représenté les blessures ni les agonies, ou, si on les avait représentées, c'était pour faire ressortir l'énergie surhumaine des blessés ou des agonisans. Dans la *Bataille d'Eylau* de Gros, le jeune Lithuanien ne pense pas à sa jambe fracassée, mais uniquement à prêter à l'Empereur un serment de fidélité. Dans le *Hohenlinden* de Schopin, le geste du blessé est le même et le serment semblable. Ce sont les frères de ce sergent des gardes-françaises qu'on apportait mourant au camp et qui dit : « Ce n'est rien, le régiment s'est bien montré! » ; de ce soldat d'Austerlitz qui ne pouvait se tenir immobile pendant que les chirurgiens l'amputaient d'une jambe et qui criait radieux : « Voyez donc comme ils avancent! » ; de ce canonnier qui, ayant le bras coupé par un boulet, le ramassa, le mit dans la gueule du canon et l'envoya à l'ennemi. Regardez à Versailles tous ces tableaux représentant les guerres du premier Empire : il y a fort peu de blessés dans ces images d'une époque qui en vit tant. Dans les combats de Wertingen, d'Aïcha, d'Hollabrunn, de Hanau, de Montmirail, on n'en trouve presque pas. Ceux du *Combat de la Corogne*, par Lecomte, ont l'air parfaitement satisfait. Ceux de la *Bataille d'Austerlitz*, de Gérard, sont des ennemis qui ne se plaignent visiblement que de la défaite ; ils témoignent d'une douleur patriotique, non physique. A *Lutzen*, de Raffet, comme à *Würtchen*, comme à *Lobau*, de Meynier, s'il y a des blessés, c'est pour acclamer l'Empereur qui passe. Ils sont là « pour l'enthousiasme », comme ces pauvres diables, transis, les pieds dans la boue, que le général Thiébault rencontra, attendant sur une route la calèche de Napoléon (1). Dans le *Frédéric II saluant le régiment d'Anspach-Bayreuth après Hohenfriedberg*, par Camphausen, on ne voit que trois blessés. Un grenadier atteint à la main gauche, qu'il repose sur son fusil, rit de plaisir en voyant les drapeaux conquis et les ennemis prisonniers ; un autre, la tête entourée d'un linge, acclame le roi en souriant. Personne ne pense à ces bagatelles. Ce sont toujours, à ce point de vue, les successeurs de Van der Meulen, et Van der Meulen n'a rien vu dans la guerre que de gracieux. On y va comme à une fête, ayant seulement noué sa cravate peut-être un peu plus vite que de coutume. On caracole, on cause, on sourit et l'on dîne. Il

(1) Baron Thiébault, *Mémoires*.

n'y a guère de différence entre le *Repas de chasse*, de Van Loo, qui est au Louvre et le *Camp entre Saint-Sébastien et Fontarabie*, de Martin, qui est à Versailles. Les airs des gardes-françaises sont gais comme le cliquetis des verres. Le devoir patriotique n'a pas une autre figure que le plaisir.

Il n'y avait donc pas alors de blessures hideuses, de misères, de cris de désespoir et peut-être de reproches pour les auteurs de toutes ces tueries? — Non, il n'y en avait pas. N'en croyons pas les historiens armés de statistiques, croyons-en ces peintures! L'art est plus vrai que la vie. Non, il n'y avait pas de plaies hideuses puisque les yeux des artistes n'en voyaient pas, ni de cris de désespoir puisqu'ils n'arrivèrent pas aux oreilles des poètes. Non, il n'y avait sans doute pas de récriminations contre le souverain, puisque l'artiste a pu, sans soulever de protestations indignées, peindre des sourires jusque sur les lèvres blêmissantes des mourans. Non, il n'y avait pas de regrets de la vie qui s'écoulait par ces blessures, de la nature qui verdissait dans ces rameaux, de l'avenir qui brillait dans ces yeux jeunes d'enfans, de ces villes qui hérissaient l'horizon de leurs clochers conquis. Il n'y avait surtout pas dans les âmes de ces interrogations pédantesques et sociologiques : Pourquoi la guerre? pourquoi la lutte entre les pauvres, qui y trouvent un supplément de souffrances, tandis que seuls quelques chefs y trouvent un supplément de prospérité? Non, ces sentimens ne sont venus que plus tard à des gens qui, ne se battant plus par plaisir ni par carrière, ne se battant plus que par devoir, étaient bien plus près de ne plus se battre du tout. Il n'y avait alors que la joie : joie du jeu, joie de la gloire, joie d'entrer en courant dans les villes, de passer en chantant les fleuves, de planter sur les bastions des drapeaux étoilés de balles, et de revenir conter ces choses entre deux représentations de Quinault! Gardons-nous d'imaginer chez ces ancêtres poudrés des idées et des sentimens qui ne nous sont venus qu'après eux, de vouloir qu'ils souffrissent de nos maux, eux qui ne jouissaient pas de nos plaisirs; et, de même que nous ne pouvons raisonnablement espérer qu'ils eussent ressenti nos enthousiasmes pour *la Walkyrie* ou pour *le Petit Eyolf*, ne les plaignons pas d'être morts, un jour de victoire, en voyant passer le Roi!

Car ils voyaient leur chef, ces soldats des anciens tableaux de bataille. La patrie se présentait à eux non comme une impersonnelle entité, un ensemble de forces concomitantes dont la longue définition exige la collaboration de plusieurs Académies, mais sous les traits d'un homme beau, dispos, alerte, splendidement vêtu, le même homme qu'à ce moment on invoquait là-bas, au

pays, dans les chaumières, et ils avaient tout dit, ils avaient tout rappelé, de leur famille, de leur clocher, de leur pays, quand ils avaient crié : Vive le Roi! Dans la bataille antique, le chef est tout. Ramsès sur son char représente à lui seul l'armée égyptienne, et seul il vient à bout de cent ennemis de taille lilliputienne, ou même d'une ville fortifiée, dont les défenseurs, criblés par ses flèches, implorent sa merci. Dans les batailles de la Renaissance, le chef est toujours au milieu de la mêlée, et sur les murs du Vatican, Constantin charge Maxence avec le même entrain qu'Alexandre le satrape dans la mosaïque d'Arbelles. Avec Van der Meulen et toute son école, le roi absorbe toujours le premier plan. Ordinairement bien campé sur un cheval cabré, il montre du bout de sa cravache la bataille à un aide de camp qui reçoit, chapeau bas, l'ordre de la gagner. Dans le *Fontenoy* de Lenfant, Louis XV est là au moment où le duc de Richelieu accourt et à cette question : « Quelles nouvelles? » répond : « La bataille est gagnée, si l'on veut. » Au loin, on voit bien les pièces d'artillerie qui ont ébranlé la colonne anglaise et la Maison du roi chargeant par cette brèche, mais on sent que toute la bataille est dans cette noble attitude du roi, refusant de désespérer et de reculer derrière l'Escaut. A-t-on besoin de rappeler que Napoléon, chez Gros, chez Gérard, joue le premier rôle et que chez Vernet il représente, comme Ramsès, toute la bataille? A Iéna, on ne voit que lui, se retournant furieux, des cris intempestifs des jeunes soldats. A Friedland, peint d'après un croquis d'après nature du grenadier Pils, on ne voit que lui, donnant à Oudinot l'ordre de terminer l'affaire. A Wagram, on ne continue à ne voir que lui, maniant la lorgnette d'une main et tendant de l'autre, à son page Gudin, une des cartes de Bacler d'Albe. Mais cette grande figure une fois disparue des tableaux de bataille, personne ne prendra plus sa place. On ne croira plus qu'un seul homme représente une nation et gagne une bataille. On ne croira plus à Ramsès. Delaroche nous montre bien encore le duc d'Angoulême, assistant à la prise du Trocadéro, appuyé contre les gradins de franchissement, et Horace Vernet donne une assez bonne place au maréchal Bugeaud dans la batail d'Isly, mais c'est la fin. Avec Meissonier, on ne voit Napoléon III, à Solférino, qu'au second plan. Avec Detaille et de Neuville, il a disparu tout à fait, et ses généraux aussi. Ce n'est même pas le fantôme tragique qui, chez M. Zola, cherche la mort à la Rapée. Regardez les tableaux, non seulement de Neuville et Detaille, mais de MM. Morot, Armand-Dumaresq, Berne-Bellecour, la figure du chef y manque presque toujours. On dirait à les voir que les généraux n'ont joué aucun rôle dans la guerre de 1870, — les images sont parfois cruelles, — et que ce fût là une guerre de

hasard et de soldats. Jusqu'à nos peintres, on a toujours montré la guerre, vue du côté du roi. Avec eux on la voit du côté du peuple.

Le chef disparaissant, les regards qui étaient tenus levés vers lui et comme distraits par cette incarnation de la patrie ont mieux aperçu les misères et les dégoûts de la guerre. Les anciens peintres montraient un chef rayonnant de joie et pas de blessés, les contemporains ne nous montrent pas le chef, mais ils insistent sur les meurtrissures de la chair à canon. Toute joie est tombée. Évoquez ces pages lugubres de Neuville, de Berne-Bellecour, de Morot, ces soldats harassés, hâves, maigris, couverts de givre ou de poussière; les routes défoncées, les talus ensanglantés, les blessés grattant la terre de leurs doigts crispés, les ambulances, les bouillies de chairs vives, ces tas de débris de maisons mêlés de débris d'hommes, dont les premiers plans de ces tableaux sont encombrés. Et ne dites pas que ces peintres ont vu la guerre si laide parce qu'ils l'ont vue du côté de la défaite, semblables à ces blessés qu'on emporte du champ de bataille, qui peignent toujours la journée sous les plus noires couleurs parce qu'elle n'a pas été heureuse pour eux. M. Vereschaguine, qui est venu après eux, a peint la victoire; il a vu les Russes entrer à Plevna; et ses tableaux sont à ce point navrans qu'un critique anglais disait qu'un seul d'entre eux « annulerait l'éloquence du plus persuasif des sergens recruteurs qui se tiennent au coin de Parliament Street (1) ». — Le panorama du siège de Paris, dont on se souvient sans doute, fut la première grande révélation de cet aspect de la guerre. On n'y voyait pas d'assauts brillans et héroïques, pas de luttes à gestes sculpturaux, pas de corps à corps, pas de ces mouvemens d'ensemble qu'on prête à une foule, et qui pour dix mille corps ne révèlent qu'une âme; on n'y voyait même pas l'ennemi. La mort ne montait pas sur les remparts, comme une hydre magnifique, aux mille têtes étincelantes, ni avec des chants entraînans, des écharpes déployées, flottant au vent. Non. Çà et là, un homme s'affaissait comme pris d'un mal subit. On voyait des brancards, des civières, des linges ensanglantés. Les uniformes avaient pâli à ce point qu'on ne distinguait plus un militaire d'un civil, — c'est dire l'homme vêtu de bleu, de rouge et d'or, qui s'offre à la mort dans la force et la beauté de son âge, comme ce colonel de Vérigny qui réservait ses plus belles tenues pour les les jours de combat (2), — et l'homme qui, lugubrement habillé de noir, semble porter toute sa vie le deuil d'une fin médiocre et d'un destin inutilement évité. Les officiers n'avaient plus en main le

(1) Hilary Skinner, *War Artists and war pictures.*
(2) Commandant Parquin, *Souvenirs et Campagnes.*

sabre qui jette des éclairs, mais la lorgnette du touriste ou de l'abonné de l'Opéra. Ils ne brandissaient pas de drapeaux, comme Bonaparte à Arcole. Immobiles, dans les bastions, à la musique des balles, ils attendaient le danger froidement, sans excitation du corps ni de l'esprit, comme un médecin au lit d'un cholérique.

Si l'on veut mesurer exactement la différence d'impression que les misères de la guerre font sur un artiste de notre temps et celle qu'elles éveillaient chez un artiste du temps de Napoléon, il faut comparer ceux-ci non pas traitant des sujets différens d'après des données diverses, mais traitant le même sujet, munis des mêmes renseignemens. On se rappelle peut-être le *Maréchal Lannes à Essling*, de M. Boutigny, exposé au Salon de 1894. Quatre-vingt quatre ans auparavant, en 1810, le Salon contenait aussi les *Derniers momens du duc de Montebello*, par Bourgeois, et ce tableau a été gravé dans les *Victoires et Conquêtes*. Il y a de grandes analogies entre les deux. Napoléon entouré de sa garde est descendu de cheval et se jette sur son ami en lui prenant la main. Dans les deux, Lannes est représenté couché sur un brancard, le corps de trois quarts, la tête de profil, tournée à notre droite, vers l'Empereur. Mais dans le tableau de Bourgeois, il n'y a qu'un blessé, et encore parce que le peintre ne pouvait faire autrement : c'est le maréchal Lannes. Dans celui de M. Boutigny, en 1894, il y en a sept. Chez Bourgeois, la scène se passe en plein champ, au milieu des soldats, avec une éclaircie sur la bataille. La garde entoure le groupe formé par Lannes, ses porteurs et Napoléon. Les chevaux caracolent, les plumets jaillissent, les fumées tourbillonnent, les aigles impériales planent, les cheveux des têtes découvertes flottent en boucles au vent des batailles : c'est l'action à peine interrompue, c'est une halte humanitaire et l'occasion de gestes de sensibilité, dans une charge héroïque. Regardez le héros lui-même. Est-il blessé? On ne le voit guère. Sa main droite gantée tient encore son épée nue ; sa main gauche place la main de l'Empereur sur sa poitrine découverte. La jambe emportée est dissimulée sous un large manteau. Larrey est là, en grand uniforme, fouillant dans une cassette, mais on ne voit point ce qu'il en retirera. En 1894, au contraire, la scène est vue dans une triste cour de ferme, aux bâtimens vermoulus, aux carreaux brisés, loin de tout spectacle entraînant. Çà et là, des blessés qui souffrent. Le maréchal est étendu sans geste théâtral ; sa jambe mutilée, enveloppée de linges, est la chose que le spectateur voit tout d'abord et avec un profond sentiment de répugnance. Les instrumens de chirurgie sont au premier plan : un bassin plein de sang y est aussi et Larrey, revêtu du tablier qui lui a servi pendant l'opération, semble encore s'es-

suyer les mains. Puis, contre un mur, bien en évidence, énormes, le sabre que la main ne brandira plus, le chapeau à plumes qui n'ombragera plus qu'un cercueil. Le premier tableau était une scène de fête guerrière : le second est une vue d'ambulance. Toute la différence entre la peinture de bataille d'hier et celle d'aujourd'hui tient entre ces deux mots.

En même temps que le spectacle des ambulances nous fait oublier la gloire de l'homme en attachant nos yeux sur ses misères, un autre spectacle va nous faire oublier l'homme même, ou du moins va le réduire à un rôle bien secondaire : c'est l'apparition de la Nature. Longtemps on l'a ignorée, dans l'art comme dans les récits. Montluc ne met jamais un coin de paysage dans ses Mémoires, et s'il nous parle d'arbres c'est à titre de potences, pour nous dire qu'il y a pendu les huguenots « sans dépense d'encre ni de papier »; de telle façon qu'on pût suivre à ces « enseignes » le chemin par où il était passé (1). Callot fait de même. Les peintres de « mêlées » négligent d'ordinaire de nous montrer où elles ont eu lieu. Pour les peintres de l'école topographique ou tactique, les bastions sont les seules montagnes, les tranchées les seules vallées. Si Martin, Lenfant, Blaremberghe nous montrent un arbre, c'est « l'arbre de mémoire » exigé par l'Académie au premier plan, arbre maigre et compassé comme on en voit dans les cours de collège. Van der Meulen ou Parrocel déploient un horizon académique sans émotion, sans intérêt, sans vie. Lisez les récits de guerre du grand Frédéric : le paysage y paraît moins encore. Mais voici que le XVIIIe siècle finit. Rousseau a tourné les regards des spectateurs et des acteurs eux-mêmes vers le fond de toutes les scènes de ce monde. Derrière les personnages éphémères, le décor éternel est apparu. Qu'y a-t-il dans ce décor, quels en sont les fils cachés et les mystères? Jusque dans la bataille, cette préoccupation suit l'homme des temps nouveaux. Pendant le bombardement de Verdun, Gœthe, qui faisait partie de l'armée alliée, se promenant dans les vignes, avec le prince de Reuss, l'entretient d'un phénomène de réfraction des couleurs observé le matin même, et tous deux s'émerveillent, non de la tactique de Dumouriez, mais de ce que « l'atmosphère, les vapeurs, la pluie, l'eau et la terre nous offrent incessamment des teintes changeantes, et dans des conditions et des circonstances si diverses, qu'on doit désirer d'apprendre à les connaître d'une manière plus précise (2). » Le général Lejeune éprouve les mêmes impressions en passant dans la forêt d'Amstetten, et fait admirer à Murat la terre et les arbres couverts de neige. « Le givre

(1) Montluc, *Mémoires*.
(2) Gœthe, *Campagne de France*.

argenté adoucissait la couleur éclatante des feuilles mortes du chêne et le vert sombre des sapins. Cette enveloppe glacée dissimulait un peu les formes et les teintes que la vapeur rendait encore plus suaves et offrait un tableau charmant. Éclairés par le soleil, des milliers d'énormes glaçons, semblables à ceux de nos fontaines et des roues de nos fabriques, pendaient à ces arbres comme autant de lustres éblouissans. Jamais salle de bal n'avait reflété autant de diamans... » Mais voici que huit régimens autrichiens et hongrois viennent interrompre la rêverie. Il faut du canon... « Ces deux pièces chargées à mitraille culbutèrent toute la tête de colonne ennemie. Pas un seul biscaïen ne fut perdu. La commotion fit crouler sur nos têtes les amas de neige suspendus aux arbres et, comme par enchantement, les escadrons disparurent enveloppés dans un nuage (1). » Voilà que le charme de la nature a éclipsé la vaillance de l'homme. Voici que, chez Gros, sa mélancolie recouvre et domine toutes les misères, comme la neige toutes les blessures, et que l'agonie de l'hiver a surpassé en horreur l'agonie des combattans. Regardez la *Bataille d'Eylau*, qui est au Louvre, et ne pensez pas que ce soit l'âme seulement des artistes ou des poètes qui ait senti la tristesse infinie de cette plaine. Parquin, qui n'était qu'un sabreur, en a eu le cœur serré. « Les forêts de sapins qui abondent dans ce pays et qui bordaient le champ de bataille le rendaient encore plus triste. Ajoutez à cela un ciel brumeux dont les nuages, paraissant ne pas s'élever au-dessus des arbres, jetaient sur toute cette scène une teinte lugubre et nous rappelaient involontairement que nous étions à trois cents lieues du beau ciel de France (2). »

Avec Horace Vernet, Protais et tous les peintres de ce temps, la nature pénètre encore davantage le tableau de bataille. Le combat de l'Habrah est un paysage autant qu'un tableau de figures. La prise d'Alger, de Gudin, n'est qu'un paysage. Les compagnons de Bonaparte n'avaient vu en Égypte que les traces des hommes, des Pharaons. Ceux du duc d'Aumale voient en Afrique des paysages nouveaux et splendides. Devant Laghouat, avant de conter le bombardement, M. du Barail prend le temps de dépeindre : « L'aspect du paysage est d'une tristesse grandiose. En dehors de l'oasis, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit pas un brin d'herbe. Partout du sable. Dans les profondeurs du sud, le désert paraît stérile et nu. Du côté du nord, le regard est arrêté par une ligne de rochers qu'un sable jaune, rutilant, plaqué dans leurs anfractuosités, fait paraître plus noirs et plus brûlés. Dans les grandes chaleurs de l'été, alors que l'air vibre

(1) Général Lejeune, *De Valmy à Wagram*.
(2) Commandant Parquin, *Souvenirs et Campagnes*.

autour de soi, on dirait voir des flammes léchant du charbon (1). » A tout instant la nature vient ainsi prendre, dans les récits des officiers eux-mêmes, la place réservée autrefois aux héros et la beauté de son œuvre pacifique fait pâlir la beauté des œuvres de destruction. Ses lumières du matin brillent plus que les feux de salves; ses nuages planent longtemps après que les fumées du canon se sont dissipées. — Chez les peintres de la guerre de 1870, l'impression sera la même, mais centuplée par l'éducation que nous a donnée notre récente école de paysage. Regardez, dans la grande galerie de Versailles, quel est, de tous ces champs de bataille, celui qui donne le plus profondément l'idée de la nature : c'est le *Combat de la Plâtrière*, d'Alphonse de Neuville. Dans la plupart de ses autres toiles : *le Courrier intercepté*, *De Montbéliard à Strasbourg*, *A la recherche d'un gué*, *le Combat sur une voie ferrée*, comme dans celles de Detaille : *En retraite*, *la Colonne Vincendon en Tunisie*, *les Prisonniers*, le paysage envahit et occupe les deux tiers, parfois les trois quarts de la composition. Les bois, les champs, les coteaux, les eaux fuyantes, les brumes, tout le décor où s'agite l'homme nous pénètre et nous émeut plus que ce qu'y fait l'homme même. Le stratège du XIXe siècle, fût-il M. de Moltke, ne peut plus considérer un paysage comme un simple terrain de manœuvres : malgré lui, une poésie s'en dégage qui, un instant, lui fait oublier tout le reste : « Le séjour de Creisau doit être fort agréable, écrit-il, de Ferrières, le 21 septembre 1870, à présent où l'automne donne aux feuilles des arbres leurs teintes rouges et dorées. Les pluies que vous avez eues il y a quelque temps auront été très favorables aux gazons et aux plantations d'arbres, et j'espère que la verdure sera bien fraîche tout autour de la chapelle... », et le 4 mars 1871 : « Les arbustes se couvrent de feuilles et je crois que dans une quinzaine, les cerisiers pourraient peut-être bien fleurir (2)... »

Nous ne savons ce qu'il est advenu des cerisiers de M. de Moltke, mais ce qui fleurira sûrement dans les âmes des hommes de guerre de l'avenir, c'est ce sentiment que nos conquêtes sont peu de chose auprès des prodiges de la nature et nos agitations au prix de sa sérénité. Elle est la grande charmeresse des âmes contemporaines; dans les images que nos peintres nous font de la guerre, elle envahit, elle absorbe, elle résorbe tout. A mesure que le paysage augmente d'importance dans le tableau de batailles, voici que les splendeurs de l'uniforme, l'héroïsme des gestes, le théâtral des attitudes, tout ce qui faisait la beauté des

(1) Général du Barail, *Mes Souvenirs*.
(2) Comte de Moltke, *Lettres à sa mère*, édition française, par E. Jaeglé.

tueries napoléoniennes diminue. Tant mieux. La nature envahissant le champ de bataille, c'est la vie prenant la place de la mort. C'est le travail sourd et incessant de Dieu pour le bien et pour la beauté à la place de notre ingéniosité pour le mal et de notre virtuosité pour le laid. Les mousses et les lierres réunissent et affermissent entre elles les pierres que nos obus ont divisées et brisées. Les arbres croissent et prodiguent des fruits là où les affûts prodiguèrent la mort. L'homme se lasse; la terre ne se lasse pas. Elle donne le pain comme elle a donné le fer, mais son suc qui rouille les épées nourrit les plantes. Tous — même ceux que leur carrière incline à la guerre — éprouvent cet enseignement de paix et l'expriment. Je n'en veux pour preuve que ces mots d'un officier d'artillerie racontant qu'au milieu de ses manœuvres en plein champ il a pris pour point de direction un marronnier en fleurs : « Que de lieues on trace sur cette lieue carrée! En avant, demi-tour, en arrière, et des déploiemens obliques et des défilés aussi! L'herbe qu'on écrase rend une odeur de rêve épanchée et de la terre égratignée s'élève et nous grise doucement l'âme des germes endormis. Y a-t-il encore une guerre quelque part, dans l'espace ou dans le temps? Non, la guerre est abolie de par la sérénité de la nature (1). »

III

On aperçoit déjà comment finit la peinture de batailles, c'est-à-dire comment elle tend à n'être plus qu'une variété du paysage, — qu'un paysage animé. On l'apercevra mieux encore si l'on examine ce que seront vraisemblablement les combats de demain, non pas au point de vue de leurs résultats politiques ni même à celui des sentimens qu'ils éveilleront dans les âmes, mais au point de vue des spectacles qu'ils dérouleront devant les yeux. — Sera-ce un spectacle d'ensemble, comme celui qu'eurent les habitans de Tournay le 11 mai 1745, du haut des remparts de leur ville, tandis qu'entre Anthoin et le bois de Barry les essaims blancs et bleus des Français disloquaient l'énorme masse rouge de la colonne Cumberland? Ou comme celui qu'eurent du haut des collines de Vienne les invités du prince de Ligne, le 5 juillet 1809, lorsque, dans l'immense plaine de Wagram, l'Empereur semblait débordé par les troupes autrichiennes, et que les mouchoirs de l'aristocratique assistance flottaient au vent, vers les armes allemandes, comme un appel et un espoir? Non. A cette époque, les adversaires se rapprochaient assez pour qu'à

(1) Art Roë, *Pingot et moi.*

Fontenoy les Français pussent faire aux Anglais la fallacieuse politesse de les engager à tirer les premiers, pour qu'à Essling les grenadiers décimés par le canon autrichien criassent en voyant mettre le feu aux pièces : « C'est pour moi » (1) ! On apercevait donc du même coup d'œil les deux armées se faisant face. Aujourd'hui que les fusils nettoient l'espace devant eux à plus de mille mètres et les canons à plus de quatre mille, des batailles entières pourront avoir lieu sans que personne, sauf les gens du service aérostatique, voient à la fois les deux côtés de la lutte, et si ceux-ci les voient, ce sera sous forme de lignes noires se mouvant sur une carte topographique. On pourra concevoir la bataille avec l'esprit; on ne la verra plus avec ses yeux.

Pourra-t-on au moins, en ne montrant qu'un côté de l'action, en faire sentir la grandeur ? Figurer à côté des soldats qui exécutent le chef qui conçoit, la tête qui dirige, et qui apparaît, dans les luttes futures, comme le facteur principal du succès? On le pourra moins encore. Car la prodigieuse puissance des canons modernes ne rendra pas seulement intenable toute position trop rapprochée, elle obligera les ennemis même éloignés à ne pas se grouper entre eux. Les obus à mélinite en démolissant les maisons, les obus à mitraille en répandant, comme un coup d'arrosoir, trois cents balles sur un petit périmètre feraient trop de ravages dans des bataillons serrés. Il ne faut donc pas seulement que les lignes s'écartent l'une de l'autre ; il faut que chacune d'elles s'espace. Une armée développée avec les effectifs dont on dispose aujourd'hui ne tiendra pas moins de dix kilomètres ; elle en tiendra davantage si elle est coupée par des obstacles naturels, des marais, qui viendront s'ajouter à cette longueur. Où sera le chef de cette masse d'hommes, le cerveau d'où partiront et auquel aboutiront toutes les fibres nerveuses de cet organisme ? Évidemment assez loin en arrière. « On a reproché à l'Empereur son inaction à la Moskowa, dit Marbot, il faut cependant reconnaître que du point central où il se trouvait avec ses réserves il était à même de recevoir les fréquens rapports de ce qui se passait sur toute la ligne. Tandis que s'il eût été d'une aile à l'autre en parcourant un terrain aussi accidenté, les aides de camp, porteurs de nouvelles pressantes, n'auraient pu l'apercevoir ni le trouver. » Dans l'avenir, le chef fera de même. Il se tiendra en un point relativement équidistant de tous les points de la ligne engagée et il est aisé de comprendre que plus une ligne sera longue, plus ce point en arrière sera éloigné.

Il faudra donc choisir, représenter ou le chef ou l'armée. Le

(1) *Les Cahiers du capitaine Coignet.*

chef? Quel spectacle pittoresque offrira-t-il donc? Trop loin de l'ennemi pour le voir, trop loin de ses troupes pour être vu d'elles, ne correspondant avec ses lieutenans que par téléphone ou estafettes, il n'apparaîtra plus dans ces attitudes vigoureuses et significatives que lui prêtait l'imagination sans doute, mais aussi parfois la réalité. On a vu Lannes saisir l'échelle d'assaut à Ratisbonne, Ney prendre un fusil pour protéger la retraite de Russie, Drouot défendre ses pièces contre une charge de cavalerie, à Hanau, Napoléon lui-même pointer un canon en 1814, Canrobert, enfin, à Saint-Privat, accourant tête nue, l'épée en main, au milieu de ses batteries. Notez d'ailleurs que c'est toujours dans la défaite, dans la retraite ou à des momens désespérés, que le chef, au lieu d'être à son poste, qui est au loin, près des réserves, — là où la vue physique de l'action lui est interdite, mais où la vue intellectuelle en est plus sûre et plus complète, — vient se mêler à ses soldats, faire un métier héroïque, mais qui n'est pas le sien. Dans la guerre à venir, il se tiendra calme et isolé, dans une méditation féconde peut-être, mais intraduisible aux yeux. Un monde de pensées et de sensations pourra rouler dans sa tête sans que rien n'en paraisse au dehors. « N'y a-t-il pas quelques mouvemens visibles dans les muscles de la figure ou de la main? se demande M. Vereschaguine en observant Skobeleff au milieu d'une bataille dans les Balkans. — Non, répond-il, sa physionomie est calme et ses mains sont, comme à l'ordinaire, enfoncées dans les poches de son pardessus. » (1) Le romancier, le poète écriront peut-être sur ce calme leurs plus belles pages, mais que voulez-vous que le peintre fasse d'un général qui a les mains enfoncées dans les poches d'un pardessus!

Regardons les soldats. Eux aussi sont loin de l'ennemi. Ils ne peuvent le menacer ni du geste, ni du regard, ni de la voix. Ils en sont réduits à des mouvemens machinaux généralement prévus par la théorie. Quelques-uns d'entre eux jouent un rôle purement mécanique et tout ce qu'on leur demande c'est de garder assez de sang-froid pour l'exécuter mécaniquement. Autrefois le canonnier d'une place pointait lui-même sa pièce. Aujourd'hui il ne regarde même plus du côté de l'ennemi. Penché sur les graduations du niveau, attentif aux indications de l'officier, le *collier* est tout le champ visuel où son œil se meut. S'il se relève, fera-t-il des gestes de défi, d'encouragement? Non, il demeurera immobile. Brandira-t-il une épée? Non, il tiendra un goniomètre. La crainte se manifestera-t-elle au moins chez ces hommes par des mouvemens pittoresques? Jadis, à Sébastopol, chaque coup de

(1) Vassili Vereschaguine, *Souvenirs, Enfance, Voyages, Guerres.*

l'ennemi était annoncé par le veilleur qui criait : « Mor-tier! » et tout le monde se jetait à terre, attendant que la bombe eût éclaté. Autant de poses curieuses et significatives. L'homme voyait distinctement le danger qui le menaçait : « Quelqu'un le souleva par les épaules, il ouvrit les yeux avec effort et vit sur sa tête le ciel d'un bleu sombre, des myriades d'étoiles et deux bombes qui volaient dans l'espace, comme cherchant à se dépasser (1). » Mais à l'avenir, avec une vitesse initiale de 500 mètres, le projectile vient trop vite pour qu'on en soit averti. Ce n'est plus la bombe qui prenait le temps de fumer avant d'éclater, faisant comme le voleur classique qui demandait, au lieu de frapper, la bourse ou la vie. L'obus fusant aura éclaté avant même d'avoir touché le sol. Avant d'avoir fait un geste de frayeur, le vivant ne sera plus qu'un mort.

Si au moins, à défaut de la signification des gestes et des attitudes, les batailles futures offraient le pittoresque des costumes et de l'armement! Mais bien au contraire, toutes les armures, selon le mot de Musset, sont tombées pièce à pièce et toutes les broderies fleur à fleur. Nous ne reverrons plus les magnifiques parures d'autrefois : les pelisses, les brandebourgs, les « flammes » aurore ou jonquille, les tresses en cadenettes, les feutres brodés d'argent; nous ne reverrons plus ni les « dragons chevelus » qui portaient de la peau de panthère au front, ni les carabiniers qu'on appelait les « chevaux noirs », ni les cuirassiers qu'on appelait les « corsets de fer », ni les grenadiers aux bonnets à poil qu'on appelait « les ruches à miel »,

> Ni les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
> Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés!

Ruskin voulait que, pour incliner les peuples au travail et au bien, l'on habillât de pourpre et d'or les laboureurs et les philanthropes et que, pour les détourner de la guerre, on vêtit les soldats de noir, comme le bourreau. Il doit être satisfait. L'égalité, comme le roi antique, fauche de son sceptre tous les plumets qui dépassent la mesure, et si l'on n'a pas encore réduit au noir les uniformes de nos soldats, c'est que cette couleur plus qu'aucune autre tranche dans la campagne et les désignerait aux coups; les armes qu'ils manient sont aussi les plus disgracieuses qu'on puisse imaginer. Leurs formes ont perdu tout souvenir des choses naturelles qui les avaient inspirées. Depuis longtemps le chien du fusil n'était plus le véritable chien du début, tenant une pierre de pyrite entre ses mâchoires, et les couleuvrines, serpentines ou

(1) Léon Tolstoï, *les Cosaques; Sébastopol.*

dragonneaux, ornés de foudres, de flammes, de lions et d'amours, décorés de banderoles où on lisait *velox et atrox*, *igne et arte*, étaient allés, dans les musées, rejoindre le bomerang égyptien. Aujourd'hui on tue avec des bâtons sans grâce emmanchés dans une boîte et qu'on appelle des *hotchkiss*. Detaille encombre ses batteries de lunettes d'approche et de « caisses d'instrumens », et dans le tableau de M. Roll, exposé il y a quelques années sous ce titre : *la Guerre*, tout le premier plan était rempli par un appareil dont on ne savait trop s'il servait à la cuisine ou à la photographie et qui se trouvait être celui de la télégraphie optique!

Il restait encore au combat moderne un élément pittoresque et par momens poétique; la fumée dont Tolstoï nous a décrit « les nuages lilas clair se déroulant et se développant tour à tour », dont les artistes de Tokio se servent pour voiler les aspects inesthétiques des villes ou des champs dans leurs illustrations de la guerre sino-japonaise. Lisez sur la fumée du combat de Prairial ces lignes de Moreau de Jonnès : « Le nuage qui nous enveloppait ainsi était produit par la combustion de 100 000 barils de poudre à canon; il ne ressemblait pas à la brume océanique des jours précédens; au lieu d'en avoir la couleur grise uniforme, il variait, selon une foule d'accidens, d'intensité, de formes et de teintes. Tantôt il était d'un noir opaque, fuligineux, brillanté d'étincelles et envahi subitement par des flammes rougeâtres, et tantôt il était diaphane, donnant à la lumière du jour l'aspect d'un clair de lune, et effaçant les objets, par une sorte de mirage fantastique. Il était souvent parsemé de cercles brunâtres s'élevant dans l'air horizontalement, et qui rappelaient ceux que les peintres du moyen âge traçaient au-dessus de la tête de leurs personnages saints... Quand le nuage se déchirait, quelque vaisseau ennemi, ceint d'une double et triple zone jaune et rouge nous montrait son flanc hérissé de canons prêts à nous foudroyer (1). » — Or ce dernier spectacle pittoresque de la guerre, la poudre sans fumée nous l'enlève. La foudre éclate dorénavant sans orage et ces petits flocons qui, dans les tableaux de Neuville, indiquent encore où est l'ennemi, disparaissent de la bataille à venir. On ne voit plus rien.

Ainsi la peinture n'est plus l'art qui pourra dégager le côté intéressant de la guerre. Sera-ce par hasard la musique? Si le combat n'a plus comme dans les temps antiques un aspect sculptural, ni, comme hier encore, un aspect pittoresque, ne conserve-t-il pas un aspect auditif qu'on notera d'autant plus soigneusement que les autres auront disparu? Les bruits du canon, des balles, les

(1) Moreau de Jonnès, *Aventures de guerre*.

plaintes des blessés, les hourrahs des vainqueurs mêlés aux voix de la nature, n'ont-ils pas de quoi tenter un art nouveau? Nul ne peut nier que cet aspect existe. Tolstoï a noté « les sifflemens des balles qui tantôt bourdonnent comme des guêpes, tantôt gémissent et fendent l'air en vibrant comme une corde d'instrument », et leur cri particulier, lorsqu'elles arrivent « par essaims comme passent au-dessus de nos têtes, en automne, des volées de petits oiseaux (1). » C'est surtout la nuit, lorsque la pensée n'est plus accaparée par les impressions visuelles, que se révèle dans le combat l'aspect auditif. « Chaque soir, dit un canonnier de la batterie nord de Sébastopol, nous nous amusions à suivre le vol de la bombe et nous l'appelions « la colombe », car elle roucoulait comme un pigeon (2). » Les soldats qui veillaient aux avant-postes pendant le siège de Paris, reconnaissaient bien les motifs principaux de cette symphonie de la guerre, les sons sourds des pièces allemandes se modifiant au loin, selon la distance, et la vibration en *si bémol* des pièces françaises une fois qu'elles avaient tiré. Et si vous lisez la description de la nuit qui précéda Inkermann, dans Camille Rousset, vous y trouverez un tableau auditif très complet : « La journée du 4 novembre avait été sombre et pluvieuse ; la nuit vint vite. Aux tranchées d'attaque, arrivaient de la ville comme des bouffées de rumeurs; on entendait des cris, des chants; les chiens aboyaient plus fort et plus longtemps que de coutume. Après minuit, les cloches sonnèrent. Vers trois heures il y eut comme une salve d'acclamations, puis, de nouveau, le son des cloches, ensuite des bruits sourds, des roulemens de voitures et des grincemens de roues... A minuit, quand les cloches avaient sonné d'abord, c'était que, dans les églises, les prières commençaient pour les combattans du 5 novembre ; après trois heures, c'étaient leurs acclamations soulevées par les harangues énergiques de leurs chefs, puis le son des cloches qui annonçaient la solennelle bénédiction des prêtres ; enfin les bataillons s'étaient mis en marche et les grincemens des roues venaient de l'artillerie qui suivait le chemin raboteux de Karabelnaïa (3). » N'a-t-on pas fait souvent de la musique imitative pour moins que cela? Lulli n'a-t-il pas harmonisé dans son *Alceste* le combat d'Hercule assiégeant une ville? Jeannequin ne reproduisit-il pas dans un choral le bruit de la bataille de Marignan, avec les cris des combattans et les détonations : tarata boum! Beethoven n'a-t-il pas composé pour Wellington une *Bataille de Vittoria* où l'on entend

(1) Léon Tolstoï, *les Cosaques; Sébastopol.*

(2) *Souvenirs de Sébastopol* recueillis et rédigés par Alexandre III. Traduction de M. Notovitch.

(3) Camille Rousset, *Histoire de la guerre de Crimée.*

les trompettes sonnant le réveil des Anglais, puis une grosse caisse figurant les coups de canon, et enfin une « machine à fusillade » indiquée dans la partition pour compléter l'illusion? Et plus près de nous, pour peindre les sentimens qu'un combat agite dans le cœur d'un homme, — fût-ce un enchanteur, — Wagner n'a-t-il pas fait dire par Klingsor, au commencement du deuxième acte de *Parsifal*, toutes les phases de la lutte qu'il aperçoit par la fenêtre! Mais il faut bien avouer qu'aucun de ces essais — sauf le dernier, — n'a été assez heureux pour qu'on puisse raisonnablement attendre quelque chose de leurs recommencemens. La plupart des bruits de la bataille moderne, les sifflemens stridens des balles surtout, excèdent de beaucoup notre puissance d'analyse auditive, et Berlioz a eu beau mettre un coup de canon dans une de ses symphonies, nous devons douter que les « colombes » de l'artillerie enchantent jamais nos oreilles. Ce sont là des bruits, ce ne sont pas des sons.

Mais qu'avons-nous besoin de chercher plus longtemps la forme d'art qui exprimera le côté nouveau, suggestif, du combat moderne, et ne l'a-t-on pas trouvée? N'est-elle pas dictée par la complexité des sentimens que les âmes contemporaines, moins fermes peut-être mais plus affinées, plus analystes que les autres, ressentiront au milieu du danger? Dans le combat antique, l'homme était beau; dans le combat moderne, jusqu'au milieu de ce siècle, il était pittoresque. Aujourd'hui, il n'est ni beau ni pittoresque, mais plus que jamais il est *pensant*. Ce n'est donc plus à la sculpture, ni à la peinture, mais bien à la littérature et à cette variété de littérature qu'on appelle psychologique, que le combattant ressortira désormais. Dire ses pressentimens, ses craintes, ses souvenirs; noter ses colères, ses pitiés, ses dégoûts; saisir ses sympathies obscures pour l'ennemi inconnu que son arme va étendre blême et sanglant; mettre au jour ses réflexions confuses sur le profit qu'il retirera lui-même de ce meurtre; peser les motifs déterminans de demeurer ferme au poste : l'amour-propre vis-à-vis de quelques camarades, le désir d'un galon, l'entêtement d'un parti pris, la lassitude d'avoir peur, et ceux de se mettre à l'abri : la sollicitation de la « carcasse, » comme disait Turenne, ou de « mon frère âne, » selon le mot de saint François; l'idée de la famille, nombreuse là-bas, qui attend le retour; peindre enfin le combat qui se livre en lui plutôt qu'autour de lui, et qui sera d'autant plus vif qu'on s'étourdira moins et qu'on réfléchira davantage, que les baïonnettes seront moins sanglantes et seront plus « intelligentes », n'est-ce pas la tâche exclusive de l'écrivain?

Dans tous les pays il s'en acquitte, et le résultat est qu'il

donne à tous l'horreur de la guerre, tandis que le peintre leur en donnait l'admiration. Faut-il s'en applaudir? C'est une grande question qu'on ne saurait décider en peu de mots, à la légère, ni de sitôt. Nous observerons seulement, ici, que l'homme ne va qu'aux choses dont il se fait une image favorable, et si l'on ne peint plus, si l'on ne peut plus peindre de beaux tableaux de batailles, c'est un signe qu'on ne voit plus dans la guerre ce caractère de poésie ou de « divinité » qu'un de Maistre ou un Proudhon y voyaient encore il y a cent ans. Et Proudhon ou de Maistre n'avaient pas manqué de contradicteurs. Avant eux maint philosophe avait essayé de démontrer l'inutilité de la guerre. On les avait à peine écoutés. Pas plus au temps des Vernet et des Gros qu'au temps des Van der Meulen ou des Salvator Rosa, les nations n'avaient mesuré leur enthousiasme pour les victoires au profit qu'elles en retiraient, et les plus inutiles avaient continué de leur sembler les plus belles. On n'a permis aux philanthropes de plaider l'inutilité de la guerre que du jour où les peintres n'ont plus montré sa beauté.

Mais puisque aujourd'hui la tristesse des combats a remplacé leur éclat, puisque toutes nos forces vives se tournent vers le progrès industriel et social ou la recherche du bien-être, vers l'art de se conserver et d'augmenter ses jouissances et non de se détruire en supprimant la source de toutes les jouissances, nous non plus nous ne regretterons pas la perte de l'esthétique des batailles. Nous souhaiterons seulement que la Paix, reine du monde, ne soit pas le repos ou l'indolence, pires que la mort. Nous souhaiterons que ce ne soit pas la bride lâchée à tous les appétits et à toutes les fantaisies du « moi », désormais sevré d'émotions fortes, curieux d'émotions factices et débarrassé du seul correctif qu'on lui connût : le besoin de la solidarité dans un grand danger national. Que sous ce masque béni de la charité ne se cache pas précisément son contraire, l'égoïsme, qui ne chercherait dans la paix qu'une assurance contre la principale occasion de dévouement! La guerre avait ses grandeurs; la paix, pour l'égaler, doit avoir ses sacrifices. Elle doit n'être qu'un autre champ de bataille avec d'autres ennemis à combattre : le vice, qui endurcit l'âme plus que la lutte; la misère, qui tue le corps mieux que les balles. Dieu veuille que dans la paix nous ne regrettions jamais ce qu'au milieu de la guerre on voyait parfois transparaître, malgré toutes les cruautés et toutes les tristesses : le grand frisson d'enthousiasme qui console des heures où il faut vivre et qui adoucit l'heure où il ne faut plus qu'espérer.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

ESSAI SUR GŒTHE

II [1]

LA CRISE ROMANTIQUE

Un des traits les plus caractéristiques de Gœthe, c'est que son développement fut continu. Il ne s'arrêta jamais longtemps sur une idée ni sur un parti pris, tant que dura, du moins, la période de sa « formation » qui est, à coup sûr, la plus intéressante de sa longue carrière. Son développement représente alors et reproduit celui de ses contemporains : il traverse leurs expériences, il se pénètre de leurs pensées, il s'assimile sans efforts leurs modes et leurs goûts, qui se modifient assez vite, en sorte qu'il nous apparaît pour ainsi dire s'éloignant de lui-même et toujours différent. Il a beaucoup changé, il s'est rattaché à des écoles opposées, il a professé des doctrines contradictoires, et c'est peut-être bien dans ce perpétuel mouvement — dans cet « éternel devenir », comme il aurait dit, — que son génie a puisé le meilleur de sa force. Ainsi, sa première œuvre importante fut romantique. Mais il était, de sa nature, le moins romantique des hommes : le romantisme, qui convenait si bien aux Klopstock et aux Schiller, ne fut pour lui qu'une crise que déterminèrent certaines circonstances, assez artificielles en réalité, à laquelle il échappa de bonne heure et complètement. Nous voudrions, dans les pages qui suivent, en retracer les phases et en examiner le résultat le plus direct : ce drame de *Gœtz de Berlichingen*, qui demeure, avec ses imperfections, une des œuvres les plus vivantes de Gœthe, une de celles qu'on peut encore goûter avec le plus de franchise.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

I

La première éducation de Gœthe avait été toute classique, dans le sens assez étroit que comportait ce mot pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, en Allemagne surtout où il signifiait alors imitateur, et, plus spécialement, imitateur du goût français. Les idées de son père, — personnage qu'il est impossible de se représenter autrement qu'en pur style *rococo;* — l'occupation de Francfort, pendant sa petite enfance, par des troupes françaises; la représentation du Théâtre-Français, installé dans la ville, qu'il fréquentait avec passion; le commerce du comte de Thorane, lieutenant du roi, qui, logé dans sa maison paternelle, se prit pour lui d'une affection, très vive : tout cela devait l'incliner, de bonne heure, vers la culture d'outre-Rhin, à laquelle adhéraient, en ce temps-là, la plupart des beaux esprits de son pays. La lecture de la *Messiade*, d'ailleurs interdite comme livre dangereux, ne fut point une révélation, fut à peine un incident. A Leipzig, les leçons de Gellert et de Clodius ne contrarièrent point ces dispositions acquises : le premier, vieilli, perdait peu à peu l'action très grande qu'il avait exercée sur ses élèves; le second, petit homme un peu ridicule d'aspect, mais d'esprit modéré et judicieux, leur donnait quelques bons préceptes qu'il contredisait ensuite par ses mauvais vers boursouflés d'expressions prétentieuses. Aussi, les lettres et les travaux de cette époque témoignent-ils, chez le jeune Wolfgang Gœthe, d'un esprit rompu à une discipline acceptée, contre laquelle il ne songe même point à s'insurger. A vrai dire, les lectures de Lessing et de Winckelmann, comme aussi les leçons d'Oeser, son professeur de dessin, déposèrent en lui les germes d'idées nouvelles; mais ces idées ne devaient éclore que plus tard, sous des influences plus actives.

Ce fut pendant son séjour à Strasbourg, où il arriva au mois d'avril 1770, pour poursuivre ses études de droit, que Gœthe subit sa première et complète transformation. Il y entra en relations avec Herder, son aîné de peu d'années, que la publication des *Fragmens sur la nouvelle littérature allemande* et des *Forêts critiques* avait déjà rendu célèbre, et qui travaillait à son traité sur l'*Origine du langage*. Or, Herder était un novateur : il avait rompu avec toutes les idées classiques et néo-classiques dans lesquelles Gœthe avait été jusqu'alors élevé. Fervent de poésie populaire ou primitive, épris de simplicité, il admirait Shakspeare et la Bible, Ossian; Homère et le *Vicaire de Wakefield*. A Kœnigsberg, il avait assidûment fréquenté un personnage singulier,

Hamann, le « Mage du Nord », l'auteur bizarre de livres hermétiques, dont le « front douloureux », le « regard de prophète », la « bouche à la fois parlante et silencieuse », et les écrits obscurs, où roulaient de grandes idées vagues comme des nuages dans l'espace, l'avaient fasciné. Des écrivains français alors en vogue, un seul trouvait grâce aux yeux du jeune critique : Rousseau, que Kant, son professeur, lui avait fait connaître, et dont il accepta avec enthousiasme quelques-unes des idées : la bonté naturelle de l'homme, la nécessité de recourir à la nature, la haine de la civilisation, etc. Malade, mélancolique, soumis au pénible traitement qu'exigeait l'opération d'une fistule à l'œil dont il souffrait depuis longtemps, Herder reçut souvent la visite du jeune Gœthe, lui exposa ses doctrines, se fit lire par lui ses écrivains préférés, les commenta, le marqua de son empreinte. Et ce fut, dans l'âme neuve de l'étudiant, toute une moisson nouvelle qui poussa, étouffant l'ancienne.

Bien des années plus tard, en quelques-unes des pages les plus profondes des *Mémoires* (1), Gœthe a expliqué comment il se dégagea, avec ses amis, des influences jusqu'alors passivement subies. C'est un morceau magistral de critique générale, qui semble écrit de verve, dans l'ardeur d'une conviction toute fraîche, et je ne crois pas qu'on ait jamais marqué en traits plus frappans, plus décisifs, le défaut de la littérature vieillie qui agonisait avec la société dont elle était le fruit. Surtout, je ne crois pas qu'on ait jamais expliqué avec plus de clarté comment, au cours de cette période, les écrivains allemands, jusqu'alors dépendant des reîtres, se détachèrent d'eux pour acquérir leur conscience et leur originalité. Mais si ces pages retracent un épisode intellectuel de la jeunesse de Gœthe, elles ont été écrites avec toute l'expérience, toute la réflexion de sa maturité : *vécues* vers la vingt-deuxième année, elles ne furent en réalité *pensées* que beaucoup plus tard ; aussi, tout en retenant les résultats qu'elles constatent, ne peut-on pas laisser à l'étudiant de Strasbourg l'honneur de les avoir authentiquement conçues à l'heure de son histoire où il lui plaît de les placer. Quoi qu'il en soit, elles marquent la rupture complète avec la littérature dont Voltaire était le plus illustre représentant, et l'effort vers un idéal entièrement opposé.

Déjà auparavant et à diverses reprises ramenés à la nature nous ne voulûmes rien admettre que la vérité et la sincérité de sentiment, et son expression vive et forte :

L'amitié, l'amour, la paternité,
Ne se produisent-ils pas eux-mêmes ?

(1) Livre XI.

Tel fut le mot d'ordre et le cri de guerre avec lequel les membres de notre petite bande universitaire avaient coutume de se reconnaître et de s'encourager.

C'était donc, dans toute son ampleur, avec les exagérations qu'elle comporte volontiers, la doctrine du retour à la nature, telle que Rousseau l'avait prêchée. Mais cette doctrine n'est point d'une pratique facile : entre la nature et nous, il y a la solide barrière qu'ont élevée des siècles de civilisation, en sorte que nous pouvons à peine encore la sentir et la comprendre autrement qu'à travers ceux qui l'ont comprise et sentie avant nous. Gœthe, en réalité, ne se détachait des Français que pour tomber sous d'autres influences; et il l'a reconnu, en partie du moins, car s'il ne confesse pas assez clairement peut-être la part qui revient à Rousseau dans son nouveau catéchisme, du moins proclame-t-il que Shakspeare fut son véritable éducateur et l'empêcha de retomber, de parti pris, dans l'état sauvage.

C'est ainsi qu'à la frontière de France, dit-il en se résumant, nous fûmes tout d'un coup affranchis et dégagés de l'esprit français. Nous trouvions leur manière de vivre trop arrêtée et trop aristocratique, leur poésie froide, leur critique négative, leur philosophie abstruse et pourtant insuffisante, en sorte que nous étions sur le point de nous abandonner, du moins par manière d'essai, à l'inculte nature, si une autre influence ne nous avait préparés depuis longtemps à des vues philosophes et des jouissances intellectuelles plus libres, plus élevées et non moins vraies que poétiques, et n'avait pas exercé sur nous une autorité, d'abord modérée et secrète, puis toujours plus énergique et plus manifeste. J'ai à peine besoin de dire qu'il s'agit ici de Shakspeare.

Gœthe connaissait Shakspeare dès Leipsig, où il avait appris à l'aimer dans le livre de Dodd (*Beauties of Shakspeare*) et dans la traduction en prose que Wieland avait achevée en 1766. Mais ce fut Herder qui lui en donna la passion : Herder, en effet, ne se contentait pas de le lire, il l'étudiait : « dans le sens que je donne à ce mot, » écrivait-il à son ami Merck avec son habituelle suffisance. Il en traduisait en vers des fragmens et des scènes, il le récitait et le déclamait avec l'enthousiasme qui était de mode dans le petit cénacle. Gœthe ne tarda pas à renchérir encore. Il devint, comme l'appelait un de leurs camarades, Lerse, « le digne ami de Shakspeare »; il interpella Shakspeare en empruntant à Dante son vers fameux :

Tu sei lo mio maestro él mio autore;

il rêva de faire, après lui, une « tragédie épico-dramatique » sur Jules César; enfin, rentré à Francfort, il y organisa une fête shakspearienne, au cours de laquelle il prononça une sorte de

discours dithyrambique, dont le style emphatique et violemment imagé rappelle d'assez près celui de Herder, et qui est d'ailleurs assez caractéristique pour qu'il faille le lire (1) :

Ne vous attendez pas à ce que j'écrive d'une manière suivie. Le repos de l'âme n'est pas une robe de fête et je n'ai pas encore beaucoup pensé à Shakspeare ; je l'ai pressenti, éprouvé, et c'est tout ce que j'ai pu faire. La première page que j'ai lue dans son œuvre me fit sien pour la vie ; et, quand j'eus achevé sa première pièce, je restai comme un aveugle de naissance qui a recouvré la vue en un instant, grâce à une main miraculeuse. Je comprenais, je sentais très vivement que mon existence s'était élargie à l'infini ; tout était nouveau pour moi, inconnu, et cette lumière à laquelle je n'étais pas accoutumé me faisait mal aux yeux. J'appris à voir peu à peu, et, grâce à mon génie compréhensif, je sens encore vivement ce que j'ai appris. Je ne doutai pas un instant que je renoncerais au théâtre régulier. L'unité de lieu me semblait triste comme une prison, les unités d'action et de temps m'apparurent comme de pesantes chaînes mises à notre imagination. Je sautai dans l'espace libre et sentis seulement alors que j'avais des mains et des pieds. Et maintenant que je vois combien de mal m'ont fait de leur trou les maîtres des règles, et combien d'âmes libres sont encore courbées sous leur joug, mon cœur crèverait si je ne leur déclarais la guerre et ne cherchais chaque jour à renverser leurs tours. Le théâtre grec, que les Français ont pris pour modèle, était tel, qu'un marquis aurait plus facilement imité Alcibiade que Corneille suivi Sophocle. D'abord intermède du service divin, puis solennellement politique, la tragédie montra au peuple de grandes actions isolées de ses ancêtres, avec la pure simplicité de la perfection ; elle éveilla de grands et complets sentimens dans les âmes, car elle était elle-même grande et complète. Et dans quelles âmes ! Des âmes grecques. Je ne puis pas m'expliquer ce que cela signifie, mais je le sens, et en raison du peu d'espace dont je dispose, je m'en rapporte à Homère, à Sophocle, à Théocrite : ce sont eux qui m'ont appris à sentir.

Là-dessus, je ne puis m'empêcher de dire : Petit Français, que veux-tu faire de l'armure des Grecs ? elle est trop grande et trop lourde pour toi. C'est pourquoi toutes les tragédies françaises sont aussi des parodies de soi-même. Vous savez, messieurs, par expérience, comme elles sont faites selon la règle, se ressemblent comme deux souliers, et sont ennuyeuses, par-dessus le marché : je ne m'étendrai donc pas là-dessus.

Je ne sais pas au juste qui, le premier, a introduit sur le théâtre l'action capitale et nationale ; c'est là l'occasion pour les amateurs d'un débat critique. Je doute que l'honneur de la découverte appartienne à Shakspeare ; mais il suffit qu'il ait porté cette conception à un degré qui a toujours paru le plus élevé, car il est peu de regards capables d'y atteindre et peu d'espoir qu'on parvienne à voir au delà, ou même à le dépasser. Shakspeare, mon ami, si tu étais encore de ce monde, je ne pourrais vivre qu'auprès de toi ; quelle joie j'aurais à jouer le rôle secondaire d'un Pylade : pourvu que tu fusses Oreste, je le préférerais à celui plein de dignité d'un grand prêtre du temple de Delphes.

Mais je m'arrête, messieurs, pour écrire la suite demain, car je suis monté à un ton qui ne vous paraît peut-être pas si édifiant, bien qu'il émane de l'entière sincérité de mon cœur.

(1) Publié par Otto Jahn, *Biographische Aufsatze ;* Leipzig, 1866.

Le théâtre de Shakspeare est comme une boîte à surprises, où l'histoire du monde se déroule devant nos yeux, suspendue aux fils invisibles du temps. Ses plans, pour parler dans le style commun, ne sont pas des plans; mais toutes ses pièces tournent autour d'un point secret (qu'aucun philosophe n'a encore vu ni déterminé) dans lequel l'originalité de notre moi, la prétendue liberté de notre vouloir s'entre-choquent dans la marche nécessaire du tout. Mais notre goût gâté enveloppe nos yeux d'un tel brouillard, qu'il nous faudrait presque une nouvelle création pour ressortir de ces ténèbres.

Tous les Français, et les Allemands infectés d'imitation, même Wieland, se sont fait peu d'honneur envers lui. Voltaire, qui a toujours professé de maudire toutes les majestés, s'est montré un vrai Thersite. Si j'étais Ulysse, je lui ferais courber le dos sous mon sceptre. La plupart de ces messieurs se heurtent surtout à ses caractères. Et je crie : Nature, nature! rien n'est plus naturel que les personnages de Shakspeare.

...Il rivalisa avec le Prométhée, il copia, trait pour trait, ses personnages d'après lui, mais dans des dimensions colossales; c'est pourquoi nous reconnaissons en eux nos frères; puis il les anime du souffle de son esprit; il parle à travers eux tous et chacun reconnaît sa parenté.

Et comment notre siècle peut-il s'arroger le droit de juger de la nature? D'où la connaîtrions-nous, nous, qui dès notre jeunesse avons appris à sentir d'une manière amphigourique et gênée et à voir par les autres? Souvent, j'ai honte devant Shakspeare, car il m'arrive quelquefois de penser au premier abord : J'aurais fait cela autrement; ensuite, je reconnais que je suis un pauvre pécheur, que la nature prononce par Shakspeare des arrêts sans appel, et que nos personnages à côté des siens ne seraient que des bulles de savon romanesques.

Et maintenant je termine, quoique je n'aie pas encore commencé. Ce que de nobles philosophes ont dit du monde peut se dire aussi de Shakspeare; ce que nous appelons le mal n'est que le revers du bien, qui doit exister, de même que les zones tropicales doivent être brûlantes et la Laponie glacée pour qu'il y ait des zones tempérées. Il nous conduit à travers le monde entier, mais nous, en hommes expérimentés et délicats, nous disons à chaque sauterelle qu'il nous fait voir : Seigneur, il veut nous manger!

Allons, messieurs, sonnez la trompette pour appeler les nobles âmes hors de l'Élysée du prétendu bon goût, où elles vivent à moitié engourdies dans un ennuyeux crépuscule, avec des passions dans le cœur et pas de moelle dans les os, pas assez fatiguées pour se reposer et pourtant trop paresseuses pour agir, en sorte qu'elles gaspillent et perdent leur vie obscure entre les myrtes et les lauriers.

Les livres ne furent cependant pas les seuls éducateurs de Gœthe qui dut, au lieu même de son séjour, la révélation d'un monde aussi nouveau pour lui que celui de Shakspeare. Dès son arrivée à Strasbourg, il avait couru à la cathédrale, qui l'avait fortement impressionné. « Elle produisit sur moi, raconte-t-il, une impression toute particulière, que je fus incapable de démêler sur-le-champ, et dont j'emportai l'idée confuse en montant bien vite à la tour, afin de ne pas laisser échapper le moment favorable d'un soleil haut et clair, qui allait me découvrir tout ce vaste et riche pays... » Il conserva toujours un vif souvenir de

cette première impression, souvent renouvelée, dans laquelle venaient se confondre le charme du paysage et l'admiration de l'édifice, d'abord inconsciente, puis bientôt raisonnée et cristallisée en doctrine esthétique. Cette doctrine fut exposée dans un petit écrit intitulé : *l'Architecture allemande*, que Herder inséra plus tard dans son traité sur la *Manière de l'art allemand*. C'est encore un dithyrambe, un discours déclamatoire, un peu puéril, dont l'esprit et le ton rappellent de la manière la plus frappante le discours sur Shakspeare. On remarque que Gœthe a substitué à l'expression habituelle « architecture *gothique* », celle de son choix, « architecture *allemande* ». Dans le fait, sa brochure est tout enflammée d'un beau zèle national; il apostrophe assez violemment les « Welches » auxquels il reproche leur « constante imitation de l'antiquité qui enchaîne leur génie » ; il célèbre « l'originalité des vieux Allemands, il félicite son pays de posséder un « art national » qu'il proclame « le seul vrai »; et, dans le fragment essentiel de l'opuscule, essaie non sans une certaine pénétration de préciser les motifs de son enthousiasme :

Lorsque j'allai, pour la première fois, à la cathédrale, j'avais la tête remplie de notions générales sur le bon goût. J'honorais, par ouï-dire, l'harmonie de l'ensemble, la pureté des formes, j'étais un ennemi juré de la spontanéité confuse de l'ornementation gothique. Sous la rubrique « gothique » comme dans un article du dictionnaire, je comprenais toutes les obscurités synonymes qui évoquaient en moi des impressions d'indéfini, de désordonné, d'anormal, de compilé, de rapiécé, de surchargé. Sans plus d'intelligence que le peuple qui appelle barbare tout le monde étranger, je qualifiais de gothique tout ce qui ne rentrait pas dans mon système, depuis les sculptures et les figurines multicolores et faites au tour qui ornent les maisons bourgeoises de nos gentilshommes, jusqu'aux restes sérieux de la vieille architecture allemande, sur laquelle, pour quelques volutes bizarres, j'entonnais le chant commun : « Tout écrasé d'enjolivures. » J'éprouvais le même sentiment désagréable qu'à rencontrer un monstre mal venu et broussailleux.

Quelle sensation inattendue me surprit dès l'entrée! Une impression profonde, complète, remplit mon âme; et parce qu'elle se composait de mille détails harmonieux, je pouvais la goûter et en jouir, mais je n'aurais pu l'expliquer ni la décrire. On dit qu'il y a ainsi des joies du ciel. Que de fois je suis revenu goûter cette joie céleste et terrestre d'embrasser l'esprit gigantesque de nos vieux frères dans leurs œuvres! Que de fois je suis revenu, de partout et de loin, pour contempler sous chaque lumière du jour sa dignité et sa magnificence! Il est pénible à l'esprit de l'homme de ne pouvoir s'incliner et adorer quand l'œuvre de son frère est si sublime. Que de fois le crépuscule du soir a délassé mes yeux fatigués d'explorer dans sa paix amicale, alors que les innombrables parties se fondaient en une seule masse qui, grande et simple, se dressait devant mon âme! Et je tendais mes forces avec délices, pour jouir et pour m'instruire. C'est alors que se révéla à moi, dans un pressentiment secret, le génie du grand maître de l'œuvre. « De quoi t'étonnes-tu? murmurait-il. Toutes ces masses étaient nécessaires; ne les vois-tu pas dans toutes les vieilles églises de ma ville? Ce ne sont que

leurs dimensions arbitraires que j'ai élevées à une proportion harmonieuse. Ainsi, au-dessus de l'entrée principale, flanquée de deux plus petites, s'ouvre le vaste *cercle* de la fenêtre, d'habitude correspondant à la nef de l'église et qui n'était autrefois qu'une lucarne, analogue aux petites fenêtres des clochers, — tout cela était nécessaire et je l'ai fait beau. Mais, hélas! voici que je plane à côté de ces nobles et sombres ouvertures, qui me paraissent abandonnées, vides et inutiles! Dans leurs formes sveltes et hardies, j'ai caché les forces mystérieuses qui devaient élever dans les airs ces deux tours, dont je constate avec tristesse qu'il n'existe qu'une encore, sans le diadème à sept tourelles que je lui destinais, afin que les provinces voisines lui rendissent l'hommage, ainsi qu'à sa sœur royale. » — Ce fut sur ces mots qu'il me quitta, et je m'enfonçai dans une tristesse sympathique jusqu'à ce que les oiseaux du matin, qui nichent dans ses mille ouvertures, m'éveillassent en saluant le soleil. De quelle fraîcheur il brillait dans l'éclat parfumé du matin! avec quelle joie je tendis les bras vers lui, regardant la grande masse harmonieuse, vivante en ses innombrables détails, comme dans les œuvres de l'éternelle nature où tout, jusqu'au moindre filament, tend à compléter l'ensemble! Comme l'énorme édifice, aux solides fondations, s'élève légèrement dans les airs! comme tout y est ajouré et pourtant construit en vue de l'éternité! Je dois à tes enseignemens de génie, de ne plus chanceler devant les profondeurs, la goutte de paix délicieuse installe dans mon âme l'esprit qui peut contempler de haut une pareille création, et dire semblable à Dieu : « Cela est bon. »

Rapproché du discours sur Shakspeare, ce morceau nous donne une idée assez exacte de ce qu'était l'état d'esprit de Gœthe en 1771, au moment où il rencontra le sujet de *Gœtz de Berlichingen* et composa sa première œuvre importante. Il s'était épris de la période de l'histoire où le génie allemand, déchu depuis la guerre de Trente ans, se déployait avec le plus d'ampleur; il avait rompu avec les influences classiques jusqu'alors subies, avec d'autant plus de violence qu'une telle rupture était, de sa part, un acte d'émancipation; enthousiaste de la forme littéraire la plus opposée qu'il y eût aux moules antiques et français, il rêvait de l'illustrer en toute intransigeance; enfin, il était animé de cette belle ardeur juvénile, de cette confiance en soi dont on étaye ses premiers efforts.

II

Cette première pièce, dans sa première forme (*Histoire de Gœtz de Berlichingen dramatisée*), fut écrite en six semaines, de verve. Elle nous apparaît comme une œuvre fort complexe, qui est à la fois historique et personnelle, qu'un jeune écrivain a composée avec le parti pris bien arrêté de réaliser un idéal littéraire déterminé, et dans laquelle, entraîné par la pente irrésistible de son génie avant tout personnel, il s'est livré lui-même

d'une façon bien plus complète qu'il ne le croit. Il nous faut démêler ces élémens divers.

Si l'on se reporte aux doctrines littéraires et philosophiques que nous venons d'analyser, on se représentera facilement ce que devait être, dans la pensée de Gœthe, son premier drame. Il devait, d'abord, s'éloigner autant que possible de toute forme classique : point de *règles!* liberté d'allures complète, comme il convient à un successeur de Shakspeare! de l'humanité, — de la nature, rien de plus, mais en abondance! Shakspeare a trouvé ses plus beaux sujets dans le champ de l'histoire nationale, de manière à pouvoir combiner les caractères de l'épopée avec ceux du drame, à réunir sous sa main les élémens poétiques que fournit la triple source de l'histoire, de la légende, de la religion : il fallait chercher et trouver dans le même domaine; et là commençaient les difficultés, l'histoire de l'Allemagne n'offrant guère d'unité, du moins en ses époques les plus séduisantes. Enfin, en dehors de sa signification poétique, l'œuvre devait encore représenter les idées générales que Rousseau avait répandues. — On reconnaîtra que le sujet choisi réalisait à peu près ces conditions. *A peu près*, disons-nous, car ce ne fut pas sans subterfuges que Gœthe parvint à faire, du personnage de son choix, un héros national.

C'est à Strasbourg qu'il avait appris à le connaître, en lisant l'autobiographie que le chevalier Gœtz de Berlichingen avait écrite de sa main de fer, en haut allemand du XVIe siècle; et, d'emblée, comme il s'était passionné pour Erwin de Steinbach, il se passionna pour ce personnage. Il raconte qu'à ce propos, avant de se mettre à l'œuvre, il étudia de très près l'histoire de l'Allemagne pendant les XVe et XVIe siècles. J'imagine cependant que ces études portèrent sur les détails pittoresques et sur les mœurs bien plus que sur les questions politiques : car s'il était entré dans ce domaine ardu, effroyablement compliqué, il n'en serait point sorti; surtout, il n'en aurait point rapporté la conception simplifiée de ce Gœtz qu'il nous a livrée.

Gœtz de Berlichingen (1), en effet, tel qu'il nous apparaît dans l'histoire et même dans son autobiographie — recueil d'anecdotes contées sur un ton de brusquerie soldatesque — n'est point une des figures de premier plan de la Renaissance, de même que les événemens auxquels il prit part ne sont que des épisodes de second ordre. Vu de près, il nous apparaît bien inférieur à certains de ses contemporains avec lesquels il n'est pas sans quelque

(1) L'histoire de Gœtz de Berlichingen a été écrite plusieurs fois. Voir entre autres *J.-W. von Berlichingen, Geschichte des Ritters Gœtz von Berlichingen;* Leipzig, 1861, et Janssen, *l'Allemagne à la fin du moyen âge.*

ressemblance, tels que Ulrich de Hütten ou Franz de Sickingen. C'était, tout simplement, un de ces *Raubritter* (chevaliers-brigands), dont les villes commerçantes de l'Allemagne, surtout Nuremberg, eurent tant à se plaindre, et qui finirent quelquefois ignominieusement suppliciés par les bourgeois vainqueurs. Il contribua, pour sa bonne part, à troubler ce qu'on appelle aujourd'hui la « paix publique », mot qui, sous l'empereur Maximilien, n'avait guère de sens. C'était un rude compagnon, farouche, violent, à qui plaisait la rapine, qui ne détestait ni le pillage, ni l'incendie. En 1504, à l'âge de 24 ans, il prit part, aux côtés du margrave d'Anspach, à la guerre de succession de Bavière; un boulet de canon lui enleva la main droite. Il la remplaça par une main de fer, que lui fabriqua un armurier, et qui lui permit de manier encore la lance et l'épée. Cette main de fer dut frapper fortement l'imagination de Gœthe, à qui elle apparut comme un symbole de force, de courage et de loyauté. Mais le bon chevalier ne la leva pas toujours pour les meilleures causes. D'abord, il éprouvait un plaisir de soudard à s'en servir. C'était un bataillard, qui aimait pour eux-mêmes les coups qu'on donne et qu'on reçoit. Il entrait en campagne contre Nuremberg, par exemple, par simple amour de l'art, « parce qu'il avait eu envie de se mesurer un peu avec ceux de Nuremberg », dit-il. Ce goût du sang lui est si naturel, que, loin de s'en excuser, il s'en vante. Écoutez, par exemple, le récit de cet épisode, et dites-moi si jamais on a plus allégrement célébré le plaisir de se battre : « Un jour, comme j'étais sur le point d'attaquer, j'aperçus une troupe de loups fondant sur un troupeau de moutons; cet incident me parut d'un heureux augure. Nous allions commencer le combat; un berger se trouvait tout près de nous, gardant ses moutons, lorsque, comme pour nous donner le signal, cinq loups se jettent en même temps sur le troupeau; je le vis et le remarquai volontiers; *je leur souhaitai bonne réussite* et à nous aussi, leur disant : « Bonne chance, chers compagnons, bon succès à vous, en tous lieux! » Je regardai comme un fort bon signe que nous eussions commencé l'attaque ensemble... » S'il aimait à se battre pour le plaisir, Gœtz ne détestait point non plus les bénéfices qu'on peut retirer des bonnes surprises et des bons guets-apens. S'étant emparé du comte Philippe de Waldeck, il ne le relâcha que contre une rançon de dix-huit mille florins. Lui arriva-t-il d'entrer en campagne pas pur amour de la justice, pour soutenir les droits lésés des faibles? Gœthe semble le croire, et raconte, comme s'il s'agissait d'un exploit très noble, la lutte que son héros soutint contre Cologne. Examinons cet épisode d'un peu plus près.

Un tailleur de Stuttgart, nommé Sindelfinger, qui était bon tireur d'arbalète, avait gagné le premier prix dans un concours de tir ouvert par la ville de Cologne, prix qui consistait en une somme de 300 florins. Sous de mauvais prétextes, on ne le paya pas. Sindelfinger, aussitôt, renonce à son pacifique métier de tailleur pour entrer dans les gardes du corps du duc de Wurtemberg, dont il comptait obtenir la protection pour recouvrer ses 300 florins. Le duc, en effet, s'efforce d'intervenir en sa faveur. De puissans seigneurs s'intéressent à l'affaire, et adressent des réclamations au conseil et au bourgmestre de Cologne, qui ne nient point leur dette, mais qui persistent à ne la pas payer. Alors, les réclamans remettent leurs intérêts entre les mains de Gœtz, et l'affaire se corse aussitôt. Gœtz envoie au conseil de Cologne une lettre de défi (qui se trouve encore dans les archives de la ville), et ouvre les hostilités en s'emparant de deux marchands colonais, qui d'ailleurs jouent au plus fin avec lui et réussissent à l'attirer dans de nouvelles difficultés avec l'évêque de Bamberg. Enfin après cinq années, l'affaire s'arrange grâce à l'intervention du comte de Königstein, et se règle enfin par le paiement à Gœtz et à Sindelfinger d'une somme de 1000 florins d'or, soit, d'après des calculs d'équivalences, *vingt-trois fois* la valeur de la somme originairement contestée. Le comte de Königstein, en récompense de sa médiation, reçut aussi de la bonne ville des bijoux de grande valeur. — Est-ce que cette justice de chevaliers ne fait pas apprécier celle des procureurs ?

Mais la page la plus noire de la biographie de Gœtz, c'est celle où son histoire se confond avec celle de la guerre des paysans de 1525. Ayant eu le tort d'accepter de faire cause commune avec des révoltés sanguinaires et d'être leur chef, il eut encore celui de les abandonner. Ses actes en cette occurrence sont les seuls qu'il s'efforce, dans son autobiographie, de justifier. Ils lui valurent d'être poursuivi par la ligue souabe (ligue des princes, prélats et villes impériales qui s'efforçaient de maintenir la paix intérieure en lieu et place de l'empereur, lequel avait trop d'autres soucis pour se livrer à cette difficile besogne et manquait d'ailleurs des moyens nécessaires). — Mis en jugement et condamné, il passa deux ans en prison. Grâce à de puissantes interventions, il fut relâché contre une caution de 25000 florins, et sous promesse solennelle de ne plus quitter son château de Hornberg. Il y vécut une vieillesse pieuse ; pendant ses dernières années, il fréquenta assidûment le pasteur de son village, qui finit par s'établir auprès de lui, moyennant un traitement de 16 muids de blé et de 10 florins d'argent comptant. Il mourut en 1562 ; son tom-

beau, sur lequel il est représenté agenouillé et priant, a été conservé jusqu'aujourd'hui, et l'on en peut voir une reproduction au musée germanique de Nuremberg.

Que cette histoire soit haute en couleur, qu'elle ait un cachet pittoresque, attrayant pour un poète, on ne saurait le nier. Mais que le héros nous en soit donné comme un modèle de chevalerie, c'est ce qu'il nous est plus difficile d'admettre. Pourtant, Gœtz de Berlichingen a trouvé ses apologistes. L'un d'entre eux, M. Reinehld Pallmann, qui a étudié de très près les sources de son histoire, s'efforce de le justifier par un raisonnement assez spécieux (1) : selon lui, Gœtz de Berlichingen et, avec lui, la plupart des chevaliers souabes et franconiens dont l'histoire ressemble à la sienne, manifestaient, dans leurs luttes contre les princes, les prélats et les villes de la ligue souabe, « d'un instinct très sain de l'avenir qu'on pouvait souhaiter à l'empire allemand ». Les princes, les prélats et les villes tendaient à l'accroissement de leur puissance locale, aux dépens de la puissance impériale affaiblie et chancelante. En les combattant, les chevaliers combattaient donc pour l'empire : « Ils voulaient *médiatiser*... Ils poursuivaient un but social d'une signification éminente. Dans leurs tendances, et nullement dans celles des princes de l'époque... était le véritable avenir de l'Empire allemand. Et c'est le fait de l'aveuglement historique ou du particularisme, de les signaler et de les condamner comme anarchistes. » Il va de soi que cette interprétation, qui d'une façon bien inattendue découvre en Gœtz de Berlichingen un ancêtre politique de M. de Bismarck, justifie aux yeux de notre auteur la conception gœthéenne du personnage :

« Récapitulons, dit M. Pallmann en conclusion de son étude, ce que le Gœtz de Berlichingen authentique est à la caricature que la précédente critique en a créée, et nous verrons que le portrait du brave chevalier, animé d'un inépuisable amour de la liberté, tel que Gœthe nous l'a donné, n'est point un portrait de fantaisie. Au contraire, malgré l'insuffisance des secours historiques dont il disposait, il a, avec cet instinct qui est le propre des grands poètes, restauré en son personnage le vrai Gœtz historique et placé ainsi devant les yeux du peuple allemand un héros national représentatif. C'est pour cela que son chevalier à la main de fer, comme type du véritable *honneur allemand*, fascine encore aujourd'hui les spectateurs, si même ils ne connaissent pas exacte-

(1) *Der historische Gœtz von Berlichingen mit der eisernen Hand und Gœthe's Schauspiel über ihn;* Berlin, 1894.

ment les véritables circonstances dans lesquelles vécurent et agirent le chevalier et ses amis. »

Sans pénétrer dans le labyrinthe inextricable de l'histoire de l'Allemagne pendant le premier tiers du XVIe siècle, il ne serait point difficile de marquer la faiblesse d'une telle interprétation, d'ailleurs ingénieuse et bien d'accord avec les tendances des historiens du nouvel empire. Il suffirait de constater, d'abord, que ces goûts de rapine et cette humeur batailleuse avoués avec une candeur si naïve, montrent bien en notre héros un animal d'instinct et de proie, un « loup », plutôt qu'un penseur profond cherchant à démêler, dans l'obscurité des temps, le vrai fil des destinées de son pays; ensuite, que Gœtz n'exprime nullement ces « aspirations », et que, s'il se réclame de l'empereur, c'est parce que l'autorité de celui-ci est éloignée, faible, impuissante à s'imposer, tandis que celle de la ligue souabe est immédiate. Il sait fort bien qu'il n'a rien à redouter ni de Maximilien, ni du faible Charles V : c'est pour cela, sans doute, qu'ils ont ses sympathies; et s'il a du goût pour l'idée impériale, ce n'est point parce qu'elle flatte son sentiment national : c'est parce que, pour lui, l'empire c'est le désordre, c'est-à-dire le libre exercice de sa force et le triomphe de sa violence.

Du reste, Gœthe n'alla pas chercher si loin. Il n'était point alors un esprit politique, et il ne le fut jamais, bien qu'il dût un jour, comme on sait, arriver aux affaires. Il n'était pas non plus patriote, nous l'avons déjà vu. Il ne l'était pas même en ce temps-là, où la vieille Allemagne ne l'attirait que par son éclat pittoresque, où son « nationalisme » était un sentiment essentiellement littéraire. Si l'on en doute, qu'on lise l'article qu'il publia dans les *Frankfurter Gelehrten Anzeigen*, peu de temps après *Gœtz*, sur « l'amour de la patrie » (1) : « Si nous trouvons une place au monde, y dit-il, où nous reposer avec nos biens, un champ pour nous nourrir, un toit pour nous couvrir, n'avons-nous pas là une patrie ? Et est-ce que des milliers et des milliers d'hommes n'ont pas cela dans chaque état ?... Le *patriotisme romain*, que Dieu nous en préserve !... etc. » Il assistait en paisible philosophe à l'agonie du vieil empire, sans en rêver un nouveau; et je crois que M. Pallmann lui-même, malgré toute son ingéniosité, ne parviendrait point à faire de lui, comme de son héros, un précurseur de M. de Bismarck. Son idée a été beaucoup plus simple : il s'est épris de Gœtz pour des raisons analogues à celles qui l'avaient attaché à Shakspeare. Gœtz a représenté, pour lui,

(1) A propos d'un livre de J. von Sonnenfels intitulé : *Ueber die Liebe des Vaterlands* et publié à Vienne en 1771.

dans le domaine social, la nature et la liberté, comme Shakspeare les représentait dans le domaine littéraire, comme le gothique les représentait dans celui de l'art. Il l'a opposé à la tyrannie des institutions établies, qui choquaient ses opinions *libertaires*, comme il opposait Shakspeare aux règles classiques et les ogives de la cathédrale de Strasbourg aux colonnes de l'architecture antique. Il l'a compris, en un mot, à travers Rousseau. C'est pour cela, et non pour des motifs plus compliqués, et non plus par une intuition prophétique des temps futurs, qu'il le défend, qu'il le justifie, qu'il l'idéalise, qu'il le fait mourir — non pas assisté par un bon pasteur de campagne occupé de nettoyer son âme, mais en murmurant : « Air céleste... Liberté ! Liberté ! » et qu'il conclut : « Homme généreux ! Malheur au siècle qui t'a repoussé !... Malheur à la postérité qui te méconnaîtra !... » En réalité, son Gœtz, si l'on veut lui trouver un sens général, est un frère aîné de Carl Moor, le brigand modèle, redresseur des torts des honnêtes gens ; malgré tout l'effort de Gœthe pour lui donner une couleur « renaissance », il demeure un homme de la fin du XVIIIe siècle, qui a lu le *Contrat social* et l'*Émile*.

Cet effort, — où tant de dramaturges devaient persister sans un succès meilleur et qui ne nous a dotés que du trompe-l'œil baptisé du nom de « couleur locale », — cet effort aboutit le plus souvent à des résultats puérils. Nous lui devons des fragmens épisodiques que Gœthe fut d'ailleurs obligé de supprimer plus tard, quand sa pièce dut être jouée au théâtre de Weimar, et qui sont en elles-mêmes de peu d'intérêt. Telles sont les scènes qui se passent au palais épiscopal de Bamberg, où paraissent des personnages qui n'ont avec le drame aucun lien, même indirect, et qui tiennent des propos dont le seul but évident est de nous montrer que l'auteur est au courant des « papotages » de l'époque :

L'ÉVÊQUE. — Y a-t-il maintenant beaucoup d'Allemands de la noblesse qui étudient à Bologne ?

OLÉARIUS. — Des nobles et des bourgeois. Et, soit dit sans vanité, ils s'y font le plus grand honneur. On a coutume de dire à l'Académie, en manière de proverbe : « Studieux comme un gentilhomme allemand. » Car, tandis que les bourgeois s'efforcent, avec un zèle honorable, à compenser par leur savoir leur défaut d'origine, les nobles s'appliquent avec une louable émulation à relever encore leur éclat natif par le mérite le plus éclatant.

L'ÉVÊQUE. — Ah !

LIEBITRAUT. — Qu'on dise que le monde ne s'améliore pas tous les jours ! Studieux comme un gentilhomme allemand ! voilà ce que je n'ai pas entendu de mon temps. Si quelqu'un m'avait prédit cela pendant que j'étais à l'école, je l'aurais traité de menteur. On voit qu'il ne faut jurer de rien.

OLÉARIUS. — Oui, ils font l'admiration de toute l'Académie. Quelques-uns

des plus âgés et des plus habiles reviendront bientôt comme *doctores*. L'Empereur sera heureux de pouvoir leur confier des emplois.

LIEBITRAUT. — Cela ne manque pas.

L'ABBÉ. — Ne connaîtriez-vous pas, par exemple, un jeune gentilhomme... Il est de la Hesse...

OLÉARIUS. — Il y a beaucoup de Hessois à Bologne.

L'ABBÉ. — Il s'appelle... Il est de... Aucun de vous ne le connaît?... Sa mère était une;... Oh! son père n'avait qu'un œil... il était maréchal.

LIEBITRAUT. — De Wildenlholtz?

L'ABBÉ. — C'est cela! de Wildenlholtz!

OLÉARIUS. — Je le connais bien. Un jeune homme de beaucoup de talent. On loue surtout son habileté dans la dispute.

L'ABBÉ. — Il tient cela de sa mère.

LIEBITRAUT. — Mais son père ne s'en vanta jamais. Cela montre comment les défauts ne sont que des vertus déplacées.

L'ÉVÊQUE. — Comment disiez-vous que s'appelle l'Empereur qui a écrit votre *Corpus juris?*

OLÉARIUS. — Justinien.

L'ÉVÊQUE. — Un excellent seigneur! Qu'il vive!

OLÉARIUS. — A sa mémoire!

(*Ils boivent.*)

L'ABBÉ. — Et son livre doit être un beau livre.

OLÉARIUS. — On pourrait l'appeler le livre des livres. Un recueil de toutes les lois, avec les sentences faites pour tous les cas; et ce qui pouvait être encore défectueux ou obscur est complété par les commentaires dont les hommes les plus sages ont orné cet excellent ouvrage.

L'ABBÉ. — Un recueil de toutes les lois? Peste! On y trouve aussi les dix commandemens?

OLÉARIUS. — *Implicite*, oui, mais non *explicite*.

L'ABBÉ. — C'est bien ce que je veux dire : simplement, sans autre explication.

L'ÉVÊQUE. — Et ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'un État pourrait, comme vous le dites, vivre dans la paix et la tranquillité les plus sûres, si ces lois y étaient bien établies et bien maintenues...

La volonté de respecter l'histoire et de l'introduire au complet dans son drame est pour Gœthe une gêne continuelle; mais, plutôt que de s'en libérer, il préfère paraître maladroit. Prenons, par exemple, l'anecdote caractéristique du tailleur Sindelfingen que nous avons contée plus haut : Gœthe tient à l'utiliser. Dans sa première version, qui est la plus longue, elle se trouve introduite avec assez de naturel dans une discussion qu'ont ensemble Élisabeth (la femme de Gœtz) et Marie (sa sœur), tout en racontant des histoires au petit Charles (son fils) :

Dans la seconde version, plus resserrée, l'anecdote perd presque tout son sens, étant présentée autrement :

ELISABETH. — ... Te souviens-tu encore de la dernière sortie de ton père, lorsqu'il t'apporta un petit pain blanc?

CHARLES. — M'en apportera-t-il encore?

ÉLISABETH. — Je le pense. Vois-tu, il y avait un tailleur de Stuttgart qui

était fort habile à tirer de l'arc, et qui avait gagné à Cologne le prix de tir.

CHARLES. — Était-ce beaucoup?

ÉLISABETH. — Cent florins. Et ensuite ils ne voulurent plus le lui donner.

MARIE. — N'est-ce pas, Charles, que c'est vilain?

CHARLES. — Vilains jeux!

ÉLISABETH. — Alors, le tailleur vint trouver ton père, pour le prier de l'aider à obtenir son argent. Et ton père partit à cheval, et enleva à ceux de Cologne un couple de marchands et les tourmenta jusqu'à ce qu'ils eussent donné l'argent...

Dans la troisième version, la scène se rétrécit encore, en sorte qu'elle semble faite uniquement pour ce petit récit, dont le caractère anecdotique s'accentue ainsi de plus en plus et qu'aucun lien ne rattache plus à l'action générale. Il est vrai que l'esthétique de Gœthe n'admet pas ce que nous appelons la « composition » : elle réclame toutes les libertés shakspeariennes et veut que le poète se promène sans entraves d'aucune sorte à travers son sujet. Cette liberté ne lui réussit que lorsqu'il la prend tout entière : les plus belles scènes de la partie historique de *Gœtz* sont à coup sûr celles du siège de Jaxthausen, parce que là, s'il a toujours sous les yeux le texte des mémoires de son héros, il ne s'astreint point à le suivre et en profite sans abdiquer son indépendance.

III

Du reste, le véritable intérêt de l'œuvre se trouve bien davantage dans sa partie fictive, ajoutée et, si l'on peut dire, personnelle.

Rappelons que Gœthe l'écrivit à Francfort, en revenant de Strasbourg, dans un moment plutôt pénible de sa vie. Il venait de quitter une ville qui lui plaisait, une existence libre, des amis avec lesquels il se trouvait en communauté d'idées, et la douce Frédérique Brion, la fille du pasteur de Sesenheim, dont l'aimable souvenir ne laissait pas que de lui causer des remords assez vifs. Il se trouvait, de nouveau, dans la confortable maison de la *Fosse-aux-Cerfs*, où son père, plus maniaque que jamais, le rappelait sans cesse à la poursuite de cette carrière juridique qui ne lui plaisait guère, qu'il acceptait pourtant comme un joug qu'on n'a pas la force de secouer, et qui allait le conduire à Wetzlar : en pleine prose donc, bien loin des libres chevauchées à travers la campagne alsacienne, des rêveries dans la cathédrale, des belles conversations avec Herder ou Lerse. Son esprit, exalté par ses rêveries, bouillonnant de jeunesse, se lança d'abondance sur la piste que lui avaient ouverte les mémoires du chevalier à la

main de fer. « Tout mon génie, écrivait-il à son ami Salzmann, se tourne vers une entreprise pour laquelle Homère, et Shakspeare, et tout est oublié. Je dramatise l'histoire d'un des plus nobles Allemands ; je sauve la mémoire d'un brave homme ; et l'énorme travail que cela me coûte me procure un véritable passe-temps dont j'ai si grand besoin ici. Car il est triste de se trouver dans un lieu où toute notre activité doit se dévorer elle-même... » En six semaines, il rédigea la première version de son œuvre, — qui demeure peut-être bien supérieure à ses autres remaniemens. Au fur et à mesure, il en faisait lecture à Cornélie, qui se passionnait avec lui pour ses héros. Ceux-ci perdirent bientôt, malgré la « couleur locale » répandue à flots, leur personnalité historique : ils devinrent de vrais contemporains de l'auteur, ils s'identifièrent aux êtres qu'il rencontrait tous les jours ; son imagination se plut à mêler aux figures que lui fournissaient les données authentiques des « mémoires » d'autres figures dont elle fit tous les frais. Parfois, c'était de parti pris qu'il faisait intervenir ses souvenirs dans son œuvre : ainsi, il se plut, de son propre aveu, à mettre en scène un de ses amis de Strasbourg, Franz Lesse, qui devient, dans l'infortune, le fidèle compagnon de Gœtz (1). De l'amie, de la confidente qu'il avait en sa sœur Cornélie, il prend quelques traits pour les donner à la sœur de Gœtz, Marie. Cornélie était, en ce moment-là, fiancée à un ancien camarade de son frère nommé Schlosser. De là, les fiançailles de la pièce, qui ne sont point historiques, car une sœur de Gœtz de Berlichingen fut en effet la femme d'un chevalier nommé *Martin* de Sickingen, lequel n'était point le fameux *Franz* de Sickingen, et si Gœtz, en parlant de celui-ci dans ses mémoires, l'appelle quelquefois son « beau-frère », c'est en suivant un usage particulier aux chevaliers franconiens. Comme Marie pour Weislingen, Cornélie avait eu auparavant un vif attachement pour un « jeune Anglais » dont Gœthe ne nous donne pas le nom (2). Or ce souvenir est particulièrement reconnaissable dans la pièce : lisez, je vous prie, la scène où Franz de Sickingen vient demander la main de Marie, changez les noms des personnages, supprimez quelques détails, et dites si elle n'a pas l'*odeur de la réalité*,

(1) « ... Il disait souvent que le ciel ne l'ayant pas fait pour être un héros de guerre et d'amour, il voulait se contenter du rôle de second, entendu dans le sens du roman et de l'escrime. Comme il resta toujours égal à lui-même et qu'il offrait le vrai modèle du caractère ferme et bon, son idée se grava dans mon esprit en traits aussi profonds qu'agréables, et quand j'écrivis *Gœtz de Berlichingen*, je me sentis engagé à consacrer le souvenir de notre amitié, et je donnai le nom de France Lerse au brave homme qui sait se subordonner si noblement. (*Vérité et Poésie*, l. IX.)

(2) *Vérité et poésie*, l. VI.

si l'on ne croirait pas entendre une conversation authentique entre deux jeunes lecteurs de Rousseau et des romans anglais, épris des sentimens naturels, résolus à la générosité, naturellement grandiloquens.

SCHLOSSER. — Oui, je viens demander à votre noble sœur son cœur et sa main. Et si votre voulez me donner son âme pure, alors.....

GŒTHE. — Je voudrais que vous fussiez venu plus tôt. Il faut que je vous avoue que X... a déjà demandé son amour... Il voltige de côté et d'autre pour chercher sa pâture, Dieu sait sur quel buisson!

SCHLOSSER. — Est-ce possible ?

GŒTHE. — Comme je vous le dis.

SCHLOSSER. — Il a rompu un double lien.

GŒTHE. — La pauvre fille passe maintenant sa vie à pleurer et à prier.

SCHLOSSER. — Nous allons la faire chanter.

GŒTHE. — Quoi! vous vous décideriez à épouser une fille abandonnée?

SCHLOSSER. — Cela vous honore tous deux d'avoir été trompés par lui. Faut-il que la pauvre fille entre au couvent parce que le premier homme qu'elle a connu était un indigne? Non, je persiste!...

GŒTHE. — Je vous dis qu'elle ne le regardait pas avec indifférence.

SCHLOSSER. — As-tu si peu de confiance en moi, que tu me croies incapable de chasser le souvenir d'un misérable? Allons auprès d'elle!

En traçant le portrait de cette mélancolique délaissée, Gœthe pensait certainement aussi à la pauvre fille qui lui avait donné tout son cœur, mais à laquelle il ne prêtait pas, semble-t-il, des sentimens aussi généreux que ceux dont s'inspirait sa littérature; car, son œuvre publiée, il recommandait en ces termes à son ami Salzmann d'en faire tenir un exemplaire à Mlle Brion : « La pauvre Frédérique se trouvera en quelque mesure consolée puisque l'infidèle est empoisonné... »

Il serait facile de relever, dans le détail, bien d'autres concordances avec la réalité. Ce qui nous intéressera davantage, c'est de voir comment Gœthe s'est traité lui-même, ce qu'il a mis, dans son œuvre, de son propre moi.

D'instinct, il a trouvé le procédé qui devait si bien lui réussir plus tard, auquel nous devons ses deux créations les plus célèbres : le dédoublement. Ceci est déjà fort instructif : Gœthe a senti sa complexité, il n'a pas cru possible de réunir, en une seule figure littéraire, les traits contradictoires que la réalité se plaît si volontiers à combiner dans un même être. Il a donc créé le personnage de Weislingen, pour servir à la fois de complément et de réponse à Gœtz; et il a pu, ainsi, manifester les faces opposées de son âme, se mettre tout entier dans son œuvre, sans offenser la psychologie conventionnelle dont il subissait encore inconsciemment les lois, et sans paraître se confesser. Gœtz est orné

de qualités dont l'ensemble constituait à ses yeux le véritable héros : il est loyal et chevaleresque, généreux, désintéressé, joyeux; le mobile de ses actes, l'axe de ses pensées, c'est l'amour ardent de l'indépendance ; il ne combat que pour la conquérir; et il combat contre les hommes et les principes que Gœthe n'aimait pas, contre les prêtres ambitieux, étroits, cupides, tels que les « philosophes » aimaient à les décrire, contre une aristocratie oppressive et rusée, pour sa liberté, pour celle des autres, pour les droits des faibles. S'il paraît inconséquent ou coupable en se laissant entraîner dans les rangs de fanatiques sanguinaires, ce n'est qu'une fausse apparence : il s'est sacrifié dans un noble dessein, pour arrêter la révolte, pour en changer les caractères, pour éviter les cruautés inutiles. Il a raison, seul contre tous. Il meurt en disant aux siens : « Fermez vos cœurs avec plus de soin que vos portes. Voici le temps de la fraude ; la carrière lui est ouverte. Les méchans régneront par la ruse, et le noble cœur tombera dans les filets. » Pas un doute sur la légitimité de ses actes n'importune sa conscience. Il est l'honnête homme au sens complet du mot, le brave homme, et encore l'homme joyeux, qui puise sa gaîté dans la pureté de son âme. Mais Gœthe sait bien que, si c'est là ce qu'il voudrait être, ce n'est point précisément ce qu'il est. Il a déjà des souvenirs de Leipzig et de Strasbourg, qui sont lourds à son cœur que le sentiment de sa supériorité n'a pas encore desséché. Il ne peut regarder derrière soi, sans frissonner en songeant aux larmes qu'il a déjà fait répandre. Il est mûr pour la crise de mélancolie qu'il va traverser bientôt. C'est pour cela qu'il conçoit Weislingen, l'homme faible sans méchanceté, trop facilement gouverné par les impressions de l'heure présente, ce malheureux « excédé de ce qu'il est », traître et honteux de ses trahisons, qui ne peut sans rougir regarder le loyal Berlichingen, — et qui est peut-être bien la figure la mieux dessinée de la pièce, la plus *fouillée* en tout cas, la plus humaine, la moins conventionnelle et la plus vraie. Que Gœthe, en la créant, ait songé à son propre cas, on n'en saurait douter, d'autant moins qu'on la retrouvera dans ses prochaines œuvres, dans *Clavijo*, dans *Stella*, marquée de traits plus vigoureux. Ses amis, cependant, s'y trompèrent : et le laissèrent au bénéfice de son Gœtz, dont ils devaient bientôt lui donner le nom, à leur table d'hôte de Wetzlar. Il savait bien qu'on le flattait, mais la méprise ne dut pas lui déplaire : mieux vaut passer pour Faust que pour Méphisto, pour don Quichotte que pour Sancho Pança.

IV

Cependant, ces élémens, fournis les uns par l'histoire, les autres par la vie, ne constituent pas toute l'œuvre. Un autre élément vient encore s'ajouter à leur mélange, un élément purement romantique, dans le plus mauvais sens du mot, c'est-à-dire artificiel, conventionnel et factice. Il est représenté surtout par la figure d'Adélaïde et par les scènes qu'elle inspire.

Adélaïde est tout imaginaire. Gœthe ne l'a rencontrée ni dans l'histoire ni dans la vie : il l'a tirée de son propre fonds ; et vraiment l'on reconnaîtra qu'elle ne lui fait pas beaucoup d'honneur. Dans sa pensée, elle doit avoir une valeur symbolique : elle incarne, je suppose, les mauvaises tendances de l'Allemagne, les tendances aristocratiques et cléricales, celles-là mêmes que soutenaient l'évêque de Bamberg et Weislingen, et que Gœtz combattait. De plus, opposée aux deux autres femmes de la pièce, Élisabeth et Marie, l'une vaillante et l'autre tendre, elle représente les séductions funestes des dangereuses charmeresses : elle est la « femme fatale » qui arrête la marche des héros, sème la haine entre eux, manie avec une égale habileté le mensonge, la ruse et le poison : Circé, lady Macbeth, que sais-je (1)? Nul ne l'approche sans être vaincu par elle ; Gœthe lui-même, de son propre aveu, subit le sort commun : pour elle, il oublia son loyal héros, qui, peu à peu (dans la première version) s'efface pour lui livrer la scène : « Malgré moi, confesse-t-il, ma plume lui appartenait tout entière, l'intérêt qu'elle avait allait croissant ; et comme à la fin Gœtz demeure en dehors de l'action et ne reparaît que pour prendre fâcheusement part à la guerre des paysans, il est bien naturel qu'une charmante femme l'ait supplanté auprès de l'auteur qui, secouant les liens de l'art, pensait à s'essayer dans un nouveau champ. » Cette « charmante femme » n'est rien moins que la cheville ouvrière de la pièce : c'est elle qui, en séduisant Weislingen, l'éloigne de Marie et empêche sa réconciliation avec Gœtz ; elle séduit aussi Sickingen ; elle séduit Franz, l'écuyer de Weislingen, qui, sur ses ordres, empoisonnera son maître. Une sentence de la Sainte-Wehme arrête enfin le cours de ses exploits ; mais elle séduit aussi le messager chargé de l'exécuter, et, si elle reçoit de lui le juste châtiment de tant d'abominables crimes,

(1) « Adélaïde est la contre-partie la plus complète du parti vieil allemand ; elle est la beauté en lutte contre la force, mais la beauté coquette, élégante, fausse, — la beauté telle que les vieux allemands pouvaient l'attribuer à l'art français. » Richard M. Meyer, *Gœthe*, Berlin, 1895.

c'est que sa force ou son adresse la trahissent au moment suprême.

Ramenée à ces grandes lignes, la conception d'Adélaïde paraît d'un romanesque plutôt médiocre, et l'on est déjà tenté de la classer dans la galerie de ces héroïnes de mélodrame qui ne sauraient exciter en nous qu'un intérêt vulgaire. Que sera-ce si nous l'examinons de plus près, dans le détail des nombreuses scènes qui lui sont consacrées? Bien qu'elle monologue volontiers, tout exprès pour dévoiler la noirceur de ses desseins, il n'en est pas une où l'art du poète parvienne à l'expliquer, pas une non plus où elle prenne vie. Elle flotte dans un nuage de romanesque de pacotille, dans les brumes d'un moyen âge d'opéra. Le mobile de ses actes, les ressorts de ses sentimens ne nous sont point montrés : sans comprendre pourquoi ni comment, nous voyons seulement qu'elle fait de détestable politique et change d'amans avec une blâmable complaisance. Puis, quand la mesure de ses forfaits est comble, on nous transporte dans le caveau souterrain où siège le « Tribunal secret », et le décor prépare le dialogue : sept « grands-juges » siègent autour d'une table recouverte d'un tapis noir où sont posés un glaive et une corde; de chaque côté, sept juges assistans restent debout, en longues robes blanches, et le jugement commence :

PREMIER GRAND-JUGE. — Juges du Tribunal secret, vous avez juré sur la corde et le glaive d'être irréprochables, de juger en secret, de punir en secret, pareils à Dieu. Si vos mains et vos cœurs sont purs, levez les bras et appelez sur le malfaiteur : Malheur! Malheur!

TOUS, *levant le bras.* — Malheur! Malheur!

PREMIER GRAND-JUGE. — Crieur, commence le jugement.

LE PREMIER JUGE ASSISTANT, *s'avançant.* — Moi, crieur, je porte plainte contre le malfaiteur. Que celui dont le cœur et les mains sont purs, pour jurer par la corde et le glaive, qu'il accuse par la corde et le glaive! qu'il accuse! qu'il accuse!

UN SECOND JUGE ASSISTANT, *s'avançant.* — Mon cœur est pur de crimes, et mes mains de sang innocent. Que Dieu me pardonne les mauvaises pensées et arrête la volonté! Je lève ma main, et j'accuse! j'accuse! j'accuse!

PREMIER GRAND-JUGE. — Qui accuses-tu?

L'ACCUSATEUR. — J'accuse sur le glaive et la corde Adélaïde de Weislingen... etc.

Maintenue dans la seconde version, cette scène mélodramatique fut supprimée dans la troisième. Ici, d'ailleurs, les remaniemens prennent un intérêt particulier, en ce sens du moins qu'ils nous montrent à quel degré d'incertitude et d'incohérence était la pensée de Gœthe par rapport à ce personnage d'Adélaïde, sa création préférée cependant, dont il allonge et rétrécit tour à tour le rôle élastique.

Dans la première version, le jugement était suivi, après une

courte scène intermédiaire, de l'exécution. Adélaïde, seule dans sa chambre à coucher, tourmentée par de « singuliers pressentimens », inquiète de l'obscurité, remuait de vagues pensées en un monologue trop évidemment destiné à prévenir la surprise du spectateur : « Weislingen est-il mort? Franz est-il mort? C'était un brave garçon... » On l'aurait crue en proie à quelques remords, on aurait pensé à lady Macbeth, si elle ne s'était brusquement endormie. On entendait alors un appel de la voix de Franz : l'exécuteur de la Sainte-Wehme sortait de sa cachette, sous le lit; un « Esprit » appelait : « Adélaïde! » Elle s'éveillait : et la scène du meurtre s'accomplissait, rapide, violente, mélodramatique comme celle du jugement :

Adélaide, *réveillée.* — Je l'ai vu. Il se débattait dans les affres de la mort! Il m'appelait! il m'appelait! Ses yeux étaient creux et pleins d'amour!... Assassin! assassin!

L'assassin. — Ne crie pas! Tu appelles la Mort. Des esprits vengeurs ferment les oreilles du secours.

Adélaide. — Veux-tu mon or? mes bijoux? Prends-les! mais laisse-moi la vie.

L'assassin. — Je ne suis pas un voleur. Les ténèbres ont jugé les ténèbres, et tu dois mourir.

Adélaide. — Malheur! malheur!

L'assassin. — Sur ta tête! Si les horribles spectres de ton action ne tournent pas ton regard effrayé vers l'enfer, alors regarde en haut, regarde le vengeur dans le ciel, et prie-le de se contenter du sacrifice que je lui offre.

Adélaide. — Laisse-moi vivre! Que t'ai-je fait? Je suis à tes pieds.

L'assassin, *à part.* — Une princesse royale! Quel regard! quelle voix! Dans ses bras, moi misérable, je serais un dieu... Si je la trompais! Puisqu'elle est en mon pouvoir.

Adélaide. — Il semble ému.

L'assassin. — Adélaïde, tu m'attendris. Veux-tu me promettre?

Adélaide. — Quoi?

L'assassin. — Ce qu'un homme peut demander à une belle femme dans la nuit profonde.

Adélaide, *à part.* — La mesure est comble. Le vice et la honte, comme des flammes infernales, m'ont enlacée dans des bras diaboliques. J'expie, j'expie! C'est en vain que j'essaie d'effacer le vice par le vice, la honte par la honte. Le déshonneur le plus affreux ou la mort la plus vile se présentent à mes yeux dans une image d'enfer.

L'assassin. — Décide-toi.

Adélaide, *à part.* — Un rayon de délivrance! (*Elle s'approche du lit; il la suit : elle tire un poignard des colonnes et l'en frappe.*)

L'assassin. — Traîtresse jusqu'à la fin. (*Il tombe sur elle et l'étrangle!*) Serpent! (*Il lui donne des coups de poignard.*) Je saigne aussi. Voici le prix de tes désirs sanguinaires! Tu n'es pas la première. Dieu, qui l'as faite si belle, ne pouvais-tu la faire bonne? (*Il sort.*)

Dans la seconde version, cette scène disparaît : le jugement seul nous renseigne sur le sort d'Adélaïde. Puis, dans la troi-

sième, il n'y a plus ni jugement ni exécution, Gœthe ayant sans doute reconnu la violence excessive et la valeur banale de telles scènes. Et tout cela est remplacé par une scène de remords et de terreur, tout aussi romantique et shakspearienne si l'on veut, bien qu'un peu moins invraisemblable et composée :

ADÉLAIDE, *seule.* — Heureux enfant! pressé par le sort le plus terrible, tu joues encore! Le mouvement puissant des flots se tourne en écume, l'activité puissante de la jeunesse se tourne en jeu. Je veux te suivre : ma forme blanche, comme un esprit, regardera vers toi du haut de ces murailles. Je le vois, oh! si distinctement! sur son cheval blanc : la lumière du jour l'entoure, et les mouvantes ombres aiguës l'accompagnent! Il s'arrête; il déploie le voile : sait-il que je lui fais signe? Il veut continuer! Il hésite encore! Marche donc, adolescent ! marche à ton triste but ! C'est étrange, ce noir passant qui vient à sa rencontre. Une forme sombre et noire de moine s'avance. Ils se rencontrent. S'arrêteront-ils? se parleront-ils? Ils passent à côté l'un de l'autre sans avoir l'air de se voir! Chacun suit sa route. Franz descend, et, je ne me trompe pas, le moine monte vers le château! Pourquoi un frisson d'effroi pénètre-t-il mes moelles? N'est-ce pas un de ces moines dont j'ai vu des milliers de nuit et de jour? Pourquoi celui-là me ferait-il peur? Il marche toujours, lentement, très lentement. Je le vois distinctement, sa forme, ses mouvemens. (*On sonne.*) Le portier doit garder les portes fermées, et ne laisser entrer personne avant le jour, qui que ce puisse être. (*A la fenêtre.*) Je ne le vois plus. A-t-il pris le sentier ? (*On sonne.*) On examine sans doute les petites portes de derrière, si elles sont bien verrouillées et fermées... Murs, châteaux, liens et verrous, quel bienfait pour ceux qui ont peur, qui s'angoissent! Et pourquoi est-ce que je m'angoisse? L'horreur s'approche-t-elle de moi qu'on accomplit au loin, sur mon ordre? Est-ce là le crime qui me met devant les yeux l'image d'une sombre vengeance? Non, non : c'était un être réel, étrange, inconnu! Si c'était un jeu de mon imagination, je devrais le voir ici aussi. (*Une forme noire voilée, tenant une corde et un poignard, entre, menaçante, par une porte de derrière, et s'avance vers Adélaïde, placée de telle manière qu'elle ne peut pas voir cette apparition effrayante de ses yeux physiques; en effet, elle regarde plutôt du côté opposé.*) Mais là-bas, là-bas, il y a une ombre! Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est que cette tache obscure qui passe sur le mur? Malheur, malheur à moi! je suis folle! Domine-toi, remets-toi! (*Elle ferme un instant les yeux, puis retire ses mains et regarde dans la direction opposée.*) Voici qu'elle plane ici, voici qu'elle se traîne là. Lance-toi sur elle! Mais elle disparaît. Va-t'en, vision de ma folie! Elle fuit, elle s'éloigne ! Ainsi veux-je te persécuter, te pourchasser! (*Tout en repoussant l'image, elle aperçoit tout à coup la figure réelle qui traverse la chambre à coucher. Elle pousse un cri et se jette sur la sonnette.*) Des lumières, des lumières, des flambeaux! Tout le monde ici! Encore des flambeaux! Que la nuit qui m'environne devienne le jour! Sonnez l'alarme! que chacun coure aux armes! (*On entend sonner.*) Inspectez cette chambre! Elle n'a point d'autre issue. Trouvez-le, enchaînez-le. — Pourquoi tremblez-vous ? Un criminel est caché ici. (*Quelques soldats s'éloignent.*) Vous autres, entourez-moi. Tirez vos épées ! Sortez vos hallebardes !... A présent, je suis plus calme. Restez tranquilles. Attendez. Soutenez-moi, mes chères amies! Ne me laissez pas tomber! Mes genoux chancellent. (*On lui offre un siège.*) Approchez-vous, défenseurs! Entourez-moi, veillez sur moi. Qu'aucun de vous ne bouge d'ici jusqu'au plein jour!

V

De tels remaniemens dépassent de beaucoup l'importance et la signification des retouches habituelles. On est en tout cas fondé à en conclure que l'auteur, pris de doutes sur son œuvre, n'en ignorait point les imperfections : il trouvait plus facile de les reconnaître que de les corriger. C'est qu'il ne s'agissait pas de détails d'exécution, mais d'un vice plus grave, d'un vice inhérent à la conception même de la pièce, qu'il nous faut signaler.

Un des reproches que la critique a le plus souvent adressés à *Gœtz de Berlichingen,* c'est de manquer d'unité. Or, en prenant ce mot dans son sens le plus classique, les apologistes de Gœthe n'ont guère eu de peine à montrer que ce reproche n'avait point de raison d'être. Il est évident, en effet, que Gœthe n'a point voulu que son œuvre soit *une* à la façon d'une tragédie de Racine ou même de Corneille : d'autant moins que l'idée qu'on se fait de l'unité n'est pas la même sous les diverses latitudes, pour un Allemand et pour un Latin, pour un Anglais et pour un Français. Mais il y a une *unité* supérieure aux trois unités d'Aristote, et plus indispensable, quelle que soit la race du poète et de son public : c'est celle que je voudrais appeler pour un instant l'*unité d'intention.* Or celle-ci manque complètement à la première œuvre de Gœthe, par le fait même de la diversité des élémens dont elle est composée. Il n'y a pas d'accord possible, pas d'harmonie, entre les sentimens contradictoires dont le poète s'inspire, les uns contemporains, et jaillissant, pour ainsi dire, d'une source naturelle, les autres laborieusement empruntés à l'histoire, d'autres encore tout artificiels, procréés au hasard des soubresauts d'une imagination de vingt-deux ans. Le poète se trouve pris entre le besoin qu'il a de s'exprimer lui-même à travers des personnages histoque et sa ferme volonté de respecter les données authentiques qu'il croit posséder. La figure d'Adélaïde, produit capricieux de sa fantaisie, achève de bouleverser l'équilibre plus ou moins solide qu'il avait cru établir dans le premier acte; en sorte que le résultat final de ses efforts n'est autre que le triomphe de l'incohérence.

S'il était nécessaire de plaider les circonstances atténuantes, on pourrait rappeler que Gœthe, lorsqu'il acheva sa première version, — laquelle demeure, malgré tout, la plus importante, — atteignait à peine sa vingt-deuxième année; qu'entre sa première et sa seconde rédaction, il commit l'imprudence de demander le conseil de ses amis, dont il reçut, comme toujours, des avis

inconciliables, allant du blâme catégorique (Herder) à l'enthousiasme absolu; que sa troisième version ne fut en réalité qu'une tentative malheureuse pour rendre possible la représentation d'une œuvre qu'à l'origine il ne destinait point à la scène; qu'au moment où il composa Gœtz, le théâtre allemand ne lui offrait aucun modèle, les pièces de Lessing se rapprochant encore trop, pour son goût d'alors, du « genre classique », et la meilleure pièce « romantique » existant alors, l'*Ugolin* de Gerstenberg, étant bien loin d'être un chef-d'œuvre; enfin que, tout imprégné de Shakspeare, tout rempli de théories absolues comme on l'est volontiers à son âge, il ne se trouvait point en état de dégager encore sa personnalité. Mais ce plaidoyer n'aurait pas sa raison d'être, car *Gœtz de Berlichingen*, tel qu'il était, obtint, en somme l'accueil le plus favorable, voisin de l'enthousiasme. Il souleva — ce qui ne fut point pour déplaire à son auteur — quelque colère parmi les « classiques ». Un critique, qui n'était autre que le roi de Prusse, le condamna vertement : « On peut pardonner à Shakspeare des écarts bizarres, dit en effet Frédéric II dans son petit écrit intitulé : *De la littérature française;* car la naissance des arts n'est jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un *Gœtz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le public applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. » Mais on sait que Frédéric n'était pas « dans le mouvement », du moins en littérature. Par une contradiction qu'on a souvent relevée, le prince qui travaillait alors à préparer l'avenir politique de l'Allemagne ne comprenait point le parti qu'il aurait pu tirer des aspirations « nationalistes » éparses autour de lui; d'ailleurs, outre la forme déréglée de *Gœtz*, il ne pouvait qu'en désapprouver les tendances libertaires, lui dont on sait le goût pour les gouvernemens solides; et comment l'ami de Voltaire, pénétré des doctrines de son siècle, eût-il pu goûter ce moyen âge idéaliste, de morale austère, et, en somme, chrétienne? En revanche, l'œuvre nouvelle parut une révélation aux « vieux allemands » de la suite de Klopstock, aux « hommes libres », fanatiques de Rousseau ou disciples de Herder (qui, lui, faisait ses réserves), aux jeunes poètes du *Hainbund* groupés autour de Bürger et de Vosz : à tel point que plusieurs d'entre eux, parmi les plus considérables, Lavater, Stilling, Klopstock lui-même, tinrent à honneur de féliciter le jeune poète et d'entrer en relations personnelles avec lui. Le public suivit ce mouvement : mise en vente au prix de douze groschen, la pièce reçut un tel accueil que, dès 1774, l'acteur Karle, de Berlin,

essaya de la mettre à la scène; quelque difficile ou impossible qu'elle fût, cette entreprise n'en excita pas moins l'intérêt général; et la pièce lui valut de si bonnes recettes, qu'il put la jouer treize fois dans le courant de l'année. L'auteur avait donc mille raisons d'être satisfait; et il l'était : « Maintenant, quant à mon cher Gœtz, écrivait-il à un ami quelques semaines après la publication de sa pièce, je me confie à sa bonne nature : il réussira et il durera. C'est un fils des hommes qui a beaucoup de défauts, et cependant l'un des meilleurs... Mais j'ai déjà reçu de tels applaudissemens que j'en suis étonné. Je ne crois pas que je fasse de longtemps quelque chose qui touche autant le public. » Cette bonne opinion qu'il avait de sa première pièce, il ne la perdit jamais. Alors même que son périple autour des idées l'avait entraîné bien loin du romantisme, il demeurait plein d'indulgence pour les « défauts » de son chevalier à la main de fer : « J'ai écrit mon *Gœtz de Berlichingen* quand j'avais vingt-deux ans, disait-il à Eckermann, et dix ans plus tard j'étais étonné de la vérité de mes peintures. Je n'avais rien connu par moi-même, rien vu de ce que je peignais; je devais donc posséder par anticipation la connaissance des différentes conditions humaines. »

Cependant, quoique satisfait, Gœthe ne devait pas persévérer dans la voie qui lui avait valu ce premier succès, car elle était contraire à son véritable génie. *Gœtz* demeure, en effet, la seule de ses œuvres qui porte nettement la marque de l'époque du *Sturm und Drang*, de tempête et de violence; elle est la seule qu'ait produite la crise romantique où d'autres, comme Klopstock, s'attardèrent, mais qui, pour Gœthe, devait être rapide et légère comme une maladie d'enfant.

ÉDOUARD ROD.

LA QUESTION TCHÈQUE

Il y a vingt-six ans déjà que M. Saint-René Taillandier publiait ici même, sur la situation politique de la Bohême, un article qui était un cri d'alarme (1). L'écho s'en perdit vite dans l'indifférence du public mal préparé à le comprendre, dont l'attention ne fut que trop distraite par les événemens. Depuis 1869, la « question tchèque » n'a cessé de devenir plus grave et plus aiguë d'année en année. Elle est aujourd'hui la question vitale de la politique autrichienne. Elle est, surtout, le principal obstacle au progrès du germanisme. A ce double titre, elle a pour la France un intérêt de premier ordre. « Il s'agit de nous! » disait déjà M. Saint-René Taillandier à une époque où notre territoire était intact et où nos prochains désastres n'étaient même pas soupçonnés. Il s'agit de nous, aujourd'hui, plus que jamais. Combien de Français le savent-ils? Notre souhait et notre but seraient qu'il y en eût quelques-uns de plus.

I

Si on jette les yeux sur une carte ethnographique de l'Europe, on remarquera que la frontière de la race et de la langue allemandes dessine, à l'Est, un grand angle rentrant. Tandis que l'Allemand du Nord s'avance jusqu'à Breslau et l'Allemand du Midi jusqu'à Vienne, au centre même de l'Allemagne, la race germanique ne dépasse pas la frontière de Bavière. Le chemin de fer de Nuremberg à Prague n'a pas plutôt franchi la forêt de Bohême que le paysage, les costumes, la langue, tout change comme un

(1) *L'Autriche et la Bohême en 1869. La question tchèque et l'intérêt français*, 1er août 1869.

décor. Un plateau un peu triste, et des vallées sans grandes lignes succèdent aux plaines bavaroises : et les champs sont peuplés de paysans aux vêtemens de couleurs voyantes, dont l'aspect n'a rien d'allemand. C'est le pays slave. Le grand losange dessiné par les montagnes de Bohême, flanqué à l'Est par la Moravie, qui le relie aux nations de la même race, est la patrie des Tchèques, cette avant-garde du monde slave, qui a survécu à la disparition de ses congénères du Nord et du Sud, les Slaves de la Baltique et ceux du Danube. Au Sud comme au Nord, la germanisation a fait son œuvre. Les Tchèques de Bohême restent seuls debout, entourés de trois côtés par les Allemands, mais luttant pour leur race et pour leur langue avec une énergie sans égale. Épieu enfoncé dans la chair allemande, comme on dit en Allemagne. Rocher battu par la mer germanique, disent les Slaves avec plus de justesse. L'histoire de l'assaut furieux qui lui est livré depuis plusieurs siècles est intéressante comme un drame.

Déjà la vague allemande en a emporté plus d'un morceau. La couronne de saint Venceslas, ceinte depuis 1526 par les princes de la maison d'Autriche, réunissait les trois pays de Bohême, Moravie et Silésie. La paix de 1742 a fait passer aux mains de la Prusse la plus grande partie de la Silésie, et la province prussienne qui porte aujourd'hui ce nom ne compte plus que des Allemands et quelques Polonais. En Bohême même et en Moravie, la race allemande s'est emparée de districts entiers. A la suite de la terrible défaite de la Montagne-Blanche en 1619, qui a été pour la Bohême ce que la déroute de Mohács avait été, un siècle plus tôt, pour la Hongrie, le pays a été mis en coupe réglée au profit des Allemands. Conquête plus terrible que celle des Turcs, car la domination turque, une fois disparue, ne laisse pas de traces, tandis que la domination allemande marque partout son empreinte, et poursuit une œuvre systématique. La noblesse tchèque périt sur l'échafaud, et des Allemands se partagèrent ses dépouilles. Les colons allemands, les marchands allemands, les jésuites allemands, l'administration allemande, purent accomplir sans obstacle, pendant cent cinquante ans, leur œuvre de dénationalisation. La géographie même du pays fut germanisée, et tous les noms de lieux reçurent des formes allemandes qui ont passé dans les habitudes européennes, et qui ont fait trop souvent prendre le change sur la véritable nationalité du pays. A la fin du XVIIIe siècle, la langue tchèque n'était plus parlée que par des paysans, et on pouvait déjà se permettre de calculer le petit nombre de générations qu'il lui faudrait pour disparaître tout à fait, comme avaient autrefois disparu les Slaves de la Saxe et du Brandebourg.

Le réveil, ou, comme on dit en Bohême, la résurrection du peuple tchèque, est un des faits les plus extraordinaires de l'histoire des nationalités. La Grèce elle-même et la Hongrie n'ont pas eu à vaincre des difficultés de même ordre. Pour tirer de l'oubli la langue nationale réfugiée dans les campagnes, pour renouer les traditions interrompues, faire revivre l'ancienne littérature, rajeunir et enrichir une langue qui ne suffisait plus aux idées et aux besoins modernes, composer jusqu'à un alphabet et une orthographe, créer des œuvres nouvelles, reconquérir les villes, l'administration, les écoles, vaincre la résistance et souvent la persécution d'un gouvernement hostile, il a fallu des prodiges de volonté et de ténacité. Les Tchèques ont accompli ces prodiges. Ils ont voulu avoir, et ils ont eu, des historiens, des littérateurs, des poètes, des philologues, des hommes d'État. Les noms de Kollar, de Čelakovsky, de Jungmann, de Safařik, de Tomek, de Palacky surtout, pour ne citer que les plus célèbres, sont intimement liés à l'histoire de la Bohême, et ont acquis un éclat et une réputation européennes. Grâce à eux, et après un siècle d'efforts soutenus et de luttes persistantes, la Bohême a repris son rang de peuple civilisé, de *kulturland*, à la grande déception de ses voisins allemands, et replacé la vieille langue des hussites parmi les plus belles et les plus riches de l'Europe.

Le mouvement national avait déjà un demi-siècle de durée, et le peuple tchèque avait repris possession de lui-même, lorsque éclatèrent les événemens de 1848. Ce fut partout, en Europe et surtout en Autriche, l'année des illusions démesurées. Les Tchèques purent croire un instant que les droits historiques de la couronne de saint Venceslas allaient être reconnus et consacrés par une constitution fédérative de la monarchie autrichienne. Ils purent même se leurrer de l'espoir d'une entente fraternelle avec leurs compatriotes de race allemande, séduits, eux aussi, par le libéralisme indécis de l'époque qui prêtait si commodément à tous les malentendus. La désillusion fut prompte. L'échauffourée encore mal expliquée de juin 1848 ramena le régime militaire et autoritaire, et après la défaite des Hongrois insurgés, ce fut la Bohême, restée fidèle à la monarchie, qui paya pour eux. Quant aux Allemands, on ne tarda guère à comprendre que leurs aspirations avant tout pangermanistes et impériales n'avaient rien de commun avec les droits de la Bohême. La célèbre réponse de Palacky au Congrès de Francfort : « Je ne suis pas Allemand », souleva dans toute l'Allemagne un cri de colère contre le peuple qui refusait d'élire des députés à la diète germanique, et qui convoquait, à Prague, un congrès slave.

Les douze années qui suivirent furent des plus dures pour la Bohême. Les derniers vestiges de l'ancienne constitution avaient disparu. La Diète, depuis 1848, n'était plus convoquée. Le régime de centralisation allemande et d'autoritarisme militaire se montra dans toute sa rigueur. Ce fut le temps des procès de presse, des persécutions et des tracasseries administratives, le temps du « système autrichien » dans le sens le plus déplaisant du mot. Pour que le découragement n'ait pas envahi les Tchèques, il n'a fallu rien moins que leur extraordinaire énergie et leur foi enracinée dans leur droit et dans leur avenir.

Les revers de la guerre d'Italie marquèrent la fin du système. Le gouvernement autrichien sentit que le régime d'autorité avait fait son temps et que le moment était venu de constituer des représentations nationales.

Trois fois, en 1861, en 1865, en 1870, les Tchèques purent croire que cette volte-face du gouvernement tournerait à la reconnaissance de leurs droits. Trois fois cet espoir fut déjoué par les efforts combinés des Allemands et des Magyars.

Le diplôme du 10 octobre 1860 avait tracé les grandes lignes d'une constitution fédérative de la monarchie autrichienne, avec un parlement central composé de députés élus par les diètes de chaque État. La joie fut immense en Bohême : et la déception n'en fut que plus sentie lorsque la constitution du 24 février 1861, doublée de lois électorales qui sont encore en vigueur aujourd'hui, établit à Vienne un Reichsrath, doté de l'essentiel des attributions législatives, en réduisant singulièrement le rôle des diètes locales, et en réglant les élections de façon à assurer partout, à ces diètes comme au parlement de Vienne, la majorité aux Allemands.

Le Reichsrath institué en 1861 put à peine siéger. Les Hongrois, les Croates, les Tchèques et les Moraves avaient refusé d'y envoyer des députés. Le gouvernement dut céder. En 1865, le ministère Schmerling fut remplacé par un ministère Belcredi, qui reçut la mission de rédiger une constitution plus en harmonie avec les aspirations des diverses nationalités. La Diète de Bohême vota aussitôt une adresse de remerciemens, à laquelle l'empereur répondit par la promesse de se faire couronner roi : promesse dont il faut saisir toute l'importance, en se rappelant que la vieille constitution de Bohême n'admet l'autorité que du roi couronné, et que de tous les souverains de la Bohême, le roi François-Joseph était le seul et le premier qui n'eût pas ceint solennellement, à Prague, la couronne historique.

Les événemens de 1866 se chargèrent de renverser encore

cette fois les espérances des Tchèques. Sous l'influence du comte de Beust, qui avait succédé à Belcredi, une seule des nationalités de la monarchie, la seule qui ne portât point ombrage aux aspirations pangermaniques grandissantes, les Magyars, se firent la part du lion. La Hongrie obtint une quasi indépendance. Le reste de la monarchie, sorte de demi-cercle composé des élémens les plus disparates, fut constitué en État distinct, désigné, faute de mieux, sous le nom d'État « cisleithan », avec parlement central à Vienne, pourvu des attributions les plus larges.

Les Tchèques refusèrent de siéger. Le 22 août 1868, les députés tchèques signèrent une déclaration expliquant qu'il n'y avait pas de place pour les représentans de la Bohême dans une assemblée dont l'existence même était la négation des droits de leur patrie.

Cette abstention était un grave péril pour les nouvelles institutions. Depuis que le dualisme avait séparé la Hongrie du reste de la monarchie, la Bohême et ses annexes étaient devenues le plus important des « royaumes et pays représentés au Reichsrath », pour parler le style officiel. Que devenait le Reichsrath sans les députés de ce royaume? Dès 1869, des efforts furent tentés pour amener un compromis, et le 12 septembre 1870, sous la pression des événemens, sentant la nécessité de résister à la puissance croissante de l'Allemagne par la coalition de toutes les forces non allemandes de l'empire, le gouvernement autrichien, par décret, reconnaissait, plus officiellement que jamais, les droits historiques de la Bohême, et renouvelait la promesse solennelle du couronnement.

L'illusion, cette fois, ne dura que six semaines. La velléité de résistance à l'Allemagne avait fait place à la crainte de la nouvelle et formidable puissance qui allait être l'empire allemand. La Diète de Bohême avait à peine élaboré des articles fondamentaux, en harmonie avec le décret du 12 septembre, que, le 30 octobre, l'ordre fut donné de procéder aux élections comme par le passé.

Les députés tchèques persévérèrent dans leur abstention : mais elle ne tarda pas à leur être reprochée en Bohême même. Leur absence au Reichsrath permettait le vote des lois les plus funestes, notamment celui des lois électorales de 1873, conçues de manière à favoriser partout l'élément allemand. D'autre part, le système des élections directes ayant été substitué à celui des élections par les diètes, la raison de l'abstention n'était plus la même. La Bohême ne pouvait envoyer de représentans au Reichsrath : mais les électeurs de chaque circonscription le pouvaient

d'autant mieux que les députés des circonscriptions de langue allemande ne se faisaient pas faute de siéger. La question fut l'objet de longs débats, et donna naissance à la scission entre les Vieux-Tchèques, qui voulaient continuer le système d'abstention, et les Jeunes-Tchèques, décidés à siéger. Ceux-ci l'emportèrent en 1879. Les Tchèques parurent à la Chambre des députés de Vienne, non sans faire entendre une déclaration solennelle, portant qu'ils n'entendaient renoncer à aucun des droits de la Bohême.

Depuis cette époque, la question du droit public de la Bohême n'a pas fait un pas. Le ministère conciliant du comte Taaffe a été, pour les Tchèques, une période de calme relatif. A sa chute, les tendances centralistes ont repris de plus fort. Le procès de l'Omladina, la proclamation du petit état de siège à Prague, en sont de tristes symptômes. La question tchèque reste pendante, et, après tant de déceptions, la solution en semble aujourd'hui plus éloignée que jamais.

II

La lutte continue, néanmoins, toujours plus âpre et plus ardente, contre les Allemands et la germanisation d'abord, contre l'administration autrichienne et les tendances centralistes ensuite. Double guerre qui, au fond, n'en fait qu'une ; pour tenir tête à tant d'ennemis, ce n'est pas trop de la vigilance et de l'énergie de tout un peuple.

Contre l'envahissement allemand, c'est la guerre de langues, et son application directe, la guerre d'écoles. Il n'est pas aisé à des Français de se rendre un compte exact de ces luttes de races qui sont le fond de la politique de toute l'Europe centrale et orientale. Le sentiment de la patrie est chez nous indépendant de la race, et il n'est nulle part plus vif que dans ceux de nos départemens qui ne parlent pas français. Il en est tout autrement entre Allemands et Slaves. La langue, la race, la patrie ne font qu'un. Tout Slave qui cesse de parler slave pour s'exprimer en allemand pense en allemand, a le cœur allemand et est perdu pour les Slaves. Le jour où la Bohême parlerait allemand, il n'y aurait plus de Bohême, mais une province allemande.

La situation géographique des Tchèques, au milieu des Allemands qui les entourent, est heureusement favorable. Ils occupent le centre du pays. Les Allemands, qui ont débordé de toutes parts la frontière de Bohême, se répandent en bande allongée le long de cette frontière, et ne forment une masse compacte qu'au Nord, surtout au Nord-Ouest, dans la région connue par les bains

de Teplitz, de Carlsbad et de Marienbad. Les Tchèques ont, de plus, la majorité. Ils sont 3 millions trois quarts en Bohême, contre 2 millions d'Allemands; 1 million trois quarts en Moravie, contre 500000 Allemands; 140000 en Silésie, contre 280000 Allemands et 180000 Polonais; en tout 5650000 Tchèques contre 180000 Polonais et 3 millions d'Allemands.

En revanche, ils sont isolés du reste des Slaves. Au Nord, au Sud et à l'Ouest, ils sont entourés par les Allemands. A l'Est, ils touchent aux Polonais, qui, pour des raisons politiques, tiennent dans le monde slave une place à part et ne leur prêtent aucun appui, et aux 2 millions de Slovaques de Hongrie, qui sont des Tchèques, mais tellement persécutés par les Magyars qu'ils ont trop à faire à se défendre pour songer à porter secours à d'autres. Les Tchèques ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

C'est donc avec leurs propres forces qu'ils ont lutté et luttent encore pour obtenir l'usage de leur langue dans les administrations, dans les tribunaux, dans les assemblées politiques, dans les écoles. Non pas qu'ils entendent, — ils s'en sont toujours défendus, — imposer leur langue à ceux qui ne la parlent pas, comme font les Magyars en Hongrie. Ce qu'ils demandent, c'est l'égalité de traitement (*rovnoprávnost*) et l'abolition définitive du système unitaire et allemand de Joseph II, que le gouvernement autrichien ne peut se décider à répudier tout à fait.

La loi constitutionnelle du 21 décembre 1867 a pourtant proclamé le principe de ce traitement égal, en décidant que les langues autres que l'allemand, dans tous les pays cisleithans, seraient usitées concurremment avec l'allemand dans l'école, dans les administrations et dans la vie publique (c'est-à-dire la préparation, la discussion et la publication des lois et ordonnances). La fameuse ordonnance sur les langues du ministère Taaffe, en 1880 (*Sprachenverordnung*), a consacré cette égalité dans les détails, en décidant que les fonctionnaires seraient tenus de répondre au public, oralement et par écrit, dans la langue de leur interlocuteur; que les publications officielles seraient faites dans les diverses langues usitées dans chaque pays; que les dires des témoins seraient consignés dans leur langue; que les inscriptions sur les registres publics seraient faites dans la langue des requérans; et que les jugemens seraient rendus, en matière pénale, dans la langue de l'accusé, et en matière civile, dans celle de l'assignation. Malgré les efforts désespérés des Allemands pour empêcher l'effet de cette ordonnance et faire prévaloir le principe d'une langue allemande officielle, elle est demeurée en vigueur, au grand avantage des Tchèques dont les plus instruits savent

l'allemand, tandis que les Allemands répugnent à apprendre le tchèque, ce qui les écarte des fonctions publiques. Une loi du 28 février 1882 a créé l'Université tchèque, en dédoublant l'Université de Prague; et presque aussitôt, les étudians tchèques se sont trouvés d'un tiers plus nombreux que les étudians allemands. Les deux Universités, tchèque et allemande, occupent encore (sauf pour la médecine), le même bâtiment; mais toute communication est murée, et la grande salle, qui a deux portes d'entrée, sert alternativement à l'une et à l'autre, suivant un règlement rigoureux.

Enfin, le même principe d'égalité a été appliqué aux écoles. Partout où la population est tchèque, l'école doit être tchèque; et dans les localités ou districts où les deux langues sont parlées, dès que le nombre des enfans tchèques atteint le minimum légal, leurs parens ont le droit de réclamer une école tchèque.

Tel est le principe ; mais l'application en laisse singulièrement à désirer. Les recensemens, qui doivent servir à attribuer telle ou telle localité à la langue tchèque ou à la langue allemande, sont conduits de manière à fausser continuellement la vérité. Un Allemand est-il installé dans une ville tchèque? Il réclamera sa qualité d'Allemand qui lui sera reconnue sans difficulté. Un Tchèque habite-t-il un pays allemand? On lui expliquera que comme il est entouré d'Allemands, la langue qu'il emploie le plus habituellement (*Umgangssprache*) est nécessairement l'allemand, et qu'il convient, par suite, de le classer comme Allemand. Comme ce Tchèque est le plus souvent un ouvrier sans ressources et sans défense, il n'ose protester. Pour achever, les patrons et chefs d'industrie, qui sont presque tous Allemands, obligent leurs ouvriers tchèques, sous peine de congé immédiat, à envoyer leurs enfans à l'école allemande. Il va de soi, enfin, que partout où il est question de fonder une école tchèque, l'administration ne manque pas d'y trouver mille difficultés ; et les municipalités allemandes épuisent, avant de s'y résigner, tous les recours administratifs et tous les degrés de juridiction.

Les Tchèques ont compris que la loi ainsi appliquée ne suffisait pas. Elle suffisait d'autant moins qu'elle laissait la porte toute grande ouverte à l'envahissement germanique, en donnant aux Allemands la faculté de créer, même en pays tchèque, des écoles allemandes où les parens tchèques, par nécessité ou par faiblesse, envoient leurs enfans. Cette œuvre de germanisation est merveilleusement secondée par le *Schulverein* allemand, qui dispose de ressources considérables, et qui ne néglige rien pour façonner à l'allemande les jeunes générations, en leur donnant une éduca-

tion allemande qui influe sur toute leur existence. Les plus puissans auxiliaires du *Schulverein* sont les juifs, au nombre de près de 100000 en Bohême, et, là, comme partout, des prosélytes infatigables de germanisation. Bien qu'établis presque tous en pays tchèque, 52 pour 100 se sont, au recensement, déclarés de langue allemande. Toute école israélite — et les écoles israélites sont ouvertes aux enfans de toutes les confessions — est une école allemande; et dans bien des localités, sans l'école israélite, il ne pourrait y avoir d'autre école qu'une école tchèque.

Le danger que le *Schulverein* fait courir à la nationalité tchèque est des plus menaçans. Depuis un demi-siècle, depuis l'instruction obligatoire et la poussée irrésistible qui entraîne les classes inférieures à élever le niveau de leur culture intellectuelle, l'école est devenue une arme terrible entre les mains des gouvernemens et des partis. Nous en savons quelque chose en France par les luttes religieuses qui sont nées des lois scolaires. En Autriche, et surtout en Bohême, où toutes les questions s'effacent devant les questions de nationalité, l'école est le grand instrument de la guerre des langues. C'est à coup d'écoles que le *Schulverein* prétend germaniser la Bohême, et s'il avait toute liberté de le faire, il lui suffirait sans doute de deux ou trois générations pour y parvenir.

A ce péril évident, les Tchèques cherchent à parer en se servant de la même arme. Au *Schulverein* ils ont opposé la *Matice školska*. Fondée en 1880, la *Matice*, ou fonds tchèque, a déjà fondé 2 gymnases, 56 écoles publiques et 48 écoles maternelles. Elle entretient actuellement 1 gymnase, 42 écoles primaires et 40 écoles maternelles sur ses seules ressources. Tantôt elle crée des écoles, en pays mixte, dès que le nombre d'enfans parlant le tchèque est suffisant ; tantôt elle se substitue à l'administration et fonde elle-même l'école tchèque privée là où une école publique devrait exister, aux termes de la loi. Déjà elle a forcé la main à l'administration en l'obligeant à prendre à son compte 1 gymnase et 15 écoles primaires, fondés par elle. 9328 enfans fréquentaient, en 1894, les écoles de la *Matice*, et 4000 les écoles fondées par la *Matice* et devenues publiques. Ce sont, en tout, 13330 enfans sauvés de la germanisation, qui, sans elle, les aurait sûrement atteints.

Pour subvenir aux frais considérables de ces écoles, et entretenir partout un mouvement d'opinion en faveur de l'éducation nationale, la *Matice* a, sur tout le territoire, des comités locaux : elle en compte 221 en Bohême, 43 en Moravie, 3 en Silésie; chiffres bien insuffisans encore, si on les compare à ceux du

Schulverein, plus puissant, il est vrai, et plus ancien de date, qui n'a pas moins de 500 comités en Bohême, 152 en Moravie et 51 en Silésie, sans compter 244 en haute et basse Autriche. La même inégalité se retrouve dans les ressources. Les recettes de la *Matice* se sont élevées, en 1893, à 221943 florins, et ses dépenses à 197346 florins, alors que le *Schulverein*, soutenu par les banquiers allemands et israélites, alignait 284547 florins de recettes et 231242 florins de dépenses.

La difficulté d'action est, aussi, bien plus grande pour la *Matice*. L'école allemande germanise les enfans qu'elle instruit. L'école tchèque ne slavise personne, par la raison décisive que les enfans allemands ne la fréquentent pas, tandis que nombre de Tchèques, par faiblesse ou par crainte, ou par désir de donner à leurs enfans une éducation qu'ils croient plus avantageuse, les envoient à l'école allemande : on en compte près de 17000, aujourd'hui encore.

Ce n'est pas tout, et la fondation des écoles tchèques est semée d'obstacles de tout genre. Non seulement l'administration suscite toutes les difficultés imaginables, mais les propriétaires, qui, en pays de frontière ethnographique, sont généralement tous allemands, refusent de vendre leurs terrains pour la construction des bâtimens scolaires. Il faut, pour déjouer leurs efforts, se livrer à des ruses de toute espèce. Au mois de mai dernier, un avocat de Prague a réussi, avec la complicité d'une vieille paysanne dévouée à la cause nationale, à arracher à un propriétaire allemand la vente d'un emplacement destiné à une future école, en lui donnant à entendre qu'il s'agissait, pour l'acquéreur, d'établir une boulangerie dont il montrait les plans.

Un autre désavantage des Tchèques, c'est qu'ils ne peuvent pas, ou n'ont pu jusqu'à présent, suivre hors de Bohême ceux de leurs compatriotes qui s'y établissent, et leur fournir les écoles dont ils auraient besoin pour leurs enfans. A Vienne seulement, la colonie tchèque compte 250000 personnes ; et jusqu'ici, malgré les efforts réitérés des députés et de la presse, il n'a pas été possible d'ouvrir à Vienne une seule école ni même une église tchèque. Tous les enfans tchèques sont obligés d'aller à l'école allemande, et de recevoir l'enseignement religieux en allemand.

Aussi l'objet de la *Matice* est-il avant tout défensif. Le *Schulverein* poursuit une œuvre de conquête ; la *Matice* fait œuvre de préservation nationale. Son emblème, une femme qui défend des orphelins, est d'une parfaite justesse. Son principe est le droit, proclamé par Komensky au début de ce siècle, qui appar-

tient à tous les parens tchèques de faire donner l'éducation à leurs enfans dans leur langue nationale. Malgré ses ressources insuffisantes, la *Matice* est soutenue par un sentiment public tellement puissant qu'elle réussit à arrêter la marche en avant de la race germanique. L'honneur en revient à l'infatigable dévouement des hommes qu'elle a placés à sa tête, au premier rang desquels il convient de placer un savant doublé d'un patriote, M. Çelakovsky, et aux efforts continus de toutes les classes de la population. Tout est mis en œuvre pour la propagande : comptes rendus, brochures de toute espèce, traités dans le genre de ceux que distribuent les sociétés bibliques, fondations de bibliothèques, jusqu'à la création de jeux de cartes nationaux, dont les figures représentent des personnages de l'histoire de Bohême, et qui sont vendus au profit de la *Matice*. Aussi les souscriptions affluent-elles jusque dans les plus petits villages, et si le total en est encore bien insuffisant, c'est que les contributions des paysans sont nécessairement très réduites. Les générosités considérables restent encore à l'état d'exception ; elles existent pourtant : telle, par exemple, celle de M. Jean Neff, qui donnait, l'année dernière, 10 000 florins à l'école réale de Lipnik, en Moravie, et autant à l'école commerciale de Brno (Brünn).

La résistance de la nationalité tchèque s'accentue si bien que les Allemands paraissent renoncer à l'attaquer de front. Dans ces derniers temps, une sorte de mouvement stratégique se dessine dans leurs procédés d'investissement. C'est sur la Silésie et sur la Moravie qu'ils portent désormais tous leurs efforts. Les Tchèques, dans ces deux pays, sont beaucoup moins bien organisés qu'en Bohême : les villes sont en grande partie allemandes. La race slave y occupe une bande beaucoup moins large, et comme étranglée entre la Silésie allemande et l'Autriche allemande. Si le *Schulverein* parvenait à germaniser la Moravie et la Silésie autrichienne, la Bohême serait coupée du monde slave, et resterait à l'état d'épave ou d'îlot perdu dans la mer allemande. La *Matice* a compris le danger, et en ce moment même, c'est en Moravie et en Silésie qu'elle accumule ses moyens de défense.

Par contre, en Bohême même, les écoles tchèques suivent une marche progressive qui menace de couper en deux les populations allemandes. Non pas que la *Matice* poursuive en cela le moindre calcul : elle ne peut songer, et serait impuissante, à slaviser les Allemands. Mais elle suit naturellement le mouvement de la population, et ce mouvement se porte, par la force des choses, du côté des régions industrielles, où l'ouvrier tchèque est particulièrement apprécié par les chefs d'usines. Aussi le nord de la

Bohême, sur la frontière de Saxe, est-il le théâtre d'une immigration constante de Tchèques en pays allemand. Les écoles de la *Matice*, déjà très nombreuses sur ce point, les empêchent de se germaniser au contact des populations de la région, et il est permis d'espérer que plus d'un district purement allemand sera ainsi transformé, par lente infiltration, tout au moins en pays bilingue.

Les résultats acquis, depuis le commencement du siècle, sont de nature à justifier cet espoir et à donner aux Tchèques confiance dans leur avenir. Il y a soixante ans, Prague pouvait encore passer pour une ville allemande. Il y a quinze ans encore, elle semblait disputée entre les deux langues. Quel changement depuis ! A part le quartier des étrangers, où l'allemand se montre aux enseignes et s'entend dans les conversations à peu près comme l'anglais dans quelques rues de Paris, la ville est redevenue tchèque. Les quartiers de Vinohrady, de Novémiesto, de Smichov, sont entièrement tchèques, au point qu'il est souvent difficile, à celui qui ne parle que l'allemand, de s'y faire comprendre. A vrai dire, la ville n'avait jamais cessé d'être slave : elle avait pris seulement un vernis allemand qui faisait illusion, et qui a disparu, grâce aux efforts du patriotisme tchèque.

Ce patriotisme a véritablement fait des merveilles. Il n'est pas un paysan, un ouvrier en Bohême qui ne se considère comme un champion de sa nationalité et comme obligé de la défendre. C'est à l'aide de milliers de souscriptions recueillies obole par obole, que les Tchèques ont édifié leur musée national, qui est aujourd'hui une des gloires de Prague, et que les gens de province viennent, en foule invraisemblable, visiter les dimanches, par manifestation de patriotisme. C'est de la même manière que, sans subvention d'aucune sorte, a été construit le théâtre national, élégant monument dans un site admirable, sur le quai de la Vltava, en vue des hauteurs du Hradçany. A peine construit depuis quelques semaines, en 1881, ce théâtre a brûlé de fond en comble. Le dévouement à la cause nationale ne s'est pas découragé : les souscriptions ont recommencé à affluer, et deux ans après, un nouveau théâtre plus beau que l'ancien s'élevait à la même place.

En ce moment même, une exposition tchéquo-slave, où tout ce qui touche à la nation tchèque et aux Slovaques de Hongrie a été historiquement et artistement groupé, attire à Prague tous les Tchèques du fond de toute la province. La visite de l'exposition est un devoir patriotique, une sorte de pèlerinage auquel chacun consacre ses économies.

Ce patriotisme se manifeste même dans les petites choses et dans les détails de la vie de tous les jours. Lorsque le gouvernement autrichien, à l'instigation des Hongrois, a cessé d'imprimer les billets de banque dans toutes les langues de la monarchie, et a mis en circulation de nouveaux billets en deux langues seulement, allemand d'un côté, magyar de l'autre, les Tchèques ont protesté à leur manière en écrivant à la main, sur tous les billets qui passaient par la Bohême, les mentions tchèques au-dessous des inscriptions officielles. C'était une besogne nationale : dans chaque maison, on y travaillait le soir à la table de famille. Il a fallu, pour y mettre un terme, décréter que les billets ainsi surchargés n'auraient plus cours.

Un « catéchisme national », publié cette année même et répandu à milliers d'exemplaires, contient, outre des renseignemens ethnographiques très précis, des prescriptions minutieuses sur les devoirs des Tchèques envers leur pays. Il faut qu'ils donnent à leurs enfans des noms tchèques, qu'ils emploient constamment la langue tchèque, sauf le cas de nécessité absolue, qu'ils disposent leur intérieur à la mode nationale, qu'ils ne laissent passer aucune occasion de se défendre pied à pied contre l'envahissement allemand, et de le manifester. Ces exhortations sont suivies à la lettre. Les journaux sont remplis d'annonces comme celle-ci : « Moulin à vendre, dans telles conditions. Ne sera vendu qu'à un Tchèque de patriotisme éprouvé. » Le moulin est en pays de frontière ethnographique : il ne faut pas y perdre un pouce de terrain, et le meunier est une sentinelle postée en face de l'ennemi qui ne saurait être relevée par le premier venu.

III

Un semblable effort témoigne, chez un petit peuple, d'une singulière vitalité. Pourtant il ne représente que la moitié de sa tâche : et il a eu à dépenser une énergie au moins égale dans une autre lutte, la défense des droits historiques de la Bohême contre la centralisation autrichienne.

Sur ce terrain, toutes les forces du pays devraient, semble-t-il, être unies. Tchèques et Allemands devraient lutter de concert pour la reconnaissance des droits et de l'autonomie de leur patrie commune. De fait, il en a été ainsi autrefois, au temps des illusions de 1848. Mais les Allemands n'ont pas tardé à se séparer des Tchèques. Bien plus Allemands que Bohémiens, ce qu'ils désirent et appellent de tous leurs vœux, c'est le régime de centralisation allemande, qui réduirait la Bohême à l'état de province. Il a été

sérieusement question, il y a quinze ans, pour leur donner satisfaction, de couper la Bohême en deux, et de séparer le pays allemand du pays tchèque, ce qui aurait été la négation de tous les traités et la violation du droit la plus ouverte. A vrai dire, les Allemands de Bohême sont des descendans d'immigrés qui n'ont jamais cessé de se rattacher à leur patrie d'origine. Les vrais et les seuls Bohémiens, ce sont les Tchèques.

Par malheur, les Allemands comptent parmi eux à peu près toute la noblesse. C'est là un avantage capital, dans un pays où la noblesse a encore des privilèges politiques considérables et une fortune territoriale immense. La noblesse de Bohême possède environ le cinquième du territoire. Une influence de cette importance, employée au service de la cause nationale, en aurait vraisemblablement déterminé le succès. C'est ce qui est arrivé en Hongrie, où la noblesse, restée magyare, a toujours marché à la tête du mouvement national. Mais la noblesse de Bohême a péri presque tout entière lors des sanglantes exécutions qui ont suivi le désastre de la Montagne-Blanche. On peut voir à Prague, malgré les remaniemens que le monument a subis, la place de l'échafaud de 1621, où le gouvernement autrichien infligea à la Bohême vaincue une blessure qu'elle ressent encore. La noblesse allemande implantée dans le pays, et enrichie des dépouilles de l'ancienne, lui est restée étrangère. Ce qui restait de la noblesse tchèque, ou, comme on dit, de la noblesse historique, s'est à moitié germanisé, et, sauf rares exceptions, ses membres n'ont pas su inspirer confiance à la nation qui les accuse de ne l'avoir soutenue que dans la stricte limite de leurs intérêts particuliers. La langue allemande, signe caractéristique, est restée sa langue de prédilection. Elle est parlée dans les intérieurs, et sert à l'éducation des enfans.

Le peuple tchèque en est donc réduit à ne compter que sur lui-même pour défendre les droits historiques de sa patrie. La reconnaissance de ces droits a été la condition de l'union personnelle de la Bohême et de l'Autriche lors du mariage de Ferdinand avec l'héritière de Bohême en 1521, et de son élection par les délégués des États en 1526. La Bohême, comme la Hongrie, n'a jamais cessé, en droit, d'être un royaume distinct, ayant sa constitution, sa Diète, ses lois, et n'obéissant qu'à son roi couronné. Mais la Hongrie, dont l'union remonte à la même date et aux mêmes actes, a vu reconnaître et consacrer ses droits par le compromis de 1867. La Bohême, moins heureuse, attend encore. Le roi n'est pas couronné ; la constitution historique n'est pas observée ; l'existence même, à Vienne, d'un parlement commun à

toute la Cisleithanie, où siégent des députés tchèques, en est la négation directe et la violation de tous les jours.

Assurément, il ne saurait être question de se séparer de l'Autriche. L'union avec la monarchie de Habsbourg est une nécessité pour les pays de la couronne de saint Venceslas. C'est leur seule sauvegarde contre l'absorption et l'engloutissement par l'Allemagne. Mais cette union peut revêtir bien des formes, et elle se concilierait admirablement avec le respect des points essentiels de la constitution du pays et de son autonomie traditionnelle. L'Autriche, disait, il y a cinquante ans déjà, un des plus éminens parmi les Tchèques, sera fédérative ou elle ne sera pas. Entre toutes les formes de fédération que la fertilité du droit public moderne a su inventer, le choix serait à faire et la formule à trouver ; mais en réclamant le système fédératif sous une forme quelconque, les Tchèques, il est impossible de ne pas le reconnaître, ne réclament que le minimum de leurs droits.

Ce n'est pas qu'ils soient, eux-mêmes, tous d'accord dans leurs revendications, et surtout dans la conduite politique à tenir pour les faire triompher. La division des partis, vieux-tchèque et jeune-tchèque, qui a éclaté vers 1879, à propos de la présence des députés au Reichsrath, est une des calamités de la Bohême, et le serait surtout si elle devait durer. A vrai dire, pourtant, elle s'explique par l'extrême difficulté de la situation. Sans alliés solides, en face de ministères autrichiens qui ne diffèrent le plus souvent que par le degré de leur mauvaise volonté, et d'un Reichsrath où la majorité est allemande, ayant de plus à tenir tête à l'hostilité des Hongrois et au danger qui vient d'Allemagne, le peuple tchèque peut-il nourrir des espérances sérieuses? Les Vieux-Tchèques sont d'avis de les borner, et de ne réclamer que l'absolue égalité de traitement des deux nationalités tchèque et allemande. Les Jeunes-Tchèques, qui ont obtenu aux dernières élections une majorité écrasante, sont d'avis contraire. Pour eux, l'égalité de traitement viendra nécessairement; on y marche tous les jours. Ce qu'ils entendent réclamer de toute leur énergie, c'est la reconnaissance de tous les droits de la Bohême, c'est la constitution d'un État analogue à celui de la Hongrie, depuis 1867. Le dualisme, pour les Jeunes-Tchèques, n'est qu'une étape. L'injustice serait souveraine de ne pas étendre au moins à la Bohême le bienfait de l'autonomie dont la Hongrie jouit depuis près de trente ans.

Il est difficile de n'être pas frappé de ce que ces aspirations ont d'équitable. Un certain degré d'autonomie est la condition de la vie d'une nation, et si la Bohême ne l'obtenait pas, le résultat

de l'effort séculaire qu'elle a fait pour se reprendre et se reconstituer serait tous les jours remis en question. Nous autres, dont l'unité et l'indépendance remontent plus haut que celles de tous les autres peuples, nous avons peine à nous figurer ce qu'elles représentent. Pour s'en rendre compte, il suffit de comparer la Bohême à la Hongrie, Prague à Budapest. Les progrès accomplis par la Hongrie, depuis trente ans, tiennent presque du merveilleux. Les finances ont été restaurées, l'industrie encouragée, l'agriculture a pris un développement énorme, la capitale a quadruplé, le réseau des chemins de fer s'est accru de nouvelles lignes d'importance européenne, le travail législatif a été poussé avec énergie; à dix ans de distance, les changemens accomplis frappent l'observateur le plus superficiel. La Bohême, qui ne dispose ni de sa législation, ni de ses finances, ni de ses voies ferrées, ni de ses écoles, qui alimente par ses impôts le budget autrichien, ne peut pas se permettre de semblables visées. Ce sont les moyens d'action qui lui manquent. Ce sont eux qu'elle demande à une organisation politique où ses droits seront reconnus et respectés.

Quelle espérance lui est exactement permise? Le terrain est brûlant, et on comprendra que nous nous tenions ici dans des généralités. La dislocation de la coalition, l'effondrement du parti libéral allemand, la démission de M. de Plener, sont d'hier, et peut-être tous ces événemens marquent-ils un tournant dans la politique autrichienne. Quoi qu'il en soit, une des questions qui ont contribué à la chute du ministère, celle de la réforme électorale, est de celles qu'on n'évite plus quand elles ont été une fois mises à l'ordre du jour; et cette question est capitale pour les Tchèques. Ira-t-on jusqu'au suffrage universel, comme le proposait le comte Taffe? C'est assez improbable; mais alors même que la réforme s'arrêterait à moitié chemin, les Slaves en général, et les Tchèques en particulier ne peuvent qu'en tirer des avantages signalés. Par toute l'Autriche, à l'heure actuelle, la législation électorale est combinée de telle sorte que la majorité des habitans est en minorité dans la Diète locale aussi bien qu'au Reichsrath; et cette injustice tourne constamment au détriment des Slaves et au profit des Allemands, voire des Italiens. Si le suffrage universel existait en Cisleithanie, et s'il était sincèrement appliqué, la majorité des députés au Reichsrath de Vienne serait slave.

L'extrême enchevêtrement des nationalités et des partis politiques complique, il est vrai, singulièrement la question. Parmi les Slaves, les Polonais forment un groupe à part, dont les sym-

pathies paraissent bien plutôt acquises aux Allemands qu'à leurs congénères tchèques, ruthènes, slovènes et dalmates. Par contre, les Allemands sont eux-mêmes fort-divisés; et s'il y en a beaucoup, à Vienne et ailleurs, qui rêvent de la grande Allemagne, il en est aussi qui ont conscience d'être avant tout Autrichiens. Les cléricaux du Tyrol et les antisémites seraient, le cas échéant, un appoint tout trouvé pour assurer la majorité aux Tchèques et à leurs alliés. Des combinaisons ont déjà été tentées et des coalitions peuvent se former ou sont même déjà formées à l'heure actuelle. Si les Tchèques sont assez politiques pour rester unis et ne pas commettre de fautes, ils auront, sous peu, une partie sérieuse à engager, et qui sait ce qui peut en sortir?

L'intérêt bien entendu de la monarchie ne serait-il pas, d'ailleurs, de les soutenir? L'hégémonie allemande et hongroise, résultant du système du dualisme, est pour elle un danger permanent. L'élément allemand n'a que trop de tendance à chercher son point d'appui à l'étranger, et la fidélité des Magyars ne résisterait peut-être pas à une épreuve sérieuse. Les nationalités slaves, au contraire, sont, par la force même des choses, les soutiens de l'Autriche sans laquelle elles ne peuvent subsister, et qui, sans elles, n'aurait plus cette raison d'être qui faisait dire à Palacky que si elle n'existait pas il faudrait l'inventer. Le jour où l'empereur laissera seulement entrevoir aux Tchèques qu'il est prêt à entrer dans la voie des concessions, le sentiment de reconnaissance et d'attachement pour sa personne fera explosion dans tous les pays de la couronne de saint Venceslas. Beaucoup d'entre eux ne sont pas éloignés de croire que cette attitude est possible ou même prochaine. Le réseau de questions nationales et internationales qui enveloppe toute l'Autriche y rend les solutions particulièrement lentes et difficiles, et exige du monarque une prudence et une dextérité singulières. Ne serait-il pas prématuré de perdre patience, et ceux qui ont raison ne seraient-ils pas ceux qui espèrent?

En terminant son recueil de poésies allégoriques : *les Chants de l'esclave*, qui a fait sensation à Prague, cette année même, et qui a donné quelque alarme à la police, le poète Svatopluk Çech, qui a malheureusement le tort de mêler la cause socialiste aux revendications nationales, semble entrevoir l'aurore de temps nouveaux : « Je sais qu'elle brillera, cette aurore, et que ce n'est pas une pure illusion de mes rêves et de mes souhaits ardens. Pour moi, il ne me sera pas donné de secouer le joug de mon vieux front... des mains d'esclaves jetteront sur mes chaînes, dans la tombe, des poignées d'argile; mais vous, ô chers jeunes gens,

avant que s'accomplisse le cours de vos années, vous foulerez d'un pied heureux le rivage ensoleillé de la liberté. Aussi laissez la dure main du maître brandir son fouet dans l'ombre, et que chacun garde fidèlement en son cœur la foi dans l'avenir; que le lien d'un même effort unisse fortement toutes vos pensées; que toutes vos forces soient concentrées pour le jour de l'action : l'humanité fraternisera, les chaînes des esclaves tomberont, et alors notre drapeau, ô mes frères, flottera haut et étincelant. »

IV

Si ce souhait d'un poète, que nous ne voulons prendre, bien entendu, qu'au sens national et patriotique, venait à se réaliser, saurions-nous, en France, à quel danger nous aurions échappé? Il n'est que temps de le signaler pendant qu'il menace encore, que la lutte dure, et que l'issue en est toujours cruellement incertaine.

L'ennemi que combattent les Tchèques, quelle que soit la forme de leur lutte, politique ou ethnographique, c'est le vieil ennemi héréditaire de la race slave, c'est l'Allemand. Or cet ennemi est aussi le nôtre. Il l'a été hier, il peut l'être demain encore, sur les champs de bataille. Il l'est aujourd'hui, sous des allures plus dissimulées, mais plus dangereux encore que dans la guerre, et poursuivant avec ténacité un plan de conquête pacifique qui menace toute l'Europe.

L'Autriche n'est-elle sortie de la Confédération germanique, en 1866, que pour graviter dans l'orbite du nouvel empire allemand, et pour devenir par son gouvernement, son administration, sa politique économique et douanière, un instrument de germanisation? C'est bien ainsi qu'on l'entend en Allemagne : la poussée vers l'Est, le *Drang nach Osten*, qui a été assigné pour objet aux visées autrichiennes, n'a pas d'autre sens. Le dualisme a été créé en 1867 tout exprès pour diriger l'Autriche dans cette voie en attribuant une prépondérance décisive à deux minorités dans l'empire, les Allemands et les Magyars.

Or cette germanisation menace directement et uniquement les Slaves. Les sept millions ou sept millions et demi de Magyars, entourés de peuples slaves de tous les côtés, tout à fait en dehors des frontières ethnographiques de l'Allemand, et ne se rattachant à aucun peuple congénère, ne portent au germanisme aucun ombrage. Bien au contraire, ils l'aident puissamment dans sa lutte contre les Slaves, que nul ne s'entend à poursuivre avec autant d'âpreté. Mais les Tchèques, les Slovaques, les Polonais, les

Ruthènes, les Slovènes, les Croates, les Serbes, Slaves du Nord et Slaves du Sud, sont les victimes désignées de la politique allemande et de l'envahissement du germanisme. Il n'est pas d'objet qui tienne plus à cœur à tout bon Allemand. L'existence du Slave, à ses côtés et sur le sol autrichien, lui apparaît comme une anomalie qu'il faut faire disparaître, comme un obstacle au développement et au progrès de la civilisation allemande, presque comme une honte. Lorsque les Styriens d'Autriche, au printemps dernier, ont délégué une députation pour féliciter le prince de Bismarck à l'occasion de son anniversaire, il n'a pas dédaigné, en répondant à leurs souhaits, de traiter avec eux ce problème. Il leur a expliqué qu'il s'était demandé souvent pourquoi la providence n'avait pas voulu que la terre entière fût habitée par une seule race : il est aisé de supposer laquelle. Après réflexion, la solution lui était apparue. Il avait compris que la condition de la vie, c'est la lutte. Pour développer la vitalité de la race germanique, il lui fallait donc des adversaires, et c'est là, évidemment, le rôle providentiel que les autres races sont appelées à jouer.

Ce n'est pas seulement le cerveau du prince de Bismarck que cette idée hante et obsède. Elle est universelle en Allemagne, et se traduit de toutes les manières. Sans vouloir attacher plus d'importance que de raison à une fantaisie, n'est-ce pas une sorte de thermomètre de l'opinion allemande que ce récit d'imagination, paru il y a quelques mois sous le titre de *Germania triumphans*, qui se propose de décrire l'état de l'Europe et du monde dans un quart de siècle, et qui nous montre une Allemagne démesurément étendue à l'Est aux dépens des pays slaves, comme le dernier mot des aspirations et des ambitions germaniques ? L'auteur de cette singulière brochure a son plan tout tracé, qui n'est peut-être pas si chimérique : amuser la France en l'occupant dans les quatre parties du monde ; lui tailler même aux antipodes de larges compensations pour lui faire oublier et accepter sa mutilation ; et soumettre les Slaves conquis à une germanisation rationnelle, scientifique et progressive, par les moyens d'ailleurs les plus vexatoires : voilà le rêve. Et au bout de ce rêve, cent cinquante millions d'hommes parlant allemand, répandus de Hambourg à Constantinople.

Ce qui est plus sérieux, c'est le régime administratif et politique de l'Autriche et de la Hongrie, c'est le *Schulverein*, c'est l'envahissement germanique par le commerce, par l'industrie, par les lignes de chemins de fer, par les traités et par la combinaison des tarifs de douanes. Ce qui se passe en Bohême se répète, sous des formes variées, en Galicie, en Carniole, en Istrie,

en Croatie, en Bosnie, en pays slovaque. Partout l'élément slave est combattu à outrance, pourchassé et traqué, voire, ce qui est presque inconcevable, au profit des irrédentistes italiens! Si, dans cette lutte de vie ou de mort, l'élément allemand venait à l'emporter définitivement, si la germanisation de l'Autriche entière venait à ne plus être qu'une question d'années, si le torrent rompait toutes ses digues, le résultat serait bien quelque chose d'analogue aux songes de l'auteur fantaisiste qui signe : *Ein grösstdeutscher*. La nation compacte et gigantesque que pourrait être l'Allemagne de demain serait, ethnographiquement, politiquement et économiquement, l'arbitre de l'Europe et du monde. Ce jour-là, nous serions définitivement un très petit peuple, tenu à discrétion par un voisin démesuré.

L'Allemagne s'entend à cette guerre de races autant et plus qu'à celle des armes. Elle s'y prépare de longue main ; elle y procède méthodiquement et scientifiquement : elle y fait servir et contribuer toutes ses forces et toutes ses ressources. Ce n'est point à de nouveaux combats qu'elle prétend demander sa grandeur future ; l'œuvre qu'elle poursuit en pleine paix est autrement féconde, et d'autant mieux conçue que notre sécurité n'en prend pas d'alarme.

Quelle en sera l'issue? Tout repose sur la force de résistance, sur la vitalité et sur l'énergie des Slaves d'Autriche, et avant tout des Tchèques, qui sont leur avant-garde. La Bohême emportée, il est peu vraisemblable que le reste puisse tenir. La marche en avant ou le recul de la langue tchèque ou de la langue allemande, dans les villages de Bohême, marque une étape d'un mouvement formidable qui doit entraîner l'Autriche et l'Europe avec elle.

C'est là ce qui nous semble donner quelque intérêt à ce que nous avons appelé la « question tchèque ». Cette question est à peu près ignorée en France, et la raison en est assez claire. La langue des Tchèques n'est pas connue, et tout ce qui nous arrive de Bohême parvient par l'intermédiaire des journaux allemands et des correspondans allemands qui s'entendent à merveille à propager leur version particulière, ou même à organiser, sur les points qui les gênent, la conspiration du silence. Il est à peine croyable que la presse française ait accepté, et accepte encore docilement, sur ce point, les leçons toutes faites qui lui sont servies de Vienne ou de Budapest. Tel de nos grands journaux a, sans se douter de ce qu'il faisait, des années durant, combattu la cause tchèque et soutenu celle du germanisme. N'est-ce pas aussi notre presse qui, à la veille de Sadowa, prodiguait ses encouragemens à la Prusse?

Notre ignorance, en cette matière, va jusqu'à l'incroyable. Nulle part, dans les écoles françaises, l'ethnographie n'est enseignée ou même soupçonnée. Beaucoup de nos hommes politiques n'ont jamais voulu se rendre compte que les « provinces allemandes de l'Autriche » ne comprennent pas tout ce qui faisait partie de la Confédération germanique. La grande majorité des Français n'est pas plus avancée que Chateaubriand, qui, rendant visite, à Prague, à Charles X, exilé, voyait d'une fenêtre du Hradçany un passant en écouter un autre avec une extrême attention, et disait à son voisin : « Savez-vous à quoi pense cet homme ? Il attend le verbe. » Il eût été bien surpris d'apprendre que, selon toute probabilité, le trait portait à faux et que ces deux hommes parlaient une langue slave où le verbe ne « s'attend » pas. Des hommes d'État comme M. Thiers, comme Jules Ferry, n'ont jamais connu ni compris la question slave. Le grand public sait à peine distinguer la Bohême de la Hongrie, et n'a su montrer qu'une bienveillante surprise chaque fois que les Tchèques ont tenté de manifester leurs sympathies à notre endroit en nous envoyant une députation de leurs *Sokols*.

Il serait temps d'en finir avec cette routine. Depuis un siècle, les Français n'ont cessé de gaspiller leurs sympathies. L'Italie, la Pologne, la Hongrie, la Prusse elle-même, ont tour à tour excité notre enthousiasme. C'est hier seulement que nous avons renoncé à la légende du péril russe, si soigneusement entretenue par les Polonais et les Allemands, si docilement acceptée. M. Saint-René Taillandier lui-même, dans l'article que nous avons cité, ne faisait-il pas, en 1869, un crime impardonnable à Palacky d'être allé au congrès slave de Moscou ?

L'heure du désenchantement a sonné pour presque toutes nos illusions. C'est un commencement ; mais il ne suffit pas de reconnaître que notre amitié s'est égarée, il faudrait encore savoir la reporter sur ceux qui la méritent en effet. Et s'il est vrai que la communauté d'intérêts est le meilleur ciment de l'amitié des peuples, où est-elle plus évidente qu'entre Français et Slaves ? La poussée germanique les menace, les uns et les autres, de la même manière. A l'Ouest comme à l'Est, elle vise à les rejeter hors des grands courans européens, à reculer leur frontière politique et ethnographique, à faire prendre à l'Allemagne, sur l'axe central de l'Europe, une position dominatrice et inexpugnable. Voilà pourquoi la question est vitale, pour les Slaves comme pour nous. C'est là qu'est le fond de l' « alliance russe », si mal comprise par tant de Français.

En tendant la main aux Tchèques, les Français feraient preuve

du patriotisme le plus intelligent. Cette héroïque petite nation est habituée à se passer d'alliés et à ne compter que sur elle-même. « *Národ sobě* » (*populus sibi*), porte la fière inscription du théâtre tchèque, qui peut servir de devise à tout ce qui s'est fait en Bohême. Mais qui pourrait dire ce que lui apporterait d'encouragement un peu de sympathie française? L'avantage que nous y trouverions serait même très direct. Le grand obstacle à l'action commune des Slaves est la multiplicité de leurs langages. S'il n'est pas vrai de dire, comme on le répète en Allemagne, que deux Slaves qui ne parlent pas la même langue sont obligés, pour se comprendre, de s'exprimer en allemand, il est certain que le besoin d'une langue internationale est vivement senti par tous les Slaves. Ne serait-il pas d'une importance énorme pour nous que ce fût la langue française? Déjà il s'est formé, à Prague, une « alliance française » qui propage de toutes ses forces l'étude de notre langue. Mais combien ce mouvement n'aurait-il pas plus d'efficacité si, de France, il recevait encouragement et appui? La cause des Tchèques est la nôtre. De l'issue de la lutte qu'ils soutiennent, comme les Français du Canada, et par des moyens tout à fait analogues, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, dépend le sort de l'Autriche, et peut-être celui de l'Europe, où les questions autrichiennes sont appelées, d'un jour à l'autre, à passer au premier plan. — Pour peu que nous soyons soucieux de l'avenir, notre intérêt national est de considérer et de suivre avec attention ce qui se passe à Prague.

PIERRE DARESTE.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET

LE COSMOPOLITISME LITTÉRAIRE

Jean-Jacques Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire, par M. J. Texte; Hachette, 1895.

« Le lecteur serait étonné si je dressais ici la liste de ce que nous avons de travaux sur l'histoire de la vie et des œuvres de Jean-Jacques Rousseau », écrivait-on à cette place il y a neuf ans; et depuis lors, la liste s'est accrue d'une vingtaine de volumes, à ma connaissance, et de je ne sais combien d'articles en France et à l'étranger. S'il fallait avoir lu cette bibliothèque et se la rappeler pour parler de Rousseau, ou si l'on n'était reçu à parler de lui qu'à la condition d'apporter des vues inattendues et de ne jamais se rencontrer avec les devanciers, je me récuserais tout le premier; et je crois bien que M. Texte lui-même, en dépit de son érudition abondante, se verrait accusé d'information sommaire ou d'involontaire plagiat. Il a pensé, nous pensons comme lui que dans un grand sujet et autour d'un grand nom, chacun a licence de glaner à son tour, sans autre souci des moissonneurs qui lièrent les gerbes d'où le grain est tombé.

Jean-Jacques n'intervient d'ailleurs dans la thèse de M. Texte qu'à titre d'importateur du cosmopolitisme littéraire en France. La découverte n'est pas neuve; depuis Mme de Staël, cette fonction spéciale de l'écrivain genevois apparaît avec une évidence croissante à tous ceux qui étudient la marche des idées dans notre pays. Rousseau, disent-ils tous, personnifia une réaction victorieuse du germanisme contre la tradition latine. J'aurai quelques réserves à faire sur la propriété de ces termes, je crois qu'on en peut trouver de plus justes pour qualifier un phénomène sur

lequel nous sommes d'accord. Acceptons provisoirement les définitions que notre auteur emprunte à Mme de Staël. Il ne prétend rien découvrir, mais il a beaucoup exhumé ; de quelques remarques éparses chez ceux qui l'avaient précédé, il a fait un système fortement coordonné et tout un chapitre qui manquait dans les histoires de notre littérature. Il ne sera plus permis de parler du XVIIIe siècle sans se référer à ce livre substantiel, également informé sur la France et sur l'Angleterre, aussi recommandable par le savoir de l'érudit que par l'intelligence du critique.

Une heureuse fortune a servi M. Texte. Il voulait traiter un point d'histoire ; il y rencontre un débat réveillé par nos contemporains. Les controverses anciennes qu'il résume, elles retentissent à nos oreilles avec les mêmes argumens de part et d'autre ; son ouvrage en est tout réchauffé ; si bien qu'à la soutenance de la thèse, en Sorbonne, l'audacieux se vit admonesté. Des voix officielles, ou qui le furent, défendirent contre lui l'intégrité du génie français, qui n'a jamais été violée, comme l'on sait, et les intérêts de la librairie française, commis à la vigilance des censeurs de la République. On croyait entendre Voltaire lui-même, au temps où il s'effrayait devant des curiosités qu'il n'avait plus.

Divertissons-nous à retrouver dans les témoignages recueillis par M. Texte la terreur instinctive des bonnes d'enfans, quand elles voient leur petit bonhomme grandir, courir et déchirer ses lisières. Nous constaterons en passant de quel poids ce prodigieux Jean-Jacques pèse sur tout notre établissement intellectuel. Nous chercherons enfin si les diverses révolutions dont il fut l'excitateur ne seraient pas les effets d'une cause historique plus lointaine et plus générale encore que celles dont on se contente d'habitude.

I

La conquête de la France par l'Angleterre au dernier siècle, tel pourrait être le titre de l'ouvrage qui nous occupe. M. Texte suit pas à pas l'envahisseur et retrace les phases successives de l'annexion. Aux beaux temps de Louis XIV, on n'imagine même pas qu'il y ait un foyer d'art et de pensée chez « ce peuple enragé, quoique stupide et septentrional », ainsi que le qualifie le jésuite Coulon. Les séditieux ameutés par un Cromwell contre la majesté royale n'inspirent d'autre sentiment que l'horreur. Quand le Grand Roi a la curiosité de s'enquérir des écrivains et des savans qui pourraient exister en Angleterre, son ambassadeur Comminges lui parle vaguement « d'un nommé Miltonius, qui

s'est rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leur Prince. » Oublieuse de ce qu'elle a dû récemment à l'Espagne et à l'Italie, la France de Boileau estime qu'au delà de ses frontières, et surtout du côté du Nord, le reste du monde ne pense pas honnêtement. C'est l'heureuse persuasion de la Chine : d'une Chine admirable, et très fondée à revendiquer sa supériorité, mais aussi naïve que l'autre dans sa prévention contre l'universelle barbarie de tout ce qui n'est pas elle. Comme à la Chine, on n'admettait de rivaux et de maîtres que dans le lointain passé ; les nôtres dormaient dans les tombeaux de la Grèce et de Rome. Le seul doute auquel l'esprit français pût s'ouvrir naissait de la querelle des anciens et des modernes, très différente des controverses futures sur le cosmopolitisme; querelle de famille, entre des élèves et des maîtres dont nous étions évidemment les uniques héritiers.

Par une de ces conséquences imprévues qui font de l'histoire une ironie perpétuelle, les premières atteintes à la tradition du grand siècle allaient sortir de la révocation de l'Édit de Nantes, décrétée pour sauvegarder l'unité française. Une foule d'esprits curieux, portés par leur doctrine au libre examen, se répandit sur l'Europe et principalement en Angleterre. Le choc en retour ne se fit pas attendre. Obligés d'apprendre la langue du pays d'exil, promptement séduits par le nouveau monde qu'ils découvraient, les bannis renvoyèrent dans leurs écrits les premières notions de ce monde à la mère patrie. Ils formèrent un vaste atelier de journalisme et de propagande; les idées anglaises, et bientôt les œuvres traduites, circulaient entre Londres, la Haye et Genève : on n'imprimait, on ne lisait que *Bibliothèques britanniques* et *Mémoires littéraires sur l'Angleterre ;* ces feuilles arrivaient à Paris. Cent ans plus tard, l'exode semblable des émigrés aura les mêmes effets; notre pays désigne de temps à autre des victimes pour aller lui chercher des idées. Je croirais pourtant que M. Texte, entraîné par un épisode qu'il a consciencieusement étudié, grossit quelque peu l'importance du rôle qu'il attribue aux réfugiés protestans. Les communications actives entre les deux peuples voisins ne s'établirent qu'après 1720 ; les vulgarisateurs qui allumèrent la curiosité française furent le Suisse Béat de Muralt, avec un ouvrage très goûté des contemporains, l'abbé Prévost et le jeune Voltaire.

On a trop bien parlé ici de Prévost pour qu'il soit nécessaire de rappeler l'enthousiasme contagieux du bénédictin défroqué, revenu d'Angleterre avec des romans imités de ceux qu'on lisait à Londres, avec un bagage de traductions qu'il allait bientôt

compléter en faisant passer dans notre langue la fameuse *Clarisse*. Quant à Voltaire, M. Texte ne dit rien de trop en avançant que les *Lettres philosophiques*, ou *Lettres sur les Anglais*, marquèrent en 1734 une date de l'histoire littéraire aussi décisive que celle de 1810, où Mme de Staël donna son livre *De l'Allemagne*. La passion anglaise de Voltaire se changera plus tard en dénigrement ; mais au temps de sa jeunesse et de son voyage à Londres, il était tout aux jouissances de curiosité qu'il voulait faire partager aux Welches. Avec des initiateurs aussi persuasifs, le branle se communiqua rapidement; l'anglomanie qui sévit en France dès le second tiers du XVIIIe siècle égala nos plus frénétiques engoûmens d'aujourd'hui. Elle s'étendit à tout, aux modes, aux aspirations politiques, déjà tournées vers l'idéal de la liberté britannique, à la philosophie athée, qui se repaissait de Locke et de Hume, aux prédilections littéraires.

Shakspeare n'est pas encore connu; les anglomanes du siècle dernier ne remontèrent que fort tard à cette source mère et ne s'y enivrèrent jamais. Les grands livres anglais de leur temps leur suffisaient; le roman en premier lieu, sous la forme réaliste et bourgeoise que lui avaient donnée nos voisins, et qui allait faire de ce genre dédaigné ce qu'avait été pour d'autres époques la poésie épique, l'expression vivante et habituelle des mœurs, des sentimens, des idées. C'est *Robinson*, le livre merveilleux qui est toute l'Angleterre : une audace individuelle nourrie dans une Bible, conquérant un empire sur la mer, et le façonnant toujours pour des résultats positifs; *Robinson*, qui expliquerait à lui seul la formation des États-Unis par les naufragés de sa race, jetés sur les grèves du Nouveau Monde avec ce seul viatique, leur Bible, avec ce seul instrument pour refaire une civilisation, leur volonté anglaise. C'est *Clarisse Harlowe*, le roman qui a changé les âmes dans toute l'Europe, qu'on ne lit plus depuis cinquante ans, et sans lequel l'homme de nos jours ne serait pas ce qu'il est. — Ce sont, avec des prises moins universelles, Swift, Fielding, Sterne; et les poètes, Pope, Thomson, Gray, ce décalque anticipé du Lamartine des *Méditations*.

Ce sont enfin — je cours sur les sommets — Young et Macpherson. Le succès du pseudo-Ossian est plus ancien qu'on ne croit, il n'a pas attendu la protection de Bonaparte. Les premiers *Fragmens* de Macpherson parurent en 1760, *Fingal* en 1762; ils passèrent aussitôt en France. L'enchantement opéra dès cette époque et alla croissant. « Sous le Directoire, raconte M. Texte, les habitans du bois de Boulogne furent épouvantés de voir briller au milieu des arbres une grande flamme; s'étant ap-

prochés, ils aperçurent des hommes accoutrés à la scandinave qui tentaient de mettre le feu à un sapin, et chantaient d'un air inspiré en s'accompagnant d'une guitare : c'étaient des admirateurs d'Ossian qui voulaient, comme les héros calédoniens, dormir en plein air et allumer des arbres pour se chauffer. » Les admirateurs d'Ibsen n'en sont pas encore là.

Pour être moins pittoresques, les témoignages accumulés par notre auteur sur la vogue des importations anglaises ne sont pas moins significatifs. Diderot est tout flamme, suivant son habitude : il met Richardson « sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle. » L'*Éloge* qu'il écrivit à la gloire de l'Homère moderne rencontra peu de contradicteurs. Marmontel place le romancier anglais au-dessus de tous les écrivains anciens et récens. « Si l'on osait, dit d'Argenson, on nommerait le sieur Grandisson un nouveau Christ apparu sur la terre, tant il est parfait. » Le grave Buffon se laisse gagner. Chez les femmes qui mènent le siècle, c'est une fureur. Après la mort de Richardson, Mme de Genlis va voir en Angleterre le portrait du grand homme. Mme de Tessé se prosterne sur le tombeau avec un désespoir qui inquiète son guide. Mme du Deffand écrit à Walpole : « Depuis vos romans, il m'est impossible de lire aucun des nôtres. » L'aimable Lespinasse imagine la plus féminine et la plus touchante des louanges, dans une lettre adressée à son amant un jour de découragement : « Je crois que si je lisais *Clarisse* ce soir, je n'y trouverais ni amour ni passion. Mon Dieu ! peut-on tomber plus bas ? » Richardson est dieu ; mais tous ses compatriotes sont prophètes. Gibbon et Sterne s'étonnent des ovations que leur vaut en France le seul nom d'Anglais. « Nos opinions, dit le premier, nos mœurs, même nos habits étaient adoptés en France ; un rayon de gloire nationale illuminait tout Anglais, dont on supposait toujours qu'il était né patriote et philosophe. » Au lendemain même du traité de Paris, le public acclame en plein théâtre des vers de Favart, où le peuple anglais est glorifié. Moins d'un demi-siècle après la mort de Louis XIV, la France est moralement conquise par des pensées, des sentimens, des formes d'art qui font brèche dans sa tradition classique. Et Buckle peut écrire, non sans raison : « La jonction des esprits français et anglais, si nous considérons ses effets immenses, est le fait le plus important dans l'histoire du XVIIIe siècle. »

Des protestations s'élèvent, cependant ; timides d'abord, comme celle de J.-B. Rousseau, gémissant sur « ce malheureux esprit anglais qui s'est glissé parmi nous depuis vingt ans », ou celle de Fréron : « La saine antiquité n'est plus consultée ; à peine con-

naît-on de nom les plus beaux génies d'Athènes et de Rome. » Les *Mémoires de Trévoux* s'inquiètent de voir la France devenue « bien bonne amie de la littérature d'Angleterre. » L'opposition parle plus haut, elle éclate, quand Voltaire en prend la tête : Voltaire, qui avait été le principal ouvrier du rapprochement, qui cherchait dans sa vieillesse, comme le sorcier de la ballade, des mots efficaces pour arrêter le génie trop docile à son premier appel et devenu menaçant dans la maison inondée. Il faut faire dans cette résistance la part des qualités du patriarche, le bon sens, l'esprit de mesure; la part aussi de ses pires défauts, la jalousie, l'irritation contre tout ce qui alarmait son règne; et rien ne l'alarmait plus que le succès des écrivains anglais, de leurs disciples français, du maudit petit horloger de Genève. La verve endiablée du vieillard dissimule mal le travail de rétraction qui s'est opéré dans son intelligence, après 1760. Le grand curieux de jadis, sensible à toutes les manifestations de la pensée, est revenu au classicisme le plus sec et le plus étroit : les personnages de ses tragédies ont exprimé de l'homme tout ce qu'on en peut dire sans sortir des bonnes règles. Si l'idéal littéraire de Voltaire avait triomphé, il n'y aurait eu de place après lui que pour Viennet et Luce de Lancival. Quelle confiance pouvait-on mettre dans les sentences du critique qui écrivait à cette époque la lettre à Bettinelli ? « Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou, et son ouvrage un monstre... Le Dante pourra entrer dans les bibliothèques des curieux, mais il ne sera jamais lu. » Ses jugemens sur les Anglais seront désormais du même goût; et non seulement sur Shakspeare, dont personne n'avait encore l'intelligence, mais sur tous les Anglais contemporains qui tournent les têtes welches, de Swift à Macpherson. Tous monstres, barbares; il injurie, selon sa coutume, il aurait volontiers recours au bras séculier, il appelle l'ombre de Richelieu à la défense de la tradition nationale. L'auteur de *l'Orphelin de la Chine* s'est refait chinois; ce même homme, qui oppose au christianisme les grandes religions orientales et le redoutable argument de la relativité des conceptions du divin, raisonne en littérature comme le mandarin proclamant aux antipodes que rien ne compte en dehors de sa tradition : du moins celui-ci le dit-il pour quatre cents millions de personnes convaincues.

Derrière Voltaire, un Dorat se lamente sur « le monstrueux mélange d'un génie étranger »; Condorcet, La Harpe, Marie-Joseph Chénier vont renchérir. La querelle s'envenime entre les enthousiastes et les récalcitrans : ceux-là invoquent les droits de

l'esprit humain, ceux-ci l'autel de la patrie et la discipline des ancêtres. Les accusations, les plaidoyers, les brocards échangés entre les deux camps ne diffèrent pas de ceux que nous entendons aujourd'hui; et comme aujourd'hui, le public laisse dire les guides patentés, il va où son instinct le porte. Des besoins de sentiment ont grandi, auxquels ne répond plus la littérature desséchée des encyclopédistes; des sources ont jailli, qui contentent ces besoins; le public s'y désaltère, il se soucie peu de savoir si elles sont étrangères ou nationales. Le travail d'élargissement et de métamorphose s'accomplit, irrésistible comme les phénomènes naturels de la végétation, indifférent aux vents contraires qui ne troublent qu'un instant le cours régulier des saisons.

Pour ceux qui ont peine à séparer de l'initiative puissante d'un homme ce fonctionnement nécessaire des lois historiques, l'arrivée de Rousseau explique le gain de la bataille. Sans lui, elle fût peut-être restée longtemps incertaine; il décida l'avenir en absorbant la sève étrangère pour ajouter de nouvelles branches au vieux tronc français.

II

Il arrive en France vers le milieu du siècle, à l'heure de la grande fortune des livres anglais; ses amis les lui vantent, Diderot lui en rebat les oreilles; il les lit, il est pris, au moment même où il cherche l'expression littéraire des idées qui fermentent dans son cerveau et des sentimens qui bouillonnent dans son cœur. Le livre qu'il va écrire sera-t-il donc, comme tant d'autres, une imitation plus ou moins adroite de Richardson? Non. Chez tous ces Parisiens anglomanes, la contagion n'a touché que quelques parties de l'être : elle envahit Rousseau jusqu'aux moelles, parce qu'il apporte une nature très différente de la leur, septentrionale, germanique, comme on voudra l'appeler, en tout cas sérieuse, profonde, sentimentale et morale. Il reconnaît du premier coup dans les romans britanniques l'aliment approprié à sa sensibilité; il assimilera et reproduira avec son originalité individuelle ce que les autres goûtent et imitent. Avant lui, dirait un chimiste, il y avait eu mélange des deux esprits; avec lui, il y a combinaison. C'est le dernier et nécessaire période des inoculations littéraires; aussi longtemps qu'il n'est pas atteint, on en reste aux curiosités passagères, à l'engouement; les acquisitions du cosmopolitisme ne se fixent et ne deviennent nôtres que par la souveraineté d'un écrivain qui les naturalise. Toute la complexion de Jean-Jacques le désignait pour cet office. Il commence à quarante-cinq ans le

roman bourgeois et lyrique, raisonneur et ingénu, analytique et passionné, qui transportera dans notre langue, dans nos mœurs, avec notre habit et notre accent, la substance même des romans anglais; *Héloïse* paraît et fait oublier *Clarisse;* la transfusion du sang a réussi.

De nos jours, la *Nouvelle Héloïse* n'est guère plus lue que *Clarisse Harlowe*. C'est un grand tort, et l'on se prive de jouissances que le préjugé d'ennui ne permet pas d'imaginer. Je le dis timidement et bien bas, je cherche encore dans notre langue un roman supérieur à celui de Jean-Jacques. Et voici mon critérium : les années où je relis la *Nouvelle Héloïse*, je ne puis plus supporter de longtemps la lecture d'un autre roman. Le style est emphatique, je l'accorde; encore quelques tours de cadran, et le style de nos romantiques paraîtra aussi boursouflé, aussi démodé; quelques tours encore, et l'on trouvera des rides sur la prose de Flaubert et de nos réalistes; les beautés intérieures des grands ouvrages n'en subsisteront pas moins. Qu'importe le vêtement usé, quand il recouvre un homme, quand on devine une âme dans cet homme? Il faudrait couper la moitié de l'*Héloïse*, toutes les digressions intolérables sur des objets qui ne nous intéressent plus, j'en conviens; mais dans la moitié qui demeurerait, le cri de la passion retentit plus strident qu'il ne se fit jamais entendre; et les effets de cette passion sont étudiés jusque dans chaque fibre des victimes qu'elle possède.

Pour la première fois, un écrivain français est venu qui a dit ceci : L'amour n'est pas l'accident qu'ont dépeint nos poètes, nos tragiques, nos romanciers de l'âge classique; ce n'est ni un passe-temps léger, ni une idylle, ni un thème à bel esprit, ni une sentimentalité à fleur de peau, ni une vertu chevaleresque, ni même le mal sacré qui s'attache à la chair d'une Phèdre ou d'une Hermione; c'est une révolution douloureuse qui intéresse toute la personne humaine, jusque dans les idées, les raisonnemens, les actes où il y a en apparence le moins de rapports avec la passion. Les opinions de Julie et de Saint-Preux, leurs vues sur la société et sur l'univers sont profondément modifiées du moment qu'ils aiment. C'est un effort désespéré pour réaliser dans le cercle des choses visibles les aspirations infinies insufflées à l'homme moderne par la promesse chrétienne. C'est une association permanente de toute la nature au drame particulier de deux existences; le paysage, à peine aperçu des amans classiques, devient un état d'âme, comme l'on dit, ou plutôt un état du cœur. Phèdre souhaitait reposer à l'ombre des forêts; pour Saint-Preux, les forêts, les eaux, les montagnes sont dans Julie, et Julie est partout en elles.

L'amour subi ainsi est inséparable d'une constante préoccupation morale; mais ce n'est plus la morale inflexible qui lui opposait sa règle simple dans Corneille; c'est une plaidoirie perpétuelle du sentiment devant le tribunal de la conscience, un travail de casuistique pour chercher des accommodemens, pour transformer l'égarement en vertu; c'est surtout et toujours une confession, où l'homme savoure le triste plaisir de scruter son cœur.

Cette confession voluptueuse et mélancolique des faiblesses, cet alliage du naturalisme païen et de l'infini désir chrétien, ce tourment dans l'ivresse amoureuse d'autre chose qu'on voudrait y mettre, c'est proprement le lyrisme moderne, celui dont Shakspeare fut le père dans le monde, dont Rousseau fut le père chez nous. On en discerne sans doute quelques frémissemens avant lui, dans un vers de Racine ou de La Fontaine, dans un soupir de Mme de Lafayette, de Fénelon ou de Vauvenargues, dans un cri divinatoire de Bossuet ou de Bourdaloue. Avec un peu d'ingéniosité et beaucoup de lecture, il sera toujours facile de grouper un faisceau de citations où l'on nous montrera le romantisme des classiques; tout au moins celui que nous leur prêtons. Mais réunir ces traits épars, en faire la trame même d'une œuvre, mettre à nu dans cette œuvre sa personne saignante et gémissante, cela était réservé à Rousseau; comme il lui était réservé de détrôner les rois tragiques et les seigneurs anonymes pour nous intéresser à d'humbles bourgeois du canton de Vaud, à tout le détail de leur vie quotidienne, à leurs embarras d'argent et aux embellissemens de leur jardinet. Si les petites gens avaient déjà diverti la bonne compagnie avec la gaîté picaresque d'un Gil Blas ou la tendre folie d'une Manon, ils n'avaient jamais essayé de s'imposer par un pathétique sérieux qui les égalât à Titus et à Bérénice, ils n'avaient jamais réclamé l'attention en raison même de leur simplicité et comme représentans de la vie du plus grand nombre. Toute la littérature de notre siècle, sortie de cette double révolution, est contenue en germe dans la *Nouvelle Héloïse :* le romantisme d'abord, puis le réalisme. Julie est l'aïeule de filles très dissemblables dont elle ne peut renier aucune, depuis Atala jusqu'à Emma Bovary; quant à Saint-Preux, ses descendans s'appellent légion, ils ont tous le signe héréditaire, de Werther et de René jusqu'à ceux qui naissent à cette heure; on en trouverait chez les Rougon, on en trouverait chez les Macquart.

On se demande, en vérité, si ce colossal Jean-Jacques, inférieur à beaucoup de nos grands écrivains par l'étendue de l'esprit

et la perfection de l'art, eut jamais un égal en puissance créatrice. En même temps qu'il nous dotait d'une littérature nouvelle, il s'emparait de tout notre avenir politique et social! Je regrette que M. Texte, limité par l'objet spécial de son étude, n'ait pu montrer en Rousseau que l'initiateur littéraire. Le monstre est trop incomplet, trop incompréhensible, quand on ne l'envisage pas sous tous ses aspects, inventeur du lyrisme et du sentiment de la nature, propagateur de la littérature bourgeoise et de la littérature personnelle, évangéliste de la Révolution et de la démocratie.

Nos pères avaient au commencement de ce siècle une idée très imparfaite des origines de la Révolution et de l'action prépondérante de Jean-Jacques; ils le confondaient dans la colonne d'assaut des encyclopédistes, ils résumaient leur jugement dans le refrain populaire :

C'est la faute à Voltaire,
C'est la faute à Rousseau.

A mesure que les horizons du passé se dégagent, le rôle de Rousseau se précise et grandit, il s'oppose au rôle des autres philosophes. Ceux-ci furent surtout des destructeurs : il fut un constructeur, très dangereux à notre avis, mais enfin il le fut. Voltaire et ses acolytes préparèrent la Révolution en tant qu'ils firent table rase ; il reste bien peu de chose de leur apport, en dernière analyse, dans les élémens qui ont servi à la refonte sociale, dans l'idéal démocratique. L'élaboration des matériaux résistans est le fait de Rousseau. Pour Voltaire en particulier, ce serait un lieu commun de rappeler combien cet aristocrate eût été déçu et scandalisé par le tour que la Révolution a pris. A l'heure où elle l'eût fait guillotiner proprement, elle ne retenait déjà plus rien de son esprit. Cet esprit plane encore sur la Constituante, sur les grands seigneurs, les juristes, les lettrés qui saluent l'aube libérale et humanitaire de 89 ; qu'en reste-t-il en 93, au moment où Rousseau est dieu, un dieu inspirant et agissant? Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Le pli de pensée qu'on appela le voltairianisme, et qui fut assez général dans la bourgeoisie française pendant la première moitié de notre siècle, put faire illusion sur la survivance intellectuelle du philosophe de Ferney; il devient un anachronisme fort rare. Le merveilleux écrivain continue d'exister, pour le plaisir des dilettantes, au même titre qu'un Montaigne ou un La Bruyère; mais comme nourrisseur et directeur de foules, il n'existe plus dans cette démocratie contemporaine, couvée par

Rousseau, sortie du *Contrat social*, emplie de l'âme et cristallisée autour de la pensée fondamentale du terrible sophiste.

Je l'ai dit ici et m'excuse de le répéter : toutes les constructions d'idées de nos raisonneurs politiques portent sur la pierre angulaire du système de Rousseau, elles peuvent se résumer dans la ligne qui résume le *Discours sur l'inégalité* et le *Contrat social :* l'homme naturel est né bon, la société et ses lois l'ont rendu mauvais. Darwin combat Rousseau dans les esprits cultivés; l'erreur qu'ils abandonnent descend plus bas, jusqu'au fond des intelligences rudimentaires. Causez avec l'anarchiste populaire : qu'il soit un doux rêveur ou un agitateur aigri, vous retrouverez cette conviction indéracinable à la base de tous ses argumens, et le plus souvent vous ne lui arracherez pas d'autre argument. C'est le pivot sur lequel l'imagination de notre peuple tourne, travaille et se déforme depuis cent vingt-cinq ans. Les corollaires de la proposition sont innombrables. Rousseau a développé les principaux, nos expériences sociales les développent docilement d'après lui : souveraineté directe du peuple, égalité chimérique de tous les hommes, égalité des biens enfin, « puisqu'il est manifestement contre la loi de nature... qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire. » C'est le dernier mot du *Discours sur l'inégalité;* ce sera sans doute la dernière expérience que nous ferons pour suivre jusqu'au bout Jean-Jacques. Je me trompe : comme pour mieux attester sa docilité envers son maître, notre siècle finissant va rechercher la première thèse du philosophe dans ce premier écrit, le *Discours sur les Sciences et les Arts;* on convient avec lui que « le progrès des sciences et des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité et qu'il a corrompu nos mœurs. » Si nos nihilistes priaient, on entendrait sur leurs lèvres la prière déclamatoire composée pour l'Académie de Dijon : « Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les esprits, délivre-nous des lumières et des funestes arts de nos pères, rends-nous l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur et qui soient précieux devant toi. » — Ils la diront; et ce seront les mêmes qui psalmodiaient naguère la *Prière sur l'Acropole*, adressée par cet autre à Minerve civilisatrice!

Rousseau fut le père de la démocratie. Il a jeté cette fille, comme les autres, aux Enfans-Trouvés. Il la personnifiait d'avance, lui, le seul démocrate du XVIIIe siècle, dans son talent, son humeur, sa vie, par ses défauts et ses qualités. Il en avait les goûts, les allures, les passions, les grandeurs et les petitesses, les noblesses de cœur et les sottes vanités, les abandons et les défiances, la

grossièreté et la sensibilité, le sérieux et le chimérique, la sincérité ingénue sous des mensonges imaginatifs. Incarnation vivante du peuple qu'il allait façonner, ce plébéien a subjugué le monde avec les deux forces dont dispose le peuple : la vérité du sentiment et l'obstination logique dans un raisonnement abstrait.

Car il nous saisit, et ceci nous ramène à la question de race, entre les deux branches d'une tenaille. Il unit en lui les deux esprits qui pouvaient agir dans toutes les directions, sur les hommes les plus différens. Poète, lorsqu'il sent et imagine, Jean-Jacques est le septentrional qu'on a dit, le germanique et le disciple des Anglais, vrai, ému, lyrique, réaliste, brisant une tradition usée, soufflant le vent nouveau que demandaient les imaginations, préparant la littérature de l'avenir. Philosophe, lorsqu'il raisonne et déduit, c'est le vieux latin, le logicien absolu de l'esprit classique, rentrant dans la tradition, menant un sophisme jusqu'aux conséquences extrêmes; il n'emprunte plus alors à ses maîtres anglais que les théorèmes de quelques penseurs, sans les atténuations pratiques et le sens du positif qui défendent ce peuple contre l'idéologie. Par cet autre côté de lui-même, il a prise sur les instincts permanens de notre race, il prépare la société du lendemain. C'est ainsi qu'il peut modeler d'une main un Chateaubriand et un Lamartine, de l'autre un Robespierre, un Ledru-Rollin, un Proudhon.

Donc, nous vivons, par tous nos organes, de la pensée de ce vagabond, de ce malade, de ce fou, comme on disait dans la vieille langue, qui croyait dire quelque chose avec cette appellation mal définie des plus variables combinaisons de nos facultés cérébrales. Quand on essaye de mesurer le pouvoir créateur, universel et prolongé de cet homme extraordinaire, on doute si Napoléon lui-même a fait des conquêtes plus vastes et laissé dans le monde une empreinte plus profonde et plus durable. Quelque crédit que l'on fasse à la puissance individuelle, celle de Jean-Jacques serait inexplicable si nous n'apercevions pas ses sources de force. C'est le mérite de M. Texte de nous les avoir montrées; on découvre dans son livre une race derrière l'homme, on y voit l'éducation de Rousseau, et le renouvellement de la France à travers lui, par les meilleures énergies d'un autre peuple.

III

Comment définissons-nous cette action de la race, qui paraît si décisive dans ce cas particulier? — Génie septentrional, génie germanique, disent-ils. — Acceptons, toujours provisoirement,

l'ethnique adoptée. Un fait est hors de contestation : depuis près de deux siècles, une aurore boréale illumine progressivement ce ciel du Nord, qui nous apparaissait jadis ténébreux et vide; la clarté nouvelle lutte contre le vieux soleil méditerranéen, elle lui dispute de vastes régions de l'Europe qu'il éclairait seul, elle l'inquiète jusque sur le sol latin. On a vu cette lumière distincte naître et grandir tour à tour sur l'Angleterre, sur l'Allemagne, sur les pays scandinaves, sur la Russie. De partout, les « Northmans » avancent en masses profondes, comme au temps où ils sortaient de leurs forêts; ils s'émancipent chez eux de la sujétion latine, ils viennent camper sur les terres classiques, refoulant les anciens maîtres. Y aurait-il donc une loi de l'histoire qui imposerait aux grandes invasions un double et différent effort, à intervalles éloignés, pour que leurs conquêtes soient pleinement achevées?

Une première fois, les « barbares » conquièrent l'empire romain par la force brutale; absorbés aussitôt par la civilisation qu'ils venaient détruire, ils balbutient les arts qu'elle leur enseigne, ils se montrent incapables d'y rien changer ou ajouter. Un millier d'années passent. Avec la Réforme d'abord, puis avec la production d'une littérature originale en Angleterre et enfin en Allemagne, les « barbares » recommencent l'ancienne conquête, par la pensée, cette fois; et ils menacent d'expulser les écoles latines comme ils avaient jadis expulsé les légions. Cette invasion en deux temps serait d'une belle symétrie; à ceux qu'elle ne satisferait pas, on peut proposer une autre hypothèse.

Il y a une généralisation bien audacieuse dans ce terme, « les littératures du Nord »; et une impropriété difficile à justifier dans cet ethnique, « l'esprit germanique, la réaction germanique », dont Mme de Staël et ses continuateurs font couramment usage à propos de Rousseau. A quoi et à qui l'applique-t-on? Aux influences exclusivement anglaises que subissait la France du XVIIIe siècle, avant qu'il y fût question d'une littérature allemande; à un Genevois tout pénétré de ces influences, mais qui n'avait jamais lu un livre allemand. Croyez-vous qu'il soit très exact d'appeler Shakspeare un poète germanique? Les nuances sont-elles si peu tranchées qu'on puisse confondre l'esprit anglais et l'esprit allemand, soit dans les productions récentes de leurs grands écrivains, soit dans les trésors nationaux de légendes et de vieux poèmes où se sont formées les littératures de ces peuples? A cet égard, l'Angleterre eut beaucoup moins de communication avec l'Allemagne que la France, puisque notre haut moyen âge, nous le remarquions naguère, a vécu sur un fonds commun

avec le moyen âge d'outre-Rhin. — La communauté de race permet de ranger Anglais et Allemands sous l'épithète de « germaniques », dira-t-on. — Je n'en sais rien. Que faites-vous du bon duc Rollon? Pourquoi Flaubert ne serait-il pas un « esprit germanique » au même titre que Richardson, si par hasard ce dernier descendait d'une souche normande?

Puisqu'on établit les classifications d'après ces lointaines origines, je demande à remonter hardiment un peu plus haut, jusqu'au Celte. Il formait le tuf même de la race dans les îles britanniques, avec des affleuremens encore reconnaissables sur certains points, là comme dans notre Armorique, dans notre Auvergne, et au pied des Alpes.

Il semble que le génie celtique nous soit familier, tant on s'accorde à nous le dépeindre avec des traits précis : poésie mélancolique, tendresse sérieuse, communion intime avec la nature, amour de l'aventure et de la liberté. On lui rapporte l'inspiration des plus vieux, des plus beaux poèmes que les bardes aient chantés des deux côtés du détroit. Le génie celtique est très loin dans le temps, sans doute. Mais qui n'a été frappé par un phénomène que l'on observe fréquemment, sur soi-même ou chez les quelques individus dont on connaît parfaitement toutes les origines héréditaires? Durant les années de jeunesse et de force, ces origines s'accusent peu, l'homme s'adapte avec souplesse aux conditions des divers milieux où il se trouve, il leur emprunte une physionomie. C'est vers la vieillesse et sur le déclin qu'on voit reparaître, dans son esprit et dans son caractère, les indices fonciers de l'hérédité prédominante, le signe indélébile de la famille à laquelle il appartient le plus. N'en serait-il pas des races comme des individus? Vieillissantes et affaiblies, seraient-elles sujettes à des retours d'atavisme, retrouveraient-elles la sensibilité particulière qui caractérisa leur enfance? S'il en était ainsi, on pourrait supposer la réapparition d'un filon celtique, reliant tous ceux qui proviennent de cette souche : rien n'expliquerait mieux les affinités subites qui ont apparenté si étroitement la lignée des poètes anglais, depuis Shakspeare, et certains écrivains de chez nous : ce Breton de Chateaubriand et quelques autres de sa province, en qui le vieil Armor chante la chanson qu'il continue chez ses enfans de la grande île; cet Alpin de Rousseau; et je ne sais qui me tient d'ajouter : cet Auvergnat de Pascal. Celte à coup sûr, si le génie celtique est sérieux et inquiet, douloureux et hardiment libre. On se le figure, cent ans plus tard, gagné l'un des premiers aux résonances de sa propre âme qu'il eût reconnues chez les lyriques du Nord. Celte ou non, quand il n'y aurait pas

tant d'autres raisons de l'aimer, on le chérirait pour l'embarras qu'il leur donne, lorsqu'ils veulent réduire l'esprit français à leur médiocre type d'unité factice; il est si grand, et d'une originalité si rude, qu'ils ne peuvent ni le négliger, ni le raccourcir et le ployer sur leur lit de Procuste.

Oui, le Celte arrangerait tout; il expliquerait Rousseau, et ses aspects divers, et le pouvoir du monstre; il en expliquerait bien d'autres. Il n'y aurait plus de germanisme, plus même de cosmopolitisme dans l'affaire. Précieuse hypothèse! Nous ne nous ferons pas tuer pour la soutenir. Elle s'accorderait pourtant avec la juste définition que donnait ici M. Fouillée, quand il écartait l'embrouillamini des théories anthropologiques sur les « Celto-Slaves ». — « Les races sont de simples types psychologiques... les races sont des sentimens et des pensées incarnés. » — Mais je n'ignore pas combien ce terrain est glissant. On y peut jouer un instant avec des intuitions, pourvu qu'elles ne dégénèrent pas en affirmations. La question des races est une question d'été, comme l'on dit, un de ces problèmes pour lesquels on cherche à loisir une solution élégante, au temps où chôment les débats passionnans.

Question d'été, aussi, le cosmopolitisme. Le livre de M. Texte fera entendre aux plus sourds qu'elle est vieille, et que le mal, si mal il y avait, a sévi durant tout le dernier siècle avec autant de force qu'aujourd'hui, préparant les maux dont ils se plaignent aujourd'hui. Dès lors, les classiques prétendaient que tous les livres avaient été écrits, que tout avait été dit, et qu'il ne fallait plus chercher des formes nouvelles. La sympathie pour les choses étant le principe et la raison de l'art d'écrire, cela revenait à dire : Tout a été aimé, il ne faut donc plus aimer. — Dès lors, il était trop facile de battre Voltaire avec son propre argument. Voltaire et ses tenans craignaient qu'on n'altérât la qualité maîtresse de l'art classique, de l'art français : l'universalité, qui en a fait l'art du monde entier. Comment ne voyaient-ils pas que la première condition, pour le maintien de cette universalité, est de suivre toujours les transformations et de répondre à toutes les exigences de l'univers?

Les protectionnistes littéraires raisonnaient, devant une découverte de même nature, comme ces théologiens dangereux qui condamnèrent d'abord Galilée. Ceux-ci crurent l'Église menacée quand un homme vint leur dire : « Notre petite terre n'est plus le centre de la création, il y a d'autres mondes, l'infini du ciel s'en remplit. » Si, par impossible, l'Église avait persisté dans l'erreur de ces timides canonistes, si elle avait refusé d'étendre sa doctrine à

la mesure des cieux mieux connus, elle y eût perdu son universalité. Les classiques disaient de même aux novateurs : « La France de Louis XIV est le centre du monde, qui tourne autour de notre esprit; il n'y a rien au delà. » Comme il y avait autre chose, et beaucoup de choses, cet esprit ne pouvait garder son hégémonie qu'en se hâtant de les acquérir et de les envelopper. Imagine-t-on, à l'aurore du romantisme européen, entre Byron et Shelley, Gœthe et Schiller, un esprit français représenté devant le monde par Esménard et Lebrun-Pindare? C'est pourtant ce qui fût arrivé si l'on eût écouté les conseils de Voltaire : ils eussent rendu impossibles un Chateaubriand, un Lamartine, un Hugo.

Il y aurait encore plus de folie pour nous à croire que nous pouvons rester un centre immuable et se suffisant à lui-même, dans cet univers que notre époque a fait si petit et si rempli, si prompt aux changemens, aux communications, aux acquisitions de toute sorte, en un mot si cosmopolite. Bien plus qu'au XVIIIe siècle, un effort perpétuel de compréhension et d'assimilation nous est imposé, si nous voulons garder notre prédominance intellectuelle. — Nous y perdrons nos qualités sans acquérir celles des autres, dit-on. — C'est là un aveu de déchéance physiologique. Le jour où l'on reconnaît que l'estomac cesse de fonctionner pour la nutrition, il n'y a plus qu'à mourir. C'est le dialogue du médecin et du malade : « Refaites vos forces, prenez une alimentation substantielle. — Mais mon estomac ne digère plus, docteur! — Alors, mourez! » murmure tout bas le médecin, qui a jugé son homme. Et s'il faut mourir de consomption, peu importe que ce soit en vivant de régime, avec la tisane de la *Dame Blanche* et du vaudeville national, ou à la suite des excès que l'on commettra en allant entendre Wagner, Ibsen et les autres « barbares ».

Nous ne voulons pas mourir; et je ne saurais mieux terminer qu'en empruntant à M. Texte la sage conclusion qu'il oppose à cette boutade de Herder : Le temps de la littérature française est fini : — « Ce qui était fini seulement, c'était, après trois siècles de gloire, une forme particulière de l'esprit français, l'une des plus belles qu'il ait revêtues, mais dans laquelle il ne s'est, quoi qu'on en dise, ni épuisé, ni défini tout entier. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

POÉSIE

SONNETS DE BRUGES

LA VILLE LOINTAINE

Vers les dunes de fleurs sauvages, où s'étale
Le déploiement des flots d'airain, mornes et lourds,
Avec ses bœufs de pourpre et ses prés de velours,
Se déroule sans fin la Flandre Occidentale.

On voit parfois, debout sur la mer végétale,
Les clairs moulins avec leurs ailes, et les tours
Des paroisses, tandis que rêve aux anciens jours,
Bien loin sur l'horizon, la vieille capitale.

Dans la limpidité des crépuscules d'or,
Merveille du couchant, tu sembles le trésor
De quelque cathédrale opulente et pillée :

Car tes églises font, par les rouges soleils,
— Telle dans la campagne une proie oubliée, —
Comme un groupe de grands reliquaires vermeils.

AUX APPROCHES DE LA NUIT

Les voyageurs errans regagnent leurs auberges,
Avant de s'endormir dans leur morne dortoir,
Pleines d'amour céleste et de mystique espoir,
Les sœurs candides vont prier au pied des cierges.

Le canal sommeillant luit entre ses deux berges,
Et j'écoute, appuyé sur le pont vieux et noir,
Les bruits vagues des eaux et les cloches du soir
Qui chantent doucement sur l'oraison des vierges.

O rêveur triste et las, qui laisses lentement
Pénétrer en ton cœur, comme un enchantement,
Ces voix de songe au fond d'un magique silence;

Devant les longs clochers hors de l'ombre émergeant,
Repose-toi, tandis que l'Angélus balance
Son cantique parmi les étoiles d'argent.

LE VIEUX MAITRE

Als ik kan.

Moi, Jan van Eyck, malgré l'effort des envieux
— Que Monseigneur saint Luc, de sa main vénérée,
Puisse à jamais bannir loin de notre contrée! —
J'ai dompté la couleur, et j'ai fait de mon mieux.

Sachez que j'ai dressé, dans mon zèle pieux,
Les tours du Paradis sur une aube dorée,
Crispé les cheveux noirs de la Vierge adorée
Et dans son trône ardent pourtrait le Roi des Cieux.

Resplendissant et clair comme au sortir des forges,
J'ai peint d'acier bruni le harnois de saint Georges,
Et d'un cœur affermi je marche vers ma fin :

Car, mes œuvres m'ayant orné de grands mérites,
J'irai m'agenouiller devant l'Agneau divin
Dans le pré vert, fleuri de blanches marguerites.

LE TOMBEAU DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE

La mort depuis longtemps avait brisé l'orgueil
De Charles, que le sang de sa lignée enivre,
Allongé sur l'étang son corps tout blanc de givre,
Et pour jamais éteint les flammes de son œil.

Le roi Philippe deux, pour qu'un si noble deuil
Pût dans notre mémoire immortellement vivre,
Abrita sous le poids d'un lourd tombeau de cuivre
Le grand-duc d'Occident couché dans son cercueil.

Fils d'une magnifique et violente race,
Il garde sa superbe, et sa large cuirasse
Sur son miroir poli porte la Toison d'or;

Et nous voyons toujours, malgré le sort contraire,
Avec son chef velu prêt à rugir encor,
Le lion qui sommeille aux pieds du Téméraire.

LE MARCHÉ

Dans l'air vif, lumineux et subtil du matin,
La ville est en tumulte et la foule est en joie.
Au milieu du marché la Hanse se déploie.
Les deniers des changeurs font un bruit argentin.

Voici l'ambre léger, né sous un ciel lointain,
Les vins de pourpre sombre où le soleil flamboie,
Les harnais de cuir fauve et les pourpoints de soie,
Les ivoires sculptés et les hanaps d'étain.

Hier, vers Damme et Sluus, quand la mer était haute,
De grands navires noirs s'avançaient vers la côte,
Balancés lentement par les houles du Nord;

Et les Osterlingen, drapés dans leurs fourrures,
Se dressaient à l'avant des vaisseaux de haut bord,
Sur la proue éclatante où brillaient des dorures.

FORMOSIS BRUGA PUELLIS

Les femmes d'autrefois, altières et sereines,
Qui vers ces fiers logis s'avançaient à pas lents,
Érigeaient, sous l'orgueil des tissus opulens,
Les seins durs et polis des antiques Sirènes,

Et lorsque se montraient ces beautés souveraines,
Que rehaussait l'éclair des joyaux aveuglans,
Leurs grands yeux, leurs cheveux d'or sombre et leurs bras blancs
Rendaient les rois pensifs et jalouses les reines.

J'évoque, cependant qu'au bord des vieux canaux
Le carillon du soir descend en cascatelles
De cristal et d'argent sur les pas-de-moineaux,

Leurs corps harmonieux frémissans de dentelles,
Et leurs doigts fuselés que chargeaient les anneaux,
Et le charme effacé de leurs grâces mortelles.

APRÈS ROOSEBEKE

Redresseurs sans merci de leurs griefs anciens,
Voici que les barons ont écrasé les villes,
Remis dans le devoir les multitudes viles,
Et que le grand Brasseur est mort avec les siens.

Les bourgeois sont frappés dans leur vie et leurs biens;
Les cités ont perdu leurs franchises civiles;
Et les sombres captifs longent en mornes files,
Les cadavres, rongés des corbeaux et des chiens.

Dans Bruges la conquise où pèse un noir silence,
Les féodaux vainqueurs, ayant quitté la lance,
Vêtus de lourds brocarts, marchent sous le beffroi;

Pendant qu'au loin, faisant tourbillonner leurs lames,
En chemises de fer, les cavaliers du Roi,
S'embrasent aux lueurs des villages en flammes.

OPUS JOHANNIS MEMLINC, 1479

A l'horizon béni du céleste portique,
Resplendit un lointain mirage d'Orient,
Et la Mère de Dieu regarde en souriant
Catherine la prude et Barbe la mystique.

Jan Floreins van der Rijst, sur ce noble triptyque,
Pour les glorifier mieux encor qu'en priant,
A fait, dans le cristal d'un air pur et brillant,
Peindre le Précurseur et l'Apocalyptique,

Ses deux patrons : celui dont Hérode Antipas
A la danseuse impure accorda le trépas,
Après qu'il eut au Christ donné le saint baptême,

Et celui qui, hanté du terrible réveil,
Pâlissant aux horreurs du jugement suprême,
Vit un ange puissant debout dans le soleil.

LA SAINTE

Vous cachez sous l'ampleur de la robe aux plis verts
Votre corps frêle et pur de vierge et de martyre,
Jamais vos yeux baissés ne cesseront de lire,
Et d'une coiffe d'or vos cheveux sont couverts.

Je veux, bien que je vive en un siècle pervers
Et que l'antique espoir loin de nous se retire,
Madame sainte Barbe au bienheureux sourire,
A vos pieds délicats faire chanter mes vers.

Un murmure affaibli d'orgues aériennes,
Flotte sur les parfums des fleurs élyséennes,
Quand vous vous promenez dans les vergers du ciel.

Tel, célébrant la grâce angélique des femmes,
Quand Jan van Eyck eut dit la splendeur du réel,
Le divin Hans Memlinc a su peindre des âmes.

Henri Potez.

LE « NAPOLÉON INCONNU »

DE M. FRÉDÉRIC MASSON

Ce fut, paraît-il, durant les Cent-Jours, que Napoléon enferma ses papiers de jeunesse, ses écritures d'étude, dans un carton couvert d'un papier grisâtre à dessins quadrillés, et portant cette inscription : « A remettre au cardinal Fesch seul. » Le cardinal emporta ce carton à Rome et n'eut pas la curiosité de l'ouvrir. En 1839, son grand vicaire, l'abbé Lyonnet, le rapporta à Lyon. Il le cédait plus tard à Libri, qui à son tour le revendait à un célèbre bibliophile anglais, le comte d'Ashburnham. Après la mort du comte, sa bibliothèque fut vendue par lots, et les papiers de Napoléon furent acquis par le gouvernement italien, qui les déposa à Florence, dans la bibliothèque médicéo-laurentienne. Ce sont ces papiers que M. Frédéric Masson vient de publier avec la collaboration de M. Guido Biagi, en les accompagnant d'un lumineux et instructif commentaire, dont les futurs biographes du grand homme ne pourront se dispenser de tenir compte. M. Masson n'a pas écrit une histoire suivie de la jeunesse de Napoléon; mais jusqu'ici personne n'en avait mieux marqué les phases successives; personne n'avait si bien expliqué par quel sourd et long travail intérieur ce Corse acquit le sentiment de ses vraies destinées, et résolut de se donner à la France, qui en retour ne tarda pas à se donner à lui (1).

Parmi ces papiers, dont quelques fragmens avaient été publiés, il en est de fort curieux, qui nous fournissent des renseignemens précis sur l'idée que dans sa jeunesse Napoléon se faisait de lui-même et des autres, sur ses goûts, ses penchans naturels, sur ses prédilections et

(1) *Napoléon inconnu, papiers inédits (1786-1793)*, publiés par Frédéric Masson et Guido Biagi, accompagnés de *Notes sur la jeunesse de Napoléon (1769-1793)*, par Frédéric Masson; Paris, 1895, Paul Ollendorff.

ses répugnances, sur les influences diverses qu'il a subies. Il en est d'autres, et malheureusement ce sont les plus nombreux, auxquels M. Masson me paraît attacher une importance exagérée. Les cahiers où le jeune officier consignait les extraits de ses lectures sont pour la plupart fort insipides. Tel adolescent, qui ne gagnera jamais la bataille d'Iéna, met plus du sien dans ses copies. Cependant il lui arriva un jour de mêler à ses extraits de l'histoire grecque de Rollin des considérations sur les rois, que Rollin n'eût point signées : « Le premier roi, écrivait-il à l'âge de dix-neuf ans, est toujours le premier homme de son peuple... Son autorité a toujours été plus absolue que celle de ses successeurs, jusqu'à ce que la corruption introduisant dans le gouvernement la religion prêchée par des hommes vendus, ait enfin fait oublier aux hommes leur dignité et les causes premières de l'institution de tout gouvernement. Alors le despotisme élève sa tête hideuse et l'homme dégradé, perdant sa liberté et son énergie, ne sent plus en lui que des goûts dépravés. »

Il nous importe aussi de savoir qu'en 1788, à Auxonne, il se proposait d'écrire une dissertation sur l'autorité royale et d'établir « qu'il n'y a que fort peu de rois qui n'eussent pas mérité d'être détrônés. » Mais en général il ne fait que transcrire ses auteurs, il est avare de ses réflexions personnelles, et quand il nous apprend que Cécrops fut le premier roi d'Athènes, que Milon mangea un bœuf de quatre ans, qu'Alcibiade avait un chien qui coûtait 3 500 livres, ou que les éphores mirent à l'amende le père d'Agésilas pour avoir épousé une petite femme qui n'était propre qu'à enfanter des roitelets, quelque bonne volonté que nous y mettions, il ne nous apprend rien sur lui-même. Je regrette que M. Masson n'ait pas pratiqué quelques coupes sombres dans ces cahiers d'écolier; que par une superstition d'éditeur, il n'ait pas dégagé de tout fatras les documens précieux que contiennent ses deux volumes in-octavo. Aujourd'hui tout le monde sait lire, et jamais il n'y eut moins de vrais lecteurs; jamais cette grosse gourmandise de l'esprit, qui avale et digère tout, ne fut plus rare. De toutes les notes que Napoléon tira de la Géographie de Lacroix, une seule méritait d'être religieusement transcrite. C'est la dernière, qui est ainsi conçue : « Sainte-Hélène, petite île. »

Il est des hommes de génie dont la croissance semble aussi facile que prompte; ils ont eu de bonne heure l'instinct de leur destinée, et tout les a préparés à la remplir. Il en est d'autres qui, avant de se trouver, ont dû se chercher longtemps. Napoléon, qui, dans l'espace de quelques années, a joui de plusieurs siècles de vie, est assurément un des génies les plus précoces qui aient étonné le monde par leurs prospérités et leurs malheurs, et cependant il a mis du temps à se connaître; avant d'entrer au port, il a beaucoup erré; il est revenu de très loin.

Jusqu'en 1789, ce Corse n'est qu'un Corse qui entend rester Corse. Il n'a pas d'autre ambition que d'employer sa jeunesse à raconter l'histoire de son île et son âge mûr à lui rendre la liberté; que sait-on? elle l'en récompensera peut-être en faisant de lui son dictateur et son Solon. Jusqu'à l'âge de vingt ans, il n'éprouve pour la France qu'une insurmontable aversion; les Français sont à ses yeux les conquérans de son pays; il ne leur pardonnera jamais d'avoir contraint un peuple libre « à courber la tête sous le triple joug du militaire, du robin et du maltôtier. » C'est une très petite patrie que la Corse; mais ce sont les petites patries qui inspirent les attachemens les plus passionnés, les plus idolâtres. « Il ne pensait, ne rêvait qu'à la Corse. Il avait pour elle cette passion sauvage des enfans exilés, reployés sur eux-mêmes, qui ne communiquent à qui que ce soit leur secret et qui meurent parfois de ce grand et terrible amour. » Un jour il la sacrifiera, mais il ne l'oubliera jamais. A Sainte-Hélène, nous dit-on, il cherchait sur ses lèvres le bouquet du vin de la Sposenta, qui seul aurait pu rafraîchir sa bouche.

Il est venu en France parce que le roi Louis XV avait daigné ouvrir ses écoles, ses collèges militaires aux jeunes nobles du pays conquis, disposés à prendre le parti de l'épée; mais il ne saurait s'imaginer que la sienne lui serve jamais à se battre pour le roi de France. Il veut devenir un officier capable, il emploie à s'instruire le temps qu'on le condamne à passer dans la terre de servitude; ne lui demandez pas de se donner, il est résolu à s'appartenir toujours. Quand on l'aura reçu lieutenant, l'idée lui viendra d'intéresser M. Necker aux malheurs des Corses. « O pauvre Corse, terre de tribulation et d'angoisse, lit-on dans le mémoire qu'il se proposait de lui adresser, par quelle destinée as-tu toujours été la victime des nations étrangères qui t'ont tyrannisée? » Il n'a pas, comme on voit, le don de l'insinuation, et ses mémoires, ses discours sont un peu crus. On lit plus loin: « Le luxe de *votre* capitale, *vos* palais... Au nom de *votre* roi... » Il ne pouvait dire plus clairement que ce roi n'était pas le sien. « Comment eût-il été Français? dit fort justement M. Masson. Qu'on imagine un enfant de Lorraine, né en 1871, brusquement transporté en 1880 dans une école militaire de la Prusse, élevé aux frais de l'empereur d'Allemagne, destiné à porter l'épée comme officier allemand, non parce qu'il a choisi ce métier, mais parce que c'est la seule profession qui lui soit ouverte, et pour laquelle l'État donne aux gentilshommes pauvres l'éducation gratuite. Qu'on voie cet enfant entouré uniquement de petits Prussiens, qui ignorent sa langue et sont disposés à faire de lui leur souffre-douleur; car il est un étranger, il est un vaincu. » Telle est la situation de Napoléon à Autun, à Brienne, à Paris. « Eh! quoi monsieur est Corse! On le devine à sa tournure, à ses façons, à son accent. Mais est-il bien

possible d'être Corse?... Belle patrie que la Corse! Allez, nous avons fait trop d'honneur à votre île en la mangeant. » Le moyen d'aimer ces imbéciles!

Ce qui redouble son antipathie pour la France, c'est que ce jeune homme, dont la mère n'a qu'une servante, et qui s'est régalé souvent du pain de châtaignes des bergers, est né dans un pays aux mœurs simples, patriarcales, égalitaires, où les gentilshommes prenaient pour la plupart dans les actes publics et privés la qualification de seigneurs, sans qu'il en résultât, a dit un auteur corse, « ni suprématie pour eux ni infériorité pour les autres. » Ajoutez que le patriote qui avait délivré la Corse de la tyrannie génoise, Paoli, avait été dès son enfance son héros, son dieu, et que dans la candeur de son âme il avait pris cet ambitieux pour un républicain d'une vertu antique, pour un Spartiate, pour un Lycurgue. Il voit les choses et les hommes par les yeux de ce faux Lycurgue. Il est pauvre, et il n'aime pas qu'on soit trop riche; il est timide, et il goûte peu les adolescens qui, en sortant de nourrice, savent déjà le monde et la vie; il est sauvage, et il se défie des gens trop polis; il n'est qu'un cadet de bonne maison, et il considère le droit d'aînesse comme une odieuse iniquité; il a découvert que la société française est fondée sur le privilège, et il déteste tous les privilèges. Exilé dans la terre d'Égypte, il se sent dépaysé et solitaire; rien ne lui plaît, rien ne lui sourit, rien ne l'attire; la mélancolie le ronge; il est sombre comme une chouette encagée, qui rêve à son creux de rocher et voudrait bien y retourner.

« A l'École militaire de Paris, dira-t-il un jour, nous étions nourris, servis magnifiquement, traités en tout comme des officiers jouissant d'une grande aisance, plus grande que celle de la plupart de nos familles. » Cette aisance, ce luxe le touchent peu; il ne lui importe guère qu'il y ait un contrôleur de la bouche, sept hommes à la cuisine, six à l'office, un à la pourvoierie, onze pour le service commun, trois suisses et sept portiers, en tout cent onze domestiques. Quelques douceurs qu'il puisse trouver dans la maison où on l'a logé, l'esprit de cette institution toute monarchique lui répugne. Elle est moins destinée à créer des hommes de guerre, des généraux, qu'à faire des officiers instruits qui soient en même temps de vrais gentilshommes, ayant des manières nobles, un vernis d'élégance, « ce ton de politesse si rare et si difficile à acquérir dans toute éducation publique. » Il consent à se laisser instruire, il ne se laissera pas élever. Il pense à ses montagnes et aux pâtres qui les habitent. Qu'est-ce qu'un roi de France entouré de sa noblesse? Oseriez-vous comparer ce vain fantôme de majesté royale à la gloire que s'acquit Paoli dictateur d'une république? Il trouve aux jeunes gens de grande famille dont il est le condisciple, dont il ne sera jamais l'ami, des figures de privilégiés. « Sans être grand de taille, je ne manquais pas d'être assez fort. Je me rappelle qu'à l'École militaire, nous autres

petits nobles, nous nous donnions des rouflées avec les fils de grands seigneurs, et j'en sortais toujours vainqueur. »

En vertu d'un droit, il est reçu officier le 1er septembre 1785 à l'âge de seize ans et quinze jours. Le voilà lieutenant en second au régiment de la Fère du corps royal de l'artillerie. Le plus ancien fragment qu'on ait rencontré dans ses papiers est daté de Valence le 26 avril 1786 :

« C'est aujourd'hui, écrit-il, que Paoli entre dans sa soixante-unième année. » Toujours Paoli! Puis il s'applique à se démontrer à lui-même que les Corses ont eu le droit de secouer le joug génois. Il puise ses principes dans le *Contrat social*, dont il s'est nourri, qu'il sait par cœur. Il pose en fait que le pacte par lequel un peuple confie l'autorité à un corps quelconque est toujours révocable; que le peuple, quand il lui plaît, peut reprendre la souveraineté qu'il avait communiquée : « Les hommes dans l'état de nature ne forment pas de gouvernement. Pour en établir un, il a fallu que chaque individu consentît au changement. L'acte constituant cette convention est nécessairement un contrat réciproque. Tous les hommes ainsi engagés ont fait des lois : ils étaient donc souverains... Il n'y a pas de lois antérieures que le peuple, qui dans quelque gouvernement que ce soit doit être foncièrement regardé comme le souverain, ne puisse abroger. » Conclusion : « Si par la nature du contrat social, il est prouvé que, sans même aucune raison, un corps de nation peut déposer le prince, que serait-ce d'un *privé* qui, en violant toutes les lois naturelles, en commettant des crimes, des atrocités, va contre l'institution du gouvernement? » Il ajoute : « Ainsi les Corses ont pu, en suivant toutes les lois de la justice, secouer le joug génois et peuvent en faire autant de celui des Français. Amen. »

Ce jeune officier pauvre, timide et sauvage emploie ses veilles à réfléchir sur son métier, à se perfectionner dans les mathématiques, et il achète beaucoup de livres, qu'il dévore. Lorsque, en 1786, il va passer quelques mois dans son pays natal, il y apporte, au témoignage de son frère Joseph, plus de volumes que d'effets de toilette et avec son Corneille, son Racine, son Voltaire, les œuvres de Plutarque, de Platon, de Cicéron, de Tite-Live, de Tacite, de Montaigne, de Montesquieu, de Raynal. On trouve aussi dans son énorme malle les poésies d'Ossian, que, quoi qu'on ait pu dire, il ne préféra jamais à Homère. Il lit tout, et il emploie le reste de ses loisirs à songer, à causer avec lui-même, la plume à la main. Qui lui a appris à rêver? Le grand écrivain qui fut son premier maître. Comment n'eût-il pas adoré Rousseau, l'homme de la nature, de la justice, « le séducteur immortel des âmes inquiètes, l'oracle de quiconque se tient pour incompris, déshérité, persécuté? » Cet ermite bourru et maussade était un enchanteur, qui du fond de sa solitude charmait et remuait le monde. Il avait inventé, dans son désert, l'art de rêver avec méthode, et il fit des songes où tant de vérités

se mêlaient aux chimères et où les chimères étaient si belles que non seulement tous les grands poètes, mais les peuples eux-mêmes voulurent les refaire après lui.

« Il aurait dû être immortel, disait Napoléon, et n'eût-il fait que *le Devin du village*, il aurait assez fait pour le bonheur de ses semblables et pour mériter que le monde sensible lui élevât une statue. » Mais quelques mélodies que l'incomparable musicien qui l'inspirait fit chanter à l'esprit de ce Corse, il n'oubliait pas son île : elle était toujours présente à sa pensée. « Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie... Que les hommes sont éloignés de la nature! qu'ils sont lâches, vils, rampans! Quel spectacle verrai-je dans mon pays? Mes compatriotes chargés de chaînes et qui baisent en tremblant la main qui les opprime. Ce ne sont plus ces braves Corses qu'un héros animait de ses vertus, ennemis des tyrans, du luxe, des vils courtisans. Fier, plein d'un noble sentiment de son importance particulière, un Corse vivait heureux s'il avait employé le jour aux affaires publiques. La nuit s'écoulait dans les tendres bras d'une épouse chérie. La tendresse, la nature rendaient ses nuits comparables à celles des dieux... Français, non contens de nous avoir ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrompu nos mœurs. » Il pense à se tuer : « Quand la patrie n'est plus, un bon patriote doit mourir... La vie m'est à charge parce que je ne goûte aucun plaisir et que tout est peine pour moi. Elle m'est à charge parce que les hommes avec qui je vis et vivrai probablement toujours ont des mœurs aussi éloignées des miennes que la clarté de la lune diffère de celle du soleil. »

Et la femme, dira-t-on, qu'en fait-il? N'est-elle pas le plus beau des rêves et la suprême consolation des exilés? Elle remplace tout, elle tient lieu de tout, même de la patrie absente: quand elle nous a pris le cœur, fût-on subitement transporté de la baie d'Ajaccio dans les fiords de la Norvège, on n'est étranger nulle part, on est partout chez soi. Il le savait bien : « L'homme est-il hors de sa maison, écrira-t-il, il lui faut une liaison, un appui, un sentiment... Le lierre s'embrasse au premier arbre qu'il rencontre : c'est en peu de mots l'histoire de l'amour. » Il avait dix-huit ans lorsqu'il fit sa première connaissance avec la femme. Il voulait savoir ce que c'était, tenter une expérience philosophique : il s'en vante du moins. Il était allé la chercher « dans les sérails » du Palais-Royal, par une froide soirée de novembre. « J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes yeux errèrent sur une personne du sexe. L'heure, la taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. » Elle n'avait pas l'air grenadier; elle était pâle, semblait débile et sa voix était douce. « Ou c'est, me dis-je, une personne qui me sera utile à l'observation que je veux faire, ou elle n'est qu'une bûche. » Ce n'était pas une bûche. Il la questionna,

elle consentit à lui répondre, mais elle ne fut pas la dupe de ce prétendu philosophe : « Allons chez vous. — Mais qu'y ferons-nous? — Allons, nous nous chaufferons et vous assouvirez votre plaisir. » Sans doute elle fut contente de lui; elle ne lui dit pas ce que la courtisane vénitienne avait dit à son maître : *Studia la matematica.*

Rousseau, qui l'avait instruit dans l'art de rêver, l'initie aux mystères du cœur et de l'art d'aimer; il lui enseigne comment il faut s'y prendre pour mettre sa chair au service de son âme, pour idéaliser ses sensations et donner un corps, une réalité tangible à ses chimères. « Qu'est-ce donc que l'amour? dira-t-il. Le sentiment de sa faiblesse dont l'homme solitaire ou isolé ne tarde pas à se pénétrer, à la fois le sentiment de son impuissance et de son immortalité ; l'âme se serre, se double, se fortifie; les larmes délicieuses de la volupté coulent. On guérit les peines de l'âge mûr par la dissipation : voulez-vous guérir celles de l'amour? Triste médecin, arme-toi de courage, tu détruiras un innocent. Si tu as du sentiment, tu sentiras la terre s'entr'ouvrir. » Mais si l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* a inventé ce qu'on pourrait appeler le platonisme pratiquant, s'il a glorifié la grande passion, s'il en a fait un culte et la plus noble des ivresses, Rousseau législateur est sévère pour elle : il lui interdit de porter le trouble dans les cités, il la tient pour la plus grande ennemie des vertus sociales et civiques. Comme son maître, Napoléon ne craint pas de se contredire; ôtez à Rousseau ses contradictions, vous l'aurez singulièrement diminué. Comme lui, son disciple chante la palinodie : il déclare qu'une nation livrée à la galanterie ne connaît plus le zèle patriotique, que l'amour est nuisible à la société, que le dieu bienfaisant qui en délivrerait le monde aurait bien mérité des peuples et des individus. « Ah! chevalier, vos journées entières sont sacrifiées à une promenade monotone et solitaire, jusqu'à ce que l'heure vous permette de voir Adélaïde... Que vous importent l'État, vos concitoyens, la société?... Vous ne désirez que de vivre ignoré à l'ombre de vos peupliers. Profonde philosophie! Que je déteste cette passion qui a produit une si grande métamorphose!... Un coup d'œil, un serrement de main, un baiser, un attouchement corporel... mais je ne veux pas vous irriter... Chevalier, cesse de restreindre cette âme altière et ce cœur jadis si fier à une sphère aussi étroite. Toi aux genoux d'une femme! Fais plutôt tomber aux tiens les méchans confondus. » M. Masson l'a dit avec raison, la Corse et Rousseau, voilà tout le Bonaparte dans sa première manière, avant qu'un grand événement, qu'il n'avait point prévu, fasse époque dans son existence comme dans l'histoire du monde.

La Révolution va changer tout le cours de ses idées et de sa vie; elle lui révélera sa vraie destinée. Chose curieuse, il ne semble pas l'avoir pressentie; on ne trouve pas dans ses papiers de jeunesse une page, une ligne qui prouve qu'il eût médité la prophétie de Rousseau

annonçant que l'Europe allait entrer dans l'âge des grandes crises. Assurément ce jeune officier ne manquait pas de clairvoyance; mais il était inattentif à ce qui se passait autour de lui; ses pensées habitaient la Corse. L'ancien régime lui inspirait d'insurmontables répugnances: plus les événemens marchent, plus il s'éprend de la Révolution. Le 8 février 1791, il est à Serve, près Saint-Vallier, dans la cabane d'un pauvre avec lequel il s'est entretenu longtemps: « Il est quatre heures du soir; le temps est frais, quoique doux; je me suis amusé à marcher; la neige ne tombe pas, mais n'est pas loin. J'ai trouvé partout les paysans très fermes sur leurs étriers. Surtout en Dauphiné, ils sont tous disposés à périr pour le maintien de la Constitution. J'ai vu à Valence un peuple résolu, des soldats patriotes et des officiers aristocrates... Les femmes sont partout royalistes. Ce n'est pas étonnant : la liberté est une femme plus jolie qu'elles qui les éclipse. » Ce Corse n'eût jamais épousé la vieille France; leurs humeurs étaient incompatibles : il avait pour elle un de ces éloignemens instinctifs qui résistent à tout. Le jour viendra peut-être où il épousera la France nouvelle; la noce sera brillante, et c'est l'Europe qui paiera les violons.

Les censeurs chagrins, que la gloire trop éclatante des hommes de génie incommode, sont disposés à expliquer toutes leurs actions par des calculs d'intérêt personnel. Ils oublient que la foi seule transporte les montagnes et que les grands hommes ont toujours cru fortement à quelque chose. Au début ils sont sincères, presque candides; les calculs viennent plus tard. Ceux qui prétendent qu'en se ralliant aux principes de 1789 Napoléon n'avait pensé qu'à lui-même et à la carrière qu'il voyait s'ouvrir devant son ambition, feront bien d'étudier ses papiers de jeunesse: ils y verront que ces principes étaient depuis longtemps les siens, qu'il les avait sucés avec le lait. Pouvait-il lui en coûter de se rallier à des hommes qui avaient sa foi, ses idées, qui partageaient ses sentimens et ses haines? Il se reconnaissait en eux. Il n'avait pas attendu qu'ils entrassent en scène pour s'élever contre les privilèges et prêcher l'égalité civile. La Révolution n'a pour lui rien de nouveau, rien qui l'étonne; elle lui a emprunté son programme: peu s'en faut qu'il ne se flatte de l'avoir inventée. La constitution qu'elle donne à la France lui paraît calquée sur celle que Paoli avait donnée à la Corse. Elle est fondée non seulement sur les mêmes principes, mais sur les mêmes divisions administratives : « Il y eut alors, écrit-il, des municipalités, des districts, des procureurs syndics, des procureurs de la commune. Paoli renversa le clergé, appropria à la nation le bien des évêques. Enfin l'histoire de la marche de son gouvernement est presque celle de la révolution actuelle. » La France avait conquis la Corse: il lui semble que la Corse prend sa revanche, qu'à son tour elle conquiert la France : « Dans un instant tout est changé. Du sein de la nation que gouvernaient nos tyrans est sortie l'étincelle électrique; cette nation

éclairée, puissante et généreuse s'est ressouvenue de ses droits et de sa force : elle a été libre et a voulu que nous le fussions comme elle. Désormais nous avons les mêmes intérêts, les mêmes sollicitudes. Il n'est plus de mer qui nous sépare. »

La Révolution ne l'étonne ni ne l'effraie ; loin de la trouver trop audacieuse, il la trouve par momens trop timide, et quand elle frappera le grand coup et abolira la royauté, cet événement lui semblera fort naturel. Dès 1789, il parlait la langue des jacobins : « Quel tableau offre l'histoire moderne! Des peuples qui s'entre-tuent pour des querelles de famille ou qui s'entr'égorgent au nom du moteur de l'univers ; des prêtres fourbes et avides, qui les égarent par les grands moyens de l'imagination, de l'amour du merveilleux, de la terreur. Dans ce dédale de scènes affligeantes, quel intérêt peut prendre un lecteur éclairé? Mais un Guillaume Tell vient-il à paraître, les vœux se fixent autour de ce vengeur des nations. » Deux ans plus tard, le 27 juillet 1791, il écrivait de Valence à son ami Naudin, commissaire des guerres à Auxonne, que l'Europe était partagée entre des souverains qui commandaient à des hommes et d'autres qui régnaient sur des bœufs ou des chevaux ; que les premiers comprenaient la Révolution, mais qu'elle leur faisait peur ; qu'ils craignaient que le feu ne prît chez eux, que c'était le cas de l'Angleterre, de la Hollande ; que quant aux souverains qui commandaient à des chevaux, incapables de comprendre la France nouvelle, ils la méprisaient et lui laisseraient le soin de se détruire elle-même : « A leur dire, vous croiriez que nos braves patriotes vont s'entr'égorger, de leur sang purifier la terre des crimes commis contre les rois, et ensuite plier la tête plus bas que jamais sous le despote mitré, sous le fakir cloîtré et surtout sous le brigand à parchemins. Ils attendent le moment de la guerre civile, qui selon eux et leurs plats ministres est infaillible. »

Dans cette même lettre il appelle la France « la mère patrie ». C'est une expression toute nouvelle sous sa plume, et cependant il faudra du temps pour qu'il se donne résolument et sans réserve. On ne se défait pas en un jour de ses préventions, de ses souvenirs, de toutes ses habitudes d'esprit. Il n'a pas entièrement dépouillé le vieil homme ; le Corse qui est en lui a la vie dure. En 1791, l'Académie de Lyon avait proposé pour le prix d'éloquence le sujet que voici : « Déterminer les vérités et les sentimens qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur. » Napoléon concourut, il avait alors vingt-deux ans. L'Académie fit mauvais accueil à son discours. On le déclara au-dessous du médiocre. L'un de ses juges le définit « un songe très prononcé ». Un autre décida « que c'était peut-être l'ouvrage d'un homme sensible, mais qu'il était mal ordonné, trop disparate, trop décousu, trop mal écrit pour fixer l'attention. » M. Masson s'indigne de ce jugement sommaire, qui me paraît dur, mais juste. Napoléon reprochera

un jour à son frère Lucien « de courir après le pathos. » Il y a beaucoup de pathos dans son *Discours de Lyon*, qui n'en est pas moins fort curieux. On y voit clairement à quel point en 1791 il était encore le prisonnier de son passé.

Ce jeune officier d'artillerie, qui fut un révolutionnaire avant la Révolution, ose pour la première fois entrer en contestation avec Rousseau. Il persiste à croire comme son maître que l'état de nature fut l'âge du bonheur; mais il se le représente autrement. Il ne saurait admettre que l'homme primitif fût un animal solitaire, qui, comme la bête, n'étant ni bon ni méchant, était uniquement occupé de se conserver et de se défendre, ne connaissait d'autres biens que la nourriture, une femelle et le repos. Dans l'état de nature, l'homme, nous dit-il, vivait d'une manière conforme à son organisation naturelle, et en tout temps l'homme fut un être sensible et pensant. Modéré dans ses désirs, il pouvait se passer de gouvernement. Il n'y avait ni riches ni pauvres; tout le monde avait sa subsistance assurée, et les conditions étant égales, personne ne convoitait le bien d'autrui, chacun trouvait dans son propre cœur tout ce qu'il faut pour être heureux. Voulez-vous vous faire une idée approximative du véritable état de nature, embarquez-vous à Marseille, allez en Corse et tâchez de vous imaginer ce qu'elle serait devenue si on avait laissé faire Paoli. L'homme le plus près de la nature et partant le plus fortuné est un Corse vivant de peu, ayant assez de loisirs pour rentrer souvent en lui-même et méditer sur l'origine des choses, l'âme assez sensible pour aimer à s'égarer dans la campagne, à passer la nuit dans la chétive cabane du pâtre, « couché sur des peaux, le feu à ses pieds, » ou à s'asseoir sur un rocher, « au clair des rayons argentés, dans le parfait silence de l'univers, et à goûter le baume salutaire de la rêverie. »

L'intempérance des désirs et les dérèglemens de l'esprit sont la source de tous les malheurs. Quand les hommes eurent confondu l'usage avec l'abus, il fallut des gouvernemens pour protéger contre l'indignation des petits d'injustes inégalités que condamnait la nature. « L'imagination sortit alors de l'antre où elle s'était longtemps enfermée. Il y eut de jeunes polissons au teint fleuri qui caressèrent les femmes et coururent les filles, et des ambitieux au teint pâle qui s'emparèrent des affaires. » L'ambition a tout perdu; elle a si grand appétit que rien ne peut la rassasier : « Elle a mené Alexandre de Thèbes en Perse, du Granique à Issus, d'Issus à Arbelle, de là dans l'Inde; elle lui a fait conquérir et ravager le monde pour ne pas la satisfaire; dans son délire, il s'agite, il s'égare; il se croit un dieu, il veut le faire croire aux autres. » Le *Discours de Lyon* est plein d'invectives contre les ambitieux. On pourrait croire que ce jeune homme crache dans le plat pour en dégoûter les autres : la vérité est qu'il le méprise, faute de savoir comment il s'y prendra pour en manger. Il n'a pas encore lu

dans l'avenir; tout occupé de ses écritures, il ne se doute pas de ce que les destins viennent d'écrire dans leur livre.

C'est de 1791 à 1793 que s'accomplit en lui la crise décisive; il fait ses dents, il mangera. Il ne partage plus sa vie entre la lecture et le rêve; soit en France, soit en Corse, il se mêle aux hommes et aux affaires du temps. Il a voulu savoir, en sortant de l'École militaire, ce que c'était que la femme; il veut savoir ce que c'est que la politique. Et tout d'abord, ayant eu l'occasion de pratiquer ce Paoli qui avait été son idole et son dieu, il prend sa mesure et le trouve médiocre. Il aura bientôt des démêlés avec ce faux Lycurgue; il acquiert assez d'importance pour lui devenir suspect; il entre dans des complots, il devient une façon de conspirateur militaire; il y gagne de perdre toutes ses illusions, d'apprendre à connaître les hommes, les factions, les partis. Il les étudie dans son île, il les étudie aussi à Paris, où il assistera à l'insurrection du 10 août. Tout en se donnant à l'astronomie, qu'il déclare « un beau divertissement et une superbe science », il voit de près les grands meneurs de la Révolution, et ils lui paraissent fort petits : « Ceux qui sont à la tête sont de pauvres hommes... Tu connais l'histoire d'Ajaccio : celle de Paris est exactement la même; peut-être les hommes y sont-ils plus petits, plus méchans, plus calomniateurs et plus censeurs. Chacun cherche son intérêt; l'on intrigue aujourd'hui aussi bassement que jamais. » Il en conclut que tout cela détruit l'ambition, qu'il faut vivre tranquille, jouir des affections de famille et de soi-même : « Voilà, mon cher, lorsque l'on jouit de 4 à 5 000 livres de rente, le parti que l'on doit prendre, et que l'on a de vingt-cinq à quarante ans, c'est-à-dire lorsque l'imagination calmée ne vous tourmente plus. »

Cette fois, il n'est plus sincère, et, quoi qu'il en dise, son imagination le tourmente. Il a constaté que l'émigration avait enlevé à l'armée près des deux tiers de ses officiers d'artillerie, « que la désertion est excessive. » Que de places vacantes! quelles espérances pour ceux qui restent et qui savent leur métier! Ce qui est admirable, c'est que plus les politiciens lui paraissent petits, plus la cause qu'ils compromettent lui semble grande. Après le 10 août, Paoli croit la France perdue et se dispose à livrer la Corse aux Anglais; Napoléon croit plus fermement que jamais à l'avenir de la France nouvelle. La Révolution lui apparaît comme une force invincible et divine. Elle a fait des prodiges, servie par des nains; quelle figure ferait-elle dans le monde si un grand homme lui disait un jour comme le Romain : « Je suis ton Caïus, sois na Caïa! »

Ses dernières incertitudes se sont dissipées. Il suffit pour s'en convaincre de lire le *Souper de Beaucaire*, ce dialogue magistral, écrit d'un style ferme, sobre, précis, nerveux, qui fait moins penser à Rousseau qu'à Machiavel ou à Thucydide et à l'immortelle conférence

des Athéniens et des Méliens. Le dernier jour de la foire, un militaire, deux négocians marseillais, un Nîmois et un fabricant de Montpellier soupent ensemble. Marseille s'est soulevée contre la Convention. Le militaire, qui s'appelait sûrement Bonaparte, déclare à ses compagnons de table que l'insurrection aura une misérable issue, qu'on ne résiste pas à la force des événemens, qu'il y a des fatalités qu'on ne conjure pas. — « Pouvons-nous obéir à des hommes de sang? s'écrie l'un des Marseillais. Nous sommes de vrais républicains, amis des lois, de l'ordre, ennemis de l'anarchie et des scélérats. » — Le militaire ne défend pas les hommes de sang: il abandonne au Nîmois, au fabricant de Montpellier, le soin de plaider les circonstances atténuantes. Le militaire ne moralise point; il a tant moralisé dans sa jeunesse qu'il s'est dégoûté des sermons, il ne prêchera plus.

Désormais il ne parle que le langage de la politique; il est l'homme de la destinée; elle lui a dit ses secrets. Il ne croit qu'à ce qu'il appellera plus tard « l'esprit de la chose. » C'est l'esprit de la chose qui dans toutes les circonstances importantes inspirera sa conduite; il ne veut plus avoir d'autre guide, et il mettra au service de son nouveau maître, le seul qui ne se trompe jamais, l'incomparable lucidité de sa pensée, son impérieuse volonté, son imagination de feu et son sang méridional, qu'il sentait couler dans ses veines, nous dit-il, « avec la rapidité du Rhône. » Il démontre au Marseillais que l'armée commandée par Carteaux aura facilement raison d'une révolte, qui a tout contre elle. Il lui démontre aussi que les insurgés, qui se donnent pour de bons républicains, ne sont que des contre-révolutionnaires déguisés, et que la nation verra clair dans leur jeu : « Depuis quatre ans de révolutions, après tant de trames, de complots, de conspirations, toute la perversité humaine s'est développée sous différens aspects; les hommes ont perfectionné leur tact naturel. Cela est si vrai que le peuple partout s'est réveillé au moment où on le croyait ensorcelé. » Il démontre enfin que lutter contre « le génie de la République », c'est vouloir combattre contre les vents, qu'il n'est pas de puissance humaine capable de tenir la Révolution en échec, que l'avenir lui appartient.

En 1791, il hésitait à s'embarquer, et, se sentant comme enchaîné à la côte, il s'amusait à philosopher sur les tempêtes et les naufrages. En 1793, il a pris la mer; sa barque est frêle, la vague est haute, mais il saura trouver son chemin, et déjà il a vu son étoile émerger des brumes de l'horizon. L'auteur du *Discours de Lyon* était un romantique qui se cherchait encore ; l'auteur du *Souper de Beaucaire* est quelqu'un; on s'en apercevra bientôt. Demain Toulon lui offrira l'occasion d'entrer dans l'histoire : il ne la manquera pas.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet.

Au moment où nous écrivons cette chronique, les élections destinées à renouveler par moitié les conseils généraux viennent d'avoir lieu, mais il reste à procéder aux scrutins de ballottage et les résultats ne sont pas encore assez bien connus pour pouvoir être appréciés. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les républicains ont gagné un certain nombre de sièges, et notamment sur les socialistes. Ces derniers répètent tous les jours que le pays se range de plus en plus à leur opinion; ils annoncent de grands succès électoraux; les faits n'ont pas réalisé leurs prophéties. De tous les partis, — puisqu'ils ont la prétention d'en former un, — le leur est celui qui a le plus souffert du scrutin du 28 juillet. Ces élections n'ont d'ailleurs pas eu d'importance; elles se sont passées dans le plus grand calme, et le repos des vacances n'en a pas été agité.

Mais la Chambre elle-même, avant de se séparer, a voté un ordre du jour qui a laissé quelque trouble dans les esprits. Nous voulons parler, tout le monde le sent, de l'interpellation de M. Pourquery de Boisserin. Le Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur a décidé de ne pas rayer M. Eiffel de la liste de ses membres. A-t-il eu tort? a-t-il eu raison? c'est une question que nous n'avons pas à examiner ici. Si la grande-chancellerie a cru devoir s'arrêter à la résolution qu'elle a prise, elle a eu sans doute pour cela des motifs sérieux, mais ces motifs, nous ne les connaissons pas : ils n'ont pas été exposés à la Chambre, qui a entendu seulement l'accusation de M. Pourquery de Boisserin, sans qu'aucune réponse y ait été faite. Loin de nous la pensée de blâmer, sur ce point, la réserve du gouvernement, car la Chambre n'avait pas à juger la décision de la grande-chancellerie, et c'est par un véritable abus de pouvoir qu'elle l'a condamnée par son vote. Le doute mêlé d'anxiété, qu'un tel débat a produit dans les imaginations s'est trouvé, le débat une fois terminé, encore plus grand qu'il ne l'était auparavant, Il s'agissait de cette déplorable affaire de Panama qui pèse d'un poids si lourd sur notre situation générale depuis quelques années, et qui ne paraît pas avoir encore épuisé toute sa puissance de nuire. Quand on croit en avoir fini avec elle,

elle renaît sous une autre forme. Elle a touché à tant de gens et à tant de choses qu'elle se renouvelle sans cesse, au moment où on s'y attend le moins, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, comme si tout le corps social et politique en avait été infesté. Personne assurément n'aurait pu croire que la grande-chancellerie de la Légion d'honneur, qui échappe par sa composition même à tout soupçon non seulement de complaisance, mais de faiblesse, en serait un jour atteinte par un ricochet inopiné. Il en a été ainsi pourtant. On a dit beaucoup, pendant la discussion, que le peuple était « simpliste ». Nous n'aimons pas ce mot qui est né au hasard des improvisations parlementaires : il signifie sans doute que le peuple n'aperçoit pas les choses dans leur complexité, mais que ses yeux en sont frappés par une résultante toujours simple et, par cela même, inexacte. Aussi, bon gré mal gré, l'impression produite par la question Eiffel et par la discussion qu'elle a provoquée est que quelqu'un n'a pas fait tout son devoir; mais qui? on n'en sait rien. La confusion du débat s'est répandue dans les esprits. Est-ce le gouvernement qui a eu tort? est-ce la grande-chancellerie? est-ce la Chambre? La difficulté où l'on est de répondre avec certitude a rendu l'incertitude plus pénible. Lorsque de pareilles questions sont posées, il faut les résoudre tout de suite, et ne pas en remettre la solution à une loi ultérieure. Au surplus, c'est se bercer d'une illusion un peu puérile que de croire ici à l'efficacité d'une loi quelconque. On pourra faire toutes celles qu'on voudra sans que la conscience publique soit en rien allégée. M. le garde des sceaux a essayé de le faire sentir à la Chambre. « Je pense, a-t-il déclaré, que si vous modifiez les lois organiques de la Légion d'honneur tout en y maintenant un conseil de discipline, si vous confiez l'appréciation des faits disciplinaires à des juges, vous aurez substitué des hommes à des hommes sans supprimer la possibilité d'erreurs. » Alors que faire? M. Trarieux ne l'a pas dit. Il s'est même refusé à user de l'initiative gouvernementale pour préparer un projet de loi quelconque; et si, un peu plus tard, M. le président du Conseil, entraîné par le mouvement de la Chambre, a promis au contraire de déposer ce projet, il s'est appuyé, pour en montrer l'utilité, sur les argumens les plus étrangers à la cause. De quoi s'agissait-il, en effet? De la non-radiation de M. Eiffel. Et de quoi a parlé M. Ribot ? Du droit, exorbitant d'après lui, qu'une loi récente a attribué à la grande-chancellerie de donner son avis sur les propositions de décoration faites par le gouvernement. La grande-chancellerie a-t-elle exercé ce droit? C'est probable; n'est-ce pas pour cela qu'on le lui avait donné? L'avait-elle demandé, sollicité ? Non, assurément; mais à cette époque la Chambre était beaucoup moins frappée de la nécessité de faire sortir de la Légion d'honneur quelques-uns de ses membres que de la facilité avec laquelle on les y avait fait entrer. C'est contre ce mal qu'elle a voulu

prendre des précautions, et elle a voté, sans même la discuter, une loi qui confiait à la grande-chancellerie une sorte de contrôle sur les titres des candidats proposés par le gouvernement. Cette loi a-t-elle eu depuis des inconvéniens? Nous l'ignorons : au moment où elle a été votée, le gouvernement en a remercié la Chambre. En tout cas, elle n'avait rien à faire dans la question de M. Eiffel, sinon peut-être à montrer combien il est imprudent de céder à des suggestions hâtives, inconsidérées, quelquefois passionnées, et de promulguer des réformes avec une réflexion insuffisante, à la suite d'une émotion accidentelle et d'un parti pris improvisé.

Si la Légion d'honneur appelle vraiment des réformes, il fallait les étudier avec un peu plus de possession de soi-même et de sang-froid. En ce qui concerne M. Eiffel, il fallait dire courageusement à la Chambre que la grande-chancellerie avait pris, dans la plénitude de ses pouvoirs, une décision définitive et irrévocable. Peut-être s'est-elle trompée ; mais il vaut mieux subir les inconvéniens passagers d'une erreur que de renverser *ab irato* une institution sous prétexte de l'améliorer. Tous les tribunaux se trompent : on n'a jamais considéré que ce fût une raison pour laisser s'affaiblir l'autorité de la chose jugée. Il est vrai qu'il y a pour les tribunaux ordinaires plusieurs degrés de juridiction, et que, si l'un a mal jugé, un autre est institué pour reviser sa sentence. Au-dessus des tribunaux de première instance, il y a la cour d'appel, et au-dessus de la cour d'appel, la cour de cassation. Ce système de garanties superposées donne incontestablement plus de sécurité; mais peut-il être appliqué à l'ordre d'affaires qui relève de la Légion d'honneur? On a répété à plusieurs reprises qu'il n'y avait pas de recours contre la décision du Conseil de l'ordre, et on a paru le regretter. Cela nous semble, au contraire, tout à fait naturel et convenable. Les questions d'honneur ont un caractère particulier qui ne permet pas de les soumettre aux mêmes conditions de procédure qu'un litige ordinaire. Un tribunal se trompe sur l'application de la loi, parce que nos lois sont souvent très compliquées, surchargées d'une jurisprudence variable, et que les espèces qu'on lui soumet présentent, elles aussi, des points de vue très divers. Qu'un tribunal plus compétent revise un jugement mal rendu, rien de mieux. Le premier juge n'a pas à s'en émouvoir, encore moins à s'en offenser: on se rirait de lui s'il manifestait de pareils sentimens. Mais quand il s'agit de l'honneur, c'est bien différent! La loi qui le régit est simple comme la conscience d'un honnête homme. Elle ne comporte ni un grand nombre d'articles ni une procédure alambiquée, et la seule garantie que l'on puisse donner à ses justiciables est tout entière dans le caractère des juges. Il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir d'autre. Si un juge de droit commun n'a pas le droit d'être froissé parce qu'on lui dit qu'il a mal jugé un procès ordi-

naire, il n'en est pas de même d'un jury d'honneur, et le Conseil de l'ordre n'est pas autre chose. Il l'est même à un degré supérieur, tant à cause de sa composition que de la part qui y est prise par le gouvernement. N'est-ce pas celui-ci, en effet, qui nomme le grand-chancelier et tous ses collègues? Il les choisit parmi des militaires qui ont fini leur carrière, parmi des administrateurs qui ont honoré la leur par l'éclat de leur talent ou par la dignité de leur vie, parmi des savans illustres et respectés. Et c'est à ces hommes qu'on viendrait dire : — Comme vous pouvez vous tromper sur une question d'honneur, nous allons instituer au-dessus de vous un tribunal plus compétent en pareille matière! — Qui ne voit ce qu'une pareille proposition a, il faut dire le mot, de blessant? La loi actuelle a beaucoup mieux compris la nature des questions à résoudre et les convenances particulières à l'institution destinée à les régler, lorsqu'elle a voulu que la décision prise par la grande-chancellerie ne pût être modifiée que dans un sens favorable au légionnaire trop sévèrement frappé. Elle a prévu seulement un excès de rigueur, et on ne peut pas prévoir autre chose sans frapper de discrédit une institution qui est faite pour veiller à l'honneur national.

Mais ce qui est particulièrement inadmissible, c'est que, ce second degré de juridiction, qui n'est pas parce qu'il ne doit pas être, la Chambre supplée à son absence en se chargeant de le représenter. Quoi qu'on en dise, les assemblées parlementaires sont honnêtes : quand même quelques-uns de leurs membres le seraient individuellement moins que d'autres, ou même ne le seraient pas du tout, elles sont, dans leur ensemble, comme un public au théâtre, et l'on sait à quel point ce public est accessible aux beaux sentimens. La différence est que la Chambre est en même temps spectatrice et actrice : elle se sait surveillée, volontiers même suspectée, et, dans ses manifestations extérieures, elle est plutôt disposée à pousser la morale publique et privée jusqu'à l'intransigeance, surtout lorsqu'elle n'est pas elle-même en cause. Une Chambre est, à ce point de vue, un jury d'honneur redoutable. Il n'obéit pas seulement à la voix de l'honneur ; d'autres encore parlent tout bas à son oreille. Faut-il les énumérer? Une Chambre se compose de partis politiques, et les partis, quelque effort qu'ils fassent pour se dégager de la préoccupation de leur intérêt propre, y parviennent bien difficilement. Même dans une affaire d'honneur, lorsqu'ils aperçoivent un moyen de flétrir un adversaire, ou simplement de fomenter une agitation dont ils espèrent profiter, la tentation est trop forte pour qu'ils y résistent sûrement. Alors il se produit dans toutes les fractions de la Chambre, non pas toujours une émulation vraiment vertueuse, mais quelque chose qui en a l'apparence. On veut être aussi pur que son voisin, quelquefois davantage : on enchérit sur lui. Il y a, dans tout cela, du pharisaïsme mêlé à une honnêteté réelle, mais à une honnêteté qui devient facilement théâtrale et ne dédaigne

pas de faire de l'effet. On se laisse aller à prouver sa vertu au détriment de celle d'autrui. Si les mécontens profitent de la circonstance pour embarrasser le gouvernement en l'obligeant à prendre parti, on voit quels autres élémens entrent aussitôt en fermentation. C'est pour cela que les assemblées politiques feront toujours trembler ceux dont elles tiendront l'honneur entre leurs mains. Encore une fois, nous laissons de côté la personne et la cause de M. Eiffel ; elles ne sont qu'un accident dans un ordre de choses beaucoup plus général ; mais le jour où les décisions prises par la grande-chancellerie pourront être évoquées par la Chambre des députés, et que, sous la chaude parole d'un orateur, elles seront le jouet de votes parlementaires, toutes les garanties que les lois antérieures ont données aux légionnaires, et que nous avons rappelées, disparaîtront du même coup. Sans doute, le cas de M. Eiffel est et restera exceptionnel ; mais, en pareille matière, c'est trop d'une exception. Une fois de plus, on a laissé la Chambre s'enivrer du sentiment de sa toute-puissance ; on lui a laissé croire qu'il n'y avait rien en dehors d'elle qui ne lui fût accessible, et qu'elle ne pût soumettre à sa volonté ; on lui a permis, sinon de casser une décision définitive, au moins de briser le tribunal qui l'avait prise ; loin de protéger ce tribunal, le gouvernement a soulevé contre lui d'autres griefs encore que ceux dont M. Pourquery de Boisserin s'est fait le dénonciateur enflammé. Et c'est là ce qui est grave. La conscience publique est-elle plus éclairée qu'avant ? est-elle soulagée ? sait-elle davantage ce qu'elle doit penser ? est-elle mieux à même de distinguer les fautes commises par ceux-ci ou par ceux-là et de distribuer les responsabilités ? Personne n'oserait le dire. Il y a seulement une institution de plus ébranlée. Le Conseil de l'ordre ne pouvait pas se dispenser de donner sa démission ; il l'a donnée. Après l'avoir en quelque sorte provoquée, on ne pouvait pas se dispenser de l'accepter ; on l'a acceptée. Des hommes infiniment honorables ont éprouvé le sentiment amer d'une blessure qu'ils jugent imméritée ; on les remplacera par d'autres. On remplacera aussi la loi actuelle par une autre loi. Et puis ? M. Eiffel restera décoré, et, loin d'avoir désormais plus de sécurité, les légionnaires en auront moins, car ils sauront que, lorsqu'elle le veut, c'est la Chambre des députés qui devient leur vrai conseil de discipline. Admire qui voudra ce résultat, mais nous voudrions bien savoir à qui il profite.

Le 15 juillet, M. Stamboulof a été assassiné à Sofia. Le crime s'est accompli vers huit heures du soir, c'est-à-dire à un moment où il faisait encore jour, et dans une rue fréquentée. Il est surprenant que les assassins aient pu s'échapper. Certes, la police de Sofia est mal faite : elle est d'autant plus maladroite que le danger auquel M. Stamboulof était exposé, et dont il vient d'être victime, était connu de tout le monde ; lui-même l'avait à maintes reprises signalé très haut. Une étrange fatalité a pesé sur toute cette affaire. L'année dernière, le gouverne-

ment bulgare a donné à entendre à M. Stamboulof qu'il ferait bien de quitter pour quelque temps le pays: il s'y est refusé. Cette année, il a demandé lui-même l'autorisation d'aller aux eaux de Carlsbad: le gouvernement ne la lui a pas accordée. Une lourde responsabilité pèse donc sur le ministère, car son refus entraînait pour lui une obligation encore plus étroite de veiller sur un homme dont il avait fait en quelque sorte son prisonnier. M. Stamboulof ne disait pas, comme Sylla: « J'ai un nom, » ou plutôt il croyait que son nom devait attirer sur lui les poignards au lieu de les en détourner : l'infortuné ne se trompait pas.

Il faut donc reprocher au gouvernement bulgare de la négligence et de l'incurie, mais rien n'autorise à aller plus loin. On l'a fait pourtant. On a dit, en termes à peu près formels, que le gouvernement avait été complice du crime; on a insinué, par un retour de modération ou de bon sens, que, s'il ne l'avait pas suggéré lui-même, il avait d'avance connu le projet et ne s'était pas opposé à son exécution. En tout état de cause, il regarderait la disparition de M. Stamboulof comme un bon débarras. De telles suppositions sont odieuses lorsqu'elles ne reposent sur aucune preuve ni commencement de preuve, et c'est ici le cas. Quand même le passé du prince Ferdinand et celui de M. Stoïlof ne protesteraient pas contre le rôle qu'on leur attribue, leur intérêt les aurait certainement détournés de toute connivence criminelle, car ils n'avaient en ce moment rien à craindre de M. Stamboulof, et leur principale préoccupation devait être de donner à l'Europe l'impression que leur gouvernement était humain et fort. Qu'il soit humain, nous n'en doutons pas : le prince Ferdinand n'a jamais signé que contraint et forcé les ordres de mort que M. Stamboulof exigeait de lui, et les exécutions ont cessé après l'arrivée de M. Stoïlof au pouvoir; mais que ce gouvernement soit fort, il lui reste à en faire la preuve. La faiblesse de la police au moment de l'assassinat, son impuissance depuis à trouver les assassins, inspirent des doutes à cet égard. Quant au péril que M. Stamboulof pouvait faire courir au gouvernement, il était nul. L'attitude de la foule pendant les funérailles et les sentimens qui s'expriment tout haut dans les cercles de Sofia, dans les journaux, dans les rues, montrent que l'opinion générale était hostile à la victime. Les souvenirs qu'avait laissés sa dictature sont de ceux qui poussent à toutes les vengeances privées, et cela est vrai surtout chez un peuple qui, malgré des qualités très sérieuses, n'est encore qu'imparfaitement civilisé et dont l'énergie première n'a rien perdu de sa rudesse. On peut en juger par M. Stamboulof lui-même : supérieur par l'intelligence et par la volonté à la plupart de ses compatriotes, il a incarné en lui ce que leurs passions ont encore de violent, parfois de féroce. Il a été un type bulgare à l'état brut. C'est là qu'il faut chercher l'explication de sa mort tragique.

Qu'il ait été, à sa manière, sincèrement et passionnément patriote, soit! Si sa dictature a coûté à son pays du sang et des larmes, elle a contribué à assurer son indépendance. La Bulgarie est maintenant hors de tutelle. Certaines choses qu'on a pu croire possibles autrefois ne le sont certainement plus, et personne n'essaierait de les renouveler. Plus tard, lorsque des souvenirs cruels se seront effacés, on rendra peut-être plus volontiers justice à M. Stamboulof; mais on dira aussi que, dans les procédés qu'il a employés, il a dépassé toute mesure, et que, s'il était resté plus longtemps au pouvoir, il aurait définitivement compromis sa cause par l'exagération qu'il mettait à la défendre. Convaincu que l'ingratitude est le premier devoir d'une nation jeune qui aspire à l'indépendance, et que ses amis de la veille ont nécessairement la prétention de devenir ses maîtres du lendemain, il voyait dans la Russie le principal, l'unique obstacle au libre développement de la Bulgarie. Plus les services rendus avaient été grands, plus le danger lui semblait menaçant. Toute sa politique a consisté non seulement à rompre avec la Russie, mais à creuser entre elle et lui un de ces fossés que rien ne peut plus combler. Il semblait craindre de n'avoir jamais accumulé assez de griefs entre les deux pays. Tous ceux qui étaient suspects à ses yeux de tendances russophiles étaient ses ennemis personnels, et il les supprimait. Il a déployé dans cette lutte une vigueur farouche que rien ne lassait, qu'aucun scrupule n'embarrassait. Il a multiplié les assassinats juridiques. Pourtant, quelque jalouse que fût son ardeur particulariste, il sentait bien que la Bulgarie ne pouvait pas encore se protéger elle-même, et qu'elle avait besoin, pour assurer sa sécurité, de trouver quelque concours au dehors. Il n'avait pas l'embarras du choix. L'histoire des petits royaumes, des petites principautés balkaniques, est remplie tout entière par la lutte d'influence de la Russie et de l'Autriche : c'est tantôt celle-ci qui l'emporte et tantôt celle-là, mais c'est toujours l'une des deux. M. Stamboulof s'est tourné du côté de l'Autriche, derrière laquelle il apercevait le fantôme gigantesque et rassurant de la Triple Alliance. Son patriotisme a abouti à faire de lui le chef et presque l'inventeur du parti autrichien bulgare. Il a cru trouver dans cette politique la force qui lui manquait par ailleurs. D'autre part, la bienveillance de l'Autriche, qui, n'ayant rien fait pour la Bulgarie, devait se montrer moins exigeante que la Russie, lui apparaissait moins à craindre que la tutelle de celle-ci. Ces vues étaient en partie justes, et un politicien habile, souple, avisé, un homme d'État véritable, propre à tous les ménagemens qu'exige une [situation délicate, aurait pu, en profitant de l'opposition d'intérêt des deux puissances, s'appuyer tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, et assurer entre elles l'indépendance de son pays. Mais M. Stamboulof n'a pas été cet homme d'État. Dès le premier jour, il s'est laissé envahir par un sentiment fort peu politique, l'aversion, la haine de la Russie. Il avait

personnellement brûlé ses vaisseaux. Il sentait bien que si l'influence russe regagnait un peu du terrain qu'il lui avait fait perdre, il était perdu lui-même. Aussi était-il arrivé à faire de la Bulgarie le boulevard de l'Europe centrale contre l'empire moscovite.

Cette politique était-elle sage? Convenait-elle à la principauté? N'était-elle pas trop violente pour se soutenir longtemps? Il faut demander aux faits seuls une réponse à ces questions. On raconte que, lorsque le prince Alexandre de Battenberg revint à Sofia après l'étrange enlèvement qui lui avait fait toucher le territoire russe, il annonça tout de suite l'intention d'abdiquer. M. Stamboulof ne négligea rien pour l'en dissuader. Un prince qui devait tout au tsar et qui avait eu l'imprudence de se brouiller avec lui semblait à M. Stamboulof un instrument providentiel. Mais le prince n'en jugeait pas de même. Il n'avait pas prévu, il n'avait pas voulu la disgrâce à laquelle il s'était exposé; la sentant irrémédiable, il comprit que son rôle était fini et demanda à la vie privée le calme et les compensations dont il ne devait pas jouir longtemps. La déception de M. Stamboulof a été grande à ce moment, mais il n'était pas homme à se décourager. Il assuma pour son propre compte la régence de la principauté et gouverna avec quelques-uns de ses amis jusqu'au moment où il réussit enfin à se procurer un autre prince. Et à quelle puissance alla-t-il l'emprunter? A l'Autriche. Certes, il a pu se flatter alors d'avoir bien joué son jeu et de s'être assuré tous les moyens de succès. C'était pour lui un coup de fortune d'avoir pu mettre un prince autrichien sur le demi-trône de Bulgarie. Sans doute, le gouvernement austro-hongrois déclarait bien haut qu'il n'était pour rien dans cette aventure; le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg avait agi à sa tête et à ses risques et périls; le cabinet de Vienne désavouait toute participation officielle et même officieuse à l'événement. Mais la nature et la force des choses devaient agir en faveur du développement de l'influence autrichienne à Sofia, et c'est un résultat auquel on ne pouvait pas être assez indifférent à Vienne pour y demeurer toujours étranger. La politique autrichienne a été, depuis, remarquablement discrète, prudente, réservée dans la forme, mais au fond active et efficace en Bulgarie, comme elle l'était déjà en Serbie. Quant à la politique moscovite, elle a été nulle. Le tsar Alexandre III, personnellement blessé de l'attitude de la Bulgarie à son égard, mécontent, aigri même, autant du moins que peut l'être une âme noble et bienveillante qui voit ses intentions méconnues et calomniées, d'ailleurs partisan résolu du repos de l'Europe et craignant de le compromettre pour des intérêts qui, à ses yeux, n'en valaient pas la peine, et pour des gens qui ne méritaient pas ce sacrifice ou ce risque, le tsar s'était réfugié dans une abstention absolue. Il comptait, lui aussi, sur la justice immanente des choses et sur un retour immanquable de la Bulgarie à sa politique naturelle et traditionnelle. Ainsi, rien n'a gêné

M. Stamboulof; aucun obstacle ne lui a été opposé du dehors; il a pu pousser à bout son système. Qu'est-il arrivé? Lequel, de lui ou du gouvernement russe, avait vu le plus juste dans l'avenir? On peut en juger aujourd'hui. M. Stamboulof a cru sans doute qu'Alexandre de Battenberg, au moment où il a abdiqué, obéissait à la fascination qu'à cause de son origine le prestige du tsar devait exercer sur lui; mais un prince autrichien devait échapper à ce préjugé, si ce n'était là qu'un préjugé. Pourtant, au bout de quelques années, le prince Ferdinand, à son tour, s'est aperçu que son gouvernement devenait impossible, et qu'il s'affaiblissait chaque jour davantage par la tension exorbitante que lui imposait son hostilité contre la Russie. Un tel effort épuisait ses forces vives. Se gouverner soi-même, c'est-à-dire indépendamment de la Russie, est le désir de tout Bulgare; mais gouverner contre la Russie et réduire à cela tout le programme du gouvernement a été l'erreur d'un homme et a amené l'effondrement de sa politique. Le prince que M. Stamboulof était allé chercher à Vienne et qu'il a eu le droit de regarder comme sa créature s'est séparé de lui, et presque aussitôt une sorte de détente s'est produite dans les rapports de Saint-Pétersbourg et de Sofia.

M. Stamboulof a dû éprouver une irritation profonde lorsqu'il a appris qu'une députation bulgare se rendait en Russie, après s'être évidemment assurée d'y recevoir un accueil favorable. Cette députation n'avait rien d'officiel, on n'en est pas encore là ; son caractère était tout privé; mais elle était conduite par le métropolite Clément et comprenait une délégation du Sobranié, de sorte qu'elle représentait à la fois l'élément religieux et l'élément national du pays : les deux, au surplus, se confondent aisément et n'en font qu'un. Toute la Bulgarie avait les yeux fixés sur Saint-Pétersbourg, attendant avec anxiété des nouvelles des délégués qui s'y rendaient en son nom. On a appris qu'ils avaient été reçus successivement par le prince Lobanof, ministre des affaires étrangères, par M. Pobedonostzef, procureur général du saint-synode, enfin par l'empereur lui-même, et que les paroles échangées dans ces entrevues solennelles avaient été aussi satisfaisantes que possible. Le prince Lobanof a été jusqu'à dire que l'empereur n'avait aucun grief personnel contre le prince Ferdinand : c'était aplanir la voie à un rapprochement dont il ne reste plus qu'à trouver la forme. M. Pobedonostzef, qui est, comme personne ne l'ignore, un très important personnage politico-religieux et qui avait toute la confiance du défunt empereur, a reçu dans un banquet la députation bulgare, et en même temps une mission abyssine venue, non sans quelque déplaisir pour l'Italie, resserrer les liens religieux de l'Abyssinie et de la Russie. Après les toasts d'usage, M. Pobedonostzef, s'adressant au métropolite Clément, l'a assuré que les Russes étaient ravis de voir à Saint-Pétersbourg leurs frères en religion. Le métropolite a remercié en portant à

son tour un toast au procureur général du saint-synode. Au cours de son allocution, il a rappelé que la Bulgarie avait transmis à la Russie la foi orthodoxe, la civilisation et l'art de la lecture et de l'écriture, et que, de son côté, la Russie avait donné à la Bulgarie l'indépendance et la liberté. « Les Bulgares, a-t-il ajouté, ont beaucoup péché contre la Russie, mais l'amour de la Russie envers eux est resté le même. » Quelles paroles! Si M. Stamboulof a eu le temps d'en recueillir l'écho à Sofia, on peut juger, à l'emportement de son âme, de la colère qu'il en a ressentie; mais presque en même temps, comme par une fatalité qui faisait disparaître l'homme avec sa politique, le malheureux était mis en pièces dans une rue de Sofia. Ce drame sinistre, en révoltant la conscience humaine dans le monde entier, donnait l'essor aux sentimens secrets qui avaient peine à se contenir dans certains pays, et leur permettait de s'exprimer en termes violens. On s'explique maintenant les accusations indignes qui ont été lancées de le prince Ferdinand et M. Stoïlof. Est-ce bien la seule horreur du crime qui s'exhalait dans ces imprécations passionnées? N'était-ce pas aussi la déception causée par une politique destinée, si elle se poursuit, à rendre la Bulgarie indépendante non seulement de la Russie, mais de la Triple Alliance? Lorsqu'on sommait le prince Ferdinand d'abdiquer au profit de son fils, s'agissait-il de venger M. Stamboulof de l'homme le plus innocent de sa mort, ou plutôt de profiter de la faiblesse d'une longue régence pour faire de la Bulgarie un champ ouvert à toutes les intrigues? Il suffit de poser ces questions.

Quant à la Bulgarie, le meilleur gage qu'elle puisse donner en ce moment de sa correction envers l'Europe, le plus sûr moyen pour elle de mériter confiance et sympathie, est d'arrêter résolument la propagande anarchique et révolutionnaire qui se fait sur son territoire, faut-il dire au profit de la Macédoine? La Macédoine n'a aucun profit à tirer de cette agitation intempestive. Ceux qui la fomentent ont eu l'esprit frappé par les événemens qui se sont, il y a quelques mois, passés en Arménie et qui ont amené une intervention amicale de plusieurs puissances auprès de la Porte. Mais d'abord les révoltes partielles qui ont éclaté en Arménie n'avaient pas été provoquées du dehors, et la Porte ne pouvait pas en attribuer l'initiative à l'ambition brouillonne d'un autre pays; de plus, la répression paraît avoir été, non pas énergique, mais sanguinaire; enfin, pourquoi ne pas l'avouer? il est beaucoup plus facile de limiter et de localiser les conséquences des affaires arméniennes qu'il ne le serait, en pleine Europe et sur cet échiquier si compliqué des Balkans, de rester maître des développemens que prendrait la question de Macédoine si elle venait par malheur à se poser aujourd'hui. La Bulgarie assumerait donc une lourde responsabilité si, soit par une connivence secrète, soit simplement par négligence, elle permettait à des comités semi-bulgares et semi-

macédoniens d'attiser chez elle un foyer dont les brandons serviraient à allumer l'incendie de l'autre côté de ses frontières. Rien n'excuserait une pareille attitude. La Porte s'en est déjà plainte: on lui a répondu de Sofia qu'elle ferait bien d'accorder des réformes à la Macédoine. Cette réponse est plutôt de nature à encourager le mal qu'à y mettre un terme. Il n'y a pas dans l'Europe occidentale, civilisée et respectueuse des règles du droit des gens, un seul gouvernement qui l'accepterait de la part d'un autre, si cet autre laissait en même temps l'insurrection s'organiser chez lui et semblait même la propager. La Porte, perfidement attaquée, n'a songé qu'à se défendre; elle l'a fait jusqu'ici avec autant de modération que de fermeté. Les derniers télégrammes annoncent que plusieurs des bandes insurrectionnelles qui étaient passées de Bulgarie en Macédoine sont revenues à leur point de départ assez fortement endommagées : qui pourrait trouver mauvais que la Porte repoussât la force par la force? Tout ce qu'on lui demande est de s'en tenir là et de ne pas égarer la répression sur des villages tout entiers, sur des femmes, sur des enfans, comme elle l'a fait en Arménie il y a quelques mois, et en Bulgarie même il y a quelque dix-huit ans. Le temps est passé où elle pouvait répondre à la révolte par le massacre et par la terreur. Rien n'est plus facile que d'arrêter dès le début les échauffourées bulgaro-macédoniennes, à la condition d'éviter des fautes diverses sur le danger desquelles l'Europe et la Porte sont suffisamment éclairées par l'expérience. Mais la Bulgarie a un rôle à tenir, une attitude à prendre dans cette circonstance, et son gouvernement a une occasion d'atténuer les impressions pénibles produites par un malheur qu'il aurait dû et qu'il n'a pas su prévenir : saura-t-elle en profiter?

Nous ne dirons aujourd'hui qu'un mot des élections anglaises. Le résultat en est connu de tout le monde, et il est encore trop tôt pour en apprécier les conséquences. Quant aux causes de l'échec presque sans précédent que les libéraux viennent d'éprouver, chacun les énumère à sa façon et donne plus d'importance tantôt à celle-ci, tantôt à celle-là. Toutes ces causes diverses ont agi en même temps et dans le même sens pour amener la catastrophe. La vérité est que le parti libéral avait en quelque sorte abdiqué entre les mains de M. Gladstone, et que celui-ci, emporté par une fantaisie d'imagination qui s'attachait aux objets les plus divers, sans d'ailleurs en poursuivre jusqu'au bout et en épuiser aucun, avait fini par troubler profondément la conscience politique du pays. La séduction exercée par le grand vieillard sur ses nombreux fidèles fait le plus grand honneur à son talent merveilleux et à son caractère sympathique; on sentait en lui des idées généreuses et un cœur toujours chaud; mais il a surchargé son programme, il a surmené, harassé, éreinté son parti; il en a tendu en quelque sorte

et faussé tous les ressorts. Lui seul était capable de faire quelque temps encore illusion sur ce que cette situation avait de désastreux. Napoléon disait familièrement qu'après sa mort le monde dirait : « Ouf ! » Bien qu'il n'y ait aucune analogie entre Napoléon et M. Gladstone, la disparition de ce dernier a produit, à un moindre degré, une impression du même genre. Il est incontestable aujourd'hui que l'Angleterre ne voulait pas du *home rule*, qu'elle en était excédée, que son irritation augmentait sans cesse à mesure qu'elle voyait cette question envahissante prendre la place de toutes les autres et leur faire obstruction. Elle savait gré à la Chambre des lords de son opposition : elle lui a donné gain de cause contre ceux qui voulaient la supprimer comme un obstacle démodé. Si M. Gladstone, moins affaibli par l'âge, avait pu rester à la tête de son parti, la défaite n'aurait pas été moins certaine, peut-être aurait-elle été moins complète. L'inconvénient de ces hommes d'une supériorité qu'il faut bien qualifier d'excessive, lorsqu'ils ne savent pas la gouverner et la modérer eux-mêmes, est de tuer à l'avance leurs successeurs. On a dit après coup que lord Rosebery était insuffisant comme chef de parti : qui sait si tout autre aurait été plus heureux que lui ? En tout cas, ce n'aurait pas été sir William Harcourt, puisque tout le monde convient aujourd'hui que ses réformes ou projets de réformes ont eu la plus grande part dans l'échec des libéraux, et que la plupart de ceux-ci s'efforcent même de la lui attribuer tout entière. Sa défaite électorale, qui s'est produite dès le premier jour et dont les proportions ont étonné tout le monde, a sonné le glas funèbre de tout le parti. Il avait voulu toucher aux débits de boisson, et il avait soumis les successions foncières à une taxe progressive très élevée : nous recommandons son mélancolique exemple à ceux de nos hommes politiques que son audace a enthousiasmés et qui brûlent sans doute encore du désir de l'imiter. En réalité, le parti libéral désorganisé n'a plus de tête : ce n'est que dans l'opposition qu'il pourra se reformer et trouver un chef. Les années ne lui manqueront pas pour cela. Avant les élections, les conservateurs optimistes ne craignaient pas d'assurer que leur majorité dépasserait cinquante voix : elle est de trois fois supérieure à ce chiffre. Il faut remonter très haut dans l'histoire de l'Angleterre pour retrouver une situation aussi belle et aussi forte que l'est en ce moment celle de lord Salisbury. Quel que soit son très grand mérite, il a été encore mieux servi par les fautes des libéraux que par sa propre habileté ; mais la victoire est telle qu'il ne tient qu'à lui d'en profiter largement et longtemps.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

APRÈS FORTUNE FAITE

PREMIÈRE PARTIE

I

Quiconque s'est rendu d'Hyères à Saint-Raphaël par le chemin de fer du littoral a remarqué à main gauche, une petite heure après son départ, un bourg de tournure africaine, bâti en amphithéâtre sur l'un des premiers gradins des montagnes des Maures et dominant une pente escarpée, couverte de lavande et de cactus. Tous les itinéraires de Provence nous apprennent que ce bourg, appelé Bormes, commande une vue admirable sur la rade qui porte son nom, et dont l'angle septentrional est occupé par le Lavandou, joli village de pêcheurs et petit port où peuvent se réfugier les bâtimens de commerce d'un faible tirant d'eau. Les guides nous apprennent aussi que, le chêne-liège étant l'essence principale des vastes forêts des Maures, la plus importante industrie du pays est la fabrication des bouchons. Mais ils ne nous disent pas qu'en 1857 l'un de ces fabricans de bouchons, nommé François Trayaz, mourut à l'âge de soixante-trois ans, après une courte maladie qui ne semblait pas dangereuse, laissant deux fils et deux filles et une fortune d'un demi-million.

L'aîné de ses fils avait l'humeur sédentaire; il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'en Provence. Le cadet, au contraire, avait le pied léger et du goût pour la vie d'aventures. Il méprisait la demi-richesse, la jugeait plus humiliante que la pauvreté. Gueux ou millionnaire, c'était sa devise. Il avait lu quelque part qu'un émigrant qui sait choisir son endroit et son métier, et qui apporte avec lui quelque argent, est presque sûr

d'en gagner beaucoup. Aux personnes de sa famille qui se moquaient de lui, il répondait : « Jouez aux boules, mangez vos oignons, jouissez de votre petit bonheur tranquille : le mien fera un jour tant de bruit qu'il vous empêchera de dormir. » Six mois après la mort de son père, il s'embarquait pour New-York avec ses 120 000 francs.

Ce qu'il fit en Amérique, comment il s'y prit pour amasser une grosse fortune, on ne l'a jamais su exactement. Il était de son naturel fort mystérieux, ne racontait ses affaires à personne. On assure qu'ayant quitté New-York pour s'enfoncer dans l'Ouest, il acquit dans le Dakota un *ranch* vacant, qu'il se fit concéder à vil prix par le gouvernement, moyennant quelques libéralités judicieusement distribuées. Douze ans après, paraît-il, s'étant lassé de ses dix mille bœufs, il partit pour les Montagnes-Rocheuses, où affluaient les aventuriers. Il courut de côté et d'autre, chercha sans rien trouver; il commençait à se décourager lorsqu'un heureux hasard lui fit découvrir une mine d'argent si riche qu'elle lui rendit quelque temps la somme de 2 000 dollars par jour.

Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il avait du flair, une opiniâtre volonté, l'esprit d'entreprise accompagné de cette prudence audacieuse qui guette les occasions et ne risque rien qu'après enquête. Avec cela, peu de besoins, peu de scrupules et l'humeur dure. Il se passait facilement des douceurs de la civilisation et du commerce des civilisés; il s'était plu parmi ses *cow-boys*, il ne se déplaisait point dans la compagnie des *prospecteurs*. Il aimait les sociétés primitives, rapprochées de l'état de nature, où l'on se fait soi-même justice et où l'on gagne ses procès le revolver en main. On raconte que lorsqu'il habitait son *ranch*, un voisin lui ayant disputé la possession d'une source, la querelle s'envenima, que les *cow-boys* s'en mêlèrent, et que trois hommes furent tués. On prétend aussi que plus tard, ayant eu des difficultés avec les concessionnaires d'une mine proche de la sienne, il recourut aux grands moyens; que l'un d'eux fut trouvé mourant dans un fossé et dénonça comme son assassin l'un des *fighting-men* ou des bravi de M. Christophe Trayaz, qui eut le chagrin de voir arrêter et mettre en jugement ce preux défenseur de son droit. Mais on l'acquitta, et le bruit courut que M. Trayaz avait acheté le jury, qu'il lui en avait coûté 15 000 dollars.

Sa mine lui rapportait moins : il la revendit à des spéculateurs, retourna dans l'Est. Il avait le génie des placemens; il doubla, tripla son avoir. Il s'était surmené, et pour la première fois de sa vie, ce Provençal trapu, fortement râblé, aux larges et robustes épaules, tomba malade. On le crut mort; il se rétablit, mais on avait peine à le reconnaître, tant il avait maigri et comme fondu.

Il s'était remis à travailler: des accidens fâcheux, des syncopes l'avertirent de l'épuisement de ses forces. Son médecin lui déclara qu'il se tuait, qu'il était menacé d'une affection cardiaque, que le repos lui était absolument nécessaire. Cet arrêt le consterna, il avait horreur du repos, toutefois il voulait vivre; après avoir pâti, il voulait jouir. Il avait alors cinquante-huit ans. Il savait que l'Amérique n'est pas un endroit où l'on se repose. Bien à contre-cœur, après de longues tergiversations, il se décida à repartir pour l'Europe, à s'en aller vieillir dans son pays natal, où il rapportait avec une immense fortune un immense orgueil, un grand mépris pour l'espèce humaine, un profond dédain pour la morale commune, un égoïsme insolent et capricieux, qui lui fournissait toutes ses règles de conduite.

On croira sans peine que son retour, après trente ans d'absence, fit sensation dans son village. Il n'avait jamais donné de ses nouvelles; on ne connaissait son aventure que par ouï-dire, par de vagues rumeurs. Il s'était formé une légende à son sujet; on racontait des histoires impossibles, et on citait comme autorité un Hyérois, dont le cousin issu de germain habitait l'Amérique, et qui affirmait que par des moyens ténébreux M. Trayaz était devenu l'un des plus riches capitalistes de l'Europe; qu'il possédait au bas mot 200 millions. Ce Hyérois, que du reste personne n'avait jamais vu, exagérait; mais qu'on en ait 200 ou 70, c'est un détail qui ne se lit pas sur la figure, et quand M. Trayaz se promenait dans Bormes, les femmes, les enfans accouraient aux fenêtres ou sur le pas des portes pour voir passer ses 200 millions.

On s'étonnait seulement que leur propriétaire payât si peu de mine, qu'il eût une apparence si chétive. On cherchait ses épaules, ses poignets, on ne les trouvait pas. Il avait perdu ses muscles; il ne lui restait que ses nerfs, qui le tourmentaient. Petit, maigre, chauve, le nez et le menton crochus, les joues creuses, le teint blême, cet homme fourbu avait de grands yeux noirs, que leur éclat sans chaleur rendait inquiétans : l'un était tout grand ouvert, il fermait l'autre à moitié, et de ses deux yeux le plus parlant et celui qui voyait tout était l'œil à demi fermé.

Revenu de si loin avec des poches si pleines, on le considérait comme un être extraordinaire, comme un magicien rempli de secrets qui mourraient avec lui. On le vénérait, on le craignait, mais on l'aimait peu, Et pourtant, à dire d'experts, il n'était pas méchant. Ses amis d'Amérique lui rendaient le témoignage qu'il avait de soudains accès de générosité et, dans ses heures d'enjouement, une grâce sauvage qui n'était point déplaisante. Mais incapable de résister à ses fantaisies, quand ses nerfs le tra-

cassaient, son bonheur était de tracasser et d'humilier son prochain.

Le premier soin de cet oiseau de proie fut de se faire un nid ou une aire. La jolie plaine qui s'étend de la station de Bormes au Lavandou, et que traverse le Bataillier, est bornée au nord par la chaîne principale des Maures courant de l'ouest à l'est en serrant de près la mer, au midi, par une chaîne secondaire qui s'en détache à la Londe et, se partageant en plusieurs lignes de hauteurs parallèles, aboutit à la presqu'île du cap Bénat. Une petite vallée, riche et riante, sépare deux de ces chaînons. La beauté rare de ses figuiers et la succulence de leurs fruits l'ont fait surnommer la Figuière. La terre y est bonne et se prête également, selon les endroits, à la culture de la vigne, de l'olivier, du froment, de l'avoine, de la fraise et de la fève. La Figuière et une grande partie de la montagne couverte de chênes-liège qui l'abrite au sud appartenaient à un comte Destreux, que ses fermiers ne voyaient pas souvent, et dont le château se dégradait d'année en année sans qu'il se mît en peine de le réparer. A plusieurs reprises, dans ses besoins d'argent, il avait aliéné des morceaux de son ample domaine. Il finit par se résoudre à vendre le reste. Un acquéreur se présenta, et le marché était presque conclu. L'énorme surenchère qu'offrit M. Trayaz le fit rompre.

Si content qu'il fût de son achat, il n'entendait point s'en tenir là. Il n'aimait pas les enclaves, il voulait non seulement recouvrer les terres aliénées, rétablir dans son intégrité ce grand domaine, mais l'agrandir, posséder le vallon tout entier. Il eut facilement raison de la plupart des petits propriétaires qui détenaient des parcelles de ce qu'il regardait comme son bien; il leur fit des offres si séduisantes qu'il aurait fallu être fou pour les refuser. Mais il y a des gens qui préfèrent au plaisir de s'enrichir par une bonne affaire celui de garder ce qu'ils ont, de prouver au monde qu'ils ont une volonté et n'en démordent pas. Deux entêtés, un paysan et un artiste, déclinèrent toutes les propositions de M. Trayaz; il tâcha en vain de les circonvenir, ils se butaient. Il aimait à emporter les places de haute lutte et avait peu de talent pour la diplomatie. Il disait : « Je veux et je paie comptant; faites votre prix. » L'artiste et le paysan répondaient : « Nous sommes bien où nous sommes, nous y restons. » L'homme qui avait jadis acheté un jury américain s'étonnait, s'indignait de la résistance de ces deux imbéciles qui entendaient si mal leur intérêt. Heureusement le ciel lui donna une nouvelle marque de sa bienveillance en lui envoyant M. Félix Sucquier.

C'était un agent d'affaires établi récemment dans le pays. Il courait sur lui des bruits fâcheux, mais on n'y croyait pas : il

arrive souvent aux Provençaux de croire ce qui n'est pas et de ne pas croire ce qui est. Cependant sa face rouge et bouffie, son front fuyant et bourgeonné, son regard oblique, sa grande bouche tortueuse, ne prévenaient pas en sa faveur. La première fois qu'il le vit, M. Trayaz le trouva fort laid ; il lui reprocha surtout d'avoir les mains visqueuses et de l'onction dans la voix, et il tint pour démontré que les fâcheux récits étaient vrais. Mais il n'avait aucune aversion naturelle pour les drôles ; il estimait qu'ils sont plus faciles à manier et souvent plus utiles que les honnêtes gens, pourvu toutefois qu'on les connaisse à fond et qu'on les ait à sa discrétion. Il interrogea longuement M. Sucquier, le tourna et le retourna, lui extorqua des aveux complets et toute l'histoire de son passé. Dès lors il lui parut qu'il le tenait, il l'employa et s'en trouva bien.

M. Sucquier entreprit d'abord le paysan. Il lui annonça un jour, sur un ton de douloureuse sympathie, que l'eau qui lui servait à irriguer ses fraisiers et ses légumes lui serait avant peu retirée ; qu'on lui en avait concédé l'usage par pure tolérance ; que le ruisseau d'où elle provenait prenant sa source dans une partie de la montagne récemment acquise par M. Trayaz, le nouveau propriétaire de la Figuière était libre d'en détourner le cours et se proposait d'user de son droit. « Soit, nous plaiderons, » répondit l'autre. Sur quoi l'officieux et onctueux entremetteur, qui ne chantait pas toujours le même air, se mit à rire. Plaidait-on contre un monsieur qui possédait 200 millions?

— 200 millions ! fit le paysan, qui se piquait d'être un esprit fort. Les gens de Bormes se moquent de nous. Si quelqu'un les a, ce n'est pas ce petit homme maigre, qui ressemble à un poulet vidé.

— Vous avez raison, mon brave : je tiens d'une personne bien informée qu'il n'en a que 60, et comme en Amérique on n'accorde le titre de millionnaire qu'à celui qui possède un million de livres sterling, c'est-à-dire 25 millions de francs, le petit homme maigre n'est millionnaire que deux fois et demie. A votre aise ! plaidez si le cœur vous en dit, et que le ciel vous assiste !

Il fallut trois mois pour convaincre le bonhomme : il se rendit enfin, et M. Sucquier reçut une belle gratification.

Le plus difficile restait à faire. Le domaine de M. Trayaz s'étendait au levant jusqu'à la mer. Il avait succédé au comte Destreux dans la possession d'une crique en demi-cercle que bornent d'un côté une falaise nue, de l'autre une montagne boisée et un promontoire rocheux, lequel, vu de loin, ressemble à un sphinx accroupi, posant des questions ou racontant ses rêves aux

pêcheurs et aux mouettes. Cette anse de deux kilomètres de long n'était pas à ses yeux le plus méprisable de ses biens. Il était fier de sa plage de sable fin qui brillait comme l'argent et de ses dunes tourmentées couvertes d'herbes pâles. La plage du Lavandou, où l'on vient de loin se baigner, n'est défendue contre le soleil que par un rideau de tamaris; la crique de la Figuière est ombragée d'un grand bois de pins maritimes, auxquels se mêlent d'admirables pins parasols.

Cet endroit est délicieux, surtout au printemps, quand les genêts y étalent leurs grappes d'or et les cistes leurs bouquets blancs ou roses. Impossible de passer par là sans rêver d'y posséder un chalet. Cette idée était venue depuis longtemps à un vieux peintre, connu dans le pays sous le nom du père Antoine. Il avait découvert ce site enchanteur et acheté du comte Destreux tout juste assez de terrain pour se bâtir en contre-bas de la falaise, sur une plate-forme de granit, un atelier et une petitemais on qu'on appelait l'Antonine. Il y passait les trois quarts de l'année. Il faisait son ménage, sa cuisine, heureux de ne devoir qu'à lui-même

Le plaisir et le gré des soins qu'il se rendait.

Il aimait la pêche. De la falaise se détachait une langue de rochers: il y amarrait son bateau, que cette jetée naturelle protégeait contre les vents du large. Comme pour une âme d'artiste voir c'est avoir, tout ce qu'il voyait de sa fenêtre lui appartenait. Le bois de pins, la plage d'argent, le promontoire qui ressemblait à un sphinx, les îles, Port-Cros, le Titan, la mer et ses vagues, le ciel, ses nuages et ses étoiles, tout cela était à lui comme Antonine.

M. Trayaz avait de tout autres idées sur la propriété; il pensait qu'il ne posséderait véritablement sa crique que le jour où il en aurait délogé cet intrus, cet usurpateur du sol d'autrui. Il lui rendait justice; il trouvait sa maison de bon goût, heureusement située et agréable à voir; il n'en était que plus impatient de la lui prendre. Mais le moyen? Le premier négociateur qu'il lui dépêcha eut peine à se faire écouter jusqu'au bout.

— Non, mille fois non! s'écria-t-il. Il est donc insatiable, ce richard? Allez lui dire que, quand il m'offrirait des millions, il n'aura pas mon Antonine. C'est de toutes les maîtresses que j'ai pu avoir dans ma vie la seule qui ne m'ait jamais donné que des plaisirs. Nous nous adorons, nous nous sommes épousés. Eh! que diable! que le roi David laisse sa femme à Urie et au pauvre sa brebis!

A quelque temps de là, comme il revenait de la pêche, il

aperçut un entrepreneur de bâtisse et ses ouvriers qui, armés de cordeaux, de chaînes à arpenter, de niveaux à bulle d'air, s'occupaient à prendre des mesures et de temps à autre marquaient de grandes croix rouges sur de vieux pins, qu'ils désignaient pour l'abatage. Ils partirent vers midi, revinrent deux heures après. Leur manège intrigua beaucoup le père Antoine et l'inquiéta un peu. Il essaya de faire causer le maître maçon, qui ne lui fit que des réponses vagues. Il se rendit le soir au Lavandou, où il allait quelquefois prendre son absinthe. Il rencontra à mi-chemin M. Sucquier, qu'il connaissait de vue. Il l'aborda, le questionna.

— Eh! bon Dieu, lui répondit l'agent d'affaires, je ne sais rien, mais je crois savoir. Je me suis laissé dire que M. Trayaz, qui ne sait que faire de ses revenus, ne méprise pas les petits profits. Les hivernans délaissent les grands hôtels; la mode est aux villas, aux chalets. On en bâtit depuis peu au Lavandou, et M. Trayaz se propose, paraît-il, d'en construire quatre ou cinq dans sa crique; on assure qu'ils sont loués d'avance. Il abattra une partie de son bois, ne laissera que l'ombrage nécessaire. Si vous voulez savoir mon sentiment, je vous dirai que c'est une pitié, que cet homme se déshonore. J'ai toujours pensé que les vieux arbres c'est sacré. Après tout, que vous importe? Vous êtes maître chez vous, et vous garderez votre maison, à laquelle personne ne peut toucher. Espérons que vous aurez des voisins tranquilles.

— J'étais venu ici pour n'en point avoir, répondit le père Antoine en serrant les poings, et M. Trayaz est un brigand!

— Entre nous, c'est aussi mon avis, repartit M. Sucquier, mais je ne le dis que tout bas.

Et il s'empressa de couper court à l'entretien, comme un homme qui s'est oublié et voudrait rattraper ses paroles.

Le lendemain l'entrepreneur reparut, et bientôt les travaux commencèrent. Le vieux peintre était navré : c'en était fait de sa solitude, de son repos, de son bonheur, de sa mer et de son ciel; on l'avait dégoûté d'Antonine. Il ne restait plus qu'à la vendre : il en demanda un prix énorme, exorbitant, qui fut accordé sans contestation. Quand tout fut réglé, que les signatures furent échangées, qu'il eut empoché son argent, il courut chez M. Trayaz pour se donner l'amer plaisir de lui dire son fait. Il le traita de bourgeois, de philistin, de grigou, de barbare, de massacreur de beaux sites, de spéculateur éhonté. M. Trayaz écouta son discours en silence, d'un air de recueillement et de componction; puis il dit :

— Vous avez, mon cher monsieur, une façon un peu vive de

dire aux gens leurs vérités; c'est le seul moyen de faire impression sur eux, votre méthode me paraît bonne. Vos reproches ont touché le barbare, et votre éloquence a sauvé la vie à mes pins. Je renonce à mes projets, à mes bâtisses, et votre maison, que je trouve charmante, sera précieusement conservée par moi en souvenir de la leçon trop méritée que vous venez de me donner.

Quelques jours plus tard, on apprit que M. Sucquier était devenu l'intendant de M. Trayaz, qui le récompensait de ses heureuses inventions en lui allouant un gros traitement. Il exigeait beaucoup des gens qui le servaient, mais il les payait en conséquence.

Il avait reconstitué et agrandi son royaume; il s'occupa de s'y installer. Le vieux manoir du comte Destreux lui plaisait médiocrement. Il n'eut garde de le réparer et de s'y établir. S'il avait beaucoup d'orgueil, il était exempt des petites vanités d'un parvenu, et les façades composites ne lui disaient rien. Il était devenu très Américain; il préférait aux plus belles ordonnances une villa bien aérée, commode, confortable et très moderne. Il abattit le château, en abandonna les matériaux à qui voulut les prendre: cette libéralité le fit bien voir dans le pays, et du même coup donna lieu à d'assez vives querelles, qui le divertirent. Il choisit pour emplacement de sa villa une terrasse que signalait de loin aux regards un cèdre gigantesque. Quand on bâtit dans le Var, la difficulté est de s'arranger à la fois pour avoir de la vue et pour s'abriter du mistral. Cette terrasse commandait un vaste horizon, et un ressaut de la montagne la couvrait du côté du nord-ouest. Il avait fait venir de nombreuses escouades d'ouvriers, et n'avait pas attendu d'avoir démoli pour commencer à construire. Après de longues discussions, son architecte lui avait présenté un plan qui lui agréait. Deux corps de logis de deux étages, en carré long, se terminaient par des pignons à redans artistement décorés; une grande cour séparait ces deux ailes, que reliait dans le fond un bâtiment central, précédé d'une galerie couverte, dont les arcades étaient soutenues par des piliers rustiques. Le gros œuvre de maçonnerie et de couverture fut promptement expédié, et on procéda à l'aménagement intérieur. Il acheta à Paris et à Londres ses tentures et ses meubles. Il méprisait la pretintaille, le clinquant; il aimait en toute chose le solide, le luxe sérieux, de bon aloi, l'élégance sans prétention.

Il avait demeuré jusqu'alors chez l'un de ses fermiers. Tout ce qui lui retraçait le souvenir de la vie étroite d'autrefois, des années déjà lointaines où il avait pâti et connu les privations, lui était agréable. Cependant, le jour de printemps où il prit possession de ce qu'il appelait son hospice de vieillard, son cœur se

dilata et son regard s'adoucit. Il se logea au premier étage de l'aile de gauche. Son balcon, exposé au sud-est et où montait le parfum des citronniers en fleur, donnait sur un grand jardin, qu'il avait conservé en se promettant de l'embellir. En face de lui, encadrés par sa montagne et ses forêts de chênes, s'étendaient ses trois cents hectares de terres cultivées, ses champs de seigle et d'avoine, ses vignes, ses vergers d'oliviers, que traversait sa rivière bordée par de longues rangées de cannes à quenouilles. Les toits en brique de ses fermes faisaient des taches rouges dans le paysage, et le feuillage luisant de ses figuiers contrastait agréablement avec la verdure sévère des arbres qui ne perdent pas leurs feuilles. Une des fenêtres de son cabinet de travail avait vue sur la plaine du Lavandou et, par l'échancrure d'une colline, sur le village de Bormes accroché à son coteau. Il aimait à fumer la pipe près de cette fenêtre. Assis à califourchon sur une chaise en tapisserie, il contemplait l'endroit où il était né, et croyait reconnaître, à peu de distance d'un grand palmier, la maison où un jour, en sortant de table, son père s'était endormi et ne s'était pas réveillé. Il causait longuement avec ce mort. A lui seul il disait tout.

Il était revenu en Provence depuis trois ans, et depuis six mois il était chez lui, lorsque un soir d'automne, après avoir gagné trois parties de billard à M. Sucquier, il s'avisa tout à coup que, si content qu'il fût de sa villa et quoiqu'il s'y trouvât fort bien, il s'y ennuyait à mourir. Cette découverte le terrifia.

— Serait-il vrai, pensa-t-il, que le repos c'est l'ennui, et qu'il est plus facile de s'enrichir que de jouir de sa richesse?

Il creusa longtemps ce mélancolique et redoutable problème. Ce soir-là, cet homme comblé par la fortune se sentit pauvre, et il était aussi triste, aussi sombre en pensant à son bonheur qu'avait pu l'être le vieux peintre en se séparant à jamais de son Antonine.

II

Quand il s'était décidé à revenir vieillir en Provence, M. Trayaz s'était promis d'y mener une existence fort solitaire. Son orgueil avait persuadé à ce misanthrope qu'il n'avait besoin de personne, qu'il se suffirait aisément à lui-même. Si sa maison était grande, c'est qu'il fallait bien que le palais fût proportionné à l'étendue du royaume. Il avait un assez nombreux domestique pour qu'il y eût un peu de mouvement autour de lui et pour que ses appartemens déserts fussent bien tenus; mais il comptait n'y offrir l'hospitalité qu'à ses amis d'Amérique, si d'aventure ils

venaient le voir. Il n'était pas nécessaire au bonheur de ce soleil de s'environner de planètes gravitant autour de sa gloire et lui renvoyant sa lumière.

Tant qu'il s'était occupé d'acheter des champs, des chalets à des gens qui ne voulaient pas les vendre, de démolir un vieux château, de bâtir une villa, les heures lui avaient semblé courtes. Délivré de ce tracas, elles lui parurent plus longues. Si considérable que fût sa correspondance d'affaires, il l'expédiait promptement. Ses fréquentes conférences avec son intendant étaient des distractions insuffisantes; il avait bientôt fait de lui donner ses ordres : il avait la parole brève et n'aimait pas à se répéter. Il s'intéressait à ses fermes, visitait souvent ses fermiers. Malheureusement l'agriculture n'était pas un métier qui convînt à son humeur, à l'ardeur fiévreuse de son esprit, à la rapidité de ses pensées. La terre l'impatientait, elle travaille si lentement! Passe encore s'il avait eu des savanes à convertir en terres de labour, des friches à mettre en culture : la Figuière était depuis longtemps un endroit fort civilisé, où tous les grands travaux étaient faits; il n'y avait rien à créer, on ne pouvait que perfectionner. Il n'avait aucun de ces goûts qui abrègent les journées. Il aurait pu dire comme certain sage : « Je ne bois pas, je ne joue pas, je ne lis pas ; bref je n'ai point de vices, et on assure qu'il en faut pour rendre la vie supportable. » Quand il avait parcouru des yeux les longues colonnes du *New-York Herald* et les colonnes plus courtes du *Petit Marseillais*, il savait tout ce qu'il tenait à savoir. Il déjeunait et dînait tête à tête avec M. Sucquier, et, bien qu'il fît grand cas de son mérite, il y avait des momens où ce visage bourgeonné, cette voix doucereuse et ce sourire mielleux lui causaient des nausées. M. Sucquier, qui avait de la pénétration, ne tarda pas à s'apercevoir que son auguste patron s'ennuyait. On pouvait craindre qu'il ne se dégoûtât de la Figuière, qu'il ne la revendît, et M. l'intendant était fort attaché à sa place.

— Monsieur Trayaz, lui dit-il un jour, ce qui manque ici, c'est une femme. Il ne tiendrait qu'à vous d'en trouver une à votre convenance.

— Vous me proposez de me marier? C'est la première sottise que je vous aie entendu dire, mon cher Sucquier: Dieu veuille que ce soit la dernière!

Puis après un moment de réflexion : — S'il m'en souvient, j'ai de la famille : j'ai envie de faire connaissance avec elle. Ces gens-là m'amuseront peut-être, et ils animeront cette maison, dont vous êtes jusqu'ici le seul ornement.

Il disait vrai; quoique pendant trois ans il n'eût pas eu l'air de s'en douter, il avait de la famille. Il avait perdu une sœur

et un frère, morts l'un et l'autre comme leur père à 63 ans. Mais la seconde de ses sœurs avait été plus heureuse : elle venait d'atteindre à sa soixante-cinquième année, et se portait fort bien. C'était la veuve d'un négociant marseillais, M. Limiès, qui avait gagné beaucoup d'argent et en avait beaucoup dépensé. Marseille est une ville qu'on ne peut plus quitter quand on l'a habitée quelque temps : Mme Limiès y était restée et y vivait de ses modestes rentes. Elle n'en sortait que pour rendre service aux siens. S'agissait-il d'une maladie grave à soigner, d'une querelle à accommoder, de quelque affaire désagréable à arranger, on l'appelait et elle accourait. Elle était de ces femmes qui sont nées pour être bêtes de somme et porter le paquet des autres. Elle avait deux filles ; l'aînée comme la cadette avait tenté plus d'une fois de garder à demeure cette mère utile. Mais elle savait que ces filles adorées ne s'entendaient pas, que se donner à l'une c'était se brouiller avec l'autre, et, le service rendu, elle repartait bien vite. Dans l'intérêt même de ses affections, elle tenait à son indépendance, et elle aimait Marseille.

L'aînée était mariée depuis vingt ans à un Lorrain, M. Raoul Lejail, qui avait plus de mérite que de santé. Il était avocat ; mais, le goût des fonctions publiques lui étant venu de bonne heure, il n'avait jamais plaidé. Après avoir été le secrétaire, puis le chef de cabinet d'un ministre en vue, il avait obtenu une sous-préfecture dans le Var, et c'était à Toulon qu'il avait rencontré et épousé Mlle Mélanie Limiès. Quelques années après son mariage, on l'avait nommé préfet en Corse, où ses administrés lui avaient donné tant d'ennuis qu'il s'était rebuté de son métier et avait renoncé à toute ambition. Ayant fait des économies, et regrettant d'avoir trop vécu pour les autres, il s'était promis de ne plus vivre que pour lui-même.

De complexion délicate, il se croyait bien à tort menacé de phtisie ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il s'enrhumait facilement. Mais il avait pour principe que les petits maux non soignés engendrent fatalement les maladies mortelles. Il estimait que la Provence maritime est la seule partie du territoire français que puisse habiter un valétudinaire qui n'a pas de penchant pour le suicide, mais il déclarait que ce paradis est plein d'embûches. Il avait séjourné successivement sur tous les points du littoral méditerranéen, dans le vain espoir d'y découvrir un endroit où le mistral ne soufflât jamais. Faute de mieux, il s'était fixé définitivement au Dattier, joli hameau très abrité, situé à mi-distance entre le Lavandou et Saint-Tropez. Les habitans prétendent que leurs dattes mûrissent quelquefois, mais je ne connais personne qui en ait mangé. M. Lejail prétendait, lui, qu'on ne peut vivre, même au

Dattier, qu'à force de précautions, qu'il y serait mort dès la première année s'il ne s'était gardé à carreau. Dans ses promenades, il emportait toujours sur son bras gauche deux pardessus, l'un plus léger, l'autre plus épais, et quand il passait du soleil à l'ombre ou du midi au nord, il mettait, selon les cas, l'un ou l'autre et quelquefois tous les deux.

Pourtant il faut rendre à ce malade plus ou moins imaginaire la justice qu'il n'était point un Argan, qu'il eût été incapable de marier sa fille au jeune Diafoirus pour être à même des consultations. Il ne consultait que lui; il tenait que le meilleur des médecins est un malade qui a lu des livres de médecine et qui s'étudie sans cesse. Il n'était pas non plus de ces cacochymes incommodes qui exigent que tout le monde les plaigne et s'occupe de leurs maux. Il se chargeait de se soigner, il demandait seulement qu'on le laissât faire, sans l'obliger jamais à enfreindre un seul des articles du savant régime qu'il s'était prescrit à lui-même. Au demeurant, hors cette faiblesse, M. Lejail était un homme d'esprit et de sain jugement, agréable causeur, fort instruit, surtout en matière de droit et d'histoire. Un Parisien de ses amis l'avait qualifié d'égoïste intelligent. Quand on a l'amour de la lecture et une bibliothèque, on ne s'ennuie pas au Dattier, et on ne s'ennuie nulle part lorsqu'on est un docteur habile, attaché à la personne d'un malade très compliqué, auquel il s'intéresse passionnément.

Il en allait tout autrement de Mme Lejail. Le Dattier était pour elle une prison, un tombeau; il y passait beaucoup d'allans et de venans, mais depuis que le monde existait, M. Lejail seul avait eu l'idée de s'y arrêter. Elle protestait d'autant plus contre son sort qu'elle ne croyait qu'à moitié aux rhumes de son mari; elle n'avait garde de le lui dire, c'eût été un cas de divorce. Cette femme brune, aux traits réguliers, mais un peu durs, se souvenait d'avoir été préfète; elle avait dans le sourire, dans le regard, quelque chose de discret et d'officiel. Elle regrettait le temps de ses grandeurs; elle était née pour le monde, où elle avait réussi, et elle faisait sentir quelquefois à M. Lejail l'énormité du sacrifice qu'il lui imposait. Ce qui la chagrinait surtout, c'est qu'elle avait une fille à marier, et qu'on ne se marie pas au Dattier. Fort jolie, fort élégante, aussi blonde que sa mère était brune, Mlle Huguette Lejail venait d'entrer dans sa dix-neuvième année. Elle savait ce qu'elle valait. La profonde solitude dans laquelle on avait enterré sa malice et ses grâces ne l'avait point rendue timide; elle avait le ton délibéré, la parole incisive et nette. L'hiver précédent, Mme Lejail l'avait envoyée passer trois mois à Marseille, chez sa grand'mère, qui l'avait présentée à ses

amis, conduite au bal. Elle avait été fêtée, courtisée ; mais aucun de ses danseurs n'avait paru disposé à demander sa main. Ils la trouvaient charmante, mais impérieuse; peut-être aussi craignaient-ils qu'elle ne fût une de ces femmes qui coûtent très cher à qui les aime, qu'elle n'eût trop de fantaisies et pas assez de dot.

La sœur cadette de Mme Lejail avait, semblait-il, un sort plus enviable. Elle ne vivait pas dans un désert, sans autre divertissement que le médiocre plaisir d'accompagner chaque année un valétudinaire dans la vallée des Alpes que, par des raisons d'hygiène, il avait choisie pour son séjour d'été. Son mari, M. Hector de la Farlède, était un gentilhomme campagnard qui habitait un castel aux portes de la ville de Grasse, si célèbre par ses essences et ses parfumeries. Habitans ou hivernans, elle y trouvait toujours à qui parler. Les médisans racontaient que le père de M. de la Farlède s'appelait tout bonnement M. Bourdigue, qu'avec le temps il avait ajouté à son nom celui du village où il était né. Son fils, à qui le premier de ces noms plaisait moins que le second, avait fini par l'escamoter, et après avoir signé ses lettres « Bourdigue de la Farlède, » il ne les signait plus que « B. de la Farlède. » Libre à ses correspondans de le croire baron; il ne prenait pas ce titre, mais il ne se fâchait pas contre les gens qui le lui donnaient.

C'était un homme de forte taille et de forte voix, qui avait l'air avantageux, l'abord cavalier et de gros yeux ronds bordés de cils d'un blond si pâle qu'ils paraissaient blancs. C'était là, avec ses prétentions nobiliaires, son signe particulier. Il se piquait d'avoir de belles relations, et, voisinant avec un comte et une marquise des environs, il s'arrangeait pour que personne n'en ignorât. Ce gentilhomme, d'intelligence courte, n'avait pas assez d'esprit pour se douter que sa femme en avait beaucoup plus que lui. Il se donnait l'air de n'en faire qu'à sa tête; dans le fond, c'était elle qui gouvernait. Mais elle s'appliquait à ménager son amour-propre, à lui persuader que lorsqu'il faisait ce qu'elle voulait, il imposait ses volontés à sa servante.

On prétendait que Mme Blandine de la Farlède n'avait pas toujours gardé à son mari une inviolable fidélité. On l'accusait d'avoir eu des bontés pour un jeune médecin, fort beau garçon. Après avoir dérangé quelques ménages, il était allé s'établir dans une ville d'eaux, et on reconnaissait que cette aimable femme, aux cheveux châtain clair et au regard de velours, ne lui avait point donné de remplaçant. Un incident était survenu. Après six années de mariage, lorsqu'elle désespérait d'avoir jamais d'enfant, elle avait mis au monde, non sans effort ni sans douleur,

un fils qu'en apparence le forceps n'avait pas endommagé. Dès lors, méprisant les aventures du cœur, elle n'avait plus rien cherché : son Jules était tout pour elle.

Malheureusement, après lui avoir donné de grandes joies, Jules lui causait de grandes anxiétés. C'était un arriéré. Elle avait tâché de se rassurer en considérant que maint homme de génie a commencé par être un lourdaud; mais elle dut se rendre à l'évidence, reconnaître que cet esprit noué ne se dénouerait jamais. A douze ans on l'avait mis au collège, où il n'avait pu rester; il fallut lui donner des maîtres particuliers, qui s'évertuaient en vain de tirer du feu de ce caillou : aucune étincelle n'avait jailli, et Mme de la Farlède se demandait avec épouvante quel avenir attendait le fruit de ses entrailles. Que n'était-elle riche à millions! Les millions sauvent tout. Cet épais garçon, de santé florissante, noyant dans la graisse le peu d'intelligence que le ciel lui avait octroyé, regardait la vie et le monde bouche bée, avec des yeux ahuris, comme on regarde un pays inconnu où l'on désespère de trouver son chemin. Il avait à treize ans l'air et les goûts d'un bébé, et pour surcroît de malheur, il était rustique de tournure, de manières, et beaucoup plus Bourdigue que de la Farlède. Son ambitieuse mère le comparait tristement aux enfans du même âge. Dans ses heures de mélancolie, ses beaux yeux veloutés, qui jadis avaient raconté des romans, ne révélaient plus que ses déconvenues maternelles, et disaient dans un langage voilé que son fils était son idole et sa croix.

Les deux sœurs n'éprouvaient l'une pour l'autre qu'une médiocre sympathie. Mme de la Farlède en voulait à Mme Lejail d'avoir une fille qui n'était point une arriérée, et Mme Lejail ne pouvait pardonner à Mme de la Farlède de ne pas s'appeler Mme Bourdigue et de jouer quelquefois à la baronne. Ce qui envenimait leur zizanie, c'est que l'aînée accusait Mme Limiès de la sacrifier à sa cadette, et que la cadette soupçonnait sa mère de préférer dans le secret de son cœur Huguette à Jules. Au reste elles se faisaient bon visage quand elles se rencontraient, mais elles se rencontraient rarement.

Durant les trente années qu'il avait passées en Amérique, M. Trayaz n'avait donné de ses nouvelles à aucun des siens. Longtemps on le crut mort ou vivotant dans quelque endroit perdu, où cet aventurier traînait sa misère. Un jour, Mme Limiès apprit de quelqu'un, qui connaissait quelqu'un qui assurait l'avoir vu, qu'il était établi à New-York et qu'il était riche. On avait presque oublié ce disparu, on ne prononçait plus son nom, on recommença à s'en occuper. Quand Mlle Huguette Lejail, qui n'était encore qu'une petite fille et qui avait déjà le goût de la dépense, deman-

dait de l'argent à son père pour satisfaire quelque fantaisie coûteuse, il lui répondait : « Adresse-toi à ton grand-oncle Christophe. » Cette réponse l'exaspérait; elle ne croyait qu'à moitié à l'existence de cet éternel absent. Et pourtant? que savait-on? Deux ou trois ans plus tard, il lui arriva de le voir en rêve; elle était superstitieuse, elle ne douta plus qu'il n'existât, qu'il ne revînt, et elle se promit de s'adresser souvent à lui. Tout à coup la nouvelle se répandit qu'il était de retour, qu'il avait gagné là-bas tant de dollars qu'il ne savait qu'en faire, et que, faute de mieux, il venait d'acheter la Figuière. La sensation fut profonde. M. Trayaz n'avait pas été plus ému le jour où il avait découvert sa mine d'argent. Quelle mine d'or qu'un oncle d'Amérique qui avait le triple mérite de posséder soixante ou quatre-vingts millions, d'être célibataire et de commencer une maladie de cœur! Il devint l'unique entretien des veillées, et on y pensait plus souvent encore qu'on n'en parlait. Mais il faut rendre à Mme Lejail et à Mme de la Farlède la justice que dans cette affaire ce n'était pas à elles-mêmes que ces tendres mères songeaient : grâce à leur oncle, l'une se berçait de l'espoir que sa fille épouserait un prince, l'autre que son fils, à qui l'esprit ne venait pas, pourrait désormais se passer d'en avoir.

Cependant les semaines et les mois s'écoulaient, et l'oncle Christophe ne donnait pas signe de vie à sa famille; on pouvait craindre qu'il ne l'eût reniée. Au Dattier comme à Grasse, on bouillait d'impatience, on avait la fièvre, on ne vivait plus. La personne sur qui l'on se déchargeait de toutes les missions délicates fut mise en demeure de se dévouer une fois de plus aux intérêts de ses filles et de ses petits-enfans. Mme Limiès avait écrit depuis longtemps à son frère pour le féliciter et lui exprimer son vif désir de le voir : elle n'avait point reçu de réponse. On exigea qu'elle allât relancer dans sa solitude cet homme mystérieux et taciturne.

Ce ne fut pas sans émotion qu'elle se présenta à la Figuière. Elle y trouva M. Trayaz occupé à faire bâtir sa maison. Assis sur une poutre, au milieu des gravois, il hâtait le travail de ses maçons. Il daigna offrir à sa sœur une place sur sa poutre branlante, mais son accueil fut glacial. Il répondit d'un ton bref aux questions qu'elle lui faisait et n'en eut point à lui faire. Il lui déclara qu'il était revenu en Europe pour s'y reposer, et qu'on ne se repose que lorsqu'on est seul. Il trouva l'occasion de lui vanter les mœurs américaines et le mépris qu'ont les Yankees pour nos sots préjugés touchant les relations de famille. Il lui parla d'un de ses amis de là-bas qui, mécontent de son fils, avait donné trente millions à une université, seize à une bibliothèque

publique, et il approuva hautement l'emploi que ce sage avait fait de son bien. Quand elle prit congé de lui, il ne tenta point de la retenir.

— Je ne puis t'offrir de dîner avec moi, lui dit-il; je vis chez un de mes fermiers, qui me nourrit.

Elle se retira, consternée des propos qu'il avait tenus et plus encore de certains regards qu'il lui avait jetés. Ce petit homme pâle et dur, qui pourtant était son frère, lui avait fait l'effet d'un étranger qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais vu, et cet étranger lui avait fait peur. Il lui avait semblé par instans qu'elle causait avec un sanglier, et que ce sanglier pensait s'être montré fort débonnaire en la laissant sortir vivante de sa bauge. Elle écrivit sur-le-champ à ses filles, et sa lettre pouvait se résumer en ce mot terrible : « Laissez là toute espérance! » Ses filles, consternées, l'accusèrent de n'avoir pas su s'y prendre, d'avoir manqué d'adresse, de savoir-faire. Obligez les gens, c'est ainsi qu'ils vous récompenseront de vos peines.

Quelle ne fut pas sa surprise en recevant, dix-huit mois plus tard, une lettre par laquelle M. Trayaz l'invitait, elle et ses enfans, à venir faire à la Figuière un séjour de quelque durée dès le 1er février! Elle était alors souffrante et alitée. Elle s'empressa de remercier de sa gracieuse invitation ce frère qui lui avait fait peur, elle lui promit de s'y rendre aussitôt qu'elle serait rétablie, et elle écrivit en hâte à ses filles et à ses gendres. Leur joie égala leur étonnement. M. de la Farlède parut, durant toute une semaine, encore plus bouffi qu'à l'ordinaire : c'était l'effet que produisait sur lui le bonheur. Son aimable femme, qui n'était jamais bouffie, avait dans ses bons jours des gaîtés jaseuses et gazouillantes; on l'entendit chantonner du matin au soir. Elle se fit faire des robes, tout en se plaignant que sa mère eût négligé de s'enquérir quelle était la couleur favorite de M. Trayaz. Au milieu de ses préparatifs, elle trouvait le temps de sermonner Jules. Elle tâchait de lui faire comprendre l'importance de l'événement, les attentions qu'il devait avoir pour se rendre agréable à son grand-oncle, que son avenir en dépendait. Elle le conjura de s'observer, de ne plus béer aux mouches, de ne plus baver, en laissant pendre sa langue. Il s'y engagea solennellement dès qu'elle lui eut assuré qu'il passerait de longues semaines à la Figuière sans y apercevoir la figure d'un professeur.

Mme Lejail était aussi heureuse que sa sœur, mais elle eut quelque peine à vaincre les résistances de l'ancien préfet. Il commença par jeter les hauts cris. Y pensait-on? Ce déplacement en plein hiver l'épouvantait; il tenait pour certain que la villa construite par un Provençal longtemps expatrié, qui ne connaissait

plus son pays, devait être un nid à maladies; il prévoyait des catastrophes et de redoutables courans d'air: voulait-on sa mort? Mme de la Farlède avait pour son mari les ménagemens commandés aux femmes qui ont quelque chose à se reprocher; l'irréprochable Mme Lejail le prenait de haut quelquefois avec le sien. Elle lui signifia qu'il était ridicule, et que d'ailleurs un père doit savoir faire des sacrifices à ses enfans. Il finit par se rendre. Les gens d'esprit sont curieux : il n'était pas fâché de savoir comment était fait le Provençal transformé en Américain dont on s'entretenait partout, jusqu'à Draguignan et à Nice. Mme Lejail n'eut garde de faire aucune recommandation à sa fille; elle savait que cette jeune personne, aussi futée que jolie, se chargeait de se les faire à elle-même. Huguette s'était promis dès la première minute de faire la conquête de son oncle, et comme elle allait vite en affaires, elle avait décidé qu'il s'occuperait de l'établir et que, s'il n'était pas un ladre, elle obtiendrait de lui un ou deux millions de dot. Son imagination ne lui avait jamais servi qu'à donner des grâces et un air de fête à ses calculs; ce qu'il y avait en elle de romanesque, elle le mettait au service d'un petit égoïsme très positif, et il y avait toujours des chiffres dans ses rêveries.

Mme Lejail espérait que sa sœur, qui avait l'esprit de détail et soignait beaucoup ses toilettes, ne serait pas prête au jour fixé, qu'elle la gagnerait de vitesse, que non seulement elle serait la première à reconnaître la place et à s'y ménager des intelligences, mais qu'on lui saurait gré de son zèle. Elle se trompait, et lorsqu'elle monta dans le train du Sud-France, elle s'y rencontra nez à nez avec une blonde qu'elle croyait encore à Grasse. Elle dissimula son dépit, et, après s'être embrassées, les deux sœurs causèrent de choses indifférentes, pour se cacher l'une à l'autre l'intérêt passionné qu'elles prenaient toutes deux à la grande affaire qui depuis quinze jours absorbait toutes leurs pensées. En arrivant vers onze heures à la station de Bormes, on trouva deux landaus qui attendaient, accompagnés d'un fourgon pour les bagages. A mesure qu'elles approchaient de la Figuière, leur agitation croissait, et le cœur leur sautait dans la poitrine. L'effrayante description que leur mère avait faite du sanglier leur revenait à l'esprit. Que n'était-elle là pour leur prêter son assistance, pour parer ou recevoir les coups? N'est-il pas des cas où, fût-elle mourante, coûte que coûte, une mère sort de son lit?

On arriva enfin, et à leur grand soulagement elles découvrirent que l'oncle terrible était beaucoup plus débonnaire qu'elles ne pensaient. Il était là en personne pour les faire descendre de voiture; à travers le nuage qu'elles avaient sur les yeux, il leur

parut gracieux, souriant. M. Sucquier les conduisit dans le corps de logis destiné aux étrangers, et leur fit visiter les deux appartemens qu'on leur avait préparés, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage. Elles trouvèrent l'ameublement très confortable et de très bon goût, et il y avait partout des fleurs. M. Lejail lui-même se réconcilia avec son sort lorsqu'il eut appris de M. l'intendant que le rez-de-chaussée était bâti sur cave, et qu'il eut constaté par une consciencieuse exploration qu'il n'y avait pas trace d'humidité, que sa chambre était exposée au midi, que la cheminée ne fumait pas, et que le soleil qui entrait par ses deux fenêtres était presque aussi chaud qu'au Dattier.

Dès que les deux sœurs furent sous les armes, elles se rendirent par la galerie couverte dans le salon, où leur oncle les attendait. Un domestique en livrée marron annonça, l'instant d'après, que le déjeuner était servi. M. Trayaz offrit le bras à Mme Lejail. Le repas fut succulent, ce qui causa une joie particulière à M. de la Farlède, qui était le gourmand de la bande. L'amphitryon se montra aimable, enjoué et interrogant. On remarqua avec étonnement qu'il était au fait de petits détails intimes dont les journaux ne parlent point; on ne savait pas qu'à ses nombreuses fonctions M. Sucquier ajoutant celle d'informateur, lui procurait tous les renseignemens qu'il désirait avoir. Il déclara au dessert que la famille était décidément une belle institution, qu'elle avait des douceurs que rien ne remplace, qu'il en avait été trop longtemps sevré, qu'il espérait que ses hôtes se trouveraient assez bien chez lui pour y passer deux ou trois mois. Rayonnantes de bonheur, ses deux nièces se disaient du regard l'une à l'autre : « A quoi pensait notre mère? Il est charmant. »

En sortant de table, il prit Huguette par le menton, et de l'autre main lui caressant les cheveux :

— Oh ! le beau brin de fille ! Savons-nous la musique?

— Elle chante, se hâta de dire Mme Lejail.

C'était vrai, elle chantait; elle avait la voix juste, agréable dans le médium, aigrelette dans les notes hautes. M. Trayaz la conduisit au piano. Il aimait beaucoup la musique, mais il n'était difficile ni sur le choix des morceaux ni sur l'exécution. Un flonflon, joué par un ménétrier de village, lui procurait une griserie d'imagination et lui faisait oublier ce monde sublunaire, où l'homme qui ne pâtit plus ne sait que faire de son bonheur, et où il faut choisir entre l'effort et l'ennui. Quand Huguette eut achevé sa romance, que Mme Lejail avait accompagnée, il la complimenta sur son talent, et un nuage passa sur le front de Mme de la Farlède. Mais il tint la balance égale. Il tapota les grosses joues de Jules et le pria de lui réciter une fable.

Sa pauvre mère eut une angoisse. Heureusement il est une providence pour les innocens, et Jules, qui avait bien déjeuné et commençait à prendre goût à la Figuière, récita sans broncher la fable du *Savetier et du Financier*. A vrai dire, il bredouillait, mangeait la moitié de ses mots, laissait beaucoup à faire à l'intelligence de l'auditoire. Son grand-oncle lui tapota de nouveau les joues, en le félicitant de son heureuse mémoire. Il ajouta :

— Mon ami, n'en crois pas le bon La Fontaine. J'ai connu en Amérique un financier qui avait des sommeils de savetier.

A ces mots, il poussa un profond soupir. On en conclut que ses nuits n'étaient pas bonnes. Décidément ce millionnaire indulgent avait toutes les vertus de son état.

Il mena ces dames dans ses serres, magnifiquement tenues, et il coupa lui-même avec son sécateur deux de ses fleurs les plus rares, dont il orna de sa main leur corsage. Elles se disaient : « Mais oui, il est charmant : où donc notre mère avait-elle l'esprit? » Pendant qu'elles retournaient dans leur appartement pour surveiller leurs femmes de chambre, qui défaisaient leurs malles, il emmena les deux hommes faire le tour du propriétaire. Ce fut un moment critique pour M. Lejail. Ce jour-là, comme il arrive souvent dans les février de la Provence, le soleil était ardent, l'ombre était froide. M. Lejail s'arma de son parasol blanc, mit sur son bras gauche ses deux pardessus, et, chemin faisant, il endossa tantôt l'un, tantôt l'autre, sans que M. Trayaz parût trouver ce manège singulier. M. de la Farlède, qui portait depuis peu l'ordre du Mérite agricole, lui expliqua dans un style trop pompeux comment il s'y prenait pour élever ses porcs, qui avaient été primés. Il sembla s'intéresser vivement à ses récits, et ce grand éleveur se disait comme sa femme : « Eh! oui, il est charmant, c'est un bon diable. » Plus circonspect et plus sceptique, M. Lejail réservait son jugement. L'expérience qu'il avait des hommes lui avait appris que dans certains cas ce n'est pas le premier coup d'œil qu'il faut sauver, que le second est quelquefois moins agréable que le premier.

En effet, M. Trayaz se montra moins commode pendant le dîner, et les affaires se gâtèrent un peu. Ce fut la faute de l'ancien préfet, qui, coiffé de son éternelle calotte de velours noir, serait mort plutôt que de s'écarter de son régime, et son régime lui prescrivait de manger très peu le soir, sous peine de passer une nuit blanche. L'amphitryon s'aperçut qu'il refusait les hors-d'œuvre, qu'il ne touchait que du bout des dents à son poisson.

— Vous ne mangez pas, mon cher Lejail. Attrister sa vie pour la conserver me paraît un sot calcul, et, au surplus, à quoi

servent le régime et les précautions? Croyez-moi, vous mourrez plus tôt que vous ne le pensez.

M. de la Farlède ne méritait à cet égard aucun reproche; il fit honneur au dîner comme au déjeuner, mais il parla longuement de son comte et de sa marquise. Quand on fut au champagne, M. Trayaz porta un toast :

— Je bois, dit-il, à la vertu de mon aimable nièce Mme Lejail, aux cheveux et à la voix de sa charmante fille, à la calotte de velours de M. le préfet. Je bois aux grâces et aux beaux yeux de ma nièce Blandine, aux joues appétissantes de son gros Jules.

Puis il se tourna vers M. de la Farlède; mais son verre lui trembla dans la main, et il le posa sur la table, en disant :

— Excusez mon trouble, mon cher Bourdigue de la Farlède: c'est la première fois que je porte un toast à un baron, ami d'un comte et d'une marquise.

A peine eut-on passé au salon, il annonça qu'il avait l'habitude de se retirer à neuf heures précises, pour causer affaires avec son intendant; il engagea ses hôtes à s'amuser entre eux comme ils l'entendraient, et, leur ayant montré d'un geste les tables de jeu et la salle du billard, il monta chez lui, suivi de M. Sucquier.

III

Un peu plus tard, entre dix et onze heures, M. et Mme Lejail se trouvaient seuls dans leur salon particulier. Huguette les avait quittés pour aller écrire une lettre dans sa chambre. Enfoncé dans un fauteuil près de la cheminée, enveloppé dans sa douillette, son bonnet de velours rabattu sur ses yeux, les jambes allongées, l'ancien préfet chauffait les semelles de ses pantoufles à un grand feu, qu'il alimentait de temps à autre en y jetant une souche d'olivier. L'épigramme que lui avait décochée M. Trayaz lui était restée sur le cœur, et la prédiction sinistre dont il l'avait accompagnée lui avait fait courir un frisson le long du dos. M. Lejail entendait la plaisanterie, et il aimait à plaisanter; mais sa santé et son régime étaient des sujets sacrés: en parler légèrement lui paraissait une indécence aussi scandaleuse que de rire dans une église. Il regrettait amèrement son cher Dattier, il maudissait la faiblesse qu'il avait eue de se laisser entraîner à la Figuière. Il avait en ce moment l'air sombre d'un homme qui creuse ou ronge une idée déplaisante. Ce qui ajoutait à son irritation, c'est que Mme Lejail, les yeux fixés sur une tasse de thé où elle semblait lire sa destinée, paraissait contente, ravie, et que son visage sévère s'éclairait par instans d'un sourire.

La rage dans le cœur, il jeta encore une bûche au feu.

— A quoi penses-tu, Raoul? lui dit-elle en reculant sa chaise. Nous ne sommes pas en Sibérie.

— Vas-tu me demander d'économiser son bois?

— Je te demande de ne pas me rôtir. Si tu as froid, prends du thé. Mon oncle fait venir le sien de l'Inde, il est délicieux.

— Comme le propriétaire... Est-ce assez triste? Il y a vingt ans que nous vivons ensemble, et tu ne sais pas encore que le thé est un poison pour moi.

Elle secoua la tête, et après un moment de silence :

— Je crois que nous nous trouverons bien de notre séjour ici. Ma mère me reproche quelquefois de me faire des monstres. Cette journée qui m'effrayait s'est passée à merveille. Il nous a prouvé qu'il avait l'esprit de famille, et il m'a paru que dès la première minute il prenait Huguette en goût.

— Oui, parlons un peu de lui. Tu n'en dis pas assez, ma chère ; non seulement il a l'esprit de famille : je le tiens, moi, pour un homme des plus aimables, d'un commerce exquis, d'une irréprochable courtoisie...

— Plus bas, je te prie : on pourrait t'entendre.

— Je parlerai aussi haut qu'il me plaira, poursuivit-il en baissant la voix, et je déclare que cet homme charmant, né avec les dispositions les plus heureuses, les a sans doute perfectionnées en Amérique. C'est dans ce pays-là qu'il a appris à parler aux gens de leur décès avec tant de désinvolture.

Elle pinça les lèvres :

— Quand tu aurais mangé de la barbue, en serais-tu mort?

— Je n'y vois rien d'impossible. Au surplus, que t'importe?

— Il y a si longtemps que tu meurs, murmura-t-elle, que je commence à m'y faire.

Il ne se défendit pas, il attaqua, et, ayant repoussé sa calotte sur le derrière de sa tête :

— Soit, ne nous occupons plus de ma santé, à laquelle tu portes un si vif intérêt. Mais permets-moi de te dire, ma chère Mélanie, que tu te crois très fine, que c'est la prétention de toutes les femmes, et que souvent elles s'abusent lourdement. Tu t'es figuré qu'en venant ici tu faisais une affaire d'or...

— Plus bas, de grâce, dit-elle, en frappant du plat de la main sur la table.

— Ah çà! les murs de cette maison ont-ils des oreilles? Il ne manquerait plus que cela pour m'en rendre le séjour savoureux... Je te répète que tu te fais de grandes illusions, que les adorateurs du veau d'or font souvent un métier de dupe...

— Il est des choses qu'on peut penser, mais qu'on ne dit pas.

— Je les dis. Que veux-tu? Je suis ce soir d'humeur à les dire. Tu es arrivée ici pleine d'espérances et décidée à trouver ton oncle adorable, à supporter avec une patience angélique toutes les avanies qu'il lui plaira de te faire...

— Mais il me semble que jusqu'ici...

— Eh! oui, il n'en a fait encore qu'à moi, et celles-là ne comptent pas. Mais tu auras ton tour. Eh bien! souviens-toi de ma prophétie : ton oncle est un grand mystificateur, et nous sortirons de cette maison aussi riches que nous y étions entrés.

— Tu es un incorrigible pessimiste, répliqua-t-elle en remplissant pour la seconde fois sa tasse de ce thé des Indes qu'elle trouvait délicieux. Grâce au ciel, les catastrophes que tu annonces n'arrivent pas toujours.

— C'est possible, mais rappelle-toi ce que l'homme charmant a dit jadis à ta mère. Il l'a régalée de l'histoire d'un Américain qui avait déshérité sa famille et donné trente millions à je ne sais quelle université. Sois sûre que lui-même projette d'en fonder une quelque part, dans l'Ohio peut-être ou dans le Dakota, à moins que ce ne soit dans le Wisconsin. Ma chère, je le connais dès maintenant comme si je l'avais fait. Écoute-moi bien : son université, qui portera son nom, aura tout, et Mme Lejail n'aura rien. C'est un orgueilleux et un ennuyé. Il nous a appelés auprès de lui pour l'aider à tuer le temps, à titre de distraction provisoire. Nous sommes sa ménagerie : quand ses singes, ses gazelles et ses toutous ne l'amuseront plus, il leur dira bonsoir et les renverra chez eux avec leur courte honte, la tête plus basse, le nez plus long.

En ce moment, la porte de la pièce voisine s'entr'ouvrit. Mlle Huguette apparut sur le seuil, tenant d'une main son démêloir, de l'autre ses cheveux défaits. Elle n'écoutait jamais aux serrures, mais elle avait l'ouïe d'une incomparable finesse.

— Maman a raison, dit-elle : tu es un insupportable pessimiste. Lorsqu'on se mêle de faire le prophète, il ne suffit pas de croire, il faut savoir, et on ne sait rien avant d'avoir pris langue. Il y a ici un homme dont la conversation doit être fort instructive; il s'appelle M. Sucquier, et je gagerais que mon oncle lui dit ses secrets. Il était assis à table à côté de moi; quoiqu'il soit très laid et d'une propreté douteuse, j'ai été fort aimable pour lui, et je suis sûre qu'il me veut du bien. Interroge-le dès demain. Quand on a été préfet, on doit s'entendre à faire causer les gens.

Cela dit, elle disparut, et la porte se referma.

— Ma fille, pensa M. Lejail, a vraiment l'esprit fort délié, et la sagesse parle quelquefois par la bouche des enfans.

Cette réflexion ayant modifié le cours de ses idées, il ne prophétisa plus.

Pendant qu'on devisait ainsi au rez-de-chaussée, les habitans du premier étage se livraient à un entretien du même genre, quoiqu'un peu différent. Comme sa sœur, Mme de la Farlède buvait du thé des Indes. Son mari ne se rôtissait pas à un feu d'enfer; il lampait amoureusement l'un de ces vieux cognacs très authentiques qui opèrent des miracles. Un quart d'heure auparavant, il était ou croyait être furieux: depuis qu'il avait fait la connaissance de ce nectar, son humeur s'était sensiblement radoucie.

— Ainsi vous pensez, ma chère amie, qu'en me portant ce toast, M. Trayaz n'avait aucune intention blessante?

— J'en suis certaine.

— Mon Dieu! ce toast n'avait en lui-même rien d'offensant; c'est son ton qui m'a déplu... J'avais cru m'apercevoir qu'il avait en ce moment je ne sais quel accent d'ironie, de persiflage...

— Vous vous trompiez. Je suis convaincue qu'il était sincèrement flatté d'avoir à sa table l'ami d'un comte.

— Au fait, dit M. de la Farlède en se carrant, il est devenu à moitié Américain, et les Américains, paraît-il, sont fort entichés des grandeurs. Allons, à la bonne heure! car autrement... Vous le savez, Blandine, je ne ressemble pas à mon cher beau-frère: je tiens plus à ma dignité qu'à ma vie, et ma dignité est fort chatouilleuse. Quand on se joue à moi, je rends pois pour fèves.

Malgré l'épaisseur des murailles, on entendait par intervalles un bruit étrange dans la chambre attenante. Jules y dormait à poings fermés, et il avait la fâcheuse habitude de ronfler.

— Songez à Jules, murmura Mme de la Farlède.

— Eh! madame, je n'ai pas besoin qu'on me rappelle mes devoirs de père. J'aime mon fils et je suis prêt à lui faire tous les sacrifices, hormis celui de ma dignité.

Il y avait à côté de la bouteille de cognac un flacon de kirsch. Il voulut en tâter; il en huma quelques gouttes, qu'il promena dans sa bouche, et il fit la grimace.

— Son kirsch ne vaut pas son cognac, et tenez, madame, si jamais il venait à me manquer, je suis homme à le lui dire. Oui, je lui dirais, comme je vous le dis, que son kirsch est médiocre.

On raconte que Napoléon Ier retint prisonnier aux Tuileries un conseiller d'État auquel il avait commandé un travail pressé. On l'avait mis sous clef, mais on le nourrissait bien. Ses amis lui ayant demandé si ce procédé ne lui avait pas paru un peu cavalier : — « Certes, répondit-il, mais j'ai dit son fait au grand homme. Quand il s'est informé, en me tirant l'oreille, si j'avais trouvé bon certain pâté qu'il m'avait envoyé : — « Sire, lui ai-je reparti, il était trop salé! » Mme de la Farlède ne craignait pas

que son mari imitât dans l'occasion l'héroïque courage de ce conseiller d'État et qu'il parlât jamais à M. Trayaz de son kirsch. Elle le connaissait trop pour ne pas savoir quelle vénération lui inspiraient les millions et les millionnaires.

— Vous savez, dit-elle, que votre dignité m'est aussi chère qu'à moi-même.

Il vida son petit verre dans la cheminée et revint au cognac.

— Après tout, reprit-il, croyez bien que je rends toute justice à votre oncle. Je reconnais tous ses mérites. Il a un grand train de maison, sa villa est très confortable, sa cuisine est exquise, son argenterie est magnifique, ses écuries sont superbes et dignes d'un roi. Je regrette seulement qu'il ait en certaines choses des goûts trop roturiers. En voulez-vous la preuve? Le château qu'habitait le comte Destreux avait été bâti sous Louis XIV, en 1699. Ce renseignement est sûr: je le tiens de la marquise de Niex. Qu'en dites-vous, ma chère amie? Ne faut-il pas être un franc bourgeois pour avoir abattu cette demeure seigneuriale et l'avoir remplacée par une maison sans histoire?

— On y est si bien! répondit-elle en se pelotonnant comme une chatte dans sa causeuse.

— Je ne dis pas le contraire, mais c'est égal, il est déplorable que M. Trayaz soit si étranger à tout un ordre de sentimens. Il méprise les apparences; ne lui en déplaise, les apparences ont leur prix. La livrée de ses gens n'est pas mal, avouez pourtant qu'elle est un peu triste... Mais ce n'est pas là ce que je lui reproche le plus. N'avez-vous rien remarqué ici qui vous ait étonnée?

— Rien.

— Nous avons des délicatesses que n'ont pas les femmes. Ce qui m'a fort déplu, à moi, c'est que votre oncle admette à sa table son intendant, son M. Sucquier, qui me paraît un homme très commun, sans monde et sans manières.

Son artificieuse femme le regarda d'un air d'admiration.

— Hector, dit-elle, je lis votre pensée dans vos yeux et je la trouve excellente.

— Qu'est-ce à dire? demanda-t-il, fort étonné qu'on pût lire quelque chose dans ses gros yeux ronds.

— Eh! oui, vous vous êtes dit que ce M. Sucquier, qu'on fait dîner avec nous, devait être un personnage fort important, un homme à ménager, et qu'au surplus on pourrait savoir par lui bien des choses!

A son tour, il trouva excellente cette idée qui ne lui était pas venue.

— Mon Dieu! répondit-il modestement, nous avons nos petites malices. Ne m'avez-vous pas déclaré plus d'une fois que

j'étais né pour la diplomatie?... Mais croyez-vous, Blandine, que je puisse, sans me compromettre, lier conversation avec ce subalterne, qui, je le répète, est un homme très commun?

— Vous saurez vous y prendre, et soyez sûr que vous n'aurez pas de grandes avances à lui faire; qu'il se sentira très honoré de la moindre marque d'attention que vous voudrez bien lui donner.

Elle ajouta d'un ton patelin, en montrant du doigt le mur derrière lequel son enfant ronflait :

— Songez à Jules!

— C'est bon, c'est bon! Je sais apparemment ce que j'ai à faire.

Le lendemain matin, M. Sucquier surveillait le défoncement d'une pièce de terre qu'on se proposait de convertir en vigne, quand il aperçut de loin M. Lejail qui se dirigeait de son côté. Il faisait un temps de demoiselle, et l'ex-préfet n'avait vu aucun inconvénient à prendre l'air de bonne heure. M. l'intendant vint à sa rencontre, et l'entretien s'engagea. M. Lejail avait toutes les craintes; il redoutait les rhumes, il se défiait du microbe. Il commença par s'informer si l'eau qu'on buvait à la Figuière avait été analysée: M. Sucquier lui donna sa parole qu'il n'en était pas dans tout le pays de plus saine et de plus pure. Ce premier point élucidé, on causa des travaux des champs. M. Sucquier en vint à dire que la plus commode et la plus économique de toutes les cultures était celle du chêne-liège, qui n'en demande aucune et n'impose au propriétaire que les frais de décorticage.

— C'est l'affaire de quelques jours, dit-il: on paie cinq francs les ouvriers, et l'écorce repousse en six ans. On estime que, l'un dans l'autre, chaque pied rapporte un franc par année, et M. Trayaz en possède plus de cinquante mille sur sa montagne.

Il s'agissait d'arriver à la question brûlante; quoique les préfets s'entendent à faire causer les gens, M. Lejail ne trouvait pas le joint. Heureusement, il avait affaire à un homme qui venait volontiers au secours des questionneurs embarrassés.

— Oui, reprit-il, cette terre est d'un gros rapport, et songez que, pour acheter sa montagne et ses champs et pour bâtir sa maison, M. Trayaz n'a pas déplacé un seul de ses fonds, qui sont presque tous restés en Amérique. Il a tout payé avec ses revenus et il ne doit pas un sou.

Et il s'écria d'un air paterne :

— Quelle bénédiction pour une famille qu'un tel oncle!

— Ah! permettez, lui dit vivement M. Lejail : personne ne peut nous soupçonner d'avoir fait, en venant ici, une démarche intéressée. M. Trayaz a déclaré nettement à ma belle-mère qu'il n'entendait rien faire pour les siens.

— Il plaisantait, il plaisante quelquefois. Je crois savoir pertinemment... mais peut-être aurais-je tort d'en dire davantage.

— Vous parlez au plus discret des hommes, lui repartit M. Lejail, qui commençait à trouver que la conversation de M. Félix Sucquier était intéressante.

— M. votre oncle est un homme de famille, un patriarche, son testament en fera foi. Mais ce n'est pas tout, il a du goût pour les donations entre vifs. « Quand les héritages viennent, me disait-il un jour, on n'a plus de dents pour les croquer. » Et il me disait aussi : « Les gens qui ne se dévêtissent qu'après leur mort n'ont pas le plaisir de contempler le visage des heureux qu'ils font. » On le croirait dur, il ne l'est pas.

— Vous me surprenez au dernier point, mon cher monsieur Sucquier, s'écria M. Lejail en s'efforçant en vain de dissimuler son émotion. M. Trayaz a donné à entendre à Mme Limiès que, selon les idées américaines, qui sont les siennes, on ne doit rien à sa famille.

— Assurément : aussi n'est-ce pas un acte d'équité qu'il entend faire en faisant des heureux, et la justice n'aura rien à voir dans la distribution de ses libéralités. Ceux des siens qui sauront lui plaire seront favorisés, les autres seront réduits à la portion congrue.

Et d'un air d'attendrissement :

— Le gros lot sera au plus aimable!

Mais il parut regretter son indiscrétion et rompit les chiens. Il ne disait pourtant jamais que ce qu'on l'avait chargé de dire. M. Lejail se retira l'esprit ballotté, tiraillé entre des impressions contraires, conservant ses doutes, mais ébranlé dans son incrédulité, prêt à admettre que certaines expériences valent la peine d'être tentées, résolu à laisser sa femme et sa fille agir à leur tête, et, en ce qui le concernait, à ne point contrarier leurs petites manœuvres, à avoir pour M. Trayaz tous les ménagemens, toutes les complaisances, tous les égards compatibles avec les soins qu'il devait à sa chère et sainte personne.

Deux ou trois heures après, l'intendant fut abordé par M. de la Farlède, à qui il répéta en d'autres termes tout ce qu'il avait dit à M. Lejail. L'homme aux cils blancs commit une imprudence : pour témoigner sa satisfaction à M. Sucquier, il lui donna à plusieurs reprises de petites tapes d'amitié sur l'épaule. Il en résulta qu'avant de le quitter pour retourner à ses affaires, M. Sucquier lui tendit une main grasse, qu'il dut prendre et serrer. Il se demanda si sa dignité n'avait pas couru une aventure et souffert un grave dommage : cette question embarrassante lui donnait du souci, mais ce qu'il venait d'apprendre l'avait tant réjoui que son contentement lui fit oublier son inquiétude.

M. Trayaz était un galant homme ; il désirait que ses invités se trouvassent bien chez lui. Il leur avait dit, dès le premier jour : « Mes enfans, considérez ma maison comme la vôtre, faites tout ce qu'il vous plaira. » Il avait mis à leur disposition ses chevaux, ses voitures, ses cochers ; ils donnaient leurs ordres et allaient où ils voulaient. Il y avait dans la crique toute une flottille : un canot, une chaloupe, une yole, des bateaux pour la promenade et pour la pêche, et dans la maison du vieux peintre, des lignes, des nasses, des filets. M. de la Farlède s'en servait souvent. A la fin de la première semaine, Huguette avait reçu en présent de son grand-oncle une jolie charrette anglaise, attelée d'un poney, qu'elle avait le plaisir de conduire elle-même. Ce qui la touchait davantage, c'est que ce cadeau lui faisait l'effet d'une promesse ; elle y voyait la garantie des grandes libéralités sur lesquelles elle fondait son avenir. Pour ne point faire de jaloux, M. Trayaz avait donné à Jules un bourriquet élégamment sellé et harnaché de rouge. De ce jour, la Figuière fut un vrai paradis pour ce gros garçon : point de professeurs, et un âne qui était à lui ! M. Lejail n'était pas le plus mal partagé. M. Trayaz avait trouvé dans le château bâti en 1699 une vieille bibliothèque, riche surtout en livres d'histoire, parmi lesquels il en était de rares. Quoiqu'il eût peu de goût pour la lecture, il l'avait conservée soigneusement et installée dans une grande salle du bâtiment central, au-dessus de la galerie couverte. M. Lejail passait des heures fort agréables dans cette bibliothèque, éclairée par trois fenêtres et chauffée par un calorifère.

Il employait le reste de ses journées à observer du coin de l'œil les manèges de Mme Lejail s'appliquant à disputer à sa sœur les bonnes grâces de son oncle. Il lui disait quelquefois, pour l'animer au jeu : « Le gros lot sera à la plus aimable. » Il y a des plaisirs réservés aux sceptiques : ils ne jouent pas, ils regardent jouer.

Pour être juste, il faut convenir que ces deux femmes étaient également admirables, qu'elles rivalisaient d'attentions et d'empressemens, qu'elles avaient l'une et l'autre ce zèle qui ne se relâche jamais et ne connaît pas les distractions, que jamais vieillard ne fut couvé des yeux, choyé, caressé comme l'était M. Trayaz par ses infatigables nièces, qui, lorsqu'il avait oublié l'un de ses gants dans sa chambre ou qu'il avait quelque message à faire porter, retrouvaient à son service leurs jambes de vingt ans. Il paraissait sensible à leurs soins et le leur prouvait en les tutoyant et prenant avec elles de petites privautés. Ce qui rendait leur tâche plus difficile, c'étaient les inégalités de son caractère ; elles se pliaient à tous les caprices de son humeur. Était-il gai,

expansif et bavard, elles écoutaient ses histoires avec dévotion, et leurs yeux semblaient boire ses paroles. Était-il sombre et préoccupé, elles veillaient à ce qu'on fît autour de lui un religieux silence. Lui arrivait-il de leur pincer la joue ou la taille, leur figure prenait une expression de voluptueuse félicité. Leur lançait-il quelque dure épigramme, elles souriaient agréablement et baisaient la verge qui les frappait.

Elles poussaient quelquefois le dévouement jusqu'à l'héroïsme. Un jour, comme en présence de son oncle Mme de la Farlède aidait Jules à se mettre en selle, l'âne fit un mouvement et lui marcha sur le pied. Elle était fort douillette ; elle faillit pousser un cri, mais elle ne cria pas, et M. Trayaz lui ayant proposé de faire avec lui un tour dans le parc, elle accepta sans sourciller. Elle souffrait mort et martyre, il ne s'en douta pas. Le soir de ce même jour, en sortant de table, il pria Huguette de lui chanter une romance qu'il aimait. Mme Lejail, qui luttait depuis quelques heures contre une de ces migraines sur lesquelles l'antipyrine ne peut rien, eut le courage de se mettre au piano et d'accompagner sa fille. M. Lejail se disait en la regardant :

— Elle est prodigieuse. *Auri sacra fames!*

Mme de la Farlède, qui était sinon plus zélée, du moins plus inventive que sa sœur, trouva le moyen de lui infliger une cruelle mortification. Elle avait le bon esprit de causer quelquefois avec M. l'intendant ; elle apprit de lui que M. Trayaz était né le 3 mars 1830. Vers le milieu de février, elle dépêcha son mari à Marseille, d'où il lui rapporta un étui à cigares en cuir de Russie. Elle brodait, elle peignait, elle avait des doigts de fée et un fin talent de miniaturiste. Sur un canevas, dont elle recouvrit une des faces de l'étui, elle fit une broderie représentant deux branches entre-croisées d'amandiers et de pêchers en fleurs ; au milieu, elle fixa une plaque d'ivoire où elle peignit son portrait. Ce joli travail fut commencé et terminé dans le plus profond mystère. Le 3 mars, M. Trayaz trouva l'étui sous sa serviette ; il en fut charmé et déclara qu'il ne s'en séparerait jamais. Ce fut un jour de triomphe pour Mme de la Farlède, un jour de confusion pour Mme Lejail. Elle se sentait la bouche et le cœur amers en pensant que son oncle, qui était un grand fumeur, aurait sans cesse l'occasion de contempler l'agréable figure de cette intrigante, et qu'il l'emporterait partout avec lui.

M. Trayaz semblait prendre plaisir à attiser la jalousie des deux sœurs. Se donnant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, et tour à tour leur prodiguant ses grâces de Yankee ou les contristant par ses froideurs, il les faisait passer par d'incessantes alternatives d'espérance et d'inquiétude. Selon les jours, chacune d'elles pou-

vait se croire préférée ou délaissée. Quand il se promenait dans son parc, il n'en prenait qu'une en sa compagnie, et il s'appliquait à lui soutirer des confidences ou l'induisait à médire de l'absente.

— Voyons, ma chère, dit-il un jour à Mme Lejail, en arpentant avec elle une petite allée que bordait un double rang de cyprès et de thuyas, voyons, Mélanie, tu ne veux rien me dire? Je pose en principe que toute femme a quelque chose à cacher. Une fois pour toutes, conte-moi tes petits secrets.

— Je vous jure, mon oncle, que je n'en ai point.

— Prétends-tu me faire croire que tu n'as jamais fait de traits à ton mari?

Si tout autre se fût permis de soupçonner sa vertu, Mme Lejail eût bientôt fait de souffleter l'insolent; mais il y a des situations où l'on sort de son caractère, et des hommes à qui tout est permis. Elle se contenta de rougir en baissant les yeux.

— Ah! mon oncle, dit-elle avec un demi-sourire, pour qui me prenez-vous donc?

— Je te prends pour la femme d'un homme qui est si occupé de sa petite santé que tu aurais pu le tromper dix fois sans qu'il s'en aperçût.

— Je conviens, répondit-elle, que M. Lejail est un homme heureux; que s'il avait épousé telle femme de ma connaissance, elle n'aurait pas résisté peut-être, pour employer votre mot, à l'envie de lui faire des traits.

— Ta sœur Blandine, par exemple ?

— Mais non, mais non, mon oncle. Croyez bien qu'il est à mille lieues de ma pensée...

— Ne fais pas l'innocente. Il est certain qu'elle a des yeux qui racontent des histoires, ta petite sœur, et quant à son mari, il a toute l'encolure d'un homme qui, par droit de naissance, appartient à la grande confrérie. Eh bien! puisque tu ne veux pas me dire tes secrets, dis-moi ceux de ta sœur, il t'en coûtera moins.

— Quand je vous dis que je ne sais rien, mon oncle!

— Accouche, mauvaise, ou ton vieux bonhomme d'oncle se brouille avec toi.

En bonne Provençale, elle avait quelquefois la dent dure, et quand on est en colère, on dit tout. Se penchant à son oreille :

— Il y avait jadis à Grasse un médecin qui, paraît-il, était un fort joli garçon et dont toutes les femmes raffolaient.

— Et c'est ce médecin qui est cause que le baron Bourdigue a la tête qu'il a?

— Encore une fois, je ne sais rien. Au surplus cette pauvre Blandine serait excusable. Elle est restée six ans sans avoir d'enfant, et une femme sans enfans s'ennuie.

— Et quand elle veut à toute force avoir un Jules, reprit-il, elle appelle à son aide le plus joli des médecins. C'est bien là ce que tu prétends insinuer?

— Moi! point du tout, et vous me faites dire des horreurs.

— Ma foi! fit-il, il faut avouer que cet enfant de l'amour n'a inventé ni la poudre ni l'art de plaire.

Cette conclusion ravit Mme Lejail; un puissant enchanteur venait de mettre du baume sur sa blessure, et elle fut quelque temps sans penser à l'étui brodé.

Le lendemain, comme M. Trayaz remontait sa grande avenue d'eucalyptus en compagnie de Mme de la Farlède, ils se croisèrent avec une charrette anglaise et un poney conduits par une jolie blonde, qui fit à son oncle un signe de tête accompagné d'un sourire à la fois doux et victorieux.

— Il n'y a pas à dire, s'écria-t-il en la regardant s'éloigner : c'est une jolie fille!

— Très jolie, lui répondit Mme de la Farlède. Les traits, la taille, les épaules, les mains, les pieds, tout en elle est joli.

— Gageons qu'il y a un mais, dit M. Trayaz en riant.

— Eh! oui, mon oncle, il y en a un. J'aime beaucoup ma nièce, et je comprends que sa mère en soit fière. Je trouve pourtant qu'il lui manque quelque chose.

— Quoi donc?

— La fraîcheur.

— Tu es bien difficile! C'est une matinée d'avril.

— Oh! vous ne m'entendez pas. Je regrette que cette petite âme ait été défraîchie trop tôt par les réflexions intéressées d'un petit égoïsme trop savant pour son âge. Je trouve Huguette trop raisonnable et trop raisonnante. Elle connaît les choses de la vie autant et plus que sa mère; elle ne fait rien, ne dit rien sans intention; elle est déjà tout calcul, et sa physionomie le dit, ce qui ne m'empêche pas, bien entendu, de lui vouloir beaucoup de bien.

— Il y paraît, ma chère.

— Je ne sais, poursuivit-elle, comment on élève aujourd'hui les jeunes filles. Ne pensez-vous pas qu'à dix-huit ans il est trop tôt pour considérer la vie comme une affaire?

— Tu aimerais mieux qu'on la regardât comme une aventure?

— Je voudrais au moins que, dans ses rêves d'avenir, la jeunesse fît sa part au sentiment, qu'elle écoutât quelquefois parler son cœur. Huguette a trop d'esprit. Mon Jules n'en a point, il n'en aura jamais. C'est son cœur qui le gouverne, et de quoi qu'il s'agisse, il l'en croira toujours. Il m'a fait l'autre jour un affront! N'a-t-il pas eu l'audace de me déclarer qu'il préférait son grand-oncle à tout, même à sa maman?

— Je lui en sais gré, il a su reconnaître que j'avais un faible pour lui. Toutefois, à te parler franc, il y a quelqu'un que je lui préfère.

— Qui donc? demanda-t-elle avec un peu d'inquiétude.

— C'est sa maman, ma chère. Eh! oui, c'est sa maman.

Il se planta devant elle et la regarda dans les yeux.

— Le fait est qu'à trente-neuf ans tu me parais plus propre à inspirer des passions que cette galopine qui fait trotter là-bas son poney et qui ne dit rien sans intention. Sais-tu quoi? Défais-toi de ton mari par le fer ou le poison, et foi de barbon! je t'épouse. Que t'en semble? Sans doute tu me trouves trop vieux?

— Ah! mon oncle, répliqua Mme de la Farlède en le chatouillant de la prunelle, vous êtes un de ces hommes qui pour les femmes n'ont jamais d'âge... J'ai peut-être tort de vous le dire; mais je ne me pique pas, comme Mélanie, de ne commettre jamais d'imprudences.

Il lui pinça le bout du menton.

— Elle est un peu grave, en effet, ta grande sœur, avec ses airs de reine et ses sourcils presque joints. Tu es une câline, toi, une charmeuse, et tes yeux imprudens me plaisent.

Cette déclaration l'enchanta. Elle était incapable de se débarrasser de M. de la Farlède par le fer ou le poison, et elle réduisait à leur juste valeur les propos galans de son oncle. Elle en savoura pourtant la douceur, elle dégusta cette ambroisie.

La température fut si douce dans la première quinzaine de mars qu'on se serait cru en été, et, un matin, M. Trayaz décida, sans consulter personne, qu'on prendrait le café en plein air. M. Lejail fut sur le point de s'insurger : sa femme lui jeta un regard si impérieux qu'il se tut et se résigna. Il trouva le moyen d'abréger cette redoutable épreuve en proposant, à peine eut-il vidé sa tasse, une partie de billard à son beau-frère.

Les trois femmes restèrent sur la terrasse avec leur oncle. Il avait le goût des hamacs; il en fit apporter un, qu'on suspendit à deux poteaux. Il s'y installa et pria Huguette de lui lire le journal. La charge de lectrice du Grand-Mogol était échue à cette jeune personne, qui s'en acquittait à merveille; si elle manquait de fraîcheur d'âme, elle avait la diction nette et ponctuait ses phrases aux bons endroits. Elle commença de lire. Sa mère la regardait et l'écoutait, les bras croisés. Assise un peu plus loin, Mme de la Farlède brodait. Jules, à qui elle avait enjoint de ne point faire de bruit, se tenait accoudé sur la balustrade, et bavant sur sa collerette, il contemplait le ciel bleu en pensant à son âne.

Les cerisiers et les pêchers, encore sans feuilles et couverts

de fleurs, faisaient dans les champs des nuages blancs et roses; une brise tiède remuait la fine chevelure des poivriers; les grappes jaunes d'un mimosa embaumaient l'air et Huguette lisait le *Petit Marseillais*. Elle s'avisa que son grand-oncle venait de s'assoupir. Sa tante s'en aperçut aussi, et, cessant de broder, elle saisit dans ses blanches mains la corde pendante du hamac, qu'elle balança avec autant de délicatesse que si elle eût bercé un enfant. Huguette posa son journal, ouvrit son parasol, qu'elle tint au-dessus de la tête du dormeur, dont un rayon de soleil caressait indiscrètement les sourcils et le front. Pour ne pas demeurer en reste, sa mère décroisa les bras, et, armée d'un éventail, elle s'appliqua à défendre contre les mouches ce sommeil auguste et sacré.

Tout à coup Jules, ayant vu passer sur le mur où il s'appuyait un gros lézard vert, qui lui fit peur, poussa un cri perçant. M. Trayaz tressaillit et rouvrit les yeux.

— Pourquoi Jules a-t-il crié? dit Mme Lejail avec un accent de reproche tragique.

En ce moment, sa douce sœur l'eût volontiers étranglée.

— Ne grondez pas cet enfant, dit M. Trayaz : mon réveil est délicieux. Quels soins vous avez pour moi, mes chères petites, et quel plaisir d'avoir des nièces!

Il lui vint alors aux lèvres un de ces sourires narquois qu'il avait appris dans le Dakota, en conversant avec des *cow-boys* ou des prospecteurs, et, ayant promené sur les trois femmes un regard circulaire, il leur dit :

— Je suis le miel et vous êtes les mouches.

IV

Mme Limiès, dont la santé avait été lente à se rétablir, arriva à la Figuière vers le milieu de mars. Elle fut logée dans un appartement du premier étage contigu à celui qu'occupaient M. et Mme de la Farlède. Il y avait dans cet appartement un grand salon, tendu de soie brochée couleur ponceau. Il fut décidé qu'on s'y réunirait chaque soir pour prendre le thé aussitôt que M. Trayaz, qui n'en prenait pas, se serait retiré chez lui.

Dès le premier soir, avant que ses gendres eussent terminé leur partie de trictrac, Mme Limiès emmena ses filles dans ce salon rouge, et, avec tous les ménagemens, toutes les circonlocutions qu'emploient les mères esclaves, elle leur adressa une tendre réprimande sur la mésintelligence qui régnait entre elles et sur le tort qu'elles se faisaient par leurs zizanies.

— Qui vous l'a dit? s'écrièrent-elles d'une seule voix.

— Votre oncle lui-même. Il m'a déclaré que vous étiez toutes

deux de charmantes femmes, que votre seul défaut était de ne pas vous aimer et de ne pas vous entendre.

Ses deux filles s'empressèrent de se justifier, et, comme il arrive en pareil cas, elles se justifièrent en accusant et leurs plaidoyers furent des réquisitoires. Chacune d'elles reprocha à sa sœur de n'avoir pas joué franc jeu, de l'avoir traitée en rivale et desservie secrètement par des médisances. Après les avoir patiemment écoutées, leur mère se permit d'insinuer que d'habitude les torts sont partagés; sur quoi Mme Lejail s'écria : « Tu m'as toujours préféré Blandine! » et Mme de la Farlède riposta : « J'ai toujours été sacrifiée. » Elles citèrent des faits, remontèrent dans leurs récits jusqu'à l'âge où elles jouaient encore à la poupée.

Quand elles eurent tout dit et redit, Mme Limiès reprit la parole pour leur démontrer qu'elle les avait toujours tendrement et également aimées, que tout ce qui était sorti de ses entrailles lui était cher. Puis elle leur représenta que les maisons divisées se perdent. Elle s'échauffa, s'attendrit, fut éloquente.

— Embrassons-nous, leur dit-elle, et prouvons à tout l'univers que nous ne sommes qu'un cœur et qu'une âme.

Elle leur ouvrit ses bras; tout ce qu'elle y gagna fut un baiser sec que Mme Lejail lui donna sur la tempe droite, pendant que Mme de la Farlède effleurait du bout des lèvres sa tempe gauche. Mais ce qu'elle leur dit ensuite les toucha davantage.

— Je vous apporte, mes filles, une fâcheuse nouvelle. Je m'étais imaginé que sur la foi des renseignemens qu'il avait recueillis, votre oncle ne s'intéressait qu'à la branche aînée de sa famille : je me trompais. J'ai appris de lui tout à l'heure qu'il avait invité quelqu'un qui vous tient de près, mais que vous connaissez peu, à venir faire comme nous un séjour à la Figuière et que ce quelqu'un est le fils de feu mon frère Jérôme, votre cousin Casimir Trayaz.

— La nouvelle, en effet, est fâcheuse, dit Mme Lejail, à qui cet événement parut grave. Et a-t-il invité la mère avec le fils?

— Tu oublies, ma fille, répondit Mme Limiès, que depuis peu ma belle-sœur est devenue infirme, qu'elle est paralysée des deux jambes et ne sort plus de chez elle que pour faire le tour de son jardin dans une chaise roulante.

En ce moment, ses deux gendres entrèrent. Elle les mit au fait. M. de la Farlède prit la chose fort légèrement.

— Casimir Trayaz! dit-il en se préparant un grog. Eh quoi! ce blanc-bec vous semble dangereux? C'est un garçon qui n'a jamais rien fait, n'étant bon à rien, et notre oncle l'aura bientôt toisé et jaugé.

Huguette assistait à cette conversation sans y prendre part. Assise dans un coin du salon, elle lisait un roman anglais, *Tancrède*, qu'elle avait apporté du Dattier. Disraeli était son romancier favori, parce que ses héros et ses héroïnes regardent comme indispensables au bonheur une foule de superfluités et d'accessoires dont les imbéciles réussissent à se passer; que l'argent est à leurs yeux l'outil universel, la première des puissances sociales; et qu'appartenant à l'école du romantisme millionnaire, ils boivent leurs potages dans de petites coupes de Sèvres, leur vin dans des verres de Venise, et ont appris dès leur plus tendre jeunesse qu'il faut manger les truffes avec du beurre. Les livres de cet ingénieux et spirituel écrivain lui procuraient dans sa solitude du Dattier de grandes joies, mêlées, il est vrai, de grandes mélancolies; mais elle possédait deux des vertus théologales et provençales, la foi et l'espérance. Elle avait un autre don : elle jouissait de la précieuse faculté de faire deux choses en même temps, de s'absorber dans une lecture et d'entendre, sans avoir l'air d'écouter, tout ce qui se disait autour d'elle.

Elle ferma son livre, et se tournant vers sa grand'mère :

— Bonne maman, vous connaissez mieux que nous mon cousin Casimir. Tout ce que je sais de lui et de sa famille, c'est que son père était resté à la tête de la fabrique de bouchons, qu'une concurrence dangereuse ayant diminué ses profits, il l'a vendue, que nous étions ses commanditaires; qu'il n'a pas été de bonne foi, ne nous a pas donné notre dû. Je sais aussi qu'il s'était marié peu auparavant, que sa femme était d'Aix, qu'elle l'a décidé à s'y établir, qu'il n'a eu qu'un fils dont il rêvait de faire un avocat, que, lui mort, Casimir n'a pas achevé ses études, qu'il n'a plus rien fait, qu'il vit avec sa mère, qu'il a trente ans et qu'il est un petit rentier. Je l'avais vu une ou deux fois, dans mon enfance, je ne l'ai pas revu et ne me souviens guère de lui. Bonne maman, quelle idée dois-je me faire de mon cousin Casimir?

M. de la Farlède répondit pour elle :

— C'est un bellâtre.

— Ce n'est pas là ce que je demande. Je voudrais savoir s'il est intelligent, s'il a du manège, de l'adresse.

— Lui! c'est un paltoquet, un dadais.

— Dadais ou paltoquet, soit! dit M. Lejail. Mais ce dadais, ne vous déplaise, a sur nous un précieux avantage : il s'appelle Trayaz, et notre oncle peut lui savoir gré d'être le seul membre de sa famille qui porte son nom. J'ai constaté plus d'une fois que ce genre de considérations exerce une grande influence sur les décisions, sur les volontés des testateurs et des donateurs,

— Vous voilà bien! lui dit son beau-frère. Vous êtes l'homme qui a peur de tout.

— Si papa est un incorrigible pessimiste, reprit Huguette, vous êtes peut-être, mon oncle, un peu trop optimiste. Je me suis laissé dire que dans les choses de la vie comme à la chasse, vous avez le tort de mépriser trop vos ennemis, et que vous revenez quelquefois bredouille.

— Impertinente! s'écria M. de la Farlède. Je t'apprendrai à parler.

On ne l'intimidait pas facilement. Elle se leva, vint se planter au milieu du cercle, et regardant tour à tour son oncle, sa tante et sa mère, cette jeune sibylle leur dit :

— Que nous nous aimions ou ne nous aimions pas, il n'importe. Il est si facile de faire semblant de s'aimer! Quand on est raisonnable, on oublie ses dissentimens pour se liguer contre l'ennemi commun et défendre contre lui l'assiette au beurre.

Son père s'amusait toujours de ses sagesses hardies et précoces, et il se mêlait quelque admiration aux étonnemens qu'elle lui causait.

— Bravo, Huguette! lui dit-il. Ton style manque parfois de noblesse, mais tes sentences sont marquées au coin d'une imperturbable raison. Ma fille, ton conseil sera écouté. L'histoire universelle nous apprend que la meilleure diversion aux querelles intestines est une guerre étrangère.

Là-dessus, la séance fut levée. A la vérité, les deux sœurs ne s'embrassèrent pas en se quittant, mais elles se tendirent la main, et dans les jours qui suivirent, elles se firent bon visage, elles eurent presque l'air de s'aimer.

Il y a toujours du vrai et du faux dans les médisances de famille. Si on pouvait sans injustice classer Casimir Trayaz parmi les oisifs et les inutiles, c'était le calomnier que de prétendre, comme M. de la Farlède, qu'il ne fût bon à rien. Il était bien doué, et s'il l'avait voulu, il serait arrivé comme un autre : ce qui lui manquait c'était l'ambition. Il était le type de ces petits rentiers de province, qui attachent beaucoup de prix aux bonheurs négatifs, genre de jouissances presque inconnu à Paris, où tout le monde a la fièvre. Ne dépendre de personne, ne recevoir d'ordres de qui que ce soit, n'être pas sujet à l'heure, employer ses journées à sa guise, ne jamais sentir le dur aiguillon de la nécessité, il n'en fallait pas davantage pour que Casimir fût heureux.

Les oisifs s'ennuient quelquefois, il ne connaissait pas l'ennui. Ce beau garçon était fort répandu; les intrigues mondaines, les commérages de salons occupaient agréablement son esprit. Il s'in-

téressait vivement aux petites affaires des femmes, et il en était plus d'une qui lui voulait du bien. Mais cet inutile était un sage, et ses passions ne lui avaient jamais causé de graves embarras. Il s'était fait une loi de dépenser consciencieusement ses petites rentes, sans jamais toucher au capital: ni le jeu ni ses innombrables amourettes n'avaient fait de trous dans son budget. Ce n'était pas seulement par esprit de parcimonie qu'il mettait de l'ordre et de la méthode dans ses plaisirs. Esclave de sa liberté, il redoutait les entraînemens des liaisons sérieuses, il se défiait des gluaux où l'on reste pris, des bonnes fortunes qui flattent l'amour-propre, mais qu'il faut acheter par des servitudes et de longues fidélités. Il préférait les maîtresses obscures, à qui on donne des pendans d'oreilles en chrysocale, et qu'on peut quitter sans façons le jour où les yeux et le cœur sont las.

Une seule fois, il avait failli se démentir. Il s'était laissé prendre par une belle Italienne qu'il avait rencontrée sur une plage. Elle ne lui avait rien accordé, mais il lui avait paru que sa résistance était molle. Il s'était engagé à aller la voir à Venise, et il fallait que sa passion fût sérieuse, puisque durant trois mois il avait suivi un cours d'italien. Mais au moment de partir, il s'était ravisé; toute réflexion faite, il avait craint que son aventure ne le menât trop loin, et il était resté à Aix. Guéri de sa dangereuse maladie, il avait résolu de s'en tenir aux conquêtes faciles, à ce qu'il appelait l'amour économique. Après avoir aimé Mathurine, il aimait Anaïs, et de temps à autre, dans ses jours de folie et de magnificence, il les aimait toutes les deux à la fois.

Cependant, même en province, on n'est jamais constamment ni parfaitement heureux. Il y avait des soirs où ce sage se disait que pour valoir quelque chose, le métier d'inutile demande un peu d'éclat, et quoique Anaïs eût de beaux yeux, son bonheur lui semblait médiocre. Si chère que lui fût sa liberté, il rêvait par momens d'épouser une héritière et de faire quelque figure dans le monde. La lettre qu'il venait de recevoir de son oncle lui avait ouvert tout à coup des horizons nouveaux; cette invitation imprévue lui avait paru une de ces bonnes aubaines qu'à moins d'être fou on ne laisse pas échapper. Quand il eut bouclé ses malles, il dit à sa mère, qui s'affligeait de ne pouvoir l'accompagner :

— Je voudrais vous emmener, mais je n'ai pas besoin qu'on m'aide. Plus j'y pense, plus il me semble qu'il y a quelque chose à tenter là-bas, et je me fais fort de réussir à détourner sur Aix un filet ou même un bras de ce Pactole américain.

Et comme elle hochait la tête en signe d'incrédulité :

— Vous me prenez donc pour un sot ou un maladroit ?

— Dieu m'en garde ! Mais ton père m'a souvent dit que ce qui te manquait le plus, c'est la faculté de vouloir et l'esprit de suite ; que tu étais incapable d'avoir pendant deux semaines la même idée et de lui tout rapporter. C'est de tes idées de traverse que je me défie.

Elle le connaissait. A une imagination grossissante et prompte à s'enflammer il joignait la légèreté de l'humeur. Il était bien de son pays, où la beauté du ciel engage l'homme à se laisser vivre, et où l'oubli est aussi facile que le désir. Quoiqu'il fût bon tireur, il revenait souvent de la chasse le carnier vide : il avait rencontré en chemin une jolie paysanne, et le jupon lui avait fait oublier son lièvre.

— Vous verrez ! vous verrez ! répliqua-t-il. Vous aurez prochainement la preuve que dans les grandes occasions je sais vouloir et jouer serré.

Son arrivée à la Figuière quelques minutes avant le déjeuner ne fut pas heureuse : elle fut marquée par un incident désagréable, qui lui aurait paru de mauvais augure s'il avait été superstitieux. Au moment où la voiture qui l'avait amené de la gare de Bormes s'arrêtait devant le perron de la villa, il aperçut de loin son oncle qui traversait la terrasse pour venir à sa rencontre. Emporté par son zèle, il s'élança si précipitamment à terre que le pied lui manqua et qu'il tomba tout de son long. Mais il se releva lestement, et il plaisanta avec tant de bonne grâce sur sa maladresse et sur les inconvéniens des excès d'empressement que M. de la Farlède, qui avait été témoin de sa chute et s'apprêtait à s'égayer à ses dépens, fut réduit au silence. Il y a des gens qui sont heureux dans leurs malheurs ; il ne s'était pas fait une égratignure, il en était quitte pour quelques taches de crotte sur sa jaquette. M. Trayaz lui donna un quart d'heure pour en changer. Les malveillans espéraient que ce jeune homme, qui paraissait soigner beaucoup sa personne, s'oublierait à sa toilette, que son oncle, qui n'aimait pas à attendre, lui donnerait d'entrée de jeu un mauvais point. Il n'en fut rien : la cloche n'avait pas encore fini de sonner lorsqu'il apparut coiffé, parfumé avec discrétion, mis des pieds à la tête avec une élégance de bon goût et sans recherche, et on dut reconnaître qu'il s'habillait bien et qu'il s'habillait vite.

Pendant le déjeuner, Huguette l'observa souvent du coin de l'œil, l'examina, l'éplucha. Elle remarqua tout d'abord que, si son front commençait à se dégarnir, il avait le teint clair et frais. Elle rendit justice non seulement à son nœud de cravate et à la coupe de sa jaquette, mais à la vivacité de son regard, à son air attirant, à sa moustache fine, à la blancheur de ses mains et à des ongles roses, taillés comme elle aimait qu'on les taillât.

— C'est dommage, pensait-elle, qu'un si beau garçon soit un si maigre parti.

Elle constata aussi que M. Trayaz le regardait et l'interrogeait beaucoup, et qu'il répondait à ses questions avec une familiarité respectueuse qui ne déplaisait point au tyran. Elle en conclut que son oncle Hector était un imbécile, que le nouveau venu était pour la branche aînée un redoutable concurrent.

Vers la fin du repas, comme on projetait une promenade en voiture pour l'après-midi, M. Lejail fit observer que le ciel se couvrait, que le soleil avait disparu derrière un nuage noir.

— Le soleil? dit M. Trayaz, mais le voici!

Et il montrait du doigt son radieux et triomphant neveu.

Il refusa d'accompagner les promeneurs, et, appuyé sur le bras de Casimir, suivi de son mastiff ou dogue anglais, auquel il avait donné le nom de Wasp, le seul être à qui il passât tout, il alla surveiller un travail dont il avait fait son affaire. La petite rivière, souvent à sec, qui traversait son domaine, se transformait, dans la saison des pluies, en torrent dévastateur : il avait résolu de l'endiguer, de rectifier son cours et de reconstruire un pont qu'elle avait emporté l'hiver précédent. Ce travail l'intéressait; ce ruisseau qui faisait du dégât chez lui était à ses yeux un rebelle, un insolent, qu'il avait juré de réduire à l'obéissance, de soumettre à sa puissante volonté. C'était un genre de plaisir qu'il s'était souvent donné dans sa vie : hommes ou rivières, il aimait à avoir raison de tous les audacieux qui lui résistaient.

Il passa l'après-midi à donner des ordres à ses ouvriers et à causer tantôt avec Casimir, tantôt avec Wasp. Il en fut de même le lendemain et les jours suivans.

— Allons voir, disait-il à son neveu, si ces messieurs travaillent.

Il ne s'ennuyait point dans sa société. Il n'était pas l'ennemi des commérages; il lui faisait raconter ses bonnes fortunes et toute la chronique scandaleuse d'Aix. Souvent aussi il le raillait, l'appelait le roi des inutiles. Casimir avait l'humeur souple; il ne se fâchait jamais, prenait tout en douceur. Il lui arrivait quelquefois de flatter son oncle, mais gentiment, sans bassesse, sans flagornerie. M. Trayaz lui ayant dit :

— Tu es loin d'être un sot, mais tu as le genre d'esprit qui ne sert à rien.

— Mon cher oncle, répliqua-t-il, je voudrais avoir celui qui sert; malheureusement il n'y a jamais qu'un homme de génie dans une famille, et quand je suis venu au monde, la place était prise.

Des fenêtres du salon Mme Limiès et ses filles apercevaient

au loin ces deux hommes devisant pendant des heures entières avec animation. Ces longs tête-à-tête les mettaient au supplice : que de choses ne peut-on pas se dire dans un après-midi ! M. Trayaz semblait avoir oublié qu'il avait des nièces ; il leur parlait à peine, il affectait de ne pas les voir. Les injustes caprices de cet oncle ingrat les désolaient : elles se livraient à des réflexions amères dont elles se faisaient part l'une à l'autre, tant leur commune disgrâce les avait rapprochées. Forcé de se rendre à l'évidence, M. de la Farlède lui-même ne doutait plus que l'intrus, comme il l'appelait, ne fût en faveur.

— Décidément vous le méprisiez trop, lui disait son beau-frère : il n'y en a plus que pour lui.

Il faut rendre à Casimir le témoignage que la préférence que lui témoignait son oncle ne lui tourna point la tête, qu'il ne songea pas un instant à s'en prévaloir pour mortifier ou chagriner qui que ce fût. N'ayant pas consulté M. Sucquier, il n'avait pas appris de lui qu'il y aurait dans le divin royaume beaucoup d'appelés et peu d'élus, que le bonheur des uns ferait le malheur des autres. Au surplus, il était d'un bon naturel, ne voulait de mal à personne. Il pensait que, quand la source est abondante, il doit être permis à tout le monde d'y boire, et il s'étonnait qu'on lui fît grise mine. En présence de M. Trayaz, on le ménageait beaucoup ; lorsque le maître n'était plus là, on lui battait froid. En vain faisait-il l'agréable, on n'écoutait pas ses histoires falotes, on ne riait pas de ses plaisanteries, on le tenait à distance ; on n'avait garde de lui proposer de venir prendre le thé dans le salon rouge, dont la porte lui restait fermée. Il finit par reconnaître que ses chers parens avaient formé une ligue contre lui, et il en prit son parti gaîment, car il faisait tout avec gaîté.

Mais pourquoi Huguette était-elle du complot ? Ils étaient faits pour s'entendre, elle et lui. En retrouvant cette jolie cousine qu'il avait vue toute petite, et dont il avait oublié la figure, il s'était passé quelque chose dans sa tête et dans son cœur. Il s'était dit que dans ce monde Dieu place toujours la récompense à côté de la peine. Il avait tout quitté, Mathurine et Anaïs, pour faire un acte de vertu en s'appliquant à conquérir l'amitié d'un vieillard ironique et sournois, et, par une grâce spéciale du ciel, il avait rencontré dans la maison de servitude une charmante fille, qui ne semblait pas farouche. Si elle avait consenti à se laisser faire un doigt de cour, il aurait coulé à la Figuière des jours délicieux, et si le soir il s'obstinait à rêver autour de ce salon rouge dont on lui refusait impitoyablement l'entrée, c'est qu'à travers cette porte close il croyait la voir et l'entendre. Hélas ! elle aussi lui tenait rigueur, le traitait en ennemi. On lui avait fait sa leçon ;

elle l'évitait, elle le fuyait, et, tour à tour hautaine ou moqueuse, elle semblait lui dire : « Tu perds ton temps, je suis un oiseau d'approche difficile. »

M. Trayaz n'avait pas été prudent : tous les jours, que le vent soufflât du nord ou du midi, il avait passé des heures à surveiller ses ouvriers. Un soir il rentra pâle et frissonnant, et il eut dans la nuit un accès de fièvre. On fit venir le médecin, qui déclara que ce n'était qu'un rhume, mais que les rhumes se changent quelquefois en grippe, et que la grippe est un danger quand le cœur n'est pas absolument sain. Il ordonna un traitement et engagea le malade à garder le lit. Cet événement mit la villa en émoi ; on s'interrogeait, on s'agitait. M. Lejail seul conserva tout son sang-froid ; il croyait plus facilement à sa mort qu'à celle de son prochain :

— Il s'en remettra, disait-il, et peut-être à l'avenir méprisera-t-il moins les pardessus et ceux qui les portent.

Ce fut pour Mme Limiès et ses filles un retour signalé de faveur ; quand l'homme est souffrant, il ne croit plus qu'à la femme. Deux semaines auparavant, Mme Lejail et sa sœur se seraient disputé l'honneur de servir d'infirmière à leur oncle ; désormais tout s'arrangeait à l'amiable, et elles se relayaient auprès du lit, se chargeaient l'une après l'autre de distraire l'homme pâle et de lui donner ses tisanes. Elles auraient voulu le veiller, il n'y consentit pas ; mais chaque nuit elles se relevaient à tour de rôle pour lui administrer une potion d'aconit et d'antimoine, qu'il devait prendre toutes les deux heures. Quand elles se furent remises de leur alerte, elles bénirent un incident qui les avait fait rentrer en grâce. Comme la femme est toujours disposée à abuser de son bonheur, Casimir ayant à deux reprises demandé à voir son oncle, elles lui signifièrent avec hauteur qu'il avait besoin de repos, et le neveu trop aimé fut éconduit.

Ne sachant plus que faire ni à qui parler, s'ennuyant à mourir dans une maison où tout le monde lui tournait le dos, il s'avisa un jour d'aller au Lavandou. On s'y rend de la Figuière en trois petits quarts d'heure. On contourne une colline basse, couverte de lentisques et de bruyères arborescentes, et on débouche sur une plage longue de deux kilomètres. Si vous faites jamais cette promenade, ne suivez pas le bord de la mer : il n'est rien de plus fatigant que de marcher sur un sable fin où le pied enfonce. Ne passez pas non plus par les gazons que traverse le Bataillier : vous seriez arrêté plus d'une fois par des fossés vaseux. Laissez à gauche ces prairies marécageuses, et vous trouverez le sentier que vous devez prendre. Étroit, caillouteux, fort accidenté, mais charmant, il court entre de hauts buissons et par

endroits entre des parterres de pourpiers, étalant au soleil leurs admirables fleurs d'un rose vif ou d'un jaune paille, dont on peut dire, comme des lis de l'Évangile, qu'elles sont plus magnifiquement vêtues que Salomon dans sa gloire.

Ce que Casimir trouva au Lavandou, on ne l'a jamais su; à quel attrait mystérieux il céda en y retournant, on ne le sait pas davantage. Ce qui est certain, c'est que durant toute une semaine il y passa la moitié de ses journées, et qu'un soir il ne revint pas dîner. Il ne rentra qu'au matin, comme on ouvrait les portes, et se glissa furtivement dans sa chambre, qui par malheur était juste au-dessus de la chambre de Mme de la Farlède, laquelle avait le sommeil léger et, comme Huguette, l'oreille très fine.

Les conjurés tinrent conseil, ils décidèrent que l'ennemi commun s'était oublié, qu'il avait fait une faute dont on pouvait tirer parti contre lui, et, selon l'usage, Mme Limiès fut chargée de mener la campagne et d'attacher le grelot. M. Trayaz, qui avait quitté son lit, descendait tous les jours au salon. Elle profita d'un instant où elle s'y trouvait seule avec lui pour lui parler de Casimir; elle lui en fit un grand éloge, auquel elle mêla quelques restrictions timides; elle en ajouta d'autres, de telle sorte que de minute en minute le diable devenait plus noir. Il l'écoutait d'un air bienveillant, sans mot dire. Encouragée par son silence approbatif, elle hasarda le paquet, raconta que depuis une semaine leur neveu était sans cesse sur le chemin du Lavandou, qu'il y avait du mystère dans sa conduite, que les domestiques en jasaient et que, la nuit précédente, il avait découché.

— Je comprends, dit-elle, que les jeunes gens s'amusent; mais je voudrais qu'ils choisissent leur endroit et leurs occasions. Il me semble que Casimir a manqué de respect à la maison où il reçoit l'hospitalité, et, ce qui me paraît plus grave, il n'a songé qu'à son plaisir dans un moment où ta santé était pour nous tous un sujet d'inquiétude, de pénibles préoccupations.

Il s'était penché pour caresser son dogue, étendu à ses pieds. Il releva la tête, regarda sa sœur de travers, et fronçant son long nez pointu :

— Je ne sais ce que vous a fait ce jeune homme: vous êtes toutes contre lui. Ne vous en déplaise, je l'aime tel qu'il est, laissez-le tranquille et ne me gâtez pas mes plaisirs.

Elle fut atterrée par cette réponse, et ses enfans ne le furent pas moins quand elle les mit au fait de son piteux insuccès.

— Il est le maître de la place, dit Mme Lejail.

— Bah ! dit M. de la Farlède, il a fait une imprudence, il en fera une seconde qui le perdra.

— Ne vous y fiez pas, lui répliqua l'ancien préfet. Dieu, qui

veut le bonheur de ses créatures, a donné le chien à l'aveugle et le repentir à l'étourdi.

V

Le lendemain, pendant que son mari faisait la grasse matinée, Mme Lejail entra de bonne heure dans la chambre de sa fille, qui s'occupait en ce moment d'écrire à une de ses amies de pension, une de ces confidentes intimes à qui l'on dit tout, à condition, bien entendu, de tout arranger. En attendant qu'elle eût fini, sa mère s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre et contempla d'un œil mélancolique un grand magnolia qu'un coup de mistral avait dépouillé d'une partie de ses fleurs; peut-être se disait-elle qu'il en est des grandes espérances comme des arbres fleuris, qu'il suffit d'un caprice du ciel pour les défleurir.

D'habitude il ne fallait qu'un quart d'heure à Huguette pour remplir deux feuillets de son élégant griffonnage. Ce jour-là l'inspiration ne lui venait pas, elle était distraite; à tout moment elle posait sa plume, et, les yeux demi-clos, semblait causer avec elle-même. Tout à coup, se tournant vers sa mère :

— Ainsi, maman, tu crois que c'en est fait, que mon oncle s'est à jamais coiffé de ce beau garçon ?

— Je crois comme ton père, répondit Mme Lejail, que l'esprit de contradiction est la qualité dominante de ton grand-oncle, et que tout ce que nous pourrions faire ou dire pour combattre sa prévention ne servirait qu'à l'ancrer davantage dans ce cerveau de granit.

— Soit ! à nouveau cas, nouveaux conseils. Je suis bien trompée ou mon cousin me trouve fort à son goût. J'ai beau lui faire froide mine, il a parfois une façon de me regarder où la tendresse se mêle au reproche. Que dirais-tu si dès ce jour...

Mme Lejail mit son doigt sur sa bouche. Elle avait deviné, et la pensée qui était venue à sa fille, elle l'avait eue, elle aussi; mais elle l'avait repoussée comme une tentation à laquelle elle était tenue de résister.

— Eh ! maman, rien n'est plus simple que de retourner son char et de remplacer la haine par l'amour. Cela se fait constamment, et encore une fois qui nous empêche ?...

— La foi des traités, ma chérie. Nous sommes désormais liées, ta tante et moi, par une convention tacite. Nous nous sommes engagées à unir nos intérêts, à ne pas agir séparément, et je me ferais une conscience...

— La foi des traités ! interrompit Huguette, qui méprisait les vains scrupules. Papa ne disait-il pas l'autre jour, en parlant de

la Triple Alliance, que les alliés ne restent fidèles au pacte commun que tant qu'ils y trouvent leur avantage?

Mme Lejail ne répondit pas.

— Qui ne dit mot consent, reprit-elle, et il y a un autre proverbe qui dit que qui n'ose rien n'a rien.

— Je ne te comprends pas, dit sa mère, en affectant de ne pas comprendre.

— Vous aurez compris avant le déjeuner, car j'entends régler sur-le-champ cette petite affaire. Quel que soit le mérite des olives mûres et toutes noires qui se laissent tomber de l'arbre, la meilleure huile se fait avec les olives vertes, qu'on cueille soi-même sur l'olivier.

Et aussitôt, ayant refermé son buvard, elle quitta son peignoir, se coula dans une jolie robe de foulard jaune; puis elle mit sur sa tête une capeline en paille d'Italie, prit d'une main son ombrelle, de l'autre un livre, et tira une révérence à sa mère, qui avait assisté à ces préparatifs sans mot dire.

— Mais, Huguette, es-tu folle?

— Moi, folle? Je ne fais jamais que des actes de haute sagesse.

— Enfin, de grâce, où vas-tu?

— Je vais m'assurer à l'instant si mon cousin est réellement amoureux de moi.

— Et tu iras le trouver dans sa chambre pour le lui demander?

— Ah! pour qui donc ma mère me prend-elle?

Puis, ayant jeté les yeux sur la pendule: — Il n'est pas encore descendu, mais dans une demi-heure il sortira.

Elle se dirigeait vers la porte; Mme Lejail essaya de la retenir.

— As-tu confiance en moi? dit-elle en se retournant.

— Assurément; mais, je t'en supplie, sois prudente, très prudente.

Elle haussa légèrement les épaules, tant cette recommandation lui semblait superflue, et elle disparut.

Après avoir eu une de ces idées de traverse dont sa mère se défiait, Casimir était rentré, selon son expression, dans l'âpre sentier du devoir. Il avait résolu de se refuser tous les plaisirs, de se donner cœur et âme à son oncle, de sacrifier l'agréable à l'utile. Il y a cependant des distractions innocentes qu'un pénitent sincère peut se permettre sans remords. Ayant passé sur les bords de la Méditerranée les vingt premières années de sa vie, la mer était pour lui une amie d'enfance qu'il était heureux de revoir. Il l'aimait aussi parce qu'il aimait la femme, cette chose mouvante dont on ne voit pas le fond. Depuis que M. Trayaz était malade et ne l'emmenait plus chaque matin assister à l'endiguement d'une

rivière, il avait pris l'habitude de faire une promenade sur l'eau avant le déjeuner. Huguette le savait, elle savait tout.

Comme elle l'avait prédit, il sortit vers dix heures et se dirigea vers la crique, en méditant sur les bons et les mauvais hasards de la vie. Il n'était pas homme à philosopher longtemps; il aimait mieux déclamer des vers, surtout les siens. Il en faisait beaucoup, en provençal et en français. A défaut d'autres mérites, il avait l'abondance, une prodigieuse facilité. Il improvisait des sonnets au pied levé; plus souvent il composait des romances dans lesquelles il racontait ses aventures amoureuses et qu'il appelait son journal rimé. La dernière qu'il eût pondue, et qu'il récitait en ce moment, lui avait été inspirée par Anaïs, et commençait ainsi :

Un soir je me glissai chez elle
Comme un voleur, et cette belle
En perdit quelque temps la voix.
Puis elle dit : « Si tu m'en crois,
Allons courir, allons au bois
Cueillir l'aubépine nouvelle. »
— « Il n'est pas de plus beaux endroits,
Répondis-je à cette infidèle,
Qu'une chambrette où je te vois.
Nous avons, ma chère, autrefois,
Cueilli la noisette et l'airelle,
Et tu t'envolas en chemin.
Je tenais l'oiseau dans ma main :
Il s'est échappé d'un coup d'aile,
Me disant : Repassez demain !... »

Comme il approchait de la maison du vieux peintre, il s'arrêta un instant, le nez en l'air, pour retrouver la suite, qui lui échappait. Il la retrouva enfin, et d'une voix retentissante :

Les fleurs des bois, ma douce reine,
N'ont jamais rien dit à mon cœur.
Eh ! qu'importent à mon bonheur
L'aubépine ou la marjolaine ?
Vois, le jour commence à pâlir :
C'est l'heure propice au désir,
Et la fleur que je veux cueillir
Ne croît pas à l'ombre d'un chêne.

Il s'avisa soudain que la plage était habitée, qu'une jeune personne en robe de foulard jaune était assise au sommet d'un monticule de sable, qu'un pin parasol abritait sous son ombre.

— Eh ! parbleu, c'est elle ! murmura-t-il, en se reprochant d'avoir donné trop de voix.

Il avait tort de s'inquiéter. Penchée sur un livre ouvert qu'elle

tenait de ses deux mains, elle était si absorbée dans sa lecture que sans doute elle n'avait rien entendu, et lorsqu'il l'aborda, humble comme un chien qui a reçu le fouet et craint de le recevoir encore, elle laissa échapper un petit cri de surprise. Mais il s'aperçut du même coup que le livre qu'elle lisait avec tant de recueillement était à l'envers.

— C'est une rusée, pensa-t-il ; elle m'attendait.

Et il se confirma dans l'idée qu'en le chagrinant si longtemps par ses rigueurs, elle avait obéi à une consigne.

— Ma cousine, dit-il, je méditais tout à l'heure sur les fâcheux hasards de la vie. Il en est de charmans, puisque je vous rencontre ici.

— Le temps était si beau, répondit-elle, que je n'ai pu résister à la tentation de venir respirer l'air de la mer.

— Vous le respirez de trop loin. Ma cousine, je suis de la race des audacieux. Si vous consentiez à vous arracher à votre livre, je vous proposerais une promenade en bateau : me feriez-vous la grâce d'accepter?

Elle prit un ton sévère pour lui exprimer l'étonnement où la plongeait cette proposition ; mais l'aménité du sourire sauvait tout.

— Serait-ce bien convenable, mon cousin?

— Du moment que cela nous convient à vous et à moi, il me semble que toutes les convenances sont observées... Je cours préparer le canot.

Un énergique battement de mains avertit bientôt Huguette que tout était prêt. Quelques minutes plus tard, ils s'embarquaient. Elle s'assit à l'arrière, en disant :

— Je me charge du gouvernail, occupez-vous de la voile.

Elle s'entendait à gouverner un bateau ; elle n'avait pas d'autre fête au Dattier. La mer, où se réfléchissait un ciel pommelé, était d'un gris d'opale d'une douceur infinie. Mais ils ne songeaient pas à l'admirer. Dès qu'ils furent sortis de la crique, le vent fraîchit, la voile s'enfla, et ils coururent quelques bordées. Casimir interrogeait Huguette, lui faisait raconter sa vie. Elle lui dit ses occupations, ses ennuis, et aussi les agréables distractions qu'elle trouvait chez sa grand'mère à Marseille. Il lui parut en l'écoutant qu'elle avait le bouquet sur l'oreille, que ce jeune cœur était mûr pour l'amour et le mariage. Peu à peu il sentit sa tête se prendre, comme le jour où il avait rencontré pour la première fois sa belle Italienne. Les femmes produisaient sur lui le même effet que le vin : il se grisait facilement, mais sans arriver jamais à la pleine ivresse. Il y eut un silence, pendant lequel il la mangeait des yeux. Puis il s'écria :

— Mon Dieu, ma cousine, comment faites-vous pour être si jolie?

— Cela m'est venu sans y penser, répondit-elle en riant et sans rougir.

— Je suis un homme transparent, et je chercherais en vain à vous cacher ce que j'ai dans le cœur. Aussi bien vous vous doutez depuis longtemps de l'ineffaçable impression que vous avez faite sur moi... Mais de quoi riez-vous ?

— De rien.

— Mais encore ?

— Je pense à quelque chose que disait maman.

— Et que disait-elle, votre maman ?

— Le soir que vous n'êtes pas venu dîner, elle a prétendu que vous aviez une affaire de cœur au Lavandou.

Moins effronté qu'elle, il ne put s'empêcher de rougir; mais il recouvra bientôt son aplomb.

— Est-ce que le cœur, dit-il, a rien à voir dans ce genre d'affaires? Au surplus, je vous jure... Eh ! tenez, puisque vous m'obligez à vous le dire, vous avez été si cruelle à mon égard que, pour étourdir mon chagrin, j'ai fait de grandes courses dans les montagnes des Maures. Un soir je m'y suis perdu, et je n'ai pas su retrouver le chemin de la Figuière.

— Ce qui me paraît encore plus certain, dit-elle, c'est que nous ferons bien de regagner la terre, sous peine d'arriver en retard au déjeuner.

— Dieu ! que vous êtes raisonnable ! et que je voudrais pouvoir vous communiquer un peu de ma folie ! Figurez-vous que je songeais à vous emmener là-bas, dans l'île du Levant. On y trouve de charmans petits déserts, où je vous aurais dit certaines choses qui pour le moment doivent rester entre vous et moi.

— Qu'à cela ne tienne ! il me semble que dans ce bateau nous sommes seul à seule, et que, quoi qu'il vous plaise de me dire, je serai forcée de vous écouter.

La brise était tombée, la voile collait au mât. Il prit les avirons et se mit à ramer, mais tranquillement.

— Divinités marines, s'écria-t-il, tritons joufflus, et toi solennelle Amphitrite, conduisez ma langue et fournissez-moi des paroles qui touchent le cœur de l'adorable créature que vous avez le bonheur de bercer sur vos flots !

— Cet exorde me paraît suffisant, dit-elle, arrivons au fait.

— Vous souvient-il, ma cousine, que jadis, dans le temps de ma verte jeunesse et de votre tendre enfance, je passai toute une semaine chez vos parens? Ils habitaient Saint-Raphaël, votre père n'ayant pas encore découvert que c'est un endroit mortel pour les anciens préfets qui se croient malades. J'avais alors comme aujourd'hui quelque dix ans de plus que vous, et vous faisiez de

moi tout ce qu'il vous plaisait. Un jour, vous m'avez dit : « Jouons au mari et à la petite femme... » Et me mettant un râteau sur l'épaule : « Va travailler, mon homme; quand tu reviendras, je te donnerai une bonne petite galette bien chaude, que j'aurai fait cuire moi-même. » Je ne sais pas si la galette était bonne, mais je sais que je l'ai mangée. Ma cousine, vous en souvient-il?

— Supposons que je m'en souvienne. Mais ramez, je vous prie, ou nous n'aborderons jamais.

— Votre excellent père nous surprit jouant à ce jeu et nous pria de jouer à autre chose. Il pensait sans doute qu'un prince régnant était seul digne de vous épouser, et il n'avait pas tort; hélas! on n'en trouve ni à Saint-Raphaël ni au Dattier. Et puis dans ce temps-là, je portais un nom très obscur; les choses ont bien changé depuis. La famille possède aujourd'hui son grand homme, dont on parle avec vénération à vingt lieues à la ronde. Désormais une femme peut éprouver quelque orgueil à s'appeler Mme Casimir Trayaz. Qu'en pensez-vous, ma cousine?

— Je pense, mon cousin, que vous êtes très long dans vos récits, que quand je lis un roman, je cours tout de suite à la fin et que j'attends avec impatience la fin de votre histoire.

— La voici, ma fin. Croyez-vous que le jour où j'aurai l'honneur de demander votre main à monsieur votre père, il me reprochera comme jadis de mal choisir mes amusemens et mes jeux?

— Ah! mon cher monsieur, que vous êtes prompt! Il me semble que je suis pour quelque chose dans cette affaire et que vous feriez bien au préalable de vous assurer de mon consentement.

— Eh bien! ma cousine, consentez-vous?

— Je demande à m'informer, à m'instruire, et je ne vous répondrai que quand nous aurons fait plus ample connaissance.

— Avez-vous besoin de me connaître davantage pour savoir si je vous plais ou si je vous déplais? Soyez indulgente et convenez que je vous plais... Savez-vous l'italien, ma cousine?

— Non, mon cousin.

— Alors je risque ma citation : *La donna ricusa e brama.*

— Ce qui veut dire, répondit cette fille subtile qui n'avait pas besoin d'apprendre les langues pour les savoir, que la femme à la fois refuse et désire. Vous êtes un peu fat, mon cousin.

— Que dites-vous là? Je me rends justice. Ce qui me manque c'est la galette... Je ne parle pas de celle que jadis vous m'avez fait manger.

— Non, vous parlez de celle qui est nécessaire au bonheur, dit-elle avec un demi-soupir.

— Heureusement nous savons où la prendre. Changeons de

métaphore, c'est notre oncle qui a le sac. A vrai dire, ce vieux bélier à la toison d'or me paraît peu commode à tondre. Mais j'ose croire qu'il me veut du bien, qu'il vous trouve charmante et que le jour où nous lui ferons part de notre commun projet, il daignera secouer sur nous quelques flocons de sa laine.

— Et là-dessus, répliqua-t-elle, ils débarquèrent.

En effet le canot, après avoir longé la jetée, venait d'accoster le petit quai qui bordait la terrasse de la maison du peintre.

— Avant que je vous débarque, prononcez une parole encourageante. Dites-moi que dès ce jour vous me considérez comme un prétendant possible, acceptable.

— Je ne dis ni oui ni non.

— Quand une femme ne dit pas non, c'est qu'elle dit oui. Ah! ma cousine, je suis un mendiant, faites-moi l'aumône, cela ne vous engage à rien, et dans ce lieu solitaire où les tritons seuls peuvent nous voir, souffrez, au risque de les rendre jaloux, que ce prétendant acceptable dépose sur de beaux yeux couleur d'aigue-marine un baiser furtif et discret.

— Oh! pour cela, non! s'écria-t-elle en se levant; je vous l'interdis absolument.

Il n'insista pas et débarqua le premier. Puis, avant qu'elle eût pu deviner son intention, il la saisit par la taille pour la mettre à terre, et l'occasion lui semblant bonne, il effleura de ses lèvres de beaux cheveux d'un blond très doux et très rare en Provence.

— Vous êtes un homme sans foi ni loi! lui dit-elle vivement, mais sans colère.

Et, le laissant amarrer son bateau, elle s'enfuit.

— Cours, ma petite, je te retrouverai, lui disait-il entre ses dents. Tu es une fieffée coquette qui me fera voir du pays. Grâce à toi, je suis sûr de ne plus m'ennuyer à la Figuière. Eh! que diable! si attaché qu'on soit à ses devoirs, on ne peut causer tout le jour avec son oncle.

Quelques minutes avant le déjeuner, Huguette entrait précipitamment dans la chambre de sa mère, en lui criant :

— Je crois que l'affaire est faite!

Puis, sans se donner le temps de reprendre haleine, elle lui raconta son équipée.

— Il me semble que le reste te regarde, que c'est à toi de pressentir mon grand-oncle, de savoir ce qu'il serait disposé à faire pour moi si j'épousais son neveu bien-aimé. Jusqu'à ce que tu m'aies procuré cette importante information, je ne saurai pas quelle conduite tenir à l'égard de ce beau garçon, qui me plaît.

Elle l'adjura de se hâter, lui représenta que l'incertitude était

de tous les maux le plus insupportable. Mme Lejail ne demandait pas mieux que de la satisfaire; mais la démarche qu'elle allait tenter lui semblait périlleuse. Il y a des hommes qui à première vue paraissent effrayans, et qu'on trouve à l'user plus accessibles, plus maniables qu'on ne l'avait pensé. D'autres ressemblent à ces montagnes dont le sommet n'offre au regard que des pentes molles et gazonnées où l'on peut cueillir des fleurs; rien n'avertit que ces gazons fleuris descendent vers d'invisibles précipices, qui attendent et guettent les imprudens. Pendant les premières semaines de leur séjour à la Figuière, charmées de la physionomie accorte de leur oncle, Mme Lejail et sa sœur avaient eu peine à comprendre l'effroi qu'il inspirait à leur mère. Mais un jour il leur avait dit en souriant : « Je suis le miel et vous êtes les mouches. » Ce sourire leur avait donné le frisson, elles avaient vu le précipice.

Malgré les instances de sa fille, Mme Lejail ne se pressa point de remplir sa mission, et plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle abordât le délicat sujet. Selon toute apparence, elle se serait tue longtemps encore, si un après-midi son oncle, qui faisait sa première sortie, la trouvant seule dans une allée du jardin, ne l'eût interpellée, en lui disant d'un ton brusque :

— Eh! vraiment, j'en apprends de belles. Depuis quand permets-tu à ta fille de faire des promenades en mer, tête à tête avec un jeune homme? C'est leur témoigner à tous deux beaucoup de confiance.

Elle était fort étonnée qu'il fût si bien informé. Elle ignorait qu'un matin M. Sucquier, occupé à étudier le tracé d'une route destinée à l'exploitation d'une forêt, eût aperçu du haut d'une colline un canot qui courait des bordées. A ses nombreux mérites il ajoutait celui de grand policier, et le zèle avec lequel il s'acquittait de cette fonction lui attirait non la considération, mais la bienveillance du maître, à qui il ne déplaisait pas que son intendant se fît un plaisir de tout voir et de tout rapporter.

— Ma parole! reprit M. Trayaz, les femmes sont de drôles d'animaux. Un jour, envoyée par vous, ta mère vient me signifier d'un air échauffé que mon neveu est un mauvais sujet, qu'il manque de respect à ma maison, que ses escapades nocturnes scandalisent mes hôtes et mes gens, que je dois le prier au plus tôt de vider mon plancher, et, le lendemain, Mlle Lejail passait deux heures sur l'eau avec ce garnement, ce débaucheur de servantes d'auberge!

Elle eut un moment de sérieux embarras; il y a des contradictions difficiles à expliquer; mais elle avait appris dans les préfectures à ne perdre jamais contenance.

— Mon oncle, dit-elle, les femmes sont quelquefois trop promptes à juger leur prochain. Nous avions calomnié Casimir. Nous avons appris depuis qu'il ne passait point son temps dans les auberges du Lavandou, que ce grand marcheur faisait des excursions dans la montagne et qu'un soir...

— Ah çà! interrompit-il, me prends-tu pour un niais? Dis-moi plutôt que Huguette fait quelquefois des fugues à l'américaine dont tu n'es pas responsable.

— Celle-ci était bien innocente : on s'est rencontré sur la plage, et comme Huguette est encore une enfant...

— C'est toi qui le dis, mais il y a des têtes où il fait jour de bon matin.

Il ajouta d'un ton plus doux :

— J'ai cru m'apercevoir que Casimir tournait beaucoup autour de ta fille. Prends garde, c'est un jeune homme fort entreprenant.

— Je crois qu'il a sur elle des vues sérieuses; il lui a fait une déclaration en règle, et je ne serais pas surprise qu'avant peu il nous demandât sa main. Je désirais vous consulter à ce sujet. Quel parti devrai-je prendre? J'entends me gouverner entièrement par vos avis. Vous n'êtes pas seulement le meilleur des conseillers, nous vous considérons comme le véritable chef de la famille.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, répondit-il en ricanant, et qui a les honneurs a les charges. Mais toi-même, que penses-tu de mon beau neveu?

— Il ne me déplaît point, et il m'a semblé qu'il vous plaisait.

— Où prends-tu qu'il me plaise? Il m'amuse, il a quelque drôlerie dans l'esprit; mais en général les loustics sont de tristes maris, et puisque tu veux bien me consulter, Huguette n'est pas près de monter en graine, ne te presse pas de la marier, et surtout garde-toi bien de la donner à cet olibrius.

Cette réponse catégorique, qui n'était pas celle qu'elle attendait et désirait, lui causa un véritable saisissement qu'elle réussit à cacher.

— Merci, mon cher oncle, dit-elle, me voilà tout à fait fixée, et Huguette a pour vous tant d'affection et de respect qu'elle regardera toujours vos conseils comme des ordres.

Là-dessus, sachant ce qu'elle voulait savoir, elle changea de propos. Comme on peut croire, elle ne fit part qu'à sa fille de son entretien avec l'homme insondable dont les brusques évolutions déroutaient tous les calculs. Mais elle ne vit pas d'inconvénient à expliquer à sa sœur que, si jamais leur oncle avait eu du

goût pour leur cousin, il en était bien revenu, qu'il le qualifiait de loustic et d'olibrius. Ne le jugeant plus dangereux, ses parens s'humanisèrent, lui firent meilleur visage, ne le tinrent plus en quarantaine. Il en fut charmé; mais il s'avisa du même coup que son oncle s'était sensiblement refroidi pour lui et que Huguette était redevenue subitement un oiseau de difficile approche. Il se dit que M. Trayaz était le plus capricieux des vieillards, qu'on ne se bat pas contre des caprices, qu'il en est de fâcheux et d'aimables, qu'il faut laisser aux uns le temps de s'user, aux autres le temps de renaître, que la patience et l'espérance sont deux puissantes divinités, qui se chargent d'arranger nos affaires malgré le mauvais vouloir des hommes et des choses. En ce qui concernait Huguette, il ne s'en tint pas à la politique expectante, à l'indolente sagesse des bras croisés. Il jura qu'il aurait raison de cette coquette, de ses inexplicables variations d'humeur, qu'il dompterait ce cœur fantasque et dur, qui tour à tour s'offrait ou se refusait. Ce fut à cela que, tout en s'acquittant sommairement de ses devoirs envers son oncle, il employa la majeure partie de ses journées. Une fois de plus dans sa vie il fit passer l'accessoire avant le principal, et se piquant au jeu, peu s'en fallait qu'il n'oubliât ce qu'il était venu faire à la Figuière.

Un soir, les deux hommes et les quatre femmes réunis dans le salon rouge entendirent frapper à la porte, et avant que personne eût crié : Entrez! on vit avec surprise s'introduire dans le sanctuaire le beau garçon qu'on avait si longtemps exclu de l'autel et du sacrifice. Il se présenta d'un air dégagé, avec une noble et gracieuse assurance. Il fut reçu sans enthousiasme, mais poliment. Avant de s'asseoir, il promena ses yeux autour de lui et s'écria :

— Le voilà donc, ce fameux salon rouge où l'on est si bien pour conspirer!

— Vous nous prenez donc pour des conspirateurs? lui dit Mme Limiès.

— Ma chère tante, répondit-il, on m'accuse d'être un grand étourdi. Pure calomnie ! J'observe et je comprends. Abattons un instant nos cartes. Nous avons, vous et moi, pour le propriétaire de cette maison et d'une foule d'autres biens meubles ou immeubles un attachement aussi profond que sincère. Mais, soyons francs, cette affection n'a rien de commun avec l'amour mystique qui méprise les récompenses et préfère le bonheur d'aimer à toutes les joies du paradis. Vous avez cru voir en moi l'ennemi de vos intérêts, vous vous trompiez.

Et il ajouta d'un ton prophétique en se frappant la poitrine :

— L'ennemi, ce n'est pas l'homme que voici, c'est celui qui vient!

Cette menaçante parole et l'accent avec lequel elle fut prononcée firent impression sur l'assistance. On le pria de s'expliquer.

— L'homme qui vient, reprit-il, et avec qui vous aurez à compter avant peu, est le fils de feu ma tante Marianne, sœur cadette de Mme Limiès ici présente, c'est mon cousin Silvère Sauvagin.

— Quoi! dit Mme Limiès avec étonnement, mon frère ferait venir ici Silvère?

— Quoi! dit M. de la Farlède avec mépris, ce déclassé! cet aide-jardinier de Mme la comtesse de Rins! Et vous le croyez redoutable? Vous prenez donc au sérieux cet épouvantail de chènevière? Vous êtes un mauvais plaisant, Casimir.

— Eh! permettez, ce déclassé a, paraît-il, monté en grade. Je ne le connais guère, mais M. Trayaz, qui, informé je pense par son Sucquier, est plus instruit que nous de toutes les affaires de notre famille, prétend qu'il est devenu le jardinier en chef, le professeur de botanique, l'homme de confiance, le factotum de la comtesse et son commensal.

— Allons donc! se récria M. de la Farlède, qui ne souffrait pas qu'on parlât légèrement d'une comtesse et se croyait tenu de défendre contre les olibrius l'honneur de la noblesse française. Vous ne me ferez jamais croire, mon bon, que Mme de Rins admette à sa table l'homme qui ratisse ses allées. Voudriez-vous par hasard nous donner à entendre...

— Ne me faites pas dire ce que je ne dis point. J'affirme seulement que, si Silvère a jamais ratissé ses allées, il ne les ratisse plus et qu'elle sait ce qu'il vaut. Vous oubliez qu'avant de manier la binette et le sarcloir, il avait pioché les livres. C'est un drôle de pèlerin. Après avoir fait de brillantes études au lycée de Marseille, il n'a pas cru déchoir en entrant au service de la femme qui possède le plus beau jardin d'Hyères. Silvère Sauvagin est un bachelier qui s'est fait jardinier par amour.

— Par amour? s'écria Huguette, qui, selon son habitude, s'était assise à l'écart et lisait *Tancrède*.

— Entendons-nous, ma cousine : jardinier par amour des plantes. C'est, faut-il croire, sa seule passion.

— A la bonne heure! dit-elle. Je commençais à m'intéresser à lui.

— Dites plutôt, mon bon, reprit M. de la Farlède, que votre Silvère s'est fait jardinier parce que son père, tombé en déconfiture, ne lui avait rien laissé, et qu'au surplus il y a des fils de

famille à qui, faute de se sentir, tous les métiers semblent bons... Je suis intimement convaincu, ajouta-t-il en se rengorgeant, que M. Christophe Trayaz ne voudra jamais de bien qu'à ceux de ses proches qui peuvent lui faire honneur.

— Détrompez-vous, mon cher cousin. M. Christophe Trayaz, vous le savez, aime à avoir auprès de lui des oreilles attentives et complaisantes dans lesquelles il verse le petit nombre de ses secrets qu'il destine à l'exportation. C'est votre serviteur qu'il a choisi cet après-midi pour son confident, et je crois entrer dans ses intentions en vous répétant fidèlement ce qu'il m'a fait la grâce de me dire. Voulez-vous savoir lequel de ses neveux il avait invité tout d'abord, avant nous tous, à venir manger de son sel? C'est Silvère Sauvagin. Vous ne connaissez pas beaucoup de fous qui le soient assez pour demeurer insensibles aux avances d'un oncle qui a plus de deux millions de revenus et pas d'enfans; je n'en connais qu'un, moi qui vous parle : c'est Silvère Sauvagin. Quels furent ses motifs? Est-ce un original, un ours ou un profond politique? Je l'ignore. Il allégua de pressantes occupations qui le retenaient à Hyères. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans cette histoire, c'est que M. Trayaz ne s'est pas rebuté, qu'il est revenu à la charge, qu'il a envoyé une seconde invitation, qui a été acceptée... Et voulez-vous savoir, ma chère tante, continua-t-il en se tournant vers Mme Limiès, pourquoi mon oncle se montre si débonnaire envers le fils de votre sœur Marianne? C'est qu'elle seule a cru à son génie. Lorsqu'il est parti pour l'Amérique, avant qu'elle fût mariée, elle l'a pressé d'emporter avec lui la moitié de sa petite fortune, en lui disant qu'elle ne pensait pas pouvoir mieux placer son argent. Il n'a pas accepté ses offres, mais il s'en souvient.

— C'est un sentiment très humain, dit M. Lejail. L'empereur Napoléon III a toujours eu une bienveillance particulière pour quiconque avait cru à son avenir, quand les sages le traitaient encore de rêveur et d'aventurier.

— Que voulez-vous, mes chers enfans? dit Mme Limiès d'un air contrit, je n'avais pas la foi.

— Il fallait l'avoir! lui dirent sèchement ses filles.

— Un dernier mot! reprit Casimir. Si vous doutez encore que durant son séjour ici Silvère soit traité comme aucun de nous ne le sera jamais, écoutez-moi : ce jeune homme, qui en prend à son aise avec mon oncle, lui a écrit qu'il ne pourrait arriver demain que par le train du soir, et mon oncle a décidé qu'en faveur de ce politique ou de cet ours, il retarderait son dîner d'une heure.

Ce dernier argument fit plus d'effet que tout le reste, et

M. de la Farlède lui-même fut saisi d'une vague inquiétude.

— Eh! oui, s'écria Casimir, la situation est grave, et nous devons tout prévoir.

— Ce que je prévois pour ma part, dit Mme Limiès, à qui le reproche de ses filles était resté sur le cœur, c'est que Silvère ne sera pas ici deux jours sans être brouillé avec mon frère. Quand il faisait ses études à Marseille, je l'ai reçu quelquefois chez moi: il était alors assez agréable, quoiqu'un peu bizarre. Je l'ai revu le jour de l'enterrement de son père, je l'ai trouvé fort déplaisant, agressif, revêche, épineux.

— Ce n'est pas une raison, ma tante, pour qu'il déplaise à mon oncle; cela le changera. Il commence à se blaser sur les grâces un peu banales d'héritiers tels que nous, aux jarrets flexibles, à l'échine souple : il ne sera pas fâché d'avoir un sauvage à apprivoiser. Gardons nos lampes allumées; vos intérêts et les miens sont solidaires, veillons au grain.

Il était content de lui ; il avait pris sa revanche des impertinences de ses chers parens, en leur disant des choses désagréables et alarmantes, et il les avait contraints en même temps à l'accepter pour un des leurs. Pendant qu'on raisonnait sur ce qu'il avait dit, il réussit à se glisser jusqu'au petit guéridon devant lequel Huguette était assise.

— Je n'ai pas perdu mon temps, lui dit-il. L'alliance n'est plus triple, elle est quadruple, et j'en suis. Désormais j'ai mes entrées dans le salon où ma reine passe ses soirées.

Elle ne lui répondit que par un léger haussement d'épaules.

— Ma chère petite cousine, ajouta-t-il en baissant la voix, quand donc me ferez-vous la grâce de venir vous promener en mer? Les tritons nous attendent.

— Mon grand cousin, répliqua-t-elle, vous leur direz de ma part qu'il y a des sottises que je ne fais pas deux fois.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

L'INDIVIDUALISME ET L'ANARCHIE

EN LITTÉRATURE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE ET SA PHILOSOPHIE

On l'a dit, et c'est une observation profonde, depuis cent ans l'évolution littéraire a marché de l'individualisme au socialisme. Si par « individualisme » on entend toute conception de la vie qui développe l'individu sans s'inquiéter de la société, et par « socialisme » toute doctrine qui subordonne ou sacrifie l'individu à la société, on reconnaîtra en effet que la première moitié du siècle est caractérisée par un puissant développement de l'individualité dans tous les sens, tandis que la seconde se distingue par l'envahissement graduel des préoccupations sociales.

Envisagez toutefois le mouvement littéraire de ces vingt-cinq dernières années; observez surtout les tendances des générations nouvelles, et vous serez frappés d'un fait, c'est que, loin d'abdiquer devant le socialisme, l'individualisme a grandi en proportion. Il en est même arrivé à la phase suraiguë de l'anarchie libertaire. On ne se contente plus de proclamer avec Rousseau le droit divin du sentiment et de la passion, avec Gœthe le droit de l'homme à développer harmonieusement toutes ses facultés. Aujourd'hui, la révolte de l'individu contre tout ce qui existe est à l'ordre du jour. C'est la guerre déclarée au passé tout entier, aux principes mêmes de la morale, du sentiment religieux, de la philosophie et de la société. « Le culte intensif du moi », la proclamation de la souveraineté absolue de l'individu, sont devenus des pratiques mentales, des habitudes littéraires. Et à regarder le fond des choses, tels attentats dont nous avons été témoins n'ont peut-être pas tant pour cause l'inégalité sociale et les souffrances

de certaines classes que la désintégration de la pensée philosophique qui dirige notre siècle. Pour remédier au mal, nous voyons les romanciers et les moralistes du camp opposé dénier à l'individu toute indépendance, réclamer son abdication entière devant le bien social et la charité.

A vrai dire, ces deux conceptions opposées ne peuvent trouver leur synthèse que dans une idée supérieure qui s'applique aussi bien à l'essence de l'individu qu'à l'essence de la société. Bornons-nous à constater pour le moment que les deux adversaires qui s'étaient d'abord exercés contre d'autres ennemis ont fini par se rencontrer. Mieux armés, plus vigoureux que jamais, ils sont aux prises, et si acharnée est la lutte que l'on se demande lequel des deux l'emportera du socialisme niveleur ou de l'anarchie universelle.

Il n'y a pas eu jusqu'à présent dans la littérature contemporaine d'individualiste plus convaincu et plus radical que Nietzsche. Il s'est placé au pôle opposé de Tolstoï. Si celui-ci réclame l'immolation complète de l'individu à la société, son antagoniste prétend que la société n'est là que pour l'individu fort. Nietzsche personnifie l'individualisme en ses derniers excès, mais avec une énergie et une certaine grandeur qui l'élève fort au-dessus des dilettantes ordinaires du moi. Il ne ressemble en rien à ces modernes Narcisses qui regardent en souriant leur visage ironique dans un joli miroir et disent à leurs voisins émerveillés : « Faites comme moi, et vous trouverez le bonheur; il n'est point d'autre sagesse. » Il a tous les défauts de l'orgueil, mais aussi sa qualité maîtresse : le mépris de la popularité. Il a âprement poursuivi la vérité sur des sentiers escarpés et dangereux. Il a vécu dans les tortures d'une maladie cérébrale qu'il exaspérait par un travail acharné. Il a connu les ivresses de la solitude et en a bu les amertumes jusqu'à la lie. Il s'était juré qu'il trouverait « l'homme surhumain » en lui-même, en niant l'âme et Dieu et en se passant de l'humanité. A cette gageure, il mit sa vie en jeu et y laissa sa raison. Son cas peut donc nous inspirer cette sorte d'admiration mêlée de pitié qu'on a pour les grandes natures dévoyées et pour les grandes infortunes. Le cas de Nietzsche est la maladie dominante des jeunes générations. Comme elle s'accompagne chez lui d'une belle intelligence et d'une âme d'artiste, elle revêt une beauté tragique qui donne à sa personne la valeur d'un symbole et d'un avertissement. « Il n'a rien vécu en dehors de lui-même, et toute sa vie fut dans le drame de sa pensée », dit son meilleur biographe, Mme Lou-Andréas Salomé. Cette tragédie intérieure dont il fut à la fois le héros, le bourreau et la victime, où toutes les pensées deviennent des personnages et parfois des spectres

effrayans, pourrait s'intituler *le drame de l'orgueil intellectuel ou joies et souffrances d'un athée mystique*. A ce titre, il mérite une place dans l'histoire de la pensée contemporaine. En le racontant, nous aurons l'occasion d'étudier une des plus inquiétantes maladies morales de cette fin de siècle (1).

I

Il y a dans la vie de certaines âmes de brusques voltes-faces, où, prises d'une haine violente contre l'objet de leur culte, elles brûlent ce qu'elles ont adoré et adorent ce qu'elles ont brûlé. En pareil cas, l'idole renversée n'est qu'une occasion qui fait éclater la vraie nature et jaillir du fond de l'homme l'ange ou le démon. Il y a eu un de ces points tournans dans la vie intime de Nietzsche; ce fut sa rupture avec Richard Wagner. A partir de ce moment, la maladie de l'orgueil qui couvait en lui se développa en proportions gigantesques pour le conduire à un athéisme féroce et jusqu'au suicide intellectuel. Dans cette étude, j'insisterai sur ce point capital de son évolution, parce qu'on y trouve la clef de son être et le secret de sa philosophie. Mais avant de parler de la crise d'où sortit ce grand anarchiste de la pensée, — qui a recueilli tant d'injures en son pays et tant d'encens dans le nôtre, — rappelons en deux mots ses débuts.

Frédéric Nietzsche naquit le 15 octobre 1844, dans une petite ville de la Saxe. Son père était pasteur protestant et descendait d'une famille de gentilshommes polonais (les Nietzki). Il montra de bonne heure les dispositions variées d'une nature riche, mais contradictoire : une finesse de perception et une sensibilité excessive, jointe à l'énergie opiniâtre de la volonté; la passion de la musique et de la poésie avec un goût d'analyse méticuleuse et l'amour de la dialectique poussé jusqu'au sophisme; des engouemens fanatiques avec les soubresauts d'une âme taciturne et toujours en sourde révolte. Il y avait en lui un savant, un artiste et un philosophe. Mais jamais ils ne purent s'entendre, et, comme aucun des trois ne voulut céder le pas à l'autre, ils

(1) Voici la liste des principaux ouvrages de Nietzsche : *Die Geburt der Tragoedie*, 1872. — *Unzeitgemässe Betrachtungen*, 1873-76, 3 vol. — *Menschliches, Allzumenschliches*, 1878. — *Morgenröthe*, 1881. — *Die fröhliche Wissenschaft*, 1882. — *Also sprach Zarathustra*, 1883-87. — *Jenseits von Gut und Böse*, 1886. — *Zur Genealogie der Moral*, 1887. — *Der Fall Wagner*, 1888. — *Götzendämmerung*, 1889. — *Antichrist*, 1895.

Le livre de Mme Lou-Andréas Salomé : *Nietzsche in seinen Werken* est capital pour l'intelligence de la personne et du penseur. — Parmi les travaux français parus sur Nietzche, rappelons la remarquable étude de M. Cherbuliez, publiée dans la *Revue* du 1er octobre 1892.

finirent par se porter des coups mortels. Nietzsche fit ses études à Bonn. En 1865, il était nommé professeur de philologie grecque à l'université de Bâle. Il avait alors vingt et un ans.

Nietzsche avait appris de ses professeurs une masse de faits et l'art desséchant d'une critique purement négative, mais l'enseignement universitaire ne lui avait inculqué aucune idée directrice. Les tortures intellectuelles de la seconde moitié du XIXe siècle l'avaient atteint. N'avait-il pas vu l'esprit humain menacé dans sa liberté et sa dignité par ses propres créations, je veux dire par les prétentions excessives des sciences naturelles et par le développement de l'industrie ? N'avait-il pas vu les intelligences banalisées, les caractères amoindris aux laminoirs de la bureaucratie et du militarisme? N'avait-il pas vu aussi l'élégance des mœurs et le sens de la beauté oblitérés par le flot montant de la démocratie niveleuse? Le monde moderne ne souriait pas à sa nature raffinée, éprise de culture aristocratique et d'un idéal transcendant. C'est alors qu'il lut Schopenhauer. Le pessimisme idéaliste du philosophe de Francfort s'empara souverainement de son esprit. Pour Schopenhauer, la vie est mauvaise en elle-même et par essence. Fils de la nature inconsciente, l'homme procède d'un instinct aveugle, d'un désir sans frein comme sans but. Il n'y a de refuge que dans la pensée ou dans l'art. Bouddha avait déclaré que le seul remède contre le mal de vivre c'était l'anéantissement par l'ascétisme et le renoncement absolu. Mais analyser subtilement le néant des choses et peindre avec détachement les luttes folles de la volonté, ne sont-ce pas de délectables occupations? Schopenhauer se complut donc à trouver dans la philosophie et dans l'art de réjouissantes stations entre la vie et le néant.

Cette philosophie répondait au tour d'esprit et aux besoins intimes de Nietzsche. Il s'en revêtit comme d'une cuirasse contre le monde environnant et se mit en route, pareil au chevalier d'Albert Durer, qui s'avance armé de pied en cap et impassible, entre la Mort et le Diable. Mais il cherchait encore son idéal. La Grèce antique l'attirait invinciblement; il marcha vers elle. Ce qu'il lui demandait, ah! c'était bien plus que la candeur des marbres, que l'éblouissement de la beauté et l'ivresse des chants harmonieux, c'était l'énigme gardée par le sphinx, le secret de l'homme et de la vie. Il soupçonnait que là-bas, une fois peut-être, au milieu du chaos sanglant et des éternels avortemens de l'histoire, sur les plages de l'Hellénie et de la Grande-Grèce avait été réalisé le noble idéal, non pas seulement de la philosophie mais de *la vie philosophique*. Un instant il avait cru l'apercevoir dans les énigmatiques figures de l'école ionienne, dans Thalès

et surtout dans le puissant Héraclite. Mais ces ombres s'étaient vite évanouies, et le grand Pythagore avait passé devant lui sans lui dire le secret des nombres, de l'âme et du Cosmos. Il ne se découragea pas et quitta, en esprit, les pays germains et les temps modernes pour aborder à la terre des dieux, des héros et des sages, lourdement affublé du bouclier de Kant et de la lance de Schopenhauer. Il chevaucha droit sur l'Acropole et sur le théâtre de Bacchus; il croyait que la tragédie, centre vivant de l'art grec, lui livrerait tous les secrets d'Éleusis et de Delphes. En approchant, il vit que ce n'était qu'une ruine plus lamentable que les autres. Comment retrouver la vision de ces héros fabuleux se mouvant dans le cadre de ce paysage sculptural et de ces chœurs divins, voix personnifiées de l'énigme tragique? Il y avait là un mystère comme celui du cadavre dont l'âme s'est envolée. Nietzsche s'arrêta perplexe.

C'est à ce moment précis qu'il fit la connaissance de Richard Wagner (1). Tous ceux qui ont vécu dans l'intimité du grand artiste ont connu sa puissance enveloppante. Il y avait en lui du Titan et du magicien. De même que son œuvre offre une synthèse merveilleuse des arts, il semblait les joindre dans sa personne, par ce don spécial du dramaturge qui consiste à voir et à représenter toute chose en mouvement et en action. Lorsqu'il se donnait, sa conversation tumultueuse était comme traversée par les éclairs de ses créations et le rayonnement d'une volonté indomptable. Ce fut pour Nietzsche une révélation foudroyante. Telle est la puissance du génie qu'il transforme l'univers pour ceux qui l'approchent. L'enthousiasme du néophyte fut sans réserve. A ce moment il s'oublia; il se livra complètement comme le disciple se livre au maître : les années qui suivirent furent certainement les plus heureuses de sa vie.

Par l'œuvre de Wagner, la tragédie grecque elle-même s'éclairait d'un jour nouveau. Schopenhauer n'avait-il pas dit que la musique est la révélatrice de l'âme des choses et leur expression directe? Cela n'a jamais été plus vrai que des drames de Wagner, où les motifs dominans et les jeux infinis de l'harmonie traduisent les mouvemens intérieurs des personnages et font en quelque sorte palpiter leur cœur sous nos yeux. De ce rôle révélateur de la musique dans le drame wagnérien un rayon devait jaillir sur le rôle du chœur dans la tragédie. Malgré l'abîme qui sépare le théâtre grec du théâtre moderne, Nietzsche pensa non sans raison que, dans l'un comme dans l'autre, le sentiment tragique provient d'une même source et que cette source jaillit du plus profond

(1) La rencontre eut lieu à Leipzig, en 1868, chez Mme Brockhaus, sœur du compositeur. Wagner avait alors cinquante-cinq ans et Nietzsche vingt-quatre.

arcane de l'homme, de la loi fondamentale de l'Être : du mystère de la vie et de la mort.

De cette fermentation d'idées sortit le premier livre de Nietzsche : *l'Enfantement de la tragédie par le génie de la musique*, qui parut en 1872. On y trouve déjà les qualités maîtresses du penseur et de l'écrivain. On y sent aussi l'influence dominante de ses premiers maîtres, Schopenhauer et Wagner. Le chef-d'œuvre de l'art grec y est présenté comme l'œuvre combinée d'Apollon, génie de la belle individualité, source du rêve et de la poésie, et de Dionysos, génie de la création et de la destruction universelle, source de l'ivresse et de la musique. Le plaisir essentiel de la tragédie consiste, selon Nietzsche, à nous enivrer à la fois de la grandeur de la vie individuelle et de la force de la vie universelle qui l'engloutit après l'avoir enfantée. Elle doit nous mener par la terreur et la pitié à ce ravissement dionysiaque, où, abandonnant notre vie propre, nous participons en quelque sorte « à la puissance indestructible de l'Être des êtres, à la force créatrice de l'Unique vivant. » Ce livre, riche d'aperçus nouveaux, vibrant d'une émotion profonde et contenue, fit scandale dans l'Université. Il trahissait aux yeux des continens de la science neutre un enthousiasme choquant. Avoir des idées hardies et des sentimens passionnés, cela est-il permis quand on est professeur de philologie? Ce qui indignait surtout les puritains de l'école, c'était de voir un des leurs interpréter la tragédie grecque à l'aide de Richard Wagner, alors encore fort décrié. On ne fit pas à Nietzsche la seule critique légitime qu'on pouvait lui adresser. S'il y a un point faible dans son essai, d'ailleurs si remarquable, c'est de n'avoir pas éclairé la tragédie grecque par les mystères d'Éleusis, c'est de confondre le Dionysos morcelé de la vie terrestre avec le Libérateur de la vie céleste et de prendre le plongeon dans les élémens pour l'union mystique de l'âme régénérée et ressuscitée avec l'Esprit divin. Mais les adversaires de Nietzsche ne songeaient qu'à la critique des textes et à la dignité de la science. Leurs protestations et leurs réfutations ajoutèrent à sa gloire naissante.

Dans les années qui suivirent, Nietzche ne fit que développer les principes posés dans son essai sur la tragédie. Il n'était pas encore l'individualiste outré, l'anarchiste violent de la pensée qu'il devint plus tard. En philosophie, il demeurait le disciple fidèle de Schopenhauer. Il ne croyait ni à Dieu ni à la survie de l'âme humaine, mais il admettait une sorte d'âme du monde, réalité transcendante qui se manifeste par la hiérarchie des forces et des idées dans la nature comme dans l'humanité. Au nom de la philosophie, il déclarait la guerre à la science positiviste qui

ne voit que l'apparence des choses et prétend imposer une règle à la vie. Au nom de la conscience et de l'intuition, il déclarait la guerre à l'abus et à la tyrannie de l'histoire. « Nous ne voulons servir l'histoire, disait-il éloquemment, qu'en tant qu'elle sert la vie. L'essentiel n'est pas le savoir, la somme de science et de faits, mais la force plastique d'un homme, d'un peuple, d'une civilisation, leur puissance originale de croître, de s'assimiler le passé et l'étranger, de guérir leurs blessures, de remplacer leurs forces perdues, de recréer du dedans les formes brisées... Sans quoi nous devenons un chaos de richesses disparates et non assimilées, dont la variété entrave notre personnalité organique. Nous devenons le théâtre passif des pensées d'autrui. L'histoire dans ces conditions devient une maladie (1). » Ce n'est donc pas l'histoire, mais l'art qui exprime la vraie vie. Il réalise ce que la nature a voulu et tenté, il achève ses ébauches imparfaites. C'est pourquoi « le monde n'est justifiable que comme phénomène esthétique ». Enfin Nietzsche proclamait la souveraineté du génie, lui rendant l'hommage et le culte suprême. Car lui seul, « le sublime solitaire », manifeste la vérité transcendante. Il en est l'annonciateur et le révélateur unique. Il est « un premier né en dehors du temps, un messager de l'Éternel ». Appelant Wagner « le sauveur de la culture germanique, le restaurateur de l'art dionysiaque et apollinien qu'il avait rêvé lui-même, il donnait de son génie dramatique et musical la définition suivante : « Le drame chez Wagner suit sa marche rigoureuse comme le destin implacable, et la musique s'y soumet avec une certaine cruauté de résolution, tandis que l'âme de feu de cette musique voudrait s'échapper en pleine liberté. Au-dessus de toutes les mélodies et de la lutte des passions, par-dessus la tourmente des contradictions, plane une intelligence symphonique toute-puissante qui enfante perpétuellement la paix avec la guerre. Jamais Wagner n'est plus Wagner que lorsque les difficultés se décuplent et qu'il peut régner sur de grands ensembles avec la joie du législateur. Il se plaît à dompter des masses fougueuses et rebelles, à les ramasser en rythmes simples, à imposer une seule volonté à la diversité troublante des désirs et des ambitions. »

Dix ans plus tard, dans un pamphlet célèbre, le même Nietzsche déniait à Wagner le talent dramatique, l'appelait le prince des décadens et le corrupteur de la musique moderne. Que s'était-il donc passé? Sur ce point Nietzsche garde un profond silence. Il se contente de faire la déclaration suivante dans l'avant-propos : « La plus grande expérience de ma vie fut une guérison. Wagner

(1) *Unzeitgemässe Betrachtungen I, Vom Nutzen und Nachtheil der Historie für das Leben.*

appartient simplement à mes maladies. » Pauvre Nietzsche! On ne guérit pas si facilement de Wagner, quand on l'a subi au point où l'avait subi son plus illustre disciple. Certes il a réussi à ce prodige. Mais reste à savoir si en se guérissant de son maître il ne s'est pas détruit lui-même, et s'il n'a pas triomphé comme ces médecins qui chassent la maladie en tuant le malade. Quoi qu'il en soit, *le cas Nietzsche* n'est pas moins intéressant que *le cas Wagner*. Si celui-ci touche au centre du problème esthétique et à l'avenir de l'art dans son intégrité, l'autre confine au point le plus sensible du problème philosophique et religieux de notre temps. Il nous fait voir à nu une plaie profonde de l'âme contemporaine, plaie d'autant plus dangereuse qu'elle se cache sous un masque littéraire savamment tissé.

II

Je rencontrai Nietzsche à Bayreuth, en 1876, aux premières représentations de l'*Anneau du Nibelung*. Si ces mémorables fêtes scéniques marquent désormais un point capital dans l'histoire de l'art dramatique, elles furent peut-être aussi l'origine secrète de la nouvelle évolution de Nietzsche. Du moins m'a-t-il semblé qu'il reçut là les premières atteintes du mal qui l'a poussé dans cette voie.

En causant avec lui, je fus frappé de la supériorité de son esprit et de l'étrangeté de sa physionomie. Front large, cheveux courts repoussés en brosse, pommettes saillantes du Slave. La forte moustache pendante, la coupe hardie du visage lui auraient donné l'air d'un officier de cavalerie, sans un je ne sais quoi de timide et hautain à la fois dans l'abord. La voix musicale, le parler lent, dénotaient son organisation d'artiste; la démarche prudente et méditative était d'un philosophe. Rien de plus trompeur que le calme apparent de son expression. L'œil fixe trahissait le travail douloureux de la pensée. C'était à la fois l'œil d'un observateur aigu et d'un visionnaire fanatique. Ce double caractère lui donnait quelque chose d'inquiet et d'inquiétant, d'autant plus qu'il semblait toujours rivé sur un point unique. Dans les momens d'effusion, ce regard s'humectait d'une douceur de rêve, mais bientôt il redevenait hostile. Toute la manière d'être de Nietzsche avait cet air distant, ce dédain discret et voilé qui caractérise souvent les aristocrates de la pensée. Mme Salomé, qui juge l'homme avec une singulière pénétration, dit : « Ses yeux semblaient les gardiens de trésors muets. Leur regard était tourné au dedans; ils reflétaient ses impressions intérieures; regard

tourné au loin vers les régions inexplorées de l'âme humaine. Dans une conversation animée, ces yeux pouvaient avoir des éclairs saisissans, mais dans ses heures sombres, la solitude parlait à travers eux avec une expression lugubre, menaçante et comme de profondeurs inconnues. »

Pendant les répétitions générales et les trois premières représentations de la tétralogie, Nietzsche parut triste et affaissé. Il souffrait déjà du commencement de ce mal cérébral qui devait l'accabler plus tard, mais il souffrait plus encore d'une mélancolie profonde et inexprimée. En présence de Richard Wagner, il était timide, gêné, presque toujours silencieux. Celui-ci, lancé dans cette colossale entreprise, où il avait à manier trente-cinq personnages principaux, — dieux et déesses, géans, nains, hommes et femmes, héros et Walkyries, sans parler des chœurs, de la machinerie et de l'orchestre, — jouissait en *jeune* Wotan, malgré ses 63 ans, du triomphe légitime d'avoir créé un monde et de le mettre en œuvre. Aux courtes heures de repos que lui laissait son travail d'Hercule, il donnait cours à cette gaieté fantaisiste, à cet humour exubérant qui était comme l'écume de son génie. Devant faire passer son âme et sa pensée dans ces êtres de chair et de sang, forcé de maintenir en équilibre les amours-propres, les rivalités et les petites passions de ce régiment d'acteurs et d'actrices, il se faisait régisseur et acteur lui-même. Charmeur subtil et dompteur d'âmes, il arrivait toujours à ses fins avec un mélange de violences et de caresses, de colères fauves et de très sincères attendrissemens, sans jamais perdre de vue son but. Vivant dans cet orage assemblé par lui et le dirigeant, il ne pouvait donner qu'une attention distraite à ses disciples et à ses admirateurs. Devant les prodiges d'art qu'il accomplissait chaque jour sous nos yeux, nous avions tous, non pas, Dieu merci! les sentimens, mais quelque chose des étonnemens de Mime en face de Siegfried qui reforge l'épée brisée de son père après l'avoir réduite en limaille et fondue au creuset. L'orgueil de Nietzsche souffrait-il de cette infériorité? Sa sensibilité suraiguë se blessa-t-elle de certaines rudesses familières du maître? Sa conscience de moraliste pointilleux s'insurgea-t-elle contre certains contrastes inévitables entre la nature humaine et le génie d'un grand homme? Ne voulut-il pas admettre qu'un créateur de cette envergure, qui réalise un miracle esthétique taxé d'impossible par le monde entier, ne peut guère considérer ses meilleurs amis que comme des instrumens de son œuvre, et cela surtout au moment où il l'accomplit en pleine lutte, contre vents et marées? Dans sa première intimité avec Wagner, Nietzsche s'était placé avec son maître sur un pied d'égalité. Il lui avait dédié son premier livre comme

« à *son* sublime lutteur d'avant-garde » (*meinem erhabenen Vorkämpfer*). Il se figurait peut-être la réforme de l'Allemagne comme une école de philosophie, d'esthétique et de morale dont Schopenhauer serait l'ancêtre vénéré, Wagner l'artiste et le metteur en œuvre, mais dont lui, Nietzsche, serait le prophète et le suprême législateur. Il est certain que le Walhalla tourbillonnant de Bayreuth, avec son Wotan impétueux et souverain, ne ressemblait guère à ce rêve de professeur schopenhauerien. L'auteur de la *Naissance de la tragédie* disparaissait comme tout le monde dans l'apothéose du maître, et celui-ci, le narguant un peu, mais sérieusement indigné et affligé de voir le disciple si morose, n'y comprenant rien d'ailleurs, semblait lui crier comme Loge, le démon du feu, du haut de l'arc-en-ciel qui conduit au palais des Immortels : « Pourquoi ces plaintes? Réjouissez-vous au soleil des dieux nouveaux! » Nietzsche assista donc sans enthousiasme aux scènes grandioses de la *Walkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*, dont il s'était promis tant de joie. Quand nous partîmes ensemble, aucune critique, aucune parole de blâme ne lui échappa, mais il avait la tristesse résignée d'un vaincu. Je me souviens de l'expression de lassitude et de déception avec laquelle il parla de l'œuvre prochaine du maître et laissa tomber ce propos : « Il m'a dit qu'il voulait relire l'histoire universelle avant d'écrire son poème de *Parsifal!...* » Ce fut dit avec le sourire et l'accent d'une indulgence ironique, dont le sens caché pouvait être celui-ci : « Voilà bien les illusions des poètes et des musiciens, qui croient faire entrer l'univers dans leurs fantasmagories et n'y mettent qu'eux-mêmes! » Ajoutons que Nietzsche, païen et antireligieux jusqu'à la racine de son être, en voulait dès lors à Wagner de traiter un mystère chrétien. Il ne comprenait pas qu'en son maître, comme en tout vrai créateur, le poète agissait indépendamment de toute philosophie abstraite et n'obéissait qu'au sentiment intime; que d'ailleurs ce courant chrétien qui coule déjà à pleins bords dans *Tannhæuser* et dans *Lohengrin* venait des sources les plus profondes de sa riche nature; et qu'ainsi l'hommage au Christ par la glorification du saint Graal, loin d'être une simple fantaisie d'artiste, était peut-être l'acte le plus sincère et le plus sérieux de sa vie. Mais pour Nietzsche, être chrétien à un titre quelconque, fût-ce avec le symbolisme d'un artiste de génie, fût-ce avec l'indépendance d'une foi personnelle et libre, c'était faire acte d'hypocrisie ou de lâcheté. La publication du poème de *Parsifal* n'eut lieu que deux ans après. En même temps, Nietzsche publiait un livre où il rompait avec tout son passé. Une brouille irrémédiable s'ensuivit. Mais le refroidissement avait précédé la rupture, et je demeure persuadé que l'or-

gueil blessé du disciple en fut la cause première et secrète (1).

Le nouveau livre de Nietzsche était un recueil d'aphorismes et de morceaux détachés, avec ce titre bizarre : *Choses humaines, par trop humaines*. Il ne fallait pas une grande perspicacité pour y reconnaître le contre-coup des déceptions personnelles de l'écrivain. R. Wagner n'y était point nommé, mais il y était beaucoup question de la vanité du génie, de l'art et de toute chose en général. Un scepticisme écœurant succédait au noble enthousiasme des ouvrages précédens. Ce qui surprenait davantage encore c'était la volte-face complète du penseur. Rien ne trouvait plus grâce devant lui. Il prenait le contre-pied de toutes ses théories; il foulait aux pieds ses idées les plus chères. Mme Salomé dit que Nietzsche avait besoin de s'affranchir de Wagner pour devenir complètement lui-même. Oui, sans doute. Mais de là à l'injustice et à l'ingratitude envers l'homme auquel il devait la plus grande révélation de sa vie, il y a loin. D'ailleurs il commettait une chose plus grave : il s'armait en guerre contre son propre idéal. Comme un homme qui croit avoir été dupe, il s'acharnait contre toutes ses anciennes idoles, l'art, la poésie, la métaphysique, le génie, l'amour, la sympathie humaine, la morale, l'homme, l'humanité. Tout y passait, il ne laissait rien debout. Avec cela il se posait lui-même en renonciateur et en héros au nom de la vérité, et le croyait sincèrement, alors qu'il n'était au fond qu'un destructeur exaspéré par le poison subtil de l'orgueil intellectuel. Cette passion, plus pernicieuse que toutes les erreurs des sens, qui consume la vie de l'âme à sa source, devait le pousser de sophisme en sophisme jusqu'au plus effroyable de tous les châtimens.

Ah ! s'il n'eût bafoué que des personnes humaines, la redoutable Némésis, cette logique infaillible des choses, le choc en retour des forces projetées, l'eût frappé moins durement. Mais, dans sa rage iconoclaste, il s'en prenait aux choses saintes par excellence : aux idées génératrices de la vie. Il faisait crouler des montagnes devant ce qu'il appelait lui-même : le chemin des Mères ! — A la place des vérités éternelles, il ne veut plus

(1) Mme Salomé raconte qu'en 1882 elle se trouvait à Bayreuth lors de la représentation de *Parsifal*, et qu'une amie commune de Nietzsche et de Wagner, Mlle Malvida de Meysenbug, l'auteur distingué des *Mémoires d'une idéaliste*, beau livre justement célèbre en Allemagne, crut pouvoir tenter, de son propre mouvement, une réconciliation, en proposant à Wagner une entrevue avec son ancien disciple. C'était vraiment trop espérer du caractère de ces deux hommes. Au seul nom de Nietzsche, Wagner bondit, défendit à son amie de jamais répéter ce nom en sa présence, et sortit de la chambre hors de lui. — D'autre part, Mme Salomé nous apprend que Nietzsche, qui avait provoqué la rupture et voué à Wagner une haine venimeuse dont ses écrits montrent les traces, souffrait néanmoins de la perte de cette amitié jusqu'à verser des larmes en parlant des momens heureux passés avec son ancien maître.

admettre que la réalité et l'enchaînement logique des faits. Il ne croit plus à l'intuition qui perçoit ces vérités, mais seulement à la dialectique qui discerne cet enchaînement. C'est la doctrine positiviste poussée à ses dernières conséquences, qui fait du monde une chaîne indéfinie de causes et d'effets, sans cause primordiale et sans but final. Logiquement il supprime la métaphysique. Le sentiment est une source d'erreur. A la place de Dionysos, symbole de l'inspiration et de l'extase, il met Socrate, non pas le Socrate véritable qui était loin de nier l'intuition, mais un Socrate de sa façon qui représente « l'homme scientifique ». Remarquons ici que cet homme scientifique selon Nietzsche, dépourvu d'intuition et par conséquent de sagesse, manque du centre véritable de toute science. L'idéaliste renégat attaque ensuite l'art et la poésie comme des ouvriers perfides de chimères dangereuses. Les poètes grecs eux-mêmes, qu'il avait tant admirés, ne sont plus maintenant que « des acteurs et des menteurs habiles à farder la vérité. » Ceux qu'il avait appelés « les inspirés, les voyans de la vérité dionysiaque » sont flétris comme « les ivrognes du sentiment. » L'enthousiasme est comparé « à l'eau-de-vie qui énerve et fait dépérir les sauvages. » Quant au génie, voilà comment on parle de lui : « Oh ! la gloire à bon marché que celle du génie ! Que son trône est vite élevé et son admiration changée en habitude ! Toujours on s'agenouille devant la force. Vieille coutume d'esclave ! » Jadis il avait vu dans le génie une sorte de miracle et le but même de l'humanité ; il n'y voit plus maintenant qu'un produit de l'atavisme. En morale, les conclusions de Nietzsche sont encore plus négatives qu'en esthétique et qu'en philosophie. Il admet la théorie positiviste de son ami Rée, dérivée d'ailleurs de Hobbes, d'après laquelle tous les phénomènes moraux n'ont d'autre mobile que l'égoïsme et se ramènent à l'intérêt. Il ne veut pas comprendre et nie péremptoirement toutes les actions nées de la sympathie spontanée, de la sympathie réfléchie et du concept social, qui sont autant d'oublis du moi, autant de cessations de la lutte pour la vie, autant d'affirmations de la loi universelle de solidarité et d'amour. La vanité humaine devient pour ce vivisecteur de l'âme « la chose en soi ». Après quoi l'exécuteur des hautes œuvres de l'athéisme transcendant s'écrie, fier de sa victoire : *Fiat veritas! pereat vita!* Périsse la vie plutôt que la vérité ! Sophisme et folie suprême de l'orgueil, — comme si la vérité n'était pas l'âme de la vie, et la vie la preuve de la vérité !

Ce n'est pas impunément qu'on jette l'anathème aux maîtres auxquels on doit son initiation, et ce n'est pas impunément qu'on maudit ses dieux. A partir de ce moment Nietzsche entre dans un

désert d'où il ne sortira plus et qu'il peuplera tantôt des rêves ardens de son orgueil, tantôt des fantômes troubleurs de sa mauvaise conscience. Il avoue lui-même sa peur : « Quand je continuai ma route seul, je tremblais : peu après, je tombai malade. J'étais plus que malade, j'étais las de mes incessantes désillusions sur tout ce qui peut encore nous enthousiasmer, nous autres hommes modernes. » Parfois son chemin l'effraye, son œuvre l'épouvante. Le monologue suivant, d'une saisissante vérité d'accent, nous fournit le point capital pour cette étude pathologique du moi radicalement irréligieux que nous allons poursuivre. On y surprend comme un premier germe de désorganisation, l'émiettement de la conscience en plusieurs moi contradictoires, qui vont s'entre-détruire. Voici d'abord la voix de l'athée qui se réveille seul et qui frissonne : « Où s'en est allé Dieu ? Je vais vous le dire ! Nous l'avons tué ! Vous et moi ! Nous tous nous sommes ses meurtriers !... » Et voici que, malgré lui, dans l'âme de l'athée se fait entendre la voix de la conscience profonde. Elle murmure à voix basse, comme si elle avait peur de ses propres paroles : «... N'entendons-nous rien encore des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la putréfaction divine? — Les dieux se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et nous l'avons tué ! Comment nous consoler, nous meurtriers parmi les meurtriers ? La chose la plus sainte et la plus puissante que l'homme ait possédée jusqu'à présent a saigné sous nos couteaux ! Avec quelle eau pourrions-nous nous laver ? » Mais écoutez maintenant le raisonnement subtil et démoniaque qui répond à cette voix de la conscience et qui l'étouffe pour finir en un cri de joie luciférienne : « La grandeur de cette action n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne faut-il pas que nous devenions dieux nous-mêmes pour en paraître dignes ? Il n'y a jamais eu de plus grande action, — et tous ceux qui viendront après nous appartiendront, à cause de cette action même, à une histoire supérieure à toutes les histoires précédentes. »

Mais cette joie n'était pas sans trouble, ni ce triomphe sans inquiétude. « Dès lors, dit son amie intime, sa vie fut un enveloppement toujours plus profond dans la solitude d'où jaillit sa pensée intérieure. » Ce n'était pas la solitude bénie qui communie avec les hommes et l'âme de toute chose par le divin amour, mais une solitude rongée d'amertume, de haine et de démons intérieurs. « Sous sa pensée philosophique claire et raisonnée, dit encore son confesseur féminin, il y avait d'insondables abîmes de sentimens, de souffrance et de passion. Ainsi il a pu dire de lui-même qu'il se cachait sous un manteau de lumière. » De lumière

ou d'ombre selon le jour. Le manteau ne lui suffit pas, il lui faut le masque. Dans son noir pessimisme, il croyait que tous les hommes dissimulent, se composent un personnage d'emprunt. « Dans tout ce qu'un homme laisse voir de lui-même, on peut se demander : Qu'est-ce que cela doit cacher? D'où veut-il détourner le regard? Quel préjugé veut-il éveiller? Et puis encore : Jusqu'où va la finesse de sa dissimulation? et en quoi se méprend-il? » Nietzsche était au fond d'une sincérité d'enfant terrible, trop passionné pour ne pas se trahir sans cesse, trop poète pour ne pas s'exprimer malgré lui. Il se taillait des masques, sous prétexte de se garer de la sottise et de la méchanceté des hommes. Dans *Au delà du bien et du mal* nous trouvons cet étrange dialogue : « Voyageur, qui es-tu? — Repose-toi. — Me reposer? Curieux que vous êtes! A quoi sert le repos? Donne-moi plutôt... — Quoi? — Un masque de plus, un autre masque. » Reconnaît-on dans cette préoccupation l'inquiétude fébrile de cet Ahasvérus de la pensée qui n'a plus ni frères, ni foyer, ni patrie, qui ne trouve de repos nulle part; qui chaque jour se construit un système et le démolit le lendemain comme une hutte de planches mal jointes pour chercher un nouvel abri, — et qui a besoin du masque et du manteau pour se cacher aux autres, — et surtout pour se cacher à lui-même?

Elle s'étend maintenant autour de lui, toujours plus vaste et plus livide, la lande déserte sous les nuages bas, sans soleil et sans arbres. Le penseur solitaire se présente dès lors à nous sous une nouvelle figure. Il est devenu *le Voyageur et son ombre* (1). Il chemine à pas lents, défiant et circonspect. Il va, il va toujours, cherchant la lumière d'un désir plus âpre et plus obstiné à mesure que les ténèbres s'épaississent autour de lui. Il a voulu conquérir la fierté virile et l'indépendance suprême; il a cru s'affranchir en supprimant ces trois idées mères : Dieu, l'âme et l'amour, et il ne s'aperçoit pas qu'il a supprimé les principes organiques de l'univers et de la société. Il ne comprend pas qu'il s'est fermé à lui-même les sources de l'intelligence spirituelle, de la force et de la vie. Il ne voit pas qu'il s'est voué au plus fatal des esclavages, à celui de ce moi inférieur et personnel que Pascal appelait « le moi haïssable ». Le voyageur sans guide et sans étoile est devenu la proie de son ombre, qui le conduit à travers le crépuscule au hasard des chutes et des ravines. Dans un accès de positivisme exaspéré, il a cru, supprimant toute métaphysique et tout sentiment religieux, se débarrasser à tout jamais des illusions et des chimères décevantes qui hallucinent

(1) Titre d'un volume d'aphorismes de Nietzsche.

le commun des mortels. Et voici que, dans la brume de sa lande, se meuvent toutes sortes de formes fantomatiques. Les unes sont les projections de son moi multiple, privé de son principe directeur; ce sont « ses masques » extériorisés, devenus vivans. Les autres sont les images de ses rêves secrets, de ses désirs refoulés par sa raison, qui, malgré lui, prennent une forme et s'incarnent. Il sait que ces larves n'ont aucune réalité, qu'elles sont l'œuvre de son imagination surexcitée et malade. Mais ces formes, qui ont acquis une vie propre, indépendante de sa volonté, le déconcertent et l'irritent. Bientôt elles vont lui montrer leurs frais visages ou leurs faces de monstres. En attendant, voilées encore, elles lui font des signes de la main, des hochemens de tête; et fasciné, entraîné malgré lui, il les suit, sans savoir où. Il a des heures de faiblesse, d'attendrissement, où il semble se repentir de ses blasphèmes contre la poésie et l'idéal. Alors son esprit a d'involontaires envolées vers des mondes inconnus. « Oh! s'écrie-t-il, si seulement les poètes redevenaient ce qu'ils doivent avoir été un jour, — des voyans qui nous racontent quelque chose des mondes possibles... s'ils nous laissaient pressentir quelque chose des vertus futures ou des vertus qui ne seront jamais sur cette terre, — mais qui pourraient être quelque part dans le monde!... S'ils nous montraient les constellations de pourpre, les voies lactées du beau! Où êtes-vous, astronomes de l'idéal? Il y a tant d'aurores qui n'ont pas encore lui (1)!... » Mais ce ne sont là que des lueurs perdues dans les nuages noirs qui pèsent lourdement sur la lande blafarde et maudite, et de courts momens de répit dans la lugubre odyssée du « voyageur ». Dès qu'il regarde son ombre noire, celle-ci lui chuchote : « N'as-tu pas juré de mettre fin à toutes les chimères? Détruis, détruis le rêve absurde du ciel. Marche à ton royaume à toi, à celui où tu seras seul maître, — et moque-toi des autres! »

Et le voyageur se retourne, hagard, cherchant derrière lui une lueur ou un rayon pour le guider. Il frissonne. Encore des fantômes! Mais cette fois-ci ce sont deux grandes ombres trop connues : celles des maîtres qu'il a reniés, celles de Schopenhauer et de Wagner. Ce sont ces deux hommes de génie dont il avait reçu toute son éducation de penseur et d'artiste. Dans son orgueil farouche, dans ses cauchemars d'halluciné, il les appelle maintenant : « le philosophe bourru et le magicien dangereux. » Et voici que les deux ombres se dressent derrière lui, sévères et hautes. « Que me voulez-vous? dit le voyageur. Il y a longtemps que je vous ai tués, spectres maudits! » Et ils répondent : « Nous

(1) *Morgenröthe.*

ne sommes que les ombres de tes maîtres. Tu portes leur sceau dans ta chair; c'est pourquoi nous te suivons. On ne tue pas les spectres; nous sommes les hôtes de ton atmosphère. » Alors, il les cingle d'un coup de fouet et reprend sa route par les sables, les landes et les montagnes. Mais à chaque étape, il les retrouvera; et elles lui diront du geste et du regard : « Nous sommes là; va-t'en plus loin. »

Un jour, une autre voix, venue de très loin, d'une sphère inconnue, lui dira : « Lorsque l'homme renie le Divin, son ombre le mène aux abîmes. » Ce fut sans doute le jour où il entendit cette voix que Nietzsche conçut l'idée de son Zarathoustra. Loin de changer de route, il répondait à l'avertissement salutaire par un défi triomphal, par la plus audacieuse apothéose du moi que penseur ou poète ait jamais imaginée.

III

De 1876 à 1883, Nietzsche s'était volontairement astreint au positivisme le plus étroit comme à une pénitence et à une gymnastique. Mais le moment devait venir, où, las de cette contrainte, il briserait les portes de sa prison. Sa nature indépendante et imaginative répugnait d'instinct au rationalisme pur; mais elle se révoltait plus violemment encore contre toute idée religieuse ou sociale. Il s'était jeté par dépit dans le déterminisme absolu. Maintenant il y souffrait le martyre, il y étouffait. Dans sa *Science joyeuse*, qui est une science fort triste, il fait cet aveu : « Tous mes voyages et mes ascensions de montagnes n'étaient que le pis aller d'un impuissant. Ma volonté tout entière veut voler, rien que voler. » Ce vol d'aigle vers la connaissance des choses dernières, il le tenta. Ne voulant pas reconnaître que le seul acte vraiment libre est l'assentiment de l'homme à l'ordre universel reconnu, il décréta un beau jour que la liberté surgit comme un miracle de la volonté souveraine de l'homme fort. Ainsi, nouveau Lucifer, il croyait se créer lui-même son bonheur, sa justice, son ciel, et devenir « l'homme surhumain ». Il rejetait par là la doctrine de la souveraineté de la raison pure, adoptée depuis peu, et cela non pour en appeler à l'intuition comme au tribunal suprême de l'esprit, mais pour diviniser l'instinct. Ce paradoxe est le point de départ de la troisième et dernière phase de Nietzsche. Zarathoustra est le manifeste et l'évangile de cette prétendue révélation.

Un mot encore sur les circonstances extérieures qui accompagnèrent la genèse de cette œuvre étrange. Forcé par sa santé de renoncer au professorat, de plus en plus misanthrope, ne tolérant

autour de lui que de rares amis, Nietzsche avait pris l'habitude de passer ses hivers à Gênes et ses étés dans l'Engadine. Du port de Gênes la Superbe « il aimait du sein de l'abondance à regarder les mers lointaines ». C'est là qu'il crut voir « l'aurore d'un nouveau monde sortir de l'horizon voilé. » Mais c'est surtout à l'ombre des hautes Alpes qu'il se sentait devenir lui-même, rien que lui-même. « Dans plus d'un paysage, dit-il, nous nous reconnaissons avec un frisson délicieux. C'est le plus agréable des dédoublemens. La nature de l'Engadine est parente de la mienne. Nous ne nous étonnons pas l'un de l'autre, nous vivons en confidence. Cette haute vallée alpestre, blottie sans crainte sous les terreurs de la neige éternelle, où l'Italie et la Finlande semblent se côtoyer, cette patrie de toutes les couleurs argentées de la nature est aussi la mienne. Car, du fond de ses petits lacs immobiles, la solitude elle-même me regarde avec ses yeux. » C'est là qu'il vécut son rêve, qu'il osa ses dernières audaces. Plus de noir pessimisme, mais une joie effrénée de vivre. Plus de positivisme étouffant, mais la liberté de l'esprit lancé dans toutes ses fantaisies.

Enterrées à jamais, ces vieilles chimères de Dieu, de l'âme, de l'humanité, de l'au-delà, du surnaturel; écroulés pêle-mêle, tous ces faux dieux dans le crépuscule des idoles! Mais l'homme fort, l'homme intellectuel se forgeant son idéal, son humanité, à son gré, sans rien au-dessus de lui, sans autre loi que la sienne, au mépris des faibles et des sots et conviant tous les forts à faire comme lui; telle est la conception de ce Zarathoustra par lequel Nietzsche prétendait révéler à ses contemporains et à la postérité « l'homme surhumain » qu'il avait découvert. Jamais style plus beau ne fut mis au service d'idées plus meurtrières du véritable, de l'éternel idéal humain. Une prose ample et rythmée, une langue bâtie à grands blocs, comme les murs cyclopéens, en vocables de granit puissamment allitérés. Sur ces fortes assises, des gerbes de poésie, une forêt vierge d'images; et, travaillant en dessous, une pensée volcanique qui fait craquer le sol comme la lave en éruption, toujours prête à dévorer ce qu'elle enfante. Et, comme d'un soufflet de forge, il sort de ces versets des colères d'Isaïe interrompues de rires sataniques, des râles de Titan terrassé par un dieu.

A trente ans, Zarathoustra s'est retiré dans la montagne. Il a vécu dix ans dans une caverne sans autre compagnie que ses deux animaux familiers, un aigle et un serpent, symboles de l'orgueil et de la prudence, qui lui procurent sa nourriture. Pendant dix ans il jouit de son propre esprit, sans regret ni lassitude en un bonheur parfait. Mais se trouvant trop riche en sagesse, il

se décide à redescendre vers les hommes pour partager ses trésors avec eux. En route, il rencontre un vieil ermite dont la prière produit sur l'oreille du prophète l'effet d'un grognement monotone. Zarathoustra passe devant lui avec un sourire de mépris et se dit à lui-même : « Serait-il possible que ce vieux saint dans sa forêt ne sache pas encore que Dieu est mort? » Dans la ville prochaine, il trouve la foule assemblée sur le marché. Elle attend l'arrivée d'un danseur de corde. En attendant, le prophète annonce au peuple la bonne nouvelle :

Je vous enseigne l'homme surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être vaincu. Qu'avez-vous fait pour le vaincre?

Jusqu'à présent tous les êtres ont créé quelque chose au delà d'eux-mêmes : vous voulez être le reflux de cette grande marée, et vous aimez mieux en revenir à l'animal que de vaincre l'homme?

Qu'est-ce que le singe pour l'homme? Un rire ou une honte douloureuse. Voilà ce que l'homme doit être pour l'homme surhumain, un rire et une honte douloureuse.

Vous avez fait le chemin du ver de terre à l'homme, et beaucoup en vous est encore du ver. Autrefois vous étiez des singes, et maintenant encore l'homme est plus singe qu'aucun singe du monde !

Or, je vous enseigne l'homme surhumain qui est le sens de la terre. Que votre volonté dise qu'il *soit* le sens de la terre.

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre*, et n'en croyez pas ceux qui vous parlent d'espérances supraterrestres! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés eux-mêmes, dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent en poussière!

Jadis le blasphème contre Dieu était le plus grand des blasphèmes, mais Dieu est mort, et avec lui sont morts aussi ses blasphémateurs. Blasphémer contre la terre, estimer les entrailles de l'Insondable au-dessus du sens de la terre, voilà maintenant le crime des crimes!

Jamais peut-être l'évangile de l'athéisme moderne n'a-t-il été formulé avec plus de cynique assurance qu'en cette première prédication de Zarathoustra. Jamais peut-être aussi n'y mêla-t-on plus flagrante contradiction. Faut-il s'étonner si la foule ébahie ne comprend rien à cet « homme surhumain » qui descend du singe, qui ne croit qu'à la terre et veut s'élever au-dessus d'elle, qui nie la divinité manifestée par l'univers et se proclame dieu lui-même? — Mais *ainsi parla Zarathoustra;* inclinez-vous.

Bientôt après, une grande lumière se fait dans l'esprit du prophète pendant qu'il médite dans la forêt. Que lui importe le vil troupeau de la foule? Que lui font les acrobates et leurs cadavres? Ce sont des vivans qu'il lui faut, des compagnons dignes de lui, des créateurs de son espèce, des hommes forts et libres. Il retournera à sa montagne, il rentrera dans sa caverne, où l'attendent l'aigle et le serpent. Là, il appellera à lui des disciples et leur

enseignera sa doctrine. Le sermon de la montagne de Zarathoustra débute par une parabole intitulée : *les Trois métamorphoses :* « Il faut que l'homme devienne *chameau*, *lion* et *enfant*. » Chameau humble et patient, qui porte les plus lourdes charges, gravit les plus hautes montagnes, boit l'eau la plus sale et se nourrit d'herbes sèches. Ainsi l'esprit conquiert les trésors dont il a besoin pour son œuvre. Mais un beau jour, au fond du désert, il devient lion. Il veut « saisir sa proie de liberté, lutter avec son dieu et tuer le grand dragon ». Vous croyez peut-être que ce dragon est le vieux péché des théologiens, une des innombrables tentations de saint Antoine. En vérité, cela serait trop vieux jeu. Le grand dragon s'appelle : « Tu dois », mais le lion de l'esprit répond : « Je veux. » Il aimait le devoir comme la chose la plus sacrée, il faut qu'il déchire son amour pour être libre. Pourquoi faut-il maintenant qu'il devienne enfant? L'enfant est l'innocence, l'oubli, le recommencement, un jeu, une roue qui roule d'elle-même. « Pour le jeu de la création il faut une sainte affirmation. C'est *sa* volonté que veut l'esprit, c'est *son* monde que veut gagner celui qui a perdu le monde. » Cette parabole serait vraie et profonde, si le chameau, au lieu d'assembler arbitrairement des faits dans une vue égoïste, cherchait la vérité intime cachée en toute chose; si le lion, au lieu de s'en prendre à l'idée du devoir et par là de nier l'ordre universel, ne s'attaquait qu'aux monstres de l'ignorance, du préjugé et de l'habitude; si le bel enfant qui joue dans l'innocence et la joie était le fils de l'amour libre et spontané qui s'oublie parce qu'il se donne et qui crée parce qu'il aime. Nous surprenons ici sur le fait le procédé habituel de Nietzsche, qui consiste à revêtir un sophisme d'une image originale et frappante, de manière à séduire les simples et les esprits faux, ou les purs dilettantes, — si nombreux aujourd'hui! — qui se plaisent aux images, admirent les gestes, et se moquent des idées.

Les chapitres suivans développent au long l'évangile individualiste et anarchique. Après avoir proclamé la liberté absolue de l'individu, Zarathoustra déclare la guerre à ses ennemis. Guerre aux prétendus justes et bons, qui ne sont pour lui que les paresseux et les lâches! Guerre aux prétendus vertueux, qui ne sont que les hypocrites! Guerre surtout aux prêcheurs d'au-delà! Ce sont, aux yeux de Zarathoustra, des hallucinés ou des tartufes de sensualité raffinée. En revanche, il proclame saint et sacré le corps physique qu'il nomme « une pluralité avec un sens, la paix dans la guerre, le troupeau conduit par un berger. » Nietzsche ignore que le corps est sacré en effet parce qu'il est l'image de l'âme en ses facultés diverses et l'instrument de l'esprit, non parce qu'il est un assemblage d'atomes. Il ne s'aperçoit pas qu'en soutirant à

l'homme l'esprit et l'âme, il le prive à la fois de son principe directeur et de son principe plastique, lui arrachant du même coup l'essence divine et la substance humaine. La Rochefoucauld a montré merveilleusement combien l'homme est habile à se tromper par amour-propre. Il eût admiré dans le cas présent comment il excelle à se ruiner par orgueil. Voilà un prophète qui prêche l'homme surhumain et lui ôte la force qui pourrait l'élever au-dessus de lui-même. Il sent bien qu'en admettant l'âme ou l'esprit au-dessus et au delà du corps, il faudrait leur donner pour cause et pour fin Dieu, le Divin et l'ordre universel. Quelque nom qu'il donne à cette puissance insondable, elle le dépassera de toute son immensité. Voilà ce qu'il ne veut à aucun prix. De là l'apologie du corps et l'appel à l'instinct. Mais l'instinct évoqué se vengera. Le renversement de la hiérarchie des forces est la malédiction de l'intellectuel pervers qui a tué sa sensibilité morale et détruit son centre de gravité. L'instinct érigé en guide conduit l'intellectuel à la folie; non seulement l'enseignement antipsychique, anti-organique et antisocial de Zarathoustra enfantera l'anarchie autour de lui, la guerre de tous contre tous; il bouleversera sa propre conscience, il mettra la guerre entre son cerveau, son cœur et ses sens. Ce sera la désintégration et l'effondrement. Juste Némésis! Qui travaille pour la vie, la reçoit; mais l'ouvrier de la mort est saisi par elle.

En attendant, l'évangile à rebours, le nouveau sermon de la montagne, continue âpre et incisif. Les flèches d'acier volent empennées de roses, les paradoxes s'empanachent de pensées rares. Zarathoustra flétrit l'humilité comme une vertu de va-nu-pieds, comme un haillon d'hypocrisie. Lui-même donne l'exemple d'un orgueil sans contrainte comme sans limite. Les sages et les prophètes du passé étaient tous des saints imbéciles ou des pédans solennels. Leur doctrine a sombré à cause de « l'esprit de lourdeur qui était en eux. » Ils n'ont su que trébucher et tomber. Zarathoustra seul s'en va sur toute chose d'un pas subtil de danseur, seul il a des ailes, seul il a trouvé la vérité sur sa montagne.

Dans l'ivresse de sa découverte, son esprit pétille comme la mousse du vin nouveau. « Un air léger et pur, le danger tout près, et l'esprit plein de joyeuse méchanceté : tout cela va bien ensemble. Je veux avoir autour de moi des esprits malins, car je suis courageux. Un courage qui chasse les spectres, se crée lui-même des démons. Le courage veut rire. — Je ne sens plus avec vous : ce nuage que je vois à mes pieds, cette noirceur et cette lourdeur dont je ris, c'est votre nuée d'orage... Celui qui monte sur les hautes montagnes rit de toutes les tragédies et de tout le sérieux funèbre de la vie. Insoucians, ironiques, violens, ainsi nous veut

la sagesse. Elle est femme et n'aime que les guerriers. » Au milieu de ces bouffées d'orgueil, de belles pensées brillent çà et là comme des sentences d'or au-dessus de portes de marbre :

« De tout ce qu'on écrit, je n'aime que ce qu'un homme écrit avec son sang. Écris avec ton sang, et tu sauras que le sang est de l'esprit. — Jadis, l'esprit était dieu, puis il devint homme; maintenant, il se fait populace. — La rosée tombe sur le gazon au plus profond silence de la nuit. Ce sont les paroles chuchotées en silence qui amènent la tempête. Les pensées qui gouvernent le monde s'en viennent à pas de colombes. » L'État moderne est assez malmené. « Ce sont des créateurs qui ont créé les peuples. Ils ont suspendu sur leur tête une foi et un amour, ainsi ils ont servi la vie. Maintenant, des destructeurs tendent des pièges en grand nombre et appellent ces pièges l'État. Ils suspendent sur sa tête une épée et mille appétits. » Dans ses diatribes acerbes, Zarathoustra manie le fouet de la satire avec la violence d'un Juvénal, et c'est là qu'il déploie sa vraie force. Voici, par exemple, un croquis des ambitieux, politiciens, spéculateurs et journalistes : « Voyez ces superflus! Ils volent les œuvres des inventeurs et les trésors des sages; ils appellent leur vol culture, mais tout chez eux devient maladie et malaise. Voyez ces superflus, ils sont toujours malades. Ils vomissent leur fiel et l'appellent un journal. Ils se dévorent les uns les autres et ne peuvent pas se digérer. Voyez ces superflus! Ils acquièrent des richesses et n'en deviennent que plus pauvres. Ils veulent le pouvoir et d'abord le brise-glace du pouvoir : beaucoup d'argent, ces impuissans! Voyez-les grimper, ces singes agiles! Ils grimpent par-dessus les autres et se tiraillent si bien qu'ils retombent tous dans la fange des bas-fonds. »

Si impitoyable que soit Zarathoustra pour les imitateurs de tout genre, qu'il range dans la catégorie des cabotins et acrobates, il n'hésite pas à emprunter plusieurs idées à Schopenhauer, notamment celle sur la femme et sur l'amour. Aussi peu que le « philosophe bourru » croit-il à l'idéalisme, à l'intuition, au sens divinatoire de la femme, même supérieure, dans l'ordre spirituel, à ce « quelque chose de divin » que lui attribuaient les Germains selon Tacite. « La femme est avant tout un chat et un oiseau, au meilleur cas, une nourrice. » Il juge comme un suprême ridicule et comme le déshonneur du genre mâle la mission sociale que la femme s'est donnée en Amérique et qu'elle commence à revendiquer en Europe. Bien moins encore consentirait-il à voir en elle la compagne intellectuelle de l'homme, la confidente de son idéal et l'âme de sa volonté. « Tout dans la femme est énigme, et tout a une solution qui s'appelle mater-

nité. L'homme est pour la femme un moyen. Le but est toujours l'enfant. Mais qu'est-ce que la femme pour l'homme? L'homme véritable veut deux choses : braver un danger et jouer. C'est pour cela qu'il veut la femme comme le plus dangereux des jouets. L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le repos du guerrier; tout le reste est folie. Le bonheur de l'homme s'appelle : je veux; le bonheur de la femme s'appelle : il veut. Et il faut que la femme obéisse et trouve une profondeur à sa surface. L'âme de la femme est une surface, une pellicule mouvante sur une eau peu profonde. Mais l'âme de l'homme est profonde; son fleuve mugit dans les cavernes souterraines; la femme pressent sa force, mais ne la comprend pas. »

Que vont faire maintenant ces hommes forts? « Vous, les solitaires d'aujourd'hui ; vous, les séparés et les renonciateurs, vous serez un jour le peuple. De vous, qui vous êtes élus vous-mêmes, doit naître le peuple élu, et de lui l'homme surhumain. Tous les dieux sont morts. Maintenant, nous voulons que vive l'homme surhumain! C'est le midi de la volonté! » Voilà de fières paroles et de vastes perspectives. Nous ne sommes pas de ceux qui voudraient les interdire à l'humanité. Fussent-ils irréalisables, ce sont les beaux espoirs qui poussent aux grandes actions. Et puis, si l'homme n'a que peu d'années pour lutter avec le destin, l'humanité a devant elle l'infini des siècles. La préparation d'une humanité d'élite par la sélection voulue des meilleurs est peut-être l'avenir de l'espèce. Mais Zarathoustra a-t-il réuni dans son groupe les conditions indispensables pour l'accomplissement de son œuvre? D'abord il en écarte la femme, ou du moins il la réduit au rôle de la maternité physique, lui refusant celui de la vivification sensible et de la création dans l'ordre psychique. En méprisant cet élément essentiel, Zarathoustra supprime la matrice même où le génie s'élabore dans un divin mystère. En se disant seul prophète et seul inventeur de la vérité, il supprime en outre tout lien entre le passé et le présent; il coupe la chaîne magnétique qui, d'âge en âge, unit les peuples, les sages aux sages, les génies aux génies. En déclarant la notion du bien et du mal un acte arbitraire de l'homme fort, il détruit la notion même de la vérité. Il s'ôte la possibilité d'avoir un seul disciple sérieux, car tous auront le droit de s'insurger contre lui au nom de son propre principe. Ils ne feront qu'imiter leur maître qui ne veut d'aucun maître, pas même de Dieu.

Zarathoustra a renié les idées mères. Maintenant, il aura beau avoir de la force et du génie, il n'enfantera que d'autres orgueilleux plus impuissans que lui. Il parle bien de ses dis-

ciples, mais nous ne les voyons pas; ce sont des ombres muettes, fantômes de sa pensée. Aussi ne lui suffisent-ils pas, il en cherche d'autres. Mais où les trouver? Une nuit, il rêve qu'un enfant lui présente un miroir. Il s'y regarde et aperçoit avec terreur une hideuse grimace, la face d'un démon qui ricane. « Je comprends le sens du rêve, dit le prophète en s'éveillant. Ce méchant visage signifie la caricature que mes ennemis et mes calomniateurs font de ma doctrine. » Mais le rêve pourrait s'interpréter différemment : cette face et ce rire démoniaque ne seraient-ils pas une dernière admonition de la conscience et ne pourrait-elle pas se traduire ainsi : « Prends garde, voilà ce que tu vas devenir si tu poursuis ta route! » Mais Zarathoustra n'est plus capable d'avoir un remords. « Il bondit comme un chanteur et un voyant saisi par l'esprit. Pareil à l'aurore, un bonheur à venir était répandu sur son visage. » Il bondit hors de sa caverne et chante un hymne en l'honneur des îles bienheureuses qu'il va conquérir :

Mon amour impatient déborde à torrens, en aval; il veut monter et descendre. Sortant des monts silencieux et des orages de la douleur, mon âme roule dans les vallées.

Trop longtemps j'ai désiré et regardé le lointain. Trop longtemps j'ai écouté la solitude : ainsi j'ai désappris le silence.

Je ne suis plus qu'une bouche qui parle, un torrent qui mugit entre de hauts rochers : je veux précipiter ma parole dans les vallées.

Et que le torrent de mon amour se précipite sur des chemins de traverse! Comment un torrent ne trouverait-il pas le chemin de la mer?

Sans doute il y a un lac en moi, un lac solitaire, renfermé en lui-même; mais mon torrent d'amour l'entraîne avec lui — vers la mer!

Je vais des voies nouvelles, un nouveau verbe me vient. Comme tous les créateurs, je suis fatigué des vieux langages. Mon esprit ne veut plus marcher avec des sandales usées.

Les vieux verbes marchent trop lentement : — je saute dans ton char, tempête! Et je te fouetterai encore de ma méchanceté!

Comme un cri et comme une voix jubilante, je veux traverser les mers, jusqu'à ce que je trouve les îles bienheureuses où résident mes amis.

Et avec eux mes ennemis! J'aime tous ceux à qui je puis parler! Mes ennemis aussi font partie de ma félicité.

Quand je veux monter sur mon cheval le plus sauvage, c'est ma lance qui m'aide le mieux à sauter en selle; ma lance est le serviteur toujours prêt de mon pied.

La lance que je jette contre mes ennemis! Comme je remercie mes ennemis de pouvoir la lancer enfin!

Trop forte était la tension de mon nuage. Entre les éclats de rire de mes éclairs, j'enverrai de la grêle dans les profondeurs.

Alors ma poitrine se gonflera puissamment, et puissamment elle soufflera la tempête dans les profondeurs : ainsi elle se soulagera.

En vérité, mon bonheur et ma liberté sont pareils à la tempête! Mais je veux faire croire à mes ennemis que Satan rugit sur leurs têtes.

Et vous aussi, mes amis, vous serez effrayés de ma sagesse sauvage; et peut-être vous enfuirez-vous avec mes ennemis.

... Ma sagesse sauvage est une lionne. Elle est devenue enceinte dans les montagnes solitaires; sur de rudes pierres elle a mis au monde son plus jeune lionceau.

Et maintenant elle court follement à travers le désert et cherche un doux gazon — ma vieille sagesse.

Ce morceau donne une idée du puissant lyrisme de Nietzsche. Une prose qui a les emportemens de l'ode, l'écume fougueuse, le mugissement profond des torrens alpestres. Remarquez l'étrangeté de cet amour qui finit en haine et en imprécations. Remarquez aussi l'analogie de cet impétueux départ avec les chevauchées tempêtueuses de Wotan dans la *Valkyrie* et dans *Siegfried*. Zarathoustra, le briseur de chaînes, n'a pas si bien secoué la sienne qu'il le croit. L'ombre de Wagner s'étend sur sa montagne. Le disciple, en fuyant le maître, lui a dérobé un morceau de son masque, un lambeau de son manteau magique.

Nous voici dans les îles bienheureuses, du moins, je le suppose aux promontoires hardis, aux cimes de verdure, aux golfes d'azur, aux mers foncées où le soleil couchant jette ses masses d'or liquide. Car la pensée du prophète fend les airs, et nous n'apercevons ces paysages qu'à vol d'oiseau, entre deux effluves lyriques, comme par des déchirures de nuages. Va-t-il du moins nous montrer son groupe, ses disciples, sa cité idéale? Mais nous n'entendons toujours que le monologue du solitaire, et puis ce sont de nouvelles satires plus violentes, plus amères contre la société qu'il vient de quitter. Il en veut « à la racaille écrivassière » qui empoisonne toutes les sources; aux prêcheurs d'égalité, qu'il appelle « des tarentules de haine et d'envie »; aux sages célèbres « qui ne sont vénérés que parce qu'ils servent la superstition des foules, bêtes de trait qui se laissent atteler comme des bœufs au chariot du peuple, ou comme de petits ânes à l'équipage d'un grand politique »; aux philosophes solennels « qui marchent la poitrine bombée, l'air sublime, mais dont le regard est celui d'un fauve mal dompté, et qui ont toujours l'air d'un sanglier accroupi dans sa bauge ».

Il ne peut souffrir les savans. « On reste affamé à leur table pendant qu'ils croquent la vérité comme on croque des noix. Ils sont pareils à des sacs de farine enveloppés d'un nuage de poussière. Qui se douterait que cette poussière vient des blés et de la joie dorée des moissons? » Les plus maltraités sont les poètes « qui savent peu et apprennent mal, c'est pour cela qu'ils sont forcés de mentir. Ils falsifient leur vin et font dans leur cave plus d'une mixture empoisonnée et indescriptible. Et parce qu'ils savent peu, ils aiment de grand cœur les pauvres d'esprit, surtout quand ce sont de jeunes femmelettes. Ils sont même affriolés des

choses que les vieilles commères se racontent le soir, et ils appellent cette friandise l'Éternel féminin. Un peu de volupté et un peu d'ennui, voilà, jusqu'à présent, le meilleur de leur pensée. Ils s'intitulent volontiers des conciliateurs, mais ce sont des entremetteurs et des faussaires. J'ai voulu jeter mon filet dans leur mer, mais je n'en ai jamais tiré que la tête d'un vieux dieu. Ainsi la mer n'a donné qu'une pierre à l'affamé. Il se peut qu'eux-mêmes soient originaires de la mer. Sans doute on y pêche des perles, mais quand on y cherche une âme on n'y trouve que de l'écume salée. Ils ont aussi appris de la mer sa vanité. La mer n'est-elle pas le paon des paons? Devant le plus hideux buffle, elle roule sa ceinture écumeuse, elle étale son éventail d'argent et de soie. En vérité, leur esprit est lui-même le paon des paons, une mer de vanité; ils font la roue devant des buffles pourvu que ce soient des spectateurs! » Nietzsche excelle dans la satire intellectuelle, qui fustige jusqu'au sang les travers de l'esprit. Mais, outrancier par nature, il force le trait et l'on sent chez lui plus de haine encore que d'indignation. Il atteint peut-être le modèle du genre dans sa satire des *gens cultivés* qui, n'étant rien par eux-mêmes, s'attifent des défroques du passé.

Je vous ai regardés, mes contemporains, ô hommes cultivés qui vous dites intellectuels. — J'ai dû rire! Jamais mes yeux n'ont rien vu de plus drôle et de plus bizarre.

J'ai ri; je ris encore : Voilà, m'écriai-je, la patrie des pots de couleur!

Le visage et les membres barbouillés de cinquante taches : ainsi je vous ai vus à mon grand étonnement, hommes du présent!

Et vous étiez entourés de cinquante miroirs, qui répétaient et flattaient vos jeux de couleurs.

En vérité, vous ne pourriez porter un masque plus carnavalesque que votre propre visage, ô gens du présent. Qui est-ce qui pourrait vous reconnaître?

Vous êtes couverts des signes du passé; et ces signes, vous les avez peinturlurés de nouveaux signes : ah! que vous êtes bien cachés contre tous les interprètes!

Sût-on sonder les reins, qui croira que vous en avez encore des reins? Vous êtes pétris de couleurs cuites et d'étiquettes collées les unes contre les autres.

Tous les temps et tous les peuples me regardent à travers vos voiles; toutes les mœurs et toutes les croyances parlent par vos gestes.

Si je vous arrachais vos voiles, vos chiffons, vos couleurs et vos gestes, il resterait de vous juste assez pour effrayer les oiseaux.

En vérité, moi-même, je suis un oiseau effarouché, depuis le jour où je vous ai aperçus nus et sans couleur; je me suis envolé quand vos squelettes m'ont fait des gestes d'amour.

J'aimerais mieux être journalier dans le monde souterrain des ombres de jadis! — les ombres ont plus de muscles et de sang que vous.

... Vous dites : Nous sommes entièrement réels, sans foi et sans superstition : ainsi vous vous vantez, — hélas! hommes sans poitrine.

Comment pourriez-vous croire, hommes bigarrés, — vous qui êtes les peintures de tout ce qui a jamais été cru!

Vous êtes des réfutations ambulantes de la foi elle-même; vous êtes le rhumatisme vivant de la pensée.

Vous êtes des inféconds : c'est pour cela que vous manquez de foi. Celui qui doit créer a toujours ses rêves prophétiques et ses astres conducteurs, — et croit à la foi!

Vous êtes des portes à demi ouvertes devant lesquelles attendent des fossoyeurs. Et *votre* réalité consiste à dire : « Tout ce qui vit mérite de périr! »

Dans tout ce poème, je vois bien la fin d'un monde, mais je ne vois pas l'aurore du nouveau. O Zarathoustra, prophète impitoyable au passé, impitoyable au présent; toi qui as fermé l'oreille au cri de la souffrance humaine et qui, dirait-on, n'a jamais mis le pied dans un hôpital, dans une mine de houille ou dans un galetas de pauvres; toi qui as étouffé les voix divines de ton propre cœur; toi qui ne crois pas aux puissances célestes et qui veux l'homme surhumain; toi qui ensables les sources de l'amour et qui cependant t'appelles « un chanteur de la joie et un danseur de la vie », es-tu si sûr de toi-même? Il fait sombre autour de toi, dans les vallons de ton île bienheureuse. Quand tu passes le soir avec tes disciples muets dans la clairière ombreuse, les jeunes filles aux belles chevilles qui dansent sur la pelouse cessent subitement leurs rires et s'enfuient malgré ton salut amical. Ton regard leur fait peur. Toi-même tu trembles devant le crépuscule envahissant, et, seul avec ta propre âme, tu recules devant le noir qui s'épaissit dans ses profondeurs.

Dans une de tes courses en mer, au déclin du soleil, tu as vu se profiler sur la splendeur du couchant une île noire, toute semée de tombeaux, et tu as reconnu les tombeaux des rêves chers à ta jeunesse. Mais tu as beau dire que ta volonté invulnérable, ta volonté qui brise les rochers est assise sur ces tombeaux comme la jeunesse éternelle. Tu es inconsolé. Ces rêves que tu pleures malgré tout, ces rêves que rien ne pourra réveiller, ce ne sont pas comme tu le crois tes ennemis, c'est toi-même qui les a tués avec les flèches de ton orgueil! Ta Némésis s'est jetée sur toi et t'accable. Tu voudrais aimer encore, mais tu ne peux plus!

Une nuit, le prophète s'enfuit brusquement comme un voleur, et, quittant les îles bienheureuses, se rembarque pour le continent. Il a besoin d'être seul dans son antre et de se consulter avec son aigle et son serpent. Revenu dans sa montagne, Zarathoustra est hanté malgré lui par l'idée de Dieu. Il la sent suspendue comme une épée de Damoclès sur sa tête. Mais il la nie avec rage. Un certain nombre de sages ont pensé ceci : « Puisque j'ai une âme et un esprit et qu'il y en a d'innombrables, il doit y

avoir une source infinie d'amour et d'intelligence d'où nous venons et où nous retournons, Vénérons-la. » Le nouveau prophète dit : « S'il y avait un Dieu, comment supporterais-je de n'en pas être un ? *Donc* il n'y en a pas. » C'est le paroxysme de l'orgueil athée. L'absence de loi universelle lui paraît nécessaire à la liberté humaine. « J'ai placé cette joie céleste sur l'homme comme une cloche d'azur en enseignant qu'il n'y a pas de volonté éternelle dans les volontés particulières. La raison suprême est ce qu'il y a de plus impossible. » Et il l'appelle « l'araignée céleste qui étreint le monde dans sa toile ». Et il se réjouit que le ciel soit au contraire « un plancher pour des accidens divers. » La vraie prière est un exercice métaphysique spontané, la respiration et l'aspiration par laquelle l'âme communie avec sa source divine. Voilà ce que Zarathoustra ne veut pas admettre. Pour lui c'est la dernière des lâchetés. Les genoux pliés et les mains jointes le font bondir. « Maudits soient tous les diables lâches qui sont en vous, qui geignent et joignent les mains et voudraient adorer. La prière est une ignominie ! » A ceux qui parlent de blasphème, le prophète répond en riant : « Oui, je suis Zarathoustra, l'homme sans Dieu... et de moi naîtra l'homme surhumain. »

Après avoir expédié ainsi les vieilles tables de la loi, il promulgue les nouvelles. Elles se résument en deux idées : le concept de la vie et le concept de la morale. Pour Zarathoustra le fond de toute vie est le désir du pouvoir. Hommes ou animaux font semblant de s'aimer, mais ne s'associent que pour s'accabler les uns les autres. L'esclave subit le maître pour lui dérober de la puissance et l'exercer sur des inférieurs. Le désir de régner est le fond de l'âme et le but de la vie. De ce concept de la vie découle celui de la morale, c'est-à-dire l'idée de force substituée à l'idée du bien et du mal. De ce que les lois de la morale ont subi des variations selon les peuples et les temps, Nietzsche conclut que l'idée du bien n'est qu'une chose relative, arbitraire, individuelle et sans fondement. Il ne voit pas que le bien n'est pas autre chose que l'harmonie de l'homme ou de la société. On peut varier sur les moyens ; l'idée demeure immuable. Le bien conçu comme une harmonie est chose positive ; car elle enfante la vie. Le mal n'étant qu'une discordance est chose négative et sans réalité propre ; car elle produit la destruction et la mort. Pour Nietzsche le bien n'est que la loi du fort imposée au faible. « Fais ce que tu veux, mais sache vouloir », voilà toute sa morale. Le mal pour lui a tout autant de réalité que le bien, il préfère même en général le méchant parce qu'il est plus énergique. « Je ne me lasse pas, dit-il, de la beauté des méchans. Je suis bien heureux de contempler les merveilles qu'élabore la chaude couvaison des

soleils brûlans : tigres, palmiers et serpens à sonnettes. Parmi les hommes aussi il y a de belles portées de fauves, de magnifiques couvées de reptiles et beaucoup de merveilles admirables se trouvent parmi les méchans. Il est vrai que de même que vos sages ne m'ont pas paru assez sages, de même la méchanceté humaine m'a paru au-dessous de sa réputation. Mais, en vérité, il y a encore un avenir pour le mal, et le midi le plus brûlant n'est pas encore découvert pour les hommes. Il faut que de vos chats sauvages naissent des tigres, de vos crapauds et de vos lézards des dragons et des crocodiles. »

Cependant, empoisonné de sophismes, saturé d'orgueil, Zarathoustra tombe de plus en plus sous le poignet d'airain de sa Némésis. Malgré sa superbe outrecuidance, la terreur de l'Éternel et de l'Infini pèse sur lui. Cette terreur prend enfin la forme d'une hallucination. Lui-même appelle ce cauchemar *l'Énigme ou le spectre de la solitude profonde*. C'est malgré lui qu'il trahit cette aventure. Il la conte un soir, à voix basse, à de vieux loups de mer qui l'ont accueilli sur leur navire.

Le cœur dur et les lèvres serrées, je marchais un jour d'un pas lugubre dans le crépuscule cadavéreux. Plus d'un soleil avait sombré pour moi.

Je gravissais un sentier obstiné, méchant et solitaire, qui se tordait sur les pierres croulantes, sans touffe d'herbe ni buisson; le sentier de montagne grinçait sous la morsure de mon talon.

Je passais muet sur le rire moqueur des caillous, écrasant la pierre qui me faisait glisser : ainsi mon pied se forçait à monter.

Oui à monter, en dépit du nain perclus accroupi sur mes épaules, de l'esprit de pesanteur qui versait du plomb dans mes oreilles et des pensées de plomb dans mon cerveau.

Il chuchotait ironiquement, distillant les syllabes : « Oh, Zarathoustra, pierre de sagesse, pierre de fronde, destructeur d'étoiles, tu t'es lancé haut. Mais toute pierre lancée retombe.

« Te voilà condamné à toi-même et à ta propre lapidation. Tu as lancé ta pierre au loin, mais elle retombera sur toi. »

Marchant ainsi, Zarathoustra arrive à un portail de rochers naturels d'où partent deux chemins creux. L'un va vers l'éternité du passé, l'autre vers l'éternité de l'avenir, et sur le portail on lit : « le moment présent. »

Regarde, dis-je au nain, ce moment présent ! De ce porche une rue descend en arrière ; derrière nous il y a une éternité.

Ne faut-il pas que toutes les choses qui peuvent courir aient déjà une fois passé par cette porte ? Ne faut-il pas que tout ce qui *peut* arriver soit arrivé déjà une fois dans le cours des temps ?

Car toutes les choses montent par une de ces vallées pour descendre dans l'autre sans s'arrêter jamais.

Et cette lente araignée qui rampe au clair de lune et ce clair de lune lui-

même, et moi et toi sous le portail qui parlons à voix basse des choses éternelles — n'avons-nous pas déjà existé?

Et ne devons-nous pas revenir pour courir de l'autre côté, en avant, devant nous, dans la longue vallée lugubre — et revenir éternellement?... Le temps lui aussi est un cercle.

Je parlais ainsi et toujours plus faiblement; car j'avais peur de mes propres paroles et de mes pensées de derrière la tête. Alors tout à coup j'entendis hurler un chien.

... Et ce que je vis alors, seul, abandonné, entre ces roches sauvages, sous le plus odieux et le plus désolé des clairs de lune, jamais vraiment je n'ai rien vu de pareil.

Un jeune berger se roulait, se débattait à terre, étouffant, le visage convulsé. Un lourd serpent noir lui pendait de la bouche.

Ai-je jamais vu autant de dégoût et de pâle horreur sur un visage? Sans doute il avait dormi la bouche ouverte: alors le serpent était entré dans son gosier et l'avait mordu là.

Je saisis le serpent dans ma main et je tirai de toutes mes forces — mais en vain. Il était plongé dans la gorge et s'y était fixé de ses crocs. Et je criai au berger: Mors! mors donc! Coupe-lui la tête!

Et dans ce cri, il y avait mon horreur, ma haine, mon dégoût, ma pitié, tout ce qu'il y a eu en moi de bon et de méchant — en un seul cri.

O vous, marins intrépides! aventureux chercheurs dont les voiles rusées tentent les mers inconnues, marins ivres d'énigmes, ô vous qui n'avez peur de rien, vous que des sons de flûte entraînent vers les gouffres perfides!

Répondez, devinez mon énigme, déchiffrez la vision du plus solitaire des hommes.

Les rudes marins de l'aventureux navire ne répondirent rien à Zarathoustra. Ils se contentèrent de tirer leurs cordages en sifflant une hardie chanson de mer, ce qui était peut-être la plus éloquente des répliques. Je tenterai cependant de répondre à leur place. Oui, il y a en tout ceci une puissante Némésis et une logique impeccable. L'idée du Divin ou d'une cause première et d'une fin dernière, antérieure et postérieure au monde visible, supérieure au temps et à l'espace, s'impose à la raison sans qu'elle puisse l'embrasser. Mais l'intuition directe de l'esprit voit en Dieu sa propre source et la raison de tout. L'âme remonte à lui par un acte d'amour et un effort de bonté qui est en même temps la plus haute affirmation d'elle-même et la condition de toute connaissance spirituelle. Zarathoustra en niant, par orgueil, Dieu, l'Ame et l'Amour divin, s'est fermé la sphère supérieure de la conscience, où l'homme trouve dès à présent son refuge et son sanctuaire. Par cette négation voulue, haineuse et opiniâtre, il a mutilé sa propre nature. Ayant détruit en lui-même le paradis de l'âme et l'Olympe de l'Idée pure, il se condamne à tourner éternellement dans le monde élémentaire, *la buffera infernal che mai non resta*, et se plonge dans l'enfer qu'il s'est créé. Il a repoussé en blasphémant l'ange voilé de l'éternité spirituelle; mais le

noir serpent de l'éternité matérielle le mord et l'étouffe (1).

A partir de ce moment, Zarathoustra a sa pensée de derrière la tête. Elle le tenaille et le paralyse. Son harmonie intérieure est détruite; dès lors il ne perçoit plus l'harmonie de l'univers. Il a voulu renverser la hiérarchie des forces dans le monde; voici qu'elle se renverse en lui-même et lui fait perdre la raison. Le vertige le prend et l'abîme l'attire. Il pressent sa folie avec horreur. Mais jusqu'au bout l'orgueil lui fera illusion. Il se persuadera que de son propre effondrement va sortir « l'homme surhumain. » La fin du poème porte déjà les traces visibles de la folie et de l'hallucination. Zarathoustra a ramassé aux confins de son royaume quelques hommes supérieurs qui représentent ce qu'il y a de plus distingué dans la société actuelle. Parmi eux se trouvent deux rois dégoûtés de leur métier, un pape sans emploi, le mauvais magicien et quelques autres originaux. Il les convie tous à un banquet dans sa grotte. Ce repas agreste, assaisonné des sentences caustiques du maître, semble à la fois une parodie du banquet de Platon et de la Cène du Christ. On y déguste un agneau apporté par l'aigle familier en mémoire de ce que « les faibles ne sont bons qu'à être mangés. » Le prophète, s'étant éloigné un instant pour prendre l'air, retrouve ses hôtes en prière devant un âne qu'ils encensent faute d'un autre dieu. Zarathoustra comprend alors que ces gens prétendus supérieurs, qui ont malgré tout besoin d'adorer quelque chose et de diviniser quelqu'un, fût-ce un âne, sont indignes de sa grande pensée. Il lui faut des forts qui ne craignent rien et ne se courbent pas. A ce moment, Zarathoustra voit un superbe lion couché à ses pieds. Ce lion formidable est un lion qui rit. Terrible aux autres, il est doux à son maître et lui lèche amicalement les mains. Il se dresse et mugit. Aussitôt tous les hôtes de la grotte s'enfuient épouvantés et descendent la montagnes à toutes jambes. Le prophète comprend alors que « sa pitié pour les hommes supérieurs a été son dernier péché. » Mais il déclare que « ses vrais enfans vont venir « et rayonne « comme un soleil levant. »

Telle la conclusion de ce poème fameux et de l'évangile anarchique de Nietzsche. La folie complète était proche. Ce qu'il y a de tragique et de vraiment saisissant dans l'histoire de cet homme c'est que l'apothéose de son héros imaginaire fut le signal de sa propre défaite. La figure de Zarathoustra, spectre grandi de lui-même, fut la dernière hallucination par laquelle il voulut se

(1) Mme Salomé raconte que, dans les deux années qui précédèrent l'éclipse totale de son intelligence, Nietzsche était absolument hanté par cette idée du retour éternel des choses. La première fois qu'il lui en parla, ce fut à voix basse, avec tous les signes de la terreur la plus profonde.

cacher l'inévitable abîme, mais qui l'y mena d'autant plus sûrement. Veut-on jeter un coup d'œil dans le drame intérieur qui se joue derrière le poème? Veut-on voir le visage de l'homme sous le masque du héros, et tout ce qu'il y a de désespoir sous ce triomphe apparent? Qu'on lise son avant-dernier écrit intitulé : *Dithyrambe de Dionysos*. On y trouvera le passage suivant : « Maintenant, seul avec toi, double dans mon propre savoir, entre cent miroirs, faux devant toi-même, incertain entre mille souvenirs, fatigué de chaque blessure, refroidi de tous les givres, égorgé dans mes propres filets, connaisseur et bourreau de moi-même! malade qui meurt d'un venin de serpent, prisonnier qui a reçu le lot le plus dur, je travaille courbé dans mon propre puits, enfermé dans mon propre moi comme dans une caverne, je me creuse moi-même et je suis ma propre tombe, impuissant, raide, un cadavre. » Cette entière confession montre assez ce que cet orgueil forcené renferme de misère cachée et à quelles ténèbres aboutissent les plus hardis mineurs de la pensée lorsqu'ils ont éteint en eux-mêmes la lumière de la sympathie.

Au cours de cette étude j'ai fait ressortir les extraordinaires qualités de Nietzsche, afin que l'on mesure la profondeur de sa chute à la hauteur de son esprit.

Écrivain de premier ordre, moraliste pénétrant, penseur profond, satyrique génial, poète puissant à ses heures, ses dons merveilleux semblaient l'appeler à être un réformateur bienfaisant de la pensée pour sa génération. Tout a été englouti dans la pléthore du moi et dans la folie furieuse de l'athéisme. Voilà pourtant celui qu'une fraction de la jeunesse se propose pour modèle et que des esprits légers citent journellement comme le prophète de l'avenir! S'ils ne reculent pas devant ses conclusions, qu'ils apprennent du moins par son exemple où peuvent mener certaines pratiques intellectuelles. L'histoire des idées morales de notre temps accordera sans doute à Nietzsche la grandeur tragique d'un homme qui a eu le courage d'aller jusqu'au bout de son idée, et qui a donné, par son suicide spirituel, la plus éclatante démonstration de son erreur. Quant à Zarathoustra, il mérite de rester dans la littérature comme un monument unique, puisqu'il nous révèle l'âme de l'athée jusqu'au fond. On ne peut que plaindre ceux qui y chercheront une philosophie. C'est un magnifique sépulcre sculpté en marbre, mais un sépulcre qui recouvre — le néant.

ÉDOUARD SCHURÉ.

DE L'ORGANISATION

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

II [1]

EXPÉDIENS ET PALLIATIFS

Au premier problème posé : — *Comment faire pour conjurer la crise de l'État moderne?* et ainsi résolu : *Organiser le suffrage universel*, — s'ajoute et se lie un second problème, dont les données peuvent, ou doivent même être formulées ainsi : *Comment organiser le suffrage universel* de telle façon que, tout en restant universel et égal, il dégage la meilleure représentation, permette la meilleure législation, et assure enfin le fondement le plus solide qu'il soit possible de donner à l'État?

Tant que ce second problème n'est pas résolu, le premier ne l'est qu'à demi : il peut l'être scientifiquement, philosophiquement; il ne l'est point pratiquement et politiquement. Or il nous faut ici une solution pratique et politique; plus encore que d'une doctrine, nous avons besoin d'un texte de loi. Cette solution politique, il y a peut-être un moyen de la trouver et sûrement, si

(1) Voir la *Revue* du 1er juillet.

le moyen existe, ce ne saurait être que celui-ci : Repasser un à un tous les systèmes imaginés depuis qu'on s'est aperçu des vices du suffrage universel, depuis cinquante ans que nous l'avons; les analyser un à un et les critiquer par rapport à chacun des termes énoncés, en se souvenant qu'il ne s'agit pas seulement *de corriger ou d'atténuer tel ou tel des inconvéniens du suffrage universel inorganique*, mais bien *d'organiser le suffrage universel;* de l'organiser profondément et presque au sens qu'a le mot en biologie ou en physiologie; qu'il ne s'agit pas de moins que de mettre d'accord l'*institution* nationale avec la *vie* nationale; et, en somme, de substituer à quelque chose de très simple, mais de mort-né, quelque chose de vivant, mais par là même d'assez complexe.

Ainsi, le chemin est tracé : aller du tout simple au moins simple, du moins simple au plus compliqué, et, cependant, prendre garde que si aucun de ces systèmes ne fournit à lui seul, sans doute, la solution cherchée, chacun d'eux ou quelqu'un d'entre eux peut apporter un élément de solution; que si aucun d'eux, sans doute, n'organise le suffrage universel, plusieurs d'entre eux peuvent quand même servir à l'organiser. — Nous ne verrons donc guère, au début, que les plus timides et, par conséquent, les moins efficaces, ceux qu'on appellerait volontiers des *expédiens* ou des *palliatifs;* mais, s'ils contiennent quelque parcelle dont on puisse tirer de l'ordre et de la vie, et qui soit à quelque degré un principe d'organisation, il serait dommage de la perdre, pour les avoir jugés trop vite et les avoir rejetés trop dédaigneusement.

I. — EXPÉDIENS COMPATIBLES AVEC LA FORME ACTUELLE

1° L'Éducation du suffrage universel.

Ce qui vient d'abord à l'esprit, c'est que l'éducation du suffrage universel n'est pas faite et qu'il faut la faire. Là-dessus, on n'hésite pas; on ne s'interroge pas; et pourtant, il vaudrait la peine d'y réfléchir : en effet, qu'est-ce, au juste, que de faire l'éducation du suffrage universel? et cette éducation, si hautement désirable, peut-on ou ne peut-on pas la faire? et à supposer qu'on l'entreprenne, avec quels instrumens, par quels procédés? On en voit trois ou quatre : *l'école, la presse, les associations libres*, enfin une sorte d'*auto-éducation*, — l'électeur, en votant, s'apprenant à voter, comme c'est, si l'on en croit le proverbe, en forgeant qu'on devient forgeron.

L'*école*, l'école primaire, de la ville au village. Mais qu'y enseignera-t-on? La lecture, l'écriture, les quatre règles de l'arithmé-

tique, un peu d'histoire et de géographie ; avec cela force « leçons de choses ». Et après? Tout homme qui sait lire est un homme sauvé : soit, puisqu'on nous l'affirme ; mais tout homme qui saura lire saura-t-il choisir un bon député? Quel rapport nécessaire y a-t-il entre savoir lire et savoir voter? Bien peu de personnes s'en sont embarrassées, et l'on a eu tôt fait de les traiter d' « ignorantins », d' « obscurantistes » ou, ce qui dit tout, de « réactionnaires ». On est parti bravement, et généreusement, en campagne. Nous avons découvert et expérimenté une folie nouvelle, la folie scolaire. Qui niera qu'il y eût des maisons d'école à bâtir et des communes à pourvoir de maîtres d'école? Mais pourquoi cette architecture? et pourquoi cette apothéose? Des monumens, partout des monumens! L'État aidera les communes à jeter l'argent par les fenêtres, pourvu que les fenêtres aient des sculptures, et toujours plus de frontons et toujours plus de devises! Au sommet, en plein ciel, l'instituteur transfiguré, versant sur le pays des torrens de lumière. Ce n'est plus l'humble fonctionnaire, dont l'utile et modeste office était de faire épeler les enfans. C'est une espèce d'apôtre. L'instituteur primaire, c'est l'Homme qui forme l'homme et le Citoyen qui prépare le citoyen.

Afin de l'aider dans sa tâche, on l'a muni d'un *vade-mecum* ou d'un guide, d'un manuel d'instruction morale et civique. L'instruction primaire, en général, c'était bien ; mais un enseignement spécial, moral et *civique*, c'est mieux. Des hommes politiques considérables et les plus populaires de nos professeurs se sont mis à en fabriquer à l'envi, de ces petits traités, qui devaient porter au loin la saine doctrine. Au fond des Landes ou de la Basse-Bretagne, il n'y aurait plus désormais un seul paysan qui ne sût par cœur tous les articles de la Déclaration des droits, chef-d'œuvre de l'esprit humain! Nous avions déjà des soldats de sept ans : nous allions maintenant avoir des citoyens de sept ans, ferrés sur la théorie du scrutin non moins que sur le maniement du fusil. Et peut-être les avons-nous eus, peut-être bien les avons-nous, ces bataillons de jeunes citoyens. A sept ans, ils sont de première force et réciteraient leur manuel, comme le parfait taleb récite le Koran, de bas en haut et de haut en bas, de droite à gauche et de gauche à droite, à l'endroit et au rebours, par la fin et le commencement.

Pendant que le maître les tient en classe, c'est merveilleux : avez-vous lu leurs rédactions? Mais, à treize ans, les parens les reprennent, et ils s'en vont à l'atelier ou à la charrue. A vingt et un ans, quand ils atteignent l'âge électoral, de toutes les notions plus ou moins abstraites dont on leur avait gavé la mémoire, il ne reste rien, que des bribes et des mots naufragés, qui flottent...

« Êtes-vous républicain? — Oui, monsieur, je suis républicain, par la grâce de... l'Auteur de la nature. » Car c'est cela, et ce n'est que cela; un catéchisme qui a détrôné l'autre, qui n'est pas mieux compris et qui pénètre moins. C'est cela : une sorte d'initiation religieuse, faite de trop bonne heure et qu'il est impossible ou très difficile de défaire ou de refaire plus tard. Et ce caractère religieux est si accusé, qu'un écrivain anticlérical et franc-maçon comme Bluntschli a proposé sérieusement d'instituer, vers la vingtième ou la vingt-cinquième année, une fête solennelle de la « confirmation civique ». Tant il pensait aussi que l'école laissait à faire, ou qu'il y avait après elle des pertes à réparer; que le citoyen en exercice n'était plus que vaguement l'apprenti citoyen ; et qu'entre treize ans et vingt-cinq les vertus de l'éducation subissaient un inquiétant déchet!

L'école ne suffit donc pas : l'instruction primaire ne suffit pas, même renforcée d'une instruction civique sur manuels spéciaux. Certes, c'est faire quelque chose pour l'amélioration à venir du corps électoral que de réduire le nombre des illettrés, de ceux qu'en Italie, avec un sens plus fin des nuances, on nomme les sans-alphabet, *analfabeti;* car c'est quelque chose que de savoir lire. Mais ce n'est pas assez, et même, au point de vue politique, comme d'ailleurs à tous les points de vue, ce n'est pas le plus important. Le plus important, le voici : Sachant lire, lira-t-on? et, si on lit, que lira-t-on? Et nous sommes amenés ainsi à rechercher ce que peut la *presse*, ce qu'elle vaut comme second facteur, comme auxiliaire, pour l'éducation du suffrage universel. Elle peut au moins autant que l'école. Mais « elle peut », en ce point, signifie « elle pourrait ». Elle pourrait infiniment si... Si elle n'était pas ce qu'elle est devenue.

Oui, si ceux qui l'ont en mains l'eussent voulu, elle eût pu modifier à la longue et façonner, transformer et conformer un peu le corps électoral. L'homme reçoit aisément ses pensées et ses opinions toutes faites. La presse avait donc devant elle un vaste champ d'action et, dans l'État moderne, un grand rôle à jouer, un rôle qui faisait d'elle, autrement que par figure de style, une puissance de l'État... C'est cette part essentielle dans la vie et dans la direction de l'État que John Stuart Mill revendiquait pour elle, quand il disait « qu'elle avait remplacé le Pnyx et le Forum, et que, grâce à elle, dans le régime représentatif, se conservait comme une trace de démocratie directe. »

Mais ce n'est calomnier, ni injurier, ni dénigrer personne que de le reconnaître sincèrement : nulle part, peut-être, elle n'a été, en tout cas elle n'est plus, à d'honorables exceptions près et sauf en ce qui touche le patriotisme, à la hauteur de sa mission. Nos

journaux les plus sages et les mieux informés, les seuls qui aient du poids et de l'autorité chez nous et au dehors, ne sauraient guère contribuer à l'éducation du suffrage universel, parce qu'ils ne vont pas assez avant dans le peuple; et, aussi bien dans ces journaux mêmes, que de questions sont traitées légèrement, sans étude, à la hâte et presque au pied levé! Que de formules vides de sens, d'aphorismes non vérifiés, de préjugés momifiés en phrases de convention! que d'oripeaux et de « clichés », ou, d'un seul mot, que de fétichisme politique! Pour d'autres, c'est la frivolité et le dilettantisme mêmes; ce qu'on appelle « l'esprit » et ce qu'on appelait « la gauloiserie », raffinés et tournés en un « parisianisme » de café et de coulisses, avec un reportage impudent, qui ne respecte ni devoirs, ni droits, ni deuils, ni misères, et qui s'indigne quand il se trouve encore quelqu'un qui, ne croyant pas devoir mettre tout le monde dans ses secrets de famille, ose défendre sa porte à un « représentant de la presse ».

Hâtons-nous, du reste, de l'avouer, puisque ce n'est que justice : s'il y a là un mal qui, invétéré et exaspéré, se changerait en une vraie maladie sociale, la presse n'est pas seule coupable, et le public l'est autant qu'elle. La presse sert au public ce qu'il aime : elle a tort de le lui servir, mais le public a tort de l'aimer. Voilà pour les péchés capitaux de la presse : le manque d'idées et de connaissances, la routinière banalité du fond et de la forme, la satisfaction à peu de frais, la course au renseignement, exact ou inexact, la précipitation à conclure, l'habitude de trancher en tout, la tendance à entraîner l'opinion publique et à la dévoyer sur des sujets qui ne sont pas matière d'opinion publique, le penchant à la suspicion et la complaisance au scandale. On ne veut rien dire de plus, ni faire même l'allusion la plus voilée à certaines pratiques : nous ne parlons ici de la presse qu'en tant qu'agent d'éducation pour le suffrage universel.

Mais il est une observation d'une portée plus générale et qu'on ne peut pas ne pas faire. Puissance ou non, la presse est un produit de ce siècle. Or, économiquement, qu'est-ce qui donne à ce siècle sa physionomie entre tous les autres? C'est qu'il a vu baisser les prix, s'étendre le marché, diminuer la qualité, s'accroître le goût et le besoin de gagner. A tous égards, la presse, dont il s'est plaint parfois, est son sang et sa fille. A mesure que le prix des journaux a baissé, leur clientèle s'est étendue; à mesure que la presse est apparue comme un instrument de lucre ou de spéculation, on ne lui a plus guère assigné pour but que de gagner. La préoccupation de « l'affaire » a dominé, puis absorbé, jusqu'à ce qu'elle achève un jour de l'étouffer, la préoccupation doctrinale. En même temps et d'un autre côté, à mesure que le

public s'étendait, la qualité de la presse descendait à cette médiocrité qui est le lot et comme la loi des foules. Ce n'est pas la presse qui a élevé le public jusqu'à elle, c'est le public qui a attiré la presse jusqu'à lui. Elle n'a pas haussé le public à un sou jusqu'à une politique raisonnée et consciente : elle s'est contentée de jeter à tout le public indifféremment sa pâture quotidienne de politique à un sou. Ne pouvait-elle pas comprendre et pratiquer autrement son rôle? C'est une grande question, mais pour toutes ces raisons, ce qu'il y a de sûr, c'est que la presse n'a pas fait l'éducation du suffrage universel et que, pour la faire, il lui faudrait elle-même se refaire du tout au tout.

Outre l'école et la presse, il y aurait encore, pour faire cette éducation, les *associations libres*. Et à la vérité, elles ne manquent pas, mais elles ne sont ni assez nombreuses ni assez suivies. Quelques-unes ont déjà tenté et accompli d'excellente besogne, mais plutôt en vue de l'instruction générale que de l'éducation politique, et, on le répète, l'une ou l'autre, ce n'est pas tout un. Peut-être ne s'y essaieraient-elles pas sans danger; et le danger, pour une société qui voudrait travailler à l'éducation du suffrage universel, serait de devenir la chose d'un politicien ou d'un groupe de politiciens, lesquels ne la regarderaient que comme un outil à pétrir sous leurs doigts la pâte électorale. Deux ou trois grandes associations ont à peu près, quant à présent, échappé à ce péril, mais on voit bien les grippeminauds qui les guettent. Alors, elles seraient perdues pour le bien à faire, l'éducation et non la captation de la liberté ou du droit politiques; elles ne seraient plus — et la plupart des autres en sont là — que de pures ou d'impures boutiques, hypocrites succursales de comités, dont l'éducation du suffrage est le moindre souci et qui ont, au contraire, un intérêt certain à ce que cette éducation, tant prônée par eux, se passe en belles paroles, mais, venant aux actes, à ce qu'elle ne soit jamais faite.

Reste enfin le suffrage universel *auto-didacte*, l'*auto-éducation* du suffrage universel, en laquelle l'âme noble et quelque peu naïve de John Stuart Mill a professé une foi si touchante, et si ruinée en nous par l'expérience. Mais quel gaspillage de temps et de peine! quels tâtonnemens et quelles malfaçons, si l'on devait tout tirer de soi-même, s'instruire sans maîtres, à la sueur de son front, et, à chaque fois, réinventer son art! Depuis que l'humanité se connaît, elle ne s'est appliquée qu'à cela : à devenir forgeron autrement qu'en forgeant et quand, pour le devenir, il lui en eût coûté un trop dur effort, la lassitude l'a prise; — et elle n'a pas forgé. Au surplus, et quoi qu'il en soit, il y a cinquante ans que nous votons, et votons-nous

« mieux », savons-nous mieux voter qu'au premier jour?

Et, d'autre part, toute éducation, même dite mutuelle, suppose quelqu'un qui veuille bien enseigner et quelqu'un qui veuille bien apprendre. Dans l'égalité absolue, l'éducation est impossible; et qui se résignera à apprendre? qui se dévouera, — ou se risquera, — à enseigner? Où sont les influences sociales? les influences fixes et sûres, celles qui s'exerçaient d'elles-mêmes, tacitement et de proche en proche, par le seul fait de la position acquise? Où est la « hiérarchie sociale »? Qui donnera, et qui recevra un conseil? Qui l'offrira, et qui le demandera? Qui l'apportera, et qui le supportera? Il n'y a plus que des électeurs: tout citoyen est électeur, tout électeur est souverain, tout souverain se gouverne et gouverne à sa guise; nul n'est plus souverain, plus électeur, plus citoyen que nul autre, et comme nul autre n'a à apprendre, nul non plus n'a à enseigner.

Au résumé, si l'éducation du suffrage universel doit faire l'objet de tous nos vœux, ni l'école seule, ni la presse seule, ni, seules, les associations libres, ni le suffrage universel, se développant et s'éclairant par sa force intrinsèque, ne peuvent l'entreprendre avec chance de succès. Réunies, l'école, la presse et les associations libres y arriveraient-elles, que, les générations se succédant, l'œuvre serait sans cesse à recommencer. Et persévérât-on, recommençât-on toujours, que ce ne serait pas encore assez. Le suffrage universel, amendé par l'éducation et fait par elle plus viril, serait préférable, incomparablement, à ce suffrage universel brutal, enfantin et barbare: mais, encore et toujours, le même problème s'imposerait, et encore et toujours s'imposerait la même solution. « Élever » le suffrage universel ne dispenserait pas de l'organiser. L'éducation du suffrage universel rendrait vraisemblablement plus facile, mais à peine moins urgente et ne rendrait pas moins nécessaire l'organisation du suffrage universel; et celle-ci demeurerait supérieure à celle-là, d'autant que le corps vivant est supérieur à de la matière dégrossie.

2° *Le vote obligatoire.*

Une deuxième plaie du suffrage universel inorganique, c'est le grand nombre des abstentions. Elles atteignent des proportions telles qu'on a pu voir des Chambres ne représenter certainement qu'une minorité, par rapport au total des électeurs inscrits. Pour nous en tenir au passé, les statistiques officielles déclarent, aux élections d'octobre 1889 (et l'on se rappelle combien à ce moment les passions politiques étaient montées et combien la lutte était vive) une moyenne de 76,6 votans pour 100 électeurs portés sur

les listes, soit près d'un quart d'abstentionnistes, quel que puisse être le motif de l'abstention ou de l'absence. Un quart, c'est la moyenne ; mais, dans plusieurs départemens, le chiffre des abstentions dépasse sensiblement le tiers. Dans quelques-uns, il arrive presque à la moitié des électeurs inscrits.

Depuis 1889, l'indifférence, le détachement, n'ont fait encore qu'augmenter et l'on peut, par la simple observation, évaluer à un tiers environ, dans la plupart des circonscriptions, le chiffre des abstentions aux élections dernières. Défalquez les bulletins blancs, les bulletins nuls, les votes fantaisistes : il reste un député élu par la moitié, plus un, de moins des deux tiers des électeurs inscrits, — c'est-à-dire par moins d'un tiers, — c'est-à-dire par une minorité, — dont il faut une fiction un peu forte pour faire une majorité, la majorité et même, dans la rhétorique parlementaire, « le pays ».

Les abstentions creusent donc et minent en quelque sorte la plupart des élections : elles condamnent les majorités à n'être que des apparences et les Chambres, que des fantômes. Et non seulement elles réduisent à des minorités les prétendues majorités ; non seulement elles restreignent à l'excès la quantité des électeurs réellement représentés, mais elles ont une détestable action sur la qualité des représentans, et de contre-coup en contre-coup elles détériorent toute la politique. Car si, suivant un mot aussi juste que piquant, ce sont toujours, à la guerre, les mêmes qui se font tuer, ce sont toujours, aux élections, les mêmes qui ne se font pas tuer, pour cette raison péremptoire qu'ils ne répondent pas à l'appel. Oui, ce sont toujours les mêmes et, par malheur, ce sont toujours les plus posés, les plus rassis, les plus intelligens, il faut le dire : ce sont les meilleurs, d'où il suit que notre sort à tous dépend des moins bons ou des pires.

Mais qu'y faire? Traîner aux urnes ces réfractaires ou ces récalcitrans? Décréter le vote obligatoire? On sait des législateurs amateurs et même des législateurs en titre qui ne reculeraient pas devant cette extrémité. Tout récemment, deux propositions portant obligation de voter ont été soumises à la Chambre, l'une venue de la droite, et l'autre d'une de nos gauches ; ce qui prouve au moins que le fléau de l'abstention n'épargne aucun parti. Il sera curieux de voir ce que décidera sur ce sujet une assemblée dont chaque membre a, chaque jour et dix fois par jour, à la bouche ces syllabes sacrées : « la souveraineté nationale », puisque, enfin, si je suis souverain, le premier usage que j'aie le droit de faire de ma souveraineté, c'est précisément de n'en pas faire usage. Un souverain qu'on oblige à l'exercice de la souveraineté a « un supérieur humain » et, par définition, n'est plus un sou-

verain; une souveraineté de l'exercice de laquelle on ne pourrait pas, quand il plaît, s'abstenir et qu'on ne pourrait pas au besoin abdiquer, n'est plus une souveraineté; c'est, dans le langage du droit comme en logique, une servitude.

Il faut, par conséquent, choisir entre « le vote obligatoire » et « la souveraineté du peuple. » Se résout-on à passer outre et convient-on, comme nous le disons, nous, que voter n'est ni l'exercice d'une prétendue souveraineté, ni l'affirmation positive d'un prétendu droit naturel, mais une commission, une charge ou une fonction sociale, conférée par l'État au profit de l'État, l'objection théorique disparaît en partie, mais tout n'est pas fini. En effet, quelle sera la sanction? Le vote est obligatoire, sous peine... Sous peine de quoi? Nécessairement, voici quelle sera la peine : lorsqu'on aura négligé de voter deux ou trois fois et qu'on aura reçu deux ou trois avertissemens, après s'être vu afficher à la porte de la mairie, on sera rayé de la liste électorale.

La belle affaire! et le beau sermon que fera le juge à ce citoyen peu zélé : « Un tel, il y a cinq ans que vous n'avez voté. Eh bien! vous ne pourrez voter que dans cinq ans, quand, par la suspension de votre devoir électoral, vous aurez appris ce que c'est que le devoir électoral! » Et, sans doute, nous sommes si étrangement faits qu'un tel, qui ne votait jamais, sera peut-être puni et souffrira peut-être d'être privé de suffrage. Mais, pour parler de pénalité, ce n'est pourtant pas là une pénalité. Que si l'on veut de vraies peines, des peines afflictives (seront-elles aussi infamantes?) quelles seront-elles? L'amende? la prison même? Alors combien d'amende? et combien de prison? Un franc, — comme dans le canton de Schaffouse? Deux francs, — comme dans Saint-Gall? De un à trois francs, avec réprimande, et vingt francs, en cas de récidive dans les six ans, — comme en Belgique? Et justement, la Belgique vient de faire, en grand, une application du vote obligatoire. Mais, ainsi que le remarquait un des rapporteurs, « ce principe de l'obligation existe, du reste, dans ses lois. On est obligé de faire partie du conseil de famille; on ne peut se soustraire aux fonctions de juré; on ne peut refuser le service de la garde civique, et il faut participer aux élections de la garde. » — L'argument est irrésistible, pour les pays qui jouissent encore du régime bourgeois de la garde civique. Mais, pour les autres, qui ne le connaissent plus, ce serait s'exposer à quelque ridicule que d'instituer la salle de police, « les haricots » du suffrage universel; et l'effet obtenu, quand on enverrait réfléchir les citoyens trop mous ou les souverains trop fainéans que nous sommes, sur l'inconvénient qu'il y a à dédaigner la souveraineté, ne serait probablement pas celui que l'on aurait poursuivi.

Et puis, n'y a-t-il pas abus à conclure de l'obligation de faire partie d'un conseil de famille, ou de l'obligation de remplir les fonctions de juré, ou de l'obligation de s'acquitter du service militaire, ou de l'obligation de payer l'impôt, — à l'obligation de voter? Je sais toujours à qui l'on doit nommer un conseil de famille et qui peut être le tuteur; de qui j'ai à apprécier les actes que l'on incrimine; à qui, soldat, je dois obéir, et à qui, contribuable, je dois verser mon argent; mais, électeur, je ne sais pas toujours pour qui je dois et puis *utilement* voter. Lorsque je sors du régiment, j'en sors libéré du service; lorsque je reviens de chez le percepteur, j'en reviens libéré de ma dette; lorsque je reviens du scrutin, je n'en reviens pas toujours représenté. Néanmoins me contraindrez-vous à aller perdre mon temps pour égarer ma voix, s'il n'y a, d'aventure (et c'est une aventure fréquente), aucun des candidats en qui j'aie confiance? Et, à défaut de l'acte utile, m'astreindrez-vous au simulacre? Devrai-je faire, de par la loi, le geste auguste de l'électeur? — Ombres lamentables et lamentables urnes!

Toutefois, à condition de ne pas s'accrocher opiniâtrément à « la souveraineté du peuple », peut-être serait-il, un jour, possible et légitime de rendre le vote obligatoire; mais seulement après qu'on aurait assuré à tout électeur le vote *utile*. Les Belges eux-mêmes n'ont pas superposé le vote obligatoire au suffrage universel pur et simple et complètement inorganique. Et nous en revenons encore au même point: que de tenter, *présentement*, l'éducation du suffrage universel et d'établir, *présentement*, l'obligation du vote, ce sont bien, si l'on veut, des expédiens, dont le bénéfice d'ailleurs est, *présentement*, incertain; mais que l'un ne dispense point d'organiser le suffrage universel, et que l'autre est inacceptable, à moins que le suffrage universel n'ait, avant de l'admettre, été *organisé*. Peut-être aussi, quand, en organisant le suffrage universel, on aura rendu le vote sûrement *utile*, pourra-t-on faire l'économie d'une contrainte, et sera-t-il alors inutile de rendre le vote *obligatoire*.

II. — CHANGEMENS SEULEMENT DANS LA FORME

De ces expédiens, ou de ces palliatifs, l'éducation du suffrage universel et l'obligation du vote, — l'éducation est difficile à faire, elle serait constamment à recommencer; — l'obligation est difficile à imposer, tant que l'utilité du vote n'est pas garantie à tout électeur. Mais n'étaient ces difficultés, ces doutes sur l'efficacité de l'éducation et sur l'équité de l'obligation, pour l'éducation, il n'y aurait qu'à l'entreprendre, et il n'y a même pas de loi à

faire; pour l'obligation, il y aurait à faire une loi, mais si le principe en peut être débattu, si l'opportunité en peut être contestée, cette loi, du moins, serait faisable, comme l'éducation le serait, sans toucher au suffrage universel tel qu'il est, sans y rien changer. L'éducation du suffrage et l'obligation du vote sont l'un et l'autre des expédiens, des palliatifs qui n'exigent aucun changement, même dans la forme actuelle du suffrage. Il y en a d'autres, au contraire, qui exigeraient des changemens dans la forme, et quelques-uns, des changemens, minimes, il est vrai, dans la substance du suffrage actuel. Parmi les premiers : le scrutin de liste à substituer au scrutin d'arrondissement; le vote public à substituer au vote secret; la limitation des dépenses électorales à substituer à la liberté de ces dépenses. — On ne dit pas que tout cela *doive* être substitué à ce qui existe, mais seulement qu'on *pourrait* l'y substituer, et que ce sont encore des expédiens ou des palliatifs proposés, lesquels emporteraient des changemens dans la forme du suffrage universel. Ces expédiens, que valent-ils? Et que donneraient ces changemens?

1° *Scrutin de liste ou scrutin d'arrondissement.*

C'est une question qui n'a jamais été tranchée, depuis que l'on procède à des élections, de savoir lequel des deux modes est le préférable : du scrutin de liste ou du scrutin d'arrondissement. Le scrutin de liste a ses partisans, mais le scrutin d'arrondissement a les siens; le scrutin de liste a ses adversaires, mais le scrutin d'arrondissement en a d'aussi résolus et d'aussi bien armés. Le scrutin de liste a ses mérites, mais le scrutin d'arrondissement n'est pas sans en avoir une part; le scrutin de liste a ses inconvéniens, mais le scrutin d'arrondissement n'en a-t-il point, et davantage? L'éloquence, la force dialectique qu'on a mises à soutenir le scrutin de liste n'ont d'égales que la force dialectique et l'éloquence qu'on a dépensées pour soutenir le scrutin d'arrondissement. L'abondance d'exemples en faveur du premier ne le cède pas d'un seul à l'abondance d'exemples en faveur du second. Autant pour l'un, autant pour l'autre; les membres les plus ingénieux de tous les parlemens qui se sont succédé se sont bornés à mieux aimer les uns, l'un, et les autres, l'autre; — quelquefois même, tantôt l'un, tantôt l'autre.

L'empressement avec lequel on a quitté le scrutin d'arrondissement pour adopter le scrutin de liste serait incomparable et décisif, sans l'empressement avec lequel on a quitté le scrutin de liste pour revenir au scrutin d'arrondissement. De 1789 à 1875, la France a accueilli, puis rejeté, une douzaine de constitutions,

et, sous toutes ces constitutions, elle a fait une douzaine de fois le voyage; le pendule législatif a oscillé une douzaine de fois entre le scrutin d'arrondissement et le scrutin de liste, proclamés tour à tour exécrables et supérieurs. En 1793, l'uninominal; en 1795, la liste; en 1814, l'uninominal; en 1817, la liste; en 1820, l'uninominal; en 1848, la liste par département; en 1852, l'uninominal; en 1871, la liste; en 1875, l'uninominal; en 1885, la liste; en 1889, l'uninominal. Et de même hors de France. Certains pays, comme l'Italie, qui avaient le scrutin de liste, l'ont remplacé par le scrutin d'arrondissement; mais ils avaient eu auparavant le scrutin d'arrondissement, qu'ils avaient remplacé par le scrutin de liste, — et il n'est pas bien sûr qu'ils s'en tiennent là. Certains pays, comme l'Angleterre, les Pays-Bas, la Belgique, l'Espagne, ont essayé d'une combinaison des deux procédés, et ne s'en sont pas trouvés plus mal, — ni mieux. Ainsi, ni l'infériorité ni la supériorité d'un mode de scrutin sur l'autre n'a été catégoriquement, irréfutablement démontrée, ni par des raisonnemens, ni par les résultats.

Les partisans du scrutin d'arrondissement font valoir que, avec le scrutin de liste, « il est impossible que les électeurs connaissent tous les candidats. » Cela est vrai; mais est-il vrai que, avec le scrutin d'arrondissement, tous les électeurs connaissent le candidat? — Avec le scrutin de liste, disent-ils, le comité est tout-puissant, au chef-lieu du département; et, avec le scrutin uninominal, le comité n'est-il pas tout-puissant au chef-lieu de l'arrondissement? — « Le scrutin de liste favorise le mouvement plébiscitaire »; mais le scrutin uninominal l'entrave-t-il? et ne pourrait-on pas répondre que, plus les circonscriptions sont petites, plus elles sont dans la main et à la merci du pouvoir central? — « Le scrutin de liste favorise des coalitions qui révoltent la conscience publique, et c'est la *nuance* extrême qui impose ses volontés. » Et en quoi le scrutin d'arrondissement empêche-t-il les coalitions, ou garde-t-il de la chute aux extrêmes? Mais on ajoute : « Par le scrutin de liste, la minorité est sacrifiée. » Ne l'est-elle donc pas par le scrutin d'arrondissement?

Les partisans du scrutin de liste répliquent : « Avec le scrutin d'arrondissement, les élections, à y bien regarder, n'ont point de sens politique, ou elles en ont peu, ou elles en ont moins qu'avec le scrutin départemental; elles ne déterminent point de courant politique. » — « Tant mieux! tant mieux! s'écrient les autres : avec le scrutin uninominal il n'y a pas, comme vous dites, de courant politique, mais il n'y a pas de crues subites et de débordemens : c'est un petit flot qui coule lentement, mais sûrement; qui dort un peu, mais auquel on peut sans impru-

dence confier sa barque. » Les partisans du scrutin de liste reprennent alors : « Mais, avec votre scrutin d'arrondissement, nous n'aurons jamais que des choses médiocres et des hommes médiocres, des intérêts et des députés de clocher. » — « Ce sont les intérêts réels, leur riposte-t-on du camp opposé, et les hommes médiocres sont les hommes *pratiques*. Après tout, vous en avez usé, du scrutin de liste, il n'y a pas longtemps : quels hommes si éminens nous a-t-il donnés ? »

« Enfin (et c'est le coup que tenaient en réserve les défenseurs du scrutin de liste), enfin ! le scrutin d'arrondissement fausse l'esprit même du régime : le représentant, avec lui, n'est plus qu'un commissionnaire, qui assiège les ministres et les bureaux ; si bien que des électeurs aux candidats, des comités aux députés, des députés aux chefs de groupes, et des chefs de groupes aux ministres, la politique n'est plus qu'un marchandage. » Le coup est bien lancé et il porte, mais le scrutin d'arrondissement n'en est pas frappé à ne s'en plus relever : « Commissionnaires pour commissionnaires ! peuvent encore répondre ses apologistes : au lieu de commissionnaires d'arrondissement, vous aurez des commissionnaires de département. Le régime n'y gagnera rien, et les ministres y perdront ; car, pour n'être plus assiégés par un seul député, ils le seront par toute une députation. »

S'il n'y avait que ces raisons pour et contre le scrutin de liste ou pour et contre le scrutin d'arrondissement, il semblerait que leurs avantages, comme leurs inconvéniens respectifs, se compensent et que, au total, ils s'équilibrent presque ; que les deux procédés se valent ; qu'on est, entre eux, dans une complète liberté d'indifférence ; — et l'on ne s'expliquerait pas que tant et de si célèbres orateurs aient prononcé tant et de si longs discours en faveur de l'un ou de l'autre. Soit en faveur de l'un, soit en faveur de l'autre, les motifs invoqués sont, en général, négatifs : on n'affirme pas la supériorité de l'un des deux modes de scrutin ; on nie la supériorité de l'autre : le scrutin de liste a contre lui ceci, mais le scrutin uninominal n'a-t-il pas cela ? Et les critiques ou les reproches qu'on se renvoie de l'un à l'autre ne manquent, ni d'un côté ni de l'autre, de fondement. Mais, tout de même, entre le scrutin d'arrondissement et le scrutin de liste, il n'y a pas égalité parfaite, et si l'on considère, comme on le doit, à quelles fins est institué le suffrage, le scrutin de liste a sur le scrutin uninominal une supériorité positive.

Premièrement — le droit de suffrage est institué par l'État au profit de l'État, qui cherche, dans les élections, une impulsion et une direction, ou une indication, pour la politique. Par suite, plus l'impulsion sera énergique, plus la direction sera ferme, plus

l'indication sera nette, — plus le scrutin tournera au profit de l'État et meilleur sera le mode employé. Si le scrutin de liste donne mieux cette impulsion, cette direction ou cette indication, il répond mieux à la première fin du suffrage, il sert mieux l'État, il vaut mieux que le scrutin d'arrondissement.

En second lieu, — le droit de suffrage est institué pour assurer à tous les citoyens, avec la meilleure législation, la meilleure représentation de leurs intérêts les plus généraux. Par suite, plus il y aura de citoyens représentés, mieux ils seront représentés, plus généraux ou moins particuliers seront les intérêts représentés, meilleure sera la représentation, et meilleure la législation, — plus le scrutin tournera au profit commun de tous les citoyens et meilleur sera le mode employé. Si le scrutin de liste donne mieux cette représentation plus générale, cette législation inspirée de plus haut, et de vues moins fermées, il répond mieux à la seconde fin du suffrage, il sert plus de citoyens, et sert mieux tous les citoyens, il vaut mieux que le scrutin d'arrondissement.

Mais ce n'est pas tout. Moins la division électorale sera arbitraire, plus elle respectera la géographie et l'histoire, et meilleur sera le mode de scrutin. Or, le département est déjà un découpage, arbitrairement fait sur la carte de France, mais l'arrondissement l'est bien plus, et la circonscription l'est bien plus encore. La circonscription, en effet, n'a de base que dans un chiffre de population, lui-même arbitrairement fixé : il est convenu qu'il y aura un député par 100 000 habitans. Mais pourquoi 100 000? et pourquoi prend-on ces 100 000 habitans ici plutôt que là? Ce découpage, opéré arbitrairement, du territoire en circonscriptions électorales se prête à tous les calculs et à toutes les combinaisons; il renverse ou détruit toute relation, tout rapport entre la force ou l'importance des partis dans le pays et leur représentation dans le parlement, comme on l'a vu en Allemagne, aux élections pour le Reichstag, comme nous le voyons en France, et comme on vient de le voir en Angleterre. De plus, en associant violemment et bien qu'ils en jurent, des intérêts locaux souvent contradictoires, il opprime et supprime, sans qu'il puisse s'exprimer, l'intérêt général; il ne laisse debout que des intérêts particuliers, et ce qu'il y a de plus privé parmi les intérêts particuliers.

Inversement, moins la division sera arbitraire, plus elle respectera la géographie et l'histoire; moins elle sera artificielle, plus elle se rapprochera de la nature; et moins elle se prêtera aux calculs trop retors et aux combinaisons trop habiles, plus elle conservera et serrera le rapport entre les différens partis et leur représentation au parlement et moins elle permettra à des intérêts par trop particuliers de s'entre-déchirer et de s'entre-dévorer,

de déchirer et de dévorer l'intérêt le plus général. Si le département est, en France, moins artificiel que l'arrondissement ou la circonscription, s'il est plus près de la nature, plus près de la géographie et de l'histoire, s'il est plus vivant, le scrutin de liste s'adapte mieux à la vie nationale et vaut mieux que le scrutin d'arrondissement.

Pour que le scrutin uninominal eût le principal avantage qu'on fait valoir en sa faveur, à savoir que le candidat y peut être connu de tous les électeurs, il faudrait des circonscriptions bien plus petites que l'arrondissement ou la section de 100 000 habitans. Mais l'avantage disparaîtrait et serait accablé tout de suite sous les inconvéniens : augmentation de la quantité, déjà trop grande, des sièges à la Chambre; diminution de la qualité, déjà trop défectueuse, du personnel parlementaire; rétrécissement, amincissement des intérêts, déjà trop menus et trop courts; prime à la richesse, déjà trop privilégiée dans les luttes électorales; capitulation et remise du suffrage aux comités, déjà trop puissans et trop audacieux.

L'idéal serait d'unir les avantages éprouvés du scrutin de liste et les avantages éprouvés du scrutin d'arrondissement, en bannissant les inconvéniens de l'un et de l'autre; de faire des circonscriptions à la fois larges et étroites : assez étroites pour que le candidat soit connu de ses électeurs et représente des intérêts précis; assez larges pour qu'il ne représente que des intérêts généraux et ne soit ni un parvenu de l'argent, ni un domestique des comités, ni une créature de l'administration; puisque, plus la circonscription s'étend, moins l'argent et les comités et l'administration, quoi qu'on en dise, peuvent être les maîtres du suffrage. Il est chimérique d'y penser, tant que la circonscription n'a que cette base unique du territoire ou de la population, tant que le suffrage universel demeurera *inorganique;* mais l'idéal, on y toucherait, si le suffrage universel était organisé; si l'on classait les hommes, les électeurs, et suivant le lieu qu'ils occupent géographiquement, et suivant la place qu'ils occupent socialement; si la circonscription avait cette double base, et, en quelque manière, si elle était double. La querelle serait alors vidée entre les deux scrutins classiques. Une conciliation interviendrait qui, par la fusion de leurs avantages et l'élimination de leurs inconvéniens, tournerait grandement au profit de l'État et des citoyens, au profit de tous et de chacun. Sans doute cela n'est qu'un rêve, avec le suffrage universel inorganique, d'avoir tout ensemble ce qu'il y a de bon dans le scrutin de liste et ce qu'il y a de bon dans le scrutin d'arrondissement; ce rêve, pourtant, serait aisément réalisable, et se réaliserait de lui-même, dès que

l'on organiserait le suffrage universel. Mais fondre ensemble les qualités du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement, asseoir le suffrage sur une double base, territoriale et sociale, autrement dit *organiser* le suffrage universel, c'est plus qu'un changement léger dans la forme, c'est la métamorphose de ce suffrage ; et l'on ne veut traiter, pour l'instant, que des changemens légers dans la forme.

Si donc tout le débat se borne, pour l'instant, à choisir du scrutin de liste ou du scrutin d'arrondissement, ayant en vue les fins auxquelles le suffrage est institué, le scrutin de liste paraît préférable ; mais le but à poursuivre, l'objet à atteindre, la solution radicale du problème politique, la nécessité d'aujourd'hui ou de demain n'en reste pas moins ce que nous avons dit : organiser le suffrage universel.

2° *Vote secret ou vote public.*

De même que c'est, avec le suffrage universel inorganique, une question de savoir ce qui vaut le mieux du scrutin uninominal ou du scrutin de liste, c'est une autre question de savoir aussi ce qui vaut le mieux, du vote secret ou du vote public. John Stuart Mill, qui avait tenu pour le vote secret, autrefois, quand il y avait des classes « dirigeantes », une hiérarchie, des influences, un prestige social, s'était plus tard rallié au vote public, en voyant à quel point ce prestige s'était affaibli et combien les classes « dirigées » étaient promptes et ardentes à s'émanciper. « A présent, j'en suis convaincu, un vote bas et malfaisant, écrivait-il, vient beaucoup plus souvent de l'intérêt personnel ou de l'intérêt de classe du votant, ou de quelque vil sentiment chez l'électeur que de la *crainte* ou de la *dépendance* d'autrui. » Comme l'électeur ne dépend plus de personne ou dépend moins de tout le monde, et comme il n'a personne à craindre, le vote secret n'a plus de raison d'être et il y a, au contraire, plus d'une raison pour le vote public. Voter est un devoir public qui doit être rempli publiquement, ainsi que le devoir de juré, — Mill recourait toujours à cette comparaison, — sans haine et sans peur, à la face de tous.

C'était attendre autant de la moralité du suffrage universel qu'il attendait déjà de son intelligence, lui prêter autant de capacité à se conduire qu'il lui en prêtait à s'instruire, — et c'était se leurrer sur ce que sont les hommes et ce qu'est la politique. — Pas plus, d'ailleurs, qu'entre le scrutin de liste et le scrutin d'arrondissement la question n'a été tranchée, entre le vote public et le vote secret. Cependant, le vote secret est plus répandu et cor-

respond mieux à l'état de nos mœurs, de nos esprits et de nos consciences. Notre civilisation occidentale, telle qu'elle est, ne s'accommoderait plus du vote public, bon pour des races qui n'en sont point au même degré que nous : aussi ne le trouve-t-on qu'au nord et au sud-est, à la lisière de cette civilisation, dans les marches de l'Europe moderne, au Danemark, en Hongrie.

Il veut une franchise plus rude que la nôtre et nous coûterait trop de courage civique. On se plaint du nombre des abstentions, sous le régime du vote secret; mais, si le vote était public, il dépasserait le nombre des votans, et nous tomberions d'un mal dans un pire. Tout autour de nous on l'a bien compris, et plus les législations sont récentes, plus elles entourent de précautions minutieuses le secret du vote. L'Angleterre, mère des parlemens, n'oblige plus le citoyen à affronter le grand jour des *hustings*. Les Belges se vantent d'avoir porté le vote secret à sa perfection. L'électeur belge entre dans l' « isoloir » et y demeure seul avec sa « souveraineté », avec sa liberté, sa responsabilité, et le reste. En Grèce, il y a autant de boîtes ou d'urnes que de candidats; l'électeur passe devant toutes et dépose un *oui* ou un *non* dans chacune : bien entendu, au dépouillement, il n'y a que les *oui* qui doivent compter. La Suisse, qui est une nation, non de ce temps, mais de plusieurs temps, mêle et pratique tous les modes, depuis le vote à main levée et par acclamation dans les *landsgemeinden* des cantons primitifs jusqu'au vote secret, par bulletins, en matière fédérale.

Que l'on ne s'y méprenne donc pas. Lorsque, dans certains pays, comme en Suisse, le suffrage universel se comporte mieux que dans d'autres, ce n'est point parce que le vote est secret ou public (puisqu'il y est tantôt secret et tantôt public); c'est parce que la Suisse est la Suisse, et que des institutions locales de tout genre, — politiques et économiques, — de la commune avec son active et robuste vitalité, au canton et à la Confédération des cantons — y sont autant d'écoles et d'organes de démocratie, organisant spontanément, et presque physiquement, en chaque citoyen, comme par hérédité, par aptitude transmise, le suffrage universel inorganique. — Mais, quel que soit le mode usité, les résultats ne varient pas sensiblement; ni le vote le plus secret, ni le vote le plus public n'améliore guère le suffrage universel si, en droit et de fait, il est et se maintient absolument inorganique.

3° Limitation des dépenses électorales.

La substitution du vote public au vote secret devait surtout, dans la pensée de John Stuart Mill, prévenir la corruption du suf-

frage ; elle ne pouvait, en aucune façon, le guérir de son ignorance ; — et, même de la corruption, n'était-ce pas une illusion encore, de croire qu'il l'en guérirait ? Cette illusion, Mill, si confiant qu'il fût dans les vertus éducatrices du suffrage, ne l'avait eue qu'à moitié. Il avait prévu ce que deviendrait, dans une société toute démocratique, la puissance de l'argent, et contre cette puissance de l'argent, il voulait que l'on protégeât la liberté et la dignité du suffrage ; qu'on limitât par une loi les dépenses électorales, qu'il fût justifié de toutes, ou que l'élection fût annulée, comme entachée et viciée ; et, de plus, que le candidat ne pût personnellement effectuer aucune dépense, la loi l'eût-elle autorisée ; et plus encore : que les dépenses électorales, nécessaires et légitimes, fussent mises à la charge soit de l'État, soit de la circonscription qui aurait un représentant à élire.

Il y avait assurément du bon dans cette idée, et d'abord, l'idée elle-même, le principe même. Si la représentation est une fonction publique, les frais d'élection doivent être imputés aux dépenses publiques. Ce ne peut être l'objet d'une dépense privée, que de se faire élire à une fonction publique. En décider et en disposer autrement, c'est donner le change sur la nature de cette fonction ; c'est présenter comme une faveur à acheter, ce qui n'est qu'un office à remplir ; c'est supposer au profit du candidat ce qui doit être au profit de l'État ; et c'est faire des fonctions publiques l'apanage de la fortune, ou du moins faire de l'élection un jeu, de la fortune un gros atout ; c'est introduire la corruption dans l'acte de la vie nationale d'où elle devrait être le plus impitoyablement chassée.

Le principe est bon, cela n'est pas douteux, de limiter les dépenses électorales ; mais il faut se garder de n'aboutir, en pratique, qu'à rendre la corruption plus hypocrite, car la corruption est chose si subtile, et le corps social, comme le corps humain, lui offre tant de prises que, sans doute, elle s'infiltre toujours par quelque endroit. Ce n'est pas l'argent seul qui corrompt, et ce n'est pas avec l'argent qu'on corrompt le plus. Il y a les places et les promesses de places, et l'on y recourt d'autant plus volontiers et d'autant moins scrupuleusement que c'est, comme on dit, l'État qui paye. La multiplication des fonctions et des fonctionnaires, ce miracle de l'État moderne, n'a peut-être donc pas, en dernière analyse, d'autre cause : c'est que la corruption électorale, de cynique est devenue dissimulée ; de directe, indirecte ; et de privée, publique.

Mais s'il en est ainsi, les finances même, et la morale, se trouveraient bien que le trésor prît à sa charge les dépenses électorales. Il n'y aurait plus qu'un danger : ce serait que l'État ou le gouver-

nement, — lequel n'est fait jamais que d'argile humaine, — se fît corrupteur, à son tour. Les hommes étant ce qu'ils sont, il n'est pas de loi qui puisse les préserver de se laisser corrompre. La loi forcera plus ou moins la corruption à se cacher, mais elle ne fera pas, de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés, plus que des hommes.

Quand même, enfin, la corruption serait extirpée du suffrage, il n'en serait ni moins ignorant, ni moins incohérent, ni moins inorganique, ni moins anarchique. Expédiens, palliatifs ou changemens légers dans la forme n'y pouvant rien ou ne pouvant pas assez, voyons, parmi les systèmes proposés, ceux qui n'entraîneraient que des changemens minimes en substance.

III. — CHANGEMENS MINIMES EN SUBSTANCE

1° L'âge.

Ce ne sont, eux aussi, que des expédiens, des palliatifs. Le premier consiste à reculer de quelques années l'âge électoral. Le suffrage étant un droit conféré par l'État, l'État peut le conférer à l'âge qui est jugé convenable. Et l'âge où l'État le confère n'est pas le même dans tous les pays. Il est de 20 ans en Suisse et en Hongrie, de 21 ans en France, en Italie, en Grèce, en Angleterre, en Suède; de 23 ans dans les Pays-Bas; de 24 ans en Prusse et en Autriche; de 25 ans en Belgique, dans l'Empire allemand (pour le Reichstag), en Espagne, en Norvège; il est de 30 ans au Danemark.

Rien, par conséquent, ne s'opposerait, en principe ou en droit, à ce qu'il fût reculé et porté, chez nous, de 21 à 23 ou à 25 ans. En fait et dans l'exécution, ce ne serait peut-être pas non plus très difficile, puisque le service militaire est maintenant obligatoire pour tous et que les militaires ne votent pas. On y gagnerait la maturité que peuvent donner deux ans ou quatre ans de plus, dans cette période de formation, et, si l'armée, par l'habitude de l'ordre et de la discipline, par l'esprit de corps, peut contribuer vraiment à l'éducation civique, à 23 ans ou à 25, cette éducation serait plus avancée.

Mais justement, parce que le service militaire est obligatoire pour tous et parce que, en France, les militaires ne votent pas, le besoin de reculer par une loi l'âge de l'électorat se fait sentir avec moins d'urgence. Le fait suffit, sans reviser le droit. A coup sûr, il paraît bizarre et il est bizarre, en effet, de déclarer majeur, pour l'exercice de sa « souveraineté » sur lui-même et de sa part de « souveraineté » sur ses concitoyens, un homme qu'on retient

en minorité, pendant quelques années encore, quant aux actes de sa vie civile, sinon les moins sérieux, du moins les plus personnels et qui ne peuvent guère engager que lui. Mais il ne faut pas faire de changemens apparens et soulignés par une loi là où les changemens se font tout seuls, discrètement, sans blesser, par le train quotidien des choses.

Il est toujours fort délicat d'ôter un droit ou d'y retrancher. Et, d'autre part, il ne faut pas non plus exagérer la valeur de l'âge comme élément de la capacité électorale. Il en a une évidemment, mais elle n'est pas absolue : le coefficient s'élève et s'abaisse, avec les individus. Tirer de l'âge seul une présomption de capacité électorale et régler sur lui seul le droit de suffrage, c'est, en voulant lui faire rendre plus qu'elle ne peut donner, fausser une idée juste. Cette idée juste, on la faussait, en la poussant jusqu'à l'absurde, quand on proposait, en Belgique, de conférer l'électorat « aux citoyens les plus âgés dans la proportion de 10 pour 100 de la population communale. » Les citoyens les plus âgés ne sont pas nécessairement les seuls capables ni même les plus capables de voter.

N'admettre que des électeurs de 25 ou de 30 ans n'est une sûreté ni contre la corruption, ni contre l'ignorance, ni contre l'incohérence, ni contre la mobilité, ni contre aucun des maux du suffrage universel. Reculer l'âge de l'électorat et attendre que le suffrage universel en devienne sage, éclairé, conséquent et incorruptible, serait s'exposer à attendre longtemps et, finalement, manquer le but. Il peut n'être pas mauvais de le faire, et même il doit être assez bon de le faire, par la loi si on le peut, dans la pratique si on ne le peut plus par la loi; mais ce n'est pas, à beaucoup près, tout ce qu'il y aurait, tout ce qu'il y a à faire.

2° *Le domicile.*

Et tout ne serait pas fait si, en même temps qu'on reculerait l'âge électoral, on exigeait, pour conférer le droit de vote, une plus longue durée de domicile. Cette durée, comme l'âge de l'électorat, n'est pas la même dans les divers pays. Les conditions en sont ordinairement plus rigoureuses pour l'électorat communal que pour l'électorat politique, et cela va de soi, si tout citoyen, où qu'il puisse résider, a des intérêts politiques dans l'État, mais peut néanmoins ne pas avoir d'intérêts municipaux dans la commune qu'il habite en passant, sans s'y établir à perpétuité; ce que la théorie traduit ainsi : « L'État est de droit public et général; la commune est, surtout, de droit privé et local. » Les condi-

tions peuvent donc être plus strictes pour l'électorat communal que pour l'électorat politique, qui, institué par l'État pour l'État, est, comme l'État, de droit public et général.

Suivant les différens pays, le domicile requis est de six mois, un an, deux ans et même trois ans. Il se peut que six mois, ce soit trop peu, mais deux ou trois ans, c'est trop. Exiger de l'électeur deux ou trois ans de domicile, — ou le priver du droit de voter, — n'est-ce pas perdre de vue le monde contemporain et s'attarder aux environs de 1800 ou de 1810? Au cours de ce XIXe siècle, la grande industrie a comme déraciné et mobilisé l'homme; elle a bouleversé les conditions du travail et, par là même, les conditions de l'habitation; car l'homme va où est la vie, laquelle est où est le travail. Si le travail abonde et dure, il reste; s'il manque, il part pour le chercher. Or, la production dépendant de la demande, la demande étant capricieuse, irrégulière et la grande industrie participant un peu de la spéculation, la demande se déplace, la production se déplace, le travail se déplace et l'homme se déplace après lui. S'il serait excessif de prétendre que « c'est un continuel exode des masses ouvrières en continuel mouvement », il ne l'est pas de dire que beaucoup d'ouvriers sont obligés de se déplacer assez souvent et qu'il n'en est guère d'assurés de trouver toujours le travail et la vie dans le même lieu.

On ne pourrait, par conséquent, exiger pour l'électorat une trop longue durée de domicile, sans enlever à beaucoup d'ouvriers le droit de vote, sans leur reprendre d'une main ce qu'on leur avait donné de l'autre, sans commettre une manifeste injustice et sans réduire à un suffrage restreint le suffrage proclamé solennellement universel.

Six mois de domicile sont-ils trop peu et redoute-t-on d'ouvrir ainsi la porte à des compagnons turbulens, qu'il serait prudent de laisser dehors? A-t-on peur de livrer la place aux grandes compagnies du suffrage, à l'armée roulante de la politique? alors, qu'on demande un an, au lieu de six mois, si le profit que l'État y peut faire vaut le mécontentement qu'on ne manquera pas de soulever, et si c'est la peine de toucher à une loi fondamentale pour n'y changer qu'une virgule. Mais on ne peut demander plus d'un an, parce que demander plus, ce serait faillir aux conditions de la politique dans l'État moderne, qui sont les conditions de la vie, qui sont les conditions du travail dans le monde moderne, et s'éloigner de la vie, alors que ce doit être tout l'effort de la politique de s'en rapprocher et de la suivre.

3° *Un minimum de capacité.*

Reculer la limite d'âge pour donner de la maturité, prolonger la durée du domicile pour donner de la stabilité au suffrage universel, ne sont donc que des expédiens, et des expédiens de peu d'effet. Mais l'extrême ignorance n'est point un défaut moindre que les autres. Pour la combattre, on a plus d'une fois songé à exiger des électeurs un minimum de capacité.

Quel minimum? Savoir lire? savoir lire et écrire? savoir lire, écrire et compter? Où est l'identité ou seulement l'analogie entre savoir *lire* et savoir *élire?* Il n'y en a aucune. Mais, encore que de savoir lire ne soit nullement une garantie de capacité politique, celui qui sait ce qu'il fait a, de faire ce qu'il doit faire, une chance que n'a pas celui qui ne sait pas ce qu'il fait. Il est triste, aux jours de scrutin, d'entendre, comme on pouvait naguère l'entendre dans nos villages, des électeurs dire au distributeur de bulletins : « Donne-moi le bon ! » prendre le papier, le plier en quatre, et le remettre tranquillement au maire, — heureux quand c'était celui qu'ils voulaient, — mais hors d'état de s'en apercevoir, si on les trompait!

De pareils faits appuient et confirment l'axiome : « On ne devrait pas plus concéder le suffrage à un homme qui ne saurait pas lire qu'on ne le concède à un enfant qui ne sait pas parler. » L'Italie a refusé de concéder le suffrage aux hommes qui ne savent pas lire et écrire, et elle a bien fait. La Belgique, après maintes hésitations et malgré maintes résistances, s'est résignée à le leur conférer; elle a eu tort, s'il est exact qu'il y eût en Belgique 400 000 hommes en âge électoral, qui fussent incapables de lire et d'écrire (le nombre total des électeurs devant être de 1 200 000). Mais toutes deux, l'Italie et la Belgique, étaient maîtresses de la situation. Elles n'avaient pas déjà le suffrage universel. Nous l'avons, nous, et nous ne sommes plus les maîtres. La seconde République a concédé inconsidérément le suffrage aux illettrés, et nous sommes en présence du fait accompli, de la sottise passée depuis cinquante ans dans la loi. En politique, une sottise de cinquante ans ne cesse pas d'être haïssable, mais elle a cessé d'être réparable.

D'ailleurs, le temps, qui souvent aggrave les fautes, atténue peu à peu celle-ci. Il y avait, en 1854, 69 pour 100 seulement de Français mâles — et d'âge électoral — capables de signer leur acte de mariage; en 1887, il y en avait presque 90 pour 100. Au fur et à mesure que le corps électoral se renouvelle, la proportion des illettrés, des *analfabeti* décroît, et l'école primaire, du moins,

si elle n'a pas produit des citoyens qui font ce qu'ils doivent faire, a produit des gens qui peuvent savoir ce qu'ils font. Il y a beaucoup moins d'hommes de 21 ou de 25 ans complètement illettrés que de 55 ans et au-dessus, et peu à peu, la vie efface et redresse l'erreur des visionnaires de 1848, l'erreur d'avoir fait « à l'enfant qui ne sait pas parler » le funeste cadeau du suffrage universel, quitte à être scandalisés, au bout de quelques semaines, que l'on n'eût pas encore « appris à lire au peuple! »

Et là non plus il n'y a pas de loi à faire, ni d'examen électoral à instituer, ni de subterfuge à inventer, pour retirer aux illettrés le *moyen de voter* sans leur retirer le *droit de vote*. Il n'y a qu'à laisser aller le temps et couler la vie. C'est le cas de se rappeler le précepte ancien, et de « donner du temps au temps. » Mais que l'on se persuade bien que, lors même que le dernier illettré aura fini par disparaître du corps électoral, le suffrage universel sera resté, politiquement, à peu près aussi incapable, et ne sera pas devenu du coup ce qu'il faut qu'il devienne, pour que l'État moderne soit l'État à la fois très stable et très progressif qu'il veut être.

Toute innovation, toute réforme, en politique, doit être considérée et jugée d'un triple point de vue : quant à sa « possibilité », à la facilité de son introduction ou de son exécution; quant au changement qu'elle apporte dans les institutions, au trouble dans les habitudes; quant à son rendement, à l'effet utile qu'elle peut donner.

Si, de chacun de ces points de vue, l'on examine chacun des expédiens ou palliatifs proposés, voici ce qu'on en retiendra :

L'éducation du suffrage universel est facile à décréter, mais difficile à faire; elle ne causerait ni changement ni trouble, mais rendrait moins qu'on n'en attend. Le vote obligatoire serait, aussi, facile à inscrire dans la loi, une fois son principe accepté, mais le principe en est, pour nous, inacceptable, en l'état actuel du suffrage. Une fois même ce principe accepté, le vote obligatoire serait difficile à faire fonctionner, faute d'une sanction pratique; s'il rendait un peu, il jetterait du trouble dans les habitudes et trop de trouble pour ce qu'il rendrait.

Le scrutin de liste pourrait être sans trop de difficulté substitué au scrutin d'arrondissement; ce serait changer une fois de plus la législation, mais peu changer aux habitudes : et cette substitution rendrait davantage, mais à elle seule pas assez. — Le vote public serait très difficile à substituer au vote secret, changerait trop aux habitudes et peut-être ne rendrait pas grand'chose. — Limiter les dépenses électorales serait sans doute plus facile à

dire qu'à faire, changerait beaucoup aux habitudes, rendrait quelque chose, mais trop peu.

Reculer l'âge de l'électorat serait relativement facile, changerait peu dans les habitudes, à cause du service militaire, obligatoire pour tous, mais rendrait peu. — Prolonger la durée du domicile électoral serait moins aisé, changerait trop, à cause de la mobilisation des ouvriers par la grande industrie, rendrait peu et serait antidémocratique. — Raver les illettrés des listes serait difficile, changerait et troublerait beaucoup, la prescription ayant semblé pour eux créer une sorte de quasi-droit, et rendrait peu, au prix de ce qu'on risquerait, en touchant, comme on ne saurait l'éviter, à la substance même du suffrage universel.

Si maintenant, on se reporte aux données du problème politique, tel qu'il se pose devant nous : Organiser le suffrage universel : de manière, qu'il reste universel et égal ; qu'il dégage la meilleure représentation et permette la meilleure législation ; qu'il assure à l'État un fondement solide, on doit convenir que la solution définitive n'est nulle part où nous avons jusqu'à présent cherché. Rien, en effet, dans ce que nous avons vu jusqu'à présent, n'organiserait le suffrage universel. Mais, bien qu'aucune de ces mesures ne nous offre la solution et n'apporte l'organisation nécessaire, la plupart d'entre elles, malgré tout, ne sont pas incompatibles avec une organisation du suffrage universel, quelle qu'elle doive être ; quelques-unes même aideraient ou peuvent servir à cette organisation.

Et, au demeurant, ce ne sont là, il est bon de s'en souvenir, que des expédiens ou des palliatifs, puisque la méthode ordonnait de commencer par le plus simple. Montant du plus simple au moins simple, et du moins simple au plus complexe, nous continuerons, à travers les combinaisons et les systèmes proposés, — en empruntant à chacun d'eux les élémens qu'il est susceptible de fournir, — à nous rapprocher de l'organisation qui, selon nous, pourrait, seule, régler ou régulariser le suffrage universel et, seule, sauver de l'anarchie l'État moderne, inorganique de naissance.

CHARLES BENOIST.

LA FAMILLE DE RUBENS

Sur la pierre tombale du père de Rubens, décédé à Cologne en 1587 et inhumé dans l'église Saint-Pierre de cette ville, on lisait une inscription portant qu'il « avait habité Cologne pendant dix-neuf ans et qu'il avait vécu avec sa femme durant vingt-six années dans une étroite union. » Sauf ce qui concerne la durée de cette union, il faut bien reconnaître qu'il y avait là autant d'inexactitudes que de mots. Le lieu de naissance de Rubens lui-même n'était pas d'ailleurs donné d'une manière plus véridique dans la notice que son propre neveu Philippe avait consacrée à son oncle — probablement d'après des notes laissées par Albert Rubens, le fils aîné du grand peintre — notice à laquelle de Piles emprunta les élémens de la biographie de ce dernier. A en croire les uns et les autres, Rubens serait né à Cologne en 1577. Peu de temps avant la publication de de Piles, dans quelques lignes placées par C. de Bie au-dessous du portrait de l'artiste (1649), la ville d'Anvers était, au contraire, indiquée comme lui ayant donné le jour, et après de Bie, Bellori, qui tenait aussi ses renseignemens de la famille de Rubens, Moreri dans son grand *Dictionnaire historique* (1674), Sandrart dans son *Académie* (1675) et Baldinucci dans ses *Notizie* (1686) disent également Rubens originaire d'Anvers. Ces deux courans d'affirmations contradictoires ont persisté presque jusqu'à nos jours, et avec cette manie de légendes absolument gratuites qui régnait dans la littérature artistique de la première moitié de ce siècle, des écrivains non seulement sont allés jusqu'à spécifier la maison de Cologne où Rubens serait né, mais sans s'arrêter en si beau chemin, d'autres ont imaginé que c'était précisément dans cette maison que Marie de

Médicis avait aussi fini ses jours. A leur instigation, une plaque commémorative fut même posée sur cette demeure doublement célèbre, afin de perpétuer le souvenir d'une si merveilleuse coïncidence.

Il n'y a pas lieu d'ailleurs de s'étonner de tant d'informations erronées. A l'origine ces erreurs avaient été propagées par ceux-là mêmes qui se trouvaient le mieux placés pour connaître la vérité. Elles étaient volontaires et les motifs les plus nobles avaient inspiré le mensonge qui, pendant longtemps, devait trouver créance et provoquer parmi les biographes de Rubens de si nombreuses et si ardentes controverses. Pareille à ces grands fleuves dont la source est ignorée, la vie du maître, éclatante et glorieuse dans son cours, restait pleine d'obscurité à ses débuts. Au lieu d'éclairer la question de ses origines, les siens semblaient avoir pris à tâche d'égarer l'opinion.

En 1877, au moment où la ville d'Anvers s'apprêtait à célébrer le trois-centième anniversaire du plus illustre de ses enfans, la polémique engagée à cet égard entre elle et Cologne s'était ranimée de plus belle, quand un modeste bourg de la région rhénane, Siegen, intervint pour réclamer, avec des titres sérieux, un honneur aussi vivement disputé. L'heure était mal choisie pour vérifier ces titres avec l'impartialité qu'il aurait fallu. Les Anversois ne pouvaient se résigner à la pensée que celui dont ils allaient fêter la naissance avec tant de solennité fût né sur une terre étrangère. Si pénible que fût l'hypothèse qui se produisait ainsi, il fallut bien cependant l'examiner après les fêtes, et ce n'est qu'en défendant pied à pied leur terrain que les critiques anversois devaient céder. Aujourd'hui encore, en présence d'argumens qui nous paraissent irréfutables, quelques-uns de ces critiques ne peuvent se résoudre à accepter des conclusions qui, en dehors des Flandres, sont généralement admises.

En réalité, la naissance de Rubens avait été accompagnée de circonstances dramatiques, plus romanesques que toutes les inventions de ses biographes et qui expliquent assez le mystère dont sa famille avait pris soin de l'envelopper. Quel intérêt ses proches avaient-ils à dépister ainsi les recherches, en prodiguant comme à plaisir les renseignemens les plus mensongers ? C'est ce qui ressortira pour nos lecteurs du simple récit des faits, tel qu'il nous paraît se dégager des documens qui peu à peu ont été exhumés des archives. En même temps qu'il nous initie aux mœurs d'une époque singulièrement troublée, cet épisode de la vie des parens de Rubens met sous nos yeux des noms justement célèbres, et il nous apprend à bien connaître la femme héroïque qui fut la mère du grand artiste.

I

En dépit des prétentions nobiliaires affichées par les descendans immédiats de Rubens, sa famille appartenait à la bourgeoisie. Au lieu de ce gentilhomme styrien arrivé en Flandre à la suite de Charles-Quint et qu'ils revendiquaient pour ancêtre, nous ne trouvons parmi leurs ascendans que des tanneurs, des droguistes, toute une lignée de modestes commerçans établis depuis longtemps à Anvers. Tout au plus pourrait-on y relever quelque notaire ou quelque avocat, et c'est probablement l'un de ces derniers qui, suivant l'usage de ce temps, s'était confectionné un blason que plus tard le grand artiste devait, en le modifiant un peu, adopter pour ses armoiries. L'aïeul du peintre, Barthélemi Rubens, était apothicaire, et sa femme, Barbara Arents, devenue veuve, s'était remariée avec un épicier, Jean de Lantemeter, veuf lui-même. Bien que ce dernier eût déjà une fille et que trois autres enfans fussent nés de ce second mariage, il avait témoigné à son beau-fils, Jean Rubens, la plus grande sollicitude et lui avait fait donner une éducation très soignée. Celui-ci, né à Anvers le 13 mars 1530, avait d'abord été élève à l'Université de Louvain; puis il avait complété ses études de droit à Padoue et à Rome, où il recevait, le 13 novembre 1554, le diplôme de docteur *in utroque jure*. Le jeune homme s'était montré plein de reconnaissance envers son beau-père et il ne cessa pas d'avoir pour lui la plus grande affection. De retour à Anvers, Jean Rubens y avait obtenu, en 1562, la dignité d'échevin qu'il exerça pendant cinq ans. Vers 1561, il épousait une jeune fille nommée Maria Pypelincx, d'une famille originaire du village de Curingen, dans la Campine; le père de celle-ci, d'abord tapissier, puis marchand, s'était fixé à Anvers et jouissait d'une modeste aisance.

Il semble que dès lors la vie de Jean Rubens dût s'écouler paisible et honorée parmi ses concitoyens; mais à cette époque les existences qui semblaient le mieux assises étaient exposées aux disgrâces les plus imprévues. Vers ce moment, en effet, la ville d'Anvers allait traverser une période de cruelles et sanglantes dissensions. Jusque-là, sous le régime de la liberté commerciale et religieuse la plus absolue, elle était progressivement parvenue au comble de la prospérité. Son port était l'entrepôt du commerce de toute l'Europe septentrionale; chaque nation y entretenait des comptoirs; et les relations établies entre les divers élémens d'une population si mélangée avaient naturellement amené une tolérance mutuelle. Malgré les prescriptions émanées de la cour d'Espagne, la Réforme y comptait de bonne heure de nombreux

prosélytes; cependant ils avaient pu y vivre sans être trop inquiétés, grâce à la complaisance secrète des magistrats qui éludaient l'exécution des peines sévères édictées contre l'hérésie. Jean Rubens ne laissait pas d'être porté lui-même vers les nouvelles doctrines, mais il évitait de se compromettre trop ouvertement. En sa qualité d'échevin, il avait même été plus d'une fois chargé par les gouvernans d'instruire des affaires relatives à l'orthodoxie de certaines personnes qui paraissaient suspectes. C'est ainsi, notamment, qu'au mois de juillet 1564, il avait eu à interroger les luthériens Christophe Fabricius, qui devait payer de la vie ses opinions religieuses, et Olivier Bockius, impliqué avec lui dans cette poursuite. Époque étrange, où le magistrat auquel était confiée l'instruction d'une pareille affaire se sentait lui-même suspect et passait pour l'un des chefs du parti calviniste! Peu à peu, des deux côtés, la lutte était devenue de plus en plus vive; des mémoires, des controverses et des pamphlets d'une violence extrême étaient échangés. Sentant l'intérêt qu'il y aurait pour eux à gagner à leurs idées un centre aussi important qu'Anvers, des ministres protestans étaient venus s'y installer d'Allemagne, de Suisse et de Hollande, et ils trouvaient en face d'eux des adversaires non moins résolus, parmi lesquels on remarquait au premier rang les membres du clergé régulier, entre autres le théologal de la cathédrale, Sébastien Baerts, et des étrangers accourus pour les assister comme le jésuite Classonius et le Français Jean Porthaise, archiprêtre de l'église de Poitiers.

Surveillé de près, signalé même comme « le plus docte calviniste », Rubens essayait de louvoyer; mais à la fois très ardent et pas très brave, il se voyait souvent obligé, pour ne pas trop se compromettre, d'effacer l'effet de ses imprudences par ces capitulations de conscience auxquelles étaient alors exposés les esprits flottans et ballottés, comme le sien, entre les partis extrêmes. Cependant à la suite de la Destruction des Images (1566), s'avançant un peu plus qu'il n'aurait souhaité, il avait consenti, sur la requête du prince d'Orange, à servir d'intermédiaire entre le Magistrat et les réformés, et il avait même été préposé, avec d'autres de ses confrères, à la garde des portes de la ville.

De terribles représailles allaient bientôt suivre. Marguerite de Parme, nommée gouvernante des Pays-Bas, demandait, le 2 août 1567, au Magistrat une explication sur la conduite de ses membres pendant les troubles. Ceux-ci ayant tardé à répondre furent sommés de nouveau d'avoir à consigner dans un mémoire tout ce qu'ils pourraient alléguer pour leur justification. Ainsi mis en demeure, les bourgmestres et les échevins s'occupèrent de la rédaction de ce mémoire, qui fut remis, le 8 janvier 1568,

à la cour de Bruxelles. Dans cet écrit très volumineux, auquel Jean Rubens avait collaboré, ils s'appliquaient de leur mieux à s'excuser et à montrer les efforts qu'ils avaient faits pour s'opposer à la propagation de l'hérésie. Mais, de son côté, le duc d'Albe, ajoutant ses cruautés propres à l'exécution des ordres qu'il avait reçus de la Couronne, inaugurait, par la création du *Tribunal de Sang*, une ère d'épouvantables persécutions. Il répondait au soulèvement des provinces du Nord, confédérées pour défendre leur indépendance, par la décapitation des comtes d'Egmont et de Hoorn sur la grande place de Bruxelles, le 5 juin 1568, et le 20 septembre suivant il faisait exécuter à Vilvorde le bourgmestre d'Anvers, Antoine van Straalen.

Un libelle qui circulait à ce moment accusait plusieurs autres magistrats d'avoir pactisé avec les révoltés. Jean Rubens y était spécialement dénoncé. Averti par plusieurs de ses amis bien placés pour être exactement renseignés, il prit le parti de quitter sans bruit le pays vers la fin de 1568. Il n'était que temps, car bientôt après, sur une liste de proscription dressée par le duc d'Albe, il figurait « comme s'étant déjà retiré à Cologne avec sa femme, ses enfans et toute sa maison. » En homme avisé, tout en protestant de son orthodoxie, Rubens s'était fait délivrer, par ses collègues du Magistrat d'Anvers, un certificat constatant « que dans l'exercice de ses fonctions d'échevin, il s'était toujours conduit de la façon la plus honorable et qu'il avait droit à un bon accueil partout où il se présenterait. » Muni de cette attestation, il se rendait à Cologne et il adressait à la municipalité de cette ville une requête afin d'être autorisé à s'y établir pour suivre des procès pendans et diverses affaires personnelles, ajoutant qu'il « avait quitté son pays, où il s'était toujours comporté avec honneur, non comme banni et fugitif, sans qu'on puisse le suspecter d'aucun acte illicite ou malhonnête. »

Entre toutes les villes qui recueillaient alors les réfugiés des Pays-Bas, Cologne était une de celles qui devaient en attirer le plus grand nombre. Son importance, la tranquillité dont on y jouissait, les ressources qu'elle pouvait offrir à Rubens pour l'éducation de ses jeunes enfans et pour l'exercice de sa profession avaient fixé son choix. Il fit donc venir d'Anvers son mobilier et s'installa dans une grande maison de la Weinstrasse, située entre cour et jardin. Mais si, en s'expatriant, il avait pu se dérober à la prison ou aux supplices, sa position ne restait pas moins assez difficile. Les biens des émigrés ayant été mis sous séquestre, il lui fallait, dans ce milieu nouveau, gagner de quoi subvenir à l'entretien de sa famille, sans qu'il trouvât beaucoup d'occasions d'utiliser son savoir. D'autre part, le Magistrat de

Cologne n'était pas sans s'inquiéter de cette masse d'étrangers qui, de tous côtés, affluaient dans la ville et pouvaient, par leurs menées, lui créer des difficultés avec les États voisins : aussi les faisait-il surveiller d'assez près. Au bout de quelque temps Jean Rubens, signalé comme suspect parce qu'il ne fréquentait pas les églises, avait été obligé, à diverses reprises, de se disculper et de justifier de la régularité de sa conduite et de la droiture de ses intentions. Cependant une occasion s'offrit bientôt à lui de tirer parti de sa science juridique ; mais elle devait être pour lui et pour les siens la cause d'une suite incalculable de tristesses et de misères.

A ce moment vivait aussi à Cologne Anne de Saxe, la seconde femme du célèbre prince d'Orange, Guillaume le Taciturne. Un portrait du temps, gravé sans nom d'auteur, nous la représente avec son visage assez disgracieux et peu avenant, le nez écrasé, le front haut et bombé, le regard étrange, la bouche aux coins relevés. Son costume, riche et compliqué, indique plus de recherche que de goût (1). Le mariage d'Anne de Saxe et de Guillaume n'avait pas été des plus heureux, et dans cette union mal assortie les torts des deux époux étaient réciproques. Le prince était loin de passer pour un modèle de vertu conjugale ; sa femme, de son côté, à la fois passionnée et légère, n'avait pas plus le sentiment de ses devoirs que de sa dignité. Elle s'était rendue insupportable à son mari en lui reprochant avec violence ses infidélités. Après les premiers revers subis dans la lutte ouverte contre les Espagnols, Guillaume avait instamment prié sa femme de venir le rejoindre dans le comté de Nassau, au château de Dillenburg, berceau de sa famille et où il était né lui-même. C'est dans cette forteresse, mise par ses ancêtres à l'abri d'un coup de main, qu'il aimait à se retirer pour prendre quelque repos ou pour se préparer à de nouvelles campagnes. Il aurait voulu décider Anne à l'accompagner dans les camps, afin de le soutenir par sa présence; mais, après huit mois d'attente, la princesse avait répondu par un refus, disant qu'elle ne se sentait pas le courage d'affronter une semblable existence. Installée à Cologne, elle y poursuivait la levée du séquestre mis par le duc d'Albe aussi bien sur les propriétés affectées à la garantie de son douaire que sur celles de son mari. Elle avait été ainsi amenée à charger de la défense de ses intérêts deux juristes, réfugiés comme elle à Cologne, et qui lui

(1) Un autre portrait gravé par Houbraken, d'après une peinture d'Antonio Moro que nous n'avons pu retrouver, nous semble moins sincère et comme un peu embelli par le graveur. L'ovale du visage est plus correct, les traits plus réguliers et la physionomie moins personnelle.

servaient de conseils : Jean Rubens et un autre docteur en droit, Jean Bets de Malines, qui, compromis par ses opinions religieuses, avait dû également s'expatrier. Bets s'étant absenté pour aller soutenir auprès des cours étrangères la cause qui lui était confiée, Rubens était resté seul avec la princesse, et, à la suite d'une intimité croissante, des relations criminelles s'étaient nouées entre eux. Il était souvent le commensal d'Anne de Saxe et l'accompagnait dans ses voyages. En 1570, celle-ci trouvant qu'elle n'était plus en état de soutenir à Cologne le train qu'elle y menait, se retirait dans la petite ville de Siegen, qui faisait partie des domaines du comte Jean de Nassau, frère du Taciturne. C'est à Rubens et à sa femme qu'elle confiait la garde de ses deux enfans et des serviteurs attachés à leur personne.

Sous prétexte de consulter le docteur sur ses affaires, elle cherchait à l'attirer souvent à Siegen, et celui-ci lui faisait d'assez fréquentes visites dans sa nouvelle résidence. Avec le temps, tous deux s'étaient sans doute enhardis, comptant sur l'impunité. Mais peu à peu le mystère s'était découvert et le bruit de leurs relations était arrivé jusqu'aux oreilles du comte Jean. Un jour du commencement de mars 1571, comme Rubens se rendait de nouveau à Siegen pour y voir la princesse, le comte le fit enlever par ses trabans et incarcérer d'abord dans cette ville, puis au château de Dillenburg, en attendant qu'il fût statué sur son sort, car dans les lois allemandes de cette époque l'adultère était puni de la peine capitale. On avait également mis la main sur Anne de Saxe qui, interrogée sur les relations existant entre elle et Rubens, commençait par les nier résolument. Mais il est probable que des lettres interceptées avaient fourni une preuve suffisante de sa faute, et il eût été d'ailleurs difficile de la nier bien longtemps, l'épouse coupable étant enceinte d'une fille dont elle accouchait au mois d'août suivant. La torture finit, du reste, par arracher à son complice des aveux complets. Plus tard même, celui-ci, s'efforçant assez piteusement de se disculper, rejetait sur Anne le tort d'avoir fait les premières avances: « Je n'aurais jamais eu, ajoutait-il, l'audace de m'approcher d'elle si j'avais pu craindre d'être éconduit. » Mais sur l'heure, croyant sa fin prochaine, à plusieurs reprises il demandait la mort et « sans qu'on le fît trop languir. » La princesse, voyant qu'il était inutile de persister dans ses dénégations, se décidait alors à tout avouer (25 mars 1571), avec l'espoir qu'on laisserait Rubens retourner près de sa femme et de ses enfans, car elle confessait que « sa conscience n'était pas médiocrement chargée d'avoir donné à cette malheureuse épouse si mauvaise récompense pour tous les services qu'elle lui avait rendus. »

II

Le secret avait été bien gardé, et l'on conçoit les inquiétudes de Marie Pypelincx, qui non seulement ne voyait pas revenir son mari, mais demeurait sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Après avoir écrit plusieurs fois à la princesse, étonnée de ne pas recevoir de réponse, elle se décidait à envoyer deux messagers pour essayer d'apprendre la vérité. Tout à coup, le 1er avril, arrivait enfin une lettre dans laquelle le prisonnier lui annonçait à la fois sa faute et son arrestation, et, dans les termes les plus humbles, lui demandait pardon de tous ses torts envers elle. Il n'est que trop facile de comprendre l'émotion de la malheureuse épouse qui, avec l'écroulement de son bonheur, pressentait déjà le triste avenir qui l'attendait, elle et les siens. Mais refoulant dans son cœur les sentimens que devait éveiller en elle la double trahison dont elle était victime, elle ne voulut songer qu'à la situation lamentable de son mari et aux dangers qui le menaçaient. Sa résolution est aussitôt prise. Avec toute l'abnégation et toute l'énergie dont elle est capable, elle se dévouera pour l'arracher à la mort, pour le défendre contre le ressentiment de ceux qui le tiennent entre leurs mains. Afin qu'il ne s'abandonne pas lui-même, elle commence par le réconforter; elle lui accorde son pardon absolu et, avec une générosité admirable, elle ne veut même plus qu'il parle de ses torts.

Le sentiment qui l'inspire est si élevé, les termes qu'elle emploie sont si touchans et d'une charité si parfaitement chrétienne que nous ne saurions mieux faire que de lui laisser à elle-même la parole. « Comment pourrais-je, dit-elle, pousser la rigueur au point de vous affliger encore quand vous êtes dans de si grandes peines que je donnerais ma vie pour vous en tirer? Lors même qu'une longue affection n'aurait pas précédé ces malheurs, devrais-je vous montrer tant de haine que je ne puisse vous pardonner une faute envers moi, faute petite en comparaison des erreurs où je tombe tous les jours et qui me font implorer la clémence céleste avec cette condition : pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée! Soyez donc assuré que je vous ai complètement pardonné; et plût au ciel que votre délivrance fût à ce prix, elle viendrait nous rendre le bonheur. Hélas! ce n'est pas ce qu'annonce votre lettre. A peine pouvais-je la lire tant il me semblait que mon cœur allait se briser! Je suis tellement troublée que je ne sais ce que j'écris. S'il n'y a plus de pitié en ce monde, à qui irai-je m'adresser? J'implorerai le ciel avec des larmes et des gémissemens infinis et j'espère que Dieu

m'exaucera en touchant le cœur de ces Messieurs, afin qu'ils nous épargnent et qu'ils aient compassion de nous; autrement, ils me tueront en même temps que vous. Je crois que si ces bons seigneurs voyaient mes larmes, quand ils seraient de pierre, ils auraient pitié de moi; aussi, lorsqu'il ne me restera plus d'autre moyen, j'emploierai celui-là, quoique vous m'écriviez de n'y point recourir. » Et pour que désormais le coupable ne revienne plus sur un sujet qui doit lui coûter, elle ajoute en finissant : « N'écrivez plus : votre indigne mari, car tout est oublié (1). »

On aurait pu croire que, tenant en son pouvoir l'auteur de l'affront qui lui avait été fait, la famille de Nassau chercherait à s'en débarrasser au plus vite. Mais une politique plus avisée lui commandait de ne pas céder à ce désir de vengeance. Guillaume de Nassau, par sa propre conduite, avait donné prise à la critique, et comme au moment où il allait de nouveau recommencer la lutte contre les Espagnols il avait besoin de toute son autorité, il sentait le fâcheux effet que produirait la divulgation d'un scandale que ses ennemis ne manqueraient pas d'exploiter contre lui. D'accord avec ses frères, les comtes Jean, Louis et Henri, il résolut de faire le silence sur les événemens qui venaient de se passer et, en laissant la vie à celui qui l'avait offensé, de représenter son emprisonnement comme motivé par ses menées politiques. La menace faite par Maria Pypelincx de divulguer le secret si on ne respectait pas la vie de son mari contribua donc à le sauver. Mais ce résultat étant acquis, elle devait maintenant travailler à rendre moins dure son incarcération, en attendant qu'elle pût obtenir sa mise en liberté. Afin de ne pas indisposer contre elle la famille de Nassau, elle prit l'engagement de ne confier à aucun des siens ce secret qui l'oppressait. Elle était donc condamnée à montrer au dehors un visage tranquille, et dans ses entretiens avec ses proches ou dans les lettres qu'elle leur adressait, elle affectait la confiance certaine que son mari lui serait bientôt rendu. Au lieu d'alarmer ses parens, qui, malgré toutes les précautions prises, n'étaient pas sans soupçonner qu'il y eût sous roche quelque grave affaire, elle s'appliquait à les rassurer. « C'est un effort de tous les instans, écrit-elle au prisonnier, de paraître gaie avec la mort dans l'âme; mais je fais le possible. » Dans sa détresse, elle cherche de tous côtés quel secours elle peut invoquer. Elle s'adresse à la princesse Juliane, la mère des Nassau, tâchant de faire naître dans son cœur quelque pitié pour elle. Elle fait plus encore, et sans s'arrêter aux répugnances qu'il lui faut vaincre, elle se résout à la démarche qui

(1) Bakhuysen van den Brink, *Het Huwelyk van Willem van Oranje met Anna van Saxen*, p. 164.

devait le plus lui coûter. Les enfans d'Anne de Saxe lui avaient été repris; mais celle-ci lui avait encore laissé en dépôt ses bijoux, ses sceaux, sa correspondance; elle s'adresse franchement à elle pour la prier d'intercéder en sa faveur près du comte Jean de Nassau, auquel était remise la garde de Jean Rubens, le château de Dillenburg se trouvant sur son domaine. Elle charge également un sien cousin, Rémond Ringolt, qui lui a témoigné une grande bonté dans son malheur, de remettre au comte une supplique « écrite sans art ni habileté », où elle s'efforçait de l'apitoyer sur sa situation.

Cependant les jours se passent et l'espoir qu'au début on lui avait laissé concevoir d'une prompte libération ne se réalise pas. Sans se rebuter, pensant qu'elle pourra elle-même plaider sa cause d'une manière plus efficace, elle se rend alors à Siegen, et par un billet adressé au comte Jean, le 24 avril, elle lui demande une audience. Mais il n'est pas davantage fait droit à sa demande. Désolée, car depuis trois semaines elle était sans nouvelles de son mari, craignant qu'il soit malade ou qu'on le traite avec plus de rigueur, elle se décide à partir pour Dillenburg. A peine arrivée, elle sollicite la grâce de voir le prisonnier et de lui parler. Celui-ci, informé de la venue de sa femme, joint ses prières aux siennes, faisant observer respectueusement au comte « qu'un exemple tant rare, l'ayant si grièvement offensée, mérite bien un peu de pitié. » Dans une autre lettre il revient à la charge. « J'ay mérité tous mes maux, dit-il, mais elle est innocente; » et il supplie qu'elle puisse l'entretenir un moment, ne serait-ce que l'espace d'une minute et en présence de tel qu'il plairait au comte de désigner, afin qu'elle sache « ce qu'elle doit répondre à ceux qui tâchent à savoir la cause de la détention. Et s'il est encore impossible de lui accorder cette grâce, que pour le moins elle puisse venir par dehors les murailles et qu'il la puisse voir par la petite fenêtre. » Le comte resta sourd aux supplications des deux époux et, sur son ordre, Rubens dut même écrire à sa femme de ne pas insister davantage, cette insistance devenant importune et sa présence pouvant prêter à de fâcheux commentaires. Il fallut bien se résigner et retourner à Cologne pour y reprendre une vie misérable et désolée.

Les deux époux n'avaient d'autre ressource pour communiquer entre eux qu'une correspondance soumise, bien entendu, à l'examen du comte de Nassau. Quelques-unes des lettres qu'ils échangeaient ainsi nous ont été conservées. Le ton de tristesse qui y règne n'est que trop naturel; mais tous deux cherchaient dans les livres saints les seules consolations qu'ils pussent s'offrir pour supporter l'épreuve commune. C'est ainsi que Jean Rubens re-

commande à sa femme la lecture des prêches de Luther, notamment de ceux qui ont trait à l'évangile de saint Jean. Celle-ci, de son côté, lui signale les psaumes qui lui paraissent le mieux s'appliquer à leur malheureux sort.

Près de deux années se passèrent ainsi sans amener grand changement dans une situation qui, seulement vers l'automne de 1572, prit enfin meilleure tournure. C'est probablement à l'instigation du docteur Schwartz, conseiller du comte Jean, chargé spécialement de cette affaire, que, sur les instances réitérées de Maria Pypelincx, on commença à traiter de la libération du captif et des conditions auxquelles elle pourrait être obtenue. Au mois d'octobre tous les mandataires des princes d'Orange se trouvaient réunis à cet effet au château de Beilstein où, après son accouchement à Dietz, Anne de Saxe avait été transférée. C'est là que, pour la première fois depuis son arrestation, Maria Pypelincx put voir son mari qui lui parut très changé d'aspect, souffrant et prématurément vieilli. Mais l'espoir de sa prochaine délivrance adoucissait un peu le chagrin qu'elle éprouvait à le retrouver en cet état. Il fallut cependant attendre encore jusqu'au mois de mai de l'année suivante pour la conclusion des pourparlers engagés à cet effet. Le 9 de ce mois, Jean Rubens, après avoir renouvelé « l'aveu de son crime, hélas! d'adultère commis au corps de Madame la princesse d'Orange », atteste que c'est sur les instances réitérées de sa femme et de lui-même qu'un accord a pu être conclu. Cet accord porte en substance que moyennant une caution de 6000 thalers fournie par sa femme et dont les intérêts à cinq pour cent seront payés à celle-ci, le prisonnier sortira de son cachot pour être interné à Siegen. Non seulement il ne pourra quitter cette ville, mais il n'aura pas même « la liberté, à moins d'une permission spéciale du commis des princes, de pouvoir assister aux saintes assemblées de l'église, ou promener quelquefois aux champs pour sa santé, étant rempli de mauvaises humeurs que le sentiment de son péché, sa longue estroite prison et mélancolie lui ont causées. » Il sera d'ailleurs tenu de se présenter à première réquisition devant le prince et de se constituer son prisonnier dès que celui-ci le lui enjoindrait. En cas de mort ou de captivité nouvelle de Rubens, si les conditions consenties par lui ont été respectées, la caution versée par sa femme lui sera restituée dans un délai déterminé.

Dès le lendemain, Maria Pypelincx souscrit le contrat et s'engage sur l'honneur à s'y conformer. Elle se rend aussitôt à Cologne afin de réunir la somme stipulée, somme très considérable pour l'époque, et de s'occuper en même temps des préparatifs d'installation avec ses enfans et son mari dans une maison qu'elle

se propose de louer à Siegen et qui appartient au bailli de Dietz. Rubens écrit plusieurs fois à ce sujet au comte Jean pour obtenir au plus tôt la réponse de ce bailli, car en attendant, sa femme est obligée de demeurer à l'auberge dans des conditions très onéreuses. Elle voudrait aussi pouvoir caser son petit mobilier et profiter du printemps pour semer quelques plantes destinées à leur nourriture, ainsi qu'elle a déjà fait « dans une pièce de champ qu'elle a louée près des murailles, pour y ensemencer toutes sortes de bonnes herbes qu'elle a fait venir des Pays-Bas. » Au cas où cette maison, située à l'écart et peu en vue, ne serait pas disponible, il prie le comte de leur en indiquer quelque autre dans un quartier à sa convenance, « où il pourrait bientôt tenir compaignie à sa femme, soulager sa solitude, enseigner ses enfans, être avec ses livres et passer ce mois de mai, qu'y est propre, à se faire guérir des grandes indispositions que la mélancolie de 26 mois lui a engendrées. » Le jour de la Pentecôte étant proche, il espère que le comte « voudra bénignement luy faire entendre son bon plaisir et le pleinement consolér pour ce temps que les chrétiens célèbrent la mémoire du vray consolateur, le Saint Esprit. »

Sa requête fut exaucée, et le 10 mai, de bon matin, Jean Rubens partit à cheval de Dillenburg pour être enfin, en ce jour de Pentecôte, réuni à l'épouse dévouée qui, par ses infatigables démarches, avait obtenu sa liberté. Ce que fut pour elle ce moment depuis si longtemps attendu, il est facile de le penser, et avec la noble simplicité de son langage elle aurait dû, en quelques mots partis du cœur, exprimer les sentimens dont son âme était remplie. Malheureusement c'est son mari qui tient la plume dans la lettre de remerciemens qu'il adresse au comte ce jour même. La première phrase, que nous transcrivons ici sera plus que suffisante pour en indiquer le ton : « Très Illustres Seigneurs, il est impossible que je puisse assez remercier Vos Excellences et Seigneuries pour la très grande et rare grâce que je reçoys par votre pitié et clémence, n'étant nulle de toutes les espèces d'actions de grâces dont l'homme se peut envers les hommes valoir, relevante et recevable en mon endroit ; car tant s'en faut-il que par paroles agencées et éloquence humaine l'on y puisse donner lustre, que même mon cœur ne peut comprendre le moyen par lequel la dévotion qu'il a pour le témoigner soit connu et (pour n'avoir des fenêtres par lesquelles le désir qu'il a pour s'y acquitter peut être vu) ce subside manque aussi... » Et la lettre continue, soutenant jusqu'au bout les promesses d'un tel début, dans ce galimatias qui rappelle un peu trop les complimens amphigouriques mis par Molière sur les lèvres de Thomas Dia-

foirus. Ni la captivité, ni les souffrances n'avaient pu, on le voit, affranchir le docteur de cette recherche du bel esprit et de ce tour subtil des « paroles agencées » qui sévissait alors, il faut le reconnaître, parmi les lettrés, en France aussi bien que dans les Pays-Bas. Combien avec son sens si net et sa sensibilité si vraie, le langage sans artifice de Maria Pypelincx eût été moins laborieux et plus éloquent !

III

La vie commune avait recommencé, humble et cachée comme il convenait à la situation du ménage et à l'obligation où il était de ne pas attirer sur lui l'attention. Jean Rubens s'était fait envoyer ses livres de droit; il surveillait l'éducation de ses enfans et cherchait à s'occuper de son mieux. Mais, avec l'existence forcément solitaire à laquelle il était condamné, il ne fallait pas compter que son travail pût aider à l'entretien de la petite famille. Dans les premiers momens il n'avait pas trop senti la contrainte de la quasi réclusion dans laquelle il s'était lui-même engagé à vivre. Au prix des misères passées, cette demi-liberté était un bienfait. Comme sa femme, du reste, il était souvent obsédé par l'idée que ses jours étaient menacés et qu'on voulait lui tendre quelque piège pour l'enlever. Des avis, venus de Cologne ou de Heidelberg et que le comte leur avait communiqués, les entretenaient dans cette crainte. Peu à peu, cependant, ils avaient repris confiance, et comme cette vie claquemurée, sans offrir pour lui plus de sécurité, était contraire à sa santé, Rubens sollicitait, au mois d'août 1573, la grâce de se promener quelquefois hors de la ville en compagnie du précepteur des enfans du comte, maître Adrien Dammant, avec lequel il pouvait du moins s'entretenir des sujets qui l'intéressaient. Mais c'étaient là des bonnes fortunes bien rares et qui allaient bientôt exciter les soupçons.

Le 27 avril 1574, une joie en même temps qu'une charge nouvelle étaient survenues aux deux époux. Un fils leur était né qui fut nommé Philippe et qui, pendant sa trop courte vie, devait toujours rester le frère bien-aimé de Pierre-Paul, le grand artiste. La même année, sous la menace d'une épidémie qui régnait aux environs, Jean Rubens, inquiet pour sa famille, adressait au comte une nouvelle supplique (26 septembre), afin de pouvoir, en cas de nécessité, se réfugier avec les siens à Cologne, où une partie de la maison occupée par leur cousin Rémond serait à leur disposition. Ils y vivraient secrètement, en ménage, sans sortir, toujours prêts d'ailleurs, dès la première sommation, à revenir

dans leur domicile de Siegen qui conserverait leur mobilier. Nous ignorons quelle réponse fut faite à cette requête ; mais il est peu probable qu'elle ait été favorablement accueillie, car on voyait avec défiance ces tentatives faites par l'interné pour élargir un peu le cercle où il était enserré. Les archives nous laissent ensuite sans nouvelles de la petite famille jusque vers la fin de 1575. A partir de cette date, les documens qui la concernent nous la montrent exposée à des dénonciations et des tourmens continuels dont le détail assez monotone n'offrirait pas grand intérêt à nos lecteurs. Mais ces inquiétudes et ces amertumes incessamment renouvelées ne font que plus vivement ressortir le courage et le dévouement opiniâtre de Maria Pypelincx. Au milieu des épreuves les plus cruelles, elle ne perd ni le sentiment de sa dignité, ni l'espoir. Forte de sa seule faiblesse et de son amour, elle résiste de son mieux à des ennemis tout-puissans. Dans ses lettres où l'on retrouve toujours le même sens pratique et le même tact, on est étonné parfois de rencontrer des digressions imprévues, semées de citations littéraires laborieusement amenées ou de textes juridiques qui contrastent avec la simplicité habituelle de celle qui tient la plume. C'est évidemment maître Rubens qui lui souffle ces belles choses que, par déférence pour lui, elle écrit sous sa dictée et, comme le dit M. Bakhuyzen (1), « le bout du bonnet doctoral perce à travers les élans sincères de son amour conjugal. » Quant aux Nassau, il faut bien convenir que les vexations incessantes auxquelles ils se livrent à l'égard de ce ménage exposé à leurs coups, ne les font point paraître sous un jour bien honorable. On comprend, au lendemain de l'injure qui leur a été faite, le souvenir cuisant qu'ils en gardent et le désir de vengeance qui les anime. Mais avec le temps, ces dispositions font place à des sentimens moins naturels et moins avouables. Leur trésor s'épuisait et, de plus en plus, leur gêne était grande, les frais de la guerre absorbant, et au delà, toutes leurs ressources. Ils avaient vendu les objets précieux qu'ils possédaient, converti en monnaie leur vaisselle et engagé une grande partie de leurs domaines (2). Pour faire face à ces embarras financiers, ils en étaient venus à exploiter la situation des Rubens et à tirer d'eux le plus d'argent possible. Réels ou imaginaires, les griefs qu'ils invoquent contre eux se traduisent à chaque instant par de nouvelles exigences

(1) *Les Rubens à Siegen*, p. 12.

(2) Cet état de gêne devait durer longtemps encore, car, en 1586, le comte Jean de Nassau était obligé de vendre pour 3000 florins à son beau-fils le comte de Nassau-Sarrebruck des tapisseries de prix représentant des épisodes empruntés à l'histoire de sa famille.

pécuniaires. La crainte seule de pousser à une ruine complète ces pauvres gens qu'ils tiennent comme dans un étau, les arrête; ils ne les ménagent que par intérêt personnel et n'échelonnent les réquisitions que pour leur laisser la possibilité d'y satisfaire. A l'insu de sa femme, le docteur leur fait concessions sur concessions. Il donne quittance de sommes qu'il n'a pas reçues et qu'on simule avoir remboursées sur la caution. Aussi les intérêts qui lui sont versés diminuent peu à peu et ils ne sont d'ailleurs que très irrégulièrement payés. Tant qu'elle le peut, la mère de Maria lui vient en aide; mais ses biens étant confisqués ou pillés, elle est elle-même réduite à la misère. Sachant sa fille de nouveau enceinte, elle accourt à Siegen pour l'assister, et c'est là, dans le dénuement et l'incertitude du lendemain, que le 28 juin 1577 vient au monde l'enfant qui allait assurer au nom de Rubens, alors voué aux humiliations et à l'obscurité, la célébrité la plus haute. A raison de la fête des deux saints dont la solennité tombait le lendemain, il recevait au baptême les prénoms de Pierre-Paul; mais sa naissance ne devait pas laisser plus de traces que celle de son frère Philippe, et ce silence volontaire fait autour de son berceau se rattachait, nous le verrons, à un ensemble de précautions destinées à laisser dans l'oubli tous les commencemens de cette glorieuse existence.

Peu de temps après, en 1578, sur les pressantes requêtes du ménage et moyennant de nouveaux sacrifices consentis par lui, Rubens obtenait l'autorisation d'aller s'établir avec ses enfans à Cologne. En dépit de la gêne extrême où elle se trouvait, la famille traversa alors une période de tranquillité relative. Le docteur arrivait peu à peu à utiliser son savoir comme juriste. Des personnes riches le consultaient, lui confiaient la conduite de leurs affaires ou de procès importans dans lesquels elles étaient engagées. Maria, on le pense bien, ne restait pas inactive. Outre les soins du ménage et des enfans, elle avait pris chez elle quelques pensionnaires; et des dames charitables, touchées de l'ardeur avec laquelle elle se dévouait à sa tâche, lui avaient fait des avances pour monter un petit commerce. Les étrangers, les indifférens eux-mêmes témoignaient une sympathie croissante à cette femme courageuse qui, au prix d'efforts si méritans, cherchait à mener une existence honorable. Mais, dans cette vie au jour le jour, les deux époux parvenaient à grand'peine à se tirer d'affaire et même dans les meilleurs momens, il leur eût été difficile de réunir une centaine de thalers. Cependant l'estime qu'ils inspiraient était telle qu'un brave garçon venait de se fiancer à leur fille aînée, Blandine.

Ce bonheur, si précaire et si chèrement acquis, allait s'écrouler

tout à coup, sur l'ordre très imprévu qui, au mois de septembre 1582, était signifié à Rubens d'avoir à quitter Cologne pour revenir au plus vite à Siegen. Qu'avait-il fait pour s'attirer cette nouvelle disgrâce? Quelles dénonciations ou quels torts personnels l'avaient une fois de plus rendu suspect? On l'ignore, mais ce coup laissa les deux époux atterrés; la mesure était comble. Après plusieurs réclamations de son mari restées sans réponse, Maria, avec un sentiment de révolte bien naturel chez cette âme loyale, proteste contre la brutalité d'une mesure aussi odieuse qu'inattendue. Dans une lettre écrite au comte de Nassau le 10 octobre 1582, en regard de la patience et de la réserve dont ils ont tous deux donné tant de preuves, elle oppose toutes les tracasseries qu'ils ont subies, tous les retards, toutes les difficultés apportées au paiement des intérêts stipulés, alors que ces modiques sommes leur étaient si nécessaires. Puis, sentant bien qu'au fond il s'agit encore de leur soutirer quelque argent, elle aborde, non sans quelque habileté, ce point délicat.

Si l'on est décidé à passer outre, elle réclamera la caution qu'elle a versée. On ne peut garder son mari prisonnier et conserver en même temps l'argent destiné à lui servir de rançon. Il n'est plus besoin de caution si on le retient, et ce sont là, d'ailleurs, les conditions expresses des engagemens consentis. Ce n'est qu'à regret qu'elle parle ainsi, et elle prie instamment Sa Seigneurie de ne pas lui en vouloir à ce propos; mais elle ne saurait perdre tout à la fois, par sa négligence, son mari, son honneur et ses biens. Elle supplie le comte de peser équitablement ses raisons et d'en user envers eux avec sa bonté ordinaire. Maintenant que le temps a pansé toutes les blessures et qu'une expiation légitime a dû amener l'oubli, il convient de les épargner. Qu'on relève donc son mari de l'obligation de revenir; pour l'honneur même et l'intérêt des enfans princiers, il ne serait certainement pas convenable de rouvrir la bouche aux gens. « Aujourd'hui, ajoute-t-elle en terminant, il n'est plus tolérable qu'après tant de misères et de mortelles angoisses, sur le déclin de nos jours, alors que nos enfans ont grandi et que nous commençons à respirer un peu, on nous accable de nouveau sans que nous ayons failli ou donné le moindre prétexte de mécontentement. »

Le ton si net et si ferme de cette lettre, la valeur des argumens qu'elle contient, les cris de lassitude et de douleur qui çà et là y éclatent ne laissèrent pas de produire quelque effet sur l'esprit des Nassau. Dès le milieu d'octobre, grâce à l'entremise du comte Jean, un sursis était accordé à Rubens, et on l'informait qu'on lui ferait connaître en temps utile la décision prise à son égard. Celui-ci, sentant que sa femme avait frappé juste,

change subitement d'attitude et de langage. Autant, au début, il avait été humble et coulant, autant il affecte de résolution et d'intrépidité. Il ne songe plus à se dérober à la sommation qui lui a été faite; il demande même à comparaître à bref délai; mais il est bien entendu que, s'il est retenu prisonnier, on devra rembourser à sa femme la caution qu'elle a fournie. Ce n'était pas là l'affaire des Nassau, et Rubens, encore enhardi par la façon dont ils accueillent cette mise en demeure, se résout à pousser plus à fond. Pour la première fois, il se hasarde à parler de sa libération définitive et des conditions qu'on y mettrait. Le moment était opportun, semble-t-il, car les débats s'étant engagés à ce propos, les conseillers des princes répondent que cette libération serait acquise moyennant un supplément de 400 thalers à verser par la famille. Là-dessus, nouvelles protestations du docteur qui déclare que ce nouveau sacrifice est absolument au-dessus de ses moyens. Puis reprenant un argument qui lui a déjà si bien réussi : « C'est moi qui ai failli, dit-il, c'est à moi d'expier... Les larmes que ma femme verse nuit et jour m'invitent à oublier mon propre danger et à trouver la prison et la mort, qui permettraient de récupérer ma rançon, préférables à la vie de misère qui l'attend, elle et ses sept enfans. » Cependant, si l'on pouvait se contenter de la moitié de la somme, peut-être qu'avec l'aide de sa belle-mère et de ses autres parens, on arriverait à s'accorder. Mais sa femme doit, en tout cas, ignorer la quittance de 1 400 thalers donnée par lui, car elle croit encore à l'intégralité de sa créance et, si elle découvrait avant le temps la vérité, tout serait perdu.

De fait, vers cette époque, ainsi que nous l'apprend M. Spiess (1), la situation du ménage était devenue de plus en plus difficile. On avait dû renvoyer les pensionnaires et prendre dans la Breitestrasse un logement encore plus modeste. Convaincus qu'il n'y avait plus rien à attendre des Rubens, dans les conditions auxquelles ils étaient réduits, les conseillers de Nassau se rendirent à Cologne pour terminer les arrangemens. Les termes de la transaction furent arrêtés et, au commencement de 1583, elle devint exécutoire, probablement grâce à l'abandon, consenti, moyennant 1 400 thalers seulement, de la créance de Maria Rubens. A la date du 10 janvier, un contrat en bonne forme assurait enfin les deux époux de leur pleine et entière liberté, sans aucun recours possible contre eux.

Quelle que pût être la gêne à laquelle ils étaient encore condamnés, ils se sentaient, du moins, déchargés des préoccupations

(1) *Eine Episode aus dem Leben der Eltern P. P. Rubens;* Dillenburg, 1873.

qui, pendant si longtemps et si lourdement, avaient pesé sur eux. Assurés du lendemain, ils avaient repris leur vie obscure et retirée, car la prudence leur commandait toujours de ne pas trop attirer l'attention. Jean Rubens, d'ailleurs, n'avait plus longtemps à vivre. Sa santé, déjà ébranlée par tant de secousses, était gravement compromise et, le 1er mars 1587, il mourait à l'âge de cinquante-sept ans. Il était auparavant, ainsi que sa femme, revenu à la foi catholique, soit que cette nouvelle conversion fût sincère, soit qu'il voulût se mettre en règle vis-à-vis du Magistrat de Cologne. Lui mort, il n'y avait plus aucune raison pour sa veuve de prolonger son séjour à l'étranger, alors que tant d'intérêts la rappelaient à Anvers. Son parti fut bientôt pris, et, après avoir réglé ses affaires, à la fin du mois de juin de la même année, elle retournait dans sa patrie, munie d'une attestation du Magistrat portant que, depuis 1569 jusqu'au 7 juin 1587, date de ce certificat, elle avait eu avec son mari son domicile habituel à Cologne, qu'elle y demeurait encore et que, toujours, sa conduite et ses mœurs y avaient été excellentes.

IV

Dans cet exposé des faits, tels qu'ils résultent pour nous des documens que, peu à peu, les archives de la maison d'Orange et celles d'Anvers, de Cologne, de Siegen et d'Idstein ont rendus à la lumière, nous avons fait grâce à nos lecteurs des longues et très vives controverses suscitées par la détermination du lieu de naissance de Rubens. Sauf quelques écrivains engagés soit par leurs écrits antérieurs, soit par des considérations patriotiques, assurément très respectables, mais qui n'ont que faire en de pareilles recherches, il est permis de dire que les critiques qui, en ces derniers temps, ont étudié avec une entière impartialité ce problème délicat, l'ont résolu, comme nous croyons devoir le faire aujourd'hui, en faveur de Siegen. Ainsi que le remarque M. H. Riegel, qui nous paraît avoir le plus exactement résumé cette question (1), les difficultés dont elle était entourée s'expliquent assez d'elles-mêmes. La famille des Nassau, aussi bien que celle de Rubens, était intéressée à faire le silence autour des événemens que nous venons de raconter, et, par conséquent, à laisser dans l'ombre l'internement de Jean Rubens dans cette petite ville de Siegen dont le nom, jusqu'à ces derniers temps, n'avait pas même été prononcé. Aussitôt après l'arrestation du docteur, les princes de Nassau avaient cherché à étouffer le scandale. La politique

(1) H. Riegel, *Rubens Geburtsort*, dans les *Beiträge zur niederländischen Kunstgeschichte*, I, p. 165.

autant que le sentiment bien légitime de la dignité de leur race les portaient à cacher ce déshonneur. En conséquence, toutes leurs prescriptions tendent à assurer le secret. Les deux coupables sont enfermés et lorsque, plus tard, Anne de Saxe est rendue à sa famille, celle-ci la croit ou, du moins, la dit innocente du crime dont on l'accuse, sa faute n'ayant pas été constatée juridiquement. Quant à son complice, s'il n'est pas sur-le-champ mis à mort, c'est pour éviter le bruit que causerait son exécution et l'effet d'un débat public. Après deux ans de rigoureuse captivité, lorsqu'il obtient d'être interné à Siegen, c'est sous la condition expresse qu'il ne se montrera jamais dans la ville et qu'il évitera avec soin toutes les occasions de rappeler un souvenir néfaste.

Ces dispositions s'accordent naturellement avec celles du ménage Rubens. Dès la première lettre qu'écrit le prisonnier, il recommande de ne pas ébruiter l'affaire, de la tenir absolument cachée. Instruite par lui, sa noble femme non seulement lui pardonne du fond du cœur, mais elle le supplie de ne plus jamais parler de torts qu'elle veut oublier elle-même. Elle sent tout l'intérêt qu'il y a pour eux à ne pas indisposer les membres d'une famille puissante et justement irritée ; elle ne s'ouvre même pas à ses proches de la vérité ; pour eux, comme pour tout le monde, son mari est la victime des événemens politiques. Elle s'efforce de vivre ignorée et, comme elle le dit, « de nourrir les siens sans scandale. » Avec une persévérance stoïque, elle poursuit son projet de dérober à tous la faute de son indigne époux. Elle garde jusqu'au bout son secret et, par le seul mensonge qui n'ait pas coûté à sa nature loyale, c'est elle-même qui dans l'inscription de sa tombe à l'église Saint-Pierre parle du bonheur sans nuage qu'elle lui a dû ! Plus tard, elle soutient ce pieux mensonge et, pour ne pas nuire à l'honneur de son nom, ni à l'avenir de ses fils, elle continue à se taire sur cette triste aventure, sur les terribles conséquences qu'elle a eues pour elle. Afin de dépister les malveillans et les curieux, elle compose alors de toutes pièces la légende d'un séjour continu à Cologne où les enfans seraient nés, de la vie paisible et unie que le ménage y aurait menée. Ses deux fils, Philippe et Pierre-Paul, s'appliquent à confirmer cette légende. Eux seuls, d'ailleurs, étaient en situation de la prolonger, car, ainsi que M. Verachter l'a établi par ses consciencieuses recherches (1), Maria Rubens devait survivre à ses cinq autres enfans. Trois d'entre eux, Claire, Henri et Barthélemi, étaient morts avant le départ de Cologne ; Jean, l'aîné, à la date du 24 novembre 1581, se trouvait en Italie depuis plus de trois ans et demi,

(1) Verachter, *Généalogie de Pierre-Paul Rubens ;* Anvers, 1840.

et il mourait à son tour (1) en 1600 ; enfin l'aînée des filles, Blandine, le suivait d'assez près, en 1606.

Il y a plus, nous le croyons du moins, ni Philippe, ni Pierre-Paul, nés tous deux à Siegen, n'ont connu toute la vérité. Le secret vis-à-vis d'eux était facile à garder. Quand la famille quitta Siegen, Philippe n'avait que quatre ans et son frère n'avait pas encore accompli sa première année. A raison de leur âge et de l'existence très accidentée qui les attendait tous deux, rien n'était plus aisé pour cette mère prévoyante que d'engourdir et d'éteindre des souvenirs qu'elle voulait effacer de leur esprit. L'hérésie momentanée de la famille, la faute de Jean Rubens et son incarcération, c'étaient là autant de taches qui pouvaient compromettre leur nom et leur avenir. Dans leur extrême enfance, leur mère n'avait pas de confidences à leur faire à ce sujet; plus tard, elle ne voulut pas qu'ils eussent à rougir de leur père, et le meilleur moyen, le plus sûr et le plus noble de conserver ces secrets c'était de les garder vis-à-vis d'eux-mêmes. Elle pouvait d'autant mieux les leur dérober que seule elle en était dépositaire. Par la suite, à l'âge où Pierre-Paul aurait pu l'interroger, il était loin d'elle, en Italie, et il ne devait plus la revoir. C'est donc en toute sincérité que sur le déclin de sa vie, au moment où l'esprit se reporte avec complaisance vers les souvenirs de la jeunesse, le grand artiste pouvait parler, dans une lettre célèbre à Geldrop, de la grande affection qu'il avait gardée pour cette ville de Cologne où il était resté jusqu'à sa dixième année.

On sait que, dès son retour à Anvers, Maria Pypelincx, avec son intelligente sollicitude, avait fait donner à ses fils une instruction qui leur permît de se créer des positions honorables. Mais, malgré la vigilance avec laquelle elle s'appliquait à réunir les épaves de son modeste avoir, elle n'était point en état de continuer bien longtemps les sacrifices qu'exigeait l'éducation de ses enfans. De bonne heure, ils avaient dû apprendre à se tirer d'affaire en gagnant eux-mêmes leur vie. Philippe, l'aîné, tout en poursuivant ses études de droit, était devenu précepteur des fils du président Richardot dont il avait été d'abord secrétaire. Quant à Pierre-Paul, après avoir été attaché en qualité de page à la maison de la comtesse de Lalaing, sa mère, reconnaissant qu'il n'y avait pour lui aucune issue de ce côté, l'avait bientôt laissé libre de suivre la vocation qu'il montrait pour la peinture. Plus tard, quand le jeune homme, ayant épuisé les enseignemens qu'il pouvait trouver à Anvers, manifesta le désir de se perfectionner en Italie, Maria, malgré le chagrin que lui causait son

(1) *Bulletin Rubens*, I, p. 57.

départ, s'était résignée à sa solitude. Elle avait enduré les infirmités, la maladie, avec cet esprit d'abnégation dont pendant toute sa vie elle devait donner tant de preuves. Quand, enfin, vaincue par les souffrances, elle s'était décidée à rappeler Pierre-Paul, il était trop tard, et, malgré la hâte que celui-ci mit à revenir, elle était morte à son arrivée.

On peut imaginer ce qu'avait été la douleur de ce fils. Pendant longtemps il était demeuré tout à son chagrin dans la petite maison où sa mère avait fini ses jours. L'ordre, la simplicité, la stricte économie qui régnaient dans cette pauvre demeure, tout lui rappelait cette bonne mère. C'est pour consacrer d'une manière touchante le souvenir de son affection et de sa reconnaissance qu'après l'avoir retouchée, il plaçait au-dessus de sa tombe, la meilleure des peintures faites par lui en Italie, le *Saint Ambroise* (du musée de Grenoble), où, pour la première fois, sa pleine originalité s'était épanouie.

Mais, plus encore que par cet hommage respectueux des prémices de son talent, Rubens devait honorer sa mère par sa propre vie. Ce dévouement aux siens, ce bon sens si lumineux, cette activité courageuse, cette aménité envers tous, ce naturel parfait, ce stoïcisme dans la souffrance, tout ce que la personne et le caractère pouvaient ajouter de grâce à son génie, c'est aux exemples de sa mère qu'il le devait. Mais, avec ces qualités qu'il aimait en elle et qui justifiaient assez sa tendresse, il y avait tout un passé d'épreuves et de généreuses immolations qu'il ne pouvait pas soupçonner. Le soin même avec lequel elle s'attachait à en effacer la trace aurait achevé de grandir à ses yeux cette noble figure. Son fils la savait excellente, et elle était héroïque. Aujourd'hui, en dépit des obscurités accumulées de parti pris par Maria Rubens sur ces années d'exil et de cruels tourmens, la vérité s'est fait jour. Il n'est que juste qu'un peu de la gloire acquise à son nom par le grand artiste lui revienne. Elle avait tant été pour lui à la peine; c'est bien le moins qu'elle soit avec lui à l'honneur.

ÉMILE MICHEL.

LES THÉORIES DE LA CHALEUR

III [1]

CHALEUR ET MOUVEMENT

I

« La chaleur est le résultat d'un mouvement, lisons-nous dans les notes posthumes de Sadi Carnot. Alors il est tout simple qu'elle puisse se produire par la consommation de puissance motrice et qu'elle puisse produire cette puissance... Mais il serait difficile de dire pourquoi, dans le développement de la puissance motrice par la chaleur, un corps froid est nécessaire, pourquoi, en consommant la chaleur d'un corps échauffé, on ne peut pas produire du mouvement. »

La théorie de Carnot, telle que son auteur l'avait développée, était manifestement en contradiction avec l'hypothèse que la chaleur est un mouvement; elle contredisait la loi de l'équivalence de la chaleur et du travail qui, elle, découle logiquement de cette hypothèse. En changeant les bases de cette théorie, en la faisant reposer sur l'axiome: tout cycle de Carnot qui fait passer de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud exige un travail fourni par les forces extérieures, Clausius a fait disparaître cette évidente contradiction; la théorie de Carnot, telle que Clausius l'a développée, ne heurte plus la loi de Mayer: elle n'est plus explicitement incompatible avec la théorie mécanique de la chaleur; en résulte-t-il qu'elle soit compatible avec elle? L'une des théories repose sur l'hypothèse que la quantité de chaleur dégagée par un

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 15 juillet.

corps qui change d'état équivaut, en partie, à la perte de force vive éprouvée par les molécules de ce corps, en partie au travail effectué par les forces extérieures ou intérieures appliquées à ces molécules; l'autre repose sur l'hypothèse qu'un cycle de Carnot ne peut, sans travail fourni par les forces extérieures, faire remonter de la chaleur d'un corps froid à un corps chaud; entre ces deux hypothèses n'existe-t-il pas une incompatibilité implicite, une contradiction qui, pour n'être pas éclatante, n'en aurait pas une moindre portée logique? C'est une question qu'un physicien peut et doit se poser.

Pour répondre à cette question, pour démontrer que le deuxième principe de la thermodynamique s'accorde avec la supposition que la chaleur est un mouvement, il n'est qu'une méthode : prendre, comme point de départ, l'hypothèse de la nature mécanique de la chaleur; au besoin, préciser, particulariser cette hypothèse par quelques suppositions accessoires évidemment compatibles avec elle; puis, de ces prémisses, déduire, par un raisonnement rigoureux, la démonstration de l'axiome de Clausius ou d'une proposition équivalente.

C'est la voie qu'ont suivie Boltzmann, Clausius, et plus récemment Helmholtz; ils ont assimilé un corps à un système de points matériels animés d'un mouvement très petit et très rapide; ils ont supposé ce mouvement tel que l'état moyen du système fût sensiblement le même à tout instant; ils ont admis que la force vive moyenne de ce mouvement était proportionnelle à la température absolue du corps, et ils ont cherché à déduire des théorèmes de la dynamique, appliqués à de semblables systèmes, les lois que Clausius avait rattachées aux idées de Carnot.

Leurs efforts ont-ils été couronnés de succès? Malgré les ressources d'analyse mises en œuvre par ceux qui les avaient entreprises, ces recherches, il faut bien l'avouer, ont leurré les espérances qu'elles avaient suscitées; sans entrer dans des détails techniques qui ne seraient pas de mise en cette étude, reconnaissons qu'elles sont parvenues à rattacher aux lois de la dynamique les propriétés des transformations réversibles, non sans donner prise à quelques critiques et à quelques objections; mais avouons qu'elles n'ont pu, jusqu'ici, rendre compte des propriétés des modifications non réversibles — c'est-à-dire de toutes les modifications réelles. — Ces insuccès ne sont-ils que provisoires? L'avenir nous réserve-t-il une réduction pleinement satisfaisante des lois énoncées par Sadi-Carnot et Clausius aux principes de la dynamique? Ou bien, au contraire, les principes de la dynamique sont-ils, à jamais et par essence, incapables d'expliquer le second principe de la thermodynamique? Bien que ce dernier

avis paraisse téméraire au premier abord, c'est vers lui que penchent plusieurs physiciens qui ont fait de ce problème l'objet de leurs méditations; qu'il me suffise de citer le nom de M. H. Poincaré : « Le mécanisme est incompatible avec le théorème de Clausius »; telle est la conclusion qu'énonce l'illustre géomètre.

II

Le discrédit n'avait pas attendu que l'on signalât ces difficultés pour atteindre les hypothèses touchant la nature mécanique de la chaleur; l'infécondité d'une théorie qui avait, à son origine, excité de vastes espoirs, *la théorie cinétique des gaz*, avait, depuis longtemps, provoqué la méfiance des physiciens à l'encontre de ces hypothèses.

La chaleur est un mouvement des plus petites parties des corps; ce mouvement est extrêmement rapide, mais la trajectoire qu'il fait décrire à chaque particule demeure toujours enfermée dans un espace très étroit; telles sont les assertions qui servent de fondement à la théorie mécanique de la chaleur. Ces assertions renseignent, assurément, sur la nature de la chaleur, mais les renseignemens qu'elles fournissent sont bien généraux, bien peu détaillés; les esprits curieux éprouvent quelque peine à s'en contenter; ils veulent pénétrer plus intimement les particularités du mouvement qui constitue la chaleur, connaître la forme de la trajectoire décrite par chaque particule, déterminer la loi des forces que ces diverses particules exercent les unes sur les autres.

Assurément, les molécules ne doivent pas être soumises aux mêmes forces, ni décrire les mêmes trajectoires, dans un corps solide que dans un liquide ou dans un gaz, dans une vapeur facilement liquéfiable que dans un gaz permanent. S'il est une catégorie de corps où l'on ait chance de découvrir les lois du mouvement calorifique, c'est assurément la famille des gaz difficiles à liquéfier, des gaz parfaits; toutes les propriétés mécaniques et thermiques de ces corps sont connues; elles sont régies par des équations d'une simplicité et d'une uniformité remarquables; cette simplicité avait déjà attiré l'attention des physiciens qui suivaient l'hypothèse du calorique; c'est aux gaz parfaits que Laplace avait appliqué leur supposition pour la suivre jusqu'à ses dernières conséquences; c'est donc par l'explication purement mécanique des propriétés des gaz parfaits qu'il convient de commencer l'analyse du mouvement que nous nommons chaleur.

D'ailleurs, tout n'est pas à créer dans cette explication; les principes qui lui doivent servir de points de départ sont déjà trouvés au moment où refleurit la théorie mécanique de la cha-

leur; l'invention de ces principes se relie, par une tradition ininterrompue, aux origines mêmes de la physique moderne.

Torricelli et Pascal ont établi que l'air pouvait exercer une pression; Boyle, pour appuyer leur sentiment, entreprend des expériences dont les résultats fournissent à son disciple Richard Townley la loi de compressibilité de l'air : *la force élastique de l'air est en raison inverse du volume que cet air occupe*. En 1676, Mariotte établit cette loi par de nouvelles observations. Bacon disait déjà de l'expansibilité des corps en général, et de l'air en particulier : « Puisque c'est là une chose (et je ne sais s'il en est une autre qui l'égale) visiblement fondamentale et universelle, nous devons nous préparer à l'aborder; car tant que nous ne l'aurons pas saisie, la philosophie sera entièrement décousue et comme dissoute. » Les découvertes de Boyle, de Townley, de Mariotte n'étaient pas de nature à diminuer l'importance que Bacon attribuait à ce problème.

Les cartésiens cherchèrent à le résoudre conformément à leurs principes.

Descartes s'était formé de l'expansibilité et de la compressibilité des corps une idée qui découlait logiquement de la manière dont il se représentait l'essence de la matière; l'essence de la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur; une même matière occupe donc toujours le même volume. Si un corps nous semble occuper un volume variable, tantôt plus grand, tantôt plus petit, c'est qu'en réalité, dans l'espace qui croît ou décroît, il y a deux corps: l'un, fixe en quantité, mais dont les parties séparées s'écartent ou se rapprochent les unes des autres; c'est le corps que nous percevons, le corps auquel nous attribuons la raréfaction ou la condensation; l'autre, que nous n'apercevons pas, se trouve en quantité variable dans les intervalles laissés libres par les parties du premier, plus abondant lorsque le premier semble dilaté, moins abondant lorsqu'il semble comprimé. La matière de l'éponge occupe un volume invariable, mais elle paraît se gonfler lorsque l'eau vient en remplir les pores, se contracter lorsque l'eau s'écoule.

Telle est l'idée fondamentale sur laquelle reposent toutes les théories émises par les cartésiens au sujet de l'élasticité de l'air.

Pour les uns, les molécules qui composent l'air sont percées de pores, de canaux contournés en spirale; un fluide subtil coule comme un torrent dans ces pores, et la pression qu'il exerce sur leurs parois tend à les redresser; pour les autres, au nombre desquels on doit citer Robert Boyle, les molécules de l'air sont des ressorts, des lames élastiques roulées en hélice qui cherchent à se distendre. Newton trouvait ces explications insuffisantes :

« On aura beau, disait-il, se représenter les molécules de l'air comme des lames élastiques et rameuses, comme des branches d'osier pliées sur elles-mêmes et enchevêtrées, on parviendra difficilement à expliquer l'expansibilité de l'air; on ne le peut faire qu'en attribuant aux molécules une force répulsive qui les oblige à se fuir l'une l'autre. » Mais l'explication de Newton, qu'allait adopter l'école de Lavoisier et de Laplace, n'était pas de nature à satisfaire les cartésiens.

En 1702, Amontons prouvait qu'un égal accroissement de chaleur augmente d'autant plus la pression de l'air que l'air est chargé d'un plus grand poids. Naturellement, l'*Histoire de l'Académie* explique cette découverte au moyen des principes communément admis : « La raison en est que l'action de la chaleur consiste en une infinité de petites particules très agitées qui pénètrent les corps. Quand elles entrent dans une masse d'air, elles en ouvrent et en développent les lames spirales, non seulement parce que ce sont de nouveaux corps qui se logent dans leurs interstices, mais principalement parce que ce sont des corps qui se meuvent avec beaucoup de violence. De là vient l'augmentation de ce volume d'air. Que s'il est enfermé de manière qu'il ne se puisse étendre, les particules de feu qui tendent à ouvrir ces spires, et ne les ouvrent point, augmentent par conséquent leur force de ressort, qui cesserait si elles s'ouvraient librement. »

Parent avait été frappé de la découverte d'Amontons : « Ce phénomène, dit l'*Histoire de l'Académie pour* 1708, lui a fait naître une idée qui peut paraître hardie : c'est que l'air n'a point de ressort. Que l'air eût un ressort, ç'a été apparemment, au temps de la découverte, un paradoxe fort étrange, et aujourd'hui ce n'est pas un moindre paradoxe qu'il n'en ait point. » Il faut donc imaginer, selon Parent, que les parties de l'air ne sont ni des lames pliées qui s'ouvrent, ni des spires qui se déroulent, ni rien d'analogue ; ce sont de simples petites molécules inertes qui flottent dans une matière éthérée infiniment plus subtile et toujours violemment agitée. Plus la matière éthérée est abondante, plus elle se meut avec rapidité, plus les molécules d'air tendent à s'écarter les unes des autres ; de là l'apparente élasticité de l'air, Cette élasticité, les molécules de l'air ne l'ont pas par elles-mêmes ; si elles pressent les parois des vases qui les renferment, si elles refoulent le mercure du manomètre, ce n'est pas par une force qui leur soit propre, c'est simplement par suite du mouvement que leur communique l'agitation de la matière éthérée.

Parent n'avait fait que développer, en l'appliquant aux corps gazeux, une idée que Malebranche avait émise, dès 1674, dans sa *Recherche de la vérité*.

Quelle est la cause qui retient si étroitement unies les diverses parties d'un corps dur, d'une barre d'acier par exemple? La question avait été posée à Descartes : « Je n'y veux, avait répondu le philosophe, aucune autre colle ni ciment que le repos. » L'insuffisance de l'explication sautait aux yeux. Malebranche attribue la cohésion qui retient unies les diverses parties d'un corps dur à la *gravitation de l'éther*, c'est-à-dire, selon les principes cartésiens, à des tourbillons de matière subtile ; ce sont également les mouvemens de l'éther qui expliquent le ressort des corps élastiques. « Il faut que les corps élastiques se redressent par l'effort de quelque mouvement. En effet, si l'on ne veut raisonner des corps et de leurs propriétés que sur les idées claires que l'on en peut avoir, on n'attribuera jamais à la matière d'autre force ou d'autre action que celle qu'elle tire de son mouvement... C'est donc une nécessité de dire que le mouvement qui fait la force des corps à ressort est celui de la matière subtile ou invisible qui les environne et qui en pénètre les pores. »

III

Si Parent avait été précédé par Malebranche dans l'explication de l'élasticité, Malebranche, à son tour, avait été devancé par Leibniz.

Dans sa *Theoria motus concreti*, publiée à Mayence en 1671, Leibniz n'hésite pas à affirmer que « tous les corps sont élastiques ; si, après les avoir comprimés, on les abandonne à eux-mêmes, le mouvement gyratoire de l'éther les ramène de suite à leur état primitif. » Tous les effets que produit l'air s'expliquent par le concours de deux causes : la *gravité* de l'air et la tendance qu'il a à s'épandre, à se dilater. Cette tendance, Leibniz lui donne le nom d'*élater;* mais cette force expansive, cet élater, n'a pas pour cause l'air lui-même ; il s'explique par les mouvemens tourbillonnaires de la substance éthérée, par les chocs de celle-ci sur les molécules d'air. Leibniz s'étonne qu'un physicien de la valeur de Boyle ait cru pouvoir expliquer le ressort de l'air en assimilant ses molécules à des boucles laineuses ou à des spirales qui reprennent leur forme lorsqu'on les a comprimées : « Ce n'est pas par sa propre force qu'un ressort fléchi se débande », mais par un effet de la gravitation éthérée.

Pendant tout le XVIIIe siècle, le gros des physiciens suit le sentiment de Newton ; les actions à distance expliquent le pouvoir expansif des gaz, comme les autres phénomènes célestes et terrestres ; elles sont le fondement de cette théorie des fluides aériformes qui prendra son plein développement dans la *Mécanique*

céleste de Laplace; plus tard, elles fourniront à Poisson et à Navier les lois générales de l'élasticité des corps solides. Cependant, un petit groupe de philosophes, fidèles aux principes essentiels de la doctrine de Descartes, développe la théorie de la force expansive des gaz que Parent avait esquissée. C'est en Suisse que fleurit, isolée au milieu de l'Europe newtonienne, cette école que l'on pourrait justement nommer l'École des Bernoulli.

L'amitié qui unissait Leibniz aux chefs de la famille Bernoulli explique sans doute les tendances antinewtoniennes de cette grande famille de géomètres, tendance bien vivace, que Daniel et Jean II Bernoulli proclamaient encore en 1746 : « Tout se fait dans le monde par la matière et le mouvement, écrivaient-ils. Ce principe de Descartes a quelque chose de frappant, et il paraît si clair au premier abord qu'on peut s'étonner qu'il ait été contesté, je ne dirai pas par quelques-uns des anciens philosophes, mais par nos plus grands philosophes modernes, tels que Newton, et un grand nombre d'autres que son autorité a entraînés et qui tous ont introduit le principe de l'attraction mutuelle de la matière, existante et innée dans la matière même et produite uniquement par la volonté immédiate et efficace de Dieu. Ce principe ne passe-t-il pas notre raison? »

Dès 1683, Jacques Bernoulli, à l'imitation de Leibniz, cherche dans les mouvemens tourbillonnaires de la matière subtile l'explication de l'élasticité de tous les corps; pour lui, comme pour Malebranche, la *gravitation* de l'éther cause la cohésion des corps durs; la pression de l'air n'est pas seulement l'effet de son poids, mais aussi de sa « résistance passive »; et cette résistance passive, analogue à l'élater de Leibnitz, est elle-même produite par la gravitation de la matière éthérée.

Son frère, Jean I Bernoulli, développe et précise cette idée. En 1724, l'Académie des sciences avait proposé comme sujet de prix la détermination des lois de la communication du mouvement entre corps parfaitement durs; Jean Bernoulli interpréta ce mot *dur* dans le sens d'*élastique*, et saisit cette occasion d'exposer, au sujet de l'élasticité, une hypothèse analogue à celle de Malebranche, de Leibniz, de Jacques Bernoulli. L'interprétation qu'il avait donnée à la question de l'Académie ne fut point approuvée et sa pièce fut rejetée; mais il fut plus heureux lorsqu'on mit au concours, pour l'année 1726, les lois du choc des corps *à ressort*.

« Tous les physiciens, dit Jean Bernoulli, admettent une matière subtile qui, par son mouvement, soit la cause première du ressort des corps. » Ce qu'il s'agit de découvrir, ce sont les

détails du mécanisme par lequel l'agitation de l'éther produit la force élastique des diverses espèces de matière et, en particulier, des gaz.

Dans un récipient plein de gaz, Jean Bernoulli imagine un éther très subtil, pénétrant aisément les pores de tous les corps, en particulier ceux que présentent les parois du récipient, traversant en tout sens ce récipient avec une extrême rapidité. Dans ces torrens de matière subtile, nagent « quantité de corpuscules trop grossiers pour pouvoir s'échapper au travers des pores du récipient »; divers de figure et de grosseur, ils « laissent entre eux des intervalles si spacieux, que tous ces corpuscules, ramassés en un tas, n'occuperaient peut-être pas la cent millième partie du récipient. » Ces petites masses, emportées par le cours violent de la matière subtile, se meuvent confusément, se heurtant les unes les autres; « mais ces corpuscules, agités ainsi en tout sens, s'embarrassant les uns les autres par des mouvemens rectilignes opposés, chacun d'eux se trouvera bientôt déterminé à se mouvoir de la manière où il sera le moins un obstacle au mouvement des autres corpuscules, je veux dire à changer son mouvement droit en un mouvement circulaire autour d'un centre. » Il se formera ainsi, dans le récipient, un grand nombre de surfaces sphériques, dont chacune sera comme couverte d'une multitude de petits mobiles, et tournoiera autour de son centre particulier. La force centrifuge due à ces mouvemens gyratoires expliquera les effets que l'on attribue à la force élastique de l'air. « Considérons, à présent, les dispositions que prendront dans le récipient toutes ces surfaces sphériques, et l'effort qu'elles font les unes sur les autres et contre les parois intérieures du récipient, et nous comprendrons que toutes les surfaces, grandes et petites, de tous les degrés, seront dispersées dans l'étendue du récipient de la même manière dont Descartes a conçu que l'univers était rempli de tourbillons de toute forme et de toute grandeur. »

Ces considérations formaient plutôt une ébauche de théorie qu'une théorie; elles prirent une forme plus précise dans la Xe section de l'*Hydrodynamique*, publiée en 1738 par le fils aîné de Jean I Bernoulli, Daniel.

Daniel Bernoulli se représente les particules qui composent un gaz comme animées d'un mouvement extrêmement rapide; elles choquent les parois qu'elles rencontrent, et l'effet que produit chacune d'elles sur la paroi heurtée est mesuré par la force vive qu'elle possède au moment du choc; ces chocs innombrables, répétés à des intervalles très courts, produisent l'apparence d'une pression uniforme et constante; la grandeur de cette pression est proportionnelle au nombre de molécules qui viennent heurter la

paroi dans un temps donné et à la valeur moyenne du carré de la vitesse avec laquelle se meuvent les particules.

Laissons invariable la température et diminuons le volume du gaz; le carré moyen de la vitesse qui anime les molécules ne variera pas, mais le nombre de particules qui heurtent une surface donnée dans un temps donné augmentera; il augmentera précisément dans le rapport où le volume du gaz a diminué; la tension du gaz sera donc en raison inverse de son volume, conformément aux observations de Boyle, de Townley, de Mariotte.

Maintenons, au contraire, au gaz un volume invariable, mais élevons-en la température; le nombre de molécules qui frappent une paroi dans l'unité de temps ne changera pas, mais ces molécules seront, en moyenne, animées d'une plus grande vitesse; la tension du gaz augmentera donc, et l'augmentation qu'elle éprouvera sera proportionnelle à sa valeur initiale. Ainsi s'explique l'expérience d'Amontons.

« On voit bien, écrivait Daniel Bernoulli en 1746, que cette idée de l'air répond parfaitement à toutes ses propriétés; elle explique en quoi consiste son élasticité, sa qualité de souffrir de grandes condensations et dilatations, pourquoi son élasticité est à peu près en raison réciproque de son volume, pourquoi cette élasticité est augmentée par la chaleur, qui cause une plus grande agitation dans les parties de l'air, et enfin pourquoi cette élasticité est en raison doublée de la vitesse avec laquelle les parties sont agitées. Je puis même démontrer, sur certaines expériences qu'on a faites, quelle doit être la vitesse absolue, dans ce mouvement d'agitation, pour un degré de chaleur donné, quelle est la grosseur de ces parties par rapport à leur intervalle moyen, en quel volume l'air peut être condensé par une force infinie, quelle est la vitesse du son, quel doit être le son absolu d'un tuyau d'orgue de hauteur donnée, etc. Et tous ces résultats ont un caractère de vérité qui frappe et qui confirme merveilleusement l'idée que je viens de donner des fluides élastiques tels que l'air. »

Ce passage était gros de promesses; Daniel Bernoulli ne les a pas toutes tenues; les connaissances expérimentales de son époque lui auraient difficilement permis d'aborder les recherches qu'il indique touchant la grosseur des molécules gazeuses et la grandeur de leurs intervalles. Quant à ses découvertes en acoustique, elles sont au nombre de ses plus beaux titres de gloire, mais ses hypothèses sur la nature des substances gazeuses n'y ont point de part.

Dans son *Hydrodynamique*, Daniel Bernoulli prend les molécules gazeuses en mouvement, sans se soucier de la cause de ce mouvement : a-t-il abandonné l'hypothèse que ce mouvement est

dû lui-même à l'agitation d'une matière plus subtile ? Assurément non. En 1746, l'Académie des sciences jugeait un concours dont le sujet, proposé en 1744, était la nature et les propriétés de l'aimant. Trois mémoires furent couronnés : le premier était de M. Du Tour, le second de Léonard Euler ; le troisième était dû à la collaboration de Daniel Bernoulli et de son frère Jean II Bernoulli. Ces trois pièces se proposaient d'expliquer les propriétés de l'aimant, selon les principes cartésiens, au moyen de torrens de matière subtile. Les frères Bernoulli considèrent cette matière subtile magnétique comme un simple fluide élastique, semblable à l'air, ce qui leur donne occasion d'exposer leurs idées touchant la fluidité et touchant l'élasticité des fluides ; ils regardent l'air comme un amas de petits corps agités en tout sens et s'entre-choquant continuellement. « Cette agitation confuse, ajoutent-ils, doit sans doute être entretenue par un fluide beaucoup plus subtil, qui traverse l'air. » Ainsi, en 1746, Daniel et Jean II Bernoulli se tiennent à l'hypothèse essentielle sur la cause du *ressort* que leur oncle Jacques Bernoulli avait émise en 1683, que leur père Jean I Bernoulli avait développée en 1726. Cette famille de géomètres pouvait s'appliquer justement le mot de Cicéron, que les *Nouveaux principes de méchanique et de physique tendans à expliquer la nature et les propriétés de l'aimant* portaient en devise : *In sententiâ permaneto, enimvero nisi alia vicerit melior.*

L'enseignement de Daniel Bernoulli à l'université de Bâle suscita en Suisse une pléiade de physiciens ; au moment où l'on voit la plupart des esprits chercher dans les attractions et les répulsions exercées à distance entre les molécules matérielles, l'explication de toutes les lois de la mécanique céleste et terrestre, ces physiciens gardent les principes de la cosmologie cartésienne et font reposer toutes leurs théories sur le mouvement et le choc. Parmi eux, nous trouvons Lesage qui rend compte de l'attraction universelle par le heurt des *corpuscules ultramondains* sur les molécules matérielles ; qui, au moment où l'existence du fluide calorifique est incontestée, explique l'expansibilité de ce fluide par l'agitation d'une matière plus subtile qui circule dans ses pores ; Trembley, qui s'indigne de voir Lavoisier traiter des fluides expansibles sans se préoccuper de l'essence de l'*expansibilité ;* De Luc, qui adopte et développe les hypothèses de son ami Lesage touchant le calorique ; qui attribue l'élasticité des gaz et des vapeurs au mouvement du feu qui les pénètre ; qui explique le mouvement des molécules du feu par le mouvement de particules plus subtiles, les corpuscules lumineux, « de sorte que la lumière est la première cause de l'expansibilité de tous les fluides terrestres, coërcibles et pondérables, incoërcibles et impondérables, qu'elle

forme par union plus ou moins intime avec d'autres substances »; c'est enfin Pierre Prévost, l'ami, le disciple, l'exécuteur testamentaire de Lesage, qui expose la théorie de la chaleur rayonnante selon les idées de Lesage et de De Luc.

IV

Nous voici arrivés au début du XIXe siècle. En Angleterre, les idées newtoniennes commencent à perdre du terrain, les idées cartésiennes à reprendre l'avantage; Humphry Davy constitue les gaz de tourbillons de matière et d'éther et esquisse une théorie analogue, en bien des points, à celle de Jean I Bernoulli; cette théorie sera développée par Rankine, au moment de la renaissance de la théorie mécanique de la chaleur, renaissance à laquelle elle contribuera pour une part importante; de leur côté, Waterston et John Herapath adoptent une idée semblable à celle que Daniel Bernoulli avait exposée dans son *Hydrodynamique;* ils forment les gaz de molécules qui se heurtent dans un mouvement rapide dont ils ne cherchent pas la cause; cette hypothèse est reprise par Joule, au moment où Krœnig la développe en Allemagne.

Pour Joule, pour Krœnig, les molécules des gaz situées, en général, à des distances considérables les unes des autres et, par conséquent, n'exerçant les unes sur les autres que des actions insensibles, se meuvent en ligne droite d'un mouvement extrêmement rapide; le mouvement de chaque molécule demeure rectiligne et uniforme jusqu'au moment où cette molécule arrive à très petite distance de l'une de ses semblables; alors un choc se produit, et la molécule repart dans une autre direction; lorsque les molécules gazeuses rencontrent une paroi solide, elles assaillent celle-ci d'un véritable bombardement, et leurs chocs innombrables, répétés à des intervalles très courts, produisent l'effet d'une pression continue; cette pression est proportionnelle au nombre des chocs que l'unité de surface de la paroi reçoit pendant l'unité de temps, c'est-à-dire à la densité du gaz, — ce qui est la loi de Mariotte. — Elle est proportionnelle également à la force vive moyenne du mouvement moléculaire, c'est-à-dire à la température absolue, — ce qui est la loi de Gay-Lussac.

Sur ces prémisses, Clausius construit un édifice mathématique complet que Boltzmann, que O. E. Meyer, que Maxwell viennent tour à tour développer et modifier; bientôt, la nouvelle théorie donne sur la nature et les mouvemens des molécules gazeuses les renseignemens les plus minutieux comme les plus imprévus : longueur moyenne du chemin parcouru par une molécule entre deux

chocs, nombre, masse, dimensions des molécules, aucune de ces particularités que leur délicatesse semblait dérober à jamais à nos regards, ne lui demeure cachée; surpris de ces résultats, l'esprit des physiciens connaît de nouveau cette ivresse que l'hypothèse de l'attraction moléculaire et ses merveilleuses conséquences versaient à plein bord aux contemporains de Laplace et de Poisson; il semble que l'on ait enfin trouvé la forme définitive et comme le type éternel des théories physiques; il semble que le rêve de Laplace soit près d'être réalisé, et que l'intelligence humaine soit devenue assez pénétrante pour suivre la trajectoire du moindre atome au sein d'un corps avec la même précision que l'orbite d'une planète dans les cieux.

Puis, peu à peu, les contradictions, les difficultés que l'on n'avait pas aperçues d'abord, mais qui s'élèvent une à une comme autant d'objections à la théorie cinétique des gaz, viennent attiédir l'enthousiasme qu'elle avait embrasé.

Les premiers auteurs de la théorie cinétique avaient assimilé les molécules de l'air et des autres gaz à de simples points matériels qu'une extrême vitesse emportait en ligne droite; mais, dans cette hypothèse, le rapport de la chaleur spécifique sous pression constante à la chaleur spécifique sous volume constant prenait une valeur beaucoup plus grande que celle que l'expérience lui assigne. Pour réduire la valeur de ce rapport, Clausius est obligé de compliquer la théorie; les molécules ne sont plus de simples points matériels sans dimension, mais de petits corps, dont la grandeur, si faible soit-elle, ne peut être négligée; tandis que le centre de gravité de chaque molécule se meut en ligne droite, la molécule tourne autour de son centre de gravité, et des mouvemens vibratoires impriment à sa forme de périodiques variations.

Mais alors, une nouvelle difficulté surgit : pour rendre compte des diverses lois que l'expérience nous a fait connaître, Clausius est obligé de supposer que la force vive des mouvemens de rotation et de vibration est à la force vive des mouvemens de translation dans un rapport qui demeure le même sous toutes les pressions, à toutes les températures; au premier abord, on n'entrevoit aucun moyen d'expliquer rationnellement cette loi étrange. Toutefois, Maxwell, en introduisant dans la théorie cinétique de nouvelles hypothèses, parvient à rendre compte de la constance du rapport des deux espèces de force vive; mais les hypothèses nouvelles sont-elles toutes acceptables? W. Thomson, sur ce point, contredit Maxwell, et, placés entre les opinions inconciliables de ces deux puissans esprits, les physiciens hésitent à se prononcer.

Non contente de déconcerter les physiciens par l'incertitude

des hypothèses sur lesquelles elle repose, la théorie cinétique des gaz les décourage bientôt par son infécondité. Sans doute, appliquée à certains phénomènes de dissociation, elle conduit M. Naumann à la découverte d'une loi importante; mais on ne tarde pas à reconnaître que cette loi se pouvait déduire des seules propriétés thermodynamiques des gaz parfaits, sans aucune hypothèse sur la nature des mouvemens qui animent leurs molécules; dans ce même domaine de la mécanique chimique, certains faits fondamentaux, incontestables, fournissent d'irréfutables argumens contre les idées de Bernoulli et de Clausius à M. Hortsmann qui, d'abord, en avait été un chaud partisan. « On parvient, écrit-il en 1873, à des contradictions avec l'expérience, car on ne peut expliquer d'une manière satisfaisante ce fait maintes fois vérifié, que la masse des corps solides n'a pas d'influence sur le degré de dissociation. » Aussi, peu à peu, la confiance des physiciens abandonne-t-elle cette théorie vers laquelle, tout d'abord, elle s'était amoureusement portée.

V

Échec aux tentatives faites pour ramener les propositions de Sadi-Carnot et de Clausius aux principes de la dynamique; échec aux essais d'explication cinétique des propriétés des corps gazeux; en fallait-il davantage pour inspirer aux physiciens une extrême méfiance à l'égard des recherches qui se proposent de découvrir la nature du mouvement constituant la chaleur? Si l'on ne voulait voir la ruine des hypothèses mécaniques entraîner dans leur chute l'édifice entier de la thermodynamique, il fallait à tout prix que celui-ci fût le moins possible fondé sur celles-là; à la supposition que la chaleur est un mode du mouvement, il ne fallait plus demander qu'un minimum de renseignemens, il ne fallait plus emprunter que les principes strictement nécessaires. D'ailleurs, Clausius, toujours si logique et si prudent, avait donné l'exemple et tracé la marche à suivre; ses idées sur la nature du mouvement calorifique dans les corps gazeux étaient antérieures, nous le savons par son propre aveu, à l'époque où il conçut son célèbre mémoire *sur la force motrice de la chaleur;* cependant, en rédigeant ce mémoire, il se garda avec soin de toute allusion aux hypothèses par lesquelles s'expliquaient, selon lui, les propriétés des gaz; il évita que le caractère douteux et aventureux de ces hypothèses ne s'imprimât à aucun degré sur les deux principes qu'il donnait pour base à la thermodynamique; lorsque, plus tard, il réunit en une même collection les divers mémoires qu'il avait publiés touchant la théorie de la chaleur, il eut soin

de grouper dans une première partie tous ses travaux de thermodynamique pure, afin qu'ils se montrassent indépendans de ses recherches sur la théorie cinétique des gaz, publiées dans une autre partie; l'exposé de la thermodynamique, qui formait la première partie de son œuvre, faisait un seul emprunt à l'hypothèse du mouvement calorifique : il la prenait pour prémisse de déductions qui aboutissaient au principe de l'équivalence de la chaleur et du travail.

Ces précautions prises par Clausius et, à son exemple, par la plupart des auteurs qui ont écrit touchant la thermodynamique, étaient-elles suffisantes pour calmer tous les scrupules, pour imposer silence à toutes les objections? Assurément, aux hypothèses faites sur la nature de la chaleur, on ne prenait que ce qu'elles renferment de plus général, de moins détaillé; mais n'était-ce pas encore leur trop emprunter? On admettait, d'après elles, que les molécules d'un corps sont agitées de mouvemens de très petite amplitude, mais de très grande vitesse; on admettait que la quantité de chaleur dégagée par un corps qui se transforme équivaut, pour une part, à la diminution de force vive du mouvement moléculaire et, pour une autre part, au travail effectué par les forces tant intérieures qu'extérieures; on admettait que le travail effectué par les forces intérieures durant une modification ne dépend que de l'état du corps au début et de l'état du corps à la fin de cette modification; assurément, ces suppositions séduisent l'esprit par leur clarté, leur simplicité, leur généralité; peut-on, cependant, les regarder comme absolument certaines? Ne peuvent-elles plus faire l'objet d'aucun doute? Ne paraissent-elles pas incapables, après tout, de rendre compte de la loi de Clausius, prise sous sa forme complète et générale, sous la forme qui s'applique aux phénomènes non réversibles? Cette incapacité n'est peut-être encore qu'une présomption, qu'une opinion particulière à certains physiciens enclins au scepticisme; d'autres, plus confians, peuvent espérer de triompher un jour de cet obstacle; mais ceux-ci mêmes sont bien forcés de reconnaître que leur espoir n'est pas une certitude; qu'ils peuvent se leurrer; que, peut-être, quelque jour, l'impossibilité de réduire le principe de Sadi-Carnot et de Clausius aux hypothèses fondamentales de la dynamique sera rigoureusement démontrée; que serait la théorie de la chaleur au lendemain d'une semblable découverte? Ce qu'elle était après que l'expérience de Rumford eut fait éclater à tous les yeux l'impossibilité de l'existence substantielle du calorique, ce qu'était l'optique après que les recherches de Young eurent prouvé la fausseté de l'hypothèse de l'émission : une théorie à refaire.

N'est-ce pas, pour le physicien, un devoir tout tracé que de

reprendre dès maintenant les fondemens de la thermodynamique et d'éviter, par de sages précautions, le trouble que jetterait dans la science la mise en suspicion, même momentanée, de cette doctrine? D'ailleurs, cette revision est facile; elle n'entraîne, dans l'exposition de la théorie de la chaleur, qu'une bien légère modification. Sans doute, l'ordre logique suivi par Clausius et ses successeurs invoque la supposition que la chaleur est un mouvement; mais quel usage en fait-il? Il lui demande seulement de servir de prémisse à la démonstration de ce théorème : lorsqu'un corps parcourt un cycle de modifications, la quantité de chaleur qu'il dégage est dans un rapport invariable avec le travail qu'effectuent les actions exercées de l'extérieur sur ce corps. Eh bien! au lieu de faire de cette proposition un *théorème*, et de démontrer ce théorème par une conjecture sur la nature de la chaleur, pourquoi ne pas la considérer comme un *principe*, comme une *hypothèse physique* démontrée par l'ensemble de ses conséquences expérimentales, comme *une sorte d'axiome* analogue à celui dont Clausius a fait usage pour sauver la théorie de Carnot du naufrage où sombrait la croyance en une substance calorifique? Les deux parties de la thermodynamique se développeraient alors par des procédés logiques semblables, indépendantes toutes deux de la supposition que la chaleur est un mouvement, indifférentes au sort que l'avenir de la science réserve à cette supposition.

Telle est la méthode prudente que, sans cacher sa prédilection pour les explications purement mécaniques, G. Kirchhoff inaugura dans les leçons sur la théorie de la chaleur. Élève de Kirchhoff, M. G. Lippmann rapporta cette méthode en France et s'en fit le défenseur convaincu; elle est aujourd'hui généralement adoptée dans l'enseignement de nos facultés et de nos écoles, dans nos manuels et nos traités.

VI

Lorsqu'un corps décrit un cycle fermé, la quantité de chaleur qu'il dégage est dans un rapport invariable avec le travail qu'effectuent les forces extérieures.

Un corps qui décrit un cycle de Carnot ne peut emprunter de chaleur à une source froide pour en céder à une source chaude, à moins que les forces extérieures n'effectuent un certain travail positif.

Telles sont les deux hypothèses fondamentales sur lesquelles repose la thermodynamique moderne.

L'énoncé de ces deux hypothèses fait intervenir une même notion, la notion de la quantité de chaleur dégagée par un corps

qui subit une modification. Quel sens attribue-t-on à ces mots : *quantité de chaleur?*

Pour les cartésiens, la quantité de chaleur qu'un corps dégage en se modifiant, c'est la diminution de la quantité du mouvement qui anime les petites parties de ce corps.

Pour ceux qui, tout en gardant ce qu'il y a d'essentiel dans l'idée de Descartes, la corrigent en tenant compte des découvertes de Leibniz, la quantité de chaleur dégagée par un corps c'est la perte de force vive moléculaire qui accompagne la modification subie par ce corps.

Pour les tenans de la matérialité du calorique, la quantité de chaleur dégagée par un corps c'est la diminution de la masse du calorique qu'il renferme, soit à l'état libre, soit à l'état latent.

Pour les physiciens qui cherchent à concilier la découverte de Black avec l'idée que la chaleur est un mouvement, en appelant à leur aide les actions moléculaires, la quantité de chaleur dégagée par un corps c'est, en partie, la diminution de force vive du mouvement des diverses parties du corps, en partie, le travail effectué par les actions moléculaires.

Pour les partisans de la théorie mécanique de la chaleur, la quantité de chaleur dégagée se compose, en partie, de la diminution de force vive du mouvement moléculaire, en partie du travail effectué par toutes les forces, tant externes qu'internes, qui s'exercent sur le corps.

Bien diverses sont les pensées de tous ces physiciens; toutes, cependant, se ressemblent en un point : pour tous ces physiciens, la quantité de chaleur est une abstraction dont la définition résulte du système théorique qu'ils adoptent; c'est sur cette abstraction qu'ils raisonnent, c'est en vertu de sa définition qu'ils l'introduisent dans leurs déductions et dans leurs calculs. Sans doute, dans chaque application, ils substituent à cette abstraction un nombre concret, fourni par les indications d'un calorimètre; mais c'est en analysant la notion abstraite de quantité de chaleur qu'ils justifient l'emploi du calorimètre, qu'ils fixent les règles suivant lesquelles les indications de cet instrument devront être combinées, corrigées, interprétées, pour fournir une évaluation approchée de la quantité de chaleur.

Aujourd'hui, c'est par un procédé inverse que les physiciens introduisent dans leurs théories la quantité de chaleur; la quantité de chaleur n'est plus pour eux une notion abstraite définie par la théorie, approximativement mesurée, dans chaque cas particulier, par un calorimètre dont la même théorie explique et justifie l'emploi; ce qu'ils introduisent dans leurs raisonnemens et dans leurs formules sous le nom de quantité de chaleur ce n'est pas

autre chose que la mesure même fournie par le calorimètre; elle ne se définit pas autrement. Selon la plupart des physiciens contemporains, la quantité de la chaleur qui est dégagée dans une modification, c'est, par définition même, une quantité proportionnelle au poids d'eau que cette modification porterait de la température 0° à la température 1°, ou encore une quantité proportionnelle au poids de glace que cette modification ferait passer à l'état liquide.

Or, en est-il bien ainsi? Ce qu'on nomme quantité de chaleur dégagée dans une modification, est-ce simplement une quantité proportionnelle au poids de glace qui peut fondre durant cette modification? N'est-on pas obligé d'ajouter à cette définition quelque complément tel que celui-ci : « en supposant que toute la chaleur dégagée par la modification soit employée à fondre la glace? » Or, comment saura-t-on si toute la chaleur dégagée par la modification a été employée à fondre la glace, si l'on n'a pas, par ailleurs, quelque notion de la quantité de chaleur? Que pourrait signifier ce complément si la quantité de chaleur dégagée était, par définition même, proportionnelle au poids de glace fondue? La quantité de chaleur est-elle simplement ce que mesure le calorimètre? Comment, s'il en est ainsi, s'expliquera-t-on que les physiciens, au lieu de prendre simplement pour valeur d'une quantité de chaleur le résultat brut d'une détermination calorimétrique, fassent subir à ce résultat des corrections variées, compliquées, sur la valeur desquelles leurs avis peuvent se partager? N'est-ce pas parce qu'en réalité ils raisonnent sur une certaine quantité de chaleur abstraite, idéale, dont la notion existe plus ou moins nette, plus ou moins consciente, dans leur esprit; parce que les propriétés qu'ils attribuent plus ou moins confusément à cette quantité de chaleur idéale justifient l'emploi du calorimètre comme instrument de mesure *approchée* des quantités de chaleur; parce qu'en raisonnant sur cette quantité de chaleur idéale, ils reconnaissent la possibilité d'accroître par des corrections la précision de cette mesure? Les soi-disant définitions modernes de la quantité de chaleur sont-elles autre chose que des exemples concrets, où se trouve impliquée une abstraction? Mais ne faudrait-il pas une analyse minutieuse pour dégager cette idée des exemples où elle est enveloppée et pour en donner une définition claire? Si les physiciens qui s'imaginent n'introduire dans leurs raisonnemens qu'une idée concrète ont, en réalité, dans l'esprit une notion abstraite de la quantité de chaleur à laquelle ils pensent nécessairement, mais inconsciemment, alors qu'ils ne croient parler que de la grandeur mesurée par le calorimètre, que peut être cette notion confuse, indécise, latente,

sinon un résidu des théories que l'on croit avoir entièrement abandonnées, un reste de l'hypothèse du fluide calorifique ou des suppositions mécaniques? Aura-t-on vraiment chassé de la science ces hypothèses, tant que l'on n'aura pas donné de la notion de quantité de chaleur une définition claire et générale qui ne fasse aucun appel implicite et inaperçu à des suppositions aujourd'hui douteuses ou condamnées?

Les oscillations des idées que les physiciens ont professées touchant la chaleur, comme les vicissitudes des théories de l'optique, sont un saisissant exemple de l'évolution qu'ont subie toutes les théories physiques depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Les idées abstraites qui sont les fondemens de ces théories, Descartes les construit uniquement avec des notions empruntées à la géométrie et à la cinématique, avec des figures et des mouvemens; à l'élément géométrique Newton substitue l'élément dynamique : des points matériels, du mouvement, des attractions et des répulsions, voilà toute sa physique; encore, toutes les fois qu'elle le peut, son école met-elle le repos là où les cartésiens avaient mis l'agitation. Durant sa jeunesse, le XIXe siècle, par une synthèse hardie et féconde de ces deux doctrines, crée une physique mathématique dont tous les élémens sont empruntés à la géométrie, à la cinématique, à la dynamique; des corps diversement figurés, des mouvemens plus ou moins compliqués, des attractions et des répulsions variées, tels sont les matériaux avec lesquels il édifie les théories de l'optique, de la chaleur, de l'élasticité, de la capillarité, voire de l'électricité et du magnétisme. Mais, à son déclin, lassé des vicissitudes par lesquelles ont passé les définitions des idées abstraites employées en physique, il essaye de se passer de ces idées et de n'introduire dans ses raisonnemens que des notions concrètes, directement mesurables. En réalité, sous ses raisonnemens, les abstractions demeurent cachées et portent en elles la trace confuse des théories repoussées. Pour rejeter pleinement ces hypothèses et construire une physique qui en soit exempte, il faudrait reprendre sur nouveaux frais la définition des idées abstraites dont cette physique ne peut se passer. Quels sont les principes qui doivent nous guider dans cette revision des notions sur lesquelles reposent les diverses théories physiques? Une étude attentive des lois qui, depuis près de trois siècles, régissent l'évolution de ces théories nous permettrait peut-être d'entrevoir les règles qu'il faut suivre pour en achever la réforme.

P. Duhem.

LE
THÉATRE ANGLAIS CONTEMPORAIN

III [1]

HENRY IRVING. — LES DRAMES DE TENNYSON
W. ARCHER ET LA NOUVELLE CRITIQUE

I

Pendant que Robertson essayait de ramener la comédie dans le domaine de la réalité et que Gilbert creusait laborieusement sa fantaisie, que devenait le drame « légitime »? J'ai montré, dans un précédent article, à quel degré d'humiliation il était descendu, vers 1850. Les anciens théâtres privilégiés, dont il avait été la propriété exclusive, l'avaient abandonné, et, tombé dans le droit commun, les nouveaux théâtres dédaignaient de l'y ramasser. Les deux petites Bateman, âgées de 6 à 8 ans, excitaient, dans *Richard III*, la curiosité d'un public très naïf et très inculte, prompt à goûter ces exhibitions enfantines parce que lui-même, en littérature, était un peu enfant. Dans ces petites filles symboliques, Shakspeare se rapetissait pour être compris. Un acteur nommé Brooke faisait pis : il rendait Shakspeare presque ridicule. On se moqua de lui jusqu'au jour où l'on apprit sa fin héroïque sur un navire qui le portait en Amérique et qui fit naufrage : le pauvre tragédien n'avait rencontré la vraie tragédie que cinq mi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 15 juillet.

nutes avant de mourir. De 1850 à 1860, le *home* permanent, la maison de Shakspeare, c'est le théâtre de *Sadler's Wells* à Islington. Imaginez Corneille exilé aux Bouffes du Nord ou, plus loin, au théâtre de Belleville.

Phelps, qui dirigeait l'entreprise, n'était pas un grand acteur, mais un bon acteur. Il avait, avec le « feu sacré », l'intelligence de certains rôles qui convenaient à sa nature et que, jusque-là, les maîtres de la scène avaient abandonnés à des inférieurs. On dit que son Bottom était un chef-d'œuvre de fatuité bonasse et de bêtise consciencieuse : l'ouvrier affolé, comme il arrive, de choses au-dessus de lui. Dans le *Songe d'une nuit d'été*, la partie fantastique était représentée derrière un rideau de gaze qui jetait entre l'œil du spectateur et la scène un brouillard léger comme le vague du rêve (1). Kean et Macready (comme, avant eux, Garrick et Kemble) avaient de leur mieux humanisé Shakspeare; ils s'étaient appliqués à faire sortir de chacune de ses pièces le mélodrame qui y est contenu. Phelps, il me semble, leur rendait le caractère qui leur appartient aussi et qui est le plus noble, celui de poèmes en action. Ce n'est pas là une idée vulgaire ni un mince mérite chez un interprète de Shakspeare.

Plus tard vint le Français Fechter. Ce même Fechter qui, avec Mme Doche, faisait pleurer nos mères dans la *Dame aux Camélias*, ramena Shakspeare en triomphe au *Princess* et au *Lyceum*. Il parut médiocre dans *Macbeth;* on disait de lui qu'il n'y avait rien de si mauvais que son Othello, ni rien de si bon que son Hamlet. En effet, il mit en lumière un des aspects de ce grand rôle. Le soir de sa dernière représentation, Macready, retirant le manteau de velours d'Hamlet, répéta avec émotion les paroles d'Horatio : « Adieu, cher prince ! » et il ajouta : « Il me semble que c'est maintenant que je comprends tout ce qu'il y avait de tendresse, d'humanité, de poésie dans ce caractère (2). » Fechter retrouvait quelques-uns de ces traits échappés à ses prédécesseurs. Il répandait de la grâce et de l'élégance sur les parties calmes ou souriantes du rôle, une élégance fine et intellectuelle, comme il convient à un prince qui a passé par l'Université de Wittemberg. Il détaillait avec beaucoup d'esprit et d'art les conseils d'Hamlet aux acteurs, qui sont l'évangile du comédien.

Après Fechter, nouvelle éclipse; mais éclipse partielle. Les doublures avançaient à l'ancienneté et devenaient premiers rôles. De 1870 à 1875, j'ai vu plusieurs fois Ryder, dont la voix variait de l'orgue au cor de chasse, et notamment, dans *Antoine et Cléopâtre*, avec miss Wallis, dont ni le profil ni le jeu ne justi-

(1) Henry Morley, *Journal of a playgoer*.
(2) Henry Irving, *The Drama*.

fiaient le sacrifice d'un empire. Je me rappelle aussi le masque, délicatement tragique, d'Adélaïde Neilson, qui frémissait de passion, des pieds à la tête, hurlait et délirait sans cesser d'être jolie. Elle mourut en deux heures d'un verre de lait bu au Pré-Catelan, et on prétend à Londres qu'un hôtelier inhumain faillit jeter son agonie sur la voie publique.

Celui qui devait restaurer Shakspeare, faire de lui le plus applaudi et le plus vivant des écrivains dramatiques, était au théâtre depuis longtemps; il était même déjà célèbre; mais le *revival* shakspearien auquel nous assistons date du 31 octobre 1874. C'est ce soir-là qu'Henry Irving joua pour la première fois Hamlet au *Lyceum*.

Il y avait dans la Cité une école de déclamation, fréquentée par les amateurs d'art dramatique, et qu'on appelait *the City elocution class*. Un certain Henry Thomas la dirigeait d'après un principe tout nouveau, celui de l'enseignement mutuel. Après que chaque élève avait récité son morceau, ses camarades prenaient la parole, critiquaient son débit, signalaient les défauts d'émission ou de prononciation, d'accent ou d'expression; le maître résumait les avis et décidait. On donnait, de temps à autre, des représentations. C'est là que parut un soir — c'était en 1853 — un étrange et sympathique adolescent. Ses yeux, pleins de flamme et d'intelligence, éclairaient des traits d'une délicatesse féminine. Il portait encore la veste ronde et le grand col blanc, avec de longs cheveux noirs qui couvraient son cou et descendaient jusqu'à ses épaules. Il avait 14 ans et il était employé dans une maison qui faisait le commerce avec les Indes orientales. Sa première enfance s'était écoulée dans un coin solitaire du Somerset, au milieu des marins et des mineurs. La bibliothèque de la maison ne contenait que trois livres, qu'il avait dévorés : la Bible, *Don Quichotte* et un recueil de vieilles ballades. De ces landes de l'Ouest où l'âme chimérique du Celte a laissé quelque chose de ses rêveries, il avait été, à 11 ans, transporté dans une maison étroite de Londres, en un de ces quartiers du centre où la vie fourmille et s'entasse. Deux années d'école, puis l'apprentissage commercial, l'existence régulière du bureau. Comment, dans ces conditions, la vocation dramatique se déclara-t-elle chez Henry Irving ? Il le dira peut-être un jour et le dira admirablement. Ce qui est certain, c'est que cette vocation, une fois née, ne douta, n'hésita, ne chancela jamais. Nous sommes en présence d'une de ces vies rares qui sont si bien ordonnées, en vue d'un but unique, par une volonté inflexible et sûre d'elle-même, qu'on n'y surprend ni une minute ni un effort perdu.

Le jeune Irving fréquentait le théâtre de Phelps ; un vieil

acteur qui faisait partie de la troupe de Sadler's Wells, David Hoskyns, lui donna des leçons et, en partant pour l'Australie, lui laissa une lettre de recommandation avec le nom du destinataire en blanc. Phelps eût consenti à l'engager : le jeune homme ne s'en jugea pas digne et voulut commencer par le noviciat provincial. Sans doute il pressentait déjà ce qu'il a nettement exprimé plus tard : « La manière d'apprendre à faire une chose, c'est de la faire. » Un des mots les plus anglais qui aient jamais été dits en Angleterre.

Donc, le 26 septembre 1856, l'affiche du *Lyceum* de Manchester, porte le nom d'Henry Irving, qui doit jouer le duc d'Orléans dans le *Richelieu* de lord Lytton. De là il passe à Édimbourg, et, en trois ans, joue quatre cent vingt-huit rôles. Le 24 septembre 1859, il débute à Londres au *Princess*, dans une adaptation du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Il avait un rôle de six lignes. Que faire? Répéter ces six lignes tous les soirs jusqu'à l'hébétement? Il préféra rompre son engagement. Mais avant de retourner en province, il donna deux lectures à Crosby-hall qui procurèrent au *Daily Telegraph* et au *Standard* l'occasion de lui prédire une belle carrière. Encore sept années d'études et de succès grandissans sur les scènes de Glasgow, de Manchester et de Liverpool. Un rôle créé en province dans un drame de Dion Boucicault ayant achevé de le placer en évidence, il mit enfin solidement le pied sur la scène du *Saint-James*, d'où il passa au *Queen's* puis au *Vaudeville*, et enfin au *Lyceum*.

Il est, sans doute, plus d'un Parisien qui se rappelle les affiches dont l'acteur Sothern couvrit tous nos murs au moment de l'Exposition de 1867, cette obsédante vision de lord Dundreary, avec sa longue redingote, son chapeau incliné et son carreau fiché dans le coin de l'œil. Au second, peut-être au troisième rang de cette troupe qui nous rendait visite, se dissimulait encore Henry Irving.

C'est qu'il y a très souvent deux phases distinctes dans le succès. La première est celle pendant laquelle on fait la conquête des gens du métier. Or les gens du métier gardent parfois le secret avec une singulière unanimité sur les talens qu'ils ont découverts, et ainsi se trouve retardée la seconde période, celle du succès large et définitif auprès du grand public. Irving n'en était qu'à cette première phase lorsqu'il joua Digby Grant dans *Two Roses*, de James Albery. Digby Grant est un gentleman besogneux, qui a l'air de distribuer des grâces lorsqu'il reçoit des aumônes : un singulier mélange d'orgueil, de bassesse, de rouerie menteuse et d'insolence effrontée. La scène qui ouvre la pièce et où il amène une logeuse qui lui réclame son loyer à lui offrir un prêt

de 20 livres, est enlevée si brillamment qu'elle oblige presque à une flatteuse comparaison avec la scène de don Juan et de M. Dimanche. Mais combien le reste est loin de tenir les promesses de ce début ! Ce n'est plus qu'un tumulte de mots, une confusion de jeux de scènes, entrecoupés, çà et là, de niaises préciosités qui tiennent lieu de sentimens. Pourtant la vogue de la pièce fut inépuisable, et tel était le goût du temps que, pour le gros public, deux, et même trois autres acteurs attiraient plus exclusivement l'attention qu'Irving. A la deux cent quatre-vingt-onzième représentation de *Two Roses*, il récita le rêve d'Eugène Aram, et ce fut une révélation. Ici, en effet, l'art de l'acteur s'élargit immensément. Ce qu'il exprime n'est rien à côté de ce qu'il suggère. Avec tout le domaine de la vie, c'est encore l'à-côté et l'au-delà, la région de l'invisible et de l'inconnu.

Non seulement Irving pouvait enfermer dans les mots plus de sens qu'ils n'en comportent, mais il pouvait penser le contraire de ses paroles, et le public entendait sa pensée à travers les paroles qui la niaient. A ce moment critique, décisif, de sa carrière, un heureux hasard lui mit dans les mains la pièce qu'il lui fallait, celle qui lui permettrait de montrer ce merveilleux, cet effrayant dualisme de la pensée et de la parole, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur. Cette pièce, c'était *The Bells*, une traduction presque littérale du *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian. Irving acheta le manuscrit, l'offrit à son directeur Bateman qui l'essaya comme une chance suprême. Il joua donc Mathis et, en une soirée, d'acteur de mérite passa acteur de génie. Clement Scott courut à son journal et rédigea un article tellement enthousiaste que, le lendemain matin, le directeur du *Daily Telegraph* le plaisanta doucement à ce sujet et demanda « quel était cet Irving? » L'article de John Oxenford, dans le *Times*, analysait avec une pénétration remarquable le pouvoir suggestif de l'artiste et le prodigieux dédoublement dont j'ai parlé. Mathis lui apparaissait, dans ce cadre d'idylle où tout lui réussit et lui sourit, portant en lui un monde de terreurs, où tout est torture et châtimens. Les épouvantes du second et du troisième acte n'auraient pas été intelligibles et eussent manqué leur effet si le premier acte ne les avait fait pressentir par des regards, des sursauts, des silences, par l'indéfinissable je ne sais quoi qui enveloppait le coupable, sous le gai soleil du matin, d'un froid de mort et qui donnait le frisson. L'artiste devait, dans le cours de sa splendide carrière, déployer bien d'autres facultés, parcourir souverainement tous les domaines de son art; mais il est bien vrai que c'est par la suggestion psychologique, par la peur physique et métaphysique qu'il a gagné sa première grande bataille théâtrale.

Aux *Bells* succéda le *Charles Ier*, de Wills. De l'aubergiste alsacien à Charles Stuart, il y avait une distance effrayante, un bond à casser les reins. Irving l'accomplit sans effort apparent. C'était le portrait de Van Dyck descendu de son cadre, cette grande mine froide et mélancolique, ce regard hautain et triste, ce sourire amer sous la moustache effilée, ce front pâli, sillonné de veines bleues, qui portait le sceau de la prédestination. Je crois le voir jouant avec ses enfans sur les pelouses de Hampton Court, puis écrasant Cromwell de son royal mépris. J'ai dans l'oreille l'accent de la phrase : ... *Who's that rude gentleman?* J'ai devant les yeux le groupe de Charles tenant embrassés la petite Henriette et son plus jeune frère dans la scène déchirante des adieux... Puis, dans un cimetière de village, j'aperçois une longue et maigre silhouette, le noir fantôme douloureux d'Eugène Aram, l'assassin philosophe, qui oblige sa raison à lutter contre ses remords... Dans ces fécondes années, les créations se succédèrent, rapides, diverses, admirables. Enfin le 31 octobre 1874, Irving parut dans Hamlet.

Ce fut son Marengo : jusqu'au troisième acte, la bataille semblait perdue. Son angoisse dut être terrible. La salle était muette, glacée, et ce froid le gagnait. Au troisième acte tout changea. A partir de la scène des comédiens et de la description des peintures imaginaires, la soirée ne fut plus qu'un triomphe continuel. Le public avait devant lui un Hamlet qu'il n'avait jamais vu et qu'il n'aurait jamais rêvé, tous les Hamlets qui avaient déjà paru sur la scène réunis en un seul, harmonieusement fondus dans l'unité d'un tempérament original et puissant. *The Bells* avaient eu cent cinquante et une représentations, *Charles Ier* en avait eu cent quatre-vingts : *Hamlet* emplit pendant deux cents soirées consécutives la vaste salle du Lyceum. Irving aborda le *Richelieu* de Lytton, où il lutta victorieusement avec le souvenir de Macready. A la fin de la soirée, toute la salle se leva; les hommes agitaient leurs chapeaux avec transport, au milieu de hourras frénétiques. Pareille scène ne s'était pas vue dans un théâtre anglais depuis un demi-siècle; elle sacrait Irving le successeur de Kean. Pour compléter cette sorte d'intronisation, lorsqu'il aborda Richard III, l'épée qui battait à son côté était celle qu'Edmund Kean avait portée dans le même rôle et l'anneau qui étincelait à son doigt était celui de David Garrick. Son confrère, le vieux Chippendale du Haymarket, lui avait donné l'une; l'autre était un présent de lady Coutts. C'étaient comme les insignes de sa royauté théâtrale.

Il a continué à s'emparer de tous les grands rôles de Shakspeare, comme un conquérant qui s'annexe des provinces. Souvent

discuté et critiqué, il n'a pas été également admirable dans tous, mais dans tous il a mis sa science et son inspiration; il les a marqués de son empreinte. Il a soupiré et chanté l'amour avec Roméo; il l'a raillé et insulté avec Benedict. Il a rugi avec Othello, tremblé avec Macbeth, dévoilé, dans Wolsey, les subtiles profondeurs d'une âme de prêtre homme d'État, déliré sur la bruyère désolée, au milieu du vent de la nuit et des éclairs, avec le pauvre roi Lear. Il a été secondé dans cette tâche par miss Ellen Terry, une artiste du talent le plus élevé et le plus délicat, dont le charme résiste aux années. Autour d'eux s'est formée une génération de jeunes artistes qui, aujourd'hui, vivifient d'autres scènes. Irving n'a pas été seulement l'interprète de Shakspeare, il en a été le metteur en scène et l'éditeur, il lui a donné au Lyceum le cadre que le grand poète eût souhaité s'il avait vécu de notre temps et s'il avait lu Ruskin. Il nous apprend lui-même ce que doit être la mise en scène des chefs-d'œuvre en quelques lignes, que je considère comme définitives, car elles résument, dans leur brièveté, trente ans de réflexions et d'essais : « La mise en scène ne doit donner au spectateur aucune impression particulière, elle doit concourir à l'impression de la pièce. Elle enveloppe les acteurs d'une atmosphère respirable, les place dans le milieu qui convient, sous le rayon de lumière qui doit les éclairer. Son rôle est négatif. Qu'elle ne crée point de disparates, et c'est assez. Veut-elle faire davantage? elle a tort et devient nuisible. » Toutes les fois que je suis allé au Lyceum, j'ai trouvé ce programme strictement observé. La restauration du texte de Shakspeare est encore plus importante. On le félicitait de nous avoir débarrassés, dans *Richard III*, de la version de Colley Cibber; il a continué la même opération avec les autres drames, et nous lui devons aujourd'hui une *acting edition* des chefs-d'œuvre shakspeariens, un Shakspeare jouable qui est encore le vrai Shakspeare. Je crois résumer fidèlement les principes qui ont présidé à ce travail en disant qu'Irving a dû se poser les règles suivantes : « Des omissions, souvent; des transpositions, quelquefois; des interpolations, jamais. »

Je suis loin de prétendre qu'Irving soit un acteur sans défauts; que, lui aussi, il ne se soit pas trompé quelquefois; que la richesse de sa nature artistique aille jusqu'à l'universalité. Évidemment il est meilleur dans Richard III que dans Macbeth, et dans Benedict que dans Roméo. La première fois qu'on le voit, sa mimique semble exagérée, ses mouvemens désordonnés et convulsifs. Un critique compare sa marche, dans *Hamlet*, à celle d'un homme qui traverse, en se hâtant, un champ labouré; un autre critique signale ce geste étrange qui, périodiquement, soulève ses deux

épaules et enfonce sa tête dans son cou à la façon d'un sauvage qui prend son élan pour bondir sur son ennemi. Sa diction est loin d'être sans reproche, et l'artiste l'a reconnu lui-même, puisqu'il a travaillé à corriger les vices d'énonciation qu'on relevait chez lui. Minces défauts, en somme, dont une année d'études techniques, au début de sa carrière, l'aurait débarrassé pour jamais. Son tort, à mon avis, est d'être trop grand pour quelques-uns de ses rôles, de les dépasser et de les déborder de toutes parts. « Le premier devoir de l'acteur, a-t-il dit, est d'être l'homme de son rôle, de représenter le personnage, *to personate*. » Il a, certes, suivi ce principe et déployé un don de transformation qui ne peut avoir été porté plus loin que par Garrick lui-même. Cependant, on le conçoit, plus Irving a grandi par l'étude, par la pensée, par le progrès des années et de la gloire, plus il lui est devenu difficile d'entrer tout entier dans certaines enveloppes étroites, d'y glisser cette « personnalité magnétique » qui fait sa force et son succès. Comme ce figurant qui criait : « Burbadge! » au lieu de : « Richard! » c'était à Irving que nous songions ; c'était lui seul que nous pensions voir ; et le drame se changeait en une admirable leçon de lecture dramatique.

Bien qu'il ait un tendre respect pour les grands artistes qui l'ont précédé sur la scène, Irving fait peu de cas de la tradition. Sa méthode est toute personnelle, et il ne craint pas de la conseiller à ceux qui suivent la même profession, y compris les débutans. Cette méthode a trois phrases auxquelles s'adaptent trois procédés successifs. D'abord l'étude patiente et consciencieuse du texte : il faut comprendre la pensée de l'auteur. Quand on l'a comprise, on s'abandonne à son instinct, à son inspiration. Puis, parmi les effets ainsi découverts, on opère une sélection, on fixe les bons par une sorte de notation qui permet de les reproduire artificiellement et indéfiniment. Ainsi Irving passe en souriant à côté du paradoxe de Diderot sur le comédien. Diderot a raison lorsqu'il affirme que l'acteur ne se livre pas sur le théâtre aux hasards de l'inspiration, mais Diderot a tort quand il en conclut que le métier de l'acteur est purement mécanique. Comme Talma l'a justement observé sur lui-même, les émotions que l'acteur représente et qu'il nous communique sont quelquefois des impressions anciennes, réellement éprouvées et emmagasinées par l'étude. Mais exigera-t-on qu'il ait dans le cœur l'envie de tromper lorsqu'il joue l'hypocrite ; qu'il soit amoureux de sa camarade qui lui donne la réplique dans une scène de tendresse ; ou qu'il ait soif de sang humain lorsqu'il simule un assassinat? Ces sentimens violens et souvent opposés, — à supposer qu'un même homme en fût capable, — paralyseraient l'acteur, loin de

l'inspirer. On attend de lui non qu'il ressente toutes les passions, mais qu'il les comprenne et qu'il les imite. Quelle culture et combien de dons suppose cette imitation ! L'acteur devra être tour à tour peintre, sculpteur, poète, musicien, psychologue, moraliste, historien, et s'il est tout cela, ce ne sera pas encore assez.

Va-t-on au théâtre pour y trouver l'image de la vie ou, au contraire, pour y oublier la vie? Irving se place à mi-chemin de la théorie exclusivement réaliste et du point de vue ultra-idéaliste. Ce qu'on voit au théâtre, c'est encore la vie, mais avec un intérêt plus intense, des passions plus concentrées, un pouls qui bat plus vite, avec toutes les virtualités de l'homme et de la femme portées à leur comble, et surtout avec les principes régulateurs du bien et du mal qui donnent aux événemens un sens final et font du spectacle une leçon. « Laissez aller l'ouvrier au théâtre, ce sera le meilleur moyen de l'empêcher d'aller au cabaret. » Le théâtre est vraiment une école; il apprend à vivre aux nouveaux venus; et quant aux fatigués et aux mélancoliques, il les réconcilie avec l'existence en dégageant l'idéal de poétique justice qui plane au-dessus d'elle.

Voilà, en substance, ce qu'a exposé, à plusieurs reprises, le grand acteur, je ne dirai pas pour la défense de sa profession, — « le théâtre, a-t-il dit fièrement, n'a pas besoin d'être défendu, » — mais pour la glorification de son métier. Tout récemment, dans sa conférence du 1er février 1895, il démontrait que l'art de l'acteur est vraiment l'un des beaux-arts. Prenant pour point de départ une définition de Taine, il discutait avec notre grand penseur comme avec l'un de ses pairs, dans un style aussi brillant que serré et précis. Irving est trop épris de la beauté de la forme pour ne pas sentir le prix que donne à la pensée son expression littéraire. S'il n'est pas né écrivain, il l'est devenu; sa phrase a une pureté, une noblesse, une haute et sereine simplicité qui continue sur le lecteur le prestige subi par le spectateur. Les premières conférences étaient pleines de détails charmans, de mots lumineux, d'observations frappantes; dans la dernière, il s'est élevé jusqu'à la philosophie de son art, et on y sent l'ambition infatigable d'une intelligence qui n'est jamais lasse de monter. Elle a atteint aujourd'hui le plus haut degré de sa course. Aussi l'ordonnance royale qui a fait de lui « sir Henry Irving », au mois de mai dernier, ne pouvait-elle venir plus à propos. Lorsque cette faveur est accordée à un fonctionnaire blanchi sous le harnais ou à un major général qui ne peut plus monter à cheval, le monde ne se retourne guère pour voir qui en est gratifié : cette distinction banale n'éblouit que la couturière de madame; elle n'émeut que les fournisseurs de la famille. Dans le cas d'Irving,

elle est une date historique, un événement social. Il est le premier acteur investi de cette quasi-noblesse. Ce qui est pour lui une réalité est une possibilité pour tous les comédiens. Il les élève donc tous en s'élevant au-dessus d'eux.

Oserai-je le dire sans manquer d'égard aux bons et même aux grands comédiens que possède encore notre pays? Irving me semble le premier dans son art, le leader et le roi de sa profession. Il l'est par la beauté et l'unité de sa vie, par la vigueur splendide de sa vocation, par la variété magnifique de ses dons, par son intelligente sympathie pour tous les autres arts et pour les idées qui sont l'âme de son temps. Et, d'autre part, par la croissance lente et la formation progressive de son talent, par cet esprit d'indépendance et d'initiative étroitement uni au culte du passé, il est une des incarnations de sa race, un des hommes en qui, aujourd'hui, se lisent le plus clairement les caractères du génie anglais. Rien ne lui a manqué, pas même de faire fortune. C'est de quoi il s'est justifié à l'avance, au cas où l'on serait tenté de lui en faire un reproche, par un mot curieux qui achèvera son portrait: « Il faut que le théâtre réussisse comme affaire pour ne pas échouer comme art. » En effet, Shakspeare cesse-t-il d'être Shakspeare parce que, dans les mains d'Irving, il est devenu une mine d'or?

II

La personnalité d'Irving a si bien rempli les pages précédentes que je n'ai pu y faire place et y rendre justice à ceux et à celles qui, de près ou de loin, l'ont aidé à remettre le colosse debout sur la scène. Et d'abord Ellen Terry, qui n'a pas été seulement une incarnation délicate, touchante et passionnée des héroïnes de Shakspeare, mais qui, plus peut-être que son illustre compagnon, a fait, dans sa suave et pure diction, chanter le rêve du poète. D'Amérique sont venues Mary Anderson, dont les attitudes sculpturales sont dans tous les souvenirs et, tout récemment, cette petite Ada Rehan, qui nous a donné une Rosalinde si moderne et si troublante. Un critique a pu écrire, parlant de cette vogue à laquelle tout a conspiré, que « Shakspeare est, de tous les dramaturges du jour, celui qui a le plus de succès. » Il a pu ajouter en toute vérité que, « remis à la mode sur le théâtre, il a, à son tour, remis le théâtre à la mode. » Cette résurrection de Shakspeare n'a-t-elle eu que de bons effets? N'a-t-elle pas été accompagnée de certains inconvéniens, qui n'ont pas disparu, et de quelques dangers qui n'ont pas tous été heureusement surmontés?

On se prend à douter que Shakspeare soit le meilleur des maîtres qu'on puisse offrir à une nouvelle génération d'écrivains dramatiques, surtout lorsqu'on regarde de près ce que c'est, dans la pratique, que l'imitation de Shakspeare. Imiter Shakspeare, c'est copier d'une façon toute superficielle ses locutions et ses formes de langage, son action multiple, ses changemens de scène; mêler la prose et les vers, les calembours et les coups de théâtre; par-dessus tout, prendre certains airs que l'on regarde comme la marque du maître. Pour s'approcher de lui, ce n'est pas la prose et les vers qu'il faudrait faire alterner, mais le réalisme et la poésie dont ils ne sont que les signes extérieurs; ce n'est pas les calembours et les coups de théâtre, mais le rire et l'émotion, ce qui est très différent. On ne s'assimile point l'esprit de Shakspeare, chose impossible à un homme de notre temps; on ne fait que s'affubler de la défroque qui a servi d'enveloppe à son génie. Cette défroque ne nous va pas; elle est ou trop longue ou trop courte, ou les deux ensemble. On endosse Shakspeare pour une heure et on ressemble au grand homme comme un clerc d'avoué, déguisé en mousquetaire, une nuit de samedi gras, ressemble à d'Artagnan, ou comme un Turc de carnaval ressemble à un vrai Turc qui fume sa pipe dans un petit café du vieux Stamboul. Ce gigantesque modèle, dont on ne saisit pas tous les aspects parce qu'il dépasse l'orbite de notre lunette, paralyse et opprime l'intelligence. Le comprît-on, on n'en serait pas plus avancé. Ce serait folie de vouloir qu'un dramaturge anglais n'eût pas lu Shakspeare, car c'est là qu'il prendra conscience de l'âme anglaise dans toute son étendue et dans toute sa profondeur. Qu'il absorbe donc Shakspeare, qu'il s'en pénètre; puis qu'il l'oublie, s'il peut, et soit de son époque; qu'il ne promène pas, dans nos rues, le doublet et le haut-de-chausses de l'an 1600. Il faut choisir entre Shakspeare et la Vie, car, en littérature pas plus qu'en morale, nul ne peut servir deux maîtres. Peut-être Shakspeare a-t-il été et est-il encore le grand obstacle au libre développement d'un théâtre national. Et il ne faut pas s'émerveiller : Shakspeare n'aurait jamais pu naître s'il y avait eu, à deux siècles en arrière de lui, un autre Shakspeare.

Ce sont là des considérations *a priori*, mais l'expérience des vingt dernières années les confirme. Ces années ont vu l'apothéose de Shakspeare et la mort du drame classique. Parmi les derniers qui aient essayé de le galvaniser, je ne vois guère à citer que Wills et Herman Merivale. Dans le drame intitulé *the White Pilgrim*, Merivale a jeté quelques vers vraiment beaux : on y sent le premier frisson de ces sombres et impalpables rêveries, venues vers nous avec les souffles froids du Nord et où nous baignons

notre fièvre. Quant à Wills, il a donné un moment des espérances. On pouvait se tromper sur l'avenir de ce talent. « Il était, dit M. Archer, si fort et si faible, si viril et si puéril, si soigneux et si négligé, si poétique et si banal! » Sa vie décousue, son caractère passionné, sa hâte de produire, ajoutaient à l'illusion et lui donnaient, à quelques pas, un air de génie. Ce n'était qu'un faux air. J'ai vu jouer deux pièces de lui, *Charles the first* et *Claudian*. La première évoquait au théâtre, — pour la dernière fois, sans doute, — la légende du roi martyr dont les travaux historiques de Gardiner ont dispersé les derniers atomes. Et voici le sujet de *Claudian*. Un homme qui a tué un moine est frappé, pour ce crime, d'une malédiction qui, au lieu de l'atteindre, s'attache à tous ceux qui se trouvent sur sa route. Il fait du mal sans le vouloir, même lorsqu'il veut faire du bien; il cause la mort de ceux qu'il aime. A la fin, il est sauvé, de sorte que cet abominable gaspillage de vies humaines, ce torrent de larmes et de sang, ces souffrances, ces désespoirs, ces agonies, tout cela ne sert qu'à faire asseoir un criminel en robe blanche au banquet de la vie immortelle. « Pour que le monde soit le purgatoire de Claudian, il faut qu'il soit d'abord l'enfer de toute une génération. » Il en est ainsi de toutes les pièces de Wills : elles reposent sur une conception qui s'écroule quand on l'analyse, et la versification est trop pauvre pour masquer ou racheter la fragilité de l'idée dramatique.

Malgré les efforts d'Henry-Arthur Jones et de quelques écrivains actuels, le vers tragique, le vers blanc, dont j'ai essayé de caractériser l'impression, a vécu. S'il y avait encore des auteurs pour le manier, il n'y aurait plus d'acteurs pour le dire, et je ne vois guère qui osera le « chanter » après Ellen Terry.

Un nom, cependant, se présente à la pensée, un grand nom qu'il serait profondément injuste d'oublier dans cette revue du théâtre contemporain : celui de Tennyson. M. Archer remarque que Tennyson, si heureux dans sa vie de poète, a manqué d'à-propos dans sa carrière de dramaturge. Il a écrit ses pièces trop tard et trop tôt : trop tôt pour le public et trop tard pour son talent. En effet, il avait soixante-six ans quand il a publié *Queen Mery*, la première en date des six pièces qui composent son théâtre. Il y a près de vingt ans de cela, et l'éducation des spectateurs était bien loin d'être aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui. Ce n'était pas leur faute s'ils apportaient au poète un goût quelque peu gâté par le succès d'*Our Boys* et des *Pink Dominoes*, et une âme fermée aux jouissances supérieures de l'imagination. Envers le poète lauréat, les artistes firent leur devoir, et même quelque chose de plus; c'est la critique, — et, ici, je me couvre

de l'autorité du plus éminent de ses membres, — c'est la critique qui a décidé l'échec des drames de Tennyson, et si elle ne l'a pas précisément condamné sans l'entendre, elle l'a, du moins, écouté sous l'empire d'une idée préconçue. J'emprunterai encore la malicieuse expression de M. Archer : les critiques « s'attendaient à être désappointés » ; ils n'étaient venus que pour cela. De quoi se mêlait ce vieillard d'aborder une nouvelle carrière, et celle-là, justement, où la jeunesse n'a pas trop de toutes ses forces? Qu'est-ce qui lui prenait, de se découvrir de nouvelles facultés à l'âge où il n'est, d'ordinaire, permis que de se répéter et de se relire? Est-ce qu'un homme a le droit d'être bon dans deux métiers? Est-ce qu'il n'y a pas, contre ces sortes de choses, une « loi du cumul » tacitement votée par les critiques et appliquée par eux avec une impitoyable rigueur? Pour la beauté de ce raisonnement, il fallait que Tennyson échouât à la scène : donc il échoua.

Mais, comme cet échec n'était pas juste, il s'en est relevé, et son théâtre, même quand il est médiocre, même quand il est mauvais, est du théâtre vivant.

Je suis tombé dans le tort commun. Au cours d'un des premiers articles que j'aie eu l'honneur d'insérer dans cette *Revue*, j'ai parlé de Tennyson, en 1885, comme si la tombe était déjà scellée sur lui. Peut-être avais-je raison d'écrire que dans le jardin du poète, sur lequel était descendu l'hiver, certaines fleurs ne fleuriraient plus. Mais, ce qui ne m'apparaissait pas alors et ce qui est aujourd'hui manifeste pour moi et pour bien d'autres, c'est que le dernier âge du poète a gardé quelques-unes de ses grâces primitives et développé devant nous des qualités que sa jeunesse n'avait point connues. Jusqu'au bout, il est resté en communication avec l'âme des humbles. De plus, il s'est révélé comme un maître dans l'art de poétiser et de vivifier par l'expression les discussions sociales et religieuses qui nous passionnent; il a déployé au théâtre un sens historique et un sens dramatique de l'ordre le plus élevé et, si ces deux dons se sont nui quelquefois jusqu'à se paralyser l'un l'autre, leur combinaison, à tel moment heureux, nous a valu des fragmens de drame, des morceaux de chefs-d'œuvre.

Je rangerai ses pièces non par ordre de dates, mais par ordre d'importance. La plus mince de toutes est *the Falcon*. La scène se passe dans quelque vague région d'une Italie demi-fantastique; aucune indication de lieu, ni de siècle. C'est un conte bien connu de Boccace, mais du Boccace naïf et pur. Un gentilhomme pauvre, Federigo, aime respectueusement et sans espoir la belle et riche veuve, Monna Giovanna. Son dernier bien, son orgueil, sa joie, et,

aussi, son unique moyen d'assurer sa subsistance est un admirable faucon qu'il a dressé lui-même pour la chasse. Un matin, Monna Giovanna lui rend visite à l'improviste et, ignorant le dénûment de son voisin, s'invite sans façon à déjeuner. Federigo, dont la basse-cour est vide, fait tuer son oiseau favori pour le servir à la dame. Or c'est précisément le faucon qu'elle venait lui demander pour satisfaire à la fantaisie d'un enfant malade. Force est à Federigo d'avouer le sacrifice que l'hospitalité et l'amour lui ont inspiré, et Monna Giovanna en est si touchée qu'elle tombe, et pour jamais, dans ses bras.

Lorsque le *Faucon* fut présenté au public, en 1879, au *Saint-James*, John Hare, qui est un directeur plein de goût en même temps qu'un comédien excellent, l'avait monté avec respect, avec amour, l'avait entouré d'une mise en scène poétiquement réaliste. Federigo et Monna Giovanna, c'étaient les Kendal, et ceux qui ont vu Madge Robertson dans ce rôle, s'en souviennent comme on se souvient d'une toile de maître, rencontrée dans les musées d'Allemagne ou d'Italie. Au point de vue plastique, elle a donné, en créant Giovanna, un pendant à sa Galatée. Mais ni le charme du décor, ni la perfection du jeu, ni la musique des vers ne pouvaient assurer une longue vie à la pièce. A peine se figure-t-on quelques centaines de spectateurs choisis savourant cette chose légère, délice d'une heure, enthousiasme d'une soirée. Dès le lendemain, le cockneyisme devait reprendre possession de la salle et redemander ses plaisirs ordinaires. La critique fit cause commune avec les cockneys, mais pour une raison moins étrangère à l'art. Elle remarqua que, s'il y a un sujet dans le *Faucon*, c'est, apparemment, le sacrifice de Federigo. Or ce sujet, si mince qu'il soit, n'est pas traité. Deux mots d'aparté avec son domestique, un ordre à voix basse, voilà tout ce qui amène et justifie la condamnation de l'oiseau. Encore plus décevant que le déjeuner offert à Monna Giovanna, le menu présenté par lord Tennyson à ses spectateurs ne se composait que de hors-d'œuvre délicats, et c'était trop peu pour ces robustes appétits.

The Promise of May a eu un sort pire que *the Falcon*. La pièce est tombée très franchement. Une certaine partie du public, — avec le fameux marquis de Queensberry à sa tête, — a feint de croire que le poète parlait par la bouche de son héros, lorsqu'il dénonce, avec tant d'amertume et dans un pêle-mêle inquiétant, les principes et les préjugés sur lesquels est bâtie la société. Ces spectateurs manquaient vraiment d'intelligence et de patience. La contre-partie ne manque pas aux théories négatives de Harold. Lorsqu'il a déclamé sur le mal que les religions ont fait aux hommes, Dora lui montre (un peu faiblement, il est vrai) les

bienfaits qu'ils en ont reçus. Lorsqu'il a prophétisé la dissolution prochaine et universelle du lien conjugal, elle lui répond, avec simplicité, mais non sans émotion ni sans grâce : « Moi, j'avais eu le rêve d'une pure et parfaite union où l'homme et la femme, l'un plus fort, l'autre plus faible, mais pourtant semblables, marcheraient ensemble, la main dans la main, à travers cette vallée de pleurs jusqu'à la tombe, qui est au fond, et s'endormiraient ensemble dans cette nuit, bientôt passée comme un moment, pour se réveiller toujours ensemble dans la lumière ou dans la gloire et ne se plus quitter jamais, jamais! » Et quand Harold arrache, pour la lui offrir, une branche de pommier fleurie, cette fille de fermier regarde avec tristesse le rameau dévasté : « L'an prochain, il n'y aura pas de fruits. » C'est là un touchant symbolisme, et c'est bien ainsi qu'on aime à voir un poète réfuter la morale de la sensation qui, en cueillant les fleurs, empêche les fruits de naître et détruit jusqu'aux germes de l'avenir.

De tels détails éclairaient la pensée de Tennyson et auraient dû obtenir sa grâce auprès des siffleurs, mais ils ne voulurent pas entendre raison. Ces malentendus ne sont possibles qu'avec une pièce qui ne se défend pas elle-même. Or, par malheur, *the Promise of May* est une de celles-là. On y retrouve quelques traces de ces dons idylliques qui rendent si doux les petits poëmes de la jeunesse de Tennyson, avec l'intelligence des âmes rustiques qui ne l'abandonna jamais et l'éloquence amère, la veine de satire morale et sociale qui coule à flots dans la seconde partie de Locksley Hall, *Sixty years after*. Mais, lorsqu'il faut en venir à l'action, le poète est déplorablement faible, enfantin, presque niais. Ce Harold, posé au début comme le type du nihiliste que rien n'émeut ni n'effraye, tombe finalement à un tel désarroi et à de si piteux balbutiemens qu'on en a honte pour lui. Si Tennyson a voulu nous faire entrevoir le mariage de ce triste séducteur avec la sœur de sa victime comme une satisfaction donnée à la morale, il s'est lourdement trompé, et le peu qui restait de la pièce s'évanouit avec ce dénouement répulsif.

Le succès relatif de la *Coupe*, au Lyceum, m'étonne moins que M. Archer. Je n'en chercherai pas la cause principale dans la grâce d'Ellen Terry ou dans le magnifique décor du temple de Diane. *The Cup* a certaines qualités qui sont faites pour plaire à la moyenne du public. Le sujet est tiré des récits de Plutarque *Sur les femmes illustres*, et d'un passage qui avait déjà induit en tragédie un Français, un Allemand et un Italien. Peut-être, sans en avoir une conscience nette, Tennyson a-t-il pris quelque chose du ton de son auteur primitif et de l'allure de ses devanciers. Il a été, cette fois, moins Anglais, moins shakspearien et moins lui-

même que dans ses autres œuvres. Le dialogue est rapide, agissant; les personnages ne se livrent pas à des fantaisies poétiques, ne développent point de théories, mais expriment des sentimens qui n'ont rien de compliqué ni d'étrange. L'un d'eux est intéressant : c'est Synorix. A part le don juanisme qui le modernise trop, ce type ambigu, moitié barbare et moitié romain, dont la civilisation a affiné l'intelligence mais non éteint les passions, est une créature d'exception, une sorte de monstre qui connaît sa supériorité intellectuelle et sa déchéance morale; il confond ces deux sentimens en une mélancolie qui n'est pas sans grandeur.

L'attrait de ce caractère est ce qui a fait manquer la pièce à Tennyson; il a passé à côté du sujet que lui offrait Plutarque et dont s'étaient saisis Thomas Corneille et Montanelli, ce dernier avec talent et succès, malgré l'enflure du style. Ce sujet, c'est l'action de Camma, veuve du tétrarque de Galatie que Synorix, avec l'aide des Romains, a fait mourir et a remplacé au pouvoir. Synorix l'aime et veut l'épouser. Camma ne peut se soustraire à cet odieux mariage; elle feint d'y consentir. D'après le rite sacré, elle doit porter ses lèvres à la même coupe que Synorix devant l'autel de Diane. Elle lui fait boire la mort dans cette coupe et l'y boit elle-même avec lui. Pour que ce dénouement n'éveillât dans notre esprit aucune objection, il eût fallu nous faire haïr Synorix autant que le hait Camma. Or Tennyson semble avoir tout fait pour diminuer l'horreur de son caractère. Il lui a donné le prestige d'une noble tristesse, l'excuse d'un grand amour, l'a en quelque sorte obligé de tuer son rival dans le cas de légitime défense. Il a mis le comble en nous montrant dans le premier époux de Camma un personnage inintelligent et brutal qui justifie mal les regrets et le sacrifice de la jeune femme. Ajoutez que, si le véritable sujet est le drame intérieur qui se passe dans l'âme de Camma, nous ne savons rien de ce drame jusqu'à la scène finale. Un coup de théâtre ne fait pas une pièce, et M. Archer a sans doute raison de préférer l'œuvre de Montanelli à celle de Tennyson. Malgré ces défauts, je crois que la *Coupe* retrouverait, comme en 1881, un accueil favorable auprès du public. Elle rappelle décidément nos tragédies par la dignité, la décence, par ce sérieux que ne trouble le mélange d'aucun élément comique, par cette identité dans les caractères, cette continuité de ton et cette unité d'action qui, quoi qu'on en dise, plaisent à l'esprit plus que ne fait l'imitation la plus fidèle des contrastes et des incohérences de la vie.

S'il n'avait écrit que le *Faucon*, la *Coupe*, la *Promesse de mai*, Tennyson ne tiendrait qu'une bien petite place parmi les écrivains dramatiques. S'il doit vivre au théâtre, c'est par ses trois drames historiques : *Queen Mary*, *Harold*, *Becket*.

Ces drames, a-t-on dit, étaient forcément inférieurs, même avant de naître, aux drames historiques de l'âge d'Elisabeth dont ils imitaient si fidèlement l'allure et le caractère. En effet les *Histoires* de Shakspeare et de ses contemporains étaient taillées dans la Chronique, qui, presque à l'égal des Mémoires, garde la vivacité de l'impression personnelle et comme la chaleur de la vie. Tennyson, lui, a pris ses drames dans l'histoire proprement dite; or l'histoire est une personne sérieuse et scientifique qui dissèque la vie pour la mieux étudier, qui discute plus qu'elle ne raconte et met des jugemens modernes à la place des passions anciennes. L'objection est spécieuse, mais elle n'est que spécieuse. D'abord la définition qu'on donne de l'histoire, vraie peut-être, d'un Guizot, d'un Hallam et d'un Lecky, s'appliquerait bien mal à un Carlyle, à un Michelet, ou à un Taine. En lisant Freeman, et surtout Froude, Tennyson était-il plus loin d'un contact direct avec l'âme du passé que Shakspeare en parcourant les pages, souvent froides et languissantes, d'Holinshed? Et, encore, Froude fût-il aussi sentencieux, aussi glacé qu'il est, au contraire, pittoresque et passionné, Tennyson eût suppléé à ce défaut par ses propres facultés. C'est le moment de rendre pleine justice à la délicatesse et à la puissance véritablement hors ligne de son sens historique. Un drame historique, si j'entends les mots, tient de l'histoire et du drame. Mais, parmi les auteurs des drames historiques de ce siècle, lequel a été un historien en même temps qu'un dramaturge et un poète?

Il ne s'agit pas du sens critique de l'histoire qui n'a que faire en cette matière, mais de ce don, accordé à bien peu d'hommes, de revivre par les sens de l'imagination les émotions d'un siècle qui dort tout entier dans la poussière. C'est ainsi que Michelet a assisté au supplice de Jeanne d'Arc, Macaulay au procès de Warren Hastings, Carlyle à la prise de la Bastille et à la bataille de Marstonmoor. Les hommes et les objets se seraient peints sur leur rétine que l'ébranlement donné à leur cerveau n'eût pu être plus formidable. Mieux vaut cent fois leur vision intellectuelle que la vision physique d'un Holinshed ou d'un Ayala!

Ce don rare était un des privilèges de Tennyson et prenait en lui cette acutesse féminine qui affinait toutes ses facultés de poète. Comme preuve, prenez tout le *bye play* de ses pièces historiques, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas essentiel, tout ce qui est action accessoire, détail de mœurs, menus traits de caractères, miettes de l'histoire; par exemple, le récit du mariage de Philippe et de Marie, celui du supplice de Jane Grey par Bagenhall, dans *Queen Mary*, et, dans *Becket*, les sarcasmes lancés contre l'église romaine par Walter Map, ce spirituel précurseur de l'amer et sombre Lan-

glande. Un Bulwer, un Tom Taylor peut découper des lambeaux de chronique, encadrer dans sa prose des mots historiques; mais au-dessous et au delà de ces mots, nous fera-t-il, comme Tennyson, entrevoir un état des âmes, nous fera-t-il plonger dans les profondeurs de la vie ancienne?

Je sais bien que ce n'est pas tout ou, plutôt, que ce n'est rien, si, à cette puissance d'évocation intime, le poète ne joint pas la force dramatique. Y a-t-il un drame dans *Becket*, dans *Queen Mary*, dans *Harold?*

Je répondrai, à la manière des jurés: Non, sur la première question; oui, sur la seconde et sur la troisième.

Il est vrai que *Becket* a obtenu, dans l'été de 1893, un éclatant succès. Mais les trois quarts de ce succès sont dus à Irving. Ceux qui sont familiers, de longue date, avec le grand acteur, savent à quel point il est épiscopal, pontifical, hiératique. L'ascétisme médiéval est une des manières d'être que sa personnalité artistique remplit le plus exactement et où elle s'emboîte le plus à l'aise. On serait venu de loin et on aurait supporté de longues heures d'ennui pour assister à cette symbolique partie d'échecs où la lutte de l'évêque (1) et du roi fait pressentir toute la pièce, à ce dialogue saisissant dans lequel Becket raconte à son confident ses tragiques angoisses et ses rêves prophétiques, à l'orageuse discussion de Northampton où l'archevêque signe les fameuses constitutions, puis se rétracte; enfin à cette scène de l'assassinat qui suit l'histoire pas à pas et où, d'ailleurs, la pantomime seule eût suffi. Ceux qui ont vu Irving la mitre en tête et la crosse à la main, frappé et tombant sur les marches de l'autel, pendant que le plain-chant des moines arrive, par bouffées, de l'église supérieure, mêlé aux cris du peuple qui heurte à la porte et aux grondemens du tonnerre dont tressaille jusqu'en ses fondemens l'auguste et immense basilique, ont éprouvé, ce soir-là, une des plus fortes émotions qu'aucun spectacle ait jamais données.

Pourtant, il n'y a point là de drame, car un drame est une situation qui mûrit et se transforme, une action qui marche. Le duel du roi et du prélat n'est, dans la pièce aussi bien que dans l'histoire, qu'une succession confuse de chocs indécis. La métamorphose du soldat courtisan en évêque martyr est à peine indiquée par le poète. Et que dire de l'idylle amoureuse, annexée au drame historique en dépit de l'histoire et en dépit du drame lui-même? Tout le tact d'Ellen Terry n'a pu sauver cette insipide Rosemonde. Les complications relatives à la mystérieuse retraite de

(1) Le *bishop* du jeu d'échecs anglais, c'est notre « fou ».

la jeune femme relèvent de la farce encore plus que du mélodrame, et quant aux détails plaisans dont l'épisode est enjolivé, ce comique est si bas et si plat qu'on en ressent un malaise. Je puis me taire là-dessus pour ne pas avoir la douleur de me moquer d'un homme de génie, mais je ne puis m'empêcher de reprocher à Tennyson la faute irréparable qu'il a commise en compromettant son Becket dans cette aventure équivoque et en lui donnant à garder la maîtresse du roi, dans le temps même où il le tient en échec avec tant de hardiesse.

Je n'ai pas à adresser la même critique à la *Reine Marie* ni à *Harold*. Dans la première pièce, le drame humain, psychologique, qui est à demi submergé sous l'histoire, mais non pas cependant au point de disparaître, c'est le développement du caractère et de la destinée douloureuse de cette misérable reine; c'est ce chemin, d'abord semé de fleurs, puis pavé de pierres aiguës et bordé d'épines, où elle marcha, en si peu d'années, d'une jeunesse tardive à une vieillesse précoce, et de la joie enthousiaste à une agonie solitaire, maudite et désespérée. Ce fut une vie trois fois manquée. Reine, elle rêva la grandeur du pays et le laissa sous le coup d'une honte nationale, la perte de Calais. Catholique, elle essaya de restaurer sa religion et, loin d'y réussir, creusa entre Rome et son peuple un abîme que les siècles n'ont pas comblé. Femme, elle aima un homme de glace, un rocher vivant : son cœur s'y meurtrit et s'y brisa. Elle connut, avant de mourir, l'anéantissement de tous ses projets; elle lut le mépris et le dégoût dans les yeux de celui qu'elle adorait et à qui elle avait offert, pour se le rendre propice, des sacrifices humains.

Voilà le drame que Tennyson a dessiné, sinon entièrement achevé, dans *Queen Mary*. Celui qui fait le sujet de *Harold* s'accuse en pleine lumière, avec un relief saisissant. C'est la lutte de la foi religieuse avec le patriotisme et l'ambition. Tous les sentimens qui militent des deux parts sont indiqués avec une supériorité digne des maîtres, dans les scènes successives qui se passent à la cour de Guillaume lorsque Harold y est prisonnier. Après que la politique a parlé par la bouche du vieux seigneur normand, vient la scène sublime où Wulfnoth, le jeune frère de Harold, lui décrit les lentes tortures du prisonnier, ce mort vivant, à jamais privé de ses amours, de la vue des champs, de la mer et du ciel comme de la société des hommes; dont le nom même disparaît de leur souvenir, rongé par l'oubli comme il est rongé dans son cachot par les bêtes immondes de la terre. Quand Harold a cédé, c'est chose émouvante de le voir se courber avec Édith devant la fatalité chrétienne, sacrifier, comme rançon du serment violé, son bonheur intime à l'accomplissement de son devoir royal. Le

dilemme se transforme et ses deux aspects nouveaux se personnifient dans deux femmes, dont la rivalité n'a rien de banal, et ne rappelle pas ces vulgaires éclats de jalousie auxquels le théâtre nous a trop habitués. Édith abandonne à Aldwyth le héros vivant; mort, elle le revendique avec une noblesse et une fierté d'accent qui font tressaillir.

Ainsi deux œuvres, — je n'ose dire deux chefs-d'œuvre dramatiques, — entourés d'une gangue historique qui est, elle-même, de matière infiniment précieuse, tel est le legs du grand lyrique au théâtre de son pays. Vienne une main pieuse qui dégage ces deux drames, fasse circuler l'air et la lumière autour de leurs lignes essentielles; vienne un grand acteur qui comprenne et incarne Harold, une grande actrice qui se passionne pour le caractère de Marie, et, sans effort, Tennyson prendra sa place parmi les dramaturges (1).

III

N'est-ce pas un signe du temps que la vaste salle du *Lyceum* se soit remplie deux mois de suite, pendant les chaleurs de l'été, d'une foule respectueuse qui venait entendre et applaudir *Becket?* Faites la part d'Irving; faites aussi la part de la mode, un fait subsiste : cinquante à soixante mille personnes se sont intéressées, se sont passionnées pour cette lutte de l'esprit et de la force, de la royauté nationale et du sacerdoce romain, ressuscitée par un poète. Bien d'autres symptômes accompagnent celui-là et le confirment.

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait plus de grossièreté à Londres : rien ne serait plus faux. Jamais la bête humaine n'y a été plus librement lâchée; jamais le sensualisme, depuis les jours lointains de George IV ou depuis ceux, plus lointains encore, de Charles II, ne s'y est donné plus impudemment carrière. Mais ces goûts-là ont certains lieux pour se satisfaire. Tous les soirs, trente music-halls, dont l'entrée flamboie comme une bouche de l'enfer, appellent la multitude pour lui offrir des obscénités qui sont peu voilées et de la chair qui l'est moins encore. Tant pis pour la morale! tant mieux pour l'art! Car, pendant ce temps, on ne va plus chercher dans les théâtres que des émotions et des pensées. Toutes ces pensées ne sont pas justes et toutes ces émotions ne sont pas saines. N'importe! la bête humaine, dont je parlais, reste à la porte.

(1) Je me décide à ne parler ici ni des drames de Browning, ni de ceux de M. Swinburne. Ces drames, pour des raisons que j'aurai sans doute, un jour, l'occasion de déduire, appartiennent à l'histoire de la poésie et non à celle du théâtre.

J'ai raconté la première vogue des Burlesques au *Royalty* et au *Strand*. Cette vogue a fait ensuite la fortune d'un théâtre plus luxueux, la *Gaiety*, avec Nellie Farren, qui a hérité des anciens rôles de Mrs Bancroft et les a singulièrement encanaillés. Si vous prononcez ce nom devant un « vieux marcheur » londonien, dont la jeunesse a battu son plein de 1865 à 1875, vous allumerez au fond de sa prunelle une petite flamme libidineuse et attendrie. Aujourd'hui plus de Nellie Farren, plus de burlesques! L'opérette végète; la pantomime n'amuse plus guère les enfans. Parmi les genres inférieurs, deux subsistent et ont même étendu leur clientèle. La farce a pris ses aises : il lui faut trois actes au lieu d'un seul pour se déployer. Le mélodrame, qui habitait dans les quartiers excentriques, au delà des ponts, dans des parties de Londres dont la géographie était mal connue, au *Surrey*, au *Victoria*, au *Grecian*, au *Standard*, a fait un retour offensif. Il règne en maître à *Drury-Lane*, à l'*Adelphi* et au *Princess*. Dans cette immense agglomération humaine, il y a un troisième public pour ces deux genres populaires, un public qui ne se confond ni avec le public des *music-halls* ni avec celui des grands théâtres où l'on joue le drame littéraire et la haute comédie.

Le succès persistant, et même croissant, de la farce et du mélodrame n'est pas un symptôme inquiétant. Ces genres répondent à des besoins primitifs et légitimes de l'esprit. Je crois inutile de prouver qu'il est bon de faire rire les gens et que ce rire commence leur éducation. Ceux qui méprisent les absurdités du mélodrame ne songent pas que l'acceptation même de ces absurdités révèle, chez la foule, un instinct idéaliste, dont les lettrés sont souvent dépourvus. J'ai effleuré, à propos d'Irving, une question, souvent discutée : si nous allons au théâtre pour y chercher l'image de la vie ou pour oublier la vie. Le mélodrame résout la question, en donnant raison aux deux hypothèses et satisfaction aux deux besoins, en offrant l'extrême réalisme du décor et du langage à côté de l'extraordinaire dans les sentimens et dans les événemens. Ces multitudes qui se régalent des pièces de Buchanan, de G. Sims ou même — pour descendre un degré plus bas — de Merritt et de Pettitt, passent quelquefois, de plain-pied, à Shakspeare, car il y a un mélodrame dans tout drame de Shakspeare, et, n'était l'archaïsme du langage, ce mélodrame ferait vibrer l'âme populaire en 1895 comme en 1595. Le mélodrame a sa moralité, mais elle est grossière parce qu'elle naît d'un accident. Une passerelle qui traverse un torrent se brise sous les pas du méchant; un pan de mur s'écroule sur lui et l'écrase; une chaudière éclate et le disperse en atomes. Il faut apprendre à ces gens-là que le châtiment du coupable doit sortir de ses fautes mêmes.

Réussiront-ils à le comprendre? S'ils n'y viennent pas, leurs enfans y viendront et s'assoiront auprès de nous dans les mêmes salles de spectacle. Mais, derrière eux, apparaîtront de nouvelles couches de spectateurs incultes qui réclameront encore du mélodrame.

Quant au drame littéraire et à la haute comédie, dont je suis ici les destinées, ils sont, depuis une dizaine d'années, installés sans partage au *Lyceum*, au *Haymarket*, au *Garrick*, au *Saint-James*, au *Court* et au *Comedy theatre;* ils ont souvent aussi pour *home* le *Criterion*, que dirige cet acteur excellent, Charles Wyndham. Le personnel de ces théâtres compose une élite artistique vraiment rare, qui se recrute et se fortifie sans cesse par l'apparition de nouveaux talens. On a vu les progrès que l'acteur et l'actrice ont réalisés au point de vue du bien-être matériel, de la dignité personnelle et de la considération sociale. Mais le progrès le plus remarquable, c'est celui de l'intelligence. A quoi le doivent-ils? A l'observation, à l'étude, à l'effort, à ce désir du mieux qui met en branle et tient en mouvement les individus, les classes, les sociétés. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, un directeur eût dit à une jeune fille qui sollicitait un engagement : « Savez-vous chanter? Savez-vous danser? Vos jambes sont-elles droites? » Aujourd'hui il lui demanderait, surtout, d'avoir du talent.

Les comédiens anglais doivent beaucoup aux nôtres. Sarah Bernhardt, en particulier, a eu une influence décisive, qui exigerait une étude à part, et les voyages de la Comédie-Française sont regardés en Angleterre comme des dates. Clement Scott, dans ses *Thirty years at the play*, raconte, comme un homme de théâtre pouvait seul le faire, la représentation improvisée, au *Crystal Palace*, par nos comédiens, après le banquet que leur avait offert le monde théâtral de Londres. Ce soir-là, Favart et Delaunay jouèrent *On ne badine pas avec l'amour* devant le parterre le plus sensitif et le plus vibrant, exclusivement composé d'acteurs et d'auteurs. Lorsque, au dénouement, on entendit dans la coulisse le bruit d'une chute avec un cri étouffé, et que Favart reparut, toute pâle, et traversa la scène comme un ouragan de désespoir en jetant ces mots : « Elle est morte! Adieu, Perdican! » une telle angoisse d'admiration étreignait les poitrines qu'on oubliait d'applaudir, et il y eut une seconde d'étonnante stupeur, de respectueux silence, comme devant une catastrophe véritable : le plus bel hommage qui ait jamais été offert au talent scénique. Je ne serais pas surpris que cette soirée eût marqué dans la carrière de plus d'un artiste.

La critique dramatique était enfin sortie de l'état inférieur et précaire où j'ai dû la montrer dans la première partie de ces études. Elle avait maintenant l'indépendance et l'intelligence

nécessaires pour aider au mouvement qui se dessinait et y prendre une large part. Lorsqu'on écrira une histoire du théâtre anglais au XIXe siècle, il faudra y réserver une place à des hommes comme Dutton Cook, Moy Thomas, Clement Scott et à tous ceux qui, ayant débuté pendant les années de sécheresse et de famine, ont conduit la critique, et avec elle tout le peuple d'Israël, hors de la terre de servitude. Le temps n'est pas si loin où la critique « vendait son âme pour une annonce »; où Chatterton, l'ancien ouvreur de loges devenu maître de trois scènes et qui se laissait appeler par ses créatures le Napoléon du monde dramatique, prétendait faire chasser Clement Scott du *Weekly Dispatch*, lui fermer l'entrée de ses théâtres et même refuser son argent au guichet; où l'acteur critiqué se déclarait diffamé et en appelait au jury; où le jury, composé de commerçans et jugeant au point de vue commercial, décidait invariablement en faveur de l'artiste; car plus une critique était juste, plus elle portait préjudice à celui qui en était l'objet.

Ce furent vraiment de dures années à passer. Peut-être qu'un des hommes auxquels la critique doit surtout son émancipation est James Mortimer, le fondateur du *London Figaro*. Américain d'origine, Mortimer a passé de longues années à Paris; il était personnellement connu de Napoléon III, et c'est dans le cabinet impérial, à Saint-Cloud, que j'ai fait sa connaissance. Il possédait à fond notre théâtre aussi bien que notre politique, et, lorsque son journal, par suite du retrait de certain patronage financier, fut devenu, de quotidien qu'il était, hebdomadaire, ou bi-hebdomadaire, Mortimer y donna une grande place et une grande liberté à la critique. Non seulement il ouvrit une tribune à Clement Scott et à William Archer; mais, loin de les désavouer, en cas de réclamation, il les couvrit hardiment, et je l'ai vu, le chapeau sur l'oreille, regarder tranquillement les claqueurs qui le huaient à son entrée dans la salle. Le brave et spirituel petit journal a vécu; Mortimer lui-même a traversé, depuis lors, dans sa carrière d'éditeur, des jours difficiles. Il n'en est pas moins juste de lui reporter, devant le public français, le témoignage mérité que lui rendent ses anciens collaborateurs, afin qu'ayant été à la peine il soit quelque peu à l'honneur, maintenant que la bataille est gagnée et que les barbares ont été chassés du théâtre. Bien souvent, depuis lors, il est arrivé à la critique de se tromper ou de se déjuger, de servir une vanité ou une rancune, une spéculation ou une coterie, d'abuser de son nouveau pouvoir ou de retourner à son ancienne faiblesse, de condamner une bonne pièce et d'en glorifier une mauvaise ; mais, en somme, elle vaut mieux qu'elle ne valait, et c'est, ou, du moins, ce devrait être, pour toutes les choses hu-

maines, l'expression ordinaire et la commune limite de l'éloge.

Les deux écrivains qui s'étaient rencontrés dans la petite boutique du *London Figaro*, près du vieux *Temple bar*, aujourd'hui disparu, en face de l'emplacement où devait s'élever le Palais de Justice, Clement Scott et William Archer n'étaient séparés que par quelques années; mais ils représentaient, dans leur profession, des temps, des écoles, des tempéramens opposés. Scott a été le critique de l'ère robertsonienne; Archer est le critique du drame actuel et, jusqu'à un certain point, du théâtre de demain.

S'il est, à l'heure actuelle, une douzaine d'hommes en qui l'Angleterre vivante et pensante prend conscience d'elle-même, William Archer est un de ces douze. Sa passion pour le théâtre — il en a raconté les débuts dans une délicieuse préface adressée, l'année dernière, à son ami Robert Lowe (1) — date de sa première jeunesse, et aucun élément impur ou intéressé ne s'y est mêlé. Il n'a jamais écrit de pièces, ou, du moins, n'en a jamais fait jouer aucune. Par principe, il s'abstient de fréquenter les coulisses et d'entretenir des relations personnelles avec les artistes. Il est tout à sa mission de critique, et, pour la mieux remplir, il a étudié tout le passé du théâtre national et toutes les littératures dramatiques, mortes ou vivantes. Il est un répertoire, une bibliothèque de références; mais, à la différence de beaucoup d'érudits, il met toujours une idée féconde à côté d'un renseignement précis. Sur tout ce qui touche son métier, il pense et fait penser. En même temps qu'il devenait un pénétrant critique, il est resté un « petit journaliste » hors pair. L'humour, dont il est plein, coule à torrens sur tout ce qu'il écrit; un humour facile, limpide, vif et délicat, où je n'ai jamais rencontré une défaillance de goût ni une touche de pédantisme. Je ne crois pas que, dans toute sa vie, il ait imprimé une ligne insipide ou obscure. Il voudrait ennuyer qu'il ne le pourrait pas : la gaîté, le bon sens et l'esprit l'accompagnent et ne le quittent jamais.

Pour le faire comprendre à des Français, le plus court serait de le comparer à quelqu'un des critiques dramatiques de cette génération ou de celle qui l'a précédée, et, par exemple, de faire voir en quoi il se rapproche de M. Francisque Sarcey ou de M. Jules Lemaître, en quoi il s'en éloigne. Mais la comparaison est impossible, parce que les situations diffèrent ici encore plus que les talens. Les excellens écrivains que je viens de nommer sont, chez nous, les gardiens et les interprètes d'une tradition consacrée par des chefs-d'œuvre; ils la restaurent ou l'affinent soit par la vivacité et la bonhomie, soit par la délicatesse et la grâce

(1) William Archer, *the Theatrical world for 1892.*

de leurs impressions personnelles. Le public auquel ils s'adressent est plus blasé qu'ignorant et a plus besoin d'être réveillé que d'être instruit. William Archer est un initiateur; il a eu à s'ouvrir passage à travers une forêt de préjugés; en tout, il doit remonter aux élémens, prouver des principes que nous ne discutons plus, accomplir, en un mot, une tâche qui ressemble quelque peu à celle de Lessing dans la *Dramaturgie* de Hambourg. En tirant des milliers d'articles qu'il a publiés depuis vingt ans les questions qu'il s'est posées et les réponses qu'il y a faites, on composerait un corps de doctrine assez complet sur les problèmes, grands ou petits, qui touchent l'art et le métier de l'acteur, de l'auteur et du critique de théâtre.

Sa conception du théâtre est très large. Il le considère comme une réunion, un rendez-vous de tous les autres arts. Jusqu'où va la vie, aussi loin va le domaine du théâtre. Il accepte toutes les formes et tous les genres, pourvu que ce ne soient pas des importations exotiques et qu'ils répondent à un besoin de l'âme des foules. Ainsi le mélodrame n'est, pour lui, que « la tragédie illogique », et, quant à la farce, il ne s'inquiète point de ses progrès, car « une farce vraiment gaie vaut mieux qu'un drame prétentieux et raté. » La duperie serait de les juger d'après les lois de l'esthétique : « On ne prend pas, dit-il, la hauteur d'un pain de sucre avec des observations barométriques. » Le drame lui-même peut exister en dehors de la littérature. C'est précisément le cas où se trouvait le drame anglais il y a dix ou quinze ans. La mission de la critique, suivant M. Archer, était de l'élever à la dignité d'un genre littéraire, de le réconcilier avec la littérature. Quelle critique conviendra-t-il d'y employer? La critique analytique ou la critique dogmatique? la critique comparative, anecdotique, humoristique? Elles ont, toutes, l'une après l'autre, leur utilité et leur moment, à condition d'être sincères et indépendantes.

« Une pièce doit contenir ces trois élémens : une peinture, un jugement, un idéal. » Sur le premier point se pose la grosse question du réalisme au théâtre. M. Archer résume en un dilemme les objections des adversaires du réalisme : « Ou bien vous me montrez sur la scène ce que je vois, ce que j'éprouve moi-même tous les jours, et alors où est la nouveauté, où est la leçon? Ou bien vous me présentez des objets, des mœurs, des sentimens inconnus, et alors comment puis-je juger de leur degré de réalité? » M. Archer répond que le théâtre nous force à « observer, » c'est-à-dire à voir et à sentir d'une façon particulière tout ce que nous voyons et sentons dans la vie ordinaire sans y prendre garde et sans en tirer aucune conclusion. Quant aux sensations que nous n'avons ja-

mais éprouvées et dont nous ne pouvons contrôler l'exactitude, le critique anglais croit fermement à l'existence d'un sens intime qui repousse ou accepte la peinture d'un monde inconnu. Si M. Zola nous décrit les mœurs financières du second Empire, si Pierre Loti nous transporte auprès de Rarahu ou de Chrysanthème, un instinct infaillible nous avertit si nous sommes trompés ou instruits, si c'est de la fantaisie ou de l'histoire.

Ce caractère réaliste, M. Archer le refusait à la comédie de Robertson; ou si elle l'avait possédé, elle l'avait très vite perdu. A force de verser de l'eau chaude dans la fameuse théière, on n'offrait plus au public qu'un breuvage insipide dont on essayait vainement de corriger la fadeur en le faisant alterner avec l'amertume du « café » français, escorté de l'inévitable « cognac ». « Notre théâtre, avait écrit Matthew Arnold, est suspendu entre le ciel et la terre; il n'est ni réaliste ni idéaliste, il n'est que fantaisiste. » M. Archer acceptait l'idée de Matthew Arnold et, de là, poussait plus loin son raisonnement. Outre la peinture des mœurs et des caractères, le drame nous offre une action à juger, et c'est là que le critique avait des vérités toutes nouvelles à dire à ses compatriotes. Le théâtre anglais se croyait très moral : le critique lui enlevait cette illusion. Il n'était pas loin d'admettre comme parfaitement fondé le mot de M. Got qui donnait à notre scène la préférence au point de vue de la moralité; ou plutôt il était d'avis que le théâtre des Français a une mauvaise morale et que le théâtre des Anglais n'a point de morale du tout. Ce qui rend une pièce morale, est-ce le coup de théâtre final qui foudroie le traître et récompense la vertu, ce triomphe du bien qui se perd dans un remue-ménage de paletots endossés et de petits bancs renversés? Non : une pièce est morale si elle développe une situation psychologique donnée, un problème de conduite auquel elle impose ou plutôt suggère une solution juste. Or, M. Archer ne voyait point de drame écrit sur ce modèle en 1880 : rien que de fades marivaudages, un tout petit coin de la vie, et, pour unique problème, l'antagonisme de la pauvreté et de la richesse, éternellement nivelés par l'amour.

Il voulait voir planer au-dessus de toute œuvre dramatique l'aspiration vers le bien ou vers le mieux, vers un mode de vie supérieur à la vie ordinaire et qui sera peut-être la vie de demain. Il voulait que le théâtre eût un idéal, non un idéal rétrospectif et pour ainsi dire réactionnaire, comme il arrive en un pays de tradition où l'on ne croit jamais si bien réformer que quand on restaure, mais un idéal de marche, si j'ose dire, un idéal d'avenir et de progrès.

Ses articles étaient comme des secousses répétées et vigou-

reuses données à un homme endormi, car « tout effort, disait-il, vaut mieux que l'apathie. » Il sondait toutes les avenues, fouillait tous les petits coins, soulevait à la fois toutes les questions de théorie et de métier. Jusqu'à quel point est-il sain d'imiter Shakspeare? La censure est-elle plus favorable aux mœurs qu'elle n'est oppressive pour le talent? L'établissement d'un théâtre national, qui servirait d'école et d'étalon, est-il possible et contribuerait-il au perfectionnement de l'art? Que faut-il penser du paradoxe de Diderot sur le jeu de l'acteur, et qu'en pensent les acteurs eux-mêmes? Quelle a été, dans le passé, la situation sociale des artistes et que sera-t-elle dans l'avenir? Seront-ils respectés à cause de leur profession, comme le juge, le clergyman, l'officier, ou malgré cette profession? Quels sont les droits et les devoirs de la critique? Quels sont les dangers et les avantages de la combinaison qui met presque toutes les grandes scènes aux mains d'acteurs-directeurs? L'auteur anglais doit-il accepter la collaboration de l'acteur-directeur, et jusqu'à quel point? Voilà quelques-unes des questions qu'il a traitées et résolues avec une compétence que nul ne conteste, une franchise, une abondance, une souplesse et un brio qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même quand on est d'avis un peu différent.

Ce n'est pas tout. La partie la plus importante, peut-être, du rôle joué par M. Archer, a consisté dans ses travaux sur les littératures dramatiques étrangères. Il a, l'un des premiers, fait connaître les Norvégiens et les Allemands; mieux que personne, il a fait comprendre les œuvres de nos dramaturges et le parti qu'il y avait à en tirer pour l'éducation du théâtre anglais. De l'influence exercée par Ibsen et Björnson, par Sudermann et ses compatriotes sur la génération d'aujourd'hui et de demain j'aurai à parler bientôt. J'indiquerai ici seulement la forme nouvelle prise par l'adaptation des œuvres françaises depuis 1875 ou 1880; mouvement curieux dont M. Archer n'est assurément pas l'unique auteur, mais dont il a été le témoin très attentif et très pénétrant et auquel ses conseils ont donné comme un caractère de scientifique précision.

La façon dont les Anglais, il y a un demi-siècle, imitaient nos pièces ressemblait un peu à la manière hâtive dont une bande de voleurs dévalise une maison trop riche. On fait ce qu'on peut, mais on a peu de temps et on manque de méthode. La conséquence est qu'on emporte des bibelots sans valeur et qu'on néglige des bijoux de prix. Lorsque les directeurs de Londres accouraient en poste pour se disputer un manuscrit et se jouaient mille tours en route pour se devancer les uns les autres, c'était quelquefois le moyen de faire plus tôt faillite qu'ils mettaient ainsi aux en-

chères. De 1850 à 1880, on prenait tout sans distinction. On traduisait deux et même trois fois le même vaudeville inepte. Un mélodrame depuis longtemps oublié au boulevard du Temple devenait le *Ticket of leave man*, dont le succès a duré jusqu'à nous. Par compensation, on a vu telle grande comédie d'Augier ou de Feuillet, restée à notre répertoire, languir et mourir au bout de quelques semaines devant l'indifférence du public anglais, sans que personne songeât à tirer une leçon de l'événement. Cependant la situation légale s'était peu à peu transformée; la notion de la propriété littéraire internationale était née et avait fait son chemin. En voici les étapes. Le principe avait été posé par un acte du Parlement en 1852. L'auteur étranger possédait le droit de propriété pour cinq ans, mais l'adaptation restait en dehors de la loi : il suffisait d'ajouter un personnage ou d'intervertir deux scènes pour être quitte de toute redevance. En 1875, nouvelle loi qui assimilait l'adaptation à la traduction. Enfin, en 1887, à la suite de la convention de Berne et des intéressantes discussions qui l'avaient précédée, un acte du conseil a purement et simplement prononcé que la propriété littéraire des étrangers est, de tous points, identique à celle des nationaux et jouit des mêmes droits.

Ce sont des lois fort libérales et qui font honneur aux législateurs, mais je suis obligé de dire qu'elles ont beaucoup réduit l'importation des produits français sur le marché dramatique anglais et qu'elles en ont préparé, pour l'avenir, la suppression complète. On y regarde à deux fois avant d'acheter une pièce qui se trouve grevée dès le principe d'un double droit d'auteur; on étudie nos procédés, pour apprendre de nous, si on peut, à se passer de nous. Rien n'a contribué plus efficacement, depuis quelques années, au progrès du drame indigène.

C'est ici qu'intervient, avec le flair du directeur-auteur, la raison du critique. Au point de vue anglais, il y a deux espèces de pièces dans le domaine de notre haute comédie. Les unes, comme celles de Dumas et d'Augier, doivent être traduites presque littéralement et offertes au public comme des spécimens accomplis de la civilisation et de l'art parisiens. Y toucher serait les détruire : *Sint ut sunt aut non sint!* Dans d'autres pièces, une fois qu'on a décortiqué l'enveloppe, détaché les mille détails adventices dont l'auteur français avait ingénieusement revêtu son sujet, il reste une idée à développer, avec une structure solide, capable de supporter une nouvelle bâtisse. On peut construire une chose parfaitement anglaise avec ces excellens matériaux exotiques parmi lesquels on fait son choix. C'est affaire de goût, de tact, d'inspiration, et je conçois que ce genre

de travail, par certain côté, passionne des gens de théâtre.

Pour savoir comment on « adapte », il aurait fallu nous trouver dans un compartiment de premières de la ligne du Nord certain matin du printemps de 1878. Ce compartiment était occupé par trois Anglais : M. Bancroft, M. Clement Scott et M. Stephenson. La veille ils avaient assisté à la représentation de *Dora;* Bancroft avait acheté le droit de traduction à M. Michaëlis qui, lui-même, l'avait acheté à M. Sardou. Comment en faire une pièce anglaise? Quelqu'un suggéra la question d'Orient qui, en ce moment, soigneusement maniée par Disraeli, soulevait l'amour-propre britannique. Tous les music-halls retentissaient du fameux refrain : *But by Jingo, if we do...* La trouvaille fut d'intéresser le jingoïsme à l'affaire et de faire collaborer Disraeli avec Sardou. « En arrivant à Amiens pour avaler un bouillon, dit un des trois complices, la pièce était faite. » On sait que, sous le nom de *Diplomacy*, *Dora* a eu, en Angleterre, un succès encore plus long et encore plus retentissant qu'en France.

Ce n'était là qu'un tour d'adresse et un coup de chance. Voici venir une nouvelle adaptation qui a ce double avantage d'échapper à la loi et d'élever l'art à un degré supérieur. Elle ne prend plus à l'auteur français qu'une thèse sociale, une situation dramatique, un problème moral. Elle transporte la thèse, la situation, le problème, en pleine vie anglaise, après s'être assurée que la vie anglaise les comporte réellement. Puis, oubliant l'œuvre originale, elle cherche loyalement la solution. Si elle aboutit à un dénouement neuf, à une conclusion opposée, elle s'en réjouit au lieu de s'en effrayer. Dans ce cas, elle s'est prouvé à elle-même son indépendance; elle sent qu'elle a ouvert le champ à un fécond et suggestif parallèle entre les deux races, les deux arts et les deux morales.

C'est là que nous en sommes: cette forme de l'adaptation est la plus intéressante et la dernière étape à franchir avant l'ère de l'émancipation complète, de l'originalité absolue.

AUGUSTIN FILON.

LE MOUVEMENT ÉCONOMIQUE

I

La plus urgente des questions sociales à résoudre à l'heure actuelle est encore la question agricole. Il ne faut pas que nos populations des campagnes, si patientes, si dures à la souffrance, se découragent et désapprennent l'amour de la terre. La question agricole est donc le problème qui sollicite avec le plus de persistance et d'âpreté l'attention des gouvernemens et des législatures dans tout le monde civilisé. Des deux panacées que les amis de l'agriculture avaient cru découvrir pour les maux dont l'expression est universelle, l'une, la protection, n'a donné que de douteuses satisfactions ; l'autre, le bimétallisme, s'il était applicable, n'en donnerait que de plus illusoires encore. Si cependant l'agitation bimétalliste n'a jamais été aussi vive, ne s'est étendue à autant de pays que pendant les premiers mois de 1895, malgré l'accroissement continu de la production de l'or, cela est dû aux cris de détresse que l'agriculture a poussés dans les deux mondes, à une insurrection générale des intérêts agricoles, en France, en Angleterre, en Allemagne, contre la concurrence des pays neufs, où le travail se paye avec une monnaie dépréciée.

Ces intérêts, férocement protectionnistes par nature, ne voient de salut, dans la crise qu'ils subissent, qu'en le secours de l'État, mis en demeure par eux d'assurer par des lois le retour de la prospérité. C'est aussi l'intervention de l'État, de la législation, qui est l'objectif principal de la campagne que mènent les bimétallistes, et c'est bien cette communauté de dessein qui a déterminé les protectionnistes à confondre leurs bataillons avec ceux des bimétallistes et à lutter sous le même drapeau. L'alliance a été officiellement signée au début de cette année dans

une réunion de la Société des agriculteurs de France, et dès lors toutes les forces de la France agricole, toute l'armée des syndicats, des unions régionales, des associations rurales, ont été enrôlées contre la tyrannie de l'étalon d'or. On n'ignore pas que M. Ribot, au nom du gouvernement, a promis l'appui officiel à cette nouvelle croisade.

L'agriculture est également devenue bimétalliste en Allemagne. On sait quel tapage ont fait les agrariens, il y a quelques mois seulement, dans les assemblées législatives de l'empire et de la Prusse. Ces gens-là ne s'attardent pas à disserter sur la possibilité, pour la culture du sol, de se relever de sa détresse par le perfectionnement scientifique des méthodes ou par le développement de l'enseignement rural. Ce qu'ils veulent, c'est un bénéfice industriel garanti par des décrets du gouvernement. Les prix des céréales s'obstinant à baisser, le pouvoir impérial a été sommé de commander la hausse : 1° par la réforme monétaire, 2° par l'attribution à l'État d'un monopole du commerce des blés importés, invention dont la paternité appartient de ce côté-ci des Vosges à M. Jaurès, et de l'autre côté au comte Kanitz, hobereaux et socialistes s'étant rencontrés en ce point, comme il leur arrive, on le sait, sur un assez grand nombre de questions. Le gouvernement impérial s'est efforcé d'amadouer les agrariens sur la réforme monétaire, en consentant à participer à une conférence internationale. Mais lorsque une grande partie du Landtag, entraînée par le porte-paroles des grands propriétaires fonciers, a osé demander que le gouvernement de l'Allemagne eût seul le droit d'importer et de vendre, à des prix artificiellement établis, des céréales étrangères, l'empereur et ses conseillers ont opposé à ces excessives prétentions un *non possumus* fondé, à la fois, théoriquement sur le respect des lois économiques les plus élémentaires, pratiquement sur l'existence des traités de commerce conclus avec les nations voisines. La motion du comte Kanitz a été solennellement condamnée dans la consultation extraordinaire d'un Conseil d'État exhumé pour la circonstance, et les agrariens, tout en maugréant fort, ont dû se contenter de quelques vagues promesses bimétallistes.

Les hommes qui se sont donné pour mission, en France, de parler au nom des intérêts de la démocratie rurale, ont applaudi à cette levée de boucliers de l'agriculture allemande. L'exemple les a piqués d'émulation ; ils n'ont pas hésité à réclamer un surcroît de protection douanière, soit le retour au droit gradué (1),

(1) M. de Dampierre, président de la Société des agriculteurs de France, a adressé aux syndicats agricoles une circulaire les invitant à faire signer dans leur circonscription une pétition pour l'établissement d'un droit gradué sur les blés étrangers.

soit une élévation de 7 à 10 francs du droit sur les blés, avec la loi du cadenas dans les deux éventualités. Ces trop ardens champions n'en sont encore pas à réclamer pour la France une loi Kanitz. L'un d'eux, cependant, a laissé entendre que, s'il n'avait pas, en vingt circonstances, affirmé publiquement que l'attribution d'un monopole à l'État n'était, à son avis, admissible qu'à titre tout à fait exceptionnel, quand il s'agit, par exemple, d'une consommation inutile à la vie, comme le tabac, ou nuisible, comme l'alcool, il aurait volontiers demandé pour l'agriculture française la protection comme en Prusse. Il n'y a pas à s'indigner de ces exagérations qui traduisent, ici et là, l'intensité des souffrances trop réelles d'une industrie dont la prospérité importe tant à la grandeur de notre pays. Si l'on voit ses représentans verser ainsi dans un empirisme dangereux, la faute en est peut-être à l'impassibilité indifférente des docteurs, les grands consultans de la « science économique », qui dissertent sur le cas en invoquant les auteurs classiques, démontrant qu'il faut rester fidèle à la méthode et avoir le courage de souffrir, même de mourir, pour l'honneur d'observer les principes de la Faculté.

Il faut toujours avoir sous les yeux l'exemple de l'Angleterre, qui a dû renoncer à la culture du blé ou tout au moins la réduire au rôle de culture accessoire, et répéter bien haut que, si un pareil malheur devait frapper la France, le désastre serait irréparable. En Angleterre même, on n'est pas encore résigné à cette décadence de l'agriculture ; on est plutôt tenté d'y voir le prélude d'une crise économique et sociale formidable, où l'antique prospérité industrielle risquera à son tour de sombrer, et c'est la perspective, la frayeur de ces misères d'un avenir prochain, qui transforment tant d'hommes politiques anglais, tant de propriétaires terriens et de manufacturiers de Birmingham et de Manchester, jadis fervens adorateurs de Cobden, pieux monométallistes-or et libre-

Il rappelle que la Société, dans sa séance du 15 février dernier, a émis les vœux suivans : « 1° Qu'il soit établi, à l'entrée des blés étrangers, un droit de douane gradué qui, partant de zéro quand le cours moyen des marchés français serait de 30 francs le quintal, s'élèverait automatiquement centime par centime, inversement au cours moyen de nos marchés, à mesure que ce cours moyen descendrait au-dessous de 30 francs; 2° que le projet de loi du *cadenas* soit voté et appliqué dans le plus bref délai possible, et notamment avant toute modification au régime douanier actuel. »

La circulaire se termine ainsi : « La crise aiguë et persistante que subit l'agriculture, et le prix ruineux auquel est tombé le blé, malgré le vote du droit de 7 francs, me dispensent d'insister sur l'urgente nécessité des mesures indiquées dans le vœu ci-dessus et dont les cultivateurs ont déjà, de toutes parts, réclamé l'adoption. Il importe de rendre efficace la protection que les pouvoirs publics ont entendu accorder à la première de nos cultures. Sa disparition, ou même sa réduction consommerait, en effet, la ruine de l'agriculture, précipiterait la dépopulation des campagnes, et serait, pour la France entière, un véritable désastre national. »

échangistes, en partisans chaque jour plus nombreux et plus bruyans du bimétallisme et du protectionnisme.

II

Les agriculteurs des deux mondes ont eu un moment d'espoir il y a deux mois : le prix du blé s'élevait, avec celui de plusieurs autres grandes denrées. C'est d'Amérique que venait l'impulsion. En février le quintal de blé valait 10 et 11 francs à Chicago et à New-York. Il s'est élevé très rapidement à 14 fr. 50 et 15 francs. Ces prix ne se sont pas maintenus, le niveau actuel (fin juillet) est 13 fr. 25 et 14 francs. En Angleterre le prix de 20 shillings le quarter (290 litres), prix de ruine, a fait place en quelques semaines à celui de 30 shillings, qui n'a pu être conservé longtemps il est vrai, mais sur lequel il n'y a eu qu'une réaction de 3 ou 4 shillings. La spéculation aux États-Unis avait fait monter les prix des céréales pour relever les cours des actions des chemins de fer qui les transportent, comme elle a fait monter les cours du cuivre et ceux du pétrole, pour relever ceux des actions des entreprises cuprifères ou pétrolifères. La hausse a été moins forte en France, où de 17 francs le quintal, le prix le plus avili qui ait été atteint durant la crise pour le froment, l'amélioration n'a pu dépasser 3 francs. Durant deux mois les cours ont oscillé entre 19 fr. 50 et 20 fr. 50. Depuis juin les prix se sont de nouveau avilis à 19 fr. 50. Malgré le fret et le droit protecteur de 7 francs, il n'existe donc en ce moment qu'un écart de 5 à 6 francs entre le prix courant à Paris et la cote de New-York.

Diverses explications ont été données de ces velléités de hausse des prix du froment; la plus plausible est l'espérance d'une diminution dans la production. En France il y a une légère réduction dans la superficie des emblavures, le même fait est signalé de divers pays. La récolte dans le monde entier ne promet point d'être aussi abondante qu'elle a été dans les deux dernières années. La France, la Russie, l'Autriche-Hongrie, la Roumanie, les États-Unis, ont produit en 1894, ensemble, près de 500 millions d'hectolitres de blé. Une diminution de 10 pour 100, soit de 50 millions d'hectolitres, produirait un effet considérable sur tous les marchés de céréales. Il ne semble pas qu'en France on ait eu propension, au moins jusqu'à ces dernières semaines, qui ont été détestables, à trop se plaindre pour la quantité ni pour la qualité. Chez nos voisins d'outre-Manche, au contraire, les deux derniers mois ont à peu près ruiné les espérances brillantes que les quatre premiers avaient fait concevoir. A côté de districts privilégiés qui ont reçu la quantité de pluie nécessaire, d'autres ont été grillés

par une sécheresse comparable à celle de 1893. Les fruits ont été atteints comme les céréales. Pour une grande partie de l'Angleterre, l'année sera une des plus mauvaises que l'on ait jamais vues. Il y a quelques semaines encore, alors que la récolte de foin était déjà si compromise, la situation gardait un trait consolant, la perspective d'une récolte satisfaisante en froment et de prix soutenus; le rendement sera médiocre, et les prix, on l'a vu, après avoir haussé pour un temps, ont peine à se maintenir.

On a cru longtemps que la prospérité du producteur dépendait de l'excédent de sa production au delà des plus stricts besoins. Aujourd'hui la plus grande partie des misères économiques peut être attribuée très justement à la surproduction : aussi n'est-il point un article de consommation générale qui ne donne lieu aux plus sérieux efforts en vue d'une limitation, par voie d'entente universelle, de sa production annuelle. Depuis longtemps déjà on a vu les propriétaires des mines de Westphalie, les maîtres de forge de l'Autriche, les compagnies charbonnières de la Pennsylvanie, conclure des accords temporaires pour établir le chiffre maximum où chacun des établissemens contractans pourrait porter son rendement en charbon ou en fer. De semblables arrangemens se sont produits en Angleterre, en France, aux États-Unis, sur d'autres marchandises. Cette nécessité de limiter sur un point déterminé la capacité de rendement de l'activité industrielle a engendré chez les Yankees le mécanisme si ingénieusement compliqué des *trusts*, contre lequel la légalité fédérale aussi bien que celle des États est restée impuissante. Le pétrole a tout récemment presque doublé de prix. On disait d'une part que les puits américains étaient épuisés ou le seraient bientôt: mais on a su d'autre part qu'une convention venait d'être conclue entre tous les propriétaires de puits pétrolifères du Caucase pour réglementer la production, et que le fameux *trust* américain, *Standard Oil Company*, négociait avec le syndicat russe un arrangement visant le même objet. Le cuivre valait depuis un an 39 livres sterling la tonne, lorsque le seul bruit de négociations engagées entre les compagnies d'Amérique et celles d'Europe pour la fixation d'un maximum de production a suffi pour élever le prix à 44 et 45 livres sterling. L'entente n'a pu aboutir, au moins jusqu'à présent. Si les négociations avaient réussi, quel étrange spectacle que celui de quinze ou vingt puissantes compagnies, exploitant le même article en Espagne, au Chili, au Japon, dans la Vieille-Californie, dans les Montagnes-Rocheuses et sur les rives du lac Supérieur, et s'entendant pour ne pas dépasser, dans leur rendement annuel, un maximum déterminé de production et de vente! Le prix du coton est tombé si bas, moins de quatre pence

(40 centimes) la livre anglaise, il y a deux ou trois mois, que les planteurs américains ne peuvent plus avec cette culture réaliser aucun profit, si même ils ne subissent des pertes, qui menacent de les ruiner en un petit nombre de saisons aussi désastreuses. Le prix s'est légèrement relevé, sur l'annonce que les surfaces cultivées en coton seraient inférieures de 15 à 20 pour 100 en 1895 sur le total de l'année dernière. Les producteurs de coton seront sans doute forcés d'en venir au système du syndicat pour la production réduite. En Europe, on ne voit guère d'autre remède aux pertes qu'a déjà produites la crise sucrière.

L'histoire économique du monde pendant les vingt-cinq dernières années, quelle que soit la denrée dont on s'occupe, redit en effet la même plainte d'une production énorme à des prix qui ne sont plus rémunérateurs. Depuis 1873, le prix du blé américain a été précipité de 143 cents par bushel à 63, l'avoine s'est dépréciée de 56 à 32 cents, l'orge de 82 à 47; la valeur des bœufs a fléchi de 35 pour 100, celle des vaches laitières de 40 pour 100. De ce que la terre est sans prix aux États-Unis, et que les déserts y sont maintenant sillonnés de voies ferrées, la compétition pour la fourniture des marchés d'Europe y est devenue gigantesque, et l'agriculture américaine succombe écrasée sous le poids de son énorme et trop rapide développement.

Dans ces vastes régions de l'Ouest où la population clairsemée produit infiniment plus qu'elle ne peut consommer, l'avilissement des prix a engendré le fléau de l'hypothèque et assuré une clientèle électorale nombreuse et bruyante aux doctrines économiques fondées sur l'accroissement indéfini du volume de la circulation monétaire par l'extension de l'usage de l'argent, question qui a dominé toute la vie politique aux États-Unis pendant les derniers six mois.

Il est curieux d'observer que la crise agricole serait encore bien autrement grave en Amérique si l'Angleterre, ayant cessé elle-même de produire des céréales en quantité suffisante pour sa consommation, n'offrait un énorme marché à l'excès de production américaine. En 1893 le Royaume-Uni a pris 56 pour 100 de toute l'exportation des États-Unis, achetant à ce pays pour plus de 1 600 millions de francs de denrées alimentaires, de coton et de tabac, et pour plus de 100 millions de francs de bétail vivant.

III

On commence à entrevoir cependant des temps meilleurs pour les producteurs américains comme pour ceux d'Europe. Dans les deux mondes ont apparu les mêmes signes d'un mouve-

ment de hausse des prix et d'une plus grande activité commerciale. Aux États-Unis, la crise, si intense il y a quelques mois, a perdu de son acuité; l'exode de l'or, symptôme extérieur du malaise économique, a cessé; les affaires ont repris une animation de bon aloi; les prix d'un grand nombre de denrées et de fabrications se sont élevés. Le travail dans les usines est plus actif qu'il n'avait été depuis longtemps; les ouvriers ont déjà réclamé, dans un grand nombre d'industries, une augmentation de salaire que les employeurs se sont hâtés d'accorder (1).

Dans notre Europe occidentale, mêmes indices, dont on voudrait voir bientôt s'accentuer la signification : des plaintes moins vives et moins universelles sur le niveau non rémunérateur des prix; une meilleure tenue des cours sur le sucre, la laine (2), et d'autres produits naturels; l'amélioration du commerce extérieur en France, en Angleterre et en Allemagne, dans les derniers mois, en volume et même en valeur.

Ainsi ce relèvement des prix, que de toute part on sollicitait de la législation, et qu'elle paraissait décidément impuissante à réaliser, semble sur le point de s'opérer spontanément. Il est déjà marqué en ce qui concerne les céréales, et c'est là un point important, les crises passées ayant laissé après elles cet enseignement qu'une reprise de prospérité générale, pour être bien établie, saine, durable, doit commencer au bas de l'échelle économique, par l'amélioration des prix de l'agriculture. Les industriels et les commerçans attendront vainement le réveil des demandes,

(1) Les correspondances de ce pays annoncent que les perspectives d'activité ont développé une animation inaccoutumée dans les grandes villes industrielles, Philadelphie, Pittsburg, Cincinnati, Chicago, et dans les centres commerciaux, depuis New-York jusqu'à Kansas City. Les prix du fer et de l'acier ayant légèrement augmenté, cinquante mille ouvriers en Pennsylvanie ont demandé et obtenu des élévations de salaires. Les blés de printemps donnent de belles apparences dans la région de l'Iowa, du Minnesota, du Nebraska, des deux Dakota. La Compagnie de navigation du Pacifique septentrional (Takoma-Yokohama-Hongkong) a dû augmenter le nombre de ses paquebots. On signale la hausse du fret, et celle du prix des sacs à blé sur la côte du Pacifique, etc.

(2) Sur la hausse de la laine, le *Statist* du 3 courant cite le fait suivant. On sait que le plus grand marché des laines est à Londres où se font, à époque fixe, des ventes aux enchères de ce produit. Si l'on en croit notre confrère, les meilleures sortes de laine sont achetées par l'Angleterre et les États-Unis, le continent européen achète les qualités inférieures. Lorsque les dernières ventes ont eu lieu, il s'est produit d'abord une forte hausse sur les belles qualités, les cours des inférieures étant au contraire sans changement. Le continent, disait-on, s'abstenait, ne croyant pas à la durée de la hausse des prix, et convaincu que les cours reculeraient dès que les Américains auraient été pourvus. Il n'en alla pas ainsi. Les prix ne cessèrent de s'élever pendant la période des ventes; Français et Allemands durent se décider, dans les derniers dix jours, à acheter, la hausse s'étant produite finalement sur les qualités inférieures, et aussi forte que sur les meilleures. Il est à peine besoin de faire remarquer combien cette situation du marché des laines est un fait économique heureux pour les pays producteurs comme l'Australie, la République Argentine, le Cap, si éprouvés depuis trois années par l'avilissement des prix,

aussi longtemps que le revirement n'aura pas été salué d'abord par les classes qui tirent du sol les céréales et les matières textiles. Il est peut-être encore un peu tôt pour déclarer que l'heure tant désirée de la reprise a enfin sonné. Les signes sont là, cependant, visibles. Lorsque les Anglais veulent se rendre compte de l'état général des affaires, ils consultent volontiers ce baromètre ingénieux de l'*Index Number*, qui permet de comparer en bloc les prix d'un grand nombre des denrées dont s'alimentent les marchés internationaux. La série, depuis douze mois, donne la courbe suivante, traduite en chiffres qui expriment des ensembles de prix : — en 1891, au 1er avril, 2021 ; juillet, 1974 ; octobre, 1952 ; — en 1895, janvier, 1923 ; mars, 1906 ; avril, 1921 ; mai, 1925. Les prix sont tombés au plus bas, d'une manière générale, au commencement de mars de cette année. Il s'est produit ensuite un relèvement au niveau constaté pour les derniers jours de 1894. En juin ce niveau a été quelque peu dépassé.

Il faut encore mentionner les États-Unis et leurs achats considérables en Europe, aussi actifs qu'en 1893 avant la crise, et constituant une sorte de réouverture du marché américain aux produits du vieux monde, pour expliquer l'amélioration survenue, durant les six premiers mois de 1895, dans les résultats de notre commerce extérieur, concordant avec un mouvement analogue en Angleterre et en Allemagne. Nos importations ont diminué, nos exportations ont augmenté. Nous avons acheté au dehors de moindres quantités d'objets d'alimentation et aussi, ce qui est un symptôme peu satisfaisant, de matières premières nécessaires à l'industrie ; mais le trait le plus encourageant est l'accroissement de quatre-vingt-douze millions de francs dans la valeur des objets fabriqués, vendus par notre industrie à l'étranger, surtout à l'Amérique du Nord. On peut pardonner aux protectionnistes de célébrer un peu pompeusement ce commencement d'essor nouveau de notre commerce d'exportation ; ils en avaient attendu vainement l'occasion depuis l'application de leur tarif, et il faut souhaiter, pour notre industrie nationale que menacent tant d'autres dangers, que la suite justifie ces cris encore prématurés de victoire.

Certes, il est heureux que nos exportations deviennent plus actives, et l'amélioration réalisée mérite d'être signalée ; mais il faut, pour l'apprécier à sa juste valeur, considérer tout le terrain perdu depuis quatre années. Que l'on nous pardonne de présenter ici quelques chiffres qui ont leur éloquence. Nous exportions en Angleterre, en 1890, pour 1026 millions de francs de nos produits et marchandises fabriquées ; le total est tombé à 1012 en 1891, à 961 en 1893, à 913 en 1894. Nos exportations en

Belgique ont fléchi de 537 millions en 1890 à 478 en 1894. La diminution de valeur de nos envois à l'Italie peut se mesurer par ces deux nombres : 150 millions de francs en 1890, et 98 en 1894. Pour l'Espagne la chute a été, de 181 millions en 1891 à 108 en 1894; pour la Suisse, de 243 en 1890 à 130 en 1894; pour les États-Unis, de 329 millions en 1890 à 240 en 1892 et à 186 en 1894.

Si nous poursuivions ce parallèle entre le mouvement de nos exportations en 1890 et 1891 et celui de 1894, nous découvririons encore d'autres diminutions considérables: 40 millions pour l'Allemagne, 21 millions pour le Portugal, 27 pour l'Uruguay, 120 pour la République Argentine. Sans doute il est aisé d'objecter à ces différences accablantes qu'elles sont dues pour une bonne part à la baisse des prix, et présentent sous une forme très exagérée ce qu'il peut y avoir eu de réduction dans l'activité de notre commerce d'exportation. Il faudrait, ne cessent de répéter les protectionnistes, comparer non les valeurs, dont la mesure s'est modifiée, mais les volumes, qui offrent un mode bien plus sûr et plus équitable de rapprochement, et l'on se convaincrait que nous n'avons pas décru réellement, que nous exportons autant de marchandises à l'étranger qu'il y a cinq ans, et que, s'il est malheureux que nous les vendions moins cher, c'est une infortune que nous partageons avec tous les pays producteurs. La diminution en volume est assurément moindre que celle en valeurs, c'est tout ce que l'on peut concéder sur ce point. Il reste que nous nous heurtons de toute part à une concurrence industrielle redoutable et que nous ne faisons peut-être pas les efforts nécessaires pour porter nos produits partout où ils pourraient trouver accès (1).

IV

M. Picard, dans le dernier rapport de la commission permanente des valeurs de douane dont il est le président, insistait sur l'intensité du mouvement qui pousse tous les pays à développer chez eux non pas seulement une agriculture, mais aussi une industrie indépendante (2). « Une grande enquête poursuivie sur ce sujet, disait-il, montrerait les progrès dès maintenant réalisés dans cette direction, non pas seulement chez nos voisins les Alle-

(1) N'est-il pas attristant de lire, dans tant de rapports de nos consuls, des lignes comme celles-ci : « Aucun navire français n'a pris part au commerce maritime de Galveston en 1894 » (Rapport de M. Glaudat). « Aucun navire français n'a mouillé à Santiago de Cuba en 1894 » (Rapport de M. Chausson). « Aucun navire français n'est entré dans la baie de Manille en 1894 », etc.

(2) Voyez la *Revue* du 1er février dernier.

mands, les Belges, les Italiens, les Espagnols, mais en Russie, dans l'Inde, au Japon, en Chine même. Les vieilles nations industrielles de l'Europe sont en train de perdre le marché du monde. C'est une évolution gigantesque, dont les résultats actuels ou à long terme excèdent de beaucoup l'action d'un tarif protecteur. » Les appréhensions qu'inspire aux négocians et aux industriels, en France et dans les autres pays d'Europe, la rapidité de l'évolution industrielle ainsi dénoncée, ont été encore avivées dans ces derniers mois par les événemens politiques qui viennent de s'accomplir dans l'Extrême-Orient. Faut-il donc redouter sérieusement que l'immense Empire moscovite et cette énorme Asie, avec leurs richesses naturelles et la simplicité des besoins de leurs peuples, n'inondent l'Europe de produits manufacturés, aussitôt qu'ils auront adopté les procédés perfectionnés que les découvertes modernes ont mis à la disposition de l'industrie? Un examen sommaire des faits nous apprendra que, si cette crainte est prématurée, elle n'est pas tout à fait chimérique.

Parmi les pays de civilisation jeune, le plus vaste et celui qui possède la plus étonnante puissance de développement économique est la Russie. En une vingtaine d'années, les progrès économiques y ont été énormes. Notre Exposition de 1889 les avait déjà fait apprécier; celle de Chicago en 1893 les a mis en pleine lumière, et le témoignage en reste dans une publication très belle du gouvernement russe sur les diverses branches où s'exerce cette activité industrielle de date si récente. Après l'étude que la *Revue* consacrait, il y a un mois, à l'organisation financière de cet Empire, nous nous bornerons à quelques indications très sommaires. La principale des industries russes est celle du coton: les fabriques se sont multipliées en telle proportion que la Russie occupe aujourd'hui le premier rang, pour la puissance de production, sur le continent européen. Ces fabriques alimentent les marchés de l'intérieur, et leurs produits vont faire concurrence à ceux de l'Angleterre dans l'Asie centrale, en Perse, même dans l'Extrême-Orient. Les dernières statistiques comptent 107 filatures russes avec 200 000 métiers et 10 millions de broches, fournissant des filés pour 113 millions de roubles par année, et 540 fabriques de tissus de coton avec un mouvement d'affaires qui excède 140 millions de roubles.

Cette industrie est encore obligée de faire venir du dehors la plus grande partie de sa matière première. Pourtant l'Asie centrale donne dès maintenant 109 millions de kilogrammes de coton, dont 50 environ sont expédiés en Russie; le reste est employé sur place. Le développement de cette culture dans la région n'est entravé que par le bas prix de vente du produit. Grève des

frais de transport, le coton asiatique ne peut encore lutter à Moscou avec celui des États-Unis, qui vendent à la Russie environ 120 millions de kilogrammes. Le gouvernement russe n'a pas seulement établi un droit d'entrée pour la protection du coton d'Asie, il a pris en outre toute une série d'intelligentes mesures pour une extension rapide de la culture cotonnière, par la multiplication des voies de transport, par l'organisation d'un crédit agricole, par l'amélioration des procédés d'exploitation et l'établissement d'un contrôle rigoureux sur la qualité des produits mis en vente.

Rappelons pour mémoire que la production de la houille, dans les deux grands bassins de la Pologne et du Donetz, atteint aujourd'hui 8 millions de tonnes, ayant à peu près triplé dans l'espace de quinze années, et que l'apparition de cette richesse houillère a provoqué, dans la Russie méridionale, un mouvement industriel où les capitaux étrangers ont pris une part très importante, des capitaux belges notamment. En peu d'années se sont constituées là des entreprises qui paraissent destinées à un brillant avenir et appellent sérieusement l'attention de ceux de nos capitalistes qui estiment que la France a tout intérêt à donner à son alliée les moyens de se fortifier dans toutes les branches de l'activité économique. Les usines nationales donnent aujourd'hui en Russie 71 millions de *pouds* de fonte (1), 30 millions de fer, 30 millions d'acier. Les chemins de fer tirent désormais de ces usines le matériel de toute nature dont ils ont besoin.

Les progrès industriels ont marché parallèlement avec les développemens de l'agriculture. Quant au commerce extérieur, il est resté à peu près stationnaire dans les dix dernières années, mais un grand changement s'est produit dans la répartition du total entre les importations et les exportations. A un excédent d'importations de 35 millions de roubles en 1881 a succédé un excédent d'exportations de 151 millions en 1893. Naturellement la Russie n'exporte guère encore que des produits de son sol; mais le fait que pour les fabrications elle a déjà sensiblement moins besoin de l'étranger qu'il y a une quinzaine d'années ne saurait être considéré comme négligeable pour la production de l'Europe occidentale.

C'est aujourd'hui tout le continent européen, Russie, Allemagne et France, qui bat en brèche le monopole traditionnel de la fabrication du Lancashire. Les filateurs et tisseurs anglais voient surgir dans toutes les parties du globe des métiers à produire ces filés et ces cotonnades dont seuls, il y a moins d'une

(1) 1 *poud* = 16 kilogrammes.

génération, ils suffisaient à inonder le monde. Les progrès de la fabrication dans l'Amérique du Nord étaient déjà une menace nouvelle assez effrayante : aujourd'hui les Anglais ont affaire à une compétition toute récente, née, par une singulière ironie des choses, sur une terre britannique, la compétition des manufactures de l'Inde. Mais le phénomène n'intéresse pas seulement le Lancashire, il a une signification économique générale et vaut d'être examiné. Il est très exact, en effet, que la grande industrie, celle qui se sert de moteurs mécaniques, a commencé depuis une dizaine d'années à prendre dans l'Inde une place de quelque importance à côté de la petite industrie manuelle et domestique qui avait jusqu'alors suffi à tous les besoins du marché intérieur.

Cette évolution a été marquée surtout dans les industries textiles, et, parmi celles-ci, pour le jute et le coton. En 1893 l'Inde possédait 141 manufactures pour la filature et le tissage du coton, représentant 28 000 métiers et 3 600 000 broches, consommant 1 170 000 balles de coton et employant 120 000 personnes. Ces établissemens appartiennent, pour la plupart, à des compagnies par actions, dont les titres et l'administration sont entre les mains de capitalistes indigènes. Des princes indépendans, comme les rajahs d'Indore, de Baroda, commanditent des filatures. Ces entreprises sont prospères et donnent des dividendes atteignant en moyenne 10 pour 100. Les principaux débouchés pour leurs produits sont la Chine et le Japon (1), mais en ce dernier pays l'Inde rencontre déjà à son tour la concurrence active, et qui sera victorieuse à bref délai, des filatures locales. Les fabricans de l'Hindoustan vendent surtout leurs cotonnades sur la côte orientale d'Afrique. Avec des filés anglais, plus fins que ceux qu'ils produisent eux-mêmes, et du coton égyptien, ils commencent à aborder le tissage de qualités supérieures (2). Si les progrès accomplis jusqu'à présent ont ainsi une réelle importance, il convient de ne pas les exagérer, car l'Angleterre possède près de vingt-cinq fois plus de métiers et de quinze fois plus de broches

(1) Les exportations de filés cotons de l'Inde pour la Chine et le Japon se sont élevées, de 8 millions de livres anglaises en 1877 à 189 millions en 1893.

(2) Les importations de machines et matériel de filatures au Bengale, en 1894, accusent une augmentation de 20 pour 100 sur les chiffres de 1893. Dans une conférence bimétalliste faite le 8 mai à Londres à la *London Institution*, M. Herbert C. Gibbs a dit que la seule industrie vraiment prospère actuellement en Angleterre est celle qui alimente, en machinerie pour la fabrication des textiles, les nations concurrentes, et il citait le chiffre de 270 millions de francs comme représentant les ventes de matériel de ce genre faites par la Grande-Bretagne en l'espace des deux années 1893 et 1894, dont les trois quarts pour l'Europe et les États-Unis, et le reste pour les pays d'Extrême-Orient. Il peut n'être pas tout à fait indifférent de noter qu'une manufacture de jute et une usine pour la filature du coton ont été récemment installées sur le territoire français de Chandernagor.

que l'Inde, où, il est vrai, la petite industrie manuelle n'est pas encore sérieusement dépossédée.

Les filatures de jute sont au nombre d'une trentaine, représentant un capital de 30 millions de roupies, occupant 66 000 ouvriers avec 8 700 métiers et 174 000 broches. Le jute étant cultivé spécialement dans le Bengale, les filatures sont presque toutes dans le voisinage de Calcutta et appartiennent en général à des Anglais. Les fils servent à fabriquer surtout les toiles dont sont faits les sacs utilisés dans l'Inde même ou en Australie et aux États-Unis pour l'emballage des grains, de la laine, du coton, du sucre. L'Inde n'a encore que six grandes filatures et deux établissemens de tissage de soie, à côté, il est vrai, d'un nombre considérable de petites filatures indigènes, produisant des tissus de qualité inférieure, d'un usage courant dans la population. Il faudrait citer encore cinq manufactures avec 526 métiers pour la transformation de la laine en couvertures et uniformes, 55 minoteries produisant près d'un million de quintaux métriques de farine, à peu près autant d'usines pour le nettoyage et le décorticage du riz dans la basse Birmanie, avec un rendement de 12 millions de quintaux métriques; industrie locale dont les progrès ont déjà amené la disparition à peu près complète de l'industrie du nettoyage du riz en Angleterre et sur le continent européen. Quant aux huileries, au nombre d'une cinquantaine, leur production annuelle n'a pas l'importance de celle que donnent les seules huileries de Marseille.

Quand nous aurons signalé encore un certain nombre de sucreries, de tanneries, de papeteries, de scieries mécaniques, d'usines pour le décorticage du café ou pour la préparation de l'opium et du thé, de manufactures de cigares, d'indigoteries, nous aurons à peu près épuisé la liste des établissemens représentant la grande industrie et qui sont nés ou se sont développés dans l'Inde au cours des douze ou quinze dernières années. Il serait injuste d'oublier l'exploitation houillère, presque toute concentrée dans le Bengale, où se trouvent 73 concessions sur les 82 qui existent dans l'Hindoustan, produisant déjà plus de deux millions de tonnes d'un charbon en général de qualité inférieure, mais dont se contentent les établissemens industriels et les chemins de fer. Les ports de la côte occidentale, Kurrachee et Bombay, absorbent au contraire chaque année 800 000 tonnes environ de houille britannique importée. L'industrie métallurgique, avec 55 fonderies, dont le plus grand nombre n'ont qu'une médiocre importance, est encore dans l'enfance.

Le manufacturier indien a sur son concurrent anglais des avantages qui ne sauraient être contestés, et, en premier lieu, le

bas prix de la main-d'œuvre. Là, toutefois, il faut s'entendre. L'insignifiance du salaire, 13 à 14 roupies par mois à Bombay pour les hommes, 7 à 8 pour les femmes, 6 pour les enfans (1), est compensée par quelques inconvéniens : l'influence du climat, la paresse naturelle qu'il entraîne, une moindre aptitude et une moindre force pour le travail, résultant de la médiocrité de la nourriture, des absences fréquentes et prolongées. Si les ouvriers Hindous sont moins payés que les ouvriers anglais, on est obligé d'employer les premiers en nombre plus considérable que les seconds pour un même travail. M. Brenier, à qui on doit une étude curieuse et très fouillée sur les progrès de la grande industrie dans l'Hindoustan, estime qu'une même filature de 30 000 broches exigerait 750 ouvriers à Bombay et 120 seulement dans le Lancashire. Il n'en reste pas moins que le rapport du salaire au prix de revient est de 25 pour 100 seulement dans l'Inde, tandis qu'en Angleterre il atteint, en moyenne et pour l'ensemble des industries, 32 pour 100.

Le manufacturier indien a encore pour lui le prix de transport des produits anglais qui, si bas qu'il puisse descendre, représente toujours un certain avantage, surtout pour le coton et le jute, dont l'Inde est productrice. Il faut dire que cet avantage est en partie annulé par les frais de transport que doit acquitter à son tour le fabricant indigène pour son outillage et son combustible. Le régime douanier n'a eu qu'une minime influence sur le développement de la grande industrie moderne dans l'Inde. Un traitement de faveur, accordé d'abord aux produits de Manchester, n'a pas empêché l'essor des filatures et tissages à Bombay. A partir de 1882 les rares droits d'entrée qui subsistaient sur les cotonnades furent supprimés ; il ne resta de droits de douane dans la péninsule que sur les armes à feu, les spiritueux, le sucre, le pétrole, quelques autres articles. Lorsque la baisse du change eut introduit le déficit dans les budgets indiens, le gouvernement métropolitain, sans tenir compte des protestations des autorités locales, établit un droit d'entrée uniforme de 5 pour 100 sur toutes les marchandises importées dans l'Inde, les cotonnades de Manchester seules exceptées. Il est aisé de comprendre quelles colères causa cette exception, qui a depuis été supprimée, et combien peu le manufacturier indigène devait être disposé à accepter le principe de ce traitement différentiel en faveur de son concurrent du Lancashire.

La mesure avait d'ailleurs encore un autre objet, qui était de protéger ces industriels indigènes eux-mêmes contre la concurrence

(1) Les salaires sont plus élevés à Bombay que partout ailleurs dans l'Inde.

des produits sino-japonais, favorisée par la fermeture des hôtels de monnaie dans l'Inde à la frappe de l'argent. En effet, un change s'étant dès lors établi entre le taux officiel de la roupie indienne et la monnaie d'argent chinoise, japonaise et mexicaine, l'Inde se trouva à l'égard de ces pays à étalon d'argent dans la situation d'une nation à circulation monétaire au pair de l'or. Les articles principaux de sa production, filés de coton, opium, riz, etc., furent atteints sur son propre territoire par une baisse proportionnelle à la baisse du tael et du yen, par où les exportations indiennes vers les pays usant de ces monnaies se trouvèrent sérieusement entravées, et les importations de ces mêmes pays, au contraire, facilitées.

D'une manière générale la production annuelle de l'Angleterre en articles de coton a diminué de 102 millions de livres sterling en 1873 à 89 millions en 1893, et les importations anglaises de tissus en pièces et de filés dans l'Hindoustan, ont sensiblement diminué dans les cinq dernières années. Un ancien conseiller à la cour de Pondichéry, M. Barbé, dit, dans une étude sur la progression des industries asiatiques en 1894 : « En d'autres temps, on se fût délecté fort, parmi nous, à cet étrange spectacle de la gigantesque colonie anglaise en train de conquérir les marchés de sa métropole et de porter un coup droit aux travailleurs de Manchester. Aujourd'hui la race blanche tout entière est solidaire contre l'Asie, et je conseille fort à nos rieurs d'attendre quelques années avant de prendre parti. Somme toute, nous faisons en Indo-Chine ce que l'Angleterre a fait dans l'Inde; seulement l'heure des résultats n'est pas encore arrivée. Quand elle aura sonné à Hanoï et à Canton, comme elle l'a déjà fait à Bombay et à Osaka, ce sera le vrai moment de parler, chez nous, de la question sociale. L'Asie en est seulement à ses premières menaces. »

V

Les progrès ont été plus rapides au Japon que dans l'Inde. On savait déjà que les Japonais devenaient un grand peuple industriel, alors qu'on ne soupçonnait pas qu'ils allaient se révéler comme puissance militaire et maritime de premier ordre. Ils avaient depuis longtemps étonné l'Europe par leur merveilleuse aptitude à comprendre et à s'assimiler toutes les manifestations de l'activité civilisatrice de l'ancien monde. Tous les rapports récens des consuls étrangers au Japon signalent les étapes successives du progrès industriel accompli ou en voie de réalisation. Actuellement plus de cinquante filatures de coton sont établies

dans le voisinage d'Osaka et de Kioto, comptant près de 800 000 broches et représentant un capital, entièrement indigène de 20 millions de piastres, produisant en 1894 un demi-million de balles de filés d'une valeur brute de 100 millions de francs. C'est par bonds énormes, disent les documens consulaires, que ce nouvement s'est développé (1). Il est probable qu'après avoir anéanti le prestige militaire de la Chine, le Japon va travailler à faire la conquête économique de cet immense empire. Il y a là un marché de 400 millions d'êtres humains, qu'il compte bien gagner peu à peu à ses produits. L'île de Nippon, cette Grande-Bretagne du Pacifique, a des côtes admirablement découpées, des ports vastes et sûrs, de nombreux cours d'eau, des routes. Elle possède le charbon, la matière première par excellence. Sa houille fait concurrence sur la place de Singapore à celle de l'Angleterre. Les gîtes actuellement exploités donnent 2 millions de tonnes par an, et en contiennent, d'après des évaluations résultant d'études sérieuses, près d'un milliard. Le sol a d'autres richesses, du cuivre, de l'or, de l'argent, du plomb, de l'étain, des réserves colossales de minerai de fer. L'art métallurgique est pourtant encore rudimentaire en ce pays, l'extraction du minerai n'ayant pas dépassé jusqu'ici 16 000 tonnes pour une année.

Les Japonais se sont pris d'un engouement très vif pour les constructions de chemins de fer. Dans la seule année 1893, le gouvernement a concédé à diverses compagnies une dizaine de lignes, comptant ensemble 1 500 kilomètres. Les rails et les locomotives ont été jusqu'à présent achetés à l'étranger. Pour les wagons, il n'est venu du dehors que les essieux et les roues. On a commencé, en 1894, à construire des locomotives. Dans les arsenaux appartenant à l'État ou à des compagnies particulières, on fabrique des chaudières pouvant développer jusqu'à 1 000 chevaux. Le dock de Nagasaki a construit et lancé l'an dernier un navire à vapeur en fer de 1 750 tonneaux, le plus grand bâtiment de commerce sorti d'un chantier japonais (2).

(1) Un rapport de la Chambre de commerce de Yokohama du 5 mai 1894 nous apprend que l'importation des premières machines à filer le coton date de 1875. A la fin de 1883, on comptait 16 filatures avec 45 000 broches; en 1888, 24 filatures et 88 000 broches; en 1892, 39 filatures et 403 000 broches; en 1893, 46 filatures et 600 000 broches; en 1894 enfin, 50 filatures et 780 000 broches. On trouve encore dans ce rapport que, en 1893, tandis que 67 filatures du Lancashire avaient été en perte de 411 000 livres sterling, 21 filatures japonaises donnaient en moyenne 17 pour 100 de dividende. C'est l'Inde anglaise qui fournit principalement le coton brut que le sol japonais ne peut produire. Nos cotons cambodgiens et tonkinois trouveraient au Japon un débouché d'une grande valeur, car les Japonais, avant dix ans, expédieront des filés en Chine et aux Philippines, et ils travaillent dès maintenant à installer l'outillage nécessaire à la fabrication des cotonnades imprimées que leur vend encore l'Angleterre.

(2) Rapport du vice-consul de France à Nagasaki pour 1894.

En 1868, le Japon exportait pour 16 millions de yens et importait pour 11 millions. Le *yen*, monnaie nationale japonaise, en argent, avait à cette époque, au pair de l'or, une valeur de 5 fr. 17, le métal blanc n'ayant encore subi aucune dépréciation. Aujourd'hui le yen perd près de 50 pour 100 au change, et ne vaut plus en or que 2 fr. 75 à 3 francs dans les transactions avec les pays à étalon d'or (1); mais le Japon a exporté en 1894 pour 113 millions de yens et importé pour 117 millions. Tout compte tenu de la dépréciation de la monnaie, qui, pour une même quantité, fait ressortir une valeur plus grande (2), il reste un développement considérable du commerce extérieur. La valeur totale des échanges, qui n'était encore que de 142 millions de yens en 1891, a été de 160 en 1892, de 178 en 1893, de 230 enfin en 1894, soit, à 2 fr. 80 le yen, une valeur de 645 millions de francs contre 146 millions il y a moins de trente ans.

Aux exportations l'accroissement a porté sur la soie brute (39 millions de yens au lieu de 28), sur les pièces de soie (7,2 au lieu de 3,5), sur le charbon (6,5 au lieu de 5). L'élévation du prix de la houille a compensé largement les pertes résultant des entraves opposées aux transports par l'état de guerre. La marine japonaise, les chemins de fer ont fait dans la seconde moitié de 1894 une consommation considérable de combustible. La baisse de l'argent a permis, en outre, malgré la cherté du fret, d'expédier des quantités importantes de houille en Chine même (338000 tonnes), à Hongkong (400000 tonnes), aux Philippines (50000), dans l'Inde anglaise (164000). Nos charbons du Tonkin pourront difficilement lutter contre la concurrence du charbon japonais.

Les Japonais importent encore, de la Chine principalement, les sucres roux, dont la consommation, chez eux, ne cesse de se développer; mais ils font déjà des essais sérieux de culture de la canne à sucre dans le Hokkaido et dans les îles Liou-Kiou. Ils achètent aussi leur laine à l'étranger, l'élevage du mouton n'ayant pu réussir après vingt années de patientes tentatives. C'est ainsi que l'article principal d'importation de la France au Japon est la mousseline de laine, spécialité dont nos fabricans ont vendu aux Japonais, en 1894, pour 3 millions de yens, tandis que nous leur achetons chaque année pour près de 20 millions de yens de soie brute. Encore ces mousselines de laine, dont nous avons

(1) Exactement ce que vaudrait notre pièce de 5 francs si on voulait l'utiliser pour des paiemens à effectuer à l'extérieur.

(2) Les marchandises, en effet, à l'entrée en douane, sont évaluées en la monnaie du pays. A Yokohama, à Kobé, cette monnaie est le *yen*, appelé aussi *piastre* ou *dollar*. A quantité égale, la valeur des marchandises importées ou exportées s'élève ou diminue selon les fluctuations de cours du change de la monnaie locale.

en quelque sorte le monopole, sont-elles expédiées pour la plus grande partie en écru. Elles sont teintes par l'industrie indigène, qui dispose d'un outillage encore très grossier, mais n'a que des frais généraux insignifians, avec une main-d'œuvre très bon marché.

Ce peuple, après avoir recueilli si avidement les leçons des Occidentaux, tend à se passer de plus en plus du concours de l'étranger. Le Chinois, vaincu, est obligé, pour payer la rançon de son territoire, d'emprunter à l'Europe, sous le couvert de la garantie de la Russie. Le Japon, vainqueur, a fait face à tous les frais de la guerre avec ses seules ressources nationales, réserve du Trésor et emprunts publics (1), et cependant, à la fin de la campagne, les dépenses s'élevaient à près de 3 millions de francs par jour.

Dans son rapport pour 1893, le vice-consul de France à Kobé, M. de Lucy-Fossarieu, signale les efforts que font les Japonais pour s'affranchir, au Japon même, de l'intermédiaire des importateurs étrangers et pour se créer directement de nouveaux débouchés. Leurs missions commerciales parcourent l'Australie, les Philippines, le Siam, les îles du Pacifique. A Singapore, la baisse de l'argent leur permet de mettre en vente des produits similaires aux produits européens à des prix que ceux-ci ne peuvent supporter, et la presse anglaise locale prévoit une révolution dans le commerce de cette région. L'énumération des articles très variés de cette exportation, qui atteint déjà une valeur de plus de 10 millions de yens, est curieuse : les allumettes japonaises remplacent déjà presque partout, sur les marchés chinois, les allumettes suédoises ou viennoises; sont aussi très demandés, provenance du Japon, les parapluies en alpaga ou coton, les boutons de métal, « nattes, verreries, tresses de paille, savons, papiers de tenture et autres, fils de cuivre et de laiton, tapis, caleçons, gilets, gants, chaussettes de coton, chapeaux, chaussures, vêtemens européens, cigarettes, lampes, pendules, montres, valises, sacs de voyage, tant d'autres objets qui, à cause de leur peu d'importance, ne figurent pas nominativement sur les tableaux de la douane. » Kobé, d'où écrit M. de Lucy-Fossarieu, a une importance commerciale, comme port d'exportation, qui ne le cède à celle de Yokohama que parce que le commerce des soies est presque entièrement concentré dans la région de ce dernier port. Kobé et la ville voisine, Osaka, sont en même temps le grand centre de l'industrie cotonnière.

On trouve encore un nouveau témoignage des progrès écono-

(1) Les emprunts ont donné 106 millions de yens, des souscriptions volontaires 2 millions et demi. Le total des billets émis par le gouvernement, la Banque du Japon et les banques nationales, s'élevait, en décembre 1894, à 175 millions de yens.

miques incessans des pays orientaux dans les chiffres du commerce extérieur de la Chine en 1894, portés récemment à la connaissance du public par le rapport annuel de l'administration des douanes chinoises, placée, on le sait, sous la direction d'un état-major de fonctionnaires britanniques. En dépit des circonstances les plus défavorables, longue sécheresse dans les provinces du sud, épidémies à Canton et à Hongkong, quarantaines rigoureuses, inondations dans le nord, enfin guerre avec le Japon, le volume et la valeur des transactions de la Chine avec l'étranger présentent, pour 1894, une augmentation très importante. Les importations nettes se sont élevées à 162 millions de taels haïkwan (taels des douanes maritimes), contre 151 millions en 1893 et 135 millions en 1892, et les exportations à 128 millions contre 117 et 102 dans les deux années précédentes. Les exportations ont été stimulées par la dépréciation du tael, évalué en or (1). On a aussi remarqué que nombre d'articles chinois (en dehors du thé, de la soie et du coton), qui, auparavant, ne quittaient point le pays, trouvent aujourd'hui un marché au dehors. Il n'y a pas à parler, à propos de la Chine, d'un mouvement industriel proprement dit, mais il n'est pas sans intérêt de signaler, comme point de départ, d'après M. Jamieson, consul anglais à Shanghaï, l'établissement près de cette ville, en 1893, de trois grandes filatures de coton et de quelques autres plus petites dans les environs, avec 150000 à 200000 broches; entreprises purement indigènes, où aucun Européen n'est intéressé. L'ouvrier chinois se contente d'un salaire quotidien de 30 à 50 centimes par jour. Avec une main-d'œuvre aussi peu coûteuse, un déplacement graduel d'Occident en Orient du siège de toutes les grandes industries n'est plus une conception chimérique. Le Japon nous a appris avec quelle facilité les nations orientales peuvent acquérir l'outillage mécanique des peuples européens et l'instruction nécessaire pour le mettre en œuvre.

VI

Ces faits sont aujourd'hui connus dans tout le monde industriel et commercial; la presse les a signalés à l'attention des indifférens; ses commentaires ont dénoncé le péril à ceux qui affectaient de ne pouvoir comprendre. Ils éclairent puissamment la crise économique et permettent de ramener à leur valeur pro-

(1) Le *tael haïkwan*, monnaie nationale, à base d'argent, vaut nominalement 7 fr. 50, mais sa valeur réelle, par rapport à l'or, varie en proportion de la dépréciation du métal argent. Elle a été en moyenne de 4 fr. 85 en 1893, et de 4 francs en 1894.

portionnelle les explications exactes, mais trop exclusives, que les économistes de doctrine en veulent donner, la dépréciation de l'argent par exemple ou l'abus du protectionnisme. Ces causes ont eu leur action partielle, mais il en est d'autres plus profondes, comme le disait il y a un mois un membre du gouvernement à la Chambre de commerce de Nantes, et qui sont d'une nature telle, que le commerce et l'industrie devront se soumettre à une véritable révolution dans leur production et dans leur façon d'écouler leurs produits au dehors. M. André Lebon a montré que des places entières, qui étaient des marchés d'exportation pour nos produits, deviennent des marchés de production : « Il y a cette immense République américaine qui se suffit désormais à elle-même et devient un pays exportateur. Il y a là-bas, en Extrême-Orient, un pays déjà avancé en civilisation, le Japon, qui, grâce aux conditions de sa main-d'œuvre, avant dix ans se suffira complètement à lui-même et deviendra exportateur. Il y a partout une modification profonde dans les conditions de la production économique. La situation exceptionnelle dont nous jouissions autrefois n'existe plus. »

Le ministre du commerce a donné à ses auditeurs des conseils judicieux, comme de démocratiser notre industrie, restée la plus aristocratique du monde, ce qui s'entend pour la nature et la qualité des produits; comme aussi de varier ses modèles, de créer des types plus conformes au goût des cliens étrangers; d'aller solliciter les acheteurs sur leur propre marché, plutôt que d'attendre d'être sollicité par eux; enfin de déployer plus d'activité qu'il n'était nécessaire au bon vieux temps : « Si votre initiative ne vient pas seconder la nôtre, a dit M. Lebon en terminant, si vous ne voulez pas renoncer à certaines habitudes et à la tranquillité qu'elles vous assuraient, pour poursuivre la lutte économique sur les marchés étrangers que l'âpreté et la ténacité qu'y apportent nos concurrens tendent à vous fermer, ce n'est pas la peine de faire de grands travaux, de créer des voies, de creuser des ports, de modifier les tarifs, de donner des subventions, de remuer nos consuls : l'industrie ne sortira pas de l'état d'immobilité où elle est aujourd'hui. »

Quoi qu'en dise M. Lebon, la dénonciation des traités de commerce, en bouleversant les relations avec l'étranger, en stimulant l'activité industrielle de nos concurrens, a eu malheureusement sa grande part dans l'intensité qu'a prise, en ce qui concerne notre industrie, la crise générale. Nos remaniemens de tarifs ont créé une instabilité qui paralysait tout progrès, et nous avons spontanément suscité des concurrences dangereuses chez nos propres voisins, à nos portes, en Espagne, en Italie, en Suisse. Que,

d'autre part, la dépréciation de l'argent soit une des causes actives des misères de l'industrie comme des souffrances de l'agriculture, on ne saurait le contester raisonnablement : les monnaies frappées en argent dans les pays orientaux subissant un agio par rapport à l'or, les acheteurs extra-européens n'ont plus une monnaie assez bonne pour payer pour nos produits le prix auquel est forcé de les vendre le fabricant anglais, français ou allemand. Ils se contentent des produits locaux, dont la fabrication se trouve par là favorisée. Si Manchester se montre infidèle à l'étalon d'or et demande qu'une entente des principaux pays du globe restitue à l'argent son ancienne force libératoire, c'est qu'il lui faut défendre sa production contre la concurrence des manufactures établies à Bombay, en Chine et au Japon. Les considérations théoriques de doctrine n'ont rien à voir dans sa détermination.

Mais voici que l'argent lui-même, sans attendre de problématiques interventions gouvernementales, au lieu de continuer à baisser comme il le faisait depuis si longtemps, a commencé de remonter : de 27 *pence*, le plus bas cours où il fût descendu, il a déjà repris à 30 ou 31, niveau actuel. La spéculation, malheureusement, est sans doute le principal agent de cette reprise. En Amérique et à Londres on a escompté, par des achats de prévision dans les bas cours, non seulement la réunion éventuelle d'une conférence monétaire internationale, mais aussi et surtout les demandes considérables de métal blanc pour l'Extrême-Orient que pourrait susciter la signature de la paix entre le Japon et la Chine.

N'est-il pas dans les possibilités de l'avenir, cependant, que, l'argent se relevant peu à peu de sa longue dépréciation et l'or devenant d'une abondance extrême par suite d'un développement colossal de la production au Transvaal et en Australie, on ne voie un jour se résoudre d'elle-même, sans lois ni conventions, cette question monétaire où se brise, impuissante, la prétendue science des économistes ? On est encore très loin de l'état de choses qui permettrait d'entrevoir la réalisation d'une telle éventualité. Si toutefois les mines d'or de l'Afrique du Sud et de l'Australie, sans parler des filons des Montagnes-Rocheuses, de l'Oural et de la Sibérie occidentale, tiennent les promesses que font actuellement en leur nom ingénieurs et géologues, il sera plus fait par là pour la réhabilitation de l'argent que par les efforts surhumains où se dépensent les bimétallistes des deux mondes.

Ce serait donc au Transvaal que le monde civilisé pourrait devoir l'unique commencement pratique de solution que com-

porte probablement la question monétaire. La raréfaction de l'or a fait la baisse des prix et la dépréciation de l'argent. Les mines de l'Afrique australe vont ramener, avec l'abondance de l'or, la hausse des prix et le relèvement de l'argent fin.

La production d'or du monde entier était tombée à 30 millions de francs par an en 1830, elle était de 150 millions à la veille de la découverte des placers de la Californie et de l'Australie. Quatre ans plus tard elle atteignait, par un bond gigantesque, le chiffre de 750 millions. Il était évident, par la nature même des gisemens exploités, que ce rendement considérable serait de courte durée; et en effet la production a diminué continuellement depuis 1853 jusqu'en 1883-1886, période pendant laquelle elle ne dépassait plus 500 millions annuellement.

De 1887 à 1894 un revirement s'est produit, et déjà l'augmentation est énorme. En 1890 la production totale atteignit 615 millions; elle s'élevait à 805 millions en 1893, et l'on sait à peu près sûrement qu'elle a dépassé 875 millions en 1894, si même elle n'a atteint 900 millions.

L'ingénieur Hamilton Smith, qui a été l'un des principaux metteurs en œuvre des énormes richesses aurifères du sol transvaalien, estime que la production du monde entier dépassera un milliard de francs en 1897. Sur ce total le Transvaal aura fourni 250 millions; le reste du monde, 750 millions. Cet accroissement sera-t-il de courte durée, comme l'a été la prodigieuse augmentation due à l'exploitation des mines californiennes et australiennes au milieu du siècle? Il est presque certain, répondent avec M. Hamilton Smith d'autres autorités d'une grande compétence, que la production d'or à raison d'un milliard par an se maintiendra pendant une assez longue série d'années. Quant au Transvaal, sa production maximum annuelle, atteinte peut-être vers 1900, serait d'environ 300 millions de francs.

Les raisons que donnent les experts de cette confiance dans la durée du rendement, au moins en ce qui concerne le Transvaal, sont tirées de l'examen des développemens miniers effectués en ce pays pendant les deux dernières années. Il est acquis que les conditions géologiques dans lesquelles l'or apparaît au Transvaal sont tout à fait différentes de celles qui distinguent la plupart des mines aurifères dans le reste du monde, le caractère essentiel des gisemens transvaaliens étant la continuité régulière des couches du minerai et la stabilité de leur teneur en or.

On n'ignore pas que cette teneur est généralement faible, très inférieure, dans le plus grand nombre des exploitations, à une once d'or par tonne de minerai, et que le traitement ne serait presque

en aucun point fructueux, si l'on ne disposait d'une machinerie puissante, portée au dernier degré de perfectionnement, et ayant absorbé d'énormes capitaux. C'est la qualité et l'efficacité exceptionnelles de cet outillage qui permettent de tirer parti au Transvaal d'élémens minéralisés qui, en d'autres pays et dans les conditions habituelles d'exploitation, eussent dû être abandonnés comme stériles.

VII

Quelles modifications l'inondation d'or dont nous menace le Transvaal apportera-t-elle dans la situation économique des États européens? Les encaisses des grandes banques d'Angleterre, de France et d'Allemagne regorgent déjà de richesses métalliques, représentées, il est vrai, dans la circulation par du papier qui ne fait point double emploi avec ces masses d'or, ce que l'on perd quelquefois de vue lorsque l'on s'étonne de voir 1 700 millions de francs en métal jaune dormir, prétendûment improductifs, dans les caves de la Banque de France. Il est évident que la monnaie surabonde déjà sous toutes ses formes, que l'excès en serait bien plus sensible encore si les bimétallistes parvenaient à obtenir la réhabilitation monétaire du métal blanc, et que, dans quelques années, à l'aurore du siècle prochain peut-être, le déluge grandissant de la monnaie aura produit des effets dont on ne peut même avoir raisonnablement l'idée dès aujourd'hui. L'intérêt de l'argent ira toujours en s'abaissant : il n'est déjà plus de 3 pour 100 pour les valeurs qui servent de baromètre financier; il descendra à 2 3/4 et à 2 1/2. Déjà le Crédit foncier a émis des obligations à 2,80 pour 100, et la ville de Paris des obligations à 2 1/2 pour 100. Ce sont des titres à lots; mais dans un temps donné les grandes compagnies de chemins de fer convertiront leurs obligations actuelles 3 pour 100 en titres ne rapportant plus que 2 1/2 sans lots ou adopteront ce type pour leurs émissions nouvelles, comme va le faire prochainement l'une d'elles, la Compagnie d'Orléans. L'État lui-même émettra de la rente à ce taux, et y ramènera par une grande opération les quinze milliards de sa dette pour lesquels il paie encore 3 pour 100. Ainsi se continuera ce mouvement étrange dont les consolidés anglais indiquent déjà les prochaines étapes par leur cote aristocratique de 107 pour 100 pour un revenu de 2 3/4 pour 100, destiné à tomber automatiquement, dans un petit nombre d'années, à 2 1/2.

Les conséquences sociales du mouvement qui abaissera ainsi le taux de l'intérêt jusqu'à 2 pour 100 un jour, peut-être plus bas

encore, sont incalculables. Elles peuvent se résumer cependant en une tendance caractéristique : savoir que, contrairement à ce que l'on a vu se produire en certains pays civilisés et à différentes époques, les riches désormais deviendront de moins en moins riches, et les pauvres de moins en moins pauvres, et que la nécessité du travail sera plus que jamais la loi du monde et la condition initiale de la fortune.

Plus près du temps présent, dans les six mois écoulés de l'année 1895, la perspective des richesses que réserve le Transvaal à ceux qui ont su prévoir, agir et se donner de la peine, a réveillé de sa torpeur, il semble au moins, l'esprit d'entreprise. On ne rêve plus seulement de mines d'or, mais d'une exploitation en règle des mondes nouveaux. Les étonnantes choses accomplies dans l'Afrique méridionale par un homme d'énergie, M. Cecil Rhodes, les exploits, moins éclatans mais tout aussi merveilleux, de plusieurs de nos explorateurs, l'attente enfin des nouveautés que fera surgir le succès de notre expédition de Madagascar, préparent de grands changemens dans nos habitudes économiques, et ouvrent des vues inattendues à notre activité industrielle, actuellement encore si languissante.

VIII

La réalisation de ces rêves est-elle possible avec le maintien rigoureux du tarif douanier dont l'établissement a coïncidé avec le commencement de la période néfaste pour notre commerce extérieur? Nous sommes à un tournant; il faut nous résigner à voir notre part un peu plus réduite chaque année sur les grands marchés internationaux, ou bien un effort énergique nous rouvrira sans retard des débouchés qui se fermaient et percera des voies nouvelles, où passeront nos produits. C'est en la considérant sous cet aspect que l'on aperçoit toute la portée de l'approbation donnée par les Chambres presque à l'unanimité, dans les derniers jours de la session, à la convention qui rétablit entre la France et la Suisse les anciennes relations amicales de commerce, si malencontreusement rompues il y a trois ans.

Les résultats de cette rupture ont été maintes fois exposés au public français. Nous les avons présentés l'an dernier, et il y a quelques mois encore, aux lecteurs de la *Revue*. Nos exportations en Suisse avaient fléchi de plus de 50 millions de francs; les ventes de la Suisse en France présentaient une diminution beaucoup moins forte. Nous payions les frais de cette lutte de tarifs, dont nos régions de l'Est avaient particulièrement à souffrir.

De plus, les sympathies qui avaient existé de tout temps entre les deux nations, s'atténuaient au point de faire place à une indifférence déjà hostile. Nos voisins ne se gênaient guère pour déclarer à qui voulait l'entendre qu'ils étaient résolus à développer leurs industries à outrance pour nous faire pièce, et que, pour les produits qu'ils ne pourraient fabriquer eux-mêmes, ils n'avaient que l'embarras du choix entre les offres de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Belgique et de l'Italie.

Une association s'était cependant formée des deux côtés du Jura pour la recherche des moyens les plus propres à amener une réconciliation commerciale entre nos voisins et nous. Les membres français de cette Union franco-suisse ont peut-être oublié parfois, dans leur ardent désir de réussir, que tous les torts n'étaient pas de notre côté, que la Suisse avait bien eu les siens, et qu'il ne fallait pas rendre seuls les auteurs du tarif de 1891 responsables de la rupture et de ses suites. Mais ces points n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif assez secondaire. Le prédécesseur de M. Lebon au ministère du commerce, M. Lourties, avait très sagement défini la façon dont il fallait ouvrir les négociations : « Je suis d'avis de rentrer en conversation avec les Suisses, afin de savoir si réellement ils sont disposés à faire les concessions réciproques nécessaires pour aboutir à une entente... Il ne faut pas nous mettre dans le cas de subir un refus. »

Ce que M. Lourties avait commencé, MM. Lebon et Hanotaux l'ont achevé, bien secondés en cette négociation par M. Barrère, notre ambassadeur à Berne. L'affaire a été menée discrètement, avec une véritable entente des intérêts à ménager des deux parts, et, lorsque subitement on apprit, en juin, que les deux gouvernemens s'étaient mis d'accord, ce que l'on connut d'abord des conditions de l'entente permit de conclure à la certitude du succès auprès de l'opinion et du Parlement.

La convention nouvelle diffère de celle de 1892 en trois points essentiels : le nombre des articles sur lesquels portent les réductions consenties sur le tarif minimum français, l'importance de ces réductions, et leur répercussion vis-à-vis des pays autres que la Suisse. En 1892, soixante-deux articles du tarif minimum français étaient remaniés : la convention n'en touche que trente. Les réductions consenties sont inférieures à celles de 1892. Elles imposent un moindre sacrifice à celles de nos industries qui vont subir une diminution de protection. Nos négociateurs enfin se sont efforcés de ne faire porter les concessions que sur des articles de production suisse (fromages, montres, broderies, etc.), afin d'éviter que, par l'effet de la clause de la nation la plus favorisée,

les importations d'autres pays ne fussent indûment admises au bénéfice des mêmes réductions. On ne peut oublier le fameux article 11 du traité de Francfort : les réductions ne portent point sur des articles que l'Allemagne peut produire à un prix aussi bas que la Suisse.

Donc c'est fait; les deux pays appliqueront désormais aux produits l'un de l'autre leur tarif minimum, moyennant que du côté de la France ce tarif présente des atténuations sur trente articles déterminés. On sait que la convention de 1892 n'avait été rejetée par la Chambre que parce qu'elle consentait sur trop de points, et surtout de points touchant l'agriculture, ce genre d'atténuation. Le gouvernement français ne s'est heureusement pas cantonné cette année plus qu'il y a trois ans sur le terrain de la défense du tarif minimum jusqu'à expérience complète, comme on le lui conseillait volontiers de certains côtés. L'opinion publique n'aurait pas approuvé cette attitude, les protectionnistes sages ont été les premiers à le comprendre. On a vu M. Méline lui-même accepter la mission de rapporteur du projet sur la convention franco-suisse et rédiger un rapport favorable. Il a donné, dans son journal, des raisons assez plausibles de son adhésion : « Les taxes nouvelles qui figurent dans l'accord ne sont pas consolidées : nous conservons le droit de les modifier, de les relever le jour où il serait démontré par l'expérience qu'elles sont insuffisantes... Nous restons maîtres de nos tarifs, et c'est là le point capital, car il est la clef de voûte de notre régime économique tout entier. Le gouvernement français a rigoureusement respecté sur ce point les volontés formelles du Parlement; il n'a pas opéré d'autorité les réductions qu'il acceptait; il n'a pris qu'un engagement, celui de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à certaines diminutions sur notre tarif minimum et de le soutenir; le Parlement statuera ensuite dans sa liberté et sa souveraineté, et prendra la décision qui lui paraîtra la plus conforme à l'intérêt du pays. »

Le Parlement a statué. Il lui a paru que la décision la plus conforme aux intérêts du pays était une approbation complète de la convention. Quelques libre-échangistes ont célébré ce vote comme le 9 thermidor de la « Terreur » protectionniste. Ces exagérations font sourire. L'Union franco-suisse, qui a été à la peine, a eu le bon goût d'être modérée dans sa joie, de n'avoir pas le triomphe insolent. Quant aux protectionnistes, ils ont pris la chose si habilement qu'ils semblent aujourd'hui avoir eu leur part dans la victoire.

M. Méline a trouvé une nouvelle formule assez heureuse, et

qui mérite de faire fortune, si elle représente une pensée politique sérieuse : « La défense du marché intérieur, dit-il, n'est pas inconciliable avec notre expansion au dehors. » A quoi bon rappeler que M. Prudhomme a parlé d'un sabre servant à défendre les institutions et au besoin à les combattre? Si le protectionnisme parvient à établir qu'il est encore le plus sûr moyen d'ouvrir à nos industries des débouchés extérieurs, faisons-nous tous protectionnistes.

Il y a cependant des intransigeans dans le parti, et qui accusent leur chef de trahison. Ils n'ont pas tout à fait tort, à leur point de vue, de déplorer ce qui vient d'être fait. On avait voulu en 1891 établir la fixité de la tarification. Derrière la barrière inflexible du tarif minimum, nos industries devaient renouveler leur outillage, perfectionner leurs procédés, redevenir prospères. Il y avait chose jurée : quoi qu'il arrivât, il ne fallait plus toucher au tarif.

Et voilà que le constructeur même de l'œuvre aide à pratiquer une brèche dans la muraille de 1891. A qui se fier désormais? On admirera d'ailleurs la façon dont M. Méline explique son cas, assez embarrassant à vrai dire. Il démontre comment, en abattant une partie du mur, il rend un pieux hommage à l'esprit qui l'avait fait élever, et comment, en démolissant sur un point, il fortifie l'ensemble. M. Ribot a remercié M. Méline du concours qu'il avait, en cette affaire, donné au gouvernement. S'il y avait quelque ironie dans le remercîment, M. Méline a pu y trouver surtout un certificat donné à son patriotisme, et aussi une fiche de consolation, puisque M. Ribot a déclaré, en même temps, que la convention n'était pas une mesure libre-échangiste, qu'on aurait tort d'y voir une rupture avec le système économique adopté par la Chambre précédente. Tout de même la preuve a été faite qu'il peut être politique de toucher à l'arche sainte du tarif minimum, et qu'au besoin les protectionnistes eux-mêmes sont gens à prêter la main à l'accomplissement du sacrilège.

AUGUSTE MOIREAU.

NOTES DE VOYAGE

UN PÈLERINAGE MUSICAL

Mayence, le 30 juillet 1895.

L'Angleterre et l'Allemagne ont fait entre elles, cette année, un échange d'une espèce assez imprévue : elles ont échangé leurs grands musiciens. L'Allemagne a prêté à l'Angleterre Jean-Sébastien Bach ; et voici que l'Angleterre vient à son tour de prêter — ou, si l'on préfère, de restituer — à l'Allemagne Georges-Frédéric Hændel.

C'est, en effet, un Festival Bach qui a remplacé à Londres, ce printemps passé, les séances ordinaires du Festival Hændel : événement considérable, et tel que depuis longtemps il ne s'en était point produit de pareil dans le monde musical anglais. Car il ne s'agissait pas simplement, cette fois, d'une de ces exhibitions de curiosités étrangères qui se renouvellent tous les ans, dans les théâtres et les salles de concert à la mode, durant la *season*. Ce n'est pas en rival de M. Humperdinck, ni de M. Paderewski, ni de Mlle Yvette Guilbert, que Jean-Sébastien Bach a fait son entrée au Queen's Hall, mais en rival, ou plutôt en successeur de Georges-Frédéric Hændel : et ainsi ces trois séances du Bach Choir ont eu toute l'importance d'une révolution, dans les mœurs artistiques du public anglais. Plus profondément que tant d'autres symptômes que je signalais l'autre jour, elles ont prouvé que l'Angleterre était lasse d'une trop longue fidélité à ses vieilles traditions nationales. Bach se substituant à Hændel, la *Messe* en *si mineur* et les deux *Passions* prenant la place du *Messie*, de *Samson*, et d'*Israël en Égypte*, quel signe pouvait être plus caractéristique d'une époque nouvelle? Il ne nous resterait plus, après cela, qu'à voir le culte de Racine succéder à celui de Shakspeare.

Encore le culte des Anglais pour Shakspeare n'est-il pas aussi

réellement un *culte* que le sentiment que, depuis plus d'un siècle, ils éprouvaient pour Hændel. Ce n'est pas à une fête musicale, mais bien plutôt à une cérémonie religieuse que j'ai eu l'impression d'assister, toutes les fois qu'il m'a été donné d'entendre en Angleterre un oratorio du vieux maître. Non seulement les Anglais avaient conservé l'habitude d'admirer sans les juger ces œuvres vénérables, — et, de fait, il eût été difficile de les bien juger, car les chœurs et l'orchestre, en particulier, détonnaient de la manière la plus désolante, — mais on avait même continué de les tenir pour ce qu'à l'origine elles avaient été, pour des sortes de vêpres de carême, des solennités sacrées chargées de fournir périodiquement aux âmes anglaises une invariable pâture d'art, de pompe, et de piété. Les plus élégantes jeunes filles se disputaient l'honneur de chanter (hélas, de chanter si faux!) dans les Hændel Choirs. On se rendait là comme au temple, avec des mines recueillies; patiemment on subissait la longue série des récitatifs, des airs, des duos et des chœurs; et il y avait de certains morceaux que l'assistance entière écoutait debout.

Ainsi Hændel remplissait en Angleterre le rôle d'une institution nationale : et c'est de ce rôle séculaire qu'il vient d'être dépossédé au profit de Sébastien Bach. Non point qu'on l'ait encore officiellement remercié, ni qu'on ait tout à fait cessé d'exécuter ses ouvrages. Mais déjà l'élite de la société anglaise a ouvertement rompu avec lui ; et voici déjà que l'on a transporté aux œuvres de son rival la plupart des marques de vénération que, durant cent ans, on lui avait réservées. C'est maintenant au Bach Choir que se pressent les jeunes *misses;* c'est la *Messe* en *si mineur* et la *Passion suivant saint Matthieu* qui sont désormais chargées d'élever à Dieu, sur les ailes de la musique, toute âme anglaise un peu distinguée. « Il est incontestable, écrivait récemment M. Statham, que Bach est devenu à Londres l'objet d'un culte universel. La croyance à sa supériorité sur les autres compositeurs a pris toute la force d'un article de foi; tous l'acceptent sans phrases, aussi bien les savans que les ignorans. Chacune de ses œuvres est admirée d'emblée, considérée comme le dernier mot de la perfection. Et, par une conséquence naturelle de ce changement d'attitude, on en arrive de plus en plus à mettre Hændel au-dessous de rien. Celui que Beethoven appelait le *maître des maîtres* n'est plus désormais qu'un pédant ridicule, et personne ne peut plus manifester la moindre admiration pour lui sans risquer d'être mis au rang des pires *philistins.* »

M. Statham ajoute que les jeunes filles anglaises, en particulier, affectent un profond mépris à l'égard de Hændel, « sans doute pour prouver qu'elles ont passé quelques mois dans une *finishing-school* d'Allemagne, et qu'elles ont tiré bon profit de leur éducation teutonique. »

Que diraient donc ces jeunes filles si elles apprenaient que tout est

changé en Allemagne, depuis qu'elles en sont revenues, et que le musicien qu'elles méprisent si fort est en train d'y être fêté comme le *maître des maîtres?* Qu'auraient-elles dit si elles avaient assisté, il y a trois mois, à l'exécution du *Messie* au Wagner-Verein de Berlin, sous la présidence de l'empereur Guillaume? Mais qu'auraient-elles dit surtout si elles s'étaient trouvées de passage à Mayence cette semaine, et si elles avaient vu toutes les autorités musicales de l'Allemagne, les compositeurs et les critiques, et les chefs d'orchestre, et les virtuoses, et des princes régnans, et l'impératrice Frédéric elle-même, leur compatriote, si elles avaient vu cette foule se presser, trois jours durant, en pèlerinage pieux, dans une salle de concert construite à cet effet, pour y entendre chanter des oratorios de Hændel?

Peu importent, au surplus, les préférences musicales de ces jeunes personnes. Mais il n'en est pas moins vrai que, au moment même où l'Angleterre paraissait ne plus vouloir de Hændel, l'Allemagne le lui a repris, reconnaissant en lui l'un des plus grands parmi ses enfans. Comme Bach en Angleterre, c'est Hændel qui a été en Allemagne le héros de l'année. C'est par une ouverture de Hændel qui s'est ouverte à Cologne, le mois passé, la première des trois séances du Festival Rhénan consacrées, suivant le programme, à la glorification de la musique nationale : et c'était déjà indiquer en quelle haute estime on tenait le vieux maître. Mais c'est à Mayence surtout, dans cet admirable festival organisé en son honneur, que l'Allemagne a repris officiellement possession de lui. Depuis les premières journées de Bayreuth, je ne me souviens pas d'avoir assisté à d'aussi belles fêtes. Les toilettes y étaient plus négligées qu'aux festivals de Londres, les mines moins solennelles, et personne ne se levait que dans les entr'actes : mais nous étions tous frémissans de bonheur sous cette prodigieuse musique qui se répandait dans la salle, tantôt douloureuse et lente, pénétrée d'une tristesse mortelle, d'autres fois joyeuse d'une joie surhumaine, et toujours également lumineuse et pure, déroulant ses nobles lignes comme une frise antique dans l'air transparent du Midi.

Il serait trop beau de croire, pourtant, qu'à la seule perfection de ses œuvres Hændel ait dû l'insigne triomphe dont vient de l'honorer sa patrie. Une part de chance se mêle toujours à la destinée de toute gloire, et la gloire de Hændel aurait peut-être dormi de longues années encore en Allemagne sans l'idée qu'a eue un savant musicographe allemand, le docteur Chrysander, de la réveiller de son sommeil séculaire pour la faire servir à sa propre gloire. Ce ne sont pas, en effet, des oratorios de Hændel seul, mais plutôt des œuvres écrites en collaboration par Hændel et le docteur Chrysander, qui viennent de rappeler si brillamment l'attention de l'Allemagne sur l'un de ses maîtres les plus vénérables.

Dieu me garde, après cela, de médire de M. Chrysander : et si un peu de gloire lui revient de ce brusque réveil de la gloire de Hændel, Dieu me garde de prétendre qu'il ne l'aura point méritée! Depuis cinquante ans il a voué à Hændel sa science et toutes ses peines. Non content d'écrire sa biographie, et de nous offrir un modèle de sûre et patiente critique, il s'est encore efforcé d'éclairer ses œuvres par l'analyse de toutes les influences extérieures qui avaient contribué à leur production. Par amour pour Hændel, il s'est constitué l'historiographe de toute la musique vocale du XVIIe et du XVIIIe siècle, il a remis au jour des centaines de méthodes de chant, d'opéras, de cantates et d'oratorios dont personne, depuis un siècle, ne soupçonnait l'existence. Encore ne s'en est-il point tenu là. Il a formé l'ambitieux projet de rajeunir Hændel, de nous rendre son œuvre, non telle que nous l'ont transmise les vieilles partitions, mais telle, exactement, que le maître l'a créée, toute parfumée de fraîcheur et de nouveauté. Et c'est ainsi qu'à force d'aimer et d'admirer son héros, il s'est trouvé amené à collaborer avec lui.

Ces collaborations posthumes avec les grands musiciens paraissent, d'ailleurs, être fort au goût des nouveaux musicographes allemands. Déjà Hans de Bulow, sous prétexte de remettre au point les œuvres de piano de Scarlatti et des fils de Sébastien Bach, a introduit dans ces vieux ouvrages maints agrémens de son cru. Un éminent professeur du Conservatoire de Leipzig, M. Reinecke, a publié, il y a quelques années, un petit livre des plus curieux où il s'est efforcé de prouver que le texte gravé des œuvres de piano de Mozart n'était qu'une façon de canevas, sur lequel Mozart et les pianistes de son temps se chargeaient de broder, au courant de l'exécution, telles variations que leur fantaisie leur suggérait à ce moment : et aussitôt M. Reinecke s'est mis en devoir de rendre à ces œuvres divines le supplément de beauté que leur auteur, avec son insouciance ordinaire, avait négligé d'y adjoindre.

Beethoven lui-même n'a pas échappé à cette mode nouvelle : on ne s'est point encore avisé de changer des notes à ses partitions, mais déjà on a commencé à y changer les indications des mouvemens; et c'est désormais un usage admis en Allemagne, sur la foi de je ne sais quelle affirmation du facétieux Moscheles, de précipiter ou de ralentir, au gré des chefs d'orchestre, le *tempo* inscrit par lui en tête des morceaux de ses symphonies.

Quiconque a un peu étudié, en même temps que les œuvres de Beethoven, la vie et le caractère de ce grand homme, reconnaîtra aussitôt ce qu'il y a de presque sacrilège à outrepasser de cette manière des indications où il apportait tant de soins. Pour Mozart, la chose est tout autre; celui-là n'était pas un artiste, pas même un homme, mais une sorte d'enfant des contes de fées, tombé par hasard du ciel, et n'ayant jamais d'autre pensée que de fredonner les douces chansons qu'il y avait entendues. Assurément il ne lui est jamais arrivé de jouer deux fois

de suite le même morceau de la même façon; et ce qu'il écrivait n'était sans doute qu'un lointain écho de la musique surnaturelle qui, nuit et jour, jaillissait en lui. Mais d'autant plus il est aujourd'hui difficile à un musicien, si savant qu'il soit, de compléter des textes qui, d'ailleurs, n'ont pas besoin de ce complément pour nous consoler de la vie. Et j'avoue que les additions de M. Reinecke, en particulier, me paraissent pour la plupart absolument inutiles.

Tandis qu'il me semble au contraire que M. Chrysander a eu raison tout à fait de vouloir compléter Hændel : car celui-là n'a certainement pas noté ses airs tels exactement qu'il les faisait chanter; et certainement les détails qu'il n'a point notés sont de ceux qu'avec un peu d'étude on doit pouvoir rétablir. On sait en effet que tous les oratorios de Hændel sont des œuvres de circonstance, écrites le plus souvent en quelques jours, et destinées à être chantées dans telles ou telles conditions spéciales. A chacune des exécutions nouvelles d'*Hercule*, par exemple, Hændel remaniait la partition qu'il en avait faite d'abord : suivant la science des chanteurs et la force de leur voix, il ajoutait ou retranchait des airs à leurs parties, et dans les airs eux-mêmes il ne se faisait pas faute de simplifier ou de compliquer. Et l'on sait, en outre, qu'à des prétentions qu'ils ont fidèlement conservées aujourd'hui, les chanteurs joignaient autrefois une variété de connaissances qui remplirait d'épouvante les plus savans chanteurs d'à présent. Le moindre d'entre eux était tenu de savoir varier un air de vingt façons différentes, d'improviser à chaque fois de nouvelles cadences, en un mot de tenir vraiment le texte écrit pour un simple canevas, et de collaborer avec le musicien pour tous les détails accessoires.

Et non seulement nous pouvons être assurés que les airs de Hændel n'étaient point chantés tels qu'ils étaient écrits, mais, par une bonne fortune admirable, nous savons encore de quelle façon ils étaient chantés. On a conservé, en effet, un air de Hændel que celui-ci avait lui-même annoté pour une chanteuse, marquant tout le détail des nuances, des variations, des vocalises, des cadences, qu'il entendait que l'interprète adjoignît à son texte. C'est sur ce précieux document que s'est appuyé le docteur Chrysander, et sur tous les traités de chant des maîtres italiens de Hændel, Granacci, Zacconi et les autres, pour restituer à ces vieux airs la variété et l'éclat que le cours du temps leur avait enlevés. Et à en juger par les deux oratorios que je viens d'entendre à Mayence, *Debora* et *Hercule*, c'est là une partie de sa tâche où il a pleinement réussi. Les ornemens qu'il a introduits dans les airs de Hændel n'ôtent rien à cette prodigieuse pureté de contours qui est, à mon avis, leur principale beauté : la phrase se déroule toujours harmonieuse et claire, sous des variations destinées seulement à maintenir toujours fraîches l'expression et la couleur. Et lorsque, à la fin des airs, dans le silence de l'orchestre, le chanteur roucoule une cadence avant

de retomber sur la note finale, le plaisir qu'on en éprouve est vraiment trop inoffensif pour qu'on puisse s'aviser de le trouver inutile.

En même temps qu'il remettait au point les parties de chant, M. Chrysander s'est encore efforcé de nous restituer, telle qu'à l'origine elle devait être, l'orchestration de ces oratorios de Hændel. Et ici encore on ne saurait trop le louer du résultat de son travail. Suivant les intentions expresses du maître, il a divisé l'orchestre en deux parties, le *grosso* et le *ripieno*, le *grosso* chargé de l'accompagnement des soli, le *ripieno* plus spécialement destiné, dans les passages où il intervient, à faire de l'orchestre comme un double chœur opposé au double chœur des voix. Et, toujours suivant l'intention expresse de Hændel, c'est au *cembalo* ou clavecin que M. Chrysander a confié le soin de marquer le rythme dans tous les morceaux, et de remplir l'harmonie dans les morceaux sans accompagnement. Peut-être seulement, sous prétexte de remplir l'harmonie, M. Chrysander a-t-il parfois prêté à la partie de *cembalo* des harmonies bien singulières, et d'un romantisme un peu trop wagnérien ? Après cela, qui sait ! Ce Hændel était un homme de ressources si variées, et les inventions les plus imprévues lui coûtaient si peu !

La musique des oratorios ainsi restituée, il s'agissait maintenant d'en traduire les paroles. L'entreprise, à dire vrai, n'était difficile que pour ce qui touchait le récitatif; car dans les airs, les duos, et les chœurs, le détail des mots n'a guère d'importance, et les vers de M. Chrysander rendent le plus souvent assez bien la signification générale du texte anglais qu'ils remplacent. Mais il en allait autrement du récitatif, surtout dans des œuvres toutes dramatiques, comme *Samson*, *Judas Macchabée*, ou *Hercule*, où c'est le récit qui constitue la base même du drame, un récit condensé à tel point qu'on n'y trouverait pas un seul mot qui ne porte. Dans ces conditions, il a paru à M. Chrysander qu'il avait le devoir de choisir entre les paroles et la musique : et, très courageusement, il a choisi les paroles. Il a traduit littéralement, avec une fidélité scrupuleuse, le texte anglais des récitatifs, après quoi il a modifié la musique pour la mettre d'accord avec le texte nouveau. Et c'est, en vérité, de toutes ses innovations, celle qu'il m'est le plus malaisé de lui pardonner. Car il a beau dire que c'est le drame qui importe avant tout, je ne peux me résigner à voir ainsi altérer, mesure par mesure, l'harmonieux caractère des phrases de Hændel : sans compter qu'on dirait par instans que ce n'est point pour mettre la musique d'accord avec sa traduction, mais pour l'embellir et la rendre plus expressive, que M. Chrysander l'a si librement remaniée. Dans ces récitatifs d'une simplicité toute classique, il a introduit les accidens les plus variés, dessinant des mélodies pour ne pas faire répéter plusieurs fois la même note, bouleversant le rythme à sa fantaisie. Je sais que ces questions de traduction sont toujours infiniment compliquées; mais outre que la langue allemande est assez parente de l'anglaise

pour rendre le passage plus facile, je ne puis oublier que lorsque la Société des Grandes Auditions nous a offert, il y a quelques années, *Israël en Égypte*, un musicien français, M. Xavier Perreau, a fait une traduction de cette œuvre admirable où il a su garder aux paroles toute leur force d'expression, sans presque jamais être contraint de modifier la musique. Sa traduction est d'ailleurs, je crois, le modèle du genre. Combien je l'ai regrettée en entendant ces récitatifs de M. Chrysander ! Et combien j'ai regretté la noble musique de Hændel !

Je ne puis, en revanche, que louer sans réserve M. Chrysander pour la façon dont il a rempli la dernière partie, la plus importante peut-être, de sa tâche : celle qui consistait à *retrancher*, après avoir *ajouté*. Car il a admis dès le début, la nécessité absolue de pratiquer, dans les oratorios de Hændel, de larges coupures. Ces oratorios, en effet, étant avant tout des œuvres de circonstance, contiennent une foule de morceaux qui n'y figurent que pour répondre à telle ou telle condition fortuite. Il y a ainsi des airs qui sont dus à ce qu'un ténor voulait chanter le même nombre d'airs que la basse; il y a des chœurs pris par Hændel à d'autres oratorios de lui-même ou de ses confrères, et introduits là pour permettre à la séance de durer aussi longtemps que les précédentes.

Et sous toutes ces parties en quelque sorte contingentes, les oratorios de Hændel sont de grands drames dans le genre des tragédies grecques, des drames où le chœur et le récit tiennent le rôle principal, mais où se déroule devant l'auditoire une action pathétique. Il s'agissait donc, désormais, de dégager le drame de ces accessoires inutiles, de resserrer la suite de ses péripéties, de le faire apparaître devant notre public moderne dans les meilleures conditions pour qu'il pût nous toucher. C'est ce qu'a essayé de faire M. Chrysander, et c'est en quoi il me semble avoir le plus complètement réussi. Abrégés comme il nous les a offerts, les deux oratorios que nous venons d'entendre sont vraiment des chefs-d'œuvre de puissance et de vérité dramatiques, *Hercule* surtout, si vivant et si passionné, sous l'inaltérable pureté de ses formes, que pour la première fois, en l'entendant, j'ai compris l'émotion tout ensemble contenue et profonde que devaient produire sur le public athénien les drames harmonieux de Sophocle. Encore ne faut-il point juger trop sévèrement le vieux Hændel, pour la faiblesse qu'il a eue d'alourdir par toute sorte d'airs et de duos superflus la forte unité dramatique de ses œuvres. Dans ces *exécutions modèles* mêmes de Mayence, M. Chrysander et le chef d'orchestre, M. Volbach, l'organisateur de ces fêtes, ont dû sacrifier une ou deux fois aux exigences des chanteurs : il y a tel air de Hyllus que j'imagine qu'ils auraient volontiers coupé, sans le désir que manifestait le ténor de chanter encore cet air-là; et maint autre passage que j'ai entendu chanter ne figurait pas à l'origine dans le libretto abrégé de M. Chrysander. Mais ni ces additions, ni la reprise de certains airs, que le public a voulu réentendre, ni un de ces longs

entr'actes à la vieille mode allemande, — que nos wagnériens s'imaginent, bien à tort, être seulement à la mode de Bayreuth, — rien de tout cela n'empêche l'exécution des oratorios de Hændel de n'avoir plus maintenant qu'une durée d'à peine trois heures, au bout desquelles chacun s'en va les oreilles tout imprégnées de musique, sans l'ombre d'ennui ni de lassitude, mais plutôt avec un regret d'avoir vu s'évanouir si vite un si magnifique univers d'émotion et de poésie.

Ainsi durant près d'un demi-siècle, dans l'étude et le recueillement, M. Chrysander a préparé ces *exécutions modèles* des oratorios de son maître bien-aimé. Encore ne serait-il point parvenu à les réaliser de sitôt sans le précieux concours d'un jeune homme, M. Fritz Volbach, qui partagera désormais avec lui la gloire d'avoir ranimé en Allemagne le culte de Hændel. Est-ce Hændel qui a conduit M. Volbach aux théories de M. Chrysander, ou bien sont-ce les théories de M. Chrysander qui l'ont amené à s'occuper de Hændel? Il s'en est occupé, du moins, avec une touchante et active sollicitude, et c'est à ses efforts que sont dues, surtout, les fêtes admirables où nous venons d'assister. Il s'est constitué, en quelque sorte, le chevalier servant de Hændel. Non content de diriger l'exécution de ses oratorios, il est devenu, par amour pour lui, journaliste, pamphlétaire, et conférencier. Dans toute l'Allemagne et dans toute l'Europe il a recueilli des souscriptions pour ces fêtes de Mayence: il a intéressé à l'entreprise le grand-duc de Hesse, et l'impératrice Frédéric, il y a intéressé toutes les sociétés musicales de Mayence, de Darmstadt et des villes voisines, qui se sont réunies, sous sa direction, pour former un merveilleux ensemble instrumental et choral. Et l'on m'a raconté que c'est pour le devancer, — et pour arriver le premier, cette fois encore comme toujours, — que l'empereur d'Allemagne a fait exécuter à Berlin, il y a trois mois, le *Messie* de Hændel, remanié suivant les méthodes de M. Chrysander. Mais on m'a dit que l'exécution de Berlin, faute d'une préparation suffisante, avait très médiocrement réussi, tandis que les fêtes de Mayence ont été un véritable triomphe, et vont placer d'emblée M. Volbach au premier rang des chefs d'orchestre d'Allemagne. Un souffle véritablement *hændelien* a pénétré, grâce à lui, l'orchestre, les solistes et les chœurs : et c'est encore à mes vieux souvenirs de Bayreuth que je dois remonter pour retrouver une semblable impression de profonde unité artistique. Aussi ne m'étendrai-je point sur le mérite des chanteurs, dont les noms, d'ailleurs, ne sauraient rien apprendre au lecteur français. Les uns venaient d'Autriche, d'autres de Hollande, il y en avait même un qui venait de Londres, et qui chantait en anglais : mais tous obéissaient, avec une soumission exemplaire, à la direction de M. Volbach, et c'est en vérité un assez bel éloge pour me dispenser de tout autre.

Les deux oratorios choisis pour ces fêtes étaient, comme je l'ai dit, *Débora* et *Hercule*. Ils ne comptent point parmi les plus célèbres; mais il me semble à présent que ce sont les plus admirables de tous, tant j'ai eu, à les entendre, de surprise et de joie. Le premier, *Débora*, écrit en 1733, n'a pas encore la puissance dramatique des œuvres qui l'ont suivi; il n'est même, à proprement parler, qu'une suite de chœurs. Mais jamais je n'ai entendu des chœurs d'une expression aussi forte, animés à ce point d'un souffle héroïque : tous les sentimens d'un peuple religieux et guerrier s'y traduisent tour à tour avec une précision pour ainsi dire littérale, et revêtus d'un magnifique appareil d'harmonie et de timbre. Le second acte, notamment, avec ses trois grands chœurs de structure si diverse, un chant de colère, un chant de volupté, et un chant de foi, m'a paru comparable aux morceaux les plus parfaits d'*Israël en Égypte* et de *Judas Macchabée*.

Mais que dirai-je d'*Hercule*, que l'on nous a joué aux séances suivantes? Je ne connais rien dans l'œuvre de Hændel qui produise, avec des moyens aussi simples, un aussi grand effet d'émotion tragique. C'est un drame, *les Trachiniennes* de Sophocle imitées presque scène pour scène, un drame plein de passion et de vie, comme les drames de Gluck, mais où la passion et la vie s'offrent à nous sous une forme essentiellement poétique, dans un merveilleux ensemble de mélodies et de contrepoints. Seul Beethoven, dans sa *Messe solennelle*, a retrouvé le secret de cette expression à la fois si profonde et si riche; mais il y a dépensé ce qui lui restait de forces, tandis qu'on dirait qu'à Hændel toute expression venait sans le moindre effort, et que d'un seul regard il entrait jusqu'au fond des âmes. Hercule, Déjanire, Hyllus, Iole, à peine se montrent-ils que nous les connaissons à jamais, et autour d'eux c'est le chœur qui rythme l'action, tantôt nous préparant aux catastrophes prochaines, tantôt nous apitoyant sur la misère de vivre, et tantôt encore glorifiant l'amour en des chants qui serpentent et s'enlacent doucement, et nous laissent comme un souvenir de tendres caresses.

Telles sont les chères et profondes jouissances que viennent de nous offrir, au nom du vieil Hændel, deux musiciens allemands, dans le même temps où les musiciens anglais se décidaient enfin à ne plus prendre au sérieux le génie de ce *maître des maîtres*. Et je sens bien qu'il me faudrait maintenant, suivant l'usage, esquisser un parallèle entre Hændel et Bach : car l'ombre de Bach s'est projetée si large sur notre horizon musical qu'elle a complètement recouvert celle de l'auteur d'*Hercule;* et quiconque parle de ce dernier avec un peu d'amour est pour ainsi dire tenu de s'en excuser aussitôt devant son rival plus heureux. C'est à quoi, cependant, je ne pourrai me résoudre, non seulement parce que je ne me reconnais pas l'autorité qui conviendrait pour une comparaison de ce genre, mais surtout parce que, dans

le cas particulier de Hændel et de Bach, cette comparaison me paraît plus dangereuse encore qu'inutile. C'est elle qui, en Angleterre comme chez nous, par le seul fait de son existence, a causé le plus fort dommage à la renommée de Hændel, ou plutôt c'est elle qui nous a si longtemps détournés de cet homme prodigieux, simplement parce qu'elle nous a fait croire que Jean-Sébastien Bach pouvait nous procurer, plus subtiles et plus variées, des joies musicales d'une espèce pareille. Tandis qu'il n'y a jamais eu deux arts plus différens que celui de Bach et celui de Hændel ; et pour être nés la même année, dans le même pays, pour avoir tous deux employé la même langue, ces deux maîtres n'en sont pas moins aussi éloignés l'un de l'autre que, par exemple, Diderot de Buffon, ou Lamartine de Michelet. Tout les sépare : les circonstances de leur vie, leur éducation musicale, leur caractère, mais surtout leur métier et la conception qu'ils se sont faite de l'idéal artistique. Et de là vient qu'à les rapprocher on risque de les méconnaître tous deux, car ils ont employé leur génie à deux arts différens. Bach a été un poète lyrique. Toute sa vie, et sous toutes les formes, ce sont les émotions de son propre cœur qu'il a essayé de traduire. Et toujours Hændel, au contraire, a été un dramaturge, un infatigable créateur d'âmes vivantes et de sentimens en conflit. Mais il a été, lui aussi, un poète ; et si l'œuvre de Bach est plus intime et d'un agrément plus raffiné, combien la sienne, en revanche, est plus haute, plus sûre, plus *parfaitement* belle ! Seule, peut-être, elle nous donne le sentiment de la perfection toute pure : avec l'univers de passion qu'elle agite dans ses contrepoints, toujours elle reste harmonieuse et sereine, semblable, en vérité, aux nobles figures de Phidias, ou à ces cartons de Raphaël, si vivans et si dramatiques, et cependant baignés d'une atmosphère sacrée. Hændel est le grand *classique* de son art : tel il est apparu, jadis, à tous les musiciens, à Gluck, à Mozart, à Beethoven, et déjà à Sébastien Bach lui-même, qui le vénérait comme un dieu. Et ce serait assez, je crois, de quelques fêtes encore comme celles où je viens d'assister pour remettre son œuvre au rang qui lui sied.

T. DE WYZEWA.

REVUE LITTÉRAIRE

LA POÉTIQUE NOUVELLE

Il est bien difficile de parler des jeunes poètes sans un peu de mauvaise humeur. Depuis tantôt quinze ans qu'ils occupent la scène, ils semblent avoir pris à tâche de lasser la patience et d'énerver l'attente. Par de belles promesses et par un air d'assurance, ils ont éveillé la curiosité ; ils la tiennent encore en suspens. Rien de plus séduisant que leurs intentions, rien de plus décevant que leurs œuvres. Sans doute si jusqu'à présent ils n'ont réussi qu'à demi dans leur tentative, ce n'est pas leur faute et il faudrait plutôt les en plaindre. Mais ils ont une attitude de défi. Ils sont prétentieux au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ils ont le dégoût de la simplicité et l'horreur du bon sens. Ils abondent en paradoxes dont on souhaite qu'ils ne soient pas dupes. Ils sont hérissés et abscons. Le moindre d'entre eux trouve tout naturel que pour aller à la conquête de son maigre rêve nous fassions autant d'efforts que pour forcer la pensée de Gœthe ou démêler le symbolisme de Dante. S'il nous semble, après l'épreuve faite, que nous sommes mal récompensés de notre peine, qu'il y a disproportion entre l'effort et le résultat, et que, comme on dit, nous sommes volés, ils nous répondent qu'il faut donc nous en prendre à nous-mêmes, attendu qu'ils ne nous ont pas priés de les lire et qu'ils ont fait serment de n'écrire que pour eux. Bien sûr nous ne les en croyons pas ; nous savons de reste ce que valent ces sermens de littérateurs. Mais pourquoi aller au-devant de ces hommes si peu hospitaliers? pourquoi leur témoigner une bonne volonté qu'ils accueillent de si mauvaise grâce? et puisqu'ils se montrent si jaloux de leur solitude, pourquoi ne pas les y laisser se complaire — ou se morfondre?

J'ai dû traduire cette impression, d'abord pour être tout à fait sin-

cère, ensuite pour que les écrivains dont je parle ne puissent pas m'accuser de ne les avoir pas lus. Je suis d'ailleurs très disposé à croire que le mouvement de rénovation poétique est le plus intéressant, si peut-être même il n'est le seul, qui se soit dessiné en ces dernières années. Nos poètes ont vraiment le souci de faire quelque chose de nouveau. Ils l'ont à un bien plus haut degré que les romanciers et les écrivains de théâtre, contraints au surplus par les conditions mêmes de leur art d'être très conservateurs. Idéalisme, symbolisme, mysticisme, tous les mots qui défraient nos discussions littéraires, ce sont eux qui les ont mis en circulation. Toutes les modes variées et changeantes ils les ont suivies ou ils les ont faites. Ils se sont prêtés à toutes les influences qui peu à peu transforment notre vision. Ce sont des gens inquiets. Ils se cherchent en gémissant. On les a pris d'abord pour des mystificateurs ; ils sont de bonne foi : leur persévérance et la continuité de leur effort le prouvent suffisamment. Ils ont cette vertu, rare à notre époque, de la conviction et de l'enthousiasme. Ils se sont déjà rangés sous des bannières différentes et ils ont entre groupes rivaux échangé plus d'un coup ; néanmoins ils ont des tendances communes. Ils forment une école. Et quoiqu'on ait coutume de protester contre ce que le mot a de pédantesque, il n'est pas de mouvement fécond en littérature qui n'ait été marqué par la fondation d'écoles nouvelles. Ils ont à défaut d'idées très nettes des aspirations qu'ils tâchent de rendre de moins en moins confuses. Ils s'efforcent de voir clair dans leurs propres théories. Rarement avait-on accumulé plus de traités ni plus de commentaires. Depuis le livre déjà ancien de M. Charles Morice sur la *Littérature de tout à l'heure*, en passant par le *Traité du Narcisse* de M. André Gide et par les minutieuses études de métrique de M. Robert de Souza, ce ne sont qu'exégèses et ce ne sont que gloses. Peu à peu, du vague des formules et de l'incomplet des œuvres une esthétique se dégage. Je voudrais en indiquer les quelques points qui me semblent acquis.

Faute d'une œuvre où les idées nouvelles se trouvent tout à la fois condensées et illustrées, nous serons obligés de recueillir çà et là les élémens épars d'une poétique. Nous nous adresserons surtout aux livres de M. Henri de Régnier. Celui-ci semble bien entre ses compagnons d'âge être le plus richement doué. Il a fait de très beaux vers, remarquables par l'éclat et la sonorité. Soit qu'il nous montre les

Satyresses dont la main folâtre saccage
Les lys présomptueux qui frôlent leurs genoux,

ou soit qu'il fasse parler la sirène au moment où elle va se replonger dans l'onde maternelle :

— Ma poitrine avec ses deux seins en avant
Surgira de ma robe autour de moi tombée

Et debout, un instant, auprès de l'eau bordée
D'iris et de glaïeuls et de plantes flexibles,
Je me tiendrai, pareille aux nymphes invisibles
Qui hantent la forêt ou, sirènes, la mer ;
Alors je descendrai rose dans le flot clair
Avec sa grande ride en cercle autour de moi.

M. de Régnier a ce don de l'expression imagée et chantante où on reconnaît le poète. Il a commencé par subir la discipline parnassienne, et il s'en souvient jusque dans son dernier recueil, où telle vision antique fait songer à quelque pastiche de Ronsard. Il a fréquenté chez Leconte de Lisle et chez M. de Heredia avant de prendre M. Mallarmé pour maître et pour émule M. Vielé-Griffin ; c'est chez lui qu'on voit le mieux la fusion des traditions d'hier avec les plus récentes influences. Dans ses derniers livres : *Tel qu'en songe*, *Contes à soi-même*, *Aréthuse*, se précise son idéal personnel d'une mélancolie très noble. Il a une imagination somptueuse et une âme triste. Et derrière le décor de ces poèmes aux lignes harmonieuses et larges, où des héros et des dames, des chevaliers et des pèlerins errent parmi des forêts merveilleuses, traversent des villes de rêve, heurtent à des châteaux emblématiques, il semble qu'on entende l'accompagnement d'un invisible orchestre wagnérien. — On ne saurait non plus négliger M. Francis Vielé-Griffin. C'est lui qui est considéré dans son groupe comme le plus hardiment novateur et c'est à lui que revient la plus grande part d'influence. Aussi, quand on ouvre sans méfiance ses petits livres : *les Cygnes*, *la Chevauchée d'Yeldis*, Πάλαι, est-on d'abord tout à fait déconcerté. Tout de suite on perd pied. Toutes nos habitudes intellectuelles nous rendent inaccessible cette poésie qui ne se rattache à aucune tradition française. Cet Américain transplanté en Touraine n'a pas du tout la même façon que nous de lier ses idées. Ou plutôt, idées, souvenirs, émotions, impressions, ce dont il se soucie le moins c'est de les relier ; il les laisse se succéder au hasard ou peut-être au gré d'on ne sait quelles associations très subtiles et qui échappent. On essaie d'abord de comprendre, ce qui, pour nous autres Français de France, est toujours la première démarche de notre esprit, jusqu'à ce qu'on ait compris qu'il n'y a rien à comprendre et qu'il faut plutôt se laisser bercer par une mélodie qui n'est pas sans charme. Ce sont des choses incohérentes et douces. M. Vielé-Griffin a plus de tendresse que de force, une imagination plus délicate qu'éclatante et son expression est souvent voisine de la prose. Son âme vague flotte à tous les mirages, se dissout à toutes les brises. C'est le chuchottis des feuilles

Entre les peupliers mirés
Au grand ruisseau de Loire étale.

Un nouveau venu, M. Albert Samain, a donné l'autre année sous ce titre : *Au jardin de l'infante*, un volume de vers tout plein de l'influence

de Baudelaire et d'où celle même de Banville n'est pas absente. Ce sont des vers de sensualité triste qu'on aimerait à entendre sur la fin de quelque fête vénitienne accompagnés par les violons et les violes d'amour. — Je pourrais en citer d'autres. Nous avons beaucoup de poètes, venus de beaucoup de pays ; car ce qui caractérise le personnel poétique d'aujourd'hui c'est que la carte des deux mondes s'y échantillonne. On en trouverait le dénombrement imposant dans le volume que M. Georges Docquois vient de consacrer au *Congrès des Poètes* (1). Ce congrès avait pour objet d'élire un successeur à Leconte de Lisle dans le « respect des jeunes », comme on élit un conseiller municipal ou un membre du conseil des prud'hommes. Si la consultation était bizarre, les réponses ont été assez insignifiantes. Du dépouillement des votes il ressort que les jeunes poètes se recommandent non plus de Coppée ou de Sully Prudhomme, mais de Verlaine et de Mallarmé. On s'en doutait bien un peu.

L'idéalisme est à la base de la Poétique nouvelle. La poésie est chose de rêve. Le poète est le rêveur. Mais à ce mot de rêve il faut restituer tout son sens et y faire entrer la théorie elle-même de la connaissance telle que l'entendent les philosophes. Nous ne connaissons que nous-mêmes; en nous étaient les êtres à qui nous avons tendu la main et les choses auxquelles nous nous sommes heurtés ; en nous était le parfum de la fleur, en nous les épines où nous nous sommes déchirés; et les routes aux lointains obscurs où notre destin s'égarait ne menaient qu'à notre âme. C'est le sens de la légende de Narcisse. Nous sommes pareils à l'enfant grec amoureux de son image et qui meurt du désespoir de n'en avoir pu saisir la réalité. Comme lui, nous nous apercevons dans le miroir qui ne reflète d'autre visage que le nôtre. Ceux qui sont soucieux de savoir restent longuement accoudés dans cette contemplation d'eux-mêmes. Mais bien peu savent s'y absorber. Les apparences nous sollicitent: nous nous laissons prendre à leurs séductions. Pendant les heures du jour la lumière se joue aux objets, les fait saillir en relief et leur prête de vives couleurs ; il y a des voix et des caresses dans l'air : c'est le bruit, c'est le mouvement, le spectacle animé et varié, le décor qui nous abuse. A mesure que l'ombre revient, les couleurs s'effacent, les contours s'estompent, les bruits se taisent, les prestiges s'évanouissent, l'âme se ressaisit, consciente dans le silence et dans la mort de tout, d'être seule vivante... L'homme part au matin, laissant la maison qu'il ne devrait jamais quitter, si plutôt il ne faut que l'absence lui en révèle le charme familier. Il descend par la plaine où s'éveillent les cantilènes et les rondes enfantines. Il entre dans la ville où l'amour l'attend pour l'enlacer dans ses liens de chair. Sur la place se sont réunis les hérauts d'armes, et leurs trompettes remuent

(1) M. Georges Docquois, *le Congrès des poètes;* 1 vol. Bibliothèque de la Plume.

en lui le besoin de l'action. Il est alors en proie à l'orgueil et à l'ambition, à la colère et à la haine; il connaît les rivalités et les luttes. Il va ainsi, suivant de fausses destinées, poursuivant de faux biens, oublieux de soi. La fausseté même de ces biens, en éclatant à la fin, le sauve. Lassé de trop d'aventures et meurtri de trop d'échecs le voyageur reprend le chemin de la maison désertée où n'a cessé de l'attendre la gardienne vigilante qui l'accueille sans lui faire de reproches. Il s'assied au foyer éteint. Il se repose sous la treille vendangée. Il se souvient. Il comprend et il juge. Il revoit les espoirs et leur mensonge, les désirs et leur vanité, les jouissances et leur amertume, la gloire et son néant. Il est triste, de cette tristesse désabusée qui lui enseigne le sens de la vie. Il trouve une sorte de joie, la seule qui ne trompe pas, dans cette contemplation silencieuse. — Et cette contemplation n'est pas égoïste. Car il y a une solidarité entre les hommes et chacun porte en soi le dépôt de l'humanité tout entière. En nous étudiant nous-mêmes, nous étudions tous les autres. Nous apprenons à connaître l'homme dans ce qu'il a de plus général, dans sa nature et dans les lois de cette nature, dans ses traits essentiels et qui ne changent pas. Nous prenons conscience de la destinée universelle. Les idées nous apparaissent dans leur pureté. La loi morale se découvre, aussi radieuse dans nos cœurs que le ciel étoilé sur nos têtes. C'est ainsi que, dans l'apaisement des sens, dans le silence des passions, dans l'oubli des intérêts, l'âme repliée sur elle-même contemple en soi l'absolu.

C'est du « rêve » ainsi interprété que la poésie doit être la traduction.

On voit déjà que cette conception diffère également de celle du lyrisme romantique et de la poésie parnassienne. Le poète romantique tire toute son inspiration des accidens de sa vie sentimentale. Il s'attache à faire saillir ce qu'il y a en lui de plus individuel, dans sa destinée de plus exceptionnel, et par quoi il diffère des autres. Son regard est concentré sur quelques points particulièrement douloureux, ou sur tels passages de bonheur dont il perpétue le souvenir dans ce qu'il a de plus précis et de plus aigu. La poésie dont nous esquissons le programme ne fait pas de place à l'individuel. Elle ne retient que les traits par où nous nous ressemblons tous; en sorte que dans ses œuvres comme chargées d'humanité tous les hommes se puissent reconnaître. Elle ne dit pas telle douleur née un jour d'une aventure singulière; mais elle répète cette plainte qui traverse les siècles, aussi vieille que le monde, étant née du mal de vivre. Elle ignore les nuances, le détail et l'accident; elle ne reproduit que des sentimens très généraux, que des états d'âme indiqués largement, comme ces paysages qu'on voit dans les toiles de Puvis de Chavannes réduits aux grandes lignes, aux plans essentiels, aux masses de lumière et d'ombre. — Pour ce qui est de la poésie parnassienne, son grand principe, comme

aussi bien celui de toute littérature réaliste, est la « soumission à l'objet ». Le poète s'efface, comme dans l'œuvre impersonnelle et objective de Leconte de Lisle. Il laisse la parole aux choses. C'est en vertu du même principe et alors même qu'il semble s'en écarter le plus, que M. Sully Prudhomme décrit les réalités de la vie intérieure, et M. Coppée les réalités de la vie moderne. Mais si les choses ne sont que des apparences, il ne saurait plus être question de s'y soumettre. Le monde n'est qu'une création de notre esprit; et notre esprit reste donc libre à tout moment de le recréer à sa guise et de le façonner au gré de sa fantaisie. Pour lui ni le temps n'existe, ni l'espace; et il ne se soucie ni de géographie ni d'histoire. Tous les élémens du monde sensible lui appartiennent et il les recompose en vue de la fin qu'il veut signifier. Sa tristesse, s'il lui plaît, va prendre forme et vie et marcher devant lui. Elle sera une femme aux yeux de songe, reflétant des songes très anciens, à la voix qui semble venir du lointain des âges. Elle sera vêtue d'une robe dont les tons s'accordent à la pâleur de son teint et dont les plis retombent suivant un rythme. Elle tiendra à la main la tige allongée d'une fleur au large calice. Il y aura des mauves dans le jardin; et le soleil se couchera derrière les arbres et les tourelles dont le profil agrandi se mire au lac voisin, ainsi qu'on le voit dans les toiles des peintres anglais. — Et tout cela se déduit logiquement du principe une fois posé. Dans une poésie de rêve le point de vue général se substitue au point de vue particulier, et le sentiment du réel disparaît pour faire place à l'artificiel.

De ce que l'homme est enfermé en lui-même il ne s'ensuit pas qu'il n'existe aucune communication entre lui et ce qu'on appelle la Nature. Bien au contraire, entre le monde intérieur et le monde extérieur il y a une correspondance intime et secrète. Seulement elle ne nous est pas perceptible par les moyens ordinaires de la connaissance. Les sens s'arrêtent à l'enveloppe matérielle, incapables de pénétrer jusqu'à ce qui est derrière elle et qu'elle leur cache. La raison ne perçoit rien hors ce qui se moule dans ses cadres et se plie à son ordre logique. Mais nous devinons bien que tout l'être ne saurait tenir dans ces cadres trop étroits : un instinct nous avertit que la somme indigente de notre connaissance est débordée de tous côtés par l'inconnaissable. Nous sommes entourés par le mystère. Il est comme l'atmosphère où baigne notre sensibilité. Nous en avons parfois la révélation subite et partielle, et il nous semble que nous en avons effleuré quelque point devenu tout à coup tangible. Comment s'expliqueraient sans cela ces pressentimens dont l'angoisse étreint les plus aguerris, ces terreurs soudaines ou ces joies sans cause, cette tristesse dont nous emplit le crépuscule comme si la nuit se faisait en nous, cette légèreté de l'âme dans la fraîcheur matinale, ces rapides passages où nous communions avec toute la nature? Un coin s'est soulevé du voile qui retombe aussi-

tôt. Une brusque déchirure s'est faite. La sensibilité des hommes se mesure à ce sens qu'ils ont du mystère. Tandis que les esprits enfoncés dans la matière nient tout ce qui n'est pas elle, quelques-uns par miracle échappent à son oppression. Les autres hommes ne voient dans la forêt que de l'ombre et n'en goûtent que la fraîcheur : le poète y aperçoit un fantôme qui le cherche et il converse avec la Dame de la forêt. Les hommes disent que les sirènes n'existent pas, qu'il n'y a pas de faune accroupi dans les blés, et que les hêtres tombent sans que la hache qui les frappe rougisse du sang de la dryade. Le poète aperçoit dans les choses des visages qui le regardent; il discerne des pleurs dans la pluie, des voix dans la nuit; il entend le silence où quelqu'un est vivant. C'est pourquoi les hommes le traitent de fou, le clouent au mât du navire et le crucifient aux arbres du chemin. « Certes, dit quelque part M. Taine, il y a une âme dans chaque chose, il y en a une dans l'univers; quel que soit l'être, brut ou pensant, défini ou vague, par delà sa forme sensible luit une essence secrète et je ne sais quoi de divin que nous entrevoyons par des éclairs sublimes sans jamais y atteindre et le pénétrer. Voilà le pressentiment et l'aspiration qui soulèvent toute la poésie moderne ». A l'âme humaine répond l'âme des choses, une âme dont les formes extérieures ne sont que les manifestations et que les symboles.

De là une façon particulière d'envisager les choses, non plus en elles-mêmes mais dans leur signification emblématique et par rapport aux idées qu'elles sont chargées d'éveiller en nous. Au procédé de la description se substitue celui de l'allusion. Le malheur est que, pour saisir ces correspondances, il faudrait que nous fussions très près de la nature, et que nous en sommes très loin. Tout le travail de la civilisation contribue à nous en écarter. Notre pensée est circonscrite dans la barrière des idées qui délimitent et ferment son horizon. Devenue incapable de symbolisme, elle l'a remplacé par un procédé qui n'en est pas seulement différent, mais qui est le procédé inverse ou contraire : c'est l'allégorie. Le symbolisme consiste à découvrir sous l'enveloppe matérielle le contenu idéal. L'allégorie part d'une idée abstraite qu'elle revêt ensuite laborieusement d'une forme concrète. La faculté de créer des symboles n'appartient qu'à l'imagination toute neuve, voisine des choses, presque mêlée avec elles et qui n'a pas encore distingué sa vie de leur vie. Les enfans n'aperçoivent le monde que sous l'aspect du merveilleux; peut-être à qui saurait les entendre les chansons qu'ils inventent porteraient-elles comme un témoignage balbutié de l'universel mystère. Les peuples au temps de leurs origines ont ce don de l'imagination plastique : alors prennent naissance les religions et les mythologies. C'est ce même don de plus en plus atténué qui est la source des fables et des contes. Certaines époques d'ignorance et de misère sont particulièrement fertiles en légendes : la légende fleurit sur la terre

douloureuse du moyen âge. Au lieu d'inventer de froides allégories, comme on s'y évertue dans les époques dénuées de sentiment poétique, le poète d'aujourd'hui reprendra les vieux thèmes des symboles primitifs. Profitant du travail des siècles, de l'affinement de la sensibilité, de la complication de l'intelligence, il y apercevra des analogies nouvelles, il y découvrira un sens inattendu. L'âme moderne peut s'exprimer encore par les récits de la Légende dorée, et elle a recommencé de tourner dans le cycle de la Table-Ronde. Si nous prenons plaisir à entendre conter *Peau d'Ane*, c'est que sa robe couleur du temps est de la couleur aussi de notre rêve. *Barbe-Bleue* peut n'être qu'une histoire pour faire peur aux petits enfans, ou c'est une image de la sensibilité avide et déçue. Mais, pour le sens qui continue de s'en dégager, ni légendes ni fictions ne valent ces mythes toujours jeunes : Ariane, Eurydice, Hercule, nés aux rives lumineuses de la Grèce, au pied des collines mesurées, dans les plaines bruissantes, au bord des fleuves habités par les cygnes, au bord des grèves où s'en vient mourir le chant immortel des sirènes.

C'est justement à l'interprétation de l'un de ces mythes grecs que M. Henri de Régnier doit le meilleur de ses poèmes et celui qui jusqu'ici donne l'idée la plus complète de ce que cherche à être cette poésie renouvelée : *l'Homme et la Sirène*. Aux dernières étoiles de la nuit finissante, venue d'un navire qu'on ne voit pas, on entend la voix du veilleur qui signale des sirènes sur la mer. L'aube devient de plus en plus claire. Peu à peu on distingue une grève où est assis un jeune homme couvert de vêtemens amples et sombres. Sur ses genoux repose la tête d'une femme couchée et nue. Qui est cette femme et d'où vient-elle ? Il n'en sait rien, ne sachant rien d'elle que sa beauté. Elle lui sourit en s'éveillant, car elle est accueillante et douce. Elle lui offre des fleurs, la fleur de ses lèvres, la fleur de ses seins. Elle s'offre toute à lui, et lui offre en elle toute la volupté des choses.

Sens
L'odeur de ma peau moite, et touche ma peau nue
Où toute une tiédeur en parfums m'est venue
Qui m'accable et m'embaume, et tu respireras
En mon souffle l'odeur de toute la forêt.
Oh ! mes yeux purs sont frais en moi comme des sources.
Des endroits de ma peau se veloutent de mousses;
Il me semble aujourd'hui que mes seins sont éclos.
Si je pleurais, de doux ramiers seraient l'écho,
Et des abeilles sont éparses dans mes rires,
Et parmi la douceur de l'air où je m'étire
Je me semble plus grande et je me sens plus belle
Et magnifique de la Vie universelle.

Mais l'homme ne se contente pas de jouir de cette chair. Il en voile la nudité; il tresse en nattes la masse des cheveux ; il charge les doigts

de bagues, il chausse les pieds de sandales. Il veut éveiller la pensée chez celle qui doit être sa compagne, la femme. Au soleil couchant, sur la même grève, il est étendu mort. Elle se penche sur celui qu'elle a tué, pitoyable et le plaignant de son erreur. Hélas! pourquoi ne l'a-t-il pas comprise? pourquoi l'a-t-il appelée vers des destins pour lesquels elle n'était pas faite? Elle n'était pas faite pour la vie de la conscience et pas née pour avoir une âme. Elle appartient aux choses qui peu à peu la reprennent, à la nature où elle va rentrer, à la mer où tout à l'heure du haut de la proue le veilleur apercevra mêlée à l'écume sa chevelure d'algues. — Ce petit poème nous présente harmonieusement fondus les deux élémens d'une poésie symbolique : d'une part, une fiction suffisamment plastique, valant par elle-même, d'un charme sensuel et mortel ; d'autre part, une signification très claire qui gagne à ne pas être précisée et résumée dans une formule abstraite. Tout au plus regretterai-je qu'au lieu de faire vivre les acteurs de son drame, le poète n'ait su que les faire parler et s'épancher en des monologues à la manière des personnages de notre tragédie classique.

De son côté, M. Vielé-Griffin avait tenté dans la *Chevauchée d'Yeldis* quelque essai analogue. Yeldis est une jeune femme dont le vieux mari eut l'heur de mourir. Elle part au soir vers un but inconnu, entraînant après elle la chevauchée galante et joyeuse de ceux que l'amour force à la suivre. Il y a là Philarque, qui fut un savant subtil ; Luc, bel homme et fat ; Claude, le joueur de viole, et Martial le paladin, et d'autres parmi lesquels est le poète. Ils s'en vont sur la route, qui se déroule et s'allonge sans fin comme dans les rêves. Tant que Philarque et Luc se lassèrent et s'en furent sans adieux. Claude mourut. Alors, beau de sa jeunesse, fort de son amour, Martial prit dans ses bras la jeune femme, et, sur son cheval lancé au galop, il emporta Yeldis souriante... Le défaut serait ici que le symbole est presque trop transparent, le récit trop grêle, décelant une certaine gaucherie et pauvreté d'imagination.

Nous ne pouvons entrer dans les mille détails et dans les infiniment petits de la technique. Encore devons-nous indiquer comment l'application de la même conception générale aboutit à d'importans changemens dans la forme. Si la poésie est chose de rêve, elle ne doit pas l'être seulement pour le poète, il faut qu'elle le soit aussi pour le lecteur. L'alexandrin tel que l'ont forgé les parnassiens a une sorte d'éclat dur dans un contour précis et arrêté. En dépit de l'appauvrissement ou même de la suppression totale de la rime, on désespère de le rendre assez ductile et fluide pour qu'il ne risque pas de donner à la pensée une précision factice. Aussi ne le conserve-t-on que pour mémoire et, pour ainsi dire, comme moyen de repère. En fait on le remplace par des séries ou des « laisses » de vers à peine assonancés, de coupe irrégulière, de rythme capricieux, où s'exprime

librement la sensibilité de chacun. On a noté bien des fois l'influence de la musique et des plus récentes modes musicales sur la nouvelle poésie. Tout l'effort consiste à rapprocher le système de la versification des combinaisons de la musique, dont c'est le propre de n'éveiller en nous que des émotions vagues et de nous induire au rêve.

Peut-être aperçoit-on maintenant ce qu'il y a de vraiment neuf et de légitime dans la tentative des jeunes poètes. Ils se font de l'essence même de la poésie une idée à la fois très haute et très juste. Ils se rendent bien compte que tout art est vain qui n'enferme pas un contenu humain et qui est vide de pensée. Ils se souviennent que tous les essais d'explication du monde donnés par les religions et les métaphysiques ne sont que les plus ingénieux des poèmes. Mais ils se tiennent en garde contre l'erreur inhérente à ce qu'on appelle la « poésie philosophique ». Ils comprennent que la poésie doit procéder non par raisonnement, mais par intuition. De même ils essaient d'apporter dans la composition, soumise aux règles d'une rhétorique trop impérieuse, plus d'imprévu et de fantaisie. Ils tâchent à rendre tout ensemble plus souple et plus complet l'instrument du vers. Ils donnent toute leur attention à l'élément qui appartient en propre à la poésie : l'agencement musical des rythmes et des syllabes. Ils veulent faire de la poésie vraiment une synthèse de tous les arts, et un genre différent de tous les autres.

Maintenant, et dans l'intérêt même d'une réforme que pour ma part je souhaite vivement de voir aboutir, il me sera permis d'indiquer les points faibles du système et tels dangers qui pourraient en compromettre le succès. La première objection qui se présente à quiconque vient d'ouvrir un de ces livres à couverture bizarre porte sur la question du vers libre. Car d'abord on n'a pas prouvé que l'alexandrin méritât tous les reproches sous lesquels on a tôt fait de l'accabler. Mais ensuite si on supprime une sorte de vers, il serait bon de la remplacer par une autre; or, le prétendu « vers libre » est, jusqu'à ce jour, tout à fait inexistant. Quand M. de Régnier écrit :

Si tes lèvres ne m'ont pas maudit de tout le reproche de leur pâleur,
Si tes tristesses m'ont pardonné de toute la bonté de leur douleur,
Si ta bouche ne fut pas aride de m'avoir appelé en vain,
Si tes yeux ne furent point implacables d'avoir pleuré,
Si mon souvenir te fut doux
De toute la peine endurée,
Si l'ombre du sépulcre (peut-être) garde ta face calme,
Si ceux qui t'ont enlevée (peut-être) ont dit :
Qu'elle est belle et douce dans la mort
Et pardonnante dans la mort!
Oh! laisse-moi rentrer dans la vieille demeure,
Je suis celui qui prie et qui pleure.

ou quand M. Vielé-Griffin aligne ces mots :

Vieille Rome,
Force
Hautaine et triste,
Vaine et sans art que pour l'hégémonie
Qui foulas d'un pied lourd le verger d'Ionie
Et fis stérile le vrai sang du Christ, etc.

il se peut bien qu'ils obéissent à une musique intérieure : pour nous qui n'avons pas la clef de leur musique nous ne voyons dans ces séries de mots que des lignes quelconques disposées d'après une typographie fallacieuse. On a maintes fois essayé en France de se passer de la rime, on n'y est jamais arrivé : apparemment parce que la rime est chez nous constitutive du vers. Ce qui est plus nouveau et ne paraît guère moins chimérique c'est d'inaugurer un système de versification où les lois soient remplacées par le bon plaisir. Des trois élémens dont se compose le vers on supprime l'un qui est la rime, et on laisse les deux autres, nombre et agencement des syllabes, à la fantaisie personnelle. On voit aisément ce qui reste. A ce compte, il n'est pas de prose qu'on ne puisse à aussi juste titre faire passer pour vers. Et peut-être n'était-ce pas la peine de faire tant d'affaires pour revenir finalement à ce système bâtard de la prose poétique dont on s'est jadis tant moqué. Le vers libre est cela même : prose poétique, prose rythmée, prose musicale, prose précieuse ou de quelque épithète qu'on veuille la décorer, mais toujours de la prose.

Il serait temps aussi d'en finir avec cette fameuse « théorie de l'obscurité » que la nouvelle école a élevée en effet à la hauteur d'un dogme. On nous dit que le poète est en droit d'exiger de la part du lecteur un effort ; mais aussi ne demandons-nous pas qu'on fasse des vers « pour lire en wagon. » On soutient qu'il n'est pas nécessaire pour la poésie d'être comprise, mais uniquement d'être sentie ; il n'en reste pas moins que l'objet de la littérature est d'abord d'exprimer des idées, et quoi qu'on puisse faire pour les confondre, la poésie n'est pas la musique. On cite l'exemple de grandes œuvres qui ont comme des parties d'ombre ; encore faut-il que la partie le plus aisément accessible nous donne envie de pénétrer l'autre. On dit aussi que le vague a sa vertu en soi et que la pensée qui se voile en devient plus attirante, qu'un style n'est limpide que parce qu'il est trop peu chargé de matière, que les idées simples sont les idées courtes ou banales, et que l'obscurité est une condition de la profondeur. Voilà de belles choses. Mais toutes les raisons ne servent de rien pour nous donner du plaisir. Et les argumens les plus subtils ne nous feront pas prendre pour des poèmes tels rébus indéchiffrables dont nous soupçonnons que le mot n'existe pas. C'est une plaisanterie dont au surplus personne n'est dupe. Le symbolisme, par sa définition même, est tenu d'être intelligible, puisque le symbole n'y prend de valeur ou même n'existe à titre de symbole

qu'autant qu'on en aperçoit l'application. L'obscurité n'est pas un caractère essentiel de la poésie symboliste non plus que d'aucune autre. C'est le défaut ordinaire de gens qui n'ont pas vu bien clair dans leur propre pensée.

Est-il indiscret de souhaiter en terminant que nos poètes arrivent enfin à débrouiller leurs idées? D'autre part, ce ne sont pas les bonnes intentions qui leur manquent. Mais pourquoi est-ce qu'ils se hâtent si peu de les réaliser? Je sais qu'il est assez vain d'adjurer les gens d'écrire un chef-d'œuvre; mais c'est qu'en littérature comme ailleurs on ne peut se dispenser d'arriver à temps. Il y a pour les tendances littéraires un moment où il faut qu'elles aboutissent, sous peine de s'épuiser et de disparaître sans avoir rien produit. La poésie nouvelle est à peine née; elle a déjà ses lieux communs, ses procédés quasiment mécaniques, son jeu d'énigmes, son répertoire d'emblèmes en tous genres, son fatras et sa défroque. « Je souhaiterais, dit l'un de ses théoriciens, qu'on nous laissât enfin tranquilles avec le Graal, le cygne, l'oiseau de Siegfried, les casques, les palefrois, les glaives, les cités de rêve et autres lieux communs. C'est une punition injuste que les symboles qui plurent à Wagner, et qui ne valent que par la place qu'il leur assigna, soient devenus le repère et la cheville de tous les débutans de lettres. Est-ce que cette ferblanterie est de la vie?... » Voilà précisément ce qui nous inquiète. Ces indices et quelques autres nous renseignent sur la période que traverse aujourd'hui la poésie nouvelle. C'est la période critique où rien n'est encore compromis, où tout paraît déjà douteux. C'est le moment où l'on se demande, non sans quelque appréhension, si le germe se développera, si la branche va porter des fruits ou se dessécher, si l'idée va prendre forme, — ou la formule se figer en poncif.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Depuis quinze jours, on ne peut pas dire que l'aspect du monde européen soit resté stationnaire. Le kaléidoscope a tourné, et tourne encore : il serait difficile de prévoir quelles images il présentera dans quelques semaines. Rien d'inquiétant en tout cela. La situation reste foncièrement la même, bien que ses manifestations extérieures deviennent de plus en plus complexes. C'est surtout en Bulgarie que les nuages se sont amassés, peut-être pour se dissiper subitement, et cela serait désirable. Mais il y aurait trop de danger à vouloir être prophète ; on s'exposerait à recevoir des événemens un démenti plus ou moins formel. Plus que jamais, — et rien d'ailleurs ne convient mieux à une chronique, — nous écrivons au jour le jour, *ad narrandum*.

La mission bulgare dont nous avons déjà parlé, et qui a été reçue avec tant de bienveillance à Saint-Pétersbourg et à Moscou, est rentrée à Sofia en passant par Vienne. Elle s'est à peine arrêtée dans cette dernière ville, assez toutefois pour s'être vue en butte aux entreprises des journalistes en quête de nouvelles ou d'impressions, et elle n'a su se défendre qu'à demi contre ces assauts. Le métropolite Clément a déclaré à un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* qu'il ne doutait pas de la réconciliation de la Bulgarie et de la Russie dans un avenir très prochain, et que l'accueil fait par le tsar à la délégation bulgare en était le sûr garant. Les journalistes sont indiscrets : le rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* a interrogé le métropolite Clément sur la manière dont pourrait s'opérer la réconciliation, et celui-ci a répondu que la dynastie bulgare devait nécessairement être orthodoxe. Le prince Ferdinand devait-il se convertir lui-même, ou seulement faire élever son jeune fils, le prince Boris, dans la religion orthodoxe? Le métropolite ne s'est pas expliqué sur ce point. Il y a trois ans à peine, la constitution bulgare a été modifiée, précisément pour donner au prince de Bulgarie et à ses descendans la liberté de rester catholiques, et c'est suivant le rite de cette religion que le jeune Boris a été baptisé. Le prince Ferdinand s'est certainement aveuglé s'il a cru que, dans un pays balkanique, le désaccord religieux pourrait subsister longtemps

entre le souverain et ses sujets. Aux difficultés intérieures d'une pareille situation devaient s'ajouter bientôt les difficultés venues du dehors. Rêver et poursuivre une réconciliation avec la Russie, alors qu'on maintenait et qu'on fortifiait contre elle une barrière religieuse, était pure chimère. Henri IV estimait que Paris valait bien une messe : le prince Ferdinand, qui a dans les veines quelques gouttes du sang de Henri IV, est-il du même avis? Sous un langage qui semblait sibyllin, peut-être seulement parce qu'il était embarrassé, le métropolite Clément et M. Théodorof, président du sobranié, ont laissé entendre que tout s'arrangerait sans beaucoup de peine, qu'il suffisait d'attendre un peu; que le prince savait ou saurait ce qu'on attendait de lui; enfin que le cœur de la Russie était toujours magnanime. Quand on leur demandait si le prince Ferdinand avait approuvé l'envoi de la mission bulgare à Saint-Pétersbourg, ils répondaient que oui. Le prince, la mission, le gouvernement russe, tout le monde semblait d'accord ou sur le point de l'être. La réconciliation était à l'ordre du jour. Mais, hélas! au moment même où le métropolite Clément quittait Vienne et s'apprêtait à rentrer à Sofia, où il a été reçu avec un enthousiasme dont nous aurons à parler, paraissait dans les journaux la note suivante, qui porte tous les caractères d'un communiqué officieux : « La Russie n'a aucun motif pour se réconcilier avec le « peuple » bulgare, pour cette simple raison que ce peuple n'a jamais cessé de manifester sa reconnaissance à ses frères du Nord auxquels il doit son indépendance. C'est ce qui explique l'accueil cordial que la députation bulgare a trouvé à Saint-Pétersbourg. De son côté, la Russie, fidèle aux traités, n'entretiendra jamais de rapports avec ceux auxquels on donne indûment le nom de « gouvernement bulgare ». Tant que la Bulgarie officielle restera soumise à un régime illégal imposé par un usurpateur, il ne conviendra pas à la Russie d'avoir des relations avec elle. Le gouvernement russe se place strictement sur le terrain du traité de Berlin, dont il demande l'exécution. D'après ce traité, le prince de Bulgarie doit être nommé par un sobranié légal, et cette élection, après avoir reçu l'approbation de la Porte, doit être ratifiée par toutes les puissances signataires du traité. »

Jamais douche d'eau glacée n'a produit plus d'effet que cette note. On en a contesté l'origine officielle et nous ne voudrions pas la garantir; on s'est demandé s'il fallait la prendre au pied de la lettre; on a rappelé les assurances données à Saint-Pétersbourg aux délégués bulgares, à savoir que le tsar n'avait personnellement aucun grief contre le prince Ferdinand; enfin on a essayé, par tous les moyens, de diminuer l'importance de la manifestation et d'atténuer l'émotion qu'elle a produite. On assure que M. Zankoff, le chef du parti russophile en Bulgarie, aurait dit que si le prince Ferdinand était réélu par un sobranié légal, la Russie le reconnaîtrait. Mais M. Zankoff en est-il bien

sûr? Et si le prince Ferdinand était régulièrement élu par un sobranié légal, conformément aux prescriptions du traité de 1878, serait-il certain, après avoir été reconnu par la Russie, de l'être également par les autres puissances? Il faut l'avouer, la situation du malheureux prince est des plus pénibles, des plus délicates, des plus inextricables. S'il se tourne du côté de la Russie, il aperçoit la face immobile et inquiétante du sphinx; s'il se tourne du côté des puissances occidentales, ce n'est plus à des visages de marbre qu'il a affaire : l'irritation contre lui prend les formes les plus violentes, et, loin d'avoir été atténuée par l'attitude de la Russie, elle y a trouvé pleine licence de se donner carrière. Le prince ne voit que des yeux flamboyans de colère; il n'entend que des paroles de réprobation et presque de haine. Les journaux allemands approuvent la Russie de ne pas le reconnaître : elle fait bien, on ne peut que l'en féliciter. Les journaux autrichiens ne sont pas moins explicites; ils le sont même davantage; ils affirment que le prince Ferdinand a perdu pour jamais les sympathies de l'Autriche et de l'Allemagne. Les puissances du centre comptaient sur lui, il était leur homme, il était leur chose : peu s'en faut qu'elles ne l'accusent de trahison. En un mot, il se trouve vis-à-vis d'elles à peu près dans la situation où était le prince Alexandre de Battenberg à l'égard de la Russie, après l'imprudente équipée qui l'a brouillé avec le tsar. Sa situation est même pire, car le prince de Battenberg, aussitôt que la rupture de la Russie avec lui a été connue de l'Europe, a vu l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre se tourner brusquement de son côté. Il n'a pas cherché à profiter de ces dispositions improvisées, soit qu'il doutât de leur efficacité ou de leur durée, soit qu'il ne voulût pas devenir, entre les mains occidentales, un instrument contre la Russie. S'il s'est abandonné lui-même, du moins il n'a pas été abandonné de tous, et telle est, au moins provisoirement, la triste destinée du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg.

On a été généralement surpris que, dans une détresse aussi grande, il n'ait pas interrompu au plus vite son séjour à Carlsbad et sauté dans le premier train pour revenir à Sofia. Peut-être aurait-il dû le faire aussitôt après l'assassinat de M. Stamboulof. Il a sans doute voulu prendre le temps de réfléchir; mais s'il en avait pris autant, il y a neuf ans, lorsque M. Stamboulof lui a offert la couronne bulgare, serait-il jamais allé à Sofia? Tout porte à croire que l'accueil qu'il recevra aujourd'hui sera réservé : en tout cas il ne sera pas comparable à celui qu'a trouvé le métropolite Clément à son retour de Russie. A lire les récits des journaux, on se croirait transporté aux beaux jours du moyen âge, alors que les évêques dominaient les peuples et faisaient trembler les rois. Le métropolite apparaissait à ses fidèles avec tout le prestige de l'investiture qu'il rapportait de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Plusieurs centaines de personnes étaient allées

l'attendre à Zaribrod, c'est-à-dire à la frontière : toute la population de cette ville et des environs se pressait à la gare. A peine le train a-t-il été aperçu que les hourras ont éclaté. A sa sortie du wagon, le métropolite a été l'objet de manifestations enthousiastes : c'était, disent les dépêches, à qui s'efforcerait de lui baiser les mains. Il a dû prononcer quelques paroles. « La députation, a-t-il dit, a trouvé la Russie animée des mêmes sentimens qui l'ont amenée autrefois à faire la guerre pour la libération de la Bulgarie : la Russie aime aujourd'hui la Bulgarie comme elle l'a toujours aimée. » Et le peuple de crier : « Vive la Russie ! Vive le tsar ! » On ne dit pas qu'il ait ajouté : « Vive le prince Ferdinand ! » A Sofia les mêmes scènes se sont reproduites. Les abords de la gare étaient encombrés de monde. Les corporations étaient là avec leurs drapeaux. Mais ce qui donnait à la fête une signification officielle, c'était la présence de M. Stoïlof, président du Conseil, des ministres de la justice, de la guerre et des affaires étrangères, enfin du maréchal de la cour. Au moment où le métropolite Clément est descendu du train, la foule s'est précipitée sur lui dans un élan que rien n'a pu contenir. Il a dû se réfugier, avec les membres du gouvernement, dans la salle d'attente de la gare, et il a eu beaucoup de peine à en sortir ensuite pour se rendre à son palais. Là, il a fallu qu'il se montrât sur un balcon, pour prononcer les mêmes discours qu'à Zaribrod. La Russie, a-t-il dit d'après les dépêches, ne désire que le bien et la prospérité de la Bulgarie : et il a affirmé que le prince et le gouvernement, s'ils agissaient de concert, réussiraient certainement à atteindre le but désiré de tous, — paroles un peu vagues, qu'il faut laisser à l'avenir le soin d'expliquer et de confirmer. Quoi qu'il en soit, les sentimens de la Bulgarie envers la Russie, longtemps étouffés dans leur manifestation extérieure par le dur despotisme de M. Stamboulof, ont fait tout d'un coup une explosion formidable. Le gouvernement et le prince lui-même ont contribué à déchaîner ce mouvement lorsqu'ils ont autorisé la députation bulgare à se rendre à Saint-Pétersbourg : auront-ils maintenant la force de le contenir ou de le régler? Quant à la Russie, son attitude paraît très nette, très claire, très positive si l'on se reporte au texte littéral du traité de Berlin qu'elle invoque, mais très confuse, obscure même, et négative si l'on se reporte à l'état de choses qui existe en Bulgarie depuis près de dix ans.

Ce n'est donc pas sans quelques préoccupations que les regards se tournent vers les Balkans. Toutefois, une des principales causes d'inquiétude qui venaient de là semble avoir disparu, et c'est un fait à enregistrer avec satisfaction. Bien que le gouvernement bulgare ait montré une médiocre énergie à combattre sur son territoire la formation des bandes destinées à passer en Macédoine pour y fomenter une agitation révolutionnaire, cette agitation est arrivée à son terme. L'entente unanime des grandes puissances n'a pas peu contribué à atteindre

ce résultat. Elles ont déjà sur les bras la question arménienne ; le moment serait bien mal choisi pour se charger par surcroît de la question macédonienne. Nous ne dirons qu'un mot de la question arménienne, c'est qu'elle reste ouverte : les gouvernemens qui ont pris à tâche d'obtenir du Sultan une solution raisonnable n'y ont pas encore réussi, ce qui est fâcheux. On voudrait espérer que l'éloquente intervention de M. Gladstone en faveur de l'Arménie apportera aux puissances, et notamment à l'Angleterre, un concours vraiment utile. L'illustre vieillard a prononcé à Chester un grand discours, sur lequel tous les partis s'étaient mis d'accord avant même de l'avoir entendu. Les libéraux devaient naturellement l'applaudir, et les conservateurs l'applaudissaient aussi par avance, dans la pensée que le gouvernement nouveau y puiserait plus de force pour continuer ses négociations avec la Porte. Mais peut-être M. Gladstone, dont les quatre-vingt-six ans n'ont pas éteint l'ardeur toujours jeune, a-t-il un peu dépassé la mesure lorsqu'il a dit, par exemple, que c'était pour l'Angleterre non seulement un droit, mais un devoir d'intervenir, au besoin même par la force. Le *Standard*, journal conservateur par excellence, en appréciant le discours de Chester, fait observer qu'il y a certaines limites que le gouvernement ne saurait franchir sans risquer de provoquer la guerre. Nous agissons, dit-il, de concert avec d'autres puissances, et nous n'avons aucune raison de douter de leur loyauté. Ce langage est plus politique assurément que celui de M. Gladstone, et la presse anglaise ferait bien de s'en inspirer d'une manière générale. Par malheur elle ne le fait pas toujours, et si nous ne craignions d'entrer ici dans une trop longue digression, il nous serait facile de citer un grand nombre de journaux dont le ton, à l'égard de certaines nations européennes, dénote un état d'esprit au moins singulier. Le *Standard* lui-même a profité de la présence de l'empereur Guillaume chez la reine Victoria pour lui adresser des admonestations que la presse germanique a d'ailleurs relevées avec l'accent le plus rogue. Il semble que les élections dernières aient un peu grisé tout le monde en Angleterre, sauf le gouvernement qui, du moins jusqu'à présent, a conservé son sang-froid. Les libéraux eux-mêmes se consolent de leur défaite en jetant des regards courroucés au delà des frontières et en menaçant de lord Salisbury tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Il va sans dire que nous ne sommes pas oubliés dans cette distribution de réprimandes, suivies aussitôt de l'annonce du châtiment. On n'imagine pas le nombre d'éventualités, qui toutes dépendent de nous, dans lesquelles l'Angleterre s'affilierait tout de suite à la triple alliance. Au moindre mécontentement que nous pourrions lui causer, ce serait fait. Beaucoup de ces articles semblent écrits par des élèves de rhétorique, et il n'y a pas lieu d'y insister : la presse anglaise se trompe évidemment sur les moyens de faire impression sur nous. Elle nous traite comme M. Glad-

stone traite la Turquie, et elle serait bien en peine de dire comment et pourquoi nous avons mérité d'être ainsi rudoyés. Au reste, nous ne le lui demandons pas : mieux vaut laisser tomber ce feu de paille que de lui fournir de nouveaux et de plus substantiels alimens.

Il y a aujourd'hui, de la part de plusieurs puissances, un désir et comme une préoccupation de rendre plus manifestes les accords qui existent entre elles. Rien de plus légitime, et si nous en montrions quelque étonnement on nous répondrait sans doute que nous avons été les premiers à donner l'exemple. N'avons-nous pas, au moment des fêtes de Kiel, accentué le caractère de nos rapports avec la Russie? Personne n'en a pris et ne pouvait en prendre ombrage : d'abord parce que notre situation internationale était déjà connue du monde diplomatique, ensuite parce qu'on y sait parfaitement qu'elle n'a d'autre objet que le maintien de la paix. En somme, les autres puissances n'ont pas, elles non plus, à nous apprendre des choses bien nouvelles. En quittant la rade de Kiel, la flotte italienne est allée en Angleterre : elle y a été reçue comme autrefois la nôtre à son retour de Cronstadt. Faut-il conclure de là que les rapports de l'Angleterre et de l'Italie ont pris, dans ces derniers temps, un caractère plus intime? On essaie bien un peu de nous le faire croire, mais nous savions déjà que l'Angleterre et l'Italie étaient animées l'une à l'égard de l'autre des sentimens les plus bienveillans, et que la première le prouverait toujours volontiers à la seconde dans l'exacte mesure de ses intérêts du moment. On a admiré les beaux navires italiens, et nous comprenons que l'Italie aime à les montrer : toutes les puissances n'en font-elles pas autant pour les leurs, chacune à son tour? L'Italie, après avoir envoyé ses vaisseaux en Allemagne et en Angleterre, les aurait très probablement dirigés sur l'Autriche s'il n'avait pas fallu pour cela pénétrer dans les eaux de Trieste. Pour notre compte, nous n'y aurions vu aucun inconvénient, et cela ne nous aurait appris rien que nous ne sachions depuis longtemps. Guillaume II est en Angleterre, et il a dîné chez la reine avec lord Salisbury. Quoi de plus naturel? Est-ce la première fois que l'empereur d'Allemagne va en Angleterre et qu'il est reçu par sa grand'mère? N'est-il pas tout simple qu'il voie lord Salisbury, et qu'il s'entretienne avec lui? En Autriche, il y a eu aussi des rencontres d'hommes politiques et même de souverains. Le comte Goluchowski, après quelques malentendus qui ont retardé sa visite, a fini par voir le prince de Hohenlohe à Aussee. Le roi Charles de Roumanie, accompagné de la reine, a été reçu par l'empereur et par l'impératrice d'Autriche à Ischl. Cette fois, il faut bien convenir qu'on a mis à la rencontre un peu plus d'apparat qu'à l'ordinaire, et les journaux viennois en ont tiré la conclusion que la Roumanie avait adhéré formellement à la triple alliance. Qu'en savent-ils? Les sympathies envers l'Allemagne du roi Charles de Hohenzollern n'ont rien que de normal;

mais sa visite à l'empereur d'Autriche se reproduit presque tous les ans. Pourquoi cette visite aurait-elle, cette année, un autre caractère que les années précédentes? S'il y a eu un rapprochement plus étroit entre la Roumanie et les puissances du centre, ce n'est pas là un fait tout nouveau. Dès le mois de septembre dernier, le ministre des affaires étrangères de l'empire austro-hongrois en parlait très ouvertement aux Délégations. « Un autre pays voisin, disait le comte Kalnoky, auquel il est nécessaire de consacrer quelques mots, est la Roumanie. Cet État est, parmi ceux qui ne font pas partie de la triple alliance, l'un des premiers qui se sont rendu compte de la nature pacifique de cette alliance et qui se sont résolus à s'y associer et à chercher à s'appuyer sur les puissances de l'Europe centrale. Les relations très amicales que nous avons en conséquence entretenues depuis des années en Roumanie se sont montrées durables, et l'impulsion donnée à ce point de vue par le roi de Roumanie et son gouvernement a trouvé dans le pays un écho de plus en plus retentissant. » Voilà, certes, un langage plus significatif encore qu'une simple visite du roi Charles à l'empereur François-Joseph, et pourtant on a fait l'année dernière moins de bruit autour de ces paroles qu'on n'en fait aujourd'hui autour de l'entrevue d'Ischl. Cela prouve que les choses tirent une grande partie de leur importance du moment où elles se produisent et des circonstances qui les accompagnent, et, comme nous le disions tantôt, les puissances recherchent aujourd'hui les occasions de donner plus de relief à leurs groupemens politiques. Certaines situations en deviennent plus précises : aucune jusqu'ici n'est apparue sensiblement modifiée aux yeux de l'observateur attentif.

Ce serait, par exemple, exagérer beaucoup la valeur de l'arrangement conclu en Afrique par l'Angleterre et par l'Italie, que d'y voir, comme certains journaux essaient de le faire, un indice de rapports nouveaux qui se seraient formés entre les deux pays. L'existence de cet arrangement a été révélée par M. le baron Blanc, dans le récent discours qu'il a prononcé devant la Chambre des députés italienne. Il porte, paraît-il, sur la « délimitation septentrionale la plus pratique » des possessions italiennes en Érythrée. Il aurait été signé avec « les autorités anglo-égyptiennes », expression qui n'a pas encore cours dans le vocabulaire du droit des gens et dont il faut laisser toute la responsabilité au ministre des affaires étrangères d'Italie. Au reste, et sauf des détails de forme comme celui-ci, le discours, ou plutôt les discours prononcés par M. le baron Blanc, sont d'une correction parfaite, et ils ont produit en Europe une bonne impression. Il y règne même un ton de bonne humeur qui n'est pas fait pour déplaire. Après les longs et laborieux efforts dont on n'a pas perdu le souvenir, l'Italie est parvenue à se créer en Érythrée une colonie dont elle est satisfaite, et qu'elle commence à montrer aux autres nations avec un légitime orgueil. Quoi

qu'on en ait pu croire quelquefois de l'autre côté des Alpes, l'opinion réfléchie en France a toujours vu sans défaveur les progrès de l'Italie dans ces contrées. Il n'est pas venu un seul moment à notre pensée de contrarier en quoi que ce soit l'expansion coloniale de nos voisins à l'ouest de la mer Rouge, à la condition, bien entendu, que tous les droits antérieurs soient reconnus et respectés par eux. Les puissances européennes qui ont des droits ou des intérêts préexistans dans cette partie de l'Afrique sont d'ailleurs peu nombreuses. Il y a d'abord la Porte et l'Égypte qui ne font qu'un. Il y a ensuite la France qui, longtemps avant que l'Italie ait pénétré en Abyssinie, était déjà établie à Obock et au sud du golfe de Tadjoura. Il y a enfin la Russie qui a des intérêts religieux à ménager en Abyssinie. On sait qu'une mission abyssine a été tout récemment envoyée à Saint-Pétersbourg, où elle a été reçue en même temps et à peu près dans les mêmes conditions extérieures que la délégation bulgare. Le gouvernement italien s'en est montré d'abord un peu préoccupé, mais le discours du baron Blanc montre que, s'il y a eu à ce sujet quelques très légers nuages entre les deux pays, ils sont dès maintenant dissipés. Le gouvernement russe a fait savoir à Rome que ses intérêts en Abyssinie étaient de l'ordre purement spirituel : le gouvernement italien en a conclu qu'il devait traiter les popes sur le même pied que les Lazaristes, et il a promis de le faire. Par conséquent, on est d'accord. L'accord s'est fait aussi avec l'Égypte, ou du moins, comme dit M. le baron Blanc, avec les « autorités anglo-égyptiennes ». Comme personne ne connaît encore les détails de cet arrangement, on ne peut en rien dire, sinon qu'il y a lieu d'espérer que les droits de la Porte y sont respectés. Enfin vient la France, à laquelle M. le baron Blanc a adressé les invites les plus séduisantes. Il a reconnu, pour commencer, que notre attitude à l'égard de l'Italie, avait été parfaitement correcte, et cette déclaration honore également sa loyauté et la nôtre. Mais ce que l'Italie a fait au nord, il lui reste à le faire au sud. Le moment est venu de délimiter les possessions italiennes et les possessions françaises. « Il dépend de la France, a dit M. le baron Blanc, d'établir la délimitation proposée par elle en 1891. » Si M. le baron Blanc est vraiment disposé, comme il l'assure, à adhérer aux propositions de la France, l'entente se fera facile et prompte. Il connaît nos propositions, sur lesquelles nous n'avons pas varié. Un arrangement que nous avons fait avec l'Angleterre, pour la délimitation de nos zones d'influence entre le raz Djeboutil et Harrar, a d'ailleurs fixé nos droits dans ces contrées. Aucun doute ne saurait donc subsister dans la pensée du gouvernement italien. Il dépend de nous, assure-t-il, de conclure ; nous répondons que cela dépend de lui. Par malheur, — et nous ne disons pas cela pour M. le baron Blanc, — il nous est arrivé plus d'une fois avec le gouvernement italien d'échouer tout juste au moment où nous croyions atteindre le port. Les négociations commencent généralement bien

avec lui et finissent mal, ou ne finissent pas du tout. La main qu'on nous tend se retire ou se referme aussitôt que la nôtre s'avance pour la saisir, et à maintes reprises, après s'être donné le mérite d'une ouverture pleine de cordialité dans la forme, on a rejeté sur nous la responsabilité de malentendus qui ne provenaient certainement pas de notre faute. Mais ce n'est pas là une récrimination : elle ne serait pas à sa place après le discours conciliant et amical qu'a prononcé M. le baron Blanc et que notre plus vif désir est de voir confirmé par des actes.

M. le baron Blanc a fait de grands efforts pour déterminer exactement la situation respective de l'Italie envers Menelik d'une part, et de l'autre envers l'Europe. Il nous a appris qu'on avait trouvé dans certains papiers la preuve certaine de la « trahison » du Négus. C'est un bien gros mot. Est-il vrai que Menelik doive tout à l'Italie, et qu'il l'ait ensuite trahie en violant des engagemens formels? Dans quelle mesure le traité d'Ucciali est-il valable entre les deux parties? On sait qu'elles ne sont pas d'accord sur ce point, mais c'est une question à régler entre elles. M. le baron Blanc soutient que personne n'a le droit d'intervenir entre Menelik et l'Italie : il est encore plus certain que personne n'a la pensée de le faire. Faut-il voir dans ces paroles de M. le baron Blanc l'annonce d'une prochaine expédition militaire contre le Négus? La présence à Rome du général Baratieri serait de nature à le faire croire : toutefois, le gouvernement italien ne peut pas se dissimuler que c'est là une entreprise considérable et dont l'exécution, pour réussir pleinement, doit être préparée avec le plus grand soin. Nous connaissons assez pour notre compte, et l'Italie a éprouvé par sa propre expérience les difficultés des expéditions coloniales. Mais, encore une fois, elle est seule juge de ses intérêts en Afrique et nous n'avons même pas à lui donner des conseils qui pourraient être mal interprétés. Les dispositions de l'Angleterre paraissent être pour elle un encouragement. M. le baron Blanc a donné sur ce point des détails dont quelques-uns étaient mal connus jusqu'à ce jour. Il en ressort, par exemple, que l'Angleterre a demandé à plusieurs reprises sa coopération à l'Italie, et que celle-ci l'a refusée, en quoi M. le baron Blanc juge évidemment qu'elle a eu tort, puisqu'il dit que ces refus ont été « réparés » en partie par l'occupation de Kassala. Comment ne pas rappeler ici l'attitude de la presse anglaise au moment de cette occupation? Assurément, elle n'était pas dans le secret de l'affaire, car elle a manifesté une mauvaise humeur presque agressive : il était impossible d'être plus désobligeant pour l'Italie que ne l'ont été les journaux de Londres à cette époque : on aurait pu croire que l'Italie avait occupé un point qui appartenait à l'Angleterre, et si nous avions montré le même déplaisir, on nous aurait accusés des plus noirs sentimens. Eh bien! l'opinion anglaise avait tort l'année dernière. Lord Cromer a découvert depuis que la tranquillité du Soudan provient prin-

cipalement de l'occupation de Kassala, et il s'en félicite. M. le baron Blanc ne doute pas que les progrès ultérieurs de l'Italie ne produisent le même effet. « Lorsque la région esclavagiste du Choa sera, dit-il, complètement isolée, nous pourrons y laisser le désordre se tuer de lui-même, de même que le mahdisme tombe en dissolution dans le Soudan, sans qu'il soit nécessaire de faire agir les troupes italiennes de Kassala ou les troupes anglaises de Wadi-Halfa et de Souakim. » Tant il est vrai que le tout est d'occuper les bonnes positions.

En attendant de nouveaux succès en Afrique, le gouvernement italien en a obtenu d'immédiats devant le parlement, à Montecitorio. Dans la situation où nous sommes, et qui nous permet de juger avec une parfaite impartialité ce qui se passe en Italie, nous constatons que M. Crispi a eu, au cours de cette session de quelques semaines, tout l'avantage sur ses adversaires. Il a pris la parole à diverses reprises, toujours opportunément, et avec un instinct remarquable de ce qui pouvait agir avec le plus de force sur l'esprit de ses compatriotes. Il a parlé des soucis et des misères du pouvoir avec mélancolie : ce n'est que par le sentiment élevé du devoir qu'il a accepté d'en subir plus longtemps « les amères déceptions ». Il a remercié la Chambre d'avoir repoussé les débats stériles, ou du moins de les avoir ajournés jusqu'après le budget. On pouvait se demander si celui-ci serait voté; tout semblait conspirer contre lui, même la chaleur extrême qui rendait l'enceinte législative presque inhabitable; cependant l'énergie du ministère et le dévouement de la Chambre sont venus à bout de tous les obstacles. Le budget a été voté comme il avait été présenté. C'est une grande victoire pour M. Sonnino ; c'en est une aussi pour M. Crispi. Il en a obtenu une autre, non moins importante, en faisant repousser, à la suite de la discussion des affaires étrangères, les ordres du jour de MM. Pandolfi et Imbriani. Le premier exprimait le vœu que le gouvernement eût toujours en vue, dans sa politique étrangère, le triomphe de la justice internationale et l'union des peuples civilisés. Pour bien comprendre ce que cela veut dire, il faut être au courant du jargon parlementaire de nos voisins : l'ordre du jour de M. Pandolfi est un ordre du jour irrédentiste, et c'est bien ainsi que M. Crispi l'a entendu puisqu'il l'a repoussé dans l'intérêt de la paix, de cette paix qui est tous les jours garantie et sauvée par la triple alliance, mais qu'il ne faudrait pourtant pas mettre à de trop fortes épreuves. « L'ordre du jour proposé, a-t-il déclaré, n'est pas opportun. Si réellement on devait pourvoir à la reconstitution des États sur la base exclusive de la nationalité, il se produirait de très graves complications et la guerre éclaterait dans toute l'Europe. » Ce langage est plein de sagesse. Ce n'est pas celui que M. Crispi a toujours tenu, ni même celui qu'il tenait, il n'y a pas longtemps encore, aux peuples frères des Balkans, mais il n'en est pas moins bon. L'Autriche peut se rassurer : on ne lui récla-

mera pas encore Trente et Trieste. Quant à M. Imbriani, son ordre du jour affirmait que le gouvernement ne pouvait pas disposer de l'argent et de la vie des citoyens sans la volonté de ceux-ci, et il exhortait le gouvernement à renoncer à sa politique coloniale de guerre et de conquête. Qu'est-ce à dire? M. Imbriani proposait à la Chambre de voter un blâme pour le passé, une interdiction pour l'avenir. On comprend que M. Crispi ait repoussé une telle motion avec toutes les ressources de son éloquence. « Le plateau de l'Érythrée, a-t-il dit, nous appartient en vertu du traité d'Ucciali, et le Tigré en vertu des armes que nous avons prises pour nous défendre. Nous resterons dans ces terres et nous les défendrons. Nous espérons vaincre toujours comme nous avons vaincu jusqu'ici. Ces victoires sont les premières pour nous depuis 1859. » Cette dernière phrase a été couverte d'applaudissemens chaleureux. « Oui! oui! » s'est écriée l'assemblée avec enthousiasme. Il était difficile de faire vibrer plus énergiquement la fibre patriotique de la Chambre et du pays. M. Crispi a montré là, une fois de plus, à quel point il connaissait et savait manier son auditoire. Qu'est-ce que l'Italie est allée faire en Érythrée? Fonder une colonie sans doute, mais avant tout chercher de la gloire, car tout pays jeune, toute monarchie nouvelle ne saurait s'en passer; et qui n'applaudirait pas l'Italie d'en demander à une lutte héroïque soutenue au profit de la civilisation? Ses victoires, « les premières qu'elle remporte depuis 1859 », doivent remplir son cœur d'une émotion généreuse. M. Crispi les a fait résonner à ses oreilles avec l'éclat du clairon. Il ne s'en est pas tenu là, il a ouvert à son pays des perspectives d'avenir confuses, mais pleines de suggestions excitantes. « L'Afrique, s'est-il écrié, est une haute école pour nos soldats; de l'Afrique comme de l'Orient peut surgir la première étincelle d'une guerre européenne. » Et cela n'est que trop vrai : l'étincelle peut jaillir indifféremment de vingt points divers, si on ne s'applique pas, avec toute la prévoyance de la diplomatie, à l'empêcher partout d'éclater. Certes, lorsque M. Crispi affirme qu'il veut la paix, lorsqu'il croit même en être un des garans les plus efficaces, nous ne doutons pas de sa sincérité; mais il veut aussi être prêt à tout événement, et il n'a pas tort. Il aime, tout en parlant de la paix, à faire retentir le bruit de ses armes, et il en a le droit : bien d'autres l'ont fait ailleurs, et avant lui. Par-dessus tout, il est l'homme des circonstances, et il a le secret des mots qui parlent fortement à l'imagination italienne. C'est par là qu'il se relève de tant de défaillances et qu'il se raffermit dans une situation qui paraissait naguère presque désespérée. Rien ne lui a coûté pour atteindre ce but, mais il l'a atteint. L'impression produite par son discours a été si vive que MM. Brin et di Rudini ont déclaré ne pas s'associer à l'ordre du jour de M. Imbriani, et ont demandé à celui-ci de le retirer. Bien plus, M. di Rudini en a présenté un autre, pour dire que la Chambre acceptait les

déclarations du gouvernement. Le président ayant donné lecture de cet ordre du jour : « Je l'accepte, s'est écrié M. Crispi, avant même de savoir quel en était l'auteur. — Je vous fais observer, a dit alors M. Villa, qu'il porte la signature de M. di Rudini. — Je l'accepte quand même », a répliqué M. Crispi. Et l'ordre du jour a été voté à une écrasante majorité, presque à l'unanimité de la Chambre : l'extrême gauche seule a refusé de s'y associer.

Qui aurait cru, il y a quelques semaines encore, alors qu'une lutte si chaude se déroulait sur le terrain électoral entre M. Crispi et ses adversaires, que le plus qualifié de ces derniers, le marquis di Rudini, au moment de la clôture de la discussion du plus important des budgets, déposerait un ordre du jour qui ressemble, en vérité, à un ordre du jour de confiance? Et pourtant il en a été ainsi, soit que le patriotisme de la Chambre ait fait disparaître pour un moment toutes les hostilités personnelles, toutes les divergences de partis, soit que les passions aient été un peu usées par leur violence même et que la lassitude générale ait amené un désarmement passager. Ici encore on peut voir un nouvel exemple, et nous en avons montré plus d'un dans cette chronique, de ce que la situation de l'Europe a souvent d'imprévu, tantôt en bien, tantôt en mal, sans qu'on puisse encore assigner un terme à une évolution qui se poursuit. Il y a quinze jours, les troubles de Macédoine inquiétaient; l'horizon de la Bulgarie semblait au contraire se rasséréner du côté de la Russie. Aujourd'hui l'horizon bulgare se couvre au Nord de ténèbres, en même temps que, par une compensation heureuse, au Sud l'agitation macédonienne a pris fin. Mais la question arménienne est toujours ouverte. Mais le règlement des affaires pendantes entre la Russie et le Japon en Extrême Orient n'est pas terminé. Mais des massacres de missionnaires ont de nouveau ensanglanté le sol de la Chine. Plus d'un point demeure obscur dans le monde. On attend quelque chose de lord Salisbury, sans savoir quoi. Et tout ce qu'on peut dire, c'est que nous sommes à un de ces momens de l'histoire où la diplomatie a besoin de toute sa vigilance pour suppléer à ce que la perspicacité la plus éveillée ne permet pas toujours de prévoir.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVe ANNÉE

JUILLET — AOUT 1895

Livraison du 1er Juillet.

Pages.

De l'Organisation du suffrage universel. — I. La Crise de l'état moderne, par M. Charles BENOIST. 5

Essai sur Gœthe. — Les *Mémoires* de Gœthe, par M. Édouard ROD. . . 26

Les Finances russes. — Le Budget et le Rouble, par M. Raphaël-Georges LÉVY 59

Triomphe de la Mort, troisième partie. — L'Ermitage, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 93

Villégiature, Bains de mer et Stations thermales, par M. Jules ROCHARD, de l'Académie de médecine. 119

Les Aventures d'une ame en peine. — Mrs Annie Besant, par M. Pierre MILLE. 147

Les Salons de 1895. — II. La Sculpture, par M. George LAFENESTRE, de l'Académie des Beaux-Arts. 173

Poésie. — *Pauvres Ames, Douceur*, par M. Gabriel VICAIRE. 197

Le Moyen age. Philologues et Poètes, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 201

Le Docteur Bruno Wille et sa Philosophie de la délivrance, par M. G. VALBERT. 217

Chronique de la quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 229

Livraison du 15 Juillet.

Triomphe de la Mort, quatrième partie. — La Vie nouvelle, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 241

Auguste Comte. — I. Ses idées générales et sa méthode, par M. Émile FAGUET. 296

Pages.
Le Canal maritime allemand et les Flottes modernes, par ***. 320
Le Théâtre anglais contemporain. — II. Les *Burlesques*. — La *Cup and saucer Comedy*. — Le Théâtre de Gilbert, par M. Augustin FILON. . 348
Les Théories de la chaleur. — II. les Créateurs de la thermodynamique, par M. P. DUHEM. 380
Les Fouilles récentes en Égypte, par M. E. AMÉLINEAU. 416
Revue littéraire. — L'Opéra et la Tragédie au XVIIe siècle, par M. René DOUMIC. 445
Revues anglaises. — La Femme nouvelle, par M. T. de WYZEWA. . . . 457
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 469

Livraison du 1er Août.

Triomphe de la Mort, dernière partie. — L'Invincible, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 481
Auguste Comte. — II. Sa Morale et sa Religion, par M. Émile FAGUET. 534
Condition de la femme aux États-Unis. — VI. En Louisiane, par Th. BENTZON. 560
L'Esthétique des batailles, par M. Robert de La SIZERANNE. 597
Essai sur Gœthe. — II. La Crise romantique, par M. Édouard ROD. . . 628
La Question tchèque, par M. Pierre DARESTE. 654
Jean-Jacques Rousseau et le Cosmopolitisme littéraire, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 676
Poésie. — Sonnets de Bruges, par M. Henri POTEZ. 692
Le « Napoléon inconnu » de M. Frédéric Masson, par M. G. VALBERT. 697
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 709

Livraison du 15 Août.

Après fortune faite, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
L'Individualisme et l'Anarchie en littérature. — Frédéric Nietzsche et sa Philosophie, par M. Édouard SCHURÉ. 775
De l'Organisation du suffrage universel. — II. Expédiens et Palliatifs, par M. Charles BENOIST. 806
La Famille de Rubens, par M. Émile Michel, de l'Académie des Beaux-Arts. 830
Les Théories de la chaleur. — III. Chaleur et Mouvement, par M. P. DUHEM. 851
Le Théâtre anglais contemporain. — III. Henry Irving. — Les Drames de Tennyson. — W. Archer et la nouvelle critique, par M. Augustin FILON. 869
Le Mouvement économique, par M. Auguste MOIREAU. 898
Revue littéraire. — La Poétique nouvelle, par M. René DOUMIC. . . . 925
Notes de voyage. — Un Pèlerinage musical, par M. T. de WYZEWA. . 937
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique et littéraire, par M. Francis CHARMES. 947

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32732.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 0810